U d'/ of Ottawa
39003010636727

P
2D
8

LES

ORATEURS SACRÉS

CONTEMPORAINS

MARSEILLE

IMPRIMERIE SAINT-THOMAS D'AQUIN

J. MINGARDON, DIRECTEUR

LES

ORATEURS SACRÉS

CONTEMPORAINS

CHOIX

DE CONFÉRENCES, SERMONS, HOMÉLIES
PANÉGYRIQUES, INSTRUCTIONS
RETRAITES, DISCOURS DE CIRCONSTANCE, ETC.

PRONONCÉS

Par les plus remarquables Orateurs de notre époque
tant du Clergé régulier que du Clergé séculier

TOME NEUVIÈME

BIBLIOTHECA
Ottaviensis

MARSEILLE
IMPRIMERIE & LIBRAIRIE SAINT-THOMAS D'AQUIN
J. MINGARDON, DIRECTEUR
11, PLACE SÉBASTOPOL, 11
1877

Propriété de l'Éditeur

BV
4254.2
.O723
1977
v.9

LES

ORATEURS SACRÉS
CONTEMPORAINS

STATION DE CARÊME

Par M. l'Abbé TERRAT

Chanoine de Bordeaux, missionnaire de Lyon

Premier Dimanche

DISCOURS SUR LES PASSIONS

Post concupiscentias tuas, non eos.
Ne vous abandonnez point au torrent des passions. (Eccle, XVIII, 30.)

MES FRÈRES,

Le vaisseau qui vogue au sein des mers court inévitablement au naufrage, si la main d'un pilote expérimenté, ne tient pas le gouvernail, pour le préserver des écueils, commander aux vents et maîtriser les tempêtes. Jeté comme un vaisseau sur le vaste océan de la vie, avant d'aborder au rivage, l'homme peut à chaque instant se briser contre des écueils plus perfides, être englouti sous les flots par des tempêtes mille fois plus terribles que celles de la nature. Ces écueils, ces tempêtes, nous les rencontrons au dedans et au dehors, au début comme au terme de notre navigation ; j'ai nommé les passions. Essayons, ce soir de les regarder en face, afin de nous en faire une juste idée.

Sans entrer dans aucun développement philosophique ou théologique qui dépasserait les limites d'un simple discours, reconnaissons bien vite que l'homme ne fait rien sans passion, c'est-à-dire sans aimer ce qu'il veut entreprendre et sans souffrir pour ce qu'il aime. Mais, il y a deux sortes de passions, les passions nobles et délicates qui emportent nos âmes sur les hauteurs : *Sursum corda*, et les passions grossières qui les précipitent dans l'abîme. Les premières font les cœurs d'élite dans l'ordre naturel et les saints dans l'ordre de la religion.

Les secondes nous poussent au désordre et deviennent de dangereuses ennemies. Nous constaterons le mal en vous montrant les funestes conséquences des passions. Le mal une fois reconnu, constaté, nous chercherons le remède, et nous le trouverons dans les enseignements, les exemples et les secours apportés par Jésus-Christ. En deux mots :

1° Suites funestes des passions ;

2° Remèdes contre les passions. Ce sera tout mon discours.

I. — SUITES FUNESTES DES PASSIONS

Un philosophe du XVIIIe siècle[1] a défini les passions : « des besoins déréglés qui commencent par nous séduire et finissent toujours par nous tyranniser. » Rien de plus juste. A l'origine, timides comme des enfants, les passions se tiennent humblement à la porte de notre cœur, mendiant à voix basse, une légère aumône. Gardez-vous bien de les écouter; et ne vous laissez point prendre aux grâces répandues sur leurs visages. Aujourd'hui, elles sont prosternées à vos genoux comme des suppliantes, mais demain vous aurez affaire à d'impérieuses maîtresses ; après demain, à d'impitoyables tyrans.

Mais, à quoi bon définir les passions ? N'avons-nous pas, depuis le péché, le triste privilège de les ressentir, beaucoup mieux encore que nous ne saurions l'exprimer ? Quel est celui d'entre nous, qui ne trouve au fond de son âme, une inclination terrible qui nous entraîne vers le plaisir, au préjudice du devoir et qui devient pour nous une source intarissable de remords et de larmes, lorsque nous avons le malheur de nous y livrer ; car, semblables à ces monstres fameux de l'antiquité, qui savaient, par le charme de leurs voix mélodieuses, attirer et fasciner le voyageur imprudent avant de causer sa mort, les passions peuvent bien nous sourire pendant quelques années, mais elles laisseront toujours des traces sanglantes de leur passage dans notre vie morale. Rien ne saurait résister à leurs coups. Sous leur pernicieuse influence, l'intelligence s'obscurcit, la volonté s'énerve, le cœur se dessèche, le corps lui-même perd sa beauté et l'homme tombe dans un profond avilissement.

I. — *L'intelligence s'obscurcit.* — A quoi tient-il, je vous le demande, que tant de chrétiens perdent tout à coup de vue ces principes éternels, qui, semblables à des astres lumineux doivent éclairer notre route ? Ces vérités sublimes que la religion nous prêche, dès l'enfance, pour former nos croyances

1. Rivarol.

et régler notre conduite ? Pourquoi ce trouble profond dans l'intelligence et cette douloureuse incertitude dans les pensées de beaucoup d'hommes ? Oh ! n'en doutez pas, Mes Frères, ce désordre est le premier fruit, le fruit amer des passions. Avouez-le, mes chers auditeurs, aussi longtemps que les palpitations de vos cœurs ont été calmes et régulières, vos convictions religieuses n'ont rien perdu de leur inébranlable sérénité. Sans peine, sans murmure, sans avoir même la pensée d'un doute, vous avez accepté l'enseignement et les préceptes de l'Église catholique. Mais, du moment où les passions, comme autant de reines victorieuses sont entrées dans votre cœur, un changement subit s'est opéré dans votre intelligence. Comme les Mages, vous avez posé le pied dans le palais d'Hérode, tant pis pour vous, mais vous ne verrez plus l'étoile, et, pour guider vos pas errants, au lieu de la pure lumière de la vérité, vous n'aurez plus que la sinistre lueur des éclairs. C'est la loi : l'orage des passions prélude ordinairement au naufrage de la foi. Sitôt que le cœur se déprave, l'esprit s'obscurcit. Plus l'homme penche vers les instincts inférieurs, moins il est capable de connaître Dieu. La religion du Christ est une vierge que l'on n'aborde pas avec des souillures sur le front. Marcion n'a pas le courage de la vertu, il devient bientôt hérétique. Ecoutons un incrédule contemporain[1] : « Mon détachement des croyances primitives, « j'en dois faire l'aveu, n'eut rien de douloureux. Puis-je « assurer que la liberté de mes passions ne fut absolument « pour rien dans ce sentiment de délivrance ?

Rien de plus facile à expliquer que la révolution qui s'opère, dans ces circonstances douloureuses. La passion parlant toujours contrairement au devoir, entre nécessairement en guerre avec la conscience qui nous trace la voie que nous devons suivre. De là, ces perpétuelles contradictions d'où naissent l'inquiétude, le remords, le mécontentement de soi, pendant les premières crises ; mais l'homme se lasse bien vite de ces luttes intestines, et, s'il ne veut pas renoncer à ses plaisirs coupables, savez-vous ce qu'il fait ? Il travaille à les concilier avec ses principes, afin de repousser, jusque dans ses vices, le reproche d'inconséquence qu'on serait en droit de lui adresser. Alors, qu'arrive-t-il ? On fait de la vérité, un odieux sacrifice à la passion. L'esprit entre en négociation avec le cœur, et consent à recevoir de ses mains, pardonnez-moi cette image, la lumière qui doit le diriger. Tout ce qui gêne les inclinations du cœur, l'esprit le rejettera ; tout ce qui les favorise ; l'esprit l'acceptera volontiers. Ainsi, le cœur se lasse du joug imposé

1. Vacherot.

par l'Eglise ; l'esprit rejettera l'autorité de l'Eglise, comme une superstition ou une faiblesse. Ainsi, la pensée d'un Dieu vengeur vient changer en supplices nos joies criminelles et insensées ; on se passera de Dieu, quitte à dévorer à sa place, les plus monstrueuses absurdités. Tous les jours, Mes Frères, nous sommes les témoins attristés de cette hideuse métamorphose. Entendez, comme ces jeunes gens traitent d'erreur et de mensonge, les vérités du christianisme ! Sur leurs lèvres, quel sourire de pitié, quand une mère pieuse les supplie de remplir leurs devoirs religieux, d'assister au saint Sacrifice de la messe le dimanche, de se confesser et de communier au temps de Pâques ! Soit, mais, ces jeunes gens chrétiennement élevés, n'ont pas toujours pensé de la sorte. Il fut un temps où ils croyaient et où ils pratiquaient, tout aussi bien que vous, mes chers auditeurs. Comment en un plomb vil cet or pur s'est-il changé ? s'écrierait le poète. Comment sont-ils descendus dans les abîmes de l'incrédulité ? Est-ce par un examen consciencieux des vérités de la religion ? Ces malheureux ! si vous écartez la lecture de quelques romans malsains ou de quelques pièces de théâtre, ils n'ont pas ouvert un seul livre. Les passions seules, ont jeté par terre, toutes leurs convictions religieuses. Aussi, tous les efforts qui seront tentés pour opérer un retour salutaire dans ces âmes, seront frappés de stérilité. Tant que le cœur ne voudra pas se rendre, l'esprit résistera. Sourds, à quoi bon leur tenir de longs discours ? Aveugles, à quoi bon composer des livres pour les instruire et réfuter leurs sophismes ? Les passions n'ont jamais lu, Mes Frères, et surtout n'ont jamais raisonné.

II. — *La volonté s'énerve.* — Après avoir perverti notre intelligence, les passions s'attaquent à notre volonté qu'elles énervent et condamnent à l'impuissance au point de nous ravir un bien précieux entre tous, la liberté. La liberté ! voilà un de ces mots fatidiques qui ont parfois la terrible puissance de bouleverser le monde. A tout instant, nous parlons de liberté dans notre siècle. Nous avons fait trois ou quatre révolutions sanglantes pour la conquérir les armes à la main et nous foulons aux pieds, la première, la plus sainte des libertés, la liberté de l'âme. Vous soupirez après la liberté, commencez donc par établir son règne dans vos propres domaines, car, quelles que soient les libertés dont vous jouissiez au dehors, si vous n'êtes pas maîtres chez vous, je vous tiendrai toujours pour de misérables esclaves. Or, Mes Frères, je vous dénonce dans les passions, le plus dangereux ennemi de la liberté de l'âme. Citons à la barre de notre tribunal et l'homme de plaisirs

toujours avide d'émotions nouvelles, et l'avare ou l'ambitieux nuit et jour consumés par la soif des richesses ou des honneurs; posons à ces infortunés la question suivante : voyons, faites votre inventaire moral et surtout soyez de bonne foi ; répondez-nous : êtes-vous libres? Ils baisseront la tête, mais nul n'osera répondre : oui, je suis libre. Libres ! mais comment le seraient-ils, quand la passion qui les dévore devient le point de mire de tous leurs actes et les pousse malgré eux à toutes sortes de bassesses pour obtenir de nouvelles satisfactions. Libres ! comment le seraient-ils ? quand, forcés de rougir en secret de leur abjection, ils ne peuvent plus secouer le joug qui les écrase. Libres ! comment le seraient-ils ? quand, pour imposer silence aux réclamations de la conscience outragée on les entend justifier leurs excès en alléguant l'impuissance d'y remédier : « Je ne puis pas, c'est plus fort que moi », tel est leur dernier mot. Libres enfin, comment le seraient-ils ? quand leur robe de chair, pour parler le langage de S. Augustin, est dévorée de l'aurore à la nuit par la fièvre de la concupiscence : *Voluptates excutiebant vestem meam carneam*[1].

Et prenez garde, ce ne sont pas seulement les âmes vulgaires qui gémissent dans l'esclavage des passions, non, non, l'histoire est là pour nous rappeler que de belles intelligences comme S. Augustin, de brillants monarques comme Louis XV, de grands poètes ou d'admirables artistes, ont porté ces chaînes douloureuses. « La majesté d'un trône et la culture libérale de la pensée par la science ou les arts, ne sont pas toujours un abri qui sauve l'homme d'une aussi profonde misère et du moment où nous secouons le joug de Dieu, nous tombons bien vite dans la servitude des sens[2]. »

Choisissons comme exemple la passion des plaisirs. N'est-il pas vrai de dire qu'elle procède envers ses victimes comme Dalila envers Samson, qu'elle énerve, qu'elle endort pour enchaîner plus facilement et plus sûrement ? Malheur à celui qui sommeille dans les bras de ce charme engourdissant : au réveil, il sera lié, vaincu. Homme du monde, il sera frappé d'impuissance morale et ne prêtera plus qu'une attention distraite et fatiguée aux choses les plus importantes de la vie. Père de famille, il abandonnera sa femme et ses enfants pour courir à la poursuite et tomber aux genoux d'une idole que l'opinion publique flétrira des plus insultantes épithètes. Soldat, les délices de Capoue l'arrêteront aux portes de Rome. Empereur, il aura des défaillances qui feront tomber sa couronne, et il versera des larmes sans dignité comme Caligula, quand

1. Confessions. — 2. . Lacordaire.

il faudra mourir. Et si au lieu d'un homme, c'est un peuple entier qui s'est enivré du vin des voluptés sensuelles, comment pourrai-je le peindre ? Ses mains tremblantes ne peuvent plus tenir une épée : il a peur de verser son sang pour les causes les plus saintes ; épuisé de vices, il s'affaisse lentement en attendant qu'il disparaisse, pousuivi jusque dans sa tombe par le mépris universel.

III. — *Le cœur se dessèche.* — L'intelligence qui voit, la volonté qui commande. Voilà deux puissances blessées à mort par les passions ; au moins, sauront-elles respecter la source des sentiments généreux, sauront-elles respecter le cœur ? Le cœur ! les passions le tuent sans pitié, en substituant au dévouement qui fait sa véritable vie, un implacable égoïsme. Or, savez-vous ce que c'est que l'égoïsme ? C'est l'amour de soi à l'exclusion d'autrui. Être égoïste, c'est rechercher en tout et partout son bien particulier, même au détriment des autres. Dites à cet homme que Dieu lui a donné un cœur pour aimer ses semblables, qu'il doit se faire une douce joie de s'imposer quelques sacrifices pour leur félicité ; cet homme-là ne vous comprendra jamais, s'il est mordu au cœur, par cette lèpre hideuse : l'égoïsme ! Et comment voulez-vous qu'il vous comprenne, quand il ne voit que lui au monde ! qu'il se fait le centre et le pivot de l'univers, quand il se fait Dieu, en un mot, pour s'immoler chaque jour des victimes. Or, Mes Frères, les passions fortement enracinées dans une âme, traînent infailliblement après elles ce vice anti-social de l'égoïsme. De temps à autre, je le veux bien, on sera sensible à un mouvement généreux, mais, sitôt que ce mouvement généreux viendra contrarier nos habitudes favorites, on s'empressera de le refouler bien avant dans la poitrine et de l'étouffer. Voulez-vous des exemples ? Choisissez.

Voyez cet homme tourmenté par le démon de l'avarice, ses coffres sont pleins et il ne sait que faire de sa fortune. Ah ! si de temps à autre, il laissait tomber dans la main vide de l'indigent qui l'implore, une légère obole. Sans s'appauvrir, sans même s'en apercevoir, il ferait des heureux, et du fond de quelques chaumières ou de quelques greniers monteraient vers le ciel la sainte prière des pauvres pour attirer les bénédictions de Dieu sur sa maison ; mais non, il sera sans pitié pour ceux qui l'implorent, préférant au bonheur si pur de soulager la détresse de ses frères, l'inexplicable plaisir de grossir de plus en plus ses trésors.

Ce père de famille a reçu le salaire de son travail, grâce à cet argent, l'aisance va régner dans sa maison pendant la semaine

entière, mais au prix de la même somme, il peut aussi se procurer les honteuses fascinations de l'ivresse et, le misérable, s'il est pris de la passion du vin, il n'hésitera pas un seul instant. Que lui importe, que son foyer soit sans feu, sa femme sans vêtements et ses petits enfants sans pain, pourvu qu'il puisse, une fois de plus, satisfaire son penchant favori.

Ce diplomate savait bien qu'à la suite de ses dépêches captieuses et de ses procédés irritants pour la légitime fierté d'un peuple, le sang allait couler par torrents et que deux grands peuples compteraient par milliers, les victimes, les orphelins et les veuves. S'est-il ému au spectacle des cadavres ensanglantés, des veuves tout en larmes et des orphelins en deuil? Mais non! le vautour avait les yeux fixés sur ces deux blanches colombes, l'Alsace et la Lorraine, qu'il voulait à tout prix arracher au doux nid de la France, dût-il les broyer dans ses serres et les étouffer dans ses embrassements. Le voluptueux sait bien qu'il va déshonorer à tout jamais la victime de ses emportements: qu'il laissera derrière lui des ruines irréparables et des douleurs sans consolation. Ces considérations ne l'arrêtent pas une minute, Mes Frères, pourquoi se préoccuperait-il et des regrets et des remords qu'il va provoquer? Ce qu'il cherche avant tout, c'est son plaisir.

Faut-il vous dire, jusqu'où peut monter l'égoïsme enfanté par les passions? Entendez ces paroles sataniques s'échappant un jour de la gorge impériale de Néron: « Plût aux dieux s'écriait-il, que le genre humain n'eût qu'une seule tête, je pourrais l'abattre d'un seul coup. » C'est ce même Néron, qui contemplant du haut d'une tour l'incendie de Rome allumé par ses ordres, s'écriait encore, à la vue des flammes consumant les maisons et les palais: « Que n'ai-je moi aussi, des baisers qui dévorent, des caresses qui font mourir[1]. » Mais me direz-vous, Néron était un monstre, une exception dans l'humanité, non, Mes Frères, Néron était un homme comme les autres. Il fut un temps où Néron était pur: alors Néron savait compatir. « Je voudrais bien ne pas savoir écrire, » répondait-il à Burrhus qui le pressait de prononcer la condamnation d'un coupable. Eh! bien, Mes Frères, entre Néron se refusant à contre-signer l'arrêt de mort d'un misérable et Néron voulant abattre l'univers à ses pieds, il y a des abîmes. Qui a creusé ces abîmes? les passions.

IV. — *Voilà, jusqu'où mènent les passions.* — Ce n'est pas tout, Mes Frères, les désordres de l'âme rejaillissent jusque sur le corps, impriment sur nos fronts les stigmates indélébiles

1. Victor Hugo.

de nos vices et montrent à l'œil expérimenté qui nous observe, les détails de nos funestes penchants dans les prodigieuses altérations de la physionomie. Dans notre personnalité, l'esprit et la matière sont si étroitement unis, que toute impression du corps réagit immédiatement sur l'âme, comme toute émotion de l'âme imprime au corps une secousse plus ou moins violente. De là, ce visage tranquille et serein, ce regard limpide et ce front radieux qui, chez l'honnête homme inspirent le respect en révélant la vertu. De là aussi, ce teint sans fraîcheur et sans vie, ces rides accusatrices, ces chairs prématurément flétries, témoins infaillibles de la dépravation. On a beau recourir au prestige de l'art et aux artifices de la civilisation, pour masquer ces décadences; impossible. Malgré nous, les emportements de la colère, les fureurs de la débauche et les crises multipliées de l'intempérance, viennent s'incarner sur nos traits et donner à celui qui nous contemple la mesure exacte de nos progrès dans le mal.

Que serait-ce donc, Mes Frères, si franchissant le seuil de notre organisation physiologique, il nous était donné de pénétrer jusqu'au centre de la vie? Dans ces régions ténébreuses nous verrions les passions, travailler comme d'infatigables ouvrières et nous faire petit à petit d'incurables blessures. Allez consulter la science, elle vous enseignera de terribles secrets. Connaissant les passions qui vous dominent, elle vous prédira sans hésiter les souffrances aigües que ces mêmes passions vous préparent en silence, comme aussi, en face de vos douleurs et la main sur vos plaies elle saura bien remonter aux passions désastreuses qui les auront engendrées. Et toujours, et sans craindre de se tromper jamais, elle vous dira que tous ces plaisirs malsains auxquels la jeunesse s'abandonne avec une criminelle insouciance, usent avec une effrayante rapidité les organes et préparent au plus grand nombre, une mort honteuse et prématurée. « La plupart des souffrances humaines, disait un médecin illustre, sont des souffrances coupables; la plupart des morts, sont des morts volontaires. L'homme ne meurt plus, il se tue. »

Eh bien! je vous le demande, mes chers auditeurs, au milieu de ces effroyables ruines, que devient la dignité humaine? Nous vous l'avons annoncé, elle se perd dans un profond avilissement. Oh! nous ne le répèterons jamais assez: oui, l'homme est grand, mais il est grand par son intelligence, quand cette intelligence va puiser aux sources pures de la vérité; oui, l'homme est beau, mais il est beau par son cœur, lorsque ce cœur sait compâtir aux souffrances de ses frères; oui, l'homme est digne de respect, mais il est digne de respect

par son caractère, lorsque ce caractère ne sacrifie jamais le devoir au plaisir, et que tout en lui trahit les luttes et les triomphes de la vertu, tandis qu'il ne peut m'inspirer que du mépris ou de la pitié, quand je le vois abdiquer sans pudeur, ses illustres prérogatives et porter sur son corps et dans son âme, les preuves vivantes de sa dépravation. Résolvons en terminant une objection qui se présente à beaucoup d'esprits parmi ceux qui m'écoutent. Si tristes et si désolants soient les tableaux que vous venez de faire passer sous nos yeux, nous n'en sommes pas touchés.

Vous insistez, nous dira-t-on, sur les excès, très bien, mais nous ne voulons pas aller jusqu'aux extrémités ; nous comptons jouir avec modération. Mon Dieu ! Mes Frères, les raffinés de ce monde ne tiennent pas un autre langage aux novices de la passion. Prenez garde, leur disent-ils, la fleur des plaisirs exhale une odeur enivrante. Soyez sobres dans vos aspirations, si vous voulez en jouir longtemps. La nature elle-même ne nous prêche pas une autre doctrine. Jamais un jeune homme vertueux, ne s'est dit, avant de se livrer au vice : « Du premier coup, j'épuiserai le calice des joies coupables, je le boirai jusqu'à la dernière goutte.

Quelques crimes toujours précèdent les grands crimes ; »

a dit le poète. Ce sont des fautes isolées qui préparent ordinairement les mortelles habitudes. On se tient ce langage. « Je vais me permettre cette jouissance illicite. » Puis l'expérience une fois faite, je m'empresserai de revenir à la pratique du devoir, vaines promesses et folles espérances ! car, une fois lancés sur cette pente raide, ne s'arrête pas qui veut, et on ne s'arrête pas quand on veut. Que d'infortunés jetés par les passions soit à la borne d'un chemin, soit à la pitié d'un hôpital, s'écrient avant de mourir : « Si j'avais su : si j'avais prévu. » Mais il est trop tard ; cette fois, le mal est sans remède.

Oui, il avait raison, ce grand et malheureux poète, quand il s'écriait dans un sublime désespoir :

Ah ! malheur à celui qui laisse la débauche
Planter les premiers clous sous sa mamelle gauche.
Le cœur d'un homme vierge est un vase profond,
Lorsque la première eau qu'on y verse est impure,
La mer y passerait sans laver la souillure
Car l'abîme est immense et la tâche est au fond.

Cicéron ne parle pas autrement qu'Alfred de Musset : *Animi labes nec diuturnitate evanescere, nec amnibus ullis elui potest.* « La souillure de l'âme ne saurait disparaître avec le temps, et tous les fleuves du monde ne pourraient l'effacer [1]. »

1. *De Legibus*, II, 10.

Concluons, Mes Frères, et concluons sous le coup d'une évidence irrésistible : oui, les passions sont un mal et il faut à tout prix chercher le remède. Ce sera le sujet du prochain discours [1]. Ainsi soit-il.

Premier Mardi

DISCOURS SUR LES PASSIONS (SUITE)

II. — REMÈDES CONTRE LES PASSIONS

Eramus enim aliquando et nos insipientes... Servientes desideriis et voluptatibus variis... cum autem benignitas et humanitas apparuit salvatoris nostri Dei... salvos nos fecit.

Nous aussi, nous étions insensés et tyrannisés par des désirs et des passions sans nombre, mais nous avons été sauvés par la bonté et la charité de notre Sauveur Jésus-Christ.
(S. Paul: *Ad Titum.*, III. 3.)

MES CHERS AUDITEURS,

Dans notre dernier discours, nous avons étudié les funestes conséquences des passions. Quel remède opposer à ce mal terrible qui dévore la vie des individus et prépare infailliblement la ruine des sociétés? Nous le trouverons dans les enseignements, les exemples et les institutions de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Composer l'histoire des passions, Mes Frères, ce serait faire l'histoire du monde entier. Aussi, de tout temps, d'une façon ou de l'autre, l'homme s'en est-il constamment préoccupé. Chaque jour, les historiens les enregistrent, les poètes les célèbrent dans leurs chants, les philosophes les analysent pour nous apprendre à les connaître et à les réprimer, mais c'est au christianisme seul, qu'il appartient de les combattre avec efficacité. Partout où les croyances religieuses s'affaiblissent, l'empire des passions s'affermit de plus en plus; où l'Évangile n'est pas connu, les passions trônent en souveraines. Il me serait facile de légitimer cette assertion, en ouvrant une enquête sur les passions avant Jésus-Christ. Les annales de la Grèce et de l'Italie, d'Athènes

1. Prêché à la cathédrale de Bordeaux, pendant le carême de 1877.

et de Rome nous fournissent à cet égard des matériaux aussi précieux qu'ils sont abondants. Lisez les ouvrages, étudiez les monuments, interrogez les mœurs de ces peuples à jamais célèbres, et de toutes parts, dans la splendeur des lettres et des arts, sous l'influence de la civilisation la plus raffinée, nous voyons éclater une effrayante démoralisation. Oh! je le sais, et bientôt je vous en donnerai la raison, nos mœurs à nous, catholiques qui m'écoutez, ne sont pas toujours irréprochables, mais du moins nous savons faire une chose, nous savons rougir de nos vices. Nous ne les autorisons pas à se montrer à découvert et certains hommes n'oseraient jamais se vanter en public des faiblesses auxquelles par malheur, ils s'abandonnent en secret, tandis qu'avant Jésus-Christ, les passions avaient obtenu le singulier honneur d'une scandaleuse publicité. Les rois et les peuples, les riches et les pauvres s'y livraient avec d'autant plus d'audace et de facilité, qu'ils trouvaient les uns et les autres dans la conduite de leurs dieux, le premier exemple de la dépravation. Alors, le soleil éclairait des horreurs que la langue chrétienne, se refuse à raconter. Comment pourrai-je vous en parler, quand ma pensée elle-même se refuse à les regarder en face, car « il en est « de certains vices énormes, comme de ces grands criminels « que la loi effrayée ordonne de conduire au supplice, la tête « couverte d'un voile[1] » et c'est au point que l'on peut apporter en preuve, et en preuve irréfutable de la divinité du christianisme, la victoire qu'il a remportée sur les passions en régénérant le monde.

Je ne l'ignore pas, dans un but que l'on devine facilement, des philosophes et des historiens travaillent, depuis quelques années, à réhabiliter le paganisme au point de vue moral. Ils s'efforcent de nous représenter les sociétés antiques partagées entre le bien et le mal comme nos sociétés modernes, sans qu'on puisse établir entre les unes et les autres, de notables différences. Protestons de toutes nos forces contre ces apologies intéressées, parce qu'elles sont formellement démenties par l'histoire. Oui, quoiqu'on en dise après coup; oui, malgré ce qui nous reste de luxe insensé, d'orgueil homicide, de libertinage, de platitude et de bassesse, nous sommes des saints, si l'on nous compare aux hommes du siècle d'Auguste, de Tibère et de Néron. S. Paul, dans son épître aux romains, nous les montre « abandonnés de Dieu, et livrés aux brutales convoitises du cœur et des sens[2] ». Sénèque parle comme le grand apôtre: « Tout est plein parmi nous de

1. Lamennais. — 2. *Ad Romanos, passim.*

« crimes et de vices; les forfaits dépassent et déconcertent la « sévérité des lois ; on semble lutter d'audace dans le mal. « Chaque jour augmente le désir immodéré des plaisirs coupa- « bles et diminue parmi nous la pudeur et la bonté. Débar- « rassée du souvenir du juste et du vrai, la passion ne songe « plus qu'à s'assouvir. Les crimes ne sont plus cachés ; ils « affrontent les regards. Telle est la hardiesse de la perversité, « tel est son empire sur les âmes ; que l'innocence est aujour- « d'hui moins rare que nulle. Violer la loi morale n'est plus « un fait individuel ou singulier ; de toutes parts, et comme à « un signal donné, tous se sont jetés dans les plus sombres « désordres : *Undique, velut signo dato, ad fas nefas que miscen- « dum omnes coorti sunt* ».

Enfin, voici une considération qui ne vous laissera plus aucun doute :

1° Vous avez des musées secrets pour cacher aux regards des femmes et des enfants ces tableaux et ces marbres que Rome installait sans pudeur, dans ses temples ou sur ses places publiques;

2° Vous avez voté des lois sévères pour punir ces crimes odieux dont les chevaliers, les sénateurs et les quinze premiers Césars faisaient leur passe-temps ordinaire ;

3° Qui de vous, pour se donner des émotions plus vives, consentirait à voir au théâtre, un acteur brûlé vif sur le bûcher, ou déchiré par des bêtes féroces, afin de retracer plus fidèlement la mort d'Hercule ou d'Orphée ?

4° Auriez-vous le triste courage de vous rendre au cirque ou à l'amphithéâtre pour applaudir au spectacle de gladiateurs égorgés, empourprant de leur sang, le sable des arènes ? Mille fois non. Pourquoi cela ? parce que, depuis Jésus-Christ nous avons fait, dans la bonté, dans la justice, dans la délicatesse des mœurs, de tels progrès, qu'ils ne nous permettent plus de comprendre certains traits du visage païen.

Mais comment Jésus-Christ s'y est-il pris pour détruire l'empire des passions ? Par trois moyens, son enseignement, ses exemples et ses institutions.

I. — *Son enseignement.* — La morale païenne, nous est connue, à part de très rares exceptions, dont je tiendrai compte, en temps et lieu, c'était la morale du plaisir et de l'intérêt. Horace invitait la jeunesse de son temps, à se couronner de roses, à multiplier les danses joyeuses, à vider les coupes d'un falerne délicieux, à jouir vite en un mot. Parce que la vie est courte : *Vite summa brevis nos spem vetat inchoare longam.* Le grave Ciceron lui-même, lui, prêtre du collège des augures,

plaidant pour un jeune homme accusé de mœurs infâmes, invoquait en faveur de son client, le bénéfice des circonstances atténuantes : « Aujourd'hui, ceux qui se fatiguent à prêcher « que l'on doit suivre le droit chemin sont relégués dans la « solitude des écoles. Abandonnant donc une route épineuse « et déserte, que l'on accorde quelque chose à l'âge, que « l'adolescent ait plus de liberté et que tout ne soit pas refusé « au plaisir. Au lieu d'exiger que la vraie et droite raison « l'emporte toujours, laissons-la parfois céder la place au plaisir et à la jouissance[1]. » Telle est bien la morale antique. Or, pendant que le paganisme invitait l'homme par la voix de ses sages et de ses poètes, à satisfaire comme autant de besoins légitimes, ses penchants, même les plus abjects, au centre d'un monde enfoui dans le scepticisme, le matérialisme et l'impiété, dans le moment le plus triste et le plus abaissé de l'histoire humaine. Sans avoir été préparée ni par le génie des hommes, ni par le concours des événements, une nouvelle loi morale prêchée par un Juif, tantôt sur le sommet des montagnes, tantôt sur les rives solitaires d'un lac inconnu, se répand dans le monde avec la rapidité de l'éclair sous le nom d'Évangile ou de la bonne nouvelle et ne tarde pas à s'imposer à tous les esprits comme à subjuguer tous les cœurs. Après un règne dix-neuf fois séculaire, elle force encore aujourd'hui l'admiration de ceux-là mêmes qui n'ont pas le courage de la pratiquer. Rousseau la salue comme le code le plus parfait de sainteté que les hommes aient jamais reçu : Strauss avoue que « jamais en aucun temps, il ne sera possible de s'élever « au-dessus de Jésus-Christ son merveilleux auteur ou même « de concevoir un législateur qui puisse lui être comparé. » Et Renan lui-même le proclame le « vrai créateur de la paix de « l'âme et le grand consolateur. » Mais cet Évangile qui ravit nos âmes dans un monde meilleur et les fait planer au-dessus des réalités périssables, a une face hideuse[2] aux regards de la pauvre nature humaine dégénérée, car, il est le plus ardent réquisitoire contre les passions. Sans doute Jésus-Christ, apporte le bonheur aux âmes de bonne volonté qui consentiront à l'écouter et à le suivre, mais ce bonheur dont il a le secret, il ne le place pas dans le triomphe des passions, l'enivrement des plaisirs, les jouissances de l'ambition satisfaite, les ovations des foules ou les tressaillements de la gloire : tout cela commence et finit ; toutes ces joies tôt ou tard font saigner le cœur. Ce bonheur est plus haut : *Sursum corda* : ce bonheur est fait d'une essence toute divine : *Perfecti estote*

1. *Oratio pro cluent.* — 2. Bossuet.

sicut pater vester cœlestis perfectus est, « soyez parfaits comme votre père céleste est parfait. » Ce bonheur repose sur l'immolation des instincts les plus chers. « Il faut se renoncer, porter « une croix pesante et suivre docilement les pas du maître « pour le mériter : *Abneget semetipsum, tollat crucem suam et « sequatur me.* » Ce bonheur, nous coûtera de douloureux efforts et parfois de sanglants sacrifices. « Le royaume des cieux « souffre violence et il faut l'emporter d'assaut, comme une « citadelle » : *Regnum cœlorum, vim patitur et violenti rapiunt illud.* Ce bonheur enfin mettra nos âmes nécessairement en guerre avec les instincts pervertis du corps, et le corps, malgré ses résistances acharnées devra tôt ou tard succomber dans la lutte et s'avouer vaincu. « Je ne suis pas venu apporter « la paix mais le glaive, a dit le maître : *Non enim veni mittere « pacem sed gladium si oculus tuus*, etc. Si votre œil, votre pied « ou votre main vous portent au péché, n'hésitez pas, arrachez « l'œil, coupez la main, retranchez le pied. Il vaut mieux pour « vous entrer dans la maison de mon père avec un œil ou un « pied de moins que d'être précipité au fond des enfers, avec « un corps qui aurait conservé tous ses membres dans leur « intégrité. » Voilà donc, toutes les passions, en général, réprouvées par Jésus-Christ et condamnées par sa doctrine. S'inspirant de ses principes, les apôtres après les avoir signalées les unes après les autres à l'attention des fidèles, les ont proscrites, chassées du sein de l'Église primitive avec la même énergie. Écoutons S. Pierre : *Charissimi, obsecro vos, tanquàm advenas et peregrinos, abstinere vos a carnalibus desideriis quæ militant adverrus animam.* « Mes bien-aimés, vous êtes « des étrangers et des voyageurs en ce monde, abstenez-vous « donc des désirs sensuels qui mettraient le salut de vos âmes en péril. » — S. Jean insiste : *Filioli nolite diligere mundum neque ea quæ in mundo sunt*, etc. « Mes petits enfants, n'aimez « pas le monde ni ce que vous rencontrez dans le monde : « Pourquoi ? Parce que le monde, c'est la chair divinisée « *concupiscentia carnis*, l'amour des biens qui flattent nos « regards, *concupiscentia oculorum* et la vie affolée par l'orgueil : *superbia vitæ.* » — S. Paul dans son Épître aux Corinthiens[1] les énumère et les voue à l'anathème : *Fratres nolite errare, neque fornicarii, neque idolis servientes, neque rapaces regnum Dei possidebunt.* « Mes Frères, ne vous y trompez point, « les méchants quels qu'ils soient n'arriveront pas au royaume du ciel. » Tel fut le premier cri de guerre poussé par Jésus-Christ contre les passions, mais sera-t-il entendu ? Entendu, sera-t-il adopté ?

1. I Corinth., VI, 9.

II. — *Son exemple.* — L'enseignement sera toujours impuissant à créer par lui-même la vertu dans une âme. Certes, il faut bien le reconnaître, si l'on veut être juste, le monde païen avait lui aussi des sages qui parfois savaient donner de magnifiques leçons de morale, car les saints désirs du bien n'ont jamais déserté complétement la nature humaine. Socrate. Platon. Cicéron ont formulé des maximes, tracé des règles de conduite dignes des Pères de l'Église. Un professeur chrétien du XVIIe siècle[1] les a réunies en un petit volume, qu'il faisait apprendre à ses élèves, et il a fait un beau livre. Qui ne croirait entendre le pieux auteur de l'Imitation en lisant cette belle page de Sénèque : *O quam contemnenda res est homo, nisi se supra humana erexerit :* « Oh ! que l'homme est chétif, qu'il est misérable, quand il ne sait pas s'élever au-dessus des réalités de la terre, etc. etc. » Mais, disons le bien vite, ce ne sont là, que de fugitives et brillantes exceptions. Mais surtout, pourquoi cet enseignement est-il demeuré stérile, tandis que l'enseignement de Jésus-Christ va faire éclore d'admirables vertus dans la société? Bossuet le constate avec un noble orgueil à la gloire du christianisme : « les sages des gentils « avec leurs discours magnifiques et la sublimité de leur élo- « quence, n'ont pu, par tant de volumes, attirer personne dans « leur voisinage, à la doctrine des bonnes mœurs et de l'im- « mortalité des âmes. Les philosophes de la Grèce ont écrit « plusieurs livres avec beaucoup d'art, mais, ni vivants, ni « morts, ils n'ont rien avancé[2]. » — Voltaire est du même avis : « Depuis Thalès jusqu'aux plus chimériques raisonneurs et à leurs plagiaires, aucun philosophe n'a influé seulement sur les mœurs de la rue où il demeurait. » Encore une fois, Mes Frères, pourquoi cette lamentable stérilité? Ne le devinez-vous pas? Il ne suffit pas de dire à un homme pour le porter au bien : « Mon ami, à tout prix déclarez la guerre à vos passions, car la vertu est préférable à tous les plaisirs. Entre ces deux propositions : comprendre la beauté de la vertu et la mettre en pratique : il y a des abîmes. La parole émeut : *Verba movent*, mais elle ne fructifie jamais sans l'exemple : *exempla trahunt.* Et l'exemple lui-même? Hélas, il devient inutile aussi, quand l'homme n'a pas la force de l'imiter. Mais, où était l'exemple ; où était la force avant Jésus-Christ? L'un et l'autre, Mes Frères, manquaient tellement à la pauvre humanité, que les philosophes eux-mêmes infligeaient à leur morale un solennel démenti par leur conduite. Lisez leurs vies, dans Plutarque, et quand vous aurez admiré leur

1 Heuzet. — 2 Lettre 158

génie, célèbré leur éloquence, applaudi à certaines vertus naturelles, disséminées çà et là, dans une longue carrière, vous n'irez pas plus loin. Non, Thalès, Pythagore, Socrate, Platon, Cicéron, Sénèque, Marc-Aurèle n'étaient pas des saints. Les saints! il faut sortir du monde antique pour les rencontrer, car c'est à l'école de Jésus-Christ qu'ils se sont formés. Oui, Mes Frères, ces conditions de la vertu qui manquaient essentiellement au paganisme, Jésus-Christ les fournit avec surabondance à ses disciples. Comme le père de famille s'abaisse jusqu'à l'enfant qu'il veut instruire, faisant avant lui et sous ses yeux, l'acte qu'il va lui commander et lui prêtant le secours de son bras, pour l'éxécuter ensuite, Jésus-Christ nous a donné tout à la fois, avec l'enseignement qui doit détruire le règne des passions dans notre vie morale, et les exemples et les secours nécessaires pour en triompher.

Des exemples! mais sa vie entière n'est-elle pas la plus éloquente des prédications?

1° Quelles vertus pourriez-vous lui refuser? N'a-t-il pas droit de foudroyer notre orgueil, lui qui ne cessait de répéter à ses disciples: apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur? N'a-t-il pas le droit de condamner notre amour immodéré des biens de ce monde, lui, qui, pendant une vie de trentre-trois ans, commencée dans une crèche et achevée sur une croix n'eut pas une pierre où reposer la tête? N'a-t-il pas le droit de proscrire nos désirs de vengeance, lui, qui pardonna toujours à ses persécuteurs et pria pour ses bourreaux? N'a-t-il pas le droit, enfin de vouer aux feux éternels nos sensualités coupables, lui, qui non seulement s'est interdit l'usage des plaisirs même les plus légitimes, mais a passé, pour notre salut et pour notre amour, par le creuset de toutes les souffrances? Oui, toutes les vertus se rencontrent en Jésus-Christ et habitent paisiblemet, sans efforts, dans son âme comme dans leur demeure naturelle.

2° Allons plus loin. Je ne vous dirai point: quels vices, quels crimes, mais quelles imperfections même légères, découvrez-vous en lui? En présence de ses adversaires, il rendit un jour, de sa personne cet éclatant témoignage: *Quis ex vobis arguet me de peccato*, « qui de vous me convaincra de péché? » C'était pour la première fois que le monde entendait une semblable parole, et cette affirmation ve ait heurter brusquement toutes les idées reçues. Si j'interroge la Bible, elle me répond par la bouche de David: *Omnes, declinaverunt, simul inutiles facti sunt. Non est qui faciat bonum, non est usque ad unum.* « Tous se sont égarés. Il n'en est pas un qui fasse le bien, pas un seul. » — Avec Job: *Ecce enim in iniquitatibus conceptus*

sun et in peccatis concepit me mater mea. « J'ai été conçu dans l'iniquité : je suis né dans le péché. » — Si j'interroge l'antiquité païenne, elle me répond par la voix d'Epictète : « que l'homme « ne saurait être pur de toute faute : que le meilleur n'est pas « celui qui n'a point commis de crimes, mais celui qui en a « commis le moins, qu'enfin, ne jamais pécher c'est le « privilège exclusif de Dieu. »

Or, seul, entre tous ceux qui l'ont précédé et ceux qui le suivront, Jésus-Christ affirme qu'il n'a jamais senti le péché dans sa conscience. Ses disciples corroborent à l'envi son témoignage et proclament avec S. Paul « qu'il est le vrai Pontife, juste et saint, sans tache et sans péché [3]. » Ses adversaires sont contraints aux mêmes aveux. Judas se prend de désespoir « parce qu'il a trahi, vendu le sang innocent. » Pilate se refuse à le condamner parce qu'il n'en voit pas le motif: *Nullam in eo invenio causam*, et le Sanhédrin lui-même, tout composé de ses ennemis, après l'avoir suivi pas à pas pendant trois ans, après avoir observé toutes ses actions avec un regard aiguisé par la haine, après avoir recueilli, pesé, commenté toutes ses paroles, ne decouvre pas une tache dans ce brillant soleil, pas une ombre qui vienne ternir la céleste pureté de sa conduite et de sa vie. Entre la parole et les actes quelle divine harmonie en Jésus-Christ! quel attrait irrésistible pour le chrétien qui contemple ce visage adorable et comment ne serait-il pas subjugé, c'est-à-dire détourné du mal et emporté vers le bien, quand il entend tomber des lèvres de ce bon Maître ce fortifiant encouragement: *Exemplum enin dedi vobis, ut quemadmodum ego feci, ita et vos fociutis.* « Je vous ai donné l'exemple, afin que vous fassiez à votre tour ce que j'ai fait moi-même. »

III. — *Les Institutions.* — Nonobstant ces enseignements et ces exemples, il fallait un puissant levier pour élever l'homme déchu, des abîmes de la dépravation aux sublimes hauteurs de la vertu. L'enseignement parle à l'intelligence : l'exemple touche le cœur, mais la volonté, quelle puissance sera capable de l'ébranler et l'entraîner ? La lumière et l'amour dans la grave question du devoir, ne suffisent point, il faut aussi et surtout la force. Cette force, Jésus-Christ l'a trouvée, sans la chercher parce qu'il la possédait en principe et dans toute sa plénitude, et il a su la communiquer à ses disciples, comme il la communique encore aujourd'hui au dernier des fidèles. Jusqu'ici, un pouvoir tyrannique et dominateur avait entraîné l'homme au-dessous de lui-même, c'était la passion, désormais,

3. Ad Hebræos, VII, 26.

un pouvoir mystérieux et saint saura l'élever au-dessus de ses faiblesses et de ses misères : ce sera la grâce. Mais, qu'est-ce que la grâce ? Pour le moment, Mes Frères, contentez-vous de cette définition, elle est juste et suffit à notre thèse, la grâce, c'est Jésus-Christ lui-même travaillant avec nous pour nous arracher au vice et nous jeter dans les bras de la vertu. Quand nous sommes séparés de lui, nous ne pouvons rien faire dans l'ordre du salut, comme il nous en a lui-même avertis : *Sine me, nihil potestis facere*, et s'il est avec nous, quelle que soit notre impuissance originelle, nous avons le droit de nous écrier avec l'apôtre S. Paul : *Omnia possum in eo qui me confortat*, je puis tout en celui qui me fortifie. Je l'accorde, Mes Frères, cette grâce divine qui nous arrive par la prière et la pratique des sacrements, qui imprime le mouvement au monde moral, en agissant dans les profondeurs de la conscience, ne se conquiert point à force d'arguments, et ne se prouve pas comme une théorie, mais elle s'affirme par des faits éclatants. C'est elle qui démontre le plus péremptoirement la divinité de notre sainte religion, en faisant passer les enseignements de Jésus-Christ des convictions de l'intelligence, dans des mœurs humainement impraticables. La chose est si vraie, mes chers auditeurs, que du moment où ces trois ressorts de perfection morale, l'enseignement qui éclaire, l'exemple qui sollicite, la grâce qui fortifie, furent jetés par Jésus-Christ dans le monde, ce fut la plus pure, la plus belle et la plus heureuse des révolutions. On connut alors d'autres joies que les joies du vice; on chercha le bonheur ailleurs que dans l'exaltation de l'orgueil, les séductions de la gloire et l'ivresse des plaisirs. Une génération d'hommes qui avait pris naissance au pied d'une croix inondée de sang, apparut tout à coup pour étaler sous les yeux du vieux monde étonné le spectacle de vertus admirables qu'il pouvait à peine comprendre et prouver victorieusement que l'homme avec Jésus-Christ est tout puissant contre les passions : « *Scriba vobis, juvenes, quoniam estis fortis, et verbum* « *Dei manet in vobis et vicistis malignum.* Je vous écris, jeunes « gens, parce que vous êtes forts : que Jésus le Verbe de Dieu « habite en vous et que vous avez vaincu le mal[1]. » Tel est le témoignage rendu par le disciple bien-aimé aux fidèles de sa chère église d'Éphèse.

Pourquoi n'en est-il pas ainsi de nous ? Pourquoi, tous ces hommes baptisés dans le Christ, au premier jour de la vie, nourris de son enseignement, de sa chair et de son sang pendant leur adolescence, se trouvent-ils, durant la période

1. Joan Épist. I, 2, 14.

fièvreuse de la jeunesse, faibles en face des sollicitations de la sensualité ? Pourquoi ces désordres qui attristent les pères et les mères au foyer domestique, comme ils font pleurer l'Église dans la société chrétienne ? Oh ! de grâce, n'accusez pas d'impuissance, ni Jésus-Christ, ni son enseignement, ni ses exemples, ni la vertu vivifiante de ses sacrements. Savez-vous d'où naissent ces contradictions illogiques et douloureuses ? Parce que vous êtes trop souvent, ou des chrétiens sans conviction, ou des chrétiens efféminés qui n'avez pas le courage de marcher sur les pas de votre divin capitaine. Ces chutes qui se multiplient dans votre vie morale ; ces passions qui vous déshonorent en désolant ceux qui vous aiment, mais elles datent du jour où vous n'avez plus prié, où vous n'avez plus entendu la sainte messe, où vous avez déserté le tribunal de la pénitence et pris peur de la sainte communion, car, tenez-vous bien pour avertis et sans excuse, ce que Jésus-Christ pouvait autrefois contre les passions, il le peut encore aujourd'hui, quand on se place sous sa bénigne influence. Grâces au ciel, les exemples sont nombreux et ils sont beaux. Comme aux premiers siècles, nous pouvons nous flatter de posséder des remèdes infaillibles contre les maladies de l'âme. Voyez donc, ce qui se passe autour de vous à l'heure présente ! A côté de l'homme exalté par l'orgueil jusqu'à la folie, je puis vous montrer le chrétien qui sait s'abaisser et s'humilier ; à côté de l'homme qui, demandant à la matière tout son bonheur, boit jusqu'à la dernière goutte, le calice des jouissances sensuelles ; voyez le chrétien aux mœurs fortes et pures : à côté de l'égoïsme et de la cupidité qui convoitent, n'apercevez-vous pas la charité qui se dépouille et qui s'oublie ? En un mot, en face de l'homme qui ouvre les portes de son âme à toutes les concupiscences, et s'abandonne au torrent de toutes ses passions, ne voyez-vous pas se dresser comme une protestation vivante, le chrétien qui sait maîtriser ses mauvais penchants et travaille chaque jour, avec une énergie qui vous condamne, à parer son âme de toutes les vertus ? Et ce chrétien là, prenez garde, l'Église ne le tient pas seulement abrité à l'ombre des autels comme le prêtre, ou renfermé dans un cloître, comme le cénobite ou la religieuse ; non, il est partout. Il vit souvent à côté de vous, au milieu de vous, et si vous ne l'avez jamais vu, c'est que vous ne l'avez jamais regardé, ou si vous l'avez regardé, vous ne l'avez jamais compris.

Il est temps de conclure, mes chers auditeurs, et de conclure d'une façon pratique. Pourquoi ne feriez-vous pas vous-mêmes pendant cette sainte quarantaine, l'expérience directe et personnelle des grandes vérités que nous venons de faire passer sous

les regards de votre intelligence? Voici le temps favorable : *Ecce nunc tempus acceptabile.* Voici les jours de salut : *Ecce nunc dies salutis*, qui commencent à se montrer à l'horizon de la société chrétienne. Pourquoi n'en profiteriez-vous point pour réparer le mal affreux que les passions ont pu faire à vos âmes. Ah! je vous en conjure, revenez à Dieu; courbez-vous, serviteurs dociles, enfants respectueux, sous la main de Jésus-Christ. C'est le grand médecin de l'humanité, et comme toutes les âmes de bonne volonté, vous ne tarderez point à subir les salutaires influences de son divin traitement. Je vous en donne la bienheureuse certitude : quelles que soient les habitudes qui vous lient, son bras est assez fort pour briser vos chaînes; quelle que soit la fièvre qui vous dévore, sa grâce étanchera la soif qui vous brûle; et si larges, si profondes soient les plaies par où se perd le sang de votre vie morale, sa science est assez vaste pour cicatriser et guérir vos blessures[1].

Ainsi soit-il!

Premier Jeudi

LA PÉNITENCE

Exinde cœpit Jesus prædicare et dicere: pœnitentiam agite, appropinquavit enim regnum cœlorum.

Jésus commença le cours de ses prédications par ces paroles : faites pénitence, parce que le royaume des cieux est proche. (S. Math. IV, 17.)

MES FRÈRES,

Afin de ruiner plus facilement la désastreuse influence exercée par les passions sur notre vie morale, l'Église catholique nous fait un devoir de consacrer ce saint temps du Carême, aux œuvres de la pénitence, aux salutaires exercices de la prière et à l'audition de la parole sainte.

Elle nous dit d'abord avec Jean-Baptiste : « Si vous voulez être agréables à Dieu, faites de dignes fruits de pénitence : *Facite fructus dignos pœnitentiæ* », non seulement en brisant vos cœurs par le repentir, au souvenir de vos fautes, mais encore, en accomplissant avec une rigoureuse fidélité les abstinences et les jeûnes qui vous ont été prescrits. Mon Dieu,

1. Prêché à la cathédrale de Bordeaux, carême de 1877.

Mes Frères, je vais traiter ce sujet traditionnel de la pénitence, en toute simplicité comme en toute confiance, et cependant, il ne m'est pas permis d'ignorer la vive répugnance qu'éprouve notre siècle, lorsqu'il entend ce mot sinistre retentir à ses oreilles. Qu'ils sont loin de nous, ces temps de la ferveur primitive, qui donnaient à un père de l'Église S. Basile, le droit de s'écrier dans un langage où la réthorique se mêle à l'amour de la mortification : « Le Carême vient de commencer. Le « jeûne et la pénitence enveloppent le monde d'un immense « réseau. Pas une île, pas un continent, pas une cité, pas une « nation, pas un désert, si caché soit-il, n'échappe à la voix « solennelle qui en a proclamé l'ouverture. Tous, guerriers, « voyageurs, matelots, marchands, en écoutent le signal « avec respect et l'accueillent avec transport. » De nos jours, hélas ! on pourrait compter les chrétiens qui, goûtant ces maximes austères, se font un devoir de les mettre en pratique. Ne vous semble-t-il pas, en effet, que plus l'Église catholique adoucit les rigueurs des lois qu'elle a portées, afin de protéger l'accomplissement du précepte de la pénitence que Notre-Seigneur Jésus-Christ s'était contenté d'exprimer dans une formule générale, plus aussi les hommes multiplient les infractions à ses commandements, et recourent, d'année en année, à de nouveaux prétextes, pour justifier leur désobéissance? Parlons donc de la pénitence, ce soir, et pour le faire avec utilité, essayons de vous convaincre, soit de la nécessité soit des avantages de cette vertu.

1° Si je considère la pénitence par rapport à Dieu, elle apaise sa justice.

2° Si je considère la pénitence par rapport à l'homme, elle triomphe de sa mollesse et lui donne le secret de sa véritable force. Que la grâce de Dieu et votre bienveillante attention me soient en aide.

I. — *La Pénitence considérée relativement à Dieu.* — Faisons disparaître toute équivoque et répondons d'avance à certaines objections qui ne méritent pas l'honneur de la discussion, parce qu'elles ne sont pas sérieuses, en vous expliquant ce qu'il faut entendre par ces mots : faire pénitence. Voici la doctrine de l'Église. Faire pénitence, Mes Frères, c'est traiter avec une sainte rigueur et son âme et son corps, tout à la fois : son âme, par les larmes d'une contrition sincère, l'aveu des fautes commises et la correction de nos vices ; son corps, non seulement en réprimant ses penchants déréglés, mais en lui faisant subir certaines privations dans ses appétits même les plus légitimes, afin d'humilier et de détruire en quelque façon

l'homme devant Dieu, comme les prêtres de l'antiquité faisaient passer par le fer et par le feu les victimes de leurs sacrifices. Ne séparons donc jamais ces deux idées dans nos appréciations. N'oublions pas que, toute mortification corporelle du moment où elle n'est pas inspirée par les sentiments du cœur, se change en odieuse hypocrisie, hypocrisie que Jésus-Christ a condamnée en flétrissant la conduite de ces Pharisiens, qui sur les places et dans les rues de Jérusalem étalaient aux regards des naïfs faciles à séduire par les apparences, de mensongères tristesses et des visages artificieusement consternés. Mais Dieu, Mes Frères, ne dédaigne point l'extérieur du temple parce qu'il tient surtout à ce que l'intérieur soit pur et noblement décoré, et, comme l'unité de la personne humaine implique la solidarité du corps et de l'âme dans le mal, elle doit l'impliquer aussi dans l'expiation car, il est de toute justice que nos sens participent aux douleurs de la satisfaction puisque nous les avons fait participer au plaisir du péché. Voilà la pénitence, telle que la demande Notre-Seigneur Jésus-Christ et telle qu'elle a toujours été enseignée du haut de la chaire catholique.

Mais, je vous entends vous récrier et me dire: quelle idée vous faites-vous donc de Dieu? Quoi: le meilleur moyen de lui être agréable, c'est de se traiter durement; moins j'épargnerai mon corps, plus il aura pitié de mon âme, quel plaisir peut-il goûter au spectacle des larmes et des souffrances de ses enfants?

Cette objection n'effraye pas le génie de Bossuet, qui répond immédiatement: « Oui, la vie chrétienne doit être une pénitence continuelle. Sans doute, dans le bienheureux état de « la justice originelle, ces mots fâcheux de pénitence et de « mortification n'étaient pas encore en usage. L'homme alors, « tout occupé des louanges de son Dieu ne connaissait pas la « tristesse: *Non genebat sed laudabat.* Mais depuis... que de « pleurs et de gémissements! fils infortunés d'un misérable « proscrit, nous n'avons plus à espérer de salut, si nous ne « fléchissons celui que nous avons irrité contre nous, et parce « que les larmes ne s'accordent pas avec le plaisir il faut « nécessairement reconnaître et avouer que nous sommes nés « pour la pénitence. »

Assurément, mes chers auditeurs, ce langage est sévère, mais qu'importe, s'il exprime avec une scrupuleuse fidélité notre situation sur cette terre? Est-il vrai, oui ou non, que la faute de votre premier père vous a été transmise en héritage? Est-il vrai, oui ou non, qu'après votre baptême, vous avez voulu faire à votre tour et pour votre propre compte, la doulou-

reuse expérience du péché? Est-il bien vrai, que maintenant encore, malgré tant de confessions faites, d'absolutions reçues et de bonnes résolutions prises, vous retombez avec une déplorable promptitude dans les mêmes fautes? Eh bien! Mes Frères, si tout cela est vrai, nous sommes des pécheurs. Pécheurs, Dieu est irrité et nous devons à tout prix fléchir sa colère, en prenant contre nous le parti de sa justice, si nous voulons amener sa miséricorde, à prendre, un jour venu, parti pour nous contre sa justice. Humilions-nous donc: plus nous déplorerons notre misère, plus nous nous rapprocherons du bien que nous avons perdu et, grâces à ces afflictions volontaires que nous nous imposerons dans le temps, nous acquitterons la dette des supplices éternels.

« Mais vous oubliez, s'écriait Luther au XVIe siècle, que le Christ en prenant notre place a expié pour nous! S'il eut au fond du cœur une sainte passion pour la pénitence; s'il voulut bien se condamner à un jeûne de quarante jours et de quarante nuits, dans le secret d'un désert, si les privations et les souffrances ont rempli sa vie mortelle, ne les a-t-il pas acceptées et subies pour appliquer à ses enfants la surabondance de ses mérites? Orgueilleux que vous êtes, vous jugez donc l'œuvre du Christ insuffisante; que peuvent ajouter vos chétives expiations à ses expiations infinies? Ce ne sont pas vos macérations qui sont capables de vous sauver, mais la foi au divin Rédempteur. La foi seule efface les péchés du monde, et tout chrétien, quelles que soient ses fautes, ne saurait être déshérité du royaume du ciel. De même que Japhet couvrit de son manteau la nudité de son père endormi, de même le Christ couvre nos misères du manteau de sa chair empourpré de sang et dérobe nos iniquités aux regards de la justice éternelle. »

Où donc Luther a-t-il puisé cette étrange doctrine? D'où vient que Notre-Seigneur Jésus-Christ, dans son saint Évangile, nous prêche exactement le contraire: *Amen, amen dico vobis, si pœnitentiam non egeritis, non intrabitis in regnum cœlorum... omnes similiter peribilis.* « Si vous ne faites pénitence, vous n'entrerez pas dans le royaume du ciel et vous périrez tous. » D'où vient qu'il exalte comme le plus grand des mortels et qu'il propose à notre imitation Jean-Baptiste, précisément parce que Jean-Baptiste épouvantait les solitudes du Jourdain par une rigoureuse pénitence? D'où vient enfin, que l'apôtre S. Paul, nous répète cent et cent fois dans ses Épîtres: « Le véritable disciple de Jésus-Christ crucifie sa chair avec ses convoitises. »

Sans aucun doute, nous arrivons au salut par notre partici-

pation aux souffrances de Notre-Seigneur Jésus-Christ, mais ce serait une dangereuse erreur d'en conclure que les expiations de notre divin Médiateur, nous dispensent de celles que nous pourrions nous-mêmes entreprendre. Jésus-Christ ne nous applique les mérites de sa Passion, qu'autant qu'il découvre en nous les dispositions nécessaires. Or, la première disposition qu'il réclame, mes chers auditeurs, celle qu'il nous commande par ses discours, qu'il nous enseigne par ses exemples et qu'il nous inspire par sa grâce, c'est la pénitence, et c'est dans ce sens qu'il faut interpréter ces paroles profondes de S. Paul : *Adimpleo ea quæ desunt Passionum Christi in carne mea.* « Je complète par les souffrances que j'endure dans ma chair ce qui manquait à la Passion de Jésus-Christ. »

Entendez, comme Tertullien armé de ces principes répondait aux plaintes efféminées des chrétiens de son temps : « Vous « redoutez pendant ces jours de pénitence, la mortification « corporelle. Quoi donc, dites-vous, il faudra renoncer aux « bains, porter des vêtements lugubres, nous interdire toute « joie, vivre dans la rudesse du sac, sous le dégoût de la « cendre, avec la pâleur d'un visage amaigri par le jeûne ! « Sans doute. Serait-ce donc, sous la pourpre de Tyr, qu'il « conviendrait de pleurer ses péchés ! Eh ! bien, soit : Voici « une aiguille d'or pour séparer vos cheveux, une poudre « célèbre pour donner à vos dents un nouvel éclat et des « ciseaux de fer ou d'acier pour façonner vos ongles. Allons, « répandez sur vos lèvres ou sur vos joues, cette blancheur « menteuse ou cette rougeur hypocrite ; allez chercher des « bains délicieux, dans la retraite de quelque villa ou sur les « bords de la mer; ajoutez à vos dépenses, invitez vos amis, « chargez votre table d'oiseaux rares, savourez la vieillesse « des vins, et quand on vous demandera : pourquoi cette pro- « fusion ? Répondez : j'ai péché contre Dieu, je suis en danger « de périr éternellement, il faut bien que je me crucifie, si « je veux me réconcilier avec Jésus-Christ. Ah ! la pénitence « vous fait peur. Eh ! bien, pensez aux flammes de l'enfer que « la pénitence éteindra. Réfléchissez à la grandeur du châtiment « et vous n'hésiterez plus sur l'emploi du remède. » Nous avons fait beaucoup de chemin depuis Tertullien, Mes Frères, et je me demande si j'aurais l'audace de vous tenir un pareil langage.

La pénitence est tellement nécessaire à l'homme coupable, que Dieu dans sa justice, nous envoie des épreuves mille fois plus terribles quand nous avons le malheur de vouloir nous y soustraire. C'est par les péchés des chrétiens que S. Cyprien expliquait la violente persécution dont il fut le témoin avant d'en être la victime : « Reconnaissons, écrivait-il aux prêtres

« et aux diacres de sa ville de Carthage, que cette violente « tempête est arrivée à cause de nos péchés. Depuis longtemps, « nous ne marchions plus dans la voie du Seigneur. Uniquement « occupés des biens de ce monde, la piété chrétienne avait fui « d'au milieu de nous. Peu nous importaient les biens spirituels « pourvu que nous trouvions notre plaisir ici-bas. C'est donc « avec justice que Dieu nous a frappé, mais, il ne frappe « que pour sauver. Vous êtes fidèles à offrir à Dieu vos prières, « je vous exhorte cependant à ne pas vous contenter de crier « vers le Seigneur, mais de multiplier vos jeûnes, vos larmes « et vos gémissements pour désarmer sa colère. »

On ne saurait le révoquer en doute, après ce que nous venons de dire, pour tout homme coupable, la pénitence est un devoir impérieux, mais ceux qui ont eu le bonheur de conserver leur innocence baptismale, ne seront-ils pas à l'abri des coups de cette loi sévère? — Où sont-ils, Mes Frères? Montrez-les moi? Qui d'entre nous oserait se rendre ce témoignage? Et, quand bien même nous aurions su résister jusqu'ici aux sollicitations du péché, pouvons-nous, nous flatter d'y résister toujours? Ne faut-il pas veiller, combattre et se mortifier jusqu'à la dernière heure, pour éteindre le feu des passions dans notre cœur, bien qu'il soit sanctifié par la grâce?

Du reste, Mes Frères, rassurons-nous bien vite, ce ne sont pas les justes qui sont tentés de faire un reproche à l'Église des mortifications qu'elle impose à ses enfants. Non seulement, ils les acceptent avec une filiale obéissance, mais parfois, ils les cherchent eux-mêmes avec une sainte avidité. Plus l'homme s'enfonce dans la matière, plus il a peur du sacrifice. Plus le chrétien se purifie et s'élève au-dessus des plaisirs éphémères, plus il est heureux de boire jusqu'à l'ivresse, au calice des saintes voluptés de la pénitence. Oui, pendant que le pécheur se refuse à des austérités que devrait lui dicter un amoureux repentir; pendant qu'il s'obstine à flatter son corps, alors qu'il devrait lui dire: « Tu as été mon tyran, deviens « ma victime: je t'ai nourri de superfluités, je vais te refuser « jusqu'au nécessaire, car il convient que je te fasse souffrir « pour la justice, autant que je t'ai fait jouir pour l'iniquité. » Les âmes d'élite dans le christianisme, les saints, en un mot, et tous sans exception, courent tout joyeux au devant des privations et des souffrances de tout genre. Ne leur demandez pas: « mais, quel idéal de la vie humaine, portez-vous dans « la tête et dans le cœur? Pourquoi ne prenez-vous aucune « part à nos fêtes: *Cecinimus vobis et non saltastis?* Pourquoi « ces longues tristesses répandues sur votre visage, ces jeûnes « qui ne finissent pas, ces abstinences qui effrayent et ces

« impitoyables macérations qui nous donnent le frisson? » car, ils vous répondraient sans hésitation : Le Christ est notre unique idéal. Or, comme le Christ a quitté la terre et qu'il nous dérobe ici-bas l'éclat de sa présence visible, inconsolables, nous avons pris le deuil comme la veuve, brutalement séparée par la mort, de l'époux qu'elle aimait passionnément, et nous gémissons dans notre prison d'argile, comme le condamné dans un cachot sans soleil. A vous les trompeuses jouissances d'une félicité précaire qui périra bientôt dans vos mains brisées; à nous les larmes d'une séparation dont rien ne saurait adoucir l'amertume, car, il faut que le monde sache bien, qu'un seul désir a pris racine dans nos cœurs, celui de mourir au plus tôt afin de posséder au plus vite celui dont l'absence est à nos âmes un intolérable supplice : *Desiderium habens dissolvi et esse cum Christo*[1].

Nous ne saurons jamais, jusqu'à quel degré, les saints ont poussé cette ambition de souffrir. « Je connais, disait un illustre « médecin, tout ce que la maladie peut amasser de douleurs « physiques dans le corps humain. Eh! bien, j'affirme que le « courage des saints a dépassé sous ce rapport la puissance de « la maladie. Ils ont épuisé à la lettre, toutes les ressources « de la douleur. »

C'est le spectacle de cette guerre innocente et cruelle, déclarée par les saints à leurs corps, qui faisait dire à Bossuet que le martyre était toujours en honneur dans le christianisme. « Pen- « dant toute l'étendue des siècles, s'écriait-il, il faut que le « sang jaillisse des veines de l'Église catholique, ou le sang « répandu par la tyrannie, ou le sang versé par la pénitence. « A défaut des tyrans, les saints se persécutent eux-mêmes, « et le Christ qui les contemple du haut de sa gloire, loin de « ralentir leur ardeur éperdue, les anime, les pousse, les « précipite lui-même au combat, et comme martyrs et persé- « cuteurs, lui sont également agréables, d'une main, il sou- « tient celui qui souffre et de l'autre, il couronne celui qui « persécute. »

Considérons maintenant la pénitence relativement à l'homme; en triomphant de sa mollesse, elle lui donne le secret de sa véritable force.

II. — *La pénitence considérée relativement à l'homme.* — La pénitence améliore l'homme, en rendant à l'âme le légitime empire qu'elle doit exercer sur les sens et qu'elle perd si facilement.

C'est un fait constaté par l'expérience : traitez votre corps

1. S. Paul aux Philippiens, I, 23.

avec indulgence, vous en devenez bientôt l'esclave ; flattez ses appétits, vous ajoutez à ses rébellions, tandis que, vous le domptez, vous calmez ses irritations, vous assoupissez ses instincts mauvais, vous le rendez plus docile si vous le courbez sous le joug de l'austérité chrétienne. Nous pouvous bien affirmer de la concupiscence, ce que Jésus-Christ disait de ce démon que les apôtres n'avaient pas pu chasser du corps d'un enfant : on ne s'en rend maître que par la prière et le jeûne.

C'est en se basant sur ces principes que le christianisme a opéré la régénération du monde moral ; entreprise souvent tentée et toujours tentée sans succès, entreprise si difficile, qu'on peut la considérer comme le plus éclatant des miracles.

Les écoles philosophiques de l'antiquité païenne, avaient bien constaté dans l'homme, un manque d'équilibre entre la raison et les sens, mais ignorant la cause première d'un désordre si profond, elles n'avaient pas su en rendre compte, encore moins y porter remède. Pythagore et Platon prêchaient bien l'abstinence, pour assujétir le corps aux lois de l'esprit ; mais à part quelques disciples temporairement enthousiastes, qui donc se préoccupait de ces discours ? Faut-il vous répéter ici ce que l'on vous a dit cent fois, à savoir qu'au moment où parut Jésus-Christ le désordre était à son comble dans les individus comme dans les sociétés, et que le monde était prosterné devant des Divinités que nous ne pouvons plus nommer sans rougir ?

Comment le christianisme a-t-il fait cesser ces mœurs effroyables ? Précisément, par ces mortifications dont on ne veut plus aujourd'hui. Partant de ce principe enseigné par lui, comme article de foi, que la nature humaine, par suite d'une faute primitive, a reçu dans le corps et dans l'âme des blessures qui seraient irrémédiables, si Jésus-Christ n'avait étendu sur nos plaies sa main divine, il a dévoilé le mystère de cette lutte intestine dont chacun de nous est le théâtre. Et remarquons-le bien, quand on lui demanda de prouver son affirmation, le christianisme n'a pas eu recours à de vaines subtilités, non, il a fait appel à l'expérience de tous et de chacun. « Considérez « et voyez ce qu'est devenu l'homme, le chef-d'œuvre de la « création, a-t-il dit à tous les esprits intelligents et sincères, « est-ce ainsi que Dieu travaille, lui qui met la perfection dans « tous ses ouvrages ? » De même qu'il nous suffit de marcher pour prouver le mouvement, le christianisme a prouvé la mort en montrant le cadavre, et le principe une fois admis, il n'a reculé devant aucune conséquence. Oui, disons-le franchement, le christianisme a voué le corps à l'obéissance, à la servitude, au martyre même, afin de restituer à l'âme, l'autorité

dont elle s'était laissée dépouiller. Vos pères avaient mis la Divinité dans le plaisir; le christianisme a placé la Divinité dans la douleur. Vos pères adoraient une chair souillée d'infamies, le christianisme a offert à leurs adorations, la chair ensanglantée du divin Crucifié, qu'il leur a proposé, dès les premiers jours, comme le seul modèle à imiter. Écoutez le langage étrange que l'on tenait à quiconque voulait embrasser la religion nouvelle : « Bienheureux ceux qui pleurent, qui « souffrent, que l'on persécute, dont le cœur pur s'interdit un « regard, même un simple désir. Ce n'est point la paix, mais « la guerre que le Christ apporte à ses disciples. On vous « traitera comme on l'a traité, comme on l'a fait mourir on « vous fera mourir. Avez-vous la force d'affronter ces combats? « Entrez, mais n'entrez qu'à cette condition. »

Et si plus tard, la ferveur du néophyte chancelle : si la faiblesse trahissant son courage, il retourne à ses premières prévarications, l'Église accueillera bien son repentir, mais à quel prix, lui fera-t-elle acheter son pardon! au premier jour du Carême, le pécheur se présentera vêtu de deuil à la porte de la basilique; l'évêque répandra la cendre sur sa tête, le condamnera pour des années, quelquefois même jusque à la fin de sa vie, selon l'énormité de la faute commise, à des jeûnes rigoureux, à des macérations multipliées, à de longues prières, et l'exilera soit de la société des fidèles, soit de la participation aux saints mystères, jusqu'à pleine et entière satisfaction.

Voilà, Mes Frères, la doctrine qui fut enseignée, le genre de vie qui fut imposé dès l'origine de la société chrétienne, et sitôt que le monde, acceptant cet enseignement consentit à se courber sous le joug de cette règle, le monde fut transformé. Les corps amollis par la familiarité du plaisir, retrouvèrent, par ces épreuves courageusement supportées, une sève vigoureuse et féconde : la liberté, le dévouement, la dignité, redescendirent du ciel dans la conscience du chrétien, comme dans leur demeure naturelle : la chasteté reparut du sein de la corruption païenne, comme un beau lis sorti des ruines pour refleurir au soleil, et on vit ces hommes, qui naguère se plaignaient de ne pouvoir dormir, quand le pli d'une rose meurtrissait leur tête efféminée, on les vit, au jour des grandes tribulations se, faire un jeu des plus affreux supplices. Étudiez l'histoire du monde moral sous Auguste et sous Constantin et faites la comparaison. Alors vous pourrez juger des résultats obtenus et constater les progrès réalisés.

Aujourd'hui, sans contester ces progrès, on ne serait point fâché de substituer une morale plus douce et plus facile à

la thérapeuthique vigoureuse employée par l'Église, pour réformer les sociétés, et voici les propositions que l'on nous soumet. Le paganisme, nous dit-on, fut l'éxagération de l'empire de la chair au détriment de l'esprit. Afin de le détrôner par une réaction vigoureuse, le christianisme exagéra l'empire de l'esprit au détriment de la chair. Mais les réactions, c'est l'avis unanime, portent toujours avec elles, un caractère de violence qui leur fait dépasser les limites de la vérité. Ne vaudrait-il pas mieux, en effet, tenir un sage milieu entre les excès du sensualisme païen et les excès du rigoïsme chrétien? Sans doute, l'Église a raison de rappeler sans cesse à l'homme la dignité de son âme immortelle, mais elle a tort, quand elle s'obstine à maltraiter le corps et à le tenir impitoyablement captif, comme elle fait depuis dix huit siècles. Il ne faut pas l'oublier : le corps tout aussi bien que l'âme est l'œuvre d'une puissance infinie. C'est Dieu qui a pétri, façonné nos chairs de ses mains divines, comme il a tiré nos âmes d'un souffle de son cœur, et nous n'avons pas le droit de défigurer son œuvre par des macérations qui révoltent la raison. Donnez ample satisfaction aux besoins de l'âme, rien de mieux, mais donnez aussi et dans la même mesure, satisfaction aux exigences du corps. Au nom de la justice, traitez-les, l'un et l'autre, avec une sainte égalité.

Je comprendrais très bien l'objection sainte Simonienne, mes chers auditeurs, s'il existait entre l'âme et le corps, harmonie et subordination parfaites. Mais, hélas, nous n'en sommes pas là. Quoiqu'on en dise, le corps est un égoïste, un révolté dont les réclamations grandissent en raison directe des concessions qu'on lui fait et qui finit toujours par exercer sur l'âme qui n'a pas le courage de la résistance, la plus odieuse des tyrannies. Nous ne le dirons jamais assez haut : se montrer faible devant les révoltes de la chair, obéir complaisamment à tous ses caprices, c'est abdiquer le sceptre de l'esprit qui tôt ou tard tombera de nos mains énervées et se condamner d'avance à l'avilissement.

Malheur à l'homme qui refuse de manger ce pain amer de l'austérité chrétienne, et malheur au peuple qui ne sait plus appliquer ses lèvres à cette coupe ensanglantée, mais divine. Certes, nos sociétés modernes n'ont pas à gémir sous le poids des mortifications évangéliques : de toutes parts, on conspire à l'envi, pour les méconnaître et les repousser, mais elles pourraient bien regretter plus tard leur disparition.

Lorsque la France de Louis XV se baignait avec une amoureuse complaisance dans les eaux fétides du sensualisme en

attendant qu'elle fût noyée dans le sang des échafauds de 1793, un grand pape Benoît XIV, dans une Encyclique fameuse datée de 1741, faisait arriver aux oreilles des individus et des peuples ces prophétiques menaces : « C'est par la pénitence que nous « détournerons les fléaux de la colère divine. On ne doit pas « douter que la négligence dans la pratique de cette vertu, « ne devienne une source de calamités pour les nations, de « désastres dans les affaires publiques et d'infortunes pour les « particuliers[1]. » Sa voix ne fut pas écoutée, mais aussi quelles cruelles leçons nous furent données par les événements !

Les avertissements n'ont pas manqué non plus au XIXe siècle. En 1830, le célèbre historien Nieburh, disait avant de mourir : « Nous sommes plus malades qu'on ne le pense. Si « Dieu ne nous vient pas miraculeusement en aide, nous « avons devant nous une décadence semblable à celle que le « monde romain a éprouvée vers le milieu du IIIe siècle. Nous « marchons à l'anéantissement de la science, de toute culture « intellectuelle, du bien-être et de la liberté. »

Quarante ans plus tard, l'illustre évêque de Nîmes, Monseigneur Plantier, s'écriait à son tour, dans une lettre pastorale, qu'il ne faudrait pas oublier : « Prenons garde, la civili- « sation même la plus légitime, concourt avec les instincts « dépravés de l'homme, à faire éclore des résultats meurtriers. « Toutes ces splendeurs dont nous sommes fiers, ne sont « pas sans périls. Dans les sociétés qu'elles décorent, elles « tendent, non point par elles mêmes mais par notre faiblesse, « à faire prévaloir les penchants inférieurs sur les instincts « généreux. Tous ces prodiges de l'art et de l'industrie, sem- « blent avoir pour unique objet, le bonheur du corps. Plaire « à son œil, enivrer ses oreilles, distraire ou calmer ses « douleurs, parer sa vanité, satisfaire ses fantaisies ; voilà le « but qu'ils se proposent d'atteindre. A force de voir ainsi le « génie et les arts ne suer en quelque façon que pour lui, « l'homme finit très souvent par ne plus connaître d'autre « Dieu et le commencement de cette idolâtrie donne le signal « de la plus effroyable décadence. Alors les croyances s'en- « gloutissent dans l'adoration de l'or et les peuples en arrivent « à mériter le reproche que Dieu adressait à la nation juive : « *Oblita es mei, projecistis me port corpus tuum.* Tu m'as oublié « et tu m'as rejeté derrière ton corps[2]. » Alors les principes se « confondent avec les intérets, les caractères s'énervent, les « corps s'amollisent par l'abus des plaisirs et on peut prédire, « combien d'années, un peuple descendu si bas, doit vivre

1. Encyclique : *Non ambigimus.*
2. Ezéchiel, XXIII, 35.

« encore sur la terre. » Comme tout cela est vrai ! Cyrus eut raison de Babylone, quand Babylone passa les nuits dans de sacrilèges orgies; Rome triompha d'Annibal, quand Annibal s'endormit dans les délices de Capoue, et les Barbares, à leur tour, triomphèrent facilement de Rome, quand Rome se reposa de la conquête du monde, à l'ombre de ses Thermes parfumés ou dans l'enceinte de ses amphithéâtres.

Et vous blâmeriez l'Église catholique, parce que, prenant à cœur et le salut des âmes et l'intêret des sociétés, elle nous impose certaines austérités? Mais ne voyez-vous pas, que, par ces jeûnes, ces abstinences, et les autres privations qu'elle peut vous prescrire, elle veut vous apprendre à résister aux sollicitations des sens, à vaincre leurs exigences et à sacrifier leur délicatesse exagérée? Croyez-moi, l'Église a plus d'expérience que vous ne le pensez et elle n'agit jamais que pour notre plus grand bien, que veut-elle, en effet, en vous familiarisant avec la privation, si ce n'est créer en vous des habitudes viriles, vous prémunir contre une foule de besoins artificiels et déraciner de votre cœur, le germe de ces convoitises qui tuent la vie morale dans les âmes et préparent aux sociétés d'inévitables décadences.

Conclusion. — Vous le voyez, mes chers auditeurs, rien de plus légitime et de plus sacré que la pénitence, si nous la considérons par rapport à Dieu, puisqu'elle acquitte la dette que nous avons contractée envers sa justice, rien de plus salutaire que la pénitence. Si nous la considérons relativement à l'homme, puisqu'elle nous améliore, en rétablissant entre l'âme et le corps, la subordination nécessaire et le sage équilibre détruits par le péché.

Ayons donc pour cette vertu, le plus profond respect, et que l'on n'entende jamais tomber de vos lèvres, ces pitoyables objections que nous sommes obligés de réfuter si souvent. Ne dites jamais par exemple: comment l'Église, pour un peu de chair mangée à certains jours, pour quelques jeûnes oubliés, pourrait-elle nous fermer les portes du ciel et nous précipiter en enfer: c'est impossible, parce que c'est révoltant. — Un fruit mangé contre l'ordre de Dieu, Mes Frères, a précipité la ruine de la nature humaine, pourquoi l'Église ne nous interdirait-elle pas l'entrée du ciel, si nous refusons d'y aller, par la voie du jeûne et de l'abstinence? Le fruit n'était rien, moins que rien, mais l'ordre de Dieu, nos premiers parents pouvaient-ils le fouler aux pieds impunément? De même ici, ce n'est pas un peu de viande pris contre sa défense que l'Église catholique dénonce à la colère de Dieu, mais le mépris de son autorité

sainte et le scandale que nous donnons gratuitement et sans scrupule à nos frères dans la foi.

Non seulement, nous devons estimer cette vertu, mais il faut la mettre en pratique, dans la mesure de nos forces. Vous dites encore : les tempéraments n'ont plus la vigueur qu'ils avaient autrefois. — C'est peut-être vrai, mais si votre santé trop délicate ou des travaux par trop pénibles, vous privent du bonheur d'accomplir la loi dans sa perfection, cherchez à dédommager le ciel des condescendances que vous aurez pour votre corps, par les mortifications que vous saurez infliger à votre âme. Par respect ou par pitié pour notre faiblesse l'Église peut bien adoucir la rigueur des lois qu'elle a portées et même nous en dispenser totalement, mais elle ne peut pas nous dispenser, elle ne nous dispensera jamais de l'accomplissement d'un précepte, si clairement et si énergiquement formulé par Notre-Seigneur Jésus-Christ : *Nisi pœnitentiam egeritis, non intrabitis in regnum cœlorum.* « Si vous ne faites pas pénitence, vous n'entrerez pas dans le royaume du ciel. »

Acceptons donc généreusement cette croix de la mortification chrétienne, que Jésus-Christ nous présente pendant cette sainte quarantaine. Courbons docilement nos épaules sous ce fardeau sacré, et, un jour, en échange des privations et des pénitences auxquelles nous nous serons condamnés volontairement sur cette terre, l'agneau sans tache tarira pour jamais l'abondance de nos larmes, en nous abreuvant aux sources limpides de l'immortalité. Ainsi soit-il.

Deuxième Dimanche

NOS DEVOIRS ENVERS LE CORPS

Corpus autem aptasti mihi.

O mon Dieu, c'est vous qui avez formé mon corps.

(S. Paul aux Hébreux, X, 5)

MES FRÈRES,

Nous consacrerons cet entretien à vous parler des devoirs que nous avons à remplir envers notre corps, car, tout aussi bien que l'âme il fait partie du domaine sur lequel doit régner cette belle vertu chrétienne de la pénitence qui a fait le sujet de notre dernier discours.

Quoique d'une nature différente, l'âme et le corps ne sauraient être l'un pour l'autre des étrangers. En s'unissant, ils se

complètent et concourent ensemble à former cet être singulier qu'on appelle l'homme, qui tient tout à la fois de l'esprit et de la matière, de la terre et du ciel, parce que dans la série des êtres, il a été créé par Dieu, pour servir d'intermédiaire entre l'ange et l'animal, comme l'animal remplit le même office entre l'homme et la plante, la plante entre l'animal et la nature inorganique, comme l'ange lui-même est le point de jonction entre la nature humaine et la nature divine; en un mot, l'homme est le centre où la vie spirituelle et la vie matérielle se rencontrent et fraternisent.

L'union de l'âme et du corps n'est donc pas une union purement fortuite, accidentelle, comme celle d'un maître à son serviteur, d'un pilote à son vaisseau, pour me servir des comparaisons employées par Platon; il y a plus. L'âme à elle seule ne constitue pas la nature humaine, elle n'en est qu'une partie, et il faut qu'elle soit unie à un corps pour avoir sa perfection naturelle. Sans doute, le corps n'est pas de l'essence de l'âme, mais « l'âme tient de la nature même de son essence « d'être unie à un corps, et voilà la raison pour laquelle ce « n'est pas l'âme seule, mais le composé de l'âme et du corps « qui forme l'espèce humaine. » Tertullien pense comme le P. Ventura : « Ni l'âme par elle-même, n'est l'homme ni le « corps sans l'âme; mais l'homme est la synthèse des deux « substances enlacées l'une dans l'autre et qui ne méritent le « nom d'homme, qu'autant qu'elles demeurent étroitement « unies. »

La mort, il est vrai, vient briser cette union, mais aussi nous avons la mort en horreur et rien de plus juste, nous dit S. Augustin : *mortem horret non opinio sed natura.* « Mais la « mort n'est qu'un accident, ajoute S. Thomas, et cet accident « a été détruit en principe, par le droit à la vie que notre divin « Rédempteur a conquis au corps de l'homme grâces à sa « Résurrection glorieuse : *Hoc autem accidens Christi morte et « resurretione sublatum est.* »

En vertu de ce qui précède, il résulte que nous devons affirmer, entre le corps et l'âme une intime solidarité. Le péché peut venir en l'âme des impressions du corps, comme l'âme à son tour, peut recourir au corps pour créer et ressentir des émotions coupables. Ils ont donc été très justement condamnés par l'Église, ces gnostiques des premiers siècles et ces mystiques du temps de Louis XIV, si vertement trancés par Bossuet, qui soutenaient que l'âme arrivée sur les hauteurs de la contemplation, devenait irresponsable des souillures du corps. Doctrine aussi fausse qu'elle est immorale, car :

1° Tant que nous conservons notre intelligence et notre

liberté, la solidarité entre l'âme et le corps ne saurait être rompue.

Écoutons S. Basile : « Il est faux de dire que le corps soit « mauvais en lui-même ; c'est là une erreur à détruire. Le « corps est comme un coursier auquel il faut un écuyer pour « le conduire. Il a ses instincts naturels, qui, loin d'être « vicieux en soi, sont au contraire bons et utiles, mais, il « n'a point de raison et c'est à l'âme qu'il appartient de le « gouverner. Lorsqu'il tombe, la faute en est à la négligence « de l'âme. »

2° Le mépris extrême du corps, a la même suite et conduit aux mêmes excès que le culte et l'amour immodérés qu'on a pour lui. Entendons l'archevêque de Lyon, Monseigneur Ginoulhiac : « Sous prétexte que, ce qui s'accomplit si bas ne « saurait atteindre la pureté d'une intelligence détachée des « sens, et que le meilleur moyen de se débarrasser des sollici- « tations du corps ou d'en détruire l'empire, est de l'affaiblir « par un abus excessif de la jouissance, comme le voulaient « les Nicolaïtes, on vit en réalité selon la chair, et on fait « servir ses membres d'instruments aux convoitises les plus « brutales comme les plus honteuses. » Ces préliminaires une fois posés, examinons :

1° Ce qu'il faut penser du corps, au point de vue chrétien ;

2° Comment nous devons nous conduire vis-à-vis de lui.

I. — CE QUE NOUS DEVONS PENSER DU CORPS

« Quel monstre que l'homme, s'écriait Pascal, s'il s'élève, je l'abaisse et s'il s'abaisse, je l'élève. » Je serais tenté de dire la même chose du corps et je comprends très bien ce mot d'un illustre savant contemporain, M. Biot : « respectons et méprisons la matière. » Rien n'est plus facile à justifier que cette antithèse, car le corps se révèle à nous sous des aspects de grandeur et de misère, selon que nous le considérons au service de l'âme ou la tyrannisant.

I. — *Aspect de grandeur*. S. Clément d'Alexandrie décrit en ces termes la vocation du corps : « L'homme est à la fois corps « et âme, nous dit-il, de ces deux substances qui sont jointes « dans une vivante unité, la moins noble, le corps, doit être « subordonnée à l'âme, et l'âme elle-même à Dieu qui l'instruit « et la gouverne. » Or, quand le corps remplit ses fonctions « vraies, c'est-à-dire, quand il se laisse gouverner par l'âme soumise elle-même à la loi divine, il m'apparaît toujours sous un aspect de grandeur. C'est pourquoi, je n'aime pas à ce

qu'on me parle de lui, en termes dédaigneux comme le font certains mystiques exagérés ou certains philosophes par trop idéalistes. Xavier de Maistre[1], dans un écrit d'ailleurs fort spirituel appelle son corps, l'autre; mais non, mon corps c'est moi. Ne disons-nous pas à tout instant : « J'ai mal au cœur, à la tête, à la poitrine, etc. Reconnaissons au corps de l'homme, quatre sortes de grandeurs :

1° Une grandeur naturelle ; 2° une grandeur morale ; 3° une grandeur religieuse ; 4° une grandeur surnaturelle.

1° Grandeur naturelle. — Vous êtes-vous demandés quelquefois, pourquoi nous avions un corps? Dieu nous l'a-t-il imposé comme un fardeau qui nous écrase, ou a-t-il voulu enfermer nos âmes dans cette prison de chair, comme des coupables dans un cachot ténébreux ? Telle est peut-être la mission du corps après la chute ; mais, avant la prévarication de nos premiers parents, Dieu l'avait-il créé pour remplir ce misérable rôle? Ces considérations révoltaient le génie de S. Thomas, et il faut que je vous fasse part, quoique très brièvement, (ne craignez pas de me suivre dans les régions de la métaphysique) de sa belle théorie sur le corps de l'homme : « On « ne comprend que par l'intelligence, nous dit-il, comme « on ne sent que par le corps. L'ange comprend parce qu'il « a l'entendement, mais il ne sent pas, parce qu'il n'a pas « de corps. L'animal, au contraire, sent parce qu'il a un « corps, mais, il ne comprend pas, parce qu'il n'a pas « d'entendement : *Quibus non est intellectus.* Il n'y a que l'homme « dans toute la création qui sente, parce qu'il a un corps et qui « comprenne en même temps, parce qu'il a l'intelligence, « mais c'est par le moyen du corps qui lui précise les objets, « que l'âme s'élève à la science. » Tâchons de bien comprendre l'enseignement du grand docteur, cet illustre disciple d'Aristote, enseignement qui ne constitue pas un article de foi, je le reconnais, enseignement même vigoureusement contredit par les disciples de Platon, mais enfin qui ne manque ni de grandeur, ni d'originalité. Je cède la parole au Père Ventura : « Dans le monde des esprits comme dans le monde des corps, nous trouvons une hiérarchie admirablement organisée. Quelle prodigieuse variété d'intelligences depuis le premier des anges jusqu'à l'homme, le plus faible, le plus imparfait de tous les esprits et auquel s'arrête toute vie intellectuelle ! Mais pourquoi l'âme humaine occupe-t-elle la dernière place dans l'ordre des intelligences? En voici la raison. L'objet de l'entendement, continue le docteur angélique, est l'être

1. *Voyage autour de ma chambre.*

universel, c'est-à-dire Dieu, comme tel ou tel être singulier est l'objet de la perception des sens. Dieu se connaît et conçoit toutes choses par sa propre essence, mais les intelligences créées ne perçoivent la vérité que par les reflets de la lumière éternelle. Or, cette lumière ineffable, une et simple dans son premier principe, ne brille pas avec le même éclat, la même clarté, pour tous les esprits. Nous recevons un rayon plus ou moins intense et par conséquent un degré plus ou moins parfait d'intelligence, selon que nous sommes plus rapprochés ou plus éloignés du divin Soleil. Ainsi le premier des anges, à cause de sa proximité, reçoit dans toute sa splendeur la céleste lumière, tandis que l'âme humaine, à cause de son éloignement ne reçoit de cette même lumière qu'un pâle rayon qui constitue notre faculté de comprendre. Il suit de là que l'âme humaine, à cause de la faiblesse relative de son intelligence ne saurait saisir la vérité d'une manière claire et directe comme les anges, et si elle était laissée à l'état de substance séparée de toute organisation corporelle, elle n'arriverait jamais qu'à une connaissance confuse et imparfaite, recourons à un exemple, pour mieux expliquer notre pensée.

L'homme dont la vue est faible a besoin d'un instrument d'optique, pour voir à une plus grande distance et plus distinctement les objets. De même le corps a été donné à l'âme, afin qu'en recevant par son intermédiaire les images claires et déterminées des objets sensibles et singuliers, elle puisse en vertu de son intelligence qui est un reflet de l'intelligence divine, exprimer de ces images que le corps lui a présentées, la conception claire et parfaite de l'espèce et du genre. Comme deux choses sont nécessaires à la formation d'une statue, l'artiste et le marbre, l'artiste agissant comme cause créatrice, le marbre y concourant comme cause matérielle, de même le corps et l'âme sont également nécessaires et concourent chacun d'une manière différente à la formation des idées. Ainsi, mes sens me montrent un homme, immédiatement mon esprit dès qu'il perçoit cet homme, conçoit l'homme en général, connaît tous les hommes et se forme l'idée de l'espèce humaine. Qu'on me pardonne ces considérations abstraites, en faveur de la conclusion : « Il n'est donc pas vrai, poursuit S. Thomas, que le corps soit pour l'homme un pesant fardeau ou une prison, c'est au contraire un précieux instrument, au moyen duquel, seulement pendant cette vie, l'âme peut exercer ses opérations, et atteindre une des fins de son être. C'est donc pour son plus grand avantage, qu'elle est unie à un corps. »

Telle est d'après S. Thomas, la vocation du corps, dans le plan divin, aussi ne soyons pas étonnés des soins que Dieu

prend pour le former. Il commence par se recueillir : *Faciamus hominem* faisons l'homme. Il pétrit et façonne de sa propre main l'argile qui lui sert de matière première, et, quand le travail est achevé, il se complaît dans son œuvre et trouve la statue admirable : *Vidit igitur cuncta quæ fecerat Deus et erant valde bona.* Actuellement, nous ne saurions avoir une idée bien nette de la beauté du premier homme et de la première femme, tels qu'ils sortirent des mains de Dieu, car, le corps aussi bien que l'âme a subi le coup de foudre de la chute originelle, et cependant, malgré les flétrissures qui nous viennent des passions, du travail, des maladies et de la vieillesse, le corps n'en reste pas moins, au point de vue artistique comme au point de vue mécanique, le chef-d'œuvre de la création. « Un beau visage, est le plus beau des spectacles, disait La Bruyère au XVIIe siècle. » Regardez le corps qu'il vous a formé et la vie qu'il vous a donnée, s'écriait à son tour Bossuet (dans son discours sur nos dispositions à l'égard des nécessités de la vie), combien d'organes a-t-il fabriqués ! combien de machines a-t-il inventées ! combien de veines et d'artères a-t-il disposées, pour porter et distribuer la nourriture aux parties les plus éloignées ! combien de défenses il a mises autour du cœur et combien autour du cerveau ! De combien de tuniques et de pellicules, il a revêtu les nerfs et les muscles ; avec quel art et quelle industrie, il vous a formé cette peau qui couvre si bien le dedans du corps et qui lui sert comme d'un rempart ou comme d'un étui pour le conserver. » — « Notre corps nous est ma heureusement une merveille inconnue, observe le Père Gratry, mais-peut être le temps approche où la sagesse humaine méditera ce chef-d'œuvre de l'art divin ; l'étudiera vivant et mort et ne laissera plus cette visible parole de Dieu uniquement en proie aux vers, aux bêtes et aux coûteaux grossiers de l'ignorance matérialiste. » Après le philosophe, entendons l'orateur : « quelle beauté que celle de nos corps ! dans les plus chétifs d'entre eux, le Créateur a répandu un charme qui nous attire et nous attache, et sur le visage de l'homme, il a mis une expression, une flamme, une majesté, qui, après la face des anges, en font ce qu'il y a de plus parfait et de plus ravissant, tant qu'on ne l'a pas souillé par le péché [1]. »

2° Grandeur morale. — Il y a du bon dans cette définition de M. de Bonald : « L'homme est une intelligence servie par des organes. » Car, le corps participe à tous les mérites de l'âme, en lui prêtant son concours dans l'exercice des vertus chrétiennes.

1 Lacordaire.

C'est par le ministère des mains que je fais l'aumône aux pauvres. Ce sont les pieds qui me conduisent à la demeure des malheureux ou qui me transportent dans les pays lointains pour évangéliser les infidèles, et l'Écriture me dit qu'ils sont d'une admirable beauté : *Quam speciosi pedes.* De mes yeux tombent les regards affectueux et compatissants comme de mes lèvres émues s'élancent les bonnes paroles qui relèvent et qui consolent. Telle était la doctrine de Tertullien : « Souvenez-vous bien que dans l'homme, c'est le corps, c'est la chair, c'est l'argile qui élève le regard au ciel dans la prière, se prosterne dans l'adoration, dénoue la langue à la louange, ouvre les yeux aux larmes du repentir, arme les bras des instruments de la pénitence et offre les mains aux œuvres de la charité. C'est le corps, qui dans le martyr est la victime de Jésus-Christ et le prêtre qui la sacrifie ; c'est le corps qui est l'apôtre de la religion, le confesseur qui l'atteste et le soldat qui la défend. »

3° Grandeur religieuse du corps. — C'est par l'intermédiaire du corps que les sacrements arrivent à l'âme pour la sanctifier.

Écoutons encore Tertullien : *Caro abluitur, ut anima purificetur.* Le prêtre fait des ablutions sur notre corps, afin que notre âme soit purifiée ; voilà le baptême : *Caro ungitur ut unima consecretur.* Notre corps reçoit des onctions, afin que l'âme soit consacrée, comme il arrive dans les sacrements de la confirmation, de l'ordre et de l'extrême-onction : *Caro corpore et sanguine Christi vescitur, ut anima de meo saginetur.* Notre chair se nourrit du corps et du sang de Jésus-Christ afin que l'âme soit fortifiée par la substance même de Dieu ; qui ne reconnaît pas l'adorable Eucharistie ?

4° Grandeur surnaturelle du corps. — Aussi bien que l'âme, le corps est appelé dans la doctrine catholique, à de futures et très belles destinées. Pendant que les philosophes matérialistes le condamnaient à devenir une ville poussière ; pendant que les philosophes spiritualistes confessent leur ignorance, en gardant un profond silence sur le sort qui lui est réservé, l'Église catholique affirme hautement que la tombe renferme un joyeux mystère qui nous sera révélé plus tard : *Salvatorem exspectamus Dominum nostrum Jesum Christum*, nous dit-elle avec l'apôtre S. Paul, *qui reformabit corpus humilitatis nostræ configuratum corpori charitatis sum.* Nous attendons notre Sauveur, Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui réformera ce corps vil et méprisable, sujet de continuelles humiliations pour notre âme en ce monde, et le rendra semblable à son corps ressuscité. *Oportet corruptibile hoc induere incorruptibilitatem*[1]. Il faut, remarquons-le bien, ce

1. Ad Corint., 15, 42.

n'est pas une simple question de convenance, mais de nécessité, *oportet*, il faut que ce corps corruptible et périssable soit revêtu d'immortalité. *Seminatur in corruptione surget in incorruptione seminatur in ignobilitate surget in gloria, seminatur in infirmitate. surget in virtute ; seminatur corpus animale, surget corpus spirituale;* Une vigueur inaltérable, une agilité merveilleuse qui le rendra semblable à un pur esprit ; la gloire, la puissance ; telles sont les prérogatives qui l'attendent; que pouvons-nous désirer de plus ? Mais prenons garde, après la grandeur, la misère.

II. — *Aspect de mépris sous lequel on peut considérer le corps de l'homme.* — Imitons les philosophes dans leurs études psychologiques ; afin d'apprécier la valeur intrinsèque du corps, cherchons à l'étudier à part, en le séparant de l'âme. Mais prenons garde, si nous opérons la séparation, le corps lui même disparaît, s'évanouit. Il ne nous reste plus sous les yeux et dans les mains, qu'un je ne sais quoi, qui n'aura bientôt plus de nom et qui, déjà nous fait horreur. Ce n'est plus un corps qui repose sur ce funèbre lit de parade, c'est un cadavre. Or, le cadavre, Mes Frères, c'est le corps tombé tout à coup comme un bel arbre abîmé par la foudre ; *cadaver* vient de *cadere*. Le cadavre ! mais c'est quelque chose de plus humiliant, s'il est possible ; c'est le corps préparé comme un festin succulent aux vers affamés du cimetière ; d'après M. de Maistre, *cadaver*, vient de *caro data vermibus*. Ce corps ! mais hier je le vénérais et je l'aimais, parce qu'il était habité par l'âme de mon père ou de ma mère. Ces cheveux blanchis par les chagrins, ce front ridé par les années, ces mains tremblantes sous les coups du travail ; je contemplais ces organes avec une émotion profonde et filiale. L'âme est partie ; tout aussitôt je suis saisi d'une mystérieuse épouvante en présence de ces reliques sacrées et il faut qu'on les dérobe à mes regards.

Tel est le corps. Si vous le voulez, rendons-lui la vie, et supposons que l'âme, se bornant aux fonctions d'un vulgaire principe vital, travaille exclusivement à satisfaire ses penchants. Très bien, mais alors l'être humain devient, selon l'énergique expression de l'apôtre S. Paul, un pur animal, *animalis homo*, et ce qu'il y a de plus triste, le dernier, le plus vil de tous. Voyez, en effet, ce qui se passe. L'animal ordinaire mange quand il a faim ; boit quand il a soif et dort quand il a sommeil, quand il n'a plus faim, le glouton mange encore ; quand il n'a plus soif, l'homme pris de la passion du vin, boit encore; quand il n'a plus sommeil, le paresseux dort encore, et quand ses ardeurs sont apaisées, le voluptueux

souffre encore après de nouvelles sensations. Pourquoi cela? Parce que l'âme se met au service du corps, avec son intelligence, sa liberté, ses désirs insatiables et sa soif d'infini. Elle ne poursuit pas seulement comme l'instinct la pure satisfaction des besoins, mais elle appelle le plaisir, elle réclame à grands cris, la jouissance illimitée. Oh! c'est alors, que le corps devient pour l'âme:

1° Un pesant fardeau: *Nam et qui sumus in hoc tabernaculo, ingemiscimus gravati*: « Je gémis, accablé sous la tente de mon corps, comme sous un joug intolérable[1]. »

2° Un obstacle qui nous empêche de regarder le ciel et de nous rapprocher de Dieu. C'est lui qui s'oppose au recueillement de la prière, aux élans de la contemplation, au silence de l'étude et que de temps, il nous fait perdre: « *Dum sumus* « *in corpore, peregrinamur a Domino*, tant que j'habiterai dans « mon corps, je serai loin de Dieu [2] »: *Bonam voluntatem habemus peregrinari a corpore et præsentes esse a Dominum.* « Mon unique désir, c'est de quitter mon corps pour aller à Dieu[3]. »

3° Un dangereux ennemi! que de fois, je me suis permis de supposer entre le corps et l'âme la conversation suivante: Comme le corps s'est emparé de la direction de la vie, c'est lui qui, naturellement entame le dialogue. Il semble dire à sa compagne immortelle: « Moi, corps, je ne suis qu'un peu de matière organisée, et tout me manque du côté de l'esprit: *Animalis homo*, mais toi, tu es riche, très riche, ô mon âme; tu as de l'intelligence, de la sensibilité, de la délicatesse et du génie; que veux-tu faire de toutes ces magnifiques prérogatives? — Mais répond l'âme: je vais consacrer mes facultés, à étudier la vérité, à pratiquer la vertu, à me passionner pour l'idéal... — Chansons que tout cela, réplique impérieusement le corps, intelligence, délicatesse, sensibilité, génie; tu vas tout consacrer à mon service; tu vas rechercher tout ce qui pourra me parer avec grâce, flatter mes goûts, exciter mon appétit, fasciner mon imagination et diversifier mes plaisirs à l'infini; et que de fois, la pauvre âme obéit! Comptez, si vous le pouvez, le nombre de ces chrétiens et de ces chrétiennes qui, dans notre siècle, ne vivent que pour satisfaire aux exigences de leurs corps! quand on veut analyser la journée de certaines femmes mondaines, en dehors des repas prolongés au-delà de toute mesure, des toilettes deux ou trois fois renouvelées dans l'espace de quelques heures; des visites multipliées et nullement justifiées, des théâtres et des bals

1. S. Paul ad Corint., V, 4. — 2 II Ad Corint., V, 6. — 3. Ibidem., 8.

assidûment fréquentés; que reste-t-il pour l'âme immortelle et pour Dieu! Ces vies là, Mes Frères, non seulement ne sont pas chrétiennes, mais elles ne sont pas même raisonnables. Un païen lui-même, les regarderait d'un œil sévère et les flétrirait avec indignation. Dieu les frappe de ses plus terribles anathèmes. Il dit à toutes ces âmes amollies, ce qu'il disait à Jéroboam par la voix de son prophète Abias: « *Me autem « projecisti post corpus tuum idcirco ecce ego inducam mala super « domum Jeroboam*, tu m'as rejeté derrière ton corps pour ne « plus penser à moi, aussi, je châtierai ta maison. » Et l'Église sait très bien qu'elle n'a pas à compter sur ces chrétiens-là pour l'accomplissement du devoir, car « la sagesse n'entrera « jamais et n'habitera pas dans un corps soumis au péché: « *Non intrabit sapientia nec habitabit in corpore subdito peccatis*[1] ». Je le sais, la civilisation contemporaine travaille à développer immodérement les exigences du corps; mais nous arrive-t-il de penser quelquefois au triste avenir qu'elle nous prépare!

II. — CONDUITE ENVERS LE CORPS

Comme la doctrine de l'Église catholique sur le corps de l'homme est supérieure aux doctrines humaines! quelle sagesse dans les principes qu'elle établit, et quelle mesure, dans les règles qu'elle nous impose!!

I. — Si nous considérons le corps sous son premier aspect, c'est-à-dire, sous l'aspect de grandeur que nous avons signalé tout à l'heure, nous devons le respecter, car il est la plus sainte chose qui soit sous le soleil. Il est plus vénérable qu'un temple de pierre ou de marbre; c'est le temple de l'Esprit Saint: « *Membra vestra templum sunt Spiritus sancti*[2]. » Il est plus sacré qu'un ciboire d'or ou d'argent, car c'est un ciboire vivant. Conduisons-nous donc envers nos corps, comme le chrétien pieux se conduit envers la maison de Dieu, comme le prêtre se conduit envers le ciboire au tabernacle.

1° Le temple. — Nous voulons: 1° Que la maison de Dieu soit belle et noblement décorée et nous comprenons très bien, cette parole du roi-prophète: *Domine, dilexi decorem domus tuæ*. Seigneur, j'ai aimé la beauté de votre maison; des murailles en ruines, des autels couverts de poussière, des ornements sacrés en lambeaux, nous attristent profondément parce qu'ils accusent l'incurie ou l'insouciance religieuse des ministres préposés à la garde du sanctuaire. Si l'Église n'est pas riche, nous exigeons au moins qu'elle soit décemment tenue, quelle

1. Sap. 1, 4. — 2. Ad Corint., VI, 19.

leçon pour nous, mes chers auditeurs! à notre tour, prenons grand soin de purifier nos corps et de les préserver de la moindre souillure. Ne souffrons aucune tache, ni sur nos membres, ni sur nos vêtements. Chez le chrétien, la propreté doit s'élever à la hauteur d'une vertu, et cette vertu là est appelée par Jésus-Christ lui-même d'un nom, tout spécial, *Munditia;* 2° Nous aimons à ce que la maison de Dieu, soit silencieuse et recueillie. Nous nous scandalisons, à juste titre, des conversations bruyantes qui s'y tiennent, comme nous nous irritons des jeux que s'y permettent les enfants. Nous sentons que la présence de Jésus-Christ réclame de tous une attitude convenable. Par respect pour nos corps, ne les livrons jamais aux outrages de la familiarité. Soyons dignes et très dignes dans nos rapports extérieurs. Faisons toujours respecter les convenances dans nos personnes comme nous devons les respecter nous-mêmes dans la personne de nos frères et de nos sœurs. Écoutez, Mesdames, les sages conseils que vous donne à ce propos, un écrivain contemporain qui fut tout à la fois, un parfait homme du monde et un excellent chrétien : « Les femmes qui laissent fouler devant elles les petites convenances, les petites délicatesses, le langage et les manières nobles ne savent pas à quel point elles exposent les grandes vertus. On viole, on chiffonne les petites vertus douces qui ne se défendent pas, et l'on s'habitue aux petits défauts faciles dont la tentation n'est pas grave. Mais un jour éclate la grande tentation. Or, comme le voile est levé, et que les nœuds sont défaits, l'ennemi porte sur votre honneur une main hardie que vous n'avez pas su tenir à distance, par les mille bienséances qui forment autour de vous, autant de remparts invisibles et tenus. Ne laissez rien prendre : que le langage, les manières, le ton, les mots, les regards, les plis de vos étoffes, soient des redoutes, abris de l'honnêteté, gardiennes de la pudeur[1]. »

2° Le ciboire. — Non seulement nous devons préserver nos corps des outrages de la familiarité, mais il faut savoir aussi les dérober à l'indiscrétion des regards. Couvert d'un voile qu'on nomme le pavillon et caché au fond du tabernacle, le ciboire n'est aperçu des fidèles qu'au moment nécessaire, c'est-à-dire, pendant le saint sacrifice de la messe à l'heure de la communion et le soir pour les bénédictions ordinaires. Sachons voir, dans cette pratique de notre sainte liturgie, la fidèle image des chastes voiles qui doivent abriter les membres consacrés du chrétien. Dépourvu de toute idée religieuse ou

1. Aug. Cochin : *Espérances chrétiennes*, p. 249.

morale, le sauvage vit dans un état de nudité révoltante. Dans nos rues et sur nos places publiques, la femme coupable se trahit et s'affiche par l'insolence de sa toilette, comme il est facile de reconnaître, au sein de vos fêtes mondaines, la femme frivole et légère à la singulière liberté de son costume et de ses allures, mais quelle gravité et quelle modestie dans la tenue de la mère de famille vraiment chrétienne et de sa jeune fille sincèrement pieuse! Et si nous nous élevons sur les sommets de la perfection évangélique, l'austérité grandit encore. Depuis sa prise d'habit jusqu'à sa mort, un voile épais couvrira le visage de la carmélite, qui ne sera désormais aperçu que par Notre-Seigneur Jésus-Christ. Gardons toujours ces saintes règles; nous le devons à la dignité de notre âme et à la volonté de l'Église qui fait de la pudeur, la première vertu et le plus bel ornement de la femme catholique.

II. — Si nous considérons le corps sous le second aspect que nous avons étudié dans notre première considération, nous devons :

1° Le tenir en légitime suspicion. — Jésus-Christ parle très rarement du corps dans son saint Évangile et il en parle presque toujours en mauvaise part : *Nolite timere eos qui occident corpus, animam autem non possunt occidere.* « Ne redoutez point ceux qui peuvent tuer votre corps, s'ils sont impuissants à nuire à votre âme[1]. » — S. Paul n'était pas content de son corps : *Infelix homo quis me liberabit de corpore mortis hujus.* « Malheureux homme que je suis, qui me délivrera de ce corps de mort[2] ! » — Parvenu au terme de sa carrière, S. Jérôme se plaignait amèrement des tentations qui prenaient naissance dans les basses régions de son être. — S. Augustin, ne tenait pas un autre langage : « Cette grossière maison de boue, nous dit-il dans ses confessions, retient enchaînée à la terre, l'âme qui voudrait s'envoler et planer dans un monde supérieur. » — Le bon curé d'Ars appelait son corps amaigri, par la mortification « son cadavre ». Quand on lui demandait des nouvelles de sa santé, on l'importunait visiblement. « Laissez donc répondait-il aussitôt, Adam, le vieil Adam se porte toujours trop bien. » Voilà les saints, Mes Frères, tandis que nous, nous sommes contents, trop contents de notre corps, aussi quelle large place, il occupe dans nos tristesses, nos douleurs et nos remords !

2° Nous devons traiter notre corps avec sévérité. — Que de pauvres créatures humaines vont au devant de tous ses caprices et s'empressent de satisfaire à toutes ses exigences ! Les

1. S. Math. X, 28. — Ad Romanos VII, 24.

païens eux-mêmes, ont trouvé dans leur honnêteté naturelle des paroles brûlantes pour stigmatiser ces lâches complaisances. La doctrine chrétienne a-t-elle prononcé contre la tyrannie du corps d'anathèmes plus violents que ceux d'Homère et de Perse, le fameux satirique. « Le ventre est odieux et funeste, il apporte aux hommes mille maux [1]. » — « La chair! c'est pour « elle qu'on dissout la canelle dans le jus corrompu de l'olive; « c'est pour elle qu'on arrache la perle du coquillage: c'est « pour elle qu'on fond les masses brûlantes du métal tiré du « sein de la terre. Oui, la chair est la grande coupable [2]. »

Aujourd'hui encore, ces serviteurs de la matière, sont ignominieusement flétris par l'opinion publique et quels noms elle leur donne! Entendez: on les appelait des incroyables sous le Directoire; des dandys sous la Restauration; des lions sous le gouvernement de Juillet, et à l'heure présente, ils sont descendus si bas, que je n'ose pas répéter les termes inventés pour les qualifier, parce que ces mots là ne sont plus français et qu'ils font rougir.

Sursum corda, portons plus haut nos aspirations et nos amours! Souvenons-nous que Pythagore, Platon et Marc-Aurèle prêchaient à leurs disciples le devoir de se contenter du nécessaire et sachons les imiter. Oui, habituons-nous à nous contenter du nécessaire, en fait de nourriture, de sommeil et de distractions. Le nécessaire! mais il doit se réduire à peu de choses et cependant, que de fois, les saints le refusent à leur corps.

III. — Il faut aller plus loin encore, et dans certaines circonstances, nous ne devons pas craindre de mettre notre corps à la torture et de le faire souffrir. C'est l'ordre formel de Jésus-Christ: *Si oculus tuus scandalizat te, erue eum etc.* « Si « votre œil ou votre main vous scandalise, arrachez l'œil et « coupez la main, car il vaut mieux entrer au ciel avec un œil « ou un bras de moins, que d'être précipité avec un corps « parfaitement intact au fond des enfers [3]. » — C'est l'exemple que nous a donné S. Paul: *Castigo corpus meum et in servitutem redigo, ne forte cum aliis prædicaverim, ipse reprobus efficiar* [4]. « Je châtie mon corps et je le réduis en servitude, de peur « qu'après avoir évangélisé les autres, je ne sois réprouvé « moi-même. » — C'est l'avis d'un philosophe contemporain, M. Blanc de Saint Bonnet: « Dans l'état actuel du monde, il « serait peut-être plus profitable de créer des ordres religieux, « pénitents et pauvres que d'en former pour l'éloquence. En

1. Odyssée XVI, 473. — 2. Satires, II, vers 60.
3. S. Matth., XVIII, 9. — 4. Ad Corint. IX, 27.

« effet, l'éloquence saisit pour un moment l'imagination, « tandis que l'exemple porte dans le cœur une parole qu'on ne « peut plus chasser sans combats. »

Se mortifier ! mais n'est-ce pas le plus sûr moyen de dompter l'imagination et d'éteindre les feux de la concupiscence ! C'est en s'appuyant sur ce principe d'expérience quotidienne, que l'Église a toujours autorisé l'emploi des instruments de pénitence dont se servent les âmes saintes dans le cloître et les âmes ferventes dans le monde. Libre à vous de prendre en mépris cette thérapeutique spirituelle et de vous en moquer, mais voici qui est certain et très certain : Beaucoup d'âmes en ont besoin pour rester pures et beaucoup d'autres seront condamnées pour avoir dédaigné de la mettre en pratique.

Conclusion. — S. Bernard mourant se crut obligé, mes chers auditeurs, de faire amende honorable à son corps exténué des tortures qu'il lui avait infligées pendant sa vie : « Mon pauvre « corps, lui dit-il, pardonne-moi, parce que je t'ai bien fait « souffrir, mais c'est dans un moment que tu pourras apprécier « toute l'étendue des services que je t'ai rendus, car j'ai pré- « paré ton bonheur. » Puissions-nous, tous avoir le droit, sur notre lit de mort, de tenir le même langage à notre corps. Prenons garde : si nous caressons ses inclinations sensuelles, il nous fera commettre une multitude de fautes qui attireront sur nos têtes les foudres de la justice divine, tandis que si nous le renfermons dans les bornes qu'il ne doit pas franchir, dussions-nous pour y réussir, le traiter avec une juste sévérité, nous le guérirons de ses inclinations mauvaises et nous lui mériterons la félicité du ciel. Ainsi soit-il !

Deuxième Mardi

LA PRIÈRE

Oportet semper orare et non deficere.
Il faut prier et prier toujours.
(S. Luc., XVIII, 1.)

MES CHERS AUDITEURS,

Le saint temps du Carême doit être non seulement un temps de pénitence, mais aussi un temps de prière. Ce que le soleil est à la nature pour l'éclairer et la féconder ; ce que la nourriture est au corps pour réparer ses défaillances, la prière

doit l'être pour notre âme, et c'est vous avertir par cela même que nous devons la considérer comme un des devoirs les plus essentiels de la vie chrétienne. Aussi Notre-Seigneur Jésus-Christ ne s'est pas contenté de nous en rappeler le précepte en maintes pages de son Évangile, mais il nous en a donné l'exemple et quel exemple! Sa vie n'est-elle pas une longue et continuelle prière? Quand il était sur la terre, c'est par une prière de quarante jours et de quarante nuits, qu'il se prépare à son ministère, dans le secret du désert; et c'est dans la prière qu'il se recueille avant d'opérer chacun de ses miracles, sur la montagne et sur les rivages de la mer, au soir de ses douleurs dans le jardin de Gethsémani, sur le Calvaire à l'heure suprême de son agonie, comme sur le Thabor, au jour glorieux de sa transfiguration, partout et toujours nous le trouvons en prière. Commencée sur la terre, la prière de Jésus-Christ se poursuit dans le ciel où il remplit, avec une infatigable persévérance, son beau rôle de médiateur: « Il vit, s'écrie S. Paul, mais il vit afin de prier pour nous. » *Semper vivens ad interpellandum pro nobis.*

Et pourtant, Mes Frères, malgré ces préceptes et ces divins exemples, que de chrétiens qui ne prient pas! ou si l'on prie, trop souvent, hélas! nos lèvres sont seules à balbutier quelques paroles; mais l'âme n'y est pour rien: l'esprit est à ses affaires, le cœur à ses plaisirs, ni l'un ni l'autre ne sont tournés du côté de Dieu.

Essayons de vous convaincre de l'importance de la prière en appelant très simplement votre attention sur les deux considérations suivantes:

1° Il faut prier, non seulement parce qu'un maître auquel on ne désobéit pas impunément nous l'ordonne: *Oportet semper orare*, mais parce que la prière répond merveilleusement à tous nos besoins.

2° Il faut prier, parce que la prière, quand elle est bien faite, est puissante sur le cœur de Dieu et que par elle, nous pouvons tout obtenir.

I. — *La prière répond à tous nos besoins.* — Qu'est-ce que la prière? à cette question la réponse est facile, mes chers auditeurs, aussi vous est-elle parfaitement connue; on vous a parlé si souvent de la prière! Le vieil Homère aimait à la représenter sous l'image d'une chaîne d'or destinée à rattacher la terre aux sommets fortunés de l'Olympe. Dans l'enseignement catholique, moins poétique assurément, mais plus conforme à la vérité que la gracieuse mythologie des Grecs, la prière revêt différents caractères selon les multiples besoins

de l'âme humaine. Tantôt elle est un cri de douleur qui monte de l'abîme de nos misères jusqu'au trône de la bonté souveraine, pour en faire descendre des trésors de miséricorde. Tantôt elle est un cantique de reconnaissance ou le profond anéantissement de l'homme en présence de la sainte majesté de Dieu. En un mot, adorer, remercier, demander: tels sont les principaux actes qui constituent la prière chrétienne, et l'Église ne l'entend pas autrement, puisqu'elle met sur les lèvres de tous les petits enfants qu'elle instruit, cette définition à la fois si simple et si complète: « La prière est une élévation de notre âme à Dieu, pour l'adorer, le remercier, lui exposer nos besoins et implorer son secours. »

Les choses ainsi expliquées, Mes Frères, est-il rien de plus conforme à la nature de l'homme que la prière? que nous la considérions soit comme l'expression de nos sentiments, soit comme une humble pétition afin d'obtenir les secours qui nous manquent, pouvons-nous nous dispenser de la prière?

1° Etudions-la d'abord comme un devoir de respect, de reconnaissance et d'amour envers Dieu, quand je nomme Dieu, je ne nomme pas un être abstrait, étranger à mon existence et incapable d'éveiller un écho sympathique en mon âme. Je ne suis pas un déiste, mais un chrétien, un catholique et par conséquent, en prononçant le nom de Dieu, je nomme le Maître puissant et absolu, de qui tout relève et par qui tout respire en ce monde. Je lui appartiens comme tout le reste de l'univers. Je n'ai qu'à me regarder pour voir sa créature. Que suis-je, en effet par moi-même? Rien! pas même un atôme.

2° Quand je nomme Dieu, je nomme aussi un père, et de quels bienfaits ne nous a-t-il pas enrichis, dans l'ordre de la nature, comme dans l'ordre de la grâce?

3° Quand je nomme Dieu, enfin, je nomme l'Être unique qui possède dans leur plénitude toutes les perfections, et les plus exquises créatures, dans le prestige éblouissant de la jeunesse ne sont qu'une imparfaite image de la beauté merveilleuse répandue sur son visage adorable. Mais, et vous pressentez déjà la conclusion, mes chers auditeurs, si Dieu est mon Maître et Seigneur, n'est-il pas convenable et nécessaire même que je confesse et proclame, par certains actes, la souveraine autorité qu'il a le droit d'exercer sur moi? Or, la prière courbe mon front, ploie mes genoux et fait monter de mon cœur à mes lèvres cette adoration : *Tu solus sanctus, tu solus Dominus, tu solus altissimus.* « Vous seul êtes saint, vous seul êtes maître, vous seul dominez toutes les créatures. » Il est mon père,

mon très bon père ; et je sens très bien que je suis son enfant, et je ne trouverais jamais dans mon cœur une parole affectueuse ! Or, la prière allume dans mon âme les vives flammes de la reconnaissance : *Pater noster qui es in cœlis, etc.* « Mon Père qui êtes aux cieux, que votre nom soit sanctifié et que votre règne arrive, etc... »

J'aime passionnément la beauté, non seulement dans les êtres intelligents et libres, mais aussi dans la création inanimée. L'air quand il est pur, le soleil quand il m'apparaît sur un ciel sans nuages dans une matinée de printemps, la fleur qui m'envoie ses premiers parfums, les grands spectacles de la nature, le visage de mon frère et de ma sœur quand il me sourit avec bonté; tout cela m'émeut, me ravit et m'enchante, ne saurais-je donc jamais remonter du rayon au foyer, de l'œuvre à l'artisan, pour apercevoir cachée derrière ces beautés éphémères qui commencent et qui finissent, l'éternelle beauté toujours ancienne et toujours nouvelle? Or, la prière catholique a des accents merveilleux pour exprimer ce sentiment de l'âme : *Ecce tu pulcher es, dilecte mi et decorus*[1] « Comme vous êtes grâcieux, ô mon Dieu, vous le bien-aimé de mon cœur. » — « Sont-ils beaux sur la montagne les pieds sacrés du Dieu qui vient nous annoncer et nous prêcher la paix ! » : *Quam pulchri super montes pedes annuntiantis et prædicantis pacem*[2].

Nous avons besoin de la prière, non seulement pour exprimer nos sentiments de respect, d'adoration, de reconnaissance et d'amour envers Dieu, mais aussi pour obtenir les secours qui nous manquent.

Si nous pouvions nous passer de Dieu, je comprendrais, sans le justifier toutefois, cet abandon presque-universel de la prière, mais je fais appel à votre expérience personnelle, l'homme n'est-il pas la plus indigente des créatures? Un peu d'air et quelques miettes imperceptibles suffisent à l'oiseau et à l'insecte, que faut-il à la terre pour la féconder? Un rayon de soleil et quelques gouttes de rosée; tandis que l'homme partage non seulement les besoins matériels de l'oiseau, de l'insecte et de la plante, mais il a une âme, une âme immortelle, et dans cette âme immortelle il y a des abîmes que Dieu seul peut combler.

Ecartons pour quelques instants, écartons de la discussion la preuve du besoin que nous avons du secours de Dieu, dans l'ordre surnaturel, soit pour éviter le péché, soit pour acquérir les vertus qui nous manquent, car, depuis la chute

1. Cant. I, 15. — 2. Isaïe, LII, 7.

originelle, nul ne l'ignore, les obstacles se dressent et se multiplient sur la route de tout chrétien qui veut accomplir le devoir dans son intégralité, et cherchons à comprendre la vérité de cette affirmation d'un grand orateur catholique[1] : « Le besoin le plus légitime qu'apporte en naissant une « âme humaine, c'est le besoin même de Dieu, car, chaque « mouvement de notre cœur appelle l'infini. » Avant l'éloquent jésuite, Lamennais avait dit à ses disciples dans une heure d'ineffable mélancolie: « Savez-vous pourquoi l'homme est « la plus souffrante des créatures? c'est qu'il a un pied dans « le fini et l'autre dans l'infini et, qu'il est écartelé, non pas à « quatre chevaux, comme dans les temps horribles, mais « à deux mondes. »

Quelques années plus tard, un grand poète que nous devons nommer sublime et malheureux, faisait le procès du XIXe siècle dans ces vers que nous avons admirés et récités cent fois:

> Tout est bien balayé sur vos chemins de fer,
> Tout est grand, tout est beau, mais on meurt dans votre air.

En parlant de la sorte, Lamennais et Alfred de Musset, copiaient Pascal, qui s'écrie dans ses *Pensées:* « Il ne faut pas avoir l'âme fort grande pour comprendre qu'il n'y ait point ici-bas de satisfaction véritable et solide. » Pascal lui-même n'est qu'un écho lointain des gémissements du saint roi David: *Quare tristis es anima mea et quare conturbas me?* « ô mon âme, tu as connu et savouré tous les plaisirs, pourquoi donc es-tu triste et pourquoi me troubles-tu? Je vais me retourner du côté de Dieu, espère en lui »: *Spera in Deo.* Vous l'entendez, Mes Frères, le style varie selon le génie des individus, les temps et les lieux, mais chez tous, la plainte est la même.

Comme David, comme Pascal, comme Lamennais, comme Alfred de Musset, tous les heureux de ce monde, ont poussé dans le passé et jetteront dans l'avenir le même cri de désenchantement et de douleur, si Dieu n'est pas avec eux: parce que sans Dieu, encore une fois, l'âme immortelle ne saurait vivre de sa véritable vie: *In ipso vivimus, movemur et sumus*, s'écriait S. Paul.

Citoyens, par une vocation divine, d'un monde bien supérieur au monde sensible, nous sommes appelés à vivre dans une perpétuelle communion avec Celui dont nous avons reçu l'existence. Il est tout à la fois et l'air que notre âme doit respirer et le soleil qui doit l'éclairer, comme hors de lui, tout est déception amère, et dégoût insurmontable pour notre cœur.

1. Le P. Félix.

Mais comment réussir à nouer ces intimités célestes, si l'on se refuse au devoir de la prière ?

Quand nous sommes fatigués de la prosaïque monotonie des villes et que, pendant les chaleurs accablantes de l'été, nous nous sentons mourir sous un soleil de plomb, nous quittons pour quelques semaines notre foyer, et le bâton du voyageur à la main, nous nous dirigeons vers les montagnes de la Suisse ou des Pyrénées où l'air est plus pur et plus sain. A mesure que nous montons, notre poitrine se dilate, les forces renaissent comme par enchantement et nous retrouvons bien vite dans ces régions supérieures, la joyeuse ardeur de la jeunesse. Sachons donc faire la même chose pour notre âme. Quand elle gémit sous le poids de ses propres pensées et des choses extérieures, quittons les basses vallées de la terre, pour nous élever par la prière vers ces régions saintes où n'arrive jamais le bruit des préoccupations éphémères.

Une fois placés sous la bénigne influence de ce ciel, toujours bienfaisant, nous nous reposerons avec délices dans un profond recueillement : puis, sans efforts, spontanément, nous réunirons toutes les puissances de notre âme, pour chanter le plus bel hymne que la reconnaissance et l'amour pourront inspirer à notre cœur. Alors, Dieu nous apparaîtra dans toutes les manifestations de sa tendresse et de sa gloire. Nous nous verrons aussi, il est vrai, dans notre faiblesse et notre néant, mais loin de vous laisser abattre par cette comparaison, nous sentirons la confiance grandir avec notre humilité, et après avoir adoré la grandeur infinie de notre Maître et Seigneur, exalté sa puissance et célébré ses bienfaits, nous confesserons simplement notre indigence et, croyez-le bien, nos supplications seront entendues, car Dieu ne peut rien refuser à une bonne prière.

II. — *Puissance de la prière.* — Mais à quoi bon prier, vous disent les rationalistes, puisque vous ne pouvez pas être exaucés, car Dieu ne saurait modifier, au gré de vos désirs, l'ordre inflexible des choses. A cette objection, je me contenterai d'abord de cette simple réponse : si la prière est condamnée à une inévitable stérilité, pourquoi donc la prière est-elle un phénomène universel dans l'histoire de l'humanité ? N'exagérons rien, et n'allons pas jusqu'à dire, avec les poètes, que tout prie en ce monde. Sans aucun doute, la nature inanimée proclame à sa façon la puissance divine en exécutant avec une rigoureuse précision les lois qu'elle a reçues. Sans doute les cieux racontent la gloire de Dieu ; le jour l'annonce au jour et la nuit la redit à la nuit, mais ce témoignage inconscient de

la part de ceux qui le rendent, n'est pas et ne saurait être la prière. Le monde physique, par le seul fait de son existence et par l'ordre admirable qui préside à ses destinées, suppose la vérité d'un Dieu intelligent et bon, mais il faut borner à cette démonstration son ministère, car la prière telle que nous l'avons définie suppose l'intelligence et le cœur qui manquent absolument aux êtres créés dont nous venons de raconter la mission.

Nous serons bien plus exacts, en disant, au contraire, avec un illustre contemporain, M. Guizot, que : « Seul, entre tous « les êtres ici-bas, l'homme prie. Parmi ses intincts moraux, « il n'y en a point, de plus naturel, de plus universel, « de plus invincible que la prière. L'enfant s'y porte avec « docilité et le vieillard s'y replie comme dans un refuge contre « la décadence et l'isolement. La prière monte d'elle-même sur « les jeunes lèvres qui balbutient à peine le nom de Dieu et « sur les lèvres mourantes qui n'ont plus la force de le pro- « noncer. Chez tous les peuples célèbres ou obscurs, civilisés « ou barbares, on rencontre à chaque pas des actes et des « formules de supplication. Partout où vivent des hommes, « dans certaines circonstances, à certaines heures, sous l'em- « pire de certaines impressions de l'âme, les yeux s'élèvent, « les mains se joignent, les genoux fléchissent pour implorer « ou pour rendre grâces, pour adorer ou pour apaiser. Avec « transport ou avec tremblement, publiquement ou dans le « secret de son cœur, c'est à la prière que l'homme s'adresse, « en dernier recours, pour combler les vides de son âme, ou « porte les fardeaux de sa destinée ; c'est dans la prière qu'il « cherche, quand tout lui manque, de l'appui pour sa faiblesse, « de la consolation dans ses douleurs, de l'espérance pour sa « vertu. »

Assurément ces considérations sont justes, vraies, belles et très belles ; mais pourquoi sont-elles suivies des paroles suivantes : « Ces prières, Dieu les exaucera-t-il ? quelle est « l'efficacité extérieure et définitive de la prière ? Ici est le « mystère, l'impitoyable mystère. » Pour qui le mystère ? Pour le protestant dont la foi est diminuée ; oui : pour le rationaliste dont la foi est nulle ; plus encore ; mais nous catholiques, nous avons contre nos adversaires, des ressources inépuisables ; contre les rationalistes, qui croient en un Dieu personnel, puissant, juste, intelligent et souverainement bon, un argument tiré du simple bon sens ; contre les protestants, des textes formels de l'Ancien et du Nouveau Testament qu'ils admettent aussi bien que nous. Du reste, c'est ma conviction profonde, il y a longtemps, il y a des siècles que le genre

humain aurait cessé de prier, s'il avait perdu l'espérance et la bienheureuse certitude, d'être un jour ou l'autre exaucé.

Avant de répondre directement au rationaliste, je prends la liberté de lui soumettre simplement cette observation et de lui dire: Voyons, Monsieur, vous êtes riche et puissant, un malheureux, vient frapper à votre porte: il vous tend ses deux mains amaigries par la souffrance et la faim, et d'une voix presque éteinte, il vous demande, en pleurant, un morceau de pain pour ne pas mourir. Ah! je le jure par votre cœur d'homme, vous serez ému, vous qui ne manquez de rien, vous serez attendri jusqu'aux larmes. Plus vous êtes élevé, plus la détresse du mendiant qui vous implore est profonde, plus vous vous sentirez incliné vers lui. Que sera-ce donc, si ce malheureux est votre enfant, l'enfant que vous avez aimé, plus que je ne saurais le dire: l'enfant pour qui vous aviez rêvé et à qui vous prépariez le plus brillant avenir! Vous êtes père, un bon père, eh! bien, j'en suis certain, malgré ses torts envers vous, malgré les résolutions que vous avez prises contre lui, dans une heure de justice, vous ne serez point insensible. Avant qu'un reproche ne soit tombé de vos lèvres, vos bras se seront ouverts spontanément: l'enfant sera sur votre cœur et vous lui aurez pardonné. Si un insecte pouvait nous prier, au moment où nous allons l'écraser, nous serions pris d'une immense compassion et, il n'en serait pas ainsi de Dieu! Quoi, l'homme le plus dur est saisi d'un sentiment de pitié généreuse en présence d'un malheureux qu'il voit pour la première fois, et Dieu, dont l'attribut essentiel est la bonté, serait insensible aux larmes et aux prières de ses enfants! J'en prends à témoin, son cœur amoureux, vous ne connaissez pas Dieu, vous le calomniez, vous qui le jugez ainsi. Pour moi, j'en ai conçu l'idée contradictoire de la vôtre. Pour moi, ce Dieu, tout-puissant et à qui rien ne résiste ici-bas a pourtant une faiblesse: il ne sait pas repousser une humble prière. On nous parle de lois immuables, d'ordre naturel, inviolable comme si, dans son éternelle prescience, Dieu n'avait pas pu, dans un cas donné, sacrifier momentanément telle ou telle loi du monde physique dans l'intérêt du monde moral. Oui, derrière ces lois de la nature, dont vous proclamez, à grand cliquetis de phrases, l'éternelle inflexibilité, se cache une loi plus haute qui les dirige toutes; cette loi, c'est la prière. Oui, malgré tous les sophismes du rationalisme, je crois au pouvoir de la prière. Je crois que Dieu s'intéresse aux petites aventures des petites gens qu'il a placées sur la terre. Je crois que le murmure de ma voix tremblante, perdu si souvent dans mes larmes, monte jusqu'au cœur de celui

que j'appelle mon maître et mon très bon père, et que ce Dieu, lorsque cela est conforme aux vues de sa sagesse et doit me procurer le vrai bonheur, ne demande pas mieux que d'exaucer mes supplications.

Quand il est question de la prière, le rationalisme me révolte et le protestant m'étonne. O fils de Luther et de Calvin, vous admettez aussi bien que nous la divinité de nos saintes Écritures ; vous vous flattez même de les avoir tirées de la profonde nuit où nous les avions enfoncées, pour soumettre exclusivement l'humanité chrétienne au despotisme intolérable et à la parole faillible, selon vous, des SS. Pontifes ; en dehors de vos polémiques acrimonieuses, que faites-vous donc de la Bible ; que faites-vous du Saint Évangile? Vous croyez à la Bible, croyez aussi à la puissance de la prière ; car le roi-Prophète a dit : 1° « Seigneur, j'ai crié vers vous du fond « de ma misère, et j'en ai la douce confiance, vous m'avez « entendu. Comment serais-je confondu, votre cœur n'est-il « pas toujours incliné vers les malheureux qui vous invoquent « dans la vérité de leurs larmes ? » 2° car Dieu lui-même a fait cette confidence à son prophète Zacharie ; à quiconque me dira : vous êtes mon Dieu, je répondrai : tu es mon fils et je prêterai l'oreille à ses supplications ; 3° lisez toujours : la prière de dix justes aurait sauvé Sodome et Gomorrhe de la destruction ; c'est par la prière que Moïse divise les eaux de la mer Rouge et change les rochers du désert en sources abondantes ; c'est par la prière que Josué étonne le soleil et le force d'obéir à sa voix, c'est par la prière que Jérémie est fortifié dans sa prison, que Daniel est protégé contre des lions irrités par la faim, et que trois jeunes hébreux, au sein d'une fournaise ardente, jouent impunément au milieu des flammes. Quoi de plus ! Le peuple juif devient prévaricateur et Dieu va le châtier. Un prophète se met en prières et la colère divine est paralysée. « Mais cesse donc d'intercéder pour ce peuple, lui crie Jéhovah, ne vois-tu pas que ta prière enchaîne mon courroux et que, si tu poursuis, je ne pourrai tirer vengeance de ses iniquités. »

La puissance de la prière est encore plus nettement affirmée dans l'Évangile, si la chose est possible. Ce n'est pas en vain que le Christ prêchait à ses apôtres et aux multitudes accourues au bruit de ses miracles : « Demandez et on vous donnera, cher- « chez et vous trouverez, et si vous frappez on vous ouvrira. « Tout ce que vous soliciterez de mon Père en mon nom, vous « sera certainement accordé, afin que votre joie soit pleine et « entière. » Et quand Jésus-Christ parlait ainsi, Mes Frères, il disait vrai. Certes, les lépreux, et les pécheurs, Lazare et la Chananéenne nous disent assez clairement que leurs prières ou

celles de leurs sœurs n'ont pas tardé à recevoir une magnifique récompense. Mais ce qu'il ne faut pas oublier, Mes Frères, c'est que, toutes ces scènes de miséricorde et d'amour provoquées par une humble prière et dont l'Évangile est peuplé, se reproduisent encore parmi nous au sein de l'Église catholique. Oui, chaque jour, Dieu s'émeut de compassion, parce que tous les jours, de la terre au ciel, du fond des cœurs brisés et du silence des cloîtres innocents montent des gémissements et des supplications que nous compterions par milliers, si elle se faisaient tout à coup visibles. O prière, ô charitable amie des humbles et des petits, suprême consolation de notre exil et sœur bien-aimée de ceux qui souffrent, je te salue et je te bénis. Grâces à toi, je puis espérer encore, puisque je suis sûr d'arriver jusqu'au cœur de mon Seigneur et de mon Dieu.

Si vous saviez, mes chers auditeurs, que de mystères sont éclairés et que d'énigmes sont résolues par les considérations que je viens de faire passer sous vos yeux ; quand je vois des âmes sans énergie s'endormir au sein d'une coupable indifférance, ou des âmes en révolte sacrifier pendant de longues années, les devoirs les plus sacrés à d'ardentes convoitises, je me dis avec tristesse: « Il y a longtemps que ces hommes, « ces adolescents, ces pauvres jeunes filles ne savent plus « prier et je ne me trompe pas. » Au contraire, si je rencontre sur le chemin de la vie des cœurs héroïques pleins d'une douce résignation au milieu des souffrances, fermes en présence du péril et marquant chacun de leurs jours, par de nouvelles victoires sur le mal et de nouveaux progrès dans le bien, je me dis tout aussitôt : « mon frère a des passions « comme les autres hommes, ma sœur a des défaillances comme celles que je puis éprouver moi-même, mais l'un et l'autre aiment à prier et à prier souvent, et plus ils prient, plus ils trouvent dans cet exercice de la vie chrétienne, la consolation de leurs peines, le remède à leurs infirmités et le secret de leurs victoires. »

Péroraison. — Vous avez compris, mes chers auditeurs, du moins, j'en ai la douce confiance, soit la nécessité, soit la puissance de la prière. Qu'il me soit permis d'espérer que tous, désormais, vous en ferez pour votre propre compte l'heureuse expérience. Ne vous laissez pas arrêter par la pensée de votre faiblesse et ne dites jamais : Je ne sais pas, je ne puis pas prier, car rien n'est plus facile et rien n'est plus à la portée de tous, du riche ou du pauvre, du savant ou de l'ignorant, que la prière, Mes Frères, vous pouvez prier à chaque instant du jour et de la nuit et vous pouvez partout, au milieu de vos

occupations quotidiennes, comme aux heures de loisir, parce qu'en tous temps et en tous lieux, Dieu est prêt à vous donner audience. Vous ne savez pas prier, dites-vous, mais le pauvre sait tendre la main au riche, le malade implorer son médecin, le malheureux en péril de mort, appeler au secours. Vous ne savez pas prier, mais pour prier, il suffit d'avoir un cœur et de l'offrir à Dieu : il ne vous demande pas autre chose. Je ne sais pas faire de longues prières, ajoutez-vous encore ; eh ! qu'importe, faites-en de courtes, l'aveugle-né se contentait de dire à Jésus-Christ : « Seigneur, faites que je voie », et il était guéri ; le publicain : « ayez pitié d'un pauvre pécheur », et il était pardonné; les apôtres : « Seigneur, nous périssons », et ils étaient préservés du naufrage ; le bon larron sur la croix : « Souvenez-vous de moi dans le royaume de votre Père », et le ciel se découvrait aussitôt à son œil ravi. Ayons souvent sur les lèvres ces cris du cœur, et je vous le promets, ils monteront jusqu'à Dieu, qui les écoutera d'une oreille toute paternelle et s'empressera de les exaucer dans sa libéralité.

Ainsi soit-il.

Deuxième Jeudi

DISCOURS SUR LES DÉFAUTS DE NOS PRIÈRES

Petitis et non accipitis eo quod male petatis.
Vous priez et vous n'êtes pas exaucés parce que vous priez mal.
(S. Jacques, IV, III.)

MES CHERS AUDITEURS,

Rien n'est plus solidement établi que la puissance de la prière sur le cœur de Dieu. Dans l'Évangile, Jésus-Christ nous donne les assurances les plus formelles à cet égard, et à sa suite, les Pères de l'Église et les docteurs, les théologiens et les saints invoquent ce motif, comme le plus décisif et le plus pressant, quand ils nous exhortent à la pratique de cet exercice, qu'ils jugent d'une importance capitale dans toute vie chrétienne. D'où vient donc cependant, que nos prières produisent si peu d'effets et que les personnes même les plus pieuses se plaignent très souvent de leur lamentable stérilité?

Gardons-nous bien, mes chers auditeurs, d'accuser Dieu de

manquer à sa parole. La volonté de ce père miséricordieux n'est pas capricieuse et mobile comme la nôtre. Ce qu'il a promis une fois, il le promet toujours; comme il est armé d'une puissance infinie, aucun obstacle ne saurait s'opposer à l'exécution des arrêts dictés par sa sagesse ou inspirés par sa bonté, et puisqu'il s'est engagé formellement à exaucer nos prières, comptons sur sa fidélité et soyons bien persuadés qu'il prend plus de plaisir à nous accorder ce que nous lui demandons que nous mêmes à le solliciter ou à le recevoir.

Mais nos prières réunissent-elles toujours les conditions nécessaires pour être agréables à Dieu? telle est la question qu'il conviendrait d'examiner : un simple examen de conscience nous suffira. Aux premiers siècles de l'Église, beaucoup de fidèles exhalaient les mêmes plaintes que les chrétiens de nos jours et S. Augustin répondait en ces termes à leurs récriminations: savez-vous pourquoi Dieu reste sourd à vos prières? souvent vous priez dans de mauvaises dispositions du cœur, *mali petitis;* quelquefois, vous ne demandez pas ce qu'il faudrait demander, *mala petitis;* enfin, vous ne demandez pas comme il faudrait demander, *male petitis.* Hélas, Mes Frères, c'est la même chose aujourd'hui et les mêmes causes produisent les mêmes conséquences. Il nous sera facile de vous en convaincre.

I. — *Mali petitis.* — Nous pouvons prier dans trois états de conscience bien différents, l'état de grâce, l'état de péché mortel ou l'état de péché véniel.

1° *Beati mundo corde quoniam ipsi Deum videbunt :* « bienheureux les cœurs purs, parce qu'ils verront Dieu », et j'ajoute avec S. Bernard, c'est surtout dans la prière qu'ils le verront. Les prières de la sainte Vierge et de Jean le disciple bien-aimé exerçaient une influence irrésistible sur son divin cœur quand il était sur la terre, comme aujourd'hui, n'en doutons pas, il se laisse facilement toucher par la voix suppliante des petits enfants à l'âme innocente ou des vierges au cœur chaste et pieux;

2° Mais pouvons-nous parler avec la même assurance de la prière du pécheur? Hélas, non. Le péché mortel, en effet, et surtout l'habitude contractée, de vivre pendant des années, dans cet état lamentable, a toujours crée et créera toujours un obstacle insurmontable à l'efficacité de la prière. Pourquoi cela? 1° Parce que le péché mortel nous met en révolte contre Dieu. Votre cœur est ravagé par des passions désolantes : non seulement vous ne songez pas à faire pénitence; mais vous vous obstinez dans vos plaisirs coupables; de quel droit, je

vous le demande, pouvez-vous espérer de compter sur la divine miséricorde? Comment, pendant que Jésus-Christ vous supplie dans son Évangile et par son Église d'entrer dans les voies du repentir, volontairement vous poursuivez les hostilités, et vous vous flatteriez d'être exaucé, lorsque vous recourez à la prière pour solliciter ses bienfaits! Mais ne sentez-vous pas, que vos prévarications persévérantes ont placé comme un mur d'airain entre vos misères et sa bonté! qu'elles ont voilé sa face et soulevé les flots de sa colère! Ne l'entendez-vous pas qui vous dit avec son prophète Isaïe : « En vain vous lèverez les yeux vers moi, je détournerai la tête : en vain vous multiplierez vos supplications, je ne vous écouterai pas, car vos mains sont pleines d'iniquités. » Dieu n'écoute que la prière de l'innocence ou du repentir; 2° De plus, le péché mortel, selon la doctrine catholique, donne la mort à l'âme; mais un mort ne parle pas et Dieu n'a pas à l'écouter.

Alors, me direz-vous, le pécheur doit renoncer définitivement à la prière? Ce serait là, Mes Frères, la plus dangereuse des déterminations, car nul n'a plus besoin de prier que le pécheur, comme ce sont les malades surtout qui ont besoin du médecin; mais une seule prière nous convient dans ces cas là, la prière de David pénitent : *Miserere mei Deus, secundum magnam misericordiam tuam;* mais, nous ne devons solliciter qu'une seule faveur: la grâce de la réconciliation. Rappelez-vous la touchante histoire du publicain de l'Évangile. Les gens de cette profession allaient rarement au Temple de Jérusalem, et leur présence étonnait toujours les fidèles, scandalisait même les faux dévots comme les Pharisiens. Un jour, l'un d'eux se présente, pendant que Jésus-Christ faisait sa prière ou prêchait. Sans doute de très graves raisons avaient motivé cette démarche insolite. Peut-être était-il sous la menace d'un malheur irréparable, la maladie d'une femme aimée, la perte d'une fille ou d'un fils adoré... mais en présence de Dieu, il ne parle d'abord que de son indignité personnelle: « Seigneur ayez pitié de moi, parce que je suis un pauvre pécheur: *Quia homo peccator sum.* » Et non seulement cet homme repentant fut pardonné, mais, c'est ma conviction, sa prière fut exaucée. Voyez l'enfant prodigue; il manque de tout, ses cheveux sont en désordre, les épines de la route ont ensanglanté ses pieds, et ses vêtements ne sont plus que des haillons. Il ne dit pas un seul mot de son extrême indigence, avant d'avoir sollicité son pardon : « Père, j'ai péché contre le ciel et contre vous: *Pater peccavi*, » et vous savez le reste.

3° Après les pécheurs, voici le cœur désolé des personnes pieuses qui sont inconsolables, parce que leurs prières sont

également impuissantes. « Mon père, nous disent-elles, j'observe autant qu'il est en moi les commandements de Dieu et de l'Église. Grâces au ciel, aucune faute grave ne pèse sur ma conscience, et cependant, comme les autres, je gémis sur la stérilité de mes prières : Dieu ne m'écoute pas. » Voyons encore: Le péché mortel vous fait horreur, c'est bien ; mais évitez-vous avec la même indignation les péchés moins graves? Ne gardez-vous pas au fond du cœur une secrète affection pour tel ou tel penchant? Vous, mon frère, vous êtes orgueilleux, irascible, et vous ne savez pas pardonner une injure. Heureux de saisir, quand elle se présente, l'occasion de vous venger. Vous, ma sœur, vous sacrifiez à l'amour-propre et à la vanité; vous aimez singulièrement à médire du prochain, et vous apportez dans l'accomplissement de vos devoirs d'état, une négligence déplorable. C'est là votre défaut capital. Maintes fois avertie, qu'avez-vous fait pour vous corriger? Ne passez-vous pas une main légère sur toutes ces infirmités morales, les traitant d'insignifiantes et tout au plus justiciables du purgatoire dont vous réussirez toujours à sortir? Eh bien! croyez-moi, ces menues fautes quotidiennes déplaisent à Dieu. Du moment où vous semblez vous y complaire, vous contristez son cœur, parce qu'il juge de votre peu d'amour par votre paresse à vous corriger, et pourtant le travail serait si facile! Une fois pour toutes, secouez cette poussière qui avilit l'éclat, effacez ces taches qui ternissent la beauté de votre âme sanctifiée et, quand vous êtes en sa présence, nourrissez la noble ambition de lui offrir un cœur détaché de toute inclination terrestre, et vous verrez votre prière monter vers le ciel comme un encens d'une suave odeur. « Changeons nos cœurs, disait S. Augustin, et soudain notre prière sera transfigurée. »

Examinons maintenant la nature et les qualités des bienfaits que nous demandons à Dieu dans la prière, et voyons, s'il doit nous les accorder.

II. — *Mala petitis.* — Si les demandes que nous adressons à Dieu dans la prière, sont inspirées par des motifs puérils et visent un but sans grandeur, convenez avec moi, que Dieu fait très bien de ne pas les écouter. Père prudent et sage, il corrige par un refus l'indiscrétion de son enfant.

Nous pouvons solliciter de la bonté divine, quand nous entrons en prières, deux sortes de biens, ceux du temps et ceux de l'éternité, ceux qui ont pour objet les satisfactions du corps et ceux qui se rapportent aux intérêts sacrés de l'âme. Dans quel ordre et avec quelle insistance devons-nous demander les uns et les autres?

Il est évident, mes chers auditeurs, que les biens spirituels doivent passer en première ligne, surtout les biens spirituels nécessaires à notre salut. Oh! demandons, demandons souvent le pardon de nos péchés, la victoire sur nos passions, la correction de nos défauts, la patience au sein des épreuves, les forces nécessaires pour accomplir les devoirs de notre état et soyons profondément convaincus, que Dieu doit goûter un plaisir extrême à nous accorder les grâces qui nous rendront plus agréables à ses yeux. Quant aux biens temporels, comme la santé, la joie purement humaine, la prospérité dans nos entreprises, etc., faut-il solliciter ces avantages éphémères avec plus d'empressement et de ferveur que les biens spirituels? assurément non : *Quærite primum regnum Dei*, nous dit Jésus-Christ dans son saint Evangile, et, *hæc omnia adjicientur vobis*, « cherchez avant tout le royaume du ciel et le reste vous sera donné par surcroît. » La pièce maîtresse de notre être, c'est l'âme dont nous devons chaque jour préparer et assurer l'immortelle félicité. Le reste? mais c'est notre corps, qui tôt ou tard, s'abîmera dans un cercueil, en dépit des joies qu'il aura connues ou des souffrances qui l'auront torturé sur la terre.

N'exagérons rien toutefois et gardons-nous de blâmer les prières qui sont faites en vue de soulager nos misères temporelles. Nous sommes malades: pourquoi ne lui demanderions-nous pas la guérison de nos membres souffrants? Ne tient-il pas la vie et la mort dans ses mains, et n'est-il pas le meilleur des médecins? Nous sommes accablés sous les rigueurs de la pauvreté : n'est-il pas le riche par excellence et pouvons-nous refuser de croire à sa libéralité? Les épreuves succèdent aux épreuves dans la condition qui nous est faite, et nos yeux sont une source de larmes intarissables ; qui sait mieux que lui, quand il veut sécher les pleurs de ses enfants? Tout ceci est vrai, mais je maintiens ma première affirmation : solliciter exclusivement les biens temporels et ne prier jamais que dans cette intention, c'est mépriser ce que Dieu a de plus précieux à nous offrir, et c'est ensuite, commettre une grave imprudence, car nous ne devons jamais demander les biens de ce monde indiscrètement et sans réserve, mais à la condition qu'ils procureront la gloire de notre Père céleste et qu'ils ne verront jamais un obstacle à notre salut.

Que de fois, en effet, les biens temporels deviennent, pour notre vie morale ou spirituelle, un dangereux écueil! Oui, sans doute, la santé, la richesse, la gloire, la paix du dedans et du dehors, sont des biens très appréciables, mais combien d'hommes abusent de la santé pour se livrer au plaisir de la gloire, pour s'enivrer aux parfums de l'orgueil et de la pros-

périté, pour faire de la vie présente un véritable jardin de délices ; le même malheur ne pourrait-il pas vous arriver ? Soyons donc plus modérés dans nos désirs et plus sages dans nos oraisons. La bonne prière que vous feriez à Dieu, dans l'ordre des choses temporelles, si vous lui disiez simplement avec une confiance toute filiale : « Seigneur, dans votre science que l'on n'a jamais prise en défaut, vous savez l'usage que je dois faire des biens que je vais implorer de votre bonté paternelle. Est-il utile à mon salut, que je guérisse de cette maladie, que je sorte de la misère où je languis et que je réussisse dans cet emploi ? Si oui, veuillez m'accorder cette grâce ; si non, que votre sainte volonté soit faite, je l'accepte avec résignation. « Ainsi formulée, votre prière, sera juste et raisonnable. Faut-il aller plus loin ? elle sera toujours exaucée, non point peut-être selon vos vues faciles à l'erreur, mais conformément à vos véritables intérêts, je m'explique.

Malade, vous avez demandé la santé ; prévoyant le mauvais usage que vous seriez tenté d'en faire, Dieu vous laisse cloué sur votre lit de douleur, mais à la place, il vous envoie la patience qui convertit en mérites toutes vos souffrances : pouvez-vous rien désirer de mieux ?

Pauvre, vous avez demandé, non pas la richesse, mais simplement une modeste aisance. Vous continuerez à tirer d'un travail ingrat et incessant votre pain quotidien, le pain de votre femme et de vos enfants, tandis que vous auriez été perverti par la prospérité ; réjouissez-vous, car, en votre personne se réalise la promesse évangélique : « *Beati pauperes.* Bienheureux les pauvres ! »

Exaspérée par les tribulations, vous criez à Dieu : *Agnus Dei qui tollis peccata mundi dona nobis pacem.* Non, ma chère sœur, vous ne connaîtrez pas en ce monde les douceurs du repos, car, c'est par l'épreuve courageusement supportée que vous devez grandir en vertus. Gardez votre couronne d'épines et remerciez Dieu, s'il vous fait goûter au sein des afflictions, comme à l'apôtre S. Paul, une joie que vous n'auriez jamais trouvée dans les félicités mondaines, et disons toujours avec S. Augustin : « Merci, mon Dieu, de m'avoir exaucé, non, selon mes désirs, mais de la manière la plus utile à mon salut. »

Examinons maintenant les dernières conditions exigées afin que nos prières soient agréables à Dieu.

III. — *Male petitis.* — Une préparation convenable, l'attention et l'intention du côté de l'esprit, l'humilité et la ferveur du côté du cœur, enfin la persévérance que Dieu est en droit

d'exiger avant de nous exaucer; telles sont les conditions requises pour une bonne prière.

1° Préparation convenable. — L'Esprit-Saint nous la recommande expressément par la voix de Salomon : « Disposez votre âme avant la prière, nous dit-il, et ne soyez point semblable à un homme qui vient tenter Dieu : *Ante orationem præpara animam tuam.* » Et S. Bernard ajoute : « Tel, Dieu vous trouvera, tel, vous le trouverez. » Se préparer à la prière ! mes chers auditeurs, est-il rien de plus raisonnable? On dit que la mer après une violente tempête, reste longtemps houleuse et troublée, avant de reprendre sa tranquillité première; il en est de même de notre âme. On ne saurait passer subitement de la terre au ciel, du tumulte des affaires au calme de la méditation. Se préparer à la prière ! mais c'est encore une question de haute convenance; quand un homme influent consent à nous donner audience, quels soins minutieux nous prenons pour captiver sa bienveillance et mériter sa faveur ! Quel art exquis dans sa toilette, déploie la femme mondaine qui veut attirer les regards du maître de maison qui l'invite à ses fêtes, et Dieu... ah ! nous nous présentons souvent devant lui avec une insouciance et une indécente familiarité qui nous feraient rougir, si nous en avions sérieusement conscience.

2° Il faut prier avec attention. — Est-il rien de plus légitime encore que cette condition? Quoi ! nous commençons par dire à Dieu : « Seigneur, prêtez l'oreille à ma voix : Seigneur rendez vous attentif à ma prière, et, pendant que nous tenons ce langage au Maître de la terre et du ciel, nous ne penserions pas nous-mêmes à ce que nous lui demandons : nous serions absorbés par les distractions de tout genre, perdus dans les préoccupations du travail, de la famille, du plaisir ou des affaires? Mais, prier ainsi, c'est honorer Dieu du bout des lèvres, et jamais nous n'oserions employer de semblables procédés pour obtenir le moindre service du premier venu ! Dans ce cas-là, ce n'est pas Dieu qui vous refuse ! c'est vous qui ne voulez pas recevoir. Pour prier avec fruit, selon la belle recommandation de S. François d'Assise, vous devriez faire de votre corps une cellule et de votre âme un ermite. Or, chez vous tout respire le bruit et la dissipation. Pour prier avec fruit, vous dit Notre-Seigneur Jésus-Christ, vous devriez entrer dans le secret de votre maison, et en fermer soigneusement la porte même à vos amis les plus intimes. » Or, les portes de votre cœur sont ouvertes à deux battants.

Pensées profanes, souvenirs malsains, désirs coupables, vont, viennent, se croisent en tous sens, comme la foule sur nos promenades publiques un jour de dimanche; comment

voulez-vous que Dieu vous entende, puisque vous ne vous entendez pas vous-mêmes? S. Liguori arrivant un soir dans une maison de son Ordre, ne voulut point troubler la prière de ses frères et se promena dans le cloître en les attendant, or, ainsi qu'il arrive trop souvent, les religieux précipitaient la récitation des litanies; saisi d'une profonde tristesse, le saint fondateur se mit à parcourir les corridors en s'écriant : « Pauvre Jésus, pauvre Marie, comme mes religieux vous traitent! » Confessons-le, mes chers auditeurs, quand les anges du ciel nous voient en présence de Dieu et prêtent l'oreille à nos prières, n'ont-ils pas le droit de répéter la touchante lamentation de S. Liguori : « Pauvre Jésus, pauvre Marie, comme ces chrétiens-là vous traitent ! »

Remarquons-le bien, Mes Frères, je n'entends pas faire ici le procès aux distractions involontaires, qui, résultant d'une imagination trop vive ou d'un esprit trop faible, sont très souvent excusables, parce qu'il est difficile de les maîtriser; mais que de prières absolument perdues, parce que nous avons négligé de nous recueillir, même une minute, avant d'entrer en conférence avec Dieu.

3° Il faut prier avec intention. — Voulez-vous connaître une des principales sources de nos distractions? Nous prions sans intention. Déplorable effet de l'habitude contractée, nous nous mettons ordinairement en prières, sans nous préoccuper de ce qu'il faut demander à Dieu. Tout est incertain dans nos pensées, vague dans nos désirs, comment voulez-vous que notre imagination, cet être aux ailes gracieuses, mais rapides et volages, puisse consentir au silence ! Sachons donc lui montrer un but qui l'intéresse et la captive. Comme il nous serait facile, avec un peu de bonne volonté, d'ordonner chrétiennement nos prières ! Si nous nous disions à nous-mêmes en tombant à genoux aux pieds de notre crucifix ou devant le tabernacle : « Aujourd'hui, je vais prier pour remercier Dieu des grâces qu'il m'a faites pendant la semaine qui vient de finir, et le solliciter encore pour la semaine qui commence ; » le lendemain : « Je vais prier, pour implorer le pardon des péchés de ma vie passée, obtenir la force ou de corriger ce mauvais penchant ou d'acquérir cette vertu que j'ambitionne depuis longtemps et dont j'ai si grand besoin ; » le jour suivant : « Je vais prier pour la conversion des pécheurs, l'exaltation de l'Eglise ou le soulagement des âmes du purgatoire, etc. » Usez de cette méthode, et vous verrez bientôt les distractions s'évanouir devant le recueillement de toutes les puissances de votre âme.

Ces vérités sont élémentaires, mes chers auditeurs ; écoutez

un grand poète contemporain les donnant sous forme de conseil à sa petite fille :

Comme une aumône, enfant, donne donc ta prière,
A ton père, à ta mère, au père de ton père,
Donne au riche à qui Dieu refuse le bonheur,
Donne aux pauvres, à la veuve, au crime, au vice immonde,
Fais en priant le tour des misères du monde,
Donne à tous, donne aux morts, enfin donne au Seigneur.

Voici de nouvelles intentions plus spéciales :

Ma fille va prier, d'abord surtout pour celle
Qui berça tant de nuits, ta couche qui chancelle :
Pour celle qui te prit jeune âme dans le ciel
Et qui te mit au monde et depuis tendre mère,
Faisant pour toi deux parts dans cette vie amère,
Toujours a bu l'absinthe et t'a laissé le miel.

C'est exprimé dans un langage magnifique, ce que nous vous avons prêché plus simplement en vous recommandant de prier avec intention.

Telles sont les dispositions requises du côté de l'esprit, disons encore quelques mots des dispositions du cœur.

4° Il faut prier avec humilité. — *Deus respexit in orationem humilium :* « Dieu a toujours pris compassion de la prière des humbles et des petits, » s'écrie le saint roi David. Il en savait quelque chose, ce grand poète qui fut un grand coupable, que l'histoire aurait traité sévèrement, si elle n'avait pas été forcée de prendre en considération son admirable repentir. Connaissez-vous, Mes Frères, une supplication plus humble et plus sublime, un acte de contrition plus sincère et plus vrai que le *Miserere mei Deus ?* Quelle explosion de douleur et de honte au souvenir des iniquités commises, et comment Dieu aurait-il pu se refuser au pardon ?

Comme l'Ancien Testament, l'Évangile nous prêche l'humilité dans la prière. L'Église catholique ordonne aux prêtres et aux fidèles de répéter pour leur propre compte avant de prendre ou de recevoir la sainte Eucharistie, le *Domine non sum dignus*, du centenier, comme l'attitude du publicain, le visage prosterné contre terre, arrache à S. Jean Chrysostôme ce cri d'admiration : « L'humilité ! mais c'est le char de la prière, car c'est elle qui la fait arriver jusqu'au trône de Dieu. »

Soyons humbles et très humbles, nous dit S. Augustin, que fait le mendiant qui vient implorer votre charité ? Il frappe timidement à votre porte. Admis en votre présence, c'est d'une voix tremblante et voilée par les larmes qu'il vous raconte en longs détails l'histoire de ses infortunes. S'il a des plaies, il

vous les montre ; s'il est père de famille, il vous dira que ses petits enfants n'ont pas mangé depuis la veille et que sa pauvre femme consumée par la fièvre, privée même du nécessaire, succombe au désespoir sur son grabat. Ces récits vous émeuvent, cette misère vous touche, ces plaies vous font pitié et vous donnez sans compter. Or, poursuit le grand docteur, la prière n'est que le cri d'une grande misère, auprès d'une grande miséricorde. Nous sommes tous les mendiants de Dieu : *Omnes mendiei Dei sumus*, ayons donc conscience de nos infirmités et de nos besoins.

5° Il faut prier avec ferveur. — C'est sous l'image d'un buisson en flammes que Dieu apparut à Moïse sur la montagne d'Horeb, afin de lui apprendre cette vérité que le christianisme devait plus tard populariser dans le monde, c'est qu'il est l'amour par excellence : *meus caritas est.* Puisqu'il est un feu qui consume, parlons-lui donc un langage de feu. Imitons les Saints qui priaient avec une ferveur capable de transporter les montagnes, avec une confiance qu'aucun retard ne déconcertait s'ils n'étaient pas immédiatement entendus, et un désir si ardent d'être exaucés que tôt ou tard il finissait par triompher des résistances divines. Bannissons une fois pour toutes, bannissons de nos prières, ces négligences et ces froideurs mortelles qui révoltent le cœur de notre Père céleste. Qu'elles soient plus courtes, mais qu'elles se traduisent toujours, ou par un cri de détresse ou par un élan d'amour, et vous verrez comme elles trouveront tout aussitôt le secret d'être exaucées.

6° Il faut prier avec persévérance. — Devons-nous renoncer à la prière et nous décourager, quand Dieu, pour éprouver notre confiance et notre esprit de foi, semble fermer l'oreille ? Mais prenez garde, l'instant où vous cessez de prier, est peut-être, celui qu'il a marqué dans sa sagesse, pour vous exaucer. Principe certain et l'exemple de la Chananéenne nous en démontre la vérité : c'est à la prière constante, soutenue, infatigable que le succès a été permis par Notre-Seigneur Jésus-Christ : « *Oportet semper orare et nunquam deficere.* Lui-même n'a-t-il pas prié par trois fois, au jardin des Olives, avant d'être réconforté par un ange ? N'a-t-il pas fait attendre pendant dix-sept ans à sainte Monique, le salut de Patrice son époux et la conversion de son cher fils Augustin ? Instruit par l'exemple maternel, ce grand docteur aimait à répéter plus tard : « Priez et continuez à prier sans vous lasser jamais, car, si Dieu diffère de vous accorder ce que vous lui demandez, c'est pour vous faire sentir le prix de ses faveurs et non pour vous les refuser ; répandues aussitôt, on les oublie, on les dédaigne ou on les méprise : implorées, désirées, vivement et longtemps

attendues, elles nous sont plus douces et nous les apprécions beaucoup mieux. » Le pape S. Grégoire nous donne une autre raison qui a bien sa valeur : « Priez, nous dit-il, priez toujours et ne désespérez jamais, car, Dieu veut qu'on le prie ; non seulement qu'on le prie, mais qu'on l'importune ; non seulement qu'on l'importune, mais qu'on lui fasse une pieuse et filiale violence. » Puisque nous connaissons sa secrète et divine faiblesse, soyons donc assidus, importuns dans nos prières. Faisons à notre Père de continuelles violences et forçons en quelque sorte les portes de son cœur ; c'est le plus sûr moyen ou d'apaiser sa justice ou de conquérir ses faveurs.

Péroraison. — Un jour, nous dit S. Luc, une pauvre femme du peuple, malade depuis douze ans, s'approcha de Notre-Seigneur Jésus-Christ qu'une foule immense environnait et toucha la frange de sa tunique, en se disant : Pourvu que je puisse arriver jusqu'à lui, je serai certainement guérie. « Qui m'a touché ? s'écrie le Sauveur en se tournant vers ses Apôtres, est-ce quelqu'un de vous ? » Et Pierre, le premier apôtre, de lui répondre aussitôt : « Maître, la multitude vous entoure, vous presse de toutes parts et vous avez la simplicité de demander : qui m'a touché ? » — « Oh ! je sais bien ce que je dis, ajouta Jésus-Christ, on me presse de tous côtés, on m'importune, c'est vrai, mais une seule personne m'a vraiment touché, de manière à faire jaillir des profondeurs de ma Divinité la puissance qui sauve et qui guérit. » Puis, regardant la pauvre femme prosternée toute tremblante à ses pieds, et lui dit affectueusement « ma fille, ayez confiance et allez en paix, votre foi vous a sauvée : *Fides tua te salvam fecit.* »

Quelle leçon pour nous tous, mes chers auditeurs ! souvent nous accablons Jésus-Christ de nos prières, mais nous le touchons rarement, parce que ces prières ne réunissent pas les conditions qui doivent en assurer l'infallibilité. Appliquons-nous donc désormais à réformer tout ce qu'elles pourraient avoir de défectueux. Prions toujours avec un cœur pur ou brisé par la douleur du repentir : n'adressons jamais à Dieu que des pétitions convenables et sachons les formuler en des termes dignes de sa Majesté. Alors la prière deviendra pour nous une source abondante de richesses spirituelles et même temporelles, en même temps que notre plus douce consolation sur la terre, car Dieu qui nous aime parce qu'il est un bon père, s'empressera de l'exaucer afin que notre joie soit pleine et entière : *Ut grandium vestrum sit plenum.*

Ainsi soit-il.

Troisième Dimanche

DISCOURS SUR LA PAROLE DE DIEU

Hodie si vocem ejus audieritis, nolite obdurare corda vestra.

Si vous entendez la parole de Dieu, gardez-vous de l'écouter avec un cœur endurci. (Ps. 94.)

MES CHERS AUDITEURS,

Le saint temps du Carême doit être pour les chrétiens fidèles, non seulement un temps de pénitence et de prières, mais aussi un temps tout spécialement consacré à la méditation des vérités fondamentales de notre sainte religion. C'est pourquoi, le souverain Pontife dans la ville éternelle, tous les évêques du monde catholique, dans leurs diocèses respectifs, nous conjurent instamment de prêter une oreille attentive et docile aux enseignements qui nous sont donnés, le dimanche et plusieurs fois pendant la semaine, par les apôtres chargés de nous rappeler les vérités à croire et les préceptes à observer, si nous voulons arriver au salut. Étudions ce soir:

1° La nature de l'enseignement de l'Église;

2° Les conditions de son efficacité.

I. — NATURE DE L'ENSEIGNEMENT DE L'ÉGLISE

Je commence par attirer votre attention sur une vérité devenue banale à force d'avoir été répétée, mais, je l'estime nécessaire. En recourant au procédé de l'enseignement pour nous instruire, Jésus-Christ s'est conformé purement et simplement aux tendances de la nature humaine. Les uns et les autres, en effet, nous recevons la vérité du dehors, et, avant que nous puissions tirer quelque nouveauté de notre propre fonds (ce qui d'ailleurs est très rare, puisque le génie seul a ce privilège), c'est par les affirmations autorisées de nos semblables que nous viennent toutes nos connaissances spéculatives et pratiques, que le petit enfant, se refuse à imiter les exemples de sa mère ou de sa nourrice; que le jeune homme s'obstine à ne pas écouter les leçons de ses maîtres dans la science; toute culture intellectuelle et morale devient immédiatement impossible et ils seront bientôt conduits à l'état sauvage. Faut-il aller plus loin? Ceux mêmes qui se plaisent à usurper le titre de libres-penseurs,

parce qu'ils se flattent d'avoir secoué le joug de toute autorité, subissent, à leur insu, l'influence du siècle où ils sont nés, des milieux qu'ils fréquentent, des maîtres qui les dirigent et des journaux dont ils font une lecture assidue. Changez leurs maîtres et choisissez leurs livres; qu'ils se fassent de nouveaux amis et qu'ils habitent sous d'autres cieux, ils ne tarderont pas à être complètement transformés. Donc, la méthode employée par Jésus-Christ pour nous instruire, est à l'abri de toute critique, puisqu'elle répond à merveille aux exigences de notre condition sur la terre.

En outre, dans le cours ordinaire des choses, cette méthode est absolument nécessaire et vous ne sauriez en imaginer une autre. Réfléchissez un peu.

1° Qu'arriverait-il, si Jésus-Christ en personne ou par le ministère d'un ange, s'adressait directement à chacun de nous? Très bien, mais alors vous portez la confusion dans l'ordre naturel et divin; vous imposez à Dieu votre maître le plus servile des ministères et surtout vous pesez d'un poids énorme sur la liberté de l'homme au point de la mettre à néant.

2° Supposons encore que Notre-Seigneur Jésus-Christ parle à chacun de nous par des inspirations intérieures qui nous découvriraient subitement la vérité? Prenez garde, ou ces inspirations auront un caractère d'évidence irrésistible ou non. Dans le premier cas, le libre arbitre périt encore; et dans le second, comment distinguerez-vous ces inspirations des illusions créées par les défaillances de l'esprit, la perversité du sophisme ou l'enthousiasme effréné du fanatisme?

3° Affirmerez-vous avec les protestants qu'il nous suffit de posséder la Bible et l'Évangile, puisque ces deux livres sacrés renferment toutes les paroles officielles et publiques tombées des lèvres de Dieu dans le temps? Sans doute, la Bible et l'Évangile sont: « une source surabondante de vie, un océan de lumière, le rayon de flamme qui doit illuminer le front de quiconque traverse cette terre pour arriver au royaume de Dieu » je me sers à dessein du langage familier aux apôtres de la réforme, mais enfin, cette Bible et cet Évangile comment seront-ils connus de la foule immense des ignorants? De plus, n'est-il pas nécessaire d'expliquer, commenter, interpréter la Bible et l'Évangile à ceux mêmes qui savent lire? savez-vous ce que sont devenus ces livres divins séparés d'une autorité chargée d'en fixer infailliblement le sens? un effroyable logogriphe. Le fer incadescent est moins tourmenté sous le marteau du forgeron que le texte inspiré ne l'a été sous les coups de la raison individuelle. Depuis Luther et Calvin, les erreurs les plus grossières et les passions les plus ardentes ont puisé dans

le trésor de nos Écritures, comme dans un arsenal, tantôt des épées pour attaquer, tantôt des boucliers pour se défendre, et chose triste à dire, l'erreur et la passion ont trouvé toujours ce qu'elles cherchaient. Les excès en ce genre, sont devenus si criants, que les pasteurs protestants eux-mêmes sont forcés, pour y porter remède, de procéder par voie d'autorité dans leur enseignement, comme cela se pratique dans l'Église catholique, sous peine de voir disparaître toute trace de christianisme de leurs doctrines et de leurs temples. La méthode employée par Jésus-Christ est donc une méthode non seulement toute naturelle, mais une méthode absolument nécessaire.

Ces explications une fois données, mes chers auditeurs, me serait-il permis d'esquisser d'une main rapide, le programme de l'enseignement que l'Église catholique distribue chaque jour à la pauvre humanité? Ah! mes chers auditeurs, je suis heureux et fier de le proclamer, ce programme est magnifique. Jugez plutôt vous-mêmes.

1° L'enseignement de l'Église a pour objet ces vérités sublimes de l'ordre surnaturel, que l'homme réduit aux seules lumières et aux seules forces de la raison, n'aurait jamais connues parce qu'elles surpassent infiniment la portée de notre intelligence et qui cependant exercent une si heureuse influence sur notre vie intellectuelle et morale? Qui pourra dire, ce que l'humanité chrétienne a gagné d'être initiée aux saints mystères de notre foi! au mystère de la Trinité qui nous révèle la vie intime de Dieu: au mystère de l'Incarnation qui résout les problèmes les plus effrayants de la nature et au mystère de la Rédemption qui nous enseigne avec précision, ce que nous devons faire en ce monde et ce que nous deviendrons dans l'autre!

2° L'enseignement de l'Église a pour objet ces vérités de l'ordre naturel que la raison humaine peut découvrir, il est vrai, par ses propres efforts, parce qu'elle les porte dans ses entrailles, mais qui seraient ignorées des trois quarts du genre humain, et, très imparfaitement saisies par le reste, sans les affirmations lumineuses de l'autorité. L'Église catholique a toujours rendu solennelle justice à la philosophie, jusque dans notre siècle où le Souverain Pontife Pie IX a condamné quatre propositions de certains publicistes catholiques qui, comme Lamennais et quelques penseurs, ses prédécesseurs ou ses disciples, niaient sa puissance originelle et contestaient sa valeur. La philosophie nous a rendu, nous rend encore aujourd'hui et nous rendra, de gré ou de force, dans l'avenir, d'incontestables services. Mais, de grâce, arrêtons-nous là. On a beau faire et on a beau dire, séparée de la révélation chrétienne, la philosophie pure, n'a jamais été,

ne sera jamais, et ne pourra jamais être, qu'une institutrice médiocre qui fera toujours échouer ses élèves aux épreuves de la vie, et les compromettra d'une manière encore plus désolante au tribunal de Dieu. Écoutez-moi bien, je vous prie, et surtout efforcez-vous de me comprendre, car, je vais vous en fournir la preuve : 1° Il faut de longues années de travail à l'homme qui veut conquérir la vérité par ses méditations solitaires; or, les masses manquent absolument de loisir. 2° La philosophie réclame de ses disciples, une rare perspicacité d'intelligence; or, les masses sont aussi pauvres d'idées qu'elles sont riches d'impressions et de sentiments. 3° Enfin, la philosophie nous donne sur les mêmes questions, des opinions et des systèmes contradictoires. Tandis que Platon, le divin Platon, au nom de la raison, affirme l'existence de Dieu, la spiritualité de l'âme et la responsabilité de l'homme dans une vie future; au nom du même principe, Epicure contredit absolument toutes ces démonstrations. Où est le vrai, où est le faux? qui a raison d'Epicure ou de Platon? « Si tu adoptes les principes de Platon, tu verras Epicure se dresser contre toi. Si tu suis Aristote, les partisans de Démocrite t'accableront d'injures, » s'écriait au second siècle, en l'an 172, un philosophe platonicien, nommé Tatien et qui fut un disciple de S. Justin. Or, tous, qui que nous soyons, nous avons besoin d'une certitude absolue sur la solution de ces problèmes qui sont pour nous d'une importance capitale.

Ces contradictions de la philosophie en présence de l'admirable unité qui règne dans l'enseignement catholique, amenèrent au christianisme bon nombre d'esprits d'élite dont le paganisme avait le droit d'être fier. Écoutons l'un d'entre eux, Hermias, qui lui aussi, vivait au second siècle : « Quant aux « philosophes, je suis prêt à les suivre, s'ils peuvent me « montrer une seule vérité, qu'ils aient découverte ou démon- « trée, si, seulement deux d'entre eux s'accordent. Mais, « quand je les vois dépécer l'âme humaine, expliquer sa nature, « l'un d'une façon, l'autre d'une manière différente ; celui-ci « la former de telle substance, celui-là d'une substance opposée, « et en changer à chaque instant la définition, j'avoue que « cette confusion me décourage. Il en est de même, pour la « morale. L'un dit, que le plaisir est le bien de l'âme ; l'autre, « qu'il en est le mal. Ceux-ci déclarent que l'âme est « immortelle et je m'en réjouis ; ceux-là qu'elle est mortelle « et je m'en afflige ; quelques uns la rabaissent à la condition « des brutes, plusieurs la résolvent en atomes... quel nom « donner à ces systèmes? Est-ce jonglerie, démence, désordre « ou tout cela réuni? Moi, que tout à l'heure, on pulvérisait

« en atomes, on fait de moi, un animal, un oiseau ou un « poisson, enfin survient Empédocle qui me transforme en « une plante. » Pauvre philosophie!

3° L'enseignement de l'Église ne se contente pas de faire germer la foi dans nos âmes, mais il sait aussi la protéger, la nourrir, la développer, comme le soleil qui, après avoir fait éclore la semence, en prend soin, jusqu'à ce qu'elle ait donné son fruit. Conservons-nous des doutes? la parole de Dieu est là pour les éclairer. Sommes-nous accablés sous le poids de certaines objections? la parole de Dieu saura bien vite nous en délivrer.

4° Enfin, l'enseignement de l'Église n'est pas seulement un enseignement dogmatique, pour nous conduire à la vérité; un enseignement polémique pour nous fournir les moyens de répondre victorieusement aux adversaires de nos croyances, mais il est encore un enseignement moral, car, il doit également nous solliciter à la pratique de la vertu. Comme cette colonne mystérieuse dont nous parle la Bible, qui devenait tour à tour, lumineuse pendant la nuit, et nuage obscur pendant le jour, parce qu'elle devait en même temps, éclairer les ténèbres des Hébreux voyageurs et les protéger contre les ardeurs d'un soleil implacable, dans l'immensité du désert; la parole de Dieu, doit non seulement guider nos pas, au sein des ombres de l'erreur, mais, il faut aussi, que semblable à une nuée bienfaisante, elle nous abrite contre le feu dévorant des passions. Que de catholiques manquent de force! Combien de fois, malgré leurs bons désirs, ils se sentent faibles devant les séductions du plaisir ou les entraînements de l'amour! Faudra-t-il les laisser périr? Assurément non. Aussi, voyez, comme la parole de Dieu, si majestueuse et si solennelle dans l'exposition des vérités dogmatiques, sait se faire, tour à tour, simple, maternelle, suppliante, pressante, impétueuse même, pour arracher à la mort du péché, ces âmes emportées. *Argue, obsecra, increpa*, disait S. Paul à son disciple Timothée. A toutes les époques de l'histoire de l'Église, des hommes de génie ont consacré leur vie, à ce ministère aussi pénible qu'il est consolant et fécond. Ici, le souvenir de S. Jean Chrysostôme, l'homme aux lèvres d'or, se présente naturellement à ma mémoire, car, telle fut bien sa vocation. Il est archevêque de Constantinople. Son peuple est sincèrement catholique, mais frivol et léger, hélas! comme nous le sommes aujourd'hui en France. Ce peuple aime Dieu, son évêque et ses prêtres, mais il aime, d'une passion presque aussi vive, les fêtes et les plaisirs. Comment lui faire quelque bien? Grâces au ciel, il est accessible aux influences d'une parole éloquente, et, à toutes les fois

que Chrysostôme doit monter en chaire, la basilique est envahie longtemps à l'avance. Attendez un peu, Chrysostôme commence par exposer en toute simplicité le sens de l'Évangile dont un diacre vient de faire la lecture. Puis, après quelques minutes de recueillement, il abaisse les regards sur son auditoire et qu'aperçoit-il? à ses pieds, des femmes exhalant l'odeur des parfums enivrants dont l'Orient a toujours possédé le secret, les bras et le cou surchargés de pierres précieuses; et, cachés au fond du sanctuaire, des clercs, à la conduite mondaine et peut-être irrégulière. Les cris de la foule, se précipitant vers l'hippodrôme, et se battant au retour pour les vainqueurs ou les vaincus, ont troublé son bréviaire ou déconcerté sa méditation. Il vient de se passer, dans le palais impérial des orgies et des crimes dont il est informé par la rumeur publique, qui, cette fois, n'a pas exagéré. C'est fait, et le sujet de son discours est trouvé. Entendez-le : tantôt, il éclate comme un tonnerre sur les désordres; tantôt il émeut les riches en leur racontant les misères des pauvres, qui sont pourtant leurs frères, et surtout il fait pleurer les prêtres, en leur montrant le corps ensanglanté de leur unique et divin Maître, cloué sur une croix. On l'écoute et on l'applaudit d'abord, car la puissance de sa parole est irrésistible, mais, prêtres et fidèles finissent toujours, par le repentir et la conversion. Aujourd'hui encore, mes chers auditeurs, selon les vues de la divine Providence et la vertu des apôtres, la parole évangélique remporte les mêmes triomphes. Elle est bien, comme les prophètes de la Bible l'ont définie : « Le soleil qui éclaire, *lucerna pedibus meis verbum tuum;* le feu qui consume, *ignis ardens;* le marteau qui brise la pierre, *malleus conterens petram;* et le glaive aigu, qui pénètre jusqu'aux moëlles de l'âme. » Si vous saviez, que d'âmes abattues elle relève, dans le secret d'une prédication même très simple et très vulgaire, témoin les catéchismes admirables du curé d'Ars; que de cœurs affligés elle console! et que de morts spirituels elle ressuscite!

Tels sont, mes chers auditeurs, les salutaires effets de l'enseignement de l'Église catholique, à coup sûr, cet enseignement peut nous être communiqué par des canaux divers. Ainsi, de solides lectures, suivies de profondes méditations personnelles; de graves conférences avec les hommes instruits et chargés d'éclairer leurs frères sur les choses divines, peuvent très bien nous mettre en rapport avec les saintes vérités de la religion catholique, mais cependant le moyen le plus conforme à la volonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, le moyen le plus universellement et le plus efficacement employé, c'est la parole publique, c'est la prédication.

Pourquoi cela? parce que la parole est la plus grande puissance qu'il y ait sur la terre. « Savez-vous, ce que j'admire « le plus en ce monde, disait Napoléon Ier à Fontanes, ce « lettré délicat, sceptique modéré et courtisan déclaré, c'est « l'impuissance de la force à fonder quelque chose. Il n'y a que « deux puissances en ce monde, le sabre et l'esprit. A la « longue, le sabre est toujours battu par l'esprit. » Pourquoi, ce grand capitaine, le premier entre les plus illustres, n'a-t-il pas eu conscience de cette vérité dans la vie pratique, puisqu'il la professait en principe? Après quinze ans de victoires, de triomphes et de conquêtes inouis dans l'histoire des peuples, son épée rougie de sang a été brisée dans sa main, la couronne est tombée de sa tête altière, et il est mort, exilé sur un rocher désormais immortel, avec la douleur de voir la France sa patrie, démembrée et épuisée pour un siècle. Non, ne me vantez pas les succès obtenus par la force, surtout en matière de religion. Le glaive peut faire des martyrs ou des esclaves, mais il ne créera jamais des convictions. Malheur à la doctrine qui s'impose par le glaive! l'heure de la révolte, des désertions et de la mort ne tardera pas à sonner pour elle. Ainsi, quand Charlemagne, au IXe siècle, se laissant emporter sur les ailes de convictions chrétiennes, auxquelles la politique n'était peut-être pas assez étrangère, forçait les Saxons au catholicisme, le grand moine Alcuin, son confesseur, n'hésitait pas à le blâmer : « Sire, lui disait-il, la foi est un acte de volonté « et non pas de contrainte. On attire l'homme à la religion, « mais on ne peut l'y condamner. Vous pousserez les gens « au baptême, mais, ils ne feront pas un seul mouvement vers « l'Église. » Comme l'avertissement était prudent, sage et prophétique! « La conscience du grand empereur, nous dit « à ce sujet un éminent écrivain catholique, Ozanam, n'eût « pas été en repos, s'il lui eût été permis de voir la suite de « son ouvrage et ce qui devait paraître sept cents ans plus « tard, quand la Réforme éclata. La foi romaine restée maî- « tresse des populations d'origine franque et bavaroise où « elle s'était établie par la seule puissance de la parole et de « la charité, fut trahie par les descendants des tribus saxonnes « que les soldats de Charlemagne avaient cru soumettre. Et qui « sait, si Luther, le fils du mineur d'Eisleben, n'est pas sorti du « sang de quelqu'un des 4,500 vaincus, massacrés à Werden. »

Telle est la force, tandis que la parole, sans violenter la liberté, remue et bouleverse profondément nos âmes, comme la fournaise ardente fait frémir et palpiter le métal que l'on jette dans son sein. C'est la parole qui dans nos assemblées politiques, crée ces courants irrésistibles de l'opinion qui

lancent un peuple sur telle ou telle pente de l'histoire. C'est la parole du commandement, cette parole brève, sèche et rapide comme l'éclair : En avant, *for ewer* qui, sur un champ de bataille précipite les bataillons, officiers et soldats, vers la victoire, la défaite, ou la mort. C'est la parole, examinez bien, qui dans les désastres ou les gloires de votre vie morale, a été le point de départ décisif de vos vertus ou de vos péchés, de vos joies ou de vos remords. Eh ! bien, Jésus-Christ qui aime souvent à se servir des éléments humains pour obtenir des résultats divins; Jésus-Christ ce merveilleux orateur, puisque l'on disait de lui. « Jamais docteur en Israël n'a parlé de cette façon » qui connaît mieux que personne la puissance d'un discours : Jésus-Christ qui, de toute éternité, parle à son Père, un langage substantiel et fécond dont le Saint-Esprit est le produit merveilleux et sacré, Jésus-Christ a voulu bénéficier, pour la propagation de son Évangile des immenses ressources de la parole. Quand, il envoie ses apôtres à la conquête du monde, il ne leur dit pas : « Allez et composez des livres, » non : le livre viendra plus tard, mais : « Allez et prêchez. » Ce n'est pas la parole inerte de l'Écriture, qu'il faut à l'humanité, c'est une parole vivante : *Euntes ergo docete omnes gentes*, allez donc, cherchez des auditeurs, dans les maisons, sur les places publiques, dans les temples ou les synagogues, les tribunaux ou les aréopages, partout ; mais montez en chaire et prêchez. Soyez persuasifs, éloquents, sublimes, selon le génie naturel que je vous aurai donné, mais, je vous l'ordonne, prêchez. Il est probable qu'il vous en coûtera la vie, mais prêchez quand même, car votre parole qui est ma propre parole, vous survivra : *Verbum Bomini manet in æternum.* Après votre mort obscure et méprisée, les discours que vous aurez prononcés demeureront dans le monde des intelligences, comme un germe immortel que je me charge de féconder, et plusieurs siècles après votre trépas, ils ressusciteront, tantôt comme un rayon de soleil pour éclairer les aveugles, tantôt comme une rosée bienfaisante pour rafraîchir les ardeurs des passions dévorantes, tantôt comme un baume salutaire pour consoler et guérir les cœurs malades. Prêchez donc, et pendant que vos paroles de flamme, votre geste animé, votre attitude pénétrée et convaincue, vos regards pleins de vie, ouvriront les yeux et les oreilles, saisiront l'imagination, le cœur et la raison des auditeurs que vous aurez réunis, ma grâce qui se cachera derrière votre parole comme un guerrier derrière son armure d'acier, passera par ces portes ouvertes et arrivera jusqu'aux âmes, pour les gagner à la sainte cause de la vérité.

Plein de ces grandes pensées, Donoso Cortès s'écriait : « Lorsque le prêtre parle, je vois Dieu derrière lui. » Dix-huit siècles avant Donoso Cortès, S. Paul avait prêché que c'est par l'oreille que la foi pénètre jusqu'à l'âme. Son raisonnement est bien simple. Le prophète Joël avait dit : « Quiconque invoquera Dieu sera sauvé. » C'est vrai, remarque le grand apôtre, pourvu qu'il invoque Dieu comme il faut. Or, comment invoquerez-vous Dieu, si vous ne croyez point en lui? mais comment pourrez-vous croire en Dieu, si nul ne vous en parle et comment pourra-t-on vous en parler, si vous n'êtes pas évangélisés? *Ergo fides ex auditu.*

Vous le voyez donc, Mes Frères, c'est par le ministère de la prédication confiée à l'Église catholique, qui seule a le droit de choisir les orateurs de la parole sainte que la vérité éternelle prend un corps pour descendre jusqu'à nos âmes et les placer sous l'empire de la lumière et de la vertu.

Qu'il me soit permis en terminant ce premier aperçu, de saluer la parole évangélique et de bénir Dieu, pour tout ce qu'elle a fait dans le monde, depuis son apparition. Aux temps de paix et de triomphe, elle a toujours été le plus bel ornement de l'Église catholique. Aux temps de guerre et de combat, nous l'avons croisée comme un glaive contre l'épée des Césars et toutes les forces humaines ont succombé sous son éclair invincible. Bientôt peut-être, elle sera notre dernière puissance et notre suprême ressource. Nous marchons à des temps difficiles, mais quelle que soit la profondeur de nos misères ou l'extrémité de nos périls, nous n'aurons rien perdu tant que nous aurons conservé la liberté de la parole et, je vous prophètise qu'elle nous restera quand on accable l'Église de vexations ; elle se tait, quand on la dépouille; elle se résigne à la pauvreté, mais quand on veut enchaîner sa parole, elle s'écrie avec l'apôtre S. Paul : *Verbum Dei non est alligatum*, et résiste jusqu'au martyre. Peut-être, en viendrez vous comme en Allemagne à décréter l'exil ou la prison contre un discours de trois quarts d'heure; vienne l'exil, la prison, la mort même; mais nous parlerons. Un orateur de tribune peut renoncer à son discours : l'humanité a peu de choses à perdre ou à gagner en ignorant ou en connaissant ses idées éphémères, tandis que nous, ce sont les pensées mêmes de Dieu que nous portons dans notre tête et dans notre cœur. Nous ne pouvons pas taire ce que nous avons appris, et sur l'honneur nous ne le tairons pas.

Nous examinerons dans le discours suivant, les conditions d'efficacité de la parole de Dieu. Ainsi-soit-il.

Troisième Mardi

DISCOURS SUR LA PAROLE DE DIEU (SUITE)

II. — CONDITION DE SON EFFICACITÉ

MES CHERS AUDITEURS,

Comme nous l'avons expliqué dans notre dernier entretien, c'est Dieu qui, par sa grâce, donne à la prédication évangélique sa puissance et sa fécondité, mais il ne le fait pas, sans exiger certaines dispositions, soit de la part de celui qui l'annonce, soit de la part de ceux qui l'écoutent.

I. — *Conditions requises de la part de celui qui annonce la parole de Dieu.* — Je les réduis à quatre : 1° La mission légitime ; 2° la sainteté ; 3° la science ; 4° l'humilité.

1° La mission légitime. — Tout prédicateur du saint Évangile doit avoir une mission légitime. Si, je venais vous parler du haut de cette chaire, sous le coup d'une inspiration ou d'une fantaisie personnelle, si je choisissais cette cathédrale, pour théâtre de ma parole, comme le premier venu choisit un local quelconque pour une conférence publique, vous seriez en droit de me demander : « Mais, qui êtes-vous ? d'où venez-vous et que nous voulez-vous ? Vous affichez la prétention de nous imposer vos enseignements, mais en vertu de quelle autorité ? Hommes comme vous et doués d'intelligence comme vous, si nous pouvons nous tromper, vous n'êtes pas plus que nous à l'abri des séductions de l'erreur. » La doctrine catholique, Mes Frères, répond admirablement à toutes ces questions. Elle pose en principe que nul n'a le droit, en effet, d'usurper le ministère de la parole. Il doit être choisi, appelé par Dieu : *Nemo præsumit sibi honorem nisi qui vocatur a Deo.* Et député par ceux qui le représentent ici-bas, auprès des fidèles. Ainsi, pourquoi m'est-il permis de vous évangéliser en ce moment ? parce que j'y suis invité par le pasteur de cette paroisse, avec l'autorisation de son évêque et, par là même, que votre évêque vit en communion parfaite avec le souverain Pontife, qui tient la place de Dieu sur la terre, c'est Jésus-Christ, en définitive, qui me délègue auprès de vous. Envoyé par Jésus-Christ, j'ai donc autorité sur vos âmes et c'est à vous de m'écouter. Que je sois vulgaire ou éloquent, simple

ou sublime ; que je parle comme un enfant ou comme un prophète; là n'est pas la question. Vous devez croire que je fais tout ce qui dépend de moi pour être à la hauteur de ma tâche, et je dois m'attendre, à mon tour, à ce que vous fassiez votre devoir en vous inclinant devant ma parole.

Du reste, quand le prêtre catholique apparaît dans la chaire de vérité, (quelle magnifique expression !) l'Église y monte avec lui pour corroborer son enseignement de son infaillible autorité, quelque soit le petit nombre des auditeurs. Un jour, un magistrat anglais rendait la justice et le tribunal était presque désert. Un témoin s'approchant de lui : « Milord, lui dit-il, vous ne voyez donc pas, que vous êtes presque seul à votre audience? » — « Vous vous trompez, répondit le juge, j'ai toute l'Angleterre avec moi, regardez les quatre sténographes qui sont à cette tribune. Par leurs journaux, le pays saura demain tout ce que j'ai dit et comment j'ai interprété et appliqué la loi. » Moi aussi, quand je prêche, mes chers auditeurs, je parle en présence de l'Église qui me regarde, m'écoute et surveille avec une infatigable vigilance, la pureté de ma doctrine.

Mais, me dira-t-on, vous revendiquez en faveur de votre parole le bénéfice de l'infaillibilité ? Non, Mes Frères, je ne suis pas infaillible. Le Pape seul, parlant ex cathédra, possède ce privilège. On poursuit : si vous n'êtes pas infaillible, par ignorance ou de propos délibéré, vous pouvez très bien enseigner l'erreur ; vous tromper ou nous tromper. Vous avez raison, Mes Frères, ignorant, je puis me tromper ; emporté par l'orgueil ou perverti par le sophisme, je puis encore porter une main sacrilège sur la virginité de votre foi catholique, mais avez-vous prévu les conséquences qui résulteraient pour un prédicateur d'une pareille conduite ? Voici un fait entre mille. C'était au Ve siècle et le 25 décembre de l'année 428, un archevêque de Constantinople, nommé Nestorius, dont l'éloquence et les vertus rappelaient, disait-on, la mémoire vénérée de S. Chrysostôme, osa dans son discours fameux, prononcé le jour de Noël, contredire l'enseignement de l'Église sur la maternité divine de la sainte Vierge. Sur le champ, un simple laïque, l'avocat Eusèbe, se lève et proteste. Un tumulte indescriptible sortit de ce discours hétérodoxe et persévéra dans la société chrétienne, jusqu'à la mort de l'hérésiarque vers l'an 439 et la condamnation solennelle de ses erreurs au concile d'Éphèse.

N'en doutez pas, mes chers auditeurs, il en serait de même aujourd'hui, si mon cœur et mes lèvres trahissant la vérité, je cherchais à répandre, dans vos intelligences, une doctrine contraire au saint Évangile. Un pareil attentat serait un scan-

dale, et mon sermon a peine achevé, je serais immédiatement dénoncé. Demain, on me forcerait à comparaître devant l'Évêque qui est le juge de la foi dans son diocèse. Il me sommerait de me rétracter publiquement et, en cas de refus, un interdit rigoureux, qui me signalerait aux fidèles comme un prêtre prévaricateur tomberait sur ma parole, comme la foudre.

L'Église consent bien à se servir de mon ministère, mais à une condition rigoureuse, c'est que je serai toujours, auprès de ceux qui m'écoutent, l'ambassadeur de Jésus-Christ, rien que cela, mais aussi tout cela.

Que cette considération suffise, mes chers auditeurs, à légitimer votre confiance, comme elle fera, je vous en avertis, toute ma puissance pendant cette sainte quarantaine. Et si vous êtes parfois tentés de vous étonner de l'audace ou de l'intrépidité de ma prédication, rappelez-vous donc un peu qui je suis. Savez-vous que c'est quelque chose, pour agrandir le courage d'un homme, de se savoir ambassadeur de Jésus-Christ et de porter l'autorité de Dieu dans son discours! Alors, quelle que soit la timidité naturelle, on se sent pénétré d'une force surhumaine et l'on proclame sans trembler, même devant les plus redoutables, les droits et les commandements de son souverain.

2° La sainteté. — Si nous voulons que la parole évangélique atteigne les âmes et y produise ces salutaires illuminations, ces émotions profondes et durables qui ont leur contre-coup dans la pratique de la vie, il est de toute nécessité que Dieu lui-même parle par notre bouche: *Tanquam Deo exhortante per nos.* O Jésus, mon maître, mon prince et mon roi, dans la loi mosaïque, votre Père purifiait, avec un charbon de feu, les lèvres du prophète Isaïe, avant de lui confier l'apostolat de la parole; à votre tour, purifiez non seulement mes lèvres, mais mon esprit, mon imagination, mes sens et mon cœur, en un mot mon être tout entier, quand je dois prêcher. Je le sens très bien, et je sais que, telle est votre volonté, je dois être pur comme un séraphin quand je fais mon apparition dans la chaire, comme à l'heure matinale où je monte à l'autel, car, ces deux fonctions présupposent la même sainteté, dans le prêtre qui les remplit. Ici et là, n'est-ce pas, vous et toujours vous, que je distribue aux fidèles? à l'autel, sous la forme du pain qui nourrit, en chaire sous la forme du discours qui éclaire; à l'autel pour rassasier leurs cœurs affamés d'amour, en chaire, pour étancher la soif de leurs intelligences altérées de vérité.

L'orateur catholique, mes chers auditeurs, doit être saint, non seulement pour sauver son âme comme les simples

fidèles, mais aussi pour exceller dans l'art divin dont il a reçu la vocation et, cela, même au point de vue purement humain. Il doit donc être intimement uni à Jésus-Christ, et ne former avec lui qu'un seul et même esprit, or, comme la prière est le grand moyen par lequel nous vivons dans l'intimité de Dieu, qu'il prie pour lui-même et pour ceux avec lesquels il va s'entretenir des choses du ciel; qu'il soit orateur, c'est-à-dire, un homme de prière : *Orans, orator*, avant d'être un prédicateur : *Orator antequam dictor;* qu'il médite et mette en pratique ces admirables conseils de S. Augustin : « Quand approche le « moment de prendre la parole, avant de mettre en mouvement « cette langue qui manifestera tes idées, élève vers Dieu ton âme « altérée de façon à répandre sur tes auditeurs, les lumières et « les grâces que tu auras puisées dans ce divin colloque et à « leur distribuer les richesses dont tu auras toi-même été rem- « pli. Tant de choses, en effet, peuvent être dites sur tout sujet « qui a trait à la foi catholique et peuvent être présentées sous « tant de formes par ceux qui les ont étudiées ! Or, qui sait, ce « que, dans la circonstance présente, il convient mieux à « nous d'exposer et aux autres d'entendre de notre bouche, « sinon celui qui voit les cœurs de tous ? Et qui fait, que nous « désirons ce qu'il faut et comme il le faut, sinon celui qui « tient dans ses mains et nos personnes et nos paroles ? « etc., etc.[1] »

3° La science. — La prédication a toujours été considérée, même dès les premiers siècles, comme un des principaux devoirs du ministère sacerdotal. Rappelons-nous la déclaration si nette de S. Paul : « si j'évangélise, je n'ai pas à m'en glorifier, car, j'obéis à une impérieuse nécessité : malheur à moi, si je ne prêchais pas; » et les conseils que le même apôtre adressait à son disciple Timothée : « Prêche la parole, insiste à temps et à contre-temps ; reprends, supplie, menace même, mais en toute patience comme en toute charité. » Or, la prédication n'aura la puissance de convertir et de sanctifier, qu'à la condition de porter avec elle, la lumière et la vie. « Vous ne serez de vrais prédicateurs, disait S. Augustin aux « prêtres de son temps, que, si vous vous proposant d'exciter « dans les âmes la divine charité, vous faites tout converger « vers ce but, et si tout ce que vous êtes appelés à dire, vous « le dites de manière à inspirer la foi à celui auquel vous vous « adressez, afin que la foi fasse naître en lui l'espérance et « l'espérance, la charité[2]. » Mais à quelles conditions réussirons-nous dans ce dessein surnaturel ? à la condition d'être des

1. S. Augustin : *De Doctrina Christi*, III, 130.
2. S. Augustin : *De Catechizandis rudibus*, VI, 453.

hommes de doctrine, comme le recommandait encore l'apôtre S. Paul à son disciple: « Applique-toi donc à la lecture et veille sans relâche sur la doctrine. C'est en agissant ainsi que tu te sauveras, toi et tes auditeurs. » *Hoc enim faciens, teipsum salvum facies et eos qui te audiunt* [1].

Le prêtre catholique doit donc être un homme d'étude, pour se rendre de plus en plus capable d'annoncer la parole divine. Quiconque parmi nous se refuserait à ce dur, mais indispensable travail de la pensée, tomberait sous l'anathème fulminé par Dieu contre les lévites de la loi mosaïque: *Quia et tu scientiam repulioti et ego repellam te, ne sacerdotio fungàris mihi:* « tu n'es plus digne d'être prêtre, du moment où tu repousses la science. » Un prêtre volontairement et manifesment ignorant est une aussi grande calamité pour l'Église, qu'un prêtre sans délicatesse ou sans probité. Mais, comme il est vaste, ce champ de la science que le prédicateur doit parcourir afin d'y recueillir les matériaux d'un enseignement substantiel et fécond!

Ah! Messieurs et bien-aimés confrères, permettez-moi de vous le dire en toute simplicité. Pour l'honneur de l'Église et dans l'intérêt des âmes, aujourd'hui plus que jamais, travaillons à devenir, par une étude patiente et acharnée, des prêtres de plus en plus éclairés. En dehors du sanctuaire où chaque matin nous célébrons le saint sacrifice de la messe, après avoir baptisé les enfants, affermi les justes dans la pratique du devoir et réconcilié les pécheurs, ne nous précipitons pas sans une grave nécessité dans le monde extérieur. Détestons les visites inutiles, fuyons les salons, aimons notre modeste chambre et dans nos chambres, soyons penchés sur nos livres. Méditons les saintes Écritures, les Pères et les docteurs pour préparer nos instructions aux simples fidèles, et rendons nous familiers les auteurs mystiques pour faire avancer les âmes d'élite dans les sentiers ardus de la perfection. Allons plus loin, s'il le faut, que les profanes eux-mêmes, les historiens, les philosophes, les maîtres dans les sciences physiques ou naturelles, ne nous soient pas absolument étrangers, afin qu'ils puissent, en temps et lieu venir à notre aide, quand nous avons à répondre victorieusement aux adversaires d'une religion que nous devons non seulement connaître et propager, mais aussi défendre de la malignité des hommes et venger contre les attaques de l'incrédulité.

4° L'humilité. — Nul ne doit s'oublier autant que l'orateur sacré, mes chers auditeurs, qu'il s'efface à tout prix, pour

1. II, ad Timot., III, 16.

laisser apparaître aux regards des fidèles, la douce image de Jésus-Christ, dont il doit commenter les enseignements et rappeler la physionomie vénérable et sainte. Malheur au prêtre qui se prêchant lui-même transformerait la chaire catholique, en tribune politique, philosophique ou littéraire, car du moment où à la place de la doctrine évangélique, il exposerait ses propres idées toujours éphémères et toujours contestables, Dieu ne serait plus avec lui. Malheur également à celui qui viendrait chercher ici les triomphes d'une gloire purement humaine. Viser au succès personnel dans le ministère de la parole sacrée, quel douloureux contre-sens! Si tel était notre but, en entrant dans cette auguste carrière, il fallait choisir notre place soit au barreau d'un Tribunal, soit à la tribune du corps législatif ou du sénat, mais pourquoi nous faire prêtres? Ah! mes chers auditeurs, si j'avais la coupable tentation de donner dans ce piège, il faudrait m'avertir charitablement, car, vous vous en apercevriez bien vite, soit à la stérilité de vos cœurs, soit au jugement sévère qui naîtrait spontanément dans vos esprits contre mon discours.

II. — *Conditions requises de la part de ceux qui écoutent la parole de Dieu.* — 1° Il faut écouter la parole de Dieu avec esprit de foi, c'est-à-dire comme une parole divine et non point comme une parole humaine. L'antiquité chrétienne nommait la prédication, le mystère de la parole : *Mysterium Verbi.* Pourquoi ce qualificatif dont nous comprenons de moins en moins la signification? En réalité, je parle une langue qui vous est parfaitement connue. Comme je m'efforce de m'exprimer clairement, avec un peu d'attention, vous pouvez saisir le sens de toutes mes paroles. Où donc est le mystère, quand je vous parle du haut de la chaire, au lieu de converser avec vous, dans le secret de l'intimité? Le mystère réside en ceci: « Pendant que nous parlons à vos oreilles, Dieu parle à votre cœur: *Sonus Verborum aures percutit, magister intus est,* » comme le dit très bien S. Augustin. Écoutons le beau commentaire de cette parole donné par Bossuet: « Je ne puis parler qu'aux « oreilles, et c'est dans le cœur que vous êtes attentifs, où ma « parole n'est point capable de pénétrer. Ce n'est point le son « de ma voix qui a été capable de vous délecter. Faible instru- « ment de l'esprit de Dieu, discours fade et insipide, éloquence « sans force et sans agrément; c'est ce qu'on peut par soi-même, « ce qui vous a nourris, ce qui vous a plu, ce qui vous a « réjouis; c'est la vue de la vérité[1]. » Assurément Bossuet était

1. Quatrième sermon pour la fête de tous les Saints.

sincère en tenant ce langage, et s'il était sincère, que pouvons-nous dire à notre tour, chétifs que nous sommes!

En conséquence, mes chers auditeurs, s'arrêter au son qui frappe les oreilles, sans écouter ce que Dieu dit dans les profondeurs de la conscience, c'est n'écouter qu'à demi; c'est prendre l'écorce et rejeter le fruit. Or, n'est-ce pas ce qui vous arrive lorsque la curiosité seule vous attire dans le temple pour entendre un nouveau prédicateur de la parole évangélique. On vous surprend vous attaquant ou vous attachant à une phrase, à un geste ou à une simple intonation. C'est l'homme que vous voyez et que vous regardez, que vous écoutez pour le juger, l'exalter ou le condamner. Votre âme, alors, ressemble de tous points à ces grands chemins dont parle l'Évangile. La semence qui tombe de la main du père de famille, demeure à la surface et devient bien vite la proie des oiseaux étourdis et volages, c'est-à-dire, tous les discours que vous entendez avec de semblables dispositions vous laissent dans un vide affreux de toute pensée sérieuse et même ne tardent pas à disparaître devant les frivoles agitations de la vie. Ah! que vous êtes loin de mériter l'éloge décerné pas S. Paul aux Thessaloniciens dont il admirait la foi: *Accepistis illud non ut verbum hominum, sed sicut est vere Verbum Dei.*

2° Il faut écouter la parole de Dieu avec l'intention d'en profiter en la mettant en pratique: *Oportet observare nos, ea quæ audivimus*[1]. Que de fois vous dites en vous-mêmes au sortir du sermon: « C'est vrai, le prédicateur a raison. Rien de plus juste, on ne saurait le contester. » C'est bien, mais cela ne saurait suffire. Si j'ai raison, alors, c'est vous qui avez tort. Si vous avez tort, il ne sert à rien de l'avouer, si vous n'avez pas le courage de vous corriger. Tombez donc à genoux, frappez-vous la poitrine et sortez définitivement de cette froide indifférence qui outrage Dieu. Que la céleste doctrine pénètre de votre intelligence dans votre cœur. Qu'au lieu de s'écouler comme un précieux liquide d'un vase à demi brisé, elle demeure lumière et force, dans l'une et dans l'autre, pour y produire des fruits de bénédiction et de salut. Prenez garde, si, par malheur, votre cœur restait insensible alors que votre esprit se déclare éclairé et convaincu; il faudrait vous comparer au terrain pierreux qui reçoit la semence évangélique. La grâce ne descendrait pas pour vous du haut de cette chaire avec la parole, et dès la première tentation, sitôt que le devoir s'offrirait à vous sous l'image du sacrifice ou que le soleil des plaisirs se lèverait sur votre âme, on vous

1. S. Paul.

verrait comme par le passé, donner un libre cours à toutes vos convoitises.

3° Enfin, il faut faire fructifier la parole de Dieu par nos réflexions personnelles. Nos saints Livres nous racontent de la bienheureuse Vierge Marie « qu'elle conservait précieusement en son cœur et méditait assidûment les discours de son Fils adorable Notre-Seigneur Jésus-Christ. » Imitons son exemple. Aimons à cultiver dans le secret de la conscience par de fréquentes méditations et faisons fructifier la divine parole. Ce travail est indispensable, si vous le négligez, tenez-vous bien pour avertis, les sollicitudes de la vie, les préoccupations qu'imposent les affaires vont s'emparer à nouveau de votre âme et la semence évangélique sera bientôt étouffée, sous ces buissons épineux, c'est-à-dire, vos bonnes résolutions ne tarderont pas à s'évanouir avec le souvenir des enseignements qui les auront provoquées dans votre cœur.

Conclusion. — Un jour, notre divin Sauveur prêchait devant un nombreux auditoire assemblé au bruit de ses miracles, or, pendant qu'il parlait, une pauvre femme du peuple s'écria tout à coup, dans le ravissement du discours qu'elle entendait : « Oh ! Maître, trois fois heureuses les entrailles qui vous ont « porté ; bienheureux le sein qui vous a nourri ». Et le Christ répondit : « Bien plus heureux encore, ceux qui écoutent la « parole de Dieu et qui la mettent en pratique : *Beati qui audiunt* « *Verbum Dei et custodiunt illud.* » Mes chers auditeurs, qu'il me soit permis en terminant, de vous tenir le même langage. Oui, vous aussi, venez écouter la parole de Dieu, pendant ce saint temps du Carême ; venez l'écouter avec empressement, venez l'écouter surtout avec de saintes dispositions et vous ne tarderez pas à subir ses salutaires influences. Chancelants dans les sentiers de la vertu, elle vous raffermira ; paresseux dans l'accomplissement du devoir, elle stimulera votre négligence ; aveuglés sur vos défauts, elle corrigera votre erreur, en vous éclairant ; justes, elle vous nourrira comme un pain délicieux ; pécheurs, elle vous rendra cette vie supérieure de la grâce que vous avez perdue, cette vie qui ne passe pas comme la vie du corps, mais qui va, grandissant de plus en plus jusqu'au jour où elle recevra son complet épanouissement dans l'éternité bienheureuse. Ainsi soit-il.

Troisième Jeudi

INFLUENCE DE LA PAROLE DE DIEU

SUR L'INDIVIDU, LA FAMILLE ET LA SOCIÉTÉ

Lucerna pedibus meis Verbum tuum et lumen semitis meis.

O mon Dieu, c'est votre divine parole qui, comme un brillant soleil éclairera mes pas ténébreux et me montrera le chemin que je dois suivre. (Ps. CXVIII, 105.)

MES CHERS AUDITEURS,

Le saint temps du Carême, ainsi que nous l'avons vu dans les discours précédents, a été institué par l'Église, afin de nous rappeler et de nous faciliter l'accomplissement de trois grands devoirs religieux que nous perdons trop facilement de vue, pendant le reste de l'année : 1° La pratique de la multiplication ; 2° Le salutaire exercice de la prière, et 3° l'Audition de la parole évangélique. Quels bienfaits, cette divine parole, qui, sur les lèvres de l'orateur catholique doit toujours être l'écho rigoureusement fidèle des enseignements de Jésus-Christ et de son Église infaillible, a-t-elle produit depuis dix-huit siècles et peut-elle produire encore aujourd'hui sur les individus, les familles et les sociétés qui l'ont accueillie dans le passé, et qui consentiront à l'écouter dans l'avenir, avec une respectueuse et filiale docilité ? Nous allons l'examiner dans les discours qui vont suivre.

Commençons aujourd'hui, Mes Frères, par constater sa divine influence sur les individus. La parole de Dieu ! Mes Frères, mais elle rend à tout chrétien deux services inappréciables : 1° Elle enrichit son intelligence d'inaltérables convictions ; 2° Elle fixe sa conscience dans la connaissance, l'amour et la pratique de tous ses devoirs.

La parole de Dieu enrichit l'intelligence du chrétien d'inaltérables convictions.

C'est par les effets merveilleux que la parole de Dieu produit dans nos âmes qu'il nous est permis de reconnaître et de confesser la divinité de la religion dont elle est le principal organe. Remarquez-le bien : ce ne sont pas les sens qui nous révèlent l'existence des causes, mais l'intelligence qui remonte

nécessairement des phénomènes parlant à nos oreilles ou se découvrant à nos regards au principe caché qui les produit. Ces deux vérités : il n'y a pas d'effet sans cause ; tout effet est proportionné à la cause qui le produit, sont des axiomes de l'esprit humain, les nier, c'est nous inscrire en faux contre le bon sens et renoncer à toute culture philosophique ou scientifique. Ainsi, bien que mon œil de chair n'aperçoive pas la vie végétative dans la plante, la vie sensitive dans l'animal, l'âme raisonnable dans l'homme et Dieu dans l'univers, j'affirme, sans crainte d'erreur, l'existence de toutes ces causes, parce que des effets visibles, inexpliquables sans elles, m'en démontrent l'impérieuse nécessité. Concluons : de même que le monde naturel en frappant mes regards me révèle un Dieu créateur, de même les phénomènes surnaturels créés par la parole évangélique dans l'âme du vrai chrétien me revèlent tout à la fois et la sainteté de la religion et la divinité de son auteur. Si vous ne voulez pas en convenir, vous êtes aussi aveugles et aussi coupables que l'athée qui se refuse à proclamer l'existence d'un Dieu créateur, en présence des spectacles admirables de la nature.

Je n'estime point nécessaire, mes chers auditeurs, afin de prouver ma thèse, de disserter sur les infirmités de la science humaine qui trop souvent manquent d'étendue, de profondeur et de clarté et, soulève mille fois plus de problèmes qu'elle n'en résout, je me contenterai de vous dire simplement : en face des ténèbres amoncelées sur le front du penseur solitaire, voyez, la divine lumière qui brille dans l'âme du chrétien.

Christus illuminavit vitam[1]. « Le Christ a illuminé la vie humaine, » s'écriait l'apôtre S. Paul dans sa seconde épître à Timothée. En conséquence, il conjurait les premiers fidèles de conserver ses enseignements comme le plus précieux trésor, afin de resplendir comme autant de soleils, au sein des ombres du paganisme. « Vous êtes tous des enfants de lumière, » écrivait-il aux Thessaloniciens. — Aux Éphésiens : « Vous êtes lumière en Jésus-Christ. » — Encore aux Éphésiens : « Marchez donc comme des enfants de lumière : » *Ut filii lucis ambulate.* — Comme ces paroles sont vraies ! Quelles sont en effet, les connaissances spéculatives et pratiques nécessaires à la direction de la vie qui manquent au chrétien ? Aucunes. Voyez plutôt combien son patrimoine intellectuel est riche ! Si vous l'interrogez sur son origine, il la connaît ; sur la route qu'il doit suivre entre le berceau et la tombe, il vous la montrera ; sur le terme où il doit aboutir, il vous répondra

1. II, Ad Timot., I, 10.

sans hésitation... Par exemple, quelle connaissance profonde il a de Dieu ! Pour le chrétien, Dieu n'est point un être abstrait, impersonnel, perdu dans un lointain nébuleux, ainsi que le voudraient certaines philosophies sans horizons, non ; mais c'est le Dieu vivant, intelligent et libre, un Dieu doué d'une étonnante et éternelle fécondité même avant de se révéler au dehors par des créations extérieures ; un Dieu présent à tous les points de l'espace et de la durée, un Dieu gouvernant par sa Providence toutes les créatures et s'intéressant aux moindres détails de la vie de l'homme, de la plante ou de l'oiseau. Le Dieu du chrétien, mais il s'est rendu visible dans la personne de son Fils, le Verbe Incarné. A dater de ce bienheureux instant, il a pris un visage que nous pouvons contempler : des pieds et des mains qu'il nous est permis de baiser avec un indicible amour, un cœur où je puis me réfugier et sécher mes larmes comme dans le sein d'un ami, et, quand je tombe à genoux devant son image adorée, j'éprouve l'irrésistible besoin de l'appeler mon père. Hommes de la nature, philosophes orgueilleux et pauvres, avez-vous jamais éprouvé de pareils sentiments ?

Je pourrai, mes chers auditeurs, tenir un langage identique sur toutes les autres questions de l'ordre métaphysique ou moral. Le chrétien n'ignore absolument rien des mystères douloureux de sa condition présente, et des mystères glorieux ou terribles de sa condition future. Aussi marche-t-il d'un pas tranquille et assuré dans les sentiers de la vie, parce que son esprit avide de vérité a reçu la solution de tous les problèmes sur lesquels il lui importait d'être irrévocablement fixé. C'est ce qui faisait dire à un philosophe aussi sagace et pénétrant qu'il était inquiet et malheureux : « La religion chrétienne est une grande religion parce qu'elle ne laisse sans réponse, aucune des questions qui préoccupent l'humanité. »

Votre admiration va grandir encore, Mes chers Frères, si j'ajoute que cette paisible possession de la vérité dans le christianisme est l'apanage de tous les fidèles sans exception, du plus petit comme du plus grand, du plus ignorant comme du plus instruit. Vous avez contemplé plus d'une fois et toujours sous le coup d'une vive émotion, ce chef-d'œuvre d'Ary Scheffer popularisé par la photographie ou par la gravure, nous représentant Augustin et Monique sa mère, absorbés dans une ravissante extase sur les rivages de la mer d'Ostie. A coup sûr ce spectacle est bien propre à nous tirer des larmes, mais, il ne faut pas l'oublier : avant même sa conversion, Augustin était un brillant génie, un disciple de Platon qui s'élevait à la taille de son maître ; voici, qui me

paraît plus touchant encore et plus beau. Chaque soir, avant de se livrer au repos, un humble ouvrier ou une simple fille du peuple, un mendiant méprisé comme Benoît Labre, une religieuse oubliée du monde comme Marguerite-Marie Alacoque, en jetant un dernier regard sur le ciel étoilé qui lui apparaît par l'étroite fenêtre de sa mansarde ou de sa cellule, trouvera dans les enseignements de la foi catholique, des sujets de méditation que n'aurait pas dédaignés le grand évêque d'Hippône.

Oh ! je pressens bien l'objection que vous allez m'adresser : « Toutes ces connaissances que le chrétien possède, me direz-vous, ne sont pas des convictions, car elles ne sont ni le fruit de ses études ni la récompense des combats qu'il a livrés pour conquérir la vérité. » Le chrétien ! mais il apprend de mémoire dans son enfance, et reçoit docilement dans son âge mûr un symbole tout fait des mains d'une autorité qu'il ne peut pas et qu'il ne doit pas même discuter. Les connaissances que vous vous flattez de posséder, sont l'œuvre, non pas de votre raison, mais de votre crédulité. Permettez-moi d'abord une simple observation, avant de répondre directement. Du moment où notre intelligence possède sûrement la vérité, peu doit lui importer, ce me semble, le moyen par lequel elle est entrée dans cette possession. Quand je me présente dans un temple pour adorer Dieu, la pensée ne me vient même pas de pénétrer par la porte d'honneur plutôt que par la porte latérale, mon unique but est de me prosterner devant le tabernacle. Que j'arrive à la fortune par voie d'héritage ou par mon travail personnel, qu'est-ce que cela me fait ? pourvu que j'y arrive ? Je suis riche ; il suffit, le reste ne me préoccupe pas.

Mais que veut-on nous dire par ces paroles dédaigneuses : « Toutes vos connaissances vous viennent de la foi, c'est-à-dire, de votre crédulité. » Voudrait-on donner à entendre que le chrétien est incapable de légitimer ses croyances religieuses aux yeux de la raison ? Je l'avoue, si l'accusation pouvait être justifiée, elle serait grave, très grave, mais quand donc a-t-on pu la soutenir avec succès ? Commençons par faire ici une distinction nécessaire. Dans le christianisme comme dans toute société, nous devons diviser les hommes en deux classes ; ceux qui sont intelligents et ceux qui ne le sont pas ; ceux qui sont enrichis des trésors de la science et ceux qui ont le malheur d'en être déshérités. Il est évident que si vous allez faire à une pauvre femme du peuple des objections contre le christianisme au nom de la science et de la philosophie, elle sera radicalement incapable non seulement de vous répondre, mais même de vous comprendre. Elle se contentera de vous plaindre ou de s'indigner de ce qu'elle appellera vos blasphèmes. Aussi,

qu'allez-vous demander à cette femme? Elle a reçu le don de la foi, non point pour la défendre en apologiste, mais pour régler ses pensées, ses sentiments, sa conduite et du moment où sa vie est l'écho fidèle de ses croyances, vous ne devez plus rien exiger d'elle.

Étrange contradiction! Nos adversaires s'acharnent à nous accuser de courber les simples et les petits sous le joug d'une autorité qui ne se discute pas, mais, eux-mêmes, font-ils autre chose, quand ils veulent populariser leurs doctrines? Grâce à la science, ils prétendent émanciper le peuple et le tirer des langes, dans lesquels le christianisme le tient enfermé depuis dix-huit siècles, comme un enfant qui ne peut pas grandir; mais de bonne foi, Mes Frères, où est la science parmi ces masses qui ne viennent plus entendre la parole de Dieu le saint jour de Dimanche? que savent-elles de tous vos systèmes panthéistiques, matérialistes ou positivistes? mais elles n'en connaissent pas même la définition, ô rhéteurs! ô sophistes! comme l'Église catholique, vous enseignez vous aussi, par voie d'autorité. Vous prêchez à vos clients: faites ceci ou cela; désertez le temple et méprisez le prêtre; lisez tel journal, déposez ce bulletin dans l'urne électorale, renversez ce gouvernement qui traverse mes desseins, etc, etc... et quand les foules ont le malheur de vous écouter, de vous croire et de vous obéir, sur vos ordres, elles font partout sous leurs pas de lamentables ruines.

Soyez donc plus honnêtes et quand vous sollicitez des réponses à vos objections, au lieu de vous attaquer, comme vous le faites à des ouvriers, à des femmes et à des enfants, montez plus haut et adressez-vous à nous. Croyez-vous, par exemple, que la foi ait été inintelligente et aveugle dans tous ces grands génies dont se glorifie le catholicisme? Oserez-vous traiter de faiblesse d'esprit une religion pratiquée et défendue par des hommes comme S. Jérôme, S. Jean Chrysostôme ou S. Augustin? Pensez-vous que Bossuet, Fénelon, Pascal et Bourdaloue étaient incapables de justifier leurs croyances aux yeux de la raison? Mais de nos jours, comme dans les temps qui nous ont précédés, le christianisme n'oppose-t-il pas aux attaques de l'incrédulité une résistance de tous points victorieuse? que nos adversaires provoquent à la discussion ceux de nos frères, qui se tiennent nuit et jour sur la brèche, pour protéger le rempart des vérités saintes et, ils verront, avec quelle rare perspicacité nos théologiens sauront découvrir le côté vulnérable de leurs systèmes hétérodoxes et étaler sous leurs regards épouvantés les conséquences désastreuses qui en résultent. Chaque année, la docte Allemagne, dans ses

revues philosophiques, multiplie les objections contre nos saintes Écritures et, ces objections, vous pouvez vous en convaincre facilement, ne déconcertent pas plus la science qu'elles ne troublent la sérénité de la foi dans l'âme de nos évêques ou de nos docteurs qui les réfutent.

Que l'on cesse donc à l'avenir et, je le demande au nom de la justice, d'accuser les humbles et les petits de la société chrétienne d'accepter sans raisonner et de pratiquer sans conviction un enseignement religieux qu'ils sont incapables de défendre. Ne voyez-vous pas, que tous les grands hommes qui sont la gloire de l'Église se lèvent pour répondre à leur place, car eux aussi soumettent leur haute intelligence au même enseignement et, c'est avec eux en définitive que vous avez à compter et à vous mesurer. Assurément, nous n'arrivons pas tous à la vérité catholique par le même chemin, mais la route choisie encore une fois importe peu, pourvu que nous fassions un heureux voyage et que nous puissions aboutir.

Je l'avoue, Mes Frères, nonobstant ces explications que j'estime aussi claires qu'elles sont loyales, toutes les difficultés ne sont pas résolues, car, entre nos adversaires et nous, entre leurs procédés et les nôtres pour arriver à la connaissance de la vérité, il y a, et il y aura toujours des abîmes. Nous catholiques, nous partons de ce principe : Dieu, et non pas la raison, est l'unique source de la vérité. Notre oreille perçoit les sons, mais elle ne les produit pas ; mon œil perçoit les rayons de lumière, mais il ne les produit pas non plus ; il en est de même de la raison de l'homme ; elle a la faculté de percevoir la vérité, mais elle sera toujours impuissante à la créer. Nous ne faisons donc pas la vérité ; nous la recevons, et nous ne pouvons la recevoir que de Dieu. Nous recevons la vérité de Dieu par la raison, bien que depuis le péché cette faculté soit exposée à de terribles défaillances. Nous recevons encore la vérité par Jésus-Christ dont l'Évangile augmente les lumières et redresse les écarts de la raison. Nous recevons enfin, la vérité par l'Église catholique dont la mission principale consiste à notifier, expliquer et défendre les enseignements de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Ainsi, par l'Église nous possédons sûrement la pensée de Jésus-Christ. Par Jésus-Christ notre raison est protégée contre les incertitudes et les sophismes et, par notre raison ainsi éclairée et fortifiée, nous arrivons sûrement à Dieu, source unique et incorruptible de toute vérité. Rien de plus simple et de plus naturel. Nos adversaires, au contraire, partent du principe opposé : « l'unique source de la vérité, c'est la raison, » et de conséquences en conséquences, ils sont arrivés à formuler cette doctrine effrayante pour les

individus comme pour les sociétés : « L'homme fait la vérité de tout ce qu'il croit, comme il fait la bonté et la beauté de tout ce qu'il aime. »

Eh ! bien, Mes Frères, imposons silence, une fois pour toutes, aux préjugés et aux passions et, l'histoire à la main, jugeons courageusement des doctrines par les fruits qu'elles ont produits. Nous catholiques, sans entraver aucun progrès légitime, sans paralyser aucun développement philosophique ou scientifique vraiment digne de ce nom, non seulement nous avons toujours fait la lumière et la paix dans les intelligences dociles à notre direction ; mais nous revendiquons à notre actif, comme nous appartenant exclusivement, le IVe et le XVIIe siècles, les plus belles époques de l'histoire. En dehors de l'Église, quel édifice intellectuel, depuis dix-huit siècles nos adversaires ont-ils construit ? Ah ! mes chers auditeurs, si vous saviez le désordre qui règne dans les paroles, les écrits et les actes de nos frères qui n'ont pas la foi : 1° Les uns sont descendus bien vite aux affirmations abjectes du matérialisme, et ils ont écrit cette phrase : « Du sang, des humeurs, des os, des nerfs et du mouvement suffisent à créer l'homme. » Mais, vous possédez tous ces éléments dans vos laboratoires de chimie, pourquoi donc ne tentez-vous pas l'expérience ? 2° Les autres s'arrêtant en chemin, ont déclaré la science incompétente dans toutes les questions de l'ordre métaphysique. Ne les interrogez pas, sur Dieu, sur l'âme ou sur la vie future, car ils vous répondraient avec un embarras visible : « Ces questions sont vastes comme l'Océan, et nous n'avons ni barque, ni voiles pour tenter cette périlleuse navigation. » 3° Enfin, le plus grand nombre s'abandonne à un douloureux scepticisme. Oui, mes chers auditeurs, en attendant que je m'exprime sur ce sujet d'une façon plus catégorique, le doute est le plus grand mal du temps présent ; il est, comme l'a très bien dit un publiciste contemporain, le maître de la situation, le roi du jour. Hantez un cercle, pénétrez dans un salon ou une académie ; lisez cette revue dont la célébrité est européenne et, à chaque page, vous y rencontrez le doute, pédantesque ou léger, sarcastique ou rêveur, dogmatique ou discret ; mais partout souverain. On ne discute plus, on ne conteste plus, et on réussit toujours à se tendre la main sur le terrain des convenances sociales. Toutes les croyances ont le droit de se produire ; toutes les opinions comme tous les symboles sont assurés du respect public. On est d'autant plus bienveillant qu'on a moins de convictions, et après l'entretien le plus sympathique en apparence, on se sépare, en restant par l'esprit et par le cœur, dans une division d'autant plus irrémédiable,

qu'elle se voile et s'atténue de toutes les tolérances, même de celles de la vérité que l'on dédaigne et que l'on contriste[1].

Voilà où nous en sommes, mes chers auditeurs, et comme le doute est nécessairement infécond, notre époque un jour venu s'appellera (qu'on me pardonne le réalisme de l'expression), le siècle des avortements. Voyez : ce poison mortel du scepticisme, ne laisse rien, de ce qui est bon, venir à maturité dans notre pauvre France. La multitude qui a fait invasion partout avec le suffrage universel, étouffe quiconque ne se fait pas petit, mobile, sceptique comme elle, et nous périssons (car, n'en doutez pas, nous périssons), parce que nous manquons d'un homme qui ose dépasser le niveau misérable et abaissé des masses.

Non seulement le doute est infécond ; mais il est aussi meurtrier et, c'est pourquoi notre époque s'appellera, non seulement le siècle des avortements, mais aussi le siècle des suicides. Ne sont-ils pas inscrits chaque jour, en nombre effrayant dans les chroniques de nos journaux? Voici un fait unique dans l'histoire de l'humanité et qui doit nous prophétiser, si nous ne revenons pas bien vite à des idées plus saines, une fin prochaine. Après avoir épuisé toutes les jouissances de ce monde, les Romains de la décadence recouraient au suicide pour se soustraire aux maladies qui venaient châtier leurs corps déshonorés et flétris, mais aujourd'hui, ce sont des jeunes filles de douze ans, des collégiens de quinze ans, qui, avant d'avoir connu le bonheur de vivre, se précipitent dans la mort, avec un calme et un sang-froid qui me font frissonner d'épouvante.

Tous, il est vrai, n'arrivent pas à ces funèbres extrémités, mais le sort de ceux qui ont peur de mourir n'est guère plus enviable. Voyez en effet, ce qu'ils deviennent: ceux-ci se précipitent dans les plaisirs malsains comme on le faisait au XVIIIe siècle, partageant leur vie sans pudeur et sans remords, entre les délices d'un festin somptueux, les divertissements du théâtre, les discours impies ou libertins dans certains salons faciles et les acres enivrements des passions dévorantes. C'est ainsi qu'ils travaillent et qu'ils réussissent à s'oublier jusqu'au dernier moment. Plus délicats et plus honnêtes, les autres sont pris d'une tristesse que rien ne peut consoler et finissent par succomber sous le coup d'un incurable désespoir.

Ecoutez ces cris de douleur :

« O mon ami, que nous sommes malheureux de n'être que

1. Mgr Baunard : *Le Doute et ses victimes, passim.*

« de pauvres philosophes, pour qui le prolongement de l'exis-
« tence n'est qu'un espoir, un désir ardent, une prière fervente.
« Je voudrais avoir les vertus et la foi de ma pauvre mère. »
C'est un Italien qui vient de parler, Santa Rosa.

Ecoutez encore :

« Comment vivre en paix, quand on ne sait ni d'où l'on
« vient, ni où l'on va, ni ce qu'on doit faire ici-bas; quand
« tout est ténèbres et mystères, sujet d'inquiètudes et d'alar-
« mes. Vivre heureux dans cette ignorance est chose contra-
« dictoire et impossible. Les doutes que la question de la vie
« future provoque, quand l'homme n'en trouve pas la solution
« dans les croyances établies, ces doutes là, sont terribles. »

C'est un Français qui vient de parler, Mes Frères, un homme qui a entrevu toutes les vérités du christianisme dans la lumière de son cœur et qui les a rejetées dans l'orgueil de sa raison ; un homme qui a chanté de longues élégies à ces vérités saintes, sans leur donner sa foi; un homme qui a écrit ce livre : *Comment les dogmes finissent*, tout en apprenant le catéchisme à sa petite fille.

« Poursuivi par les souvenirs d'une enfance chrétienne,
« comme Adam l'était au milieu des épines par ceux du paradis
« terrestre, ce philosophe, sceptique et désolé a traversé la
« vie, heurtant ses pieds meurtris à toutes les ronces du
« chemin et laissant lire la tristesse de son âme sur les plis
« de son noble front et dans l'azur de ses yeux pleins de
« larmes[1]. » — Ce philosophe s'appelle Théodore Jouffroy.

Arrêtons-nous à ces deux exemples, mes chers auditeurs, et réservons pour le prochain discours, la question de l'influence exercée par le christianisme sur la conscience de l'homme.

Ainsi-soit-il.

Quatrième Dimanche

INFLUENCE DE LA PAROLE DE DIEU
SUR LA CONSCIENCE DU CHRÉTIEN

MES CHERS AUDITEURS,

Nous l'avons vu dans notre dernier discours, la parole de Dieu fait régner dans l'intelligence du chrétien un ordre admirable en l'enrichissant d'inaltérables convictions. Le chrétien reste

1. Comte de Carné.

toujours libre, il est vrai, de se révolter contre l'enseignement qu'il a reçu dans son enfance par la voix du prêtre catholique ; mais ce chrétien-là ne sera jamais qu'une lamentable exception. En effet, en dehors des jeunes gens dont le cœur appelle la liberté dans l'intérêt de leurs passions, et qui ne sauraient entrer en ligne de compte, parce que le christianisme n'a jamais été pour eux qu'une affaire de sentiment ou d'habitude plutôt que le fruit de sérieuses méditations, quel est l'homme grave, qui, après avoir reconnu la divinité de la religion, la rejette ensuite soit comme une illusion trompeuse ou un intolérable fardeau ? Ces apostasies sont rares, très rares, et la cause qui les provoque, quand elles se produisent, est ordinairement étrangère à la doctrine évangélique.

Ces explications données, étudions ce soir la salutaire influence de la parole de Dieu, sur la conscience du chrétien. La parole de Dieu ! mes chers auditeurs, non seulement elle éclaire nos intelligences d'une lumière admirable, mais elle fixe notre conscience dans l'amour et la pratique du devoir. Traitons donc les deux questions suivantes, la connaissance et la pratique du devoir.

I. — *Connaissance du devoir.* — L'intelligence nous dicte ce que nous devons croire et la conscience nous prescrit ce que nous devons faire. Notre esprit goûte les douceurs du repos dans la tranquille possession de la vérité et notre conscience trouve la paix dans la pratique du devoir. Notre esprit s'inquiète et se trouble, quand le oui et le non se disputent dans notre tête, et notre conscience souffre quand le bien et le mal se partagent l'empire de notre volonté : autant de vérités qui s'imposent à la bonne foi de tous et que j'estime superflu de démontrer.

Mais pour asseoir l'autorité de la vertu dans notre vie morale, il faut nécessairement obtenir les deux résultats suivants 1° connaître son devoir : 2° Posséder la force de l'accomplir. Or, c'est surtout dans ces graves questions que le chrétien jouit d'une incontestable supériorité sur ses adversaires.

Qu'est-ce que le devoir ? Une expression vague, indéterminée pour beaucoup de gens, surtout quand il s'agit de passer de la théorie à l'application : absolument vide de sens pour le matérialiste qui ne reconnaît d'autre principe de conduite que la satisfaction des appétits. Pour le chrétien, rien n'est plus facile à préciser. Si nous écoutons les enseignements de l'Église, en effet, Dieu n'est pas seulement le père de toute vérité, mais il est aussi l'auteur de toute justice. C'est lui, qui dans sa sagesse infinie, possède, ordonne, et mesure tous les droits et ne

impose le respect par sa loi. Nous pratiquerons donc notre devoir quand nous observerons la loi qu'il nous a donnée. Est-il rien de plus simple et de plus clair que cette formule ?

Mais, où trouverons-nous la loi divine ? Comme le Païen, nous la trouvons d'abord au fond de notre conscience, cet oracle immortel, qui nous enseigne le bien et le mal, qui nous crie d'une voix dominant tous les bruits de la terre : voici la vie et voilà la mort ; qui nous récompense par des joies ineffables quand nous sommes fidèles à ses inspirations et qui nous punit par de poignantes tristesses, de cruels remords, quand nous avons le malheur de le trahir. Hélas ! il faut l'avouer, et si nous avions l'intention de le dissimuler, l'incorruptible histoire élèverait la voix pour protester contre notre silence. Cette lumière intérieure qui doit éclairer notre conduite, est sujette surtout depuis le péché à mille imperfections. Elle peut pâlir et s'éteindre au sein d'épaisses ténèbres. Oui, la pauvre conscience humaine est entourée, depuis six mille ans, d'ennemis acharnés conspirant sans cesse contre sa rectitude et travaillant sans relâche à lui ravir l'honneur de sa virginité. Aussi qu'était-elle devenue au moment où parut Jésus-Christ ? Elle s'était abîmée dans le mal et gémissait sous le coup d'un incurable désespoir. C'est un fait indéniable ; l'antiquité païenne avait absolument perdu la paix de la conscience. Les Romains avaient bien construit un temple au Dieu repos, comme les Grecs avaient dressé un autel au Dieu inconnu, nous dit admirablement S. Augustin, mais les Romains avaient bâti ce temple, en dehors des murailles de la ville éternelle, indiquant par là, que le culte qu'ils décernaient à Jupiter, Hercule, Mars, Vénus, Mercure, etc., etc., en un mot, à cette foule innombrable de Divinités qui peuplaient leurs places publiques et leurs maisons, était impuissant à leur donner la paix. Et comment la conscience humaine aurait-elle goûté quelque repos ? Elle avait divinisé tous les crimes, et les peuples au lieu de marcher à la conquête de la vertu, s'étaient étendus et dormaient couchés à l'ombre mortelle de la sensualité : *In umbra mortis sedent.*

Des intelligences aveuglées par les erreurs les plus grossières, des cœurs dépravés par des vices sans nombre, des volontés énervées au point d'être incapables de réagir, tel était le spectacle que présentait la pauvre humanité au moment de l'Incarnation du Verbe. Mais c'est précisément pour faire briller la lumière au sein des ténèbres qui couvraient la raison de l'homme, restituer à sa conscience la beauté qu'elle avait perdue, et donner de nouveaux ressorts à sa volonté défaillante, que le Fils de Dieu s'est fait chair afin d'habiter au milieu

de nous : *Et Verbum caro factum est et habitavit in nobis.* Comme il a merveilleusement réussi ! Son Évangile renferme non seulement toutes les vérités que nous avons besoin de connaître pour comprendre quelque chose au mystère de notre existence, mais aussi tous les préceptes qui doivent régler les actes de notre conduite. La loi morale que son Père avait gravée dans la conscience de l'homme, au jour de sa création et que les passions avaient profondément altérée, il nous la montre à nouveau dans un jour éclatant. Les préceptes que Moïse avait donnés à ses compatriotes en descendant des hauteurs illuminées du Sinaï, il les impose non seulement aux juifs, mais aux grecs, aux romains, aux barbares, à l'humanité toute entière. Il fait bien plus que Moïse, car il recule les limites de la conscience humaine, comme l'a très justement remarqué un grand orateur[1], en lui suggérant des délicatesses inconnues; il étend son influence en la rendant capable de sacrifices estimés jusqu'alors impossibles. Quelle loi, quelle morale, quelle justice que la sienne ! Ce n'est plus la morale étroite et mesquine, la justice orgueilleuse du pharisien disant à ses ennemis : « œil pour œil et dent pour dent, » méprisant les faibles et les petits, repoussant et désespérant les pécheurs; non, c'est la justice qui s'est faite adorablement douce et bienfaisante, qui tend les bras aux prodigues, remplit de pieuses et saintes larmes les yeux arides des Madeleines et verse sur les lèvres altérées des Samaritaines les eaux rafraîchissantes de l'éternelle vie. C'est la justice qui aperçoit surtout les âmes qu'il faut à tout prix gagner à la cause du bien et qui nous dit : « Cédez votre manteau, dépouillez-vous de votre tunique, s'il le faut, ne reculez devant aucun effort pour conquérir à Dieu, l'âme de votre frère ou de votre sœur. » Après les préceptes obligatoires pour tous, voici les conseils aux âmes aspirant à une vertu plus haute : « Quittez votre père et « votre mère, vos frères et vos sœurs, vos champs et vos « palais ; suivez-moi, dans ma pauvreté volontaire, l'humilité « de ma vie et sous la croix que je vais placer sur vos épaules; « soyez non seulement justes, mais parfaits comme mon Père « qui règne au plus haut des Cieux : » *Perfecti estote, sicut Pater vester cœlestis perfectus est.* Voilà l'Évangile ! Voilà Jésus-Christ !

« Le difficile en ce monde, ce n'est pas de faire son devoir, mais c'est de le connaître ! » S'écriait un jour un honnête esprit découragé. Comme je comprends bien cette exclamation douloureuse ! Elle est vraie pour tout le monde. Elle est vraie de

1. Le R. P. Monsabré.

ceux que la Providence a placés dans les postes élevés de la vie, comme des phares lumineux. Il faut les plaindre et les aider de nos prières, mais n'envions jamais leur sort, plus douloureux au dedans qu'il n'est brillant au dehors. Elle est vraie également de ceux qui sont perdus dans les conditions les plus modestes, quand ils vont chercher uniquement dans leurs inspirations personnelles, la règle de leur conduite, car l'expérience nous apprend bien vite, que les jugements des hommes sur la moralité de nos actions peuvent varier à l'infini. Grâces au ciel, nous catholiques, nous sommes à l'abri de ces terribles perplexités. Sachant très bien que l'homme ne peut pas plus faire la bonté de ce qu'il doit aimer, qu'il ne peut faire la vérité de ce qu'il doit croire, quand il veut connaître ce qu'il doit faire, le chrétien prend en mains l'Évangile et lisant avec amour ces pages inspirées, il se dit : voilà mon code. Puis, il écoute la voix de l'Église qui par ses commandements et ses décrets disciplinaires assure l'exécution des préceptes divins, et il ajoute : Voilà mon devoir.

II. — *Pratique du devoir.* — Connaître son devoir, c'est bien ; mais, il faut encore avoir la force de l'accomplir et c'est là le difficile. Aussi, en dehors de la religion, quelle est l'attitude de la plupart des hommes en face du devoir ? l'attitude des anti-chrétiens ! des libres-penseurs ! mais les uns vont jusqu'à légitimer effrontément certains vices, les basses satisfactions de la vengeance, ou les plaisirs sensuels, pour n'avoir pas à les réprimer ou les combattre. « Les philosophes matérialistes, disait Lamennais, qui ne voient dans l'homme que ses sens, montrent tous une insurmontable aversion pour la chasteté[1]. » Plus délicats et plus sincères, les autres poussent le cri désespéré du poète antique : *Video meliora proboque, deteriora sequor :* « Je vois le bien, il me plaît, et pourtant, je commets le mal. »

Écoutons ces gémissements de Médée dans Ovide.

> Ah ! si je le pouvais, je serais vertueuse,
> Mais d'un pouvoir fatal esclave malheureuse,
> J'écoute la raison, je lui cède et l'amour,
> S'oppose à ses conseils et l'emporte à son tour.
> J'aime et fuis la vertu : je hais et suis le vice[2].

Même désolation, dans le cœur de Phèdre :

« Souvent, dans mes longues nuits d'insommie, j'ai réfléchi « sur la cause des faiblesses et des vices de l'humanité. Nous « voyons le bien et nous faisons le mal. Nous connaissons la

1. *Essai sur l'indifférence*, tome Ier, page 238.
2. Métamorphoses, chant VIIe.

« vertu et nous nous livrons au vice. La vie est toute semée « d'écueils, vers lesquels un funeste penchant nous entraîne. « En me livrant à ces méditations, je me croyais moi-même « à l'abri de tout égarement, quand une passion coupable est « venu d'un trait imprévu percer mon cœur[1]. »

Ces réminiscences historiques, ne vous semblent-elles pas trop profanes? Mais S. Paul, ce valeureux soldat du Christ, cet homme aux visions célestes, vous tient le même langage, comme Phèdre et Médée, ces illustres coupables, il se plaint lui aussi des luttes déchirantes dont son cœur est le théâtre: « En vérité, je ne comprends pas ce que je suis. Le bien que « je veux, je ne l'opère pas et j'exécute le mal que je déteste. « Je me plais dans la loi de Dieu selon l'homme intérieur; « mais je vois dans mes membres une autre loi qui est « contraire à la loi de mon esprit et qui me tient captif sous « le joug du péché. Malheureux homme que je suis, qui me « délivrera de ce corps de mort[2]? »

Vous l'entendez, Mes Frères, païens sincères et chrétiens fervents font entendre le même cri de détresse. Pourquoi cela? — Pourquoi? Parce que depuis la chute originelle (en définitive, il faut toujours remonter à ce point de départ de la doctrine catholique) nous avons à rétablir dans notre vie morale des équilibres qui ont été rompus; parce que nous avons besoin de déployer des forces incroyables pour égaler la résistance aux entraînements; parce qu'enfin en face du devoir se dresse la passion dont on ne saurait compter les nombreuses et lamentables victimes. Comme l'a dit très bien le père Lacordaire et comme nous le verrons tout à l'heure, nous sommes armés par Dieu contre les passions et nous pouvons réussir à les vaincre, mais ce ne sera jamais sans péril et ce sera toujours au prix de nos efforts. Nous sommes des causes; or, toute cause doit agir et quand elle rencontre un obstacle à son action elle doit le soulever par l'énergie de la lutte et la virilité du travail. Aussi, Jésus-Christ ne nous a jamais caché les difficultés de la situation. Il nous avertit, au contraire, que « le royaume du ciel souffre violence, » et qu'il faut l'emporter d'assaut comme une citadelle. Ce ne sont point les douceurs du repos que l'Évangile prêche au chrétien, mais la lutte à outrance: « Agissez virilement..... fortifiez-vous..... agonisez pour la justice... amputez votre bras et arrachez votre œil, si l'intérêt de votre salut le commande. » Parfois, le combat sera poussé jusqu'aux limites des forces humaines, et à l'exemple de l'apôtre, le chrétien sera tenté d'invoquer la

1. Euripide. — 2. S. Paul, VII, *ad Romanos*.

mort comme une délivrance ; n'importe, il faudra résister jusqu'au dernier souffle ; les joies de l'éternité sont à cette condition.

Allons plus loin, Mes Frères, et supposons qu'un homme ramasse, dans un élan généreux, toutes ses forces naturelles, pourra-t-il réussir à accomplir totalement son devoir, à se préserver de toute chute et à réaliser tout le bien dont il sera capable? Non, Mes Frères, mille fois non, et je mets en défi tout libre-penseur de quarante ou cinquante ans, de me dire s'il est sincère : « Jusqu'ici, j'ai toujours été content de mon état moral. »

Oh ! je le sais, vous pouvez me renvoyer la question et me dire à votre tour : « Mais vous qui nous adressez cette provocation hautaine et dédaigneuse, vous, chrétien et catholique, vous qui vous flattez d'être invulnérable, n'avez-vous jamais été vaincu? Ah ! quand bien même je serais condamné à m'humilier en votre présence et à me frapper la poitrine, cet aveu ne prouverait rien contre ma thèse. Il ne nous apprendrait qu'une chose, c'est que je suis un mauvais soldat comme beaucoup d'autres, mais j'ai derrière moi des amis et des frères, desquels vous serez forcés de dire quand je vous raconterai leur vie, ce que Pilate a dit de notre divin Capitaine : *Mullam in eo invenio causam.* « Ils ne sont pas coupables et ils ne l'ont jamais été. »

Consultez l'histoire, tant qu'il vous plaira, Mes chers auditeurs, et toujours elle vous répondra : que livrée à ses seules forces, l'humanité ne fait le bien que sur quelques points et par intervalles, mais jamais d'une façon continue et jamais d'une manière universelle. C'est pourquoi, Mes chers auditeurs, et je vous prie d'admirer ici la sublime économie de notre sainte religion, tout en nous prêchant la résistance aux influences pernicieuses qui nous assiègent, Jésus-Christ qui connaît mieux que personne nos infirmités et nos faiblesses, nous fournit par sa grâce et les sacrements qui nous la communiquent, des forces surhumaines, pour nous élever, non seulement à la hauteur du devoir, mais jusqu'aux cimes lumineuses où brillent les vertus les plus éclatantes. Telle est notre ardente conviction : réduits à nos seules forces, nous sommes faibles et impuissants ; unis à Jésus-Christ, et c'est par la vertu des sacrements que nous nous unissons à lui, vous nous entendez nous écrier avec S. Paul : *Omnia possum in eo qui me confortat :* « Je puis tout en celui qui me fortifie. » Aussi, partout où nous vous montrons, comme on l'a très bien dit, une innocence intacte, nous vous montrons en même temps un sacrement qui, comme un chérubin jaloux,

garde l'entrée de ce paradis spirituel. Partout où vous rencontrez des pécheurs convertis, nous vous faisons apercevoir Jésus-Christ, qui par un autre sacrement leur a tendu la main. Sans la grâce l'homme devient la victime du découragement ou de la déception, mais, il ne connaît pas le repentir. Partout enfin, où vous êtes forcés d'admirer des vertus rares et sublimes ; nous vous disons, mais c'est l'Eucharistie, un sacrement toujours, qui, comme un brillant soleil les a fait éclore dans le cœur de cet homme, ou de cet enfant. Niez tant qu'il vous plaira, la valeur de ces signes sacrés, niez la réalité de la grâce qui leur est attachée, vous êtes libres, mais pouvez-vous nier les effets merveilleux qu'ils produisent ? Pouvez-vous nier que, depuis le jour où Jésus-Christ mourut sur une croix, le genre humain a été restauré au point d'être transfiguré ?

Vous le savez bien, nos corruptions n'ont rien qui ressemblent à celles de ces temps-là. N'est-ce pas à dater de cette heure à jamais bénie que l'humanité a vu paraître ces âmes d'élite auxquelles le bien n'a pas suffi et qui ont cherché le meilleur; qui ont tenu le devoir pour chose vulgaire, parce qu'elles soupiraient après l'héroïsme ? Oui, c'est la vérité, dès les premiers jours de notre existence, comme chrétiens, non seulement nous avons évité le mal et acquis le droit de répondre comme l'esclave Blandine, aux juges qui nous poursuivaient de leurs infâmes calomnies : « Il ne se commet point de péchés parmi nous, » mais nous avons étalé sous les regards de nos contemporains étonnés, le spectacle de vertus qu'ils ne soupçonnaient même pas.

Permettez-moi de vous citer un beau texte d'Eusèbe, il va corroborer admirablement la thèse que je défends. « Ce que je « regarde comme le plus grand signe de la puissance divine et « mystérieuse du Sauveur, écrivait Eusèbe au IIIe siècle, ce « qui nous donnera, si nous y faisons attention, la preuve la « plus convaincante de la vérité de sa doctrine, c'est qu'à sa « voix seule, et par la propagation de ses enseignements dans « l'univers, ce que n'avaient pu obtenir aucun des hommes « éminents qui ont paru dans la durée des siècles, toutes les « coutumes jusque-là féroces et barbares des nations ont été « réformées. Depuis lors, en effet, les Perses qui ont embrassé « la foi, n'épousent plus leurs mères et, les Scythes ne dévorent « plus leurs semblables, par cela seul que la parole du Christ « est parvenue jusqu'à eux. On ne voit plus de frères, ni de « pères s'unir à leurs sœurs où à leurs filles, ni les sexes « brûler d'une ardeur coupable pour les êtres du même sexe, « en briguant des plaisirs contre nature. On ne voit plus jeter

« en proie aux chiens et aux oiseaux (quelles mœurs, grand « Dieu !) les parents dont l'existence était trop prolongée, « comme cela se voyait anciennement chez les Massagètes, « les Derbyces, les Hyrcaniens, les Tibaréniens et les Caspiens. « Plus de festins selon l'ancien usage où l'on se repaîssait « des êtres que l'on avait le plus aimés; plus de sacrifices « humains aux dieux et aux démons, ni d'immolation des « objets de nos plus tendres affections, sous prétexte de piété. « Telles sont les horreurs et mille autres semblables qui, « jadis couvraient d'infâmie toute la race humaine. »

On croit faire un mauvais rêve, en lisant cette page écrite par un des hommes les plus savants de l'antiquité chrétienne et qui du reste, n'a jamais été réfuté par ses contemporains du paganisme. Oui, le ciel en soit béni, ces vices sans nom, ces crimes abominables ont disparu depuis Jésus-Christ comme ces animaux monstrueux dont la science recueille aujourd'hui les débris ensevelis dans les entrailles de la terre.

Que vous dirai-je des vertus qui ont pris la place de ces énormités morales? L'abbé Perreyve, dans une de ses leçons, où la beauté de la jeunesse s'unissait au prestige du talent pour charmer son nombreux auditoire, se demandait un jour, avec une légitime fierté :

« Où était avant nous l'humilité? L'antiquité n'estimait que la gloire. Où était avant nous la chasteté? Quand Rome vous aura cité l'exemple de Scipion dans une circonstance particulière et, de dix Vestales richement dotées, que la loi condamnait pour quelques années au célibat, Rome n'aura plus rien à vous dire. Où était avant nous la charité? Le jour où Jésus-Christ prescrivit cette vertu, il avertit ses apôtres qu'il donnait au monde un commandement nouveau : *Mandatum novum do vobis.* Enfin, où étaient avant nous les folies sublimes du sacrifice? A Socrate mourant tranquillement au milieu de ses amis, sous les yeux de Platon, qui se chargeait d'immortaliser dans la postérité l'héroïsme de ses convictions religieuses, nous pouvons opposer dix-neuf millions de martyrs recrutés surtout parmi les vieillards, les femmes et les enfants, quoi de plus ! Mais, c'est le spectacle de nos vertus qui, au bout de quatre siècles a converti le monde. Et pourtant qui étions-nous au début? des êtres obscurs et méprisés, sans talents ou sans richesses, des esclaves ou des ouvriers sans aucune influence sur la société.

Cette dernière pensée m'attriste, mes chers auditeurs, car je ne saurais m'empêcher d'établir un parallèle entre cette époque héroïque et les temps actuels. Aujourd'hui on nous compte par centaines de millions; nous pouvons pratiquer notre religion

en toute sécurité, sans avoir à redouter ni le glaive des bourreaux, ni les flammes des bûchers, d'où vient cependant que notre influence a baissé considérablement? Oh! soyons sincères et avouons franchement que nous sommes grandement coupables, et que c'est à nous, à nous seuls qu'il faut faire remonter la responsabilité de la diminution de l'autorité de Jésus-Christ dans le monde. Nous nous disons chrétiens, il est vrai, mais, juste ciel! quels chrétiens sommes-nous? des chrétiens aux croyances molles et flottantes; des chrétiens aux mœurs faciles et au caractère énervé. Si nous venions à retrancher du sein de l'Église, comme indignes, les catholiques amis du plaisir, qui, tout aussi bien que les païens se laissent emporter par la fureur des passions enivrantes; les catholiques égoïstes dont le cœur reste sourd à tous les cris de douleur; les catholiques absorbés par les affaires que Jésus-Christ connaît à peine, franchement, Mes Frères, que resterait-il? Qui de nous oserait se flatter de réaliser dans sa vie spirituelle, la maxime de l'apôtre S. Paul: *Mihi vivere Christus est et mori lucrum:* « Le Christ est ma vie et la mort m'apparaît comme un gain magnifique. » Qui de nous, ce soir, préférerait verser son sang plutôt que d'abjurer sa foi? Cherchez à les compter et veuillez les nommer. S'il en est ainsi, c'est un immense malheur, et mille fois mieux vaudrait être moins nombreux et plus parfait.

O mon Dieu! pour la gloire de votre religion sainte et pour le salut de notre chère France, envoyez-nous des chrétiens robustes et convaincus. Dans leurs rangs, nous irons recruter tout à la fois et des hommes du devoir et des soldats intrépides, sur la tombe desquels, la patrie reconnaissante gravera plus tard l'immortelle oraison funèbre des Machabées: « Ils ont donné joyeusement leur vie pour la cause de Dieu et l'honneur de leur pays. »

Conclusion. — En attendant cette heure bénie, Mes chers auditeurs, efforçons-nous en ce qui nous concerne, de placer nos esprits et nos cœurs, sous les bénignes influences de la lumière et de la grâce évangéliques. Vous le verrez: de vos esprits divinement éclairés et de vos cœurs sanctifiés par la vertu des sacrements sortiront et la joie la plus douce et la tranquillité la plus profonde: joie, tranquillité, que personne ne pourra vous ravir: *Gaudium vestrunt nemo tollet a vobis.* La paix et la sérénité deviendront votre héritage et sur vos fronts, ou verra briller comme un rayon mystérieux, la vivante image de la paix céleste que vous goûterez au dedans. Or, dites-le moi, quelle joie de la terre pourrait entrer en comparaison avec un pareil bonheur?

La joie qui vient des richesses est à la merci des coups de la fortune. Que de fois la hideuse banqueroute précipite subitement dans la misère la plus noire, les familles les plus opulentes !

La joie qui vient des honneurs est à la merci de l'opinion des hommes. Il suffit d'un vote malencontreux pour renverser un ministre.

La joie qui vient de la santé... interrogez l'agonisant sur sa couche de douleur... la santé ne résiste pas aux assauts de la maladie.

La joie qui vient de la beauté... Ah ! la beauté... quand je vois ce don terrible et fatal resplendir sur un visage de vingt ans, je m'attriste aussitôt, car je songe aux ruines irréparables que le temps fera demain.

Mais rien, absolument rien, ni les menaces de César ni les caprices de la fortune, ni les injustices du sort et des hommes ne sauraient me ravir le témoignage d'une bonne conscience. C'est la plus douce consolation du chrétien sur la terre, en attendant les magnifiques récompenses qu'elle lui méritera dans la bienheureuse éternité. Ainsi-soit-il.

Quatrième Mardi

DISCOURS SUR LE DOUTE

Jesus ait illi: Modicæ fidei, quare dubitasti.

Et Jésus dit à l'apôtre Pierre: Homme de peu de foi, pourquoi donc avez-vous douté ? (S. Mathieu, XIV, 31.)

MES CHERS AUDITEURS,

Quand j'étudie avec attention les tendances de notre siècle, afin de discerner, soit les craintes qu'il peut m'inspirer au point de vue religieux, soit les espérances que je puis fonder sur lui, je le surprends victime d'un mal qui le conduira certainement à la décrépitude et à la mort, si les remèdes les plus énergiques ne sont pas mis promptement en œuvre pour le neutraliser et le guérir. Ce mal, je vous l'ai signalé par incidence dans mon dernier discours et j'estime nécessaire de l'examiner ce soir plus consciencieusement. Dans le langage philosophique, il se nomme le scepticisme, dans la langue

vulgaire c'est le doute, qu'un poète contemporain a caractérisé dans les vers suivants :

> Souvent le front baissé, l'œil hagard, sur ma route
> Errant à mes côtés, j'ai rencontré le doute,
> Être capricieux, craintif, qui chaque fois
> Changeait de vêtement, de visage et de voix[1].

Le portrait est fidèle, Mes Frères, et Notre-Seigneur Jésus-Christ a bien le droit de nous adresser le reproche qu'il faisait à son premier apôtre : Gens de peu de foi, pourquoi doutez-vous ainsi ? Voyez-mêmes ce qui se passe.

Dans la vie de tout homme, comme dans l'histoire du monde, si nous remontons à son berceau, nous rencontrons un âge d'or, un paradis terrestre tout rempli de la présence de Dieu. Au sortir de l'enfance et des mains de l'Église qui a pris soin de son éducation première, l'adolescent qui a grandi sur les genoux d'une pieuse mère et sous les yeux d'un père chrétien, savoure à longs traits les joies profondes qui naissent d'un cœur innocent et de la tranquille possession de la vérité. Il n'ignore rien, mais absolument rien de ce qu'il doit connaître, pour ordonner et conduire sagement sa vie. Il sait parfaitement, d'où il vient, la route qu'il doit suivre et le terme où il aboutira. Que de sceptiques de trente ou quarante ans, s'ils nous racontaient leurs premières années, nous diraient avec une profonde mélancolie, comme Hégésippe Moreau :

> Autrefois pour prier mes lèvres enfantines,
> D'elles-mêmes s'ouvraient aux syllabes latines,
> Et j'allais, aux grands jours, blanc lévite du chœur,
> Répandre devant Dieu, ma corbeille et mon cœur.

Revoyez cet adolescent dix ou vingt ans plus tard. Comme tout est changé et quelle sombre nuit enveloppe sa marche incertaine ! Interrogez-le sur son avenir, il vous répondra : Mais y a-t-il une éternité, un ciel ou un enfer ? — Sur Dieu et sur Jésus-Christ — qu'est-ce que Dieu et Jésus-Christ si tant il soit vrai qu'il ait existé, n'est-il pas un homme comme les autres ? — Sur son âme immortelle ? Mais, avons-nous une âme ? Ce qui pense en moi, ce qui aime, ce qui veut, cet être qui jouit ou qui souffre, qui chante ou qui pleure, est-il vraiment distinct de mon corps qui va bientôt périr ? Si nous passons des croyances aux devoirs, même incertitude. Les prescriptions du code criminel règlent sa conduite et certaines exigences consacrées par l'opinion publique forment sa conscience. En dehors de ces freins extérieurs, il n'y a plus rien

1. Brizeux.

pour l'arrêter ou le pousser en avant. Le bien et le mal se confondent dans sa volonté, comme l'erreur et la vérité se sont confondues dans son intelligence. Suspendu entre la foi de son enfance et l'incrédulité de sa jeunesse, il flotte incertain comme ces damnés de la divine comédie qui sont repoussés tout à la fois, par le ciel et par l'enfer. Étonnez-vous maintenant que la religion ne tienne plus aucune place dans sa vie. Sa vie? Hélas! elle se réduit bientôt à la satisfaction des appétits. Elle est ou noyée dans les amertumes du travail ou distraite par le tumulte des plaisirs, mais elle se passe dans une effroyable insouciance, relativement à toutes ces questions qui doivent être pour un homme sérieux l'objet d'une préoccupation constante parce qu'elles sont d'une importance capitale. Cherchons donc à connaître les causes et les conséquences de cette terrible maladie du doute.

I. — *Causes de nos doutes.* — Je veux signaler cinq causes principales de nos doutes en matière de religion : 1° Une tendance naturelle ; 2° la science ; 3° l'ignorance ; 4° les passions ; et 5° les mécomptes de la vie.

1° Nos tendances naturelles. Il faut avouer, Mes Frères, pour rester dans la vérité, que, depuis la chute originelle, le doute a ses racines dans les profondeurs de l'âme humaine, et qu'il peut, à certaines heures, germer et faire explosion dans la vie la plus chrétienne et même la plus sainte, comme une plante parasite et malfaisante, dans les champs cultivés avec le plus de soin. Faut-il vous citer ici l'exemple de S. Thomas, que, nous pouvons bien, dans cette circonstance, nommer l'apôtre du doute. Il avait vécu dans l'intimité de Jésus-Christ, auditeur de ses discours et témoin de ses miracles. Plus d'une fois, il avait entendu le Maître annoncer sa mort prochaine et prophétiser sa résurrection glorieuse. Qu'arrive-t-il? au moment décisif, le doute s'empare de son âme. Sûrs de n'avoir pas été trompés et incapables de mentir, les autres apôtres ses frères, lui racontent l'heureuse nouvelle, il se refuse à les croire. Il demande à voir de ses yeux et à toucher de ses mains le corps sacré du Sauveur, qui sait, si on lui dit bien la vérité? — Qui sait? Oh! que de fois nous nous posons cette question avec une poignante anxiété! et nous nous la posons ordinairement à l'endroit des personnes qui nous tiennent le plus au cœur. Qui sait, si je suis encore aimée de mon époux, se demande une pauvre femme, après quelques années ou même quelques mois de mariage. Qui sait, se demande l'homme à son tour, si je puis toujours compter sur le dévoûment de ce vieil ami ou l'affection de

mes enfants? « Hélas ! s'écriait Alfred de Musset, ce sceptique « désolé, combien de malheureux a fait cette parole ! Combien « de désastres et de morts ! combien de coups de faulx « terribles dans les moissons prêtes à pousser ! Combien de « familles où il n'y a plus que des ruines, depuis que ce mot « s'y est fait entendre ! Qui sait? Qui sait? parole infâme. »

C'est donc certain, le germe du doute, comme le germe de l'erreur, comme le germe de la concupiscence, a été déposé dans nos âmes, ainsi qu'un levain mortel par la faute originelle, mais sous l'empire de quelles influences va-t-il fermenter et devenir l'aliment unique et malsain de certaines intelligences? Évidemment les causes vont varier aves les situations.

2° Il en est qui arrivent à douter de la religion au nom de la science. Si ces hommes là se rencontraient dans cet auditoire, je leur dirais : Messieurs, méditez bien ces deux paroles de Bacon, le grand chancelier de Vérulam : 1° Toute science est puissance, *Scientia et potentia in idem concidunt* ; 2° la demi-science peut éloigner de Dieu, mais la science totale ramène infailliblement à lui, *Itaque certissimun est atque experientia comprobatur leves gustus in philosophia movere fortassis ad atheismum sed pleniores haustus ad religionem reducer*. J'ajouterais : soyez profondément humbles, à l'exemple de tous les grands génies, et demandez-vous bien si vous ne faites pas fausse route. Quand vous déclarez le surnaturel aboli au nom du mouvement scientifique ; quand vous rejetez dans le champ des pures hypothèses toute proposition religieuse qui ne se traduit point par une formule algébrique ; quand vous vous obstinez à ne reconnaître pour arriver à la vérité que le seul procédé des démonstrations mathématiques. Sachez-le bien, afin de vous donner le triste plaisir de détruire le christianisme du même coup, vous ruinez la critique, l'histoire, la littérature, la philosophie, toutes les sciences qui reposent sur l'instinct, le sentiment, le témoignage, en un mot tout ce qui n'est pas le chiffre, et par ce seul fait, vous vous mettez en guerre avec les tendances les plus légitimes et les plus impérieuses de la nature humaine.

3° Mais croyez-moi, Mes chers auditeurs, après avoir fait la part de ceux qu'une demi-science conduit au scepticisme, tandis qu'une science complète leur aurait apporté d'inébranlables certitudes, c'est surtout l'ignorance des choses religieuses qu'il faut rendre responsable de la terrible maladie dont nous souffrons.

Chez les vieillards de notre époque, cette ignorance tient au malheur des temps où ils ont vécu. Quand je songe à la situation de la France, il y a quatre-vingts ans ; quand je vois, sur quelles ruines sont nés et ont grandi nos pères, je les

plains du plus vif de mon cœur. Hélas ! tout leur a manqué, l'instruction, le bon exemple, les traditions de la famille, l'enseignement du prêtre et surtout ce recueillement de l'âme, patrimoine des générations croyantes, qui, après avoir appliqué notre jeunesse à l'étude et à l'amour de la religion, éclaire nos fronts pour le reste de la vie d'une sérénité qui ne s'efface plus.

Chez nos contemporains, cette ignorance vient des sources empoisonnées où ils vont désaltérer leurs âmes. La première communion une fois faite, et le catéchisme, quand on le conserve, relégué sur un rayon poudreux de la bibliothèque, s'occupe-t-on sérieusement des questions religieuses, et travaille-t-on consciencieusement comme on devrait le faire à fortifier ses convictions par de saines conversations ou des lectures vivifiantes ? Hélas ! non, la brochure nouvelle, les revues en vogue, le roman ou la pièce de théâtre au scandale retentissant, tels sont, au point de vue intellectuel, les aliments ordinaires des plus lettrés. Quant à la foule elle se contentera d'une feuille quotidienne dont l'esprit est systématiquement hostile et qui ne saurait entamer une discussion théologique, sans éveiller aussitôt dans l'âme de ses lecteurs les plus détestables préjugés. Ajoutons encore à cette pauvreté d'idées religieuses, la répugnance instinctive que l'homme éprouve depuis le péché, quand il doit faire un retour sérieux sur lui-même ; la frayeur que lui inspirent les vérités du christianisme, l'empressement avec lequel il se livre à la dissipation, sa complète indifférence pour tout ce qui dépasse le niveau des intérêts terrestres et vous comprendrez sans peine, qu'à un moment donné, les mots, Dieu, vérité, vie future ne trouvent plus aucun écho dans cette âme appesantie.

Comment voulez-vous qu'il en soit autrement ? Pendant que toutes les forces et les facultés de l'homme se développent et s'affermissent par l'exercice de quinze à trente ans ; seule, l'instruction religieuse ne progresse pas. Elle reste ce qu'elle était dans la première enfance, rudimentaire et bien vite oubliée, parce qu'elle est ensevelie sous les mille préoccupations de la vie quotidienne. On cultive toutes les régions de l'âme, excepté la plus intime, qui languit stérile et désolée, comme une terre inféconde et maudite. N'est-il pas évident que le sens des choses divines doit s'étioler et périr ? Aussi voyez ce qui se passe : la grande majorité de nos contemporains, ne songe pas un seul instant, malgré les années qui s'en vont et la mort qui arrive, que nous avons une âme à sauver.

4° Que dire des passions comme source de scepticisme en matière religieuse ? Observez attentivement et vous constaterez

bien vite cette coïncidence douloureuse : l'âge des défections dans le christianisme est précisément l'âge où l'homme se livre et s'abandonne aux mauvaises joies de l'âme, *Mala gaudia mentis.* Concluez et vous ne vous tromperez pas, que le vrai motif de la plupart de nos apostasies, n'est pas la sainte obscurité de nos mystères, mais la chaste austérité de nos préceptes. Tous ces esprits soit disant sceptiques, ne sont le plus souvent que des cœurs en détresse qu'il faut secourir et des consciences malades qu'il faut guérir. C'est le mot de l'Écriture : *Dixit impius in corde suo*, *non est Deus :* « L'impie a dit, non pas dans son intelligence, par la force du raisonnement, mais dans son cœur, il n'y a point de Dieu. » Écoutez le commentaire de cette divine parole, donné de siècle en siècle, par tous ceux qui ont observé la nature humaine. Voici Platon : « quiconque se livre soit à la volupté soit à la colère, n'aura que des pensées mortelles. » — S. Paul ne parle pas autrement des hérétiques de son temps : « Parce qu'ils ont perdu leur bonne conscience, ils ont fait naufrage dans la foi. » — Vauvenargues au XVIIe siècle : « chez la plupart des gens du monde, c'est le cœur qui doute ; aussi, quand le cœur se convertit, tout le reste suit. » Un philosophe allemand, Tholuck : « Toutes leurs négations, tous leurs doutes, mes amis, que sont-ils ? un reflet de la noirceur de leurs âmes, » car en vertu d'une loi providentielle aussi sage que juste, l'homme ne peut mettre dans sa tête, ce qui n'entre pas dans son cœur et, lorsqu'il raidit sa volonté contre le bien, il ferme aussi son intelligence à la vérité.

Et ne l'oublions pas, il ne suffit pas de mettre un terme à ses désordres pour mettre un terme à ses doutes, car ici l'effet survit malheureusement à la cause, quand la passion est usée par l'âge ou la défaillance, la fatigue ou la satiété, l'âme garde encore les traces de son funeste empire. Elle a creusé dans notre vie morale des sillons si profonds ; elle a imprimé soit à nos pensées soit à nos sentiments une direction si puissante, qu'il est bien difficile de combler l'abîme et de résister efficacement à l'impulsion donnée. De plus, assurément le mystère est insondable, mais il est certain, les fautes qu'on a cessé de commettre ne subsistent pas moins dans la conscience comme des fautes qui ont été commises et constituent je ne sais quelle infernale solidarité de l'âme avec le mal qui ne peut être rompue que par l'expiation, comme elle a été formée par la licence.

5° Enfin, le doute naît encore dans notre vie morale par le désenchantement du monde. Incontestable vérité, les déceptions qui font périr en nous la foi humaine, mettent également en péril notre foi religieuse, quel est celui de nous qui n'a pas

fait cette sanglante expérience? Les illusions de la jeunesse ne durent pas toujours et l'heure sonne bien vite où la simplicité de l'âme se déflore au contact des réalités lamentables. Dans la candeur et l'innocence de vos vingt ans, vous croyez que les hommes sont sincèrement bons, quand ils en ont l'air; que leurs discours sont le miroir fidèle de leurs pensées ou de leurs sentiments, que les âmes n'ont pas de fard et que les visages ne portent pas de masque... Oh! enfant trop naïf, attendez un peu... à votre tour, vous apprendrez combien les amis sont peu fidèles et les convictions intéressées, quand vous aurez deviné, senti, pénétré, cachés sous un orgueil ou un despotisme révoltant, les vices ou l'incapacité de ceux qui sont en haut, l'inconstance, la platitude et la servilité de ceux qui sont en bas; quand vous aurez souffert de l'injustice et que vous vous serez heurté à l'égoïsme; quand vous aurez multiplié les ingrats sous vos bienfaits et que vous aurez découvert dans le fond de l'âme humaine, colorés de spécieuses apparences, les sentiments les plus haineux, les plus vils et les plus révoltants; vous vous demanderez, vous aussi, si la société n'est pas un traquenard ou une forêt de Bondy, si la vie n'est pas une gageure où le prix, en dehors de toute valeur et de tout mérite personnel, revient au plus fort, et la palme au plus menteur ou au plus rusé, ces épreuves qui fortifient la piété du chrétien, ruinent presque toujours la foi infirme du mondain. Beaucoup d'hommes faiblissent dans cette expérience, et en doutant de leurs semblables, ils arrivent insensiblement à douter de Dieu lui-même. « Logiquement, c'est après avoir douté de Dieu, disait un orateur contemporain, le père Caussette, que l'homme devrait cesser de croire à ses semblables, mais par une contradiction inexplicable, c'est quand il ne croit plus à ses semblables, qu'il en vient à douter de Dieu. » Il se fait sceptique à force de déceptions. « Je ne crois plus à rien et à personne », tel sera son dernier mot sur les choses de la terre et du ciel. A la douleur qui brise le cœur, ne tarde pas à succéder le doute qui le durcit et qui le bronze. Or, Mes Frères, la foi catholique seule peut remédier à ce mal dont il nous reste à constater les désastreuses conséquences, car, ainsi que l'a très bien dit M. de Maistre: « Le doute est une mouche importune qui bourdonne sans cesse, autour de l'intelligence humaine. La philosophie spiritualiste le chasse, mais la mouche revient. La religion le tue, et franchement, c'est un peu mieux.

II. — *Désastreuses conséquences du doute.* — Pascal, Mes Frères, le grand Pascal a voulu nous donner une idée de ce qui

se passe dans l'âme du sceptique et il lui prête ce monologue qui me donne le frisson : « Je ne sais qui m'a mis au monde, « ni ce que c'est que le monde, ni que moi-même. Je suis dans « une ignorance terrible de toutes choses. Je ne sais ce que « c'est que mon corps, que mes sens, que mon âme et cette « partie même de moi qui pense ce que je dis, qui fait réflexion « sur tout et sur elle même et ne se connaît non plus que tout « le reste. Je vois ces effroyables espaces de l'univers qui m'en- « ferment et je me trouve attaché à un coin de cette vaste éten- « due, sans que je sache, pourquoi je suis plutôt placé en ce « lieu qu'en un autre, ni pourquoi ce peu de temps qui m'est « donné à vivre m'est assigné à ce point plutôt qu'à un autre « de toute l'éternité qui m'a précédé et de toute celle qui me « suit. Je ne vois que des infinités de toutes parts qui m'enfer- « ment comme un atôme et comme une ombre qui ne dure « qu'un instant sans retour. Tout ce que je connais est que je « dois bientôt mourir ; mais ce que j'ignore le plus est cette « mort même que je ne saurais éviter.

« Comme je ne sais d'où je viens, aussi, je ne sais où je « vais ; et je sais seulement, qu'en sortant de ce monde, je « tombe pour jamais ou dans le néant ou dans les mains d'un « Dieu irrité, sans savoir à laquelle de ces deux conditions « je dois être éternellement en partage. Voilà mon état plein « de misères, de faiblesses, d'obscurité. Et de tout cela, je « conclus que je dois donc passer tous les jours de ma vie, « sans songer à chercher ce qui doit m'arriver. Peut-être que « je pourrais trouver quelques éclaircissements dans mes « doutes; mais, je n'en veux pas prendre la peine, ni faire un « pas pour les chercher ; et après, en traitant avec mépris ceux « qui se travailleront de ce soin, je veux aller sans prévoyance « et sans crainte tenter un si grand événement et me laisser « mollement conduire à la mort dans l'incertitude de l'éternité « de ma condition future. »

Et Pascal poursuit avec sa logique impitoyable « Qui sou- « haiterait avoir pour ami un homme qui discourt de cette « manière ? qui le choisirait entre les autres pour lui commu- « niquer ses affaires ? qui aurait recours à lui dans ses « afflictions ? et enfin, à quel usage de la vie le pourrait-on « destiner ? »

Tels sont les ravages du scepticisme au dedans, mais il n'est pas moins pernicieux, dans l'influence qu'il exerce au dehors. Impuissant à produire quelque chose de nouveau et de meilleur que ce qu'il a détruit dans nos âmes, impuissant même à créer quoique ce soit, ce n'est que par des ruines que le doute affirme son existence et marque son passage.

Sous son empire, les esprits s'affaiblissent, les caractères s'abaissent, les volontés sont prises de la fièvre du changement et la vie devient un fardeau intolérable; car, notons bien ceci, une fois enraciné dans l'intelligence, le doute ne s'arrête pas aux questions religieuses, mais il envahit toutes les sphères de la vie domestique et sociale. Pour vous convaincre de cette vérité, considérons un peu la situation de la France, à l'heure où je vous parle. Tout le monde le reconnaît, la grande maladie de notre pays, sa plaie la plus profonde, c'est la manie de douter de tout qui s'est emparé des esprits:

Eh bien! examinons les conséquences.

1° Où en sommes-nous au point de vue intellectuel?

Aujourd'hui, les principes sont détruits. Nous croyons ce que bon nous semble et nous affirmons avec une impérieuse autorité, tout ce qu'il nous plaît de penser. Par conséquent, plus de règle pour distinguer le beau du laid, le vrai du faux et le bien du mal. Aussi et je ne crains pas d'être démenti, la plupart des œuvres de la pensée moderne sont marquées, les unes au coin de l'ignorance, les autres au coin de la présomption et toutes accusent dans leurs auteurs ou défaut de convictions profondes au absence complète de réflexions solides. Nul siècle n'aura plus écrit que le nôtre et nul ne léguera peut-être plus mince héritage à la postérité. Quand je vois dans quelle anarchie intellectuelle, nous sommes tombés, je suis tenté parfois de m'écrier: Heureux ceux qui ne savent pas lire! En d'autres circonstances, je me demande ce que pensera de nous dans cent ans, l'homme de génie qui, nos œuvres à la main, formulera son appréciation sur notre valeur intellectuelle. Sans doute, il rendra de solennels et légitimes hommages à nos progrès scientifiques, mais ensuite? mais, quand il étudiera notre vie littéraire? Entendons le résumer son jugement dans cette phrase terrible et vengeresse: « La licence effrénée en littérature, un éclectisme infécond en philosophie, la fantaisie personnelle dans les arts, les tableaux vivant au théâtre, le fanatisme dans l'histoire, l'indifférence systématique pour le bien ou pour le mal en politique, tel est le bilan intellectuel du XIX° siècle.

2° Où en sommes-nous au point de vue du caractère?

Je définis le caractère la volonté ferme, inébranlable de marcher vers un but clairement déterminé par des voies très nettement tracées. L'homme de caractère fait son choix, une fois pour toutes, entre les doctrines qui s'offrent à lui et les causes qu'il peut servir. Son choix arrêté, il consacrera ses forces et sa vie à la défense de son opinion et de ses amis.

Trahi par la fortune, vaincu et délaissé, il continue à vouloir, ce qu'il voulait quand les circonstances lui étaient favorables et que ses contemporains le couvraient d'applaudissements. Or, Mes Frères, en dehors des visées mesquines du plaisir ou de l'ambition, dans cet effondrement total des convictions généreuses où sont les buts élevés proposés à la volonté de l'homme? Pour ma part, je n'en rencontre pas. « Personne n'a plus de caractère dans ce temps, disait Jouffroy et par une bonne raison, c'est que, des deux éléments dont le caractère se compose, une volonté ferme et des principes arrêtés, le second manque et rend le premier inutile. » C'est juste: on n'embrasse pas d'amers sacrifices sur la foi d'un « peut-être ». Aussi, comme les cœurs battent mollement, si tant est qu'ils battent encore! avec ses convictions, l'âme a perdu ses saintes énergies, sa vive flamme et l'enthousiasme sacré qui la précipitait dans l'héroïsme. Ne parlez plus à ces gens-là de grandes causes à servir, d'austères devoirs à remplir, de drapeau à défendre et d'honneur à outrance... causes, devoirs, honneur, drapeau, que peuvent signifier ces mots, pour ces êtres sceptiques et blasés!

Briser comme Lamoricière son épée ou se condamner comme Lacordaire au silence, descendre des hauteurs d'une position brillante et se vouer à l'humilité d'une vie obscure, plutôt que de servir contre sa conscience et de manquer à sa parole... c'est commettre, à leurs yeux, une maladresse insigne. On compromet sa carrière, on ne fera pas son chemin. Quand notre antique Berryer est descendu dans la tombe, sans décoration sur sa toge d'avocat, mais avec l'étoile de l'honneur sur le front mourant, comme il avait vécu pendant près d'un siècle, avec un seul serment juré et fidèlement gardé, ils ont vu passer sans comprendre, ce paladin d'un autre âge. Lorsque, il y a vingt-cinq ans, d'héroïques jeunes gens, les plus beaux noms de France, inondaient de leur sang les plaines de Castelfidardo, immortalisant leur mémoire par une défaite aussi glorieuse que la victoire l'était peu; il y a eu dans notre pays, si chevaleresque autrefois, des plumes vendues au poids de l'or, pour traiter d'imbéciles ou de fanatiques ces grandes victimes d'une sainte cause abattue.

Sublimes délicatesses de la vertu: sentiment passionné du devoir, amour desintéressé de tout ce qui est vrai, de tout ce qui est bien et de tout ce qui est beau, courageuse ardeur de la parole mise au service du droit méconnu ou de la justice outragée, taisez-vous. Votre temps est passé et vous ne pouvez plus être compris aujourd'hui, où toute la science réside dans le chiffre et où le succès est devenu le thermomètre de la moralité.

Et ce sont des hommes de trente ans qui formulent ces doctrines abominables ! mon Dieu ! quel génie malfaisant a troublé ces intelligences, cautérisé ces consciences et putréfié ces cœurs ? Le doute.

Inutile d'ajouter que les mœurs aussi se dégradent en raison directe de l'affaissement des caractères, car être sans principes et vivre sans conduite sont des expressions exactement synonymes dans la langue des peuples. Tout paraît permis à qui doute de tout.

Comment ! voilà des infortunés qui, sans cesse, se demandent comme Pilate : Qu'est-ce que la vérité ? comme Bayle : « Y a-t-il un Dieu, un ciel et un enfer ? Qu'est-ce que le bien et où est le mal ? » Et vous les croiriez assez forts pour résister aux sollicitations de l'intérêt ou de la passion ? Hélas ! ce miracle n'est pas possible, et tous ces doutes malfaisants qui voilent aux regards de l'homme, les réalités augustes du besoin de Dieu, des récompenses ou des châtiments de la vie future, le précipitent habituellement dans le déshonneur de la vie présente.

3° Comprenez-vous maintenant, mes chers auditeurs, d'où sortent et les douleurs de la vie domestique et les périls de notre vie sociale ? La même raison qui vous fait douter de Jésus-Christ, Messieurs, vous fera douter de la fidélité de vos femmes, du dévouement de vos amis et de l'affection de vos enfants. Vous vous refusez à courber le front devant l'autorité de Dieu parce que vous doutez de lui, vous ne donnerez à ceux qui vous gouvernent qu'une obéissance défiante et intéressée, parce que vous douterez aussi de leur prudence et de leur sagesse. Dociles à votre exemple, les masses vont douter de la probité de leurs magistrats, comme vous leur avez appris à douter de la sincérité du prêtre. Vous voilà forcés de leur ouvrir les horizons des biens de la terre, puisque vous leur avez fermé les horizons des biens du ciel, et vous ne pouvez plus compter sur le respect des lois humaines du moment où vous abolissez le respect des lois divines, qui ne voit la conséquence d'une pareille situation ? Alors les gouvernements errent à l'aventure livrés aux fureurs des séditions populaires, comme ces navires égarés sur l'océan et qui deviennent la proie des tempêtes, parce que le pilote ne trouve pas de fond pour jeter l'ancre du salut. « Si j'avais dans mes mains le « bienfait de la foi, disait un homme d'État, M. Thiers, je les « ouvrirais sur mon pays. J'aime cent fois mieux une nation « croyante qu'une nation sceptique. Une nation croyante est « mieux inspirée, quand il s'agit des œuvres de l'esprit et « plus héroïque, quand il s'agit de défendre sa grandeur. »

4° Dégoût de la vie. Oh ! comme la vie se change bien vite

en un fardeau intolérable, au sein de ces sociétés qui marchent égarées dans de mortelles ténèbres, parce qu'elles sont travaillées par ce terrible mal du doute. Tôt ou tard dans certaines âmes que Dieu choisit pour donner un grand exemple, il engendre le désespoir et la mort. « Quand l'homme ne croit « plus au monde présent, disait le père Lacordaire, et que le « monde futur ne lui est pas apparu pour le soutenir, la vie « lui devient un affreux martyre. Qu'est-ce que vivre, quand « tout est mort ? Qu'est-ce que vivre, quand la vérité ne touche « plus l'intelligence, ni l'amour le cœur, quand les sens eux-« mêmes sont dédaigneux de la volupté ? Un regard fixe mais « sans vue tient immobile le désespéré. Il écoute, et nul bruit « ne lui arrive ; aucun ami n'ouvre sa porte, aucune main ne « touche plus la sienne. Un abandon infini répond à l'abandon « qu'il fait de lui-même. C'est alors que l'ange des jugements « lève son glaive ; mais, il ne frappera pas, il a l'ordre de ne « pas frapper. Le coupable doit être le bourreau et retrancher « dans un supplice sans remords une vie sans valeur. »

Que d'infortunés, ont fini par aboutir à cette épouvantable catastrophe ! Nous les avons vu passer au milieu de nous, comme des ombres silencieuses et attristées, au front chargé d'angoisses et s'en aller à l'éternité par la sombre porte du désespoir.

Entendez ces lamentations :

Combien de jeunes cœurs que le doute rongea.
Combien de jeunes fronts qu'il sillonne déjà !
Le doute aussi m'accable, hélas ! et j'y succombe.
Mon âme fatiguée est comme la colombe
Sur les flots du désert, égarant son essor
Et l'olivier Sauveur ne fleurit pas encore [1].

C'est un disciple de Kant, Henri de Kleist qui, en 1811, se brûle la cervelle dans une auberge en s'écriant : « Mon but, mon noble but s'est évanoui. »

C'est Georges Farcy qui va chercher la mort en 1830, au milieu des fureurs de l'émeute :

O Farcy, le linceul aujourd'hui te recouvre
Et, j'en ai peur, c'est lui que tu cherchais au Louvre [2].

En 1855, c'est Gérard de Norval que des passants attardés trouvent pendu à un reverbère dans un carrefour de Paris, etc.

Cet arbre du doute est donc mauvais, puisqu'il produit des fruits de mort. Non, l'homme n'est point fait pour ces tristesses inquiètes et désolées. Ces voies sont mensongères et nous devons pouvoir en sortir.

1. Hégésippe Moreau. — 2. Brizeux.

Conclusion. — Il est temps de conclure, mes chers auditeurs, et de raisonner ce discours déjà trop long.

1° Le doute n'est point raisonnable, car la vérité religieuse peut se démontrer, comme toute autre vérité du même ordre.

2° Deux portes nous sont ouvertes pour sortir du doute, la recherche ardente de la vérité catholique et la pratique de la vertu.

3° Excusable dans certains cas, le doute est ordinairement coupable dans sa cause. Il naît parfois de l'erreur, mais il provient le plus souvent de la négligence ou de l'orgueil, d'un vice de l'esprit ou du cœur.

O mon Dieu, nous vous en conjurons, délivrez-nous à jamais de ces terribles angoisses, en augmentant de plus en plus la foi dans nos âmes : *Domine, adauge in nobis fidem.*

Ainsi soit-il !

Quatrième Jeudi

LA FAMILLE SANS RELIGION

Nisi Dominus ædificaverit domum, in vanum laboraverunt, qui ædificant eam.

Si Dieu lui-même n'édifie pas votre maison, c'est en vain que vous travaillerez à la bâtir. (Ps. 126.)

MES CHERS AUDITEURS,

Nous avons constaté l'heureuse influence exercée par la parole de Dieu (c'est-à-dire l'enseignement de l'Église) sur l'esprit et la conscience du chrétien, tandis que le doute, tel qu'il se révèle aujourd'hui, fait à nos âmes de cruelles et irrémédiables blessures. Nous devrions, Mes Frères, pour rester fidèle au plan que nous avons adopté, vous raconter quels bienfaits cette parole sainte exerce encore sur la société domestique, mais, nous avons déjà traité ce sujet, et ce serait nous répéter sans aucun profit pour vos intelligences. Du reste, nous atteindrons au même but, en étudiant la famille contemporaine, telle qu'elle s'offre à nos regards attristés, quand le christianisme ne vient pas la vivifier de son souffle divin.

Je vous en préviens, mes chers auditeurs, vous allez entendre d'austères vérités et recueillir de douloureuses confidences.

Qu'y puis-je faire? Prêtres de Jésus-Christ, nous sommes, non seulement autorisés, mais forcés par notre ministère, à parler parfois sans atténuation. Au lieu de blâmer la liberté de mon discours, il faut me plaindre, m'aider de vos sympathies et surtout m'écouter avec attention. Je vous le déclare en toute sincérité, loin de moi la pensée et l'intention de jeter sur vos foyers un interdit réprobateur, c'est un dessein tout opposé que je me propose de réaliser en traitant cette question brûlante et délicate. Oui, j'en ai la ferme espérance, après m'avoir entendu, vous apprécierez beaucoup mieux que vous ne l'avez fait jusqu'ici, la paix et le bonheur que vous goûtez à l'ombre de vos sanctuaires domestiques dont vous avez confié la garde à Jésus-Christ et à son Église.

Les trois affirmations suivantes me paraissent incontestables.

1° Sans la religion, la famille se constitue difficilement;

2° Sans la religion, la famille se gouverne mal;

3° Sans la religion, l'éducation des enfants ne donnera jamais que des résultats déplorables.

I. — *Sans la religion la famille se constitue difficilement.* — Que devient la famille dans notre siècle, quand elle prétend se passer de religion? D'abord, mes chers auditeurs, elle se constitue de plus en plus difficilement. C'est un fait constaté par une expérience quotidienne, qui commence à préoccuper fortement les pères et les mères de famille aussi bien que les hommes d'État, si l'homme n'est pas animé de sentiments religieux, il recule épouvanté pendant les beaux jours de la jeunesse, en face du foyer domestique, et retarde jusqu'à la trente-cinquième ou quarantième année, le moment solennel où il enchaînera son cœur et ses mains, dans les liens du mariage. Quelles sont les raisons et d'où viennent les obstacles qui l'empêchent de pratiquer ce grand devoir, imposé par la nature et la société? Viendraient-ils de la femme? Non, Mes Frères, assurément non. Sauf le cas exceptionnel où Dieu l'appelle par une vocation plus haute à la vie religieuse; sauf encore, la nécessité douloureuse où, sans songer à son avenir, elle doit consacrer ses forces à l'entretien d'un père et d'une mère infirmes, comme à l'éducation de ses jeunes sœurs et de ses jeunes frères, rendus orphelins par la mort; comme il arrive souvent parmi les gens du peuple. Toute jeune fille prévoit le jour et l'heure où les vicissitudes de la vie lui créeront une solitude bien faite pour effrayer sa timidité et doit par conséquent, éprouver intérieurement le désir de rencontrer ici-bas, un être qui, tout en lui donnant son nom, la couvre de sa protection tutélaire et auquel, il lui

sera permis de s'attacher par la tendresse et le dévouement, comme le lierre s'attache aux parois d'une vieille tour ou au tronc robuste d'un chêne séculaire, Mais, il faut le proclamer bien haut, l'obstacle vient de l'homme dont la répugnance pour le foyer domestique, semble grandir à mesure que le niveau des eaux divines de la grâce baisse dans sa conscience et qu'il n'écoute plus que les inspirations égoïstes de la nature.

Essayez, par exemple, de peindre à ce Parisien un tableau gracieux et touchant des charmes de la vie domestique; vos descriptions le laisseront insensible et distrait. Dites-lui que, du moment où Dieu ne le destine pas à une vocation plus austère, l'homme a besoin de la femme, comme la femme elle-même a besoin de l'homme; qu'ils ont été créés tous les deux, pour se compléter, se soutenir et se consoler mutuellement; qu'il y a, chez l'un comme chez l'autre, des tendances, des inclinations et des exigences qui réclament impérieusement pour être satisfaites, cette communauté intime, qu'on nomme le foyer de la famille; que si l'homme a reçu de Dieu, résolution, force, intelligence et courage, c'est parce qu'il doit servir de protecteur à la faiblesse native de la femme; que si la femme, à son tour, a reçu de la divine Providence, beauté, douceur, délicatesse et modestie, c'est parce qu'elle doit tempérer, grâces aux suaves influences de sa tendresse la rudesse originelle de l'homme; enfin, montrez-lui son existence fixée définitivement; parlez-lui du bonheur si pur qu'il goûtera, lorsqu'après une journée de soucis et de travail, rentrant le soir dans sa maison, il trouvera des visages souriants pour l'accueillir et des cœurs aimants qui s'empresseront de lui faire oublier les périls et les ennuis de la vie publique..... il vous écoutera froidement ou souriant de ce sourire sceptique et blasé que l'on voit errer si souvent sur les lèvres des jeunes gens de notre époque, il vous prendra pour un poète bucolique roucoulant une pastorale.

Mais vous-mêmes, ne sentez-vous pas que le malheureux est absolument incapable de vous comprendre? Qu'aperçoit-il, en effet, dans le mariage? Est-il pour lui, un état sublime institué par Dieu dès l'aurore du monde, élevé par Jésus-Christ à la dignité d'un sacrement auguste et profondément vénéré par l'Église? Hélas non, il n'y voit qu'un contrat vulgaire ou promettant des joies qu'il a goûtées depuis longtemps ailleurs ou imposant une sujétion qui révolte son humeur indépendante ou des sacrifices qui déconcertent son égoïsme et sa paresse. On compte sur les inclinations de la nature pour remédier à un mal qu'on ne peut plus nier, mais, tenez-vous bien pour avertis, si la nature est votre seul médecin, le mal ira grandis-

sant dans notre pays et prendra peu à peu le caractère d'une incurable plaie, car, la nature, telle que les passions l'ont faite, la nature pousse au plaisir et prend ordinairement peur du devoir. Certes, jamais le règne de la nature ne fut plus brillant qu'au temps où parut Jésus-Christ. Un seul homme commandait à l'univers; les orateurs s'appelaient Hortensius ou Cicéron; les poètes, Lucrèce, Horace ou Virgile; Rome était enivrée de gloire et gorgée de richesses; et cependant, si nous interrogeons l'histoire, nous voyons la jeunesse de cette époque se dérober à l'envi aux fonctions sublimes mais onéreuses de la paternité. En vain, César-Auguste effrayé de la baisse rapide du chiffre de la population, enrichit-il le mariage de magnifiques prérogatives; on répudie ses privilèges. En vain porte-t-il des édits sévères contre le célibat, les chevaliers l'interpellent en plein théâtre et le somment de retirer ses lois. Ils osent même, afin de légitimer leur coupable isolement, lui citer l'exemple des Vestales et s'en autoriser, au risque de s'attirer de la part de l'empereur cette sanglante et ironique réponse : « Puisque, vous prétendez vous justifier par le célibat des Vestales, vivez donc un peu comme elles. »

Du reste, Auguste lui-même ne tarda pas à épouser leurs principes car, il ne fut pas heureux en ménage. On le vit dénoncer et faire condamner à l'exil sa fille et sa petite-fille, les deux Julies, convaincues l'une et l'autre de crimes odieux contre la morale, et quand les Romains vinrent lui demander grâce pour ses enfants, il leur souhaita dans son ressentiment des épouses et des filles semblables aux siennes et le restaurateur de la famille en fut réduit à répéter le vers du poète :

Heureux qui vit sans femme et qui meurt sans enfants[1].

Hélas, mes chers auditeurs, n'en doutez pas, si les croyances évangéliques, ne reprennent pas au plus vite la légitime influence qu'elles doivent exercer sur nos mœurs sociales, nous retournerons bien vite à ces tristes temps; depuis quatre-vingts ans même, nous y marchons à grands pas. Etrange contradiction! Depuis Voltaire, on ne cesse de déclamer avec fureur contre les vœux monastiques. Quiconque se fait un honneur et un devoir de porter une âme angélique dans un corps virginal, afin d'édifier la société par un salutaire exemple et de venir à son secours par ses prières assidues, est condamné d'avance aux railleries amères, aux critiques envenimées et aux calomnies atroces de sophistes éhontés qui, par une monstrueuse inconséquence, entraînant à leur suite

1. Suétone, octobre 1865.

des milliers d'imitateurs, se réfugient à leur tour dans le célibat, mais dans un célibat qui est une flétrissure pour la morale et un scandale pour nos grandes villes. Attendez un peu; la divine Providence saura bien tirer vengeance, même dès ce monde, de ce célibat sans honneur et sans justification. Un jour vient, où ces égoïstes sentant le froid de la solitude qui va glacer leur cœur et se mourant d'ennui dans leur chambre désertée, cherchent pour leur vie au déclin les douceurs de l'intimité domestique qu'ils ont impitoyablement refusées à leur jeunesse. Alors, pris d'un regret tardif, on les voit promenant leur cinquantaine de salons en salons pour rencontrer... faut-il dire une compagne? Non, Mes Frères, une victime; mais, les mères de famille les voient passer avec effroi et les jeunes filles frissonnent à leur aspect, comme l'oiseau timide, sous le regard fascinateur du serpent.

Mais jusqu'à cet âge, mes chers auditeurs, que leur importe, la privation des joies si pures du foyer que nous avons célébrées tout à l'heure? Ils s'en passent d'autant plus facilement que la société contemporaine semble multiplier ses efforts pour les faire oublier en travaillant à les remplacer. N'a-t-on pas aujourd'hui, les agitations de la place publique où fourmillent les nouvelles à sensation continuellement renouvelées par les journaux et les dépêches télégraphiques? N'a-t-on pas les émotions de la Bourse ou du théâtre, les distractions bruyantes du restaurant, du cercle ou du café, pour noyer les chagrins intimes et consoler le cœur de la cruelle solitude à laquelle on l'a condamné? Voulez-vous que je résume en un seul mot, tout ce que je viens de dire sur ce triste sujet? Écoutez cette parole effroyable: Grand Dieu! c'est la parole d'un homme qui va mourir, c'est la parole d'un père donnant à son fils unique, ses derniers conseils dans son testament! « Mon fils, ne vous mariez jamais, et, si vous avez la sottise de le faire, au moins n'ayez pas d'enfants. » Je me rétracte, mes chers auditeurs, je n'ai pas entendu prononcer cette parole. Je l'ai lue, il y a quelques années dans un livre qui fit grand bruit, parce qu'il affichait la prétention de raconter, à peine dissimulée sous un voile transparent, l'histoire d'une brillante personnalité de la haute société parisienne[1]. Un romancier a pu tenir ce langage, mais un père de famille? jamais. Si un homme avait le malheur de descendre jusque-là, ce serait à désespérer du pays qui lui aurait donné le jour. Il faudrait prophétiser sa ruine prochaine et nouveau Jérémie, s'écrier avec larmes: quel homme! quel père et quel siècle!!!

1. M. de Camors, par Octave Feuillet.

II. — *Sans la religion la famille se gouverne mal.* — L'Église catholique. Mes Frères, par la voix du Concile de Trente, exhorte vivement les pasteurs des âmes à prêcher aux fidèles confiés à leurs soins, la grandeur et la dignité du mariage, afin que ceux qui vont bientôt s'engager dans cet état, se proposent toujours une fin noble et élevée : qu'ils s'y préparent sérieusement et qu'ils y vivent saintement. Rien de plus juste et de plus raisonnable.

Eh bien ! Mes Frères, quand lassé des orages d'une jeunesse qui souvent a compromis sa fortune et sa santé et qui toujours a tari dans son cœur les sources vives de la tendresse, l'homme irréligieux se décide enfin à contracter mariage, croyez-vous que ces grandes pensées soient, même pendant un instant, l'objet des ses méditations ? Hélas non. Quel but devrait-il se proposer en choisissant une compagne ? Un seul, Mes Frères, se consacrer sans partage au bonheur de l'enfant qui va sortir des ombres du foyer domestique pour entrer dans sa vie lumineuse comme un soleil ; accomplir un grand devoir, en concourant avec la puissance divine, pour faire passer du néant au bienfait de l'existence, d'autres lui-mêmes, qui, plus tard, perpétueront sa mémoire et deviendront des chrétiens zélés pour l'Église comme des citoyens dévoués à la grandeur et au salut de leur pays... mais voyez ! tantôt c'est l'intérêt cupide qui le pousse : tantôt le caprice aveugle qui le guide, tantôt la passion effrénée qui l'emporte : aussi, comme il procède avec une inconcevable légèreté, dans une affaire aussi grave ! Il peut arriver, par exemple, que la jeune fille ne réunisse pas toutes les qualités morales nécessaires à la paix du foyer domestique, mais pourquoi se laisserait-il arrêter par cette considération, quand il cherche une dot et qu'il l'a trouvée : quand, il est résolu d'avance à tout sacrifier au charme décevant d'une beauté fragile et qu'il peut en cueillir la fleur.

Les jeunes filles de notre siècle, à leur tour, ne sont pas à l'abri de certains reproches. Lorsqu'on les voit, insouciantes et empressées, donner d'un cœur léger, leur main à des hommes sans principes et sans moralité, au caractère difficile, aux antécédents déplorables, on se demande avec inquiétude, (car, en définitive, quelle que soit la pression que les parents puissent exercer sur elles, le dernier mot leur appartient toujours) si elles ont mûrement éxaminé, discuté la question devant leur conscience et devant Dieu, si un précoce amour de l'indépendance et les entraînements de la vanité n'ont pas précipité leur choix ; on se demande surtout si elles ont sondé et pressenti l'avenir. Qu'elles ne l'oublient pas, le mariage est

un acte irrévocable, enchaînant jusqu'à la mort les parties contractantes; on ne saurait donc trop s'y préparer.

Comment? Vous voulez qu'on se prépare au mariage? Mais oui, Mes Frères, et même, il faut s'y préparer très sérieusement. Certes, quand l'Église nous appelle soit au sacerdoce, soit à la vie religieuse, elle nous fait subir un long apprentissage, afin de nous rendre capables d'en remplir dignement les fonctions, pourquoi n'en serait-il pas de même, quand il s'agit du mariage? Les obligations qu'il impose ne sont-elles pas assez sévères, La responsabilité qu'il va faire peser sur la tête des époux n'est-elle pas assez lourde? De plus aux yeux de Dieu, l'état du mariage, dans un ordre d'idées différent, est saint comme le sacerdoce, saint comme la vie religieuse, il faut donc s'y préparer comme on se préparerait soit au sacerdoce soit à la vie religieuse; c'est-à-dire par la prière et l'exercice des vertus nécessaires à l'accomplissement des devoirs de notre nouvelle vocation. Ah! si le jeune homme apportait en douaire à sa fiancée, les croyances fraîches et naïves de sa première communion, un corps virginal, un cœur innocent, une volonté prête à tous les travaux et à tous les périls; si la jeune fille avait à offrir de son côté, la ferveur angélique de son adolescence, une âme résignée d'avance à tous les sacrifices, un cœur ouvert au saint amour et à tous les dévouements, ne serait-ce point, de part et d'autre, la plus magnifique des préparations?

Interrogeons les réalités. Si la religion ne veille pas à nos côtés, pour surnaturaliser nos intentions et sanctifier notre conduite, est-ce ainsi qu'on se prépare au mariage? Ah! vous savez bien le contraire. Les uns s'y préparent, surtout dans les classes pauvres ou laborieuses, par des rencontres toujours dangereuses et des relations trop souvent coupables. Hélas! chaque jour les jeunes filles du peuple font cette expériance mortelle à leur vertu comme à leur réputation. Que d'infortunées subitement délaissées à la veille d'un mariage qu'un misérable leur avait promis, afin de les séduire plus facilement ressemblent à ces coquillages que l'homme abandonne sur le rivage, une fois qu'ils sont dépouillés de leurs perles, et qui, traînant partout leur déshonneur, comme le forçat traîne son boulet, exhalent des gémissements tout aussi stériles que les plaintes de la tourterelle solitaire, sur un rameau sans feuillage. Les autres sont plus prudents, plus honnêtes ou plus délicats, si vous le voulez, mais encore une fois, quels sentiments portent-ils dans leurs cœurs, quand ils se présentent aux pieds des autres?

En présence de jeunes époux agenouillés en face du taber-

nacle, sous la main du prêtre qui va les bénir, je me demande toujours, si ces enfants ont conscience de ce qui se passe en ce moment solennel, car ce n'est pas une simple cérémonie, comme on le croit; une vaine formalité comme le disent les ignorants ou les incrédules, qui s'accomplit dans le temple catholique. Suivant l'enseignement de l'Église, c'est un sacrement qui est administré; c'est le contrat nuptial qui se signe irrévocablement; ce sont deux existences étrangères l'une à l'autre jusqu'ici, qui se rencontrent, s'attirent réciproquement pour se fondre dans une seule et même vie, sous les regards de Dieu, consentant et applaudissant du haut du ciel. Ah! si l'homme avait l'intelligence de cet auguste mystère, il purifierait sa conscience et c'est avec un cœur palpitant d'émotion qu'il se présenterait au sanctuaire. Il n'y viendrait pas, comme nous le voyons trop souvent, tantôt pour condescendre à la prière de sa jeune femme; tantôt pour donner satisfaction à certaines convenances, encore exigées par le monde.

Ces convenances! mais depuis quelques années, beaucoup d'hommes commencent à les dédaigner et à les repousser, sans craindre d'encourir un blâme trop vif de la part de leurs contemporains! Jusqu'à ce jour, tous les peuples avaient invoqué les secours de la religion pour édifier la société domestique, car tous avaient compris que les seules inclinations de la nature ne suffisaient pas pour assurer sa sécurité. Mais, du moment où le code civil a porté les premiers coups à la sainteté du mariage, en s'emparant du contrat, pour faire, de ce qui est sacré par essence, un accessoire du profane, il n'est pas rare de rencontrer de jeunes filles et de jeunes hommes se refusant à donner la moindre consécration religieuse à leur intimité conjugale. Des chrétiens! des enfants qui ont été baptisés et qui ont fait leur première communion, sur le seuil de la maison qu'ils vont habiter ensemble pour la première fois, disent à Jésus-Christ: « Va t'en, car nous n'avons plus besoin toi. Désormais, nous pouvons nous passer de tes enseignements et de tes consolations. » Cyniquement, ils le chassent de leur foyer et, ils sauront bien l'empêcher d'y revenir quand il voudra bénir le berceau des enfants qui vont naître, et sanctifier les angoisses des agonisants qui vont mourir.

Vous devinez sans peine, mes chers auditeurs, quelles seront les conséquences de semblables mariages et ce qui va se passer dans le secret de ces demeures où Jésus-Christ n'est plus connu, prié, aimé et servi; où le Crucifix n'est plus suspendu à la muraille pour conseiller, encourager, protéger et bénir. Bientôt naîtront les antipathies profondes qui vont préparer les voies à de scandaleuses infidélités suivies de

séparations plus scandaleuses encore. Attendez : des écrivains de bas étage vont ramasser dans la fange ces tristes exemples, pour appeler la révolte contre les lois austères instituées par Jésus-Christ et son Église, afin de perpétuer dans le monde la sainteté du mariage. Des orateurs malsains, si tant est que l'on puisse donner le nom d'orateur à de tels misérables (les anciens ne concevaient pas l'éloquence sans l'honnêteté : *Vir bonus dicendi peritus)*, dans des réunions publiques, plus malsaines encore, vont invoquer le divorce, contre l'impitoyable dureté, des liens qui enchaînaient l'un à l'autre, deux êtres qui se sont pourtant passionnément aimés quelquefois et qui ne se supportent plus. Réunis en congrès en 1870, ils ont formulé ce vœu satanique destructeur de toute famille comme de toute société : Le mariage doit être aboli, comme institution civile, politique et religieuse.

C'en est fait, Mes Frères, nos adversaires ont en partie réalisé leurs criminelles revendications. Le divorce vient d'entrer dans nos lois et ne tardera pas à passer dans les habitudes de la nation française. Il va se mettre au travail, il y est déjà; laissons-le poursuivre son œuvre infernale et dans vingt ans vous verrez quelles ruines irréparables auront causé ces doctrines aussi anti-sociales qu'elles sont anti-catholiques.

III. — *Sans la religion, l'éducation des enfants donnera les résultats les plus déplorables.* — On est en droit de se demander, comment seront élevés, les enfants issus de semblables mariages ? Les enfants ! mais permettez-moi d'abord, une réflexion douloureuse. Les enfants sont rares, très rares, dans les maisons que la grâce de Jésus-Christ n'éclaire pas de sa douce lumière, que de foyers silencieux comme un désert et vides comme un ciel sans étoiles où l'œil attristé rencontre à peine un berceau ! que voulez-vous ? L'homme subit l'influence de ses calculs égoïstes, et, depuis qu'elle ne monte plus en pélerinage au Calvaire, la femme ne sait plus se résigner à souffrir comme elle ne comprend plus, qu'elle doit faire consister sa véritable beauté, non pas dans les grâces du visage et les artifices de la parure, mais dans les nombreux enfants qui couronneront sa table et grandiront sous ses yeux, frais, robustes et joyeux, comme les rejetons de l'olivier : *Sicut novellæ olivarum.* — « Soient maudites de Dieu et des hommes, s'écriait Bossuet, les unions dont on ne veut point avoir de fruit et dont les vœux sont d'être stériles. » J'ajoute après le grand évêque : Soient maudites également les grandes villes, qui déciment nos campagnes pour maintenir le chiffre de leur population. Mais enfin, Mes Frères, je reviens à ma question :

Comment sont élevés les enfants qui naissent de pareils mariages? Je ne crains pas de le dire. Ils sont élevés d'une façon tout à fait insuffisante au point de vue religieux et d'une manière tout à fait désastreuse au point de vue du respect.

1° Insuffisance de l'éducation contemporaine au point de vue religieux. — Permettez-moi, mes chers auditeurs, de ne point parler ici des pères et des mères de famille assez dénaturés pour priver l'âme de leurs enfants de toute éducation religieuse. Ce sont là de lamentables exceptions qui, grâces au ciel, n'ont pas encore conquis droit de cité dans notre pays malgré les efforts tentés depuis quelques années pour y réussir en imposant l'enseignement gratuit, obligatoire et laïque. On peut soutenir la thèse de l'enseignement gratuit et demander au contribuable riche ou aisé quelques deniers, pour venir en aide à la détresse intellectuelle des enfants du pauvre. L'enseignement obligatoire trouve aussi des partisans convaincus. C'est un droit et un devoir disent-ils pour l'État de suppléer à l'incurie révoltante de certains pères de famille, car l'ignorance est le pire des fléaux pour les individus comme pour les sociétés. Ce n'est pas la science qui est un mal: c'est l'abus qu'on en peut faire. Mais que l'enseignement soit exclusivemeut remis entre les mains des laïques: j'avoue ne plus comprendre. Nos adversaires ont-ils la conviction, qu'il nous suffit de revêtir un caractère sacré, pour devenir incapables d'élever la jeunesse de l'un et de l'autre sexe, assurément non. Ils savent très bien que nous pouvons voler à la conquête des grades académiques, et nous sacrifier aux fonctions pédagogiques, pour ne rien dire de plus, tout aussi bien que les gens du monde. Alors, pourquoi cet odieux ostracisme? — Pourquoi? parce qu'ils ont juré de bannir la religion de l'enseignement afin de soustraire l'enfance à l'autorité de Jésus-Christ, comme ils travaillent à lui arracher la femme et comme ils se flattent de lui avoir enlevé le peuple. Quoiqu'il en soit, en dehors de quelques exceptions, les pères et les mères de famille, en grande majorité, exigent encore, au moins pour faciliter la première communion, un certain vernis de Christianisme dans l'éducation de leurs enfants, mais un vernis hélas! qui ne sauvant que les apparences, sans rien mettre dans la tête et dans le cœur, ne tarde pas à s'effacer et à disparaître complètement. En effet, Mes Frères, en matière d'éducation, ou la religion est tout ou elle n'est rien et si elle n'est pas tout, tenez d'avance pour assuré, qu'elle exercera fort peu d'influence sur l'âme de vos enfants. Je vais plus loin, quelle que soit l'éducation religieuse que vous ferez donner à vos fils et à vos filles, mes chers audi-

teurs, si l'enseignement de l'école n'est pas corroboré par l'enseignement du foyer domestique, cet enseignement ne produira jamais que de minces résultats, car l'avenir religieux des enfants dépend surtout de l'attitude des pères et des mères de famille. Et prenez garde, pour détruire toute religion dans ces jeunes âmes, il n'est pas nécessaire de leur donner des leçons formelles d'incrédulité, non : il suffit de vous abstenir. Quand bien même, votre parole tendrait à confirmer celle de l'instituteur ou de l'institutrice, vos beaux discours à moins d'être fortifiés par vos exemples, seront toujours frappés de stérilité. Soyez de bonne foi, Mesdames et veuillez me répondre. Quel compte, voulez-vous, que votre jeune fille de dix-huit ans tienne de la piété, si sous ses yeux attentifs, vous ne faites pas vos Pâques? Ce jeune homme de vingt ans, que pensera-t-il de la nécessité de la religion, si son père ne tombe jamais à genoux pour faire une prière ; si jamais, il ne pose le pied dans une Église, le saint jour de Dimanche! N'est-il pas évident, Messieurs, que l'amour de l'indépendance et des passions aidant, il ne tardera pas à marcher sur vos traces faciles?

2° Insuffisante au point de vue religieux, l'éducation contemporaine est désastreuse au point de vue du respect. Du moment où vous cessez d'être religieux, pères et mères de famille, la majesté du Dieu trois fois saint ne brille plus sur vos fronts qui cessent d'être vénérables. Témoins habituels de vos infirmités morales, vos enfants n'aperçoivent plus en vous les représentants de Jésus-Christ et votre autorité perd bientôt tout prestige à leurs yeux. Oh! je le sais, vous vous êtes efforcés de remplacer par la bonté, l'autorité disparue, mais souffrez qu'on vous le dise: la bonté toute seule, sera toujours impuissante à former un homme, et de plus la tendresse dont vous usez, dégénère trop souvent en de molles complaisances ou d'indignes faiblesses. Aussi voyez les conséquences : aujourd'hui, nous tutoyons nos pères et nos mères, comme s'ils étaient nos camarades. Un collégien croit avoir fait merveille, quand il a inscrit au bas de sa lettre, la formule suivante : « Ton fils qui t'aime » et le père de signer à son tour : « Ton meilleur ami. » Quel style! quel oubli des convenances!! quel attentat même à la dignité du chef de la famille!!! Être un ami pour son fils? mais c'est devenir son égal, tandis que le père doit être avant tout, un guide, un modèle, en un mot l'objet d'une vénération profonde. Au XVIIe siècle, qui pratiquait si bien les lois du respect, on parlait autrement. Les lettres de Louis Racine à son père se terminaient invariablement par ces mots: « J'ai l'honneur d'être, avec le plus

sincère attachement, Monsieur et très cher père, votre très humble et très obéissant serviteur et fils. »

Cette insuffisance de sentiments religieux et cette absence de respect dans l'éducation ont donné le jour à une jeunesse que nous avons vue à l'œuvre avant nos malheurs publics et que la presse a flétrie du nom de jeunesse dorée. Selon l'expression consacrée, ces adolescents se croyaient adorables, parce qu'ils savaient monter à cheval, s'escrimer de l'épée, tirer au pistolet et conduire gracieusement un phaëton sur nos promenades publiques. Ah! j'oubliais, ils savaient encore, jouer à la bourse, insulter Dieu, mépriser les conseils des vieillards et déshonorer la femme. Que sont-ils devenus, à l'heure du péril? Ils se sont cachés dans les antres du gouvernement de la défense nationale pour échapper à la gloire de verser leur sang et, maintenant encore, ils sont une croix pesante pour leurs familles et pour notre pays qui se relèvera sans eux et malgré eux de ses ruines, un fardeau ou un opprobre. Or, qui donc sera responsable au tribunal de Dieu de ces vies inutiles et de ces vocations avortées? les parents irréligieux trop faibles pour accomplir leurs devoirs. Beaucoup d'hommes dans notre siècle, s'estiment parfaitement en règle avec leur conscience parce qu'ils ont amassé pour leurs enfants, des richesses qui dispenseront ces mêmes enfants de travailler à leur tour. Quelle grossière erreur? Il vaudrait mille fois mieux leur léguer une modeste aisance et même la pauvreté avec des principes solidement chrétiens que la richesse sans la vertu. Pauvres, ils se livreraient au travail et n'auraient ni le temps, ni les moyens de s'abandonner au vice, tandis que la richesse sans la vertu leur fournit toute facilité de satisfaire leurs passions, en favorisant une oisiveté voluptueuse qui dissipe bien vite les patrimoines les plus opulents, flétrit les plus illustres et tend à corrompre de plus en plus la société.

Conclusion. — Pardonnez-moi, Mes chers auditeurs, le douloureux examen de conscience domestique, auquel je viens de vous faire assister. Encore une fois, je l'ai jugé nécessaire pour vous donner une connaissance plus parfaite des bienfaits répandus par le christianisme sur votre vie intérieure. Souvent, Messieurs, vous aimez à considérer vos bonheurs intimes, comme votre propre ouvrage et non point comme un présent du ciel; comme l'œuvre de votre cœur et non point comme un don de Dieu : Hélas vous vous trompez. Rappellez-vous les paroles du saint roi David que nous avons choisies pour texte de ce discours : *Nisi Dominus ædificaverit domum in vanum laboraverunt qui ædificant eam :* « Si Dieu n'est pas votre archi-

« tecte, vous ne bâtirez pas votre maison. » Non, ni le cœur, ni le progrès social, ni une inspiration quelconque de la nature, ne sont capables d'assurer le bonheur et la fécondité de la société domestique, c'est Dieu, qui, par son Fils adorable Notre-Seigneur Jésus-Christ, exécute ce magnifique travail.

Ainsi soit-il.

Cinquième Dimanche

L'ÉDUCATION DES ENFANTS

Pater filiis notam faciet veritatem tuam.
C'est le père de famille, ô mon Dieu, qui fera connaître à ses enfants, votre vérité sainte. (Isaïe, XXXVIII, 19.)

MES CHERS AUDITEURS,

Dans notre dernier discours, nous vous avons dit quelques mots seulement de l'éducation des enfants. Nous estimons nécessaire de revenir sur cette question, car, elle est grave et mérite d'être traitée avec plus de développement.

Tous les êtres vivants ont reçu de Dieu, l'insigne privilège de transmettre le bienfait de l'existence à des êtres qui devenant leur image sont appelés à réaliser la même perfection, mais l'homme seul a la conscience et le sentiment de l'œuvre élevée à laquelle il participe. Entre l'être sans raison qui n'a que des instincts et l'ange qui est infécond, l'homme en effet possède et la puissance de se reproduire et l'intelligence de cet auguste mystère.

Or, Mes Chers Frères, vous devinez sans peine, que sur cette question comme sur les autres, le christianisme ne saurait manquer d'ajouter de nouvelles lumières aux enseignements de la raison et vous ne vous trompez pas. Être père ou mère de famille, qu'est-ce donc aux yeux de l'Église ? « C'est préparer, par la génération naturelle, nous répond S. Augustin, une vaste matière à la régénération surnaturelle ; c'est former non seulement d'excellents citoyens pour la patrie de la terre, mais encore de nouveaux habitants pour la patrie du ciel. » *Ut generatio regenarationi præparatur.* Les parents ont donc de grands devoirs à remplir et malheur à ceux qui les méconnaissent ou les négligent, car, ils mettent en péril les intérêts temporels et éternels de leurs enfants. Étudions donc

ce soir, la nécessité de l'éducation dans l'ordre physique, intellectuel et moral, et les moyens de réaliser cette éducation.

I. — *Nécessité de l'éducation.* — Je courrais le risque de vous importuner visiblement, mes chers auditeurs, si j'essayais de vous peindre la faiblesse et l'impuissance originelle de l'enfant. Nulle créature, en effet, n'est plus que lui, dépourvue du nécessaire, en entrant dans la vie. Ses besoins physiques sont plus nombreux et durent beaucoup plus longtemps que ceux des êtres privés d'intelligence. C'est à peine s'il est capable de pourvoir à son entretien, quinze ans après sa naissance. Que vous dirai-je de ses besoins intellectuels et moraux ? Sans doute, il a reçu de Dieu les facultés nécessaires pour arriver à la connaissance de la vérité et à la pratique de la vertu ; mais où sont, et la vérité et la vertu ? Il faut le lui enseigner, car l'enfant ne sait que ce qu'il apprend et son intelligence comme sa volonté, ne se formeront jamais sans instruction et sans éducation. En présence de ces faits, qui ne se discutent pas parce qu'ils sont visibles comme le soleil à son zénith, ou bien il faut accuser la sagesse de Dieu d'avoir manqué de prévoyance envers la plus noble de ses créatures, ou bien il faut confesser qu'elle a certainement imposé aux parents la sévère obligation de remplir, vis-à-vis de leurs enfants, ce triple ministère. Tel est bien le sens de cet axiome qui ne cesse d'être répété : pour être véritablement père et mère de famille, il ne suffit pas de donner la lumière du jour à des enfants, mais aux yeux de Dieu comme de la société, il faut encore les élever.

Élever un enfant ! apprécie-t-on bien, mes chers auditeurs, tous les devoirs renfermés dans cette expression ? Pour les accomplir dans leur plénitude, suffira-t-il au père et à la mère d'écouter la voix de la nature en bornant leur dévouement : 1° à favoriser l'essor de cette fragile créature, soit en la protégeant contre tout accident fatal, soit en développant des forces corporelles ; 2° à l'initier ensuite à la connaissance des sciences humaines afin de lui préparer un brillant avenir ? à faire de lui, en un mot, un être qui se porte bien et qui occupe plus tard, une place honorable ou distinguée dans la société ? — Non, Mes Frères, cela ne vous suffira jamais, si vous êtes vraiment catholiques, car, cette intéressante créature, n'est pas seulement votre œuvre, mais aussi, mais avant tout, l'œuvre de Dieu. Commencée dans le temps, sa carrière doit se prolonger et se perpétuer dans l'éternité. Faire arriver votre enfant, à la dignité d'homme, c'est peu, si vous ne l'élevez à celle de chrétien. Tant qu'il n'aura pas réalisé la perfection de

son être surnaturel ; tant qu'il ne connaîtra pas ses destinées et ses devoirs, tant qu'il n'aura pas contracté l'heureuse habitude d'accomplir fidèlement les commandements de Dieu et de l'Église ; tant qu'il ne sera pas puissamment armé contre les pièges et les séductions que tout homme rencontre sur son chemin, ô pères, ô mères de famille, votre tâche n'est point achevée et, vous ne devez pas plus consentir à vous séparer de lui, que Monique ne consentit à se séparer de son fils Augustin, que l'arbre ne laisse le fruit se détacher de la branche qui le porte, avant de lui avoir fourni les sucs nécessaires à sa maturité. C'est même en procurant la sanctification de leurs enfants que les parents sont appelés à réaliser leur propre sanctification.

Telle était la conviction d'Ozanam, et tel était le touchant programme qu'il se traçait à lui-même, dans une lettre adressée à un de ses amis intimes, M. Foisset, pour lui faire part de la naissance de son premier enfant : « Nous commencerons « son éducation de bonne heure, en même temps qu'il recom- « mencera la nôtre. Car, je m'aperçois que le ciel nous l'envoie « pour nous apprendre beaucoup et nous rendre meilleurs. « Je ne puis voir cette douce figure, toute pleine d'innocence « et de pureté, sans y trouver l'empreinte sacrée du Créateur « moins effacée qu'en nous. Je ne puis songer à cette âme « impérissable dont j'aurai à rendre compte, sans que je me « sente plus pénétré de mes devoirs. Comment pourrai-je lui « donner des leçons si je ne les pratique ? Dieu pouvait-il « prendre un moyen plus aimable de m'instruire, de me « corriger et de me mettre dans le chemin du ciel ? » — Un vieillard sur le point de mourir et qu'avait instruit une longue expérience de la vie, disait à un jeune homme qui sollicitait ses derniers conseils : « Mon ami, si vous avez des enfants, élevez-les pour en faire des chrétiens, il n'y a que cela de bon. »

Oh ! je l'avoue, l'œuvre est difficile. Tout enfant porte en son cœur les germes les plus variés : des aptitudes qui en feront un saint si elles sont heureusement développées et des tendances qui pourront également, en faire un grand criminel, si on ne les enchaine pas. En effet, dès les premières années, on découvre sans peine, au fond de cette âme ingénue, les traces vives de la chute originelle. Il y a, cachées dans la poitrine de cet être charmant qui vous sourit et qui provoque vos tendresses, des inclinations déréglées, qu'il faut absolument surveiller et déraciner, si vous ne voulez pas les voir se transformer plus tard en vices déshonorants. La sensualité, l'égoïsme, le mensonge, l'orgueil, la vanité, la paresse, tous

les fruits mortels du péché, couvent en silence, dans cette nature qui s'éveille lentement à la vie et malheur aux parents, qui ne s'en apercevraient pas ! Il faut, à tout prix, transplanter, greffer, cultiver cet arbre sauvage, c'est-à-dire réformer, changer l'enfant par l'éducation, si vous voulez en faire dans l'avenir, un homme aux instincts élevés et aux passions généreuses. C'est là, nous le répétons, le grand devoir des parents.

Qu'importe que la tâche soit longue et difficile pourvu qu'elle soit possible. Or, écoutons S. François de Sales : « Il n'y a « point de si bon naturel qui ne puisse être rendu mauvais par « les habitudes vicieuses ; il n'y a point aussi de naturel si « revêche, qui par la grâce de Dieu premièrement, puis par « industrie et diligence ne puisse être dompté et surmonté [1]. »

Non seulement la tâche est possible, mais les ressources ne vous manqueront pas pour l'accomplir, si vous le voulez bien. Un jour S. Augustin prononça cette admirable parole : *Ubi amatur, non laboratur, aut si laboratur, labor amatur.* « L'amour nous fait oublier la souffrance ou nous la fait aimer. » N'est-ce pas vous avertir, Mes chers auditeurs, que vous trouverez dans l'amour même que vous portez à vos enfants, les premières forces nécessaires au travail consciencieux de leur éducation. Oui, vous aimez vos enfants et du plus vif de votre cœur. Vous les aimez au point de vous imposer joyeusement les plus amers sacrifices pour leur épargner une larme. Rien ne vous coûte, quand il s'agit de les arracher à la mort, aux étreintes d'une maladie cruelle, ou simplement d'assurer leur avenir temporel. Pourquoi donc, si vous êtes vraiment chrétiens, n'auriez-vous pas le même zèle pour leurs intérêts spirituels ? Sachez donc apprécier l'importance et la beauté du trésor que Dieu a remis entre vos mains. Tant que votre enfant est pur : admirez et vénérez son innocence, Léonidès, le père d'Origène découvrait et baisait avec une respectueuse émotion la poitrine de son fils endormi, car, elle était à ses yeux, le temple de l'Esprit-Saint. Si la vertu de votre enfant chancelle, dites-lui, comme Blanche de Castille à S. Louis : « J'aimerais mieux vous voir étendu mort à mes pieds, que coupable d'un péché mortel. » Si malgré tous vos efforts, la vertu de votre enfant fait naufrage, par vos prières, vos discours et vos larmes, venez comme sainte Monique, au secours de son âme en détresse. Tous les parents devraient être animés de pareils sentiments, car, pourquoi Dieu leur a-t-il inspiré pour leurs enfants, un amour impérissable ? Serait-ce pour les caresser,

1. *Introduction à la vie dévote.*

les fêter, les choyer sans intelligence, les gâter, en un mot, c'est-à-dire pour les amollir comme ces fruits prêts à tomber en dissolution; ou bien pour créer dans ces jeunes âmes des habitudes saines et viriles, qui tremperont leurs cœurs aussi bien que leurs corps et les rendront capables de porter dignement et sans faiblir le fardeau de la vie. Écoutez les grands moralistes du christianisme:

1° Voici S. Augustin : « Vous aimeriez vraiment vos enfants, si « vous les aimiez en Celui qui vous les a donnés, pour que vous « les aimiez. Vous imaginez-vous que vous les aimez, parce « que vous vous prêtez complaisamment à tous leurs caprices? « Vous les entendez blasphémer et vous le supportez sans mot « dire? Vous les voyez fréquenter les théâtres, et vous ne vous « y opposez pas? Vous les voyez se livrer à la luxure et « vous ne les empêchez pas? Vous ne pouvez vous montrer « assez pères pour ne pas hésiter à sévir contre ces fils « indisciplinés[1]? »

2° Voici S. Jean Chrysostôme : « Ce qu'il faut surtout considé- « rer, ce n'est pas, comment on pourra procurer en abondance « aux enfants, l'or, l'argent et les autres biens de ce monde, « mais comment on les enrichira par la piété, la tempérance « et l'acquisition de toutes les vertus[2]. »

A côté de l'amour naturel pour élever vos enfants, Mes chers auditeurs, je trouve aussi les forces surnaturelles que la religion tient en réserve. Au jour de votre mariage, le prêtre qui vous a bénis, a demandé à Dieu le principe de la vie, qu'à l'exemple du vieux Tobie, vous puissiez contempler vos nombreux enfants grandissant pour l'honneur de l'Église et la consolation de vos derniers jours, jusqu'à la troisième et quatrième génération. Croyez bien, Mes chers auditeurs, que ces prières n'ont pas été vaines et si, à votre tour, vous vous faites un devoir, de vous agenouiller chaque matin devant votre crucifix pour implorer les lumières et l'énergie qui conduiront à bonne fin votre sainte entreprise, tenez pour assuré que vous obtiendrez toutes les grâces nécessaires pour réussir.

Enfin, vous serez aidés dans ce travail par vos enfants eux-mêmes. Je vous parlais, tout à l'heure, de défauts naissants à surveiller, et de tendances mauvaises à déraciner; mais à côté de ces instincts dangereux, je rencontre dans ces jeunes âmes d'excellentes dispositions. Elles ont surtout une confiance aveugle à croire tout ce que vous leur direz et une grande docilité, si vous savez bien les prendre, à le mettre en pratique. Puisque vous avez sur vos enfants tout pouvoir, pourquoi

1. *Sermo de temp. barbar...*, tome VI. — 2. *Ibid.*, tome III, p. 337.

donc, ne vous serviriez-vous pas de votre influence, pour les conduire doucement et avec une sainte persévérance à la pratique du devoir? De plus, et gardez-vous bien de l'oublier, ces jeunes consciences ont déjà reçu la visite du Saint-Esprit. La grâce du baptême a déposé au fond de leurs cœurs des habitudes surnaturelles, qu'il dépend de vous d'éveiller et de faire passer en exercices par vos pieuses industries. Quand, au foyer domestique, l'enfant suce avec le lait maternel les principes de la foi catholique; quand il est formé à la vertu par les leçons et les exemples de son père, il se tourne sans efforts, du côté de Dieu, comme ces fleurs qui se tournent du côté du soleil pour s'épanouir.

II. — *Moyens de réaliser l'éducation chrétienne.* — Je vais en indiquer trois principaux: 1° la parole, 2° l'exemple; 3° le salutaire exercice de l'autorité.

Premier moyen d'éducation : la parole. — Il y a des discours dont il faut s'abstenir en présence des enfants et il en est d'autres, qu'il est nécessaire de faire entendre.

1° Paroles dont il faut s'abstenir. — Bien criminels sont les parents qui ne gardent nulle circonspection, nulle contrainte envers les enfants en bas-âge. On les croit absorbés par l'entraînement de leurs jeux : on s'imagine qu'ils n'entendent pas ou qu'ils ne comprennent point: erreur! ils sont bien pénétrants. Ils ont l'air de jouer, mais rien ne leur échappe et telle ou telle conversation surprise à l'imprudence d'un père et d'une mère peut faire sur leur jeune imagination une impression décisive et mortelle. Ici, la morale de l'Évangile vous est connue. « Malheur à celui qui scandalise les petits enfants, nous dit Jésus-Christ, il vaudrait mieux qu'on lui attachât au cou une meule de moulin et qu'on le précipitât au fond de la mer. » La sagesse païenne dans ses moments lucides n'a pas tenu d'autre langage. Ecoutons Juvénal: « La nature « le veut ainsi: les exemples domestiques nous corrompent « plus vite et plus surement parce qu'ils viennent de plus « hautes autorités. On doit aux enfants le plus profond respect: « *Maxima puero debetur reverentia.* O père, si tu prépares quel- « que chose de honteux, songe aux tendres années de ton « fils, quand tu vas commettre un crime, sois arrêté par sa « présence. Malheureux! tu as peur que ton ami qui doit venir « voie les souillures qui déshonorent ton atrium ou ton porti- « que, et tu ne penses pas à ne laisser voir à ton fils qu'une « maison sainte, sans tâche et purifiée de tout vice[1] !

2° Paroles qu'il faut faire entendre. — Mais, il ne suffit pas de

1. Juvénal, satire XIV.

s'abstenir de prononcer des discours imprudents ou dangereux en présence des enfants, il faut encore faire arriver à leurs jeunes oreilles des paroles de vérité et de vertu. O pères, ô mères, que vos discours tombent comme un rayon lumineux et comme une rosée bienfaisante sur l'intelligence de vos enfants. C'est de vos lèvres et non pas d'une bouche étrangère, qu'ils doivent apprendre, qu'il existe un Dieu souverain créateur de toutes choses que nous devons adorer, aimer et prier. C'est vous qui devez leur enseigner qu'ils possèdent une âme immortelle, dont la félicité s'achète dans un monde meilleur par l'horreur du vice et les saintes pratiques du bien dans la vie présente. Puis, voulez-vous corroborer vos leçons par un enseignement supérieur au vôtre? Appelez le prêtre à votre secours, le prêtre, dont les lèvres incorruptibles sont les gardiennes fidèles de la science des choses divines, et dont les mains consacrées sont les dispensatrices des trésors de la grâce. Comme il va compléter merveilleusement et vos premières leçons et vos premiers efforts, si vous le laissez agir. Quand vos fils et vos filles auront pleuré leurs premières fautes à ses pieds et qu'ils auront reçu de ses mains à la table eucharistique, le pain des anges, vos enfants croiront sans peine ce que vous croirez comme ils aimeront ce que vous aimerez: en un mot, vous en aurez fait d'excellents chrétiens.

Telle doit être, Mes chers auditeurs, la première éducation que vous devez donner à vos enfants. Si vous pouviez allez plus loin! S'il vous était possible, d'achever sous l'influence des principes religieux, la formation complète de leur intelligence et de leur cœur, tout serait pour le mieux; mais hélas! vous êtes condamnés les uns et les autres par les impérieuses nécessités de la vie, à chercher en dehors du sanctuaire domestique, des auxiliaires destinés à compléter votre travail. Voici l'école qui s'ouvre et l'instituteur ou l'institutrice qui se montre aux regards de vos enfants. Quelle sera la nature de ce nouvel enseignement? N'est-il pas évident qu'il doit continu r et développer dans l'âme de vos fils et de vos filles, au point de vue religieux, l'œuvre sainte commencée au foyer domestique et poursuivie par le prêtre sous les regards de Dieu dans le sanctuaire? Oui, il faut, à tout prix, que l'enfant retrouve à l'école, sous une forme et avec des applications différentes, les leçons du père et de la mère et les principes de l'Église catholique. Quand, par malheur, ces trois influences se combattent, au lieu de s'entr'aider, le désordre régne bien vite dans l'intelligence des enfants; car, ils en sont réduits à flotter d'un enseignement à l'autre sans être encore en état de démêler l'erreur de la vérité. De ce funeste antagonisme, sort d'abord le

doute, qui paralyse les forces de l'esprit et plus tard, une absence totale de convictions religieuses. Heureux les temps et les nations où ces trois forces se rencontrent et s'unissent ! où la famille, l'Eglise et l'école travaillent de concert, à former, par les moyens propres à chacune, l'homme, le chrétien et le citoyen. De cette union intime sont nées les grandes époques chrétiennes, entr'autres notre admirable dix-septième siècle.

Comme nous sommes loin et comme nous nous éloignons de plus en plus de cet idéal, Mes chers auditeurs ! On ne réclame plus à l'heure présente, l'instruction gratuite, obligatoire et laïque, c'est fait, la victoire est gagnée, mais on l'installe à grands frais et à grand bruit, non seulement dans nos villes, mais dans les plus humbles communes de notre pays. Voilà donc la religion définitivement proscrite et chassée de l'enseignement primaire. L'objectif que l'on poursuit et que l'on réalise, de jour en jour, ce sont des écoles, où les préocupations de l'esprit l'emporteront sur l'attention que l'on doit donner aux bonnes mœurs et où la science sera systématiquement séparée de la foi, de telle sorte que, nul compte ne sera tenu désormais des purs et saints enseignements du foyer domestique. Des parents vraiment catholiques peuvent-ils souffrir un pareil état de choses ? N'est-ce pas pour eux, un droit sacré, disons-mieux, un devoir, d'exiger des maîtres qu'ils choisissent comme auxiliaires dans l'œuvre de l'éducation de leurs enfants, de fortifier, et non pas de ruiner, les croyances religieuses dans les jeunes âmes confiées à leurs soins ? Un père et une mère seront-ils condamnés à l'affreuse torture de voir leurs enfants sortis croyants et pieux de leurs maisons, y rentrer, après quelques années de collège, avec le libertinage dans le cœur et le sourire de l'incrédulité sur les lèvres ? Qui donc, à ce prix, parmi les catholiques, ne reculerait pas devant les responsabilités terribles de la paternité ou de la maternité ? « Il faudrait traîner devant les tribunaux, « les parents qui envoient leurs fils aux écoles sur la porte « desquelles on écrit : ici on n'enseigne pas la religion. Je veux « sincèrement, je dis plus, je veux ardemment l'enseignement « religieux. » Qui a dit cela, Mes Frères, un catholique fervent, Montalembert ou de Falloux ? Non ; c'est, ah ! l'autorité est singulière, c'est Victor Hugo, dans la séance de l'Assemblée nationale du 15 Février 1850. Et bien avant Victor Hugo, Leibnitz avait reconnu et proclamé « que tout l'avenir d'un peuple dépendait de l'éducation religieuse des enfants. » Or, Mes chers Frères, puisque ces garanties indispensables, nous sont refusées aujourd'hui par les gouvernements, ne reculons devant aucun sacrifice pour nous les assurer, en multipliant à nos

frais les écoles libres. Tel est le grand devoir des catholiques dans les temps actuels

Qu'on ne se méprenne pas, Mes Frères, sur le sens de nos paroles, quand nous tenons un pareil langage et qu'on ne nous accuse pas de regretter en silence, le temps où l'ignorance était à l'ordre du jour, car nous savons, aussi bien et mieux que nos adversaires, qu'une intelligence enveloppée de ténèbres ne présente qu'une étroite surface à la lumière de la vérité naturelle ou révélée et que la semence évangélique, ne lève que difficilement parmi les ronces et les épines. Notre vœu le plus cher, le voici : que l'instruction, ce pain de l'intelligence, soit accessible à tous sans exception, comme nous voulons qu'on donne, sans exception, le pain matériel à qui souffre de la faim, des vêtements à ceux qui en sont dépouillés et qu'on prépare des asiles hospitaliers à ceux qui sont sans abri, pendant l'hiver quand la nuit est venue. Que tous aillent donc à l'école, mais que l'école soit aussi salutaire aux jeunes chrétiens que le foyer domestique habité par des parents comprenant leurs devoirs et travaillant à les mettre en pratique.

Qu'on ne nous accuse pas non plus de vouloir confisquer exclusivement et à notre profit, l'enseignement de la jeunesse, car ce serait une odieuse calomnie. Religieux, prêtres séculiers, laïques, que tous soient appelés à donner leur concours, dans la liberté d'une fraternelle émulation : rien de mieux. L'Église accepte tout le monde, mais voici ce qu'elle demande à tous et à chacun : que la religion catholique, apostolique et romaine soit honorée et préside comme une reine dans toutes nos écoles ; qu'on ne la laisse étrangère à aucun enseignement supérieur ou élémentaire ; que les instituteurs et les institutrices, qu'ils parlent de science ou de littérature, soient irréprochables du côté des mœurs aussi bien que du côté du savoir ; qu'ils soient religieux par leur conduite autant que par leurs principes ; qu'on ne souffre entre les mains des enfants aucun livre dangereux et qu'on n'offense jamais leurs oreilles par une parole mauvaise, ni leurs regards par aucun acte scandaleux. Telles sont, Mes chers auditeurs, les exigences de l'Église catholique dont la mission consiste à enfanter des générations pour le ciel. Il ne lui est pas permis de prêter la main à l'indifférence et à l'incrédulité et d'accepter les conditions d'un enseignement, bon tout au plus à faire des philosophes qui ne seront plus chrétiens, ou des chrétiens incapables de résister aux séductions de l'erreur comme à la pernicieuse influence des passions. En deux mots, l'Église veut que la religion soit la base de toute éducation, et vous, Mes Frères, vous devez le vouloir aussi bien qu'elle, si vous êtes vraiment

catholiques. Oh ! prions bien et prions souvent pour l'Église enseignante, Mes chers auditeurs, ne prévoyez-vous pas, tout ce qu'il lui faudra de patience, de luttes et de souffrances, pour réaliser pleinement son divin programme.

Second moyen d'éducation: l'exemple. — « Si je suis votre serviteur, ô mon Dieu ! s'écriait S. Augustin, c'est que vous m'avez donné pour mère, une de vos servantes. » Comme ces paroles méritent d'être prises en considération ! Vous voulez que vos enfants soient chrétiens, Mes chers auditeurs, soyez donc chrétiens vous-mêmes. En vain vous adresserez à vos fils et à vos filles, les exhortations les plus édifiantes ; en vain, vous confierez le soin de leur éducation aux meilleurs maîtres et aux maîtresses les plus vertueuses, vos discours et le zèle de vos auxiliaires seront frappés de stérilité, si vous, dans l'intérieur du foyer, vous détruisez par vos actes, ce qu'ils auront édifié par leurs leçons. Afin de prêcher fructueusement par vos paroles, il faut d'abord et surtout prêcher par vos exemples. Or, en êtes-vous là, Mes chers auditeurs ? Trop souvent, non, et que de douloureuses contradictions s'offrent à mon regard, quand j'interroge votre conduite ! Voyons permettez-moi de faire votre examen de conscience en public. Ainsi, vous recommandez la prière à vos enfants ; très bien, mais vous-mêmes, commencez par la faire. Le saint jour du dimanche, vous imposez à vos enfants l'obligation d'assister à la messe, mais vous voient-ils remplacer le travail de la semaine par les pratiques du culte ordonnées par l'Église ? Vous tenez essentiellement à ce que vos enfants se confessent et communient, mais prenez-vous soin de les accompagner au tribunal de la Pénitence et à la sainte Table ? Vous tremblez à la pensée de voir ces chères créatures, devenir les victimes de passions coupables ; vous avez mille fois raison, mais hélas ! que de pères de famille, sans respect pour leur nom, leur âge, leur position dans le monde, se laissent prendre à ces pièges décevants, et leurs enfants le savent ! Vous redoutez pour vos fils, la lecture de ces livres écrits, les uns au nom de l'impiété, les autres au bénéfice de l'immoralité ; mais commencez donc vous-mêmes, par les rejeter de vos mains, les exiler de vos salons et les bannir de vos bibliothèques. Vous seriez heureux de voir vos enfants s'habituer au travail, à l'ordre et à l'économie ; mais pourquoi cette oisiveté, ce luxe et ces dépenses folles que vous vous permettez en leur présence ? Quoi donc, à tout instant, ils vous entendent parler de commerce, industrie, spéculations, honneurs, places, fonctions, profits, bourse, rentes, plaisirs, bien-être, jouissances et fortune ; jamais de Dieu, de vertu, de vie future, d'éternité heureuse ou

malheureuse, comment voulez-vous qu'ils aient quelque souci du salut de leurs âmes, quand ils sont témoins de votre indifférence pour le salut de la vôtre? Ne comprenez-vous pas, qu'en inclinant ainsi par vos exemples, le cœur de vos enfants vers la terre, alors qu'il aurait besoin de s'élever vers le ciel, vous l'exposez à se perdre, dans le culte exclusif de la matière? Logiciens terribles, comme on l'est au premier âge, vos enfants se disent, quand vous parlez de votre respect pour la religion, de la sublimité de ses dogmes et de la pureté de sa morale, que cette religion est bonne sans doute à quelque chose; mais que si elle est nécessaire pour eux, elle doit l'être également pour vous, et ils ajoutent que, du moment où vous n'en usez pas, si bonne qu'elle soit, ils ont bien le droit, sur votre exemple, de ne pas en user eux-mêmes. « Il commença par faire avant de commander, » nous dit le saint Évangile en parlant de Jésus-Christ.

Troisième moyen d'éducation : le salutaire exercice de l'autorité. — Puisque l'éducation consiste, non seulement à former l'esprit et le cœur, mais à corriger les défauts naissants, elle ne saurait se comprendre sans la correction. Dans notre siècle, malheureusement, l'éducation des enfants est empreinte d'un caractère de mollesse aussi triste qu'indéniable. Non seulement les parents ont déposé les verges, mais abdiqué le sceptre de l'autorité; que de pères et de mères de famille, en effet, n'ont qu'un souci : celui de consentir à toutes les exigences et de satisfaire, quand ils ne vont pas jusqu'à les prévenir, tous les caprices de leurs enfants! Ceux-ci ne l'ignorent pas et il en résulte qu'ils vous imposent bientôt leurs petites volontés. Avec leurs sourires diplomatiques, leurs caresses intéressées, leurs larmes faciles et calculées, ils mesurent bien vite leur puissance sur votre cœur, et plus ils remportent de victoires sur votre faiblesse, plus ils s'essaient à cette tyrannie qui, pour avoir été tolérée parce qu'ils n'avaient que cinq ou six ans, sera bientôt à jamais intolérable. Ce sont ces éducations sans énergie qui engendrent un énervement universel, que l'on peut constater dans l'ordre moral, par l'abaissement des caractères et dans l'ordre physique par le dépérissement de la race. Comprenez mieux vos devoirs, pères et mères de famille, et courbez de bonne heure vos enfants sous le joug de votre autorité. Ne craignez pas de sévir contre les défauts, de sevrer les appétits déréglés, d'humilier l'amour-propre, de réprimer les saillies impétueuses de la colère et châtiez impitoyablement les vices.

« Si les pères et les mères achetaient des verges, dit un proverbe chinois, les bourreaux vendraient leurs sabres. »

En voici un second : « Tout est désespéré dans un État, quand le père et la mère sont impunément méprisés ! » Exigez donc toujours le plus profond respect dans l'amour et ne faites jamais de menaces sans effets. Tout en vous préservant des brutalités qui révoltent et aliènent à tout jamais l'âme d'un enfant, étudiez-vous à le corriger d'une manière qui le relève à ses propres yeux, l'habituer aux luttes de la vie et lui préparer des victoires contre ses mauvais penchants. « Qui aime bien châtie bien » : *Qui bene amat, bene castigat*, nous dit l'Écriture ; mettons donc en pratique ce divin conseil. Ne châtions pas beaucoup, mais châtions avec discernement, prudence, noblesse et grandeur d'âme. A cette condition, vous conquerrez tout à la fois, le respect et l'amour de vos enfants qui verront en vous des êtres sacrés qu'ils entoureront de leur vénération, comme les réprésentants de Dieu sur la terre.

Conclusion. — Que de magnifiques modèles je pourrais faire passer sous vos yeux, Mes chers auditeurs, si ma mémoire faisait appel soit à la sainte Écriture, soit à l'histoire de l'Église catholique. — Voici Job qui, tous les jours, offrait un sacrifice à Dieu, pour les péchés de ses enfants : *Sanctificabat filios suos ne forte pecccaverint.* — Voici le vieux Tobie dont nous connaissons tous l'admirable histoire. — Voici la mère de Salomon, qui ne cessait de prêcher à son fils, la crainte de Dieu et l'amour de la vertu : *Filius fuis tenellus et unigenitus coram matre mea. Et docebat me atque dicebat : suscipiat verba mea cor tuum.* — Saluons encore et l'incomparable mère des Machabées et sainte Monique et Blanche de Castille qui consacra sa vie à l'éducation de son enfant bien plus encore qu'à l'administration de son royaume. Écoutons enfin son fils S. Louis transmettant à son enfant les leçons qu'il avait reçues de sa pieuse mère : « Cher fils, je t'ordonne premièrement d'aimer « Dieu de tout ton cœur et de tout ton pouvoir, car, sans cela, « nul ne peut rien valoir. Tu te dois garder de toutes choses « que tu penseras devoir lui déplaire et spécialement tu dois « avoir cette volonté, que tu ne fasses péché mortel, pour « nulle chose qui puisse arriver, dusses-tu être condamné à « voir tes membres hâchés et ta vie enlevée. N'écoute pas « volontiers, médire d'autrui, sois charitable et miséricordieux « pour les pauvres et pour tous ceux qui souffrent, etc.[1] » Rappelez-vous souvent ces nobles exemples, Mes chers auditeurs, et tâchez de les imiter. « Oh ! le bon père et la sainte mère que nous avions ! » Voilà ce que vos enfants doivent dire de vous, quand vous ne serez plus de ce monde. N'ambitonnez

1. Sire de Joinville.

jamais d'autre panégyrique, car ces simples mots valent la plus pompeuse oraison funèbre. Ils suffisent à votre gloire en ce monde, comme ils vous mériteront, s'ils sont sincères et vrais, une couronne magnifique dans le ciel. Ainsi soit-il.

Cinquième Mardi

INFLUENCE DE LA PAROLE DE DIEU
SUR LES SOCIÉTÉS

Nisi Dominus custodierit civitatem, frustra vigilat qui custodit eam.

Si le Seigneur lui-même ne garde votre cité, en vain veillerez-vous pour la défendre. (Ps. CXXVI, 2.)

MES CHERS AUDITEURS,

Nous vous avons entretenus dans nos deux derniers discours de l'influence exercée par la doctrine évangélique au sein de la famille, qui en dehors d'elle, se constitue difficilement, se gouverne mal et ne donnera jamais que de déplorables résultats quant à l'éducation des enfants. Cette influence est si nécessaire qu'elle est reconnue par nos adversaires eux-mêmes. Écoutez ce que disait naguère un homme distingué, parlant avec tristesse des attaques dont le christianisme est l'objet dans les temps actuels: « Ce n'est pas pour moi que je m'en « plains, je suis voltairien, mais, je veux la paix et la règle « dans mon ménage. Ma femme est une chrétienne excellente, « je m'en félicite et j'entends que mes filles soient élevées dans « les mêmes principes. Ces démolisseurs sont stupides et ne « savent ce qu'ils font. Ce n'est pas sur les églises seules, « c'est sur nos maisons et au dedans de nos maisons que por- « tent tous leurs coups. »

Permettez-moi de vous parler aujourd'hui de l'action du christianisme sur les sociétés. Bien que, la fin directe de la religion soit la sanctification de l'homme en particulier; bien qu'à l'exemple de son divin fondateur, l'Église catholique proclame hautement que son royaume n'est pas de ce monde, il est impossible cependant que sa doctrine n'agisse pas indirectement et par contre-coup sur les nations elles-mêmes. Les nations, en effet, sont formées par un certain nombre de

familles ; les familles sont composées d'individus et tout enseignement qui réforme les idées, les affections et la conduite de l'homme privé, doit, tôt ou tard et par la force des choses faire sentir son action, d'abord sur les familles auxquelles appartiennent les êtres isolés qui ont accepté son autorité et par ces familles, sur les sociétés dont elles font partie.

Écartant avec une scrupuleuse attention de mon sujet, toutes les questions irritantes qui pourraient s'y rattacher, je me bornerai, dans ce premier discours sur la question sociale, à vous convaincre de cette vérité, dont aujourd'hui plus que jamais, au spectacle de tous ces trônes qui s'écroulent et de toutes ces constitutions politiques, que le vent des passions emporte avec fureur, nous devons comprendre l'extrême importance : le christianisme bien entendu et sérieusement pratiqué, devient pour les sociétés qui se placent sous sa direction tutélaire, la condition d'une sécurité profonde, par l'ordre admirable qu'il sait y établir en donnant une ample et légitime satisfaction soit aux droits de l'autorité qui commande, soit aux exigences des peuples qui obéissent. Oui, et je vais le prouver sans peine, le christianisme a trouvé le secret de concilier aux chefs des empires, l'obéissance et la vénération des peuples, comme il a su revendiquer pour les peuples, le respect et le dévouement des souverains.

I. — *Le christianisme a su concilier aux souverains, l'obéissance et la vénération des peuples.* — Qu'est-ce que le pouvoir dans la société, Mes bien chers Frères ? C'est le droit de commander. Or, le droit de commander suppose évidemment le devoir d'obéir. Mais qui commande (comme le dit très bien Lamennais, dont nous empruntons ici les idées fondamentales) est au-dessus de celui qui obéit, et tellement au-dessus qu'on ne saurait imaginer une supériorité plus grande, car, elle n'implique pas seulement une simple différence de nature. En effet, par sa nature l'ange est au-dessus de l'homme et cependant l'homme ne doit rigoureusement rien à l'ange. Qu'un esprit céleste revête une forme sensible et descende sur la terre, pour m'imposer sa volonté personnelle ; où sera la raison de lui obéir ? D'un côté, je n'aperçois aucun droit et de l'autre aucun devoir. Tout être créé est dans une indépendance naturelle de tout autre créé et si le plus brillant des séraphins venait de son propre mouvement et sans d'autre titre que sa fantaisie, dicter des lois à l'un d'entre nous et l'asservir à sa domination, je ne verrais en lui qu'un tyran et dans l'être libre qui s'incline, qu'un misérable esclave. Que sera-ce donc, quand l'homme lui-même exercera son empire sur l'homme ! Sur l'homme son égal en

droits et souvent son supérieur en lumières et en vertus !! Vous le voyez, cette question présente de sérieuses difficultés, que la raison de l'homme n'a jamais su résoudre d'une manière efficace. En effet, si nous consultons l'histoire, elle nous dit que les peuples ont rarement trouvé le juste milieu entre l'esclavage et la révolte. Nous les voyons, tantôt s'abîmer dans un servilisme abject et se prosterner devant le souverain comme s'il était une divinité, tantôt se venger de ces adorations humiliantes par l'insulte, le mépris et l'assassinat. Ces contrastes furent si fréquents à Rome, depuis Auguste jusqu'à la chute de l'Empire, qu'on ne songe plus à les énumérer.

Mais, de quelle source sont sorties ces monstrueuses aberrations, Mes chers auditeurs? de la confusion déplorable de deux idées essentiellement distinctes : de l'autorité et de celui qui a reçu la mission de l'exercer ; du pouvoir qui est divin, et de l'homme qui, bien qu'assis sur un trône, reste toujours chétif et mortel. En donnant à l'homme les attributs de l'autorité, le paganisme le divinisait et, de là naissait un despotisme sans frein comme sans limites. En attribuant à l'autorité, les vices et les passions de l'homme, le paganisme l'avilissait et de là toutes ces insurrections sanglantes et atroces qui épouvantent notre imagination.

Comment le Christianisme a-t-il évité ces deux erreurs et ces deux écueils? En plaçant, au-dessus de toute discussion, les deux principes suivants : 1° L'homme est trop grand pour obéir à l'homme; voilà pour le sujet; 2° L'homme est trop imparfait, pour être obéi et vénéré de l'homme; voilà pour le souverain. Ce n'est point l'homme, c'est Dieu qu'il faut voir; ce n'est point à l'homme, c'est à Dieu qu'il faut obéir dans la personne de celui qui commande. De même que le père et la mère de famille, au foyer domestique, représentent Dieu créateur; de même que le prêtre à l'autel, représente Dieu rédempteur, de même que le pauvre gisant sur un lit d'hôpital représente le Christ malade et souffrant, de même, dans la société chrétienne, le prince assis sur son trône, doit représenter, aux yeux du vrai fidèle, Dieu conservateur. Vous le voyez, Mes chers auditeurs, l'enseignement de l'Église catholique commence immédiatement par séparer ce que le paganisme avait confondu. Là, où le paganisme ne voyait que l'homme sans tenir compte du caractère, le christianisme considère surtout le caractère, sans s'arrêter à l'homme qui en est revêtu. Le dépositaire de l'autorité peut être sage ou pervers, généreux ou égoïste, courageux ou pusillanime, digne d'estime ou de mépris, d'amour ou de haine, tout cela ne regarde que la personne ; mais son pouvoir est placé plus haut, dans

des régions inaccessibles aux passions de l'homme. Le respect et la soumission que nous devons au pouvoir ne doivent pas s'arrêter à la personne, ils doivent remonter jusqu'à la dignité dont la personne est investie. C'est pourquoi Tertullien pénétré de ces grands principes, appelait le culte sacré qu'il fallait rendre à l'autorité « la religion de seconde majesté. »

Je serais infini, Mes Frères, si je voulais citer, à l'appui de ma démonstration, toutes les preuves qui se présentent à ma mémoire. Jésus-Christ tout le premier, lui, qui a gardé le silence sur la famille dans l'Évangile, s'exprime très nettement sur la question sociale, proclame en maintes circonstances, la nécessité d'un pouvoir politique pour la conduite des nations et malgré les injustices criantes dont le pouvoir païen se rendait coupable à l'égard des peuples, il sanctionne la puissance suprême par respect pour le principe d'ordre qu'elle représente; *Reddite ergo Cæsari quæ sunt Cæsari et Deo quæ sunt Dei.* « Rendez à César ce qui appartient à César et à Dieu ce qui appartient à Dieu. »

Attendez un peu, S. Pierre et S. Paul ne tarderont pas à nous donner le commentaire de cette divine parole. « Soyez soumis, « pour l'amour de Dieu, nous dira le prince des apôtres, à « tout homme qui commande, au roi parce qu'il est le souve- « rain; aux gouverneurs, parce qu'ils sont envoyés de sa part, « pour punir les méchants et récompenser les bons. »

« Il faut que tout le monde se soumette aux puissances « supérieures, écrivait S. Paul aux fidèles de son temps, car, « il n'y a pas d'autorité qui ne vienne de Dieu: *Omnis potestas* « *a Deo*, et c'est lui qui a établi celles qui existent aujourd'hui. « Celui qui résiste aux puissances, résiste à l'ordre de Dieu et « attire sur sa tête la condamnation. Soyez donc soumis non « seulement par la crainte des châtiments, mais par cons- « cience. *Propter conscientiam.* »

On a prétendu, je le sais, que l'obéissance prêchée par les apôtres était commandée par les circonstances; qu'il leur était impossible, surtout à l'origine, de suivre une autre ligne de conduite, et qu'ils se faisaient une vertu, de ce qui n'était au fond, qu'une douloureuse et implacable nécessité. Il nous suffira, Mes Frères, pour répondre à cette accusation, de vous faire remarquer que le précepte de Jésus-Christ est absolu; qu'il embrasse tous les temps, tous les lieux et toutes les circonstances; qu'il s'applique aussi bien, au Christianisme victorieux qu'au Christianisme impuissant et, qu'enfin sa mise en pratique n'est pas inspirée par une prudence vulgaire, mais par cette conviction profonde; qu'en nous soumettant aux ordres de celui qni commande c'est à Dieu lui-même

en définition que remontent notre respect et notre obéissance. Ce devoir fut si bien compris par les premiers chrétiens, qu'on les vit toujours donner aux païens eux-mêmes, l'exemple de l'obéissance aux lois et du respect pour les pouvoirs établis. Et pourtant, si vous saviez ce qu'était alors l'autorité!

L'autorité! c'était Tibère, signant de sa voluptueuse retraite de Caprée, au milieu d'un cortège d'eunuques et de courtisans, des arrêts de mort et faisant dresser des gibets!

L'autorité! c'était Caligula introduisant son cheval au Sénat et ordonnant à cette illustre assemblée de délibérer sur la sauce à laquelle il convenait d'accommoder un poisson.

L'autorité! c'était Claude faisant asseoir l'idiotisme sur le trône et regardant le sceptre comme un hochet qui sert à amuser la curieuse et distraite imagination d'un enfant.

L'autorité! c'était Néron, ce type achevé de toutes les infâmies; Néron faisant égorger sa mère Agrippine; Néron éclairant les fêtes nocturnes, qu'il donnait dans ses jardins, à la lueur des chrétiens enduits de poix et transformés en flambeaux vivants et sinistres.

L'autorité! c'était Vitellius, faisant de ses valets des ministres, de l'empire un banquet et s'en allant achever aux Gémonies ses ignobles festins.

L'autorité! c'était Commode égorgeant le premier venu, pour le plaisir de montrer sa force et de savourer l'âcre odeur du sang répandu par ses victimes, dont il aimait à contempler l'agonie.

L'autorité! enfin, c'était Héliogabale, la turpitude et la folie montant ensemble sur le trône, pour étaler aux regards épouvantés des multitudes ces vices monstrueux, signes infaillibles d'une rapide et irrémédiable décadence.

Oui, Mes chers auditeurs, c'est à l'autorité incarnée dans de pareils monstres que nos pères ont promis et gardé la plus inviolable fidélité. Consultez les annales des premiers siècles. Les fidèles de ce temps-là prêtent une oreille docile aux enseignements de leurs pontifes et de leurs docteurs qui leur prêchent, comme le fera plus tard S. Augustin, que « c'est le même Dieu, maître absolu de toutes choses, qui confère la puissance à un Néron aussi bien qu'à César-Auguste; à un Domitien aussi bien qu'à Vespasien », et ils se font un devoir d'obéir. On les voit payer exactement les impôts et s'acquitter consciencieusement des charges publiques. Ils font plus: on les entend prier, quand ils sont réunis, pour ces pouvoirs de la terre qui les persécutent. « Les yeux levés au ciel, les mains « étendues parce qu'elles sont pures, la tête nue parce que nous « n'avons à rougir de rien, sans formules dictées à l'avance,

« parce que, chez nous, c'est le cœur qui prie, nous deman-
« dons tous, pour les empereurs quels qu'ils soient, une
« longue vie, un règne tranquille, la santé dans leurs palais,
« la valeur dans leurs armées, la fidélité dans le Sénat, la paix
« dans le monde, la vertu dans le peuple, enfin tout ce qu'un
« prince peut ambitionner. »

Quand donc, en dehors de la question de conscience dont nous dirons un mot tout à l'heure, quand donc les a-t-on surpris en révolte contre les édits impériaux? Qui donc a contredit Tertullien, quand il jetait aux magistrats de la vieille Rome ce noble défi : « j'en atteste vos propres actes, vous qui
« présidez tous les jours au jugement des accusés, ce voleur,
« cet assassin, ce séducteur, ce sacrilège, est-il inscrit comme
« chrétien sur vos registres? Ou, lorsque les chrétiens compa-
« raissent en cette qualité devant vous, qui d'entre eux est
« trouvé coupable de ces délits? C'est des vôtres que regorgent
« les mines et les prisons; c'est des vôtres que s'engraissent
« les bêtes des amphithéâtres; c'est parmi les vôtres que les
« entrepreneurs de massacres recrutent incessamment ces
« troupeaux de criminels destinés à vos jeux. Là, nul chrétien
« ou il n'est que chrétien, s'il est chargé d'un autre crime, dès
« lors, il n'est pas chrétien. »

Puis, le terrible docteur africain aborde la question politique:
« D'où sont sortis un Avidius Cassius, un Pescennius Niger,
« un Clodius Albinus (meurtriers de Commode et de Domi-
« tien)? D'où sont venus ceux qui ont assiégé un empereur
« entre deux lauriers? D'où sont venus ceux qui ont forcé
« l'entrée du palais? Ils étaient Romains et parmis eux, on ne
« voit aucun chrétien. »

Mais, autant l'obéissance des premiers chrétiens était absolue, quand il s'agissait des lois civiles étrangères aux choses de la religion; autant ils se croyaient en droit de résister, quand on voulait les contraindre à des actes réprouvés par leur conscience. « Nous désobéissons aux lois romaines, disait à ses juges, le martyr Silvain, mais c'est pour obéir aux lois divines. » — « Sacrifie aux Dieux, » demandait un proconsul à un pauvre chrétien du peuple, qu'on avait traduit à la barre de son tribunal. — « Jamais! — Pourquoi? — Parce que c'est défendu.— Par qui? Par le Maître de la terre et du ciel. Vous me menacez de la prison, Dieu me menace de l'enfer, puis-je hésiter? » — « Je respecte l'empereur et je lui obéis, disait encore Tertullien,
« parce que Dieu me l'a donné pour maître, mais jamais je ne
« l'adorerai, jamais je ne l'appelerai Dieu; ce serait mentir et
« l'insulter. Simple mortel, il ne peut que gagner à s'abaisser
comme les autres devant la Majesté divine. »

Telle fut, Mes chers auditeurs, la conséquense immédiate du principe posé par S. Pierre au sortir du cénacle, après la Pentecôte. « Il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes. » Il engendra bien vite une race d'hommes, humbles, soumis, fiers et libres tout à la fois. qui adoptèrent vis-à-vis les pouvoirs de ce monde, cette attitude virile qui a créé l'honneur et qui se traduit par un seul mot : « ni factieux, ni servile. »

Tels étaient nos pères, et quand les dépositaires du pouvoir se refusaient à écouter ce noble langage, osaient exiger le sacrifice de leurs convictions, au lieu d'en appeler à la force pour soutenir leurs droits méconnus, ils donnaient à leurs adversaires, dans une abnégation sans exemple, une nouvelle preuve de leur mâle indépendance. Ils se contentaient d'opposer un refus net et péremptoire aux actes qu'on exigeait contre leur conscience, puis se laissaient tranquillement égorger. Assurément, Mes Frères, il devait leur en coûter, car ils étaient hommes comme nous, de courber ainsi la tête sous le joug divin de cette obéissance, et il leur en coûta surtout le jour où avec le droit qui avait toujours été de leur côté, ils eurent pour eux le nombre et la force. « S'il nous prenait « envie de nous insurger contre votre autorité sanguinaire, « s'écriait Tertullien, nous vous écraserions par le nombre. « Qui pourrait nous résister à nous qui souffrons avec tant de « résolution ? Mais, soyez sans crainte, poursuivez le cours « de vos proscriptions et de vos massacres, nous avons « appris, qu'il vaut mieux recevoir la mort que la donner. » — « Je ne dois pas obéir à vos ordres impies, disait à son tour « S. Ambroise, mais, je ne dois pas combattre. Ma force est « dans mes prières, ma faiblesse et ma patience. Toute la puis- « sance que j'ai c'est d'offrir ma vie et de verser mon sang. » Ces textes ne prouvent-ils pas, avec une irrésistible évidence, que l'obéissance s'élevait chez les premiers chrétiens, à la hauteur d'un devoir religieux ? Dans le souverain, ils ne considéraient pas la personne plus ou moins digne de respect, mais son pouvoir qui, venant de Dieu, méritait à ce titre, l'hommage d'une obéissance absolue.

Telle fut, Mes chers auditeurs, la conduite de l'Église à son berceau, et sitôt qu'elle le pourra, nous la verrons travailler, avec une infatigable persévérance, à l'affermissement de l'autorité civile parmi les peuples. En effet, quand le christianisme eut conquis sa place au soleil, lorsque l'Évangile fut proclamé la grande loi du pays, pendant ce moyen-âge si longtemps méconnu et si horriblement travesti, l'éclat d'une majesté sainte couvrit les empereurs et les rois. Par la main de ses évêques, l'Église catholique en fit tout autant de personnes

sacrées, qui dès lors apparurent, aux yeux des peuples, revêtues d'un caractère divin comme le prêtre à l'autel.

En ces temps-là, chaque prince, avant de monter sur le trône de ses pères, demandait à la religion de prêter à sa misère l'appui de sa grandeur. Il s'en allait entouré de ses preux, frapper à la porte de quelque vieille basilique et il y passait la nuit en prières. Le lendemain, dès l'aurore, évêques, prêtres, seigneurs, bourgeois et vilains, tous conjuraient Dieu, de bénir, d'exalter et de consacrer le nouveau monarque. On demandait pour lui la foi d'Abraham, la douceur de Moïse, la force de Josué, l'humilité de David et la sagesse de Salomon. Puis, le Pontife répandait l'huile sainte sur sa tête, déposait en ses mains le glaive qu'il devait porter pour la défense de la justice; plaçait sur son front le diadème, image de la couronne incorruptible qu'il devait conquérir par ses vertus, l'armait du sceptre, symbole de l'autorité qu'il allait exercer, le faisait asseoir sur un trône en lui disant : « Que Jésus-Christ vous y maintienne et vous fasse régner dans son royaume éternel; » enfin, il le présentait au peuple en disant : « Voici maintenant l'oint du Seigneur, et son pouvoir vient de Dieu. Malheur à celui qui osera lui résister, car c'est à Dieu lui-même qu'il résistera pour son éternelle réprobation. »

Sans aucun doute, hâtons-nous de le reconnaître, l'autorité du nouveau monarque était indépendante de sa consécration, mais reconnaissez à votre tour, que cette auguste cérémonie devait contribuer puissamment à rappeler aux hommes cette grande vérité, que « tout pouvoir vient de Dieu : *Omnis potestas a Deo.* »

On nous a souvent accusés, Mes Frères, d'avoir introduit dans les habitudes chrétiennes, le sacre des rois dans des vues d'ambition théocratique; c'est une odieuse calomnie. L'Église n'a eu qu'un seul but, rappeler aux princes et aux peuples quel était le caractère essentiel de toute autorité et la vénération profonde qu'elle doit inspirer à tous. En recevant des mains de l'évêque son nouveau roi, le peuple chrétien l'accueillait comme l'envoyé du ciel. Désormais, la pensée ne lui viendra pas, ainsi que l'a dit admirablement le père Lacordaire, de secouer le joug d'une autorité qui lui apparaîtra constamment comme un reflet de l'autorité même de Jésus-Christ. Si le prince est bon, le peuple le bénira comme sa providence. Si le prince a des heures d'oubli, le peuple lui pardonnera ses fautes comme un enfant pardonne des faiblesses à son père. Si le prince est absolument pervers, le peuple le subira comme un fléau envoyé par Dieu, comme il subit les épidémies qui déciment parfois une contrée, les orages qui dévastent ses

campagnes, les incendies qui détruisent les cités et les guerres qui font périr tant de victimes innocentes. Si le prince vient à descendre prématurément dans la tombe, qu'il y descende en paix; le peuple chrétien prendra sous sa garde ses enfants tout petits, et il veillera sur leur vie, en attendant qu'ils soient assez forts pour le protéger à leur tour.

Nous vivons dans un monde nouveau, Mes Frères, absolument nouveau, et nos sociétés modernes ont fait litière de ces touchantes traditions. Depuis 1825 les portes de la basilique de Reims sont restées fermées sur les princes de ce monde. On n'entend plus les joyeuses fanfares et les acclamations d'un peuple en prière saluant un nouveau règne. Nous rions volontiers de la sainte ampoule, des écrouelles et de ce pauvre droit divin que nous n'avons jamais compris, mais laissez-moi vous poser une simple question et veuillez y répondre : les peuples sont-ils devenus plus respectueux envers l'autorité et les souverains sont-ils devenus meilleurs? Entre ces paroles de l'évêque consécrateur disant au peuple chrétien de la part de Dieu en lui présentant le nouveau roi. « Ne touchez pas à mon Christ, c'est l'homme de ma droite, » et le langage que le peuple tient aujourd'hui en parlant de celui qu'il met à sa tête : « C'est mon mandataire, je puis le changer et le révoquer à mon gré. » Il y a toute une révolution et des abîmes dont nous n'avons pas encore sondé la profondeur. Eh bien! Mes Frères, il faut que vous le sachiez, au milieu des bouleversements dont nos sociétés ont été le sanglant théâtre, la doctrine de l'Église catholique n'a pas changé. Aujourd'hui comme autrefois, en dépit des défiances dont elle est l'objet, des vexations dont elle est la victime et des persécutions dont on la menace, elle professe pour les pouvoirs établis, le même respect et la même obéissance, en tout ce qui n'est pas formellement contraire à sa mission divine. Ils ne nous connaissent donc pas et ils nous calomnient indignement, ces contemporains qui nous poursuivent d'une haine implacable et, qui ont résolu de nous anéantir, sous le prétexte que nous sommes systématiquement et irréconciliablement hostiles aux institutions nouvelles. Je leur conseille de lire et de méditer le discours que prononça Camille Jordan, lorsque cette question fut portée devant la Convention : « Le caractère spécial de la religion « catholique, répondait-il aux fougueux adversaires de l'Église, « est de proclamer l'obéissance aux autorités établies et de la « consacrer, en la rapportant à l'autorité de Dieu même. Elle se « concilie avec toutes les formes de gouvernement, mais elle « respecte avant tout le gouvernement établi ; elle y attache ses « fidèles par les liens les plus forts. De là leur répugnance à

« s'en séparer et le caractère passif qu'ils conservent d'ordinaire « à l'origine des révolutions ; mais, quand elles sont consom- « mées, ils transportent au gouvernement nouveau, toute « l'obéissance religieuse qu'ils rendaient à l'ancien. Ils n'en « ont pas été les plus ardents fondateurs, mais ils s'en montrent « les plus fidèles sujets. Que tous ceux qui connaissent l'esprit « du catholicisme attestent la vérité de cette explication, et « qu'elle serve de réponse aux alarmes de quelques-uns, qui « affectent de la représenter comme incompatible avec notre « république. »

II. — *Le christianisme assure aux peuples le respect et le dévouement des souverains.* — Commençons par répondre immédiatement à une accusation que nos adversaires ne se lassent pas de reproduire sous toutes les formes : « Ne voyez-vous pas, nous disent-ils, que c'est précisément à cause de vos doctrines sur l'autorité, que les sociétés modernes s'éloignent de plus en plus de vous, car en élevant à ces hauteurs divines, la source de l'autorité, vous favorisez l'absolutisme et vous vous rendez complices de tous les despotismes. » — Je pourrais me contenter, Mes Frères, de vous faire remarquer, qu'en fortifiant la puissance civile, le christianisme garantit les droits d'une sage liberté, beaucoup mieux que tous les systèmes qui mettent sans cesse en question les droits du pouvoir. Un gouvernement uniquement préoccupé du soin de sa conservation, obligé de disputer pied à pied le terrain sur lequel il exerce son autorité, doit perdre forcément de vue les intérêts publics et n'être plus absorbé que par une seule pensée, celle de maintenir ses droits, par tous les moyens qui sont à sa disposition. Voyant son autorité sans cesse menacée, il résiste par la violence. La violence le conduit au despotisme et du despotisme à l'anéantissement de toutes les libertés. Cependant, il faut l'avouer, si le christianisme s'était contenté d'inspirer aux peuples une vénération profonde pour l'autorité des souverains, sans rappeler aux souverains leurs devoirs envers les peuples, il n'aurait rempli que la moitié de sa tâche, et s'il eût affermi l'ordre, il l'aurait affermi au détriment de l'indépendance légitime des peuples ; mais grâces au ciel, il a prudemment évité cet écueil. Vous venez d'entendre, avec quelle énergie, l'Eglise enseigne aux inférieurs le devoir de l'obéissance, écoutez maintenant, le langage tout aussi énergique qu'elle sait adresser aux supérieurs eux-mêmes, car, ce qui fait la beauté de notre sainte religion, c'est qu'elle parle à tout le monde le langage du devoir.

Avant de verser l'huile sainte sur la tête du nouveau roi, le

Pontife consécrateur demandait aux évêques qui accompagnaient et qui présentaient le candidat : « Savez-vous, s'il est digne de la royauté? *Scis illum dignum esse?* » Puis s'adressant au candidat lui-même, il lui tenait ce discours : « Sire, vous « allez recevoir bientôt la dignité royale, éminente dignité « sans aucun doute, mais pleine de difficultés et de périls. Ne « l'oubliez jamais : tout pouvoir vient de Dieu. C'est par lui « que les rois gouvernent, que les législateurs administrent « la justice, et c'est à lui, qu'un jour venu, vous rendrez un « compte rigoureux de la charge qui vous est confiée. Adorez-le « donc de tout votre cœur et servez-le fidèlement comme le « dernier de vos sujets. Pour tous sans exception, vous serez « équitable, car, sans justice, il n'y a pas de société possible. « Vous protégerez contre toute oppression, les veuves et les « orphelins, les faibles et les pauvres. Vous serez bienveillant, « doux et affable, pour tous ceux qui auront recours à vous. « Enfin, vous vous conduirez si bien que vous donnerez à tous « la conviction que, régner, consiste moins pour vous à « travailler en vue de votre bonheur personnel, qu'au bonheur « de vos sujets, et que ce n'est point sur cette terre, mais dans « le ciel que vous attendez la récompense de votre dévouement. » Puis, sur un signe du Pontife, le prince tombait à genoux, et la main sur l'Évangile prononçait ce serment : « Je jure « que l'Église de Dieu et le peuple chrétien, jouiront sous mon « règne d'une paix véritable ; que je poursuivrai toute espèce « de vols et d'iniquités, sans distinction de rangs et de per- « sonnes ; que j'ordonnerai d'unir dans les jugements, l'im- « partialité à la miséricorde, afin que le Dieu tout-puissant « daigne nous pardonner à tous. *Amen.* »

Quelle est la pensée dominante, Mes Frères, qui ressort de ces graves avertissements et de ce solennel engagement ? c'est évidemment, que le pouvoir est confié aux mains du prince, non point dans son intérêt, mais dans l'intérêt des peuples, et que le souverain doit se sacrifier au bonheur de ses sujets, comme le père de famille se dévoue au bonheur de ses enfants. Un poète contemporain, spectateur ému du sacre de Charles X, a commenté cette doctrine dans des vers remarquables inspirés par la circonstance :

> Le voilà prêtre et roi, de ce titre sublime :
> Puisque le double éclat sur sa couronne a lui,
> Il faut qu'il sacrifie ; où donc est la victime ?
> La victime ? c'est encore lui.

Ah ! pour les rois français, qu'un sceptre est formidable !

Et bien avant Victor Hugo, car, c'est lui que je viens de

citer, S. Paul avait donné la pensée du Christianisme sur les devoirs de l'autorité dans cette belle définition du pouvoir: *Dei minister est in bonum.* « Le prince est le représentant de Dieu pour le bien des sujets. » Puisqu'il est le représentant de Dieu, il faut donc que le prince en ait la puissance, c'est la première condition de l'autorité, mais il faut aussi qu'il en ait la sagesse et surtout la bonté, et qu'il ne sépare jamais ces trois attributs les uns des autres, car la puissance sans la sagesse s'appelle tyrannie ou folie, et, la sagesse sans la bonté, c'est l'égoïsme politique ou le machiavélisme. Selon certaines doctrines révolutionnaires, le pouvoir représente l'audace, la force ou la ruse couronnées par le succès, comme l'a dit un poète:

Qui peut être au pouvoir, n'est qu'un heureux brigand.

Dans la doctrine catholique, comme S. Paul vient de nous le dire, il représente Dieu, c'est-à-dire, ce qu'il y a de plus grand, de plus saint et de meilleur sur la terre et dans les cieux.

Ne nous arrêtons pas à S. Paul et remontons jusqu'à Jésus-Christ qui va s'expliquer nettement sur la manière dont les dépositaires de l'autorité doivent comprendre leur mission et l'exercer.

Une demande indiscrète lui est adressée par une mère de famille, qui sollicitait pour ses enfants, les deux premières places dans le royaume des cieux. Jésus-Christ lui répond: « Vous ne savez pas ce que vous demandez, » et interrogeant les deux frères: « Pouvez-vous boire le calice qui m'est préparé? » C'était leur dire: « L'homme qui désire la première place, ne sait ce qu'il désire, car, il ne comprend pas les devoirs de la dignité qu'il poursuit de ses ambitieuses prétentions. Il ne voit que la gloire qui accompagne le pouvoir, il n'aperçoit pas les charges douloureuses qu'il impose. Régner quand on est mon disciple, ce n'est pas un honneur, c'est un fardeau. » C'est pourquoi l'homme doit craindre de commander et s'estimer heureux d'obéir.

Plus tard, Jésus-Christ complète sa pensée: « Vous savez, « dit-il à ses apôtres, que les princes des nations dominent sur « elles et font peser lourdement leurs sceptres sur la tête « inclinée des peuples, qu'il n'en soit pas ainsi parmi vous et « que le plus grand se fasse le serviteur des autres, à l'exem- « ple du Fils de l'Homme qui n'est pas venu pour être servi, « mais pour servir. » Voilà donc nettement tracée la ligne de démarcation qui séparera le pouvoir païen du pouvoir chrétien. Le premier, c'était l'egoïsme assis sur le trône pour exploiter

les peuples ; le second, ce sera le dévouement veillant à leur sécurité. Dominer les autres à son profit, tel était le pouvoir païen ; servir les autres en s'oubliant soi-même, tel sera le pouvoir chrétien.

La parabole du bon Pasteur qui veille sur ses brebis, les conduit dans les gras patûrages et se sacrifie pour elles, tandis que le mercenaire ne vit au milieu de son troupeau que pour s'engraisser de sa substance et l'abandonne au moindre péril, exprime encore la même idée.

Enfin, voici qui ne laisse plus aucun doute. Un soir, la veille de sa mort, le Christ était à table avec les douze. A la fin du repas, il se lève, prend un linge et de l'eau, et se prosterne pour laver leurs pieds en leur disant : « Vous voyez, comme je « me conduis avec vous, moi que vous appelez avec raison le « Maître ! *Magister !* Agissez donc de même les uns avec les « autres, puisque vous êtes frères. » Quelle leçon, Mes chers auditeurs, pour les princes de ce monde ! « Les grands de la terre, semblait dire le Sauveur à ses disciples, ont complètement dénaturé l'idée de pouvoir en l'exploitant comme un privilège, tandis qu'il n'est qu'une charge onéreuse. Il est essentiel de les désabuser par ma parole, par mon exemple et par le vôtre. Régner, c'est aimer, c'est servir, c'est imiter Dieu qui ne cesse de pourvoir aux besoins de ses enfants. Quiconque aspire au premier rang doit se faire le serviteur de tous. Allez, accréditez dans le monde cette nouvelle définition du pouvoir, et quand vous aurez réussi, vous aurez transformé la triste espèce humaine en une famille de frères. » Telle est la théorie catholique de l'autorité.

Très bien, me direz-vous, mais quand il plaisait à un prince de méconnaître ses devoirs pour s'abandonner au torrent de ses vices, où était le frein capable de l'arrêter ? Où était le frein ? Partout, Mes Frères ; le frein, je le trouve : 1° dans la profonde douleur de ses sujets scandalisés, dont il était bien forcé de tenir compte un jour ou l'autre ; 2° dans le courage des saints, si nombreux alors, qui prophétisaient au monarque prévaricateur de terribles châtiments ; 3° dans les protestations rigoureuses des docteurs qui ne cessaient de lui rappeler sa vocation et de lui dire : « vous êtes appelé roi, *rex*, parce que « vous devez gouverner avec justice, *recté*. Si vous vous « conduisez conformément au saint Évangile vous possédez « légitimement le nom de roi ; mais vous le perdez miséra- « blement, quand vous foulez aux pieds vos serments : *Rex* « *eris, si recta facis, si non facis ;* » 4° Dans l'intervention de la plus auguste des autorités, celle du souverain Pontife, qui, sensible aux larmes des opprimés et appuyé sur le droit public

de l'époque, avertissait, réprimandait et finissait quelquefois par frapper de déchéance le prince reconnu notoirement indigne et absolument incorrigible.

Pourtant, je le reconnais et je l'avoue, cette théorie chrétienne du pouvoir n'a pas guéri tous les maux, car, le christianisme n'est efficace qu'à la condition d'être rigoureusement pratiqué, mais du moins, elle a transformé l'autorité au point de rendre impossibles certains abus monstrueux du pouvoir païen. Depuis Jésus-Christ aucun prince n'a osé se faire décerner les honneurs de l'apothéose et notifier sa volonté aux peuples par cette formule sacrilège, comme le faisait Domitien : « Voici ce que vous ordonne l'empereur, votre Seigneur et Dieu : *Dominus ac Deus vester hæc fieri jubet...* » Mais voulez-vous savoir ce que peut devenir l'autorité dans les mains d'un chrétien sincère et fervent ? Faut-il vous montrer l'idéal du prince tel que le christianisme a su le faire ? La France l'a vu passer et l'a salué avec amour. En présence de S. Louis, Voltaire lui-même désarme et ne contient plus son admiration : « Toutes les vertus humaines étaient chez les païens, nous dit-il, les vertus divines ne sont que chez les chrétiens. Quel bon roi, dans les fausses religions a vengé tous les jours, sur soi-même, des erreurs attachées à une administration pénible et dont les princes ne se croient responsables ? Où est le grand homme de l'antiquité qui ait cru devoir rendre compte à la justice divine, je ne dis pas de ses crimes, mais je dis, de ses fautes légères, et des fautes de ceux qui, chargés de ses ordres, pourraient ne pas les exécuter avec assez de justice ! »

« Quels climats, quelles terres ont jamais vu des monarques païens foulant aux pieds la grandeur, qui fait regarder les hommes comme des êtres subalternes, et la délicatesse qui amollit, et le dégoût affreux qu'inspire un cadavre, et l'horreur de la maladie et celle de la mort, porter de leurs mains royales des hommes obscurs, frappés de la contagion et l'exhalant encore, leur donner une sépulture que d'autres mains tremblaient de leur donner ! »

« Tombé entre les mains des Musulmans, ils conçoivent l'idée d'offrir la couronne à leur captif ; jamais la vertu ne reçut un plus bel hommage. Portons plus haut notre admiration : voyons, non ce qui étonnait l'Afrique, mais ce qui doit nous sanctifier ; cette piété héroïque qui nous rappelle toutes les actions saintes de sa vie. »

« S. Louis est humble, dans le sein de la grandeur. Il est roi et il est humble ! S. Louis secourt les pauvres, il s'abaisse devant eux ; il est le premier des rois qui les ait servis. C'est là, ce que toute la morale païenne n'avait pas même imaginé. La

charité n'est pas moins étrangère à l'antiquité profane. Elle connaissait la libéralité, la magnanimité, mais ce zèle ardent pour le bonheur des hommes et pour leur salut éternel, ces anciens en avaient-ils l'idée? Ont-ils approché de cette ardeur avec laquelle le roi travaillait à secourir les âmes des faibles et à soulager toutes les infortunes! Ainsi, la religion produit dans les âmes qu'elle a pénétrées, un courage supérieur et des vertus supérieures aux vertus humaines. Elle a encore sanctifié dans S. Louis, tout ce qu'il eut de commun avec les héros et les bons rois. O vains fantômes de vertus, ô aliénation d'esprit, que vous êtes loin du véritable héroïsme! Voir d'un même œil, la couronne et les fers, la santé et la maladie, la vie et la mort; faire des choses admirables et craindre d'être admiré; n'avoir dans le cœur que Dieu, sa femme et ses devoirs; n'être touché que des maux de ses frères et regarder les siens comme une épreuve nécessaire à sa sanctification; être toujours en présence de son Dieu, n'entreprendre, ne réussir, ne souffrir que pour lui: voilà S. Louis; voilà le héros chrétien, toujours grand et toujours simple, toujours s'oubliant lui-même. Il a régné pour ses peuples; il a fait tout le bien qu'il pouvait faire, même sans rechercher les bénédictions de ceux qu'il rendait heureux. Il a étendu ses bienfaits sur les siècles à venir, en redoutant la gloire qui devait en être le prix. Il n'a combattu que pour ses sujets et pour son Dieu. Vainqueur, il a pardonné; vaincu, il a supporté sa captivité sans affecter de la braver; sa vie toute entière a coulé dans l'innocence; il a vécu sous le cilice et il est mort sur la cendre. » Quel langage de la part de Voltaire et quelle gloire pour S. Louis d'être loué par un tel homme! Voilà, Mes Frères, ce que peuvent devenir les princes pour les peuples, sous la salutaire influence de la parole évangélique.

Conclusion. — Puissé-je, Mes chers auditeurs, avoir réussi à vous donner une juste idée de l'action civilisatrice exercée par l'enseignement catholique sur les sociétés. En vertu de sa constitution et de sa doctrine, l'Église admet toutes les formes de gouvernement sans en exclure aucune, parce qu'elle s'adresse directement à la raison et à la conscience humaines, parce qu'elle prend l'homme avant le citoyen, parce qu'elle n'est pas la religion d'un peuple ou d'une race, mais la religion de tous les peuples et de toutes les races, la religion de l'humanité. Tout en proclamant que le pouvoir vient de Dieu, elle reconnaît aussi que le pouvoir n'est conféré au prince directement et immédiatement que par la communauté, elle laisse donc aux sociétés leur droit naturel d'élection. Le pouvoir peut

être une monarchie, une aristocratie ou même une démocratie. Les peuples peuvent mettre à leur tête qui bon leur semble et aux conditions qui leur conviennent; c'est leur affaire. Mais du moment où un peuple a constitué sa magistrature suprême, le christianisme lui dit: maintenant il faut la respecter et la vénérer, car Dieu en a pris possession et son fils Jésus-Christ y a mis avec sa divinité, le signe authentique de son autorité. Vous avez construit la cité, mais c'est Dieu qui va la garder, et c'est absolument nécessaire: *Nisi Dominus custodierit civitatem, frustra vigilat qui custodit eam.* Vous avez planté l'arbre, mais c'est Dieu qui fournira la sève indispensable à sa fécondité. Vous avez choisi et nommé votre souverain; mais la vertu capable de légitimer le commandement et d'honorer votre obéissance, ne peut venir que de Dieu. — D'un autre côté, le christianisme sait fort bien dire aux souverains: Prenez garde, vous n'êtes que les mandataires de Dieu. En conséquence, à son exemple, aimez vos peuples et sacrifiez-vous sans relâche à la prospérité publique. En un mot, selon la doctrine catholique, le pouvoir est tout à la fois Dieu et homme. Comme Dieu, il est inviolable, et c'est pourquoi, l'insurrection que le socialisme appelle « le plus saint des devoirs » ne sera jamais aux yeux de l'Église qu'un sacrilège attentat. Comme l'homme, le pouvoir n'est pas dispensé de compter avec Jésus-Christ de suivre ses conseils et d'accepter son autorité. C'est ainsi que le christianisme s'efforce d'enchaîner les révolutions et d'ouvrir aux sociétés les voies larges du progrès dans la tranquillité publique. Puisse notre chère France goûter cette doctrine vivifiante et expérimenter dans sa vie nationale la belle parole du saint roi David: « *Beatus populus cujus Dominus Deus ejus:* Bienheureux les peuples qui ont choisi Dieu pour guide et pour maître. »

Ainsi soit-il.

Cinquième Jeudi

LE RICHE ET LE PAUVRE
DANS LE CHRISTIANISME

Dives et pauper obviaverunt sibi: utriusque operator est Dominus.

Le riche et le pauvre sont allés au devant l'un de l'autre comme deux frères, et c'était justice, car Dieu est le père du riche et du pauvre.

(Proverbes, XXII, 2.)

MES CHERS AUDITEURS,

Nous n'avons pas la prétention d'exposer toutes les solutions données par la doctrine catholique aux différentes questions qui s'agitent au sein des sociétés; un aussi vaste dessein dépasserait les étroites limites dans lesquelles nous sommes obligés de nous renfermer. Nous avons vu, dans notre dernier discours, comment l'enseignement de l'Église réussissait à concilier aux dépositaires du pouvoir civil l'obéissance et la vénération des peuples, en même temps qu'il plaidait la cause des peuples auprès des chefs des royaumes ou des empires. En d'autres circonstances, il y a deux ans, nous avons traité dans ce recueil[1], la grave question du travail, plus que jamais à l'ordre du jour dans les temps actuels; nous n'avons donc pas à revenir sur ce sujet, qu'il nous soit permis aujourd'hui de soumettre à vos méditations un dernier problème aussi difficile et aussi intéressant que les deux premiers.

La loi du travail, selon qu'elle est plus ou moins bien comprise et plus ou moins bien appliquée par les hommes, engendre nécessairement dans la société, l'inégalité des conditions. Il vient un moment où les uns possèdent tout en abondance et où les autres manquent même du nécessaire; où, en un mot, il y a des riches et des pauvres. De là, une nouvelle question sociale, qui a toujours fait et qui fera toujours le cruel souci des gouvernements, tant que l'on repoussera, car, elle est l'unique remède au mal, la solution donnée par l'Évangile.

On peut citer, en effet, parmi les plus grands bienfaits du christianisme, l'heureuse révolution qu'il opéra dans le monde

1. Tome IV, page 302.

moral, en substituant aux inimitiés séculaires du riche et du pauvre, les liens sacrés d'une amoureuse fraternité, et cela, sans lois, sans violences, sans dissoudre la société par des partages toujours à refaire, parce qu'ils seraient toujours impuissants. Comment Jésus-Christ s'y est-il pris pour faire du pauvre, un être digne des sollicitudes du riche, et pour faire du riche à son tour, un être digne de la vénération du pauvre; en un mot, quelles sont les relations qui doivent unir le riche et le pauvre dans le cœur de Jésus-Christ? Nous allons l'examiner.

I. — *Le pauvre aux yeux du riche dans le christianisme.* — On a dit et répété, en 1848, que la nature elle-même devait être la fidèle gardienne de l'égalité parmi les hommes. Enfants d'un même père, pourquoi ne nous traiterions-nous pas comme des frères? Puisque nous sommes appelés à partager les félicités du ciel, pourquoi ne partagerions-nous pas amicalement les biens de ce monde? Admettons, si vous le voulez, la justesse de ce raisonnement, mais prenez garde, Mes chers auditeurs, l'homme n'écoute pas toujours les inspirations de sa conscience ou de sa raison, il écoute aussi la voix des passions qui lui tiennent un tout autre langage. Savez-vous, en effet, ce qu'est devenu l'homme pour l'homme sous la pernicieuse influence de l'égoïsme, de l'orgueil et de la cupidité? Voyez le paganisme. S'il est un fait indiscutable, patent, public, universel, en dehors du peuple juif, c'est l'oppression du pauvre dans ces temps malheureux. Comme il ne jugeait des personnes et des choses que par les sens, le riche païen, non seulement n'a pas connu, mais n'a jamais soupçonné l'éminente dignité du pauvre, pour parler la belle langue de Bossuet. Révolté au spectacle de sa misère, au lieu de voir en lui un frère déshérité qu'il fallait secourir à tout prix, il n'a jamais vu qu'un être avili, dégradé et condamné par la nature elle-même à toutes sortes d'humiliations. « Jupiter lui a ôté la moitié de son intelligence », nous dit Homère. « Il n'y a rien de sain ni d'entier dans son esprit, poursuit Platon, et ce serait folie que de se confier à un pareil homme. » Aussi, qu'a-t-il fait, pour alléger le poids de ses infirmités? Qu'a-t-il fait pour calmer les angoisses de son agonie? Rien, absolument rien. Le pauvre dans l'antiquité, vivait, pleurait, souffrait, mourait, sans exciter la compassion. Encore, s'il lui eût été permis de travailler en toute indépendance pour gagner un misérable pain et de pleurer en toute liberté sur sa détresse, il eût été moins à plaindre; mais non! nous le voyons condamné le plus souvent, tantôt par un créancier sans entrailles, tantôt par un général victo-

rieux, au plus humiliant esclavage. On lui ravit ses droits les plus sacrés, on foule aux pieds sa dignité, et la loi même intervient pour le faire passer de l'*état* de personne à l'*état* de chose; on lui enlève l'espérance d'un avenir meilleur, cette suprême consolation de ceux qui souffrent; on lui rive de lourdes chaînes aux pieds et aux mains, et le premier venu l'achetant à vil prix, se déclare insolemment le maître absolu de sa mort et de sa vie. Sa vie! mais elle fait pitié, car elle se consume dans un labeur écrasant que nul repos ne vient interrompre, que nulle joie ne vient adoucir. Sa mort! mais elle est une honte, et comment pourrai-je la peindre! Quand le pauvre succombe à la tâche et que ses membres brisés se refusent à de nouvelles fatigues, certains maîtres l'exilent sans plus de souci, dans une île déserte, où le désespoir et la faim ne tarderont pas à lui porter les derniers coups; tandis que certains autres le jettent tantôt comme une pâture aux murènes des viviers, tantôt, comme une proie facile, aux tigres et aux lions de l'amphithéâtre. Je n'exagère rien, Mes Frères, sauf de rares exceptions, voilà le pauvre dans le monde païen. L'homme de ces siècles ténébreux aimait (quand il savait aimer!) sa femme, ses enfants, ses amis, ses concitoyens lorsqu'ils étaient nécessaires à son bonheur, mais il ne s'est jamais douté qu'il dût aimer tous les hommes sans exception, comme de véritables frères et les aimer d'autant plus, qu'ils étaient plus malheureux. Voyez Rome avec ses richesses, Athènes avec sa gloire et cherchez les monuments de leur charité, vous ne trouverez chez l'une comme chez l'autre que les preuves vivantes, officielles de leur oppression.

Quoi! personne n'élèvera la voix pour plaider la cause des pauvres auprès de ces patriciens opulents, dont la vie est une fête perpétuelle? Mais que faisaient donc les prêtres? Les prêtres du paganisme! Mes Frères; ils offraient des victimes à Jupiter dans les grandes solennités; aux jours du péril, ils égorgeaient des poulets sacrés pour découvrir dans leurs entrailles palpitantes les secrets de l'avenir, mais jamais, que je sache, ils n'ont plaidé la cause d'aucune infortune. Que faisaient donc les philosophes? Les philosophes! tantôt ils se perdaient dans les régions d'une métaphysique ténébreuse, tantôt ils formulaient de beaux préceptes de morale qui ne reposaient sur aucun fondement solide, mais les cris de douleur de la pauvre humanité arrivaient difficilement à leurs oreilles. Ah! j'oubliais, l'un d'eux écrivit un jour un magnifique traité sur la pauvreté, mais Sénèque, car c'était lui, écrivait son livre sur un pupitre d'or, et faisait, au sortir de ses dissertations éloquentes, fouetter jusqu'au sang, un pauvre

esclave qui avait commis l'imprudence de briser un verre de cristal.

Gloire à Dieu, Mes bien chers Frères, depuis dix-huit siècles les choses ont bien changé de face et l'amélioration du sort des classes laborieuses et souffrantes, il faut le reconnaître, fait la constante préoccupation de tous les gouvernements; mais pourquoi ces mêmes gouvernements sont-ils tentés d'oublier que c'est à Jésus-Christ seul, aux salutaires influences de son exemple et de ses enseignements que nous devons la réhabilitation du pauvre? Quelle monstrueuse ingratitude! Le catholicisme à l'heure actuelle, est poursuivi, par je ne sais quels sectaires obscurs et féroces, au nom des affamés, et pourtant il est la seule religion de ceux qui souffrent la faim; au nom des prolètaires, et pourtant il est la seule religion des nécessiteux et des pauvres, car, depuis son divin auteur, il n'a cessé de plaider leur cause auprès des riches.

Je n'insisterai pas sur les preuves de cette vérité, Mes chers auditeurs, car, j'en suis sûr, elles vous sont connues depuis longtemps.

1° Le Christ rédempteur du monde devait être pauvre; écoutezle prophète Zacharie qui annonce son entrée dans le monde après l'avoir aperçu dans une vision mystérieuse: « O fille de Sion, tressaille d'allégresse et salue ton nouveau roi qui s'avance de ton côté, sous les vêtements du pauvre: *Ipse pauper.* »

2° Jésus-Christ a réalisé magnifiquement cette prophétie; écoutez S. Mathieu: « Le Fils de l'homme n'est pas venu pour être servi, mais pour servir: *Filius hominis non venit ministrari, sed ministrare.* » — Entendez encore l'apôtre S. Paul: *Qui cum ditissimus esset propter nos egenus factus est.* « Le Christ, lui, le riche par excellence, s'est fait pauvre à cause de nous: *Propter nos.* »

3° Non seulement Jésus-Christ s'est fait pauvre, jusqu'au point de n'avoir pas une pierre où reposer la tête: *Ubi caput reclinet*, nous dit l'Évangile, mais il a vécu dans la compagnie des pauvres. C'est pour eux qu'il multiplie les miracles et c'est à eux de préférence qu'il adresse ses sublimes enseignements. Vous auriez singulièrement étonné les patriciens de la vieille Rome, si vous leur aviez dit que c'était pour eux un devoir de veiller et de pourvoir à l'instruction de leurs esclaves. Eh! bien, parce que les pauvres forment l'immense majorité dans le monde, et que ceux qui travaillent, qui pleurent et qui souffrent ont un plus pressant besoin de vérité que ceux qui jouissent, ils recevront les premiers le bienfait de l'Évangile.

Sans doute, la bonne nouvelle parviendra jusqu'aux riches, mais plus tard et par le ministère des pauvres, nous dit Bossuet.

4° Prêcher la vérité aux pauvres ! mais Jésus-Christ veut qu'on le reconnaisse comme le Messie véritable à ce seul caractère. Un jour, les disciples de Jean-Baptiste, viennent lui demander : « Êtes-vous vraiment le Christ attendu ? » — Allez, leur répond Jésus, et racontez à votre maître, ce que vous avez vu et entendu : « Les aveugles contemplent la lumière ; les sourds entendent la parole ; les morts sont ressuscités et les pauvres sont évangélisés : *Pauperes Evangelizantur.* » Oui, voilà la preuve de sa divinité, beaucoup plus que la vue rendue aux aveugles, l'ouïe aux sourds, la santé aux malades et la vie aux trépassés : *Pauperes Evangelizantur.*

5° La pauvreté ! mais Jésus-Christ l'a glorifiée dans ses immortelles béatitudes comme nul avant lui, ne l'avait tenté, puisqu'il en fait, non plus une nécessité douloureuse et barbare de la vie présente, mais pour quiconque la supporte avec une noble résignation et la sanctifie par la vertu, la condition d'une éternelle félicité dans un monde meilleur et sous un ciel plus beau : *Væ victis*, malheur. « Malheur aux faibles, aux petits, aux vaincus. » Telle était la devise du Paganisme. A ce cri de guerre, Jésus-Christ répond par ce cri d'amour : *Beati pauperes, quoniam ipsorum est regnum cœlorum.* « Bienheureux les pauvres, parce que le royaume de mon Père sera leur patrimoine. »

6° Et comme s'il ne suffisait pas de ces exemples et de ces enseignements pour protéger le pauvre contre l'oppression du monde, avant de remonter à son Père, Jésus-Christ confondra sa cause avec la sienne, et apparaîtra désormais, caché sous ses haillons aux regards de tous ceux qui croiront à sa divinité. Écoutez bien, c'est lui qui va parler : « Au jour solennel du « jugement, le Fils de l'homme s'adressant aux élus leur dira : « Venez, car vous êtes les enfants bénis de mon Père. Merci, « mes amis, vous qui m'avez nourri quand j'avais faim « et qui m'avez donné à boire, quand j'étais torturé par la « soif. Sans vêtements et sans asile, vous m'avez accordé « l'hospitalité ; malade, vous m'avez soigné et secouru ; pri- « sonnier, vous m'avez visité : entrez donc dans mon royaume.. « — Mais, répondront les élus étonnés et ravis, Seigneur, « quand donc vous avons-nous rendu tous ces services ? « Jamais nous ne vous avons vu, nourri, vêtu, visité et « consolé ? En vérité leur sera-t-il dit, vous l'avez fait à vos « frères, et par là même, c'est à moi que vous l'avez fait. — « Puis, se tournant du côté des réprouvés, il ajoutera : Vous « m'avez impitoyablement refusé ces bons offices en les refu-

« sant à vos frères, allez donc expier dans les flammes « éternelles, votre cruel et implacable égoïsme ; vous êtes « maudits[1]. »

Comme conséquence de cette doctrine, et comme conséquence rigoureuse, si nous avons vraiment la foi, nous devons donc voir dans le pauvre un autre Jésus-Christ. Oui, cet enfant en haillons pendant l'hiver et qui vous tend une main tremblante, c'est Jésus-Christ transi par le froid. Oui, cet honnête ouvrier sans pain parce qu'il est sans travail, c'est Jésus-Christ qui a faim. Oui, cette mère de famille épuisée par la maladie et manquant de tout dans son grenier, c'est Jésus-Christ souffrant qui implore votre charité.

Jésus-Christ incarné dans le pauvre! mais ne serait-ce pas une mystique exagération, un pieux artifice imaginé par un orateur catholique afin de provoquer les largesses de son auditoire pour telle ou telle œuvre de bienfaisance? Non, Mes chers auditeurs, mille fois non. Dans toute la rigueur de la lettre, c'est Jésus-Christ qui veut être aperçu, reconnu, respecté, honoré, aimé et servi dans la personne des pauvres : c'est Dieu!!! Et quand S. Martin partagera son manteau pour abriter la nudité d'un mendiant, c'est Jésus-Christ lui-même qu'il aura revêtu. Quand sainte Élisabeth de Hongrie se penchera vers un lépreux pour laver de ses mains royales et baiser avec un indicible amour ses effroyables plaies; quand elle fera transporter ce lépreux sur la couche du prince son époux afin de le traiter avec plus d'honneur, c'est Jésus-Christ lui-même qui viendra prendre la place du pestiféré.

Du moment où ces idées divines furent répandues et acclimatées dans le monde, Mes chers auditeurs, la condition du pauvre fut immédiatement changée. Les liens qui enchaînaient ses pieds et ses mains furent brisés; on lui rendit sa dignité première en faisant des lois pour protéger ses droits et sa vie, et le cœur du riche devenu chrétien s'émut d'une sainte compassion, au spectacle des souffrances de Jésus-Christ caché et personnifié dans les pauvres. On le vit alors, quitter ses palais ou ses châteaux, s'en aller sur le soir, à la recherche des malheureux sans asile, et leur dire quand il les rencontrait sur le chemin : « Mon ami, la nuit est venue, faites-moi l'honneur de venir vous reposer dans ma maison. » Le moyen-âge l'a vu se prosterner à leurs genoux avec S. Louis, laver humblement leurs pieds et s'estimer heureux de les servir à sa table. Nous le voyons encore tous les jours, non seulement se dépouiller du superflu, mais même du nécessaire afin de mériter plus

1. S. Matthieu.

abondamment les bénédictions de Jésus-Christ en soulageant plus largement la détresse de ses frères.

Tout à l'heure, nous cherchions, mais en vain, les monuments de la charité païenne : regardez aujourd'hui, et dites-moi, si Jésus-Christ n'a pas plaidé victorieusement la cause du malheur. Depuis, qu'aux yeux du riche chrétien, le pauvre est devenu l'image de Jésus-Christ, on n'a rien su lui refuser ; on l'a traité comme un prince de ce monde. Les rois et les grands de la terre, ont des palais magnifiques et des serviteurs en abondance ; pourquoi Jésus-Christ reconnu dans la personne des pauvres, n'en aurait-il pas ? Ah ! il fait bon produire cette preuve dans la ville de Lyon ! Sortez de cette belle église de Saint-François par la porte latérale ; à l'extrémité de la rue, vous vous trouverez en face d'un monument aux vastes proportions. Quels sont les hôtes qui l'habitent ? des enfants et des vieillards, ceux qui n'ont pas encore les forces nécessaires pour gagner leur pain quotidien et ceux qui les ont perdues. Qui donc a construit ces spacieuses demeures ? la charité, c'est-à-dire Jésus-Christ aimé et secouru dans la personne des petits et des faibles. Pénétrez plus avant dans le cœur de la ville. Quel est ce palais, à l'aspect vraiment royal, majestueusement assis sur la rive droite du Rhône et dont la coupole dorée resplendit, dans nos jours sereins, comme un diamant aux feux du soleil ? Quel sera l'étranger trouvé digne d'y fixer son séjour ? Ce sera le pauvre transfiguré par Jésus-Christ. Lisez l'inscription : c'est l'Hôtel-Dieu, c'est-à-dire la demeure du Christ malade et agonisant dans la personne de ses chers enfants, les pauvres.

Attendez encore ; à la magnificence du palais, va correspondre la noblesse des serviteurs. Comprenez-vous, pères et mères de famille, qu'à l'âge de dix-huit ou vingt ans, vos jeunes filles à qui tout pourrait sourire en ce monde, s'arrachent à vos embrassements, pour aller se sacrifier jusqu'au dernier souffle, au service de malheureux qu'elles ne connaissent même pas. Qui les attire ? La souffrance ? mais, la souffrance leur est antipathique, les gémissements ? mais, ils importunent leurs oreilles délicates ; la nature de la maladie ? mais ces poumons atrophiés exhalent une odeur insupportable, ces plaies livides font horreur ; ces cerveaux consumés et affolés par les transports de la fièvre, donnent le frisson ; encore une fois, qui les attire ? Mais, c'est vous, ô mon très bon et très aimé Sauveur, vous qu'elles ont aperçu à travers les ruines faites à nos pauvres corps, vous qu'elles viennent soulager dans la personne de leurs frères et de leurs sœurs, au prix d'un incomparable dévouement.

Le monde lui-même, Mes chers auditeurs, m'offre des spectacles aussi attendrissants. Parfois j'y rencontre des femmes aussi distinguées par la fortune, que par la grâce et la beauté ; elles réunissent tous les dons de la nature, pour régner comme des souveraines dans la société la plus brillante ; et quand je les vois renoncer gaiement à ces triomphes si ardemment convoités par d'autres, pour porter de mansarde en mansarde, à ceux qui pleurent, avec le pain qui soutient le corps, les bonnes paroles qui réconfortent l'âme, je ne comprendrais pas cette sainte anomalie, si je ne savais d'avance, que c'est Jésus-Christ, toujours Jésus-Christ, dont ces chrétiennes amoureusement sublimes, vont sécher les larmes, remuer la paille et panser les blessures. Ah ! Mes chers auditeurs, je n'invente rien, si vous saviez ! Comme la foi dont elle est la sœur, la charité peut, quand il le faut, transporter les montagnes. Mais, si Jésus-Christ cesse d'être aimé par le riche, le cœur de cet homme ne tarde pas à se fermer et le vieil égoïsme païen le rendra bientôt insensible aux cris de douleur de ses frères malheureux. « La pauvreté est un crime que je ne peux pas pardonner » disait l'amiral Nelson, et l'économiste Smith Sydney ajoutait : « La pauvreté est infâme en Angleterre. »

Quand donc les pauvres comprendront-ils qu'ils ne sauront jamais assez bénir et remercier Jésus-Christ, de tout ce qu'il a fait en leur faveur. S'ils sont libres, c'est Jésus-Christ qui les a fait libres ; s'ils sont respectés, honorés, secourus, c'est Jésus-Christ qui met pour eux la compassion dans le cœur du riche. Ah ! ils n'ont rien, absolument rien à gagner à l'irréligion, parce que, plus ils s'abandonnent au torrent du vice ou de l'impiété, plus ils altèrent la ressemblance qu'ils doivent avoir avec leur divin modèle ; plus aussi par là même, ils donnent non pas raison, mais prétexte au délaissement du riche.

II. — *Le riche aux yeux du pauvre dans le Christianisme.* — Si le riche privé des lumières de la foi catholique ne connaît pas le pauvre, le pauvre à son tour, quand il est déshérité des enseignements de la religion ne connaît guère mieux le riche. Au lieu de voir en lui, un ami, un frère chargé par la Providence de soulager sa détresse, ou bien le pauvre s'abaisse et s'avilit devant le riche comme l'esclave devant son maître, ou bien pris d'un orgueil irrité par la faim il voue au riche une implacable haine parce qu'il fait peser sur lui, la responsabilité de tous ses malheurs.

Vous le savez, Mes Frères, la pauvreté, quand elle devient extrême et que l'homme est seul à supporter ses coups,

conduit inévitablement à la bassesse et au vice. A chaque instant visité par la misère, l'homme s'habitue peu à peu, parce qu'il est forcé d'y songer continuellement, à considérer le corps, comme la pièce importante de son être. Égaré, perdu dans la matière, il s'inquiètera très peu de son âme immortelle, se souciera médiocrement de sa dignité, pourvu qu'il puisse se procurer chaque jour, les aliments nécessaires à son entretien. Mais, quand ces aliments viendront à lui manquer; mais, quand un matin, il sentira se poser sur sa poitrine, la main décharnée de ce hideux spectre qu'on nomme la faim... Oh! plutôt que de succomber, il aimera mieux abdiquer : son intelligence et sa liberté, son corps et son âme, il vendra tout pour un morceau de pain. L'esclavage vous fait horreur, n'est-il pas vrai, parce que l'esclavage est la plus sanglante humiliation que l'on puisse infliger à une personne intelligente. Dieu n'est jamais descendu jusque-là; nous sommes ses enfants dans l'ordre de la grâce et ses serviteurs dans l'ordre de la nature, mais nous ne sommes pas ses esclaves. Jusqu'au jour où nous rendrons compte de notre administration, il respecte notre liberté, quand bien même il voit que nous en abusons pour le méconnaître ou pour l'outrager. Or, soyez en sûrs, Mes chers auditeurs, si les lois civiles ne veillaient pas, pour protéger la liberté de l'homme contre ses propres attentats, même dans notre beau pays de France, même au sein de notre civilisation que l'on dit si florissante, vous verriez plus d'un pauvre, se précipiter de lui-même dans les fers. Comme on l'a très bien dit, la liberté ne périt jamais que de deux façons : ou elle est ravie par les armes à l'homme opprimé, ou elle est vendue pour un morceau de pain par l'homme affamé. Oui, quand il serait à bout de ressources et d'espérances, le pauvre viendrait trouver le riche et lui dirait : c'est fini, je ne puis plus vivre et pourtant je ne voudrais pas mourir. O vous, qui possédez tout en abondance, j'ai faim, donnez-moi quelques miettes de votre superflu et, en retour, emparez-vous de moi, je ferai ce que vous voudrez, j'irai où vous voudrez, je vous appartiendrai à la vie et à la mort, je serai votre propriété et votre chose, je m'agenouillerai devant vous et je vous adorerai, s'il le faut, mais par pitié, ne me laissez pas mourir. On dit que le riche est prompt à s'enorgueillir, je l'ignore, mais ce que je sais très bien, c'est que le pauvre est encore plus prompt à s'abaisser. Le pauvre, mais, à chaque instant, je le surprends en flagrant délit de mensonge, pour exciter ma commisération, il me donne de fausses adresses, il fabrique des infirmités qu'il n'a pas en réalité, il me parle de sa

femme et de ses enfants, lui qui n'a jamais été marié, et jamais père de famille ! Et pourquoi, n'irait-il pas jusqu'à vendre sa liberté? est-ce qu'il ne prostitue pas tous les jours, dans nos grandes villes, et pour le même motif, un bien aussi précieux, mille fois plus précieux que la liberté ; est-ce qu'il ne prostitue pas sa vertu? L'esclave chrétien portait un noble cœur et une sainte fierté sous les chaînes qui ensanglantaient ses pieds et ses mains, mais qu'auraient pensé et dit de lui les païens s'ils avaient obtenu le sacrifice de son devoir? — Le devoir! mais, il est immolé, par le pauvre avec une facilité qui désole. Tant que le travail si onéreux qu'il fût, suffisait à sa subsistance, cette jeune fille du peuple luttait victorieusement pour sauvegarder son innocence... Pourquoi la rencontrez-vous, quelques années plus tard, rougissant de regarder en face un visage honnête, et n'osant plus nommer son père ou sa mère, ses frères ou ses sœurs? Quel est l'être malfaisant qui l'a plongée dans les fanges de la dépravation? très souvent, la misère dont sa faiblesse n'a pu supporter l'épouvantable perspective.

Oui, tel sera le pauvre en face du riche, ou bien son orgueil lui fera méconnaître les droits les plus sacrés. Il s'irritera de manquer du nécessaire, quand d'autres ont tant de superflu. La comparaison qu'il fera nécessairement entre l'abondance du riche et son dénûment, allumera dans son âme l'ardeur d'une haine sourde et concentrée. Le désespoir et la convoitise armeront ses mains d'armes redoutables ; il saura faire le dénombrement de ses forces quand il aura réussi à nouer des coalitions formidables avec ses compagnons d'infortune et, à un moment donné, il viendra se placer sous les yeux du riche, comme une perpétuelle menace, appelant l'apaisement de sa faim par le vol et le bien-être par la spoliation. Nous frémissons tous, au seul mot de socialisme, Mes chers auditeurs, parce que ce mot là, nous rappelle ces orgies sanglantes, où le pauvre, un instant victorieux, parcourait nos rues, ivre de sang et de carnage, tenant en main le triangle égalitaire, mais sachez-le, quoiqu'on en fasse honneur à notre siècle, le socialisme est déjà bien vieux. Le socialisme vint au monde le jour où Caïn jalousa les présents et le bonheur de son frère Abel. Le socialisme était dans toute la fougue de la jeunesse, quand Spartacus conduisait ses quarante mille compagnons de servitude au sac et aux funérailles de Rome. Le socialisme croyait monter sur le trône, quand au XVIe siècle, Münzer prêchait aux paysans de l'Allemagne, les doctrines subversives de toute propriété. Écoutons, un instant, ce farouche sectaire du protestantisme : « Frères, nous n'avons qu'un père, c'est

« Dieu ! Voyez ce qu'ont fait les riches. Les maudits ! ils ont « osé retoucher l'œuvre de notre père. A eux, le repos et le « pain blanc ; à nous le pain noir et les rudes travaux. A eux « les vêtements luxueux ; à nous les haillons. La terre était « notre héritage commun ; on nous l'a ravie. Voyons : quand « donc, avons-nous renoncé à la succession de nos aïeux et « qu'on nous montre les titres de cession ? il n'y en a pas. « Riches du siècle qui nous avez dépouillés, qui nous tenez en « esclavage et qui nous pressurez, au nom de Dieu, rendez-nous « notre liberté, rendez-nous notre pain. » — En un mot, le socialisme exista, du moment où le pauvre se crut assez fort pour mettre une main sacrilège sur les biens du riche et il ne cessera point de nous menacer tant qu'une illumination céleste n'éclairera pas le pauvre, car, du moment où il n'est pas chrétien, le pauvre ne voit jamais dans le riche, qu'un maître despotique ou un ennemi. Donc, que tous ceux qui se proclament ses amis, lui permettent de demander à la religion, les enseignements que, seule elle peut lui donner. Qu'il écoute la voix de l'Église et cette voix lui dira : « Non, tu n'es pas « l'esclave du riche, car, tu es l'enfant du même père. Tu as « reçu du ciel, une âme aussi noble et aussi belle que la sienne, « et, tu es appelé à la même félicité, dans un avenir meilleur. « Je suis ta mère aussi bien que la mère du riche ; comme lui, « tu habiteras donc dans ma maison, tu auras ta place à ma « table et plus qu'au riche, parce que ta détresse m'en fait un « devoir, je prodiguerai mes plus douces consolations. » Vous l'entendez, Mes chers auditeurs, le christianisme commence par relever le pauvre à ses propres yeux. On ne gagne jamais rien à abaisser l'homme même quand on attend de lui l'obéissance ou la résignation, car, il faut avoir conscience de sa valeur, pour être capable d'un sacrifice. Dès les premiers jours, l'apôtre S. Paul a prêché cette admirable doctrine : « Citoyens ou esclaves, riches et pauvres, romains, grecs, juifs et gentils, hommes et femmes, le baptême vous rend tous frères ou sœurs en Jésus-Christ. » Et ce qu'il disait si bien le grand apôtre, il le pratiquait beaucoup mieux encore. N'est-ce pas lui, qui plaidant la cause d'un pauvre esclave fugitif, écrivait à son maître Philémon : « Je vous en supplie, recevez-le comme le fils de mes entrailles et traitez-le comme un frère bien aimé. »

Mais, le christianisme ne s'en tient pas là, Mes chers auditeurs, il travaille également à protéger le bonheur du riche. Écoutez ce qu'il dit encore au pauvre : « Le riche n'est pas, et « ne peut être ton ennemi, s'il est vraiment le disciple de « Jésus-Christ. Pourquoi, ce courroux dans tes regards, ces

« frémissements de haine et ces menaces sur tes lèvres et dans « ta bouche, à toutes les fois que tu parles de lui ? Voudrais-tu, « semblable au premier homicide, noyer tes mains dans le « sang de ton frère, précisément, parce qu'il est mieux traité, « du côté de la fortune et plus heureux que toi ? Sache-le donc, « c'est Dieu lui-même, Dieu son maître et son père, comme il « est ton maître et ton père : c'est Dieu qui l'a surabondamment « pourvu, et qui lui a donné tous ces biens qui provoquent « toutes tes convoitises. Mais, en même temps, avec une « admirable providence, ce même Dieu t'a confié à ses soins. « Vas donc trouver ton frère le riche, car, je l'ai constitué, « par droit et, s'il était tenté d'oublier ce droit surnaturel et « divin, je l'ai constitué surtout par devoir, le père de tous les « orphelins, le tuteur des indigents, et le frère de tous les « malheureux. Vas donc frapper à sa porte et ne crains rien, « car cette porte doit être nécessairement hospitalière et s'ouvrir « avec joie pour te donner asile. — Mais, s'il refuse de com- « pâtir, répond le pauvre ? — Eh bien, poursuit l'enseignement « catholique, retire-toi sans bruit, pendant quelques heures « ou quelques jours ; prie pour ton frère heureux, qui s'oublie « dans l'égoïsme et le plaisir ; puis, quand tu auras prié pour « lui, vas le trouver à nouveau. — Mais, crie le pauvre qui « meurt de soif et de faim, s'il refuse une seconde, une « troisième fois, s'il est impitoyable en refusant toujours ?... » — Dans ces cas là, Mes Frères, le socialisme dit au pauvre : « Ton frère le riche est un voleur, puisqu'il te refuse ce qui « t'appartient par le droit sacré de la nature, étends ta main « sur lui : étouffe-le sans pitié ; » et par là, le socialisme autorise le désordre et le meurtre comme il consacre la spoliation. — « Si ton frère le riche est sans entrailles, continue la « doctrine catholique, tu n'as plus qu'une résolution à prendre « et à exécuter : retire-toi définitivement, en prenant la terre « et le ciel à témoin de son barbare délaissement. Couvre- « toi du manteau de ta misère et meurs en toute résignation. « Mais, avant de mourir, ne maudis point ton frère et surtout « ne le frappe point, car la vengeance n'appartient qu'à Dieu. « Sois-en sûr, un jour, justice sera faite : ton sort rigoureux « saintement supporté, t'assure une noble place près de Lazare « au sein d'Abraham, tandis que ton frère, le riche, sans « miséricorde, expiera, au milieu des flammes éternelles son « impitoyable égoïsme. »

Admirez donc avec moi, Mes chers auditeurs, comment la doctrine catholique, vivante expression de la doctrine de Jésus-Christ, sait éviter tous les écueils, en conciliant merveilleusement le devoir de la charité avec le droit inviolable de la

propriété. Dans la Rome païenne, l'aumône n'était un devoir pour personne et pourtant c'était un droit pour tous. Dans l'économie chrétienne, l'aumône est du devoir pour tous, mais elle n'est un droit pour personne. Comme Ozanam l'a très bien dit, dans son histoire de la civilisation au Vᵉ siècle : « si « le christianisme fait un devoir de l'aumône envers le pauvre, « c'est envers le pauvre anonyme universel, envers ce pauvre « qui s'appelle le Christ qui est pauvre en la personne de tous « les pauvres. Lui seul est le créancier du riche, lui seul a un « tribunal où il attend les heureux du monde pour les juger. « Mais le christianisme n'a jamais créé un droit individuel, « personnel à chaque pauvre de réclamer cette créance qui lui « appartient. Dieu seul, maître de toutes choses, est le seul « créancier du riche, créancier invisible et patient. Le riche « n'est que son économe, mais cet économe est juge des « besoins. Il faut qu'il garde la disposition de ses richesses « puisqu'il en règle la distribution. »

Voilà, Mes chers auditeurs, comment la doctrine catholique, beaucoup mieux que tous vos systèmes humanitaires ou philanthropiques, tend à faire régner parmi les hommes une sublime et fraternelle égalité. Elle commande au riche de s'incliner vers le pauvre, quand elle a fait du pauvre la sympathique image de Jésus-Christ comme elle commande également au pauvre de vénérer et d'aimer dans la personne du riche, l'intendant généreux de la Providence en ce monde. Elle sait sanctifier la pauvreté comme elle a sanctifié la richesse et de même qu'elle a créé le riche charitable que nous avons admiré, célébré tout à l'heure, elle crée, tous les jours, le véritable pauvre, le pauvre qui reste pur et grand dans sa détresse, parce que sa détresse est la conséquence, non pas de ses vices, mais de ces catastrophes imprévues, si fréquentes dans nos sociétés modernes ; le pauvre qui peut, sans rougir, tendre la main à ses frères ; le pauvre qui se résigne sans murmures, s'il éprouve un refus ; le pauvre qui prie et qui sait aimer, quand on a pris compassion de sa misère. Lorsque le riche descend jusqu'à lui, les mains pleines de bienfaits, ces bienfaits ne sont point oubliés aussitôt que reçus ; non : le pauvre baise avec reconnaissance la trace de ses pas, lui parle avec des larmes dans la voix et s'attache à lui par un dévouement dont nous avons maintes fois recueilli l'éclatant témoignage.

Le dévouement du pauvre pour le riche, Mes chers auditeurs, mais, dans les siècles de foi, les pauvres ont su donner à la terre des spectacles dignes de Dieu lui-même. Lorsque le riche répandait sur le peuple la bonne odeur de Jésus-Christ ;

lorsque ses enfants tout jeunes, s'en allaient à la suite de leur mère, frapper à la porte des chaumières, pour distribuer aux indigents le pain du corps et le pain de l'âme, le pauvre tout ému surnommait ces enfants, les bon anges du bon Dieu. A son tour il venait trouver le riche et s'adressait à lui avec une confiance absolue : disputes à vider, différents à éclairer, bornes à planter, querelles à apaiser; tout était soumis à l'arbitrage du riche et sa décision faisait autorité. Le pauvre : mais dans les jours mauvais, quand la vie du riche fut menacée, on le vit faire à son bienfaiteur un rempart de son corps et s'estimer heureux de mourir à sa place.

Résumons en quelques lignes que nous empruntons au Père Ventura, ce magnifique enseignement. « Le riche, nous dit-il, « est le ministre de la Providence du Dieu créateur envers le « pauvre, tandis que le pauvre est le ministre de la Providence « du Dieu rédempteur à l'égard du riche. Le pauvre a besoin « du riche pour vivre en homme et le riche a besoin du pauvre « pour vivre en chrétien. Le riche a dans ses mains la vie « temporelle du pauvre et le pauvre a dans ses mains la vie « éternelle du riche. Le riche a le beau et grand privilège de « faire des heureux dans le temps et le pauvre a le privilège, « bien plus beau et bien plus grand, de faire des heureux pour « l'éternité. »

Les riches me permettront bien de leur dire avec franchise en terminant ce discours: Messieurs et bien chers frères, ne dépouillez jamais le caractère sacré dont Jésus-Christ vous a marqués, et, soyez toujours aux yeux du pauvre les intendants de la Providence. C'est pour vous, le premier des devoirs, et c'est aussi, à l'heure actuelle, une condition rigoureuse de sécurité. Si, par malheur, vous veniez à mépriser et à délaisser le pauvre, non seulement vous vous exposeriez au courroux du ciel, mais, qui vous assure que le pauvre ne serait pas tenté d'oublier à son tour, les égards et la vénération qu'il vous doit? Eh quoi donc! vous fouleriez aux pieds votre frère, parce qu'il a des mains calleuses et parce qu'il porte des vêtements sordides? Comment voulez-vous qu'il courbe éternellement la tête sous vos soufflets et, qu'un jour ou l'autre, il ne frémisse pas de colère sous vos humiliations!

Mais, nous dit-on quelquefois, comment pourrions-nous voir l'image de Jésus-Christ dans le pauvre? Si vous saviez, quelles passions le ravagent et les vices sans nombre qui le déshonorent! Ah! je ne le sais que trop! souvent, en effet, le pauvre, comme nous le lui avons reproché, se laisse aller à d'étranges faiblesses, car la misère sera toujours une mauvaise conseillère, mais le riche, non plus, n'est pas, que je sache, à l'abri des

infirmités de l'âme, et pourtant nous commandons au pauvre, de jeter sur toutes ces plaies de l'esprit et du cœur, dans la vie du riche, le voile du silence, de la compassion et de l'oubli; mais, qu'on me pardonne cette comparaison, de même que le prêtre, qui aurait le malheur d'oublier ses devoirs et sa dignité, ne perdrait pas, par là-même, son caractère sacré, nous devons tenir le même langage à l'endroit du pauvre, et si le riche est vraiment chrétien, au lieu de repousser et de mépriser cette image de Jésus-Christ parce qu'elle est déshonorée, il fera tous ses efforts pour la purifier et lui restituer sa beauté première.

On se plaint des vices et de l'irréligion du pauvre... oh! je m'en plains tout aussi bien que vous, Mes chers auditeurs, mais je n'aurai jamais le courage de l'accabler. Hélas! si vous saviez! mille et mille causes contribuent, au sein de nos grandes villes, à égarer le pauvre dans les sentiers funestes. Comme une brume épaisse, les préjugés entourent son intelligence et sa raison manque de culture pour les dissiper. Dès son enfance, on lui a représenté la religion et ses ministres sous les plus odieuses couleurs; on ne lui a jamais parlé de Dieu que dans les fureurs du blasphème, car, souvent il a manqué d'une mère chrétienne pour veiller et prier auprès de son berceau... Mais, voulez-vous faire arriver la vérité à cette âme qui en a si grand besoin; voulez-vous que ces yeux arides s'emplissent de larmes, et que ce cœur de bronze s'amollisse comme de la cire? Descendez jusqu'à lui, avec un bon sourire sur les lèvres; faites-lui du bien aujourd'hui; ne vous découragez pas, faites-en demain: allons, courage, faites-en toujours, et tôt ou tard le cœur du pauvre sera bouleversé et saisi d'une émotion profonde, au contact de votre charité. Alors, si vous savez saisir le moment opportun, pour lui parler de religion à pratiquer, de messe à entendre, de confession ou de communion à faire; il vous répondra en vous serrant la main: oui, vous avez raison. Ce que vous me dites-là, doit être la vérité, parce que, ce que vous me faites, c'est certainement le bien.

Conclusion. — Les révolutions en passant, comme un vent d'orage, sur notre pays, ont commis un double crime en lui faisant une double blessure. Au dehors, en démolissant les institutions les plus salutaires; au dedans, en démoralisant le peuple. Elles ont détruit, pièce à pièce, ses croyances chrétiennes; elles ont soufflé sur son cœur avec le mot: jouissance; sur ses mauvais instincts, avec le mot de haine, enfin, elles ont fini par le mettre en garde contre la vertu

elle-même. De là, cette sourde irritation du pauvre contre le riche, et la froideur ou la défiance du riche à l'endroit du pauvre. Mais, vous le comprenez sans peine, Mes chers auditeurs, autant pour la stabilité des gouvernements que pour la sécurité des individus, il faut à tout prix, mettre un terme à ces dissensions odieuses. Oui, aujourd'hui plus que jamais, le riche et le pauvre ont besoin de se donner le baiser de la réconciliation. Le riche a besoin de se rapprocher du pauvre, non seulement pour accomplir son devoir et sauver son âme, mais encore pour se faire pardonner son bonheur. A son tour, le pauvre doit se rapprocher du riche, afin de recevoir, avec le soulagement de ses maux les saintes lumières de la foi qui lui ont été ravies. Au temps de Jésus-Christ ce fut la pauvreté qui sauva le monde, parce que la richesse avait corrompu ses voies, mais aujourd'hui, c'est le pauvre qui s'égare ; c'est le pauvre qui blasphème et, qui ne sait plus se résigner à son sort.

O mon Dieu ! vous le Père des grands et des petits, faites descendre votre Esprit dans tous ces cœurs, afin de renouer entre le riche et le pauvre les liens sacrés de la charité chrétienne. Et quand la fusion sera complète ; quand le même morceau de pain unira fraternellement la main qui donne à la main qui reçoit ; quand une même prière s'élancera vers le ciel, du cœur compatissant du riche et du cœur reconnaissant du pauvre, alors on verra se lever à nouveau sur l'humanité les beaux jours du christianisme. Alors, l'incrédulité contemplant d'un côté, ce spectacle admirable, et de l'autre toutes ses théories sur le progrès et l'amélioration des peuples, condamnés à une navrante stérilité, sera prise d'un étonnement dont elle n'aura pas le secret et forcée de s'écrier comme le païen de la vieille Rome : « Mais, voyez donc, comme ils s'aiment ! de même que leurs intelligences sont éclairées de la même lumière, leurs cœurs sont embrasés de la même charité : *Cor unum et anima una.* »

Ainsi soit-il.

Dimanche des Rameaux

SACERDOCE DE JÉSUS-CHRIST

Tu es sacerdos in æternum secundum ordinem Melchisedech.

Vous êtes prêtre éternellement selon l'ordre de Melchisédech. (Ps. 109.)

MES CHERS AUDITEURS,

Après avoir reconnu et constaté l'heureuse influence exercée par l'enseignement catholique sur l'individu, la famille et la société, nous devrions consacrer quelques discours à étudier la vie et les œuvres de son divin auteur, Notre-Seigneur Jésus-Christ, mais le temps nous fait défaut pour satisfaire à ce devoir. Conservant l'espérance de pouvoir combler plus tard cette lacune, nous nous contenterons aujourd'hui d'examiner : 1° Quels sont les principaux caractères du sacerdoce de Jésus-Christ ; 2° Comment ce sacerdoce auguste est-il représenté et continué dans le monde, par le sacerdoce catholique. Puissions-nous, en traitant ce grave sujet, interpréter dignement la pensée de l'Église, qui, pendant cette semaine, grande entre toutes : *majus hebdoma*, présente à nos adorations, cachée sous les traits du Pontife et du prêtre, la personne de notre divin Rédempteur.

I. — *Sacerdoce de Jésus-Christ.* — Quand Jésus-Christ a voulu réhabiliter le pauvre, il a commencé par se faire pauvre lui-même : *Ipse pauper ;* quand il a voulu sanctifier le travail, il n'a pas rougi d'employer ses mains divines aux occupations vulgaires qui remplissent notre vie ; quand il a voulu relever, au sein du foyer domestique, la magistrature du père et de la mère de famille, il a témoigné le profond respect d'un fils à Joseph et à Marie ; de même, quand il a voulu régénérer le sacerdoce et lui communiquer une fécondité qu'avant lui, le monde ne soupçonnait pas, il s'est fait tout d'abord l'exemple et le modèle de ceux qu'il devait appeler plus tard à cette sublime vocation.

Oui, Mes Frères, Jésus-Christ, a été prêtre et quel prêtre !!

L'apôtre S. Paul, dans son admirable épître aux Hébreux, a voulu nous donner une juste idée du sacerdoce exercé par Jésus-Christ et, pour réussir, il commence par le comparer aux hommes vénérables dont la sainteté vivait impérissable, dans

les souvenirs du peuple juif. Voici Moïse : oh ! la grande et belle figure ! N'a-t-il pas aperçu Dieu, à travers les flammes du buisson ardent sur la montagne d'Horeb ? N'a-t-il pas entendu sa voix retentir au milieu des foudres et des éclairs du Sinaï ? N'est-ce pas lui qui a délivré ses compatriotes de la servitude des Pharaons et pendant quarante ans, dirigé leur course à travers le désert ? C'est vrai : mais Moïse n'a pas su réprimer les murmures et les impiétés des enfants d'Israël prosternés devant un veau d'or ; mais, Moïse n'a pas introduit son peuple dans la terre des promesses. — Voici son frère Aaron : c'est Dieu lui-même qui l'appelle aux fonctions du sacerdoce et c'est Moïse qui le consacre solennellement en présence du peuple assemblé. C'est vrai encore : mais Aaron était pécheur comme tous les enfants d'Adam, mais Aaron ne pouvait offrir en sacrifice que le sang inféconds des boucs et des génisses.

Remontant le cours des âges, S. Paul rencontre enfin sur le seuil de la vie patriarcale, Melchisédec, roi de Salem et prêtre du Très-Haut, qui bénissant Abraham, au retour d'une expédition victorieuse, reçoit de ses mains la dime du butin pris sur l'ennemi. La sainte Écriture affecte sur ce personnage un silence mystérieux et prophétique. Elle nous cache et le nom de ses ancêtres, et le lieu de sa naissance et la date de sa mort : nous n'avons sur lui, qu'un seul renseignement, il était « prêtre du Très-Haut, *Sacerdos Altissimi.* »

Tel est bien Jésus-Christ, poursuit le grand apôtre S. Paul. Qui donc, mérite mieux que lui, d'être appelé, Melchisédec, c'est-à-dire, auteur de toute justice ; roi de Salem, c'est-à-dire prince de la paix ; et comment faire sa généalogie ? Sans père sur la terre, sans mère dans le ciel, il exerce les fonctions d'un sacerdoce qui, décrété de toute éternité, et commencé dans le temps, doit subsister au delà des siècles, embrassant à la fois et tous les peuples de l'Univers et toutes les époques de l'histoire.

Mais quelle sera la nature de ce sacerdoce ? C'est long et difficile à expliquer, continue S. Paul, mais pourtant, puisqu'il entreprend de nous le dire, écoutons-le : *Omnis pontifex ex hominibus assumptus pro hominibus constituitur in iis quæ sunt ad Deum ut offerat dona et sacrificia pro peccatis, qui condolere possit iis qui ignorant et errant, quoniam et ipse circumdatus est infirmitate ; et propterea debet quemadmodum pro populo, ita etiam et pro semetipso offerre pro peccatis*[1].

Voici la traduction fidèle :

« Tout Pontife est choisi parmi les hommes et dans l'intérêt des hommes. C'est à lui qu'il appartient soit de régler les

1. *Ad Hebræos.*

détails concernant le culte divin, soit d'offrir des sacrifices pour les péchés du monde. Mais qu'il prenne garde ! Comme il est lui-même environné d'infirmités : *Circumdatus infirmitate*, qu'il n'oublie jamais de compâtir aux souffrances de ses frères victimes de l'ignorance ou tombés dans l'erreur et qu'en offrant des expiations pour les péchés des autres, il en offre aussi pour ses propres péchés. »

Vous l'entendez, Mes Frères, c'est S. Paul qui l'affirme, le prêtre est tout à la fois Dieu et homme ; car, le sacerdoce est le passage de l'homme à Dieu, la transition entre la terre et le ciel ; c'est-à-dire, le prêtre doit représenter Dieu, dans ses rapports avec les hommes, comme il doit représenter l'homme, quand il entre en rapports avec Dieu. Chaque jour, il doit monter sur la cime d'un Sinaï plus vénérable et plus saint que celui de Moïse, pour répandre devant le trône de l'Éternel, les prières, les larmes, les gémissements, les actions de grâce et les espérances de la pauvre humanité ; puis, le front illuminé de clartés toutes célestes, il doit redescendre au milieu des hommes, comme un être à part, choisi entre mille et revêtu d'un caractère sacré, pour leur communiquer avec des enseignements divins, tous les dons qu'il a reçus. Ministre du Très-Haut, il faut qu'il soit plus pur que le reste de ses frères ; confident et représentant des misères humaines, il faut qu'il soit très accessible à la connaissance et à l'aveu de nos infirmités. Il doit donc être l'un d'entre nous : *Ex hominibus assumptus* ; comme nous revêtu d'une chair corruptible ; comme nous atteint du feu de l'épreuve et comme nous achetant très chèrement ses victoires. Au lieu de la servir, un sacerdoce angélique aurait effrayé, découragé, éloigné l'humanité. C'est pourquoi S. Paul proclame hautement que jamais la pensée n'est venue au Fils de Dieu de s'unir hypostatiquement à la nature angélique : *Nusquam apprehendit angelos*, et telle fut, selon plusieurs théologiens, la cause de la révolte du premier et du plus brillant des esprits bienheureux. Lucifer, nous disent-ils, souleva contre Dieu la plus formidable des insurrections, parce qu'il ne devait pas être appelé à la gloire du sacerdoce, comme l'homme, quand celui-ci serait déifié plus tard, par l'Incarnation du Verbe : *Nuquam angelos apprehendit, sed semen Abrahæ*. L'orgueilleux ! Il ne comprenait donc pas que la chose était impossible. Nul ne compatit s'il n'a souffert ; nul ne console, s'il n'a connu l'amertume des larmes, mais l'ange ne peut pas pleurer ; mais l'ange ne peut pas dire à l'homme malheureux, je vais souffrir avec toi. De plus, dégagé comme il est de tout lien sensible, comment l'ange, qui par sa nature est pur comme la lumière, aurait-il pu s'incliner sans

indignation vers certaines infirmités de la nature humaine, et plaider devant Dieu, en réclamant le bénéfice des circonstances atténuantes, la cause de certains pécheurs.

Ah! comme Jésus-Christ, le fils de Dieu fait homme, entend bien tout cela! Afin de pouvoir offrir une victime à son Père et nous communiquer directement ses volontés divines, le Verbe, au temps marqué par les prophètes, vient se cacher sous les voiles infirmes et grossiers de notre chair. Il nous approche de si près, il nous ressemble si bien, que je suis tenté parfois de l'avertir qu'il s'oublie et qu'il va trop loin, je suis tenté de lui rappeler qu'il est Dieu. Voyez: il prend de notre condition, tout ce qu'en peut accepter la perfection divine, et la tentation qui précède et l'expiation qui suit le péché; et c'est, en toute vérité que nous pouvons dire de lui avec S. Paul: « Le Pontife que nous avons n'est point incapable de compatir à nos infirmités, puisqu'il a subi le choc de toutes les tentations pour être semblable à l'homme pécheur. » *Non enim habemus pontificem qui non possit compati infirmitatibus nostris, tentatum autem per omnia pro similitudine absque peccato* [1].

C'est donc bien vrai, mes chers auditeurs, Dieu s'est fait homme et il s'est fait homme afin d'être prêtre. Que le sacerdoce qu'il va revêtir soit une gloire pour son humanité sainte, je ne le conteste pas, mais je soutiens que c'est une humiliation pour sa divinité, puisqu'il est obligé de s'anéantir pour entrer en fonctions: *Exinanivit semetipsum* [2].

Il me semble, mes chers auditeurs, qu'il ne me reste rien de mieux à faire, au point où nous en sommes arrivés, que de vous inviter, les uns et les autres, à relire le saint Évangile, si vous voulez savoir comment Notre-Seigneur Jésus-Christ a rempli la mission qui lui avait été confiée par son Père, pendant les trois années qu'il voulut bien consacrer au ministère de l'apostolat. Il commence par annoncer la vérité, et, au bruit de ces accents nouveaux, en entendant cette parole familière et sublime, terrestre et divine, tout à la fois, les auditeurs étonnés se disent les uns aux autres: « Jamais docteur en Israël ne nous a prêché de cette façon. » Il réconcilie les coupables, il guérit les malades, il prie pour les endurcis, et ces coupables purifiés, ces malades ou ces cadavres rendus à la santé ou à la vie, ces endurcis subitement émus et précipités dans les larmes du repentir s'écrient à leur tour: « C'est vraiment un prophète, ne serait-il pas le Messie que nous attendons? » Puis, quand Jésus-Christ a traité avec l'humanité les affaires de son Père, manifesté ses ordres et dispensé ses

1. *Ad Hebræos*, IV, 15. — 2. S. Paul.

miséricordes, l'heure sonne où il doit songer à régler définitivement avec son Père les intérêts des hommes, en apaisant sa justice irritée par un sacrifice jusque-là sans exemple. Ah! les sacrifices! Dieu ne pouvait pas se plaindre, car depuis quatre mille ans, l'humanité ne les lui avait pas épargnés. Dans tous les lieux du monde, au temps de Jésus-Christ, le juif à Jérusalem, le grec à Athènes ou à Corinthe, le romain sous les voûtes du Capitole, le barbare dans ses forêts profondes partout on égorgeait des victimes propitiatoires; partout on faisait monter vers le ciel, l'encens des supplications. Dans l'espoir d'apaiser sa colère, on avait commencé par répandre en l'honneur de la Divinité, les flots limpides des fleuves et des fontaines, le vin généreux qui réjouit le cœur de l'homme, le lait des brebis et des génisses, même le sang des animaux. Mais quelle efficacité pour la purification de l'homme, pouvait sortir de l'effusion du sang des boucs et des génisses? Ce sang n'avait aucun rapport naturel et direct soit avec la faute qui était purement intérieure, soit avec le coupable qui différait essentiellement de la victime. Le genre humain sembla le comprendre et il alla plus loin. Au jour des grandes calamités nationales, on vit des jeunes filles aux mains pures comme la lumière, des adolescents, dans toute la splendeur de la vie, se présenter au prêtre afin d'être immolés sur l'autel, dans l'espérance d'obtenir à leurs concitoyens la protection des dieux de la patrie; mais que pouvait encore le sacrifice de l'homme, puisque lui-même était pécheur? Comment pouvait-il racheter ses frères, puisqu'il avait besoin d'être racheté lui-même? C'était donc en vain, que l'humanité prise d'une fureur sacrée multipliait ces sacrifices sanglants; c'était en vain qu'elle faisait appel à la rédemption et qu'elle sollicitait de toutes parts la réconciliation. Ah! qu'elle prie et qu'elle sache attendre. En Jésus-Christ tout va se concilier et se rencontrer dans une merveilleuse harmonie. Le jour où il acceptera la lourde responsabilité de nos prévarications, il sera bien la victime sainte, innocente et pure. Ces prévarications, il les expiera, non point à l'aide de victimes étrangères, mais par les sueurs qui ruisselleront de son corps brisé, les larmes qui tomberont de ses yeux et le sang qui jaillira jusqu'à la dernière goutte, de ses veines navrées. Attachant comme Dieu un prix infini à toutes ces souffrances, il pourra, puisqu'il est homme, puisqu'il est notre frère aîné, nous en appliquer les mérites, de telle sorte qu'en nous faisant participer à ses douleurs, il nous fera participer à sa gloire. Ah! comme l'Église catholique dans l'enthousiasme de sa reconnaissance, a bien raison de chanter: *O crux ave.* O croix, vous qui étiez autrefois le vil

instrument d'un supplice infâme et qui devenez aujourd'hui l'autel nouveau d'un incomparable et divin sacrifice, nous vous saluons comme la joie du juste, la consolation du pécheur, le salut du monde et l'unique espérance de la pauvre humanité : *Spes unica.*

Et ce que Jésus-Christ a fait, il l'a fait pour tous, sans exception. Il n'est pas seulement le prêtre d'un peuple voyageur comme Aaron, ou d'une nation séparée comme Lévi, mais le prêtre de l'humanité. Grands ou petits, compatriotes ou étrangers, Juifs, Grecs, Parthes, Elamites, c'est le genre humain qu'il convoque autour de sa croix baignée dans un sang divin. « L'autel du sacrifice est à Jérusalem, nous dit M. de Maistre, mais le sang de la victime va baigner l'univers. » Les discours qu'il a prononcés, ses apôtres plus agiles que des aigles et plus rapides qu'un vent d'orage, les feront retentir jusqu'aux extrémités du monde. Le sacrifice qu'il a offert en un jour et en un lieu déterminés, ses ministres vont le renouveler en tous temps et sur tous les points du globe. Le pardon qu'il avait accordé de vive voix à quelques pécheurs repentants, de sa part et sur ses ordres ses prêtres vont l'accorder à tous. Anathème donc à Jansénius, à Calvin et à tous ces sectaires qui resserrant le cœur de Dieu veulent le rendre impitoyable pour les trois quarts de ses enfants.

Et ce que Jésus-Christ a fait, seul il pouvait le faire. Comme la rançon de la rédemption devait être suffisante et la satisfaction véritable et complète, il fallait à tout prix que le réparateur fût aussi grand que l'offensé, c'est-à-dire, qu'il fût l'infini lui-même. « Ne cherchez pas le rédempteur parmi vos « frères, nous dit S. Basile, mais cherchez-le dans la personne « de celui qui surpasse infiniment notre nature, dans la personne de Jésus-Christ seul en état d'expier pour tous. »

Et ce que Jésus-Christ a fait, il l'a fait surabondamment. Une ardente prière et une seule goutte du sang qu'il a versé par torrents, auraient suffi pour consommer l'œuvre de notre rédemption puisqu'il était Dieu; mais non, il a voulu épuiser le calice de l'expiation pour nous témoigner son amour infini et nous donner le droit de nous écrier avec S. Jean Chrysostôme : « Grande était notre dette mais plus grand encore fut le prix offert et donné pour notre salut. »

Et ce que Jésus-Christ a fait, il le fait toujours, car seul il peut apaiser la colère de son Père, en lui consacrant une victime digne de lui. Aussi la vertu de son sacrifice infini est-elle répandue sur tous les péchés passés, présents et futurs. C'est en invoquant la médiation de ce sacrifice qu'ils appelaient de tous leurs vœux, que les justes de l'ancienne loi recevaient

miséricorde, comme c'est par l'application de ses mérites que nous obtenons à notre tour, le bienfait de la justification.

Quoi de plus, Mes chers auditeurs, quand nous serons réunis dans la cité bienheureuse, Jésus-Christ continuera de s'offrir encore en victime à son Père; non plus il est vrai, pour nous sanctifier, puisque nous le serons, mais pour nous consommer dans la gloire, car il est écrit, que nous devons tout recevoir de ce sacerdoce auguste, et l'absolution de nos péchés sur la terre, et l'accroissement de notre félicité dans le ciel. Oh! l'admirable doctrine! Voyez-vous Jésus-Christ au jour de son Ascension glorieuse, transportant au ciel, son autel, sa victime et son sacrifice! Ici-bas, tantôt il se fait hostie de propitiation pour nous purifier de nos fautes et de nos crimes par la vertu de son sang: *Christus semel oblatus est ad multorum exhaurienda peccata*[1]. Tantôt il se fait hostie pacifique, pour conserver dans la paix et fortifier dans le bien, le pécheur converti: *Ut reconciliati pacem habeamus cum Deo*, mais là-haut, il n'offrira plus qu'un seul sacrifice, un sacrifice nouveau, le sacrifice de l'holocauste, qui doit consumer, dévorer en nous les éléments terrestres et mortels: (*ut quod mortale est absorbeatur a vita*), pour nous précipiter, transfigurés et ravis dans les délices de la vision béatifique.

Et nous prêtres catholiques, nous aurons le bonheur d'offrir avec lui, ce divin sacrifice. Au beau jour, de notre consécration sacerdotale, formés en couronne autour de l'autel, nous avons offert avec notre évêque le sacrifice du matin, qui devait nous préparer au travail, aux larmes et aux épreuves de la vie sacerdotale. Mais quand notre journée sera finie, notre plus belle récompense: (*magna nimis*), sera d'offrir avec Jésus-Christ notre pontife suprême et unique, le sacrifice du soir. De concert avec les vingt-quatre vieillards, dont nous parle l'Apocalypse, qui nous représentent et qui tiennent notre place devant le trône de l'Éternel, nous chanterons le cantique éternel: *Honor, laus et gloria in sæcula sæculorum.* « O mon Dieu, honneur, louange et gloire dans les siècles des siècles. »

Qu'il nous soit permis d'ajouter quelques courtes reflexions sur le sacerdoce catholique.

II. — *Le sacerdoce catholique.* — Que vous dirons-nous maintenant du prêtre catholique, Mes chers auditeurs? Ici, afin de nous renfermer dans les limites de la vérité, nous avons besoin de distinguer la personne et le personnage. A ne voir que la personne, le prêtre est un homme comme les autres, mais si vous considérez le personnage, pour peu que vous ayez la

1. S. Paul, *Ad Hebræos.*

foi, le prêtre vous apparaîtra comme le représentant de Jésus-Christ et vous direz avec un père de l'Église: *Sacerdos alter Christus*. Nous pouvons donc étudier le prêtre par deux côtés bien différents, par le côté humain et par le côté divin. Le premier est chétif, imparfait comme tout ce qui tient à la terre; le second est lumineux, resplendissant comme tout ce qui vient du ciel. Oh! je le sais, c'est un devoir impérieux pour tout prêtre, d'organiser sa vie de telle sorte, que la partie humaine de son être soit toujours absolument soumise à la partie divine; il y a longtemps que S. Jean Chrysostôme, dans son beau traité sur le sacerdoce nous a prêché cette vérité: *Sacerdotis animum radiis solaribus puriorem esse oportet*. « Il faut que l'âme du prêtre soit plus pure que les rayons du soleil. » Mais, si parfois il s'oublie, si, à certaines heures, sous l'auréole qui couronne son front, vous apercevez le cercle ténébreux qui étreint et obscurcit le vôtre, rappelez-vous bien que le prêtre n'est ni un Dieu, ni un séraphin; qu'il approche le mal de plus près que ne l'a fait Notre-Seigneur Jésus-Christ, que la tentation ne s'arrête pas pour lui, à la limite où elle s'est arrêtée pour notre divin Sauveur et qu'il peut tomber à chaque pas, quand la main de Dieu cesse de le soutenir. Soyez toujours pénétrés de ces saintes pensées, mes bien Chers Frères. Plaignez le prêtre infidèle, si vous avez la douleur de le rencontrer sur votre chemin, mais n'imitez pas, enfants sans pudeur, la conduite de Cham, étalant aux regards de ses frères la nudité de son père endormi et surtout n'allez jamais jusqu'à l'outrage.

Oh! n'insultez jamais une femme qui tombe,
Qui sait sous quel fardeau la pauvre âme succombe?
Qui sait combien de jours son cœur a combattu[1]?

Savez-vous bien que le prêtre déchu aurait le droit de vous tenir le même langage? et qu'il pourrait ajouter: je suis un homme comme vous; voyons, que celui d'entre vous, qui est sans péché, me jette la première pierre. Encore une fois, soyez tristes et priez pour le malheureux; rien de mieux: mais que les torts de la personne ne nuisent pas à son ministère, car, il ne vous est pas permis de confondre la dignité sacerdotale, avec la valeur personnelle de celui qui l'exerce. En Jésus-Christ seul les mérites sont à la hauteur de la dignité; dans ses représentants, la dignité de la fonction est indépendante du mérite moral de la personne. Sans doute, quand la personne et le personnage sont en parfaite harmonie, nous transportons facilement à la personne, le privilège et la dignité de la fonction, tout comme l'indignité de la personne qui ne peut effacer le

1. Victor Hugo.

sceau divin dont elle est marquée, donne à la foule irréfléchie l'occasion de mépriser la dignité à cause de la personne, mais prise en elle-même, la dignité sacerdotale, ne peut être ni augmentée par l'excellence de celui qui en est revêtu, ni diminuée par les imperfections de celui qui l'exerce. Constantin entendait si bien cette doctrine, qu'il aimait à répéter à ses courtisans : « Si je surprenais un prêtre dans le crime, j'accourais pour le couvrir de mon manteau. » Si vous n'avez pas la charité de Constantin, du moins sachez garder le silence et livrez le prévaricateur à ses remords. Laissez faire : il aura beau voiler son être divin sous un vêtement laïque et gagner la frontière , il aura beau implorer le secours du sophisme ou du plaisir, soit pour justifier soit pour oublier son apostasie, il y a sur ses mains, une onction qu'il n'effacera jamais ; il y a dans l'opinion publique un jugement qu'il ne pourra pas réformer, et les bonnes femmes du peuple en le voyant passer s'écrieront en le montrant du doigt : c'est lui, c'est ce prêtre ; il y aura surtout dans le secret de sa conscience, une voix accusatrice qu'il ne réussira pas à étouffer et qui lui répétera, nuit et jour, mais, tu es prêtre, malheureux et tu l'es pour l'éternité : *Tu es sacerdos in æternum.*

D'ailleurs, Mes Frères, ces scandales heureusement très rares, (car enfin, ceux qui parmi nous ont perdu le courage du devoir n'ont qu'à prendre un passe-port pour Genève et se faire vieux catholiques, ce n'est ni honorable ni délicat, mais c'est très facile); ces scandales que l'on se plaît à raconter dans vos romans malsains et vos feuilletons cyniques, tout en dissimulant les grandes vertus qui en sont le glorieux contre-poids, sont déplorés par l'Église, beaucoup plus amèrement que vous ne les déplorez-vous mêmes. Aussi, quels soins elle prend pour les empêcher de naître ! Comme elle sévit avec une sainte vigueur contre le coupable, quand ils éclatent et surtout avec quelle maternelle sollicitude, elle nous prépare aux fonctions qui nous sont réservées.

En effet, dès notre plus tendre jeunesse, l'Église nous reçoit des mains de la famille naturelle et nous cache à l'ombre de ses séminaires. Là, pendant de longues années, elle verse dans notre esprit les trésors de la science, et allume dans notre cœur ingénu, l'amour des grandes, belles et saintes choses. Notre volonté sera disciplinée, sous le joug d'une règle ; nos défauts naissants seront surveillés avec inquiétude et les vertus qui doivent être plus tard, les compagnes inséparables de notre ministère seront cultivées avec une patience admirable et un art dont vous vous feriez difficilement une juste idée.

Puis, quand s'ouvre pour l'adolescent la période ardente de la jeunesse, à cet âge impétueux que la vivacité des impressions et la mobilité du caractère rendent si redoutable, à cet âge où plus d'une mère pieuse, émue d'une légitime inquiétude répand pour son fils au pied des autels, des prières et des larmes dont Dieu seul a le secret; à cet âge enfin, Messieurs, où votre vertu connaît souvent ses premiers naufrages, que fait l'Église? Elle jette sur nos épaules un vêtement nouveau, vêtement de deuil qui nous avertit que les joies de la terre n'existeront bientôt plus pour nous; vêtement qui ne changera jamais plus et qui nous avertit encore que nos pensées et nos sentiments doivent s'élever, dans une perpétuelle sérénité, au-dessus des perpétuelles vicissitudes de ce monde.

Mais enfin, ce jeune homme est-il propre à la vie qu'on lui prépare de si longue main? Ceci mérite réflexion. Il est bien vrai, que Jésus-Christ appelle tout le monde à l'honneur du sacerdoce, et le fils du noble et le fils de l'artisan; le fils du noble, pourvu qu'il soit doté de la seule noblesse que Dieu estime, celle de l'âme, c'est-à-dire qu'il porte un cœur intrépide au milieu du danger, qu'il soit armé d'un courage que la disgrâce ou la faveur trouveront inébranlable: et le fils de l'artisan pourvu qu'il ne soit pas dégradé par la seule rôture capable de déshonorer son ministère, c'est-à-dire des mœurs profanes, un cœur lâche et rampant, tout prêt à sacrifier le devoir à l'intérêt, mais encore faut-il être appelé? *Nemo præsumit sibi honorem, nisi qui vocatur a Deo tanquam Aaron, sic et Christus non semetipsum clarificavit ut pontifex fieret*[1]. « Aaron fut choisi par Dieu lui-même, nous dit S. Paul, et bien que ses fonctions n'aient commencé que dans le temps, Jésus-Christ fut éternellement appelé par son Père. » Il est donc bien naturel, que Jésus-Christ l'unique prêtre choisisse à son tour, ceux qui doivent tenir sa place à l'autel. Oh! rassurez-vous; dans cette grave question, l'Église ne procède pas à la légère. Sainteté, science, esprit sacerdotal, désintéressement de vues mondaines et ambitieuses; tout sera longuement pesé, scrupuleusement examiné. Afin de faciliter cette étude, on acheminera lentement le candidat au terme de l'épreuve en le faisant passer par une série d'ordres inférieurs qui l'initieront graduellement à la participation des saints mystères. Puis, si ses saints désirs persévèrent, si sa ferveur va grandissant, le jour vient où on le présente solennellement à l'évêque. — « Mon fils, lui dit ce dernier, réfléchissez, vous êtes encore libre. — Mon père, j'ai réfléchi, et tout mon bonheur serait de porter les chaînes du

1. S. Paul, *ad Hebræos*.

serviteur de Jésus-Christ : *Funes ceciderunt mihi in præclaris.* — Mon fils, vous pouvez, il en est temps encore, embrasser la vie commune, elle a ses amertumes, mais elle a aussi ses joies et ses douceurs. — Mon père, j'y renonce sans regrets. — Vous persistez donc — Je persiste — Eh bien que vos vœux soient exaucés. — Alors, sur un signe, le candidat s'étend comme un cadavre sur le pavé du temple; on le lie par des serments éternels, et tous, pontife et fidèles tombent à genoux pour invoquer la protection du ciel, sur cet homme qui se meurt et sur ce prêtre qui va naître.

Prêtre ! c'est-à-dire, vieillard à vingt-cinq ans, il le sera bientôt. Attendez en effet, quelque mois, maintenant qu'il est consacré vierge, par le sous-diaconat, vous le verrez gravir d'un pas chancelant les degrés du saint autel pour chanter d'une voix timide et célébrer d'une main tremblante, son premier sacrifice. Comment exprimer les émotions de ce premier moment ! « Mon Dieu, je m'en souviens comme si c'était « hier, écrivait le gracieux abbé Perreyve, dans les dernières « années de sa vie, j'étais heureux et je pleurais. Oui, j'étais « heureux, car le sacerdoce était pour moi la joie des joies, « et je pleurais pourtant, car, en sentant votre main sur mon « cœur, surpris de ma propre gloire, je succombais sous le « poids de ma félicité. Des rois ont pleuré, le jour de leur sacre, « comment, n'aurais-je pas, à mon tour, alors que je faisais « mes premiers pas dans la voie royale, éprouvé les mêmes « brisements de l'âme. » Au point de vue chrétien, ce rapprochement entre le prêtre et le roi, me paraît intéressant. Je le retrouve dans un manuscrit du Xe siècle, où je lis ces paroles : *Olim duæ personnæ ungebantur, rex et sacerdos. Tunc, in illis significabatur Christus, qui est rex qui regit nos, et seipsum offert sacrificium Deo :* « Deux sortes de personnes recevaient l'onction « sacrée, le prêtre et le roi, le prêtre parce qu'il continuait le « sacrifice de Jésus-Christ, et le roi, parce qu'il gouvernait « son peuple, à l'image de la Providence qui régit le monde. »

Je viens de placer le sacerdoce avant la royauté ; que les grands de la terre me le pardonnent, mais j'ai suivi l'exemple de Donozo Cortés qui l'a fait avant moi. « La plus grande « dignité, nous dit-il, n'est pas pour les évêques d'être princes; « pour le pape, d'être souverain, mais d'être prêtre, comme « le plus humble vicaire de village. Leur prérogative la plus « haute, n'est pas dans le pouvoir de gouverner, mais dans le « pouvoir d'offrir le saint sacrifice et d'administrer les sacre- « ments, c'est-à-dire, dans le sacerdoce. »

S. Augustin est encore bien plus énergique que le marquis de Valdegennas, écoutons-le : *O sacerdos, si altitudinem cœli*

consideras, altior es; si pulchritudinem solis, pulchrior es; si discretionem angelorum, discretior es; si sublimitatem potestatum omnium, sublimior es; soli Deo inferior es. « O prêtre! tu es plus « élevé que les cieux, plus beau que le soleil, plus distingué « que les anges, plus sublime que toutes les puissances de la « terre et du ciel, car Dieu seul t'est supérieur. » Or, veuillez remarquer, Mes Frères, que l'évêque d'Hippône était un saint, un brillant génie, et, qu'il savait, par conséquent, très bien ce qu'il disait. Oh! le ravissant idéal!

Voilà le prêtre catholique.

Désormais, quand on vous demandera : quel est donc ce jeune homme, assis naguère comme tous les autres à un foyer vulgaire et qui nous apparaît aujourd'hui, séparé du reste de ses frères, revêtu d'ornements étranges, imprimant je ne sais quel sentiment de respect à ses familiers les plus intimes, vous ferez une double réponse, selon que vous entendrez ou n'entendrez pas les choses divines. Si vous n'écoutez que la voix de la nature, vous direz : c'est un insensé, un extatique, qui, dans une heure de pieux élan, s'est laissé déshériter de toutes les joies qui viennent enchanter la vie :

Le prêtre devant vous marchera pauvre et seul,
Il a quitté son champ, il meurt à sa famille,
Nul doux regard d'enfant à son foyer ne brille,
Sa robe de candeur lui fait comme un linceul[1].

Mais, si vous avez la foi, élevant plus haut vos pensées, vous direz : c'est l'élu de Dieu, le représentant et le continuateur de Jésus-Christ. En le considérant, ne vous arrêtez plus aux limites de la famille naturelle, car, comme prêtre, il est sans père et sans mère. Et c'est tellement vrai, que si ses parents osaient lui réclamer des actes contraires à son ministère, il devrait leur répondre sur l'ordre de Dieu, à son père et à sa mère : *Nescio vos.* « Je ne vous connaîs pas; à ses frères et à ses sœurs : *Ignoro vos.* « Je vous ignore. » Autrefois, il était du monde, mais il en a été tiré, arraché, *ex hominibus assumptus*, il n'en est plus. Voici, quelle sera désormais sa généalogie, dans l'ordre sacerdotal, il saluera comme son père, l'évêque dont il a reçu la consécration : il se rattachera par son évêque au Souverain Pontife, comme le Souverain Pontife descend de Pierre le prince des apôtres dont il tient le sceptre, comme le prince des apôtres lui-même descend en ligne droite de Jésus-Christ, dont il représente l'infaillible autorité comme il continue sa mission dans l'Église.

1. Victor de Laprade.

Si vous recherchez maintenant, quel est notre ministère, vous découvrirez facilement que nous n'en avons point qui nous soit propre. Tout ce que nous faisons, Jésus-Christ nous a ordonné de le faire : tout ce que nous vous donnons, nous l'avons reçu tout d'abord et nous l'avons reçu pour vous le transmettre.

Méditez un instant, sur ces textes de l'apôtre S. Paul : *Pro Christo legatione fungimur.* « Nous ne sommes que les ambassadeurs de Jésus-Christ. » — *Nam et ego donavi, si quid donavi propter vos in persona Christi.* « Tout ce que je vous donne, je vous le donne au nom et dans la personne de Jésus-Christ. » — Aussi, le moyen-âge, aimait-il à répéter : *Christus magna sacerdotum tunica.* « Jésus-Christ est le vêtement du prêtre. » Comme ces paroles sont vraies ! De même que le sacrifice de nos autels est un prolongement du sacrifice offert sur le Calvaire ; de même le sacerdoce catholique est un prolongement, une extensien visible et temporaire du sacerdoce éternel et invisible de Jésus-Christ. Comme l'Église n'a qu'un seul sacrifice, elle n'a aussi qu'un seul sacerdoce et un seul Pontife suprême. Relisez dans l'Évangile, Mes chers auditeurs, les discours de Jésus-Christ à ses apôtres. Ils nous appartiennent, nous concernent rigoureusement, et c'est là que vous trouverez, avec le code de nos devoirs, la charte des droits sacrés que nous exerçons sur vous. Tout ce que nous faisons en dehors de ces enseignements divins, ce n'est plus le prêtre qui le fait, c'est l'homme, et je n'ai pas à m'en occuper ici.

Il y aura bientôt dix-neuf siècles que nous existons, Mes chers auditeurs, eh ! bien, je vous le demande, avons-nous rempli notre mission ? oubliez certains scandales partiels et quelques défections isolées, avons-nous succombé sous le fardeau ?

1° Comme Jésus-Christ, nous avons prêché la vérité et la vertu, non pas timidement et au sein des ténèbres, mais en plein soleil, malgré les contradictions des hommes. Ah ! si vous saviez ce qu'il nous en a coûté, pour faire respecter la sainte liberté de la parole évangélique ! *Verbum Dei non est alligatum.* Parfois les puissances de la terre ont voulu nous forcer au silence. « Votre voix nous importune, nous ont-elles dit, taisez-vous, où nous allons tirer le glaive — qu'avons-nous fait ? On nous a brisés comme des vases d'argile, mais, nous n'avons point abdiqué. Aujourd'hui, encore, nous prêchons comme aux premiers jours. Souvent nous risquons de vous déplaire, en heurtant de front vos passions ou vos intérêts temporels : nous n'hésitons pas pourtant, parce que c'est notre devoir.

2° Comme Jésus-Christ nous intercédons pour vous en offrant à Dieu, un auguste sacrifice. Chaque matin, nous prenons dans nos mains tremblantes l'hostie trois fois sainte, nous élevons dans les airs cette victime de propitiation, afin qu'elle obtienne et les douceurs du repos à nos frères qui sont morts et les forces du devoir à nos frères qui combattent. Quelle prière que celle du prêtre catholique! quand je monte à l'autel, je deviens un homme universel. Mon âme doit embrasser et renfermer dans son sein, tous les vœux et les cris de douleur de l'humanité. C'est l'Église entière qui prie par ma voix, qui se réunit en moi et par moi se présente devant l'Éternel. Comme le disait très bien S. Jean Chrysostôme: « Je suis un homme préposé par Dieu à la terre entière: *Sacerdos orbi universo præpositus.*

3° Comme Jésus-Christ nous remplissons le ministère du pardon. Quand vous souffrez du mal affreux du péché, vous venez nous trouver, vous pleurez à nos pieds et si votre repentir est sincère, nous vous renvoyons heureux et purifiés.

4° Comme Jésus-Christ nous séchons vos larmes. Vous nous oubliez dans l'orgueil de la santé, mais quand vous tombez en maladie, vous nous faites appeler et c'est près de nous, que vous trouvez les consolations efficaces.

Mais nos services ne se sont point arrêtés là. Non seulement nous vous avons octroyé les bienfaits divins, que seuls nous pouvions vous communiquer, mais encore nous vous avons consacré notre activité naturelle et nos ressources personnelles, de telle sorte que pas une parcelle de notre être ne vous a été dérobée.

1° C'est nous, qui par nos moines, avons défriché vos forêts incultes, creusé vos sillons, construit vos ponts, édifié vos magnifiques cathédrales.

2° C'est nous qui, par nos docteurs, avons sauvé la science de la barbarie et loin de la garder comme une prisonnière sacrée au fond du sanctuaire, selon la belle pensée du père Lacordaire, nous l'avons émancipée, aussitôt que nous avons pu, tout en prévoyant qu'elle pourrait se montrer injuste et ingrate.

3° C'est nous qui, par nos évêques, avons pénétré d'un esprit nouveau vos institutions politiques et sociales, protégé l'enfant, ennobli la femme et brisé les chaînes des esclaves, en inspirant aux vainqueurs, un profond respect pour la dignité des vaincus. « La France en particulier est l'œuvre de ses évêques, comme une ruche est l'œuvre des abeilles [1]. »

4° Enfin, que n'avons-nous pas fait pour votre bonheur?

1. Guizot.

Nous avons créé des soulagements à toutes vos souffrances, préparé des asiles à vos infirmités, bâti des refuges à vos repentirs. Avec Jean de Matha, nous avons payé la rançon de vos captifs : avec Vincent de Paul, nous avons accueilli et reçu dans nos bras, vos orphelins abandonnés ; avec le bienheureux de la Salle, nous avons éclairé l'ignorance des classes pauvres et laborieuses. Aujourd'hui encore, ô mes frères bien-aimés, toutes vos peines nous affligent, toutes vos larmes nous émeuvent et tous vos malheurs nous touchent : pourquoi cela? Parce que nous sentons très bien, que nous devons, à l'exemple de l'apôtre S. Paul, nous faire tout à tous, afin de vous gagner tous à Jésus-Christ.

Conclusion. — La vérité de mes paroles, Mes chers auditeurs, brillerait encore d'une lumière plus vive, si j'avais le temps d'établir un parallèle, entre le sacerdoce catholique et le sacerdoce avant Jésus-Christ. Si nous exceptons les prêtres Juifs, qui devaient, après s'ère acquittés de leurs fonctions dans le temple, s'occuper de l'instruction du peuple et du jugement des affaires, que faut-il penser des prêtres du paganisme? Le prêtre païen! mais, caché au fond du sanctuaire comme dans un asile inviolable, c'était une machine à sacrifices, que les intérêts de l'humanité touchaient fort peu. Aussi son ministère a-t-il été d'une effrayante stérilité.

1° Qu'a-t-il fait pour la science? Il jetait en pâture aux gens du peuple, de vaines fictions auxquelles il ne croyait point, et gardait comme un secret, ce qu'il estimait être la vérité.

2° Qu'a-t-il fait pour la morale? jamais, il n'est descendu dans l'arène pour combattre le sensualisme ou la cupidité, il a même quelquefois, plaidé comme Cicéron, la cause du plaisir. Écoutons ce prêtre du collège des augures, parlant en faveur d'un jeune homme accusé de mœurs infâmes : « Aujourd'hui ceux qui se fatiguent à prêcher que l'on doit « suivre le droit chemin, sont relégués dans la solitude des « écoles. Abandonnant donc une route épineuse et déserte, « que l'on accorde quelque chose à l'âge, que l'adolescence « ait plus de liberté et que tout ne soit pas refusé au plaisir. « Au lieu d'exiger que la vraie et droite raison l'emporte « toujours, laissons-là parfois céder la place à l'amour et « à ses jouissances [1]. »

3° Enfin le prêtre païen, qu'a-t-il donc fait pour le bonheur de ses frères? où est le sang qu'il a répandu et qu'on me montre ses œuvres de charité?

1. Oratio pro Cluentio.

Et pourtant, contraste surprenant! l'humanité qui ne devait rien au sacerdoce païen, s'inclinait respectueusement devant lui et le comblait de richesses et d'honneurs, tandis qu'on jette trop souvent le fiel de la haine ou la boue de la calomnie au front du prêtre catholique qui ne demande qu'à se sacrifier pour vous. Certes, nous savons bien la situation qui nous est faite, non seulement de la part de nos ennemis, mais aussi, quelquefois, de la part de ceux qui se vantent de compter au nombre de nos amis. On nous surveille d'un œil perfide et méchant; on accompagne et on compte tous nos pas; on épie toutes nos démarches; on calcule le nombre, et on mesure la longueur de nos visites; on commente avec malignité nos paroles les plus innocentes et on divulgue avec une joie malsaine nos plus légères infirmités. Si l'un de nous, a le malheur de se souvenir qu'il est homme; vite, un journaliste prend la plume pour le raconter sur l'heure, dût-il aller chercher ses exemples, en Italie, en Espagne, dans l'Amérique du Sud, au bout du monde, quand il n'en trouve pas en France. Nous ne nous en plaignons pas, Mes Frères, car de Dieu seul nous attendons notre récompense; c'est même un bien pour nous, si vous le voulez, car tout homme averti en vaut deux, comme le dit un proverbe populaire, mais de bonne foi, où est la justice?

N'imitez jamais, ces déplorables procédés. Honorez toujours le prêtre, car il tient la place de Dieu, et sachez l'aimer aussi, car, il vous a aimés le premier. C'est par amour pour vous qu'il s'est exilé du monde et qu'il a renoncé joyeusement au repos qu'il pouvait espérer sur cette terre, comme c'est par amour pour vous, quand il le faudra, qu'il est prêt à donner sa propre vie, selon la belle parole de l'apôtre S. Paul: *Cupide volebamus tradere vobis, non solum Evangelium Dei, sed etiam animas nostras, quoniam filii carissimi facti estis nobis.* « Je désire ardemment, non seulement de vous prêcher l'Évangile de Jésus-Christ mais aussi de mourir pour vous, car vous êtes devenus pour moi des enfants bien-aimés. » Ainsi soit-il.

SERMON SUR LA PASSION
DE JÉSUS-CHRIST

Omnes nos quasi oves erravimus et posuit Dominus in eo iniquitatem omnium nostrum.

Nous nous étions égarés comme des brebis sans pasteur, et Dieu a fait peser sur lui seul les iniquités de tous.
(Isaïe, LIII, 6.)

MES FRÈRES,

Ces paroles du prophète Isaïe, tout en résumant le mystère de ce jour, doivent nous donner une parfaite intelligence des souffrances endurées par Jésus-Christ pendant sa Passion. Chaque année l'Église évoque ces sanglants souvenirs, et chaque année, en face de ce spectacle, notre esprit s'étonne, notre cœur se révolte. Hélas ! nous connaissons si peu et l'extrême misère de l'homme et l'infinie charité de Dieu, que nous avons peine à comprendre la nécessité d'un pareil remède, pour des maux dont nous n'avons jamais sondé la profondeur. Et pourtant, Mes Frères, s'il faut vous dire ce que je pense, la Passion de Jésus-Christ m'apparaît aussi simple, aussi naturelle, aussi logique, que le reste de sa vie.

Pourquoi le Fils de Dieu s'est-il uni la nature humaine ? Pour deux raisons : 1° Il a voulu d'abord, arracher l'homme à sa dépravation en le réformant ; 2° il a voulu ensuite réconcilier l'homme avec son Père, en soldant à la justice divine la dette énorme que nous avions contractée et que nous étions incapables de payer tout seuls. Dès lors, pour moi tout s'explique. Je comprends la vie et la mort de mon Sauveur. Oui, je comprends sa vie. Le monde croulait sous le poids immense de l'orgueil, du sensualisme et de la cupidité. Afin de réparer ces désastres, Jésus-Christ jettera dans son sein, le glorieux contre-poids des vertus les plus héroïques. De là, cette carrière étonnante, qui commencera dans la pauvreté d'une crèche, grandira dans l'humilité d'une boutique et se poursuivra dans les labeurs d'un pénible apostolat. Et je comprends aussi sa mort. Il nous avait montré la véritable route, éclairés par ses enseignements, édifiés par ses exemples, fortifiés par ses institutions, mais il lui restait encore une tâche bien lourde à remplir, car, il s'agissait de nous ramener à son Père, en fléchissant sa colère

par un expiation définitive. Or, vous le savez, pour prix du pardon, Dieu réclamait un sacrifice infini.

« C'était le droit de sa justice d'exiger une réparation adæquate à l'offense : c'était encore le moyen le plus propre de manifester l'amour infini du Verbe Incarné pour les hommes et de préparer à ce sacrifice héroïque la gloire de son Ascension ; c'était enfin nous réserver à nous chrétiens, la satisfaction d'une fierté bien légitime, par la pensée que nos crimes n'ont pas été remis gratuitement, mais après une expiation pleine, entière et parfaite. Après la Passion nous pouvons dire à Dieu : « O Père, nous ne vous devons plus rien. Votre fils, Dieu comme vous et homme comme nous a payé notre rançon intégralement. »

« Dieu était libre de sauver l'homme par tel autre moyen qu'il plaisait à sa sagesse de choisir, et à sa bonté d'accepter, mais aucun n'était aussi digne de sa grandeur et de ses perfections infinies qu'une réparation adæquate à l'offense, qui réparait sa gloire, exaltait sa bonté, satisfaisait sa justice dans une plénitude et une perfection infinies. Posée cette volonté de Dieu d'obtenir une semblable réparation, ni l'homme seul, ni Dieu seul ne la peuvent donner. Dieu est infini, mais ne peut ni souffrir ni mourir ; l'homme peut souffrir et mourir, mais l'hommage de sa souffrance et l'expiation de sa mort ne peuvent satisfaire la justice infinie. « Donc, dit S. Paul, Notre-Seigneur Jésus-Christ était le seul médiateur possible entre Dieu et les hommes, le seul Rédempteur agréé de Dieu et capable d'entreprendre l'œuvre infinie d'une réparation digne de la majesté du Très-Haut[1]. »

Afin de satisfaire à ces divines exigences, Notre-Seigneur Jésus-Christ pendant sa Passion, se fera comme homme, la personnification vivante de l'humanité coupable ; il prendra sur lui, tous les châtiments réservés aux pécheurs ; il pleurera, il souffrira, il expiera pour chacun de nous, et donnant comme Dieu, un mérite infini à ses expiations, il achèvera par là le grand ouvrage de notre réhabilitation.

Il importe donc, Mes Frères, si nous voulons nous faire une juste idée des souffrances endurées par Jésus-Christ durant sa Passion, de connaître auparavant quels sont les châtiments réservés par la justice divine à l'homme coupable. Or ces châtiments se réduisent d'après la Bible, à trois principaux : 1° Le premier châtiment du péché nous le trouvons au fond de la conscience, qui devient, à chacun de nous, un cruel bourreau ; c'est le remords : de là les angoisses du Jardin des Olives. —

1 Abbé Doublet, *Jésus-Christ*, tome II, p. 142.

2° Le second châtiment nous vient des créatures qui nous punissent, à leur façon, de l'injure que nous avons faite à Dieu ; c'est l'abaissement : de là les humiliations du Prétoire. — 3° Le troisième châtiment nous vient de Dieu lui-même qui, pour parler, la belle langue de Bossuet, brise le pécheur sous le poids intolérable de sa vengeance ; c'est la mort : de là le supplice infâme du Calvaire.

Pour bien comprendre ces vérités, nous allons mettre un instant en présence l'Adam des anciens jours et l'Adam de la loi nouvelle ; celui qui nous a perdus et celui qui nous a sauvés. C'est le premier Adam qui a provoqué la nécessité et les souffrances du second ; c'est parce qu'il nous avait engendrés à la disgrâce et à la mort, que Jésus-Christ nous engendre à la grâce et à la vie. Si le paradis terrestre n'avait point caché desmystères d'iniquité, d'orgueil et de mort, le Calvaire n'auraitpas révélé des mystères d'humiliation, d'amour et de vie.

Entrons dans cette méditation, avec un esprit attentif et un cœur facile à toucher ; sachons une bonne fois à quel prix, nous avons été rachetés et apprenons enfin comment nous devons souffrir à notre tour, pour nous appliquer, en vertu d'une solidarité miséricordieuse, les mérites infinis de la Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ : *O crux ave.*

I. — *Le remords et le Jardin des Olives.* — Le pécheur trouve le premier châtiment de ses crimes dans les tortures de sa conscience : c'est le remords, châtiment inévitable, nous dit Bossuet, et que Dieu fera sentir un jour dans toute sa rigueur à l'homme impénitent, s'il réussit à s'y dérober pendant cette vie. Or, deux peines constituent le remords ; c'est d'abord le malaise infini que l'âme doit éprouver en se séparant de Dieu, le principe de sa vie ; c'est ensuite l'appréhension des supplices qui seront la légitime punition de sa révolte. Comme une fleur fraîchement éclose, Adam s'épanouissait sous le regard de Dieu. Voyez, quelle douce sérénité sur son visage, quelle paix divine dans son cœur !! Si Dieu fait entendre sa voix, il tressaille d'allégresse, il accourt avec empressement, il lui parle comme au père le plus tendre et le plus aimé !!! Mais à peine s'est-il rendu coupable tout change en un instant !! Les vives clartés du jour lui donnent le frisson ; il gagne tout tremblant et se voilant la face, les sombres forêts du paradis terrestre, tellement il craint de rencontrer le visage irrité de son Maître et de son Juge.

Depuis cette première prévarication, Mes Frères, le remords n'est pas sorti de l'humanité ; il a pris racine en quelque sorte,

dans le cœur de l'homme, grandissant avec ses crimes, le poursuivant impitoyablement de ses sombres visions, et versant un inexorable dégoût sur tous ses plaisirs. Une femme avait empoisonné son mari : vingt ans après le crime demeuré caché, c'était comme aux premiers jours... Ah ! je la vois encore... devant elle marchait la terreur ; la solitude la troublait, les ténèbres la glaçaient d'épouvante ; comme un vautour acharné sur sa victime, nuit et jour, le souvenir de son crime la torturait sans relâche et sans pitié. Cet homme disait Lamennais a versé le sang, dépouillé la veuve, opprimé l'orphelin ; aussitôt en lui-même, il entend une voix qui lui dit : « Tu ne dormiras plus misérable, » quelque chose de l'enfer le dévore intérieurement, et, comme dans une nuit de tempête, au sein d'une mer en fureur, un feu sombre apparaît sur les vaisseaux en perdition ; de même, sur le front ténébreux de ce coupable, au fond de son œil inquiet et ardent, on découvre avec effroi comme le signal d'une âme en détresse et l'annonce d'un prochain naufrage. Ah ! que le coupable s'appelle Caïn, Balthazar ou Néron, peu importe ; aux mains et sur le front de Caïn, il y aura du sang ; un doigt mystérieux écrira sur la muraille l'arrêt de mort de Balthazar et Néron dans le tumulte de ses journées et le silence de ses nuits, entendra retentir à ses oreilles les derniers cris de sa mère égorgée. « Oh ! disait « Macbeth, le sombre meurtier de Duncan, j'ai entendu une « voix me crier, tu ne dormiras plus. Macbeth a tué le « sommeil, l'innocent sommeil ! cette mort si douce après le « travail de chaque jour ; ce baume des cœurs malades, le « mets le plus délicat qui nous soit servi par la nature au « banquet de la vie ». Tel est le remords, Mes Frères, un fer aigu qui déchire le cœur et le déchire toujours ; une blessure qui ne tue pas mais qui ne guérit jamais ; supplice si terrible enfin, que l'homme s'est précipité plus d'une fois, sans hésitation dans la mort pour s'y dérober.

Eh ! bien, Mes Frères, Notre-Seigneur Jésus-Christ va connaître dans toute son amertume ce premier châtiment du péché. Mais, n'est-ce pas une exagération de notre part ? Jésus-Christ comme le plus vil coupable, subira les tortures du remords ? Il le faut bien : puisque, selon S. Paul, il s'est fait péché pour nous ; puisque, selon Bossuet, nous ne devons plus oser le nommer innocent. Il les subira donc, devenant ainsi son premier bourreau ; et sa peine sera d'autant plus amère, qu'il porte sur ses épaules, les iniquités non pas seulement d'un homme, non pas seulement d'un peuple, mais les vôtres, mais les miennes, mais les iniquités du monde entier ; et sa douleur sera d'autant plus vive qu'infiniment saint de sa

nature, et pécheur seulement par substitution, il connaît à la lumière de sa sagesse incréée, dans toute sa plénitude, la malice du péché, dans toute leur rigueur les châtiments qui lui sont réservés; et sa souffrance sera d'autant plus horrible enfin, que se dévouant par amour, il verra d'avance son sacrifice méconnu, rejeté par un grand nombre de ses enfants.

O mes amis et mes frères! ô justes, ô pécheurs, vous tous qui m'écoutez, quand vous voudrez comprendre dans toute son étendue l'horreur du péché, et la colère qu'il allume dans le cœur de Dieu et les terribles châtiments qu'il attire sur nos têtes, franchissez le torrent du Cédron et venez contempler un instant Jésus-Christ au jardin des Olives. Ah! malheureux, que faisons-nous? comme la mère qui nous porta dans ses flancs, nous frémissons de plaisir au souffle de la séduction; comme le père qui nous inspira la vie, nous cédons sans résistance à l'appel des voix enchanteresses qui savent si bien nous fasciner; sur cette terre dont nous faisons un jardin de délices, l'orgueil, l'incrédulité, l'ambition, les fragiles amours, les voluptés délirantes, tous ces arbres de la science du mal, croisent sur nos têtes leurs rameaux épais, offrent à nos convoitises leurs fruits empoisonnés, et nous étendons la main en passant, et nous cueillons ces fruits, tantôt avec une folle insouciance, tantôt avec une frénésie que nos premiers parents ne connaissaient pas. Eh bien! sachez ce qu'il en coûte à Jésus-Christ pour nous couvrir de son innocence.

Autrefois, quand il parlait de sa Passion, il en parlait avec une secrète joie. « Bientôt, disait-il, je dois être plongé dans un baptême de sang et vraiment je le désire. » Mais quand l'heure du sacrifice est sonnée, comme il change bien vite de langage! Il a quitté le Cénacle et gagné les solitudes de Gethsémanie, le voilà seul agenouillé pour la prière au fond du jardin des Oliviers. Pourquoi cet ennui qui l'accable, cette crainte qui ébranle sa constance, ces nuages de tristesse qui le couvrent, et ces torrents de larmes répandus sur son visage? à cause de nos péchés. Pourquoi, sur les lèvres d'un Dieu, ces cris plaintifs de la victime que l'on traîne à l'autel? « Mon âme est triste de toutes parts, mon âme est triste jusqu'à la mort. » A cause de nos péchés. Pourquoi, sur les lèvres d'un Dieu, ces gémissements du coupable sous les fouets de la torture: « Mon père, éloignez de moi ce calice, car à vous tout est possible! à cause de nos péchés. Mais qu'a-t-il donc vu dans ce calice, que par trois fois, il le repousse avec horreur? Nos péchés, Mes Frères, rien que nos péchés. Ils y sont tous, il est vrai, il n'en manque pas un seul: regardez bien. Il y a dans ce calice tous les forfaits du monde païen, avec ses dieux

de sang et de boue ; il y a dans ce calice le crime innommé des Juifs et leur aveugle endurcissement ; il y a, chrétiens, vos défaillances, vos impiétés et vos sacrilèges de tous les jours. Puis, couvrant tous ces forfaits, il y a dans ce calice la couronne douloureuse et ce les fouets acérés du prétoire, les clous aigus et les breuvages amers du Calvaire. Couvrant enfin ces forfaits et ces supplices, il y a dans ce calice, toutes les colères de Dieu, accumulées depuis soixante siècles sur la tête de l'humanité coupable.

Ah ! quand vous me demanderez désormais, comment Dieu pourrait-il s'irriter de mes faiblesses ? quel mal lui font nos plaisirs et nos passions ? Pécheur comme vous, je ne veux plus vous répondre, car ma parole infime pourrait compromettre la vérité en vous laissant insensibles. Mais vous prenant par la main, je vous conduirai près de Jésus-Christ et je vous dirai : considérez et voyez, quand un Dieu a voulu les expier, sa force divine a fléchi sous ce poids, il s'est mis à pleurer comme un enfant, son corps s'est affaissé, une sueur sanglante s'en est échappée, il est allé jusqu'aux transes d'une affreuse agonie.

Tel, en effet nous apparaît Jésus-Christ le visage prosterné contre terre, buvant à longs traits sa douleur et ses larmes ; oh ! qui viendra le consoler ?

Lorsque la vie nous pèse, nous allons trouver un ami. Oh ! ayez tous un ami, un véritable ami, surtout au moment du malheur... Nous versons dans ce cœur qui sait compâtir parce qu'il sait aimer l'excès de notre misère. L'ami nous écoute, il pleure, il prie, il souffre avec nous, et quand nous le quittons, nous nous trouvons plus résignés et plus forts. Nous souffrons moins, depuis qu'on partage notre peine.

Des amis ! Jésus-Christ en avait autrefois : Pierre qui disait : « Maître, quand même tous vous abandonneraient, comptez sur ma fidélité. » Thomas qui s'écriait : « Allons et mourons avec lui. » Philippe : « Seigneur, montrez-moi le chemin, je vous suivrai partout où vous irez. » Jean qui reposait la tête sur sa poitrine consumée par l'amour : il n'en a plus aujourd'hui, il est seul. La terre et le ciel semblent conspirer ensemble pour l'abandonner à lui-même. Trois fois, il va demander à ses apôtres la consolation de leur présence et trois fois, il les trouve endormis. Trois fois, il lève les yeux vers le ciel, et le ciel est d'airain sur sa tête. Quel état, et quel état, s'écrierait Bossuet ! Splendeurs du Thabor, qu'êtes-vous donc devenues ? Voix sacrées du Jourdain, pourquoi donc êtes-vous silencieuses ? Harmonieux concerts de Bethléem, pourquoi vous taisez-vous ? Ah ! oublions toutes ces manifestations de

la gloire et de la puissance, puisque Dieu le Père est le premier à les oublier, puisqu'il ne voit plus en Jésus-Christ qu'un grand coupable sur lequel il épuisera bientôt son courroux..... O Jésus! O divin agonisant courbez-vous sous l'anathème, vous n'êtes plus le fils bien-aimé, mais la victime désignée d'un sanglant sacrifice. O Christ! baissez la tête, en vain vous prenez la voix la plus suppliante, vous ne serez point entendu; en vain vous repoussez ce calice, vous le boirez jusqu'à la dernière goutte... pauvre pécheur, c'est l'ordre de votre père et pour vous il n'y a plus que la mort.

Lisez attentivement l'Évangile, et vous verrez si Notre-Seigneur Jésus-Christ n'a pas ressenti dans toute son amertume ce premier châtiment du péché, puisque la douleur de son âme l'aurait infailliblement conduit jusqu'à la mort, si un ange n'était venu relever ses forces et le préparer à de nouveaux combats.

II. — *Les opprobres et le prétoire.* — Le second châtiment du péché, c'est l'abaissement, c'est l'humiliation. Quelles ont été les prétentions de l'homme en se révoltant contre Dieu? il a voulu s'élever au-dessus de sa nature; se grandir à la taille de son maître et de son roi: *Dii eritis*... Vains efforts, il trouvera dans sa tentative orgueilleuse, le principe de sa ruine et de sa chute. Et quelle ruine! et quelle chute! Il va tomber au-dessous de sa nature. Quand j'abaisse mes regards sur le berceau de l'humanité; comme ils s'arrêtent avec complaisance sur le premier homme encore innocent! Son corps impassible et immortel ne doit connaître ni les dégoûts du travail, ni les âpres tortures de la souffrance, ni le lamentable repos du cercueil. Son intelligence a reçu la clé de tous les mystères de ce monde, et son cœur, le présent de toutes les vertus. Dieu lui a dit: « La terre te sera soumise et tu régneras sur elle comme un roi » et la nature entière reconnaît son empire. Dieu fera plus encore, par un don gratuit de son amour, il le constituera dans la justice et la sainteté, et répandra sur son visage une beauté telle que les anges seront capables d'en devenir jaloux. « Adam était le plus beau « parmi les hommes qui furent ses fils, nous dit le poète, « Ève sa compagne, la plus belle parmi les femmes qui « furent ses filles, et quand, se tenant par la main, ils se « promenaient sous les ombrages parfumés du paradis ter- « restre, l'univers tressaillait d'admiration, le silence même « était ravi !!! »

Mais quand je le revois ensuite, comment faut-il le revoir? Quoi! cet être faible, infirme, facile à s'égarer, qui rampe

tristement sur la terre, serait-ce là, ce premier homme dont nous avons naguère admiré la beauté ! Hélas ! il est trop vrai ! L'insensé !! il a voulu porter la main sur la couronne de Dieu, et il s'est donné des chaînes. Désormais, il disputera sa nourriture aux ronces et aux épines ; sur sa route il boira l'eau du torrent, chaque instant de sa vie sans soleil, sera le fruit de ses sueurs et le prix de ses larmes, car les créatures se sont révoltées contre lui comme il s'est révolté contre son Créateur et vont lui prodiguer à souhait l'insulte et le mépris. Quoi de plus ! Dieu lui-même se met de la partie pour l'accabler. Entendez cette mordante ironie, la seule ! qui soit jamais tombée des lèvres de Dieu, alors que l'ange du châtiment poussait sur le chemin de l'exil notre premier père malheureux. Jéhovah contemplant ce spectacle des hauteurs du ciel ne put s'empêcher de dire à ses anges : « Voilà donc Adam, devenu « comme l'un de nous, sachant le bien et le mal, vraiment « c'est un Dieu ! »

Ah ! comme vous ressemblez merveilleusement à votre père ! En vain j'entends exalter et l'éclat de votre beauté fragile, et les grâces séduisantes de votre cœur et les qualités brillantes de votre esprit ; en vain les passions, dans la fièvre aveugle du délire, vous couvrent d'oripeaux de théâtre, vous bâtissent des temples et vous consacrent des autels, tenez-vous bien pour avertis, en réalité, vous êtes douloureux, lamentables, tristes à voir sous cette pourpre et sous ces fleurs. Le péché a parcouru toutes les régions de la nature humaine et partout il a fait d'inexprimables ruines ; ruines dans vos intelligences qui ne reçoivent plus que des parcelles de vérité ; ruines dans vos cœurs qui ne savent plus aimer du véritable amour ; ruines dans vos affections à tout moment brisées ; dans vos espérances à chaque instant trompées ; ruines dans vos volontés, qui, prises d'un sombre délire se précipitent avec fureur dans le mal ; ruines dans vos corps avilis par les années, meurtris par le travail, mutilés par la souffrance ; ruines enfin, dans l'homme tout entier sur lequel pèse un implacable anathème : *Palvis est*, « tu n'es plus que poussière. »

Et tel aussi sera Jésus-Christ. Des hauteurs de la félicité d'un Dieu, il baissera la tête, jusqu'à boire avec nous dans ce calice ignominieux rempli par le péché. Voyez le portrait affreux à la nature, lisez le programme lugubre, tracé quatre cents ans d'avance par la main des prophètes : « Il sera rejeté, « méconnu, trahi, vendu, souffleté, moqué, méprisé. C'est « une tige desséchée, un arbrisseau flétri, le dernier des « hommes, s'écrie Isaïe, l'opprobre de la nature et qui sait « bien ce que c'est que souffrir. Nous l'avons vu passer, nous

« l'avons considéré longtemps, mais nous ne l'avons pas « reconnu, car, il était sans éclat et sans beauté. C'est à cause « de nos iniquités que Dieu l'a frappé, à cause de nos crimes « qu'il l'a broyé. On versera son sang jusqu'à la dernière « goutte, car il a pris sur lui toutes nos infirmités; on le « foulera comme le raisin sous le pressoir, car il s'est chargé « de toutes nos langueurs. » Il s'est écoulé comme l'eau du torrent, son cœur s'est fondu sous le feu de la souffrance, comme la cire sous le feu du soleil, sa force s'est épuisée, sa langue desséchée s'est attachée à son palais, on a brisé, séparé tous ses os[1]. Et longtemps avant Isaïe et David, Jacob avait dit de lui : « Il lavera dans un vin généreux, dans son « propre sang le manteau de sa chair : *Lavabit in vino stolam « suam et in sanguine uvæ pallium suum.* »

Encore une fois, tel sera Jésus-Christ, et parce que l'homme séparé de Dieu son appui tombe dans la plus extrême faiblesse, en prenant notre place, Jésus-Christ suspendra l'action de sa puissance, enchaînera sa volonté, se livrera comme un enfant aux mains de ses persécuteurs. En vain le prince des apôtres veut le défendre : « Remettez votre épée dans le fourreau, mon ami, lui dira-t-il, il faut à tout prix que je boive le calice que mon père m'a préparé. » Oh! c'est bien le petit agneau que l'on conduit au sacrifice, la brebis paisible qui garde le silence sous la main qui la dépouille. Jugez plutôt vous-mêmes. Des prêtres, des pontifes sacrilèges, l'accusent de blasphème et calomnient sa doctrine: il se tait. Sur des dépositions menteuses, des juges iniques le condamnent sans raison: il se tait. Un Caïphe, un Pilate, un Hérode, se le font passer les uns aux autres comme un frivol amusement; le traitent comme un jongleur en lui demandant des prodiges et jettent sur ses épaules la blanche tunique des fous : il se tait. D'ignobles valets lui voilent dérisoirement la face : d'infâmes soldats déchirant le voile, lui crachent au visage: il se tait. Mais ce n'est plus un homme? Eh! non, on vous l'a dit, c'est l'opprobre du genre humain, c'est un misérable ver de terre... Et encore chrétiens, le ver de terre se redresse en frémissant sous le pied qui l'écrase, mais lui! pas un mot, pas un souffle, pas un mouvement pour se défendre. A tous les outrages, il oppose une humilité sans exemple, une obéissance aveugle, une patience infinie. Judas, vos lèvres sont encore humides du sang de votre maître; n'importe, approchez, donnez-lui le baiser des traîtres, vous ne surprendrez dans ses paroles, aucun reproche; dans son cœur, aucun sentiment de haine:

1. David, Psaume 21.

« Mon ami, qu'êtes-vous venu faire ici ? » Disciples, prenez la fuite ; abandonnez le lâchement aux mains de ses bourreaux: il ne vous maudira pas. Pierre, malgré vos promesses de dévouement, sacrifiez-le sans pitié, et par trois fois, aux railleries d'une servante, aux vils propos d'une fille, il n'aura pour vous, que des regards de tendresse et d'amour. Soldats, précipitez-vous sur lui, comme sur un scélérat, enchaînez ses mains divines; tenez, il vous les présente. Promenez-le, de carrefour en carrefour, de tribunal en tribunal, allez d'Anne à Caïphe, de Caïphe à Hérode, d'Hérode à Pilate, que la ville entière soit témoin de ses opprobres, il vous suivra sans résistance.

Ah ! tout n'est pas fini, la lâcheté des disciples, la perfidie de Judas, l'apostasie de Pierre, les calomnies des prêtres, les mensonges des témoins, l'iniquité des juges, le mépris insultant des rois, les vociférations d'un peuple en fureur, ne sont que le prélude de la comédie sanglante qui va se jouer au Prétoire. Venez, venez tous ; Notre-Seigneur Jésus-Christ va savoir, tout ce que le mépris a d'humiliant, tout ce que les dérisions ont d'insultant, tout ce que les injures ont d'outrageant; son âme va s'abreuver jusqu'au rassasiement de toutes ces indignités.

Il était venu parmi nous, fonder l'empire de la paix, le royaume de la justice et de l'amour. Il s'attirait les peuples par le charme de sa parole et la puissance de sa vertu. Il marchait environné des malades qu'il avait guéris, des malheureux qu'il avait consolés, humble et pacifique cortège, qui saluait en lui, non point un conspirateur audacieux, non point un compétiteur de César, mais le paisible envoyé du ciel : Hosannah, « Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur. »

Et ! bien, le croiriez-vous ? pendant sa Passion, on lui fait un crime de ses bienfaits, on calomnie ses intentions les plus pures, et, le voilà traduit à la barre de Pilate, comme un dangereux ennemi de l'autorité, comme un séditieux qui aspire aux honneurs suprêmes : *Hunc invenimus dicentem se regem esse.*

Puis, à la suite de cette odieuse imputation, car ils savaient bien qu'ils mentaient tous !! commence cette scène unique dans l'histoire des tortures humaines où les plus insultantes railleries, appellent les plus cruelles souffrances sur la tête de la victime. « Ah ! il s'imagine être roi ! » s'écrient d'une voix unanime, et les juges et les spectateurs et les témoins, qu'il soit donc fait selon ses désirs, déférons-lui les honneurs qu'il réclame et surtout pratiquons rigoureusement le cérémonial de son installation. « Voyons, viens ici Galiléen, prends

place sur ce marchepied ; c'est ton trône : tiens, voilà ton sceptre : tiens, voilà ton manteau : tiens, voilà ta couronne. » Quel joyeux avènement on lui prépare ! vraiment sa consécration sera magnifique. « Salut, roi des Juifs » s'écrient de féroces soldats, et sa face auguste est déshonorée par des soufflets, souillée par des crachats. « Salut, roi des Juifs » et les outrages redoublent et le sang ruisselle à flots du front de la victime. Mais il faut que la transfiguration soit complète et qu'il disparaisse tout entier sous d'horribles blessures !! quelques minutes de patience, ses sujets sont à l'œuvre. Voyez, comme ses chairs volent en lambeaux sous les coups multipliés des verges et des fouets ; écoutez les gémissements de la victime que l'on dépouille; entendez aussi : le brutal éclat de rire de cette canaille enivrée. Tout est fini. N'ont-il pas admirablement travaillé ? Ils ont mis à nu, ils ont compté tous ses os. N'est-ce pas un roi magnifique, un roi, comme il y en a peu ? Le reconnaissez-vous ? Pilate vous le demande en vous le présentant du haut de son prétoire : « *Ecce homo*, voilà l'homme. »

Ecce homo, voilà l'homme ! quelle amère dérision !! Un jour, Dieu se permit de railler la nature humaine ; voyant notre premier père, pauvre et malheureux, après la triste expérience du péché, il se prit à dire de lui : « vraiment, c'est un Dieu ! » l'homme s'en souvient aujourd'hui, et lui rend ironie pour ironie. C'est en voulant se faire Dieu que l'homme s'était perdu, et c'est en se faisant homme que Dieu cherche à le sauver. Mais à peine le Verbe s'est-il caché sous les infirmités de notre chair, que les fils du vieil Adam mettent la main sur lui, le couronnent d'épines, le criblent de blessures, le souillent de crachats et de soufflets, puis, quand il a perdu toute forme humaine, quand son corps n'est plus qu'une immense et effroyable plaie, alors, ils s'écrient à leur tour en regardant le ciel : *Ecce homo*, « voilà l'homme. » Quoi, personne ne le revendiquera ? Peuples de la Judée qu'il nourrissait au désert, lépreux qu'il a guéris, petits enfants qu'il a bénis et portés dans ses bras, dites, est-il vrai que vous ne le reconnaissiez plus ?

Et l'avons-nous toujours reconnu jusqu'ici ?

O Jésus, ô divin meurtri, que le Juif vous maudisse et demande à grands cris votre mort ! que l'impie vous rejette, comme un scandale ou une folie ; nous, nous vous reconnaîtrons toujours. Oui, vous êtes notre roi, et vraiment, ainsi que les hommes vous ont fait, vous nous apparaissez d'une admirable beauté. Il fallait sur votre tête ces épines douloureuses, pour nous faire sentir l'amertume de tous nos plaisirs ;

dans vos mains, ce roseau dérisoire, nous fait comprendre la fragilité de notre empire ; et sur vos épaules, l'appareil insultant de la gloire, nous fait sentir la profondeur infinie de nos misères. Aussi, l'humanité régénérée, ne s'y est pas trompée. Qu'elle chante avec un noble orgueil, le triomphe et la gloire de son Rédempteur ; c'est naturel, mais elle le bénit, mais elle le prie, elle l'aime surtout dans ses opprobres. Témoin cette pauvre femme du peuple faisant avec larmes son chemin de Croix, le matin de la fête de Pâques, dans une humble chapelle de la ville de Rome. Un prêtre s'approche et lui dit : Pourquoi n'êtes-vous pas joyeuse aujourd'hui ? Jésus-Christ est sorti du tombeau, ce sont les Pâques. — « Ah padre mio, répondit la femme du peuple, non sono mai le Pasque per quelle che piangono. » Ah ! mon père, il n'y a pas de Pâques, pour ceux qui pleurent.

C'est vrai, mais cette femme, c'est vous, c'est moi, c'est l'humanité dans ses deuils, ses larmes et ses douleurs. Et comme les deuils, les larmes, les douleurs sont de tous les jours, chaque jour l'humanité dans la personne de quelques-uns de ses enfants, vient en pèlerinage au pied de cette colonne ensanglantée ; elle baise avec une indicible ardeur, ces membres mutilés ; nouvelle Véronique, elle purifie par ses larmes et ses baisers, ce visage déshonoré, puis se prosternant à deux genoux devant cette victime adorable, elle lui dit avec un ineffable amour, ce que nous lui répèterons ce soir : O Jésus, meurtri, flagellé, couronné d'épines, salut, trois fois salut, car vous êtes bien et vous êtes seul notre maître et notre roi.

III. — *La mort et le Calvaire.* — Jusqu'ici nous avons vu le premier homme puni de sa rébellion par les bourreaux qu'il trouve au dedans et au dehors de lui-même ; les remords de sa conscience et les créatures qui se sont insurgées contre lui comme il s'était insurgé contre Dieu. Mais cela ne suffit pas, nous dit Bossuet, car, c'est à Dieu seul qu'il appartient de traiter l'homme coupable comme il le mérite ; de là, un troisième châtiment réservé au péché, le plus terrible de tous, où le bras de la justice divine se fait particulièrement sentir. « Ce châtiment là, mais, disait le P. Lacordaire, j'ose à peine le nommer tellement il est vulgaire... Si souvent vous le voyez recevoir son exécution parmi vous ! ce châtiment, c'est la mort. » Vous savez la mort ? ce quelque chose d'étrange qui donne le frisson au plus fort : ce quelque chose d'affreux dont Dieu avait menacé notre premier père au Paradis terrestre : « Si tu manges de ce fruit, tu mourras de mort : *Morte morieris.* » Et c'était justice, Mes Frères, par le péché, l'homme s'était

séparé de Dieu le principe de sa vie; à son tour, Dieu va se séparer un instant de l'homme, briser les ressorts de sa fragile existence et lui donner dans la séparation brusque et momentanée de l'âme et du corps, un avant-goût de l'anéantissement qu'il avait mérité. Nulle créature n'échappera jamais à cette loi terrible, car la mort e-t la solde du péché, nous dit S. Paul: *Stipendium peccati mors*, et vous tous qui m'écoutez aussi bien que moi qui vous parle, par là même que nous sommes pécheurs, nous viendrons tôt ou tard nous consumer sur cet autel où fume depuis six mille ans l'holocauste de l'humanité.

Adam vécut neuf cent trente ans et il mourut, nous dit la Bible : *Et factum est omne tempus quod vixit Adam anni nongenti triginta et mortuus est*, mais l'Écriture ne nous dit pas quel fut le douloureux étonnement des fils d'Adam, quelle fut l'épouvante d'Adam lui-même, en face de la mort s'abattant pour la première fois sur la terre comme un oiseau de proie, saisissant sa première victime et fustigeant le premier coupable. Pourquoi du reste nous aurait-elle fait la longue description d'un supplice dont nous pouvons nous-mêmes chaque jour contempler le tragique spectacle et dont la seule pensée suffit à nous glacer de terreur? En effet, la pensée de la mort, Mes Frères, quand nous l'envisageons avec les seules lumières de la nature, n'est-ce pas pour nous ce qu'il y a de plus horrible? « C'est en vain que nous chassons loin de nous cette funèbre « image; comme l'a très bien dit le P. Monsabré, partout elle « nous poursuit, partout elle nous rappelle que nous sommes « tombés des régions saintes où l'immortalité nous prodi- « guait la vie et que nous allons devenir la proie de celle « qui chaque jour moissonne l'humanité. La nature est d'ail- « leurs remplie de prophétiques avertissements. Elle jonche « chaque hiver sous nos yeux la terre de branches et de « feuilles desséchées; elle étend sur ces débris le blanc linceul « des frimas et des neiges; immobile et glacée, elle semble « nous dire : toi aussi tu mourras. En même temps des forces « mystérieuses s'agitent et se combattent dans notre pauvre « corps. Chacun des aliments qu'il reçoit pour vivre, cache un « subtil venin qui le tue, et c'est quand il se croit plus fort, « qu'il est plus près des défaillances et des langueurs qui « annoncent sa fin prochaine. Il va tomber comme tombent « de l'arbre les bois dont la sève est tarie. On n'en voudra « plus : ceux qui l'ont aimé le proscriront comme un objet « malsain; on le chassera loin des vivants. Sa tête sera « ravagée, son front dévasté, sa bouche dépeuplée, chacun « de ses yeux dévoré. Les affamés de la tombe feront un

« festin des lambeaux de sa chair, jusqu'à ce qu'il ne reste « plus qu'un maigre et aride squelette ; et comme pour se « moquer de lui, la terre à ses dépens s'enrichira d'une « étonnante fécondité : Tout vient mieux là où l'homme a « pourri, quelle humiliation ! Et pour arriver à cette catastrophe « il faudra passer par un combat effroyable, l'âme et le corps « aux prises avant de se quitter ! l'âme qui veut rester, mais le « corps qui la chasse ; l'âme qui veut partir, mais le corps qui « la retient captive dans ses embrassements ; tous nos amours « qui se dressent devant nos yeux épouvantés ; notre cœur « qui veut demeurer encore là où il a reçu l'hospitalité ; des « gémissements, des cris étouffés, des pleurs, des étreintes « furieuses et désespérées, d'affreuses secousses. Mais, laissez « faire ; si animé que soit le combat et énergique la résistance, « nous serons séparés, nous mourrons. Un dernier soupir « annoncera au monde que nous sommes vaincus, et penchés « sur nos dépouilles inanimées nos parents et nos amis « s'écrieront : il n'est plus ! Et nous ne savons pas quand nous « mourrons, car la mort, oh, défions-nous d'elle ! ne tient « aucun compte ni de l'âge ni des conditions : avec une froide « insouciance elle prend pour victime, aujourd'hui le petit « enfant sur le sein de sa mère, ou la jeune fille dans tout « l'éclat de sa beauté printannière, demain le nouvel époux « dans les bras de sa nouvelle épouse ; tantôt les souverains « sur leur trône, tantôt le prêtre au pied des autels. Et c'est « ainsi que Dieu se rit de nous, c'est ainsi qu'il multiplie nos « terreurs, par la souveraine indépendance de ses coups. C'est « triste, c'est humiliant, c'est horrible !!! »

Telle est la mort, et Jésus-Christ, non seulement ne sera pas à l'abri de ses atteintes, mais comme il a pris les autres châtiments du péché dans ce qu'ils ont de plus excessif, il subira les tortures de la mort dans ce qu'elles ont de plus douloureux. De même que la concupiscence née du premier péché renferme en son sein toutes les iniquités commises par les hommes, de même le genre de mort choisi par Jésus-Christ lui fera subir toutes les souffrances. La croix en effet, est en même temps un poignard qui fend les mains et les pieds ; un croc qui déchire ; un chevalet qui étend les membres et les disloque ; un brasier qni allume dans tout le corps un feu qui le brûle et le consume avec lenteur. Que vous dirai-je ce soir de la croix ? Nous la rencontrons à chaque instant sous nos pas : elle veille sur le berceau de vos enfants, elle se penche sur la tombe de vos pères, elle se dresse sur le sommet de nos églises, et en sa présence, nous sommes froids, insensibles. Nous voyons bien la croix mais nous ne voyons pas

la lumière qui en jaillit, le sang qui en découle, et nous passons sans confiance, sans amour, nous n'avons pas même un souvenir. Parce que le crucifix nous est apparu dès la plus tendre enfance, nous le regardons d'un œil tranquille et distrait, comme une feuille sur les arbres, comme une étoile au firmament: mais, pas une réflexion dans notre esprit, nulle émotion dans notre cœur, sous nos paupières pas une larme. Du reste, me direz-vous, à quoi bon palpiter d'émotion, en face d'une image de pierre de bois ou de marbre? Vous dites vrai, mais il n'en fut pas toujours ainsi. Il y eut un jour où cette croix portait un être de chair vivante, un homme plein de vie comme vous et comme moi, mais bien meilleur que vous, mais bien meilleur que moi, que dis-je un homme? C'était un Dieu que l'on y avait cloué. Et c'était pour votre salut, et c'était pour votre amour. Ah! en voyant les plaies du crucifix et les clous qui le traversent; ces deux pieds, ces deux mains percés de larges ouvertures, s'appuyant sur le fer qui les entr'ouvre et les soutient contre le bois de la croix, chrétiens, qu'avons nous fait? Nous avons ri, chanté, pensé à toute autre chose qu'à Jésus-Christ, mais, nous n'avons jamais pleuré; et pourtant, par amour pour nous, Jésus-Christ a souffert cet affreux supplice, sans jeter un cri de douleur. Voyez! comment on l'a traité!

Grâce à l'aide de Simon le Cyrénéen, arrivé sur le sommet du Calvaire on l'a dépouillé de ses vêtements collés à sa chair fraichement meurtrie; le sang a ruisselé de toutes ses blessures ouvertes à nouveau, il a ressenti une seconde fois et simultanément toutes les souffrances de la flagellation, et, il ne s'est pas même permis une plainte. On l'a étendu sur la croix, et six bourreaux se sont mis à l'œuvre: deux pour les pieds, deux pour les mains, les autres pour le tenir immobile: il les a laissé faire, tranquille, comme des ouvriers. Ils ont pris ses pieds et ils les ont percés: ils ont pris ses mains et ils les ont percées. Puis, ils ont fixé ses bras contre les bras de la croix: ses pieds contre son pied. Enfin comme celle que nous voyons aujourd'hui, ils ont dressé la croix dans les airs, et Jésus-Christ est apparu au monde debout sur ses deux pieds cloués l'un sur l'autre, les deux bras étendus entre la terre et le ciel, ayant pour tout marchepied, un clou qui le déchire horriblement, pour soutenir ses deux mains tombant de douleur et de fatigue deux clous qui les traversent.

Attendez encore: l'âme ne s'échappe pas si vite quand nous avons trente-trois ans, et que nous sommes par conséquent dans la plénitude de la vigueur, parce qu'on a les mains et les pieds transpercés par des clous et pressés horriblement par

leur tête contre un bois dur et inégal; non, non, Jésus-Christ a sa vie toute entière. Pendant trois mortelles heures, il se consumera peu à peu, perdant son sang goutte à goutte dans les tortures d'une indicible agonie. Il vivra, jusqu'à ce que l'excès de la douleur l'achève. Il vivra pour entendre les blasphèmes d'un peuple infini qui se moque, des scélérats qui l'injurient, des pharisiens qui l'insultent jusque dans la mort. Il vivra pour être abreuvé de fiel, pour voir ses amis abîmés de douleur à ses pieds, pour subir comme homme dans des angoisses qui touchent au désespoir, tous les coups de la justice divine qui lui fera souffrir dans un délaissement affreux quelque chose des supplices de l'enfer : « Mon père, pourquoi « vous êtes-vous retiré si loin? mon père, pourquoi m'avez-« vous abandonné? » Il vivra nous léguant en héritage sa pauvre mère, ce qu'il a de plus cher et de plus aimé, pardonnant à ses bourreaux, accueillant le tardif repentir d'un voleur de grand chemin, achetant par toutes ses douleurs le pardon de nos fautes, fermant l'enfer sous nos pieds, ouvrant le ciel à nos espérances. Puis, quand il verra la justice de son père complètement apaisée; quand il ne lui restera plus une goutte de sang dans les veines, une larme dans les yeux; quand il lira notre réconciliation dans son regard miséricordieux, alors seulement il passera de ce monde, mais il passera en exprimant dans un dernier cri, sublime et déchirant toute sa tendresse et tout son amour pour les hommes: *Consummatum est*, tout est consommé. Oui tout est bien consommé. Le péché est expié, le ciel est ouvert, l'enfer est fermé, la mort est vaincue, l'homme est sauvé, ô Dieu vous pouvez mourir!!!

En présence de ce spectacle, ne parlons pas du trouble de la nature, oublions les prodiges effrayants dont s'augmente l'horreur des ténèbres amoncelées autour de la croix, et ce soleil qui s'éclipse, et le voile du Temple qui se déchire, et la terre qui s'ébranle, et les rochers qui se fendent, et les sépulcres qui s'entr'ouvrent, et les corps des justes endormis dans la mort qui se lèvent tout à coup comme par un funèbre enchantement. Abstenons-nous même de toutes les réflexions qui se pressent dans notre esprit. Certes, les choses parlent assez d'elles-mêmes, à quoi bon les commenter? Aussi, je ne veux vous rappeler qu'une seule pensée, celle que j'indiquais au commencement de ce discours; Jésus-Christ souffrant doit nous apprendre à souffrir, et à faire de nos souffrances en les unissant aux siennes une source abondante de mérites. Depuis Jésus-Christ la souffrance est quelque chose de mieux qu'un châtiment inflexible, c'est une salutaire expiation, un puissant moyen de réhabilitation, grâce à la solidarité qui nous approprie

les mérites de notre divin Médiateur. Les souffrances de l'homme qui vit séparé de Jésus-Christ sont des souffrances stériles; sa mort, c'est l'horreur d'une éternelle réprobation. Tandis que le chrétien qui marche constamment uni à lui par la grâce, qui s'en va pleurer avec lui ses fautes au Jardin des Olives, avec lui se livrer sans se plaindre aux humiliations du Prétoire, qui comme lui se laisse clouer sur la croix, trouve la réparation dans le châtiment et dans la mort le principe d'une résurrection glorieuse. O hommes sans foi et sans espérance, quels abîmes nous séparent! Vous n'apercevez dans la mort qu'une sombre nuit que vos regards ne peuvent point percer, nous y voyons la lumière et la vie; c'est pour vous un châtiment inflexible et absurde, c'est pour nous une expiation légitime et sainte; vous mourez sous le coup d'un anathème que vous ne comprenez pas: « Je suis poussière et je dois retourner à la poussière, » mais nous, quand il faut partir de ce monde? Nous partons en chantant: « ô mort! où sont tes aiguillons? ô sépulcre! où est donc ta victoire? » Grâces à Dieu qui nous accorde par la mort de son fils un triomphe immortel.

« Non, nous ne craignons pas la mort, s'écriait le cardinal « Wissemann, parce que le Calvaire nous donne sur ce mys- « tère des visions lumineuses. Qu'importe, la destruction du « corps, jusqu'au jour de la résurrection! puisque mon âme « montera joyeuse dans les saintes demeures pour y com- « mencer une éternelle vie. Je le sais parce que le Christ en a « fait l'épreuve. Le premier, il est descendu dans la couche du « cercueil pour le bénir comme il a béni le berceau et trans- « former la tombe en sanctuaire. Il y est entré, durant les « ténèbres du soir, et, il en est sorti dans les splendeurs du « matin. Il y a été déposé dans un linceul embaumé d'aromates, « et il en est sorti, revêtu d'une incorruptibilité radieuse et « céleste. A partir de ce moment, la tombe est restée, ce que « Jésus-Christ l'avait faite, le sillon dans lequel doit être jetée « la semence de l'immortalité. »

Péroraison. — Tel sera notre sort à tous, Mes Frères, aussi avant de nous séparer, jetons-nous dans les bras de la croix, comme dans un port à l'abri des tempêtes. La croix! oh! gardons-nous bien de la proscrire jamais de nos maisons; c'est le don de Dieu, l'espérance de la terre, la protectrice dévouée de tous. Comment le pauvre saurait-il se résigner, si la croix n'était point suspendue aux sombres murailles de sa demeure en ruines, si Jésus-Christ n'était plus sur cette croix pour lui parler du ciel! Comment le riche saurait-il compatir, si la croix n'apparaissait plus dans ses salons étincelants,

pour lui raconter les souffrances de ses frères !! Comment les persécutés du monde (et si vous saviez qu'ils sont nombreux !), pourraient-ils supporter les amertumes du voyage, s'ils n'avaient en mains la croix pour diriger leurs pas errants ! Comme les noirs cachots de la justice humaine seraient lugubres et désolés, si la croix n'y était plus pour adoucir les rigueurs, pour ranimer l'espérance du pauvre prisonnier ! Comme la couche du malade serait glacée, son agonie désespérée, si les rayons immortels de la croix ne venaient plus prophétiser à ses regards éteints, les joies de l'éternité.

O ma bien-aimée, ô croix de mon Sauveur, non, nous ne t'exilerons point, au contraire, nous voulons te garder comme le plus précieux trésor. Tout ce qui veut être honnête et loyal, tout ce qui lutte pour être humble et pur est avec toi, ceux qui sont contre toi ce sont les misérables qui s'en vont à la matière, à la chair et au sang. Merci des enseignements que tu nous as donnés ce soir, toujours désormais tu seras dressée dans notre cœur, sous nos yeux, dans nos maisons. A tes pieds, nous viendrons déposer le parfum de nos prières, chercher la résignation dans nos peines, la patience dans nos tribulations, ô croix ! nous te regarderons et tu arrêteras dans nos âmes la pensée du crime, tu béniras nos travaux, tu soutiendras notre faiblesse, tu essuieras nos larmes. Et quand notre heure sera venue, ô croix ! dans ce jour qui sera pour nous le dernier jour, en ce soir qui sera pour nous le dernier soir, ah ! puissions-nous tous, te prendre dans nos mains glacées, te coller sur nos lèvres expirantes et lorsque vos enfants pousseront vers vous le dernier cri de détresse, ô divin pendu, ô Jésus Dieu d'amour, vous qui connûtes le mieux nos angoisses infinies, vous que nous adorons aujourd'hui sur la croix, abîmé dans la douleur, saturé d'humiliations, enivré d'opprobres, anéanti, ensanglanté, abandonné de tous, ô Jésus ! ne nous abandonnez pas. Ainsi soit-il.

Dimanche de Pâques

LES DISCIPLES D'EMMAUS

Mane nobiscum, Domine.
Seigneur, restez avec nous.
(S. Luc, 24, 29.)

MES BIEN CHERS FRÈRES,

Pâques et Noël comptent à bon droit parmi les plus grandes fêtes de l'année chrétienne. Noël, c'est-à-dire Dieu se faisant homme pour nous purifier et nous sauver; Jésus-Christ venant habiter parmi nous au milieu des frimas et des neiges, c'est bien la fête du foyer, toujours aimée des vieillards et des petits enfants. Pâques, c'est-à-dire Jésus-Christ sortant du tombeau, et reprenant pour ne la plus quitter cette vie qu'il avait un instant sacrifiée afin d'expier nos crimes; c'est la fête messagère du printemps, la fête acclamée par toutes les âmes vraiment pieuses, avec une indicible allégresse. Comment pourrait-il en être autrement? Vos visages sereins trahissent la paix de vos consciences purifiées et vos cœurs rajeunis renaissent à l'espérance d'une vie meilleure, comme la nature, après le long sommeil de l'hiver renaît à la grâce et à la beauté.

Hélas! pourquoi tous les chrétiens ne partagent-ils pas votre pieuse allégresse? Pourquoi Jésus-Christ n'est-il pas ressuscité dans toutes les âmes? Pourquoi tous ces hommes et toutes ces femmes qui ont refusé de prendre part à notre grande fête de famille? Interrogez les dispositions de leurs esprits et de leurs cœurs, et vous aurez la réponse. C'est dans l'intention de leur faire quelque bien, que j'ai pris la résolution, en apparaissant une dernière fois dans cette chaire, de commenter la touchante histoire des disciples d'Emmaüs. Écoutez attentivement et vous verrez, si nos frères attardés, pour lesquels il faut prier beaucoup, qu'il faut aimer plus encore et à tout prix ramener à la pratique du devoir, ne ressemblent pas aux deux disciples découragés du récit évangélique. Puis,

si le temps nous le permet, la France à son tour nous apparaîtra sous cette image.

I. — *Les disciples d'Emmaüs.* — 1° Notre-Seigneur Jésus-Christ avait expiré sur le Calvaire le vendredi soir à trois heures; on l'avait détaché de la croix et mis au sépulcre, à la grande joie des Scribes et des Pharisiens ses mortels ennemis qui croyaient leur triomphe définitif; et à la grande désolation des apôtres et des fidèles qui, dans leur foi chancelante et troublée, ne savaient plus que penser et que dire des événements accomplis. Deux surtout, l'un nommé Cléophas et l'autre dont l'Évangile tait le nom, plus déconcertés et plus abattus que leurs frères, n'hésitèrent pas à quitter Jérusalem, pour se rendre à trois lieues de la ville, dans un bourg que l'on appelait Emmaüs.

Mon Dieu! quitter Jérusalem en ce moment, comprenez-vous et justifiez-vous une semblable désertion? ils n'avaient donc plus la foi? ils n'aimaient donc plus Jésus-Christ? Ne pouvaient-ils pas rester enfermés au Cénacle, avec Pierre, Jean et les autres apôtres? ou comme Madeleine errer tristement autour du tombeau pour prier et pleurer? Mais pourquoi quittent-ils la ville sainte? pour aller à Emmaüs, nous répond l'Évangile, soit afin de reprendre le cours interrompu de leurs affaires, soit afin de chercher l'oubli du passé dans les distractions du plaisir, car selon quelques interprètes, Emmaüs signifie un lieu de réprobation : *Populus reprobatus.*

Tel est bien l'homme qui a perdu la foi. Il quitte lui aussi Jérusalem, il s'éloigne de la cité sainte, de ce temple, où depuis sa naissance il vivait de la vie surnaturelle, où Dieu éclairait son esprit, lui traçait ses devoirs, purifiait sa conscience, nourrissait son cœur et le traitait en fils bien-aimé comme Jésus-Christ au Cénacle avait traité les siens. Il s'est éloigné de Dieu, il ne lève plus les yeux vers le ciel, que va-t-il devenir? regardez et vous le verrez s'enfermer dans le monde matériel comme dans son unique empire. Il va le parcourir en tous sens pour donner un aliment à l'activité qui le dévore et combler le vide immense qui s'est creusé dans son âme depuis qu'elle a perdu le principe de sa vie surnaturelle. Celui-ci, variera ses plaisirs à l'infini, pour rajeunir ses émotions; celui-là, plongé dans les préoccupations du commerce ou de l'industrie ne se donnera ni trêve ni repos et cherchera tous les moyens de se dérober à lui-même, sans se douter l'un et l'autre que leur plus grand malheur serait de réussir à le faire.

2° Pendant la route, les deux disciples causaient. De choses sérieuses? non, ils se racontaient des fables, nous dit l'écrivain

sacré : *Dum fabularentur*. Avant d'en arriver là, évidemment ils s'étaient entretenus des événements qui avaient rempli les trois derniers jours : *Loquebantur ad invicem de his omnibus quæ acciderant*. Puis fortifiés mutuellement dans leur incrédulité, ils étaient descendus jusqu'aux joyeux propos, jusqu'aux conversations vides et malsaines qui, tous les jours, viennent importuner nos oreilles.

Rien n'est changé ; les disciples d'Emmaüs sont toujours vivants parmi nous. D'abord, l'homme irréligieux jouit d'une sécurité moins profonde qu'il voudrait nous le persuader. Voyez, avec quelle fièvreuse inquiétude, il agite les questions qui le préoccupent. Comme on devine rapidement, sous la hardiesse de ses négations, les terribles anxiétés de son esprit et de sa conscience. A table, au cercle, tantôt avec sa famille, tantôt avec ses amis, souvent avec le premier venu, c'est la religion. Jésus-Christ, le pape, les prêtres, le pouvoir temporel de l'Église, l'inquisition, le scandale récent, qui sont le thème habituel de ses conversations. Comme il cherche, et comme il est heureux de rencontrer des hommes qui, pensant comme lui et applaudissant à ses sophismes, contribuent à le fortifier dans sa rébellion ! C'est l'heure des plaisanteries de mauvais goût, des sarcasmes impies, des rires de mauvais aloi sur les personnes les plus respectables, sur nos mystères sacrés, sur nos cérémonies saintes, comme Voltaire s'en permettait avec ses amis.

Est-ce ainsi que se conduit le vrai chrétien ? mais non. Tranquille dans sa foi dont il ne doute pas et dans sa conscience qui ne lui adresse aucun reproche, rarement il parle de religion. S'il le fait, c'est pour la défendre, pour s'édifier avec sa femme, pour former l'esprit et le cœur de ses enfants, pour s'instruire lui-même avec le prêtre..... toujours pour témoigner sa reconnaissance et son bonheur de posséder un aussi précieux trésor.

3° Nonobstant ces conversations les disciples étaient tristes, car, enfin toutes leurs espérances s'étaient évanouies. Jésus-Christ était pour eux, la lumière, l'amour et la vie. Ils ont tout perdu en le perdant, que vont-ils devenir ?

J'adjure tous ceux qui n'ont plus la foi, de me parler sincèrement : Êtes-vous heureux, Messieurs, dans votre incrédulité ? Vous en avez fini avec les enseignements de l'Église ; c'est bien, mais en détruisant l'empire de la religion dans votre vie morale, vous n'avez pas supprimé les problèmes terribles qu'elle élucidait si complétement. Ils restent suspendus sur vos têtes comme une perpétuelle menace et c'est là votre

premier châtiment. A vous maintenant de les résoudre avec vos faibles lumières naturelles. Le pourrez-vous? Surtout, avec cette certitude absolue nécessaire au repos de la vie? Répondez-moi : d'où venez-vous? Si la philosophie spiritualiste vous enseigne que vous êtes l'œuvre intelligente et libre d'une puissance infinie, la philosophie positive vous affirme que vous descendez du singe par une série de développements successifs. Où allez-vous? à une vie future qui sera la récompense ou le châtiment de la vie présente, vous disent les uns; au néant éternel, vous répondent les autres. Quelle route devez-vous suivre entre le berceau et la tombe? observer la loi morale gravée dans les profondeurs de la conscience, en caractères ineffaçables, comme ces inscriptions fameuses burinées sur des tables de marbre ou d'airain, vous crient Platon et Cicéron ; il n'y a pas d'autre loi que le plaisir, d'autre devoir que la satisfaction des appétits ; c'est Épicure et Lucrèce qui vous en avertissent..... Incapables de percer l'obscurité de ces sombres mystères, je vous trouve encore sans ressources contre le malheur quand il vous saisira de sa main brutale comme il saisit un jour ou l'autre toute créature humaine. Autre chose est de se passer de religion quand tout nous sourit ici-bas et quand, abandonnés des hommes nous sommes condamnés à souffrir et à gémir sur un lit de douleur. Impuissants contre le malheur, je vous surprends enfin victimes d'une frayeur irrésistible, à la vue des années qui s'en vont, des infirmités qui s'entassent et de la mort qui s'approche. Ah ! je n'ai pas besoin de vous demander comme le Sauveur à nos deux voyageurs : « Pourquoi êtes-vous tristes? Je le sais et je vais vous le dire : Vous êtes tristes, parce que le présent vous échappe et que l'avenir est couvert d'un voile impénétrable ; vous êtes tristes, parce que Dieu n'est pas avec vous, et sans ce Maître adorable, ce Docteur infaillible, ce Père miséricordieux, autorité, lumière, force, espérance, consolation : tout vous manque à la fois. Voilà la cause certaine de votre incurable tristesse.

4° C'est Jésus-Christ qui fait les premières avances à Cléophas et à son ami. Il les rejoint sur la route et se met à marcher en leur compagnie. Eux, cependant ne le reconnaissent pas, car, nous dit S. Luc : « leurs yeux étaient appesantis : *Oculi eorum tenebantur ne eum agnoscerent.* »

Mes Frères, la grâce nous prévient toujours. Oh ! que de fois, Jésus-Christ se mêle à notre vie et nous n'en avons pas conscience, parce que notre âme emprisonnée dans la chair et le sang, ne sait plus discerner les invitations et comprendre les avertissements qui nous sont adressés du ciel. D'où viennent,

je vous le demande, et ces secousses intérieures qui nous arrachent subitement aux réalités de la vie présente, pour fixer notre attention sur les choses d'un monde supérieur? Et ces occasions bénies où nous éprouvons le besoin irrésistible, en même temps que toute facilité nous est donnée, de revenir aux croyances et aux vertus de notre première enfance? Et ces événements étranges, imprévus, la perte d'une fortune, la ruine de nos plus chères espérances, la mort des êtres tendrement aimés, etc., toutes ces catastrophes, en un mot, qui, contre toutes nos prévisions, modifient en un clin d'œil les conditions de notre existence; ah! évidemment, c'est la Providence qui se remue pour nous sauver. C'est Jésus-Christ qui vient à nous, prenant le langage énergique des événements pour nous dire: « Vois, tout passe ici bas. » « Moi seul je demeure. » Mais, hélas! un voile épais s'étend sur nos yeux. Nous ne comprenons absolument rien à ce qui se passe. Ahuris, étonnés par ces coups de foudre inattendus, nous nous contentons de pousser ce cri stupide « ce n'est pas possible ». Nous sommes incapables d'aller plus loin.

5° Non-seulement Jésus-Christ fait route avec les deux disciples, mais pénétrant dans leur intimité pour leur faire du bien, il s'informe de leurs dispositions, du sujet de leurs discours, de la cause de leur tristesse et ne tarde pas à remonter à la source de leur incrédulité. Sur quelles pitoyables raisons elle se fonde! autrefois, ils croyaient en Jésus de Nazareth; ils n'y croient plus aujourd'hui. Pourquoi? Ses discours admirables, ses prophéties, ses miracles, ils ont tout oublié, tout perdu de vu: pourquoi encore? Parce qu'il n'a pas réalisé les espérances humaines qu'ils avaient conçues. Pauvres gens: esprits épais et cœurs attardés dans les voies du ciel! Ainsi, ils attendaient de lui l'affranchissement de la patrie; or Jérusalem est toujours tributaire des Romains. — Mais Jésus-Christ ne s'est-il pas refusé maintes fois aux honneurs de la royauté? n'a-t-il pas dit et répété que son royaume n'était pas de ce monde? — Ils croyaient à sa puissance invincible, et voici qu'on l'a saisi, jugé, condamné, crucifié, mis à mort, comme un vulgaire malfaiteur. C'est vrai encore, mais tout cela n'avait-il pas été prédit par Jésus-Christ lui-même? *Ecce ascendimus Jerosolymam et filius hominibus tradetur principibus sacerdotum et Scribis et condemnabunt eum morte, et tradent eum Gentibus ad illudendum et flagellandum et crucifigendum*[1] *et tertia die resurget.* Il avait prophétisé sa résurrection. Or, trois jours se sont écoulés

1. Matth. 20, 18

depuis son supplice et il ne reparaît pas. Quelques femmes, il est vrai, sont allées au sépulcre et l'on trouvé vide. Hélas! ce sont des femmes qui racontent cette nouvelle et on ne peut pas se fier à leur témoignage. — Mais, pourquoi n'y sont-ils pas allés eux-mêmes, soit, afin de démasquer l'imposture, soit afin d'acquérir la certitude de l'événement. Certes, la course n'était ni longue, ni difficile (un quart heure de chemin tout au plus) et la chose en valait bien la peine. Puis quel injuste et profond dédain, ils affectent pour la femme. Comme si la femme n'était pas douée d'intelligence aussi bien que l'homme et comme lui, parfaitement capable de voir, de comprendre et de juger.

Que d'hommes, dans notre siècle, ressemblent aux deux disciples de l'Évangile! Les plus futils et les plus misérables prétextes leur suffisent pour s'éloigner des pratiques de la religion. Ils comptaient sur Dieu pour rétablir leurs affaires temporelles, comme si Dieu était un banquier. Un examen de quelques instants, une lecture sérieuse, un entretien d'une heure avec un prêtre compétent et leurs doutes seraient éclaircis, leurs grossières préventions dissipées, leurs préjugés anéantis. La plus simple logique leur en impose le devoir impérieux. Ils n'en feront rien, préférant expliquer leur conduite par cette excuse banale, insensée, que vous avez entendu répéter si souvent: « La religion est bonne pour les femmes et les enfants. »

6° Sans trop s'irriter et de leur incrédulité et des mauvaises raisons par lesquelles ils prétendent la justifier, Notre-Seigneur Jésus-Christ avec une longanimité toute paternelle entreprend de refaire l'éducation religieuse des deux disciples. Je dis refaire, car évidemment pendant sa vie mortelle, il avait travaillé maintes fois, par ses paroles et ses œuvres à conquérir leurs âmes à sa doctrine. Une heure de tentation avait rendu vains tous ses efforts. Il recommence paisiblement, interprétant les Écritures, citant et expliquant les prophéties, et la grâce fécondant sa parole, voici que la lumière pénètre graduellement dans les âmes ténébreuses de Cléophas et de son compagnon de voyage. Ils écoutent l'un et l'autre avec un profond intérêt les discours que leur tient Jésus-Christ. Peu à peu, une vive sympathie les attache au docteur mystérieux qui les instruit, au point, qu'arrivés à Emmaüs, ils ne veulent plus consentir à se séparer de lui: « Restez avec nous, lui disent-ils, car, le jour décline et la nuit s'avance: *Mane nobiscum quoniam advesperascit et inclinata est jam dies.* »

A l'exemple de Jésus-Christ, sachons être doux envers l'erreur et patients envers l'ignorance. Recommençons sans

nous décourager et nous rebuter, notre enseignement autant qu'il sera nécessaire. Bien souvent, presque toujours, les hommes abandonnent, insultent ou dédaignent la religion, parce qu'ils ne la connaissent pas. A nous, prêtres catholiques, ministres et représentants de Jésus-Christ de les instruire et de les éclairer. Considérons toujours la prédication de la parole sainte comme un des points les plus importants du ministère redoutable qui nous est confié. Vouons notre vie à l'étude pour nous rendre plus capables de dissiper les préjugés et de réfuter les objections accumulées dans l'âme de nos frères. Plus nous éclairerons ces pauvres aveugles, plus ils s'attacheront à nous par la reconnaissance. Nous les verrons se rapprocher de nous à mesure que le soleil de leur vie penchera vers son déclin, que les ténèbres de la tombe se lèveront à l'horizon et un moment viendra où eux aussi, vaincus par la parole évangélique et par la grâce qui l'accompagne toujours, nous diront : « Restez avec nous, *mane nobiscum*, car, nous le sentons très bien, c'est par vous seuls que nous pourrons arriver à Jésus-Christ. »

7° Un dernier trait de lumière va faire cesser toutes les hésitations des disciples, et, chose admirable : ce trait là ne sortira pas de l'intelligence, ne sera pas le fruit de l'enseignement de Jésus-Christ, non, le Sauveur a cessé de parler, mais il partira de son cœur qui renouvellera pour les confirmer à tout jamais dans la foi, l'adorable sacrement de l'Eucharistie qu'il avait institué la veille de sa mort. « *Et cognoverunt eum in fractione panis*, et ils le reconnurent à la fraction du pain » nous dit le saint Évangile. Comment peindre leur allégresse, ils reprennent sur le champ la route de Jérusalem, car il ne saurait plus être question d'Emmaüs, c'est-à-dire de négoce ou de plaisir. Depuis qu'ils ont retrouvé Jésus-Christ, ils n'ont plus rien à faire dans cette misérable bourgade. Il est bien vrai que le maître a disparu : « *Et ipse evanuit ex oculis eorum* »; qu'ils ne l'ont aperçu qu'une minute, mais qu'importe ! une inébranlable certitude a remplacé le doute : ils savent qu'il est ressuscité, bien vivant : c'est tout ce qu'ils désirent. Comme leur passé maintenant, s'illumine d'une nouvelle lumière et comme ils voient clair dans les sentiments qui remplissaient confusément leurs cœurs auparavant : *Nonne cor nostrum ardens erat, dum loqueretur nobis in via et aperiret nobis scripturas.* Mais leur bonheur ne les rend pas égoïstes. Ils ne veulent pas être seuls à se réjouir de la bonne nouvelle. A peine convertis, ils éprouvent le besoin de faire partager leur joie aux frères qu'ils avaient quittés. Malgré les nouvelles fatigues à affronter, ils s'empressent d'aller raconter ce qui s'était passé aux apôtres

et aux disciples réunis en prières : *Quod surrexit Dominus vere*, et méritent par là le beau nom d'apôtres de la résurrection que leur a décerné l'Église catholique.

Quelle admirable leçon pour le chrétien qui veut revenir à la foi qu'il a perdue ! Étudier ne suffit pas, il faut encore pratiquer, au moins prier, ce que l'on peut toujours faire, quelles que soient les perplexités de l'esprit et les troubles de la conscience. Vous ne pouvez pas vous confesser ni communier, puisque vous ne croyez pas, mais vous pouvez prier. Ne faites pas la prière du catéchisme qui suppose la foi, mais la prière de l'âme orpheline, qui, ayant perdu son Dieu, veut le retrouver à tout prix. *De profondis clamavi ad te, fiant aures etc.* O mon Dieu, est-ce vous qui m'avez donné la vie, cette femme, ces chers enfants?... Est-il vrai que vous pardonnez les fautes et que vous réservez à vos disciples un bonheur infini ? faites-vous connaître et je vous appartiens sans retour... cette prière est infaillible... La connaissance qui nous vient de Jésus-Christ par la science, est une connaissance purement théorique, qui nous arrive du dehors, connaissance par conséquent incomplète et stérile. Celle que nous acquérons par le cœur, par l'amour et la pratique des sacrements est bien supérieure à l'autre. Toute seule elle suffit aux trois quarts du genre humain et quand elle s'unit à la première dans une âme, elle y produit des effets merveilleux. Oui, quand la science et la piété se donnent rendez-vous dans la même conscience alors, la vie du chrétien brille d'un éclat tout divin. Il a des intuitions sur les hommes et sur les choses, sur les mystères de son âme et la marche des événements que les grands génies de la philosophie ou de la politique ne soupçonnent pas: voilà pour l'esprit. Pour le cœur, il a des tressaillements, des élans d'amour qui font éclater sur ses lèvres des cantiques ineffables et le rendent inconsolable de n'avoir pas connu plutôt ce Maître adorable : « O beauté toujours ancienne et toujours nouvelle, pourquoi vous ai-je connu si tard et si tard aimé, » s'écriait S. Augustin.

Ah ! lui aussi sera désormais un missionnaire et un missionnaire puissant. Dans son ardente charité, c'est l'univers entier qu'il voudra convertir à sa foi. Comment résister à un homme qui peut vous dire en toute vérité : *Omnes sitientes venite ad aquas*, « ô vous tous qui avez soif de bonheur, venez puiser à la véritable source. » Comme vous, j'étais aveuglé par les ténèbres, séduit par les plaisirs de la terre, triste et dégoûté de tout. Aujourd'hui, je suis baigné dans un océan de lumière, je connais le véritable amour, les perspectives de l'avenir ne m'épouvantent plus, Jésus-Christ est vraiment ressuscité dans mon âme, je le porte au plus vif de mon cœur, comme la

mère de famille porte dans son sein l'enfant qu'elle mettra bientôt au monde; je sens que mon sort est fixé, et je vous le déclare la main sur la conscience, aujourd'hui, enfin, je suis heureux et nulle créature humaine ne peut me ravir ma félicité : *Et ipsi narrabant quæ gesta erant in via.*

II. — *La France.* — Me serait-il permis maintenant de voir dans les disciples d'Emmaüs, une image de la France, si je la considère au point de vue religieux. Encore quelques mots rapides.

Pendant de longs siècles la France s'est estimée heureuse et fière de compter parmi les nations les plus catholiques et au nombre des disciples les plus dévoués de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Et ce bon maître, de son côté, quen'a-t-il pas fait pour son cher peuple? Il nous a baptisés avec Clovis, préservés de l'invasion musulmane avec Charles Martel, préposés à la garde de son Église avec Pépin, instruits avec Charlemagne, formés au culte de la justice avec S. Louis; délivrés des Anglais avec Jeanne d'Arc, etc., bref, je serais infini si je voulais, entrant dans tous les détails, énumérer tous ses bienfaits. Eh! bien, c'est triste à dire, mais c'est vrai, depuis 1789, la France prétend marcher à l'accomplissement de ses destinées en dehors de l'Évangile. Elle a rompu l'antique alliance qui, pendant 1300 ans a fait son honneur et sa gloire. Sur le soir de sa carrière, elle a déserté Jérusalem pour Emmaüs, la cause éternelle de la religion pour se vouer exclusivement au culte des affaires et des plaisirs. Vous vous récriez, Mes chers auditeurs, en entendant ces graves accusations; pourquoi? Parce que le spectacle de certaines vertus privées qui sont admirables, vous fait illusion, mais regardez bien, étudiez attentivement et la conduite de ceux qui nous gouvernent et le caractère des lois qui nous régissent et vous arriverez bien vite à cette conviction douloureuse que l'on s'est fait un système de proscrire Jésus-Christ de toutes les institutions, afin de constituer une société civile, absolument privée et soigneusement dépourvue de toute religion. On a choisi l'athéisme, comme l'a très bien dit un profond philosophe, M. Auguste Nicolas, dans un livre qui devrait être entre toutes les mains (l'État sans Dieu), pour en faire la condition légale et pratique d'un grand peuple; on a exécuté Dieu autant qu'on l'a pu dans les institutions et les mœurs politiques; on a commis un déïcide social.

A partir de cette désolante erreur, qui a substitué dans notre pauvre pays, l'esprit révolutionnaire dont nous mourons, à l'esprit chrétien dont nous avons vécu si glorieusement, nous

avons été condamnés à marcher au sein des ténèbres, à travers les ronces ensanglantées de l'anarchie ou du despotisme, sans foi, sans espérance, sans amour, toujours plus éloignés du but et plus désorientés. De là deux sentiments particuliers à notre siècle et qui ont envahi les âmes, l'inquiétude et la tristesse.

1° L'inquiétude. Les esprits ne se sont jamais plus passionnés pour les questions religieuses que du jour où ils ont perdu la foi. Elles sont à l'ordre du jour, dans les colonnes de vos journaux et les articles de vos revues. Dieu, Jésus-Christ, l'Église, toutes les vérités fondamentales, sont vivement attaquées chaque jour, par un grand nombre d'hommes qui voudraient trouver la sécurité dans le triomphe de la négation.

2° La tristesse. Oui, la France est profondément triste, comme tout peuple sans idéal qui a cessé de croire à la vie future et qui ne sait plus regarder le ciel. « Mais on meurt dans votre air » s'est écrié le poète du désespoir, Alfred de Musset. Cependant Jésus-Christ ne nous a pas encore abandonnés. Il nous a sollicités de revenir à lui par les prospérités dont il nous a comblés; il vient de nous parler encore par les malheurs dont il nous a frappés; pourquoi nous obstinons-nous à ne pas reconnaître sa voix? Quels motifs peuvent justifier notre désertion et quels arguments pouvons-nous invoquer contre l'Église catholique? Les railleries de Voltaire et les chansons de Bérenger feront-elles toujours autorité parmi nous?

Que la France prenne garde. Si nous ne revenons pas bien vite aux principes du christianisme, nous serons irrévocablement condamnés à périr. « Quel serait l'avenir d'une société sortie « absolument des voies chrétiennes, se demande le P. Lescœur, « dans un discours? Ah! il est aussi facile à prévoir qu'il serait « prompt à réaliser! ce serait d'abord au sommet, au lieu de « lois justes et sages, telles que la civilisation chrétienne les « connaît, un despotisme sans frein, qui n'aurait d'autres mesu- « res que l'étendue infinie des ressources dont il dispose; ce « serait en bas, dans la grande masse des citoyens, l'égoïsme « absolu, la recherche du plaisir sans limites, l'oubli complet « de l'intérêt général, au profit des convoitises particulières; « ce serait en un mot la réalisation parfaite de ce tableau d'une « incomparable vigueur, que présente S. Augustin dans la cité « de Dieu, d'un monde d'où le christianisme serait banni et « où celui-là serait traité d'ennemi public qui souhaiterait à « son pays d'autres biens que les richesses, les plaisirs, la « liberté de la chair et du sang, et qui, à l'austère demeure

« des vieux romains, ne préfèrerait pas, pour y endormir sa « volupté, le palais de Sardanapale. Une anarchie formidable « emporterait bientôt toutes choses et ce serait la fin de cette « société. »

Ces paroles méritent d'être méditées. Actuellement, la France ressemble à un navire désemparé, errant par une nuit froide et dure, sur une mer houleuse et cherchant à gagner le port. Ce port qui nous donnera la sécurité, c'est la religion catholique et nous ne le gagnerons jamais si nous refusons de rappeler Jésus-Christ au gouvernail. Étudiez notre histoire nationale sous Clovis, Charles V, Charles VII, Henri IV, Napoléon Ier et vous serez frappés de ce fait qui m'apparaît comme une condition de notre existence sociale, dans les nombreuses crises que nous avons traversées pendant notre longue carrière, la restauration nationale de la France a toujours eu pour premier ressort sa restauration religieuse, et un acte public, officiel, attestant son retour à la foi.

Mais ce retour, comment l'opérer?

1° Par l'instruction, en éclairant la profonde ignorance des masses et des gens du monde dans les questions religieuses. C'est cette ignorance en effet, qui accumule les préjugés dans les esprits et qui fait toute la force des rhéteurs et des demi-savants qui nous éblouissent de leurs fausses lumières. Plus nous étudierons, plus nous refuterons victorieusement les sophismes.

2° Par le ferme accomplissement des pratiques religieuses, comme le faisaient nos aïeux, comme le veut S. Jacques. Montrons « notre foi par nos œuvres » et comme nous le demande S. Paul : « combattons en bons soldats de Jésus-Christ. » Rappelons-nous ces admirables conseils que Pie IX de sainte mémoire adressait à quelques fidèles : « Remerciez Dieu, qui, « en même temps que l'esprit de la prière vous donne l'esprit « des œuvres : car la prière sans les œuvres n'est pas bonne et « demeure inefficace. Voilà la raison pour laquelle il y a tant « de maux en Europe. Demander et ne pas agir ; implorer des « secours d'en haut et ne rien faire de ce qui plaît à Dieu est « une contradiction ; on ne peut pas en attendre l'effet désiré. « Je vois qu'en plusieurs lieux et en grand nombre de royaumes « on met sa confiance seulement dans les prières et on attend « d'elles la fin des maux. On se demande partout avec un « sentiment d'inquiétude, quand verrons-nous finir la tribula- « tion? quand? Je vais vous le dire : lorsqu'aux démonstrations « de piété qui se font dans les Églises, répondront les œuvres « accomplies au dehors. »

La foi vive et la pratique religieusement observée des devoirs de la vie chrétienne voilà ce qui sauvera la France. Alors, elle verra se dissiper les ténèbres qui l'enveloppent, son cœur s'embrasera d'ardeurs nouvelles pour les saintes causes de la justice et de la vérité, elle reconnaîtra Jésus-Christ dont elle s'est séparée depuis un siècle, elle renouera ce pacte admirable qu'elle avait rompu dans un jour de crime et de folie, et nous la verrons reprendre avec un nouvel éclat son rôle magnifique de missionnaire et d'apôtre de l'Évangile parmi les nations. « Or, comme le dit encore le P. Lescœur, si notre société « redevenue chrétienne, met un jour au service de la foi « catholique les ressources prodigieuses qu'elle possède et « qu'aucun siècle n'avait connues, il est permis d'entrevoir, « pour la gloire de Dieu, de la Sainte Église, et par une consé- « quence inévitable, pour le bonheur des peuples, une ère de « grandeur et de progrès dont les plus brillantes phases de « l'histoire du passé ne sauraient nous donner la moindre « idée. » En effet, nous pouvons mettre aujourd'hui au service de l'Évangile et de la charité, des lumières et des forces que n'ont pas eues les apôtres, que n'a pas eues Charlemagne, qu'aurait enviées S. Louis, que Louis XIV et Napoléon Ier lui-même n'ont pas soupçonnées.

Mais ce brillant avenir, nous est-il permis de l'espérer? à ce sujet permettez-moi de vous citer quelques paroles de Joseph de Maistre, bien propres à nous remplir d'un légitime orgueil et à ranimer notre confiance. Il disait il y a cinquante ans : « La génération présente est témoin de l'un des plus grands « spectacles qui aient jamais occupé l'œil humain. C'est le « combat à outrance du christianisme et du philosophisme : « la lice est ouverte, les deux ennemis sont en présence et « l'univers regarde. — La révolution a été commencée contre « le catholicisme pour la révolution ; le résultat sera pour le « catholicisme contre la révolution. — L'esprit religieux qui « n'est pas du tout éteint en France, soulèvera des montagnes « et fera des miracles. Le clergé français reconstruira la France « et la France convertira l'Europe. Jamais on n'aura rien vu « d'égal à cette propagande... Il est impossible que vous « n'ayez pas ouï nommer un livre ancien : *Gesta Dei per Franço.* « C'est une histoire des croisades. Ce livre peut être augmenté « de siècle en siècle, toujours sous le même titre. Rien de « grand ne se fait dans notre Europe sans les Français.

Qu'aurait dit ce grand homme s'il eut véçu de nos jours, où tant d'œuvres et d'admirables dévouements attestent la puissante vitalité de la religion parmi nous. Après avoir été les missionnaires néfastes de tant d'idées fausses et perverses qui

ont bouleversé le monde, quel bien ne ferons nous pas, le jour où nous mettrons l'imprimerie, la vapeur, l'électricité, les chemins de fer au service de Jésus-Christ et de son immortelle épouse l'Église catholique.

Conclusion. Ne cessons pas de demander à Dieu cette grâce. Disons-lui comme les deux disciples : *Mane nobiscum Domine*, restez avec nous, Seigneur, pour continuer à nous diriger et à nous sanctifier, mais restez aussi avec notre chère France, pour l'éclairer, la préserver de toute erreur, et lui garder la place unique et brillante qu'elle a toujours occupée dans le monde.

Ainsi soit-il.

SAINT JOUR DE PAQUES

ALLOCUTION[1]

Sanctum quoque Paraclitum Spiritum.

MESSIEURS,

L'Église veut que les louanges de l'Esprit-Saint retentissent dans les actions de grâces que nous rendons à Dieu pour ses grands bienfaits, parce que l'Esprit-Saint est le don suprême de l'amour divin. Tous ensemble nous avons maintes fois béni et confessé, après nos communions, le Père, qui remplit de son immense Majesté le ciel et la terre, dont la parole féconde a fait jaillir du néant le monde et ses harmonies, à qui nous devons de vivre, de régner sur les créatures, et d'être destinés à l'éternelle et ineffable béatitude de la vision divine; le Fils, substantielle et vénérable image du Dieu qui l'engendre, humilié pour nous dans le sein d'une Vierge, victime de nos péchés, restaurateur de l'humanité déchue, vainqueur de la mort, source de toutes les grâces, fondateur de la société chrétienne. C'est aujourd'hui le tour de l'Esprit-Saint, dont nous avons appris à connaître les sublimes opérations dans les sacrements de notre régénération et de notre perfectionnement: *Sanctum quoque Paraclitum Spiritum.*

Lui rendre hommage, Messieurs, ce n'est point détourner votre attention du grand mystère qui vient de sanctifier vos âmes; car là où est Jésus-Christ, là est son esprit. Il le respire en tous ceux qu'il vivifie. S'il vous donne sa chair et son sang dans l'Eucharistie, croyez bien qu'il ne veut pas s'en tenir à l'union purement transitoire de votre âme avec sa personne adorable; son dessein est de rester avec vous quand le sacrement sera consumé, et ce dessein s'exécute par l'union permanente de votre esprit avec son Esprit.

On le perd par le péché, ce don exquis de l'amour divin; mais il laisse dans les caractères sacramentels des traces de son passage, des signes de rappel, que ne peuvent effacer ni les sacrilèges efforts de nos actes coupables, ni la fange de nos habitudes dépravées. Chassé de l'âme, il est tout prêt à rentrer dans son temple profané, dès que l'aspersion du sang de Jésus-Christ l'aura purifié et qu'on y pourra célébrer de nouveau les mystères divins.

1. Par le T. R. P. Monsabré, des Frères Prêcheurs.

Or, l'aspersion du sang de Jésus-Christ, vous l'avez reçue par la pénitence; les mystères divins, vous venez d'y participer. Réjouissez-vous, Messieurs! Jésus-Eucharistie va vous rendre son Esprit, et faire revivre les prodiges de lumière et de force qui ont illustré votre régénération par le baptême et votre enrôlement dans la milice du Christ par la confirmation.

Sauveur bien-aimé, exhalez encore une fois votre divin souffle, et dites à tous ces hommes que vous possédez, en ce moment, ce que vous avez dit à vos apôtres: *Accipite Spiritum Sanctum.* Et vous, Esprit-Saint, venez: *Veni, Sancte Spiritus.*

Vous êtes lumière: Éclairez nos âmes et faites-les marcher droit à travers les si nombreuses erreurs qui conspirent contre les principes de la foi. Ne permettez pas que nous soyons séduits par les sophismes auxquels se laissent prendre tant d'esprits faibles. Restaurez et fortifiez en nous l'esprit chrétien que nous avons reçu au baptême, et préservez-le des monstrueux alliages qui le déshonorent. Pendant que les fils d'iniquité s'efforcent de cacher au monde la face adorable de Dieu, faites-nous penser à lui, révélez-nous ses infinies perfections, réveillez en nous le souvenir de ses bienfaits, montrez-le nous en toutes choses; que ses enseignements, ses desseins, sa volonté, sa sainteté, soient la mesure de nos connaissances, de nos jugements, de nos affections, de nos actes et de nos vertus. Que la gloire qu'il nous a promise étouffe en nos cœurs chrétiens l'estime des biens périssables et menteurs auxquels l'esprit du siècle attache une si grande importance. Et, puisque nous sommes, sous le rayonnement de vos dons, lumière dans le Seigneur, faites-nous marcher comme des enfants de lumière. Assez d'autres s'égarent dans la nuit profonde du mensonge, que tous ceux qui sont ici demeurent dans la vérité.

Esprit de Dieu, vous êtes force: Affermissez en nous la liberté chrétienne et délivrez-nous pour jamais de tous les esclavages. Donnez-nous le courage de toujours penser, parler et agir conformément aux principes de notre foi; de faire prévaloir ces principes contre toutes les contradictions des pouvoirs, de l'opinion et des passions, et de ne nous laisser humilier ou enchaîner ni par la peur, ni par la honte, ni par la mollesse. En tous nos combats, faites-nous si bien sentir votre victorieuse assistance que nous puissions traverser, le front haut, les vils troupeaux d'esclaves qui flattent les pouvoirs prévaricateurs, se laissent mener par l'opinion et se traînent humiliés sous le joug honteux de leurs passions, et leur apprendre, par notre noble et généreuse indépendance, que là où est l'Esprit de Dieu, là est la liberté: *Ubi Spiritus, ibi libertas.*

Esprit de lumière, faites-nous si bien comprendre le prix de la vie chrétienne et la féconde vertu de la grâce que nous n'ayons rien plus à cœur que de fermer nos âmes aux envahissements du péché, et de préserver nos œuvres de la stérilité qui, trop longtemps, les a déshonorées, afin que nous puissions être, en toutes choses, le peuple que Dieu agrée : *Populum acceptabilem.*

Esprit de force, faites-nous renoncer à l'impiété et aux désirs du siècle, résister aux entraînements de la vie mondaine, vivre sobrement, justement et pieusement au milieu des tentations qui nous invitent à l'abus du bien-être et des plaisirs, à l'âpre et déloyale recherche des honneurs et des biens de ce monde, à l'oubli de Dieu et des saintes lois de l'amour chrétien, passer, enfin, comme des étrangers sur cette terre, l'œil toujours fixé vers le ciel, objet de notre bienheureuse espérance.

Esprit de lumière, pénétrez-nous d'une profonde estime pour l'honneur que Dieu nous a fait en nous associant, par la paternité chrétienne, à sa paternité surnaturelle.

Esprit de force, faites-nous accomplir sagement, noblement, héroïquement, les devoirs de cette paternité chrétienne, par l'enseignement, l'exemple, la protection. Si nous sommes doux et dociles comme des agneaux dans les offices de notre vie civique, rendez-nous intrépides comme des lions quand il s'agira de revendiquer les droits du baptême, et de soustraire l'enfance chrétienne aux profanations des outranciers du laïcisme.

Esprit de lumière, Esprit de force, nous ne savons quelles douleurs nous prépare l'iniquité triomphante. Mais, quoi qu'il arrive, rappelez-nous que nous sommes les membres et les cohéritiers du Christ martyr, et, jusqu'au bout de l'épreuve, configurez-nous par la patience à ses douleurs, afin que nous participions à sa gloire : « *Si compatimur, ut et conglorificemur.* »

Il vient, Messieurs, il est venu, le lumineux et tout-puissant Esprit de Dieu ! A l'heure où je vous parle, le Christ, que vous avez reçu dans la sainte communion, le respire en vos âmes.

Il me semble le voir réparer et graver plus profondément les traits de votre physionomie divine, rétablir et affermir vos puissances sacerdotales, creuser de mystérieux canaux pour recevoir les grâces de choix dont vous avez besoin en ces temps difficiles, consolider l'armure dont vous fûtes revêtus au jour de votre enrôlement dans la milice de la foi. Abreuvés de sa lumière et investis de sa force, allez, et montrez-vous ce que vous ont faits les sacrements de baptême et de confirmation : les enfants de Dieu et les soldats de son Fils Jésus-Christ.

RETRAITE PASCALE [1]

DEVOIRS EUCHARISTIQUES

Lundi-Saint

LA VISITE AU SAINT-SACREMENT

MESSIEURS,

Quel mystère ! Quelle merveille ! Quel chef-d'œuvre que l'Eucharistie ! Mais aussi quel bienfait ! Un Dieu, hôte du ciel, sans quitter le trône où il reçoit les éternels hommages des anges et des élus, vient fixer sa demeure au milieu des enfants des hommes ; un Dieu, pain vivant des habitants de la patrie, se fait le pain des voyageurs et des exilés ; un Dieu, déjà immolé sur la croix, s'immole chaque jour sur nos autels, et répand autour de lui les mérites infinis de son sacrifice. Nous avons admiré, dans ce bienfait, la puissance, la sagesse, l'amour du bienfaiteur[2]. En ces jours bénis de la retraite, nous avons mieux à faire. Sortis de nous-mêmes par l'admiration, rentrons-y par le recueillement, et, à la lumière que projette sur notre vie chrétienne le sacrement de l'autel, étudions nos devoirs eucharistiques.

Le premier de tous, impérieusement déterminé par la présence même d'un Dieu, est le devoir de l'adoration. L'Église le réclame sous peine d'anathème[3], et j'ose croire, Messieurs, que personne d'entre vous ne le refuse. Mais tous, assurément, n'en comprennent pas l'étendue. Autre chose est de s'incliner respectueusement devant une royale majesté quand on la rencontre, et autre chose de fréquenter avec amour les lieux où elle réside et de répondre avec un joyeux empressement à ses invitations et à ses prévenances.

La présence de Jésus-Christ au milieu de nous n'est point le rapide passage d'un voyageur illustre qui va d'un pays à un autre, ne demandant aux lieux où il s'arrête qu'une courte

1. Par le T. R. P. Monsabré, des Frères Prêcheurs.

2. CF. *Exposition du dogme catholique*, Carême 1884 : *Eucharistie*.

3. Si quis dixerit, in sancto Eucharistiæ sacramento, Christum unigenitum Dei Filium non esse cultu latriæ, etiam externo, adorandum... et ejus adoratores esse idolatras; anathema sit. (Conc. Trid., sess. XIII, can. 6.)

hospitalité ; point l'apparition d'un maître qui traverse la foule tremblante de ses serviteurs et s'empresse de leur communiquer ses ordres ; point le voyage officiel d'un roi qui vient éblouir, pendant quelques jours, ses sujets, par le prestige de sa grandeur, et mendier leurs serviles acclamations. — Non. — C'est la visite à demeure, la perpétuelle résidence d'un ami qui fait ses délices d'habiter près de ceux qu'il aime. Admirable condescendance, qui mérite bien, ce me semble, que nous fassions quelques pas pour visiter Celui que d'infinies distances n'ont pas effrayé, quand il s'est agi de se rapprocher de nous.

La visite de Jésus-Christ, notre Dieu et notre ami, au Très Saint-Sacrement, tel est, Messieurs, l'acte religieux dont je veux vous faire comprendre aujourd'hui l'importance. Vous l'avez peut-être considéré, jusqu'ici, comme une pratique surérogatoire qu'il faut laisser aux gens d'Église et aux dévots inoccupés ; j'espère vous montrer que c'est pour tous les chrétiens un devoir et un besoin.

I. — Les convenances sociales ne nous imposent pas l'obligation de visiter ceux que leur état et leur condition placent sous notre dépendance et que le respect ou le besoin amènent auprès de nous. Il en est autrement de ceux qui, plus élevés que nous en dignité et en puissance, ont droit aux témoignages de notre vénération, nous ont rendu ou peuvent nous rendre d'importants services. C'est un devoir pour nous d'aller leur présenter nos hommages, lors même que, trop jaloux de leur grandeur, ils se tiennent à distance et nous attendent avec une sorte de fierté. Mais, s'ils nous préviennent, s'ils s'abaissent vers nous, s'ils nous invitent gracieusement à profiter de leur condescendance, s'ils nous ouvrent, par cette condescendance, la porte de leur intimité et de leurs bons offices, le devoir devient tellement impérieux et pressant que, refuser ou négliger de l'accomplir, c'est non-seulement offenser les règles du savoir-vivre et des convenances, mais se rendre coupable d'ingratitude et d'injustice.

Or, telle est, Messieurs, notre condition vis-à-vis de l'adorable visiteur qui, du ciel, est descendu dans nos tabernacles. Vrai Fils de Dieu, Verbe glorieux et tout-puissant, alors que c'était une obligation pour nous de le chercher, et de lui envoyer, des profondeurs de notre indignité et de notre misère, l'hommage anéanti de notre absolue dépendance, il nous a prévenus. Ce n'est point notre force qui l'amène en nos temples; nouveaux Titans, nous n'avons pas escaladé le ciel pour arracher au sein du Père éternel le Fils chéri qui fait sa joie et en qui il a mis toutes les complaisances de son amour. Il n'a

point cédé à la ferveur de nos unanimes supplications, car, hélas ! pendant quarante siècles, l'humanité n'a guère fait entendre que des blasphèmes. C'est de lui-même, et par amour, qu'il est venu accomplir une vieille promesse, faite au père du genre humain ; et, parce que son inclination native le pousse aux excès d'amour et de générosité, il a consommé l'accomplissement de sa promesse par sa visite universelle, quotidienne, perpétuelle, à l'humanité.

Nous avons suivi, à travers les âges, la longue série de ses manifestations[1], jusqu'au jour béni où s'est fait entendre cette parole : « *Ecce venio :* Me voici, je viens. » C'était un enfant qui naissait dans une étable, et cet enfant s'appelait le Fils du Très-Haut. D'un bond gigantesque, le Verbe divin a franchi des espaces infinies ; il ne reste plus à l'humanité que quelques pas à faire pour aller à sa rencontre. Le céleste visiteur tient à cette visite. Il y convie les bergers, par la voix des anges, les rois, par l'apparition d'une étoile miraculeuse. L'humanité tout entière, représentée par les grands et les petits, vient adorer sa Majesté anéantie, et Bethléem devient le type du mystère d'amour qui nous donne un Dieu pour hôte, et la règle du premier de nos devoirs eucharistiques.

Mais les rois et les bergers n'entreront qu'une fois dans l'étable, car l'enfant divin va bientôt disparaître : l'hôte de nos tabernacles demeure éternellement. Quelle miséricordieuse bonté ! Quelle amoureuse condescendance dans sa visite sacramentelle ! Il ne se partage pas entre le ciel et la terre : il est toujours et tout entier dans le lieu de passage où les générations humaines peuvent venir, l'une après l'autre, jouir de son adorable présence.

Mais cette présence est voilée, et notre courte sagesse aurait peut-être mieux aimé moins de mystère. Puisque le Verbe divin avait résolu de prolonger sa visite jusqu'à la fin des siècles, pourquoi ne se montre-t-il pas à nous sous sa forme naturelle ? S'il ne peut, sous cette forme, résider en plusieurs lieux à la fois, pourquoi ne partage-t-il pas ses faveurs entre le ciel et la terre ? Il lui était si facile de continuer avec l'humanité chrétienne le commerce sacré qu'il avait commencé avec ses apôtres, après la résurrection ! Alors, nous aurions véritablement joui de ses manifestations et compris sa visite. Mais il se cache, et notre foi inquiète est condamnée à lutter laborieusement contre le témoignage des sens et les révoltes de la raison. Pourquoi nous obliger ainsi à croire sans rien voir, et ne donner pour rendez-vous à la visite de ses adora-

1. Cf, *Exposition du dogme catholique*. Soixante-neuvième conférence : *Les contrastes Eucharistiques*, deuxième partie.

teurs qu'un sacrement dans lequel ils ne peuvent, sans effort, constater la présence du Dieu à qui ils viennent rendre leurs hommages?

Ces questions indiscrètes vous les avez probablement faites plus d'une fois, Messieurs. Je les ferais avec vous, si je n'avais appris à l'école des savants et des saints que l'Eucharistie, sacrement d'amour infini, est aussi un sacrement de sagesse infinie.

Vous voudriez voir Jésus-Christ sous sa forme naturelle? Eh bien, permettez-moi de vous dire que vous ne savez pas ce que vous demandez. La forme naturelle du Christ ressuscité n'est plus ce doux et charmant visage d'enfant qui souriait aux bergers et aux rois; plus cette grave et candide figure d'adolescent où Marie et Joseph contemplaient le rayonnement toujours croissant de la Sagesse éternelle; plus cette noble et sainte face, en laquelle la Majesté divine était si bien ménagée qu'elle n'effrayait personne, et dont les trait exprimaient, si spontanément, si premièrement, la bonté, la tendresse, la compassion, la miséricorde, qu'elle inspirait aux petits, aux malheureux et aux pécheurs une amoureuse confiance. La forme naturelle du Christ ressuscité, c'est une humanité glorieuse, en laquelle se manifestent toutes les perfections de la divinité, et dont les plus grands saints ne s'approchent qu'avec crainte et tremblement, même lorsqu'elle tempère l'éclat de sa gloire pour se montrer. Ah! si je ne voyais en vous qu'innocence et pureté, je comprendrais, peut-être, votre désir; mais, pécheurs comme vous l'êtes, si souvent souillés par des fautes graves, toujours flétris par une multitude d'imperfections, comment oseriez-vous affronter la présence de ce visage auguste sur lequel vous liriez l'indignation et la colère, le feu de ce regard profond qui pénétrerait vos âmes et vous reprocherait, dans sa lumière, toutes vos misères volontaires, toutes vos indignités? Voir Jésus-Christ sous sa forme naturelle! — Mais, dès que vous le sentiriez approcher, vous fuiriez pour lui dérober la vue de votre conscience troublée, et, au lieu de vous épancher en son sein, comme dans le sein d'un ami, vous vous écrieriez avec les anciens Israélites: « Non, non, que Dieu ne se montre pas, que Dieu ne nous parle pas, de peur que nous ne mourions[1]. »

Et puis, Messieurs, fussions-nous les plus saints des hommes, Jésus-Christ sous sa forme naturelle, soumis à loi du lieu, ne pourrait faire auprès de chacun de nous que des apparitions. Nous le verrions un instant, et, pendant que, les bras tendus vers lui, nous lui dirions comme Madeleine:

1. Non loquatur nobis Dominus, ne forte moriamur. (Exod., cap. XX, 19.) Morte morietur, quia vidimus Deum. (Judic., cap. XIII, 22.)

« Rabboni ! mon bon Maître ! » il disparaîtrait. S'il nous était donné de le posséder un peu plus longtemps, chaque minute qui s'écoulerait deviendrait, peut-être, un tourment pour notre âme imparfaite, tant nous aurions peur de voir s'évanouir notre douce vision. En tout cas, cette vision passagère rendrait plus cruel le chagrin de l'absence.

Finalement, nous n'avons aucun droit, en cette vie de voyage, aux visions qui béatifient l'âme humaine, tandis que ceux qui sont arrivés au terme ne peuvent être privés un seul instant du bonheur dont Dieu leur a promis l'éternité. La vision du Sauveur glorifié faisant partie de ce bonheur, il faut qu'il reste dans les cieux. Ses apparitions terrestres seraient un larcin fait à la béatitude de ses élus.

Évidemment, Messieurs, nous ne savons pas ce que nous demandons, lorsque nous exprimons le désir de voir Jésus-Christ sous sa forme naturelle. Connaissant mieux que nous les exigences du ciel et les aspirations de notre infirme nature, il a choisi l'état qui pouvait le mieux contenter son amour et nous satisfaire, sans blesser aucun droit. Sous le voile du sacrement, il cache son humanité glorieuse, trop redoutable à notre faiblesse ; il nous voit, il nous entend, il reçoit de près nos hommages, et nous ne sommes point écrasés sous le poids de sa majesté. La forme qui le tient enchaîné lui permet d'accomplir à la lettre la parole qu'il a mise jadis dans la bouche du Sage : « *Deliciæ meæ, esse cum filiis hominum* [1] : Mes délices sont d'être au milieu des enfants des hommes. »

Il est donc au milieu de nous, il nous visite ; non par de mystérieuses privautés qui pourraient froisser la susceptibilité et exciter la jalousie de ses imparfaits enfants, mais par un acte public qui le met à la disposition de tous. Quand un roi visite les provinces de son empire et daigne montrer à ses peuples sa glorieuse personne, il se rend à la maison commune, à ce palais dont chacun peut dire : c'est à moi, parce qu'il est à tout le monde, et il est bien entendu que tout le monde est participant de l'honneur fait à la cité et que chaque citoyen reçoit personnellement la visite de son souverain. Aussi s'empresse-t-on de lui rendre cette visite. Si la foule ne peut pénétrer jusqu'aux lieux plus intimes où il reçoit les notables, elle s'entasse sous les portiques, dans les cours et dans les rues, impatiente et joyeuse, répondant par de bruyantes acclamations au salut lointain que lui envoie l'auguste visiteur. Ainsi fait le Roi bien-aimé de nos âmes. C'est dans la maison commune, dans le palais de tout le monde, qu'on

1. Prov., cap. VIII, 31.

appelle l'Église, qu'il visite sa chère humanité. Plus puissant et plus généreux que les monarques de la terre, il prolonge sans fin l'acte gracieux qui le met à la disposition de tous les chrétiens.

N'est-il pas évident, Messieurs, que le devoir nous appelle auprès de lui ? L'Église, de temps en temps, nous impose d'autorité l'accomplissement de ce devoir. J'aime à croire que vous répondez fidèlement à ses convocations officielles des dimanches et des fêtes. A la rigueur, cela suffit pour que vous ne soyez pas accusés d'ingratitude et d'injustice ; mais je ne crains pas d'affirmer que vous seriez indélicats, ponr ne pas dire mal élevés, si vous vous contentiez d'obtempérer aux ordres de l'Église, et de ne faire que des visites obligées au divin Roi qui vient habiter parmi vous. Ce n'est point l'intérêt égoïste de sa gloire, mais l'amour, qui l'amène en nos tabernacles ; c'est l'amour qui doit vous amener près de lui. Or, l'amour a ses lois, auxquelles les cœurs bien nés se font un devoir d'obéir, et la loi d'amour me paraît exiger ici que vous veniez, aussi souvent qu'il vous est possible, rendre vos hommages à Jésus-Christ dans l'Eucharistie, puisque c'est par amour qu'il y est fixé. Venez donc, adorez et prosternez-vous devant votre Dieu : *Venite adoremus et procidamus ante Deum.* Quand vous passeriez votre vie tout entière devant son tabernacle, il vous serait impossible d'égaler vos hommages à l'acte d'amoureuse condescendance qui rapproche de vous une si haute majesté.

Mais, dans cette majesté, je vois un maître libéral, un ami généreux, qui ne nous invite à venir près de lui que pour nous faire du bien. Sa merveilleuse bonté fait du devoir un besoin. Considérons la visite au Saint-Sacrement à ce second point de vue, Messieurs, peut-être en comprendrons-nous mieux l'importance.

II. — Dans la vie sociale, l'échange de nos visites n'a point pour but unique de satisfaire aux convenances et aux lois du savoir-vivre, il favorise, pour notre agrément et notre utilité, l'échange des bons offices. Bien que nous ne gagnons pas toujours à nous fréquenter les uns les autres et que l'auteur de *l'Imitation* ait pu dire : « Chaque fois que j'ai été parmi les hommes, j'en suis revenu moins homme, » il est certain cependant que nous ne sommes point obligés de contrarier à outrance notre penchant à nous visiter. Si nous sommes sages, nous profiterons de nos relations naturelles pour nous éclairer sur les besoins de notre vie spirituelle.

Outre les visites de pure convenance et de savoir-vivre, dont

je viens de parler tout à l'heure, les visites que nous faisons dans le monde sont de trois sortes : visites de curiosité, visites d'affaires, visites d'amitié.

Et d'abord : visites de curiosité. Il ne s'agit point ici, vous le comprenez bien, de cette avidité malsaine ou puérile qui court à la recherche des nouvelles scandaleuses ou des frivolités mondaines. Laissons cela aux femmes inoccupées qui cultivent l'art de tuer le temps. Mais on peut avoir le légitime désir de goûter les charmes d'une conversation spirituelle et brillante, mieux encore, de s'instruire auprès d'une âme cultivée qui sait ouvrir le trésor de ses connaissances et fixer l'attention sur les choses sérieuses. Toutefois, ces choses sérieuses, si elles ne sortent pas des sphères explorées par la science humaine, ne sont que d'un médiocre intérêt pour une âme chrétienne, en comparaison des vérités sublimes que Dieu peut lui apprendre. Le Psalmiste disait bien : « Fils de l'homme, pourquoi votre cœur appesanti aime-t-il la vanité, et cherche-t-il le mensonge ? *Filii hominum, usquoque gravi corde ; ut quid diligitis vanitatem, et quæritis mendacium ?* C'est vers le Saint de Dieu qu'il faut tourner vos regards, car le Seigneur l'a rempli de merveilles : *Scitote quoniam mirificavit Dominus sanctum sum*[1]. » Or, Messieurs, le Saint de Dieu, c'est son Fils, plus merveilleux dans le sacrement de son amour que partout où votre foi le cherche et l'adore. Allez le visiter au lieu où il vous attend, demandez-lui de vous faire goûter les charmes de cette conversation intime qui se fait entendre à l'âme humaine sans bruit de paroles ; il vous introduira dans un monde lumineux où brillent des pléiades de vérités que la science humaine ne peut pas nous révéler. Car, sachez-le bien, l'Eucharistie est la somme des dogmes sacrés dont se nourrit la foi chrétienne. L'être infini de Dieu, ses perfections, sa vie, les prodiges de son action providentielle, l'incarnation, la rédemption, la source des grâces, les délices du ciel, tout est là. Un quart d'heure d'attention à la voix discrète du mystérieux docteur qui parle au fond du tabernacle, un quart d'heure de contemplation devant le mémorial des merveilles divines, vous en apprendront plus que la lecture des plus savants ouvrages et que la conversation des hommes les plus instruits. Ce n'est pas mon propre sentiment que j'exprime ici, mais celui de toutes les âmes pieuses dont la principale école fut la visite au Sacrement de l'autel.

Dans un ordre plus pratique, nous faisons des visites d'affaires. Que de pas et de démarches, soit pour recouvrer

1. Psalm. IV.

notre bien, soit pour débattre nos intérêts! Lorsqu'une difficulté se présente, que de consultations auprès des hommes expérimentés et des légistes! Si notre santé est en souffrance, que de gémissantes importunités près des médecins! Notre pauvre vie en est agitée jusqu'au trouble. C'est bien le cas de dire avec le Sauveur : « *Martha, Martha, turbaris erga plurima :* Marthe, Marthe, tu te troubles pour bien des choses : une seule est nécessaire : *Porro unum est necessarium*[1]. »

Vous connaissez, Messieurs, cette chose uniquement nécessaire: la grande affaire de notre salut. Avec qui pourrons-nous mieux la traiter qu'avec le Sauveur lui même? Il est notre divin avocat, dit l'Apôtre; il connaît, mieux que qui que ce soit, l'importance et l'état de notre cause, et il est tout-puissant près du juge suprême qui doit l'instruire définitivement et prononcer en dernier ressort. Allez frapper à la porte du cabinet mystérieux où il attend ses clients, et demandez-lui ses conseils. Il parlera à votre âme recueillie, et, prosternés devant lui, vous l'entendrez mieux que dans les agitations de la vie mondaine. Il vous rappellera ce grave avertissement de l'Évangile : « Que sert à l'homme de gagner l'univers, s'il vient à perdre son âme[2]? » Il vous montrera les plaies spirituelles qu'il faut guérir, les inclinations, les défauts et les vices qui peuvent compromettre votre salut, le chemin que vous devez suivre, les occasions qu'il faut fuir, les difficultés dont il faut triompher. Il vous dira: « Courage, mon fils, le royaume des cieux souffre violence[3]; » il vous inspirera de généreuses résolutions; il vous promettra sa grâce; il prendra en main votre grande affaire, et, avant de vous séparer de lui, vous entendrez au fond de votre âme, tout à l'heure inquiète et tourmentée, cette douce et consolante parole: *Confide, fili, fides tua te salvum fecit :* « Aie confiance, mon fils, ta foi t'a sauvé. »

Enfin, Messieurs, nous visitons nos amis, soit pour resserrer, dans des conversations intimes, les liens d'affection qui nous unissent à eux; soit pour épancher, dans leur cœur bienveillant, notre cœur endolori; soit pour les consoler dans leurs peines; soit pour recommander, à leur protection et à leurs bons offices, ceux auxquels notre cœur s'intéresse. Mais, dites-moi, est-il un ami plus fidèle, plus bienveillant, plus affligé, plus libéral et plus puissant que le Dieu de nos tabernacles? Et n'avons-nous pas besoin de nous rapprocher

2. Luc, cap. X, 41.

2. Qui prodest homini, si mundum universum lucretur, animæ vero detrimentum patiatur? (Matth., cap. XVI, 26.)

3. Regnum cœlorum vim patitur, et violenti rapiunt illud. (Ibid., cap. XI, 12.)

de lui, mille fois plus que des hommes qui nous sont les plus chers?

En ces endroits discrets où l'amitié se fait intime, on se regarde, on se parle, on se sonde, on se révèle l'un à l'autre. « Heureux amis, dit un de nos poètes :

> Soyez-vous l'un à l'autre un monde toujours beau,
> Toujours divers, toujours nouveau :
> Tenez-vous lieu de tout, comptez pour rien le reste[1]. »

Hélas! le petit monde qu'on appelle le cœur humain est bien vite exploré. Tout ce qu'il peut demander à un autre cœur, c'est de ne pas s'ennuyer dans l'étroit espace où il s'efforce de le retenir. Quant à tenir lieu de tout, il n'y doit pas songer. Mais le cœur du divin ami, qui nous appelle dans l'Eucharistie, est plus vaste que tous les mondes ensemble. Chaque visite qu'on lui fait est un voyage d'exploration où l'on découvre des fidélités, des tendresses, des ardeurs, des perfections inconnues. Lui seul peut nous offrir une intimité qui ne lasse jamais, et il n'y a qu'auprès de lui qu'on peut compter le reste pour rien.

Voulons-nous être consolés? Nos amis de la terre ne peuvent prendre pour eux tout le fardeau de nos douleurs. Après que leurs compatissantes paroles ont apaisé notre âme, il nous faut encore recourir au céleste ami du tabernacle. Lui nous promet, non pas un soulagement passager, mais un entier réconfort. « Venez, dit-il, venez à moi, vous tous qui êtes accablés sous le poids de votre peine, et je vous soulagerai[2]. » Oh! qu'il fait bon gémir à ses pieds. L'âme qu'il console n'a plus besoin des stériles encouragements d'une affection humaine, elle se relève, et prend congé de lui, fortifiée et soutenue par l'espérance des récompenses éternelles, promises en échange des douleurs qu'il aide à supporter.

Et, lui-même, n'est-il pas digne de nos plus affectueuses condoléances? Nous avons pitié de l'affliction de ceux qui nous sont chers, et nous allons les trouver dans la solitude où ils pleurent, pour offrir à leurs souffrances les compensations de notre amour dévoué. Sont-ils humiliés par l'adversité ou offensés dans leur honneur, nous leur prodiguons les témoignages de notre estime. C'est une grande joie pour eux de sentir que le malheur ne leur a point attiré l'abandon. Or, Messieurs, si tel est le besoin de nos cœurs vis-à-vis des hommes, il ne se peut pas que nous soyons insensibles

3. La Fontaine, *Fables*, liv. IX, fab. 2.

1. Venite ad me omnes, qui laboratis, et onerati estis, et ego reficiam vos. (Matth., cap. XI, 28.)

aux humiliations et aux tristesses de notre Dieu. C'est pour s'approcher de nous qu'il s'est anéanti sous les espèces eucharistiques, et livré, en cet état, aux mépris des incrédules, aux blasphèmes des impies, aux profanations des sacrilèges. Quel mauvais cœur nous aurions, si nous n'éprouvions le besoin de le remercier amoureusement de ses abaissements; le besoin de lui dire que nous en comprenons l'admirable économie, qu'il nous semble d'autant plus grand qu'il est plus humilié, d'autant plus digne de gloire qu'il est plus outragé, d'autant plus aimable qu'il ne se défend pas contre l'audace des profanateurs; le besoin de convoquer dans une ardente prière toutes les créatures du ciel et de la terre, et de chanter avec elles: O le plus beau, le plus grand, le meilleur, le plus parfait, le plus saint des amis, soyez consolé de tout ce qui vous offense, par l'hommage de notre profonde vénération et l'assurance de notre éternel amour!

Mais, quoi que nous fassions, nous aurons toujours à recevoir de lui plus que nous ne lui donnerons. Nous pouvons, Messieurs, prétendre avec nos amis à l'égalité des bons offices. S'ils rendent service à ceux que nous leur avons recommandés, un jour ils viendront nous trouver pour que nous les payions de retour. Entre nous et notre magnifique ami de l'Eucharistie, impossible d'établir la balance des bons offices, nous restons les obligés de son infinie libéralité. Le tabernacle est un inépuisable trésor où il nous invite à venir prendre toutes les grâces dont nous avons besoin, un lit de justice et d'amour où nous pouvons aller présenter avec confiance toutes nos requêtes. Il ne nous est point défendu de recourir à la bonne volonté et à l'influence de ceux qui nous aiment d'amour naturel; mais nous serons assurément mieux servis, si, avant d'exploiter les hommes, nous allons faire nos recommandations au divin ami qui nous appelle et qui nous attend en son Sacrement. Dans aucune de nos visites nous ne serons déçus par son absence; jamais il ne nous dira: Je ne puis pas. Inutile de lui apporter des références et de faire la biographie de ceux à qui nous voulons l'intéresser, inutile de lui expliquer longuement l'objet de nos demandes. Parents, amis, justes, pécheurs, il connaît tout le monde, et, si nous le prions bien, il est prêt à accorder à tout le monde les bienfaits et les grâces que nous implorons de sa bonté; le pain aux pauvres, la santé aux malades, la consolation aux affligés, l'assistance à tous les malheureux, la lumière aux ignorants et aux égarés, la force aux faibles, la paix aux âmes troublées, le pardon aux coupables, la vie de la grâce aux pécheurs. Nous revenons souvent d'auprès de nos amis le cœur navré par un refus ou

par leur impuissance ; jamais nous ne reviendrons sans espoir d'une visite au Saint-Sacrement, si nous avons prié, avec un confiant amour, l'ami tout-puissant qui ne s'est approché de nous que pour nous faire du bien.

O Jésus, amoureux visiteur de l'humanité, vous nous avez prévenus et vous nous attendez ! Puisque le devoir et le besoin nous appellent auprès de vous, on devrait voir les temples où vous résidez envahis, chaque jour, par une foule empressée de satisfaire aux convenances chrétiennes et de profiter de vos bienfaits. Mais, hélas ! c'est à peine si l'on obéit aux convocations officielles de l'Église. Dans les villes populeuses, quelques rares passants viennent, de temps en temps, saluer l'Eucharistie ; ailleurs, on ne rencontre guère que des temples déserts. Le matin, un prêtre, en compagnie d'un enfant, célèbre une messe à laquelle personne n'assiste. En une heure, tout est fini, et vous restez seul, ô mon Dieu, tout seul, pendant les longues heures du jour et de la nuit. Une lampe, souvent mal entretenue, agite devant vous sa flamme tremblante. Voilà tout l'hommage des populations chrétiennes, qui devraient s'anéantir à vos pieds dans une perpétuelle adoration.

Un jour, Messieurs, j'entrai dans une Église de village, et, en m'agenouillant sur les marches du sanctuaire, je me sentis navré par la pensée du cruel et honteux abandon auquel est condamné Celui qui nous a tant aimés. Le temps venait en aide à ma profonde tristesse. Tout était froid et sombre autour de moi. Au dehors, le ciel pleurait, le vent gémissait à travers les portes mal jointes et faisait trembler les vitres mal affermies. C'était un ensemble de bruits sinistres, et, à travers ces bruits, je crus entendre sortir du tabernacle un cri plaintif, cri semblable à celui qui s'échappa de la poitrine du Sauveur mourant sur la croix : « Mon peuple, mon peuple, pourquoi m'avez-vous abandonné ? *Ut quid dereliquisti me ?* » Je me mis à pleurer, et je me demandai pourquoi Jésus reste au milieu de nous quand nous faisons autour de lui la solitude plus longue, plus lugubre, plus désolée, que celle de Gethsémani. Dans le fait, il aura droit de nous quitter, puisque nous l'abandonnons ; et j'avais peur d'entendre ses anges lui dire, comme autrefois à la porte du Saint des Saints : « Sortons d'ici ! sortons d'ici ! »

Mais je me rassurai en pensant qu'il y a toujours, quelque part, des âmes religieuses qui compensent, par leurs continuelles adorations, les longs oublis des populations chrétiennes. Ce sont les prêtres, les moines et les vierges, dont les offices se succèdent sans interruption dans l'Église universelle ; ce

sont les généreux chrétiens qui ont pris pour devise cette invitation de l'Église : *Venite adoremus et procidamus ante Deum*, et qui s'imposent, tour à tour, la noble charge de représenter l'humanité devant Celui qui l'honore de sa perpétuelle présence. Toutes les heures du jour sont occupées ; la nuit, elle-même, est envahie par les pieux relais de l'adoration : la nuit, silencieux repos de la nature endormie, plus propice que le jour au recueillement, la nuit, ombre aimée du crime et de l'orgie qu'il faut expier, la nuit, hanté par la souffrance qu'il faut soulager, la nuit, temps favorable aux exploits de l'esprit de ténèbres dont il faut déjouer les ruses et les tentatives.

Honneur à ceux d'entre vous, Messieurs, qui se sont enrôlés dans la sainte armée de l'adoration perpétuelle ! Honneur et merci ! puisque leurs hommages retiennent ici-bas Celui que notre abandon devrait chasser. Ce me serait une grande joie, si je vous voyais tous prendre rang dans les bataillons sacrés des visiteurs et adorateurs du très Saint-Sacrement. Mais, si vous n'avez ni le temps ni le courage de consacrer de longues heures à la visite du tabernacle, prenez, au moins, la résolution d'accomplir votre devoir, et de ne pas étouffer dans vos cœurs chrétiens la voix des mystérieux besoins qui vous appellent auprès de Notre-Seigneur. Soyez invariablement fidèles aux convocations de l'Église. Quand vous passez près d'un temple, entrez-y quelques instants pour rendre hommage au divin prisonnier de l'amour. Si vous demeurez, pendant quelques mois, dans les campagnes où Jésus est abandonné, rendez-lui chaque jour une visite pour le consoler de sa solitude. En tout temps, orientez votre cœur vers l'autel où Jésus réside, et soyez présents, par le désir, là où vous ne pouvez pas être présents de corps. Enfin, ne méritez pas, par vos indifférences et vos oublis, qu'on vous dise : « Il y a quelqu'un parmi vous, un Dieu, que vous ne connaissez pas : *Medius stetit vestrum, quem vos nescitis*[1]. »

Mardi-Saint

LE DEVOIR DE LA COMMUNION

MESSIEURS,

Le divin maître et ami de nos âmes, du fond du tabernacle où il réside perpétuellement, appelle à lui tous ceux qu'il est venu visiter. « *Venite ad me omnes*, dit-il : Venez tous à moi. »

1. Joan., cap. I, 26.

Il est moins avide des hommages que nous devons à son infinie Majesté que désireux de nous faire du bien, en nous ouvrant le trésor de ses révélations, en nous offrant les conseils de sa sagesse, les douceurs de son intimité, les encouragements, les consolations et les offices de son amour. Mais, entre toutes les visites qu'il réclame de nous, il en est une plus familière et plus intime, en laquelle il veut nous mettre en possession du plus grand de tous les biens : de lui-même. Les amis qui nous invitent à leur table rompent avec nous leur pain, et croient nous donner, dans ce partage, le signe le plus expressif de leur affection. Manger le pain de l'hospitalité, chez certains peuples, c'est devenir sacré. Misérable signe, pourtant si je le compare à l'ineffable sacrement par lequel Jésus-Christ est, à la fois, notre hôte et notre nourriture.

Je vous ai expliqué, Messieurs, les fonctions et les effets de ce sacrement dans notre vie spirituelle[1], et vous avez dû comprendre que c'était pour nous, non seulement un honneur et une joie, mais un devoir de communier, devoir si doux aux âmes pieuses et tendres qu'il devient pour elles un besoin et que l'on est obligé quelquefois, par respect pour le sacrement, de contenir leurs désirs indiscrets. Ce n'est point ici mon cas. « Les hommes, » dit un vieux prédicateur plein de bon sens et d'originalité, « les hommes ont plus besoin d'éperon que de bride en cette matière[2]. » Va donc pour l'éperon. Il entre dans les âmes indolentes et paresseuses, sous la forme d'une loi, dont je vais vous expliquer, aujourd'hui, la lettre et l'esprit.

I. — Lorsque le divin Sauveur, en nous offrant le pain qu'il vient de changer en son corps, nous dit : *Accipite et comedite* : « Prenez et mangez, » il ne nous adresse point une simple invitation que nous puissions refuser, sans courir d'autre risque que de manquer aux convenances chrétiennes ; c'est un ordre auquel il faut obéir. Jésus-Christ fait de la manducation de sa chair la loi de notre vie spirituelle, loi confirmée par un serment, sanctionnée par la peine de mort. Car, entendez-le bien, ces deux mots : « Prenez et mangez, » ne sont que le corollaire de ces paroles bien autrement solennelles et expressives : « En vérité, en vérité, je vous le dis, si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme, vous n'aurez point la vie en vous : *Amen, amen, dico vobis, nisi manducaveritis carnem Filii hominis,... non habebitis vitam in vobis.* — Qui mange ma chair... a la vie éternelle, je le ressusciterai au dernier jour : *Qui manducat*

1. Cf. *Exposition du dogme catholique.* Soixante-onzième conférence : *La communion.*
2. P. Lejeune. *Panégyriques de l'Eucharistie.*

meam carnem... habet vitam æternam, et ego resuscitabo eum in novissimo die[1]. »

Voilà qui est clair : La communion est un devoir de l'accomplissement duquel dépend notre résurrection et notre vie éternelle. Mais, quand faut-il accomplir ce devoir ? Quand faut-il manger la chair du Fils de l'homme ? — Jésus-Christ n'a fixé ni le jour ni l'heure de ce repas sacré ; mais les fidèles de la primitive Église crurent deviner, dans la nature même du sacrement, les intentions du divin Maître, et firent de l'Eucharistie leur pain quotidien. Le grand combat des persécutions allait commencer, il fallait prendre des forces. La communion était pour tous la conclusion obligée des saints mystères. On emportait chez soi le corps du Sauveur, et les plus humbles chrétiens se communiaient eux-mêmes, pour entretenir l'héroïque courage dont ils avaient besoin en ces temps de surprises et de violences. Des diacres, des acolythes, des femmes, des enfants même, portaient en secret l'Eucharistie aux prisonniers et aux malades, afin que tout le monde fût muni de la même vigueur, dans les mêmes périls, et que l'union de l'Église, dans la même vie divine, fût d'autant plus étroite et plus ferme qu'elle était plus menacée.

Ce fut la belle époque des banquets eucharistiques. Peu à peu, le relâchement s'introduisit dans l'assemblée des saints. Comment cela, Messieurs ? — Il serait trop long de vous le dire[2]. Je ne veux point m'attarder à une question historique, au détriment de la question pratique qui vous intéresse. Toujours est-il que l'appétit sacré de la communion devint languissant, à ce point que l'Église se vit contrainte de fixer un *minimum* de communions obligatoires. Elle avait déjà décrété que ceux qui ne communieraient pas aux grandes fêtes de Noël, de Pâques et de la Pentecôte ne seraient plus considérés comme catholiques[3], mais la lâcheté de ses enfants l'obligea à restreindre encore ses exigences, et le célèbre Canon du quatrième concile de Latran, que vous connaissez tous, ne demanda plus aux fidèles que la communion pascale, sous les terribles peines de l'excommunication et de la privation de sépulture ecclésiastique[4]. Cette loi, confirmée par le concile

1. Joan., cap. VI, 54, 55.

2. Cf. L'intéressant ouvrage du P. Dalgairns. *La Communion : Histoire de la Communion.*

3. Sæculares, qui Natale Domini, Pascha, et Pentecostes non communicaverint, catholici non credantur, nec inter catholicos habeantur. (Concil. Agath., an. 506, can. 18.)

4. Omnis utriusque sexus fidelis, postquam ad annos discretionis pervenerit, omnia sua solus peccata confiteatur fideliter, saltem semel in anno, proprio sacerdoti, et injunctam sibi pœnitentiam studeat pro viribus adimplere, suscipiens reverenter, ad minus in Pascha, eucharistiæ sacramentum : nisi forte de consilio

de Trente[1], nous régit encore, et je viens vous demander comment vous l'observez.

Bientôt, me dites-vous, nous donnerons à cette question une éloquente réponse, dans la communion générale où nous viendrons, en foule, rendre nos hommages à Jésus-Christ et lui demander, en sa chair adorable, le remède de nos infirmités spirituelles, le renouvellement des forces qui doivent affermir notre vie chrétienne, et le joyeux élan dont notre âme a besoin, pour marcher allègrement dans la voie des œuvres saintes qui conduisent à la vie éternelle. C'est vrai, Messieurs, et je vous en remercie. Depuis que j'ai l'honneur de vous parler, je suis consolé, chaque année, par le magnifique spectacle du grand festin eucharistique dont vous êtes, pour la plupart, les fidèles convives. Mais, de tous ceux qui m'écoutent aujourd'hui, un certain nombre, je le sais, manqueront au rendez-vous et ce ne sera pas la première fois. Qu'il me soit permis de leur demander compte du jeûne criminel qui, depuis longtemps peut-être, allanguit et déshonore leur vie, où se conservent encore des habitudes chrétiennes.

Prétexteront-ils leur indignité, en regard d'un sacrement si vénérable et si saint? Je ne le crois pas. Nous ne sommes plus au temps où, sous prétexte de réagir contre les abus de la fréquente, on se privait des communions nécessaires. Les rigueurs jansénistes ne nous imposent plus l'obligation d'un pur amour, tellement impossible qu'on finissait par en faire son deuil et par s'affranchir résolument du devoir[2]. S'il se rencontre parmi vous quelques âmes qu'un respect exagéré éloigne de la communion, ce n'est pas un discours qui les convertira, mais, bien plutôt, une affectueuse et ferme direction. D'habitude, c'est pour d'autres raisons que le respect et l'indignité que l'on contrevient au commandement du Sauveur et à la loi de l'Église.

Mais, encore, pour quelles raisons? — Si vous me dites que vous n'avez pas la foi, je vous demanderai de quel genre est votre incrédulité. Est-ce une opposition formelle et décidée de votre raison au mystère eucharistique? Croyez-vous, franchement, que ce mystère est impossible, et qu'il est absurde de supposer que Dieu, pour s'approcher de nous, contrarie et

proprii sacerdotis, ob aliquam rationabilem causam ad tempus duxerit abstinendum; alioquin et vivens ab ingressu ecclesiæ arceatur, et moriens christiana careat sepultura. (Can. 2, an. 1215.)

1. Si quis negaverit omnes, et singulos christianos utriusque sexus, cum ad annos discretionis pervenerint, teneri singulis annis, saltem in Paschate, ad communicandum, juxta præceptum sanctæ matris Ecclesiæ; anathema sit. (Sess., XII, can 9.)

2 Cf. *Exposition du dogme catholique : Index* de la soixante et onzième conférence.

bouleverse les lois qu'il a établies? Êtes-vous rationalistes? Non; car vous n'auriez pas conservé les habitudes chrétiennes qui vous amènent encore parmi nous, et donnent à votre vie un caractère religieux qui répugne à la libre-pensée. Vous savez, tout aussi bien que moi, que refuser à Dieu le droit d'imposer à notre foi des mystères et le pouvoir de faire des miracles, si étonnants qu'ils soient, c'est remettre en question toute la religion à laquelle vous restez attachés au fond de l'âme, malgré les irrégularités de votre conduite. — Croyez-vous qu'il faille interpréter autrement que nous les paroles par lesquelles Jésus-Christ a institué le sacrement de l'Eucharistie, et vous plaît-il de ne voir qu'un symbole, là où nous adorons une divine réalité? Êtes-vous sacramentaires? — Mais, alors, pourquoi rester dans une Église dont vous outragez les croyances, et ne pas aller demander l'hospitalité aux sectes dont vous partagez les erreurs? Et puis, fussiez-vous sacramentaires, vous n'échapperiez pas au commandement du Sauveur qui vous ordonne de manger sa chair, ne serait-ce qu'en figure, pour vivre éternellement. — Êtes-vous tourmentés par le doute, et, sans donner votre assentiment à l'erreur, suspendez-vous votre adhésion aux vérités eucharistiques? — Mais, pressés, comme vous l'êtes, par une loi positive qui vous oblige d'agir, vous ne pouvez pas rester en cet état. Il y a pour vous nécessité urgente de vous éclairer et de vous mettre le plus tôt possible en mesure d'obéir.

Messieurs, n'allons pas chercher si loin les causes qui vous éloignent de la communion. Vous n'êtes ni rationalistes, ni sacramentaires, ni tourmentés par un doute positif; vous êtes et voulez être toujours catholiques et croyants. Cependant, il est vrai que vous n'avez plus la foi: je veux dire cette foi franche, vive, résolue, qui se met en face de la vérité, la contemple, la goûte, et se tient prête à en subir toutes les conséquences pratiques. Jésus n'a point disparu pour vous du sacrement où il réside, mais vous n'osez plus le regarder; il ne cesse pas de vous inviter à venir à lui, mais vous fermez obstinément l'oreille à sa voix; l'Église ne vous paraît pas trop exigeante lorsqu'elle vous commande de vous approcher de la sainte Table, mais vous esquivez ses ordres. Les années qui se suivent ne font que prolonger vos délais, et diminuer en vous l'appétit sacré que devrait aiguillonner votre foi. Il y a dix, quinze, vingt ans, que vous n'avez rempli votre devoir pascal. — Pourquoi cela? — Je vais vous le dire; ou, plutôt, laissons parler Celui dont l'Église interprète auprès de vous les saintes volontés.

Un jour, Jésus dit à ses disciples cette parabole: « Un homme

fit un grand souper auquel il invita beaucoup de monde. Et, quand l'heure du souper fut arrivée, il envoya son serviteur dire aux invités : Venez, tout est prêt. Mais tous, de concert, commencèrent à s'excuser. L'un dit : J'ai acheté une maison de campagne, il est nécessaire que j'aille la voir ; je vous en prie, excusez-moi. L'autre dit : J'ai acheté cinq paires de bœufs, il faut que je les essaie ; agréez mes excuses. Un troisième répondit au serviteur : J'ai pris femme, dites à votre maître que je ne puis venir[1]. »

Cette parabole, Messieurs, est d'une facile application. Vous reconnaissez en Jésus-Christ le maître de maison, le père de famille qui prépare un festin. Son festin est grand : *Cœnam magnam*. Grand, à cause de la dignité de celui qui invite : c'est plus qu'un roi, c'est un Dieu ; grand, par le nombre des convives : c'est tout le genre humain qu'on appelle ; grand, par les mets qu'on y sert : c'est une chair divine, un sang divin ; grand, par les effets qu'il produit : il nous unit intimement à Jésus-Christ et nous fait vivre de lui. Le serviteur qui porte les invitations du maître, c'est l'Église dont je viens de rappeler la loi ; les invités, c'est vous, et, parmi vous, ceux à qui je demande présentement compte de leur abstention.

J'ai écarté, tout à l'heure, les prétextes d'indignité et de manque de foi ; il ne reste plus que les raisons indélicates et peu honorables dont il est fait mention dans l'Évangile. Examinons-les :

« *Villam emi :* J'ai acheté une maison de campagne. » C'est le désir de l'agrandissement, l'ambition. On pourrait vivre tranquille et estimé dans une position modeste, mais on se croit digne d'être quelqu'un ; on aspire à prendre rang parmi ceux qu'on remarque ; on veut arriver, coûte que coûte, à une position élevée, d'où l'on puisse contempler à ses pieds le commun des mortels. On s'en préoccupe, on en rêve, on s'agite, on intrigue ; on se condamne à des bassesses, à des apostasies de principes, à des compromissions immorales, pour mendier un bout de galon ou une petite part d'autorité. On écrase ses compétiteurs par des coups malhonnêtes, on envie ceux qui réussissent, on hait ceux qui supplantent. Si l'on a la chance de réussir soi-même, on ne se sent jamais arrivé. Allez donc dire à l'ambitieux : « Dieu vous a préparé un grand festin : venez, tout est prêt. » Est-ce qu'il a le temps de se déranger du festin de son orgueil ? Est-ce qu'il ne sait pas que, pour s'approcher de la table sainte, il faut renoncer à ses rêves, étouffer les trop violents désirs qui le tourmentent,

1. Luc., cap. XIV, 16-20.

calmer l'agitation malsaine qui trouble sa vie, abjurer ses envies et ses haines, s'arrêter, enfin, dans le chemin qu'il a pris pour aller voir jusqu'où le conduira sa bonne fortune? Excusez-le, mon Dieu : *habe excusatum;* pour cesser de vous offenser, le pauvre homme n'a pas encore tout ce qu'il lui faut.

« *Juga boum quinque emi* : J'ai acheté cinq paires de bœufs. » C'est la préoccupation et l'agitation des affaires. Certes, Dieu ne nous défend pas de cultiver raisonnablement nos intérêts temporels ; mais combien se laissent prendre à cette glu, qui embarrasse et finit par paralyser tous les mouvements de notre vie spirituelle ! On devrait se contenter du nécessaire, selon la position que la Providence nous a faite ; on veut avoir jusqu'à l'abondance et, s'il se peut, jusqu'à l'excès. On use, pour cela, ses facultés et ses forces dans un travail opiniâtre qui éteint l'appétit des choses divines : « *Omnia parata sunt* : Le festin du Christ est prêt ; » mais l'âme surmenée n'a ni le temps de s'y préparer, ni le goût d'y prendre part. Combien plus elle y répugne, lorsque la fièvre des affaires l'a entraînée à des spéculations louches et à des manœuvres déloyales; lorsqu'il faut désavouer la ruse et le mensonge, et réparer les torts que l'on a faits au prochain pour s'enrichir. Les invitations du père de famille ont beau être pressantes, on s'excuse sans fin. Mais les préoccupations, les fatigues, les accablements qu'on invoque pour s'excuser ne peuvent tromper que les hommes. Dieu sait à quoi s'en tenir sur la moralité des causes qui éloignent de son banquet les gens d'affaires et les manieurs d'argent.

« *Uxorem duxi* : J'ai pris femme. » Figurativement, cela représente l'attachement passionné de l'âme aux objets qui deviennent comme la moitié d'elle-même; sorte de mariage qu'il faudrait dissoudre par un généreux divorce, et que la nécessité de notre union avec Dieu ne peut nous décider à rompre. C'est un bien mal acquis dont on ne veut pas se dessaisir; c'est une propriété légitime que l'on possède avec une damnable avarice ; c'est une place lucrative où l'on reste, bien que la conscience y soit maltraitée ; ce sont les plaisirs mondains dont on veut jouir jusqu'à l'enivrement. — « *Uxorem duxi* : J'ai pris femme. » Littéralement, vous savez ce que cela signifie, Messieurs ; combien est tyrannique l'empire de la passion et de quel inextricable réseau elle nous enveloppe, lorsqu'on a pris la femme qu'il ne faut pas ; et, lorsqu'on a pris la femme qu'il faut, par quels exécrables calculs on trahit la Providence, par quelles jouissances égoïstes on outrage les saintes lois du mariage. *Intelligenti pauca* : Vous êtes intelligents ; je n'en dirai pas davantage sur ce point délicat. Vous comprenez, tout aussi bien que moi, pourquoi ceux qu'on

invite au festin eucharistique, après avoir dit : « J'ai pris femme », ajoutent aussitôt : « donc, je ne pourrai pas venir : *Ideo non possum venire.* »

Et, maintenant, je reviens à mes abstentionnistes. S'ils sont sincères avec eux-mêmes, ils reconnaîtront que le maître qui les invite au divin banquet de sa chair et de son sang a prévu de loin, et révélé à l'avance, les causes de leur absence. Est-il possible que de misérables considérations d'orgueil, d'intérêt et de jouissance, tiennent ainsi en échec l'immense amour qui nous offre le plus grand des biens ? Et, quand vous n'y renonceriez pas d'une manière absolue, Messieurs, qui vous donne le droit d'espérer qu'un jour il vous sera permis d'accepter l'invitation du père de famille et de vous asseoir à sa table ? Chrétiens lâches et ingrats, que les prévenances du Sauveur et la loi de l'Église ne peuvent décider au devoir, avez-vous donc oublié que celui-là même qui a prévu vos tristes excuses a lancé contre vous une menace terrible ? Vous refusez son banquet, soit ; les convives n'y manqueront pas. « Allez », dit le père de famille irrité à son serviteur, « allez sur les places publiques et dans les rues de la ville, et faites venir ici les pauvres, les infirmes, les aveugles et les boiteux. — Seigneur, tout ce que vous avez commandé est fait, dit le serviteur, et il reste encore de la place. — Eh bien, allez dans les chemins et le long des haies, et forcez les gens d'entrer, afin que ma maison se remplisse[1]. »

C'est-à-dire, Messieurs, que vous, qui avez reçu une éducation chrétienne, vous, qui avez l'intelligence et la conscience du devoir, vous qui chaque année êtes pressés de l'accomplir par la voix de l'Église, de ses ministres, de vos femmes, de vos enfants, de vos amis, vous qui êtes les privilégiés de l'amour de Dieu, vous serez supplantés par une foule de malheureux auxquels il transportera tout à coup les grâces dont vous avez abusé jusqu'ici. Des ignorants, des abandonnés, des barbares, des sauvages, vous remplaceront au festin du Roi des rois. Vous comptez peut-être revenir, l'année prochaine ou un peu plus tard, sur votre refus ? Eh bien ! écoutez ce que dit le Maître : *Nemo virorum illorum qui vocati sunt gustabit cœnam meam*[2] : « Aucun de ceux que j'ai invités ne goûtera mon souper. » Il ne les repoussera pas, s'ils se présentent, mais il y a tout lieu de craindre qu'ils ne se présentent pas. Comme le fait très bien remarquer un interprète de la parabole évangélique que vous venez d'entendre : « La faute de ceux qui s'éloignent volontairement de la Sainte Table se tournera contre eux en châtiment.

1. S. Luc, cap. XIV, 21-23. — 2. *Ibid.*, 24.

La privation de la manne céleste sera la première peine de l'avoir méprisée ; peine d'autant plus terrible qu'ils ne la sentiront pas. Pour avoir été insensibles à ses pressantes invitations, Dieu les frappera d'insensibilité. Ils perdront tous les biens dont l'Eucharistie est le principe fécond, et ils ne les regretteront pas. Ils n'auront point la vie en eux, et ils ne la désireront pas. Ils seront morts à la grâce divine, et ils ne s'en apercevront pas. Ils auront perdu tout droit au salut éternel, et ils ne s'en affligeront pas. Leur âme, dépourvue de l'aliment qui devait la soutenir, sera tombée dans une léthargie dont elle ne cherchera point à sortir, où, pour comble de malheur, elle se complaira, et dont elle ne sera retirée que par les convulsions du dernier moment[1]. »

Dans ce dernier moment, Messieurs, on peut encore se sauver en recevant le pain vivant, viatique du mystérieux passage de ce monde à l'éternité. Mais, en aurez-vous le temps ? Aurez-vous, même, la force de le désirer ? Je n'en sais rien. La colère et les menaces du père de famille me font craindre que vous n'arriviez, exténués par un jeûne criminel, aux portes du glorieux cénacle où Dieu nourrit de lui-même ses élus dans un éternel festin. Alors, vous comprendrez que la communion est, ici-bas, la préparation et le gage de ce festin des cieux ; vous confesserez tristement que vous n'y avez aucun droit ; vous vous sentirez aussi incapables qu'indignes d'y prendre part ; et, contemplant d'un œil jaloux ceux qui y seront assis, vous pousserez, sans espoir, ce cri du prodigue : « Combien de mercenaires ont à la table de mon père du pain en abondance, et, moi, je meurs de faim ! *fame pereo !*[2] » Et toujours vous mourrez de faim, et jamais une main miséricordieuse ne vous apportera une bouchée, une miette, du pain vivant que vous aurez méprisé.

Je vous en conjure, Messieurs, pour vous préserver de cette faim terrible et sans remède, rompez tout de suite le trop long jeûne qui vous allanguit et vous menace de mortelle léthargie. Obéissez à la loi de l'Église, et, si vous voulez être plus sûrs de prendre part au banquet des cieux, ne vous contentez pas de suivre la lettre de la loi, entrez dans son esprit.

II. — Quand une loi ne fait valoir que des droits, quand elle n'a pour but que de circonscrire notre liberté et de limiter nos avantages, on peut ne tenir compte que de la lettre. Mais, lorsque le législateur ne nous impose une obligation que pour

1. La Luzerne : *Explication des Évangiles :* Dimanche dans l'octave du Très-Saint-Sacrement.
2. Luc., cap. XV, 17.

notre plus grand bien, il faut avoir égard à ses intentions, qui sont l'esprit de la loi.

Or, quelles sont les intentions de l'Église, lorsqu'elle prescrit à ses enfants la communion p scale? Est-ce de réglementer l'appétit des âmes pieuses, qui ont faim de l'Eucharistie et désirent s'approcher souvent de la Sainte Table, afin d'établir entre tous les fidèles une religieuse égalité? — Nullement, Messieurs. — L'Église, en usant du commandement, se propose de stimuler les âmes paresseuses, de les mettre en demeure de profiter d'un bienfait, de nous rappeler à tous que le Sauveur nous a ordonné de manger sa chair, de nous faire comprendre que la communion est une nécessité de notre vie chrétienne, d'établir, enfin, un *minimum* de réfection spirituelle dont on ne peut se passer sans compromettre gravement son salut. Mais elle ne préjuge ni des circonstances ni des états dans lesquels la communion peut devenir accidentellement obligatoire.

Que certaines âmes puissent se soutenir, pendant une année, par la vertu d'une communion faite à Pâques, je l'accorde. Si elles n'arrivent pas à une haute perfection, elles se maintiendront dans la ligne du devoir. J'ai vu cela, Messieurs; des gens du peuple, des paysans, m'ouvrir d'année en année leurs âmes naïves, sans que j'y puisse découvrir autre chose que des fautes légères. Mais ces âmes étaient protégées par un milieu honnête, un tempérament tranquille, un régime sobre jusqu'à l'austérité, un rude labeur de chaque jour où se dépensait l'éxubérance de la chair. Ce n'est malheureusement pas votre cas. Dans le milieu agité, frivole, corrompu, où vous vivez, par suite des excitations que vous subissez, si vous ne les recherchez pas, il doit se faire nécessairement dans votre vie chrétienne une déperdition plus prompte des forces acquises par la vertu du sacrement que vous recevez une fois l'an. Aussi qu'arrive-t-il? — Que vos communions annuelles sont suivies de près par le retour de votre âme à ses mauvaises habitudes et à la mort du péché. Vous vous traînez pendant de longs mois dans cet état, l'aggravant par de nouvelles fautes, débilitant, comme à plaisir, votre tempérament spirituel, et le rendant incapable de recevoir de l'Eucharistie tout le réconfort dont il aurait besoin, lorsqu'à l'époque réglementaire vous vous approchez de la Sainte Table. Plaise à Dieu que votre affaiblissement n'aboutisse pas au dégoût du pain de vie et à l'impossibilité absolue d'en retirer aucune vertu!

Faudra-t-il, pour cela, accuser l'Église d'être complice de vos défaillances et des funestes accidents auxquels elles vous exposent, parce qu'elle n'a exigé de vous que la communion

pascale? — Ce serait aussi déraisonnable qu'injuste, Messieurs ; car l'Église vous enseigne que, là où sa loi n'a plus d'action directe, vous pouvez être saisis par une loi supérieure, qui vous oblige à prendre les moyens les plus propres à assurer votre salut ; l'Église vous enseigne que la communion est, par excellence, l'acte vital du chrétien ; l'Église vous enseigne que la force qui vous est communiquée dans l'Eucharistie, ayant la propriété de résister aux envahissements de la mort spirituelle, vous devez y recourir chaque fois qu'il est certain que vous ne pouvez pas conserver autrement la vie de la grâce; l'Église vous enseigne qu'après avoir satisfait à la lettre de la loi, l'esprit de la loi demeure la règle de votre conduite. Donc, lorsque la vertu d'une communion s'épuise, il faut la renouveler ; donc, lorsqu'après l'accomplissement de votre devoir pascal, vous sentez se révolter les passions et revenir les tentations qui vous menacent de retour aux péchés contre lesquels vous vous êtes fortifiés en communiant, vous devez vous fortifier encore. Sans doute, par la prière, vous pouvez appeler Dieu à votre secours ; aux pieds de ses ministres, vous pouvez confesser vos faiblesses et vos tourments et recevoir de salutaires conseils ; mais combien le secours sera plus prompt et plus énergique, le conseil plus lumineux et plus efficace, si vous vous unissez à la toute-puissance et à l'infinie sagesse de votre Dieu, par la sainte Eucharistie. Combien les tentations seront plus vite et plus sûrement vaincues, si votre âme va boire à la source même de toute grâce et de toute vertu, si vous faites entrer en maître dans votre cœur, troublé par les suggestions du mortel ennemi de votre vie surnaturelle, le vainqueur du péché, de la mort et de l'enfer. N'attendez donc pas des rechutes qui peuvent vous être fatales ; mais, fidèles à l'esprit de la loi, lorsque la lettre n'a plus de force, accomplissez en vous la volonté du Sauveur, qui a fait de la manducation de sa chair la condition de notre vie. Et, quand bien même il vous arriverait de choir avant que vous ayez pu vous munir du pain des forts, ne retardez pas jusqu'au jour du festin légal le renouvellement des grâces qui seules empêcheront vos fautes de se multiplier, le démon de vous tyranniser. Communiez, pour vous guérir, de peur que l'invétération du péché ne rende votre âme incurable. Il comprenait cela, notre cher et illustre Père Lacordaire, lorsque, pressé de retourner vers les âmes qu'il dirigeait, il répondait à ceux qui voulaient le retenir : « Vous ne savez donc pas ce que c'est qu'une communion de moins dans la vie d'un jeune homme? » Une communion de moins, c'est peut-être le triomphe d'une passion qui deviendra le cancer dont une âme périra.

Bien loin de vouloir restreindre, par sa loi, notre alimentation spirituelle, l'Église ne demande qu'à la multiplier; ses intentions à cet égard sont manifestes. Elle les a exprimées dans ses premières constitutions et ses premiers synodes, qui faisaient un devoir aux fidèles de compléter par la communion la célébration des saints mystères[1], par la facilité avec laquelle elle mettait l'Eucharistie à leur disposition pendant les jours néfastes des grandes persécutions, par la voix de ses docteurs qui nous enseignent que l'Eucharistie est le vrai pain quotidien. « Si c'est le pain quotidien, dit S. Ambroise, ponrquoi ne le manger qu'une fois l'an? Mangez quotidiennement ce qui peut chaque jour vous profiter[2]. » Enfin, dans le concile même où elle confirmait la lettre de la loi, l'Église nous en faisait connaître l'esprit, en émettant ce vœu: « *Optaret sacrosancta synodus ut in singulis missis fideles adstantes, non solum spiritali affectu, sed sacramentali etiam eucharistiæ perceptione communicarent*[3]: le saint concile désirerait que les fidèles qui assistent à la messe communiassent, non seulement en esprit et en désir, mais sacramentellement. »

Messieurs, j'ai la confiance que vous tiendrez compte des intentions de l'Église, et que, pour vous y conformer, vous voudrez communier chaque fois qu'il faudra vous préserver des péchés contre le retour desquels la communion annuelle est inefficace, et entretenir en vos âmes la vie de la grâce, sans laquelle le chrétien n'est qu'un être incomplet. Mais, plus souvent encore, vous communierez, si vous avez le noble désir du progrès spirituel et de la perfection. Le progrès spirituel, c'est l'augmentation de la vie de Dieu en nous; la perfection, c'est la surabondance de cette vie. Or, Jésus-Christ ne se donne à nous dans l'Eucharistie que pour que nous ayons la vie divine jusqu'à la surabondance: *Ego veni ut vitam habeant, et abundantius habeant*[4]. Que ceux d'entre vous qui ont horreur de la vulgarité dans le service de Dieu, qui se sentent disposés à lui plaire par de grandes vertus, à entreprendre pour lui quelque grande œuvre, laissant végéter dans une vie molle et sensuelle les âmes indolentes que la perfection effraie, parce qu'elle exige des sacrifices; Jésus appelle à lui ces généreux et ces vaillants. Tous les jours s'ils le veulent, ils peuvent se rendre à cette aimable invitation du Père de

1. Dans les *Constitutions apostoliques*, un Canon prononce des censures contre quiconque ne communie pas à la messe qu'il entend. Un concile d'Antioche, tenu sous le pape Jules, rend le même décret. (Dalgairns, op. cit.)

2. Quotidianus panis est; cur illum post annum sumis? accipe quotidie quod quotidie tibi prosit. (S. Amb., *De Sacramentis*, lib. v. cap. 4.)

3. Conc. Trid., sess. XXII, cap. 6. *De missa in qua solus sacerdos communicat.*

4. Joan., cap. X, 10.

famille : « Venez, mes enfants, mangez mon pain, et buvez le vin que je vous ai préparé : *Venite, comedite panem meum, et bibite vinum quod miscui vobis*[1]. »

Mercredi-Saint

AVANT LA COMMUNION

MESSIEURS,

L'Eucharistie étant le pain de l'âme chrétienne, il y a pour elle nécessité de manger ce pain, si elle veut bénéficier des promesses de vie et de résurrection faites par le Sauveur. Allanguie, exténuée, morte à la grâce, par suite du jeûne criminel qui la priverait de sa divine nourriture, elle serait infailliblement condamnée à l'éternelle faim qui torture les réprouvés. Nous devons donc bénir l'Église de nous avoir mis, en usant de son autorité souveraine, dans l'heureuse nécessité de rentrer, chaque année, en nous-mêmes, de nous purifier de nos fautes, et de faire provision des forces spirituelles dont la vie chrétienne ne peut se passer. Combien de malheureux oublieraient de manger leur pain et finiraient par croupir dans une irrémédiable corruption, si l'Église, par une loi expresse, ne les mettait en demeure d'accomplir leur devoir.

Mais il en est de l'âme comme du corps. De trop rares réfections ne peuvent la rendre aussi forte ni aussi vaillante qu'il est besoin ; surtout lorqu'elle est exposée à de fréquentes et copieuses déperditions de ses forces surnaturelles. C'est pourquoi, Messieurs, je vous ai engagés à ne pas vous en tenir à la lettre de la loi, mais à entrer dans son esprit, en multipliant vos communions autant que cela est nécessaire pour prévenir des rechutes, réparer promptement les défaillances de votre vie spirituelle, et vous munir de la divine surabondance de grâce que Jésus-Christ vous a promise, si vous avez le noble désir du progrès et de la perfection.

Dans l'ordre de la grâce, comme dans l'ordre de la nature, il faut manger pour vivre. Ce n'est pas nous qui avons inventé cette analogie, c'est Dieu même qui l'a créée. Poursuivons-en l'étude, et disons : Pour bien vivre, il faut bien manger ; c'est-à-

1. Prov., cap. IX, 5.

dire : la réfection spirituelle, comme la réfection corporelle, est soumise à des conditions de vie et d'activité vitale qui en font un acte salutaire et nous en assurent le plus grand bénéfice.

Je vais m'expliquer sur ces conditions, et vous dire, aujourd'hui, dans quel état vous devez être et quelles dispositions vous devez avoir avant la communion.

I. — Vous rapprocheriez en vain les mets les plus substantiels d'un corps inerte, vous en rempliriez en vain la bouche d'un cadavre ; la nourriture ne peut produire la vie là où elle n'existe pas, ni la faire renaître là où elle a cessé d'exister. Elle doit être prise, élaborée, assimilée par un organisme vivant, dit S. Thomas : *Nutrimentum suscipere non est nisi viventis*[1].

A cette loi, l'âme est soumise, aussi bien que le corps. Sa première préparation à la communion est donc de vivre surnaturellement, c'est-à-dire de posséder la grâce de Dieu qui doit s'accroître en elle par l'assimilation de l'aliment eucharistique. Si elle l'a perdue, il faut qu'elle la recouvre, non plus par l'acte générateur qui la lui a donnée une première fois, mais par l'acte réparateur et vivificateur auquel Jésus-Christ a attaché la vertu rédemptrice de son sang : la Pénitence. Demeurer dans le péché, c'est la mort, par conséquent, l'impuissance radicale de saisir et d'élaborer spirituellement la chair sacrée du Sauveur et de s'en approprier la divine vertu. La communion n'est plus que le passage inutile d'une vie opulente et féconde à travers un être sans fonctions et sans mouvement, dont elle ne peut réveiller la sinistre insensibilité.

Encore, si la communion n'était qu'inutile ! Ce serait un malheur ; mais ce malheur ne va pas sans un crime odieux, le sacrilège. On a dit de la communion indigne que c'était le plus horrible des forfaits que l'homme pût commettre. N'exagérons pas, Messieurs. L'exagération peut induire notre conscience en erreur sur la gravité de certaines fautes, et renverser l'ordre de la juste aversion que nous devons avoir pour le péché. Il est plus criminel de s'attaquer directement à la divinité que de s'attaquer à l'humanité de Jésus-Christ, plus criminel de s'attaquer au corps naturel du Sauveur que de s'attaquer à son corps sacramentel. Par conséquent, l'incrédulité positive, l'apostasie, le blasphème, les mauvais traitements et la mort que les bourreaux du Christ ont fait subir à sa chair adorable, doivent occuper la première place dans la longue et lugubre liste des prévarications humaines. Il n'en

1. Summ. Theol. III P., quæst. 79, a. 3.

reste pas moins vrai que, de tous les crimes qui ont pour effet de profaner les choses sacrées, destinées à sanctifier nos âmes, la communion indigne est le plus odieux[1].

Le sacrilège outrage l'humanité du Christ, et son outrage retentit sur tout ce qu'il y a de grand et de saint; il outrage avec une monstrueuse ingratitude; il outrage avec une insigne lâcheté; il outrage sans excuse; il outrage, peut-être, sans rémission.

L'humanité du Christ, ce temple vivant, cet instrument sacré, personnellement uni à la divinité, si beau, si pur, et aujourd'hui si glorieux, le sacrilège lui fait subir le contact violent de son âme corrompue par le péché. Vous avez, sans doute, lu dans l'histoire le récit des supplices infligés jadis, par les caprices de certains tyrans, à des malheureux qu'on liait, tout vivants, à des cadavres en putréfaction. Quelque chose de semblable se passe dans l'âme des misérables qui communient indignement. Si le Christ n'était impassible, il souffrirait cruellement d'être condamné aux étreintes et aux baisers infects d'un mort; mais combien plus de la fête abominable donnée aux démons par cet infâme hyménée. Ils ont établi leur demeure dans l'âme du pécheur, depuis qu'il a cédé à leurs suggestions, ils y règnent en maîtres. Chaque faute est pour eux une réjouissance, mais leur réjouissance suprême est qu'on leur livre le corps de Celui qui, en mourant, a écrasé leur superbe et détruit leur empire. S'ils ne peuvent lui nuire, comme aux jours de la Passion, ils se félicitent entre eux de voir cette source de vie devenir un vase de mort pour le misérable qu'ils ont séduit et perverti. Quel outrage!

Et pour le Verbe divin qui voit son humanité sainte sans puissance et sans vertu, dans cette ténébreuse orgie, quel outrage!

Et pour le Père adorable qui nous a donné avec tant d'amour

1. Quia divinitas Christi est major humanitate ipsius, et ipsa humanitas est potior quam sacramenta humanitatis; inde est quod gravissima peccata sunt quæ committuntur in ipsam divinitatem, sicut est peccatum infidelitatis, et blasphemiæ. Secundario autem sunt gravia peccata quæ committuntur in humanitatem Christi: unde dicitur: *Qui dixerit verbum contra Filium hominis, remittetur ei; qui autem dixerit verbum contra Spiritum Sanctum, non remittetur ei neque in hoc sæculo, neque in futuro.* Tertio autem loco sunt peccata quæ committuntur contra sacramenta, quæ pertinent ad humanitatem Christi; et post hæc sunt alia peccata contra puras creaturas.

Peccatum indigne sumentium hoc sacramentum comparatur peccato occidentium Christum, secundum similitudinem, quia utrumque committitur contra corpus Christi; non tamen secundum criminis quantitatem. Peccatum enim occidentium Christum fuit multo gravius; primo quidem quia illud peccatum fuit contra corpus Christi in specie propria; hoc autem peccatum est contra corpus Christi in specie sacramenti: secundo quia illud peccatum processit ex intentione nocendi Christo, non autem hoc peccatum. (Summ. Theol., III P., quæst. 80, a. 5, c. et ad. 1.)

son propre Fils pour qu'il fît de nous les enfants de son éternelle délection, le voir devenir, en personne, la cause d'une éternelle réprobation, quel outrage !

Et pour l'Esprit-Saint qui a préparé et orné avec tant de soin et de complaisance le sanctuaire virginal où la chair sacrée du Sauveur devait prendre vie, la voir gisante dans un temple d'idoles, dans un lieu immonde, quel outrage !

Et pour la Vierge immaculée qui l'a portée avec tant d'honneur et de respect dans son chaste sein, la voir si indignement méprisée, si honteusement profanée, quel outrage !

Et pour l'Église du ciel, voir jeter aux chiens le pain vivant et éternel qui fait ses délices, quel outrage !

Et pour l'Église de la terre, croire qu'elle vivifie et sanctifie un des membres qui lui sont unis par la grâce, être trompée dans son amoureuse confiance et livrer elle-même aux profanateurs Celui qu'elle adore, quel outrage !

Oui, en communiant indignement, le sacrilège outrage, dans l'humanité du Christ, tout ce qu'il y a de grand et de saint ; il outrage avec une monstrueuse ingratitude. Non seulement il oublie, comme tous les pécheurs qui vont à l'endurcissement, les nombreux et inestimables bienfaits de Celui dont il profane le sacrement : les humiliations et la mort qu'un Dieu a endurées pour son salut, sa vocation à la foi, la régénération de son âme par le baptême, la patience avec laquelle ses fautes ont été supportées, les occasions propices et les moyens faciles qui lui furent offerts pour s'en purifier, mais il semble multiplier, à plaisir, la forfaiture, comme pour se montrer plus ingrat. C'est à l'heure même où la majesté suprême fait preuve à son égard d'une plus grande condescendance qu'il viole les saintes lois de l'hospitalité ; c'est dans l'acte même où Dieu lui témoigne le plus grand amour qu'il devient plus criminel ; c'est ce qui devrait le sanctifier davantage qu'il fait concourir à son jugement et à sa condamnation.

Ingrat, il outrage avec une insigne lâcheté. Les bandits qui pillent les églises et violent les tabernacles ont parfois des délicatesses : ils respectent les hosties, et n'emportent que les vases sacrés qui témoignent contre eux. Lui s'en prend à l'hostie même, et il sait que l'hostie ne dira rien. L'amoureuse impuissance de son Dieu l'enhardit ; ennemi, il vient en ami ; mêlé à la foule des fidèles et couvert du masque de la piété, comme Judas, il trahit par un baiser. Personne ne connaît son indignité ; il exploite cette ignorance, sachant bien du reste que le prêtre qui serait au courant du secret de sa conscience n'oserait pas, ne pourrait pas lui refuser ce qu'il demande. Il abuse donc de la confiance et de la discrétion de l'Église pour

lui voler son plus cher trésor, et il s'en va, sûr de l'impunité du côté des hommes.

Qui le pousse à cette lâche trahison ? L'orgueilleux est attiré par le faux éclat des honneurs et pressé par le besoin d'être grand ; l'avare cède à la fascination des richesses ; le mondain subit l'ensorcellement des bagatelles qui trompent sa légèreté ; le vindicatif est tourmenté par le souvenir des offenses vraies ou imaginaires qui ont allumé sa haine ; l'intempérant obéit aux besoins factices qu'a créés en lui l'habitude de se satisfaire plus que de raison ; le voluptueux ne peut résister aux tendresses de son cœur ni à la chaleur de son sang ; tous s'excusent sur la fatalité des circonstances, la violence des tentations, l'entraînement, l'ardeur, l'impétuosité des passions. Le sacrilège est sans excuse. Si la loi de l'Église lui fait un devoir de communier, il doit savoir qu'on ne satisfait pas à cette loi par un acte pervers, et que l'obéissance, en l'état où il est, devient plus criminelle que l'abstention. En s'abstenant, le pécheur est coupable, sans doute ; mais, au moins il peut s'excuser sur son indignité, et il se peut que l'horreur qu'il éprouve en présence de la profanation des choses saintes devienne le salutaire principe de son repentir et de sa conversion. En communiant indignement, il franchit la limite fatale au-delà de laquelle l'outrage, sans excuse, sera peut-être sans rémission.

L'Écriture, Messieurs, nous dit à ce sujet des choses terribles. Vous y avez lu, je n'en doute pas, l'histoire du premier profanateur de l'Eucharistie. A peine il a commis son crime que Satan s'empare de son âme : *Introivit in eum Satanas*[1] ; et, bientôt, incapable de convertir son remords en pénitence, d'une main scélérate il ouvre lui-même à sa vie maudite les portes de la mort éternelle. « Le sacrilège, dit S. Paul, mange et boit son propre jugement : *Judicium sibi manducat et bibit*[2]. » Inutile de le déférer au tribunal des hommes, le juge de toutes les justices siège, en personne, dans son âme indigne, et la sentence qu'il y prononce se mesure sur l'amour immense qu'il lui a témoigné, en se livrant à lui sans réserve. Non seulement le sacrilège refuse toutes les bénédictions, il en profane la source même ; peut-il attendre autre chose qu'une malédiction ? Cette malédiction pesait lourdement sur l'Église de Corinthe où l'Apôtre prêchait le respect de l'Eucharistie, et nous l'entendons se plaindre des maladies, des langueurs, des morts subites qui désolaient sa chère chrétienté : *Ideo inter vos multi infirmi et imbecilles, et dormiunt multi*[3]. Mais

1. Joan., cap. XIII, 27. — 2. I Cor., cap. XI, 29. — 3. *Ibid.*, 30.

l'infirmité, l'imbécillité, le lourd sommeil de l'âme sacrilège, sont bien autrement terribles que les châtiments corporels. En outrageant Dieu dans le plus grand acte de son amour, le pécheur s'est mis, en quelque sorte, à l'écart de ces miséricordieuses prévenances qui, parfois, remuent si profondément les âmes coupables ; il est abandonné à lui-même et n'a plus, pour se contenir, le respect des choses saintes qu'il a foulées aux pieds. Sa première profanation est comme le premier meurtre dans la vie d'un assassin. Parce qu'elle demeure secrète et impunie, il s'enhardit à la renouveler, et s'endurcit contre tout remords. Ses passions et ses vices se mettent d'autant plus à l'aise qu'ils sont couverts, aux yeux des hommes, par le voile de la religion. Le reste de foi qu'il conserve dans ses prévarications lui fait espérer qu'un jour, peut-être, il ne sait pas quand, il lui sera possible de mettre fin à ses crimes ; mais, présentement, paralysé par son imbécillité spirituelle, il a peur de les faire connaître à ceux qui pourraient les lui pardonner. Le démon s'empare de cette peur, et l'accroît à mesure que les profanations se multiplient. A l'heure suprême, si la justice divine ne livre pas le sacrilège aux surprises de la mort, Satan fermera la bouche de ce misérable, jusqu'à ce qu'il tombe désespéré entre les bras du juge qui l'a déjà condamné autant de fois qu'il a reçu de lui le baiser de trahison.

Souvent, Messieurs, le drame du sacrilège est moins long et plus promptement décisif. Du premier coup, l'âme méprise ce qu'elle a profané, et son mépris rayonne sur l'ensemble des vérités divines qui se rattachent à l'Eucharistie. Toutes les lumières de la foi s'éteignent subitement en elle, et, n'y voyant plus clair, elle s'endort lourdement dans la nuit de l'incrédulité. Que l'on cherche bien dans la vie d'une foule de mécréants qui se vantent d'avoir réformé, par la grâce de la raison et de la science, ce qu'ils appellent « les préjugés d'une première éducation », je ne serais pas surpris qu'on rencontrât, à l'origine de cette réforme, une communion indigne : *Ideo inter vos multi infirmi et imbecilles, et dormiunt multi.*

Je ne voudrais pourtant pas vous laisser croire que le sacrilège est un crime irrémissible. La miséricorde infinie de Dieu peut et veut tout pardonner au repentir. Si Judas, au lieu de prendre le chemin du champ où il se pendit, eût pris le chemin du Calvaire et se fût prosterné au pied de la croix, Jésus lui eût dit encore : « *Amice*, mon ami ! » et l'eût purifié dans son sang. Ne vous désespérez donc pas, pauvres âmes qui avez eu le malheur de communier indignement. Ne dites pas comme Caïn : « Mon crime est trop grand, pour que Dieu me

le pardonne : *Major est iniquitas mea, quam ut veniam merear*[1]; » mais dites, avec le Psalmiste : « Du profond abîme où je me suis plongé, je crie vers vous, Seigneur : écoutez ma misérable voix. Si vous vouliez approfondir mon iniquité, comment pourrais-je soutenir votre regard et porter le poids de votre justice? Mais près de vous on trouve toujours miséricorde, et, dans le précieux sang de Celui que j'ai offensé, il y a une abondante rédemption[2] ». Sans doute, il faudra, pour toucher votre cœur sacrilège, une grande grâce de Dieu ; mais, s'il vous l'accorde, vous l'aimerez davantage. Sans doute, vous lui devrez bien des larmes et une austère pénitence, pour expier votre péché ; mais l'expression de votre reconnaissance sera à la hauteur du bienfait immense de votre réconciliation.

Vous vous étonnez, Messieurs, de me voir insister sur ce point de morale sacramentelle, et peut-être me reprochez-vous secrètement de n'être pas dans la note du temps. — Nous n'avons plus de raisons de consentir au sacrilège ; car l'absence de ceux que Dieu invite au banquet eucharistique n'est plus un délit que la justice humaine châtie, et l'Église elle-même semble avoir renoncé sur ce point à des sévices inutiles. Les lois et les mœurs modernes ont brisé les entraves de la crainte servile qui poussait jadis vers l'autel des milliers de profanateurs. Voyez comme l'indifférence religieuse, comme l'impiété elle-même, sont bien portées dans le monde. Le peuple leur donne ses suffrages et les appelle aux honneurs du gouvernement, la haute société leur fait des politesses, et les académies les décorent de leurs palmes. S'il y a quelque crainte à avoir, ce n'est pas de se mêler à une majorité triomphante, mais bien de prendre rang, par la pratique du devoir pascal, dans une minorité méprisée. Ne nous attristez donc pas inutilement en nous peignant les horreurs d'un crime chimérique, et cessez de nous injurier en nous croyant capables de le commettre. Il n'y a plus aujourd'hui, autour de la Sainte Table, que les hommes sincères et courageux.

Si vous ajoutiez, Messieurs, qu'il n'y a plus que des hommes parfaitement sérieux et profondément pénétrés de la gravité de l'acte religieux qu'ils accomplissent en communiant, je serais de votre avis. Laissons de côté, j'y consens, les méprisables considérations de respect humain, de convenance et d'intérêt qui peuvent peser encore, quoi que vous en pensiez, sur certaines âmes faibles ou trop habiles, et ne nous occupons que des hommes sincères et courageux que vous croyez être.

Assurément, vous ne voudriez pas, de propos délibéré et

1. Gen., cap. IV, 13. — 2. Psalm. CXXIX.

par malice réfléchie, communier indignement ; mais, malgré cela, vos communions peuvent n'être pas exemptes du crime de profanation, et vous donner à manger, selon l'énergique expression de S. Paul, votre propre jugement et votre propre condamnation. Ce n'est pas moi qui dis cela, Messieurs, c'est S. Thomas et, avec lui, toute la théologie. La plupart d'entre vous ne communient qu'une fois l'an. Que se passe-t-il pendant les douze mois qui séparent une pâque de l'autre pâque? Hélas! vous ne le savez que trop! Les exigences et les sollicitudes de la vie mondaine dévorent tous vos instants. Mal instruits de vos devoirs, vous négligez de remplir les lacunes d'une éducation religieuse fort imparfaite, et souvent il vous arrive de commettre des fautes notables dont vous n'avez pas conscience, et que cependant il vous serait on ne peut plus facile de connaître, si vous preniez la peine de lire un examen dans le premier eucologe venu. Ou bien vos mauvaises habitudes, un instant apaisées, se remettent en mouvement, et les péchés reviennent prendre en votre âme leur place accoutumée. A force de les commettre, vous n'y prenez plus garde et finissez par vous aveugler sur leur gravité. Il y a telles indélicatesses dans les affaires, par exemple, telles privautés sensuelles et voluptueuses dans vos relations, telles transgressions des saintes lois du mariage, telles suppressions des pratiques importantes ordonnées par l'Église, que vous ne considérez plus comme des fautes mortelles, et dont vous ne songerez ni à vous accuser ni à vous repentir. Et vous croyez que Dieu sera aussi accommodant que vous sur cette ignorance volontaire du droit et du devoir? Vous croyez que vous pourrez venir vous asseoir à son banquet, comme si vous étiez revêtu de la robe nuptiale? Non pas, Messieurs. Votre ignorance est criminelle ; donc, si vous communiez sans l'éclairer, votre communion sera indigne.

Admettons que vous n'êtes pas aveuglés par l'ignorance volontaire. Vous connaissez vos devoirs, vous avez conscience de la gravité de vos péchés, lorsque vous les commettez, et vous vous proposez de vous en purifier par la pénitence, quand vous vous serez mis en demeure d'obéir à la loi de l'Église. — Que faites-vous pour cela? — Avez-vous soin de calmer, quelque temps à l'avance, l'agitation fiévreuse de votre vie, de lire d'un œil attentif l'histoire intime des douze mois qui se sont écoulés depuis votre dernière pâque, d'entrer en discussion avec votre conscience, de lui reprocher ses prévarications, de vous rappeler autant que possible le nombre de vos péchés, d'en peser la gravité, de vous exciter au repentir, de prendre des résolutions? Non, Messieurs. — La plupart du temps, vos

âmes s'oublient, non dans les préoccupations sérieuses qui pourraient vous excuser, mais dans la dissipation et dans de frivoles amusements, et cela jusqu'à la dernière heure. Les jours de pénitence et de deuil spirituel dont l'Église fait précéder la pâque ne sont, pour vous, ni une leçon ni un avertissement, et, sous prétexte que vous ne pouvez pas vous soustraire aux exigences de la vie mondaine, vous ne faites trève ni à la bonne chère ni au plaisir. La semaine sainte arrive, vous ne vous possédez pas encore. Ce n'est qu'à l'extrême limite d'une retraite dont vous avez suivi, tant bien que mal, les instructions, que vous songez à rentrer en vous-mêmes. Un examen superficiel, dans lequel vous négligez d'aider votre mémoire infidèle, un aveu hâtif, dans lequel vous oubliez la moitié ou les trois quarts de vos fautes, contentent votre légèreté. Une formule routinière, récitée du bout des lèvres, vous sert de contrition. Quant à prévenir, par le ferme propos, le péril des occasions et les retours du péché, vous n'y pensez pas. Bref, votre confession annuelle ressemble à la tâche d'un corvéable que l'on bâcle le plus vite et avec le moins de peine possible. Et cependant l'Apôtre a dit à ceux qui participent au sacrement de l'Eucharistie : « *Probet autem seipsum homo, et sic de pane illo edat :* Que l'homme s'éprouve, avant de manger de ce pain. » Croyez-vous donc que ce grave précepte n'a pas été fait pour vous? Et, si vous en tenez si peu de compte, comment pouvez-vous être en sûreté de conscience? Ne voyez-vous pas, hommes sincères et courageux, que vos communions, en cet état, ne sont que d'indécentes surprises, des saisies sacrilèges d'une chose sainte sur laquelle vous n'avez aucun droit[1]?

Assurément, votre faute, fruit d'une ignorance coupable, peut être moins grave que celle qui procède d'un mépris formel du Sacrement, après une pleine advertance au péché; elle n'en est pas moins une odieuse profanation[2]. Encore une fois, Messieurs, il faut pouvoir dire d'abord, avec l'Apôtre : « *Vivo,*

1. Dicendum, quod hoc quod non habet aliquis conscientiam sui peccati, potest contingere dupliciter. Uno modo per culpam suam : vel quia per ignorantiam juris, quæ non excusat, reputat non esse peccatum quod est peccatum; puta si aliquis fornicator reputaret simplicem fornificationem non esse peccatum mortale, vel quia negligens est in examinatione sui ipsius, contra id quod Apostolus dicit I Corinth., XI, 28 : *Probet autem seipsum homo, et sic de pane illo edat, et de calice bibat.* Et sic nihilominus peccat peccator sumens corpus Christi, licet non habeat conscientiam peccati, quia ipsa ignorantia est ei peccatum. (Summ. Theol., III P., quæst. 80, a. 4, ad. 5.)

2. Per accidens unum peccatum est gravius alio ex parte peccantis : puta peccatum quod est ex ignorantia, vel infirmitate, est levius peccato quod est ex contemptu, vel ex certa scientia; et eadem ratio est de aliis circumstantiis. Et secundum hoc, istud peccatum (sacrilegium), in quibusdam potest esse gravius, sicut in his qui ex actuali contemptu cum conscientia peccati ad hoc sacramentum accedunt. (Summ. Theol., III P. quæst. 80, a. 5.)

je vis », pour que l'on puisse ajouter, quand on reçoit la chair sacrée du Sauveur : « Ce n'est plus moi qui vis, c'est Jésus-Christ qui vit en moi : *Jam non ego vivo, vivit vero in me Christus.* »

II. — Recevoir la nourriture eucharistique dans une âme vivant de la vie de la grâce, c'est la première et indispensable condition requise pour que la communion ne nous soit pas mortellement dommageable ; mais elle ne suffit pas à nous assurer le plus grand bénéfice de cet acte vital, si fécond en grâces de réconfort et de perfectionnement. Demandons encore une leçon à notre vie physique, dont les analogies nous ont si bien servi jusqu'à ce moment.

Non seulement l'alimentation corporelle doit se faire dans un organisme vivant, mais elle est défectueuse et incomplète sans le concours de certaines conditions physiologiques qui en préparent le bienfaisant résultat. Un état fiévreux, par exemple, dû à de trop vives agitations, la pénible élaboration de matières indigestes, chargent l'estomac de saburres qui nuisent à ses fonctions. Pour que ces fonctions, ainsi que celles de tout l'appareil digestif, puissent s'accomplir normalement et au bénéfice de l'économie générale du corps humain, y renouveler la vie, y entretenir la santé, y accroître les forces, il faut que, dans un organisme reposé et purifié, les acides et les ferments, bien équilibrés entre eux, et procédant méthodiquement, mêlent ensemble, amollissent, liquéfient, émulsionnent, transforment les aliments, de la bouchée au bol alimentaire, du bol alimentaire au dernier liquide assimilable qui doit entrer dans le torrent circulatoire. Lorsque ces opérations sont bien faites, la vie se précipite, alerte et joyeuse, dans les vaisseaux qui la distribuent à toutes les parties de notre corps, les fleurs de la santé s'épanouissent sur notre visage, et nos membres, pleins de vigueur, sont prêts à tous les exercices et à tous les travaux.

Je ne vous demande pas pardon de ces détails, Messieurs, bien qu'ils soient un peu matériels, car c'est la vive image des dispositions que vous devez apporter à l'alimentation de votre vie surnaturelle par la communion.

L'âme a, comme le corps, ses agitations violentes et ses états fiévreux. Les préoccupations excessives, les scandales, les frivolités et les sensualités de la vie extérieure, jouent, dans son organisme spirituel, le rôle de matières indigestes qu'elle ne peut absorber sans que les vaines pensées, les affections déréglées, les désirs indiscrets, produisent en elle une sorte d'état saburral qui la rend incapable de profiter comme il faut

de sa divine alimentation. Le repos et le calme lui sont nécessaires, et une diète sagement ménagée doit la purifier des éléments malsaints qui la fatiguent et gênent la sublime fonction de la vie chrétienne qui l'unit à son Dieu.

L'Église, Messieurs, avait en vue cette préparation de l'âme à la communion, lorsqu'elle institua la sainte quarantaine qui précède la Pâque. « Voici le temps favorable, dit-elle, voici les jours de salut : *Ecce nunc tempus acceptabile, ecce nunc dies salutis*[1]. » Un homme véritablement animé de l'esprit chrétien s'empresse de profiter de cette halte sacrée dont l'Église lui donne le signal, et, non content d'aspirer à la réviviscence de la grâce, s'il a eu le malheur de la perdre, il se prépare, par le repos, le recueillement et de salutaires privations, à l'élimination de tous les éléments impurs qui chargent son âme, et, par là, à la perfection du grand acte qu'il veut accomplir. Est-ce ainsi que vous vous conduisez, Messieurs? Le carême est-il pour vous une époque d'apaisement et de purification? — J'ai bien peur que non. Je vous l'ai dit tout à l'heure, l'esprit mondain a envahi le saint temps de la pénitence, et, soit faiblesse, soit légèreté, la plupart de ceux qui ont conservé l'habitude de la communion annuelle se rendent complices de ses profanations. Mon devoir est de les rappeler à l'esprit de l'Église, et je l'accomplis présentement les conjurant de rompre avec l'esprit du monde et de se proposer, pour l'avenir, une plus longue préparation. Pour cette année, le mal est fait, mais rien n'est perdu encore. Que ceux qui se sont oubliés profitent des jours qui nous restent jusqu'à ce que le Christ ressuscité nous admette à sa table. Ces jours deviendront, s'ils le veulent, des semaines et des mois, par l'intensité de leur ferveur, et ils pourront encore conduire à bien leur préparation d'apaisement et de purification.

Cette préparation terminée, nous approchons de la communion. C'est alors, Messieurs, qu'il faut mettre en œuvre les saintes énergies et les divins ferments qui saisissent la nourriture eucharistique, et travaillent à cette mystérieuse et sublime assimilation par laquelle nous entrons dans le Christ et vivons de sa vie.

C'est d'abord la foi, vive, ferme, vaillante, qui croit et confesse la vérité du mystère adorable par lequel Dieu vient à nous et entre dans nos âmes. La foi qui dit à Dieu : « Seigneur, dans quelles ténèbres profondes tu plonges la raison ; je l'entends murmurer et se plaindre, mais je ne l'écoute pas ; aide-moi à la faire taire : *Credo, Domine : adjuva incredulitatem*

1. II Cor., cap. VI, 2.

meam[1]. » La foi qui dit au Christ : « Tu es vraiment un Dieu caché, ô mon Sauveur : *Vere tu es Deus absconditus, Deus Salvator*[2]; mais je te vois dans ta sainte parole, et je me tiens plus assuré de ta présence que si je te voyais des yeux de la chair. » La foi, enfin, qui est prête à mourir plutôt que de renoncer à croire aux miracles invisibles d'où jaillissent tant de bienfaits.

Perçant les voiles eucharistiques, la foi nous met en présence de l'infinie majesté de Dieu, l'humilité en présence de notre extrême bassesse. Comment l'âme chrétienne ne serait-elle pas confondue, en considérant qu'un Dieu si grand et si parfait, un Dieu dont la pureté éblouit et fait trembler les anges daigne s'abaisser jusqu'à la misérable créature qui l'a tant de fois outragé? Elle s'humilie, et, désespérant de s'abaisser aussi profondément que son Dieu, elle proteste de son indignité : « Seigneur, je ne suis pas digne que vous entriez dans ma chétive demeure : *Domine, non sum dignus ut intres sub tectum meum*[3]. » Et, parce que Dieu veut entrer, elle fait appel à toutes les forces de son repentir, pour se purifier une dernière fois. La pénitence l'a lavée de ses fautes, elle veut se laver encore. Elle invoque « la grande miséricorde de son Dieu : *Miserere mei, Deus, secundum magnam misericordiam tuam* ; elle lui demande « une grâce suprême de pardon, de purification, d'assainissement : *Amplius lava me ab iniquitate mea, et a peccato meo munda me*[4]. »

Et, alors, elle prête tendrement l'oreille à ces douces paroles du Sauveur : « Ouvre-moi, ma chère petite sœur, ouvre-moi, car ma tête est pleine de rosée : *Aperi mihi, soror mea, quia caput meum plenum est rore*[5]. » Ma rosée, c'est la grâce qui va guérir tes infirmités, te reposer de tes fatigues, renouveler tes forces, noyer tes passions, rafraîchir tes vertus, et donner à ton amour un joyeux élan vers l'unique bien que doit convoiter l'âme chrétienne. « Ouvre-moi, ouvre-moi : *Aperi mihi.* » Et l'âme s'écrie : « Voici mon Dieu, je mets en lui toute ma confiance : *Ecce Deus meus, fiducialiter agam in eo*[6].»

Elle l'aime, elle le désire, elle l'appelle, elle veut le posséder, non comme un hôte royal qui honore les lieux où il réside de sa passagère visite, non comme un ami dont on reçoit les caresses dans un quart d'heure d'intimité, mais comme une source de vie où l'on s'abreuve : *Quemadmodum desiderat cervus ad fontes aquarum, ita desiderat anima mea ad te, Deus*[7].

Telle est, Messieurs, la dernière préparation de l'âme chrétienne aux approches de la communion, préparation si

1. Marc, cap. IX, 23. — 2. Isaïe, c. XLV, 15. — 3. Matth., c. VIII, 8. — 4. Psalm. L. 5. Cant., cap. V, 2. — 6. Isaïe, cap. XII, 2. — 7. Psalm. XLI.

souvent amoindrie, pour ne pas dire annulée, par votre légèreté d'esprit, vos distractions, vos égarements d'imagination. Et, cependant, toute l'efficacité de notre union sacramentelle avec Dieu dépend de nos dispositions. Je vous l'ai déjà dit: Dieu se donne sans réserve ; c'est nous qui mesurons l'effusion de la grâce. Plus nous devenons vastes et profonds sous l'action de la foi, de l'humilité, du repentir, de l'espérance et des amoureux désirs, plus nous sommes assurés de recevoir cette mesure bonne, entassée, foulée, débordante, que le Sauveur a promise aux âmes généreuses[1].

Préparons-nous donc, comme se préparait aux communications divines le pieux roi David. Prosterné devant le Seigneur, il répandait à ses pieds ses gémissements et ses larmes, et il attendait avec une douloureuse anxiété le pardon de ses fautes, avec une sainte impatience ces visites intimes de l'Esprit divin qui firent de lui le plus délicieux chantre des perfections de Dieu et le plus grand des prophètes: « Mon cœur est prêt, disait-il, mon cœur est prêt: *Paratum cor meum, Deus, paratum cor meum.* Viens, Seigneur, couvre-moi du bouclier de ta miséricorde, répands en moi tes lumières, envoie-moi ton Esprit. Jour et nuit je t'implore. Viens, il est temps: mon cœur est prêt: *Paratum cor meum*[2]. » Et Dieu venait, répondant aux désirs de son serviteur par ces grâces privilégiées et ces communications discrètes qui lui faisaient dire : « Tes opérations sont admirables, ô mon Dieu! et mon âme les connaît trop pour les oublier jamais : *Mirabilia opera tua, et anima mea cognoscit nimis*[3]. »

Messieurs, le Dieu que le prophète appelait par les préparations de son cœur, c'est celui qui doit bientôt visiter vos âmes. Mais quelle différence entre ces communications d'autrefois et ces communications d'aujourd'hui! Il n'est plus séparé de ses dons, il ne s'épargne plus dans les largesses qu'il fait de lui-même; mais il se livre tout entier à l'âme avide de le posséder, pour la faire vivre de sa vie. Puissiez-vous lui dire bientôt: *Paratum cor meum, Deus, paratum cor meum.* Si bien préparés que vous soyez, vous ne serez jamais dignes de le recevoir ; cependant, lorsque vous aurez fait tout ce qui est en vous pour vous disposer à sa visite intime, son adorable bonté veut bien vous permettre de dire: « *Veni, Domine Jesu!* Viens, Seigneur Jésus! »

1. Mensuram bonam, et confertam, et coagitatam, et supereffluentem dabunt in sinum vestrum. (Luc., cap. VI, 38.)
2. Ps. CVII. — 3. Ps. CXXXVIII.

Jeudi-Saint

APRÈS LA COMMUNION

MESSIEURS,

Vivifié par la grâce de Dieu, apaisé par le recueillement, purifié par une diète sacrée des éléments malsains qui chargent son âme et peuvent nuire à l'exercice de ses fonctions nutritives, préparé par la foi, l'humilité, le repentir, la confiance, l'amour, le désir, le chrétien s'approche de la Sainte Table, et Dieu, fidèle à sa promesse, se donne à lui. « Voici le corps du Christ, » lui dit le prêtre en déposant l'hostie sur ses lèvres, « qu'il garde ton âme pour la vie éternelle: *Corpus Domini nostri Jesu Christi custodiat animam tuam in vitam æternam.* » Au toucher de la chair sacrée du Sauveur, les saintes énergies, les divins ferments que nous avons vus se disposer à l'action, entrent en fonctions; le grand acte de la nutrition spirituelle commence.

Vous comprenez, Messieurs, que, s'il est préjudiciable à notre corps de troubler sa digestion, il ne doit pas être moins préjudiciable à notre âme de l'empêcher d'extraire du pain divin, qu'elle vient de recevoir, la vertu dont s'alimente et s'accroît en nous la vie surnaturelle. Avec moi, vous condamnez ces chrétiens légers et distraits qui, après avoir reçu Jésus-Christ, le traitent comme un hôte importun et semblent empressés de se débarrasser de lui par quelques courtes formules. On se demande s'il ne vaudrait pas mieux qu'ils fermassent les portes de leur âme, ouvertes par la routine plutôt que par la foi, l'espérance et l'amour. Certes, ils ont grand besoin d'être instruits et rappelés au devoir. Cependant, ce n'est pas pour eux seulement, mais pour tous ceux qui désirent assurer le fruit de leurs communions que je viens parler, aujourd'hui, du mystérieux travail de l'âme sur la nourriture eucharistique et de la sage conduite qu'elle doit tenir pour en conserver la divine vertu. Tout cela est compris, dans le langage de la piété chrétienne, sous un vocable bien connu: l'action de grâces. — Comment doit se faire l'action de grâces après la communion? — Comment doit-elle se prolonger dans la vie chrétienne? — Voilà, Messieurs, les deux questions que je recommande ce soir à votre attention.

I. — Faire peu de cas d'un grand bien, oublier ou ne pas remercier du fond du cœur celui qui le donne, cela répugne à nos bons instincts et à notre conscience plus que mille autres bassesses, vilenies et méchancetés. Le mépris et l'horreur que nous éprouvons pour les ingrats ne peuvent s'expliquer que par une loi de nature qui veut que l'action de grâces soit la réplique du bienfait. Dieu, du reste, confirme cette loi de nature en nous manifestant expressément sa volonté à cet égard, soit par les plaintes et les menaces dont il poursuit les ingrats en maint endroit de l'Écriture, soit par le commandement que nous donne l'Apôtre en son nom : Rendez grâces à Dieu pour toutes choses : *In omnibus gratias agite; hæc est enim voluntas Dei in Christo*[1]. » Disons tout de suite que cette exigence de Dieu tourne à notre profit. Car, si c'est la loi que l'action de grâces soit la réplique du bienfait, c'est aussi la loi que le bienfaiteur se montre d'autant plus généreux et libéral qu'il est plus fréquemment et sincèrement remercié. La reconnaissance pousse aux bienfaits, comme l'ingratitude en tarit la source. « Remercier, écrivait un auteur païen, est le meilleur moyen de demander : *Efficacissimum genus est rogandi gratias agere*[2]. » Et, d'autre part, S. Bernard nous dit que l'ingratitude est « un vent brûlant, qui dessèche la rosée de la miséricorde et les torrents de la grâce : *Ventus urens, siccans rorem misericordiæ et fluenta gratiæ*[3]. »

La nature, Dieu, les hommes, le devoir et l'intérêt demandent l'action de grâces à quiconque reçoit un bienfait. Mais, remarquez, Messieurs, que l'action de grâces est plus qu'un merci adressé, par notre cœur reconnaissant, à celui qui nous fait du bien ; c'est tout un ensemble d'actes saints par lesquels nous lui exprimons notre haute et profonde estime pour sa personne et ses bienfaits, et notre sincère et ferme volonté de profiter de ses dons. Ainsi entendue, l'action de grâces s'applique à tous les bienfaits de Dieu : à la vie qu'il nous a donnée, aux largesses quotidiennes de sa providence, à notre vocation chrétienne et à toutes les grâces qui en sont l'admirable complément. Combien plus à ce suprême bienfait qui nous donne à exploiter la source même de tous les biens. Le Psalmiste appelait l'Eucharistie, qu'il entrevoyait dans la manne, « le mémorial des merveilles divines[4] ; » nous pouvons l'appeler, nous, la somme des dons divins. Elle condense et résume les vérités et les mystères que Dieu propose à notre foi : la Trinité y est présente, l'Incarnation s'y développe, la

1. I Thess., cap. V, 18. — 2. Plin. jun., *In Panegyr. Trajan.* — 3. Serm., III, *In Cant.*
4. Memoriam fecit mirabilium suorum, misericors et miserator Dominus ; escam dedit timentibus se. (Ps. CX.)

Rédemption y produit ses plus doux fruits; l'Église, corps mystique du Christ, y est plus parfaitement figurée et y adhère plus intimement au principe même de son unité. Elle est le gage de l'éternelle gloire que nous devons espérer, et nous met en possession de l'objet même de notre éternel amour. Dieu nous y prodigue ses tendresses, et nous y excite plus vivement à la perfection de la charité et des autres vertus. En un mot, elle nourrit de Dieu notre être divin. C'est bien le cas de dire avec l'Apôtre : « *Gratias Deo super inenarrabili dono ejus :* Rendons grâces à Dieu pour son inénarrable don[1]. »

Oui, Messieurs, rendons grâces : devant le tabernacle où réside notre Dieu anéanti, près de l'autel où il s'immole ; mais, surtout, lorsque, pain des âmes, il vient de se donner à nous par la communion. En ce moment, l'action de grâces est une fonction vitale en même temps qu'un devoir de reconnaissance. C'est la digestion spirituelle d'un aliment divin.

Fermons donc les yeux, n'écoutons plus rien, et, tout entiers au mystère de notre union avec Jésus-Christ, jouissons, aussi pleinement qu'il est possible, de sa présence intime, pendant quelques instants d'un recueillement parfait, d'une complète immobilité, d'un profond silence. Le silence de la créature est la plus digne louange de la majesté divine. « Le silence se fit dans les cieux, dit le Voyant de l'Apocalypse, quand l'agneau ouvrit le septième sceau du livre mystérieux où sont écrites les destinées humaines[2]. » Taisons-nous donc; l'agneau est dans nos âmes, il va ouvrir tout à l'heure la source de ses grâces. Effaçons-nous, et adorons Celui devant qui toutes les grandeurs du ciel et de la terre sont indignes de paraître. Disons-lui, par notre anéantissement, qu'il est seul grand, seul maître, seul digne de tout honneur et de toute gloire. Admirons sa puissance et sa bonté, dont il nous donne de si hautes preuves et de si touchants témoignages. Laissons-nous saisir, pénétrer et fondre par le feu de son amour; et enfin, tourmentés par cette lave divine, ouvrons la bouche et chantons notre reconnaissance.

« *Magnificat anima mea Dominum :* Mon âme glorifie le Seigneur, et mon esprit tressaille et se réjouit en Dieu, son salut[3]. » C'est lui, c'est bien lui que je possède; il est à moi et je suis à lui. J'étais moins qu'un serviteur dans sa maison ; misérable esclave du péché, je la déshonorais par ma présence, mais il a eu pitié de mon indignité : *Respexit humilitatem ;* d'un regard il m'a relevé du coupable abaissement où je m'étais plongé, pour m'attirer à sa Table Sainte. Tout à l'heure je méritais des

1. II Cor., cap. IX, 15. — 2. Apoc., cap. VIII, 1. — 3. Cf. Luc., cap. I, 46-55.

peines éternelles, et maintenant rien n'égale mon bonheur. « *Fecit mihi magna qui potens est :* Le Tout-Puissant a fait en moi de grandes choses. » Purifié par sa grâce, me voilà sanctifié par sa présence. Je suis son temple, son sanctuaire, son tabernacle vivant. Il avait écrit son saint nom dans mon âme par le baptême ; en ce moment, il me fait vivre de sa vie : ce n'est plus moi qui vis, c'est Jésus-Christ qui vit en moi. O miséricorde infinie ! « Vous avez visité les races craintives qui nous ont précédés dans la voie du salut : *Et misericordia ejus a progenie in progenies, timentibus eum ;* » vous les avez comblées de biens, mais à votre race choisie, à votre nation sainte, aux enfants de votre Christ, vous avez réservé le souverain bien dans l'Eucharistie. Il est à moi ce bien suprême. Que m'importent, ô mon Dieu, des honneurs que vous méprisez, des grandeurs que vous écrasez, des richesses qui ne laissent après elles que le vide ! Votre pain de vie « exalte les petits, et rassasie les affamés : *Exaltavit humiles, esurientes implevit bonis.* » Ne suis-je pas assez grand, puisque vous daignez unir ma bassesse à votre majesté infinie ? N'ai-je pas de quoi contenter l'inexorable faim d'être heureux qui me tourmente, puisque je possède en moi l'auteur de tous les biens ? Jésus, mon doux Sauveur, Israël, l'enfant de Dieu, pouvait se réjouir de voir s'accomplir en vous les promesses faites à ses pères ; mais plus grande est ma joie dans l'accomplissement de la promesse que vous m'avez faite vous-même de me donner votre chair adorable. « Mon âme, bénis le Seigneur, et que tout ce qui est en moi chante son nom sacré : *Benedic, anima mea, Domino : et omnia, quæ intra me sunt, nomini sancto ejus*[1]. »

Mais que dis-je, Messieurs ? Notre âme avec toutes ses puissances et ses vertus, notre corps avec toutes ses forces et ses merveilles, sont de trop petites choses pour remercier Dieu comme il mérite d'être remercié. Appelons à notre aide toutes les créatures du ciel et de la terre, et organisons, avec elles un concert spirituel autour de l'Eucharistie : « *Benedicite, omnia opera Domini, Domino*[2] : Œuvres du Seigneur, bénissez-le, » car il a daigné s'abaisser vers le plus misérable et le plus indigne de ses ouvrages. Anges du ciel, bénissez le Seigneur, car il a partagé le pain de votre éternelle vie avec les mendiants de cette terre. Forces du monde, bénissez la force infinie qui saisit notre âme et nos vertus pour les grandir et les perfectionner. Brises et vents, bénissez le souffle propice qui vient prendre, ici-bas, notre fragile vie, pour l'emporter vers le ciel où elle sera à l'abri de toutes les tempêtes. Astres du firmament,

1. Psalm. CII. — 2. Cf. Cant. *Benedicite*, in off. Laud. Dom.

bénissez le divin soleil qui nous illumine. Chaleur et frimas, bénissez le feu d'amour qui vient fondre la glace de nos cœurs. Eaux du ciel, rosées, pluies, fleuves, mers, bénissez la rosée céleste qui rafraîchit nos âmes allanguies, la fertile ondée qui féconde notre aride désert, le fleuve de grâces qui nous inonde, l'océan de perfection qui s'est rapetissé jusqu'aux proportions d'un vase étroit et fragile. Vivants de l'air, de la terre et des ondes, bénissez le grand vivant qui nous anime. Sainte Église, véritable Israël, bénissez Celui qui, en se donnant à tous, fait de vos membres un seul corps. Justes et saints, bénissez la source de toute justice et de toute sainteté. Et vous, reine du monde, modèle des justes et des saints, admirable mère du Dieu que je possède, vous qui l'avez porté avec tant de respect et d'amour dans votre chaste sein, bénissez-le en moi, bénissez-le avec moi, bénissez-le pour moi, et faites chanter, encore une fois, à mon âme, l'hymne de votre reconnaissance : *Magnificat anima mea Dominum.*

Messieurs, Dieu est remercié, mais notre action de grâces n'est pas finie; restons encore; nous avons à accomplir un grand acte de justice.

Dieu se contenterait des sentiments de notre cœur et de nos ardentes paroles, si nous n'avions rien à lui offrir en échange de ses dons; mais, en se livrant à nous, il nous oblige à une complète donation de nous-mêmes. Pouvons-nous lui refuser aucun bien, quand il devient le nôtre; et, si misérable que soit notre apport dans cet échange, ne faut-il pas qu'il s'accomplisse pour qu'il y ait communion? Nous devons donc dire avec le Psalmiste : *Quid retribuam Domino pro omnibus quæ retribuit mihi*[1] ? Que rendrai-je au Seigneur pour tout le bien qu'il m'a fait? » et chercher une offrande qui puisse plaire à Dieu.

Aucune offrande ne lui sera plus agréable que nous-mêmes, et nous ne pouvons pas moins faire que de nous donner à lui aussi libéralement qu'il se donne à nous. A lui donc notre esprit désormais appliqué à le connaître, à le voir en toutes choses, à marcher en sa présence, à se nourrir des célestes vérités qu'il nous a enseignées; à lui notre volonté respectueusement soumise à ses commandements et aux commandements de son Église; à lui notre liberté affranchie de l'esclavage du respect humain et des coupables servitudes de la vie mondaine; à lui notre cœur toujours ouvert à son saint amour et toujours prêt aux largesses de la charité; à lui notre corps et nos sens consacrés à son culte, à la manifestation de ses grâces, aux

1. Psalm. CXV.

pratiques de la pénitence chrétienne, disposés à recevoir les croix qu'il plaira à la Providence de nous envoyer; à lui tous nos biens extérieurs, humblement mis entre ses mains, généreusement dépensés à son service, destinés à faire de nous les imitateurs de sa miséricordieuse bonté; à lui, enfin tout ce que nous sommes et tout ce qui nous appartient, puisqu'il se donne à nous sans réserve. Ne nous contentons pas de lui dire : — Prenez ; mais engageons-nous, par une promesse formelle, à ne jamais retirer notre offrande. Cette promesse, jurons de l'accomplir, en tous temps et en tous lieux, par nos actes profanes comme par nos actes religieux, dans notre vie publique comme dans notre vie privée : *Vota mea Domino reddam in conspectu omnis populi ejus, in atriis domus Domini, in medio tui, Jerusalem*[1].

Faisons davantage, Messieurs. Si nous voulons imiter, en plein, la donation du Sauveur, rappelons-nous que c'est par le sacrifice qu'il se met en état de devenir la nourriture de nos âmes. Le *Quid retribuam* de l'action de grâces nous engage à d'inévitables immolations. Après avoir offert à Dieu tout ce qui peut lui plaire, nous ne pouvons le remercier comme il faut qu'en détruisant en nous tout ce qui peut lui déplaire. O douce et sainte victime qui daignez visiter le temple de mon âme, regardez-moi bien : « Je vais sacrifier, en votre honneur, des hosties : *Tibi sacrificabo hostiam laudis*[2]. » Périssent, sous le glaive de mon ferme propos, tous les ennemis de votre gloire, de mon salut et de ma perfection ! Périssent mon orgueil, mon ambition, mon égoïsme, mes avidités coupables, mon attachement passionné aux biens de ce monde, mes injustices, mes haines, mes antipathies, mes violences et mes duretés, mes affections molles et déréglées, ma sensualité, les ardeurs de ma chair, l'amour de mes aises, mes lâchetés dans le service de Dieu ! Venez, tyrans de mon âme pécheresse, venez, que je vous égorge : et puisse le feu de mon amour reconnaissant vous consumer à jamais, comme un holocauste, aux pieds de la sainte victime qui me remplit de sa grâce !

Messieurs, après avoir accompli ce sacrifice, vous n'avez plus qu'une chose à faire pour bien terminer votre action de grâces et vous assurer le complet bénéfice de la communion, c'est d'aspirer, par une humble et fervente prière, les grâces dont la chair sacrée du Sauveur est l'inépuisable réceptacle. Demandez avec la plus entière confiance; en ce moment des noces mystiques de votre âme avec le Fils de Dieu, rien ne peut vous être refusé. Demandez la lumière pour votre esprit,

1. Psalm. CXV. — 2. *Ibid.*

la force pour votre volonté, l'amour pour votre cœur. Demandez de mieux croire, de mieux espérer et de mieux aimer. Demandez d'être plus profondément pénétrés par le sentiment du devoir, de résister plus fermement aux assauts de la tentation et aux emportements de vos passions. Demandez d'être soutenus dans vos travaux, consolés dans vos peines et soulagés dans vos infirmités. Demandez pour vous et pour ceux qui vous sont chers. Vous venez de dire à Dieu, en lui offrant tout votre être : Prenez ; — eh bien ! prenez vous-mêmes tout ce qu'il vous faut dans le pain de vie ; nourrissez-vous, rassasiez-vous de grâces. Plus votre appétit spirituel sera exigeant, plus la bonté de Dieu se montrera libérale.

Quand vous serez remplis de ses dons, prosternez-vous une dernière fois, et, avant de prendre congé du Saint-Sacrement, qui attend dans le tabernacle d'autres communiants, dites-lui : « Seigneur, je m'en vais plein d'espoir, ne permettez pas que je sois confondu : *In te, Domine, speravi, non confundar in æternum.* »

II. — Messieurs, l'action de grâces est-elle terminée, lorsque les actes d'adoration, d'amour, de remerciement, d'offrande, de bon propos et de demande, auxquels je viens de vous inviter, ont rempli un quart d'heure ou une demi-heure ? Il y en a qui le croient, et ceux-là sont peut-être nombreux parmi vous. Sans même se donner la peine de faire parler leur cœur, ils lisent, avec un certain recueillement, des formules toutes faites ; quand il n'y en a plus, ils ferment le livre et tout est fini ; en voilà pour un an. Suivez-les ; à peine sortis de l'église, ils ne songent plus guère à la vie divine dont ils viennent de se nourrir. Et cependant, Messieurs, on n'a pas encore rempli tous ses devoirs à l'égard d'un bienfaiteur, lorsqu'on lui a dit un respectueux et tendre *merci ;* il faut savoir profiter de ses dons.

Je suppose que la bienveillante influence d'un ami vous a fait obtenir une place honorable et lucrative ; il ne vous tient pas quitte envers lui, lorsque vous lui avez exprimé verbalement votre reconnaissance ; mais il compte, et c'est son droit, que vous vous montrerez dignes par votre conduite de l'intérêt qu'il vous témoigne et des démarches qu'il a faites pour vous. Perdre, à bref délai et par votre faute, la situation que sa bonté vous a créée, c'est de l'ingratitude. Combien plus, lorsqu'on perd, presque au sortir de la Sainte Table, l'honneur et la divine vertu de la communion !

Nous avons, hélas ! un triste exemple de cette ingratitude dans le mystère que l'Église nous rappelle aujourd'hui. Jésus

avait préparé de loin ses apôtres au banquet eucharistique par une promesse solennelle, dont nous avons étudié ensemble l'importante et consolante signification. Aux approches de la dernière cène, il s'applique à purifier leur esprit de toute interprétation grossière de sa parole, leur cœur de tout attachement trivial aux honneurs terrestres qu'ils avaient rêvés. Humblement agenouillé devant eux, il leur lave les pieds, signifiant par cet acte extérieur la pureté qu'il veut voir en leur âme, et les invitant à faire un dernier effort pour se rendre dignes du grand mystère d'union qui va s'accomplir. Enfin, après leur avoir exprimé ses amoureux désirs, il se donne dans le sacrement qu'il vient d'instituer, et, pour aider ces âmes naïves, étonnées d'une chose si nouvelle, il se charge lui-même de l'action de grâces. Quelle est belle et touchante! « Père, dit-il, je prie pour ceux que tu m'as donnés, car c'est maintenant surtout qu'ils t'appartiennent... Conserve-les en mon nom, afin qu'ils soient unis comme nous sommes unis... La gloire que tu m'as donnée, je la leur donne... Je suis en eux, tu es en moi; afin qu'ils soient consommés dans l'unité et que le monde sache que tu m'as envoyé et que tu les aimes comme tu m'as aimé. Père, Père, je veux que ceux que tu m'as donnés soient avec moi là où je suis et qu'ils voient ma gloire... Je leur ai fait connaître ton nom, afin que l'amour dont tu m'as aimé soit en eux comme j'y suis moi-même[1]. » Ah! sans doute, les apôtres furent profondément émus par cet hymne divin, et, le cœur rempli de saints désirs et de généreuses résolutions, ils sortirent du cénacle pour aller au jardin des Oliviers.

C'était là que devait commencer le grand combat de la foi et de l'amour contre les puissances de ténèbres; c'était là qu'il fallait achever l'action de grâces par un éclatant triomphe de la foi et de l'amour. Eh bien, Messieurs, voyez ce qui se passe. Témoins de la tristesse mortelle de leur maître, invités par lui à la vigilance et à la prière, les apôtres s'endorment, pendant que Jésus agonise. L'ennemi arrive et s'empare du Sauveur; ils l'abandonnent et s'enfuient. Pierre le suit jusqu'au tribunal du grand-prêtre; mais, à la voix d'une servante, il se trouble; « il déclare devant tout le monde : *negavit coram omnibus;* il déclare avec serment : *iterum negavi cum juramento;* il proteste et jure encore qu'il ne connaît pas cet homme : *Tunc cœpit detestari, et jurare quia non novisset hominem*[2]. » Cet homme!... qui l'a nourri de sa chair et de son sang! — La mollesse, l'indifférence, la lâcheté, l'"abandon, le parjure, le renoncement, voilà les fruits que les apôtres retirent de leur communion!

1. Joan., cap. XVII. — 2. Matth., cap. XXVI, 70, 72, 74.

Vous vous indignez, Messieurs, il y a bien de quoi; mais retournez, je vous prie, votre indignation contre vous-mêmes, car ce que les apôtres ont fait vous le faites, et avec des circonstances qui aggravent votre ingratitude.

Les apôtres avaient la foi, mais une foi simplement commencée, sur laquelle planaient encore des obscurités qui ne devaient être dissipées que par l'irradiation de l'Esprit-Saint. S'ils entrevoyaient quelque chose de grand dans l'Eucharistie, ils n'allaient pas encore au fond du mystère, et leur âme inquiète, tourmentée par de sinistres pressentiments, ne pouvait s'appliquer à la considération des sublimes réalités que dérobent aux yeux de notre corps et de notre raison les signes sacramentels dont Jésus-Christ enveloppe son humanité sainte. D'autre part, gens de rien, sans intelligence, sans instruction, sans crédit, sans appuis, puisque leur maître, tombé aux mains de l'ennemi, leur fait défaut, ils avaient à lutter, pendant les jours néfastes de la Passion, contre le sacerdoce, la synagogue, le pouvoir civil sous toutes les formes, le peuple, lui-même, que la cabale et les menaces des grands avaient retourné contre le Sauveur. Est-il donc étonnant qu'ils aient eu des défaillances?

Mais vous, Messieurs, vous vivez en pleine lumière de la foi, et vous avez eu le temps de vous instruire à fond du mystère adorable auquel vous participez par la communion. Vous êtes aidés, du reste, dans l'accomplissement de ce devoir, par dix-huit siècles d'une croyance qui confirme la vôtre, par les définitions précises de l'Église et par l'assistance de l'Esprit-Saint que vous avez reçu à l'heure même où vous avez été engendrés à la vie chrétienne. Ce n'est pas le drame terrible et sanglant de la Passion qui doit éprouver votre courage au sortir de la communion, mais le vulgaire combat de la vie quotidienne au milieu du monde, combat dans lequel vous êtes soutenus par le vainqueur du péché, de l'enfer et du monde, le Christ ressuscité qu'aucun ennemi ne peut plus violenter. Il y a donc toutes sortes de raisons pour que vous soyez forts et fidèles au grand bienfait de Dieu; et cependant vous êtes faibles, d'une faiblesse plus ingrate et plus méprisable que celle des apôtres dont la défection vous indigne.

Pendant combien de temps conservez-vous l'honneur et la divine vertu de la communion? — Je ne puis rien préciser là-dessus. Toutefois, je ne crains pas de dire que c'est presque toujours bientôt que votre vie, sanctifiée par son union intime avec le Christ, cesse d'être une action de grâces. Non seulement vous vous laissez vite entraîner aux légèretés, aux inconséquences, aux sottises, aux folies de la vie mondaine; mais, à

bref délai, on voit se réveiller en vous les passions que vous avez dû sacrifier, vous renouez les commerces dangereux auxquels vous avez dû renoncer, vous commettez de nouveau les fautes graves que Dieu vous a pardonnées, vous donnez à vos proches le scandale de défauts et de vices que la pratique des sacrements devrait faire disparaître. Huit jours, quinze jours, un mois tout au plus, après vos communions, le monde vous retrouve semblable à lui, et peut vous adresser cette ironique question du Prophète : « *Numquid carnes sanctæ auferent malitias tuas*[1] ? Est-ce que les chairs sacrées guériront votre malice ? » De là ces jugements malveillants dont nous souffrons tous : que les chrétiens ne valent pas mieux que les autres ; que leurs sacrements ne sont que des momeries qui n'aboutissent à rien, à moins qu'ils ne s'en servent pour assurer la réussite de quelque tartuferie.

Messieurs, ce n'est pas ainsi que se conduit le chrétien qui comprend la grandeur et le prix d'une communion. Le quart d'heure de recueillement, pendant lequel il jouit de la présence de son Dieu et converse intimement avec lui, ne suffit pas à son action de grâces. Il la prolonge, en s'appliquant à conserver les admirables accroissements de vie divine dont son âme s'est enrichie au banquet eucharistique. Ce trésor, « il le porte dans un vase bien fragile : *Habemus thesaurum istum in vasis fictilibus*[2] ; » mais, aussi, avec quel soin il préserve ce vase des chocs qui pourraient le briser : pressentant les approches de la tentation, veillant sur les mouvements déréglés de la nature, contenant l'ardeur des passions qui le portent au péché, évitant les occasions qu'il sait être funestes à sa faiblesse. Demain, comme aujourd'hui, et, jusqu'à ce qu'il puisse communier encore, il veut pouvoir dire : « *Jam non ego vivo, vivit vero in me Christus*[3] : Ce n'est plus moi qui vis, c'est Jésus-Christ qui vit en moi. »

On s'en aperçoit, du reste, à la manière dont cette vie se manifeste dans sa conduite et aux changements qu'y opère le pain divin. Orgueilleux, emporté, malveillant, sensuel, on voit qu'il incline vers l'humilité, la douceur, la bienveillance, la mortification du Christ ; trop amoureux de sa liberté, il la soumet au joug de l'obéissance ; impatient dans l'épreuve, il comprend qu'il faut se résigner, et dire amoureusement : *Fiat ;* languissant dans le service de Dieu, il veut travailler, comme le Sauveur, à la gloire de son Père céleste ; son égoïsme le rendait indifférent aux besoins, aux prières, aux souffrances d'autrui, mais, maintenant, il dit avec l'Apôtre :

1. Jerem., cap. XI, 15. — 2. II Cor., cap. IV, 7. — 3. Galat., cap. II, 20.

« *Charitas Christi urget nos*[1] : La charité du Christ me presse ; » et on le voit compatir à toutes les misères, prendre part aux services d'amour et aux œuvres de dévouement. Ce n'est pas encore la perfection chrétienne, mais il y tend. Ne pouvant glorifier Dieu par le triomphe, il le glorifie par le combat. Il le glorifie et le porte en son esprit, en son cœur, et jusqu'en sa chair pénitente, sevrée des plaisirs criminels qui l'avaient déshonorée. Bref, sa vie transformée par la nourriture eucharistique est la conclusion pratique et le glorieux prolongement de son action de grâces.

Vous me faites remarquer, Messieurs, que ce prolongement ne peut pas durer une année, car il est difficile à notre infirme nature, si souvent et si violemment heurtée dans les agitations de ce monde, de retenir, pendant douze mois, la divine vertu du sacrement qui l'a réconfortée. — Eh bien, soit. Je reviens, alors, à ce que je vous disais dernièrement : — Quand vous sentez s'épuiser la force d'une communion, communiez encore. — Dieu lui-même vous y invite. « Venez, dit-il, venez, mes amis, mangez mon pain, et buvez le vin que je vous ai préparé : *Venite, comedite panem meum, et bibite vinum quod miscui vobis*[2]. » Ses invitations ne ressemblent pas à celles des prétendus amis qui nous assurent que notre couvert est toujours mis chez eux, et notre assiduité à la Table Sainte ne nous vaudra pas la honte d'être considérés comme des parasites. Il désire nous avoir pour convives plus que nous ne pouvons désirer son hospitalité. Et, voyez l'étrange chose : si libérale, si magnifique est sa bonté, que lui demander à nouveau le grand bienfait pour lequel nous voulons lui témoigner notre reconnaissance est, à ses yeux, la meilleure des actions de grâces.

La communion, action de grâce de la communion ! Il semble que le Psalmiste ait voulu nous indiquer cette manière de remercier notre divin bienfaiteur, quand, après avoir dit : « Que rendrai-je à Dieu, pour tous les dons qu'il m'a faits ? » il ajoute aussitôt : « Je prendrai le calice du salut, et j'invoquerai le nom du Seigneur : *Calicem salutaris accipiam, et nomen Domini invocabo*[3]. »

1. II. Cor., cap. V. 14. — 2. Prov., cap. IX, 5. — 3. Psalm. CXV.

Vendredi-Saint

LE CALVAIRE ET L'AUTEL

EMINENTISSIME SEIGNEUR,
MONSEIGNEUR,
MESSIEURS,

Jésus-Christ, perpétuellement présent dans l'Eucharistie, nous appelle auprès de lui. Ses miséricordieuses prévenances, sa royale condescendance, nous imposent le devoir de visiter les lieux où il réside, et, n'eussions-nous pas à lui rendre nos hommages de loyaux et fidèles sujets, le besoin de recourir à ses bons offices et d'épancher nos cœurs dans son cœur ami nous attirerait encore vers le tabernacle. Hôte de l'humanité, Jésus-Christ est dans l'Eucharistie nourriture de notre être divin, pain de la vie éternelle, d'où la nécessité pour nous de prendre part au banquet spirituel dont tout chrétien est le convive prédestiné, et d'en assurer l'efficacité par nos généreuses et saintes dispositions. Tels sont, en résumé, les enseignements de notre retraite.

Faut-il les interrompre ? — Non, Messieurs. — Le douloureux mystère que l'Église propose, en ce jour, à notre dévotion ne nous éloigne pas du grand sujet que nous avons médité. Bien au contraire, il nous fournit l'occasion d'un rapprochement propre à édifier nos âmes et à compléter notre éducation pratique à l'endroit de l'Eucharistie.

Ce sacrement, dit S. Thomas, est le mémorial de la Passion du Sauveur : *Recolitur memoria passionis ejus*[1]. Entre le Calvaire et l'autel, ces deux montagnes sacrées, il y a de telles ressemblances et de si intimes rapports qu'on ne peut les séparer l'une de l'autre, sans mutiler l'œuvre admirable de la Rédemption. Sur le Calvaire, elle condense, en quelque sorte, toute sa divine vertu ; sur l'autel, elle l'applique et la distribue ; sur le Calvaire, elle consomme tous les sacrifices figuratifs ; sur l'autel, elle perpétue le sacrifice réel ; sur le Calvaire et sur l'autel, elle est une seule et même œuvre dont nous devons tirer profit pour notre sanctification et notre salut.

Voyons donc, Messieurs, ce qui se fait sur le Calvaire et sur

1. Antiphon. officii SS. Sacramenti.

l'autel ; — voyons ce qui se passe autour de ces deux saintes montagnes.

I. — S. Paul, rappelant aux Hébreux la coutume sacrée de l'expiation solennelle, en fait l'application à Jésus-Christ. — « Le sang des animaux répandu pour le péché, dit-il, est porté par le prêtre dans le Saint des saints, mais leurs corps sont brûlés hors du camp. C'est pourquoi Jésus, voulant sanctifier le peuple par son sang, a souffert en dehors des portes de la ville : *Propter quod et Jesus... extra portam passus est*[1]. » Victime universelle, il ne devait pas expirer dans un temple ni sur un autel dont un seul peuple pût revendiquer la propriété. La ville sainte était souillée par la plus monstrueuse des iniquités, et, dans l'enivrement d'une inexplicable colère, elle venait de se condamner à une ruine éternelle.

Il fallait donc un nouveau lieu hors de l'enceinte, pour exprimer que le privilège était aboli et que la religion sortait des étroites limites où Dieu l'avait renfermée jusque-là. Chargé des iniquités du monde, devenu, par l'imputation de nos crimes, comme le péché vivant, porteur de la malédiction qui pesait sur la race humaine, Jésus va consommer ses souffrances hors des portes : *Extra portam passus est.* Son temple, son autel, c'est le Calvaire.

Le Calvaire, humble entre toutes les cimes, est devenu soudain la plus illustre des montagnes, et, par la mort du Fils de Dieu, il a perdu et justifié son nom. On l'appelait Golgotha, tête dépouillée. Mais, depuis que le Christ a expiré sur cette tête, elle s'élève ornée de la pourpre de son sang, encore tout émue des paroles et des cris divins qu'elle a entendus, glorieuse et fière entre tous les sommets célèbres que Dieu a choisis pour de grandes actions et de grands bienfaits.

Je ne sais, Messieurs, s'il vous a été donné de vivre quelque temps dans un pays de montagnes et d'en admirer les majestueuses beautés. Rien n'est plus propre à élever l'âme et à lui communiquer de religieuses impressions. En suivant du regard ces rampes qui, décroissant d'ampleur, à mesure que leur rapidité augmente, vont se perdre dans l'azur du firmament, il semble qu'on monte avec elles vers le ciel, et qu'on se rapproche d'un lieu où les bruits de la terre ne viennent plus troubler les contemplations de l'esprit ni le repos de la conscience ; c'est là que le soleil envoie les premiers baisers de sa lumière, là qu'il vient s'asseoir, à son lever, comme sur un

1. Quorum enim animalium infertur sanguis pro peccato in Sancta per pontificem, horum corpora cremantur extra castra. Propter quod et Jesus, ut sanctificaret per suum sanguinem populum, extra portam passus est. (Heb., cap. XIII, 11, 12.)

trône ; c'est là que s'abaissent les nuées du ciel, là que reposent les glaces et les neiges éternelles, féconds réservoirs d'où s'échappent les torrents, les ruisseaux et les fleuves ; c'est près de là que croissent les arbres gigantesques et robustes qui doivent prendre, sous mille formes, une place d'honneur, dans les palais de Dieu et des rois. Les montagnes sont l'austère séjour de mille beautés et de mille bienfaits. Dieu les aime, Dieu s'incline volontiers vers elles. C'est pour cela, sans doute, que le Psalmiste chantait : « J'ai levé mes yeux vers les montagnes d'où doit me venir le secours que j'attends : *Levavi oculos meo in montes, unde veniet auxilium mihi*[1]. » Quand on parcourt l'histoire des relations qu'il a plu à Dieu d'entretenir avec l'humanité, on se sent pressé de dire comme le poète :

Jéhovah de la terre a consacré les cimes ;
Elles sont de ses pas le divin marchepied ;
C'est là qu'environné de ses foudres sublimes
Il vole, il descend, il s'assied[2].

En effet, c'est sur une montagne que descend le vaisseau symbolique dans lequel les élus de Dieu sont sauvés du naufrage qui engloutit la race humaine ; c'est là que le Seigneur envoie la bonne nouvelle de la délivrance et la promesse de la miséricorde. C'est sur une montagne que Dieu tente la foi de son serviteur Abraham par la plus cruelle des épreuves, et qui lui annonce la gloire de sa postérité. C'est sur une montagne que *Celui qui est* appelle Moïse son prophète, et que, au sein d'une mystérieuse tempête, il lui donne la loi sublime qui doit régler la vie d'Israël et conduire l'humanité jusqu'à la plénitude des temps. C'est sur une montagne que Moïse prie les bras étendus, pendant que le peuple de Dieu combat dans la plaine. C'est sur une montagne qu'il expire en vue de la terre promise à ses ancêtres. C'est sur une montagne que l'arche sainte est déposée, en attendant que la piété des rois bâtisse au Seigneur une demeure digne de lui. Sion devient, par le séjour de l'arche, « la montagne de Dieu, la montagne fertile, la montagne opulente, la montagne où il plaît à Dieu d'habiter : *Mons Dei*, *mons pinguis*, *mons coagulatus*, *mons in quo beneplacitum est Deo habitare in eo*[3]. » Enfin, c'est sur une montagne que le temple, la plus grande merveille du monde, est bâti. Oui, Messieurs :

Jéhovah de la terre a consacré les cimes.

Mais, de toutes les cimes consacrées par Dieu, aucune ne le fut autant que la cime du Calvaire. Il ne monte pas bien

1. Psalm., CXX.
2. Lamartine. *Secondes Méditations poétiques*, Vingt-quatrième méditation.
3. Psalm., LXVII.

haut dans les airs, cependant il est plus près du ciel que les sommets sourcilleux qui désespèrent l'intrépidité de la science et les audaces de la curiosité humaine. Le ciel est descendu sur lui, et s'y est reposé tout entier, en la personne du Verbe incarné, immolé devant son Père, consumé par les feux de l'Esprit-Saint, pendant que les vertus célestes, silencieuses et recueillies, pleuraient autour de son gibet. Mystérieusement enveloppé du nuage de sa chair ensanglantée, le vrai soleil, le soleil divin, se levait sur le monde qu'il allait inonder de ses rayons; le fleuve de la rédemption coulait à grands flots, pour baigner et purifier les âmes pécheresses qu'il devait rencontrer en son chemin, et l'arbre robuste, l'arbre glorieux, l'arbre fécond, la croix, se dressait au sommet de l'humble colline devenue tout à coup le plus grand des monts: plus grand que ceux sur lesquels Dieu fait éclater sa puissance et sa bonté de créateur; plus grand encore que ceux sur lesquels il a manifesté, dans les temps anciens, son intervention surnaturelle.

Les monts d'Arménie ont reçu l'arche de Noé, toute pleine des vies qui allaient repeupler la terre; mais plus vaste et plus précieuse était l'humanité du Sauveur debout sur le Calvaire: arche sacrée, toute pleine de la vie divine destinée à enfanter une race nouvelle, race royale et sacerdotale, à jamais délivrée des menaces de vengeance qui, pendant quarante siècles, ont pesé sur le monde.

En la terre de vision, sur un sommet solitaire, Abraham, fidèle aux promesses divines, va immoler son fils. Mais qu'est-ce que ce témoignage d'une foi sans ombre, auprès de l'immense amour qui, sur le Calvaire, livre, pour des pécheurs, le véritable Isaac, le Fils unique de Dieu, aux angoisses et aux tortures de la mort la plus ignominieuse et la plus cruelle?

Le Sinaï voit se reposer sur sa cime la majesté de Jéhovah. Il parle au milieu des éclairs et des tonnerres; la montagne chancelle, le désert pousse des cris d'étonnement et d'épouvante, pendant que la plume ardente des chérubins écrit sur des tables de marbre la loi de crainte. Mais, sur le Calvaire, l'aimable majesté du Verbe divin ne se révèle que par son obéissance et sa douceur d'agneau. C'est sur son propre corps qu'il écrit la loi d'amour; sur son front, sur ses pieds, sur ses mains, sur son cœur, sur chaque lambeau de sa chair sanglante, nous lisons le même commandement, l'unique commandement: — Aimez-moi, aimez-vous, comme je vous ai aimés!

Pendant qu'Israël combat dans les plaines de Raphidim,

Moïse, à genoux sur la colline, lève ses mains vers le ciel, et son ardente prière en fait descendre le courage et la victoire. Amalec succombe, Israël est triomphant. Mais, sur le Calvaire, le Moïse du testament nouveau lève ses mains aussi, non plus soutenues par des bras amis, mais par les bras inflexibles de la croix et par des pointes cruelles qui les transpercent. Il appelle son Père, et ses tendres gémissements sont entendus. L'humanité asservie se réveille pleine d'une généreuse ardeur. Satan, l'ennemi des premiers jours, Satan dont les légions maudites triomphaient depuis quarante siècles, Satan est vaincu.

Sur le mont Nebo, Moïse meurt et contemple, avant de mourir, la terre promise à ses ancêtres, terre immense pour Israël, trop petite pour le peuple chrétien. A ce peuple il faut l'univers, et, du haut du Calvaire, Jésus embrasse le monde entier du regard. Ce monde lui a été promis par son Père. « Demande-moi, disait-il, et je te donnerai les nations pour héritage. » Jésus a demandé par ses humiliations, ses gémissements, ses douleurs et son sang, et, avant de mourir, il regarde, il contemple, il admire, par delà la Judée, par delà les mers, d'un bout de l'univers à l'autre, l'héritage paternel.

Sion reçoit l'arche d'alliance; une colline, sa sœur, le temple de Dieu; mais l'arche et le temple ne sont que les pâles figures de l'humanité sainte en laquelle sont concentrés tous les bienfaits : la loi parfaite, la véritable manne, et le plus précieux de tous les trésors, la plénitude de la divinité qui l'habite corporellement. Et cette humanité sainte, c'est sur le Calvaire que nous la voyons une dernière fois.

O Calvaire! montagne illustre, montagne reine, montagne adorable, dernier théâtre de la Passion du Sauveur, où es-tu? Hélas! dans un pays de mécréants, perdu pour les enfants du Christ et visité par de rares pèlerins. Heureux ceux qui peuvent se joindre aux religieuses caravanes que la foi emporte, chaque année, sous le beau ciel d'Orient! Partez, pieux voyageurs, traversez les mers en chantant des hymnes et des cantiques; contemplez respectueusement la triste Jérusalem; suivez, à travers ses rues désolées, la trace des pas du divin condamné, sortez de l'enceinte, gravissez la montagne sainte, prosternez-vous, baisez le lieu où fut plantée la croix, adorez, pleurez, épanchez votre cœur, et revenez nous raconter les émotions qui l'ont brisé. Vous édifierez notre piété, mais vous n'exciterez pas notre jalousie; car une montagne non moins illustre, non moins fertile, non moins divine que le Calvaire, se dresse au milieu de nous.

Regardez, Messieurs: *Extra portam*, hors des portes de

l'enceinte où vous êtes réunis, justes et pécheurs ; le sol s'élève doucement, le chœur nous conduit aux degrés du sanctuaire, le sanctuaire aux marches de l'autel. L'autel est, aussi bien que le Calvaire, le sommet sacré vers lequel le ciel s'abaisse, où le soleil éternel se lève, d'où le fleuve de la rédemption coule à grands flots, où l'arche du salut repose, s'ouvre et répand la vie sur la terre désolée, où le nouvel Isaac se sacrifie, où la loi d'amour est de nouveau promulguée, où le divin Moïse prie pour nous en montrant à son Père ses plaies glorieuses et en lui demandant, d'une voix tendre, l'héritage qui lui fut promis, où l'arche d'alliance, le vrai temple de Dieu, attend les adorateurs en esprit et en vérité. Autel! Autel! montagne sacro-sainte, tu n'as rien à envier au Calvaire ; tous deux vous êtes le théâtre des mêmes mystères divins.

Car, enfin, Messieurs, qu'est-ce que je vois sur le Calvaire? — Un sacrifice : la croix dressée, et, sur la croix, une victime. Le sang ruisselle de ses plaies ouvertes, ses yeux mourants cherchent le ciel, et le cri de sa dernière angoisse s'échappe de sa poitrine haletante et de sa bouche desséchée. Cette victime, ce n'est pas un coupable, c'est un innocent ; ce n'est pas un vulgaire enfant des hommes, c'est le Fils de Dieu même, vrai Dieu comme son Père et vrai homme comme nous : Jésus-Christ. Il souffre, il va mourir, il meurt. Ceux qui ne voient le mystère que du dehors y admirent le courage d'un héros et la patience d'un saint en butte à la malice des hommes ; mais nous, chrétiens, nous devons aller plus avant, et voir ce qui se passe dans le cœur adorable du Sauveur. Il souffre, mais c'est lui qui le veut ainsi ; il va mourir, il meurt, mais c'est lui qui s'immole : *Oblatus est quia ipse voluit*[1], dit l'Apôtre avec le prophète ; et lui-même, avant de se livrer, a déclaré « que personne autre que lui ne peut lui enlever sa précieuse vie : *Nemo tollit animam meam a me, sed ego pono eam a me ipso*[2]. » Il est donc sacrificateur et victime.

Mais pourquoi est-il victime? — Pour la gloire de Dieu et le salut du genre humain. Le droit divin réclame, je vous l'ai dit, le perpétuel et total hommage de notre existence. Du simple fait de notre absolue dépendance découle la nécessité du sacrifice qui adore et rend grâces par l'anéantissement. Fussions-nous purs comme les anges, le devoir nous crie : *Sacer esto* ; combien plus, si nous considérons les effroyables désordres et la dette immense du péché! N'entendez-vous pas, au-dessus des gémissements et des plaintes de votre misère, la voix redoutable de la justice divine qui vous demande le sacrifice

1. Isaïe, cap. LIII, 7. — 2. Joan., cap. X, 18.

de votre vie? O homme! profané par le péché, sors des profondeurs de ton abjection et livre-toi aux fureurs sacrées de Celui que tu as offensé: *Sacer esto!* Mais à quoi aboutirai-je, si je me donne? Ma vie n'est rien devant la majesté infinie du Dieu à qui je me dois. Il a vu passer sous ses yeux des légions de victimes; les holocaustes et les hécatombes ont fait monter vers lui des plaintes immenses et la fumée de leur sang; l'homme lui-même est tombé sous le couteau des sacrificateurs, et il a dit: « Je n'en veux pas. » Désespérante impuissance! — Je puis faire à ma patrie, à ma famille, à mes amis, le sacrifice de ma vie. Je m'en retire avec honneur; le généreux parfum de mon sang traverse les siècles et la postérité me bénit. Mais, pour Dieu, je ne puis rien faire qui lui soit agréable. — Que vous faut-il donc, ô Dieu jaloux? — Ce qu'il vous faut, c'est une vie qui se mesure sur la vôtre, une victime qui vous égale; ce qu'il vous faut, c'est vous-même. Mais, ô très pure essence, vous êtes invulnérable! O vie éternelle, vous ne pouvez mourir! Tous les traits qni blessent, toutes les forces qui usent à la longue les existences créées, s'émoussent et s'épuisent sur l'admirable armure de vos perfections. Eh bien! Messieurs, soyez étonnés, soyez confondus! Dieu se donne à lui-même l'incroyable pouvoir de s'immoler à sa propre justice et de mourir à votre place. Vous n'aviez pas assez de vie pour combler les brèches faites à l'honneur divin, et voilà que la vie divine est à votre disposition, prenez-la. Voyez-vous, au sommet du Calvaire, cet homme qui expire sur la croix? Tout à l'heure, il disait à ses disciples: « Il n'y a pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ceux qu'on aime[1]; » et, maintenant, il meurt, substitué par l'amour à tous les pécheurs, comblant les vœux de la très haute et très sainte majesté de Dieu, apaisant sa justice, et inondant de grâces l'humanité qu'il a sauvée de la mort éternelle.

O sacrifice auguste! on ne t'a vu qu'une fois sur le Calvaire, nous te voyons tous les jours sur l'autel. Car c'est le même, Messieurs, absolument le même sacrifice, La croix n'est plus dressée, elle est incrustée sur la table de l'autel; ce n'est plus un bois vulgaire, c'est un lit glorieux composé des sacrés ossements de ceux qui ont confessé, par le sang et par la mort, le nom de Jésus-Christ; elle n'est plus aussi grande, parce que la victime se réduit, par un miracle, à de moindres proportions, mais c'est bien la même victime: le Christ béni, Fils unique de Dieu et d'une Vierge de la race humaine. Sur le Calvaire, il répandait son sang sous les coups des bourreaux;

1. Majorem charitatem nemo habet quam ut animam suam ponat quis pro amicis suis. (Joan., cap. XV, 13.)

sur l'autel, ce sang jaillirait sous les coups des paroles sacerdotales, s'il n'était immortel. Sur le Calvaire, il exhalait son âme sainte; sur l'autel, il la garde; mais, ainsi que je vous l'ai expliqué[1], par l'éclipse totale de sa gloire, la captivité de ses membres, la cessation des fonctions naturelles qui conviennent à ses sens, par l'immobilité, le silence, l'anéantissement qui le mettent à notre disposition jusqu'à la destruction de son être sacramentel, il exprime, autant qu'il est en lui, les mutations sacrées et l'état de mort propres au sacrifice.

Donc, identité de victime sur le Calvaire et sur l'autel, et aussi identité de prêtre. Vous croyez peut-être, Messieurs, que l'homme consacré, qui prononce les paroles sacramentelles, est le principal acteur du drame invisible en lequel se renouvelle l'immolation du Golgotha? Détrompez-vous. Cet homme n'est qu'un instrument dont le Christ se sert, comme il s'est servi des bourreaux. Sur le Calvaire, il a laissé faire; sur l'autel, il ordonne à son prêtre de parler. Mais le prêtre humain ne prononce que les paroles mêmes du Christ, et, par ces paroles, c'est la volonté souveraine du divin prêtre qui frappe et qui immole.

Dans cette immolation, c'est la même substitution amoureuse. Puisqu'il faut un sacrifice à notre religion parfaite, puisque nulle vie inférieure ne peut remplacer la nôtre dans cet acte religieux, en toute justice, nous devrions être couchés sur l'autel, comme nous devions être couchés sur la croix. Mais celui qui nous a remplacés sur la croix nous remplace également sur l'autel. Regardez ce que le prêtre tient entre ses mains: du pain, composé de grains broyés, triturés, fondus ensemble; du vin, composé de fruits foulés aux pieds et mêlés dans une généreuse liqueur. Ce pain, ce vin, c'est vous, c'est nous tous, en une naïve et innocente représentation. Et voici que, sous le coup d'une parole sacrée, la représentation devient une réalité divine. Sur les espèces symboliques le *Sacer esto* retentit: l'humanité figurée disparaît, et Dieu lui-même la remplace à l'état de victime.

De cette amoureuse substitution, les mêmes grâces jaillissent sur le Calvaire et sur l'autel. Sur le Calvaire, elles étaient toutes acquises par les mérites infinis du Sauveur, mais leur effet demeurait suspendu; sur l'autel, elles sont distribuées et appliquées, selon l'ordre de notre prédestination, au salut et à la gloire éternelle.

Sur le Calvaire, on avait l'avantage de voir des yeux de la chair la victime et le sacrificateur, mais les yeux de l'esprit

1. Cf. *Exposition du dogme catholique*, soixante-dixième conférence: *Le Sacrifice*, première partie, in fine.

étaient fermés sur les intentions sacrificales ; presque personne ne les connaissait. Pour les bourreaux, pour le peuple, pour les disciples même du Sauveur, la sanglante tragédie du crucifiement n'était rien autre chose que l'exécution d'un arrêt de la justice humaine.

Sur l'autel, la victime et le sacrificateur échappent à nos regards, mais les intentions sacrificales sont tellement manifestes que tout le monde peut s'y associer. Ces vêtements symboliques, sous lesquels le prêtre nous apparaît comme transfiguré, n'indiquent-ils pas qu'une grande action va s'accomplir? Les fautes que l'on accuse, les pardons que l'on demande, les instructions que l'on donne, les actes de foi et les louanges de Dieu que l'on chante, n'est-ce pas comme l'introduction de l'humanité pécheresse près de celui qui doit recevoir l'oblation sainte? Enfin, on la lui offre. — « Prends-la, Trinité sainte, et qu'elle ne monte vers toi que pour te plaire. — De notre esprit humilié et de notre cœur contrit, reçois et agrée le sacrifice que nous t'offrons, ô Seigneur Dieu! — Frères, prions ensemble, afin que notre sacrifice soit accepté de Dieu. — Anges, archanges, chérubins, séraphins, vertu du ciel, priez avec nous. — Les voilà, Père très clément, les voilà ces dons, ces présents, ce sacrifice sans tache ; bénis-le, enregistre-le, approuve-le, accepte-le. — C'est ton Fils Jésus qui l'a institué, la veille de sa mort. Écoute sa parole : Ceci est mon corps, livré pour vous : Ceci est mon sang, répandu pour la rémission des péchés : Faites ceci en mémoire de moi. — C'est fait, Seigneur; l'hostie pure, l'hostie sainte, l'hostie immaculée, le pain sacré de la vie éternelle, le calice de l'éternel salut, sont sous tes yeux. — Si tu as daigné accepter les présents de ton serviteur Abel, le sacrifice du patriarche Abraham et celui du grand Melchisédech, tu ne peux pas refuser le saint sacrifice, l'hostie sans tache que nous t'offrons. — Reçois-la donc de la main des anges, et que sa participation nous comble de la bénédiction céleste et de la grâce de Dieu. — Et maintenant, venez, morts et vivants, pécheurs et justes, venez chercher la délivrance de tous les maux présents, passés et futurs, la paix de vos jours, l'aide de la miséricorde divine, la purification de vos péchés, la sécurité au milieu de la tourmente qui agite le monde, par Jésus-Christ, qui vit avec vous, ô Seigneur, en l'unité de l'Esprit-Saint, dans les siècles des siècles. *Amen. Amen.* »

Ainsi parle la sainte liturgie. Remarquez bien, Messieurs, que le sacrifice auquel elle nous convie si franchement, si solennellement, n'est point un acte religieux qui se sépare de l'immolation du Calvaire. Non seulement il la copie d'une

manière expressive, mais il en est, avec les mêmes éléments, la reproduction commémorative. C'est ce que l'Église nous enseigne par actions et par paroles. Ses cérémonies rappellent, à chaque instant, quelque circonstance de la Passion, et elle les accompagne de déclarations qui ne peuvent nous laisser aucun doute sur l'identité des deux sacrifices : *In memoriam passionis : Memores beatæ passionis.* En somme, elle ne fait qu'ajouter à la Passion la notoriété des intentions sacrificales de Jésus-Christ, au moment où, victime et sacrificateur, il s'éclipse en son sacrement. Le Calvaire se déverse sur l'autel, la messe complète et perpétue le sacrifice de la croix.

Après cela, Messieurs, comment se fait-il qu'on résiste au commandement de l'Église, lorsqu'elle ordonne d'assister au saint sacrifice? Comment peut-on dire, sans être profondément ému et attendri, ces simples paroles : — Je vais à la messe? Comment peut-on refuser aux divins mystères une religieuse et dévote attention? — Je vais m'expliquer avec vous sur ces questions pratiques, en examinant ce qui se passe autour des deux saintes montagnes.

II. — Près de la croix sur laquelle expire le Sauveur, le long des chemins qui conduisent au sommet du Calvaire, çà et là sur les pentes de la colline, dans un lointain discret où l'on peut dissimuler sa présence, il y a une foule mêlée dont les attitudes et les sentiments sont loin de concorder, en regard de la Passion.

Voici, d'abord, les bourreaux qui torturent. Rien ne peut satisfaire leur criminelle fureur. La douce résignation, le silence de leur victime, ne les touchent pas; ils n'en sont que plus hardis au supplice et plus avides de tourments. Ils arrachent les vêtements du Sauveur collés sur sa chair ensanglantée, ils s'amusent de sa nudité, ils brutalisent sa faiblesse, ils le couchent violemment sur la croix, ils lui plantent des clous dans les pieds et dans les mains, ils l'abreuvent de fiel, et, sous ses yeux, ils se partagent au jeu ses pauvres dépouilles.

Auprès des bourreaux, les impies qui blasphèment : « O toi, disent-ils, toi qui devais détruire le temple et le rebâtir en trois jours; si tu es le Fils de Dieu, sauve-toi toi-même, descends de la croix, et nous croirons en toi. — Ah! il a sauvé les autres, et il ne peut pas se sauver lui-même! — Imposteur, sacrilège usurpateur de la majesté divine, te voilà donc! Nous attendions ton jour; il est enfin arrivé : *En dies quam expectabamus!* Nous te tenons : *Tenuimus eum.* Meurs déshonoré, et que le peuple soit vengé, par tes ignominies, des séductions dont il fut victime! »

En compagnie des impies, les incrédules qui branlent la tête et sourient de piété. « Est-ce bien là, disent-ils, le Jésus de Nazareth qui faisait tant de bruit? Sa mort est affreuse, mais que pouvait-il espérer de toutes ses folies? »

Au bas de la colline, les indifférents qui jettent un coup d'œil en passant. « Qu'y a-t-il là-haut? Un condamné que l'on crucifie? Je n'ai pas le temps de m'arrêter, c'est dommage. » — Et ils vont à leurs affaires ou à leurs plaisirs.

Mais la tourbe des ignorants stationne. Ils ne comprennent rien au mystère de la croix ; la Passion du Sauveur n'est pour eux qu'une scène tragique où ils viennent chercher des émotions. Ils regardent avec curiosité celui qui souffre et ceux qui le font souffrir. Pour se délasser d'une trop longue attention, ils passent en revue l'assistance. Ils échangent entre eux des réflexions bizarres ou imbéciles, et ils s'en vont ravis d'avoir pu tuer quelques heures de leur temps par un spectacle qu'on ne voit pas tous les jours.

Mêlés aux ignorants, les oublieux imitent leur sottise et leur indécente curiosité, tandis que les peureux se cachent et cherchent à se faire oublier. Ils n'ont pas tout à fait perdu la foi, mais ils n'osent la montrer. Les uns sont restés dans la ville, les autres se dissimulent, le plus qu'ils peuvent, aux derniers rangs de la foule, ne regardant ce qui se passe que d'un œil timide, tant ils craignent de se trahir. Et, quand ils sentent leur cœur se fendre et les larmes gagner leurs paupières, ils s'enfuient, pour qu'on ne dise pas : — C'est un des siens !

Les pénitents n'ont point de ces transes : ils font publiquement éclater leur douleur et leur profonde désolation. C'est Madeleine, déjà pardonnée, mais écrasée, à cette heure, par la pensée que ses fautes ont causé la mort de Celui qui est devenu son unique amour ; c'est le centurion, qui frappe sa poitrine, et s'écrie : « *Vere Filius Dei erat iste :* Cet homme était vraiment le Fils de Dieu ; » ce sont des soldats, des hommes sans nom, qui voient leurs péchés dans chaque goutte du sang répandu, et qui reçoivent dans leur cœur ouvert par le repentir le fleuve de la Rédemption.

Enfin, voici les justes compatissants : Marie, l'héroïque mère du crucifié ; Jean, son disciple bien-aimé ; les pieuses femmes de Jérusalem, plus fortes et plus audacieuses que les hommes en ces tristes circonstances. Tous contemplent l'agonie de la divine victime, tous prennent part à ses douleurs, tous pleurent sur elle comme on pleure sur un premier-né que la mort vient trop tôt ravir à sa famille, tous adorent, à travers les anéantissements de l'Homme-Dieu, la justice et la miséricorde

divines qui s'embrassent en sa personne, tous croient et s'unissent à la Rédemption du genre humain.

Et maintenant, prenons congé de la croix et de la montagne du salut; traversons les siècles, et visitons les églises de la chrétienté. Bourreaux, impies, incrédules, indifférents, ignorants, oublieux, peureux, pécheurs repentants, justes compatissants du Calvaire, tout ce monde, Messieurs, se retrouve autour de l'autel, bien que le sacrifice ait changé d'aspect.

Les bourreaux, ce sont les violateurs des temples et des tabernacles : païens, juifs, hérétiques, révolutionnaires, se succédant pour maltraiter le Sauveur immolé dans le sacrement de son amour. Que de fois ils ont interrompu les divins mystères, assassiné les prêtres, épouvanté les fidèles, profané les hosties, et terminé leur orgie de haine et de fureur en se partageant, sur l'autel même, les ornements et les vases sacrés, dépouilles de la sainte victime qu'ils venaient d'outrager. Brigands exécrables !... Mais plus exécrable, vous l'avez vu, l'hypocrite qui trompe l'Église, et va consommer par une communion sacrilège le sacrifice auquel il vient d'assister[1] !

Les impies et les incrédules. — Voilà dix-huit cents ans qu'ils assiègent l'autel de leurs blasphèmes et de leurs ricanements. Trompés dans leur curiosité par le soin jaloux avec lequel les chrétiens cachaient leurs mystères, les païens ont transformé, par la calomnie, le sacrifice sans tache en une orgie sanglante, et la communion, qui le consomme, en un festin d'anthropophages. Appliquée à torturer la parole de Dieu, pour la retourner contre le dogme eucharistique, l'hérésie a substitué, au nom même de l'Évangile, une mesquine et impuissante figure à l'auguste et féconde réalité du Christ immolé et présent en son sacrement. La science, invoquant contre nous les lois de la nature, comme si elle les avait faites, et comme si Dieu n'y pouvait rien changer sans son consentement, accuse d'absurdité tout ce qui se passe sur l'autel, tandis que les plaisantins de l'incrédulité bernent notre ignorance et notre superstition. Ils ont si bien réussi, dans le blasphème et la moquerie, que l'autel est devenu une sorte de mauvais lieu dont le monde officiel s'éloigne avec dédain. On dirait que la messe n'est propre qu'à déshonorer la toge de nos magistrats et l'épée de nos soldats.

Avec cela, combien se tiennent à l'écart par indifférence ! Et pourtant, qu'un Dieu s'immole et prenne à son propre compte le culte dont la terre est redevable au ciel, c'est la plus grande chose qu'on puisse voir. Mais la plupart des chrétiens

1. Cf. Troisième instruction : *Avant la communion*, première partie.

n'en ont cure. Ils vont, viennent, passent, repassent, autour de l'autel, éternels esclaves de préoccupations vulgaires qui les empêchent de s'arrêter et de s'unir aux actes religieux, dont le sacrifice de la messe est le centre adorable. Ceux qui n'ont pas perdu de vue la dignité et l'importance de ce divin mystère discutent avec l'Église qui les y appelle, invoquant mille prétextes frivoles pour se dispenser d'obéir à son commandement : infirmités imaginaires, obstacles faciles à vaincre, affaires qu'on peut remettre, et, quelquefois, plaisirs dont on ne veut pas se priver. Il en est qui n'ont pas d'autre excuse que la lâcheté. Convaincus du devoir, ils le sacrifient à la peur de perdre les bonnes grâces de quelques mécréants dont l'influence peut leur nuire ou leur être utile. Une place que l'on tient, une faveur que l'on espère, cela, paraît-il, vaut mieux qu'une messe.

Encore, si tous ceux qu'on voit au saint sacrifice étaient des assistants sérieux. Mais il y en a qui n'y viennent que de temps en temps, comme à un spectacle où les lumières, les chants, les habits de fêtes, tiennent la place du Dieu dont ils ignorent la présence et la sacro-sainte action. D'autres, régulièrement amenés par la routine, oublient et ce qu'ils savent des saints mystères et ce qui se passe sur l'autel. Tous, lors même qu'il n'y a rien à reprendre dans leur attitude, laissent voyager leur esprit distrait loin du saint lieu, de ses intérêts à ses passions, de ses affaires à ses plaisirs, de ses antipathies à ses affections. Et c'est la moindre de leurs fautes car, souvent, ils s'oublient, comme dans un lieu profane, en vaines politesses, en rires indécents, en paroles inutiles, en observations malveillantes, quand ils ne s'abandonnent pas à une criminelle curiosité.

Ah ! s'il n'y avait au monde que cette foule de méchants et d'ingrats, l'agneau divin devrait rester au ciel, et laisser s'écrouler les autels où il vient s'immoler tous les jours. Mais, grâce à Dieu, Messieurs, la race des pénitents et des justes n'est pas encore éteinte. Ils étaient, sur le Calvaire, les plus rapprochés de la croix ; ils sont, dans le temple, les plus rapprochés de l'autel. Suivant avec une religieuse attention toutes les phases de l'acte sacré qui leur rappelle la passion du Sauveur, ils s'humilient, ils demandent pardon, ils ouvrent leur cœur pénitent au fleuve de grâce qui s'échappe de la sainte montagne ; ils compatissent aux outrages dont Jésus est victime ; ils unissent leurs tristesses aux tristesses de son cœur ; ils adorent ses anéantissements eucharistiques ; ils implorent, avec larmes, sa pitié pour eux et pour le peuple. Et, afin de le mieux toucher, ils enveloppent dans un mouve-

ment d'amour leur être tout entier, le couchent sur l'autel et l'immolent avec l'hostie sainte, résolus de s'unir par une vie de sacrifices au sacrifice de leur Dieu, et de concourir autant qu'ils le peuvent à la réparation de l'honneur divin, à la conversion des âmes, à la gloire de l'Église, au salut du genre humain. La messe est, pour eux et pour tous ceux à qui ils s'intéressent, une inépuisable source de régénération, de vigueur spirituelle et de perfectionnement.

Messieurs, faites-vous partie de ce groupe béni des pénitents et des justes? — J'ai bien peur que non. Êtes-vous bourreaux, impies ou incrédules? — Je ne le crois pas. Ne seriez-vous pas des indifférents, des peureux, des ignorants ou des oublieux? — Cela pourrait bien être. Interrogez franchement votre conscience, elle vous assignera la place que vous méritez; mais, si c'est une mauvaise place, il faut en sortir au plus vite. Nos jours, déjà si tristes, peuvent devenir plus tristes encore, nous avons besoin que les pénitents et les justes, « prosternés entre le vestibule et l'autel, » assiègent la divine victime de leurs supplications, et lui disent avec larmes: — « Pitié, Seigneur, pitié pour ton peuple: *Parce, Domine, parce populo tuo*[1]. » Plus nous serons nombreux et fervents à la prière et à l'immolation, plus seront abondantes, efficaces et salutaires les propitiations dont le Calvaire a enrichi l'autel.

Cette montagne sainte, héritière de la Rédemption, glorifiez-la, ô Dieu du Calvaire! Amenez-y la foule que l'impiété voudrait écarter, et faites comprendre à tous ceux qui s'en approchent la dignité et l'infinie vertu de votre sacrifice.

Dieu du Calvaire, protégez votre autel! L'image des faux dieux a profané le lieu où fut plantée votre croix, une chair impudique a souillé, dans ce temple même, le lieu de votre immolation mystique; mais, image des faux dieux, chair impudique, tout a disparu; le Calvaire et l'autel demeurent les objets de notre vénération. Que ce soit pour toujours, Seigneur, car vous avez promis d'être avec nous jusqu'à la consommation des siècles.

Dieu du Calvaire, vengez votre autel! L'impiété l'accuse de n'être que le théâtre d'une ridicule et inutile superstition; prouvez-lui, par d'éclatants bienfaits, que le Calvaire s'est penché sur son sommet sacré et qu'il y a répandu tous les flots de la Rédemption.

1. Joel., cap. II, 17

LA COMMUNION PASCALE

ALLOCUTION

Per singulos dies, benedicimus te.

MESSIEURS,

L'apôtre S. Paul nous invite à bénir Dieu et à le remercier de tous ses bienfaits: *Gratias Deo in omnibus: in omnibus gratias agite.* Mais quel bienfait divin mérite mieux nos bénédictions et nos actions de grâces que celui dont nous nous sommes entretenus pendant tout le cours de la station qui se termine aujourd'hui? C'est, selon l'expression prophétique du plus grand chantre des œuvres divines, un résumé, « un mémorial vivant des principales merveilles que nous devons à la puissance, à la sagesse et à l'amour de Dieu: *Memoriam fecit mirabilium suorum.* » Nous y avons admiré, dans la conversion des substances, une sorte de répétition de l'acte créateur; dans le sacrifice de la messe, une représentation expressive et saisissante du sacrifice de la croix et comme la mise en œuvre des mérites acquis par les souffrances et la mort du Rédempteur; enfin, dans la communion, une extension indéfinie de l'union du Verbe divin avec la nature humaine. Comment n'être pas ravi et profondément touché de ces merveilles?

« Seigneur, disait le Psalmiste, vos œuvres sont admirables, et mon âme les connaît trop bien pour se taire: *Mirabilia opera tua, et anima mea cognoscit nimis*[1]. » Et il ne connaissait que l'ouvrage de la création et la conduite de la Providence dans l'histoire de son peuple, et il ne faisait qu'entrevoir les étonnantes manifestations des perfections divines dans les mystères chrétiens. Aujourd'hui ces mystères brillent de tout leur éclat, et l'Église, en leur présence, est bien autrement étonnée et touchée que ne l'était le roi-prophète. Mais ce qui l'étonne jusqu'au ravissement, ce qui la touche jusqu'au plus profond du cœur, ce qui provoque ses plus ferventes actions de grâces, c'est la perpétuelle présence, l'incessante immolation, les inépuisables largesses de son saint époux dans l'Eucharistie. Tous les jours, et par tous les moyens, elle

1. Ps. CXXXVIII.

veut le bénir d'un si grand bienfait : *Per singulos dies, benedicimus te.*

Tous les jours elle construit des temples, des autels et des tabernacles ; elle se plaît à les orner et à les embellir ; elle imagine et organise des fêtes splendides ; elle y convie des milliers d'adorateurs. Tous les jours, et à toutes les heures du jour, elle est prosternée devant le sacrement de l'autel, dans la personne des chrétiens fervents qui se relaient pour ne jamais laisser chômer le Christ anéanti des hommages qui lui sont dus.

Tous les jours elle prépare ses lévites et ses prêtres aux saintes fonctions du ministère ; tous les jours elle les revêt des ornements sacrés, leur met entre les mains les dons qu'ils doivent changer au corps et au sang de Jésus-Christ, les invite à l'immolation sacro-sainte qui devient son plus précieux trésor et dont elle fait son plus beau cantique de reconnaissance. Tous les jours elle offre à Dieu son propre Fils, et aux fidèles l'agneau divin qui les vivifie, les consomme dans l'unité et les prépare à l'interminable fête du jour éternel.

O soleil, œil de flamme qui vois se dérouler sous tes immobiles rayons les immenses courbes de notre globe ! les heures fugitives ramènent sans cesse devant toi les mêmes mystères de notre culte eucharistique. Cette révolution sacrée ne s'achève jamais ; et tu dois savoir mieux que nous combien l'Église dit vrai, quand elle s'écrie : *Per singulos dies, benedicimus te.*

Messieurs, si j'ai su vous faire comprendre et goûter le sacrement d'amour, vous voudrez, j'en suis certain, vous unir aux bénédictions quotidiennes de l'Église, pour remercier Dieu de s'être montré si condescendant, si bon, si généreux, si magnifique à votre égard.

Il vous a donné sa présence perpétuelle, profitez-en pour vous approcher du tabernacle où il réside. Allez consoler par vos hommages ce doux captif de l'amour. Je ne vous demande pas de longues heures, mais quelques minutes seulement d'une respectueuse et fervente adoration, surtout dans les lieux où Jésus est plus solitaire et plus abandonné. Si vous le vouliez bien, il vous serait si facile de prendre un pauvre petit quart d'heure sur vos journées, même les plus occupées, pour aller dire au Dieu de l'Eucharistie : — « Cher maître, Sauveur adoré, mon cœur est triste en pensant que tant de chrétiens vous oublient. Moi, au moins, je veux vous bénir tous les jours : *Per singulos dies, benedicimus te.*

Jésus s'immole chaque matin sur nos autels. Ne vous serait-il pas possible de moins prolonger votre repos, et d'aller vous unir à la sainte victime qui s'offre pour vous à son Père ?

L'Église vous appelle une fois par semaine à l'auguste fête en laquelle notre société religieuse accomplit divinement ses devoirs. Mais un chrétien parfaitement reconnaissant ne se contente pas de cette tâche hebdomadaire. Le saint sacrifice l'attire ; s'il ne peut y assister de corps, il y envoie son cœur, et s'unit à l'Agneau divin et au prêtre qui l'immole. afin de pouvoir dire avec eux : *Per singulos dies, benedicimus te.*

Jésus se donne à vous par la sainte communion. Tout à l'heure, il est descendu dans vos âmes et les a honorées de sa présence intime. Pendant que votre bouche chantait : « O Christ, tu es le roi de gloire : *Tu rex gloriæ, Christe ;* tu sièges à la droite de Dieu, dans la gloire du Père, *Tu ad dexteram Dei sedes, in gloria Patris ;* » une voix discrète et profondément émue murmurait au fond de vos cœurs : « *Tu in me sedes, in humilitate sacramenti :* O Christ, tu sièges en moi, dans l'humilité de ton sacrement. » — *Tu sedes !* — Entendez-vous, Messieurs ? Il ne s'agit pas d'un simple passage, mais d'une demeure fixe. Honte à ceux pour qui la communion n'est que la rapide traversée d'un Dieu que l'on se hâte d'éconduire ! — Jésus-Christ vient en nous pour y demeurer : *Qui manducat carnem Filii hominis in me manet et ego in eo.* Jésus-Christ ne consent à devenir notre nourriture que pour nous faire vivre de sa vie : *Qui manducat me vivet propter me.* Sa chair disparue avec les espèces sacramentelles n'emporte pas avec elle toute sa divine vertu. Il en reste ce qu'il faut pour alimenter notre âme et faire de notre vie spirituelle une perpétuelle bénédiction.

C'est par les fruits de votre communion, Messieurs, que vous vous associerez aux bénédictions et aux actions de grâces de l'Église, mieux que par vos cantiques et vos actes religieux. Car quelle meilleure manière de dire à Dieu qu'on est reconnaissant de ses bienfaits que de lui en montrer, en soi, la vivante et splendide floraison ? Livrez-vous donc sans réserve à l'hôte adoré qui vous possède et vous nourrit de sa vie. Qu'il répare en vos âmes les désastres du péché ; qu'il soutienne votre courage dans les combats de la vie contre la mort ; qu'il accroisse vos vertus, qu'il réchauffe votre amour. Que la pureté et la délicatesse de vos consciences, que la rectitude de vos actions, que les combats et les victoires de votre vie spirituelle contre les ennemis de la grâce, que la vivacité de votre foi ; que l'élévation et la noblesse de vos désirs, que l'ardeur de votre charité, que votre empressement, votre activité, votre dévouement aux grandes œuvres chrétiennes, enfin, que tous les fruits de votre communion chantent d'une commune voix : *Per singulos dies, benedicimus te.*

Puisse le monde, qui fut témoin de votre vie imparfaite,

reconnaître que ce n'est pas en vain qu'un chrétien se nourrit du pain eucharistique, et confesser la bienfaisante action d'un Dieu dans les merveilleux changements qui se seront opérés dans vos âmes. Vous aurez beau dire avec l'accent d'une foi sincère, en lui en montrant l'autel et le tabernacle : Dieu est là ! il vous croira moins qu'en entendant les actions de grâces de votre vie transformée. Sur l'autel et dans le tabernacle, Dieu se cache; dans les fruits de vos communions, il se manifeste. Vivez de lui, et les plus incrédules s'écrieront : *Deus, ecce Deus !*

LES PRINCIPALES FÊTES
DE L'ANNÉE

IMMACULÉE CONCEPTION

Voir plusieurs discours pour l'Immaculée Conception dans les Orateurs Sacrés contemporains, t. II, p. 215; t. IV, p. 549; t. X, p. 528, et dans l'Encyclopédie de la Prédication contemporaine, t. IX, pp. 37, 589; t. XI, pp. 37, 50, 66, 389, 487, 498, 648; t. XXI, p. 562; t. XXX, p. 289.

NOËL

L'INCARNATION DU VERBE

In principio erat Verbum et Verbum erat apud Deum et Deus erat Verbum... Et Verbum caro factum est et habitavit in nobis.

Au commencement était le Verbe, et le Verbe était en Dieu, et le Verbe était Dieu, et le Verbe s'est fait chair, et il a habité parmi nous.

(S. Jean, Evang., ch. I, ℣ 1 et 4.)

Nous établirons, dans une prochaine instruction, le fait si éclatant de la vocation d'Abraham, cet homme extraordinaire qui connut tous ses aïeux et dont nous pouvons reconnaître, à présent, tous les descendants, parce que Dieu lui avait promis

qu'en un fils de sa race toutes les nations de la terre seraient bénies aujourd'hui. Nous expliquerons le mystère de la venue de ce fils d'Abraham : mystère où se trouve, comme dit l'apôtre, toute la sagesse de Dieu; mystère que nul des princes du monde n'a connu et qui a été si admirablement développé par un batelier du lac de Génésareth dans ces paroles : *In principio erat Verbum, et Verbum erat apud Deum et Deus erat Verbum.*

Les temps de la promesse étaient accomplis ; l'univers reposait dans une tranquillité profonde ; toutes les nations tournaient leurs regards vers l'Orient. La philosophie avait déclaré que le monde ne pouvait plus être sauvé que par la vérité elle-même descendue du ciel. Israël attendait le libérateur promis. Tout à coup, pendant que la terre est silencieuse, le ciel s'ouvre ; les anges entourent le berceau d'un enfant, de l'Emmanuel, du Dieu avec nous ; ils annoncent la gloire au Très-Haut, la paix au monde; et la vérité, l'étoile de Jacob, si longtemps attendue, se lève sur ceux qui étaient assis dans les ombres de la mort.

Le voilà dans une étable de Bethléem, couché dans une crèche, enveloppé de langes comme les prophètes l'avaient annoncé ; le voilà, le descendant des rois de Juda, des grands prêtres et des patriarches ; le Rédempteur prédit dès l'origine du monde ; le Messie né de la Vierge : celui que figuraient les justes, la loi, les sacrifices ; le fils d'Abraham en qui toutes les nations devaient êtres bénies ! Bientôt il remplira la Judée de son nom et de ses miracles ; obscur, inconnu, il a fait ce que Socrate et ses disciples avaient essayé vainement : ils n'ont pu changer une seule ville de la Grèce, il a converti l'univers. Simple, sublime dans ses œuvres comme dans ses discours, il parle, il agit avec autorité, il marche, et tous ses pas sont des bienfaits. La vie dont il donne le modèle et le précepte est une vie toute divine. Il meurt par amour pour les hommes : d'autres avant lui étaient morts pour la patrie, pour l'amitié, pour la famille : seul, il est mort pour l'humanité. Il meurt, et par sa mort il réalise toutes les merveilles qu'il a prédites. Il avait promis à un pêcheur l'empire du monde, il avait annoncé à Jérusalem sa destruction ; Pierre règne encore aujourd'hui à Rome, la reine des cités : Jérusalem, autrefois la splendeur du monde, est renversée de fond en comble, et les Juifs sont errants et dispersés. Il a dit que, lorsqu'il serait sur la croix, il attirerait tout à lui ; et aussitôt après sa mort, le juif abandonne sa loi, le païen ses faux dieux, le philosophe ses vains systèmes ; tous lui élèvent des autels ; les plus grands génies de l'univers, depuis dix-huit cents ans, l'ont

adoré, et la philosophie du dernier siècle a été forcée de reconnaître en lui un Dieu : « Oui, si la vie et la mort de Socrate sont d'un sage, a dit l'incrédule, la vie et la mort de Jésus sont d'un Dieu ; » et si, dernièrement, la chute profonde d'un homme qui avait attaqué naguère l'indifférence de son siècle, a causé une espèce d'effroi dans cette société, il ne faut pas oublier l'anathème qu'il avait autrefois prononcé d'avance contre lui-même. Cet anathème, le voici : Pour renier Jésus expirant sur un bois infâme et pardonnant à ses bourreaux ; pour refuser de croire en lui, il faudrait n'être pas homme ; il faudrait être un je ne sais quoi monstrueux, un démon, plus qu'un démon, car si les démons ne sauraient aimer, ils croient du moins et ils tremblent : *Credunt et contremiscunt.* »

Les événements qui annonçaient la venue du Messie, comme ceux qui l'ont manifestée, font voir que le monde, pendant quatre mille ans, préparait l'enfantement d'un Dieu. Le Créateur des choses visibles et invisibles, le Tout-Puissant qui seul peut mettre en harmonie les prédictions et les événements, a donc autorisé Jésus-Christ par des signes visibles : les prophéties, les miracles, la conversion des nations, la dispersion des Juifs. Dieu nous dit par la voix de l'histoire, comme autrefois au Thabor : Celui-ci est mon fils bien-aimé, écoutez-le ! Oui, Mes Frères, écoutons-le, parce qu'il est la sagesse, l'intelligence de l'homme. Dieu fait tout par lui et pour lui, voilà pourquoi nous l'appelons la sagesse de Dieu. L'homme ne comprend rien que par lui et ne doit agir que pour lui, voilà pourquoi nous l'appelons la sagesse de l'homme. Tel est l'ordre que nous suivrons dans ce discours. Jésus-Christ, sagesse de Dieu, Jésus-Christ, sagesse de l'homme, manifeste la raison de Dieu et complète la raison de l'homme. Sans lui, il n'y a point de lien entre l'homme et Dieu ; sans lui, l'homme est une énigme pour l'homme. Quel sujet plus digne d'être offert à vos méditations !

O Jésus ! Verbe divin, raison, sagesse, beauté suprême, lumière de Dieu, des anges et des hommes, nous apportons au pied de vos autels le témoignage de notre croyance et l'holocauste de notre amour ! Venez nous montrer le chemin de la vie.

Et vous, Esprit Saint ! éclairez nos âmes, échauffez nos cœurs ! Nous vous le demandons par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

I. — Les apôtres, sortis de la Judée, avaient enseigné les nations au nom de Jésus-Christ et publié partout sa divinité, quand des esprits orgueilleux, renouvelant au sein de l'Église

chrétienne l'aveuglement des Juifs, osèrent attaquer le dogme de l'Incarnation. S. Jean vivait encore. Les évêques et les églises d'Asie invoquèrent le témoignage du disciple qui avait reposé sa tête sur la poitrine du Rédempteur : c'était vers la fin du premier siècle, car Dieu avait voulu conserver sur la terre le disciple bien-aimé comme un témoin de la divinité de son fils. S. Jean écrivit alors son évangile où il s'attacha surtout à développer le mystère de l'Incarnation. Un simple artisan fit entendre ces sublimes paroles que les philosophes platoniciens voulaient faire graver en lettres d'or sur la porte de toutes leurs écoles : « Au commencement était le Verbe, et le Verbe était en Dieu et le Verbe était Dieu : » paroles où l'on trouve l'unité de Dieu et la distinction des personnes qui sont en Dieu. Au commencement était le Verbe, voilà l'éternité du Verbe, le Verbe était en Dieu, voilà la distinction des personnes; le Verbe était Dieu, voilà l'unité de la nature divine.

Ne vous étonnez plus, Mes Frères, que cet évangile soit placé sur nos autels, et qu'au jour du baptême il soit là sur la tête de l'enfant que l'Église regénère en Jésus-Christ; ne vous étonnez pas de voir les peuples fléchir le genou à ces mots : *Et Verbum caro factum est et habitavit in nobis :* Le Verbe a été fait chair et il a habité parmi nous.

Qu'est-ce donc que le Verbe? me demanderez-vous.

Le Verbe, avant l'Incarnation, était dans le monde, et le monde ne le comprenait pas, mais son nom avait été conservé parmi les hommes. Tertullien dit formellement aux païens que les philosophes appelaient le Créateur de l'univers le Verbe, la parole, la raison. Platon, en parlant de la naissance du monde, a reconnu un Verbe, une idée, un modèle de ce que Dieu voulait faire, modèle réalisé dans la création. David avait entendu de la bouche de Dieu ces paroles adressées au Messie : Vous êtes mon fils, je vous ai engendré avant l'aurore. Quel est celui qui est élevé au plus haut des cieux par sa puissance et qui en descend continuellement, quel est son nom et le nom de son fils, si vous le savez?

Grâce à la foi chrétienne, nous savons que le Verbe est la seconde personne de la Trinité, un être subsistant, éternel, recevant toute l'essence, tout le caractère, toute la substance divine, parole intime qui exprime tout ce que Dieu est et tout ce qui est en lui, Dieu de Dieu, lumière de lumière, vrai Dieu de vrai Dieu, comme parle le symbole, figure de toute la gloire du Père, image de toute sa splendeur.

Le Verbe est produit de toute éternité par son Père, comme le rayon procède du soleil sans en être séparé. Considérez, dit le grand évêque de Meaux, ce rayon qui est comme le fils du

soleil ; il en sort sans le diminuer, sans s'en détacher, sans attendre le progrès du temps. Aussitôt que le soleil a été formé, sa splendeur est née et s'est répandue avec lui. Tous les rayons tiennent au soleil ; leur éclat ne s'en sépare jamais ; ainsi, toujours uni à son Père, le fils de Dieu en sort éternellement, et voir Dieu sans son fils c'est voir la lumière sans rayon et sans splendeur. Dieu a voulu faire une image plus vive encore de son éternelle génération, et, afin qu'elle nous fût plus connue, c'est en nous-mêmes qu'il l'a faite. Notre parole qui naît de notre pensée est une image de cette génération immatérielle révélée par l'Évangile. Le fils de Dieu est donc la parole de Dieu, non une parole étrangère, accidentelle, — Dieu ne connaît rien de semblable, — mais une parole qui est en lui, une personne subsistante, arrangeant toutes choses avec lui, la parole par laquelle un Dieu éternel et parfait se dit à lui-même tout ce qu'il est, enfante tout ce qu'il dit. Et ce Verbe, qui nous l'a manifesté? La création, la rédemption. Par lui, Dieu a tout créé ; par lui, Dieu a tout réparé ; c'est à ces deux caractères que vous allez reconnaître en lui la raison, la sagesse, l'intelligence de Dieu.

Tout a été fait par le Verbe, dit S. Jean, et rien de ce qui a été fait n'a été fait sans lui. Le Verbe a coordonné et disposé tous les ouvrages de Dieu. C'est lui qui a établi les mesures de la terre, qui a renfermé la mer en ses digues, qui commande à l'étoile du matin, qui montre à l'aurore le lieu d'où elle se lève ; il pénètre dans le sein des mers, il marche dans le fond de l'abîme ; c'est lui qui ouvre un passage aux torrents des nuées, qui trace les sillons de la foudre ; il dissipe en rosée les plus épais nuages ; il fait germer l'herbe dans la prairie. Quand Dieu pesait la force des vents et qu'il mesurait les eaux de l'abîme ; quand il donnait des lois à la pluie et qu'il marquait la route aux tempêtes, alors il contemplait le Verbe, il voyait la sagesse, il la renfermait en lui, il en sondait la profondeur. Levez les yeux en haut, considérez qui a créé les cieux, qui fait marcher dans un si bel ordre l'armée des étoiles, qui les appelle par leurs noms ; aucune ne lui est cachée, tant est grande la force, la puissance de sa parole ! C'est le Verbe qui a suspendu les astres au-dessus de nos têtes, qui leur a imprimé des lois dont ils ne s'écartent jamais, ces lois par lesquelles ils s'attirent sans se confondre. C'est encore le Verbe qui, selon Origène, est lumière à nos yeux, harmonie à nos oreilles ; il est le parfum des fleurs, la saveur des fruits. Tout ce qui brille dans le ciel, dit S. Augustin, tout ce qui vole dans les airs, tout ce qui respire sur la terre ; toutes les créatures, les anges, les hommes, sont

l'ouvrage de la sagesse, et le monde est l'image du Verbe comme le Verbe est lui-même l'image de Dieu. Le Verbe est donc partout en Dieu, dans l'homme comme dans le moindre atome de l'univers.

Dieu, s'entretenant avec son Verbe, avait vu que son œuvre était bonne; mais une main ennemie vint la défigurer. Tout nous atteste la chute des anges et de l'homme. Elle est le fond de l'histoire de tous les peuples, et partout subsistent les traces de cette profonde dégradation. Qui donc réparera ces ruines? C'est encore le Verbe dont nous venons d'admirer les merveilles dans l'œuvre de la création; il sera le réparateur de son œuvre altérée par la chute. Le désordre s'est introduit dans le monde moral, c'est dans le monde moral que la réparation aura lieu. La volupté et l'orgueil ont perdu l'humanité, l'humilité et la douleur vont la relever. Un enfant, une crèche, une croix, voilà le moyen employé par la sagesse divine pour effacer les traces de sa colère et combler par des prodiges d'amour l'intervalle qui, depuis la chute, existait entre l'homme et Dieu. Un Dieu fait chair sera le sacrement du salut des hommes. Le Verbe incarné va réparer le monde moral, comme le Verbe dans les splendeurs célestes a créé cet univers visible.

Quel mélange de grandeur et d'humilité! Les pleurs et les gémissements annoncent son entrée dans l'univers, une étable est sa demeure, une crèche son berceau! Mais Isaïe, plus de sept siècles auparavant, l'a vu paraître comme un faible arbrisseau, comme un vil rejeton sorti d'une terre aride, et il a demandé si c'était lui qui devait venir. Voyez-le faisant lever l'étoile qui annonce aux mages sa venue, recevant les adorations des Gentils, commençant ainsi la conversion du monde, jetant les fondements de ce royaume spirituel qui s'étend aujourd'hui dans tout l'univers. L'allégresse est parmi les humbles, la terreur parmi les forts. Hérode tremble devant le fils de Marie. Les anges se réjouissent, les démons s'étonnent; ils n'empêcheront pas l'œuvre de Dieu parce qu'ils ne sauraient la comprendre; leur intelligence ne pénètrera pas le secret du Verbe humilié. Si les démons avaient reconnu, dans Jésus-Christ, le Verbe divin, ils n'auraient pas, dit S. Paul, crucifié le Seigneur de la gloire. Jésus-Christ attire notre ennemi au combat en lui cachant sa divinité! Tu t'es élevé, ô Satan, tu t'es élevé contre Dieu de toute ta force, Dieu descendra contre toi armé seulement de faiblesse. Tu as voulu, dit un Père, être le Dieu de l'homme, un homme sera ton Dieu; tu as établi ton empire sur la terre en attachant les hommes à de faux honneurs, à des richesses mal assurées, pleines d'illusion;

les opprobres, la pauvreté, l'extrême misère détruiront ton empire de fond en comble.

Il ne faut pas oublier que Dieu ne rencontre pas seulement pour obstacle à l'œuvre de sa miséricorde la liberté de l'homme qu'il veut respecter, mais encore la perversité des anges déchus. Il a donc fallu, pour guérir l'orgueil de l'homme et tromper la haine des démons, cacher la grandeur et l'humilité d'un Dieu dans les abaissements de la crèche et l'ignominie de la croix.

L'humanité de Jésus-Christ a toujours été un scandale pour tous les esprits superbes, pour les Juifs, pour les païens, pour les philosophes. Elle a été le piège où s'est pris l'orgueil du démon. Adam une fois tombé, Satan triomphait. Il fallut un prodige plus grand que la création, il fallut la rédemption pour vaincre l'ennemi du genre humain. Satan avait cru que Dieu ne pouvait pas s'unir à une nature souillée. Satan n'avait sondé ni l'abîme de la justice de Dieu, ni l'abîme de sa bonté. La crèche et la croix le confondirent.

Continuons à suivre le développement de la sagesse de Dieu dans l'œuvre de la rédemption : Au commencement Dieu n'était que bon, dit Tertullien : *In principio Deus tantum bonus.* Dieu n'était connu d'abord que par sa sagesse et sa bonté. La crainte n'était nulle part. On n'entendait dans toute la création qu'un hymne de reconnaissance et d'amour. Satan et l'homme, entraîné par lui, creusèrent des abîmes de justice et de douleur; le ciel et la terre tremblèrent, la colère sembla remplacer l'amour. Il se fit, dit l'Apocalypse, un grand silence dans le ciel.

Hommes! songez au vide immense laissé tout à coup dans l'œuvre divine, quand les anges sortirent du séjour de la félicité et que l'archange demanda : Qui donc est semblable à Dieu? Hélas! ce vide Adam devait le remplir, Adam tombe à son tour. Voyez encore Adam et Ève chassés du paradis terrestre, et perdant l'immortalité et le bonheur. Les anges avaient cessé d'être purs devant Dieu. Songez à l'effroi de toutes les nations devant le Très-Haut; songez à ces cruelles expiations, à ces sacrifices humains qui ont épouvanté la terre, à ce sang qui crie qu'une offense terrible sépare l'homme de la Divinité. L'enfer et la mort sont entre l'homme et Dieu; l'homme tremble devant son créateur. Le peuple dans le désert craint de mourir en approchant de l'Éternel. Des douleurs inexprimables punissaient le péché sans pouvoir l'expier.

Comment effacer la terreur causée par la punition des anges rebelles, par le chérubin armé d'un glaive flamboyant, par les éclairs du Sinaï? Comment satisfaire la justice divine? Com-

ment rendre à l'homme l'humilité? Comment lui faire aimer les douleurs et la mort? Comment, au milieu d'un monde sillonné par la vengeance divine, rétablir l'amour entre l'homme et Dieu?

Au milieu des menaces portées contre le premier homme, au milieu de la foudre et des éclairs, le Verbe avait dit : *Ecce venio* : Voilà que je viens. Je viens pour satisfaire la justice dont Dieu lui-même subit la loi ; je viens lui rapporter une expiation plus grande que la faute, briser les chaînes du péché et vaincre la mort. Venez en effet, ô mon divin maître, raison, sagesse divine, venez, et à force de merveilles, et par une rédemption bien au-dessus de la création de l'homme, puisque l'homme d'abord fut créé du néant, et que maintenant il est créé par l'amour, venez rendre à l'homme l'amour, venez lui faire dire avec Tertullien : Dieu agit comme l'égal de l'homme afin que l'homme puisse agir comme l'égal de Dieu. Venez substituer une religion toute d'espérance aux sanglantes réparations de la peur, venez remplacer, par le sacrifice de l'agneau, les barbares immolations de l'homme.

Oui, le Verbe dans un enfant, dans un homme humilié, a voilé la majesté de Dieu et fait cesser sa colère : *Ecce agnus Dei*, voilà l'agneau de Dieu. Peuples, prosternez-vous ! le monde est réconcilié avec le ciel, l'épée du chérubin est brisée, les tonnerres de Sinaï ne se feront plus entendre ; Dieu n'est plus seulement le Dieu puissant, le Dieu terrible ; il est le Dieu enfant, le Dieu homme, le Dieu dont on peut approcher, le Dieu de miséricorde et d'amour.

La bonté désarme la justice, l'orgueil des démons est confondu. Tout est rétabli pour l'homme comme tout était au commencement. Au commencement Dieu n'était que bon : *In p incipio Deus tantum bonus.*

Otez-moi ces langes, cette crèche, cette chair, cette croix, disait l'impie Marcion, ils ne sont pas dignes de Dieu. Rien, répondait Tertullien, n'est si digne de Dieu que le salut de l'homme. Tous les Pères conviennent que Dieu ne s'est fait homme que pour faire l'homme Dieu : *Factus est Deus homo ut fieret homo Deus.* Chose admirable ! Merveille des merveilles ! O mystère ! Ce que disait Satan à l'homme pour le tenter : Vous serez comme des dieux, — c'est ce que Jésus-Christ a dit aux hommes : Vous êtes tous des dieux et les fils du Très-Haut : *Dii estis et filii Excelsi omnes.* Ne vous étonnez plus, Mes Frères, des premières paroles de l'ange aux bergers : Ne craignez pas, *nolite timere*, je vous annonce une grande joie : *Ecce evangelizo vobis gaudium magnum.* Le sujet de cette joie, c'est l'apparition nouvelle de la miséricorde : *Apparuit benignitas Dei ;* c'est l'union

rétablie entre la nature humaine et la nature divine, dans ce Verbe par qui Dieu a créé le monde, par qui Dieu a réparé le monde, par qui Dieu manifeste sa raison, sa sagesse, son intelligence.

Le Verbe est donc la raison de Dieu, la raison de tout ce qu'il a fait : *Ratio Dei et uniuscujusque rei*, comme parle S. Jérôme. Il nous reste à montrer comment il est la lumière, la raison de l'homme, puisque l'homme ne peut comprendre et agir que par lui. C'est ce que nous verrons dans la suite de ce discours.

II. — L'apôtre du Verbe, S. Jean, ne nous a pas seulement fait connaître que le Verbe était en Dieu : *Verbum erat apud Deum*, que tout a été fait par lui et que rien de ce qui a été fait n'a été fait sans lui ; il nous apprend encore ce que le Verbe est par rapport à l'homme dans ces paroles : « En lui était la vie, et la vie était la lumière des hommes ; et la lumière luit dans les ténèbres et les ténèbres ne l'ont point comprise. Le Verbe était la vraie lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde. »

Le Verbe est donc la lumière de l'homme comme il est la lumière de Dieu. Vous allez vous convaincre de cette vérité en considérant l'homme avant la chute, l'homme après la chute, l'homme sans Jésus-Christ, l'homme avec Jésus-Christ.

L'homme était dans le paradis terrestre en communication directe avec Dieu. Il se nourrissait du Verbe, la beauté suprême; il connaissait la vérité, sans l'aide d'aucune image corporelle.

Dieu, dit un Père, avait mis dans le premier homme une lumière divine par laquelle Adam le connaissait directement. Cette connaissance tenait le milieu entre la foi, notre lumière d'ici-bas, et la vision bienheureuse, dont nous jouirons dans le ciel. L'homme ne voyait pas Dieu face à face, mais il ne le voyait pas, ainsi que nous, à travers un miroir. Il connaissait alors son âme en elle-même et, au lieu que nous avons tant de peine à la trouver et que nous la confondons avec toutes les images que nos sens nous apportent, il la démêlait d'abord de tout ce qui n'était pas elle.

Aussi, S. Bernard dit que l'homme, en cet état, participait de la société des anges ; mais Adam, par sa chute, cessa de pouvoir contempler la vérité en elle-même ; il ne l'entrevit plus qu'à travers des figures. Le regard de sa raison fut obscurci; il perdit les yeux de l'esprit par lesquels il voyait son âme et les choses célestes, il cessa d'être en communication avec les natures spirituelles ; il ne vit plus que les créatures sensibles, et son corps, jusqu'alors l'image de son âme, devint un voile entre Dieu et lui.

Voilà comment, par le péché, tout changea pour l'homme. Il fut exclu de la demeure où il jouissait de la vue de Dieu, et jamais ses rapports avec Dieu n'auraient pu se rétablir si le Verbe divin, au moment de la chute, ne s'était offert pour lui en holocauste : *Agnus occisus est ab origine mundi.* Grâce à l'incarnation promise, le Verbe n'a pas cessé d'éclairer les intelligences et de conserver entre l'âme et Dieu ces relations mystérieuses, mais réelles, que nous appelons la raison et la conscience. Dites-moi, Mes chers auditeurs, comment, malgré la différence des mœurs, du langage, des hommes séparés par l'espace et par le temps, des hommes qui ne sont jamais vus ni concertés, ont-ils pu connaître les principes des sciences et des arts, les notions du juste et de l'injuste, les idées d'ordre et de beauté ? D'où vient cet accord ? Grâce à la lumière du soleil, nous découvrons les mêmes objets, les mêmes couleurs, les mêmes proportions. Qui produit ainsi sur les esprits le même effet que le soleil sur l'horizon ? Il existe donc un soleil de vérité, une raison commune à tous, une beauté universelle. Cette raison, cette beauté, cette lumière, cette vérité, c'est le Verbe, la lumière incréée, la parole de Dieu. La parole humaine est l'image de cette parole divine dont le soleil n'est que l'ombre, voilà pourquoi le Verbe s'appelle lumière, intelligence, vie divine, raison, parole, et de même que, sans le soleil, l'univers serait dans la nuit et dans la mort, ainsi sans le Verbe, la parole divine, l'âme et le ciel lui-même seraient sans vie et sans chaleur. C'est dans le Verbe que Dieu se voit, c'est dans le Verbe que nous nous voyons. Notre raison, le regard de notre âme, nous sert à contempler la vérité dans la raison de Dieu, la raison éternelle !

Mes Frères, vous êtes-vous rendu compte de cette lumière intérieure qui vient par fois éclairer vos esprits sur vos fautes, sur vos devoirs, sur vos rapports avec Dieu et avec les hommes ? Cette voix intime qui parle à vos cœurs, ces inspirations secrètes de votre raison et de votre conscience sont les illuminations du Verbe divin, la lumière de Dieu qui ne cesse de se communiquer à l'homme.

Indépendamment de ces illuminations intérieures, il y a toujours eu, dans l'univers, une révélation du Verbe directe, permanente, et les Patriarches et les Grands-Prêtres ont gardé ce dépôt sacré jusqu'à Jésus-Christ. Le genre humain a toujours eu sous les yeux le spectacle de cette tradition vivante qui a conservé et transmis l'unité de Dieu, la chute de l'homme, la promesse d'un Rédempteur. Aussi, grâce à la raison, à la conscience, à la foi, malgré la haine des méchants pour la vérité, son règne est établi désormais dans le monde

et rien ne saurait le renverser. Les efforts de l'impiété, les erreurs, les préjugés, tout passera ; la vérité, le Verbe demeurera toujours. « Une voix m'ordonne de crier, dit le prophète Isaïe: que dirai-je par mes cris? Tous les mortels ne sont que de l'herbe et leurs beauté ressemble à la fleur des champs. Le Seigneur a répandu un souffle brûlant, l'herbe de la prairie s'est desséchée, la fleur est tombée; oui, vraiment les peuples sont comme l'herbe de la prairie; l'herbe sèche, la fleur tombe, mais la parole de notre Dieu subsiste dans l'éternité. » Avant comme après l'incarnation, en deçà comme au delà de la croix, en tout temps comme en tout lieu, le Verbe a donc été la lumière qui a éclairé nos ténèbres. Il était dans le monde et le monde ne l'a point compris.

L'homme a reçu du Verbe non seulement toutes les idées, mais encore les inspirations et les secours dans l'ordre du salut. Imposons silence, dit le grand Pape S. Léon, à ceux qui osent murmurer contre la Providence divine et se plaindre du retard de la naissance du Sauveur, comme si les siècles écoulés n'avaient aucune part aux mystères accomplis dans les derniers jours. L'Incarnation du Verbe a produit les mêmes effets avant son accomplissment qu'après, et le plan du salut des hommes n'a été interrompu dans aucun temps.

Ainsi, l'incarnation du Verbe a sauvé non seulement les hommes venus après la naissance de Jésus-Christ, mais encore ceux qui l'avaient précédé. En vertu du sacrifice offert dès l'origine du monde, le Verbe n'a pas cessé de luire pour les hommes. Voilà pourquoi la religion de Jésus-Christ est la religion universelle. Elle ne comprend pas seulement tous les lieux, elle comprend tous les temps. Le Verbe n'a jamais manqué à aucun homme ni par ses illuminations ni par la grâce. Jésus-Christ était avant l'aurore, avant les collines, avant Abraham. Puisque les livres hébreux nous montrent, dès le temps d'Abraham, dit S. Augustin, des hommes fidèles à Dieu qui n'étaient ni de sa race, selon la chair, ni du peuple d'Israël, il s'est rencontré aussi, chez les autres nations, en divers temps, d'autres hommes semblables. Ainsi, ajoute le docteur incomparable, le salut attaché à cette religion, à laquelle seule le salut est promis, n'a jamais manqué à aucun homme digne de le recevoir, et quiconque en a été privé s'en était rendu indigne. L'infidèle a reçu des grâces suffisantes pour s'élever à la connaissance du Créateur, *accepit;* et, s'il en fait un bon usage, il recevra celles qui lui sont nécessaires pour connaître le Rédempteur, *accipiet.*

Aujourd'hui, même, les peuples qui ne connaissent pas l'Incarnation reçoivent, par l'union de la nature divine à la

nature humaine, toutes les grâces nécessaires pour arriver à la vérité et pour accomplir la loi du Verbe écrite dans leurs cœurs, loi d'après laquelle, selon S. Paul, tous les hommes seront jugés.

Sainte Église catholique, Jérusalem terrestre, gardienne du dépôt de la foi, de l'espérance et de l'amour, vous avez donc eu raison de foudroyer les novateurs qui voulaient borner la vérité et la miséricorde de Dieu, aveugles qui ne limitaient pas sa puissance et qui voulaient enchaîner sa bonté! Vous avez fait entendre contre eux ces belles paroles : Dieu veut sauver tous les hommes ; et vous répétez sans cesse, au moment du divin sacrifice, le cantique des anges : Gloire à Dieu au plus haut des cieux et paix aux hommes de bonne volonté sur la terre! Ainsi, Mes Frères, Dieu nous a aimés d'un amour éternel ; sa vérité comme sa miséricorde s'étend sur toute la terre. Jésus-Christ, le Verbe divin, est né pour tous les hommes dans une crèche, et il n'y aurait eu qu'un homme à sauver qu'il serait mort pour lui sur la croix. Dieu nous a commandé d'aimer tous les hommes comme nos frères parce qu'il les aime tous comme ses enfants. Il veut qu'aucun homme ne périsse, il veut que tous les hommes de bonne volonté soient sauvés.

Le Verbe, avant l'Incarnation, était dans la conscience, la raison ou la loi des peuples. Toutes les idées vraies conservées parmi les hommes étaient son ouvrage et leurs erreurs le fruit de leurs passions. L'intrepide Romain sacrifiait à la peur, et la Grèce honorait la chasteté de Xénocrate en se prosternant devant les autels de Vénus, preuve manifeste que la lumière du Verbe, la raison, ne cessait de luire au milieu des ténèbres du paganisme, et le cri de la conscience de se faire entendre au milieu du tumulte des sens. Le Verbe était donc la lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde.

Mais l'homme ne voulait pas comprendre, de peur d'être obligé de bien agir, et de là cet enseignement de crimes et de volupté qu'on appelait la religion païenne. Dans ce temps où l'abus de la force opprimait le sexe le plus faible, où l'oubli des premiers sentiments faisait exposer et délaisser l'enfance, où une moitié du genre humain était esclave de l'autre, ceux qui ne se faisaient pas des idoles de bois se faisaient des idoles de chair, et, comme l'a dit Tertullien, tout était Dieu, excepté Dieu lui-même. Quarante siècles s'étaient écoulés dans ces erreurs et dans ces folies, comme si Dieu eût voulu constater, par tant de crimes et par sa longue patience, le néant de la sagesse de l'homme et la vanité de ses pensées.

Les peuples avaient répandu les ténèbres sur les obligations

morales qu'ils ne voulaient pas accomplir. Voilà comment ils conservèrent la vérité sur quelques points et comme ils l'altérèrent sur tant d'autres. Mais ils n'ont jamais cessé de s'entendre sur toutes les vérités que n'obscurcissaient pas les passions.

Dieu était connu, adoré dans la Judée, mais, fiers d'être le peuple choisi et méprisant les autres, les Juifs avaient si peu d'idée du remède aux deux grandes plaies du genre humain, la volupté et l'orgueil, que leurs descendants, encore fidèles à leurs traditions, attendent un Messie guerrier et conquérant, comme si Jésus-Christ n'avait pas réalisé toutes les prophéties par la conquête des cœurs et des intelligences. Un petit nombre seulement d'hommes de désirs, parmi eux, savaient découvrir le Messie dans les sacrifices et sous la lettre de la loi.

Voilà l'état du monde avant la venue de Jésus-Christ, le Verbe incarné. Le Verbe était le soleil des esprits, mais le soleil derrière les nuages. Tout ce qu'on voyait de lumière dans l'univers venait de lui ; mais les passions allaient toujours voilant la vérité, et la nuit dans laquelle il est né à Bethléem est l'image de cette nuit profonde où se trouvait enseveli le genre humain. Enfin, le Verbe paraît. A la présence de ce soleil moral, toutes les vérités sortent de l'ombre et reprennent leur éclat. Le Verbe paraît et il achève la révélation faite aux patriarches et à Moïse ; il apprend à distinguer partout l'erreur de la vérité; il sépare de nouveau la lumière des ténèbres. Le Verbe paraît, le monde se trouble, le règne du mal est ébranlé; ce qu'il y a en nous de divin éprouve le besoin de briser sa chaîne et de recouvrer sa liberté. Le Verbe paraît, le sang des victimes devenu inutile cesse de couler. Les autels des faux dieux s'ébranlent, les idoles tombent, les temples consacrés aux passions sont changés en maisons de prières, et le culte en esprit et en vérité s'établit successivement dans l'univers. Ce divin soleil continue maintenant son cours, il éclaire successivement le monde. Des extrémités de l'aurore, il s'abaisse aux bornes du couchant. Rien ne se dérobe à la chaleur de ses rayons; son éclat se répand dans toute la terre, et ce qui s'est passé autrefois parmi les nations païennes, avant Jésus-Christ, se reproduit, aujourd'hui, parmi les nations livrées encore à l'idolâtrie. Mais le premier rayon de lumière pour les peuples est parti visiblement de la crèche où repose le Verbe incarné.

Nous venons de montrer ce qu'était le monde avant Jésus-Christ, ce qu'il a été depuis; voyons maintenant, Mes Frères, ce que devient la raison de ceux qui, au milieu des lumières du Christianisme, ne croient pas au Verbe incarné!

Aussitôt que Jésus-Christ cesse d'être, pour nous, la raison de Dieu et la raison de l'homme, la révélation disparaît, le monde spirituel s'évanouit. Plus de religion transmise avec la vie et conservée, pendant quarante siècles, par les patriarches et les grands-prêtres, et depuis dix-huit cents par les successeurs de Pierre; plus de lien entre les générations, plus de traditions, plus de connaissance de Dieu et de l'âme, plus de règle du juste et de l'injuste, plus de Verbe en Dieu ni dans l'homme, plus de raison divine et de raison humaine. Dieu semble indifférent à nos pensées, à notre vie. Les tombeaux ne doivent plus se rouvrir. Plus de passé ni d'avenir; tout finit avec nous. Il faut que je le dise à ceux qui m'écoutent, pour qu'ils sondent la profondeur de l'abîme où tombent tant d'infortunés. Il faut qu'ils sachent, afin de nous aider, nous ministres de Jésus-Christ, à prévenir ce fléau, comment la mort entre dans les âmes et le suicide dans la société. Nier Jésus-Christ, le Verbe incarné, c'est détruire le lien entre Dieu et l'homme, parce qu'il n'y a plus de religion possible si Jésus-Christ n'est pas le Verbe. Si Jésus-Christ n'est pas le Verbe, Dieu n'a jamais parlé à l'homme, puisque la loi naturelle et la loi mosaïque n'ont servi qu'à l'annoncer. Si Dieu n'a pas parlé à l'homme, il ne lui parlera jamais. Si la parole de Dieu, la vérité, n'a pas été entendue par l'homme, l'amour de Dieu, le Saint-Esprit, n'est pas descendu sur la terre; la lumière et l'amour n'existent pas, et le monde est cet enfer sur les portes duquel le poète écrivait: Laissez toute espérance, vous qui entrez. Voilà comment ceux qui se retranchent de la société humaine par le suicide, ont déjà cessé de faire partie de la société divine par l'incrédulité. Nous avons connu de ces hommes livrés au doute parce qu'ils ne savaient pas que Dieu eût parlé à l'homme et que son amour fût descendu parmi nous. Des angoisses inexprimables déchiraient leurs cœurs; ils pleuraient, en voyant ceux qu'ils aimaient, et, dont ils croyaient devoir être à jamais séparés par la mort, et vingt fois ils ont voulu mettre fin à leur existence pour échapper au supplice de croire au néant. Mais, dès qu'ils ont connu Jésus-Christ, le monde spirituel s'est recomposé à leurs regards; ils ont vu que Dieu n'avait cessé de parler, depuis la chute, intérieurement à tous les hommes, extérieurement aux patriarches, aux grands-prêtres, aux apôtres; que depuis soixante siècles sa parole n'a pas cessé de briller dans le monde; qu'une même lumière paraît partout et que Jésus-Christ nous la montre dans sa plénitude. Ils ont vu que les temps qui ont précédé Jésus-Christ sont destinés à l'annoncer, les temps où il est venu à le recevoir, les temps qui l'ont suivi à le glorifier.

Oui, mon Dieu, vous avez parlé aux hommes du haut du ciel: *Locutus es cum eis de cœlo*, *Domine*. Votre parole s'est faite chair, et votre Verbe incarné est le dénouement de toutes les difficultés: *Solutio totius difficultatis Christus*.

Tout se tient, tout se lie, grâce à Jésus-Christ. Il n'y a pas un fait qu'il n'explique. Otez Jésus-Christ de l'univers, et l'histoire n'a plus de centre ni d'unité. S'il disparaissait tout à coup, le chaos qui a été détruit par la parole se reverrait de nouveau; les ombres de la mort se répandraient de toutes parts; la nature de Dieu, sa puissance, sa justice, sa bonté redeviendraient des ténèbres et des énigmes; la raison de Dieu, la raison de l'homme seraient effacées de la terre, et la nuit se referait sur le monde.

Réjouissez-vous donc, Mes chers auditeurs, la vérité est descendue du ciel sur la terre; les voiles répandus sur la destinée humaine sont levés; l'homme sait que la douleur et l'humilité réparent le mal fait par la volupté et l'orgueil; que de ces deux passions des sens et de l'esprit sortent les ténèbres, les doutes, les répugnances contre la vérité, lesquels dominent l'intelligence et l'entraînent loin du Verbe. L'homme sait que son âme est plus grande que l'univers, puisqu'elle est faite pour Dieu. La lumière est descendue des collines éternelles et s'est rendue visible dans les souffrances, dans les humiliations et dans la mort; elle éclaire toutes les âmes droites, tous les cœurs purs.

Fils d'Adam, relève maintenant tes espérances, reconnais ta nature en Jésus-Christ, et vois le rang qu'elle tient dans les ouvrages de Dieu! Hommes, ne vous méprisez plus vous-mêmes, le Fils de Dieu s'est fait homme; femmes, ne méprisez plus votre sort, le Fils de Dieu est né d'une femme.

Maximes du monde, disparaissez! souffrances, pauvreté, misère, vous n'êtes plus un mal; gloire, puissance, richesses, vous n'êtes plus un bien, la mort n'est plus la mort, elle est le commencement de la vie. Toutes les notions des choses, jusqu'alors incompréhensibles dans la langue du monde, sont maintenant rétablies; tout est changé, les idées, les noms même des biens et des maux, par les souffrances et les anéantissements d'un Dieu. De quoi se plaindraient ceux qui souffrent, ceux qui pleurent, quand Jésus-Christ crée un monde spirituel où ils peuvent être au premier rang, où leurs misères même servent à les introduire? A la vue de tout ce que le Verbe incarné a fait pour relever notre nature et réparer ses ruines, comment ne pas s'écrier avec l'Église: « Heureuse faute qui nous a valu un tel rédempteur »?

Mortels, ne dites plus: Que suis-je aux yeux du Dieu

immense, infini? Dieu n'a pas parlé à l'homme, il ne s'occupe pas de moi, la nature divine n'est pas accessible à la nature humaine, la crainte a fait les dieux, et l'homme, jeté au hasard sur la terre, est le misérable jouet du ciel qui n'a fait, en le créant, que donner une âme à la douleur.

Ce langage est un blasphème. La parole de Dieu s'est faite chair, elle a habité parmi nous: *Et Verbum caro factum est et habitavit in nobis.* La nature divine est tellement unie à la nature humaine, que nous pouvons dire aujourd'hui : Un Dieu est homme, un homme est Dieu, tout est rétabli comme tout était au commencement. La justice et la vérité que nous ne pouvions contempler de l'œil de l'âme, nous les voyons maintenant, de l'œil du corps, dans l'humanité déifiée.

Allons donc porter aux pieds de Jésus-Christ l'hommage de notre raison. Le mystère d'un homme-Dieu est toute la religion, toute la philosophie. Jésus-Christ nous a dit: Je suis la voie, la vérité, la vie. La vérité n'est pas seulement une lumière sur les objets créés, une opinion, une doctrine, une œuvre de l'esprit humain; la vérité est une loi vivante, immuable, éternelle: elle est la justice, l'essence même de Dieu, elle est le Verbe divin. Partout où elle nous apparaît, nous devons l'aimer et la défendre jusqu'à mourir pour elle, puisqu'elle a voulu mourir pour nous. C'est la vérité qui nous jugera au dernier jour. Il faut l'aimer ou la haïr; l'indifférence n'est ni permise ni possible; elle est un outrage pour la vérité, puisque la vérité doit régner sur nous malgré les intérêts et les passions. Ceux qui la conserveront fidèlement ici-bas auront, seuls, la vie éternelle.

Et comment refuser nos cœurs à tant d'amour? Comment refuser d'entrer dans la voie qui nous est tracée par le Verbe, raison de Dieu, raison de l'homme; le Verbe qui a tout créé, tout réparé, le Verbe, notre sagesse et notre lumière dans le temps, notre gloire et notre bonheur dans l'éternité?

Ainsi soit-il!

JÉSUS-CHRIST VÉRITÉ[1]

Verbum caro factum est et habitavit in nobis, plenum... veritatis.

Le Verbe s'est fait chair et a habité parmi nous avec la plénitude de la vérité. (Joann., I, 1.)

Il y a longtemps que l'on a dit dans le monde que le suprême besoin de l'homme c'est la vérité. Et, en effet, quel est le premier, le suprême besoin de tous les êtres, sinon la vie? Et pour l'être intelligent, qu'est-ce que la vie, sinon la vérité?

Mais qu'importe à l'homme de savoir que la vérité est sa vie, s'il ne sait où la vérité habite et à quelle puissance il la doit demander? Le plus utile et le plus nécessaire des livres serait donc naturellement celui qui nous ferait l'histoire de la vérité. Ce livre existe. C'est la Vérité elle-même qui l'a dicté, ou plutôt c'est elle qui l'a écrit par une main d'homme. Elle nous y révèle son origine, sa nature, son action, tous ses rapports avec les intelligences : ce livre est ouvert au genre humain tout entier depuis dix-huit siècles. C'est l'Évangile.

Écoutez l'apôtre bien-aimé du Christ, S. Jean. Au commencement était le Verbe et le Verbe était Dieu ; voilà la Vérité avec son origine. Rien devant elle, elle-même devant toutes choses. Elle était au commencement : *In principio ;* voilà la Vérité à sa source. C'est le Verbe, c'est cette parole infinie par laquelle Dieu se révèle à lui-même tout ce qu'il est. *Erat apud Deum;* voilà la Vérité dans son sanctuaire éternel, c'est le sein de Dieu même où elle habite, à peu près comme habite dans notre intelligence notre pensée, à peu près comme réside dans notre esprit ce Verbe créé, cette parole intérieure par laquelle il se dit à lui-même: j'existe, je pense. Raison de tout ce qui est, toute chose est faite par elle : *Omnia per ipsum facta sunt;* voilà l'action de la vérité, voilà ses rapports avec les intelligences. Elle est leur vie, parce qu'elle est leur lumière. Que le soleil s'éteigne dans le firmament, et la vie se retire de tous les points du monde des corps. Que le Verbe enchaîne dans le sein de son père sa lumière créatrice, et la vie abandonne, avec l'être, le monde des esprits : *In ipso vita erat et vita erat lux hominum.*

In mundo erat; il se communiqua à l'homme, au moment même qu'il l'appela à l'existence, et cette communication intime

1. Par M. l'abbé de Place, curé archiprêtre de Notre-Dame de Paris.

eût été éternelle, si le péché ne fût venu brusquement rompre la chaîne. Alors commença, dans l'esprit de l'homme, la grande lutte des ombres et de la lumière, de l'erreur et du vrai. Ainsi que les peuples voisins du pôle ne voient arriver à eux que les rayons affaiblis du jour, ainsi l'homme, tombé par la chute originelle aux dernières limites du monde des intelligences, ne reçut plus du Verbe que quelques lueurs perdues au milieu des vastes ténèbres de son esprit. Ces vives lumières qui l'éclairaient sur ses rapports avec Dieu s'obscurcirent tout à coup. La vérité, dans ce qu'elle a de plus noble, sembla s'éloigner de son intelligence. Elle ne lui apparut plus que comme apparaissent les vagues souvenirs du passé, comme apparaissent à l'œil les objets noyés dans les vapeurs d'un horizon lointain. Fatigué de la poursuivre dans les hautes régions de la pensée, l'homme alors ne chercha plus la vérité que dans les objets terrestres qui l'environnaient. Il oublia les rapports qui l'unissent au Créateur. Ses pensées, courbées désormais vers la terre, s'enfermèrent dans ce cercle de rapports sensibles qui lient la nature humaine à la nature matérielle. De là ce grossier sensualisme qui, depuis la chute, domine partout l'intelligence de l'humanité.

Cependant la Vérité n'abandonna pas l'homme sans ressource. Le Verbe, prenant en pitié cette nature tombée, se rapprocha d'elle. Il parla aux patriarches, et sa parole, transmise par les pères aux enfants, puis emportée, dans leurs migrations diverses, par les familles qui séparément allèrent peupler le globe, sa parole forma cette grande tradition du genre humain, où les vérités fondamentales subsistèrent toujours dans leur unité au milieu des innombrables altérations de l'erreur. A la révélation que reçurent d'en haut les patriarches, succéda la révélation faite à Moïse. Un peuple fut créé pour en conserver exclusivement le dépôt, et dans ce peuple privilégié, le Verbe ne cessa d'être présent aux hommes et de leur parler par le ministère non interrompu des prophètes. Enfin, les voies providentielles se développant peu à peu avec les siècles, arriva pour le genre humain la pleine révélation de la vérité. Le Verbe parut lui-même. Il sortit du sein de son Père, comme la pensée de l'homme sort de l'intelligence, sans la quitter, pour se produire par la parole. Sans altérer sa nature, il se rendit sensible dans une nature semblable à la nôtre, à peu près encore comme la pensée, sans cesser d'être aussi pure, aussi spirituelle que l'intelligence qui la produit, s'incarne dans les signes, se revêt de la parole comme d'un corps. Voilà en peu de mots l'histoire de la Vérité : c'est l'histoire de Jésus-Christ.

Voulez-vous connaître maintenant quel besoin l'homme avait

de cette pleine révélation de la vérité, telle qu'elle s'est accomplie, il y a dix-huit siècles, par le mystère de l'Incarnation divine? Il suffit d'un rapide coup d'œil sur le monde ancien.

Lorsque Jésus-Christ parut, l'erreur, cette souveraine de l'homme déchu, était arrivé à ses derniers développements. Le peuple juif excepté, tous les peuples adoraient leurs passions dans d'impures idoles. Les vérités fondamentales restaient encore dans les esprits et dans les traditions universelles. Mais les erreurs les plus grossières en altéraient l'unité, en même temps que leur pureté était souillée par les pratiques d'un culte dont rien n'égalait l'infamie, que l'absurdité. L'idée de Dieu et de ses propres attributs, la nécessité du culte et du sacrifice, le dogme de la vie future, toutes les croyances essentielles, en un mot, formaient toujours le fond de la religion publique. Mais hideusement défigurées par les passions, ces croyances n'en laissèrent pas moins l'intelligence humaine à une nuit profonde. Dominé par les sens et ne vivant plus que par eux, l'homme avait partout transporté la religion du Créateur aux créatures sensibles. C'est là le caractère saillant de l'idolâtrie; elle n'a jamais été autre chose que l'adoration de la puissance matérielle et sensible. Sous toutes les formes où elle se soit révélée, partout où les hommes rencontrèrent une force qui étonnait les sens par son activité ou son énergie, en dehors, au dedans d'eux-mêmes, depuis la force invisible qui gouverne et vivifie la nature, jusqu'à cette force mystérieuse des penchants humains, là les hommes imaginèrent la présence d'un Dieu et ils élevèrent des autels. En un mot, l'idolâtrie, qui n'est autre chose que le sensualisme divinisé par la corruption de l'homme, était le culte unique des peuples. Et, chose remarquable, les mêmes causes produisant toujours les mêmes effets, l'idolâtrie, sauf les symboles extérieurs qui la réalisaient aux sens dans les sociétés païennes, est encore la religion unique de toutes les sociétés qui ont abjuré le christianisme de nos jours. Le sensualisme ou le culte de la puissance sensible, sous toutes ses formes, n'est-il pas le culte unique de quiconque a rompu avec les croyances chrétiennes?

La philosophie, qui dans tous les temps eut la prétention de faire aux hommes leur religion, loin de corriger l'égarement du peuple, ne fit qu'éloigner davantage les hommes de la vérité. Les sages de l'antiquité n'ont pas proclamé une seule vérité qui ne leur soit venue de la tradition. Il ne leur appartient en propre d'autre mérite que celui d'avoir dénaturé toutes les vérités primitives par leurs rêves, toutes les fois qu'ils ne les renversèrent point par les sophismes du doute. Ce n'est pas que l'intelligence ait manqué dans les écoles de la philosophie

païenne. Mais les sages ne surent faire usage de leur raison que dans la recherche des lois du monde matériel, dans l'étude du monde moral, ou ils n'allèrent pas plus loin que le scepticisme, ou ils ne firent que tourner sans fin dans le cercle de l'erreur.

Les sciences morales, les seules, à proprement parler, qui soient à la hauteur de la dignité humaine, les sciences morales se résolvent toutes en ces deux questions fondamentales : Qu'est-ce que Dieu ? Qu'est-ce que l'homme ? Quel est le philosophe de l'antiquité qui ait seulement entrevu la solution de ce double problème ? Quelques-uns se font de l'existence de Dieu un doute insoluble et disent avec Diogène : S'il y a des dieux je n'en sais rien ; je sais seulement qu'il serait bon qu'il y en eût un. Les autres reconnaissent l'existence de Dieu, mais quel Dieu que celui de ces sages ! Panthéistes, fatalistes, indifférents, les uns l'asservissent au destin, et voilà un Dieu sans liberté ; les autres l'excluent du gouvernement du monde, et voilà un Dieu sans providence, également insensible et au vice qu'il ne saurait punir et à la vertu qu'il laisse sans récompense. D'autres en font l'âme universelle du monde, et voilà un Dieu absorbant en soi tous les êtres et assujetti à toutes les imperfections des créatures. Leurs idées sur l'homme ne sont pas moins déraisonnables, c'est encore l'erreur chez tous et, à peu d'exceptions près, l'erreur en tout. Quelle est la nature de l'homme ? Tantôt la philosophie ne voit en lui que les organes et tantôt que l'intelligence. C'est-à dire qu'incapable de se tenir à ce point fatal où est la vérité, elle ne fait que rouler d'une extrémité à l'autre, tantôt dégradant l'homme jusqu'à l'instinct de la brute, tantôt l'exaltant jusqu'à la perfection de la raison divine. Quel est l'état de l'humanité ? Les philosophes n'ont pu en reconnaître que la dégradation. Et aussi bien, l'être humain est si visiblement en ruines, toutes les traditions parlent si clairement d'une chute première, qu'il est impossible à l'homme d'ignorer sa propre misère. Mais cette déchéance, quelle en fut la cause ? Pourquoi cette contradiction de nos penchants ? Pourquoi ces orages du cœur humain où grondent éternellement les passions, comme les flots sur une grève battue de la tempête ? A tout cela, la raison humaine n'avait point de réponse. Quelques philosophes entrevirent vaguement la cause de ce déréglement de notre être. Le grand nombre s'arrêtèrent au fait et conclurent que le désordre était l'état naturel de l'homme. Heureux encore quand ils n'en faisaient pas une loi de notre nature et, par là même, la justification de tous les crimes ! Quelle est la fin de l'homme et sa destinée ? Il y a dans l'homme des désirs toujours renais-

sants. Où est l'aliment qui doit rassassier ces désirs? Il y a dans le cœur humain un mouvement éternel vers je ne sais quel idéal infini toujours poursuivi et qui toujours fuit et échappe. Où est le terme et le repos? Où est ce bien dont la possession fera dire à l'homme : c'est assez...? Les sages ont imaginé théories sur théories. S. Augustin compte cent vingt-cinq systèmes sur le bonheur, lesquels, pressés, serrés, se résolvent en ces deux mots : orgueil et sensualisme. Placer la fin de l'homme dans lui-même, lui dire : veux-tu être heureux, vis de tes sens ou de ta raison,... la philosophie n'est point allée au delà. Que dire du dogme de la vie future et de l'immortalité de l'âme? Avant le christianisme, comme ensuite en dehors du christianisme, aucun sage n'a jamais prouvé et surtout n'a jamais expliqué le dogme d'un avenir éternel. Il y a longtemps qu'on reproche à Socrate d'avoir douté de la vie future, au moment où elle allait commencer pour lui. Les autres sages n'ont pas été plus fermes dans leur foi à l'avenir. La tradition avait beau leur parler de l'éternité de cet avenir, la nature avait beau leur crier au fond du cœur : tu ne mourras point; ... le raisonnement obscurcissait la lumière de la tradition et du sentiment. Ebranlée par le doute, l'immortalité restait stérile pour enchaîner le vice et animer à la vertu. Ce n'était plus qu'un problème sublime, qui attristait la vie, laissait la mort sans consolations, désespérait la vertu par le doute de la récompense et encourageait le crime par l'espérance d'une impunité éternelle. Parmi ces incertitudes de la philosophie sur la nature, l'état et la destinée de l'homme, quel pouvait être la doctrine des devoirs? Je ne parle point du vice essentiel de la morale, qui a été l'absence de l'autorité pour définir et de la puissance pour sanctionner les préceptes du bien et du mal. Je remarque seulement que les vérités les plus nécessaires à l'homme lui ont été autant de secrets qu'elle a ignorés. Toutes les vertus qui se lient à quelque nécessité, à quelque intérêt matériel de l'homme ou de la société, la patience, la tempérance, la justice, elle en a parlé, et encore pour base elle ne sut leur donner que l'orgueil. A son école, l'homme ne s'éleva jamais à la vertu que par le raffinement du vice. Mais quel est le sage qui ait dit à l'homme : sois humble de cœur ; aime ton semblable comme toi-même...? L'humilité, la charité, l'humanité ne datent que du berceau de Jésus-Christ. Ces mots qui font si fortement vibrer le cœur humain, ces mots qui enfantent tous les jours des saints et des héros, éléments étrangers dans la langue humaine, il a fallu que l'idée en vînt du ciel sur la terre, et ils n'ont eu un sens complet que le jour où il a été dit : *Et Verbum caro factum est.* Je ne pousserai pas plus

loin ces détails. J'ajouterai seulement que les plus raisonnables des philosophes comprirent que le commencement de la science, c'était de reconnaître l'impuissance de l'homme à réaliser en lui la vérité par ses propres forces. Platon proclame dans plusieurs endroits de ses livres la nécessité d'un enseignement divin, et avant lui, aux extrémités de l'orient, Confucius rendait le même hommage à la même nécessité. Ainsi les deux plus nobles représentants de la raison humaine, dans deux mondes étrangers l'un à l'autre, s'accordent à confesser que le plus légitime usage de l'intelligence, c'est de reconnaître qu'elle a besoin d'être enseignée d'en haut. Ces deux témoignages suffisaient pour prouver la nécessité de la foi surnaturelle.

Tel était l'état du monde sous l'empire de toutes les erreurs, lorsque la Vérité descendit des cieux et que Jésus-Christ, le Verbe fait homme, apparut sur la terre pour enseigner le genre humain.

Or l'enseignement du genre humain demandait certaines conditions dans le maître qui venait l'instruire. Il fallait un enseignement infaillible, un enseignement pratique, un enseignement universel, un enseignement efficace, un enseignement immuable : infaillible pour subjuguer l'esprit de l'homme, pratique pour régler son cœur, universel, parce que le genre humain avait besoin d'être instruit ; efficace, parce qu'il y avait des obstacles invicibles dans les passions ; immuable, parce qu'il devait s'adresser à l'humanité qui dans tous les siècles apporte sur la terre les mêmes besoins. Tels sont aussi les caractères de l'enseignement de Jésus-Christ.

Enseignement infaillible. C'est un Dieu qui enseigne : *Et Verbum caro factum est.* — Ses leçons excluent donc toute possibilité d'erreur. C'est la vérité elle-même dans sa plénitude : *Vidimus eum plenum veritatis.*

Et voilà ce qui distingue l'enseignement de Jésus-Christ de l'enseignement des philosophes. Quelle que soit d'ailleurs la force ou l'élévation de leur génie, ils restent sujets à l'erreur, et parce que les limites de la raison humaine ne leur permettent de saisir de la vérité que quelques rapports, et parce que les passions de leur cœur les aveuglent sur les vérités même accessibles à leur raison. De là ces contradictions, ces incertitudes, ces paradoxes bizarres ou extravagants qui trahissent à chaque page de leurs livres la faiblesse de leur intelligence. De là, par une conséquence fatale, le défaut d'autorité qui fait déchoir leur enseignement jusqu'au rang de simples opinions, sans qu'il puisse jamais s'élever à la hauteur d'une loi obligatoire pour la raison.

Il n'en est pas ainsi des leçons de Jésus-Christ. Ce Maître divin, dès son apparition dans le monde, se présente aux hommes avec la plus haute et la plus dominante autorité qui puisse exister. Quel autre maître que Jésus-Christ peut appuyer sa mission par des titres aussi évidents et aussi décisifs? Ces titres, c'est cette longue succession de prophètes qui l'ont annoncé. Ces titres, c'est un peuple entier créé, conservé pour lui, dont toute la religion a été de l'attendre, dont toute la vie a été de le préparer, et qui prouve sa divinité par cela seul qu'il la méconnaît. Ces titres, c'est l'accord merveilleux de sa vie et des oracles qui, plusieurs siècles auparavant, en ont prophétisé les circonstances. Ces titres, c'est son caractère personnel, ce sont ses vertus, ce sont ses prodiges où tout est vraiment divin; leur éclat, ils se font à la face du soleil et devant le peuple entier; leur grandeur, ils renversent toutes les lois de la nature; leur motif, ils se rattachent tous à une pensée de miséricorde et, par eux, c'est la charité qui conduit à la vérité; le mode même de leur accomplissement, Jésus-Christ les opère en son propre nom, par une vertu qui lui est propre, par une puissance dont le principe est en lui-même. Aussi voyez comment, fort de ces preuves irrésistibles de sa mission divine, Jésus-Christ se présente au genre humain. Il diffère son avènement pendant de longs siècles, pour convaincre les hommes de la faiblesse de leur raison. Il attend que l'erreur ait épuisé toutes les formes et soit arrivée à ses derniers développements, pour mieux faire sentir aux hommes, par la profondeur de leur chute, la nécessité d'un remède divin. Il vient dans le siècle qui porta le plus loin, dans le monde ancien, toutes les gloires de la civilisation et de la pensée, afin qu'il ne fût pas dit que son Évangile se soit répandu à la faveur de l'ignorance et de la barbarie des peuples. Il choisit pour théâtre de ses leçons et de sa naissance la Judée. Il veut naître d'un peuple en dehors de tous les peuples, d'un peuple emprisonné dans son territoire par sa constitution, et défendu en quelque sorte contre les lumières et la civilisation des sociétés étrangères. Et cela afin qu'il demeure établi qu'il ne doit rien à la sagesse païenne et qu'il a tiré de son propre fond sa doctrine comme ses miracles. Il se place dans la condition de l'artisan qui vit du travail de ses mains, pour qu'il demeure démontré que sa doctrine n'est pas le fruit de l'étude et le travail de ses réflexions, mais qu'elle est l'expression de la vérité infinie qui habite en lui-même. Puis, au temps marqué par sa Providence, il paraît au milieu des peuples. Ce n'est pas le lieu de vous énumérer en détail de quels titres de divinité il appuie sa mission. Ce sera l'objet d'un autre discours. Fort de ces preuves

irrésistibles de sa mission divine, il enseigne, comme avant lui nul n'avait enseigné. Il ne dispute point, il ne déclame point : deux vices inséparables de tout enseignement humain, il parle avec autorité : *Tanquam potestatem habens.* Il instruit avec la conscience visible de son empire sur l'intelligence. Il enseigne comme il a créé, par une parole de commandement. Il domine, il subjugue, par la profession solennelle de son infaillibilité. Jamais, dans l'Évangile, vous ne surprendrez sur ses lèvres un de ces mots par lesquels l'orgueil de la philosophie trahit malgré elle son incertitude. Jamais il n'a dit : je crois, il me semble. Il affirme avec une assurance divine : cela est, en vérité, je vous le dis ; le ciel passera, mes paroles ne passeront point. Qui osait, avant lui, faire entendre un tel langage ? Il y a plus : ce que jamais n'avait même osé rêver la vanité des philosophes, il se pose devant le genre humain non pas comme l'organe de la vérité, mais comme la vérité elle-même. Avant Jésus-Christ, les sages ne se sont pas fait faute d'affirmer dans leurs écoles qu'ils avaient trouvé la vérité : mais lui il va plus loin, il dit : La vérité c'est moi : *Ego sum veritas.* Ce mot est vraiment d'un Dieu. Méditez-le, Mes Frères, vous verrez que, pour l'expliquer, il faut ou descendre au-dessous ou aller au delà de l'homme. Il faut dire que c'est le langage d'une intelligence en délire, ou il faut tomber aux genoux de celui qui l'a prononcé et lui dire : vous êtes le seul Maître de l'homme, car vous êtes Dieu.

Et ce qu'il y a d'admirable, c'est que ce caractère d'autorité, qui n'est autre chose que l'assurance de la vérité infaillible, Jésus-Christ l'a transmis avec son enseignement à son sacerdoce. Voyez, en effet, le sacerdoce catholique. L'avez-vous jamais vu douter ou de la divinité de sa mission, ou de la vérité de ses leçons ? n'est-elle pas son privilège exclusif au sein du catholicisme ? Que trouvez-vous dans les temples des cultes étrangers comme dans leurs écoles ? Des moralistes qui dissertent, des philosophes qui disputent. Mais quel est celui d'entre eux qui ose prétendre à l'infaillibilité ? La souveraineté de la raison, que tous ils proclament, est une base qui manque et manquera toujours pour soutenir la puissance dominatrice de leur parole. Chez eux commander serait une contradiction, en vertu de leur principe même. L'autorité, de leur part, serait un attentat contre l'intelligence humaine. Le prêtre catholique, au contraire, parle toujours avecla conscience qu'il ne saurait errer.Chez lui, le doute serait un crime. Pour lui, hésiter ou craindre, ce serait trahir la vérité de sa conscience. Aussi voyez comment nous vous parlons, avec le sentiment intime, profond, de notre puissance. Sur nos lèvres, comme sur celles du Maître

qui nous a envoyés, vous ne surprendrez jamais un peut-être. Comme lui, nous disons : cela est ; le ciel passera, ma parole jamais. Nous ne disputons pas, nous ne prions pas, nous ne demandons pas grâce pour la vérité que nous prêchons dans cette chaire. Ou plutôt nous prions souvent, mais c'est pour vous, nous demandons grâce, mais c'est à vous-mêmes pour vous-mêmes. Nous vous conjurons, non pas de vouloir bien honorer la vérité, car elle n'a pas besoin de vos hommages, mais de n'être pas assez ennemis de vous-mêmes pour vous engager contre elle dans une lutte où vous péririez éternellement. Voilà notre seule prière. Du reste, quels que soient nos auditeurs, l'opinion les eût-elle placés au-dessus du génie, nous les dominons de toute la hauteur d'une mission divine. Et parler autrement ce ne serait point modestie de notre part, ce serait lâcheté, ce serait trahison sacrilège de notre ministère, ce serait abdiquer tous nos droits à votre attention et outrager par la plus sanglante des injures toutes les prérogatives de la vérité.

En second lieu, l'enseignement de Jésus-Christ est un enseignement pratique. Le vice des leçons humaines, c'est qu'elles sont abstraites, spéculatives et, dès lors, stériles. Les sages, dans leurs écoles et dans leurs livres, ne s'abaissent qu'à l'intelligence, qu'ils amusent par la subtilité de leurs raisonnements ou la nouveauté de leurs théories. Oh ! que Jésus-Christ enseigne plus utilement ! Il connaît à fond la plaie de l'humanité : les philosophes enseignent par des paroles, Jésus-Christ enseigne par des œuvres. Les philosophes font des livres, Jésus-Christ donne de grands exemples. Comment la vérité s'était-elle obscurcie, éteinte dans le genre humain ? Était-ce vraiment par les sophismes de la raison ? N'était-ce pas plutôt par l'aveuglement des passions ? Ce qui enchaînait l'homme aux plus monstrueuses erreurs, n'était-ce pas ce grossier sensualisme qui était devenu le vice unique des individus et des sociétés ? C'est donc cette grande erreur de la volonté humaine et non de l'intelligence que Jésus-Christ attaque d'abord. C'est elle qu'il combat par ses sacrifices, en attendant qu'il la combatte par ses discours. Dès son entrée dans le monde, il embrasse volontairement la pauvreté, l'humilité, les souffrances, et abat ainsi aux pieds de son berceau les trois tyrans qui enchaînaient l'homme à la vie matérielle : la cupidité, le plaisir, l'ambition. Il ne fait que de naître, et déjà il a donné plus de leçons au monde et de plus efficaces que n'en donnera jamais la philosophie. Il a appris aux hommes que la seule voie qui conduit à la vérité, et par la vérité à la vie, au bonheur, c'est de sortir de soi-même, de se renier, de se haïr et de se crucifier. Ainsi

à l'école de ce nouveau docteur, la condition de la science, c'est le sacrifice, le moyen de comprendre ses leçons, c'est le détachement du cœur. Et pour persuader l'une ou l'autre, il l'appuie de la sanction d'un exemple divin, le premier il en donne l'exemple. Or quelle force de clarté et de persuasion tout ensemble l'enseignement du devoir n'emprunte-t-il pas de ses œuvres?

C'est une chose incroyable que Jésus-Christ qui possède la plénitude de la science n'ait pas ouvert la bouche pour révéler à l'homme un seul secret du monde matériel. Parcourez l'Évangile, vous n'y trouverez pas un mot qui ne se rapporte au monde surnaturel, au monde de l'éternité. Aimer Dieu sur toutes choses, aimer son prochain comme soi-même, pardonner les injures, soulager les pauvres, prier, veiller sur ses désirs, réprimer ses passions, aimer l'humilité et la croix; tout ce qu'il y a de pratique dans la vie morale, tout ce qui tend à enlever l'homme à ses penchants pour l'unir à Dieu, tout ce qui peut faire des hommes vertueux pour en faire ensuite des heureux, voilà le but exclusif de l'enseignement de Jésus-Christ. Et ce qu'il y a d'admirable, c'est que l'enseignement du Sauveur est non seulement pratique par la nature des préceptes qu'il révèle, mais encore par le mode dont il instruit l'homme.

Et voilà, Mes Frères, nous ne saurions trop le redire, le seul, le véritable christianisme, c'est le christianisme pratique. De nos jours on a imaginé je ne sais quelle religion nouvelle dont les disciples croient avoir tout fait pour Dieu et pour la conscience quand ils ont proclamé bien haut leur admiration et leur sympathie pour la beauté de l'idée chrétienne; c'est leur langage. En vérité, ils se font une étrange illusion, s'ils croient être catholiques.

Non, non, tout ce système profane de sentiments, de rêveries, d'idées vagues et sans consistance, folles inventions de l'imagination des doctes, ce n'est plus la religion que Jésus-Christ nous a faite. Aussi bien ce n'était pas la peine de faire tant de frais pour doter le monde de ce romantisme religieux, qui, après tout, n'est que la déification des passions que Jésus-Christ est venu détruire. Quand il a versé son sang jusqu'à la dernière goutte, il s'est proposé un autre but: c'est d'apprendre à l'homme à se combattre et à se vaincre. Voilà la vraie religion: elle est la chose du monde la plus positive, car elle est tout entière dans les sacrifices et dans les vertus. Mais, permettez-moi de vous le demander, Mes Frères, est-ce bien là votre religion? Vous êtes venus écouter la parole sainte dans ce temple, et nous rendons un hommage public à votre

zèle, mais de cet enseignement de nos chaires sacrées quel a été le fruit pratique? Quel est le sacrifice que vous avez fait à la conscience et à Dieu? Quelle est la passion que vous avez combattue? Quel est le défaut que vous avez réformé? Nous avons parlé de la prière et de la grande loi des intelligences. Avez-vous prié? Nous avons parlé de l'institution divine du sacrement de pénitence et du pardon. Avez-vous rompu ce charme fatal que le respect humain ou de coupables attraits, ou une honteuse indifférence ont mis sur votre conscience? O Dieu! à quoi donc nous réservez-vous? O Dieu, quel est donc le fruit de nos peines? Ou plutôt, pourquoi parler de nous? Quelle est donc la puissance de votre enseignement et le fruit de votre rédemption qui vous a coûté si cher? Hélas! les oreilles sont fermées, le cœur n'est pas ébranlé; la curiosité de l'esprit est éveillée, la conscience dort et cependant les années s'envolent, la mort approche, l'éternité s'avance. L'année qui s'ouvre va clore la série du monde pour plusieurs de ceux qui m'écoutent. O Dieu! donnez vous-mêmes la force et la vertu à votre parole et faites triompher mieux votre enseignement en les sauvant d'eux-mêmes par les sacrifices, en les illuminant par votre grâce, et ne laissez ni votre prédication sans fruit ni notre ministère sans conquête.

En troisième lieu, l'enseignement de Jésus-Christ est un enseignement universel. Les sages ne s'adressent guère qu'à un petit nombre d'intelligences privilégiées. Ils ont des leçons pour les hautes classes de la société, ils n'en ont pas pour les petits, pour les pauvres, pour le peuple, en un mot. C'est à Jésus-Christ qu'il appartient d'être le Docteur de tous, comme il est le Créateur de tous. Il sait que la vérité est le besoin de tous les hommes, celui des ignorants comme des savants. Aussi, comme dans l'ordre de la nature tous peuvent se nourrir du pain matériel qui est l'aliment du corps, tous peuvent boire l'eau des fleuves, de même, dans l'ordre de la grâce, Jésus-Christ a voulu que tous pussent rassasier la faim de leur âme avec le pain de la divine verité, et que tous pussent étancher la soif de leur intelligence aux eaux de la vie éternelle. La vérité dans le christianisme est mise à la portée de tous et elle est annoncée à tous. Comme le soleil qui verse ses feux sur les arbres de nos montagnes a aussi un rayon qui vivifie pour les plantes obscures des vallées, Jésus-Christ a des lumières et pour les esprits élevés et pour les plus humbles.

Aussi voyez, dans sa vie mortelle, quels ont été ses disciples privilégiés: Les petits. Le caractère de sa mission à été d'évangéliser les pauvres: *Pauperes evangelizantur*. Ils ont été l'objet constant de ses préférences, il a vécu parmi eux et comme

l'un d'eux, il a enseigné parmi eux, il s'est choisi des apôtres, des successeurs parmi eux. C'est par eux que l'Évangile est arrivé aux puissants et aux grands selon le monde. Et voilà la gloire de l'Église catholique, comme la gloire de Jésus-Christ même: c'est d'être l'institutrice des pauvres.

Je sais qu'on en a fait un sujet de reproches. Qu'on vienne maintenant nous reprocher que notre parole n'a point de prise sur les savants et les puissants du monde, et qu'elle ne rallie que les pauvres! Ah! c'est là notre gloire. C'est la ressemblance la plus honorable de notre ministère avec le ministère de notre Maître. C'est la preuve la plus victorieuse de la divinité de notre mission. Si elle est divine, elle doit être pour tout le genre humain, puisque le genre humain tout entier a besoin de la vérité. Le genre humain, qu'est-ce donc, sinon la classe innombrable des malheureux et des pauvres? C'est le caractère le plus noble du sacerdoce catholique. C'est la preuve de désintéressement de son zèle. Lui reprocher ses travaux et ses succès parmi les pauvres, c'est lui reprocher de ne travailler ni pour l'intérêt ni pour la gloire.

Quels étaient les disciples de Socrate et de Platon? Les ignorants étaient-ils appelés, admis seulement dans leur académie? Qu'ont fait tous ces sages si fameux pour l'éducation morale des classes populaires? Les besoins religieux du peuple ne les préoccupèrent jamais. Ils eussent cru avilir la vérité rien que de songer à la faire arriver jusqu'à ces régions inférieures.

Chez nous, catholiques, au contraire, aucune intelligence n'est délaissée. Partout où la foi nous montre une âme rachetée du sang de notre Dieu, le zèle nous montre en même temps des droits sacrés à la sainte lumière de la vérité. Aussi qu'on me nomme une seule classe d'hommes déshéritée de l'enseignement sacerdotal. Le sacerdoce a des leçons pour l'enfance La légèreté de l'âge et la faiblesse de ces intelligences ne les excluent pas de la grande école chrétienne. Le sacerdoce a des leçons pour les conditions les plus obscures de la société; il va porter l'Évangile, avec bien plus de zèle encore que dans les palais du riche, dans l'atelier de l'artisan, et dans les chaumières de l'habitant des campagnes. Le sacerdoce a des leçons pour les criminels flétris par la loi. Le châtiment mérité par un crime peut bien ôter aux coupables leurs droits à l'honneur du citoyen, leur fortune, leur liberté, leur vie. Dans la doctrine catholique, il est reconnu qu'il y a un droit qu'aucune puissance ne saurait leur ravir, dont aucun crime ne saurait les déshériter, le droit imprescriptible à la connaissance de la vérité. Les prisons elles-mêmes ont beau élever leurs murs entre le criminel et la société, elles n'ont point de

barrières pour la parole du sacerdoce. Le coupable serait sur les degrés mêmes de l'échafaud, que l'Église catholique aurait encore, avec une parole de pardon, une dernière parole de vérité évangélique à lui faire entendre sous le glaive de la loi et en face de l'éternité.

Il y a plus : l'enseignement de Jésus-Christ dans son sacerdoce ne s'arrête point à une cité, à un sol, à ce qu'on nomme la patrie. Il est plus que national, car il est catholique ; il lui faut le monde tout entier. Et c'est là une chose inouïe. Dans l'antiquité les philosophes enfermaient en quelque sorte la vérité comme une captive dans leurs écoles. Il ne leur vint jamais à la pensée de l'aller propager de contrée en contrée, de peuple en peuple. Le sacerdoce païen de l'Orient faisait de sa doctrine un mystère dont le secret n'était connu que des seuls initiés.

Ne sait-on pas que Socrate recommandait à ses disciples de cacher aux profanes les secrets de sa doctrine ? Jamais ces hommes ne comprirent que la vérité méritait d'être annoncée à tous et au prix des travaux, des sacrifices, de la vie même de ses apôtres. En un mot, comme la vérité, le zèle n'appartient qu'à l'école de Jésus-Christ. C'est lui qui a créé l'apostolat. C'est lui qui par ce seul mot : *Ite et docete omnes gentes*, a allumé dans le cœur de son Église ce feu sacré du zèle qui ne saurait mourir. C'est lui qui, en se dévouant à la mort pour tous, afin que tous arrivassent à la connaissance de la vérité, a inspiré ce dévouement du sacerdoce pour les âmes. Voyez comme, depuis la mission de Jésus-Christ sur la terre, la vérité a trouvé d'intrépides apôtres ! Ç'a été peu de lui rendre hommage par la soumission de l'intelligence ; ç'a été peu de lui faire le plus grand sacrifice que puisse faire un cœur d'homme, de lui tout immoler, intérêts, passions, la vie et tout cela parmi les supplices dont la seule pensée fait frémir. C'est un besoin pour le sacerdoce de lui soumettre les intelligences et d'étendre son empire. Le sacerdoce catholique est nécessairement conquérant. Voyez comme il travaille sans cesse à multiplier les saintes victoires de la vérité. Savez-vous un peuple à qui il ne soit allé porter l'Évangile ? Me nommeriez-vous une nation si barbare dont la grossièreté ait effrayé sa patience, dont la férocité ait découragé ses efforts ? Montrez-moi sur le globe des plages si lointaines, un climat si dévorant où il ne soit allé, en bénissant le ciel, acheter, au prix de toutes les privations et de tous les périls, le double bonheur de gagner une âme à la vérité et de mourir pour la vérite ! Et sous vos yeux, de notre France, chaque année, combien de missionnaires ne s'élancent-ils pas à travers l'océan ou aux rivages de

l'Inde ou à ceux de l'Amérique, pour y maintenir ou y étendre les conquêtes de l'Évangile! Mais que fais je! Pourquoi vous parler du zèle qui cherche au loin des conquêtes? Pouvons-nous oublier que ce zèle est un devoir aussi pour nous, et que nous aussi nous cherchons des âmes? O Dieu, quelle consolation pour notre ministère, si une seule se laisse toucher à notre parole bénie et fécondée par votre grâce! O Dieu! quel doux dédommagement de nos peines, si la vérité que nous prêchons parvient à se soumettre dans cet auditoire des intelligences rebelles qui la méconnaissaient, et surtout quelques-uns de ceux qui la repoussent! Mais, dût le Seigneur nous refuser ce triomphe qui n'a de prix à nos yeux que parce qu'il est le triomphe de son Évangile, nous n'en continuerons pas moins de vous faire entendre sa parole, car depuis que Jésus-Christ est venu l'enseigner, telle est la puissance de la vérité que le seul honneur de faire quelque chose pour elle a de quoi payer tous les efforts et récompenser tous les travaux, même lorsqu'après les efforts on n'attend pas le triomphe, même lorsqu'au bout du travail on n'aperçoit pas le succès.

Enfin le dernier caractère de l'enseignement de Jésus-Christ c'est la puissance. Lorsque les philosophes ont rencontré la vérité, ils n'ont pas fait autre chose pour elle que de l'appuyer par leurs raisonnements. Entre leurs mains, la vérité n'exerce jamais aucun empire sur la conscience. Socrate a dit de belles choses, sans doute, sur la vérité. Combien d'âmes a-t-il arrachées au vice? Platon a parlé éloquemment de la vie future, des récompenses de la vertu, des châtiments du crime. A-t-il remué une seule conscience, à commencer par la sienne peut-être? Parmi nous, ces prétendus sages qui veulent se passer du christianisme et nous faire une morale de leur invention, disent aussi de très belles choses sur les devoirs. Car, à l'exception de leurs folies, il n'y pas une idée morale qu'ils n'aient dérobée à l'Évangile qu'ils calomnient. Mais que peuvent-ils sur les intelligences? Et en sauraient-ils compter une seule qu'ils aient convaincue? Ils ne sauraient se persuader à eux-mêmes leurs maximes; comment les persuaderaient-ils aux autres? La gloire de Jésus-Christ c'est de dominer tout à la fois l'intelligence et le cœur de l'homme, de captiver l'une par la foi, l'autre par la charité. Jésus-Christ est le seul Maître qui demande sans détours des sacrifices et qui donne la force d'accomplir tout ce qu'il demande. Voyez, il a dit: heureux les pauvres d'esprit! des millions d'hommes l'ont cru et ils ont quitté les richesses du siècle pour acheter, au prix de tous les sacrifices, cette nouvelle béatitude de l'indigence volontaire. Il a dit: voulez-vous être mon disciple? portez votre croix; et

on a vu, et on voit encore des hommes abjurer toutes leurs idées, placer le bonheur dans le crucifiement des sens et se faire une félicité de la souffrance. Il a dit : le premier commandement, c'est d'aimer Dieu de tout son cœur, de toute son âme, de toutes ses forces ; et Dieu, jusque-là étranger dans le monde, inconnu et repoussé du genre humain, a obtenu de l'homme les sacrifices les plus héroïques, l'amour le plus généreux qui puisse être. Aimez votre prochain comme vous-même ; et les hommes l'ont cru, et on a vu les ennemis se pardonner de mutuelles injures, et les autres jeter leur or dans le sein de leurs frères indigents. Il n'y a pas dans l'Évangile un seul précepte moral qui n'ait été accompli dans l'Église par des milliers d'hommes et dans toute sa perfection, depuis le dévouement de la vierge chrétienne, au lit des malades ou dans les austérités du cloître, jusqu'au devouement du martyr sur les échafauds. Cette puissance de grâce ne cesse de vivre dans l'enseignement de Jésus-Christ. Elle appartient à l'Église catholique qui continue cet enseignement, et avec la même force, après dix-huit siècles, qu'au jour même de sa naissance. Ce caractère est si visible que la haine ne cesse de nous en faire un reproche. Le catholicisme a tellement hérité de cet empire de la parole de Jésus-Christ qu'on ne cesse de l'accuser de troubler les consciences.

Il y a plus ; observez autour de vous et vous verrez que le sacerdoce catholique est le seul redouté et le seul persécuté sur la terre. Qui s'inquiète de l'enseignement des autres cultes, quels qu'ils puissent être ? Qui redoute leur empire sur la raison ou sur la conscience humaine ? Qui songe à les enchaîner dans leur enseignement religieux ? L'enseignement catholique est le seul qui éveille les susceptibilités ou les haines des souverainetés indifférentes ou irréligieuses, le seul qui soit entravé par la politique, le seul qui rencontre des exceptions au droit commun et qui ait un privilège de servitude et d'oppression là où pour les autres enseignements, quelquefois les plus immoraux et les plus impies, il y a tolérance et liberté et souvent même protection. C'est là un fait éclatant comme la lumière et qui se présente partout à l'observateur, dans la société européenne et dans les sociétés de l'Asie. Et même, Mes Frères, si vous voulez jeter un coup d'œil sur votre propre cœur, quelle est la parole d'homme qui vous a remué avec le plus de passion ? La parole d'un prêtre catholique. Ailleurs, on a pu ébranler votre imagination, remuer votre sensibilité, émouvoir toutes vos passions ; mais votre conscience où a-t-elle été remuée, si ce n'est au pied de cette tribune sainte et par l'enseignement sacerdotal ? Où donc, si ce n'est là, avez-vous

senti les terreurs de l'autre vie? Où avez-vous entendu s'éveiller tout à coup une voix qui dormait jusque-là dans votre cœur et qui vous reprochait vos faiblesses, vos passions, toute votre vie? Où avez-vous éprouvé plus de remords? Où vous êtes-vous senti plus pressé d'en finir avec le péché et de revenir à Dieu? N'est-ce pas cette puissance de notre parole qui vous fait même déserter nos temples de peur d'y être saisi malgré vous par des résolutions que vous redoutez? N'est-ce pas cette toute-puissance de notre parole qui fait que le monde voudrait nous imposer silence sur certaines vérité dans la crainte d'être subjugué malgré lui par les vérités qu'il repousse? Quel est donc cet enseignement qui se conserve toujours dans sa force première? Quel est-cet enseignement qui a subjugué le monde païen et l'a ramené de l'erreur à la vérité, et qui subjugue un monde, de nouveau païen au milieu du Christianisme, et le maintient dans la vérité malgré toutes ses erreurs? N'est-ce pas évidemment un enseignement surhumain l'enseignement de la vérité elle-même, qui se révèle aux hommes dans leur nature pour les élever jusqu'à soi et les fixer à jamais sous son immuable empire?

Tel est toutefois l'enseignement que la philosophie de notre siècle voudrait arracher, sous prétexte qu'il n'est plus à la hauteur des esprits et qu'il faut quelque chose de plus au genre humain en progrès. Aux hommes qui tiennent un tel langage je dirai :

Vous parlez de progrès ; mais est-ce que les besoins religieux de l'humanité ne sont pas les mêmes dans notre siècle que dans les siècles qui ont précédé? Pourquoi donc la religion des ancêtres ne serait-elle pas la religion des enfants? Ne ririez-vous pas de l'insensé qui voudrait inventer une autre lumière, ou un autre système d'organisation et de vie, sous prétexte que le soleil et la vie d'un siècle qui marche ne doit pas être le soleil ni la vie des siècles passés? Est-ce une moins risible folie de demander pour les mêmes intelligences un nouvel Évangile, une nouvelle vérité?

Vous parlez de progrès; mais que prétendez-vous substituer au catholicisme? Croyez-vous que ce sont vos rêveries qui remplaceront dans les esprits, dans les cœurs surtout, l'Évangile de Jésus-Christ? Croyez-vous que c'est à cette prétendue religion de la nature que les hommes iront demander des vertus, ou dans je ne sais quelle poésie sentimentale qu'ils iront chercher des consolations? Que pouvez-vous imaginer, en fait de devoirs, qui, à moins d'être une absurdité, ne se trouve déjà dans l'Évangile? Et on vous défie d'inventer une seule idée de morale que vous n'ayez trouvée dans l'enseignement

de Jésus-Christ et de l'Église. En fait de devoirs et de vertus, vous ne pouvez rien réclamer en propre que des erreurs et des folies.

Vous parlez de progrès; mais vous-mêmes, êtes-vous en progrès? Étudiez donc la langue et l'âge de vos doctrines. Croyez-vous, par hasard, qu'il en est une seule qui soit aussi jeune que vous et d'aussi fraîche date dans la vie? Embrassez tel système religieux qu'il vous plaira, vous ne ferez que vous traîner sur les vestiges effacés de quelque erreur. Vous êtes panthéiste, mais vous n'êtes que le disciple des Brahmes de l'Inde. Des milliers d'années avant vous, on avait dit dans les écoles de l'Asie que le monde n'est qu'un vaste système d'apparence sous lesquelles se manifeste l'âme universelle. Vous êtes rationalistes et vous dites que les idées forment toute votre religion: vous ne faites qu'emprunter à Platon ces quelques lueurs de la vérité qu'il dérobe lui-même à la révélation mosaïque. Vous vous faites des croyances avec les croyances de tous les peuples et un symbole avec les symboles de diverses religions, prenant de chacune quelques lambeaux pour vous composer je ne sais quel système religieux qui, au fond, est l'adoration de vos pensées et l'idolâtrie de votre intelligence: vous ne faites que réveiller de ses cendres l'éclectisme des rêveurs d'Alexandrie enseveli depuis quinze siècles dans le tombeau de l'histoire. Vous prétendez vous en tenir au sentiment religieux, et vous laissez toutes les croyances et tous les devoirs des cultes divers comme autant de formes arbitraires et indifférentes de la même idée: vous ne faites que vous mettre à la suite d'un sophiste, courtisan de ce Julien qui, avec tous vos systèmes, n'a réussi qu'à s'immortaliser par le ridicule. Vous vous retranchez peut-être dans le scepticisme et c'est là, au fond, la religion de tous les hommes éclairés qui, dans leur orgueil, repoussent l'Évangile; mais assurément vous ne prétendez pas avoir créé le doute. De nombreuses écoles en Grèce, en Italie, dans l'Inde, partout où il y a eu de la philosophie et des philosophes, viennent réclamer le privilège de vous avoir devancés dans cette absurdité. Des milliers de sophistes vous contestent la priorité de ce crime et l'invention de cette folie. Tournez-vous où il vous plaira, rêvez et rêvez encore: on vous défie d'imaginer une forme quelconque de religion qui ne soit un souvenir rajeuni ou dérobé à quelque intelligence en délire. Ainsi voilà la condition nécessaire de ces hommes à progrès, qui ne veulent pas de l'immobilité catholique, comme ils disent. Ils marchent, mais c'est en arrière, ils courent, si vous voulez, mais c'est vers le passé. Il y a chez eux mouvement, mais c'est le mouvement de la roue qui tourne sur elle-même. Leur progrès

s'accomplit dans un cercle mille fois parcouru avant eux Qu'ils s'agitent tant qu'ils voudront ; l'erreur a ses limites ; ils n'iront pas au delà. Il me semble qu'après cela ces hommes devraient moins prendre en pitié le catholicisme.

Vous parlez de progrès ; à la bonne heure, parlez de progrès dans les sciences physiques. La nature est infinie dans ses limites, et l'observation de la science n'en épuisera jamais les phénomènes. Parlez de progrès dans l'industrie. Les rapports des êtres matériels, les combinaisons des lois physiques du mouvement sont innombrables. Vous aurez beau découvrir, toujours il vous restera à tenter des découvertes nouvelles. Mais il n'en est pas ainsi du monde moral et surnaturel. Dieu qui a livré le monde materiel aux investigations de la science, s'est réservé la révélation de la vérité religieuse. Le seul progrès possible, c'est de sortir de vous-mêmes, de votre orgueil, de vos passions, de vos petits préjugés, de vos misérables raisonnements et d'aller à Jésus-Christ, le Maître unique des intelligences. Avant lui et sans lui, les hommes avaient mille fois entrepris de gravir par leurs propres forces cette haute montagne au sommet de laquelle habite la vérité. A quoi servirent leurs efforts ? Tous ils roulèrent de précipice en précipice, au-dessous du point d'où ils étaient partis. Le Verbe a eu pitié d'eux et du genre humain. Il est descendu du ciel. Il a saisi l'humanité déchue, il l'a enlevée de la terre avec lui, d'un vol il l'a déposée toute palpitante dans l'obscurité divine de la montagne, dans le vestibule du temple de la vérité, et il lui a dit : adore ton Dieu sous le voile et parmi les nuages ; tu le posséderas dans la gloire pendant une éternité. Croyez-moi, ô sages, ni plus haut ni plus loin ! Plus haut, c'est la foudre, et plus loin, c'est l'abîme.

Vous parlez de progrès ; eh bien ! je vous offre le plus beau, le plus magnifique des progrès. Non pas celui qui se fait par l'esprit ; mais celui qui se fait par le cœur. Il n'y a point de progrès dans les vérités. La raison en est simple, c'est que l'Évangile, c'est l'infini révélé, et l'infini est nécessairement immobile. En deça et au delà, il n'y a que le néant. Mais dans l'Évangile il y a progrès et progrès toujours nouveau pour la perfection morale. Toujours un sacrifice à accomplir, toujours une passion à vaincre, toujours des vertus à acquérir. Voilà le progrès que nous prêchent les apôtres. Témoin S. Paul qui nous dit qu'oubliant toujours ce qui est derrière lui il s'élance tous les jours en avant vers l'idéal de la perfection évangélique. Voilà le progrès que nous prêche Jésus-Christ lorsqu'il a dit : soyez parfait comme votre Père céleste est parfait. Voilà le progrès vraiment catholique, le seul qui fasse le bonheur de la

société comme il fait la perfection de l'individu ; le seul qui ne soit pas une chimère, mais un devoir. En dehors de ce progrès, jamais il n'y aura autre chose que des déceptions, des erreurs et la ruine de tous les devoirs de l'homme et de toutes ses espérances.

Laissez, Mes Frères, les hommes qui se disent sages, et dont toute la sagesse n'est que folie, s'évanouir dans les rêves de leur intelligence. Pour vous, enfants de l'Église catholique, sachez comprendre le mystère de la sagesse divine lequel, selon la parole de l'apôtre, est caché dans la foi, et demeure impénétrable aux princes de ce siècle. Attachez-vous à l'enseignement de la vérité éternelle qui est Jésus-Christ : Jésus-Christ est toujours vivant dans l'Église. Honorez-le par la soumission de vos esprits et surtout par les œuvres d'une vie vraiment chrétienne. C'est la seule voie de la lumière, de la vertu, de la paix ici-bas, là-haut de la félicité éternelle.

Pour nous, après avoir prêté le faible et indigne organe de notre parole à l'auguste vérité, que nous reste-t-il que de lui offrir en terminant nos vœux et nos prières?

Donc, les yeux tournés vers le ciel, et le cœur élevé vers le trône du Verbe incarné, nous lui disons :

Verbe éternel, lumière suprême des intelligences, de qui descend avec la vérité toute grâce et toute bénédiction, bénissez le pontife qui a daigné encourager de sa présence notre parole et couvrir notre faiblesse de son autorité. Conservez-le longtemps à son troupeau bien-aimé pour son bonheur et son salut; à cette illustre église pour en faire revivre les gloires et la foi catholique qu'il honore de ses vertus et défend par son zèle.

Bénissez avec le pontife le sacerdoce qui partage ses travaux et ses sollicitudes. Prêtre éternel, soyez toujours avec ces prêtres selon votre cœur. Couronnez, à la fin de cette vie, et leurs vertus, et leur ministère, leurs vertus par la vénération, et leur ministère par la sanctification des peuples.

Bénissez avec le sacerdoce les fidèles de cette assemblée chrétienne et qu'aucun de ceux qui la composent ne sorte de ce temple sans avoir reçu de vous quelque grâce signalée. A ceux qui honorent votre sainte religion par leurs œuvres, donnez la grâce qui assure et qui achève la vertu. A ceux qui hésitent entre vous et leur propre cœur, donnez la grâce qui domine les âmes et les enchaîne à votre amour. A ceux que des préjugés ou des passions funestes éloignent d'une religion qui leur donnerait tant de bonheur pour prix de légers sacrifices, la grâce qui éclaire, la grâce qui touche, la grâce qui

convertit. Enfin, à tous, ô mon Dieu, donnez une grâce qui fasse le bonheur du présent et qui assure aussi le bonheur de l'avenir éternel. Ainsi soit-il.

JÉSUS-CHRIST BESOIN DE L'ÊTRE HUMAIN [1]

Ego veni ut vitam habeant et abundantius habeant.

Je suis venu pour qu'ils aient la vie, et qu'ils la possèdent sans mesure. (Joann., X, 10.)

Telle a été, Mes Frères, la mission de Jésus-Christ, et qui ne la bénirait? Le premier besoin de notre âme, n'est-ce pas la vie? Et que voulons-nous par ces aspirations ardentes de nos désirs, sinon la développer en nous et l'étendre, s'il se peut, sans mesure? Et c'est avec raison, sans doute. Pourquoi n'aimerions-nous pas la vie et quel charme pourrions-nous trouver dans la mort?

Mais notre malheur est de chercher la vie où elle n'est pas, et de la méconnaître ou de la dédaigner où elle est. Fascinés que nous sommes par les apparences, nous nous imaginons que son royaume est ici-bas. Il nous semble qu'il n'y a rien de si vivant que ce monde où nous rencontrons partout le bruit, le mouvement et l'action, et nous l'identifions tellement avec la vie que, dans notre langage, y entrer, c'est vivre, et le quitter, c'est mourir. Mais nous nous trompons certes. La source de la vie véritable est ailleurs. Son royaume est plus haut, c'est le ciel, c'est Dieu même. Ici-bas les âmes n'habitent que parmi les tombeaux et dans la région des morts.

Cependant, Mes Frères, la vie a daigné descendre en nous; elle s'est manifestée dans une nature semblable à la nôtre; les hommes l'ont vue qui venait à eux pour s'unir leurs âmes et les échauffer de sa chaleur et les remplir de sa plénitude. La vie, c'est Jésus-Christ : *Ego sum vita.* Mais qui connaît Jésus-Christ? Qui en sent le besoin? Qui l'appelle ou qui va chercher auprès de lui ce que du ciel il est venu apporter aux hommes? Le siècle présent, et c'est son crime, ne veut plus de Jésus-Christ. On l'a relégué dans le domaine du passé; on met sa gloire à se séparer de lui et à n'avoir rien de commun

1. Par M. l'abbé de Place, curé archiprêtre de Notre-Dame de Paris.

avec lui. Toutefois, s'il est la vie, que reste-t-il donc à ceux qui s'éloignent que de périr? *Qui elongant me ipsi peribunt.*

Hélas! de nos jours, on se plaint sans cesse de la décadence morale de l'humanité. Les vérités spirituelles s'amoindrissent et s'effacent de jour en jour : *Diminutæ sunt veritates.* Les caractères s'affaiblissent; la volonté humaine s'énerve comme l'intelligence. L'une ne peut plus porter la vérité, l'autre le devoir. Cependant la vie, désenchantée sous l'influence de l'égoïsme universel, devient de plus en plus pesante. La douleur, l'ennui, la fatigue de l'existence envahissent toutes les âmes. L'homme s'est fait souverain de lui-même; il a voulu régner seul dans son cœur. Il a mis ses deux mains sur les portes de son âme pour les fermer à Dieu; Dieu s'est retiré et l'a abandonné dans le désert de cette âme qui s'est faite vide de l'infini. Et l'homme, maître enfin de sa volonté, s'est pris subitement d'un ennui profond. Il a à peine conquis cette indépendance si désirée qu'il a eu peur de sa solitude et de soi-même, et qu'il s'est mis à désespérer de la vie. Quelle est la cause de cette misère profonde, sinon que l'homme s'est éloigné de Jésus-Christ?

Il y a toutefois un remède aux misères de l'humanité : c'est de revenir à Jésus-Christ, c'est de le ramener dans ces âmes qui se sont déshéritées de sa présence et qui languissent, défaillent et se meurent loin de son influence divine. Jésus-Christ lui-même les appelle, il leur crie : Ne voulez-vous donc pas venir à moi, afin que vous viviez? *Et vos non vultis venire ad me ut vitam habeatis*[1]? Vous vous agitez sans but dans la faim et la soif de vos désirs. C'est moi qui suis le pain de vie. Qui vient à moi ne connaît plus la faim et qui croit en moi ne connaît plus la soif : *Ego sum panis vitæ, qui venit ad me non esuriet et qui credit in me non sitiet unquam*[2].

C'est lui, en effet, qui est la vie de l'être humain et sa nécessité suprême. Nous avons notre racine en lui, toutes nos puissances vivent de lui comme les plantes de la sève de la terre, et tout ce qu'il y a en nous de vérités, de vertus, de joies pures et réelles n'est que la végétation de son esprit dans l'âme et le fruit divin de sa grâce. C'est ce que je vais essayer d'établir dans ce discours.

Il y a dans chaque être humain trois puissances, la pensée, la volonté, le sentiment. La pensée demande la vérité, la volonté tend au devoir, le sentiment appelle le bonheur : Jésus-Christ et Jésus-Christ seul réalise tout cela pour l'âme, la vérité, le devoir, le bonheur, et ainsi est-il le besoin

1. Joann., VI, 40. — 2. Ibid., VI, 32.

suprême de l'humanité. Puisse l'Esprit Saint mettre sur mes lèvres des paroles qui vous convainquent et qui vous touchent! Nous allons le lui demander par l'intercession de Marie.

I. — Et d'abord Jésus-Christ est le besoin de l'intelligence. Qu'est-ce que penser, si ce n'est connaître, et quel est l'objet de la connaissance, sinon la vérité? La vérité est donc le besoin premier de l'esprit humain, l'aliment de sa vie, sa condition même d'existence. La perdre, ce serait pour lui plus que la mort, le néant.

Mais la vérité serait-elle tout entière pour l'homme dans ce monde matériel où s'accomplit ici-bas le travail de notre épreuve? Ne le pensez pas. Et qui donc ignore que par tout ce qu'il y a d'élevé dans notre être nous tenons tous à un monde supérieur, au monde des esprits, et qu'au fond de nos âmes, il y a quelque chose dont la vivante énergie ne cesse d'aspirer à ce qui est infini et éternel? Sans doute, les passions peuvent comprimer cet élan de notre nature. Sans doute, dans les préoccupations de la vie matérielle, nous pouvons comme endormir ces nobles instincts qui nous emportent vers Dieu. Mais les faire mourir, mais les détruire en nous-mêmes, nous n'en viendrons point à bout. L'intelligence est comme la flamme; de soi et par son essence, elle tend à monter vers les cieux.

Or, Mes Frères, Jésus-Christ est le beoin de l'intelligence, parce que c'est lui seul qui possède et qui donne dans sa plénitude cette vérité religieuse dont l'absence et l'oubli sont la mort de l'être intelligent. En effet, qui n'a point appris à son école, que sait-il de la vérité religieuse et qu'en peut-il savoir? Si vous en exceptez quelques notions générales de Dieu, de la conscience, du devoir, lesquelles ne sauraient manquer absolument dans un être humain, que connaît-il de Dieu et de soi-même et de l'avenir immortel? Y-a-t-il dans cet auditoire (hélas! il y en a tant de nos jours) un homme qui n'ait point la foi et qui soit dès lors étranger à Jésus-Christ et à son enseignement? Je le supplie de répondre dans la sincérité de son âme. Mon frère, votre frère vous interroge sur notre origine, sur le but de l'existence, sur nos rapports avec Dieu, sur ce qu'il y a au delà de la tombe, sur ce qu'il faut espérer ou craindre du monde à venir. Pouvez-vous m'affirmer, vous affirmer à vous-même quelque chose et avec certitude? Assurément, Mes Frères, cet homme ne le peut. Ce sont là pourtant des questions capitales, s'il en fut, que tout être humain se pose nécessairement à soi-même, et de la solution desquelles dépend une éternité de bonheur ou d'infortune.

Otez le Maître, ôtez Jésus-Christ: ces hautes et nécessaires questions demeurent éternellement insolubles. Sur ce qu'il a le plus d'intérêt à connaître, l'homme est donc condamné fatalement à ignorer!

Ignorer, c'est votre malheur, ô vous tous qui ne laissez point venir jusqu'à vous la parole de Jésus-Christ, absorbés que vous êtes dans les préoccupations des affaires et dans les préoccupations du plaisir. Chrétiens, que ces hommes sont en grand nombre, de nos jours, et que leur misère et profonde! Considérez-les. Insouciants de Dieu et de l'immortel avenir, ils vivent heure à heure et terre à terre, sans foi, sans espérance, sans amour, si ce n'est pour ce qui est présent, pour ce qui se voit et se touche, pour la matière et pour les corps. Natures mutilées, incomplètes, à qui l'on dirait que la Providence en les créant oublia de donner une âme, tant la vie spirituelle est morte en eux. Ah! loin de Jésus-Christ, l'ignorance a paralysé en eux la noble faculté par laquelle tout homme aspire à Dieu et à l'éternité. Ils regardent en haut, le ciel ne leur dit rien. Ils regardent devant eux, ils n'aperçoivent à l'horizon du présent que la tombe et, derrière la tombe, l'abîme sombre, immense, du néant. Tout est donc pour eux sur la terre et toutefois qu'y rencontrent-ils, que travail, douleur et surtout désespoir? Pour eux le monde futur n'existe pas plus que pour l'animal qui rampe à leurs pieds: car ce que nous ignorons n'existe pas pour nous. Qu'ils meurent aujourd'hui, et ils ne vont connaître l'éternité que pour apprendre d'un seul coup qu'ils étaient faits pour elle, qu'il n'a dépendu que d'eux-mêmes d'y être si heureux, et qu'ils n'y trouveront à jamais que le mal et le supplice. O hommes qui ignorez tout, parce que vous ne voulez point de celui qui est la lumière et la vérité, que vous êtes à plaindre! Certes, Mes Frères, Dieu nous a donné la pitié et les larmes: ce dut être pour une si grande misère et un si horrible malheur.

Ignorer, c'est la mort de l'intelligence. Douter, c'est la misère de ces hommes qui comprennent que l'âme est quelque chose et qu'elle vaut la peine qu'on se préoccupe de sa destinée, mais qui prétendent se passer de Jésus-Christ et résoudre par leur seule raison le problème religieux. De nos jours, on ne rencontre par le monde que de ces chercheurs de la vérité qui gémissent ou s'irritent de ne pouvoir aller plus loin que le doute. Qu'entendez-vous dans toutes les écoles, que trouvez-vous dans les livres que des aveux d'incertitude? Partout les raisons les plus altières confessent leur impuissance et que sur les plus hautes questions qui intéressent l'être humain, elles n'ont pour dernier mot qu'un peut-être. Et il en sera

ainsi toujours de tout homme à qui Jésus-Christ n'aura point parlé. Plus vous lui supposerez de force dans l'esprit, plus il s'embarrassera dans ses propres recherches. Plus sa vue sera perçante, son coup d'œil vaste, plus il apercevra de difficultés, plus il verra s'élargir le cercle des contradictions apparentes et qu'il ne sait comment concilier. Il a beau étendre ses ailes et voler bien haut dans les airs : il n'en est pas plus près de la lumière, il ne fait que se perdre davantage dans la région des vapeurs et des nuages. Le malheur de ces hommes, vous ne le comprenez pas, chrétiens, habitués que vous êtes à recevoir paisiblement et sans effort la vérité des mains mêmes de Jésus-Christ. Mais interrogez-les, demandez-leur ce qui se passe en eux chaque fois que la réflexion les ramène dans leur propre cœur et sur leur existence en ce monde. Ils vous diront qu'il y a des douleurs de la pensée, comme une agonie de l'intelligence que l'âme peut bien sentir, mais que toute langue d'homme est impuissante à exprimer. Et certes, s'il est un lamentable spectacle, c'est bien celui d'un être humain qui se demande à soi-même ce qu'il est et où il va et qui ne peut répondre à ses propres questions. Oui, lorsque les bruits du temps tombent au fond de l'âme, lorsque l'esprit s'est retiré dans ce sanctuaire intime de sa pensée où n'arrivent ni les images des sens ni les impressions du monde, et que là il se prend à se rendre compte de soi-même et de son existence ici-bas, nulle parole ne saurait rendre ce qui se remue alors dans une âme où la divine lumière de Jésus-Christ ne luit point. Alors on considère ces années dont chaque heure emporte une portion, comme chaque souffle du vent un atome. On contemple ces vides que la mort fait autour de nous, on se demande où sont allés ceux qui nous précédèrent au tombeau et où nous allons nous-mêmes à leur suite. On se dit : mais qu'est-ce donc que cette vie qui va s'usant et déclinant toujours comme le flambeau qui éclaire la veille? On médite sur ces jouissances qui se flétrissent, s'effeuillent, tombent une à une comme les fleurs sur leur tige, au déclin de l'été. On essaye de soulever le voile de l'avenir, on interroge le sépulcre et l'éternité, et au fond de toutes ces choses on ne trouve pour le présent que vanité et déception, et pour l'avenir qu'un doute et un peut-être! Plus l'âme creuse ces questions formidables, plus elle élargit en soi le vide et s'épaissit à soi-même ses ténèbres. Alors il y a en elle des angoisses, il se fait au plus intime de son être des déchirements auxquels nul supplice ne saurait être comparé. Épuisée de ses efforts, désespérée de leur stérilité, elle se laisse retomber à terre, elle s'y prend avec une sorte de rage, comme au seul monde dont elle

puisse constater la réalité et qui ne trompe point ses recherches. Elle s'efforce de s'y emprisonner, elle voudrait y vivre par tout son être, se faire corps et matière, s'il se pouvait. Mais non ; d'invincibles instincts la soulèvent de terre malgré elle et la ramènent en haut. Il y a au fond de cette âme quelque chose qui parle plus fort que les passions, qui appelle à grands cris une vie moins basse, moins ignoble que la vie des sens, quelque chose qui veut d'autres vérités et qui l'emporte vers un autre monde et une autre vie. Que ferez-vous donc, ô hommes, et que répondrez-vous à cette portion de vous-même qui aspire à Dieu et à l'infini? Vous ne pouvez ni l'anéantir ni lui imposer silence, et toutefois vous ne savez décider si ce qu'elle demande est réel ou si ce n'est qu'une chimère et un rêve. Hélas! malheureux tout ensemble et de ce que vous connaissez et de ce qui vous échappe, ayant trop de lumières pour ne pas entrevoir quelque chose au delà de la terre et trop peu pour vous en rendre raison, vous n'avez du savoir que ce qui agite et tourmente, et de l'ignorance que ce qui humilie et désespère. A qui vous comparer et où chercher un supplice qui ressemble au vôtre? *Cui comparabo te et cui exæquabo te?* Vous êtes le naufragé, jouet des vagues, qu'un flot pousse au rivage, qu'un autre flot rejette dans l'immense océan. Vous êtes le voyageur égaré au désert qui se meurt et de soif et de faim et qui ne trouve pour apaiser l'une et l'autre que le sable brûlant de la solitude. Qu'est-ce que je dis! Ce ne sont là que les souffrances du corps qui va périr. Chez vous, c'est la souffrance de l'âme qui succombe. Ah! votre misère n'a d'égale que la misère de l'enfer. Vous ressemblez aux maudits qui s'élancent d'un effort désespéré vers le bien suprême et qui retombent violemment sur eux-mêmes en criant : je l'ai perdu! Comme eux, vous êtes sans espérance et sans Dieu.

Béni soit Dieu et Jésus-Christ son Fils qui nous ont affranchis d'un tel supplice! Grâce à la sainte et divine lumière que Jésus-Christ a mise en nous, nous n'ignorons rien de ce qu'il importe à l'homme de savoir. Le doute est pour nous un mystère et nous pouvons lui dire : je ne te connais pas. Que d'autres donc s'informent péniblement où se trouve la sagesse, en quels lieux s'est retirée la vérité : *Unde ergo sapientia venit et quis est locus intelligentiæ*[1]. Qu'ils la cherchent au delà des mers et dans les contrées lointaines que sépare de nous l'abîme. L'abîme leur répondra : elle n'est point en moi, et la mer leur dira : elle n'est point avec moi. *Abyssus dicit : non est in me, et mare loquetur : non est mecum.* Elle se cache à tout œil humain, elle échappe à ceux mêmes dont la pensée plane dans les airs

1. Job., IV, 20.

comme les oiseaux du ciel : *Abscondita est ab oculis omnium viventium, volucres quoque cœli latet.* Ceux qui passèrent avant nous, tous ces sages qui habitent aujourd'hui les domaines de la mort, se sont lassés à la poursuivre et ils n'en ont ouï que quelques bruits vagues et confus : *Perditio et mors dixerunt : auribus audivimus famam ejus.* Dieu seul a le secret de ses voies et connaît quels lieux elle habite : *Deus intelligit viam ejus et ipse novit locum illius.* Or Dieu a parlé aux hommes, dit l'apôtre, Dieu a parlé par la bouche de Jésus-Christ et, dans la personne de ce Maître adorable, il nous a enseigné la vérité divine, laquelle n'est autre chose que lui-même. Elle appartient à quiconque sait venir apprendre et s'instruire à son école, depuis l'enfant dont la raison ne fait que d'éclore, jusqu'au savant qui habite les hautes régions de l'intelligence. La foi, don céleste, la met à portée de tous. L'Église la conserve et la redit infailliblement à tous. Tout chrétien la possède dans ce symbole que tous connaissent, que tous respectent, depuis dix-huit siècles, programme divin où toute question religieuse est résolue, où toute vérité nécessaire est proclamée, au nom et sous la garantie de Dieu même.

Je crois en Dieu Créateur. Voilà déjà et d'un seul mot la révélation et de ce qu'est Dieu et de ce qu'est l'homme. Dans ce seul mot, je sais qu'il n'y a qu'un Dieu et qu'il est distinct de sa créature, comme la cause est distincte de son effet et l'ouvrier de son ouvrage. Je sens que je viens de Dieu, et, œuvre de sa toute-puissance, je l'adore comme mon auteur et je l'aime comme mon Père.

Je crois en Jésus-Christ. Entre Dieu et moi, l'infinie perfection de sa nature creuse un abîme. Le péché en a creusé un nouveau et, s'il se peut, plus profond encore, le péché dont je sens en moi et la puissance fatale et la corruption héréditaire. Mais je crois en Jésus-Christ Fils unique du Père, il est Dieu comme lui. Fils unique de la Vierge Marie, il est homme comme moi. En lui j'ai donc trouvé tout ce que demandait ma misère. Néant par ma nature, en Jésus-Christ j'ai mon médiateur. Au-dessous du néant par le péché, j'ai encore mon réparateur en Jésus-Christ. Avocat de mes besoins, victime pour mes fautes, compagnon de mon pèlerinage, ami qui partage mes peines, consolateur qui essuie mes larmes, il est tout à moi et il est tout pour moi. Avec quelle joie intime et profonde je répète avec l'Église : Je crois en Jésus-Christ...!

Je crois au Saint Esprit. Voilà donc le lien des personnes divines et le lien aussi de l'Homme-Dieu : c'est l'esprit d'amour. Voilà donc le principe de tout ce qui se remue de surnaturel et de divin dans mon âme. Voilà l'auteur de ce travail intime,

de cette action mystérieuse, mais énergique, qui forme ici-bas dans mon cœur la créature nouvelle de la grâce et l'homme de la future éternité.

Je crois l'Église catholique. Je ne marche donc pas seul et abandonné sur la route de l'avenir. Une société, sainte comme le Dieu dont elle est l'ouvrage, universelle comme l'humanité pour qui seule elle existe, l'Église, me porte en ses bras, ainsi qu'une mère son enfant, depuis le berceau qui m'ouvrit le temps jusqu'à la tombe, autre berceau qui à son tour m'ouvre les cieux. Par elle je suis le frère de saints dont les mérites rachètent la stérilité de ma vie. En elle, je trouve la puissance rédemptrice qui efface les souillures de l'âme ; avec elle j'attends et la résurrection de la chair et la vie qui n'aura point de terme. Oh ! répétons-le : Je crois au Dieu Créateur ! Je crois au Verbe fait homme ! Je crois à l'Esprit sanctificateur ! Je crois à l'Église sainte et catholique ! *Credo*. Voilà notre foi, voilà notre science, voilà notre symbole. Chrétiens, ne sont-ce pas là, et dans leur résumé logique, toutes les questions qui peuvent intéresser une âme forte et affamée d'éternité ?

O vous donc qui êtes tourmentés du besoin de croire et qui ne savez comment apaiser cette faim de la vérité qui est en vous, venez à Jésus-Christ vivant et enseignant dans son Église, et il vous donnera ce que vous cherchez avec tant de labeurs et qui ne cesse de vous jouer et de vous fuir. Là est la lumière ; hors de là ténèbres épaisses ou lueurs fatales qui éclairent trop peu pour marquer la route, assez pour laisser entrevoir les précipices et nous effrayer de l'abîme. Là est l'assurance de l'esprit humain. Sa certitude est celle de Dieu même, infaillible comme lui et comme lui inébranlable. Hors de là, opinions qui se combattent, systèmes tour à tour élevés et détruits, doutes sans fin qui épuisent la raison et dont le fruit est la douleur et la mort. Là est sa dignité. La foi le met à sa place, au-dessus de tout ce qui est mortel, au-dessous de Dieu seul. Là est sa liberté. La foi le soustrait à toutes les dépendances, excepté une seule, celle de la vérité ! Là est son repos. Il ne s'agite plus, parce qu'il n'a plus rien à chercher et il ne cherche plus parce qu'il a trouvé toutes choses en Jésus-Christ. Là enfin est sa vie parce que là est la vérité, la vérité dont vit l'Être divin, dont vivent aussi en lui et par lui les intelligences, la vérité qui est Jésus-Christ même et qui a dit par sa bouche : je suis venue pour que les hommes aient la vie et qu'ils la possèdent sans mesure : *Ego veni ut vitam habeant et abundantius habeant*.

II. — De même que la vie de l'intelligence, c'est la pensée,

la vie de la volonté, c'est l'action. Et comme l'aliment nécessaire de la pensée, c'est le vrai, l'objet nécessaire de l'action humaine, c'est le bien.

Qu'est-ce que le bien? Où le chercher? Comment y atteindre? Je rentre en moi-même pour y étudier tous les hommes dans un seul. Je trouve dans la volonté humaine deux tendances qui se combattent, qui dominent tour à tour, qui ne se détruisent jamais. Laquelle des deux suivrai-je? Qui me conduit au but? Qui m'en éloigne et m'égare?

Il y a en moi quelque chose qui me parle du devoir. Quand on nomme devant moi la vertu, mon cœur s'émeut; quand j'entends raconter un noble sacrifice, un généreux dévoûment, je sens mon âme tressaillir; quand ma pensée rencontre Dieu, tout mon être m'échappe et s'élance à lui comme à sa vie, à sa fin suprême. Le devoir, la vertu, le don de soi-même à Dieu par le sacrifice, serait-ce le but de la volonté humaine? Est-ce le bien?

Il y a aussi en moi quelque chose que le devoir importune et qui n'en veut point. Quels sont ces instincts impérieux qui me poussent sans repos vers un monde et dans une sphère où Dieu n'est pas? Je les sens au dedans de moi qui me chassent de moi-même par un désir toujours inquiet, qui me jettent par une convoitise ardente au milieu des créatures inférieures, qui m'emportent par des rêves irrésistibles vers tout ce qui est sensible, vers tout ce qui est de la terre comme vers mon but, ma fin, ma félicité. Ces instincts tyranniques, nommons-les, ces passions sont-elles le guide véritable de ma volonté? Ce qu'elles poursuivent, est-ce le bien? est-ce le mal? Grave et capitale question que Jésus-Christ seul peut résoudre, et c'est en cela qu'il est le besoin suprême de la volonté humaine.

Cette solution demande, en effet, trois choses que Jésus-Christ peut seul réaliser. D'abord, assez de lumière pour me déterminer clairement, certainement, quel est le but légitime de ma volonté. Ensuite assez d'autorité pour m'imposer souverainement ce but. Enfin assez de puissance pour m'y conduire.

Or en premier lieu, en dehors de Jésus-Christ et de la foi, il n'y a que des hommes. Quel homme au monde possède en soi et de soi-même la science complète, infaillible, du bien et du mal? J'ai lu les livres de ces hommes, qui représentent, dit-on, la raison de l'humanité, j'ai médité leurs leçons, et je les ai trouvés tous indécis, hésitants sur la question du droit comme sur celle de la vérité, ne sachant que hasarder des conjectures qui doutent d'elles-mêmes, des théories qui se détruisent tour à tour. Ils représentent la raison, disent-ils.

Mais la raison donne aux mêmes problèmes la même solution, et eux ils ne s'accordent que sur ce point qu'ils contredisent sans fin les autres et eux-mêmes. Ils se posent comme les précepteurs et les guides de l'humanité. Mais quand ils viennent à moi chacun avec son système et que tous s'accusent réciproquement d'erreurs, auquel croire et lequel suivre? A force de règles, je n'ai point de règle, à force de maîtres, je suis sans maître. Qu'il en est de Jésus-Christ autrement! Avec une clarté qui saisit toutes les intelligences, avec une certitude qui exclut tous les doutes, il m'enseigne où est le bien, où est le mal, ce qui est l'égarement, ce qui est l'ordre. Écoutez-le. Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, de toute votre âme, de toute la puissance de votre être. Point d'hésitations, point de contradictions, point de systèmes, point de ménagements pour les passions et point de compositions avec elles. Voilà la théorie complète mais immuable du devoir. Le devoir, il est dans la voix de votre raison lorsqu'elle est droite et libre, et qu'elle vous dit que vous êtes faits non pour les créatures mais pour le Créateur. Le devoir, il est dans la voix de votre cœur, lorsqu'il appelle Dieu comme sa fin dernière. Vous vouliez savoir, vous savez maintenant. Vous voici comme des Dieux sachant le bien et le mal: *Sicut Dii scientes bonum et malum.* Le mal, c'est la passion écoutée et satisfaite. Le bien, c'est l'amour de Dieu avec l'oubli de soi. Il est vrai que cette théorie du devoir contrarie les penchants de ma nature, mais lesquels? Les penchants qui me souillent si je leur obéis; donc elle est sainte. Les penchants qui me font honte à moi-même de moi-même; donc elle est noble et grande. Les penchants qui ne veulent pas de Dieu et de son règne; donc elle est vraie et divine! *Diliges Dominum Deum tuum.....*

Mais dira-t-on, cette doctrine du devoir, c'est une doctrine de mort. Avec votre théorie du sacrifice, vous me retranchez tout simplement l'univers. Sous prétexte de me donner à Dieu, vous me mettez par avance et tout vif au tombeau. Une doctrine de mort! Oui, sans doute, si la foi vous demandait le sacrifice du monde, sans vous donner quelque chose de plus grand et de plus vivant que le monde, en un mot, sans vous donner Dieu. Et encore elle ne vous le retire pas, ce monde auquel vous tenez par de si ardentes convoitises. Non, elle se borne à régler votre amour de telle sorte que, tout en passant à travers les créatures, il ne s'y arrête pas comme en son terme, mais qu'il monte plus haut, jusqu'au ciel, jusqu'à Dieu même. Une doctrine de mort! Mais, dites-nous-le, quand les choses sensibles dominent votre âme, quand elles répandent votre être

sur toutes les voies du monde, quand elles dispersent en mille morceaux votre cœur et que chaque créature emporte un lambeau de votre amour, comme sur le chemin chaque buisson garde quelque dépouille du troupeau qui a passé, alors, dites-nous-le, alors vous sentez-vous plus vivants? Oui, avez-vous plus de vie, quand au fond de chaque jouissance vous avez laissé quelque chose de la jeunesse, de la force, de la sève de votre âme? Avez-vous plus de vie, quand vous avez épuisé toutes les illusions de ce monde, usé toutes ses joies, et qu'à force d'avoir senti vous ne sentez plus, à force d'avoir désiré vous ne désirez plus, quand vous avez tari en vous, jusqu'à la dernière goutte, les sources de l'amour? Avez-vous plus de vie, quand vous avez paralysé vos puissances les plus nobles, quand on peut mettre la main sur votre cœur et que la fièvre des sens y palpite seule, et que rien n'y bat plus pour les grandes choses? Enfin, pour tout dire, quand vous vous emprisonnez dans votre égoïsme et que vous vous condamnez au supplice d'Ugolin; que, comme le héros du Dante, vous ne vous nourrissez plus que de votre faim, c'est-à-dire de vos rêves, de vos désirs, du vide et du désespoir de votre cœur, alors avez-vous plus de vie? Dites ce qu'il vous plaira: je prétends que c'est la mort. Croyez-moi, sortez de cette caverne étroite, sombre, où l'espace, la lumière, l'air manquent à votre âme; venez dans des régions plus hautes; venez respirer du côté du ciel et ranimer votre foi qui défaille auprès de Celui qui vous donna l'être. Laissez, laissez la charité dilater votre cœur et la vie débordera en vous. Car la charité met Dieu même dans les âmes, et qu'y a-t-il de plus vivant qu'une âme qui porte en soi l'infini?

En second lieu, Jésus-Christ qui a seul la lumière pour révéler le devoir a seul l'autorité pour l'imposer. Et premièrement, en dehors de lui et s'il ne vient en son nom, qui donc aurait le droit de tracer le cercle autour de ma volonté et de circonscrire son action par une règle? Soyez ce que vous voudrez, sages, philosophes, hommes de génie, vous pouvez bien disserter sur le devoir et nous savons que vous n'y manquez guère: vous ne pouvez pas le commander. Et quelle autorité serait la vôtre? L'autorité de la mission? Qui vous envoie? Où sont vos titres? L'autorité de vos lumières? Êtes-vous infaillibles? Qu'importe la science si, à votre suite, elle m'égare? L'autorité de votre génie? Vous crée-t-il une autre nature que la nôtre? Vous portez la tête plus haut; mais vous avez les pieds sur la terre. Vous venez d'où viennent tous les hommes et vous allez où ils vont. Les sages, les philosophes, les hommes de génie peuvent tout au plus débiter des maximes qui mènent leurs auteurs à quel-

que académie de moralê, jamais m'imposer le devoir qui mène à la vertu, au ciel. Que fera donc ma volonté dans cette terrible indépendance? Elle ira à son Maître, à Jésus-Christ, Jésus-Christ, en effet, rassemble en soi toutes les autorités possibles : celle de la sainteté qui va par les actes et l'exemple au delà de ce que prêche la parole; celle de l'infaillibilité absolue qui ne peut pas plus imposer l'erreur que la subir; celle de la mission surhumaine, puisqu'il n'est envoyé de son Père aux hommes que pour leur enseigner le devoir; celle enfin d'une nature supérieure, car il est Dieu et dès lors, à tous les titres possibles, il tient de soi-même le droit de commander et d'être obéi. Sa parole n'est pas, comme celle de l'homme, une opinion, elle est une loi. Son enseignement est plus qu'une lumière qui éclaire, c'est une règle qui enchaîne. Les passions peuvent la violer, sans doute, mais ni la raison ne peut en méconnaître, ni la conscience en décliner la souveraine autorité.

C'est là précisément, direz-vous, le défaut de cette autorité, elle est trop souveraine. Sa règle, c'est la perte de ma liberté. Elle veut faire de moi un être moral, et elle me fait serf. Vous parlez de liberté. Eh bien! je vous dénonce son plus terrible, son plus implacable ennemi, les passions. La foi, en vous imposant le devoir, ne vous ôte pas la volonté; seulement elle la règle, comme la route publique règle vos pas, pour les éloigner non du but, mais du précipice; comme on règle le fleuve, non pour barrer son cours, mais pour qu'il féconde ses rives, au lieu de les dévaster en les emportant. En un mot, la foi règle votre volonté, parce que la volonté humaine est une force, et de toutes peut-être la plus terrible, et que toute force veut être réglée, sous peine d'être nuisible, depuis la force cachée dans une goutte d'eau et dans un atome jusqu'à celle qui soulève l'océan ou qui emporte les astres dans l'espace. La force seule et que rien ne modère serait la confusion, le désordre, la ruine. La force et la règle unies ensemble, c'est l'ordre, c'est l'harmonie, c'est la vie et la beauté dans l'univers. Les passions au contraire entravent, affaiblissent autant qu'elles peuvent, tuent dans l'homme la liberté, et cela sans but, seulement à sa honte et pour son malheur. Sous leur empire pouvez-vous disposer de vous-mêmes et des puissances qui sont en vous? Et si vous ne le pouvez, êtes-vous libres? Quand vous avez tellement embarrassé votre âme dans les sens qu'il lui est impossible de se séparer de leurs images ou de leurs impressions, êtes-vous libres? Non! Quand vous vous êtes tellement créé le besoin de dominer qu'il vous semble mourir si vos semblables ne sont à vos pieds, êtes-vous libres? Quand vous avez fait du plaisir l'hôte nécessaire de votre cœur, et

que vous avez mis tellement votre vie dans ce charme de sentir, comme parle Bossuet, que vous ne savez plus vous en déprendre, êtes-vous libres? Quand, à force de mêler tout votre être aux choses de la terre, vous vous êtes faits tout terrestres, et que vous vous êtes ôté à vous-mêmes tout mouvement vers le ciel, toute aspiration vers ce qui n'est pas la créature ou le monde, êtes-vous libres? Non, vous ne l'êtes pas. Et comment posséderiez-vous la liberté, vous qui ne pouvez penser, vouloir, désirer, agir, si ce n'est contre la raison, contre la conscience et contre Dieu? Mais vous êtes libres sous l'autorité de Jésus-Christ, parce que son autorité en réglant votre âme met les sens sous le joug de l'esprit, les penchants sous le joug de la raison et vous rend ainsi l'empire et la possession de vous-mêmes. Vous êtes libres, parce que sous l'autorité de Jésus-Christ, ce que vous aimez, c'est ce que Dieu aime, ce que vous méprisez, c'est ce que Dieu méprise, ce que vous voulez, c'est ce que Dieu veut. Et quelle sera la volonté libre, sinon celle qui s'est transformée dans la plus indépendante de toutes les volontés, dans la volonté de Dieu même? Enfin vous êtes libres, parce qu'être à Jésus-Christ c'est être véritablement à vous-mêmes. Ce qui dit moi dans l'homme, ce n'est pas la chair, ce ne sont pas les sens; c'est la raison, c'est le sentiment, c'est l'âme. Et vous ne pouvez disposer de tout cela que sous l'empire de Jésus-Christ. Loin de lui, tout en vous est esclave et les chaînes de votre servitude sont rivées dans les dernières profondeurs de votre être.

En troisième lieu, et c'est ici le point capital, Jésus-Christ seul, en même temps qu'il détermine le devoir, donne à la volonté humaine la force pour l'accomplir. Mais ce n'est pas tout de m'avoir révélé la science du bien et du mal. Je suis moins ignorant, je ne suis pas moins faible. Vous m'indiquez le but et vous me dites: marche; mais vous ne me donnez pas la force et c'est précisément ce dont j'ai le plus besoin. Donc qui nous la donnera, cette force sans laquelle l'accomplissement du devoir est impossible? Ici, l'orgueil de la sagesse humaine est à bout. Et que fait-elle pour moi, cette vaine philosophie? De quelles séductions m'a-t-elle défendu? De quelles faiblesses m'a-t-elle garanti? Ou plutôt à quels écueils ne m'a-t-elle pas laissé échouer? Aussi bien elle connaît trop son infirmité et quel est l'empire des passions pour oser promettre le courage qui les combat et qui les dompte. Dans son désespoir elle préfère trahir la vertu que d'avouer son impuissance à la produire. Elle imagine d'ériger les passions en lois de la nature, de mettre le bien moral dans la libre expansion des désirs et le mal dans le devoir qui les contrarie,

sagesse étrange pour qui la puissance consiste à céder, qui honore la force dans la défaite sans résistance et la vertu dans la lâcheté. Mes Frères, ce que ne peut la philosophie, Jésus-Christ le fait tous les jours. Et qui donc élève l'homme au-dessus de lui-même? Qui lui inspire les grandes choses qui s'accomplissent dans le domaine de l'âme et de la conscience? Quel nom commande les dévouements généreux au devoir? Enfin à quelle école appartiennent les hommes qui dédaignent la fortune, qui ont la gloire en mépris, qui sont chastes, humbles, détachés d'eux-mêmes, qui se donnent à Dieu et à leurs frères, qui souffrent, meurent s'il le faut, pour rester fidèles à la conscience, les victimes du devoir et les martyrs de la vertu? Ces hommes ne sortent pas des académies, on le sait bien, mais de l'école de Jésus-Christ. Et vous qui m'écoutez, Mes Frères, quand vous avez accompli le devoir aux dépens de votre cœur, quand vous avez immolé une portion de votre être dans un sacrifice, quand vous avez fait pour Dieu un de ces actes dont l'âme humaine est fière, parce qu'elle se sent grandir par la vertu, à quel foyer êtes-vous allés prendre la force? En quel nom avez-vous combattu contre vous-mêmes, avez-vous vaincu? Rendez la gloire à qui mérite la gloire. De qui vous vinrent alors le courage et la résolution? Était-ce de l'homme, était-ce de Dieu? Était-ce des sages et de leur morale? N'était-ce pas de l'Évangile et de Jésus-Christ? C'est que Jésus-Christ a deux moyens d'élever l'âme au-dessus d'elle-même et qui n'appartiennent qu'à lui. Sa grâce d'abord, action intime, énergique, qui tend tous les ressorts de l'âme, en surexcite tous les nobles instincts, force surhumaine qui en descendant sur l'homme se mêle à ses puissances. Les exemples ensuite, car voilà, avec la grâce, ce qui explique l'héroïsme de la vertu chrétienne. Le spectacle des sacrifices accomplis par Jésus-Christ exalte l'âme et la pousse elle-même aux sacrifices. Quand vous entendez parler d'une grande action, ne sentez-vous rien qui se remue en vous? Quand vous êtes témoins d'une œuvre généreuse et qui honore l'humanité, n'éprouvez-vous pas le besoin d'en prendre votre part? Quand on se dévoue pour vous, ne vous sentez-vous pas pressés de vous dévouer à votre tour? La Providence a ainsi fait notre cœur. Il s'enflamme au contact de l'héroïsme, comme le chaume au contact de l'incendie. Nul grand exemple n'est stérile et c'est la gloire de la vertu de provoquer l'imitation. Mais qu'est-ce donc, quand l'exemple part non de la terre, mais du ciel? Qu'est-ce donc quand l'héroïsme vient non d'un homme, mais d'un Dieu? Comment reculer devant le sacrifice, quand Jésus-Christ l'accepte avant moi, et l'épuise

pour l'amour de moi? Comment l'homme ne s'oublierait-il pas pour se donner à Dieu, quand il voit un Dieu s'oublier lui-même pour se donner à l'homme? A cette vue, si nulle goutte de sang ne s'agitait dans les veines, le sang serait glacé. Si nulle fibre ne palpitait dans le cœur, le cœur serait mort. Mais non, tout l'être humain s'exalte; point de lutte qui l'effraie, point de dévouement auquel il n'aspire. Le cœur le moins sensible est ravi au-dessus de lui-même, l'homme le plus vulgaire devient un héros.

Voilà, Mes Frères, ce que Jésus-Christ fait des passions. Il ne se borne pas à les régler, il les transforme, il en fait le ressort même de l'héroïsme et de la vertu. Donc, qu'on ne dise plus: mais votre foi tue dans l'homme le mobile des grandes choses; elle retranche les passions. Oui, elle retranche les passions qui ne veulent pas regarder le ciel, qui s'acharnent comme les animaux de proie sur la terre et qui ne vont à l'aise que dans les boues de ce monde, celles, en un mot, qui oppriment, qui dévastent, qui avilissent l'âme. L'en blâmerez-vous? Est-elle donc si blâmable d'avoir à cœur votre dignité, votre repos et votre liberté? Notre foi retranche les passions! Vous vous trompez; elle les agrandit et elle les élève. Elle vous dit: désirez, mais que votre désir ne s'arrête pas à un monde, à cent mille mondes, ils ramperait dans la poussière: désirez l'infini. Elle vous dit: ayez des attachements, mais dignes de vous, attachez-vous non à ce qui passe, mais à ce qui est éternel. Aimez, puisque le cœur ne vous fut donné que pour l'amour, mais aimez ce qui ne manque jamais, ce qui suffit toujours à l'âme, la perfection immuable et souveraine, en un mot, votre Dieu. Notre foi retranche les passions? Mais c'est à elle qu'appartiennent les hommes les plus énergiquement et les plus saintement passionnés qui aient paru ici-bas. Est-ce qu'il n'y avait pas une passion brûlante dans le cœur de l'apôtre, lorsqu'il s'écriait dans l'ardeur du zèle: *Caritas Christi urget nos...?* Oh! l'amour du Christ me presse! Une passion brûlante dans le cœur de Xavier, lorsqu'il courait de continents en continents chercher des âmes à la vérité et à Jésus-Christ et que des serres de son ambition divine il embrassait l'univers? Une passion brûlante dans le cœur de Vincent de Paule, lorsqu'il élargissait son âme à l'égal des misères humaines, qu'il prenait en son sein tous les malheureux et que, pour leur consolation éternelle, il tirait de ses entrailles la plus magnifique de ses créations, il multipliait, et perpétuait ici-bas son cœur dans les servantes des pauvres, dans les Filles de la charité? Notre foi retranche les passions? Que dites-vous! Elle en donne à ceux à qui vous les aviez ôtées. Quand votre philo-

sophie a glacé l'intelligence, que ses doutes ont desséché le cœur et fait mourir toute vie spirituelle et morale dans l'être humain, alors qui rend à vos disciples ce que vous leur avez ravi? Qui ressuscite la vie éteinte? Qui jette des flammes dans ce qui était froid comme le marbre du tombeau? Qui ranime des instincts célestes dans ce qui était insensible comme la poussière? Qui redonne une âme à qui n'en avait plus? Qui, sinon la foi, sinon la grâce, sinon Jésus-Christ? Notre foi retranche les passions? Vous devriez l'en bénir, vous qui vous tenez si fort à vos passions et qui voulez y tenir toujours. Pour que vos passions vivent, il faut que celles de vos semblables meurent. Et ne voyez-vous pas que la terre est trop petite pour suffire à tous les désirs et à toutes les cupidités? Vous ne ne pouvez jouir qu'à condition que d'autres s'abstiendront. Puisqu'à tout prix vous voulez garder vos convoitises, ne blasphémez donc plus le sacrifice, bénissez-le plutôt. Vous avez besoin du présent, remerciez la foi qui nous inspire de le déserter. Il vous faut les créatures, applaudissez à la foi qui nous commande de les mépriser. Vous voulez l'empire du monde, eh bien! encouragez la foi qui vous l'abandonne. Gardez, oui, gardez vos vallées étroites, humides, obscures, puisqu'elles vous sourient; mais laissez le chrétien s'envoler à ses montagnes et à son soleil et à son Dieu.

L'intelligence et la volonté de l'homme réclament Jésus-Christ comme leur besoin suprême. Montrons en finissant qu'il est réclamé encore par le sentiment et par le cœur: sujet d'une dernière réflexion.

III. — Par la pensée, l'homme aspire à la vérité; par la volonté, il tend au bien moral, au devoir; par le sentiment, il appelle le bonheur.

Rentrons encore en nous-mêmes, Mes Frères. Que cherchent nos désirs, lors même qu'ils s'égarent? Qu'appelons-nous de toute notre puissance de rêver? Que poursuivons-nous de toute notre puissance d'agir? N'est-ce pas quelque chose qui nous manque et dont la possession, croyons-nous, comblerait ces abîmes que porte en soi tout cœur d'homme, quelque chose d'immense, de parfait, de rassasiant, dont la vie deviendrait notre vie, dont l'être deviendrait notre être; qui agrandirait toutes nos puissances, qui complèterait notre existence, sans lui imparfaite et mutilée? Cette réalité idéale, ce bien souverain, infini, dans lequel nous brûlons de nous absorber et de nous perdre, c'est le bonheur.

Le bonheur! Mais quand, où, comment l'avez-vous vu se réaliser pour vous ou pour vos semblables? Une puissance

fatale domine ce monde et tient toute la race humaine sous son sceptre de fer. Son joug, dit l'Esprit Saint, pèse sur les enfants d'Adam : *A die exitus de ventre matris eorum usque in diem sepulturæ in matrem omnium*[1]. L'heure qui nous ouvre la vie commence son empire ; pour premier tribut, notre berceau lui donne des gémissements et des larmes. Toute condition est égale devant elle : elle visite les grands et les petits sans distinction. *A residente super sedem gloriosam usque ad humiliatum in terra et cinere*[2]. Le réduit du pauvre la connaît ; elle n'est pas étrangère dans les palais du riche. Elle s'asseoit indifféremment au foyer de tout ce qui est capable de souffrir. Elle aime cependant à s'abattre sur les hautes fortunes comme le vautour sur les montagnes. Surtout nos joies l'attirent comme le flambeau les oiseaux lugubres de la nuit. Qui de nous ne connaît cet hôte terrible ? Qui ne l'a entendu heurter à sa porte ? Qui ne l'a vu et combien souvent apparaître ainsi qu'un fantôme sinistre au milieu de sa vie ? Qui n'a gémi de lui voir cueillir dans leurs fleurs nos joies les plus douces et emporter en se retirant la plus belle portion de notre existence ? Cette puissance, tous vous la nommez, c'est le malheur.

Étrange destinée de l'homme ici-bas ! Il poursuit le bien qui lui échappe, il rencontre le mal auquel il ne peut échapper. Il s'agite sur toutes les voies de ce monde pour y saisir le bonheur auquel il aspire, et il n'est pas un sentier dans la vie où il ne se trouve face à face avec la douleur qu'il fuit. Laissez l'homme à lui seul, il ramènera sur soi-même ses désirs ; il déchirera son propre cœur de toute la force de la passion qui le pousse à la félicité. Il faut donc que quelqu'un vienne à lui qui fasse cesser cet antagonisme fatal du cœur humain qui cherche sans fin le bonheur, et de ce monde qui le poursuit sans relâche par la souffrance. Il faut, disons mieux, que quelqu'un enseigne à l'homme à trouver le bonheur dans la souffrance même, ou l'homme reste livré sans ressource au désespoir. Cela, Mes Frères, n'appartient qu'à Jésus-Christ. Aussi, par la nécessité de son intervention divine, est-il le besoin du cœur humain.

Deux choses rendent la douleur insupportable à l'homme : il faut souffrir seul, et souffrir sans profit. Or Jésus-Christ seul a le secret de guérir cette double misère, de l'isolement, et de la stérilité de la douleur. Aussi, fût-il inutile au reste des humains, il serait nécessaire aux malheureux.

J'ai interrogé les sages, je me suis adressé aux vivants, j'ai évoqué de la tombe les morts célèbres. Je leur ai dit tour

1. Eccl., XL, 1. — 2. Ibid.

à tour : apprenez-moi à souffrir. Que m'ont-ils répondu ? Les uns me disaient : regarde autour de toi et compare. Combien qui souffrent plus que toi ! Au lieu d'accuser le ciel, bénis-le d'avoir fait ta part si légère. C'est-à-dire que vous me consolez par l'égoïsme. Sans m'ôter une souffrance, vous me donnez un vice de plus.

D'autres me disaient : oublie le malheur en t'oubliant toi-même. Étouffe tes chagrins dans l'ivresse des jouissances et par le bonheur que tu arracheras à la terre, compense-toi de celui que la destinée te refuse. Le remède de la souffrance, c'est le plaisir. Ainsi à votre école, pour cesser d'être malheureux, il faut cesser d'être homme ! Vous laissez la douleur et vous y ajoutez la honte.

Il en est de plus hardis qui disaient : si la vie ne t'apporte que des maux, sache en finir avec la vie. Il y a un asile sûr contre le malheur, c'est la tombe. Je vous demande le courage, vous me conseillez une lâcheté. Je vous crie : délivrez-moi des misères du présent ; et vous me répondez : affronte celles de l'avenir qui peuvent être éternelles.

Enfin les plus sages me disaient : la souffrance est un mot qui n'a de sens que celui qu'il reçoit de notre faiblesse ou de notre constance. Nie que la souffrance soit un mal et tu ne seras plus malheureux. Je cherchais auprès d'eux la force et je n'y trouve que l'orgueil !

Mais voici une autre voix qui ne sort point des écoles et des académies, mais de l'Évangile et de la croix. Venez à moi, ô vous tous qui souffrez et qui succombez sous le poids, et moi je vous soulagerai. L'humanité l'a entendue et elle a tressailli ; car elle a reconnu Celui qui a fait le cœur de l'homme et qui peut bien, sans doute, guérir ce qu'il a créé. D'innombrables générations répondent à son appel. Une révolution merveilleuse s'opère. La race d'Adam qui ne savait jusque-là que répéter la plainte amère de Salomon : tout est vanité et affliction d'esprit, — trouve d'un coup sur ses lèvres la langue de la joie et du bonheur. Rien cependant n'a été changé dans la constitution intime des choses. Dans la nature, même vanité du plaisir et même réalité de la douleur. Dans la société, mêmes injustices et mêmes déceptions. Toujours des fortunes qui croulent, des amitiés qui trompent, des tombes qui s'entr'ouvrent, toujours quelque chose qui se retire et qui fuit, honneur, santé, attachements, que sais-je encore ? Toujours, en un mot, la souffrance tient le sceptre du monde. Mais quelqu'un est venu que le monde ne connaissait pas, qui porte la souffrance avec l'homme, qui lui apprend à la féconder, qui lui enseigne l'art nouveau de lui trouver des charmes et de l'aimer. Dès lors les

choses ont changé non en elles-mêmes, mais dans l'appréciation humaine. Ce qu'on appelait mal, s'est appelé bien. Ce qui était l'objet du murmure est devenu l'objet de l'action de grâces et, transformée dans ses sentiments comme dans ses idées, l'humanité a trouvé une joie inconnue à souffrir et elle s'est réconciliée tout ensemble avec la Providence et avec la vie.

Telle est l'œuvre admirable de Jésus-Christ, et voici comment il l'accomplit tous les jours dans le cœur de l'homme. En premier Jésus-Christ ôte à la souffrance le délaissement qui l'accompagne. Que je plains celui de nos semblables qui au malheur nécessaire de souffrir joint le malheur volontaire de ne pas croire à Jésus-Christ! Mon Dieu, l'horrible sort de ne trouver dans le monde que la solitude et de ne pouvoir se retirer en soi-même, sans rencontrer un désert plus vide encore dans son cœur! Car enfin, à qui vous adresser dans votre infortune? Les uns fuiront le contact de votre malheur. Ils craindront que votre seule vue ne laisse au milieu de leur joie comme un fantôme lugubre qui les attriste. Les autres vous convieront à leurs fêtes; mais comment pleurer devant ceux qui rient ou comment mettre la joie sur les lèvres, quand le deuil est dans l'âme? Quelques-uns, qu'ils sont rares! pleurent peut-être avec vous. Mais les larmes données à l'infortune étrangère sèchent vite et l'homme épuise sitôt ce que le Créateur a mis de pitié dans ses entrailles! Au moins, direz-vous, l'amitié prendra sa part de ma peine; un autre moi-même m'adoucira le malheur en s'y associant. Je le veux. Mais que de douleurs encore jusque dans cette consolation! Hélas! on ne vous console qu'en s'affligeant. Il faut que votre ami se fasse malheureux pour que vous le soyez moins. Que n'allez-vous plutôt à Jésus-Christ! Comme il remplirait ce vide immense de votre cœur! Avec lui point de solitude: Il est toujours près de l'âme qui souffre. *Juxta est Dominus his qui tribulato sunt corde*[1]. Avec lui, point de délaissements. Sa mission est de guérir ceux qui ont le cœur brisé et de consoler ceux qui pleurent. *Spiritus Domini super me, misit me ut mederer contritis cordeet ut consolarer omnes lugentes*[2]. Oh! vous pouvez lui parler de vos peines; il les comprendra, car il a porté toutes les douleurs de l'âme: il les soulagera, car il a appris de ses épreuves personnelles à n'en laisser aucune sans remède. *In eo enim in quo passus est et tentatus, potens est et eis qui tentantur auxiliari*[3]. Donc confiez-lui, toutes vos afflictions: il trouvera pour chacune quelque parole qui, comme un baume divin, l'adou-

1. Ps. XXXIII, 19. — 2. Is. LXI, 1. — 3. Hebr. II, 18.

cisse et la console. On m'a ravi mes biens. Voici les biens du ciel qui sont à vous. On a flétri ma réputation. Pour l'estime des hommes, voici l'estime de votre Dieu. L'amitié m'a trahi. Pour ce cœur mortel qui n'était pas digne de vous, puisqu'il vous échappe, voici un cœur divin qui ne se reprend jamais. La mort m'a enlevé ce que j'aimais. Ce n'est qu'une absence, ce n'est pas une séparation éternelle. Jésus-Christ est le Dieu de l'éternité comme du temps. Celui que vous pleurez est avec lui. Tous deux vous pouvez vous aimer encore dans cet ami commun, en attendant que l'avenir immortel vous réunisse en lui et à tout jamais. Imaginez telle affliction qu'il vous plaira. Vous ne m'en nommerez pas une seule qui soit déshéritée de sa consolation divine. Non, non, croyez-le bien, le chrétien n'est jamais seul. Que le temps lui manque, il a l'avenir; que le monde se retire, il retrouve en soi-même tout un monde nouveau. Que l'homme s'éloigne, il lui reste Dieu.

Secondement, Jésus-Christ après avoir consolé l'homme de son isolement, lui apprend à profiter de ses épreuves. Ainsi ôte-t-il à la souffrance son second caractère, la stérilité. Quelque impérieux que soit en l'homme le désir du bonheur, son âme est si grande qu'elle trouve de la joie à souffrir, quand elle souffre pour un but glorieux, pour un noble intérêt. Qu'avez-vous de plus cher que la liberté, que la vie? Regrettez-vous avec désespoir votre liberté, si vous l'avez perdue pour la cause de la justice? Êtes-vous inconsolable d'avoir laissé une portion de vous-même sur un champ de bataille, si vous avez souffert pour l'honneur de votre pays? Voici ce qui désespère l'homme : c'est la souffrance sans profit et sans but. Perdre le plus pur de son sang et sans utilité, laisser couler le meilleur de sa vie par les brisures de son cœur et sans résultat! Des larmes jetées au vent, des douleurs qui tombent à terre et dont il ne sort aucun germe, enfin une souffrance qui épuise la sève de l'âme et qui ne produit rien, cela soulève, irrite, pousse à tout le cœur de l'homme. Plus on sent la dignité de son être, plus on s'indigne de le dépenser ainsi en épreuves infécondes. Plus on a la conscience de ce qu'est une intelligence, plus on est désespéré de souffrir et de ne rien créer par la souffrance. Cependant c'est la destinée fatale de tout homme qui ne connaît pas Jésus-Christ ou qui n'en veut pas. Pauvres âmes! que votre malheur est grand et qu'il est digne de compassion! Le monde vous plaint de tant souffrir. Je vous plains bien plus de souffrir si mal. Vous regrettez ce que le malheur vous enlève : moi, je regrette bien plus pour vous ce que vous enlevez vous-même à votre malheur. Que de joies cachées dans ces larmes

et qui n'en sortiront jamais ! Que de consolations en germes dans ces douleurs et que vous ignorerez toujours ! Que de grâces dans ces afflictions que la même heure amène et emporte ! Quel avenir bienheureux au fond de ce présent si stérile, ce vous semble, et que vous laissez volontairement périr ! Que vous manque-t-il donc que d'aller à Jésus-Christ? Lui, de sa parole, de sa grâce, il échauffe tout et il féconde tout. Écoutez: Bienheureux ceux qui pleurent parce qu'ils seront consolés ! *Beati qui lugent...* Une nouvelle théorie de la douleur se révèle. La douleur, ce n'est plus une faiblesse : c'est une puissance, de toutes la plus noble et la plus féconde, la triple puissance de l'expiation, du mérite et du dévouement. Cette épreuve, si elle est acceptée en union avec Jésus-Christ et pour son amour, efface les souillures de l'âme et répare tout un passé de crimes. Ces larmes, Jésus Christ les sanctifie, Jésus-Christ les recueille, et un jour viendra qu'il les changera en d'ineffables joies. Il y aura une heure, dans la suite de ces heures qui mesurent la vie des âmes, où cette passagère tribulation opérera un poids immense de gloire. Oui, si vous le voulez, ces souffrances qui vous isolent des hommes, qui vous resserrent en vous-même, qui vous disputent goutte à goutte la vie de votre cœur, elles vont élargir votre âme, dilater la vie dans tout votre être en créant en vous la paternité sublime de l'apostolat. Que le zèle les offre à Jésus-Christ, elles convertissent, elles sauvent, elles rachètent plus que des mondes, des âmes. Ainsi nulle douleur ne reste stérile pour celui qui a Jésus-Christ avec soi. Il souffre, mais il regarde le passé ; ses souffrances en effacent les souillures. Le malheur ne lui a enlevé que les faux biens du présent ; il le sauve des maux de l'avenir. Il souffre, mais il regarde le ciel ; ses souffrances en méritent les béatitudes. Le malheur lui a ôté les joies qui durent une heure ; il lui donne celles qui durent une éternité. Il souffre, mais il regarde l'Église et dans l'Église tant d'âmes qui demandent la grâce et le salut ; ses souffrances les sauvent. Le malheur ne lui a ôté que les joies de l'homme ; il met en lui les joies de Dieu même, car quelles sont les joies de Jésus-Christ sinon d'avoir racheté les âmes par ses douleurs et de les avoir sauvées par son sang? *Beati qui lugent.*

De là, par une suite naturelle, le dernier effet de l'influence de Jésus-Christ : il ôte à la souffrance son caractère de nécessité. Car, remarquez-le bien, ce qui est nécessaire, c'est ce qu'il nous faut subir malgré nous. Mais ce que l'homme accepte, ce qu'il recherche surtout, cela devient volontaire et se revêt pour lui de tous les charmes d'un libre choix. Le paganisme l'avait compris. Par l'un de ses sages il a dit : veuillez souffrir,

la souffrance ne sera plus un mal; car le mal n'est pas dans la douleur, il est dans votre cœur qui la repousse. Mais c'était là une philosophie vaine. La douleur sans but et sans profit ne peut être l'objet de l'amour, elle n'a rien par quoi elle se puisse faire accepter volontairement du cœur humain. Mais la douleur sanctifiée par Jésus-Christ a changé de nature, grâces à Jésus-Christ. Ce qu'il y a de moins libre au monde a pris un caractère de liberté. Qui ne veut le salut? Qui n'aime un bonheur éternel? Qui n'est fier de ressembler à Jésus-Christ, heureux d'offrir un sacrifice à qui en a tant offert pour nous? Tout cela est renfermé dans la souffrance bénie par Jésus-Christ. Nous n'aimons pas, sans doute, l'affliction en elle-même; mais nous aimons ce qu'elle opère et ce qu'elle produit. Nous faisons comme les enfants du siècle qui tous les jours perdent pour gagner, dissipent pour amasser. Nous confions à l'avenir les sacrifices du présent, comme ils confient à l'océan une portion de leur or qu'un échange heureux doit leur renvoyer au centuple. Nous jetons nos douleurs dans le sol fécond de la foi, comme ils jettent la semence dans leurs sillons, non pour perdre la vie qui est en nous, mais pour l'étendre, pour l'accroître de la vie mille fois plus heureuse qui se recueille dans l'éternité.

Ceci vous explique le bonheur des saints ici-bas. Vous vous étonnez de les voir se réjouir dans la tribulation, se glorifier dans la croix. Quand on vous dit qu'ils appellent la douleur un trésor, qu'ils bénissent plus le ciel d'une épreuve que d'une consolation, qu'ils vont même au-devant de la souffrance par le désir et qu'ils se reposent en elle comme dans leur félicité, vous ne voyez là que l'illusion d'une imagination exaltée. C'est que vous ne regardez le monde que des yeux de vos sens et vous trouverez les créatures si séduisantes que vous ne concevez plus que du malheur à les perdre et que de la félicité à en jouir. Les saints regardent de plus haut et dans une autre lumière; ils regardent le prix de la grâce, les joies du ciel, le bonheur du zèle qui sauve les âmes, le bonheur de ressembler à un Dieu et de lui faire des sacrifices. Ils savent, la foi le leur révèle, que tout cela est le fruit de la souffrance. Alors ils regardent la croix comme Jésus-Christ et du même œil que Jésus-Christ. Ils la bénissent, ils l'appellent, ils la serrent avec transport sur leur cœur, ils y mettent leur âme tout entière comme dans leur trésor et leur béatitude.

Que notre foi est donc belle! Qu'elle est consolante! Mais aussi, combien malheureux ceux qui l'ignorent! Surtout combien coupables ceux qui par leurs désolantes doctrines s'efforcent de la ravir au genre humain! En vérité, je vous le dis, c'est le plus grand attentat que l'homme puisse commettre

contre l'humanité. Et qu'est-ce donc que l'humanité, qu'un malheureux qui pleure, qui souffre, qui se désespère, s'il ne rencontre un consolateur et un ami? Quand vous aurez ôté Jésus-Christ à ces âmes qui sont seules dans le monde, où iront-elles porter le poids qui les accable? A quelle oreille les infortunés confieront-ils le secret de leurs peines? Quand leurs larmes, ce sang de leur cœur, couleront intarissables, quelle main viendra les essuyer ou en arrêter le cours? Quand ils se sentiront défaillir de désespoir, sur quelle poitrine iront-ils reposer leur cœur qui n'en peut plus? Certes, si vous vous êtes ravi à vous-mêmes le Consolateur suprême, vous avez été assez coupables envers vous-mêmes ; ne le soyez pas encore envers vos frères. Si ce n'est pour vous, grâce au moins pour nos semblables. Si ce n'est au nom de la religion que vous blasphémez, du moins au nom de la philantrophie que vous professez , ayez pitié de leur désespoir, de leur misère, de leur abandon. Comprenez que leur ôter leur foi, c'est ne leur plus laisser d'asile que la tombe. Tremblez qu'une misère sans refuge ici-bas ne transforme en poignard la croix que vous brisez dans ses mains. Oui, quand vous lui ôtez son Dieu, après que le malheur lui a enlevé les hommes, tremblez qu'elle n'accepte le crime pour ressource suprême et qu'elle ne tente une dernière chance, la chance horrible, sanglante, désespérée du néant. Si vous leur ôtez la foi, que leur laissez-vous, que la tombe? A qui ne peut plus se consoler auprès d'un Dieu, que leur reste-t-il? D'en finir avec la vie ou d'en finir avec la société devenue pour lui une marâtre!

Pour nous, Mes Frères, qui avons le bonheur de posséder Jésus-Christ parce que nous avons le bonheur de croire, sachons reconnaître le don du ciel et en bénir l'Auteur. Car il n'a pas été fait ainsi à tous nos semblables: *Non fecit taliter omni nationi.* Oui, soyez béni, ô Dieu, car en me donnant votre foi vous m'avez tout donné. A ceux qui ne croient pas, les ténèbres et le trouble, et le désespoir, et toutes les misères du présent que suivront encore les misères de l'avenir qui ne finit pas. Et vous m'avez donné la lumière et la paix et l'espérance, et tout ce qui soutient et embellit l'existence ici-bas, et vous me promettez encore toutes les joies de l'existence future.

O Christ! j'étais dans la nuit et j'allais m'égarer et me perdre de chute en chute au fond des précipices; et votre foi a éclairé mes pas, et vous vous êtes fait la lumière qui conduit au terme de la patrie, lequel est vous-même.

O Christ! souvent je souffre et je pleure, et les hommes ne me comprennent pas, et ils rebutent mes douleurs. Mais dans votre foi je trouve tout, et ce qui adoucit les larmes, et ce qui

console les épreuves, et ce qui féconde toutes les souffrances de l'âme.

O Christ ! je porte en mon cœur des abîmes, et les créatures ne faisaient que les creuser davantage au lieu de les remplir. Je promenais de rêves en rêves la vague et ardente activité de mon âme, et je ne recueillais dans mon sein que des tempêtes. Et votre foi a calmé les orages, elle a comblé les vides immenses de mon être, et, en vous mettant dans mon cœur, elle a mis en moi l'infini.

La plante qui sèche sur sa tige appelle les eaux de la nue; le petit abandonné de l'aigle demande et l'abri de l'aile maternelle et l'aliment de sa faim. Ainsi vous appelait mon âme, languissante loin de vous qui êtes la source des eaux vives, défaillante loin de vous qui êtes la vie souveraine et qui ne doit point finir. Et vous êtes venu à moi, vous m'avez ranimé de votre souffle, vous m'avez rajeuni de la jeunesse éternelle de votre propre vie. Encore une fois, soyez béni ! seulement achevez sur moi vos miséricordes. Après la foi qui vous possède sous les voiles, donnez-moi encore l'intuition qui jouit de vous dans les clartés des cieux. *Amen.*

Voir plusieurs discours pour la Noël dans les Orateurs Sacrés contemporains, t. III, pp. 167, 177 ; t. VIII, 5, 67, 83, 280 ; et dans l'Encyclopédie de la Prédication contemporaine, t. I, pp. 64, 124 ; t. III, p. 600, t. XXI, p. 1 ; t. XXX, pp. 264, 307.

EPIPHANIE

SERMON[1]

Orietur stella ex Jacob, et consurget virga de Israel.

Une étoile sortira de Jacob, et un sceptre s'élèvera d'Israël.

(Nombres, XXIV, 17.)

Le roi de Moab, ayant fait venir près de lui Balaam, le prophète des faux dieux, lui ordonna d'attirer sur Israël les malédictions du ciel.

Le devin fit dresser des autels et apporter les victimes en face même du camp israélite ; puis, poussé par l'Esprit de Dieu, au

1. Instruction à des enfants par M. le chanoine Allègre.

lieu de maudire le peuple juif, il lui promit la victoire sur ses ennemis ; il laissa alors tomber de sa bouche inspirée ces paroles qui contenaient le salut du monde : *Orietur stella ex Jacob, et consurget virga de Israel.* « Une étoile sortira de Jacob, et un sceptre s'élèvera d'Israël. »

Cette étoile que le prophète oriental annonçait en cette circonstance si solennelle et qu'il voyait à travers les âges, cette étoile a paru dans le monde ; le siècle d'Auguste l'a vue briller à son horizon, ou plutôt descendre et s'abaisser jusqu'à terre ; les juifs l'ont méconnue ; les païens l'ont accueillie comme leur salut. Cette étoile, c'est Jésus-Christ, la véritable étoile de Jacob, devant répandre la lumière sur l'univers, jusque-là couvert des ténèbres de la mort, comme l'étoile du matin annonce un jour nouveau et chasse les ténèbres de la nuit. C'est Jésus-Christ, l'enfant de Juda, qui devait soumettre le monde entier à son sceptre pacifique.

A peine né, il appelle à lui les bergers et les Mages, pour reconnaître sa royauté et lui apporter les hommages de la terre. Hier, nous avons vu les bergers entourer la crèche et lui offrir leurs modestes offrandes. Aujourd'hui, c'est le jour des Mages et de leurs trésors magnifiques ; en leurs personnes, nous trouvons à Bethléem les prémices de la gentilité dont ils sont les représentants.

Le cœur de Dieu s'est dilaté, agrandi à l'apparition du nouveau-né sur la terre. Désormais il n'y aura plus de peuple préféré et choisi, dépositaire des promesses et des grâces du ciel ; toutes les nations ne formeront plus qu'un seul peuple, qu'un seul troupeau, dont le nouvel enfant sera le roi et le pasteur : *Ubi non est Gentilis, et Judæus, circumcisio, et præputium, Barbarus, et Scytha, servus, et liber : sed omnia, et in omnibus Christus*[1]. « Il n'y aura plus de Juifs, de Scythes et de Barbares ; mais tout sera dans le Christ. »

Le prophète Isaïe nous représente les peuples de la terre arrivant de toutes parts à cette Jérusalem céleste qui n'est autre que l'Église de Jésus-Christ, recevant les nations dans son enceinte : *Et ambulabunt gentes in lumine tuo, et reges in splendore ortus tui. Filii de longe venient, et filiæ tuæ de latere surgent. Omnes de Saba venient.*

C'est là l'objet de la fête de l'Épiphanie, c'est-à-dire le triomphe de la foi dans le monde, et spécialement le triomphe de la foi dans les Mages ; c'est là le motif providentiel de l'apparition de cette étoile miraculeuse qui annonce la venue du Sauveur.

Admirable bonté de Dieu dans ses desseins à l'égard des hommes !

1. Colos., III, 11.

Les Mages étaient adonnés à la contemplation des astres et des choses célestes. Dieu leur annonce l'arrivée de son fils par une étoile ; il s'accommode à leurs travaux, à leurs habitudes; il se présente à eux dans le champ de leurs études favorites. Ce n'est pas au prix de pénibles calculs et de longues études qu'ils le découvrent ; il vient au-devant d'eux; il se met sur leur passage ; il leur annonce lui-même sa présence ; il les guide jusqu'à la demeure de l'Enfant divin, réalisant ainsi la parole de la Sagesse : « Celui qui veille trouvera le matin la Sagesse assise à sa porte. »

Avec quelle fidélité les Mages ne répondront-ils pas à l'appel de Dieu ! Avec quelle docilité ne vont-ils pas s'engager dans cette voie et sur ces traces ! Suivons-les dans leur pèlerinage et dans les différents incidents de leur voyage. Admirons le progrès et la perfection de leur foi. Les Mages ont suivi sans hésiter la lumière de l'étoile, et leur foi a été généreuse : ils l'ont suivie sans différer, et leur foi a été prompte ; enfin ils l'ont suivie sans se lasser, et leur foi a été persévérante. Générosité, promptitude, persévérance, tels sont les trois caractères que nous offre la conduite des Mages et qui sont pour nous l'objet d'un précieux enseignement.

Les Mages ont partagé avec les Apôtres l'honneur d'avoir été nos ancêtres dans la foi. Puisse notre piété ne point démentir une si noble, une si sainte et si illustre origine ! Puissions-nous montrer des sentiments dignes de ces modèles de notre foi !

I. — Les Mages suivent sans hésiter la lumière de l'étoile ; la générosité est le premier caractère de leur foi.

Beaucoup l'ont aperçue, cette étoile merveilleuse, sans en saisir la véritable signification, et sans en comprendre le sens divin. Plusieurs se contentent d'en admirer l'éclat et la grandeur ; ils n'y trouvent qu'un aliment à leur curiosité et à leur conversation ; la plupart, insouciants ou préoccupés, y font peu d'attention ; d'autres y voient à la vérité quelque chose de mystérieux. « Ne serait-ce pas l'étoile de Jacob, disent-ils, qui annonce le nouveau roi d'Israël, sauveur du monde ? » Mais ils sont bientôt distraits par leurs affaires et leurs plaisirs, et ils finissent par ne plus y penser ; seuls, les Mages réfléchissent et comprennent, dit S. Augustin, cette langue céleste : seuls, ils profitent de la grâce offerte à tous. Dieu les appelle au berceau de son Fils ; ils lui obéiront, quels que soient les sacrifices qu'ils doivent s'imposer :

Sacrifice de leur repos ; il faut entreprendre un long et pénible voyage dans une saison rigoureuse, au milieu d'un pays étranger.

Sacrifice de leurs affections les plus légitimes ; patrie, famille, amis, il faut tout quitter, résister aux larmes de ceux qu'ils aiment, s'arracher à ce qui leur tient le plus au cœur.

Sacrifice de leur réputation ; ils passent pour des sages, ils seront regardés comme des visionnaires ; leur conduite est taxée de folie : on se demande comment des gens sensés peuvent abandonner leur pays, des princes leurs États, pour aller sur la foi d'une étoile adorer un enfant dont ils ne connaissent pas même le nom et qu'ils ne savent où rencontrer.

Les Mages laissent dire ; ils méprisent les lumières de la prudence humaine et suivent l'appel de Dieu ; ils rompent les liens de la chair et du sang. Comme le Père des croyants, ils ont entendu cette voix qui leur disait : *Egredere de terra tua, et de cognatione tua, et de domo Patris tuis, et veni in terram quam monstrabo tibi.* « Sors de ton pays et de ta parenté et de la « maison de ton père, et viens en la terre que je te montrerai. »

Dieu a parlé : il suffit ; la prudence humaine se tait, la foi triomphe des liens de la patrie et de la famille. Quelle foi ! quel détachement ! quel sacrifice ! quelle folie aux yeux des hommes ! Mais quelle sagesse aux yeux de Dieu ! Aucune considération humaine ne les retient ; cette étoile, c'est la voix de Dieu. Ils partent ! Leur foi est généreuse.

II. — Le second caractère de la foi des Mages, c'est la promptitude.

Après la générosité dans leur projet, la promptitude dans l'action.

Les Mages suivent sans différer la lumière de l'étoile. A peine ont-ils vu l'étoile et entendu la voix du ciel qu'ils se mettent en route ; ils ne balancent pas ; ils ne remettent pas au lendemain ; ils ne disent pas « Nous irons, » mais « Nous sommes venus. »

Ils ne disent pas : « Qui nous guidera dans ce pénible voyage ? « Comment résister aux fatigues d'une si longue expédition ? « Ne pouvons-nous remettre à une saison plus favorable, « trouver un guide sûr et expérimenté, consulter les plus « sages de la nation ? » L'étoile, c'est pour eux la grâce, c'est l'appel de Dieu !

Nul intervalle pour eux entre découvrir Jésus-Christ et le suivre, connaître leur devoir et le remplir ; ils passent en un instant de la conviction au désir, du désir à la résolution, de la résolution à l'action.

Et d'ailleurs, qu'il y a de sagesse dans cette promptitude et qu'il y avait de périls et de dangers dans les lenteurs de l'indolence !

Si les Mages avaient retardé leur départ seulement de quelques jours, ils n'auraient pas trouvé à Bethléem le nouveau-né qu'Hérode allait y poursuivre et que ses parents devaient emporter en Égypte pour le soustraire à ses persécutions ; un moment d'hésitation leur eût fait perdre la récompense de tant de fatigues, et manquer le but de leur voyage.

Mais parce qu'ils se sont hâtés et mis en route sans différer, Dieu semble les attendre et disposer les événements de manière à ce qu'ils puissent arriver jusqu'à lui et recevoir ses grâces; leur empressement fait leur salut, et leur hâte leur bonheur.

Ainsi en est-il de la grâce de Dieu, car c'est elle qui vous est figurée par l'étoile. Dieu vous envoie sa grâce comme une étoile pour aller à lui. La vie humaine est un chemin ténébreux qui vous conduit à Dieu. Comment vous guider au milieu des ténèbres qui vous entourent? L'étoile de la grâce se montre à vous et vous indique le chemin. Elle a son heure, son moment: *Tempus stellæ.* A quel moment la grâce commence-t-elle à se lever en vous, quelle est l'heure de l'étoile? Cette étoile, c'est-à-dire la grâce, a commencé à se lever sur votre âme au jour de votre baptême; pendant plusieurs années, elle est restée cachée dans les nuages de l'enfance et les obscurités du premier âge; à mesure que vous avez grandi, les ombres se sont peu à peu dissipées ; l'étoile a brillé lumineuse à vos yeux; elle a toujours été depuis à l'horizon de votre vie ; elle vous parle dans le secret de votre conscience, en un jour de fête, dans une communion fervente, à l'église, dans vos maisons, dans vos travaux et vos jeux même, partout où souffle l'esprit de Dieu.

A quel moment encore la grâce se manifeste-t-elle à vous? Quand se montre l'étoile?

Dans le silence surtout et dans le recueillement; les hommes vigilants seuls entendent la voix de Dieu et aperçoivent la lumière de l'étoile. Ce n'est pas au milieu du monde qu'elle se fait entendre de préférence: Dieu n'aime pas le bruit ni le tumulte. C'est dans la solitude et la retraite qui nous sont figurées par la nuit où tout repose, où tout est calme. Au moment où l'Enfant-Dieu venait au monde, Bethléem était en fête, une grande foule d'étrangers s'y trouvait; les plaisirs et la dissipation y régnaient; nul ne pouvait entendre la voix des anges qui remplissait les campagnes d'alentour; le bruit des jouissances et des fêtes les étourdissait; seuls, les bergers au rude métier, qui veillaient à l'écart, auront la bonne nouvelle; seuls, ils connaîtront le nouveau roi qui leur est né. Les Mages s'étaient consacrés à l'étude des astres ; c'était pendant la nuit qu'ils se livraient à leurs études favorites; ils se mon-

traient plus occupés de choses du ciel que de la terre ; c'était dans le calme et le recueillement qu'ils admiraient la voûte du firmament ; aussi est-ce dans le silence de la nuit que Dieu se manifeste à eux, et non pas au milieu des pompes royales et des gloires de cette terre, dans le palais des princes et au milieu des courtisans.

Pour trouver Dieu, pour apercevoir l'étoile, il faut donc vivre dans la vigilance et non dans le repos ; il faut vivre dans le recueillement et non dans l'agitation ; ce n'est pas au milieu du monde, de ses plaisirs et de ses distractions ; ce n'est pas au milieu des affaires et des études ; il faut avoir les yeux levés vers le ciel et non abaissés vers la terre, avoir la tête tournée en haut, et non en bas ; il faut penser au ciel !

Le cœur vigilant seul trouvera Dieu. Dieu viendra à sa rencontre ; il ne pourra l'éviter que par un effort, il sera obligé de se détourner. « Celui qui veille trouvera la sagesse assise à sa porte le matin. » Et que nous dira cette étoile de la grâce?

Elle vous dira de sortir de vous-mêmes pour aller à Dieu, comme les Mages sont sortis de leur pays pour aller vers le divin enfant.

Elle vous dira : Sors de cette terre d'égoïsme et d'iniquité, que tout homme venant en ce monde porte en lui, où habitent l'indolence et la tiédeur, où dominent les fausses maximes du monde, où règnent les plaisirs mensongers et trompeurs. Sors de cette terre de ton cœur, que Dieu a frappée d'anathème, et qui, à moins que le soleil de la grâce ne vienne et que le sang d'un Dieu ne la fertilise, ne peut produire que des ronces et des épines, c'est-à-dire l'insouciance des choses du salut, l'orgueil, la vanité, l'oubli de Dieu. Sors de toi-même, pour vivre en Dieu par la foi, et viens dans cette terre bénie, la nouvelle Bethléem, où coulent le lait et le miel, où se trouvent les véritables biens, où fleurissent les vertus, où règne la paix, où se trouve un Dieu abaissé et souffrant ; là tu trouveras les désirs de ferveur, le courage pour te vaincre, l'amour du sacrifice, la persévérance qui, seule, donne la couronne.

III. — Les Mages suivent avec persévérance la lumière de l'étoile ; leur foi est persévérante ; la constance est le troisième caractère de leur foi.

Comme rien n'a pu les empêcher de se mettre en route, rien ne les décourage ; dès qu'ils ont commencé leur pèlerinage, que d'obstacles se présentent à eux ! Que de contradictions capables de déconcerter les plus fermes courages ! Une double épreuve les attend. Ils ont fait la plus grande partie du voyage ; ils sont dans la Judée ; l'étoile vient à disparaître. Que ne

devaient-ils pas craindre? Ils sont laissés sans guide et sans indication dans un pays inconnu. Que ne pouvaient-ils pas penser? Le ciel les abandonne! Cette épreuve aussi subite que terrible les fera-t-elle penser au retour? Ils espèrent contre l'espérance même. Dieu paraît les abandonner; ils ne l'abandonnent pas, ils sont à lui... A défaut d'étoile, Dieu qui les a guidés jusque-là, et les a appelés, saura bien leur indiquer le chemin. Ils continuent leur marche; ils se soutiennent par la constance; ils s'appuient désormais non plus sur ce qu'ils voient, mais sur ce qu'ils ont vu; leur confiance en Dieu est inébranlable: *Veritas Domini manet in æternum.* Ils vont donc à Jérusalem où ils croient pouvoir se renseigner; ils ne demandent pas si réellement le roi des Juifs est né, mais en quel lieu ils le trouveront. Leur foi n'est pas ébranlée; ils n'ont ni peur ni respect humain; ils disent les choses comme ils les savent, sans ménager rien ni personne. Ils ne se demandent pas s'il est prudent de parler à Hérode, s'il n'est pas étrange d'avouer qu'ils ont quitté leur pays, ayant cru à une étoile. Ils ne se demandent rien; ils disent tout haut ce qu'ils pensent.

Ils trouvent à Jérusalem, à leur arrivée, un peuple indifférent, ne montrant aucun souci des graves mystères qui s'accomplissaient et devaient changer la face du monde entier.

Les docteurs et les prêtres leur déclarent hautement que c'est à Bethléem qu'est né le roi des Juifs, et ne parlent pas d'y aller.

Hérode se contente de les envoyer à la recherche de ce nouveau roi; tout cela les étonne et les afflige, mais sans affaiblir leur constance et les détourner de leurs desseins.

Ils se remettent en route pour le terme de leur voyage; le Seigneur récompense bientôt leur foi, faisant luire de nouveau l'étoile à leurs yeux, jusqu'à l'endroit où se trouve le nouveau-né.

Mais quel spectacle s'offre à leurs regards! Quelle dernière épreuve plus terrible que les autres! Celui qu'ils venaient adorer, n'avait point de palais, et n'avait pas trouvé, même pour naître, de place à l'hôtellerie. Ils viennent adorer un roi, le roi des Juifs; ils trouvent un enfant étendu sur la paille, dans une crèche abandonnée, tant elle était indigne de trouver un maître! Où sont les courtisans qui se pressent autour des princes, à leur entrée dans la vie? Où sont les gardes qui veillent sur leur repos et en défendant l'approche? Où sont cette pompe et cet appareil qui entourent les rois? Les Mages n'aperçoivent qu'une pauvre femme et qu'un artisan vulgaire. Eux, si riches et si puissants, vont-ils reconnaître leur Seigneur

et leur Dieu, leur Maître et leur Seigneur, dans l'enfance et la faiblesse, dans la pauvreté et la misère, dans l'humiliation et l'abaissement? Vont-ils se prosterner à ses pieds, en s'écriant: « Vous êtes mon Seigneur et mon Dieu! » ou, au contraire, comme les Juifs, à la vue de Notre-Seigneur lié, flagellé, couronné d'épines, le sceptre de roseau entre les mains, le manteau d'écarlate sur les épaules: « Nous ne voulons point qu'il règne sur nous, nous ne voulons point d'un maître sans biens et sans forces, sans pouvoir et sans nom, dénué de toutes ressources humaines. » *Auferte a nobis pannos et dura præsepia.* « Qu'il paraisse sur son trône et nous l'adorerons; qu'on nous le fasse voir revêtu de gloire et de majesté, et nous nous prosternerons. » Non; mais parce qu'ils sont guidés par une foi véritable, loin de diminuer leur respect, ils jugent autrement, et leurs pensées sont différentes; cette étable touche leur cœur; l'étable, la crèche; les langes ne les rebutent pas; leur raison n'en est point révoltée: *Non horret illis stabulum, neque panni, nuque præsepe;* ils en jugent autrement. Dieu accorde à leurs yeux une lumière surnaturelle; leurs pensées sont bien différentes; cet état misérable touche leur cœur et leur fait découvrir sous ces voiles obscurs la grandeur de l'Enfant-Dieu.

Dieu ouvre leurs yeux plus avant et faisant taire la chair et le sang, leur communique une lumière toute surnaturelle; ils ont conclu que Jésus-Christ est roi par lui-même, puisque pour se faire obéir et rechercher il n'a pas besoin des marques extérieures de la royauté, et que les ornements de la pourpre humaine lui sont inutiles pour se faire adorer par des hommes et par des rois eux-mêmes. Ils ont conclu, puisqu'il les a si merveilleusement éclairés, inspirés et touchés, que Jésus-Christ est le roi des esprits et des cœurs, que c'est à lui à pénétrer dans les âmes et à y établir son empire.

Les rois les plus grands de la terre n'ont qu'un pouvoir restreint; ils règnent sur nous, mais Jésus-Christ règne en nous; il n'appartient qu'à lui de pénétrer dans les âmes, d'en découvrir les secrets, de leur communiquer telle direction qu'il lui plaît et de les attirer à lui. Ils en concluent qu'il est roi universel, roi du ciel où il a fait luire un astre nouveau, roi de la terre où il fait sentir sa souveraineté et sa présence aux nations les plus reculées qui viennent à son berceau; roi des Juifs et des Gentils, des pauvres et des riches, de tous les états et de toutes les conditions, puisqu'il les a également appelés à lui.

Aussi, non contents de l'adorer comme le souverain monarque du monde, ils l'adorent comme leur Dieu; non contents

de lui rendre un culte extérieur en se prosternant : *Et procidentes*, ils lui rendent un culte intérieur et l'adorent en esprit et en vérité : *Et adoraverunt eum.* Ils lui offrent ensuite leurs présents, moins précieux que leurs cœurs et qui attestent, en même temps que leur magnificence, leur croyance en un Dieu fait homme.

Ils confessent sa divinité par l'encens, qui ne s'offre qu'à Dieu ; son humanité par la myrrhe, qui servait à préserver les corps de la corruption du tombeau ; sa souveraineté par l'or, le tribut ordinaire que l'on paie aux princes et aux rois : *Et apertis thesauris, obtulerunt ei munera, aurum, thus et myrrham*, et dès lors le Sauveur du monde pourrait dire, comme plus tard, à la vue de l'incrédulité des Juifs et de leur obstination à méconnaître la sagesse divine : « En vérité, en vérité, je n'ai pas trouvé autant de foi dans Israël » : *Amen, dico vobis, non inveni tantam fidem in Israel.*

Voilà ce que firent des novices dans la foi et des âmes engagées dans les ténèbres du paganisme, mais qui ne mettaient aucun obstacle à la lumière de la grâce. Et nous, éclairés de mille lumières et puisant depuis nos premières années aux sources vives du salut, pouvons-nous nous rendre le même témoignage que les Mages de l'étable de Bethléem ?

Favorisés de plus de grâces, sommes-nous aussi fidèles et aussi reconnaissants ? cette comparaison tournera-t-elle à notre avantage ou à notre confusion ? Pour une étoile qu'ils voyaient, mille raisons nous convainquent ; les Écritures nous parlent ; la parole de Dieu retentit à nos oreilles ; l'Église nous instruit ; la vie des saints nous excite au bien ; les bons exemples nous entraînent ; le baptême a déposé en nous une vie toute surnaturelle et divine ; les sacrements la renouvellent et la développent ; le corps et le sang de Jésus-Christ nous donnent des désirs tout célestes ; les voies ont été aplanies, les routes ont été frayées par la croix ; le ciel est devenu d'un abord plus facile depuis que le Sauveur nous en a ouvert les portes ! Au milieu de cette abondance, nos mains sont-elles pleines de mérites ? Au milieu de ces lumières, nos cœurs sont-ils éclairés par l'étoile de la foi, qui doit orienter notre vie et diriger nos pas ?

Favorisés de plus de grâces, rendons-nous plus de reconnaissance ? Notre foi est-elle plus généreuse et plus prompte ? Est-ce la foi qui nous guide ? Sont-ce nos intérêts qui font pencher la balance ? Vivons-nous pour Dieu, pour notre âme, pour notre éternité ?

S'il en est ainsi, à l'exemple des Mages, allons au-devant de Jésus ; offrons-lui notre esprit et notre cœur, nos pensées, nos

désirs, nos actions, tout ce que nous avons et tout ce que nous sommes ; montrons la même générosité : Dieu nous rendra au centuple ; le même empressement : Dieu soutiendra nos efforts ; la même constance : Dieu nous donnera la force et la persévérance !

Nous n'avons pas de grands voyages à entreprendre, de rudes fatigues à subir, de périls à affronter ; Jésus-Christ est près de nous par l'Eucharistie ; il s'est fait notre compagnon ; il est devenu notre voisin.

Chaque autel est une crèche de Bethléem où Jésus-Christ renaît tous les jours, où nous le trouvons dans les bras de Marie.

La lampe du sanctuaire, cette autre étoile, sera votre guide dans ce pèlerinage ; elle vous parlera dans son mystérieux langage : *Stella tacet, sed suadet.* Elle vous guidera au fond de cette demeure sainte. Vous y trouverez les voiles blancs du sacrement, la couche du Tabernacle. Le prêtre de Jésus-Christ, à l'exemple de Marie, vous montrera l'Enfant divin, vous le donnera, non seulement dans vos mains, mais dans vos poitrines. Offrez-lui vos hommages et vos présents, les gages de votre amour et de votre dévouement ; à défaut d'or, offrez-lui les vertus que ces dons signifient : l'or de la charité, l'encens de vos prières qui monteront vers lui comme un nuage d'agréable odeur ; la myrrhe de la contrition et de vos regrets, et vous recevrez, comme récompense, ces biens de la grâce, ces richesses spirituelles qui, sans avoir l'éclat de l'or, n'en constituent pas moins un précieux trésor devant lequel les autres pâlissent, votre véritable et solide trésor ici-bas et dans l'éternité.

Les Mages ont tout quitté, tout sacrifié, tout donné. Allez au pied de la crèche. Offrez à Dieu votre cœur, plus précieux que leurs trésors ; offrez à Dieu le sang de son propre fils ; vos vertus, vos essais de vertus, vos imperfections, vos défauts même ! Surtout, comme les Mages, retournez chez vous par un autre chemin ; ne retournez plus vers Hérode, c'est-à-dire vers le monde, ses vanités et ses erreurs.

Les Mages vont pratiquer dans le monde les leçons de la crèche du Sauveur et répandre la bonne odeur de ses vertus. Pour vous aussi, il faut vivre d'une autre vie, si vous voulez voir Jésus-Christ, non plus dans la faiblesse et dans l'obscurité de la crèche et de l'Eucharistie, mais dans la gloire et l'éclat de l'Éternité ! Ainsi soit-il !

COMMENT L'ON CONNAIT JÉSUS-CHRIST[1]

Elles sont belles les fêtes religieuses ! elles sont vénérables et chères à nos cœurs, les solennités de l'Église ! Le lieu où elles s'accomplissent est pur et saint, parce qu'il est à l'abri des profanations de la terre ; le son des cloches qui nous appellent au temple est comme la voix de Dieu ; les autels sont les cieux de l'esprit ; la prière est le soupir de notre cœur qui s'élance vers l'infini et pleure sur les confins de l'éternité, pour que ses larmes soient séchées dans le paradis. Oui, les fêtes religieuses sont vénérables, elles sont belles les solennités de l'Église ; mais, entre toutes, tu tiens un rang particulier, tu te distingues par une prééminence spéciale, ô Sainte Épiphanie du Seigneur !

C'est ce que je me propose de vous démontrer, ô mes très chers Frères. L'Épiphanie, comme l'indique son nom, est la manifestation de Dieu, Dieu a été annoncé et s'est montré aux hommes. Or les fêtes de la religion n'ont-elles pas précisément pour but de représenter Dieu d'une manière sensible et d'appeler l'homme à l'adoration pour qu'il s'unisse à son Créateur ? C'est donc de l'Épiphanie que provient la lumière, afin que, dans les rites des fêtes sacrées, je puisse reconnaître Dieu, l'adorer en Jésus-Christ et le servir d'une manière digne de lui. Toute l'Église, tout le christianisme en général est une vive manifestation de ce jour solennel.

C'est pour vous aussi un motif de joie et d'allégresse. L'Épiphanie est la manifestation de Dieu faite non pas à une seule nation, mais à toutes : c'est Dieu qui ne se contente pas d'apparaître aux Hébreux, mais qui veut se faire connaître et se manifeste aux Gentils. C'est pourquoi, moi qui ne suis pas de l'Orient, mais de l'Occident, qui ne descends pas de la race de Sem, mais de celle de Japhet, et tiens par mes ancêtres à l'ancienne gentilité, je ne suis pas moins privilégié que les autres, et je possède des droits égaux pour jouir de la connaissance de Dieu. Pareil à un fils d'Isaac et de Jacob, orné du même vêtement qui couvrait les familles des patriarches et des prophètes, je suis accueilli et admis dans l'héritage du Christ. J'arrive auprès de lui guidé par la lumière de l'Épiphanie et il m'est doux de m'abaisser devant lui. Je le salue enfant à

1. Homélie lue dans la cathédrale de Turin, le 6 Janvier 1885, par le cardinal archevêque G. Alimonda.

Bethléem, je le salue ressuscité sur le Calvaire, je le salue retourné à la droite de son père d'où il envoie le Saint Esprit dans le Cénacle; je le salue dans les douces solennités de Marie et dans les honneurs religieux rendus aux saints.

O Mes Chers Frères qui, comme moi, êtes sortis de la gentilité et vous glorifiez à bon droit d'être chrétiens, levez-vous pour chanter les immortels bienfaits de l'Épiphanie. Nous avons acquis la véritable connaissance de Dieu. Et c'est dans cette connaissance qui s'accomplit par Jésus-Christ, qu'est placée notre vie: *Deum nosse vivere est* [1]. C'est la vie des âmes, c'est aussi la vie des corps, et cette condition est tellement rigoureuse, que celui qui manque de cette connaissance s'annihile entièrement: *Notitia Dei causa est ut homo aliquid sit, ignorantia facit ut nihil sit* [2].

Je me suis proposé de célébrer la glorieuse Épiphanie en vous exposant la véritable et salutaire connaissance de Dieu, ou, ce qui revient au même, la connaissance de Jésus-Christ.

S. Grégoire le Grand écrit une admirable sentence: Par les choses que nous connaissons, nous devons nous élever à celles que nous ne connaissons pas: *Ex his quæ animus novit, surgat ad incognita quæ non novit* [3]. En me rappelant ces paroles, je sens un aiguillon plus fort et comme nouveau qui me force à parler. J'ai la certitude, Mes chers Frères et Fils, que vous connaissez Jésus-Christ et que vous vous contentez d'y penser comme il convient; mais je suis non moins certain que si vous avez de pieux sentiments pour lui, il vous reste infiniment plus à connaître, surtout dans les temps présents, où l'on cherche à éteindre la lumière du Christ dans les âmes avec les ténèbres dangereuses de l'erreur. Eh bien! enrichissez-vous de la sagesse du Christ et de la connaissance qui est en vous, élancez-vous pour comprendre ses merveilles cachées: *Ex his quæ animus novit surgat, ad incognita quæ non novit.*

On acquiert la connaissance de Jésus-Christ de différentes manières, mais il n'y en a qu'une pour l'obtenir directement, entière et forte, féconde en vertus salutaires. Retenez bien ceci pour ne pas vous tromper.

Vous prêtez l'oreille à ce que le peuple pense généralement de Jésus-Christ; vous vous basez sur les discours publiés, sur les jugements communs, et vous vous formez l'idée qu'il est Dieu et Rédempteur du monde. Est-ce un mode infaillible pour le connaître avec assurance et d'une manière salutaire? Non: vous êtes un historien qui parcourez les temps avec

1. S. Augustin, *In Medit.*, 32.
2. S. Bernard, *Ep. 18 ad Petr. Cardin.*
3. S. Grégoire le Grand, *Homil. II super Evangel.*

votre mémoire; vous allez du XIX° siècle au Ier siècle de l'ère vulgaire, et de celui-ci vous redescendez au nôtre; vous liez ensemble les fils des événements, vous les jugez, et en voyant que le Christ règne dans l'âge moderne, vous vous persuadez facilement qu'il est Dieu. Le connaissez-vous suffisamment et avec certitude? Le connaissez-vous relativement à la vie de l'âme? Non; de plus, vous avez des preuves meilleures: vous aimez les documents authentiques, vous êtes archéologue et philosophe: vous étudiez les Évangiles pour connaître Jésus-Christ, et vous vous préparez certainement à y trouver le Fils de Dieu et le Rédempteur des hommes. Mais cette connaissance suffit-elle pour le salut? Non.

Voilà trois moyens très appréciés de notre temps pour connaître Jésus-Christ: l'opinion publique, l'histoire et l'authenticité des témoignages et des documents. Nous-mêmes nous ne les méprisons pas, nous ne les rejetons pas; nous affirmons seulement qu'ils ne sont pas suffisants pour le connaître d'une manière utile au salut.

Quelle est donc le moyen qui donne de Jésus-Christ une connaissance directe, complète, infaillible, seule capable de fructifier pour la vie éternelle? C'est la connaissance par la foi divine.

En effet, de même que sans la foi il est impossible de plaire à Dieu: *Sine fide autem impossibile est placere Deo*[1], ainsi où il n'y a pas de foi, la connaissance que nous pouvons avoir de la personne sacrée de Jésus-Christ ne sera pas méritoire pour le ciel, parce que nous ne lui soumettons pas pleinement notre volonté et que nous ne plions pas humblement notre volonté à l'observance de sa loi. Dieu veut que nous croyions à sa parole, mais si nous sommes entraînés par l'opinion publique, par l'histoire, si nous nous décidons à aller vers lui, conduits par la main de la science, nous croyons à la parole de l'homme. Ainsi nous mettons la parole de l'homme au-dessus de la parole de Dieu, ce qui est triste et peu convenable. Si nous admettons le témoignage des hommes, dit S. Jean, le témoignage de Dieu est bien plus grand: *Si testimonium hominum accipimus, testimonium Dei majus est*[2]. Pourquoi donc ne donnerions-nous pas à celle-ci la première place? Dieu nous paraît-il moins digne de foi que l'homme? Nous ne nions pas que le sentiment commun des peuples, que l'histoire et la science puissent inspirer la foi concernant la personne de Jésus-Christ, mais c'est toujours une foi humaine incertaine, inconstante et sujette à l'erreur: tandis que la connaissance

1. S. Paul aux Hebr., XI, 6. — 2. Joan., V, 9.

véritable, solide et fructueuse que nous devons avoir de Jésus-Christ doit être un effet de la foi divine. Les éléments terrestres qui s'offrent à nous, soit dans l'opinion publique et privée, soit dans l'expérience ou dans la doctrine, peuvent aider le développement de la foi divine et l'aident certainement; mais en tout cas, ils ne la produisent pas, parce qu'elle est un don de la grâce : eux-mêmes ne peuvent l'égaler.

Écoutons la déclaration que Jésus-Christ en fait en propres termes à ses apôtres.

Des sources du Jourdain qu'il venait de visiter, des bourgs et des villages situés au-dessous de ces eaux célèbres, Jésus-Christ s'était approché de Césarée de Philippes. Prenant à part ses disciples, il leur demanda ce que les hommes disaient de lui. Et les disciples répondirent immédiatement : « Les uns disent que vous êtes Jean-Baptiste, les autres Élie, les autres Jérémie ou quelqu'un des prophètes. » Et Jésus, continuant ses interrogations : « Et vous, qui dites-vous que je suis? » Alors Simon Pierre prenant la parole et manifestant la foi ardente dont brûlait son cœur : « Vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant. » Cette confession franche et magnanime plut à Jésus qui reprit : « Tu es heureux, Simon, fils de Jean, car ce n'est pas la chair ni le sang qui te l'ont révélé, mais mon Père qui est dans les cieux. »

Dans ces paroles se manifestent la satisfaction de Dieu, la nécessité de la foi, la certitude de son excellence et l'indication de sa récompense qui est la béatitude. C'est à ces conditions qu'est attachée la véritable connaissance de Jésus-Christ : *Beatus es... quia caro et sanguis non revelabit tibi, sed Pater meus, qui in cœlis est*[1].

Mes chers Frères, je vous ai exposé le moyen unique et incomparable par lequel vous pouvez et devez connaître Jésus-Christ en vue de la vie éternelle, dont vous aurez l'avant-goût dans la félicité temporelle la plus grande possible : vous devez connaître Jésus-Christ par la foi.

Aujourd'hui donc, dans cette joyeuse fête de l'Épiphanie, levez-vous et venez avec moi : nous irons à la grotte de Bethléem. Le Christ se découvre et se manifeste devant les siècles, et nous recueillerons la lumière splendide et entière de sa gloire. Si, en nous approchant de lui, en nous jetant humblement à ses pieds, nous pouvons entendre la demande qu'il a faite aux disciples à Césarée de Philippes, si nous pouvons entendre sa voix nous dire : « Qu'est-ce que les hommes disent de moi? » ah! de grâce, ne répétons pas leurs paroles, ne répondons pas

1. S. Matth., XVI, 17.

que pour les uns il est Jean-Baptiste, pour les autres Élie ou un prophète. Ne prenons pas l'accent de la raison humaine ni celui de la science moderne ; n'affirmons point, par exemple, que quelques-uns de nos savants le nomment un génie, un philanthrope, un réformateur social et le premier des progressistes; supprimons la parole de l'homme, car le Christ n'en serait pas satisfait. Avant qu'il ne nous adresse une seconde fois cette même demande: « Et vous, qui dites-vous que je suis? *Quem me esse dicitis?* » ah! imitons Simon Pierre, ce disciple au cœur ardent; embrasons-nous de sa foi, empruntons son langage et disons au petit enfant de Bethléem : Vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant. Ah! oui, nous vous connaissons! et nous ne l'avons pas appris aux écoles de la terre, nous ne le savons pas par la philosophie, ni par l'histoire, ni par l'opinion publique. Nous l'avons appris à votre école, ô Jésus, en vous écoutant, en nous approchant de vous! Nous savons que vous êtes le Fils du Dieu vivant, parce que nous vous sentons vivant, et nous vous portons dans le cœur. Vous ne parlez pas encore dans votre berceau, mais vous parlez éloquemment à notre âme et vous nous faites comprendre que vous êtes Dieu: *Tu es Christus*, *Filius Dei vivi.*

O Mes chers Frères, quelle joie! quelle satisfaction éprouve notre esprit en voyant agréer notre profession de foi, en voyant le divin Enfant qui nous sourit! Quelle joie! quel ravissement de l'entendre me dire, à moi, pauvre créature : Tu es heureux : *Beatus es!* de l'entendre confirmer et louer ma croyance: Tu me connais, ô mon serviteur, tu me connais, non parce que la chair et le sang te l'ont découvert, mais parce que mon Père qui est dans les cieux te l'a révélé! *Beatus es... quia caro et sanguis non revelavit tibi, sed Pater meus qui in cœlis est.*

Quelques savants, se piquant de science, se lèvent pour faire une objection : nous sommes, disent-ils, conduits vers Bethléem pour connaître Jésus-Christ, et l'on prétend que la foi est la condition absolue pour acquérir cette connaissance. Or la foi divine est aveugle, d'après le langage des chrétiens. Si donc elle est aveugle, comment peut-elle donner la connaissance vraie du Christ?

Messieurs, quand vous entendez affirmer dans l'Église que notre foi doit être aveugle, vous n'avez aucune connaissance des choses auxquelles nous sommes obligés. Par foi aveugle, nous voulons exprimer l'acte moral du chrétien qui, après avoir reçu, comme enfant, le baptême, condition de la foi, doit de prime abord professer une vénération entière et spontanée pour les dogmes et les préceptes divins. Au contraire de celui

qui, embrassant la foi à l'âge de raison, fait de toute necessité précéder cet acte d'un examen rationnel, celui qui est catholique par habitude fait passer avant toutes choses la soumission religieuse. Avant de voir par lui-même, il s'en rapporte à la parole de Dieu : il ne doute pas, mais il croit. Cet aveuglement, comme on l'appelle, n'est pas un aveuglement radical ni constant. Ainsi, dès son enfance, le chrétien catholique sait qu'il y a un Dieu et que l'Église est sa mère ; dans sa jeunesse, il voit déjà la vérité dans les affirmations de ses parents ; et ce jugement lui suffit pour ne pas marcher à l'aveugle.

S'il n'en est pas ainsi, la foi divine est-elle entrée dans l'âme? Êtes-vous croyants, Messieurs? Et qui vous empêche de le montrer par les œuvres et de faire des progrès dans le domaine de l'intelligence? Pensez-vous peut-être que l'acte de foi emporte la stupidité du raisonnement? Mais croire n'est-ce pas penser? Pouvez-vous faire un seul acte de foi sans faire en même temps un acte de pensée? *Credere est cogitare*, assurent les pères de l'Église. Croyez donc et vous ne resterez pas inertes : pensez, cherchez. En supposant la foi, vous faites acte de raisonnement. Dieu allume le soleil de la foi dans le firmament de votre intelligence, et vous vous élevez jusqu'à jouir de la lumière et à en recueillir tous les rayons. S. Augustin a dit cette grande parole : *Intellectus merces est fidei.* Il attribue à la foi la plus grande intelligence que l'homme puisse acquérir, et il poursuit sa sentence en disant : Ne cherchez pas afin de croire, mais croyez afin de comprendre : *Noli quærere ut credas, sed crede ut intelligas* [1].

Cette sentence que les profanes accusent de vanité ou plutôt de contradiction barbare, est une pure vérité philosophique. En effet, si vous vous en tenez aux simples forces de l'homme, vous ne dépassez pas l'ordre rationnel ; feriez-vous encore des efforts plus grands, vos coups d'aile s'arrêteront toujours à une limite, à la limite fatale de l'homme. Mais, si vous vous attachez à la révélation divine, vous ajoutez la lumière de la foi à la lumière de la raison, alors vous sortez de l'ordre habituel et pénétrez dans des horizons inconnus. Quelles aurores nouvelles ! quels nouveaux soleils ! Et dans cette immense carrière, quels ravissements, quels vols bien autrement sublimes !

Mes Frères, Mes Fils ! je retourne sur la route de Bethléem. Enrichi de la foi par une récompense divine, je contemple de nouveau Jésus. C'est un pauvre petit enfant étendu dans une crèche : celui qui n'a pas la foi de Dieu ne voit dans ce tableau

1. S. Augustin, *Tract. 29 super Evang. Joannis*, VII.

que la misère ! Mais je vois bien autre chose ! J'aperçois le ciel ouvert sur la grotte de Bethléem ; je vois dans le ciel l'auguste Trinité, le Père, le Fils, et le Saint Esprit. L'enfant de Bethléem, c'est le Fils, le Verbe éternel par qui toutes choses ont été faites dès le commencement ; et quand, à la suite du péché de l'Éden, la mort est entrée dans le monde et que tous les hommes ont été condamnés à mourir, le même Verbe éternel, touché de l'immense disgrâce de l'homme, s'est offert à son Père en expiation. Quand la plénitude des temps fut accomplie, quand fut arrivée l'époque fixée par Dieu lui-même, le Verbe divin a pris notre nature et est né homme. C'est l'enfant que je vois et que j'adore à Bethléem ; c'est la seconde personne de la sainte Trinité : c'est un Dieu. Il est donc Dieu et homme tout ensemble. Il est Dieu, car pour rendre une pleine satisfaction à la justice divine offensée, il fallait un mérite infini, une valeur divine ; il est aussi véritablement homme, car d'après les décrets divins, l'expiation devait être douloureuse : il était donc nécessaire que le Dieu Rédempteur souffrît et mourût pour le salut du monde et le Verbe ne pouvait souffrir et mourir qu'en prenant la nature humaine. Tel est l'enfant de Bethléem : c'est le prodige de l'Homme-Dieu. Les patriarches le voyaient en figure dans leurs symboles, les prophètes l'annonçaient dans leurs cantiques. Tout le monde ancien convergeait vers lui ; le monde moderne tout entier commence à lui. Bethléem était le centre séculaire et propitiatoire des générations humaines.

Dites-moi, Mes Frères, les choses que je découvre à la lumière de la foi ne vous paraissent-elles pas extraordinairement élevées ? Quel docteur, quel philosophe, quel génie étranger aurait pu les supposer, en s'en tenant aux seules connaissances de la raison humaine ? Platon, en parlant du « Juste », les a entrevues en partie, mais en s'aidant de la sagesse traditionnelle de l'Orient. Qui, du reste, parmi vous, en rejetant les lumières de la foi ou le secours des livres saints et de la parole de Dieu, qui de vous, porté par la seule raison humaine, peut monter si haut, dépasser l'ordre purement intellectuel, et de Bethléem s'élever jusqu'au ciel, et du ciel descendre sur terre avec la personne sacrée du Verbe, et le reconnaître comme homme sans cesser d'être Dieu, voir la face de la terre changée par sa vertu, le péché terrassé et vaincu, le salut nous favoriser et nous trouver enfin dans l'allégresse et délivrés de l'esclavage par ce divin enfant ?

O foi bien-aimée ! je ne t'ai pas reçue pour rester aveugle, puisque tu m'as été donnée afin que je voie. Avec toi, je suis voyant. Tu me dévoiles ce qu'il y a de sublime et de profond

en Dieu, tu brises pour moi les sceaux du livre de l'éternité, où je puis lire mon origine et ma destination immortelle ; par toi, je fraternise avec les êtres invisibles et célestes, et tu me fais apprendre tant de choses sublimes que les pauvres philosophes de la terre ne savent pas et ne sauront peut-être jamais ; ce qu'ils entendent de la bouche d'autrui les étonnent, ils croient rêver et ne reviennent pas de leur surprise. Certainement je nourris l'espoir de t'avoir acquise et méritée, depuis que je te possède par l'amour et non par des arguments humains ; et tu me récompenses avec usure en me donnant l'intelligence comme une joie et une couronne : *Fides meritum est, intellectus præmium*[1].

Mais les secrets ! les mystères ! quoique la foi donne la science du monde surnaturel et fasse connaître Dieu, qui peut cependant nier l'obscurité infinie qui reste en Dieu et l'environne toujours ?

Voici l'autre partie, Messieurs, où vous entendez parler quelquefois de foi aveugle. Mais soyez attentifs à ce dont il s'agit. Il n'existe pas de mystères en soi, parce que dans Dieu tout est clarté et splendeur ; d'un autre côté, la religion ne se glorifie pas de les créer. Les mystères toutefois apparaissent à l'homme. Ceci est une nécessité, car les mystères s'étendent dans le domaine de l'infini, et comme nous n'avons que des facultés limitées, il nous est impossible de les comprendre. La foi nous vient donc en aide, et, guidés par elle, nous allons, jusqu'à un certain point, de lumière en lumière, d'une lumière plus faible à une lumière plus grande ; mais quand elle se déploie dans l'étendue de l'infini, quand elle en découvre la profondeur illimitée et pour nous infranchissable, nous ne voyons plus : l'ombre est devant nous. C'est l'ombre d'un Dieu infini. Alors nous disons qu'il faut s'arrêter dans nos investigations, qu'il est défendu de franchir ce seuil mystérieux, parce qu'il est impossible de le franchir : en faisant cette tentative, les hauteurs divines, qui pour nous se changent en ténèbres, nous écraseraient. C'est pour ce motif que nous condamnons ceux qui scrutent audacieusement la divinité.

Mais que voyez-vous en tout ceci, Messieurs ? peut-être un défaut de notre foi ? Mais si c'est une aile pour monter où la raison ne peut atteindre, si celle-ci ne peut épuiser dans les splendeurs l'océan des grandeurs et de la majesté de Dieu, à qui en est la faute, d'où vient ce défaut ? Ce défaut ne vient pas de la foi, qui n'exclut et n'écarte d'elle aucune des merveilles divines, puisqu'elle les propose toutes à notre croyance : le

1. S. Augustin, *Tract. 48*, X.

défaut est dans la raison humaine qui n'est pas capable de suivre la foi dans ses dernières élévations. S'il en est ainsi, vous paraît-il juste d'accuser la foi et de l'appeler aveugle pour la déshonorer et vous en moquer? Mais si vous voulez la flétrir d'une telle dénomination, ne devez-vous pas dire aussi que la raison est aveugle!

En effet, voyez et touchez de la main la condamnation de nos contradicteurs: on rencontre des mystères partout, non seulement dans la religion, mais dans la nature. La science s'efforce noblement de les expliquer, mais n'y parvient pas pour plusieurs d'entre eux. Nous dirons donc que la science est aveugle comme elle accuse la foi d'être aveugle. Cela vous plaît-il? Nous trouvons des mystères dans les mathématiques: la science mathématique est donc aveugle! Nous avons des mystères dans la cosmologie: voilà donc la cosmologie aveugle! Nous avons des mystères dans la métaphysique: la métaphysique est-elle donc aveugle! Nous avons des mystères dans la physiologie: la physiologie est donc une science aveugle! Cela vous plaît-il? Ah! le mystère se présente partout: et pourquoi prétendre que la religion n'ait point de mystères? Partout nous voyons le mystère. O hommes! ô hommes! au lieu d'aiguiser votre intelligence contre Dieu, au lieu de déchirer le christianisme, au lieu de lui courir sus comme d'orgueilleux forcenés, dites en vous-mêmes: Hélas! que nous sommes petits!

Terminons ici cette discussion.

La foi est un présent inestimable, un bienfait précieux; c'est par elle qu'en Jésus-Christ nous acquérons la véritable connaissance de Dieu. Néanmoins, si la vertu de la foi tire toute son excellence et sa perfection du côté de Dieu, elle se développe en nous d'une manière variable, et se montre plus ou moins parfaite selon les conditions morales de l'homme. Avec la grâce de Dieu, nous pouvons faire que la foi opère des miracles, ou la tenir dans un état de torpeur: bien plus, hélas! nous pouvons l'éteindre dans notre âme. Voulez-vous, Mes chers Frères, que la foi divine vous élève dans les connaissances éternelles, et vous emporte pour ainsi dire en dehors de la nature d'une manière admirable, ne vous arrêtez pas aux doutes, ne discutez pas, ne perdez pas votre temps à chercher si Dieu vous condamne ou non à une foi aveugle; mais ouvrez-lui généreusement votre cœur, laissez la foi y descendre et alimentez-la dans votre conscience.

La fête sacrée de l'Épiphanie, qui nous est si chère et remplit aujourd'hui le monde d'allégresse, vous y encourage et vous indique les conditions que doit avoir votre foi. J'en signale deux particulièrement: la simplicité des bergers et la sagacité des

mages. Munissons-nous de ces vertus et marchons au milieu de ces connaisseurs bénis de la divinité.

Réfléchissez aux bergers de Bethléem. Ne vous étonnez pas, si, en parlant de l'Épiphanie, je vous rappelle les pasteurs que nous avons coutume d'admirer autour de la crèche le jour de Noël. Il est tout naturel de penser qu'après avoir découvert la grotte de Bethléem, ils y ont renouvelé leurs visites. Et puis, ne savez-vous pas que Noël et l'Épiphanie se correspondent tellement que, dans les premiers temps du christianisme, pendant quatre siècles, l'Église catholique célébrait ensemble ces deux fêtes en les comprenant sous l'unique solennité de la théophanie? Parlons donc aujourd'hui des bergers, en les admirant d'être venus de leurs pâturages à la recherche de Jésus.

S. Luc a écrit un merveilleux chapitre où il raconte que les pasteurs veillaient dans la région de Bethléem, près de la cité de David, et faisaient pendant la nuit la garde autour de leurs troupeaux. En apprenant par l'ange que le Seigneur, né dans cette ville, était couché dans une crèche, en entendant proclamer la gloire de Dieu et la paix aux hommes de bonne volonté, ils se disaient l'un à l'autre : « Allons jusqu'à Bethléem voir ce qui est arrivé et comment le Seigneur s'est manifesté[1]. » Et ils partirent en troupe.

Ce que l'on admire dans les bergers, c'est la simplicité des mœurs, leur conduite naïve et franche, la candeur de leurs pensées. Ils respirent l'air pur des campagnes et des collines, les parfums des vallées; ils regardent leur visage dans les eaux limpides du lac et ils ne se trouvent pas difformes, ils aiment le chant des oiseaux qui voltigent dans les branchages à l'heure matinale, et modulent sur leurs chants leurs airs rustiques; quand leurs enfants pleurent dans leur berceau de feuillage ou sur le gazon, il leur semble sans doute entendre le gémissement du passereau et des colombes. Ah! c'est une belle ingénuité! c'est une admirable simplicité que celle des pasteurs! Et voyez ce qui arrive. A peine se sentent-ils appelés à la foi par une voix supérieure, qu'ils croient fermement : ils ne font point d'objections, ils ne connaissent point d'empêchement : *Transeamus usque Bethleem :* ils arrivent avec promptitude et allégresse : *Et venerunt festinantes.* Et voilà qu'ils reçoivent pour prix l'accomplissement de leurs désirs. Ils trouvent le petit Enfant, le Verbe de Dieu; leur foi est devenue une vision : *Videntes, cognoverunt de verbo quod dictum erat illis de puero hoc.*

Ayez, Mes chers Frères, la simplicité des pasteurs : la foi,

1. S. Luc., II, 8 et seq.

qui est la lumière de Dieu, s'allume facilement dans une âme pure et candide. Lorsque l'on vous annonce les grands mystères du christianisme, lorsque le Souverain Pontife vous enseigne au nom de Jésus-Christ, ne nourrissez pas des pensées contraires, ne redoutez ni mensonge ni tromperie, soyez simples de cœur et dites : « Dieu me parle par l'intermédiaire de l'Église : je crois. » Et vous recevrez comme récompense la connaissance des choses sublimes et spirituelles : *Si oculus tuus fuerit simplex, totum corpus tuum lucidum erit*, dit l'Évangile[1]. Si vous avez un œil simple, vous aurez la splendeur dans l'intérieur de votre âme, et votre corps se ressentira de cette beauté intime. Ce qui en effet empêche réellement la lumière, c'est la duplicité, la malice, la chicane : ces défauts élèvent un mur à travers lequel la lumière ne pénètre pas, car alors l'œil ne voit pas parce qu'il est voilé, parce qu'il n'est pas simple. Déchirez le voile, renversez le mur, c'est-à-dire ne soyez ni faux, ni malicieux, ni tracassiers ; devenez simples et vous verrez. Ces pauvres bergers de Bethléem voyaient le Fils unique du Père fait chair, tandis que les célèbres sophistes des écoles égyptiennes, grecques et romaines, ne voyaient et ne soupçonnaient pas encore le grand prodige de Dieu. Les bergers voyaient et tressaillaient de joie, tandis qu'il fallait encore des années et des siècles pour que les maîtres superbes du paganisme, les Celse, les Porphyre, les Julien, les Symmaque, les Éron, les Proclus, vaincus par la lumière abondante de Bethléem, courbent leur front devant la crèche du Sauveur. Ah ! les bergers ont été les premiers à contempler sans le secours de la science, sans académie, sans instruction ; ils voient parce qu'ils ont le cœur simple.

N'êtez-vous pas persuadés, Messieurs, que la simplicité est une condition requise pour la foi, pour voir et pour découvrir si nous considérons la nature de Dieu à qui l'on doit offrir l'adoration et l'amour ?

Qu'est-ce que Dieu ? Pour en dire quelque chose, j'ai besoin de m'éloigner en esprit de tout ce qui est composé, de tout ce qui est multiplié, de tout ce qui est artificiel : plus je m'écarte de la matière, plus j'avance, plus je pénètre dans la région de l'esprit, plus aussi je m'approche de Dieu. C'est de lui que vient la lumière, le firmament, la terre, le son, le parfum, mais il n'est aucune de ces choses créées : il est infiniment plus qu'elles. C'est Dieu qui a formé notre corps du limon de la terre et c'est Dieu qui lui a uni notre âme par son souffle puissant, mais Dieu n'est pas l'âme humaine. Dieu, dans la

1. S. Matth., VI, 22.

lumière indéfinie de son jour, a créé les anges, qui sont de purs esprits; mais Dieu est un esprit infiniment plus pur. Les créatures peuvent être ravissantes de beauté, mais elles ne peuvent être comparées au Créateur qui les surpasse de toute l'étendue de l'infini. Qu'est-ce donc que Dieu? Vous pourriez dire qu'il est la sagesse, la puissance, la force, la bonté, la prudence, la vie, mais quand nous prononçons ces noms si précieux nous avons peu coutume de considérer les choses dans la source de leur réalité. Ou nous les voyons d'une manière abstraite, et alors elles nous échappent; ou bien nous les considérons d'une manière concrète, d'après les idées de l'homme: la sagesse alors devient le fruit des études et des expériences, la puissance se traduit par le bruit des machines et des instruments, la prudence est un calcul, la vie un souffle et un organisme, la bonté elle-même se mélange de défauts, ou se prescrit des limites faciles. Non, ces forces et ces vertus, comme nous les entendons communément, ne nous dévoilent pas Dieu, parce que Dieu n'est ni l'étude, ni la science, ni le calcul, ni le bruit d'une machine. Dieu ne connaît ni limite ni empêchement. Qu'est-il donc! Certainement je pourrais vous dire que Dieu est la toute-puissance, la sagesse, la justice, la bonté, la sainteté, mais entendues dans un autre sens que celui du langage humain qui est imparfait; je pourrais dire aussi que Dieu est l'immensité, l'éternité, l'infini; mais je me résigne à être très court en vous disant que Dieu est l'Être: *Ego sum qui sum*[1]. Et remarquez quelle est la nature de cet être: c'est l'être un, l'être qui ne se divise ni se multiplie: c'est l'être qui contient tout, qui produit tout, qui anime tout: *Ex quo omnia*, *per quem omnia*, *in quo omnia*, comme dit S. Bernard[2]; c'est lui qui fait tout sans prendre rien de rien, qui donne le tout aux choses, sans perdre aucune chose. Vous comprenez, Messieurs, que Dieu étant l'être d'une manière absolue, il est par là même l'être simple. C'est ce qu'enseigne S. Grégoire de Nazianze: *Deus est simplex et indivisibilis essentia*[3]. Aristote avait dit longtemps auparavant: *Deus est substantia æterna et actus simplex*[4]; S. Thomas pouvait admirablement répéter: « Dieu est un acte pur. »

Grâces au Ciel! nous sommes dans la simplicité par essence ou dans l'être très simple: la simplicité jette des fleurs dans les cieux, rayonne sur les mondes, crée les existences, se fait le centre de l'univers; elle est loi, mouvement, ordre et vie: la simplicité est Dieu. Et nous prétendrions nous élever à la véritable connaissance de Dieu sans y porter un cœur

1. Exode, III, 11. — 2. S. Bernard, *De consid. ad Eugen. Pap.*, 5.
3. S. Gregoire de Naz., *Orat.*, 29. — 4. Aristote, *Métaphys.* 12.

simple? Les bergers sont simples; au milieu des contemplations de la foi, Bethléem et le paradis s'allient à l'ingénuité de leur âme.

Il est vrai que la connaissance de Dieu dans laquelle nous voulons avancer, vient surtout par Jésus-Christ.

Mais que veut dire cette observation? Peut-on en inférer que Jésus, en se présentant à nous comme homme véritable, revêtu de notre chair, s'oppose à cette pureté, à cette simplicité de cœur que nous avons jugée nécessaire pour connaître Dieu? Ah! si vous aviez l'intention de m'en faire une objection, sachez, Messieurs, que je m'en réjouis et que je l'accepte volontiers. Elle m'ouvre un passage à de nouvelles merveilles. Oui, la nature divine est autrement étonnante et mystérieuse, et l'Incarnation du Verbe de Dieu est remplie de la beauté de sublimes mystères.

Le prophète chante : « Les cieux racontent la gloire de Dieu. » Mais cette parole veut-elle dire que la gloire de Dieu se réduit aux cieux? que c'est là sa gloire tout entière? Les cieux ne signifient-ils pas quelque chose de plus parfait qui s'étend au-dessus d'eux? N'employons-nous pas précisément le langage de S. Paul, qui écrit que les choses visibles élèvent aux choses invisibles, et que l'univers est l'échelle par laquelle on monte vers son Auteur.

Voici la chair du Christ. Elle est loin d'empêcher la connaissance chaste et splendide que nous désirons avoir de Dieu, elle en facilite au contraire l'acquisition. Ceci est, pour ainsi dire, en notre pouvoir. Souvenons-nous des habitants de la cabane de Bethléem : autour du divin Enfant, nous voyons Joseph et Marie. Vous appelez l'un le père, l'autre la mère de Jésus, mais faites attention. Joseph remplit les fonctions de père, sans l'être réellement, car le père du Verbe incarné est un et toujours un : il habite les cieux. Marie est la véritable mère de Jésus-Christ, mais elle se distingue substantiellement de toutes les mères de la terre, puisqu'elle a conçu par l'opération du Saint Esprit, et parce qu'elle était élue par privilège pour être la mère de Jésus, Marie n'a pas été atteinte du péché originel, mais a été immaculée dans sa conception. Elle resta toujours vierge, bien que mariée à Joseph, et la naissance d'un fils ne lui a point enlevé sa virginité. Ne découvrez-vous pas ici une chose admirable? C'est la virginité qui a enfanté le Christ : *In Maria Christum pia virginitas peperit*, comme le dit ineffablement S. Augustin [1].

Nous possédons ici en Jésus-Christ, en allant à lui par la Vierge mère, un tissu de merveilles. Ne voyez-vous pas à quel

1. S. Augustin, *De Nativit.*, serm. 12.

genre d'excellence elles appartiennent? Elles ne sont pas pompeuses aux yeux des sens, mais elles rejaillissent, chastes, pures et belles, dans la région de l'esprit. Elles sont l'effusion de la sainteté. Jésus-Christ est le fils de l'Immaculée, le fruit du Saint Esprit, et si je veux essayer de le glorifier, la parole directe ne me suffit plus : je dois chercher les images les plus chastes et les plus gracieuses pour en donner une idée. Avec la sainte Écriture, je le nommerai : « Candeur de la lumière éternelle, la rosée du ciel, le lis de la vallée, le juste, le bien-aimé qui se complaît près de sa bien-aimée; Marie est une colombe, Jésus-Christ un agneau plein de douceur. » Sommes-nous arrivés à l'admiration de la simplicité? Nous avons devant nous la chair du Christ. Mais elle ne nous prive pas de secours, elle attire au contraire et nous pousse dans le domaine de la pureté. Ce n'est pas un voile, c'est un miroir. Je crois, et en Jésus-Christ je vois Dieu.

En tout ceci je suis encore très modéré, Messieurs; mais si, marchant de merveilles en merveilles, je dois vous signaler celles que le Verbe concentre par lui-même dans l'humanité qu'il a prise, d'où me viendra la parole? Je devrais vous montrer le mode de l'union hypostatique entre les deux natures, et ce mode est éminemment merveilleux: vous sentirez qu'en Jésus-Christ la nature humaine manque de sa propre personnalité, parce que celle-ci est noblement remplacée par la personne divine du Verbe lui-même; vous sentiriez que, par la communion des idiomes, la nature humaine participe en Jésus-Christ à une telle abondance de grandeurs, que ce qui se dit de Dieu peut en partie être appliqué à l'homme, et ainsi, à la gloire de l'humanité de Jésus-Christ, nous disons qu'en lui Dieu naît, Dieu vit, Dieu meurt et ressuscite. O sainte humanité de mon Sauveur! que vous êtes magnifique et vénérable! Craindrez-vous maintenant qu'elle blesse les idées de la pureté du cœur, le sentiment de la simplicité, les vertus qui aident notre foi à bien connaître Dieu? Mais ne sont-elles pas plutôt indispensables pour pénétrer jusqu'à lui? La chair en Jésus est un ornement qui n'offusque pas la divinité, dit S. Bernard: *Ipse... decus sine fuscatione*[1]. En effet, si le Christ comme homme s'approche du Christ-Dieu et nous le donne en don, personne ne sera plus capable de le recevoir que celui dont le cœur est le plus pur d'après les paroles de S. Paulin : *Quanto mundior corde, tanto capacior Christi est*[2].

Ames saintes, âmes innocentes, âmes brûlant de l'amour de Jésus, je sais bien le jugement que le monde porte sur

1. S. Bernard, *De Cœna Dom.*, serm. 15. — 2. S. Paulin, *Ep. ad Desiderium.*

vous. Il prétend que vous ignorez les plaisirs de la vie, il vous appelle innocentes par dérision et se moque de votre simplicité d'enfant. Ah! il vous appelle simples! c'est vrai, car le monde est faux : c'est un composé métallique; il n'aime pas Jésus-Christ et a une faible connaissance de Dieu. Mais vous qui êtes simples, vous qui aimez Jésus-Christ, vous jouissez dans votre âme des purs reflets de la divinité. Marchez donc absorbées dans la lumière. Les pasteurs de Bethléem, sincères et simples dans leurs mœurs, comprennent aussitôt la voix des anges, ils sont enflammés d'une sainte envie quand retentit le cantique céleste. Il en est de même pour vous, mes chères âmes. Le son, paraît-il, se répercute mieux dans la série des pensées, et voici que vos pensées scintillent aux rayons des idées spirituelles, des idées célestes, des idées éternelles. Vous dirigez vers le Paradis la vue de votre esprit. Le chant se répand mieux dans l'ordre des affections, et voici que votre cœur, uni au cœur de Jésus, s'enflamme, brûle, pleure d'amour, rit au milieu des épines, devient un héros dans les sacrifices; il attend le ciel au milieu des tribulations de l'exil, parce qu'il sait et voit que ces tribulations ne diminuent pas, mais augmentent les délices futures de la patrie céleste. Ames simples, laissez dire le monde, aimez toujours Jésus-Christ et nourrissez votre connaissance de Dieu avec les mérites de votre foi.

Je vous ai parlé longuement de la simplicité des pasteurs: dois-je passer sous silence la sagacité des Mages? Mais nous l'avons indiqué comme condition réelle de la foi pour connaître Dieu, et de plus la solennité de ce jour demande que nous en fassions un éloge particulier.

L'Évangile de S. Matthieu raconte que les Mages étaient partis de l'Orient, c'est-à-dire de l'Arabie ou de la Chaldée, et se rendaient à Jérusalem pour prendre des informations et savoir où était né le roi des Juifs. Et à quel signe avaient-ils quitté leur pays? Ils avaient vu, disaient-ils, une étoile dans le ciel, c'était l'étoile du Messie qu'ils venaient adorer : *Vidimus stellam ejus in Oriente et venimus adorare eum*[1].

Admirez, Mes chers Frères, la sagacité des Mages: le ciel est partout semé d'étoiles, petites et grandes, elles ont leurs révolutions, et quelques-unes se transforment; les unes apparaissent, les autres disparaissent, ceci appartient à l'ordre naturel. Ces astres, les feux du firmament ont reçu différents noms des astronomes : feux errants, feux brillants, surtout à proximité de la terre. Ceci fait aussi parti de l'ordre naturel. Or

1. Matth., II, 2.

comment les Mages, instruits dans l'astronomie, ont-ils pu arrêter leur regard sur un petit point lumineux, le distinguer comme une étoile au milieu de tant d'astres et de feux célestes et dire : ce que nous avons vu, c'est l'étoile du Dieu Sauveur : *Vidimus stellam ejus...?*

Mes Frères, ce qui a donné aux Mages une grande pénétration d'esprit, c'est la foi. Dans le trésor de leurs connaissances se trouvaient des fragments des prophéties et des grandes espérances des Israélites, avec lesquels ils avaient été en contact en Perse et en Chaldée, au temps de la dispersion des dix tribus jusqu'à la ruine du royaume de Juda. Ils n'ignoraient donc pas que l'ancien Balaam avait prédit que la naissance du Rédempteur serait annoncée par une étoile : *Orietur stella ex Jacob*[1]. Ils croyaient à la venue du Messie et aussitôt qu'ils eurent découvert dans le ciel ce signe étonnant, toujours dociles à la foi, éblouis par l'éclat extérieur, et plus encore émus d'une lumière intérieure, ils ne voulurent pas attendre plus longtemps, ils avaient reconnu le miracle divin. Je pense que s'il se fût trouvé auprès des Mages un homme en qui la foi eût donné son dernier souffle ; si, par exemple, il y avait eu l'un de nos astronomes, et même le plus célèbre, mais peu croyant ou même incrédule, il n'aurait pas été ému, et n'aurait même rien vu de divin. Un Laplace, un Arago aurait dit en observant cette étoile : « C'est un simple phénomène. » Et l'étoile, pour Messieurs les naturalistes, aurait continué sa route sans les conduire à la cabane de Bethléem.

Dieu, Mes Frères, donne souvent des signes extraordinaires dans le ciel ou sur la terre. Il ne s'agit plus d'annoncer la venue du Messie, mais de confirmer l'empire que Dieu conserve dans la nature et dans le monde ; il s'agit de rétablir l'ordre de la Providence ou d'apaiser les offenses faites à l'éternelle justice du Seigneur ; c'est comme une nouvelle naissance du Christ dans la société. Vous voyez un éclair sillonner la face du siècle, vous entendez un bruit étrange, vous éprouvez une secousse dans la société ; nous, avec notre intelligence extrêmement naturaliste et sceptique, nous ne voyons rien, nous n'entendons rien. Avant que Jérusalem ne tombât sous les coups de Vespasien, avant que cette ville ne fût en ruines, une voix lugubre sortait nuit et jour du sanctuaire en criant : « Malheur ! malheur ! malheur ! » Cette voix ne fut pas entendue. Quand Paris, ayant comblé la mesure des iniquités qui pleuvaient sur le règne glorieux de Louis XIV, quand Paris s'abandonnait à toutes les turpitudes et agissait de concert avec les Encyclopédistes,

1. Num., XXIV, 17.

quand Paris souriait aux blasphèmes de Voltaire, on voyait apparaître, dans les chaires de cette métropole embourbée dans le vice, des prophètes qui la menaçaient d'une catastrophe. On se moqua de leurs prophéties et les bourreaux arrivèrent.

Aujourd'hui nous avons aussi en Europe des signes extraordinaires et formidables. L'iniquité générale est devenue l'état ordinaire des peuples : les sommités sociales s'abaissent, les couches infimes s'élèvent ; les ouvriers, qui vivent grâce à leurs patrons et aux frais du propriétaire, cherchent à engloutir la propriété ; de nouveaux sauvages sortent non pas des forêts, mais des sectes et des écoles ; la barbarie se propage au moyen des idées ; l'instruction enseigne la corruption ; celui qui veut être plus libre devient toujours plus arrogant, les sujets commandent plus que les rois ; les maîtres sont plus dépravés que les disciples, les citoyens incendient leur propre cité, les frères sont les ennemis de leurs frères. Et nous, prenant dans notre mémoire quelques noms heureux, nous crions naïvement: liberté, indépendance, progrès, civilisation ! Nous ne voyons rien, nous n'entendons rien. Cependant il ne manque pas de prophètes du Seigneur qui crient : Malheur ! Vous les trouvez dans ces âmes pieuses qui craignent le jugement de l'Éternel ; vous les trouvez dans vos prêtres et vos évêques. Ah ! les prophètes du malheur ! Ils annoncent le malheur, parce qu'ils aiment. Ils sont lapidés, ils sont mis aux fers. Nous ne voyons rien, nous n'entendons rien. Dans les désastres de notre siècle, c'est Jésus-Christ qui veut remettre tout en ordre, qui agite, qui frappe et fait entendre des cris et des clameurs. Il a été chassé du domaine social, il veut y rentrer. On lui a fermé les portes grossièrement, on l'a relégué dans le temple comme un vil prisonnier; et lui, avec son fouet de cordes, avec le rugissement de la révolution sociale, veut se faire ouvrir les portes. Ne le sentez-vous pas ? Nous ne comprenons rien, nous n'entendons rien.

Il est une chose d'une plus grande gravité.

Tandis qu'à notre époque on voit croître ce mouvement qui semble un souffle de tempête se levant pour envahir les affaires publiques et privées et pour renverser toutes les institutions, l'Église catholique oppose à ce mouvement convulsif, le mouvement spirituel des idées religieuses et des sentiments chrétiens; elle l'oppose d'une manière certaine que démontre la solidité de l'éternité et forme un contrepoids salutaire. D'un côté, le souffle impétueux renverse l'ordre et bouleverse tout ; de l'autre, l'Église qui veut sauver les nations est l'unique institution qui ne tremble pas. Elle est aussi solide aujourd'hui, dans le siècle de l'électricité et de la vapeur, que dans le Xe siècle, l'âge des

ténèbres, aussi solide que dans le XVe siècle qui vit le sceptre catholique s'étendre en paix sur toute l'Europe. Bien plus! aujourd'hui, dans le grand mouvement universel, la société ne peut être maintenue qu'avec la méthode économique de la paix armée, jamais l'on n'a vu autant de millions de soldats pour soutenir les États. Celui qui manque de forces militaires est méprisé et tombe. De son côté, l'Église catholique présente un spectacle nouveau, tout opposé à celui que nous venons de décrire. L'Église, depuis Constantin, a toujours, parmi les nations, un ami protecteur. Elle court temporairement de lutte en lutte, mais pour un, deux ou trois ennemis extérieurs qui l'attaquent, il se trouve de suite ou un empereur vaillant ou une puissante république pour la soutenir avec leurs armes ou la défendre avec énergie. Aujourd'hui, au moment où je vous parle, les puissants protecteurs se retirent, ils disparaissent tous. Quand tout le monde est en armes, elle est réduite à elle seule et elle reste faible. Et cependant elle continue à vivre d'une vie glorieuse et elle subsiste. Ne comprenez-vous pas?

Ceux qui n'ont pas la foi remarquent cette nouvelle vie de l'Église; ils s'en étonnent comme d'un phénomène, et pensent que ce phénomène de l'Église catholique disparaîtra bientôt. Mais beaucoup d'autres qui croient en Dieu et se rappellent les promesses de Jésus-Christ touchant l'assistance de l'Église, ne voient pas seulement un simple phénomène, mais saluent le miracle et affirment la perpétuité de l'Église. Ne comprenez-vous rien maintenant? Oui, vous comprenez.

Ah! dans le mouvement insensé de notre firmament social, au milieu des ténèbres de l'erreur dont l'esprit humain est encombré, l'Église catholique brille comme l'étoile de l'Orient. Qu'elle est belle, qu'elle est salutaire la sagacité des Mages! Comme elle est heureuse de pouvoir distinguer un événement surnaturel au milieu des phénomènes simplement naturels! Tâchez, ô chers frères, d'acquérir cette sagacité des Mages, et reconnaissez la main de Dieu dans les signes de notre temps. Elle brille d'une lumière extraordinaire, cette étoile dont les rayons scintillent au loin; elle semble signaler un passage lumineux à travers les nations; mais son centre, son Bethléem, c'est le Vatican. Admirez l'étoile et adorez Dieu: *Vidimus stellam ejus in Oriente et venimus adorare eum.*

Je vais parler maintenant de l'adoration qui est la couronne que je dois poser en dernier lieu sur la tête de celui qui, dans l'amour de Jésus, parvient à l'heureuse connaissance de Dieu.

S. Matthieu continue son récit en disant que les Mages, poursuivant leur chemin avec courage, virent l'étoile s'arrêter sur la cabane de l'Enfant Jésus, ce qui les combla de joie:

Videntes autem stellam gavisi sunt gaudio magno valde. Ils trouvèrent dans cette grotte l'enfant et Marie, sa douce mère, se prosternèrent et, ouvrant leurs trésors, offrirent de l'or, de l'encens et de la myrrhe: *Et, aperthis thesauris suis, obtulerunt ei munera aurum, thus et myrrham*[1].

Il y a dans le monde plusieurs hommes, et peut-être sont-ils en grand nombre, qui ne veulent pas être athées et admettent l'existence de Dieu. Mais si vous cherchez à savoir ce qu'ils pensent et comment ils se conduisent en sa présence, vous n'aurez point de réponse. S'inclinent-ils en entendant prononcer son nom? jamais. L'invoquent-ils dans leurs besoins? non. Remercient-ils Dieu du bienfait de la vie? non. L'adorent-ils moins dans leur propre cœur comme un être vivant et aimé? non. Alors, Chers Messieurs, quel culte rendez-vous à Dieu? Ils disent qu'ils connaissent son existence: cela suffit. Ils disent qu'ils le saluent dans la création, dans les dons de la nature: cela leur semble beaucoup. Ce sont des déistes d'un genre raffiné. Le lien par lequel ils prétendent se rattacher à Dieu, est une illusion. Ce sont des sentimentalistes, qui se contentent du seul instinct qui les avertit de Dieu. Ce sont des rationalistes, qui se fabriquent un Dieu à leur manière et d'après leurs propres idées. Ce sont des naturalistes absolus, qui se prêtent au culte de la nature. Ce sont des humanistes, qui se préparent à déclarer que l'humanité est Dieu.

Mes chers Frères, nous qui avons le bonheur de posséder la foi chrétienne, et qui, dans la lumière de la foi et par un précieux bienfait de Jésus-Christ, avons la véritable connaissance de Dieu, nous savons parfaitement que cette connaissance ne se réduit pas à une simple abstraction d'esprit.

D'abord la connaissance de Dieu doit produire en nous une grande joie. On se rappelle les transports de Pythagore trouvant les harmonies du carré de l'hypothénuse; on se rappelle l'allégresse d'Alexandre en voyant son maître Aristote. Mais ce sont des enfantillages. La vraie joie de l'âme est celle qu'ont goûtée les Mages quand ils ont trouvé Jésus-Christ: *Gavisi sunt gaudio magno valde.* Pouvoir connaître Dieu! se voir, si l'on ose le dire, dans son essence; se voir en lui qui est le tout-puissant, l'infini, l'éternel, le saint des saints; traiter et converser avec lui qui est notre Créateur, notre Père céleste, l'ami, le bienfaiteur, l'époux de nos âmes! ah! savoir tout cela, le connaître, le goûter, c'est l'extase du cœur, le ravissement de l'esprit. O saints, qui pénétrez si avant dans les profondeurs divines, prêtez-moi votre langage pour que je

1. Matth., II, 10, 11.

dise la beauté que vous révèle le Seigneur! Anges, chers anges, qui assistez au trône de l'Éternel et qui le contemplez dans la lumière de la gloire, faites au moins tomber sur moi les reflets divins qui vous éclairent. Parlez, chantez pour moi!

De cette première impulsion de joie que la connaissance de Dieu excite et produit en moi, découlent des actes divers, intérieurs, et extérieurs que nous appelons actes de religion et de culte. En connaissant et en aimant Dieu dans la joie du cœur, nous devons lui prouver notre filiale servitude. C'est l'heure solennelle de l'adoration. Les mages ont à peine ressenti leur immense joie, qu'ils se prosternent pour adorer Jésus: *Procidentes adoraverunt eum;* et lui offrent leurs présents les plus précieux: *Obtulerunt ei munera.*

O chrétiens! ô catholiques! adorez Jésus Sauveur.

Il est Dieu, et l'on doit lui offrir l'encens. Vous construisez des temples, vous dressez des autels, vous bâtissez des églises, vous prêtez des splendeurs aux cérémonies de la liturgie. Les monuments de l'art sont restaurés, les riches se pavanent dans les magnificences de leurs palais, les savants sont assis pompeusement dans les académies, on visite les palais splendides de l'industrie. Et nous, que donnerons-nous à Dieu? Les Mages lui donnent l'encens; et nous, après avoir embelli le plus possible la maison du Seigneur, rendons-lui nos hommages, portons-lui nos vœux et nos prières. Bénissons-le à l'ombre du tabernacle: à la voix des lévites et des prêtres, joignons les hymnes et les cantiques.

Le Christ est roi, et il a droit au tribut de l'or, et voyez de quelle manière. Tandis que Jésus, autant que Dieu, commande aux cieux et à la terre et demande des hommages spéciaux dans les fonctions du temple, il veut, comme prince, comme Roi des rois et Seigneur des seigneurs, il veut être universellement vénéré dans la société civile. Faites donc la confession publique de votre foi à Notre-Seigneur Jésus-Christ, c'est l'or qu'il demande comme offrande. Je vois les héros célébrés publiquement dans toutes les parties de la société; je vois des statues élevées à tous les grands capitaines d'armée, aux philosophes, aux législateurs, aux bienfaiteurs civils; je vois leurs fêtes nationales. Mais où sont les statues, où sont les colonnes de triomphe publiquement élevées à notre Dieu? Où Jésus-Christ traverse-t-il les contrées comme roi et comme prince, je ne dirai pas au milieu des applaudissements, mais au milieu des prières et les adorations des cités catholiques?

Le Christ est homme aussi et il a droit à la myrrhe. Hélas! en prononçant une telle parole, je me sens porté à réprimer plutôt qu'à exciter votre ardeur. La myrrhe, qui a tant d'amer-

tume, signifie les douleurs, les souffrances et la Passion de Jésus. Ah! dites-moi: cette myrrhe n'est-elle pas apportée en grande mesure par les mains des pécheurs? Ne le transpercent-ils pas avec leurs excès impurs? ne l'offensent-ils pas par leurs blasphèmes? ne l'abreuvent-ils pas de leurs injustices? ne le contristent-ils pas par leur noire et longue ingratitude? Devrais-je donc décrier la myrrhe? Ah! jetez de vos mains cette myrrhe trop amère, ô pécheurs, ne la faites pas goûter à Jésus. Il en est empoisonné. Cela ne vous suffit-il pas? Non, plus d'injustices, plus de cruautés, plus de luxure, plus de blasphèmes, plus de péchés. Ah! qu'un peu de miel serait agréable à Jésus, un peu de miel de vertu, pour adoucir ses lèvres!

La myrrhe des Mages était offerte à Jésus-Christ, « l'homme des douleurs », afin que les mystères de sa vie et de sa mort servissent à alléger les malheurs de l'humanité.

O vous qui êtes affligés et tourmentés, prenez courage. Présentez-vous à Jésus avec votre myrrhe, offrez-lui vos craintes, vos peines et vos pleurs; dites-lui que vous souffrez avec lui; mais dites-le simplement et demandez que votre espérance de soulagement et de salut reste toujours en lui, le divin Rédempteur du monde. Lui, le médecin, il guérira votre infirmité; lui, le céleste libérateur, il brisera vos chaînes; lui, la lumière éternelle, il triomphera de votre aveuglement; lui, le restaurateur de la vie, il vous délivrera de la mort. Offrez-lui ainsi votre myrrhe, mais d'un cœur humble, résigné et confiant; pleurez aux genoux de l'enfant Jésus; baisez ses mains et ses pieds que les clous doivent déchirer pour vous; bénissez cette tête sacrée qui doit porter la couronne d'épines; enfermez votre pauvre cœur dans le cœur de Jésus, comme s'il était déjà percé de la lance; partagez sa myrrhe et laissez-le faire. Oh! comme vous vous relèverez contents après cette heure d'amour, après cette pieuse contemplation! L'âme chrétienne est toujours contente et remplie d'allégresse chaque fois qu'elle imprime en elle-même la vue de Jésus souffrant et qu'elle pense vivement à lui! Elle marche contente et joyeuse à travers les croix et les larmes, contente et joyeuse au milieu des épreuves de la terre, des lits d'hôpital, des asiles des orphelins, et des sanglots des prisonniers, parce que dans chaque malheureux l'âme chrétienne voit l'image de Jésus souffrant, et cette image fait sa félicité morale. La myrrhe de la crèche n'est plus de la myrrhe: elle est devenue la manne du ciel.

La fête de l'Épiphanie illumine aussi notre intelligence d'une splendide lumière: elle engage à mieux étudier la connaissance que nous devons avoir de Dieu; elle montre que la foi seule

peut la donner entière et certaine ; elle apprend que les doutes ne surviennent pas, qu'aucune objection n'est assez solide pour refroidir notre zèle pour le travail ; elle signale la simplicité des bergers et la sagacité des Mages comme les conditions nécessaires pour rendre notre foi parfaite.

Nous avons vu, nous avons prouvé que la connaissance de Dieu, que nous acquérons par le moyen de la foi en Jésus-Christ, devient excellente quand elle se traduit par les actes de l'adoration. La connaissance de Dieu se compléte donc en l'aimant et en l'adorant.

Chers habitants de Turin, mettez le sceau de votre approbation à l'homélie de votre pasteur. Je vous ai indiqué le premier devoir du chrétien. Voulez-vous donner à mon discours toute sa magnificence, voulez-vous applaudir à mes paroles, mettez immédiatement en pratique le devoir que je vous ai recommandé. Nous devons adorer le Seigneur ! eh bien ! adorons-le. Il marche le premier comme votre pasteur et votre père ; vous, mes fils, suivez-moi. Je vais proclamer les articles de notre foi : A vous de faire la réponse.

« Je crois en Dieu, le Père tout-puissant, créateur du ciel et « de la terre. — *Rép.* Je crois.

« Je crois en Jésus-Christ, son fils unique, Dieu et homme « mort sur la croix pour nous sauver. — *Rép.* Je crois.

« Je crois au Saint Esprit, la sainte Église catholique, la « communion des saints, la rémission des péchés, la résur- « rection de la chair, la vie éternelle. — *Rép.* Je crois.

« Je promets et j'espère, avec l'aide de Dieu, d'observer sa « sainte loi, d'aimer Dieu de tout cœur et par-dessus toute « chose, et le prochain comme moi-même pour l'amour de « Dieu. — *Rép.* Je le promets.

« Je renonce au démon, à ses pompes et à ses œuvres, « c'est-à-dire au péché. — *Rép.* J'y renonce.

« Je promets de rester uni à Jésus-Christ, de le suivre, et de « vouloir vivre et mourir pour lui. — *Rép.* Je le promets.

« Au nom du Père et du Fils et du Saint Esprit. — *Rép.* Ainsi « soit-il. »

L'ÉPIPHANIE AU XIXe SIÈCLE[1]

Le soleil de ce jour éclaire une des plus belles solennités de l'Église.

Sur le sol de la Palestine une grotte se présente à nous. Bien qu'elle soit sans ornement, bien qu'elle ait l'apparence d'une cabane, la grotte s'inonde de splendeurs ineffables et revêt la majesté d'une demeure royale. Tout à coup paraît une étoile. Qui pourrait bien en découvrir la signification? Mais dans l'Orient où elle se meut quelques hommes la voient, la comprennent et la suivent. Et voici que des mages s'arrêtent à la porte de la cabane; voici le Dieu Sauveur qui se manifeste au monde, et le mot Épiphanie indique la révélation du Verbe divin. Quel événement! quelle fête! A un tel aspect, la grotte de Bethléem vaut le monde entier.

Racontons les grandeurs religieuses, Mes très chers Frères, mais, sachez-le bien, il ne suffit pas de les proclamer seulement en paroles.

Combien la loi de Dieu serait facile, si elle ne réclamait que notre admiration et nos louanges! Tous les hommes deviendraient immédiatement catholiques. Si, en parlant des sacrements, il suffisait d'affirmer avec Wolfganz Gœthe que les « sept sacrements correspondent aux divers états de la nature humaine », sans être obligés d'en faire usage; si, eu égard à Notre-Seigneur Jésus-Christ, il suffisait de dire avec Strausset Renan que « Jésus est le plus grand et le plus bienfaisant des hommes, » sans être obligés de reconnaître et d'adorer sa divinité, et de porter sa croix; s'il suffisait de s'écrier avec Dabington Macaulay que l'Église est « l'œuvre la plus digne de la pensée de l'homme, » sans être obligés de respecter son autorité et d'observer ses préceptes; s'il suffisait d'affirmer et de croire, en laissant l'application morale des principes à notre libre arbitre, soyez certains qu'il n'y aurait plus dans la société civile d'ennemis du nom chrétien, ni de protestants, ni d'hérétiques, ni d'incrédules. Les chants de louanges et les applaudissements retentiraient de tous côtés et le catholicisme se réduirait à un cantique qui finirait en hymne et en idylle.

Mais nous devons être plus que des poètes, Mes Frères, plus que des sonneurs de cor: nous devons incarner en nous les

1. Par le cardinal archevêque G. Alimonda.

volontés de Dieu, exécuter les commandements de la religion. L'Épiphanie est la manifestation du Verbe divin à notre race pécheresse, et la race prévaricatrice d'Adam va à la rencontre des splendeurs du Verbe qui se révèlent dans la grotte de Bethléem.

Pourquoi le Verbe se révèle-t-il? Et pourquoi les hommes se pressent-ils amoureusement à sa rencontre?

Dieu se révèle pour être connu et adoré; et les gentils se mettent en marche pour saluer la vérité et pleurer leurs péchés. C'est tout dire. — Et l'Église catholique qui nous réclame à la fête de l'Épiphanie et veut que les saintes cérémonies se renouvellent d'année en année, désire renouveler dans ce but la vertu de ce sublime mystère au milieu de ses enfants. Toutes les cérémonies religieuses sont en fait une rénovation: c'est l'antiquité qui brille à travers la nouveauté et essaie de le reproduire.

Dix-huit siècles ont déjà reconnu la manifestation sensible de Dieu: voyons donc si le dix-neuvième siècle la reconnaît avec la même docilité, avec les mêmes fruits.

Ah! bon Jésus! qui avez illuminé les mages des rayons du bel astre de l'Orient, brillez dans les âmes de ces chers auditeurs qui forment une couronne autour de votre crèche, conduisez le pasteur et le troupeau aux joies célestes de la vérité.

Dieu ne se manifeste pas à notre siècle. Cette proposition semble étrange à entendre. Eh quoi! L'apparition du Christ sur la terre n'a-t-elle donc plus aucune valeur!

Décrivons notre siècle sous le rapport intellectuel et matériel: observons-le dans l'ordre moral et pratique et nous pourrons expliquer ce que nous disons.

Ils sont nombreux ceux qui prétendent que l'homme est son propre maître, indépendant de tout ce qui se trouve dans le règne de la nature. Ceux-ci caressent les théories rationalistes et voyez comme ils deviennent obscurs dans leurs raisonnements!

Mais les conséquences qui découlent de leur rationalisme fleuri sont également manifestes et nous ne voyons pas comment elles peuvent subsister en face de la crèche.

Si l'homme, dans le règne de la nature, est indépendant de tout, Dieu n'a plus de valeur pour lui, ou, pour mieux dire, il cesse d'exister. L'homme se déclare son propre maître, par conséquent il ne veut plus de maître divin. S'il parle encore de Dieu, s'il semble se rapporter à lui, ce sera un Dieu fabriqué par son esprit, une fumée idéale d'une chose déifique privée d'entité, c'est-à-dire nulle. Pour parler plus exactement, l'homme de la raison indépendante devra se proclamer athée.

Est-ce donc là la manifestation de Dieu qui s'opère à Bethléem

dans l'apparition de Jésus-Christ? Le Christ, Mes Chers Frères, est-il venu peut-être pour nous dire de faire preuve d'intelligence en nous reconnaissant indépendant de lui, en nous proclamant maîtres absolus de notre vie, et maîtres de l'univers entier? Que dis-je! Le Christ n'est-il pas venu au contraire pour nous forcer à reconnaître en fils soumis sa personne divine? pour démontrer qu'en lui toutes les prophéties avaient reçu leur accomplissement? pour assurer qu'il était le fils unique du père, l'envoyé du père, le Sauveur du monde après lequel soupirait l'humanité? n'est-il pas venu pour révéler qu'il était la voie, la vérité et la vie, qu'il était nécessaire de croire à sa parole, de l'aimer, de l'adorer, et que ceux qui ne l'avaient pas reconnu et suivi étaient exclus du salut éternel?

Eh bien! s'il en est ainsi, la glorieuse souveraineté de l'homme est donc déclarée nulle. Ils nous répondent: N'est-il pas vrai (il n'est pas vrai non plus) que nous sommes des êtres indépendants?

Non, ce n'est pas plus vrai aujourd'hui que dans les siècles passés, et cela ne sera jamais. L'indépendance naturelle de l'homme! mais il dépend de tout ce qui l'entoure. Veut-il respirer, il dépend de l'air qui pénètre dans ses poumons. Veut-il user de ses yeux, il dépend de la lumière qui lui permet de voir. Veut-il se fabriquer un toit, une cabane un palais, il dépend de la terre d'où il tire les pierres, la chaux, le bois et le fer. Veut-il se vêtir et se nourrir, les fleurs lui donnent leur suc, les herbes leurs filaments, l'agneau sa laine, l'abeille son miel, la chèvre son lait, les bœufs leur chair; l'homme dépend des végétaux et des animaux.

Même dans la partie qui a le plus de noblesse et d'abstraction, dans la partie spirituelle, l'homme n'est point indépendant dans le sens absolu du mot. Il y a là une loi à laquelle il doit se soumettre, et dont il dépend toujours. Veut-il se livrer aux spéculations philosophiques, il dépend de la loi métaphysique. Veut-il s'occuper de la contemplation du ciel, il dépend des lois astronomiques et mathématiques. Veut-il cultiver les arts, être peintre ou sculpteur, il dépend des lois de l'esthétique. Veut-il parcourir les mers, il dépend des lois de la navigation. Les grands génies, les hommes célèbres, les Colomb, les Galilée, les Képler, les Newton étaient-ils par hasard des génies indépendants? non, non. Ils furent d'autant plus grands, ils sont parvenus à une hauteur d'autant plus sublime, qu'ils ont suivi plus fidèlement que d'autres les lois de la nature et de la science.

On trouve dans toute discipline un certain ordre qui détermine et conserve; pour cette raison, l'on ne peut pas aller au

hasard, on ne peut pas se faire inventeur dans les sciences, se jetant à l'aventure comme le héros d'un amour inconsidéré. On a besoin d'un guide, et ce guide c'est la loi. C'est pourquoi, parlant en général, on peut adopter la maxime que, dans l'ordre civil, Papinien établit à propos de la loi en l'appelant un précepte qui s'étend à l'universalité des choses et contient la garantie des nations : *Lex est commune præceptum... communis reipublicæ sponsio* [1]. Et en remontant à l'origine des choses, il est juste de dire avec Cicéron que la loi est la raison suprême inhérente à la nature : *Lex est ratio summa, insita in natura* [2].

L'homme n'est donc pas un être indépendant.

L'homme est-il dépendant, Mes chers Frères? que vous en semble? Que pensez-vous de ces maîtres et de ces disciples qui, séduits par les théories rationalistes, veulent être autre chose que ce que le Créateur les a faits? qui ne veulent dépendre de qui que ce soit, ni reconnaître ni proclamer que leur propre omnipotence? A quoi se réduit pour eux la crèche, la venue du Christ, la révélation de Bethléem? à une légende ridicule, à un sujet de satire : la crèche n'est plus qu'un antre produisant les ténèbres. Et le XIXe siècle fait cas de ces hommes !

Ils voient et pleurent les ténèbres de l'Évangile ! Mais toi où es-tu, ô étoile de Bethléem ! tu as conduit les princes de la Médie, les vrais sages de l'Orient, en les illuminant des splendeurs de Jésus : pourquoi aujourd'hui n'éclaires-tu pas, pourquoi ne lui amènes-tu point les maîtres sublimes de la science moderne?

L'étoile brille toujours au-dessus de la crèche et la lumière qu'elle répand est toujours grande et bienfaisante. Cette lumière dit à l'homme : l'homme est un être dépendant entouré des lois créatrices, qu'il courbe donc son front ! qu'il reconnaisse d'abord Celui qui, par essence, est la loi suprême, l'auteur de toutes les lois.

Cette lumière dit : ô vous, créatures raisonnables, qui dépendez de l'air, du soleil, de l'eau, du feu, des plantes et des animaux, réfléchissez. Et pourquoi ne voudriez-vous pas avouer votre dépendance du Verbe divin qui a fait toutes choses? *Per quem omnia facta sunt* [3]. Vous ne pouvez ni étudier ni apprendre, vous ne pouvez montrer votre savoir sans vous heurter à l'une des lois qui vous gouvernent : pourquoi n'humilieriez-vous pas votre intelligence en présence de Dieu qui est le père et le maître des sciences? *Deus scientiarum Dominus est* [4].

1. Papinien, *Dig.*, lib. I. — 2. Cicér., *De Lege*, lib. I, 6. — 3. S. Jean, I, 6.
4. I Reg., II, 3.

Courbez la tête et venez à Bethléem revêtus de l'habit d'un croyant. Ah! qu'il est précieux, qu'il est glorieux de se jeter dans les bras de l'Enfant Jésus! Celui qui s'incline vers lui s'élève à une grande hauteur, en effet il est près de la toute-puissance divine, et, en triomphant de l'infirmité humaine, il se revêt de la gloire céleste, car servir Dieu c'est régner. Venez, ô pauvres humains, venez à la crèche si vous voulez être vraiment maîtres de vous-mêmes, maîtres de la terre, venez et résignez-vous à l'adoration de Jésus-Christ. L'air, le soleil, la terre et les animaux se prosternent devant lui et deviennent plus beaux et plus précieux. L'air s'illumine de cette étoile et frémit aux douces harmonies des cantiques; le soleil reçoit avec plus de vivacité le reflet de la beauté divine; la terre soutient aussi légèrement le berceau du maître de l'univers, qu'elle soutient une humble fleur. Les animaux ont l'honneur d'entrer dans la société des esprits célestes. Tout devient grand et plein de magnificences. Qu'en est-il donc pour l'homme? On lui restitue l'image de Dieu sanctifiée par la Rédemption. Dans cette cabane, on lui redit les paroles que le Créateur adressait à Adam et à Ève au Paradis terrestre: *Dominamini.*

Notre siècle produit d'autres hommes qui ne s'amusent pas à de subtils raisonnements, qui ne font pas profession de rationalisme, mais qui restent éblouis devant des phénomènes mécaniques. Ils voient les merveilles de la vapeur et de l'électricité; ils voient en quelque sorte la terre se mettre en mouvement, apparaître de nouvelles inventions, surgir de nouvelles industries, la société civile se transformer: ils ne voient partout que l'homme et n'aperçoivent plus Dieu sur la terre. Ils ne voient point, mais sont fascinés.

Parlez-leur de la crèche, du Dieu de Bethléem, de l'enfant Jésus; parlez-leur de ces doux mystères de notre foi, de ces gages précieux de nos immortelles espérances! ils ne vous comprennent pas; ils se sentent rapetissés, ils sont distraits, ils pensent avec passion à d'autres choses et n'ont pas le temps de s'occuper de ces humbles sujets. Volontiers ils laissent la crèche aux enfants et aux femmes fainéantes.

Cependant, hommes de cette tempête industrielle et manufacturière, si vous aviez le temps de réfléchir, ou, plutôt, si vous vouliez prendre la peine de penser, vous trouveriez que la crèche n'est pas seulement pour les femmes et les enfants, mais aussi pour les mâles intelligences, vous trouveriez que ce n'est pas seulement un jeu d'enfant mais comme une création religieuse et civile. La crèche, placée à une époque extraordinaire et pleine de signification, s'élève au milieu des temps opposés les uns aux autres. Elle apparaît quand finit

une longue nuit, une nuit de quarante siècles, et quand commence un jour nouveau qui s'étend jusqu'aux siècles modernes et continuera dans l'avenir. La longue nuit, c'est l'antique et barbare idôlatrie; le jour nouveau, c'est la civilisation chrétienne. Il n'y a pas, dans toute l'histoire, une autre circonstance dans laquelle se déploie la bannière solennelle de la transformation sociale. Et c'est à Bethléem que l'enfant Jésus la fait flotter. « La naissance du Christ, » dit un profond penseur[1], « fut le moment où les créatures inférieures donnérent rendez-vous à l'homme. » Or avant le Christ, les créatures inférieures qui ne faisaient pas amitié avec l'homme, remplissaient le monde de mensonges et de turpitudes; mais depuis la venue du Christ, elles sont devenues les e-claves de l'homme qui les a dominées par son génie. Voilà le triomphe de la grâce sur la nature, de la vérité sur l'erreur, de l'esprit sur la matière.

Les admirateurs exaltés des progrès mécaniques se révoltent et s'écrient pour se défendre: les découvertes modernes, les inventions, les progrès industriels ne sont-ils donc pas les produits de l'esprit humain?

Oui, Mes Frères, ce sont les produits de l'intelligence humaine. Mais qui a donné à l'homme cette intelligence? qui la féconde? qui la développe et l'enrichit de tant d'œuvres étonnantes? Direz-vous que notre mère c'est la nature? que notre éducatrice est la société civile? Mais je remonte à la source des choses, j'observe l'impétuosité morale qui pousse le monde et je demande à mon tour qui a créé la nature? Qui surveille les mouvements des peuples et les conduit à une fin déterminée? Si vous faites de la nature une intelligence suprême, une ouvrière autonome et très puissante, vous la transformez en Dieu. Ce n'est qu'une question de mots plutôt que de substance. La nature devenue Dieu est un panthéisme sans limite, et, en tout cas, l'intelligence humaine a reçu d'autrui son étincelle: elle ne l'a pas par elle-même; c'est un Prométhée qui a dérobé le feu du ciel. Quant à la marche des peuples, si vous ne leur donnez pas la Providence comme guide, si vous ne leur assignez pas une fin, vous placez à leur tête comme conducteurs le destin, la fatalité, le hasard, mots vides de sens pour le philosophe, ou vous les livrez aux caprices d'une cabale supérieure et intelligente, selon la triste pensée de Machiavel. Toutes ces raisons déplaisent aux gens honnêtes, et aux sages, et nous les répudions de toutes nos forces. Ah! vous saluez le génie de l'homme comme le maître du royaume de la mécanique! Mais je vous demande de

1. Vito Fornari, *Della vita di Gesu Cristo*, II, 2.

nouveau : Eh bien ! pourquoi dans l'intelligence humaine ne saluez-vous pas l'intervention de Dieu ? Vous entendez siffler une machine, gronder la foudre enchaînée dans ces fils suspendus sur nos toits ; vous voyez percer le flanc des montagnes, vous traversez intrépides les plus profonds tunnels, et vous vous écriez : « Voilà la gloire de l'homme ! Mais pourquoi, en ouvrant les saints Évangiles, n'entendez-vous pas le chant des anges : « Gloire à Dieu au plus haut des cieux et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté ! » Pourquoi ne voyez-vous pas scintiller sur la grotte de Bethléem l'astre enchaîné à la personne du Christ ? Vous pouvez, par le téléphone, entendre la voix lointaine de votre frère, et vous ne sauriez pas, par l'intermédiaire de Jésus, vous mettre en relation avec la voix de Dieu au sein de l'éternité ?

Pourquoi, en étudiant les nouveaux temps chrétiens, ne voyez-vous pas à Bethléem le foyer de la régénération humaine ? pourquoi n'en voyez-vous pas sortir le Sauveur, les apôtres, les évangélistes, les docteurs, la sainte Église, en un mot, l'origine du changement de la destinée, toute la magnificence de la vie moderne ?

Messieurs, en méconnaissant la crèche, le plus grand nombre des amateurs de la mécanique méconnaissent et travestissent le caractère de la civilisation même.

Quelle chose en effet se révèle à Bethléem dans ce jour heureux de l'Épiphanie ? C'est la révélation d'une naissance, de la naissance du Christ, manifestée aux nations. Et quelle ressemblance y a-t-il dans notre civilisation ? La civilisation chrétienne est aussi une naissance. A l'arrivée de l'ère de la rédemption, le sens moral se ravive dans les âmes, on acquiert un sentiment du bien et du mal qu'on n'avait pas auparavant : la conscience humaine est par là même créée. C'est une naissance. A l'ère de la rédemption, une foule d'hommes et de femmes ont su se présenter invincibles aux épées des persécuteurs, et mourir pour la cause de la vérité, au lieu de souiller leurs croyances. Le martyre fut le témoignage de la vertu de Dieu. On n'avait jamais vu jusque-là un pareil spectacle ! C'est une naissance. A l'ère de la rédemption, l'idée d'une paternité sociale se fait jour dans les souverains des états, les peuples commencent à obéir sans s'avilir, sans perdre de leur dignité. C'est aussi la création de l'autorité et de la soumission rendues honnêtes et morales. C'est une naissance. A l'ère de la rédemption, les beaux-arts ont commencé à revêtir une candeur idéale, à se spiritualiser, à rayonner de l'éclat d'un monde surnaturel que n'avaient trouvé ni Apelles, ni Phidias, mais qui fut emprunté au christianisme et brilla dans les œuvres de Michel-

Ange et de Raphaël. C'est une naissance. A l'ère de la rédemption, la poésie prend enfin librement son vol en quittant l'enveloppe grossière des sens, et parcourt comme une chaste vierge l'empire du fini et de l'infini. Honteuse des épopées d'Homère, elle chante les trois règnes et crée la « divine comédie ». C'est une naissance.

Tant il est vrai que la civilisation chrétienne porte sur son front l'empreinte d'une naissance, d'une véritable origine, et devient très originelle! Quand elle souffre un affront, quand elle se corrompt, quand le monde la menace de mort, de la bouche de tous les sages s'échappe ce cri fameux: Il faut ramener les choses à leurs principes! Et pourquoi? C'est qu'il importe de retourner à la simplicité, à la pudeur, à la spontanéité des origines, à la beauté native! il faut ramener les choses à leur première enfance. Mais, pour se refaire, la civilisation chrétienne peut-elle rétrograder à son premier berceau? Allons à l'enfant. Et quel est cet enfant qui la voit devant lui, qui la crée une seconde fois, qui la régénère, lui donne une nouvelle vigueur et la revêt des fleurs d'un printemps éternel? C'est le divin Enfant de Bethléem.

Gloria in excelsis Deo et in terra pax hominibus bonæ voluntatis!

Venez, génies du progrès! Venez, ô vous qui aimez ardemment la civilisation! Vous avez été émerveillés par la mécanique portée au plus haut degré, le bruit des grandes forces de la matière vous a étourdis, et vous a empêchés d'entendre la salutation de l'ange, de contempler l'étoile, de vous regarder dans le divin Enfant qui est la source perpétuelle de l'idée des choses saintes et des nouveautés chrétiennes!

Venez! vous ne perdrez rien de ce que vous avez acquis! rien ne vous empêchera de conquérir ce qui reste, mais, comme souveraine récompense de vos travaux, vous connaîtrez le premier auteur de votre grandeur, vous lui paierez le tribut de votre reconnaissance et vous serez inspirés à conserver dans le domaine de la mécanique la supériorité de l'esprit, le culte de la vertu et la joyeuse confiance d'un perfectionnement total.

Il y a aussi dans notre siècle une multitude d'hommes qui ne sont pas des rationalistes opiniâtres ni des partisans fascinés de la mécanique, mais qui, par un vice du cœur, ne tirent aucun avantage de la sainte fête de l'Épiphanie.

Ces hommes se persuadent que notre nature est bonne et assez solide sans avoir besoin d'un Dieu qui la réorganise et la rachète. Quand ils aperçoivent la crèche, ils la regardent comme une demeure très curieuse, peut-être gracieuse, belle et poétique comme les lieux devenus célèbres dans la mémoire des peuples, mais elle n'est pas pour eux le berceau des grâces

célestes et de la sainteté. Et pareillement, s'ils viennent à parler de Jésus naissant, ils professeront une profonde vénération pour lui, parce que Jésus-Christ fut un grand personnage philanthrope et bienfaisant : sa venue a été un phénomène insolite, une apparition pleine de tendresse, un trait d'amour, une sorte de visite d'amitié qu'il a voulu faire à l'humanité. Mais ils ne le regardent ni comme un Dieu ni comme un Rédempteur.

Mes Frères, quant à ceux qui accueillent Jésus-Christ comme le veulent les socialistes et les communistes, en le considérant seulement comme le type humain d'une association civile étrangement parée, ne comprenez-vous pas quelle honte ignominieuse ils jettent à la face de la crèche? Le Christ n'est pour eux qu'un simple homme, qu'un type idéal, et non le Sauveur du monde. O saints Évangélistes! valait-il donc la peine de nous montrer l'étoile de l'Orient, de nous faire entendre les anges chanter la gloire et la paix sur la cabane de Bethléem, si tout doit se réduire à un enfant qui fait une visite de courtoisie au milieu d'hommes jouissant d'une santé spirituelle et se prévalant de leur propre vertu? Pourquoi dites-vous que de la crèche il a regardé la croix et que les vagissements de Bethléem désiraient se joindre à l'agonie du Calvaire? Et tout ceci pour se faire un avènement de luxe, pour se donner un spectacle, pour se mettre à la tête des exaltés et des novateurs insensés? N'est-ce donc pas une sottise, un mensonge de prétendre que la nature humaine est intacte et florissante?

Le monde s'afflige des scélératesses? d'où viennent-elles? d'un cœur vertueux ou d'un cœur perverti? Les fils se révoltent contre leurs parents, le mari abandonne sa femme, le frère trompe son frère, ceux-ci trahissent la foi jurée, un autre aiguise le fer pour tuer son ennemi. C'est une maladie, une lèpre, une marque d'infamie qui s'attache à la personne et la rend plus hideuse que le corps des pestiférés. Et les philosophes et les hommes politiques, ayant sur les lèvres les lamentations des théologiens et des moralistes, parlent sans cesse d'un fleuve d'iniquités qui se répand dans le peuple et semble vouloir engloutir la nation.

Toutes ces joies, toutes ces délices, toute cette écume d'une chair corrompue et d'âmes perverties proviennent-elles donc d'une nature sainte et sans tache? Mais mon Dieu! les colombes produisent-elles des serpents? les brebis donnent-elles le jour à des tigres?

Nous sommes corrompus, Mes Frères, par suite d'un vice originel dont parlent non seulement la Bible, mais aussi toutes les théogonies des peuples, la nature humaine est

tombée dans une profonde misère. Elle est donc immense la miséricorde du Seigneur qui a préparé aux malades le divin médecin chargé de les guérir. Je te vois, ô enfant de Bethléem, j'ai senti gémir mes os, saigner mon cœur, trembler mes genoux. Un nuage commençait déjà à obscurcir mon intelligence, une chaîne se préparait à lier ma volonté! Dans cette nuit horrible, dans cette frayeur, ma nature se débattait comme un ver foulé dans la boue! Malheur à moi! qui aura compassion de moi? Je me plaignais, je m'inquiétais, tout vacillait en moi, j'étais dans le désespoir! qui me sauvera? Tu t'es découvert à moi, ô enfant de Bethléem, tu m'as appelé et je suis venu. Les anges m'ont souri, les bergers m'embrassent comme leur ami, la Vierge bénie m'encourage, ainsi que S. Joseph. Je suis guéri, ô Divin Jésus, je suis guéri en contemplant votre face, en touchant votre main. Je suis guéri, mais toujours convalescent, je me repose à l'ombre de la crèche, je reste devant vous pour continuer à baiser vos pieds et vos mains. Quand j'arriverai avec vous au Golgotha, ma guérison sera complète!

C'est un fait, Messieurs, que, comme Jésus sauve parce qu'il est en même temps homme et Dieu, ainsi ceux qui s'éloignent de la divinité du Christ tombent à terre plus qu'aucun autre, ils sont corrompus et gâtés. Nous en avons la preuve dans ce que nous avons dit. En acceptant le Christ comme un type idéal, mais seulement humain, en le prenant comme compagnon et soutien pour rentrer dans l'Éden renouvelé de leur société fantastique, ils ne trouvent pas de frein aux passions, ni de remède à leurs mœurs, ils se corrompent, ils s'emportent, ils se rendent malades et ils se pervertissent toujours plus. Ils se sentent dévorés par le vice, et pour se couvrir, pour montrer qu'ils ne doivent pas mourir, ils croient et proclament qu'ils sont des rejetons de la nature humaine sans tache et pleins de beauté. Ils se font les apologistes de la bonté innée dans l'homme, mais s'il est quelqu'un qui la nie et l'insulte, ils sont eux-mêmes les pires insulteurs. Dites-moi d'où le monde craint-il plus de voir venir le supplice social, si ce n'est des crimes menaçants et croissants des socialistes et des communistes! C'est là que s'allument les flammes de l'incendie universel.

Ah! je ne veux pas me détourner de toi, ô divin enfant de Bethléem. Je t'ai d'abord remercié, et maintenant, si tu le permets, je veux te plaindre.

Les mages te portent aujourd'hui leurs présents, de l'or, de l'encens et de la myrrhe. Par l'encens, ils t'adorent comme Dieu, par l'or, ils te saluent comme Roi, par la myrrhe,

ils te reconnaissent comme homme. Eh bien! ces nouveaux mages dégénérés, ces vanteurs de la nature humaine corrompue, quels dons font-ils en venant vers toi? Ils ne t'offrent pas d'encens, puisqu'ils ne te reconnaissent pas comme Dieu, ils ne t'offrent pas d'or, puisqu'ils n'admettent pas de roi dans leur société régénérée... Ah! ils t'offrent la myrrhe! Oui, ils te reconaissent comme homme, mais la myrrhe qu'ils t'offrent est de la pire espèce. Ils t'offrent la myrrhe de leurs impatiences, de leurs impudicités, de leurs noirceurs, de leur férocité, de leur malveillance! ils t'offrent la myrrhe des riches calomniés, des honnêtes gens injuriés, des frères trahis, des prêtres maudits, des citoyens trompés, ils t'offrent la myrrhe pour t'empoisonner, et, s'il était possible, pour te déshonorer.

Ah! si j'ai pu vous apporter la myrrhe, ô mon Dieu, ce n'était pas pour vous insulter! C'était la myrrhe de mes fautes détestées, mes sottes passions abandonnées, de mes vices abhorrés, de ma vie primitive détestée. Cette myrrhe n'était pas desséchée dans mes mains, mais baignée de mes larmes. Oui, je vous ai reconnu comme homme! et cette reconnaissance était douce pour mon cœur, car je sentais que vous aviez pitié de mes faiblesses, de mon néant, de mes douleurs et de mes malheurs. je vous ai reconnu comme homme par mon offrande de la myrrhe, mais j'ai voulu me rendre semblable à vous dans la beauté de la virginité, dans l'amour du sacrifice, dans la ferveur de l'apostolat, dans la vertu du pardon, dans les tendresses de la paix, dans l'exercice de la sainteté. Je vous reconnais comme homme, mais avec la myrrhe, je vous offre aussi l'encens et l'or. Je vous adore comme Dieu en reconnaissant que, comme fils unique du Père éternel, vous avez la puissance de me régénérer et en voyant que, comme sanctificateur des âmes et des corps, vous êtes le roi des rois destiné à gouverner le genre humain.

Je viens de décrire notre siècle et nous pouvons affirmer que la lumière de l'Épiphanie ne brille pas limpide et sereine comme elle brillait aux yeux des mages. Elle a un nuage d'erreurs, de tromperies et de péchés qui cache la vue de Dieu. Les rationalistes le travestissent et le renient, les hommes du progrès mécanique le perdent de vue, les fanatiques de la bonté innée de l'homme le diminuent, le marquent de leur empreinte, et par conséquent le jettent dans la fange.

Mais c'est un jour d'allégresse, et je parle en proie à la douleur. Cela convient-il? Est-ce juste? Voyons-le.

Mes Frères, j'ai une raison joyeuse de vous le faire remarquer. Le XIXe siècle ne se compose pas seulement des hommes que j'ai stigmatisés : si, d'un côté, la manifestation du Verbe

divin est repoussée par les nations, le Dieu de Bethléem est reconnu, tendrement aimé et adoré par une grande multitude qui se conserve, ce sont les bons catholiques honnêtes, croyants. Voici toute l'Église catholique qui célèbre l'Épiphanie, qui la fête et la chante ; voici son clergé, son peuple et ses fils disséminés sur la surface de la terre, qui offrent à la crèche les présents des mages.

Mes Frères, chers habitants de Turin, vous êtes entre tous de fervents disciples de l'Épiphanie.

Il y a peu de temps que Dieu m'a envoyé comme pasteur au milieu de vous; mais je vous ai déjà connus et appréciés, et je ne puis vous dire quelle joie c'est pour mon âme. J'ai déjà vu à Turin tant de fleurs de religion, j'ai déjà tant goûté de votre bonté, bonté des familles illustres, bonté des familles pieuses, de citoyens bien élevés, riches et industrieux, bonté et foi active du peuple que, en me sentant le cœur plein d'allégresse, j'ai dû remercier le ciel! Combien il m'a été doux, dans les fêtes de Noël, de l'écrire et de m'en applaudir avec le Saint Père Léon XIII. Soyez donc dans la joie de l'Église et pour vous, la sainte Épiphanie répandra une lumière amie et couronnera votre front. Ah! mes Turinois! ah! mes bénis! combien je vous aime! combien je vous dois déjà! Je regarde mon siège épiscopal comme le trône de votre piété! Dieu se cache aux rationalistes, aux hommes du progrès et à la foule bruyante des communistes, mais il se manifeste doucement à vous.

L'Enfant de Bethléem vous tend les mains de son berceau; il vous étreint et vous embrasse.

Or afin que la sainte ardeur des âmes se conserve dans notre cité, afin que de père en fils et de peuple en peuple se transmette la lumière de l'Épiphanie, la belle observance de la religion catholique, faisons tous ensemble le vœu d'être constants dans la foi et l'amour, renouvelons les promesses solennelles faites à Dieu par la bouche de nos parrains sur les fonts du baptême : attestons les divins enseignements du symbole des apôtres, repoussons les ennemis de Dieu et de l'Église qui sont nos ennemis et les ennemis de l'âme humaine.

Dieu nous écoute : professons notre foi :

« Je crois, etc. » (*Voir page 376*).

Voir plusieurs discours pour l'Épiphanie dans les Orateurs Sacrés contemporains, t. IV, pp. 129; 146, t. VIII, pp. 114, 124; et dans l'Encyclopédie de la Prédication contemporaine, t. IX, p. 30; t. XX, p. 228; t. XXI, pp. 28, 37, 45; t. XXII, p. 229; t. XXX, p. 281.

LA PURIFICATION

Voir Orateurs Sacrés contemporains, t. II, p. 281, et Encyclopédie de la Prédication contemporaine, t. XI, pp. 170, 566.

L'ANNONCIATION

Voir Orateurs Sacrés contemporains, t. II, p. 247, et Encyclopédie de la Prédication contemporaine, t. XI, pp. 125, 554.

LA PASSION[1]

LA RÉVÉLATION ET LA PROMESSE DE L'EUCHARISTIE

Ecce positus est hic in resurrectionem et in ruinam multorum in Israel, et in signum cui contradicetur.

Voici qu'il a été posé comme un moyen de résurrection et une occasion de ruine pour plusieurs en Israël, et comme un signe auquel on contredira. (S. Luc., II, 14.)

Quelle diversité d'opinions, quel contraste de sentiments, quelle promptitude de châtiments et de récompenses nous présente l'Évangile de ce jour !

Bien des Juifs avaient déjà cru en Jésus-Christ, rien que pour l'avoir entendu affirmer sa divinité et sa céleste mission[2]. Mais voici, en regard de ces âmes dociles qui le reconnaissent comme Fils de Dieu et Messie, un peuple orgueilleux, insolent et pervers, qui le blasphème en l'appelant Samaritain et possédé du démon[3], et en face de beaucoup d'humbles et religieux adorateurs, un peuple impie et homicide qui prend des pierres pour le lapider[4]. Même contraste entre le sort des uns et des autres ; car voici que les uns remportent le prix de leur foi dans la promesse que l'aimable Sauveur leur fait de les

1 Conférence prêchée le dimanche de la Passion, par le R. P. Ventura.
2. Hæc illo loquente, multi crediderunt in eum (Joan., VIII, 30.)
3. Samaritanus es tu, et dæmonium habes (*Ibid.*, 48).
4. Tulerunt ergo lapides ut jacerent in eum (*Ibid.*, 59).

délivrer de la mort éternelle, sous la condition de conserver le précieux dépôt de ses révélations. Si quelqu'un, avait-il dit, garde en son cœur et pratique fidèlement ma parole, il sera pour jamais à l'abri de la mort[1]. Et voici que les autres encourent sur le champ la peine de leur obstination et de leur fureur. Car la souveraine sagesse se dérobe à leurs regards, abandonne leur temple et les laisse en proie à leur aveuglement[2], d'autant plus malheureux, hélas ! qu'ils ne savent pas ce qu'ils viennent de perdre !

C'est ainsi que s'est littéralement accompli, dans le temple de Jérusalem, l'oracle mystérieux que, trente-trois ans auparavant, y avait prononcé le saint vieillard Siméon en disant à Marie : Cet enfant, signe de haine et de contradiction pour plusieurs, et signe de foi et d'amour pour beaucoup d'autres, sera pour ceux-là une occasion de ruine et de mort, et pour ceux-ci un moyen de résurrection et de vie[3].

Or ce que ce prophète avait prédit et qui s'est complètement vérifié aujourd'hui, touchant l'auguste personne de Jésus-Christ, s'est toujours vérifié aussi depuis dix-huit siècles au sujet de sa doctrine et de sa religion. Cette religion et cette doctrine, moyen de résurrection et de vie pour quelques-uns, de ruine et de mort pour d'autres, a toujours rencontré et rencontre même à présent, dans le monde, des amis qui la recherchent et des indifférents qui ne s'en soucient guère ; des disciples qui la professent et des adversaires qui la combattent ; des martyrs qui la confessent et des tyrans qui la persécutent ; et au milieu des acclamations des uns, des blasphèmes des autres, aimée et haïe, honorée et tournée en ridicule, comme son divin Auteur, elle fournit sa carrière ici-bas, laissant tomber ses détracteurs et ses profanateurs dans les enfers, et entraînant avec elle dans les cieux ses admirateurs sincères et ses fidèles sectateurs : *In ruinam et in resurrectionem multorum, et in signum cui contradicetur.*

Mais parmi tous les dogmes, parmi tous les mystères de la religion du Christ, c'est au sujet du dogme ineffable, du grand mystère de l'Eucharistie, que cet oracle prophétique s'accomplit d'une manière toute spéciale. Tandis qu'il est l'objet de l'adoration, le symbole de l'unité, l'espérance, la vie, l'amour, les délices de la vraie Église, il est aussi l'objet des contradictions, des sarcasmes, des insultes, des blasphèmes de l'incrédule et de l'hérétique ; et pour beaucoup de chrétiens il

1. Si quis sermonem meum servaverit, non videbit mortem in æternum (Joan., VIII, 51).

2. Jesus autem abscondit se et exivit de templo (*Ibid.*, 59).

3. Ecce positus est hic in ruinam et in resurrectionem multorum in Israel, et in signum cui contradicetur (Luc., II. 34).

est une pierre d'achoppement, une occasion de schisme et de perdition. En sorte que c'est particulièrement au divin Sauveur caché dans ce mystère que conviennent ces paroles : il a été établi comme une occasion de ruine et de résurrection pour un grand nombre, et comme un but de perpétuelle opposition.

Cependant, pour rendre inexcusables les malheureux qui s'obstinent à nier cet auguste mystère et qui se perdent à son occasion, avant de l'instituer dans la dernière cène, le Fils de Dieu en a fait lui-même la promesse la plus solennelle, la révélation la plus éclatante ; en sorte que le plus délicieux et en même temps le plus étonnant des mystères chrétiens est aussi le mystère manifesté au monde par son divin Auteur dans les termes les plus touchants, les plus explicites, les plus clairs, les plus formels, les plus magnifiques !

C'est cette promesse et cette révélation du mystère de l'Eucharistie, laquelle précéda d'une année son admirable institution, que je vais vous expliquer aujourd'hui. Je vous présenterai d'abord le sublime discours dans lequel le divin Sauveur a renfermé cette révélation et cette promesse ; je tâcherai de vous en faire connaître le sens véritable, ainsi que la suite logique et l'admirable liaison de toutes ses parties. Je m'appliquerai ensuite à vous en faire sentir l'importance au point de vue de la réalité, de la vérité du mystère eucharistique. Enfin, dans les dispositions différentes avec lesquelles cette promesse et cette révélation furent accueillies lorsqu'elles furent faites, je vous montrerai, figurés et prédits d'avance, l'injustice, le crime, le malheur de ceux qui les nient ; comme aussi la vertu, la gloire, la félicité de ceux qui y croient. Ainsi nous nous affermirons dans la foi à ce consolant mystère ; et tandis qu'il est un signal de contradiction et d'opposition pour les incrédules et les hérétiques, il deviendra toujours de plus en plus pour nous un objet de vénération et d'amour ; et là où ces insensés trouvent une occasion de se perdre, nous trouverons un moyen efficace de nous sauver : *In ruinam et in resurrectionem multorum, et in signum cui contradicetur.*

I. — Il y a des chrétiens qui ne s'expliquent pas que S. Jean, le disciple le plus attaché à Jésus-Christ et le plus aimé du divin Maître, soit le seul des évangélistes qui n'ait point parlé de la cène eucharistique, dans laquelle cependant fut opéré le plus grand et tout à la fois le plus tendre des mystères de la nouvelle loi. Mais il n'est pas vrai que le grand théologien, le sublime évangéliste de l'amour soit resté tout à fait silencieux au sujet du grand mystère de la charité ; et s'il n'a rien dit de la manière dont ce mystère a été institué, c'est parce qu'il en

avait dit assez touchant la manière dont ce mystère a été révélé et promis. Bien plus encore, aucun des évangélistes n'en a mieux que S. Jean établi la vérité, ni fourni de plus solides arguments, et en plus grand nombre, pour détruire les difficultés qu'y opposent l'orgueil et le sophisme, l'ignorance et la mauvaise foi.

Voici, en effet, ce que nous trouvons au sixième chapitre de l'évangile de S. Jean, que beaucoup de chrétiens lisent sans le comprendre et sans se douter de la portée qu'il a, et sans y attacher l'importance qu'il mérite.

C'était le lendemain du jour où le divin Sauveur, au moyen de cinq pains, avait rassasié plusieurs miliers d'hommes. Ils étaient encore sous l'impression de la stupéfaction causée par ce prodige, ils avaient encore pour ainsi dire à la bouche l'ineffable saveur du pain miraculeux ; ils suivaient toujours le divin maître et ne pouvaient se décider à quitter sa compagnie. Mais le Fils de Dieu, connaissant le fond de leur cœur et sachant qu'ils étaient bien plus sensibles aux avantages qui leur revenaient de ses miracles qu'aux vérités divines dont ces miracles étaient la preuve : « En vérité, leur dit-il, je sais bien le motif de cet empressement de votre part à me suivre. Si vous me cherchez, ce n'est pas que les prodiges dont vous avez été les témoins m'aient révélé à vous, et vous aient appris à croire en moi, c'est parce que vous avez mangé de mon pain et en avez été rassasiés. Peu sensibles aux avantages de vos âmes, vous n'êtes touchés que de la nourriture de vos corps. En vérité, je vous le dis, vous me cherchez, non pour les merveilles dont vous avez été témoins, mais pour le pain dont vous êtes rassasiés[1]. » Et aussitôt transportant son discours et l'esprit de ses auditeurs de la figure au figuré, de la terre au ciel : « Je vous avertis donc, ajouta-t-il, de travailler à vous procurer, avant la nourriture matérielle qui périt, la nourriture spirituelle qui ne se détruit point ; avant le pain qui fait vivre dans le temps, la vérité et la grâce qui vous feront vivre dans l'éternité. Me voici, moi le Fils de l'homme et en même temps le Fils de Dieu, tout prêt à vous donner cette nourriture précieuse dont Dieu, mon Père, a voulu vous donner l'avant-goût et le gage dans le pain du prodige dont vous avez été rassasiés. Donnez-vous donc des soins, non en vue de la nourriture qui périt, mais de celle qui se conserve pour la vie de l'éternité[2]. »

1. Amen dico vobis, quæritis me, non quia vidistis signa, sed quia manducastis de panibus et saturati estis (Jo., VI, 26.)

2. Operamini non cibum qui perit, sed qui permanet in vitam æternam, quem Filius hominis dabit vobis (*Ibid.*, 27.)

Les Juifs comprirent bien par ces paroles qu'ils devaient se disposer, par quelque œuvre agréable à Dieu, à recevoir la nourriture céleste dont leur parlait le Fils de l'homme, et ils lui dirent : Que faut-il que nous fassions pour plaire à Dieu[1] ? Et Jésus-Christ leur répondit : La première œuvre qu'il convient d'accomplir et la plus agréable à Dieu, c'est la foi par laquelle vous ferez profession de croire que celui qui vous parle est le Fils de Dieu, le Messie que Dieu a envoyé[2]. Mais à quel signe, répliquèrent-ils, pourrons-nous vous croire? Par quel prodige extraordinaire nous prouvez-vous votre mission, et montrez-vous que vous avez été vraiment envoyé de Dieu, non pas seulement comme un prophète, mais comme le Messie qu'il nous a promis ? Vous venez, il est vrai, d'opérer le prodige de la multiplication des pains, et vous nous avez nourris dans le désert. Mais Moïse n'a-t-il pas nourri, lui aussi, avec la manne miraculeuse, nos pères dans le désert? Encore nous avez-vous nourris un seul jour, tandis que Moïse a nourri un million d'hommes pendant quarante ans. Vous nous avez distribué un pain pétri par la main des hommes, tandis que Moïse donna à nos pères un pain, œuvre des anges et descendu du ciel. Cependant Moïse ne prétendit jamais passer pour le Messie, mais seulement pour un prophète[3].

Que dites-vous là? reprit aussitôt le Seigneur. La manne de Moïse venait bien d'en haut, formée par la main des anges dans l'air, mais non pas vraiment du ciel. En vérité je vous le dis : le vrai pain descendu du ciel est celui qu'en moi et par moi vous offre mon Père. Ce pain seul, descendant du ciel, ou du sein de la Divinité qui habite dans le ciel, a la propriété de donner la vie non pas à un peuple seul, mais au monde entier[4].

Malgré leur grossièreté, les Capharnaïtes comprirent par ces paroles si élevées mais si claires du Sauveur du monde, que le pain dont il parlait, bien plus nourrissant et plus exquis que la manne, pouvait leur être fourni par lui qui, ayant fait déjà tant et de si étonnants prodiges, pouvait encore en faire un et plus étonnant et plus grand, en donnant un pain inépuisable et impérissable aux habitants du monde entier. Comme donc en parlant jadis à la Samaritaine d'une eau

1. Quid faciemus ut operemur opera Dei ? (Jo, VI, 28.)

2. Hoc est opus Dei ut credatis in eum quem misit ille. (*Ibid.*, 29.)

3. Quod ergo tu facis signum ut videamus et credamus tibi ? Quid operaris ? Patres nostri manducaverunt manna in deserto; sicut scriptum est : Panem de cœlo dedit eis manducare (*Ibid.*, 30, 31).

4. Amen, amen dico vobis : non Moyses dedit vobis panem, panem de cœlo ; sed Pater meus dat vobis panem de cœlo verum. Panis enim Dei est qui descendit de cœlo et dat vitam mundo (*Ibid.*, 32, 33).

capable d'étancher la soif pour toujours, l'aimable Jésus avait inspiré à cette femme le désir de cette eau miraculeuse et le courage de la lui demander : Seigneur, donnez-moi de cette eau, afin que je n'aie plus soif, et que je n'aie plus besoin de venir en puiser ici[1]; de même, en parlant maintenant au Capharnaïtes de son pain capable de rassasier pour toujours, il fit naître en eux le même désir et la même assurance. Ainsi ils lui dirent : « Hé ! Seigneur, hâtez-vous donc de nous faire part et faites-nous toujours part de ce pain, afin que nous n'ayons jamais faim à l'avenir[2]. Et comme de ce que la Samaritaine lui avait demandé une eau matérielle, l'aimable Sauveur avait pris occasion de lui réveler le grand mystère de l'eau spirituelle de sa grâce, de même à présent, de ce que les Capharnaïtes lui demandent un pain matériel, ils prend occasion de leur révéler le mystère encore plus grand du pain eucharistique. En effet, leur parlant avec le ton et la majesté qui sied à la sagesse incarnée, il leur dit sans métaphore et sans énigme : Le pain de la vie éternelle, le pain miraculeux dont je vous parle, c'est moi-même. Celui qui vient à moi n'aura plus faim ; celui qui croit en moi n'aura jamais soif[3].

Mais comme il s'agissait de la révélation du grand mystère de foi, du mystère de foi par excellence, parce que c'est le mystère qui plus que tout autre met à une épreuve et en même temps corrobore notre foi, *Mysterium fidei*, la Sagesse incarnée adresse aux Capharnaïtes et dans leur personne à nous tous la plus grande et la plus solide instruction sur la nécessité de croire à lui et en lui, comme Fils de Dieu et vérité de Dieu : « Mais je vous l'ai dit et vous le répète, continua le Sauveur, vous ne possédez pas encore cette foi ; vous m'avez vu opérer plus de merveilles qu'il n'en faut pour croire, et cependant vous ne croyez pas encore à ma parole[4]. Bienheureux ceux que m'envoie non l'esprit de curiosité, mais la grâce de mon Père ! Ceux-là ne me manquent pas ; ils croient effectivement en moi ; et ceux qui viennent à moi par cette voie, je ne les mets pas dehors ; je les garde auprès de moi pour les instruire et les guider. Car je suis descendu du ciel non pour faire ma volonté, mais la volonté de mon Père. Or la volonté du Père divin qui m'a envoyé, c'est de veiller à ce que je ne perde personne de ceux qu'il m'a donnés ; mais que je puisse les

1. Domine, da mihi hanc aquam, ut non sitiam, neque veniam huc haurire. (Jo., VI, 15.)

2. Domine, semper da nobis panem hunc. (*Ibid*, 34.)

3. Ego sum panis vivus; qui venit ad me non esuriet; qui credit in me non sitiet unquam. (*Ibid.*, 35.)

4. Sed dixi vobis, quia et vidistis me et non creditis. (*Ibid.*, 36.)

ressusciter tous au dernier jour[1]. » « Vous le saurez donc, ajouta-t-il encore, telle est la volonté du Père qui m'a envoyé, que quiconque me voit, moi son Fils, croie en moi, en sorte que je puisse le ressusciter au dernier jour, et qu'il obtienne la vie éternelle[2].»

Ce qui dans ce touchant et sublime discours du divin maître avait le plus frappé ses auditeurs, c'est qu'il s'était dit lui-même le pain vivant descendu du ciel : c'était en effet se dire né de Dieu de toute éternité dans le ciel, ou dans le sein de Dieu, avant de naître comme homme sur la terre; c'était se dire une nature humaine substantiellement unie à une personne divine; c'était se dire Dieu, en même temps qu'homme; c'était dire que, Dieu et homme, il serait la vraie nourriture de l'homme. Or, en entendant le Sauveur parler ainsi, les Capharnaïtes furent plus rebutés de ces vérités accablantes pour la raison que touchés des consolantes promesses qu'il venait de leur faire. Malgré tout ce qu'il leur avait dit sur le commandement que Dieu leur faisait de croire à son envoyé, leur orgueil, figure et avant-coureur de l'orgueil des hérétiques, regarda cette révélation divine comme une insupportable prétention de l'orgueil humain ; et ils se mirent à murmurer, en disant entre eux : Que dit-il donc, celui-ci? Quelle hardiesse sacrilège que la sienne de se dire descendu des cieux, tandis qu'il n'est qu'un homme? Ne connaissons-nous pas son père et sa mère[3]?

Ces murmures, tout injustes, tout impies qu'ils étaient, n'ont cependant rien qui doive nous étonner; ainsi que la sagesse incréée nous l'a appris elle-même par la remarquable réponse qu'elle y opposa : « Personne, répliqua Jésus à ses détracteurs sacrilèges, personne ne peut me connaître ni croire en moi, si la grâce du Père céleste qui m'a envoyé ne le conduit à mes pieds, afin que je puisse le faire renaître à la vie au dernier jour. Il est écrit dans les Prophètes que mes disciples seront ceux-là seuls qui se montreront dociles à l'enseignement de Dieu. Ceux donc qui, dans un sentiment d'humilité, se laisseront toucher aux douces impressions que fait sur eux la voix de mon Père, ceux qui ne combattent pas en eux-mêmes les leçons intérieures qu'ils reçoivent de lui, viennent sincère-

1. Omne quod dat mihi pater, ad me veniet; et eum qui venit non ejiciam foras, quia descendi de cœlo, non ut faciam voluntatem meam, sed voluntatem ejus qui misit me. Hæc est autem voluntas ejus qui misit me Patris ; ut omne quod dedit mihi non perdam ex eo, sed ressuscitem illud in novissimo die (Jo., VI, 37, 38, 39).

2 Hæc est autem volontas Patris mei, qui misit me; ut omnis qui videt Filium et credit in eum habeant vitam æternam, et ego ressuscitabo eum in novissimo die. (*Ibid.*, 40).

3. Murmurabant ergo Judæi de illo, quia dixisset : Ego sum panis vivus qui de cœlo descendi ; et dicebant : Nonne hic est Jesus, filius Joseph, cujus non novimus patrem et matrem? Quomodo ergo dicit hic: Quia de cœlo descendi? (Joan., VI, 41, 42.)

ment et franchement à moi ; si vous ne venez à moi de cette façon, si vous ne voulez pas me croire, c'est que votre orgueil vous exclut de l'école de Dieu et vous empêche d'entendre le vrai son de sa parole, de voir l'éclat de sa lumière. Ne murmurez donc pas contre moi; ne vous glorifiez pas de l'attitude coupable que vous avez prise en vous-mêmes vis-à-vis de moi, et dont vous devez au contraire vous confondre et trembler devant Dieu[1]. »

O paroles! ô doctrines! ô vérités! qu'elles sont précieuses! qu'elles sont sublimes! qu'elles tombent à propos à l'occasion de la grande révélation dont il s'agit! Elles nous apprennent combien le mystère eucharistique, qui va être révélé ici aux hommes par la bonté divine, est au-dessus de la raison humaine. Elles nous apprennent combien est grande la docilité qu'il suppose, la foi qu'il exige. Elles nous apprennent enfin que cette foi, don ineffable du Dieu-Père, refusée impitoyablement à la présomption et à l'intempérance de raisonner, n'est accordée qu'à l'humilité heureuse de croire. Or voici le vrai motif que le Fils de Dieu indique de cette foi qu'il demande et qu'on doit avoir pleine et entière en sa parole: « Personne, ajoute-t-il, n'a jamais vu le Père, excepté celui qui est de Dieu et vient de Dieu. C'est lui seul, par conséquent, à qui Dieu a montré les plus profonds mystères de Dieu, les voix cachées du salut, et qui seul peut les révéler aux hommes, en instruire les hommes. C'est pourquoi je vous assure que celui qui croit vraiment en moi aura la vie éternelle[2]. »

Après qu'il a ainsi établi cette grande et magnifique doctrine, qu'aucune langue humaine n'avait jamais articulée, qu'aucune oreille humaine n'avait entendue, touchant la divinité de son origine, l'importance de sa mission, la vérité de son enseignement, la nécessité de la foi en sa parole et de la confiance en sa charité, voici que l'aimable Sauveur en vient au sujet principal de cet entretien, à la révélation claire, précise, éclatante du mystère de l'Eucharistie. Raison humaine, abaisse-toi; orgueil satanique, confonds-toi; humble docilité, édifie-toi; tendre amour; console-toi! C'est le Fils de Dieu lui-même qui parle et dit aux hommes: Je suis moi-même le pain de vie: pain vrai, pain réel, qu'on peut manger comme jadis on mangea la manne, à cette différence près que la manne mangée par vos pères dans le désert ne les empêcha

1. Respondit ergo Jesus et dixit eis: Nolite murmurare in invicem. Nemo potest venire ad me, nisi Pater qui misit me traxerit eum; et ego ressuscitabo eum in novissimo die. Est scriptum in Prophetis: Et erunt omnes docibiles Dei. Omnis qui audivit a Patre et didicit venit ad me. (Joan., VI, 43, 44, 45.)

2. Non quia Patrem vidit quisquam; nisi is qui est a Deo, hic vidit Patrem. Amen dico vobis: Qui credit in me habet vitam æternam. (*Ibid.*, 46, 47.)

pas de mourir, tandis que le pain descendu du ciel, dont je vous parle et que je vous promets, n'est pas destiné à prolonger une vie passagère, mais il est tel que ceux qui en mangent ne mourront point ; et ce pain vivant, c'est moi-même qui suis descendu du ciel. Ce pain n'est autre chose que ma propre chair, cette même chair qui sera immolée pour la vie du monde. Par conséquent, quiconque mangera de ce pain vivra d'une vie surnaturelle qui ne finira jamais[1]. La voilà donc cette neuve et sublime révélation que Jésus-Christ fait tout ensemble et de la divinité de sa personne et du plus grand, du plus incompréhensible mystère de sa charité.

Mais comment a-t-elle été accueillie par ses nombreux auditeurs? Quelques-uns, comme l'ont fait, longtemps après, les hérétiques modernes, prirent tout le discours du Sauveur dans un sens allégorique ; et comme il avait tant insisté sur la nécessité de croire en lui, ils pensèrent que Jésus-Christ n'avait parlé que d'une manducation symbolique et figurative de sa chair par la foi ; et qu'il n'avait voulu exprimer métaphoriquement que la nécessité de recevoir en soi sa doctrine par la foi en sa parole, afin d'obtenir la vie éternelle. Mais des expressions si nettes, si précises, si énergiques et si souvent répétées, ne permirent pas au plus grand nombre de ceux qui l'écoutaient de douter le moins du monde que Jésus ne promît sa propre chair pour être réellement et véritablement mangée. De là grande rumeur, des altercations très vives, des disputes, des cris dans tout l'auditoire. Ceux-ci soutiennent avec force que Jésus-Christ veut réellement donner à manger son corps ; ceux-là répliquent brusquement : Non, non, il n'est pas possible qu'il ait osé annoncer une pareille énormité. Quelle que soit sa puissance en fait de prodiges, il ne pourra pas, tant qu'il vit, donner à manger sa chair ; et, mort, il pourrait encore moins faire de son corps la nourriture perpétuelle de tous les hommes et de chaque homme en particulier[2].

Or, que dit le Fils de Dieu ? Que fait-il ? A la vue de tout cet émoi, de toutes ces controverses que son discours a soulevées et parmi le peuple et parmi ses propres disciples, a-t-il modifié ses expressions et cherché à adoucir son langage ? A-t-il essayé de donner une explication moins choquante, plus plausible de ses paroles ? Tout au contraire : il renchérit même sur ce

1. Ego sum panis vitæ. Patres vestri manducaverunt manna in deserto, et mortui sunt. Hic est panis de cœlo descendens, ut si quis ex ipso manducet, non moriatur. Ego sum panis vivus, qui de cœlo descendi ; si quis manducaverit ex hoc pane, vivet in æternum ; et panis quem ego dabo caro mea est pro mundi vita. (Joan., VI, 48-52.)

2. Litigabant ergo ad invicem dicentes : Quomodo potest hic nobis carnem suam dare ad manducandum? (Joan., VI, 53.)

qu'il avait dit : « Murmurez, réplique-t-il, tant qu'il vous plaît sur l'impossibilité qu'il y ait à vous donner mon corps à manger ! Il n'en est pas moins vrai que moi, le Fils de l'homme, je donnerai non seulement ma chair à manger, mais aussi mon sang à boire ; et je vous jure que si vous ne mangez de cette chair et si vous ne buvez de ce sang, vous n'aurez jamais en vous le gage de la vie ; car celui seulement qui mange ma chair et qui boit mon sang aura la vie éternelle et sera ressuscité par moi au dernier jour[1]. »

Est-ce clair ? est-ce formel ? est-ce précis ? Cependant, afin de prévenir toute interprétation arbitraire, toute altération du sens immédiat et littéral de ses paroles, le divin maître continue encore en ces termes : « Non, non, il ne s'agit pas ici d'une manducation idéale et fantastique, mais d'une manducation physique et réelle. Ma chair est une véritable nourriture qui se mange, mon sang est réellement une liqueur qui se boit[2]. Comme tout autre aliment et tout autre breuvage matériel, ma chair et mon sang sont vraiment reçus en celui qui en mange et en boit. Il se transforme et s'identifie avec moi, de manière qu'il demeure en moi et moi en lui ; car, écoutez encore: Le Père vivant ne m'a envoyé que parce que je vis en lui et par lui. Or, celui qui me mangera entrera avec moi dans cette même société de rapports intimes d'affection mutuelle où je suis avec mon Père ; il vivra en moi et par moi, et nous ne serons qu'un sur cette terre, comme je suis un avec mon Père dans le ciel[3]. »

Enfin Notre-Seigneur, résumant en peu de mots cette importante instruction, la termina par où il l'avait commencée ; et il dit encore pour la cinquième fois : « Vous connaissez donc quel

1. Dixit ergo eis Jesus : Nisi manducaveritis carnem Filii hominis et biberitis ejus sanguinem, non habebitis vitam in vobis. Qui manducat meam carnem et bibit meum sanguinem, habet vitam æternam, et ego ressuscitabo eum in novissimo die. (Joan, VI, 54. 55.)

2. Une dame protestante, qui cependant croyait bien connaître l'Évangile, disait un jour en notre présence. « Votre dogme de la présence réelle est si exorbitant et si difficile à avaler, que, s'il était vrai, le Christ n'aurait pas manqué de le révéler en des termes tels, qu'il aurait été impossible de donner à cette révélation le sens métaphorique et spirituel que nous autres, protestants, lui donnons. Il aurait dû dire, et il aurait dit en effet : Faites-y bien attention, ma chair est une véritable nourriture, mon sang est une véritable boisson. Ceci est mon corps ; ceci est mon sang. » — « Quel malheur pour vous, madame, et pour vos corréligionnaires, répliquâmes-nous, qu'en S. Matthieu et en S. Jean le Christ ait effectivement dit tout cela et se soit précisément exprimé en ces termes ! Le moyen donc, selon vous-même, de nier le dogme de la présence réelle ?... » Un sourire de satisfaction effleura les lèvres des assistants catholiques. Cette dame rougit ; on en eut pitié ; on coupa court à la discussion, et l'on parla des nouvelles de Crimée.

3. Caro enim mea vere est cibus et sanguis meus vere est potus. Qui manducat meam carnem et bibit meum sanguinem in me manet, et ego in illo. Sicut misit me vivens Pater, et ego vivo propter Patrem, et qui manducat me, et ipse vivet propter me (Joan., VI, 56, 58).

est le pain vivant qui est vraiment descendu des cieux, pain tout nouveau, pain plus miraculeux et divin que la manne dont vos pères se sont nourris dans le désert, et qui ne put leur assurer l'immortalité du corps, tandis que tous ceux qui mangeront du pain que je viens de promettre vivront éternellement[1]. »

C'est ainsi que l'éternelle sagesse, le Verbe de Dieu fait homme, a révélé aux hommes la plus merveilleuse de ses œuvres, la plus touchante des inventions de son amour.

Ici l'Évangile remarque que le Fils de Dieu ne tint pas ces discours célestes en secret, dans l'intérieur de quelque maison, en présence de quelques-uns seulement d'entre ses plus fidèles amis; mais en public, dans la ville de Capharnaüm, où il venait d'opérer une foule de prodiges; dans la grande synagogue, le soir du sabbat, aux approches de la fête de Pâques, en présence de ses douze apôtres, de ses soixante-douze disciples, des scribes, des pharisiens, des docteurs de la loi et d'un peuple nombreux[2].

C'est ainsi, et avec la plus grande solennité, que l'éternelle sagesse, le Verbe de Dieu fait homme, devait révéler aux hommes la plus merveilleuse des œuvres de sa puissance, la plus touchante invention de sa bonté.

Les disciples avaient été du nombre de ceux qui, au commencement, avaient cru que le divin Maître avait parlé dans un sens parabolique et figuré. Mais, l'ayant entendu répéter un si grand nombre de fois la même chose, et dans des termes tellement positifs et touchants, qu'il était impossible de douter qu'il n'eût voulu parler de la manducation véritable et réelle de son corps, non d'une manducation métaphorique, ils prirent fait et cause pour les juifs incrédules; et s'unissant à eux, au lieu de croire avec docilité, ils se mirent à raisonner avec orgueil, et ils se disaient entre eux: Quelle étrange et absurde manière de parler que celle que nous venons d'entendre! vouloir nous faire croire qu'il nous donnera à manger à tous sa chair! c'est par trop fort; de pareils paradoxes sont aussi durs à entendre qu'impossibles à concevoir[3]. Ces malheureux disciples disaient cela en eux-mêmes, ou du moins de manière à ne pas être entendus de leur divin Maître. Mais le Dieu qui sonde les reins et les cœurs avait-il besoin d'entendre leurs paroles pour connaître leurs pensées? Lisant donc, au

1. Hic est panis qui de cœlo descendit; non sicut manducaverunt patres vestri manna in deserto, et mortui sunt. Qui manducat hunc panem, vivet in æternum. (Joan., V., 59)

2. Hæc dixit in synagoga docens, in Capharnaum (*Ibid.*, 60.)

3. Multi ergo audientes discipuli ejus dixerunt: Durus est hic sermo; et quis potest eum audire (*Ibid.*, 61.)

plus intime de leur esprit, que ce qui les révoltait davantage, c'était l'apparente impossibilité pour Jésus-Christ de multiplier son corps de manière à le donner à manger à tout le monde; loin de dissimuler cette difficulté, le Fils de Dieu eut l'air de la confirmer et même de la faire ressortir davantage; car, allant à la rencontre de cette pensée: « Je sais bien, leur dit-il, ce qui vous a scandalisés et rebutés le plus dans mon discours; vous ne pouvez pas vous persuader qu'en demeurant encore avec vous, je puisse vous donner à tous ma chair à manger. Mais vous pourrez vous persuader encore moins qu'en retournant où j'étais auparavant et demeurant avec mon corps dans le ciel, je puisse toujours donner à manger ce même corps aux hommes demeurant sur la terre. Cependant je n'en ferai pas moins l'une et l'autre chose: car c'est l'esprit qui vivifie, la chair à elle seule ne sert de rien. Les paroles que je viens de vous adresser sont esprit et vie[1]. »

C'est peut-être là le passage le plus abstrus, le plus profond et le plus obscur de ce sublime et magnifique discours. Ainsi la grossièreté d'esprit, la sécheresse de cœur des hérétiques modernes n'ont pas manqué d'en abuser de la manière la plus scandaleuse et la plus absurbe en le détournant à un sens qui n'a pas de sens, qui met la sagesse éternelle en contradiction avec elle-même, et lui fait dire ce qu'elle n'a pas dit ni pu dire. Mais c'est aussi le passage le plus précieux, le plus important de ce même discours. Il renferme toute la théologie du mystère que le Fils de Dieu révélait alors; il en indique la base; il en donne la démonstration; il en aplanit toutes les difficultés. Seulement ce n'est pas là de la philosophie humaine, mais la sagesse et la majesté de Dieu. Tâchons donc de le bien comprendre.

Ce qui, aux yeux des disciples, semblait autoriser à dire que les paroles du Seigneur étaient dures et impossibles à admettre[2], c'est qu'il leur avait fait un précepte formel de manger sa chair et de boire son sang, et qu'il a fait de cette manducation et de ce breuvage, selon eux dégoûtant et barbare, une condition indispensable pour l'acquisition de la vie éternelle. Quel dessein barbare, se disaient-ils, que celui de vouloir introduire parmi le peuple de Dieu, qui s'abstient du sang des plus purs animaux, les repas de chair humaine propres aux bêtes féroces, la scène affreuse de Thyeste que les

1. Sciens autem Jesus apud semetipsum quia murmurarent de hoc discipuli, dixit eis: Hoc vos scandalizat? Si ergo videritis Filium hominis ascendentem ubi erat prius? Spiritus est qui vivificat; caro non prodest quidquam. Verba quæ ego locutus sum vobis, spiritus et vita sunt. (Joan., VI, 62, 64.)

2. Durus est hic sermo et quis potest eum audire?

Gentils mêmes avaient en horreur ! Et d'ailleurs quel rapport peut-il y avoir entre le repas de la chair d'un mort et la vie éternelle ? entre la manducation du corps d'un homme et la possession de Dieu ?

Ce raisonnement avait, comme on le voit, deux grandes erreurs pour base : la première, que Jésus-Christ n'était qu'un homme, n'ayant dans sa personne rien de plus que les autres hommes ; la seconde, qu'il ne pouvait donner à manger son corps qu'en le mettant en lambeaux. Or ce sont ces deux erreurs que le Fils de Dieu voulut combattre, comme il lui convenait de faire, par ces ineffables sentences : « C'est l'esprit qui vivifie ; la chair ne sert de rien. Les paroles que je vous ai adressées sont esprit et vie. »

C'était en effet leur dire d'abord : Vous jugez ce que vous venez d'entendre avec toutes les préventions de la chair et du sang ; mais l'esprit charnel, l'esprit chair n'est d'aucune valeur : *Caro non prodest quidquam.* Il ne peut atteindre jusqu'à la sublimité des vérités divines que je vous annonce. C'est à l'esprit s'élevant au-dessus des conceptions grossières de la chair à les pénétrer et à y trouver la lumière et la vie : *Spiritus est qui vivificat* [1].

En se plaçant toujours au point de vue des sens et de la raison charnelle, l'hérésie a pris occasion de ces sublimes paroles du Sauveur pour affirmer que tout ce qu'il a dit dans une occasion si solennelle et dans les termes les plus forts touchant la manducation de son corps doit être entendu au sens figuratif et purement spirituel, au sens d'une manducation métaphorique, s'accomplissant par la foi ; tandis qu'il est clair que par ces mêmes paroles le Fils de Dieu n'a fait que confirmer l'expression de sa pensée : que la manducation de sa chair serait réelle. La manière seulement de manger cette chair devait être inaccessible aux sens, et ne pourrait être aperçue et jugée que par l'esprit, au point de vue de la vérité qui vivifie l'intelligence [2].

Par ces paroles, d'après l'interprétation commune des Pères et des commentateurs, de S. Cyrille, S. Augustin et S. Jean Chrysostome en particulier, Jésus-Christ voulut donc dire, en

1. C'est ce qu'a voulu dire S. Paul, lui aussi, par ces paroles ; « L'homme animal ne conçoit pas les choses qui sont de l'esprit de Dieu. Elles ne sont pour lui qu'une folie. C'est bien naturel : l'on ne peut juger que spirituellement de ces choses ; et on en juge charnellement, on n'y peut rien comprendre : » Animalis homo non percipit ea quæ sunt spiritus Dei ; stultitia enim est illi et non potest intelligere, quia spiritualiter examinatur (I Cor., II, 14). » C'est aussi la raison pour laquelle l'hérésie n'a rien compris au dogme de la présence réelle, et qu'au lieu de l'accepter comme un mystère divin, elle l'a rejeté comme une folie de l'homme

2. Caro non prodest quidquam, spiritus est qui vivificat (Joan., VI, 64).

second lieu, que la manducation en question s'accomplirait réellement, non pas d'une manière sensible et charnelle, mais d'une manière spirituelle et sacramentelle, sous les espèces du pain : ce qui devait dispenser de charcuter son divin corps, ôter à ce banquet céleste toute apparence d'horreur et de dégoût, et en faire pour les âmes pieuses et fidèles le festin le plus délicieux et le plus attrayant. Ainsi renfermée sous les espèces du pain, la chair serait une véritable nourriture ; son sang, sous l'espèce du vin, un véritable breuvage, et ce pain lui-même, renfermant Jésus-Christ tout entier, serait, comme il l'avait dit tant de fois, « le vrai pain vivant descendu du ciel, capable d'assurer à l'homme une résurrection glorieuse et la vie éternelle. » Ainsi donc ce grand mystère était esprit par la manière dont il fallait le concevoir, et vie par les effets qu'il devait produire. C'est là l'interprétation la plus logique, la plus simple, la plus naturelle, la plus en harmonie avec toute la suite de ces belles paroles. « La révélation que je viens de vous faire est esprit et vie[1]. »

On voit donc que par ces mots : La chair ne sert de rien : *Caro non prodest quidquam*, — le Fils de Dieu a voulu seulement condamner la méthode de ses auditeurs et de ceux qui pourraient les imiter, savoir : de juger des choses divines par les impressions de la chair, c'est-à-dire, d'une raison comme identifiée avec la chair. Or soutenir, comme le fait l'hérésie, que ces mêmes paroles se rapportent à la chair même du Sauveur, et que par là le Sauveur a voulu exclure du mystère eucharistique la réalité de sa propre chair, c'est un nouveau blasphème et une nouvelle absurdité. Car, si cette chair divine ne pouvait servir à rien, le Verbe, dit S. Augustin, ne se serait pas fait chair, et n'aurait jamais posé la manducation de cette chair divine comme une condition indispensable d'uue vie immortelle. Dans l'hypothèse où le divin Sauveur aurait voulu, par ces paroles, faire allusion à sa chair, le sens n'en est et n'en peut être que celui-ci : ma chair ne donne pas la vie au monde en tant qu'elle est une chair vraiment humaine ; car, comme telle, elle n'aurait, pas plus que toute autre chair humaine, aucune vertu surnaturelle ; mais, en tant qu'elle est ma chair à moi, c'est-à-dire une chair substantiellement unie à la personne du Verbe, l'esprit par excellence, c'est en cette qualité qu'elle est aussi une chair vivifiante et divine, une chair capable de donner à l'homme qui en mange la vie éternelle de l'âme et l'immortalité du corps. Par conséquent, toute la doctrine que je viens de

1. Verba quæ ego locutus sum vobis spiritus et vita sunt (Joan., VI, 64).

révéler ne renferme rien qui ne soit Esprit, Sainteté, Vérité et Vie. C'est l'esprit qui vivifie, la chair ne sert de rien[1].

Enfin, par ces mêmes paroles si profondes et si évidemment divines, le Sauveur a encore voulu insinuer d'autres vérités; c'est comme s'il avait dit : Mon corps ne se trouvera pas dans le pain que je vous promets à l'état naturel, d'une manière sensible et charnelle ; mais à l'état sacramentel, d'une manière invisible, miraculeuse et vraiment spirituelle ; uni à l'esprit vrai, à l'esprit infini ; c'est de là que mon corps recevra la faculté de se multipler à l'infini et d'opérer sur l'esprit aussi bien que sur les corps. Je serai donc au ciel, et cependant, par la consécration eucharistique, je me trouverai aussi dans toutes les hosties consacrées sur la terre. Mais, en demeurant intact, un, indestructible et toujours le même au ciel, par la consécration eucharistique mon corps se changera en une véritable nourriture, se trouvera en une infinité de lieux sur la terre, et comme, en demeurant dans son état naturel à la droite du Père, il ne se trouvera qu'à l'état sacramentel dans les hosties consacrées, il n'y aura pas de contradiction dans ce mystère. Une seule et même chose en deux états différents, et sous des rapports différents, peut très bien se trouver en différents lieux[2].

Le langage si sublime, et en même temps si doux et si tendre du divin Sauveur, ne fit pas la même impression sur tous ceux à qui il fut adressé. Les apôtres l'accueillirent avec docilité, reconnaissance et respect ; mais Judas, et tous les esprits intraitables, tant parmi les disciples que parmi les juifs, y opposèrent une orgueilleuse résistance, une négation obstinée. Ils renfermaient pourtant encore ces sentiments coupables dans le secret de leur cœur. Mais la divine sagesse à qui rien n'est caché et qui connaissait d'avance la perversité du disciple par lequel il devait être trahi et l'incrédulité des autres, reprit encore en ces termes : « Vous ne répondez rien ; cependant je sais que plusieurs parmi vous n'ajoutent point foi à mes paroles[3]. » Et du ton de la charité attristée, à la pensée de leur perte, il ajouta encore : Votre incrédulité me désole, mais elle n'a rien d'étonnant. Vous ne voulez accepter de mes paroles que ce que vous croyez pouvoir en comprendre, et vous rejetez

1 Spiritus est qui vivificat : caro non prodest quidquam. Verba quæ ego locutus sum vobis spiritus et vita sunt (Joan., VI, 64).

2 Voyez, dans les conférences sur l'Eucharistie, l'explication philosophique de la multiplication du corps du Seigneur dans ce sacrement (*La Raison philosophique et la Raison catholique*, Tome III, page 339 et suivantes).

3. Sed sunt quidam ex vobis qui non credunt. Sciebat enim ab initio Jesus qui essent non credentes, et quis traditurus esset eum. (Joan., VI, 65.)

tout le reste. Mais toutes mes paroles sont toutes également spirituelles et utiles. Toutes doivent être acceptées au même titre. Vous ne voulez croire qu'en vertu de votre raisonnement, et dès lors il est bien naturel que vous demeuriez hors de ma société et dans les ténèbres. Je vous l'ai dit et je vous le répète : « Il n'y a que le Père qui puisse vous faire connaître son divin Fils. Personne ne vient à moi que par un don de la grâce, et cette grâce est refusée à l'indocilité, à la présomption et à l'orgueil[1]. »

Ainsi il y avait longtemps que ces malheureux disciples, malgré le nombre infini des prodiges opérés sous leurs yeux par le divin Maître, avaient pris le parti de ne pas croire en lui. Leur apostasie était déjà consommée dans la perversité de leur cœur, avant de se manifester par un dernier acte. Ils n'appartenaient plus à son école, bien qu'ils eussent l'air de vouloir toujours suivre sa personne. Ils n'étaient plus ses disciples, bien qu'ils continuassent de l'appeler toujours leur maître. Ils furent donc enchantés d'avoir rencontré dans les prétendus paradoxes de son dernier discours un prétexte pour le quitter sans passer pour des esprits légers et inconstants. Ils levèrent donc le masque, se séparèrent des apôtres, et cessèrent de faire partie de la véritable Église que présidait visiblement Jésus-Christ[2]. C'est donc parce que sa doctrine ne pouvait flatter ni la tyrannie des sens, ni la superbe de l'esprit humain, que le Fils de Dieu fut en cette occasion abandonné par de nombreux disciples ; et c'est pour la même raison, et non pour aucune autre, que, même à présent, tant de malheureux se séparent tous les jours de son Église.

Cette désertion générale du peuple et des disciples n'ébranla d'aucune sorte la fidélité des apôtres, ni leur résolution de demeurer toujours attachés à leur divin Maître. Ainsi lorsque, resté seul avec eux, il leur dit : « Eh bien ! qu'allez-vous faire? Vous aussi, voulez-vous m'abandonner[3]? » Pierre, la bouche des apôtres, comme l'appelle S. Jean Chrysostome, Pierre, l'organe de la foi de l'Église, dont il est aussi le fondement, s'écria au nom de ses confrères : « Seigneur, que dites-vous donc ? Nous, vous abandonner ! Jamais. Et où, à qui irions-nous en vous quittant ? Où trouverions-nous quelqu'un qui puisse vous suppléer ? Vous seul avez les paroles de la vie éternelle. Quant à nous, nous savons certainement et nous croyons que

1. Et dicebat : Propterea dixi vobis, quia nemo potest venire ad me, nisi fuerit ei datum a Patre meo. (Joan., VI, 66.)

2. Ex hoc multi discipulorum ejus abierunt retro, et jam cum illo non ambulabant. (*Ibid.*, 67.)

3. Dixit ergo Jesus ad duodecim : Numquid et vos vultis abire ? (*Ibid.*, 60.)

vous êtes le Fils de Dieu, le Messie et le Sauveur du monde[1]. » Oh! que ce dialogue est sublime et touchant! En questionnant ainsi ses apôtres, le divin Sauveur voulut leur dire : Vous venez d'entendre les difficultés qu'a soulevées mon dernier discours, l'opposition qu'a rencontrée ma dernière révélation. Je ne vous en donnerai pas pour le moment de plus amples explications. Ce n'est pas une de ces paraboles dont l'intelligence, refusée à la multitude, vous est réservée. C'est un mystère incompréhensible pour vous aussi bien que pour tout le monde; voulez-vous, oui ou non, croire à la vérité de mes paroles, à la grandeur et à la solidité de mes promesses? Trouvez-vous que j'exige trop de votre raison et de votre foi? Choisissez l'un des deux : ou de suivre l'exemple de ceux qui, refusant de captiver leur entendement sous le joug de ma doctrine, abandonnent ma société; ou de demeurer avec moi, en acceptant avec une parfaite humilité d'esprit et de cœur tous mes enseignements : *Numquid et vos vultis abire?* Par sa sublime et charmante répartie, Pierre voulut dire, à son tour : Nous n'avons pas besoin de prendre du temps pour réfléchir. Notre choix est fait, nous savons très bien qui vous êtes. Vos doctrines et vos prodiges nous ont convaincus que vous êtes Fils de Dieu et Messie. C'est vous et vous seul qui enseignez au monde ce qu'il faut croire et ce qu'il faut pratiquer pour obtenir la vie éternelle. Ah! si nous étions assez malheureux pour vous perdre, assez ingrats pour vous quitter, nous nous priverions nous-mêmes de toute lumière et de toute grâce pour faire notre salut : *Domine, ad quem ibimus? Verba vitæ æternæ habes; et nos credidimus et cognovimus quia tu es Filius Dei.*

O confession! ô paroles! qu'elles dilatent le cœur qui les conçoit! qu'elles sont douces à la langue qui les prononce! C'est le dialecte de la vraie foi à l'usage du véritable amour des vrais disciples du Christ. Traduisons-les comme elles peuvent être traduites encore, et adressons-les à Jésus-Christ comme l'expression de notre croyance, un témoignage de notre affection, une protestation de notre fidélité. O notre doux, notre aimable Sauveur, notre Seigneur et maître, à qui irions-nous, si nous cessions de croire en vous? Loin de vous tout enseignement est trompeur, tout guide est fallacieux, toute science est vaine, toute voie est décevante, toute lumière est ténèbres. A l'école de l'homme nous ne trouvons que le doute ou l'erreur; à votre école seulement nous trouvons la certitude et la vérité : *Domine, ad quem ibimus?* Vous êtes le Messie venu au monde pour l'instruire; vous êtes le Fils de Dieu, qui avez voulu vous

1. Respondit Petrus : Domine, ad quem ibimus? Verba vitæ æternæ habes. Et nos credidimus et cognovimus quia tu es Christus, Filius Dei. (Joan., VI, 69, 70.)

faire le fils de l'homme pour le sauver. Que nous vous sommes reconnaissants de nous avoir fait connaître ces grandes vérités ! Aussi sommes-nous heureux de les croire ; sommes-nous prêts à les sceller de notre sang : *Et nos credimus et cognovimus quia tu es Christus Filius Dei.* C'est à vous donc de parler, c'est à nous de croire ; c'est à vous de commander, à nous d'obéir ; à vous de nous précéder, à nous de vous suivre. Vous êtes le maître, et nous les disciples ; vous êtes le pasteur, et nous les brebis ; vous êtes le roi, et nous les sujets ; vous êtes le père, et nous les enfants ; enfin nous sommes des hommes, et vous êtes Dieu. Quelle prétention sacrilège ! Quelle pitoyable folie ne serait-ce pas de notre part que de prétendre pouvoir connaître les pensées, les volontés de Dieu, mieux que vous ou sans vous ! *Tu es Filius Dei !* Placée sur une telle base, notre foi est inébranlable. Rien de ce que vous dites ne nous révolte, ne nous scandalise ; tout au contraire ce qui sort de vos lèvres fait le bonheur de notre esprit, les délices de notre cœur. Vos paroles sont sublimes ; mais elles ne peuvent être que vérité. Vous pouvez nous laisser dans une obscurité salutaire ; mais vous ne pouvez pas vous tromper : *Verba vitæ æternæ habes !* Pour être justes et éclairés dans cette vie, pour être heureux dans l'autre, nous n'avons besoin de rien chercher ; il nous suffit de croire ce que vous nous avez révélé ; nous n'avons besoin de rien discuter ; il nous suffit d'accomplir ce que vous nous avez commandé. Votre doctrine est vivifiante comme votre chair ; vous ne nous dites rien dans le temps, que pour nous faciliter le chemin de l'éternité. La vie éternelle est à vous ; bien plus, elle est vous-même. Vous en êtes le principe et la fin, la voie et le terme, le gage et la récompense.

Seigneur, nous acceptons, nous croyons comme des vérités certaines et infaillibles toutes vos paroles, parce que nous reconnaissons, nous croyons et nous adorons dans votre personne le vrai Messie, le vrai Fils de Dieu : *Et nos credimus et cognovimus quia tu es Filius Dei.*

Judas, bien qu'il fût du nombre et même le premier des disciples incrédules à la parole révélatrice du mystère de l'Eucharistie, cependant, soit par un reste de pudeur qui l'empêchait d'apostasier publiquement, soit, ce qui est plus probable, pour pouvoir continuer de s'approprier les aumônes qui lui étaient confiées, avait caché au fond de son cœur son incrédulité, et était demeuré en apparence dans la société de Notre-Seigneur ; et il dut s'empresser, lui aussi, de faire écho, avec ses collègues, à la généreuse déclaration de S. Pierre. Mais encore une fois le malheureux hypocrite, pour avoir dérobé son incrédulité aux yeux des hommes, n'avait pu la

dérober au regard du Fils de Dieu. C'est pourquoi le Seigneur, en faisant allusion à ce monstre qui méditait déjà de le trahir, poursuivit en disant : « Vous me faites tous les douze la même protestation de bouche, mais vous ne la faites pas tous d'un même cœur. Parmi vous, que j'ai tant distingués et tant aimés, en vous appelant et en vous associant à mon apostolat, il y en a un tellement incrédule, tellement obstiné, tellement perfide, que c'est un véritable démon[1].

Oh ! le grand événement que celui-ci ! Combien vous devons-nous de reconnaissance, saint évangéliste, pour nous l'avoir transmis, ou plutôt combien ne devons-nous pas être reconnaissants au Saint Esprit pour vous avoir inspiré de nous retracer dans tous ses détails cet important et touchant récit ! Dans cet horrible crime des premiers disciples du Christ niant obstinément le plus grand et le plus attrayant de ses mystères, nous trouvons un nouveau motif pour y croire. Leur incrédulité est un vrai remède, un soutien solide pour notre foi. Leur schisme nous fait mieux sentir le prix de l'unité catholique. Toute cette histoire de la révélation et de la promesse du mystère de l'Eucharistie, mettant au néant toutes les difficultés qu'y appose l'incrédulité, tous les blasphèmes que vomit contre lui l'hérésie, en est, à elle seule, l'apologie la plus triomphante et la plus complète. C'est ce que vous allez voir dans notre seconde partie, où nous nous appliquerons à en relever encore la portée et toute l'importance.

II. — Imitateurs des premiers hérétiques juifs, et héritiers de leur orgueil, les hérétiques chrétiens, les disciples de Calvin, en particulier, ont prétendu, comme le leur reproche le savant Maldonat, comprendre eux aussi ce qu'ils avaient obligation de croire ; ils ont voulu se rendre compte d'un mystère dont le Fils de Dieu nous a révélé la vérité fondamentale, sans nous révéler la manière dont il s'opère ; ils ont osé s'ériger en interprète non seulement de la foi de l'Église universelle, mais des paroles mêmes de son auguste fondateur ; ils ont entassé questions sur questions, sophismes sur sophismes, à propos d'une révélation, d'un prodige de la sagesse et de la puissance de Dieu, dont l'impénétrable abîme engloutit tout esprit téméraire qui veut en sonder le fond. Pour les mêmes raisons pour lesquelles les Juifs trouvèrent l'Eucharistie impossible, lorsque Jésus-Christ la révéla, les hérétiques la croient impossible, maintenant que l'Église, depuis dix-huit siècles, y

1 Respondit eis Jesus : Nonne ego vos duodecim elegi ? Et unus ex vobis diabolus est. Dicebat autem Judam Simonis Iscariotem ; hic enim erat traditurus eum, cum esset de duodecim (Joan., VI, 71, 72.)

croit, la professe, l'enseigne et l'adore. Ils ont demandé, eux aussi : Comment est-il possible qu'existant glorieux dans le ciel, le corps du Seigneur se trouve en même temps dans un si grand nombre d'hosties consacrées sur cette terre, et soit donné tout entier en nourriture à tous ceux qui communient[1] ?

Comme les anciens disciples, révoltés contre l'Église, séparés de l'Église et pour colorer cette lâche désertion, cette rébellion sacrilège, ils ont osé affirmer que l'Église est dans l'erreur, par-dessus tout à cause de sa foi à l'Eucharistie. C'est-à-dire qu'aussi intrépides dans l'insolence qu'ils le sont dans l'inconséquence et la déraison, ils se sont attribué le droit d'interpréter infailliblement l'Écriture sainte, tout en refusant ce droit à l'Église. Ils ont placé une tourbe de prêtres apostats, de moines défroqués, de femmes éhontées, de princes débauchés, avares et cruels, au-dessus de l'Église ; leurs conciliabules au-dessus des conciles ; Londres et Genève au-dessus de Rome ; Zwingle, Carlostad et Calvin au-dessus de tous les Pères, de tous les docteurs, de tous les pontifes, de tous les saints de l'Église. Car ils enseignent que dans cette circonstance solennelle, le Fils de Dieu n'a parlé que d'une manducation spirituelle et symbolique, et non pas de la manducation vraie et réelle de sa chair ; que cette chair dont le chrétien est obligé de se nourrir dans le temps, sous peine de périr dans l'éternité, n'est que la foi à l'incarnation du Verbe ; et que l'Eucharistie ne renferme son corps qu'en figure et nullement en réalité. C'est pourquoi Zwingle, joignant l'extravagance au blasphème, le ridicule au sacrilège, se dit autorisé par le Saint Esprit à corriger les paroles du Seigneur dans la consécration, et ordonna que le ministre consécrateur, au lieu de dire : Ceci est mon corps, devrait dire : Ceci est le signe de mon corps : *Hoc est signum corporis mei* : ce qui a fait appeler ses sectateurs : *Significatis.*

Mais voici jusqu'à six arguments tout prêts que nous rencontrons dans le récit mémorable de S. Jean, et qui ont pulvérisé d'avance les blasphèmes sacrilèges de l'hérésie et vengé la foi de l'Église.

Le premier argument, c'est que, dans ce même chapitre de S. Jean, si Jésus-Christ a dit : « Celui qui mange ma chair a droit à la vie éternelle et à l'immortelle résurrection, » ce n'est qu'après avoir dit : « La première des œuvres agréables à Dieu, c'est de croire en celui que le Père a envoyé ; qui croit en moi a la vie éternelle. » Voilà donc le dogme de l'Incarnation

1. Calvinistæ qui falsis istis discipulis successerunt, hoc potissimum argumento non credunt Christum vere nobis carnem suam dare ad manducandum. (Maldonat, in c. VI. Joan.)

clairement distingué du dogme de l'Eucharistie; la nécessité de croire à sa filiation divine, à son origine celeste, distingué d'avec la nécessité de manger sa chair et de boire son sang. Voilà deux préceptes différents imposés à l'homme: le précepte de le croire Verbe incarné, et le précepte de manger sa chair dans le sacrement. Voilà le premier de ces préceptes établi comme base du second; mais sans qu'ils soient identifiés, sans qu'ils soient confondus. On ne peut donc pas, sans faire violence aux paroles du Seigneur, affirmer que manger la chair du Fils de Dieu n'est que croire à l'Incarnation.

Le deuxième argument, c'est que le Seigneur, ayant dit: « Ma chair est une véritable nourriture, mon sang est un véritable breuvage, » a évidemment indiqué une participation véritable, sensible, réelle de son corps, par la bouche, de la même manière dont jadis on participait à la manne, et que l'on participe à toute espèce d'aliment. C'est donc une impertinence qui n'a pas de nom, de dire que par des exemples si clairs et si énergiques et tant de fois répétés, Jésus-Christ n'a entendu parler que d'une adhésion de foi a la vérité de son incarnation, que d'une participation mystique et spirituelle à son corps, laquelle ne doit s'accomplir que par le cœur.

Le troisième argument, c'est qu'en parlant de ce mystère, le Sauveur a dit: « Personne ne vient à moi qu'autant que la grâce de mon Père l'attire à mes pieds. Mes disciples sont ceux qui sont enseignés de Dieu. C'est seulement sur le témoignage que me rend mon Père, par son inspiration et par son enseignement, qu'on arrive à moi. » C'était dire que le mystère de l'Eucharistie demande un don tout particulier de foi de la part de Dieu, pour être cru. Or jamais ni nulle part Jésus-Christ n'avait insisté avec autant de force sur la nécessité de la grâce divine pour captiver l'entendement sous le joug de la foi. Mais si l'Eucharistie n'était rien de plus qu'un pain ordinaire béni, pour figurer un pain céleste, s'il ne s'agissait dans ce sacrement que d'une image, d'un signe de l'incarnation du Verbe; si sa chair ne devait être mangée qu'en esprit et par l'esprit, il ne rencontrerait de la part de la raison aucune difficulté; il ne serait pas une pierre d'achoppement pour la raison; il ne demanderait pas le moindre effort de la raison pour être admis; il ne serait pas le grand mystère de la foi. Pourquoi donc Jésus-Christ aurait-il dit que ce mystère présente tant et de si fortes difficultés, qu'elles ne peuvent être vaincues que par la puissance de la grâce et par le don de l'esprit d'obéissance, d'humilité et de docilité, propre aux disciples et aux enfants de Dieu? Car il est à remarquer que c'est à la fin de son discours, et lorsque les auditeurs s'étaient montrés incrédules

à l'idée de la manducation de sa chair, que Jésus-Christ termine en disant : « Nul ne peut venir à moi, s'il n'en reçoit le don de Père céleste[1]. » Dans l'hypothèse imaginée par l'hérésie, ces expressions si fortes du divin Sauveur sur la nécessité d'une foi extraordinaire, immense, que demande ce mystère, ne seraient autre chose qu'un non-sens, une absurdité. Ce n'est donc que dans la croyance de l'Église, reconnaissant dans l'Eucharistie le plus grand des mystères de Dieu, que le langage de Jésus-Christ est simple, raisonnable, logique, et d'ailleurs également plein de sens, de vérité, de dignité et de grandeur.

Le quatrième argument repose sur ce que dans le même chapitre Jésus-Christ a parlé « quinze fois » de son corps comme d'un véritable aliment ; et que les répétitions de l'Écriture au sujet d'une même chose indiquent assez que cette chose doit être entendue au sens immédiat et naturel de la lettre, avec exclusion absolue de toute idée de parabole et de figure. Si des expression si claires, si formelles et aussi souvent réitérées que celles dont le Seigneur a fait usage au sujet de l'Eucharistie, pouvaient être prises au sens figuré, on pourrait prendre au même sens toutes les autres expressions de l'Écriture, quelles que soient leur force et leur énergie. On pourrait dire, par exemple, que Jésus-Christ n'est le Fils de Dieu qu'au sens figuré, et que les trois personnes de l'auguste Trinité ne sont, elles aussi, qu'une figure et une manière de personnifier allégoriquement les attributs de Dieu. L'on pourrait ainsi nier tous les dogmes du Christianisme. Cela est malheureusement arrivé. A peine Zwingle et Calvin eurent-ils osé interpréter au sens figuré les paroles sacrées renfermant la révélation de l'Eucharistie, à Genève même, Michel Servet interpréta au même sens les passages de l'Évangile qui avaient rapport au Dieu *Trine* et *Un*, et il nia le mystère de la Très Sainte Trinité. A Berne, Gentil interpréta au même sens les éclatants témoignages relatifs à la filiation divine du Christ, et il nia sa divinité. De nos jours, les rationalistes allemands, enfants naturels de Calvin, poussant jusqu'a la dernière limite le courage du blasphème et du mensonge historique, nous répètent à chaque intant que l'Évangile entier n'a rien d'historiquement vrai ; que les mystères et les prodiges qu'il renferme ne sont que des conceptions philosophiques, des opérations magnétiques qui n'ont de réel que l'excès de la crédulité qui y a vu des mystères et des prodiges ; et qu'enfin Jésus-Christ n'est qu'un personnage mythologique qui n'a jamais existé.

1. Nemo potest venire ad me, nisi fuerit ei datum a Patre meo. (Joan., VI, 66.)

O filiation horrible ! ô fécondité funeste d'une seule erreur ! On a commencé par nier la réalité du sacrement du Seigneur, et l'on a fini par nier sa divinité, son humanité, même son existence. On a commencé par interpréter arbitrairement un seul passage de l'Évangile, et l'on a fini par interpréter de la même manière tous les autres ; on a fini par nier toute inspiration divine du code sacré. On a commencé par ne vouloir admettre d'autre règle de foi que la parole de l'Écriture, et l'on a fini par nier l'Écriture elle-même, par nier toute la religion. Voilà ce que sait faire la raison humaine livrée à elle-même, se retranchant en elle-même, et ne voulant d'autre maître qu'elle-même !...

Le cinquième argument nous paraît pouvoir être ainsi présenté : Si Jésus-Christ avait parlé dans un sens purement métaphorique, il n'y eût pas eu la moindre difficulté à accepter ses paroles. On n'eût pas trouvé dur et intolérable son discours. Il n'y aurait pas eu lieu de se demander : Comment est-il possible que cet homme donne à manger sa chair ? Les Juifs n'auraient pas murmuré : *Murmurabant Judæi.* Les Pharisiens ne se seraient pas livrés à de vives discussions : *Litigabant ad invicem.* Les philosophes n'auraient pas été choqués et scandalisés du discours de Notre-Seigneur : *Hoc vos scandalizat !* Les disciples enfin ne l'auraient pas abandonné : *Abierunt retro.* Pourquoi donc cette révélation rencontra-t-elle tant d'opposition de la part de ceux à qui elle fut faite pour la première fois, si ce n'est parce que Jésus-Christ avait dit, à la lettre, que sa chair devait devenir une véritable nourriture de l'âme pour lui procurer le salut éternel, et une véritable nourriture du corps pour lui donner le gage d'une résurrection immortelle ? On avait compris qu'il exigeait une manducation véritable, réelle, effective de cette même chair, et qu'il était impossible de donner à ses paroles une interprétation différente. N'est-ce donc pas le comble de l'audace, de la part des hérétiques, de venir nous dire que l'on doit entendre au sens figuré un discours prononcé il y a dix-huit siècles, et que ceux qui l'ont entendu de leurs propres oreilles attestent, par leur opposition même et leur schisme, leur avoir été adressé dans le sens propre et littéral ?

Mais il n'est pas étonnant, répliquent les fortes têtes de l'hérésie, que ces disciples, hommes ignorants et grossiers, aient pris dans toute la crudité de la lettre les paroles allégoriques du Sauveur. Soit ; mais dans ce cas Jésus-Christ ne leur aurait-il pas fait observer qu'ils se trompaient, qu'ils comprenaient mal ses paroles ? Ne serait-il pas revenu sur ses assertions, et ne les aurait-il pas expliquées d'une manière plus

claire au moins à ses disciples? Ne les aurait-il pas avertis qu'il ne s'agissait point d'une manducation réelle et sensible, mais seulement mystique et spirituelle de sa chair? En effet, ainsi que le remarque Maldonat, à la suite des Pères, on ne peut pas concevoir, on ne peut pas admettre, sans faire tort à la justice, à la bonté, au zèle du Fils de Dieu, qu'il ait voulu laisser dans l'erreur et dans le schisme des hommes qui se seraient trompés par trop de simplicité; des hommes à l'erreur desquels il eût contribué lui-même par la précision et la netteté de ses paroles; des hommes qu'il aurait pu désillusionner et retenir à sa suite par un seul mot[1], comme il avait fait autrefois dans des occasions pareilles. Il se serait certainement hâté de les réprimander en ces termes: Comment êtes-vous toujours dépourvus d'intelligence et de sens[2]? Ne comprenez-vous pas que je ne parle qu'en parabole et qu'en figure? Vos disputes sont inutiles! Vos difficultés n'ont de raison que dans l'interprétation grossière donnée à mes paroles. L'unique prodige qu'il importe de reconnaître, c'est que je suis descendu du ciel; et qu'en même temps que je suis Fils de Dieu, je suis vraiment homme et de votre propre nature. Ainsi compris, mon discours est des plus simples et des plus clairs. Par les mots, ma chair et mon sang, je n'ai voulu entendre que la vérité de mon incarnation. Manger ma chair n'est autre chose que croire et adhérer à la vérité de ce mystère. Vous ne pouvez pas y croire sans vous unir intimement à moi, en esprit et au moyen de la foi. C'est à cette manducation toute d'esprit, c'est à cette union toute de foi que j'ai fait allusion, en disant qu'il faut manger ma chair. Penser le contraire, ce serait vous montrer des hommes privés de sens et d'intelligence: *Adhuc et vos sine intellectu estis?*

C'est ainsi qu'aurait dû parler et qu'aurait certainement parlé le Seigneur, si l'assertion des hérétiques était fondée. Mais loin d'avoir rien dit dans ce sens, il revint à différentes reprises sur la nécessité où est l'homme de manger vraiment sa chair, s'il veut parvenir à la vie éternelle. Il n'apporta pas la moindre modification à son langage. Rien n'est donc plus certain et plus clair que le sens et l'intention du divin Sauveur. En parlant de la manducation de sa chair, il voulut être compris dans le sens propre et littéral; et ses auditeurs, s'ils se méprirent sur le mode de la manducation, ne se méprirent nullement quant au fond de la pensée, sur le sens propre et

1. Si non vere sed spiritualiter carnem suam ad manducandum se daturum polliceretur, declarasset utique, cum sciret aliter eos intellexisse, possetque, uno verbo, de magno eos errore liberare (Maldonat, *loc. cit*).

2. Adhuc et vos sine intellectu estis? (Matth,. XV, 16).

littéral d'une manducation réelle. Mais dès lors que devient l'interprétation tout à fait contraire donnée par l'hérésie?...

Bien plus, et c'est là le sixième argument, loin d'avoir dissimulé ou voulu écarter le sens de la présence réelle de son corps dans l'Eucharistie, Jésus-Christ lui-même a mis au grand jour la plus grande difficulté de ce mystère, difficulté qui en renferme plusieurs autres, à savoir: Comment sa chair, en conservant son unité et son identité réelle, peut-elle être en même temps au ciel et en une infinité de lieux sur la terre? Car il dit aux disciples: « Vous vous êtes scandalisés de m'avoir entendu dire que vous devez manger ma chair; cela vous semble impossible. Mais combien ce même prodige ne devra-t-il pas vous sembler plus étonnant, lorsque je serai retourné au ciel? *Hoc vos scandalizat! Si ergo videritis Filium hominis ascendentem ubi erat prius?* » Ce qui, d'après le savant interprète cité ci-dessus et s'appuyant sur les Pères, doit être entendu comme si Jésus-Christ leur eût dit: Mon discours vous paraît dur, ma promesse impossible, absurde! et cependant vous n'en avez pas aperçu toutes les difficultés qu'y ajoutera l'avenir. Le prodige que je vous annonce serait moins étonnant si je demeurais toujours ici-bas avec vous. Mais vous me verrez bientôt vous-mêmes quittant la terre et m'en retournant au ciel dans cette même chair dont je suis revêtu. Or, combien ne sera-t-il pas alors plus difficile, tout en retenant cette chair dans le ciel, de pouvoir la donner à manger aux hommes sur cette terre? En voulant toujours vous rendre compte par la raison de ce que la raison ne saurait comprendre, combien ne trouverez-vous pas alors cette doctrine plus difficile à admettre? Combien n'y verrez-vous pas un plus grand sujet de scandale[1]?

Or, cette importante remarque du Fils de Dieu est une confirmation éclatante de la vérité du mystère tel que le croit l'Église. Mais autant cette difficulté nouvelle qu'y devait apporter son ascension glorieuse devait rendre ce mystère plus incompréhensible, autant elle contribue à en constater la réalité et à affermir notre foi. Car Jésus-Christ nous révélant lui-même cette difficulté de son mystère, et nous avertissant qu'elle serait pour plusieurs un obstacle à y croire[2], c'est Jésus-Christ confirmant de la manière la plus indubitable que l'Eucharistie

1. Hoc vos scandalizat! Si ergo videritis Filium hominis ascendentem, ubi erat prius?... Id est: Quid facietis, cum videritis me in cœlum ascendentem? Quanto magis scandalizabimini? Quanto minus credetis, ut videritis me in cœlis, vos esse in terris? (Maldonat, *loc. cit.*)

2. Prædixit fore qui propter suum in cœlum reditum, minus crederent. (Maldonat, *loc. cit.*).

contient sa chair, le contient lui-même tout entier, non pas en figure, mais réellement.

Au contraire, dans la théologie des hérétiques, qui enseignent que le pain consacré ne contient Jésus-Christ qu'en figure, cette difficulté n'existe pas; car, je le répète, le fait qu'une personne se trouve en même temps dans un lieu réellement, et dans mille autres en effigie ou en figure, n'offre aucune contradiction ni aucune difficulté. Cette théologie donc, par cela même qu'elle paraît plus simple, plus plausible, plus conforme à la raison, n'en est que plus manifestement erronée et en plus grande opposition avec le langage du Fils de Dieu. Elle a ôté, en effet, au mystère eucharistique la plus grande de toutes les difficultés, et même toutes les difficultés que Jésus-Christ y a signalées et nous oblige à y reconnaître. Donc la foi de l'Église, qui admet et adore dans l'Eucharistie le prodige de l'unité de la chair du Sauveur, présente en même temps au ciel et sur la terre, de cette chair demeurant entière, intacte et toujours la même, bien que mangée réellement par tous les chrétiens qui communient, cette foi est la seule en parfaite harmonie avec les paroles du Sauveur, la seule qui en reproduit le sens véritable, la seule foi vraie, légitime et sainte.

Observons toutefois que Notre-Seigneur Jésus-Christ, en même temps qu'il avait l'air d'augmenter et amplifier les difficultés inhérentes au mystère de l'Eucharistie, les a au contraire aplanies, et qu'il a effacé, comme d'un seul trait, toutes les difficultés opposées à la croyance en la présence réelle. La principale raison, en effet, par laquelle les hérétiques combattent ce dogme, c'est que, Jésus-Christ étant monté au ciel, si sa chair se trouve là dans sa réalité, elle ne peut se trouver en même temps réellement ailleurs. Eh bien! reprend Maldonat, c'est précisément parce qu'il est monté au ciel qu'il peut se trouver en même temps en différents lieux sur la terre. Car de cela même qu'il est monté au ciel par sa propre vertu, il suit évidemment qu'il est Dieu. Or, s'il est Dieu, il est évident aussi qu'il peut mettre son corps partout où il lui plaît sans le déplacer du lieu où il se trouve[1]. En effet, c'est sur cet argument unique que Jésus-Christ était Fils de Dieu, que se fonda S. Pierre pour admettre que la révélation du mystère eucharistique, tout incompréhensible qu'elle fût, n'en était pas moins vraie, vivifiante, divine : *Verba vitæ æternæ habes. Tu es Filius Dei.*

1. Non credunt Christum vere nobis carnem suam dare ad manducandum, eo quod in cœlo sit. Ego contra : Propterea in Eucharistia esse potest, quia in cœlo est. Ex eo enim quod in cœlum ascendit propria auctoritate sequitur Deum esse; et si Deus est sequitur, corpus suum ubique velit ponere posse, sic ut ab eo loco in quo est minime discedat (Maldonat, *loc cit.*).

S. Hilaire de Poitiers a dit : « Dès qu'on croit que Jésus-Christ est vraiment Dieu, il n'y a plus moyen de douter de la vérité de sa chair et de son sang dans l'Eucharistie ; et il n'y a plus que ceux qui nient sa divinité puissent nier sa présence dans son sacrement[1]. Enfin, qui sont-ils les hérétiques qui ont nié la présence réelle ? Dans les anciens temps, ce sont les humanitaires, ou ceux pour qui Jésus-Christ n'est purement qu'un homme ; et dans les temps modernes, c'est particulièrement Calvin qui, au fond du cœur, ne croyait pas à la divinité de Jésus-Christ[2].

Croire donc à la présence réelle, c'est croire que Jésus-Christ est Dieu ; et croire que Jésus-Christ est Dieu, c'est appuyer sur un fondement solide la foi à la présence réelle. C'est ainsi qu'en terminant la révélation de ce dogme par ces mots : « Vous me verrez monter aux cieux, » le divin Sauveur y a mis son cachet divin et a donné la preuve la plus frappante de sa vérité. Voyez par là comment tous les dogmes du christianisme s'harmonisent dans la foi de l'Église ; et combien cette foi est belle, pure, glorieuse pour Jésus-Christ aussi bien que pour l'Église qu'il a fondée ! Qu'ils sont heureux ceux qui ont conservé cette foi ! qu'ils sont malheureux ceux qui l'ont perdue !

III. — La révélation et la promesse de l'Eucharistie, dont nous venons d'exposer l'admirable histoire, furent présentées de la même manière à toute l'assistance. Les difficultés furent les mêmes pour tous. Les apôtres n'en reçurent point alors de plus grandes explications que les autres disciples et le peuple. Ils ne comprirent pas mieux que les autres le *comment* de ce grand mystère. Ils ignorèrent par quel procédé Jésus-Christ donnerait un jour sa propre chair en nourriture, son

1. De veritate carnis et sanguinis non est relictus ambigendi locus. Contingat plane his verum non esse qui Christum verum esse Deum negant (S. Hilar., in Matth.).

2. Dans sa correspondance secrète avec un autre hérésiarque, Paul Sarpi, qu'on a découverte à la bibliothèque de Venise, au commencement de ce siècle, Calvin avoue, sans tant de façons, que Jésus-Christ n'était pas Dieu ; mais il ajoute que le temps n'était pas encore venu de professer tout haut une telle doctrine. C'est pourquoi il fit mettre à mort Servet, qui n'avait pas voulu attendre ce *temps*, et qui s'était trop hâté de nier la divinité de Jésus-Christ. Quant à lui, Calvin, il s'est contenté d'insinuer dans ses *Institutions* cette négation sacrilège en tâchant d'affaiblir, toutes les fois que l'occasion s'en présentait, tous les témoignages de l'Évangile d'où il résulte que Jésus-Christ est Dieu ; mais il s'est bien gardé de combattre ouvertement ce dogme ; c'eût été tuer la Réforme dans son berceau. Il a passé cette tâche à ceux qui devaient lui succéder dans l'enseignement du protestantisme en un temps meilleur. La succession n'est pas tombée en déshérence. Sur cent ministres calvinistes on n'en trouve pas dix qui aient conservé et qui professent la foi à la divinité du Christ. C'était le dernier mot du protestantisme, et il ne se gêne pas pour le prononcer.

propre sang pour breuvage, et deviendrait tout entier l'aliment de l'homme. Ils ne se doutèrent même pas du voile mystérieux des accidents du pain et du vin, sous lesquels il saurait cacher ce don si précieux et laisser entières à l'homme la liberté et la confiance d'y prendre part. Cependant cette révélation, la même pour tous, ne fut pas accueillie par tous de la même manière. Les disciples en font le sujet de leurs discussions orgueilleuses; les apôtres s'y soumettent avec docilité. Pour les disciples, c'est une pierre d'achoppement; pour les apôtres, c'est un sujet d'édification. Les disciples prennent occasion de cette révélation ineffable pour se révolter contre l'autorité du divin Révélateur et s'éloigner de lui comme peu digne de leur confiance: les apôtres ne se laissent point gagner par la contagion de ce mauvais esprit, et en prennent au contraire occasion de se presser plus affectueusement autour de la personne de leur divin Maître. Il est de plus en plus pour eux le Dieu qui les éclaire des lumières de la vérité. Tous, d'un commun accord, lui adressent, par l'organe de Pierre, cette généreuse et touchante déclaration: « Non, nous ne nous séparerons pas de vous, qui seul avez les paroles de la vie éternelle! Vous seul êtes le vrai Fils de Dieu et le Sauveur du monde! » Ainsi, dès le premier instant où il fut révélé et promis, le mystère de l'Eucharistie fut un signe de contradiction pour les uns, de foi et d'amour pour les autres; il fut pour ceux-là une occasion de mort et de ruine spirituelle, et pour ceux-ci un moyen de résurrection et de vie: *Positus est in ruinam et resurrectionem multorum.*

Voilà donc, dans ce grand événement dont le souvenir ne doit jamais s'effacer, représenté d'avance le tableau du sort différent que le dogme et la foi de l'Eucharistie rencontrent parmi les chrétiens de nos jours. En effet, il est impossible de ne pas reconnaître dans les murmures dont les apostats de Capharnaüm accueillirent cette révélation, dans les difficultés qu'ils lui opposèrent, dans le scandale qu'ils en prirent, dans le schisme funeste dont, à cette occasion, ils donnèrent l'exemple, pour n'avoir pas voulu ajouter foi à la parole du Seigneur, il est impossible, dis-je, de ne pas reconnaître la figure, la prophétie de l'opposition que les modernes hérétiques font à cette même foi; de la rage avec laquelle ils la combattent; des blasphèmes qu'ils vomissent contre elle, et de l'entêtement qui perpétue leur schisme d'avec l'Église, fidèle héritière de cette croyance. Il est impossible, au contraire, de ne pas voir dans la protestation que les apôtres firent alors au divin Sauveur, de leur foi et de leur amour, et dans la constance inébranlable dont ils firent preuve, il est impossible, dis-je,

de ne pas voir l'histoire fidèle de la conduite des catholiques envers Jésus-Christ caché dans la sainte Eucharistie, et de ce culte qui n'a cessé de faire leur gloire et leur bonheur.

L'Eucharistie est pour eux aussi un profond et impénétrable mystère. Ils n'en connaissent pas mieux que les autres le *comment;* ils ne savent pas mieux de quelle manière le très saint corps de Notre-Seigneur se trouve tout entier sous les accidents du pain, se distribue sans être divisé, se mange sans être détruit. Cependant, dociles à la parole du Christ, que l'Église véritable leur a transmise, leur foi en ce mystère est toujours tendre et affectueuse, autant que constante et inébranlable.

Comme, par le fait de leur incrédulité, les hérétiques ne font que répéter sans cesse contre Jésus-Christ les blasphèmes des disciples apostats de Capharnaüm, avec le même orgueil, la même insolence, le même dépit, de même, nous autres catholiques, nous répétons aussi en présence du Seigneur la protestation chaleureuse des apôtres fidèles. Oui, c'est avec la même humilité, la même confiance, le même amour, que, nous aussi, nous lui disons, dans la suite des siècles, qu'en matière de religion nous entendons renoncer à tout enseignement qui est opposé au sien, qui n'est pas le sien : *Domine, ad quem ibimus?* que, dans notre docilité à écouter sa parole, dans notre fidélité à l'accomplir, nous plaçons toute notre espérance de la vie éternelle : *Verba vitæ æternæ habes;* que dans son sacrement sur la terre, comme au ciel dans sa gloire, nous le reconnaissons, nous le croyons toujours le Fils de Dieu et le Rédempteur du monde : *Et nos credimus et cognovimus quia tu es Christus Filius Dei.* Bien plus encore : pendant que le juif blasphème contre l'Eucharistie, que l'hérétique la rejette, que l'impie la méprise, affligés, mais non ébranlés, peinés, mais non scandalisés à la vue d'une opposition si aveugle et si obstinée, nous honorons l'Eucharistie, nous l'adorons, nous l'aimons d'autant plus que nous la voyons plus combattue et plus méprisée. En sorte que, signe de contradiction et d'injustice de la part des ennemis de l'Église, ce mystère est pour nous un objet d'adoration et d'amour; pour eux, pierre d'achoppement et de ruine; pour nous, la voie qui conduit à la résurrection et à la vie : *Positus est in ruinam et resurrectionem multorum.* O pensée pleine de consolation pour nous! Nous seuls, nous imitons les apôtres fidèles à Jésus-Christ! nous avons leur foi, leur espérance, leur généreuse affection, leur esprit. Nous seuls, nous parlons leur langage, nous conservons leurs sentiments, nous accomplissons leurs œuvres;

et si nous sommes les seuls chrétiens vraiment apostoliques, nous seuls aussi nous sommes les vrais chrétiens.

On a vu que Judas fut le premier à refuser de croire à la révélation et à la promesse de l'Eucharistie, ce qui lui mérita de la part du Fils de Dieu l'horrible qualification de démon sous forme humaine : *Unus ex vobis diabolus est.* Oh ! affreux mystère ! Le premier donc à nier la présence de Jésus dans son sacrement a été Judas, qui le trahit ! Le premier à se dresser orgueilleusement contre la vérité de l'Eucharistie a été celui qui le premier la profana. Le premier schismatique, le premier hérétique, le premier apostat de l'Église a été celui qui, pour de l'argent, livra le fondateur de l'Église à ses ennemis. Voilà donc, malheureux chrétiens, qui niez un si grand mystère, voilà, vous dit un docteur célèbre, voilà votre illustre devancier, voilà votre maître et votre père : Judas !... Vous marchez donc sur ses traces ; vous êtes animés de son esprit. Son sang coule dans vos veines, puisque vous avez son incrédulité dans votre cœur. Quant à nous, catholiques, c'est le sang des apôtres, des martyrs, des docteurs, de tous les saints de l'Église qui coule dans nos veines, puisque nous gardons vivante dans nos cœurs leur foi envers la plus grande institution du Christ[1]. Or, puisque le Fils de Dieu a appelé Judas un démon, je le dirai à regret, mais ne puis le taire, vous avez le démon pour fondateur et pour chef. En continuant à protester contre ce dogme catholique, vous descendez, par Luther et par Calvin, en ligne directe de Judas et du démon. Voilà vos titres de noblesse. Glorifiez-vous donc, si vous en avez le courage, de cette généalogie, de cette descendance !...

Par la raison opposée, je le répète encore : puisque nous autres catholiques nous conservons la foi de l'Eucharistie que Pierre et les apôtres furent les premiers à accepter et à confesser, nous seuls descendons de Pierre et des apôtres ; nous seuls sommes leurs vrais disciples, leurs enfants légitimes, leurs héritiers directs, leur famille, leur peuple, les vrais Israélites. Et puisque le vrai Jacob, Jésus-Christ, a promis de rester toujours, jusqu'à la fin du monde, au sein de cette famille : *Ecce ego vobiscum sum*, il n'est qu'avec nous, il n'est qu'au milieu de nous. Nous seuls nous formons sa société, son peuple, son Église ; et dans cette Église seule on rend un culte véritable à la divine Eucharistie par la foi et par les œuvres. Nous seuls nous sommes sûrs d'y retrouver la résur-

1. Sicut catholici institutionem undecim apostolorum et omnium Patrum sequuntur ; ita hæretici qui contra Eucharistiam sentiunt, sequuntur Judam proditorem qui primus auctor ostendi potest hujus erroris (Bayerlinkius, *Magn. Theat. Vit. Hum.*, Art. Euchar.).

rection et la vie. Tout au contraire les vrais hérétiques, qui, par la négation de ce sacrement, se sont volontairement séparés de cette Église, courent à la rencontre de leur ruine et de leur mort : *Positus in ruinam et resurrectionem, signum cui contradicetur.*

Souvenons-nous encore que dans cette mémorable circonstance le divin Sauveur parla ainsi : « Personne ne vient à moi par la foi en ce mystère, si mon Père ne l'y amène ; ceux-là seulement ont la vraie foi, qui l'ont reçue et l'ont apprise de ce divin Père. Mes vrais disciples, ainsi que l'ont prédit les prophètes, sont ceux qui se montrent dociles à l'enseignement de Dieu. » Paroles sublimes ! paroles douces ! et en même temps redoutables paroles ! Le Fils de Dieu nous a révélé le mystère de l'incrédulité de l'hérétique qui combat le dogme de l'Eucharistie et le mystère de la foi du catholique, qui l'accepte et en fait ses délices et son bonheur. Il n'y a que l'enseignement de Dieu, que l'efficacité de sa grâce, que la force de sa parole, qui puisse décider la raison à replier ses ailes devant un dogme si abstrus, si incompréhensible pour la raison. Ce n'est que par le secours de Dieu qu'on y croit, comme ce n'est que par la toute-puissance de Dieu qu'il s'opère ; et après le prodige du Dieu qui l'opère, il n'y a pas de plus grand prodige que celui de l'homme qui y croit.

Donc, par cela même que vous, malheureuses dupes et victimes de l'hérésie, vous avez remplacé l'Évangile du Christ par la doctrine de Calvin au sujet de l'Eucharistie, et que vous n'y croyez pas, il est évident que vous n'avez pas la grâce de la foi qui est le don du Père céleste, et que vous n'êtes plus enseignés, éclairés par lui. Votre opposition à ce mystère ne prouve qu'une seule chose : c'est que vous avez commencé par présumer de vous-mêmes, au lieu de commencer par vous humilier ; c'est que vous avez osé assujettir au jugement de votre raison particulière la révélation de Dieu, au lieu de soumettre à la révélation de Dieu le jugement de votre raison particulière ; et par conséquent vous n'êtes pas du nombre de ces hommes fidèles que les prophètes ont appelés les écoliers dociles de Dieu : *Docibiles Dei.* Voyez donc quel est votre aveuglement, quel est votre malheur ! Vous vous croyez mieux que nous en état de bien décider ce qu'il faut admettre touchant les révélations divines ; et, réduits à vous-mêmes, vous êtes dans la triste nécessité de vous égarer. Les difficultés que vous opposez au mystère de l'Eucharistie vous semblent des pensées solides ; et elles ne sont que des blasphèmes diaboliques et d'énormes extravagances. Vous attribuez à la lumière de la raison votre résistance à la parole de l'Église, et cette résistance

n'est due qu'à l'absence de la lumière divine. Vous reprochez aux catholiques d'adorer du pain et vous vous adorez vous mêmes. Vous vous croyez illuminés, et vous ne faites que marcher à tâtons au milieu des plus épaisses ténèbres. Vous croyez bien raisonner et vous ne faites que délirer. Or, puisque cette cécité où Dieu vous laisse, ces ténèbres auxquelles Dieu vous abandonne, sont le châtiment visible de votre présomption, au lieu de vous enorgueillir de ne pas croire au mystère de la grâce et de l'amour, vous devriez en être humiliés, vous devriez en gémir et trembler : *Nolite murmurare ad invicem.*

Mais nous, catholiques, nous qui avons cette foi dont vous êtes privés, nous croyons ce mystère sans efforts, sans répugnance, avec une profonde conviction de notre esprit, une adhésion complète de notre cœur; nous montrons par cela même que cette foi si pleine, si profonde, si facile, si calme, si sûre d'elle-même, si tendre et si affectueuse, n'est pas l'œuvre de l'évidence de la raison, de la lumière du jugement particulier, des hallucinations du fanatisme, de l'empire des préjugés humains : *Quia caro et sanguis non revelavit tibi*[1]. Elle est l'effet de l'enseignement, de l'inspiration, de la lumière du Père céleste, qui, comme il nous a révélé ce mystère, nous communique son esprit, nous accorde sa grâce pour y croire : *Sed Pater meus qui in cœlis est*[2]. Il est donc certain que nous sommes ces écoliers fortunés dont les prophètes ont prédit et chanté le bonheur et les gloires, ces disciples privilégiés qui ont Dieu pour maître : *Est scriptum in Prophetis : et erunt omnes docibiles Dei.* Il est certain que le Dieu Père place en nous sa chaire doctrinale; et que c'est lui qui captive notre entendement, domine notre raison, incline doucement notre volonté. C'est lui qui écarte le doute, fait disparaître toute objection, nous donne l'intelligence pratique du mystère; en sorte que notre esprit, investi d'une clarté ineffable, n'y voit qu'une profonde mais délicieuse vérité : *Omnis qui audivit a Patre et didicit.* Il est certain que ce Père céleste nous a donné l'œil de l'esprit pour voir, l'oreille docile du cœur pour entendre, la langue prompte de la foi pour confesser un si grand mystère ; et que c'est toujours lui qui maintient en nous ces sens, ces organes divins, reçus aussi par l'hérétique au baptême, mais dont il s'est volontairement privé : en sorte qu'il n'est plus en état de voir, d'entendre, de parler selon la vérité. En un mot, il est certain qu'instruits, attirés, amenés par la main du Père, nous croyons au Fils, nous venons à ses pieds, et nous

1. Matth., XVII. — 2. *Ibid.*

restons en sa sainte compagnie : *Omnis qui audivit a Patre et didicit venit ad me.* Quelle gloire donc et quel bonheur, pour chacun de nous, de pouvoir se dire à lui-même, sans se faire illusion : Dès que je crois à l'Eucharistie, je suis comme sous l'apprentissage de Dieu, j'appartiens à son école, je participe à sa lumière ; j'éprouve l'impulsion de son esprit ; je sens l'action réelle de sa grâce qui me rend cher, attrayant, délicieux ce dogme ineffable ; et je suis heureux d'y trouver, en m'y dévouant, la source de la vie, le gage de l'immortalité ; tandis que pour l'hérétique qui le dédaigne et le combat, il se change en une sentence d'aveuglement pénal pour le temps, de réprobation pour l'éternité : *Positus in ruinam et resurrectionem multorum, in signum cui contradicetur.*

Enfin, souvenons-nous que, tout en ayant rejeté la révélation de l'Eucharistie, le perfide Judas demeura en apparence à la suite du Sauveur, c'est-à-dire qu'ayant ajouté au crime de l'incrédulité celui de l'hypocrisie, il s'était rendu plus coupable que les disciples, qui se séparèrent ostensiblement de la société du Christ, digne, à cause de cela, d'être appelé un vrai démon par la sagesse incréée : *Unus ex vobis diabolus est.* Comme donc les disciples qui firent si tristement schisme d'avec Jésus-Christ furent la figure, les porte-étendards, les pères des hérésiarques modernes, de même Judas qui demeura dans la société de Jésus-Christ, sans en admettre les doctrines et en partager l'esprit, fut le type et le modèle de tant de catholiques qui, appartenant extérieurement à l'Église et professant des lèvres la foi de l'Église à l'Eucharistie, ne l'ont pas ou du moins se conduisent comme s'ils ne l'avaient pas dans leur cœur. Hélas ! ne sont-ils pas, ou peut s'en faut, de vrais incrédules par rapport a ce mystère, non seulement le juif, l'hérétique, l'impie qui, hors de l'Église, le rejettent hautement, mais aussi, dans l'Église même, le prêtre, le laïque qui le profanent en le recevant avec une conscience souillée de péchés, le jeune homme écervelé, la femme vaine et légère, l'homme esclave du respect humain, qui osent se présenter devant le Dieu de l'Eucharistie sans plier le genou, sans lui faire une salutation, sans lui adresser une prière, sans lui dire un seul mot de regret, de confiance et d'amour, mais qui assistent au redoutable mystère offert à Dieu pour leur salut avec moins d'attention qu'à une pièce dramatique des plus frivoles ; qui ne se repaissent que d'idées terrestres en présence du Dieu du ciel ; qui ne respirent par leur maintien et par tout leur extérieur que volupté coupable, en présence du Dieu de toute sainteté, et qui l'outragent impudemment dans le lieu même, dans le temps même destinés à lui rendre hommage ? Oui ! ces malheureux

ne peuvent être à nos yeux qu'autant de personnifications de l'apôtre incrédule et apostat. Certes en les voyant, eux si lâches, si abjects en présence des hommes, demeurer dans une telle attitude d'indifférence, d'immodestie, d'impudeur, en présence de la sainte Eucharistie, est-il possible de soupçonner qu'ils se croient en la présence de Dieu?

Mais malheur à eux! L'hérétique est sans doute coupable de ne pas croire à ce mystère si clairement révélé par le Christ; mais dès l'instant qu'il n'y croit pas, il n'est pas coupable de ne pas lui rendre le culte qui lui est dû. Quant à ces catholiques qui, croyant ou laissant supposer qu'ils croient le Fils de Dieu réellement présent dans l'Eucharistie, l'y insultent et l'y méprisent, comme s'il n'y avait point là même le Fils de l'homme, ne sont-ils pas infiniment plus coupables? Ne sont-ils pas de véritables Judas, de véritables démons? *Unus ex vobis diabolus est*. Les voilà donc recevant de leur péché la punition la plus prompte et la plus sévère, à l'instant même où ils le commettent: ils sont, sans qu'ils s'en aperçoivent, sans qu'ils s'en doutent, frappés en secret de ce grand châtiment, qui consiste dans le silence de la voix de Dieu, dans la privation de la grâce, et dont les tristes résultats sont l'aveuglement de l'esprit, l'endurcissement du cœur et un fatal abandon, châtiment qui, pour être occulte, n'en est pas moins terrible que celui dont furent frappés les Bethsamites pour avoir porté des regards trop curieux sur l'arche sainte, figure de ce sacrement! Ainsi outragé par ces catholiques dégénérés, d'une manière moins excusable et plus révoltante qu'il ne l'est par les hérétiques, le Sauveur devient pour eux, au sein même du vrai Israël, de la vraie Église, une occasion de ruine et de mort éternelle: *Positus in ruinam multorum in Israel.*

Vous n'avez rien à craindre de semblable, âmes vraiment chrétiennes, qui, héritières de l'esprit de foi, de respect et d'amour des onze apôtres pour ce divin mystère, l'adorez avec humilité, le méditez avec délices, le cherchez avec transport. Vous en approchez avec une foi vive, une conscience pure, un désir fervent, une confiance sincère, une charité tendre. Pour vous, cet auguste mystère n'est dans l'Église qu'un gage de résurrection et de gloire: *Positus in resurrectionem multorum in Israel.* Profitez donc de ces beaux exemples, vous aussi, chrétiens, hélas! si indifférents; ranimez le sentiment religieux qui en vous paraît si près de s'éteindre. Imitez la sincère piété des bons, leur recueillement, leur ferveur. Ayez foi, vénération, amour pour le mystère de l'amour, et il sera pour vous aussi ce que Jésus, en l'instituant, a voulu qu'il fût pour tous: le baume des blessures de l'âme, l'espérance du pardon,

l'aliment de la force, la source du mérite, le trésor de la grâce, le sceau de la persévérance finale, le gage de la vie éternelle : *Qui manducat hunc panem vivet in æternum.* Ainsi soit-il.

Voir plusieurs discours pour le Dimanche de la Passion dans les Orateurs Sacrés contemporains, t. I, p. 517; t. II, p. 525; t. III, pp. 232, 281; t. VIII, pp. 98, 150, 327; et dans l'Encyclopédie de la Prédication contemporaine, t. I, p. 362; t. II, pp. 159, 427; t. V, pp. 135, 149, 163; t. IX, p. 171; t. XVII, p. 237; t. XXI, pp. 594, 607; t. XXII, p. 794.

LA PASSION DE N.-S. J.-C.

Voir Orateurs Sacrés contemporains, t. VI, p. 119; t. IX, p. 189, et Encyclopédie de la Prédication contemporaine, t. I, p. 455; t. II, p. 292; t. III, p. 394; t. XVII, pp. 289, 298; t. XX, pp. 187, 239, 243; t. XXI, pp. 148, 169.

PAQUES

LE CIEL[1]

Si consurrexistis cum Christo, quæ sursum sunt quærite, ubi Christus est in dextera Dei sedens; quæ sursum sunt sapite, non quæ super terram.

Si vous êtes ressuscités avec Jésus-Christ, cherchez les choses qui sont en haut, là où Jésus-Christ siège à la droite de Dieu ; prenez goût aux choses d'en haut, et non à celles de la terre. (Coloss, III, 1, 2.)

Ainsi, selon S. Paul, la preuve que par notre conversion nous sommes vraiment ressuscités à la vie de la grâce, tout comme Jésus-Christ aujourd'hui même est ressuscité à la vie de la gloire, c'est que nous ne pensions qu'au ciel, nous n'avions de goût et d'attrait que pour le ciel. L'Église aussi, en nous répétant ces mêmes paroles de l'apôtre dans la grande solennité de ce jour, nous témoigne qu'elle veut nous voir élever au ciel nos esprits et nos cœurs. Heureux si, secondant son désir, nous n'aspirons désormais qu'au ciel, nous ne parlons que du ciel, bien persuadés que c'est là le meilleur moyen d'honorer

1. Prêché le saint jour de Pâques, par le R. P. Ventura.

la glorieuse résurrection de Jésus-Christ et d'assurer la nôtre : *Si consurrexistis cum Christo*, etc.

Je croirais donc, Mes Frères, tromper aujourd'hui l'attente de l'Église et la vôtre, si je ne venais épurer de plus en plus votre joie et fortifier votre espérance par la pensée et la méditation du ciel.

Mais que puis-je vous dire des mystères du ciel, devant lesquels la pénétration d'un S. Thomas s'arrête et recule, l'éloquence d'un S. Augustin, le vol sublime de S. Jean retient son essor, et le génie de S. Paul demeure confondu ?

Cependant ces deux derniers apôtres ont laissé tomber de leur plume inspirée deux grandes et profondes paroles. S. Jean a dit : « Lorsque Dieu se manifestera à nous, nous le verrons comme il est en lui-même, et en le voyant nous lui deviendrons semblables[1]. » S. Paul ajoute : En contemplant dans les cieux, à visage découvert, la gloire du Seigneur, nous serons transformés en l'image même de Dieu[2]. » Ainsi, selon ces deux grands apôtres, si éclairés dans la religion de Jésus-Christ, élevés si haut dans la science de ses mystères, de même que la séparation d'avec Dieu et la perte totale des biens de Dieu est le grand supplice des réprouvés, de même aussi la vision de Dieu, la ressemblance avec Dieu, constituent la véritable béatitude des saints. C'est à ce double point de vue que j'essaierai d'exposer quelque chose de la béatitude céleste. Implorons les lumières de l'Esprit Saint par l'intercession de Marie, reine du ciel, afin qu'il nous soit donné de bégayer quelque chose sur ces profonds et redoutables mystères, que l'œil n'a jamais vus, que l'oreille n'a jamais entendus, que la foi et l'espérance doivent cependant saluer et désirer avec ardeur.

I. — Imaginez un aveugle-né, qui, dans un des plus beaux jours du printemps, transporté sur le sommet d'une montagne, d'où l'on peut découvrir un paysage non moins riche que varié, obtient tout d'un coup, par miracle, le bienfait de la vue. Oh ! qui pourrait se figurer ou décrire la surprise, la stupéfaction et et la joie qu'il éprouve, lorsque, pour la première fois, il contemple la voûte azurée des cieux, la splendeur du soleil, la richesse de la végétation, l'émail des fleurs, les jeux capricieux de la lumière, le calme majestueux et les teintes variées de la mer, l'immense variété d'objets qui peuplent et embellissent la terre et les eaux ? Il avait souvent entendu parler de

1. Scimus enim quoniam cum apparuerit, similes ei erimus; quoniam videbimus eum sicuti est (I Jo., III, 2.)

2. Nos autem, revelata facie, gloriam Dei speculantes, in eamdem imaginem transformamur (II Cor., III, 18.)

toutes ces merveilles ; il s'en était figuré une image quelconque; mais, privé du sens de la vue, il n'en avait acquis que des notions vagues, hasardées, et souvent tout à fait fausses, ou du moins très grossières et imparfaites.

Or, la surprise de cet aveugle-né ne serait qu'une bien faible image de la surprise et de l'étonnement qu'éprouve l'âme bienheureuse lorsqu'elle est introduite dans la Jérusalem céleste. En se voyant dans une région si nouvelle, dans une atmosphère si pure, dans une cité si splendide et si magnifique, elle ne peut que s'écrier : O Jérusalem, cité de Dieu, séjour bienheureux de la paix et du bonheur ! ma foi ne fut pas un vain leurre ! mon espérance ne fut pas une illusion ! Tout ce qu'on m'avait raconté de tes magnificences et de tes gloires, combien je le vois supérieur à ce qui m'avait été dit, combien supérieur à tout ce que j'avais pu imaginer[1] ! Ici jamais la nuit ne répand ses ténèbres, jamais aucun nuage ne vient offusquer l'éternelle splendeur ; ici tout est beauté, lumière ; ici tous les sens sont ravis à la fois ; ni la continuité ne fait naître l'ennui, ni la succession des merveilles ne fatigue ni ne distrait.

Mais quels sont ces êtres privilégiés dont je me vois entourée de toute part ? Est-il possible que ce soient là les élus qui de la terre, vallée des larmes, ont été transmis aux cieux ? Et pourtant ce sont bien eux, je ne puis pas ne les point reconnaître. Ceux qui portent pour insignes la représentation des anciennes figures, symboles de la foi, ce sont les patriarches ; ceux qui portent en leurs mains les livres des oracles, symboles d'espérance, ce sont les prophètes ; ceux que revêt l'or de la charité, ce sont les apôtres, qui ont rendu le témoignage le plus irréfragable, le témoignage du sang, preuve d'amour au-dessus de toute preuve ; sur leurs pas, voici tous les martyrs émules de leur courageuse charité. Viennent ensuite les docteurs, qu'environne de ses immortelles clartés une auréole de science divine ; les pénitents, dont l'austérité sainte n'est surpassée que par leur humilité, les vierges sur lesquelles l'agneau reflète une splendeur toute spéciale, et qu'il semble inviter à le suivre plus avant que tous les autres élus dans la contemplation des choses divines. Mais tous les élus ont cela de commun que leurs corps ont été dépouillés de tout ce qu'ils avaient de grossier et de terrestre ; la lumière immortelle qui les revêt les pénètre en même temps de telle sorte, qu'ils semblent se confondre avec les substances spirituelles[2].

O heureux séjour ! oh ! qu'il est doux de se trouver ici ! Une

1. Gloriosa dicta sunt de te, civitas Dei ! Sicut audivimus, sic vidimus, in civitate Domini virtutum (Ps. LXXXVI, 3.).

2. Amictus lumine sicut vestimento (Ps. CIII, 2).

paix profonde, un calme inaltérable, forment l'enceinte de cette cité unique, et défendent à toute espèce de discorde et de trouble d'en approcher jamais[1]. Les larmes y sont taries pour toujours; jamais les yeux ne s'y mouilleront de pleurs[2]; aucun mot de plainte, aucun gémissement, aucun cri de douleur n'altère la joie de ce séjour bienheureux. Nul mal, nulle crainte même du mal n'approche d'ici. Jeunesse et maturité qui ne connaît pas de déclin, beauté qu'aucun accident ne flétrit jamais, santé qui ne craint jamais la maladie, joie et délices que ne trouble aucune tristesse, aucun ennui, aucun dégoût, vie bienheureuse qui ne redoute jamais la mort[3]!

Oh! dites-moi, Mes Frères, le paradis ne fût-il autre chose que l'exemption de tout mal, que la jouissance inaltérable de tous les biens naturels, ne serait-ce pas l'acheter à vil prix, quand même il faudrait s'assujettir aux plus grands sacrifices pour en mériter la possession? Oui, le paradis ne fût-il autre chose, mille vies d'épreuves et de tourments ne devraient pas êtres mises en balance; et le ciel est plus que cela, infiniment plus que cela.

Les saints seraient malheureux dans le ciel, si leur félicité devait se borner à cette exemption de maux et à la société des élus.

Nous savons avec quelle inclination véhémente, impétueuse, invariable, l'âme humaine tend vers Dieu; nonobstant toutes les illusions qui la fascinent, les fantômes qui l'aveuglent, les objets sensibles qui l'égarent, elle cherche Dieu et toujours Dieu en ce monde; elle le cherche implicitement dans tout ce qu'elle connaît, dans tout ce qu'elle aime[4]. Imaginez, si vous pouvez, combien cette inclination sera plus violente lorsque l'âme, dégagée de l'embarras du corps, délivrée du prestige des objets sensibles, rendue à toute la vivacité de ses désirs, n'apercevra qu'en Dieu l'objet capable de remplir l'immensité de son cœur. Son premier cri en entrant dans le ciel ne doit-il pas être: Dieu, Dieu de mon cœur, où êtes-vous? Je n'ai cherché que vous seul pendant que j'ai été sur la terre. Puis-je maintenant dans le ciel chercher autre chose que vous[5]? N'ayant voulu que Dieu dans le temps, puis-je vouloir autre chose que vous dans l'éternité? Où est-il le Dieu de mon âme? qu'il se dévoile à moi, qu'on me le montre, je veux le voir!

1. Qui posuit fines tuos pacem (Ps. CXLVII, 3).
2. Absterget Deus omnem lacrymam (Apoc. VII, 17).
3. Mors ultra non est, neque luctus, neque dolor erit ultra, quia prima abierunt (Apoc., XXI, 4).
4. Cognoscunt in omni cognito, et adamant in omni amato. (S. Thom.)
5. Quid mihi est in cœlo et a te quid volui super terram? (Ps. LXXII, 25)

je veux le voir, le Dieu vivant! Mon cœur palpite, tout mon être frémit d'impatience de le voir et de le posséder[1].

Anges, montrez-le moi! société des saints, où le possédez-vous? Marie, que tardez-vous à me montrer le fruit immaculé de vos entrailles, vous qui deviez me le présenter après l'exil[2]?

Oui, âme fortunée, tu le verras ce Jésus bien-aimé. Il ne manquera pas à la promesse qu'il a faite dans son Évangile: « Celui qui m'aime sera aimé de mon Père; et moi je l'aimerai aussi, et pour preuve de cet amour, je me manifesterai à lui moi-même[3]. » Non, non, les amis de Dieu ne seront pas seulement admis à voir la maison de Dieu, à contempler les magnificences de son palais. Ils seront admis à voir le Fils de Dieu.

O humanité sainte glorifiée! La voici telle que la virent un instant les apôtres sur le Thabor, le visage éblouissant comme le soleil, les vêtements plus blancs que la neige, environné d'une splendeur et d'une majesté divine. De son regard, de sa bouche, de tous ses traits procèdent la beauté, la grâce, tout ce qui est capable d'attirer et de se faire aimer. O admirable, ô doux, ô bien-aimé Jésus! Je le vois enfin ce Rédempteur divin, ce Sauveur adorable! je le vois, et le verrai toujours tel qu'il est en lui-même. Sur la terre je ne le voyais qu'au travers des voiles eucharistiques, je ne l'adorais que sur son gibet converti en trône d'amour. Ici je le vois sur ce trône de gloire où il doit régner à jamais par sa puissance, sa bonté, sa douceur, ses infinies amabilités. Oui, sa bonté me touche, sa douceur m'attire, ses infinies amabilités m'enivrent et me transportent!

A côté de ce vrai Salomon, voici sur un trône particulier la véritable Bersabée! Voici à la droite du roi la reine majestueuse qui partage avec lui les hommages de la terre et les délices du ciel. Je la reconnais à son aimable sourire, à son regard pieux et tendre, à son magnifique vêtement qui est l'or pur de la charité, embelli de la riche variété de toutes les vertus[4]. C'est vous que je vois, ô Marie, ô miséricorde, ô aimante, ô douce Marie, ma mère, mon avocate, mon espérance, mon refuge, ma consolation, mes délices, ma vie! Enfin il m'est donné de me jeter à vos pieds, d'être auprès de

1. Cor meum et caro mea (Ps. LXXIII.)

2. Jesum, benedictum fructum ventris tui, nobis post hoc exilium ostende (Antiph. *Salve*).

3. Si quis diliget me diligetur a Patre meo; at ego diligam eum et manifestabo ei meipsum (Jo, XIV, 21).

4. Adstitit regina a dextris tuis, in vestitu deaurato circumdata varietate (Ps. XLIV, 10).

vous, d'y être pour toujours, d'être pour jamais en votre sainte compagnie !

Mais je connais le vœu de votre cœur. Ici, comme autrefois sur la terre, vous ne m'attirez à vous que pour me présenter à votre Fils. Vous n'agréez mes hommages et mon amour que comme gage des hommages profonds et de l'amour souverain dus à votre Fils. Je vous obéirai : il régnera sur moi, comme il règne sur la création tout entière.

Je le vois sur son trône que toutes les splendeurs environnent, assisté par des myriades d'esprits célestes qui se font une gloire de célébrer le Verbe éternel uni à sa sainte humanité, de le servir comme leur Maître, de l'adorer comme leur Dieu.

Ainsi dans l'éternité, anges, archanges, principautés, puissances, vertus, dominations, trônes, chérubins et séraphins, au nom de toute la création qu'ils régissent, de tous les hommes dont ils sont les gardiens, lui présentent l'unanimité des hommages de l'univers. Ils lui offrent l'encens odorant des prières des justes, l'action de grâces de tous les saints qui lui renvoient tout le mérite et la gloire de leurs vertus. Qu'il est beau de voir tout genou fléchir devant le divin Rédempteur, toute langue bénir son saint et auguste nom, tous les fronts se courber, toutes les sphères s'abaisser, toutes les intelligences s'humilier, toutes voix répéter le cantique nouveau et éternel ! Il est digne, l'agneau qui a été immolé, de recevoir puissance, divinité, sagesse, force, honneur, gloire, bénédictions dans tous les siècles[1].

Mais, dit S. Augustin, pendant que l'œil corporel des bienheureux se béatifie dans les splendeurs de l'humanité glorieuse de Jésus-Christ, l'œil de leur cœur se béatifie aussi dans le mystère de la divinité qui se manifeste à eux, sans voile, sans ombre, sans obstacle[2]. La raison en est, selon le vénérable Bède, que l'on verra alors clairement en Dieu ce que maintenant on ne peut que croire avec humilité touchant la nature et les attributs de Dieu.

Nous croyons à Dieu, *un*, dans sa nature, *trine* dans ses personnes, éternel dans son principe, immortel dans sa durée, immense dans ses grandeurs, très saint dans sa connaissance, tout-puissant dans sa force, inépuisable dans sa richesse, infini dans sa gloire, magnifique dans sa majesté, très miséricordieux dans sa bonté. Mais, dominés que nous sommes

1. Dignus est agnus qui occisus est, accipere virtutem, et divinitatem, et sapientiam, et fortitudinem, et honorem, et gloriam, et benedictionem (Apoc., V, 12).

2. Uterque oculus beatificatur : oculus corporis in humanitate, oculus cordis in divinitate (S. August.).

par la pesanteur et les illusions des sens, nous ne connaissons pas mieux le Dieu très grand et incompréhensible, que nous ne voyons le soleil lorsque d'épais nuages nous en dérobent l'aspect ; nous ne le voyons qu'en reflet dans les œuvres de ses mains comme dans autant de miroirs ; nous ne le connaissons que comme une énigme dont les créatures ne nous donnent que le mot sans nous en donner la solution[1]. Il n'en sera pas ainsi dans le ciel ; là toute ombre disparaîtra, tout voile sera déchiré, nous verrons Dieu face à face[2]. Nous le connaîtrons aussi clairement qu'il nous connaît lui-même[3]. Nous le connaîtrons tel qu'il est en lui-même dans la splendeur de sa substance, dans l'abîme de ses perfections infinies[4].

Mais comment sera-t-il possible que notre entendement fini puisse fixer ses faibles pupilles sur l'être infini, en contempler la lumière inacessible, sans rester ébloui et comme foudroyé ?

L'Écriture sainte ne nous laisse pas sans quelque explication en présence de ce mystère redoutable ; elle nous dit que nous verrons Dieu à la faveur de sa propre lumière[5]. Ainsi, de même que la lumière qui émane du soleil matériel inonde et soutient en même temps la pupille de nos yeux, en sorte que, toute faible qu'elle est, elle peut apercevoir et contempler une immense quantité d'objets dans leur grandeur naturelle, de même la lumière qui jaillit du soleil spirituel, de Jésus-Christ glorifié, agrandit et raffermit la puissance visuelle de notre intelligence, de sorte que, malgré sa faiblesse et son exiguïté, elle puisse contempler l'éblouissante majesté de Dieu et les profonds arcanes de l'Être infini. Cette lumière divine, au moyen de laquelle nous pouvons voir Dieu même, c'est ce que la théologie appelle la lumière de gloire, *lumen gloriæ*, qui émane du Verbe divin. Aussi S. Thomas dit-il que les bienheureux qui voient tout dans le Verbe, pénètrent d'autant plus avant dans la connaissance des grandeurs de Dieu, qu'il leur est donné de contempler plus parfaitement le Verbe[6].

Investie, pénétrée de cette lumière d'en haut, notre intelligence non seulement ne chancellera pas, ne restera pas confondue en présence du soleil incréé, mais elle pénétrera avec assurance dans le secret même des puissances de Dieu[7]. Voir

1. Videmus nunc per speculum et in ænigmate (I Cor., XIII, 12).
2 Tunc autem facie ad faciem (*Ibid.*).
3. Cognoscam, sicut cognitus sum (*Ibid.*).
4. Videbimus eum sicuti est (I Joan., III, 2).
5. In lumine tuo videbimus lumen (Ps. XXX, 10).
6. Beati tanto plura cognoscunt in Verbo, quanto perfectius intuentur Verbum. (S. Thom.)
7. Introibo in potentias Domini (Ps. LXX, 16).

votre face, ô mon Dieu! s'écriait S. Augustin, c'est connaître votre vérité et votre gloire[1].

Je le vois enfin tel qu'il est lui-même, cet être incompréhensible, absolu, qui existe par la nécessité même de son existence, par la perfection même de sa nature; être parfait, dont toute idée est une réalité, toute pensée une loi, toute volonté un prodige! Être principe et fin de tous les êtres, et lui seul principe et fin de lui-même! Je comprends enfin le mystère de la nature divine, dont me parlait l'univers, mais dont il ne me parlait qu'en énigme; que la foi me montrait, mais qu'elle ne me montrait qu'à travers un voile, auquel je soumettais mon entendement sans le comprendre. Je ne vois plus que de profondes et sublimes harmonies là où ma faible raison croyait apercevoir contradiction et antagonisme.

Enfin je comprends pourquoi cet Être si parfaitement infini, si infiniment parfait, est ancien, sans âge; nouveau, sans commencement; libre, sans varier jamais; immuable, sans être jamais le même; bon, sans faiblesse; juste, sans colère.

Il existe toujours, et aucun temps ne le mesure; il est présent partout, et aucun lieu ne le contient; il meut toutes choses, et aucun mouvement ne le fatigue ni ne l'incommode: il change tout, et aucun changement ne l'altère; il prévoit tout, et aucune prévision ne le trouble; il gouverne tout, et aucune entreprise ne l'occupe; il se communique à tous, et aucune communication ne l'amoindrit; il donne à tous, et aucune largesse ne l'épuise ni ne l'appauvrit.

O Dieu grand! très bon! Dieu très haut! bien souverain, réalité infinie, essence parfaite, qui vous suffisez toujours à vous-même, qui êtes toujours content de vous-même, toujours en vous-même bienheureux!

Mais voir Dieu face à face, ajoute S. Augustin, ce n'est pas connaître seulement les attributs de son essence, mais aussi l'auguste Trinité de ces personnes dans une seule indivisible nature; c'est connaître la puissance du Père, la sagesse du Fils, la bonté du Saint Esprit.

Voici donc, se dira l'âme bienheureuse, qu'en vertu de la lumière que Jésus-Christ reflète en moi, je suis devenue capable d'atteindre, par mon entendement, ce que, guidée par la foi, j'osais à peine exprimer et adorer dans ma stupeur.

Voici le grand arcane de la nature divine, l'insondable mystère d'une trinité de personnes en unité de substance; le grand écueil de la raison humaine. Il n'y a plus de mystère pour moi; je vois sans être ébloui, je comprends sans être

1. Cognoscere veritatem tuam et gloriam tuam, hoc est cognoscere faciem tuam. (S. August.)

atterré. Je sais comment l'intelligence éternelle, en se contemplant elle-même, engendre éternellement son Verbe, la grande parole de la nature divine, son Fils véritable, sa véritable image, mais substantielle, vivante, parfaite, Dieu comme lui-même; et comment cette intelligence et ce Verbe, se complaisant l'un dans l'autre, produisent éternellement l'Esprit Saint, leur amour coéternel qui les unit ensemble, Dieu véritable, lui aussi, avec eux et comme eux.

Ainsi, dans cette Trinité, un seul Fils épuise une fécondité infinie; un seul Esprit Saint termine un infini amour; ni l'unité de nature ne confond les personnes, ni la trinité de personne ne divise la nature.

Ainsi, dans cette auguste Trinité, la génération est toujours parfaite et se répète toujours; la procession est toujours accomplie et toujours se renouvelle.

Je vois comment le Fils est engendré par le Père, sans lui-être postérieur dans le temps; comment le Saint Esprit procède du Père et du Fils sans leur être inférieur par condition. Chaque personne est éternelle, toute-puissante, immense, chaque personne est Dieu; et cependant, puisque c'est la même nature qui dans tous les trois se répète tout entière, sans se diminuer, sans se détruire, ce ne sont pas trois Dieux, trois Infinis, trois Éternels, trois Tout-Puissants, mais un seul Tout-Puissant, Éternel, Infini.

Mais où suis-je donc? tandis que cet arcane, qui n'en est plus un pour moi, fixe toute mon admiration par sa sublimité, voici que le mystère de l'Incarnation du Verbe m'attire à lui par le charme toujours nouveau de sa grâce. Oh! qu'il fut stupide le Juif qui s'en est scandalisé! qu'il fut insensé le Gentil qui ne voulut pas l'admettre. Oh! que ce mystère est digne de la majesté divine! A mes yeux se découvrent les profondeurs, les abîmes de la sagesse infinie qui a conçu l'idée de ce mystère de l'amour infini qui en fut le motif, de la puissance infinie qui sut l'accomplir. Oh! qu'il est grand et sublime cet ouvrage de Dieu par excellence! oui, votre ouvrage, ô mon Dieu! *opus tuum;* cet ouvrage qui s'est réalisé au milieu des temps, dans un coin de terre, et qui réunit le passé et l'avenir, le ciel et la terre, le temps et l'éternité, le créateur et la créature, cet ouvrage qui a tout renfermé, tout perfectionné, tout divinisé, tout restauré, dans le seul et unique médiateur et réparateur de tout, Jésus-Christ! *Instaurare omnia in Christo.*

Or, comme dans la Trinité sainte je vois clairement trois personnes dans une seule nature, de même dans l'Incarnation je vois deux natures, deux volontés dans une seule personne. Je découvre le lien secret et indissoluble formé par

le Saint Esprit, et par lequel la divinité et l'humanité en Jésus-Christ, deux natures infiniment distantes l'une de l'autre, sont unies en une seule hypostase merveilleuse et unique, et n'en sont pas moins un seul *suppôt*, un seul et même Jésus-Christ, dans lequel ni l'humanité ne dégrade la divinité, ni la divinité n'absorbe l'humanité, mais l'humanité apparaît plus noble et plus élevée, la divinité plus gracieuse et plus aimable.

Je comprends maintenant que tout ce qui me paraissait contradiction et impossibilité dans cette énigme de la sagesse et de la puissance divine, n'est que redoublement de charmes et de grâces, n'est qu'évidence et clarté nouvelle de tout ce qu'il y eut de plus lumineux, de plus saisissant dans les splendeurs de la vérité. Je vois comment le Verbe est devenu véritablement homme sans cesser d'être Dieu ; comment l'auguste mère qui l'a enfanté devint mère sans cesser d'être vierge; comment Jésus-Christ lui-même, sans cesser d'être Dieu, s'offrit à Dieu comme victime ; comment, Fils de l'homme, il fut le réparateur de l'homme; comment il mourut réellement sans cesser d'être immortel ; comment, immolé pour le salut des hommes, il mérita la vie béatifique aux anges eux-mêmes, et comment, en accomplissant sur la terre son sacrifice, il en étendit les influences et les effets jusques aux habitants des cieux, pacificateur universel du monde céleste et du monde terrestre[1].

Or, comme toute la religion et toute la doctrine chrétienne est le reflet de la sagesse infinie de Jésus-Christ, en contemplant cette sagesse dans le visage même de ce Dieu humanisé, je puise à sa source, je vois dans son idée première, sans voiles, sans intermédiaires, sans énigmes, toute la profondeur, toute l'excellence, toute la grâce de cette religion, des mystères qu'elle contient, des lois qu'elle impose, des sacrifices qu'elle demande, des secours qu'elle fournit, des récompenses qu'elle promet.

Oh ! que je suis heureux d'avoir cru, comme si j'avais vu ! Maintenant que je vois tout ce que j'ai cru, je suis bien récompensé de ma foi ! Comme il est satisfaisant pour mon intelligence de voir se dérouler devant moi tout le plan des desseins de Dieu ! Je vois distinctement comment la sagesse de Dieu gouverna l'univers dans l'ordre de la nature, mais en vue de l'ordre de la grâce; comment il administre et dispense les dons de la grâce, mais en vue de la gloire. Oh ! qu'elle est puissante et suave en même temps l'action de sa grâce ! Je

1. Pacificans sive quæ in cœlis, sive quæ in terra sunt. (Coloss., I, 20.

vois par quel attrait ineffable elle fait plier la volonté sans la violenter ni la contraindre; comment elle change le cœur sans l'asservir; comment elle le conduit d'une extrémité à l'autre du monde moral, de l'erreur à la vérité, du vice à la vertu, de l'imperfection à la perfection, sans le dépouiller jamais de sa liberté. Ni la prédestination des élus n'a rien de partial, ni la damnation des réprouvés rien d'injuste. Combien j'aurais aimé Dieu davantage, si j'avais pu voir comment, dans le sanctuaire de l'amour infini, a été déterminé et opéré mon salut éternel! je les aperçois maintenant, ô Dieu plein de miséricorde! ces voies secrètes, ces industries si affectueuses par lesquelles vous me sauvâtes de tant d'écueils et de dangers, comme vous fîtes tourner à mon avantage les obstacles les plus contraires, ou même les événements les plus fortuits. Par vos soins vous fîtes contribuer à l'œuvre de mon salut éternel et l'injustice de mes persécuteurs, et les machinations de vos perfides adversaires.

Oh! combien de mystères d'amour et de grâce me sont révélés dans la contemplation du cœur sacré de Jésus! C'est dans ce cœur, foyer d'amour infini, que fut idéé et préconçu le mystère des mystères, le prodige des prodiges, le grand miracle de l'Eucharistie. J'y vois clairement que, comme ma parole parlée ou écrite, toujours la même, tout entière, sans partage, sans division, se reproduit dans l'esprit de tous ceux qui m'écoutent et me lisent, et cela sans quitter mon esprit; de même, dans l'Eucharistie, le Verbe incarné, sans quitter le sein du Père éternel, qui l'engendre de toute éternité, se donne sans division ni partage, toujours le même, à tous ceux qui participent à la sainte communion.

Oh! combien de choses vois-je dans une seule et même chose! combien de mystères aperçois-je dans un seul mystère: le péché originel et ses ravages héréditaires, l'économie des sacrements et leur efficacité, l'excellence de la loi et ses motifs, la force de la parole évangélique et ses conquêtes, l'obstination des Juifs et leur réprobation, l'aveuglement des Gentils et leur vocation, la tolérance de l'erreur qui a servi à la propagation et au triomphe de la vérité, l'expiation du purgatoire, l'éternité des peines et l'indéfectibilité des récompenses célestes!

Mais en Jésus-Christ non seulement je comprends le monde de la grâce, je vois aussi clairement expliqué le monde de la nature. Oh! combien est vrai ce que S. Bernard avait dit, que, dans cette patrie de la vision, je verrais dans le Verbe tout ce qui a été fait par le Verbe, puisque c'est dans ce même Verbe

que se trouve l'idée archétype de toutes les choses, et que toutes choses y subsistent mieux qu'en elles-mêmes[1].

Ainsi l'intelligence infinie ne me cache rien de ses connaissances, comme l'amour infini ne me refuse rien de sa bonté. Toutes les œuvres de Dieu, je les connais, comme le Dieu même qui les a faites. La créature entière est un livre ouvert à mon regard, et j'en comprends tout ce qu'il y a de plus abstrus et de plus intime.

Je vois comment l'entendement éternel conçoit l'idée des choses; comment le Verbe éternel leur donne la forme, et comment l'amour éternel les ordonne, les réalise et les accomplit.

Oh! qu'ils sont profonds les abîmes, qu'elles sont inépuisables les sources de l'infinie puissance qui fournit l'être à toutes les créatures! Je l'entends, cette parole dont la vertu parle au néant, et à laquelle, docile, le néant répond; cette parole qui, lorsqu'elle le veut et comme elle le veut, remplit le ciel et la terre de merveilles toujours nouvelles. Oh! comme ces créatures, pensées, paroles de Dieu, réalisées en dehors de Dieu, sans être des parties de la nature divine, lui ressemblent dans la manière d'être et d'opérer! Certes, tout effet ne doit-il pas représenter d'une manière quelconque sa cause? Reportant mes regards dans le passé jusqu'aux jours de la création, je les vois, toutes ces créatures, au sortir du néant, tressaillir et sourire au Créateur. Je les vois rivaliser entre elles et se faire un honneur de courir révéler ses grandeurs et sa bonté sur tous les points du temps et de l'espace, et revenir ensuite, selon son bon plaisir, déposer à ses pieds tout ce qu'elles avaient reçu de sa libéralité.

O intelligences terrestres, que vous êtes étroites et bornées! La plus grande partie des œuvres de Dieu vous est inconnue. Votre prétendue philosophie, votre prétendue science des causes n'est que la prétendue connaissance très incomplète des faits que le hasard souvent, bien plus que vos recherches, a mis sous vos yeux, et par lesquels vous expliquez ou prétendez expliquer d'autres faits. Mais l'essence même des corps, les causes intimes de leurs vertus et de leurs propriétés, les véritables causes des phénomènes visibles vous sont cachées. La nature, que vous avez cependant sous votre regard et même sous votre action, est pour vous un livre fermé et scellé autant et peut-être plus encore que les secrets de la grâce. C'est ici au ciel, ici seulement que, devenu en un instant savant dans la science même de Dieu, je pénètre toutes les causes naturelles des phénomènes. Je découvre toutes les

1. Videbit in Verbo facta per Verbum, ubi melius sunt quam in seipsis (S. Bern.).

lois que Dieu a imprimées à la matière ; je vois les natures intimes des êtres ; j'en saisis les principes les plus cachés, les fins dernières et les relations mutuelles, par lesquelles ils dépendent les uns des autres, se lient ensemble en un seul tout et forment les ravissantes harmonies de l'univers.

Je connais en particulier le petit monde, l'étonnant abrégé du grand monde, l'homme qui sur la terre, après avoir fatigué vainement depuis tant de siècles l'intelligence de tant de savants, est encore une énigme incompréhensible à l'homme même. Comme on ne peut reconnaître un portrait que lorsqu'on a connu l'original d'après lequel il a été peint, de même je ne puis bien connaître l'homme créé à l'image et à la ressemblance du Verbe incarné sans le comparer avec ce sublime prototype. L'union substantielle de la divinité et de l'humanité en Jésus-Christ devient pour moi une lumière divine, immense, qui m'explique le mystère de l'union également substantielle de l'esprit et de la matière dans l'homme. Dès que je connais comment en Jésus-Christ il y a dualité de natures en unité de personne, je connais comment dans l'homme il y a dualité de substances dans l'unité d'être. Dès que je connais comment en Jésus-Christ l'humanité est parfaite, mais non complète, parce que la personnalité humaine est suppléée par la personnalité du Verbe, en sorte qu'il y a en Jésus-Christ deux natures en une seule personne, je connais aussi comment dans l'homme le corps est parfait, mais non pas complet, parce qu'il n'a pas d'être propre comme les autres corps ; autrement il y aurait dans l'homme deux êtres, l'être du corps et celui de l'âme ; et il n'y aurait plus d'union substantielle entre l'âme et le corps ; mais l'être du corps est suppléé par l'être de l'âme, etc.

A l'aide de cette lumière je vois merveilleusement unis dans ce petit monde et le fini et l'infini. Je vois comment l'homme si petit embrasse toute connaissance avec son entendement, se rappelle toute chose par sa mémoire, se représente toute image par sa fantaisie, embrasse tout bien par sa volonté : *Intellectus est ad omnia* [1].

Je vois comment s'opère l'incompréhensible prodige de la parole, lorsque l'homme, avec le son matériel de sa voix, avec les chiffres matériels de son écriture, transmet hors de lui-même sa pensée, conception toute spirituelle, et reproduit dans tous ceux qui l'écoutent ou le lisent les conceptions tout intellectuelles de son esprit, les sentiments tout immatériels de son cœur.

Je vois comment l'âme est unie au corps sans être corporelle,

1. S. Thomas.

et comment toute substance incorporelle est cependant la forme substantielle par laquelle le corps subsiste, s'alimente, croît et se reproduit; comment l'homme grandit dans sa personne, sans que sa nature numérique soit changée; comment son corps, se transformant et se renouvelant sans cesse, au moyen de la destruction de lui-même et de sa réparation, se trouve toujours le même; comment il se nourrit de substances extérieures, sans altération de sa propre substance; comment enfin l'âme créée après le corps, pour vivre avec le corps, peut et doit néanmoins survivre au corps.

Or, connaissant l'homme, je connais toute l'humanité, l'histoire de tous les temps, le langage, les mœurs de tous les peuples, les découvertes de tous les savants, la science de tous les siècles.

S. Grégoire l'avait dit: Comment dans le ciel ignorer quelque chose, puisqu'on connaîtra, on verra celui qui connaît et voit toutes choses[1]?

O gloire! ô bonheur! voilà donc que dans un seul instant je sais bien plus que tout ce qu'ont su jamais tous les hommes ensemble de tous les temps, et je suis instruit de tout sans maître, j'ai tout appris sans application, j'ai tout entendu sans peine, j'ai pu découvrir sans raisonnement les conséquences les plus éloignées des plus hauts principes, j'ai pu tout lire sans livres, ou bien tout lire à la fois dans le grand livre de la science divine; pour moi l'agneau divin en a brisé les sceaux et l'a présenté tout ouvert à mes regards.

O vous qui veillez la nuit, qui suez le jour, qui vous tourmentez en tant de manières pour n'acquérir rien de plus qu'une savante ignorance! si vous avez l'ambition de parvenir au salut éternel, servez Dieu, aimez Dieu, assurez-vous la vision de Dieu, et dans cette vision de Dieu vous pourrez satisfaire la soif de science qui vous dévore. Quand vous posséderez Dieu, vous posséderez toute lumière, toute vérité, toute science: *Quid nesciunt qui scientem omnia sciunt?*

II. — Mais, à la différence des sciences humaines qui trop souvent ne règlent que l'entendement et sont vaines et stériles pour le cœur, la science de Dieu est active, efficace et féconde; elle régénère et sanctifie l'âme. « Dès qu'on voit Dieu, dès qu'on voit Jésus-Christ, par une conséquence nécessaire, dit S. Jean, l'âme bienheureuse copie Dieu, copie Jésus-Christ en elle-même et lui devient semblable[2]. » Pour comprendre cette sublime théologie du disciple bien-aimé, rappelons-nous la

1. Quid nesciunt qui scientem omnia sciunt? (S. Greg.)
2. Cum apparuerit similes et erimus, quia videbimus eum sicuti est (I Joan., III, 2).

magnifique philosophie de S. Thomas, d'après laquelle telle est la nature de l'entendement humain, qu'il prend la ressemblance de tout ce qu'il connaît [1]. Or, plus la connaissance est parfaite, plus parfaite aussi est la ressemblance. De sorte que, même en ce monde il arrive que, par l'acte de la connaissance, la chose connue se reproduit, se recopie, nous ne dirions pas assez en disant : est photographiée d'une manière intellectuelle, dans l'esprit qui la connaît [2].

Or, comme les bienheureux connaissent Dieu clairement, non seulement dans ses ouvrages, mais aussi dans sa propre nature comme il est en lui-même, *sicuti est*, et le connaissent non pas d'une connaissance extérieure, accidentelle, superficielle, passagère, mais d'une connaissance intérieure, essentielle, profonde, efficace, permanente, ainsi, dit S. Thomas, par l'acte même de cette connaissance si parfaite, Dieu, sa nature, ses attributs, se reflètent, se gravent, se reproduisent dans l'âme des bienheureux qui, absorbés dans la contemplation des beautés infinies, se transforment et deviennent ressemblants au divin prototype, à l'exemplaire universel : ils deviennent ce qu'ils voient [3].

On comprend par là la belle et magnifique similitude dont s'est servi S. Paul pour expliquer ce mystère lorsqu'il a dit : « Comme un miroir placé devant un objet en reproduit l'image, de même, purifiés par la grâce, divinisés par la lumière de la gloire, embellis par l'amour, nous deviendrons des miroirs très purs placés en face de Dieu pour le contempler à découvert dans toute sa majesté, et nous reproduirons en nous sa splendide effigie, mais de telle sorte que, par la vertu toute-puissante de son divin Esprit, nous serons nous-mêmes transformés en autant d'images vivantes et parfaites [4].

Nous ne comprenons pas en ce monde comment cela s'accomplira; mais nous savons qu'il en sera ainsi. Ne voyons-nous pas dès maintenant que celui qui se trouve en présence des nombreux fragments d'un miroir brisé y voit sa figure tout entière répétée dans chacun de ces fragments ? Or, dit S. Thomas, c'est de la même manière que la divine effigie, l'image de l'Être incréé, sans se diviser, sans s'altérer, se répète tout entière et parfaite dans l'esprit des bienheureux qui la contemplent dans le ciel [5].

Mais la ressemblance de Dieu dans les bienheureux glorifiés

1. Intellectus fit omnia (S. Thom.).
2. Omne cognitum est in cognoscente (*Ibid.*).
3. Id fiunt quod vident (*Ibid.*).
4. Nos vero omnes revelata facie gloriam Domini speculantes, in eamdem imaginem tranforsmamur a claritate tanquam a Domini spiritu (II Cor., III, 18).
5. Sicut apparent diversæ facies in speculo fracto (S. Thom.).

n'est pas seulement une ressemblance purement intellectuelle, elle est affective et anime la volonté. Aussi devons-nous remarquer l'énergie de ce mot de S. Paul : *Transformatur ;* ce qui signifie non pas seulement une simple copie sans vie et sans action, mais une véritable transformation, en quelque sorte une personnification nouvelle du divin prototype, tant doit être parfaite la ressemblance de nos âmes avec Dieu ! En effet, dit S. Augustin, Dieu dans le ciel est tout en tous ; il les embrase tous de son amour ; et cet amour ne saurait s'éteindre ni languir, parce qu'il se nourrit perpétuellement de la même contemplation[1]. C'est-à-dire que du bonheur de connaître Dieu sans voile suit la nécessité de l'aimer sans mesure. Comment serait-il possible de connaître dans toute sa splendeur une beauté infinie, et de ne pas l'aimer ? de contempler à découvert tous ses charmes et toutes ses perfections, et de ne pas en être enivré ? Mais non, l'amour sera inséparable de la vision, et la vision inséparable de l'amour : *Videbimus et amabimus.* Il y aura adhésion parfaite du cœur et de la volonté, comme de l'esprit et de l'intelligence. De même que toutes les facultés intellectives seront appliquées à Dieu, de même aussi l'âme se portera vers Dieu avec toutes les affections, avec tous les désirs, avec tout l'élan et l'impétuosité dont elle est capable. Il y aura comme un flux et un reflux, une circulation perpétuelle et réciproque des flammes de l'amour divin reçues et renvoyées de Dieu dans l'âme et de l'âme en Dieu. Dieu sera tout dans l'âme, comme l'âme sera toute en Dieu ; car, comme l'objet existe et se répète dans l'esprit qui le connaît, ainsi l'objet aimé existe et se répète dans le cœur qui aime[2].

Or est-il possible que le cœur environné et pénétré des flammes de la charité divine, investi de Dieu, rempli de Dieu, puisse ne pas reproduire en lui-même la ressemblance de Dieu ? Non, dit S. Paul, celui qui s'unit à Dieu par la charité, devient un même esprit, une même chose avec Dieu[3]. En effet, dit S. Augustin, comme un morceau de fer jeté dans le feu en prend tellement l'ardeur, la couleur et la nature, qu'il ne s'en distingue presque plus, de même aussi les bienheureux plongés dans la fournaise de l'amour infini en reproduisent les immortelles clartés et les saintes ardeurs[4].

Il ne s'agit donc pas dans le ciel d'une ressemblance seulement éloignée, symbolique, figurative, imparfaite ; il ne

1. Deus est ibi omnia in omnibus : quem sine fine vident, et videntes in ejus amore ardent (S. August.).
2. Omne amatum est in amante, sicut omne cognitum est in cognoscente (S. Thom.).
3. Qui adhæret Domino, unus spiritus est (I Cor., VI, 17).
4. Conjuncti lumini facti sumus, sicut lux (S. August.).

s'agit pas de cette sorte d'union telle qu'elle s'obtient ici-bas, et dont l'Apôtre parle quand il nous dit participants de la nature divine[1]; mais il s'agit d'une élévation bien autrement ineffable de la nature humaine, d'une véritable transformation de l'homme en Dieu. « L'homme, dit S. Grégoire de Nazianze, dépassera la sphère de sa nature, d'homme il deviendra Dieu[2]. » C'est pour cela que le prophète nous représente Dieu dans le ciel, assis au milieu d'une auguste assemblée de dieux[3]. Là toutes les différences sont détruites, toutes les distinctions abolies. Il ne reste plus d'autre distinction que celle de Créateur et de créature; mais de créature élevée par le Créateur à une parfaite ressemblance avec lui, et devenue par grâce ce qu'il est par nature. En effet, la créature reçue dans le sein de Dieu commence à vivre de la vie même de Dieu : c'est le souffle de Dieu qui l'anime, c'est sa substance qui la nourrit; c'est son être qui la soutient; c'est sa divinité qui la déifie sans la détruire, qui lui donne une nouvelle forme sans lui ôter sa nature; en sorte qu'elle est devenue semblable à Dieu par participation, sans cesser d'être créature par essence : *Stabit Deus in synagoga Deorum.*

Mais, afin que rien ne manque à la perfection de cette ressemblance de l'âme avec Dieu, en même temps qu'elle reproduit en elle-même l'unité divine, elle reproduit la trinité des personnes; et de même que les trois personnes divines concoururent à la création de l'homme, de même que ces trois personnes ont concouru à réaliser en nous les mystères de la grâce, de même, et à plus forte raison, ces trois personnes devront concourir pour consommer en nous les mystères de la gloire. Ce sera donc d'une manière plus merveilleuse et plus parfaite que le Père communiquera à l'âme glorifiée la puissance de son entendement, que le Verbe lui départira les trésors de sa sagesse et l'Esprit Saint les délices de sa bonté. Ainsi, selon l'expression énergique de S. Paul, les bienheureux, se plongeant dans le sein de Dieu, seront remplis de toute sa plénitude[4]. Il y aura donc en eux plénitude de puissance, de sagesse, de bonté. Ainsi l'intelligence créée, participant de l'énergie de l'intelligence incréée, engendrera, elle aussi, une parole intérieure, qui sera comme l'écho du Verbe incréé; et cette intelligence et cette parole se reposeront l'une dans l'autre avec une complaisance qui aura quelque chose de l'amour incréé. C'est-à-dire que les puissances de l'âme se correspon-

1. Divinæ consortes naturæ (II Petr., I, 4).
2. Excedet homo suam naturam, Deus de homine evadens (S. Greg. Naz.).
3. Deus stetit in synagoga Deorum (Ps. LXXXI, 1).
4. Ut impleamini in omnem plenitudinem Dei (Ephes., III, 19).

dront entre elles presque avec les mêmes relations que les personnes divines, et que le mystère ineffable de l'auguste Trinité, qui de toute éternité existe dans les abîmes de la nature infinie, se reproduira non seulement par voie de vestige comme dans les créatures inanimées, non seulement par voie de ressemblance naturelle comme dans toutes les créatures intelligentes, mais par voie de ressemblance surnaturelle, permanente et parfaite. L'âme ainsi glorifiée sera une image vivante de la Trinité incréée; elle en sera comme la réduction et la miniature; puissante de la même puissance, sage de la même sagesse, aimante du même amour, resplendissante de la même lumière, animée de la même vie, heureuse de la même béatitude : « Je l'ai déclaré, disait le Seigneur par la bouche du prophète, vous êtes tous des dieux[1]. »

Or ressembler à Dieu d'une manière si parfaite, n'est-ce pas le posséder et en être possédé? n'est-ce pas par conséquent posséder le souverain bien, la plénitude de tout bien? « Dieu dit S. Irénée, en se communiquant à l'âme, lui communique sa propre lumière, sa propre vie, et la jouissance de tous les biens dont il est la source[2]. »

Maintenant quels sont ces biens? quel est leur prix? quelle est leur étendue? Qui pourrait le dire? qui pourrait même s'en faire quelque idée? Contentons-nous d'en indiquer deux principaux dont parlent plus souvent les saintes Écritures, et dont il est possible de se former quelque image dans l'esprit.

L'un des plus grands biens dont puisse jouir pendant cette misérable vie l'âme en grâce avec Dieu, c'est bien la paix intérieure, la paix de la conscience, qui surpasse toute jouissance sensible, et sans laquelle toute jouissance sensible se change en amertume et en supplice[3]. Cette paix si sainte, si pure, ce calme profond de toutes les puissances de l'âme unie à Dieu en ce monde, n'est pourtant qu'un essai, un bien faible commencement de cette paix ineffable que la ressemblance avec Dieu, la possession de Dieu fera éprouver dans l'éternel séjour. La paix est la tranquillité de l'ordre; et ici-bas l'ordre est toujours plus ou moins troublé, plus ou moins imparfait. Au delà de cette vie, au sein de l'ordre imperturbable, de l'ordre éternel, de l'ordre essentiel, quelle ne sera pas la tranquillité de l'âme immuablement fixée en Dieu?

A peine entrée dans le séjour céleste, l'âme élue sentira couler dans son sein comme un fleuve de paix sorti du trône

1. Ego dixi : Dii estis (Ps. LXXXI, 6).
2. Qui custodiunt dilectionem suam, præstat illis communionem; communio autem Dei vita est lumen et fruitio bonorum omnium quæ sunt apud Deum (S. Iren.).
3. Pax Dei quæ exsuperat omnem sensum. (Philip., IV, 7).

de son Dieu qu'elle contemple, qu'elle possède, et dans lequel elle se transforme[1]. Oh! que je suis heureuse! s'écriera-t-elle. Voici l'accomplissement de la promesse que Dieu me fit par son prophète, quand il promettait de m'établir sous les abris de la sécurité, parmi les opulences et toutes les splendeurs de la paix[2].

L'Église, me faisant son dernier adieu, lorsque je quittais la terre, ne me souhaita que le repos et la paix. Qu'elle repose en paix; que son séjour soit dans la paix; qu'elle ait le repos éternel[3]! Je les vois accomplis dans cet heureux séjour, ces tendres vœux, ces amoureuses prières de ma bonne mère l'Église, qui retentissent encore à mon oreille et se répètent dans mon cœur. Paix sainte, paix véritable, que le monde désire sans la trouver jamais, que le monde souhaite sans pouvoir jamais la donner[4], je vous rencontre enfin dans cette terre bienheureuse! D'ici sont bannis pour jamais tous les souvenirs importuns, toutes les appréhensions secrètes, tous les remords qui, dans le monde, empoisonnent tous les plaisirs, tous les bonheurs en apparence les plus dignes d'envie! Quel silence des passions, quel calme des désirs, quel repos des sentiments! C'est bien la paix aimable, la paix solidement garantie, la paix opulente que le Seigneur m'avait promise: *In pulchritudine pacis, in requie opulenta!*

Lorsque, dans la vie des épreuves, j'entrai en grâce avec Dieu, j'éprouvai les délices de la paix de Dieu; mais cette paix n'était pas sans combat. Il fallait être sans cesse en guerre avec une chair rebelle, avec un cœur toujours prêt à s'échapper. Il n'en est plus rien. Mon vieil homme est resté au tombeau[5]. Pour la première fois en moi s'accordent aujourd'hui la paix et la justice, les délices et la vertu[6]. Je n'ai plus besoin d'être en garde contre moi-même, de me contredire, de me crucifier, de me vaincre. Je puis sans crainte suivre tous mes désirs, m'arrêter à toutes mes pensées. Mes pensées seront toujours saintes, mes désirs toujours vertueux. Le péché n'est plus possible. Je sens mon cœur changé en un autre cœur. Il est régénéré, réformé sur le cœur de Dieu même; il n'a plus d'autre loi qui le guide, d'autre impulsion qui le meuve, d'autre attrait qui le flatte, d'autre poids qui l'entraîne, que la loi, l'impulsion, l'attrait, le poids de l'amour de Dieu: *Amor meus, pondus meum*[7].

1. Ecce declinabo super eam quasi fluvium pacis. (Is., LVI, 12.)
2. Sedebit populus meus in pulchritudine pacis, et in tabernaculis fiduciæ et in requie opulenta (*Id.*, XXXI, 18.)
3. Requiescat in pace. In pace sit locus ejus. Dona eis requiem sempiternam. (*Rit.*)
4. Quam mundus dare non potest pacem. (*Or. eccles.*)
5. Prima abierunt. (Apoc., XXI, 4.)
6. Justitia et pax osculatæ sunt. (Ps. LXXXIV, 11.) — 7. S. Augustin.

Après tant de luttes, me voici victorieuse ; après tant de labeurs, me voici en repos ; après tant de tempêtes, me voici au port ! Enfin je respire ! enfin je ne crains plus, mon Dieu, de vous offenser, ni de vous perdre ! Laissez-moi, ô mon Dieu ! me dilater et m'abîmer dans cette éternelle paix.

Oh ! elle est vraiment une paix riche, une paix opulente, cette paix de l'éternité. Elle ne consiste pas seulement dans l'absence de trouble et de toute crainte. A cette douce sécurité se joint ce que la théologie, d'après l'Évangile, appelle *gaudium*, joie parfaite. Le Seigneur n'a pas dit seulement : « Entrez dans mon repos ; » il a dit : « Entrez dans ma joie[1] ; » et cette joie est, comme le repos, elle aussi, l'effet de *l'inhabitation* de Dieu dans l'âme et de la transformation de l'âme en Dieu. Car, comme la séparation de l'âme réprouvée d'avec Dieu lui fait éprouver dans l'enfer une douleur indescriptible, immense, de même la possession de Dieu fera éprouver à l'élu dans le ciel un sentiment de joie immense, incompréhensible. Il y a plus, et cette comparaison ne doit être acceptée qu'avec réserve, les prédestinés sont plus heureux dans le ciel que les réprouvés ne sont malheureux aux enfers, Dieu étant plus généreux dans la récompense que sévère dans le châtiment. A tous égards la miséricorde dans ses effets surpasse la justice[2]. Oui, elle est immense la joie des bienheureux dans le ciel, et c'est précisément ce qui rendait impossible la réalisation du souhait qu'exprimait le mauvais riche, quand il demandait qu'une goutte d'eau venue du ciel fût déposée par Lazare sur sa langue. Une seule goutte de la joie céleste tombé au séjour des réprouvés suffirait pour en éteindre toutes les ardeurs, pour changer en douceur toutes les amertumes de l'enfer[3].

La joie des élus sera une joie *pleine*. Joie *pleine*, c'est l'expression que le Sauveur lui-même a choisie pour exprimer la perfection du bonheur des élus. « Afin, dit-il, que votre joie soit *pleine*[4]. » Cette parole est bien simple, mais qu'elle est riche dans sa simplicité ! Il n'y a pas d'esprit créé qui puisse en comprendre l'étendue et la profondeur. *Joie pleine* signifie la possession simultanée, entière et parfaite de tous les plaisirs, de tous les biens que l'âme puisse désirer. Notre cœur, nous le sentons bien, est immense dans ses désirs ; aucun bien fini ne peut étancher sa soif de bonheur. C'est au ciel seulement que, possédant celui qui possède tout, remplie de celui qui remplit tout, unie à celui qui dépassera toujours

1. Intra in gaudium. (Matth. XXI 13)
2 Superexaltat misericordia judicium. (Jacob., II, 13.)
3. Tanta futuræ gloriæ dulcedo, ut si una gutta infernum deflueret totam damnatorum amaritudinem dulcoraret.
4. Ut gaudium vestrum sit plenum (Jo., XVI, 24).

tous ses besoins, tous ses désirs, l'âme trouvera la joie pleine, la plénitude du bonheur: *Gaudium plenum.*

Mais différente de la plénitude des jouissances terrestres qui engendrent bientôt la satiété, le dégoût, la joie céleste, par un mystère qui lui est propre, dit S. Grégoire, la joie céleste, tout en apaisant les désirs, en ravive sans cesse l'activité et l'ardeur. Là, toujours on est rassassié, toujours on est avide[1].

Qu'elle est nouvelle et singulière, la joie qui fait mon bonheur! Tandis que je possède tout ce que je désire, je désire toujours ce que je possède. Plus je désire, plus j'obtiens, et plus j'obtiens, plus je désire. A mesure que je goûte Dieu davantage et que je me plais en lui, j'éprouve une faim et une soif plus vives de goûter Dieu et de me plaire en lui; et à mesure que cette faim et cette soif sont apaisées, elles deviennent toujours plus violentes[2]. Mais ni cette ardeur des désirs n'est le tourment du besoin, ni cette satiété ne produit le dégoût[3].

Parce que le Dieu que je contemple et que je possède est toujours ancien et toujours nouveau, toujours immense, toujours inépuisable, ma jouissance est toujours pleine et toujours variée. A chaque instant, de nouveaux mystères me sont révélés, de nouvelles perfections me sont manifestées; à chaque instant, de nouvelles beautés me charment, de nouveaux enchantements me ravissent. Ainsi mon cœur est toujours comblé, toujours satisfait, toujours heureux. L'attente de vos élus n'a pas été trompée, ô mon Dieu! vous aviez mis dans leur cœur cette douce confiance: « Je serai rassasié lorsque apparaîtra votre gloire[4]. »

Enfin, et c'est un point essentiel, cette joie est immortelle. « Nul ne vous ôtera votre joie, a dit le Seigneur[5]. » La félicité du ciel, tout immense qu'elle est, cesserait d'être une félicité réelle si elle pouvait cesser et finir[6]. La seule pensée, la seule appréhension que cette félicité pourrait avoir une fin, rendrait les élus plus malheureux que l'actualité de la possession ne les rendrait heureux. Ici-bas toute félicité n'est qu'un accident passager, une exception, une courte interruption des ennuis et des amertumes de la vie; au ciel seulement la jouissance de tous les biens est une condition nécessaire, essentielle, un état permanent et immuable, et par cela même parfait[7]. Le

1. Semper avidi, semper pleni (S. Gregor.).
2. Sitientes satiabimur, satiati sitiemus (S. Gregor.).
3. Longe ab ista siti necessita, longe ab illa satietate fastidium (*Id.*).
4. Satiabor cum apparuerit gloria (Ps. XVI, 15).
5. Et gaudium vestrum nemo tollet a vobis.
6. Beatitudo vera non est de cujus æternitate dubitatur (S. August.).
7. Status bonorum omnium aggregatione perfectus.

cours des siècles ne lui apportera aucun dommage. Après une durée indéfinie de siècles et d'années, ce bonheur, loin de s'amoindrir et de s'altérer, renaîtra sans cesse avec des délices toujours nouvelles. Là rien ne finit, ou ne finit que pour recommencer, et ne recommence que pour recommencer toujours : *Gaudium vestrum nemo tollet a vobis.*

S. Paul disait : « Nous serons enlevés au travers des airs avec Jésus-Christ, et pour toujours nous serons avec le Seigneur[1]. » Quelle douceur, quel charme dans cette espérance ! « Nous serons toujours avec Dieu ! » Enfin je le possède, ce bien-aimé de mon cœur ! je le possède non seulement tout entier, mais aussi pour toujours. Il ne pourra jamais m'être ravi, il ne pourra jamais s'échapper de mes mains, se dérober à mes yeux ; jamais il ne pourra être arraché de mon cœur ! Il sera tout à moi comme je serai tout à lui[2].

Voyez comme mon nom est écrit par le doigt de Dieu en lettres d'or, en caractères ineffaçables sur le livre de vie ! Ainsi, mon Dieu, vous m'aimerez donc toujours ! et moi je ne cesserai jamais de vous aimer ! Vous me plairez toujours, et je ne cesserai jamais de vous plaire ! Vous serez toujours le maître de mon cœur, la pensée de mon esprit, le terme de tous mes désirs. Vous serez toujours en moi et avec moi, et moi je serai toujours en vous et avec vous : *Et sic semper cum Domino erimus.*

Bénis soient donc les vrais sages, les vrais philosophes, qui, pour vous avoir aimé et servi sur la terre, sont admis dans votre demeure, dans votre palais du ciel ! Ils vous contemplent, ils vous ressemblent, ils vous possèdent pendant l'éternité ; et pendant l'éternité leur bonheur est votre louange[3].

Élevons-nous donc au-dessus de cette basse région des sens, des erreurs, des illusions et des songes. Fixons nos esprits et nos cœurs dans l'heureux séjour de la réalité et de la vérité.

La terre n'est que l'atelier du travail, c'est au ciel qu'est le repos. La terre n'est que le théâtre du mérite, au ciel est la récompense. La terre est le champ de bataille, au ciel est la couronne. La terre est le lieu de l'exil, le ciel est la patrie. La terre est la région des larmes, le ciel est le séjour de la joie et du bonheur.

O hommes ! c'est le bonheur que vous cherchez dans toutes vos aspirations ; et cette soif de bonheur est légitime et sainte. Votre tort, votre faute, c'est l'impatience avec laquelle vous vous empressez de saisir ce bonheur. Votre bonheur, c'est de

1. Rapiemur simul cum Christo in aera et sic semper cum Domino erimus. (Thess., IV, 6.)

2. Dilectus meus mihi et ego illi (Cantic., I, 12).

3. Beati qui habitant in domo tua, Domine ! in sæcula sæculorum laudabunt te. (Ps. LXXIII, 5.)

le chercher là où il n'est pas, dans la jouissance des créatures. Votre erreur, c'est de vouloir obtenir dès cette vie ce qu'on ne peut obtenir qu'après la mort[1].

Dieu ne saurait défendre le désir d'être heureux, que lui-même a gravé dans nos cœurs; mais il veut que nous attendions le temps, le lieu, la manière qu'il a voulu déterminer pour la réalisation de ce bonheur. Il ne s'agit donc que d'attendre. Hélas! pendant combien d'années les hommes du monde travaillent-il pour obtenir le bonheur tel qu'ils l'ont rêvé! Que de peines pour arriver au plaisir, que d'économies pour arriver à la richesse, que de sujétions pour arriver au commandement, que d'humiliations pour arriver à la gloire! On consume souvent plus de la moitié de la vie pour s'assurer l'aisance pendant l'autre moitié. Rien ne coûte, ni fatigues, ni démarches, ni longueur de l'attente, ni peut-être bassesses, ou peut-être oubli du devoir, pour obtenir des biens dont souvent on ne jouira pas. O scandale! ô douleur! combien n'est-il pas triste de voir des chrétiens si patients, si courageux, si actifs, si persévérants pour obtenir des couronnes incertaines, des couronnes de fleurs si promptes à se faner, et si souvent environnées de poignantes épines[2]!

Or voici que le Sauveur, qui nous a précédés dans la carrière et nous a encouragés par son exemple, nous attend et nous montre une couronne pareille à la sienne. Ici, nulle incertitude: la couronne est aussi assurée qu'elle est belle, et elle est aussi incorruptible qu'elle est brillante. Lancés dans la carrière, il ne tient qu'à nous d'arriver[3]. La fatigue est si peu de chose et pour si peu de temps; et lorsque nous serons arrivés, ce sera pour toujours. Le soleil de cette heureuse région ne connaît ni coucher ni éclipse. La source des joies pures qu'on y goûte ne tarit jamais. La résolution en est prise; rien ne saurait nous en détourner. Renoncements, sacrifices, privations, pénitences, mortifications, rien ne nous coûtera. Nous serons du nombre de ces hôtes bénis qui seront reçus dans le palais du Roi des cieux; notre bonheur publiera sa louange éternelle: *Beati qui habitant in domo tua, Domine! in sæcula sæculorum laudabunt te.* Ainsi soit-il!

1. Beatus esse cupis? Verum bonum quæris? Sed ubi quæris invenire non poteris. (S. Aug.)
2. Et illi quidem, ut corruptibilem coronam accipiant, nos autem incorruptam (I Cor., IX, 55).
3. Sic curro, non quasi in incertum (*Ibid.*, 26).

Voir plusieurs discours pour le Dimanche de Pâques dans les Orateurs Sacrés contemporains, t. III, p. 450; t. IV, pp. 313, 421, 434; t. VIII, pp. 28, 158, 334, 530; et dans l'Encyclopédie de la Prédication contemporaine, t. I, p. 478; t. II, pp. 317, 464; t. V, p. 200; t. VIII, p. 528; t. IX, pp. 192, 202; t. XVII, pp. 316, 323, 330; t. XIX, p. 560; t. XXI, pp. 192, 206, 219, 234; t. XXX, pp. 407, 423.

ASCENSION

L'ASCENSION DE N.-S. JÉSUS-CHRIST[1]

(PREMIER SERMON)

Non in manufacta Sancta introivit Jesus exemplaria verorum, sed in ipsum cœlum ut appareat nunc vultui Dei pro nobis.

Jésus-Christ n'est pas entré dans un sanctuaire ouvrage de l'homme, et simple figure du véritable; mais il est entré dans le ciel même afin de se présenter éternellement pour nous devant la face de Dieu. (Hebr., IX.)

Au Grand Prêtre des Juifs était réservé le droit d'entrer, une fois l'année, dans cette partie du temple de Jérusalem appelée le Saint des saints. Ce sanctuaire, ouvrage de main d'homme, et construit par les soins de Salomon, n'était, après tout, que le symbole et la représentation des réalités futures : *In manufacta sancta exemplaria verorum.* Aussi le Grand Prêtre ne paraissait-il qu'en présence de l'arche, monument de l'alliance divine, mais où Dieu n'abaissait sa gloire qu'exceptionnellement et par un vrai miracle.

A Jésus-Christ il appartenait d'entrer le premier dans cette demeure céleste, ouvrage de Dieu même, séjour de gloire et de bonheur sans fin : *in ipsum cœlum !* A lui, en qui habitait corporellement la Divinité, il appartenait de paraître sans intermédiaire de voiles ni de symboles, devant la face de celui dont il exprime et réfléchit la gloire et la splendeur : *ut appareat nunc vultui Dei.*

L'entrée du Grand Prêtre des Juifs dans le sanctuaire terrestre n'était qu'une cérémonie stérile, n'ayant d'autre utilité que de préparer la révélation de nos espérances et d'en figurer l'accomplissement. Mais l'entrée de Jésus-Christ dans le sanctuaire des cieux est le complément de la mission du Rédempteur, c'est la prise de possession de l'héritage qu'il était venu conquérir à l'humanité tout entière ; c'est la continuation de ce sacrifice offert pour nous dans le temps et qui doit se perpétuer dans l'éternité.

1. Sermon par le R. P. Ventura.

Il est donc pour nous d'un immense intérêt le ministère que Jésus-Christ est allé en ce jour inaugurer pour nous dans les cieux. C'est pour nous, c'est pour notre sanctification et notre salut, qu'il avait abaissé sa gloire; abaissement ineffable qui, dans la langue de l'Église, n'a pu être exprimé que par ces mots: il est descendu des cieux: *descendit de cœlis.* C'est aussi pour nous, pour notre utilité, qu'en ce jour il a relevé sa gloire, et qu'il a opposé à la profondeur de ses abaissements la sublimité de son exaltation.

Éclairé de l'Esprit de Dieu, le roi David avait parfaitement connu, plus de dix siècles avant l'événement, tout ce qu'il y avait de magnifiques avantages, d'ineffable utilité pour nous dans le mystère de l'Ascension. Voilà pourquoi, plein d'enthousiasme prophétique, il s'écriait: « Peuples et nations du monde entier, applaudissez des mains; livrez-vous devant Dieu aux transports d'une vive joie et d'une sainte *exultation;* entonnez des chants de triomphe en l'honneur de celui qui devers l'Orient s'élève au-dessus des cieux[1]. »

C'est donc pour justifier ces transports d'allégresse, pour les éveiller de plus en plus dans le cœur des vrais chrétiens, et pour les épurer de plus en plus en les faisant servir à notre sanctification, que nous voulons d'abord faire comme l'historique de l'ascension du Sauveur, et exposer ensuite, d'après S. Paul, quelque chose du grand ministère que Jésus-Christ remplit pour nous dans les cieux. *Ave, Maria.*

I. — Quarante jours s'étaient écoulés depuis que notre aimable Sauveur, vainqueur de la mort et de l'enfer, était ressuscité à la vie; et pendant tout ce temps, multipliant ses apparitions et conversant parmi ses disciples avec la plus grande familiarité, il n'avait cessé de les convaincre de plus en plus de l'identité de sa personne et de la vérité de sa résurrection[2]. Pendant ce même temps, le sujet de tous ses entretiens et de tous ses discours avait été le royaume de Dieu, c'est-à-dire et le royaume céleste dont il devait bientôt prendre possession, et aussi ce royaume de Dieu qui n'est autre que l'Église de Dieu sur la terre, conduite et dirigée par l'esprit de Dieu[3]. C'est-à-dire qu'il instruisit alors tous ses apôtres du sens prophétique de toutes les Écritures, de tout ce qui doit s'accomplir sur la terre et de tout ce qui doit ne se réaliser que

1. Omnes gentes plaudite manibus. Jubilate Deo in voce exultationis Psallite Domino qui ascendit super cœlo ad Orientem (Ps XLVI et LXVII.)

2. Quibus præbuit seipsum vivum in multis argumentis per dies quadraginta apparens eis (Act., I, 3).

3. Loquens de regno Dei (*Ibid.*).

dans les cieux ; des rapports du culte visible avec ce que les mystères ont de plus élevé, de l'institution et de l'efficacité des sacrements avec leurs matières et leurs formes symboliques ; de la constitution des lois et de la discipline de son Église ; de la création des pasteurs et de la perpétuité du ministère pastoral. En tout cela il leur montrait comment les choses présentes se coordonnent avec les choses futures ; tout ce qui se commence sur la terre avec ce qui doit se consommer dans les cieux ; comment l'ordre de la grâce doit conduire à l'ordre de la gloire dont celui de la grâce n'est que l'ébauche et la préparation[1].

Ayant donc terminé la mission qu'il était venu accomplir sur cette terre, Jésus-Christ voulut lui donner une conclusion digne de lui-même et de celui qui l'avait envoyé. Il choisit les témoins de son triomphe, comme il avait choisi les témoins de ses humiliations. Seulement ici ils sont plus nombreux ; parce que, si le Sauveur n'appelle que les âmes d'élite aux plus terribles épreuves, il a, pour soutenir le courage des faibles, l'espoir de la récompense. D'ailleurs, comme Dieu a décrété de fonder sur le témoignage la preuve authentique de la religion, il veut que le grand fait de son ascension glorieuse soit constaté par des témoins irrécusables. En présence donc de tout le collège apostolique, de sa sainte Mère, des saintes femmes et de tous ceux qui s'enfermèrent ensuite dans le cénacle. Jésus, laissant imprimés sur la pierre les vestiges de ses pieds adorables, commence à s'élever vers le ciel par la seule vertu de sa toute-puissance : *Videntibus illis elevatus est*[2].

O ascension ! ô départ ! est-il possible, dit S. Cyprien, d'imaginer rien de plus magnifique, de plus glorieux que ce départ et cette ascension[3] ?

Il est raconté du prophète Élie qu'il a été enlevé au ciel dans un char de feu ; pour nous faire entendre, dit S. Grégoire qu'Élie, tout prophète de Dieu qu'il était, au fond n'était qu'un homme et avait besoin d'un secours extérieur pour s'élever au-dessus de la terre[4]. Mais de Jésus, il est dit qu'il s'élevait lui-même, afin qu'il fût notoire qu'étant Dieu et homme tout ensemble, sa vertu divine toute seule lui suffisait ; et que celui qui a créé toute chose n'avait besoin du ministère ni du secours d'aucune créature[5].

S. Luc nous a transmis une autre particularité touchant l'As-

1. Gratia inchoatio gloriæ (S. Thomas).
2. Act., I, 9.
3. Rei hujusmodi magnificentia omnem superat intellectum (S. Cypr.)
4. Quia purus homo auxilio indigebat alieno (S. Gregor.).
5. Redemptor noster non angelis, non curru sublevatus legitur, quia qui fecerat omnia, super omnia sua virtute ferebatur (S. Gregor.).

cension : c'est que notre aimable Sauveur, au moment de quitter la terre, élevant en haut ses mains divines, bénit avec un amour tout affectueux ses apôtres, sa sainte Mère, les saintes femmes, tous ses disciples [1]. N'en doutons pas : il bénit en eux toute l'Église qu'il avait fondée, toute l'humanité qu'il avait rachetée et à laquelle il offrait la grâce de l'Évangile, toute la terre qu'il avait sanctifiée par l'effusion de son sang, qu'il avait au moins préparée à la propagation de sa religion sainte, et où il avait certainement affaibli l'empire du démon. Or, non seulement il bénissait déjà, lorsque ses pieds sacrés touchaient encore la terre; mais l'historien sacré ajoute que cet aimable Sauveur continuait en s'élevant de bénir à droite et à gauche [2], ne laissant ainsi que des bénédictions sur son chemin. Ainsi se complétait le caractère de la mission du Sauveur, caractère tout de bonté et de bénignité constaté par le prince des apôtres, lorsque après la Pentecôte il proclamait dans le temple cette vérité consolante: Dieu ressuscitant son Fils l'a envoyé vous bénissant [3].

O bénédiction! qu'elle est mystérieuse et qu'elle est féconde! Qu'elle est efficace! Il est dit, dans la Genèse, que Dieu, après avoir créé les plantes, les animaux et l'homme, bénit toutes ces créatures [4]. Et voici que le Rédempteur aussi, après avoir fait dans l'ordre de la grâce une création nouvelle, bénit tout ce qu'il a régénéré. Or, comme à la suite de la bénédiction du Dieu créateur, les animaux commencèrent à se multiplier, la race humaine à se propager, la terre à se parer de fleurs et de fruits; de même, à la suite de cette bénédiction du Dieu Rédempteur, on vit les fidèles se multiplier, l'Église s'étendre, l'univers se parer des fleurs et des fruits de toutes les vertus.

Le Prophète-roi, cet évangéliste par anticipation, nous parle des captifs que le Sauveur devait associer à son triomphe: « Vous vous êtes élevé, lui dit-il, vers les hauteurs des cieux; vous avez emmené avec vous de nombreux captifs [5]. » Selon la tradition des apôtres, les saints Pères ont vu dans ces captifs le cortège de tous les saints retirés de ce monde avant la venue de Jésus-Christ, de tous les saints patriarches, de tous les saints prophètes, de tous les justes qui attendaient dans les limbes le jour de la délivrance. Ainsi se réalise l'espérance de tous les siècles; et cette immense multitude de nobles prison-

1. Elevatis manibus suis, benedixit eis (Luc., XXIV, 50).
2. Et factum est dum benediceret illis, recessit ab eis et ferebatur in cœlum (*Ibid.*, 51).
3. Vobis primum Deus suscitans filium suum, misit eum benedicentem vobis (Act., III, 26).
4. Et benedixit eis (Genes., I, 22, 28).
5. Ascendisti in altum, cepisti captivitatem (Ps., LXVII, 19).

niers arrachés pour toujours à la jalousie de la mort et de l'enfer, vient rehausser la gloire du triomphe de l'Ascension, et donner à toutes les générations l'assurance que le ciel est ouvert et qu'il ne l'est pas pour Jésus-Christ seul, mais pour tous ceux qui croient et espèrent en lui.

En même temps, dit encore le même prophète, toute la création s'ébranle; toute la terre tressaille de joie, toutes les sphères s'abaissent; tous les cieux s'entr'ouvrent; tout front se courbe, tout genou fléchit; toute intelligence s'incline sur son passage; tous les anges applaudissent; tous les saints chantent des hymnes; tous les instruments célestes font entendre des sons mélodieux et de ravissantes harmonies; une jubilation universelle éclate et publie ce triomphe; toute créature adore et rend hommage au roi qui s'élève pour aller prendre possession de son trône, au Dieu Très-Haut, au Dieu terrible, au Dieu grand au-dessus de tous les dieux [1].

Eh! pourquoi dans son ascension le Sauveur montre-t-il qu'il est un triomphateur au-dessus de tous les triomphateurs, un roi au-dessus de tous les rois? Écoutez une voix qui a retenti sous les voûtes célestes : « Esprits évangéliques, princes « des cieux, ôtez les barrières éternelles; hâtez-vous d'ouvrir « de toute leur largeur les portes de la maison céleste dont « vous êtes les gardiens. Laissez entrer le roi de gloire [2]. » — « Et quel est-il donc ce roi de gloire? » ont répondu les célestes « phalanges. — « Le roi de gloire est le Seigneur fort et puis- « sant; celui qui vient de signaler sa force et sa puissance « dans la lutte contre le vice et la corruption [3]. » — « Le roi de « gloire est le Dieu des saintes milices, le Dieu de tous ceux « qui s'illustrent par les travaux de la vertu [4]. » Ainsi a parlé la voix céleste. Pénétrons, Mes Frères, dans le sens profond de ces célestes oracles, ce sont les triomphes de la vertu que Jésus-Christ, entrant dans les cieux, a voulu résumer et réaliser en lui-même. Voilà pourquoi il ne s'est pas contenté de rendre son entrée magnifique et glorieuse, il a voulu que ce fût la gloire et la magnificence même éclatant et se manifestant de manière à éclipser toute gloire et toute magnificence [5].

Mais tout en pénétrant dans ces sublimes profondeurs,

1. Omnes gentes plaudite manibus; jubilate Deo in voce exultationis Quoniam Dominus excelsus, terribilis, rex magnus super omnem terram .. Ascendit Deus in jubilo et Dominus in voce tubæ (Ps., XLVII, 1, 2, 7).

2. Attollite portas principes vestras et introibit Rex gloriæ (Ps. XXIII, 7).

3. Quis est iste rex gloriæ? Dominus fortis et potens; Dominus potens in prælio (*Ibid.*, 8).

4. Dominus virtutem ipse est rex gloriæ (*Ibid.*, 10).

5. Elevata est magnificentia tua super cœlos (Ps. VIII, 2).

n'oublions pas qu'il y a là des secrets dont il faut respecter la sublimité inaccessible à l'intelligence de l'homme, des secrets qu'il n'est pas donné à une langue humaine de répéter ici-bas.

C'est pour cela que Jésus disparaît aux regards de ses disciples, et qu'un immense nuage resplendissant de lumière vient l'envelopper et le dérober à leur vue. Ils ne peuvent plus le suivre que des désirs de leur cœur, de leurs bénédictions et de leurs protestations de fidélité et d'amour[1].

Mais afin que rien ne manque à la gloire du triomphateur, écoutez, Mes Frères, ce que deux anges viennent dire aux heureux spectateurs de son triomphe. Ils étaient demeurés là tout absorbés dans une extase de tristesse, tout à la fois, de joie et d'admiration. Ils ne pouvaient plus détacher leurs yeux de ce côté du ciel d'où Jésus avait disparu. Hommes de Galilée, leur disent deux messagers célestes, pourquoi vous tenir ici les yeux fixés vers le ciel[2]? Ce même Jésus-Christ qui vient de vous quitter pour monter aux cieux reviendra un jour de la même manière que vous l'avez vu s'élever au-dessus des nuées[3].

Oh! que ces paroles sont graves! que cette prophétie est terrible! Ainsi les messagers du ciel vous le signifient: Lorsque Jésus-Christ reviendra, ce ne sera plus avec l'extérieur de l'humiliation, de la faiblesse et de la souffrance, comme dans son premier avènement; mais ce sera avec tout le déploiement de sa gloire, de sa puissance et de sa majesté, comme dans son ascension vers les cieux; il reviendra tel qu'il était monté, non tel qu'il était descendu, dit S. Bernard[4]. Ce ne sera pas, comme la première fois, pour être jugé et condamné par les hommes; mais pour juger à son tour ceux qui l'ont méconnu, offensé, méprisé, persécuté, bafoué, mis à mort. Oui, il viendra pour juger, lui qui était venu pour être jugé, dit S. Augustin[5]. C'est-à-dire que celui qui était venu pour sauver les pécheurs reviendra pour les perdre; celui qui était venu pour expier le péché reviendra pour le punir. Or, comme le jour de son premier avènement fut un jour de bonté, de miséricorde, de pardon, de paix, d'espérance et de joie, le jour de de son dernier avènement sera un jour de justice, de colère, d'amertume, de désolation et d'horreur[6].

1. Et nubes suscepit eum ab oculis eorum (Act., I, 9).
2. Quid statis adspicientes in cœlum? (Act., I, 11)
3. Hic Jesus qui assumptus est a vobis in cœlum, si veniet quemadmodum vidistis eum euntem in cœlum (Act., I, 11).
4. Veniet quemadmodum adscendit, non quemadmodum descendit (S. Bern.).
5. Veniet judicaturus, qui venerat judicandus (S. August.).
6. Dies iræ, dies illa calamitatis et miseriæ (Soph., I, 15).

Mais n'altérons pas la sainte joie de ce jour par cette triste pensée; plutôt continuons à nous réjouir, avec S. Cyprien, d'une chose aussi nouvelle, aussi étrange que de voir notre nature terrestre qui, dans la personne de Jésus-Christ, est aujourd'hui élevée jusque sur le trône royal des cieux [1].

Les premiers chrétiens faisaient de ce grand prodige l'objet de leurs méditations, l'objet de leurs délices et de leur amour. En effet, dans les catacombes de Rome, par exemple, en particulier dans celles de sainte Agnès, que l'on fouille depuis quelques années, dans ces lieux souterrains où vivaient cachés nos anciens pères, les élèves des apôtres, les héros du christianisme, savez-vous quelle est la peinture qu'on rencontre le plus souvent? C'est la peinture de Jésus en habit de berger qui, une brebis sur les épaules, s'en va au ciel; c'est-à-dire, justement le mystère de ce jour. Vous savez que le bon Pasteur, dont il est parlé dans la parabole, qui, ayant laissé dans le désert les quatre-vingt-dix-neuf brebis, est allé chercher la centième qui s'était égarée, et qui, l'ayant retrouvée, la met joyeux sur ses épaules et la ramène au bercail, vous savez, dis-je, que ce bon Pasteur est le Verbe éternel, le Fils de Dieu lui-même qui, ayant laissé dans les cieux les hiérarchies angéliques, est venu sur la terre chercher l'humanité, cette brebis égarée par la faute du premier père et exposée à devenir la proie des loups infernaux. Non content d'appeler à lui par sa prédication, d'attirer par sa grâce, de laver dans son sang cette race humaine dans sa généralité, il avait uni à lui, incorporé avec lui, pris sur lui les prémices de cette humanité par son incarnation. Jésus-Christ donc qui aujourd'hui entre dans le ciel avec une âme, un corps de notre nature, avec cette brebis prise de notre troupeau, Jésus-Christ, selon S. Épiphane, est le bon Pasteur, qui, dans sa personne, porte sur ses épaules et commence à introduire dans le bercail céleste l'humanité auparavant égarée; il l'offre en don à son Père et lui en fait hommage [2].

J'expliquerai plus tard, s'il plaît à Dieu, ce délicieux mystère de l'humanité élevée au ciel pour y régner. Aujourd'hui je me hâte de vous exposer le mystère non moins délicieux de l'humanité introduite dans le ciel par Jésus-Christ, pour y être la victime du sacrifice éternel offert pour nous [3]. Mais, pour vous faire mieux comprendre cette exposition, je dois la faire précé-

1. Spectaculum novum et peregrinum caro nostra supra regium solium evectat! (S. Cypr.)

2. Nimirum pastor ille bonus errabundam ovem quæsitam, inventamque, humeris clementer impositam ad cœlestem patriam adduxit et cœlesti Patri muneris loco obtulit (S. Epiph.).

3. Ut appareat vultui Dei pro nobis (Hebr., IX, 24).

der d'un préambule nécessaire en développant brièvement un caractère particulier des saintes Écritures.

II. — Jésus-Christ, dès le jour même de sa résurrection, annonçant à ses disciples son départ pour le ciel, avait prononcé ces douces et touchantes paroles : « Je remonte vers mon Père qui est aussi le vôtre, vers mon Dieu qui est aussi votre Dieu [1]. » Il est donc évident, d'après la volonté et le témoignage de Jésus-Christ lui-même, que nous tous chrétiens nous ne formons avec Jésus-Christ qu'un seul peuple, une seule famille, sous un même Dieu, sous un même Père. Aussi le divin Sauveur nous a-t-il traités en tout comme ses frères bien-aimés. S'il s'est déclaré le premier-né de tous ses frères, ce n'a été que pour nous prodiguer à nous, ses frères puînés, les soins du plus tendre amour, les marques du plus parfait dévoûment. D'abord il n'a pas voulu se séparer de nous sans nous laisser un souvenir le plus riche, le plus magnifique, le plus digne de son indicible bonté, en nous laissant son corps pour nourriture dans la sainte Eucharistie ; et ce qui n'aurait pu être qu'un simple souvenir est devenu comme l'abrégé, le résumé, la condensation en quelque sorte de toutes ses merveilles [2]. Mais il ne s'en est pas tenu là. Ce frère affectionné, à peine retourné aux cieux, s'est hâté de nous écrire pour nous confirmer les témoignages de sa tendresse ; car les écrivains sacrés, selon l'expression du Prophète-roi, n'ont été que comme des secrétaires mettant leur langue et leur plume à la disposition de l'Esprit Saint. « Ma langue, dit David, obéit aux inspirations de l'Esprit de Dieu, comme le secrétaire habile à celui qui dicte ses ordres [3]. » Ainsi S. Basile ne dit rien qui ne soit très conforme à la révélation divine, quand il nous représente les quatre évangiles, les Actes, les Épîtres canoniques, l'Apocalypse, tous ces écrits précieux qui forment le Nouveau Testament, comme autant de lettres écrites par les évangélistes et les apôtres, au nom de Jésus-Christ, notre frère premier-né d'entre les morts [4] et sous la dictée du Saint Esprit. S. Paul lui-même nous indique le véritable but de ce commerce épistolaire, en nous disant que tous ces écrits sont destinés d'abord à nous instruire des mystères, des doctrines et de tous les enseignements proposés à notre foi ; mais aussi à nous consoler de l'absence d'un frère bien-aimé ; en sorte que, nous déliciant

1. Ascendo ad Patrem meum et Patrem vestrum, Deum meum et Deum vestrum (Joan, XX, 17).
2. Memoriam fecit mirabilium suorum ; escam dedit timentibus se (Ps. CX).
3. Lingua mea calamus scribæ velociter scribentis (Ps. XLIV, 2).
4. Primogenitus ex mortuis. (Coloss, I, 18.)

dans son portrait tel qu'il est retracé dans ces écritures, nous ayons l'assurance d'aller le rejoindre où il est et de nous unir à lui dans la maison de notre père commun[1].

Mais, parmi tous les divins secrétaires qui nous ont transmis les paroles de Jésus-Christ après son ascension au ciel, S. Paul est celui qui paraît avoir plus profondément pénétré les mystères de Jésus-Christ; qui en a connu plus avant les raisons voilées sous l'écorce de la lettre; et qui a le mieux saisi les rapports qu'ils ont avec les faits de l'Ancien Testament. S. Paul est celui, en un mot, qui connaît le mieux le ciel et tout ce qui s'y fait. Et pourquoi? parce que Jésus-Christ voulant que ses frères puînés laissés ici-bas connussent, autant que le permet leur condition présente, quelque chose de sa vie glorieuse, et surtout connussent bien l'influence que du haut des cieux il exerce sur son Église, accorda à S. Paul une faveur au-dessus de sa condition mortelle. Il l'éleva par l'extase et le ravissement jusqu'au troisième ciel[2]; lui révéla directement son Évangile dans toute sa plénitude, et quant à la lettre et quant à l'esprit[3]; lui fit entendre les plus profonds arcanes de la Divinité, qu'il n'est pas permis à un homme d'articuler ici-bas[4]; et lui fit mesurer de cette hauteur, de cette largeur et de cette profondeur tout ce qui pouvait être communiqué aux intelligences par la foi. Donc S. Paul, dans tout ce qu'il écrit de Jésus-Christ, a parlé de ce qu'il a vu de ses propres yeux, de ce qu'il a recueilli de la bouche même de Jésus-Christ. Si nous voulons savoir des nouvelles de notre frère bien-aimé qui est dans le ciel, si nous voulons savoir ce qu'il y fait pour nous, c'est à S. Paul qu'il faut le demander. C'est S. Paul qui nous en instruira dans son admirable épître aux Hébreux, épître qui, tout en s'adressant directement aux Hébreux, peut et doit être considérée comme adressée, par l'ordre de Jésus-Christ, à l'Église tout entière. Voici donc ce que nous trouverons relativement au mystère de ce jour dans le chapître IX de cette sublime épître. On peut dire que c'est comme l'abrégé de la théologie des mystères de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Le temple de Jérusalem était divisé en trois parties : la première partie, qui formait comme le corps du temple et où l'on immolait les victimes, était accessible au peuple, qui pouvait y venir adorer et prier et assister aux sacrifices.

Dans la seconde partie, qu'un grand voile séparait de la

1. Quæcumque scripta sunt ad nostrum doctrinam scripta sunt ut per consolationem scripturarum spem habeamus (Hebr., XV, 4).

2. Raptus est in paradisum (II Cor., XII, 4).

3. Evangelium non ab homine accepi, sed per revelationem Jesu Christ (Galat., I, 12).

4. Audivi arcana verba quæ non licet homini loqui (II Cor., XII, 4).

première, se trouvait l'autel des parfums, le chandelier mystérieux, et la table soutenant les pains de proposition, figures de l'Eucharistie. Cette seconde partie du temple s'appelait *Sancta*, sanctuaire. L'entrée en était interdite au peuple, et n'était permise qu'aux prêtres, qui y offraient l'encens, et aux lévites qui les aidaient dans toutes les fonctions du culte.

Enfin, derrière un second voile qui s'appelait proprement le voile du temple et qui fut miraculeusement déchiré en deux parties au moment où Jésus-Christ expira sur la croix, derrière ce second voile était caché le Saint des saints, ou le sanctuaire proprement dit, le lieu le plus auguste et le plus redoutable du temple. Là se conservait l'arche fabriquée par Moïse, contenant un vase plein de la manne du désert, la verge d'Aaron, et les tables de la loi. Il était défendu à tous, sous peine de mort, de mettre le pied dans le Saint des saints. Il n'y avait d'exception que pour le Grand Prêtre: seul le Grand Prêtre, une fois par an, devait y entrer, portant dans ses mains deux coupes du sang de la victime qui venait d'être immolée dans la première partie du temple en la présence et sous les yeux du peuple.

Ici S. Paul nous fait remarquer que cette grande cérémonie de l'entrée solennelle du Grand Prêtre dans le Saint des saints n'était qu'une figure sensible du mystère de l'Ascension de Jésus-Christ: *Quæ parabola est instantis temporis*[1].

En effet, d'après le témoignage de Joseph, l'historien juif, qui en cela nous a transmis la pensée de Salomon et des Juifs restaurateurs du temple, le Saint des saints, dans lequel personne ne pouvait entrer, représentait d'une manière sensible le ciel appartenant en propre à Dieu seul et dans lequel l'entrée était interdite à l'homme déchu à cause de son péché[2]:

Le Grand Prêtre donc, qui seul pouvait entrer dans le Saint des saints, portant dans ses mains le sang de la victime immolée en présence du peuple, représentait de la manière la plus frappante Jésus-Christ, seul véritable Grand Prêtre, seul digne d'entrer dans le ciel, et d'y aller éternellement offrir à son Père, dans le secret des cieux, la victime qu'il avait lui-même immolée en public sur le Calvaire.

Mais le Saint des saints, même après que le Grand Prêtre y était entré, n'en restait pas moins fermé, le reste de l'année, à lui-même et aux autres. Cette cérémonie donc, se répétant chaque année et toujours sans effet, figurait bien le mystère futur de l'immolation de Jésus-Christ; mais elle ne pouvait

1. Hebr., IX, 9.
2. Tertia pars tabernaculi erat velut cœlum Deo sepositum; quia et cœlum inaccessum hominibus (Joseph, *Antiq. Jud.*)

l'accomplir, elle était très propre à en indiquer les circonstances, mais elle n'en pouvait produire les effets, et ce Saint des saints inaccessible à tous disait éloquemment que la voie du ciel demeurait fermée même aux élus de Dieu tant que durait le temple ancien [1].

Aujourd'hui les choses sont changées. Jésus-Christ, nous dit S. Paul, véritable pontife des biens futurs, portant dans ses mains, non pas le sang des animaux, mais son propre sang, est entré dans le véritable Saint des saints; et il en laisse les portes toujours ouvertes, ayant trouvé le secret de la rédemption éternelle [2]. C'est qu'aujourd'hui Jésus-Christ n'entre pas dans un tabernacle de fabrique humaine, mais dans le ciel même, dont le tabernacle terrestre n'était que la figure; et il n'en sort pas, mais il y reste pour se tenir éternellement devant la face de Dieu, en qualité d'intercesseur, et pour y continuer en notre faveur les fonctions de prêtre et de pontife, selon l'ordre de Melchisédech [3].

Ces magnifiques paroles de S. Paul nous découvrent d'un côté les liens secrets, les mystérieuses harmonies de l'Ancien Testament et du Nouveau, les figures et leurs réalités, les prophéties et leur accomplissement, l'économie des saintes Écritures et l'unité de la religion. D'autre part, ces paroles nous révèlent le ministère de miséricorde, de compassion et d'amour que Jésus-Christ est allé exercer pour nous; continuant à être dans le ciel ce qu'il a été pour nous sur la terre, notre médiateur, notre patron, notre avocat; ne cessant jamais, ne se lassant jamais, n'oubliant jamais de s'intéresser à notre salut. C'est ce que S. Paul nous fait connaître dans un langage singulièrement énergique, lorsqu'il paraît n'assigner à l'existence de Jésus-Christ dans les cieux d'autre but, d'autre fin, d'autre raison d'être que sa continuelle intercession en notre faveur : vivant éternellement afin d'intercéder pour nous [4]. Délicieuse et consolante parole! Jésus-Christ dans le ciel fait donc de cette intercession son exercice unique, son unique occupation, son unique délice! Et au sein de la gloire céleste sa vie est toujours ce qu'elle fut sur la terre, un souvenir éternel de nous, un acte d'amour non interrompu envers nous, une incessante sollicitude pour nous!

1. Hoc significante spiritu sancto nondum propalatam esse sanctorum viam adhuc stante priore tabernaculo (Hebr., IX, 8).

2. Christus autem assistens Pontifex futurorum bonorum, per amplius et perfectius tabernaculum non manufactum, id est, non hujus creationis; neque per sanguinem hircorum aut vitulorum, sed per proprium sanguinem introïvit semel in Sancta, æterna redemptione inventa (Hebr., IX, 11, 12).

3. Non in manufacta Sancta Jesus introïvit, exemplaria verorum, sed in ipsum cœlum, ut appareat nunc vultui Dei pro nobis *(Ibid.*, 24*)*.

4. Semper vivens ad interpellandum pro nobis *(Id.*, VII, 25*)*.

Voilà pourquoi, dit S. Ambroise, il n'a pas voulu effacer les cicatrices de ses plaies, il a voulu les porter dans le ciel même: afin de présenter sans cesse à son Père la rançon de notre liberté[1]. Aussi, pour intéresser son Père en notre faveur, n'a-t-il pas même besoin de parler, il lui suffit de se montrer; et c'est ce qu'a voulu dire S. Paul par ces paroles: il est entré dans le ciel pour être toujours devant la face de Dieu et intercéder en notre faveur[2]. En effet, les plaies sacrées dont il a voulu conserver après sa résurrection, non seulement les cicatrices, mais aussi les ouvertures, sont la preuve toujours vivante du sacrifice sanglant que le Fils de Dieu a offert pour nous, du prix infini qu'il a soldé pour nous, des infinis mérites qu'il nous a acquis. Par ces plaies Jésus-Christ est vraiment cet agneau toujours vivant et toujours égorgé dont nous parle S. Jean dans l'Apocalyse[3]. C'est-à-dire que par ces plaies toujours saignantes et toujours étincelantes de lumière, Jésus-Christ est dans les cieux en état de sacrifice permanent et perpétuel, en état de victime toujours immolée et toujours s'immolant pour notre défense et pour notre salut. Ainsi donc rien que son attitude, sa position de victime toujours en présence et sous les yeux de Dieu, est à elle seule une harangue éloquente, une prière d'une efficacité et d'une valeur infinie en notre faveur: *Ut appareat nunc vultui Dei pro nobis.*

Or il n'en est pas de cette immolation de Jésus-Christ comme de l'oblation nécessaire au Grand Prêtre de l'ancienne loi pour entrer une fois l'année dans le Saint des saints. Jésus-Christ n'a pas plus besoin de renouveler son immolation par une nouvelle effusion de son sang, qu'il n'a eu besoin de venir s'immoler dès le commencement du monde et de répéter cette immolation dans toute la série des années de l'ancien temps. Il lui a suffi de se présenter une seule fois avec son *hostie*, pour détrôner et déposséder à jamais le péché, pour engloutir dans l'immensité de ses expiations l'immensité de la dette des pécheurs[4]. Ainsi ce qui se fait éternellement dans les cieux n'est que la perpétuelle application de ce qui a été fait et consommé en une seule fois.

Aurons-nous maintenant une idée suffisante de l'efficacité et de l'excellence des mérites de Jésus-Christ et de sa puissante

1. Vulnera pro nobis suscepta cœlo inferre voluit, abolere noluit; ut Deo Patri pretium nostræ libertatis ostenderet (S. Ambros.).

2. Ut appareat nunc vultui Dei pro nobis (Hebr., IX, 24).

3. Agnum stantem tanquam occisum (Apoc., V, 6).

4. Neque ut sæpe offerat semetipsum, quemadmodum Pontifex intrat in Sancta per singulos annos in sanguine alieno; alioquin frequenter oportebat eum pati ab origine mundi. Nunc autem semel in consummatione sæculorum ad destitutionem peccati per hostiam suam apparuit... Semel oblatus est ad multorum exhaurienda peccata (Hebr., IX, 25, 26, 28).

médiation? Attendez: il faut encore entrer plus avant dans ce mystère et pour cela rapprocher ce qui est dit dans l'Épître aux Hébreux, de ce qui a été dit par le même S. Paul dans l'Épître aux Éphésiens. Là, ce grand docteur des nations nous révèle que non seulement Jésus-Christ nous a par avance associés à la gloire de sa résurrection, mais qu'il nous a par avance associés à toute la gloire, à toutes les conséquences de son ascension dans le ciel. Il nous a fait par avance asseoir avec lui au plus haut des cieux. C'est nous-mêmes, c'est non seulement notre esprit, c'est toute notre substance humaine, esprit et corps, qu'il a ainsi voulu placer sous le regard immédiat de son Père[1]. Ceci n'est après tout qu'une conséquence du grand mystère de l'incarnation du Verbe, mystère qui n'exprime pas une simple assimilation, mais une sorte d'*unification* des rachetés et du Rédempteur. Et pour nous renfermer dans les considérations particulières au mystère de ce jour, nous pouvons dire que par cette union de nous tous en un seul corps, en une seule personne morale, Jésus-Christ a voulu comme rendre impossible un refus de la part de celui auprès duquel il intercède. Remarquez-le bien, ce sont tous les hommes et ceux de l'ancien temps, et ceux de tous les temps présents et futurs, et les Juifs et les Gentils, et les justes et les pécheurs, qui sont ainsi comme récapitulés et représentés en Notre-Seigneur Jésus-Christ[2]. La foudre de la justice prête à frapper les pécheurs est ainsi comme arrêtée, et ne peut les atteindre sans passer par l'humanité sainte qui s'est dévouée pour tous. Seule, l'obstination de ceux qui persévèrent à répudier ou à déshonorer ces magnifiques prérogatives, peut armer de nouveau la justice, et en devenant définitive la rendre implacable.

Oh! combien ils ont tort, et dans quelle étrange erreur, dans quelle triste ignorance ils sont, ceux qui se prennent à désespérer des promesses de la miséricorde divine! Justes ou pécheurs, comment donner accès à la tentation du désespoir, lorsqu'un Dieu prend ainsi soin de nous révéler les richesses de sa miséricorde, les inépuisables trésors de sa charité?

Voyez: comme si Dieu avait craint que nos faibles intelligences, que nos cœurs pusillanimes ne pussent atteindre à ces hauteurs des divines inventions de son ineffable bonté, il a voulu mettre l'espérance de plus en plus à la portée de tous..... Jésus-Christ nous fait dire par la tradition catholique qu'il n'est pas seul notre intercesseur et notre avocat dans le ciel. Oh! sans doute cette nouvelle assurance ne doit préjudicier en rien à la suffisance, à la plénitude absolue de sa médiation.

1. Conressuscitavit et consedere fecit in cœlestibus in Christo Jesu (Eph., II, 6).
2. Instaurare omnia in Christo quæ in cœlis et quæ in terra sunt, in ipso (Eph., I, 10).

Mais de même que Jésus-Christ est dans le ciel à la droite de la vertu de Dieu[1], de même, nous dit S. Bernard, Marie est dans le ciel à la droite de Jésus-Christ, et elle a auprès de son divin Fils le même ministère, la même fonction que Jésus-Christ exerce auprès de son divin Père. Comme Jésus-Christ est dans le ciel le médiateur entre Dieu et les hommes, ainsi à son tour Marie est dans le ciel la médiatrice entre les hommes et leur divin médiateur[2]. En effet, continue S. Germain, comme personne, Jésus-Christ excepté, n'a plus que Marie souffert pour les hommes sur cette terre, de même personne, dans le ciel, ne prend un intérêt plus vif, un soin plus affectueux que Marie au salut du genre humain[3]. De même que le vrai Joseph, Jésus-Christ, dans son élévation, n'a pas oublié ses frères, la vraie Esther, Marie, après son élévation, à la droite du vrai Assuérus, n'a pas oublié son peuple. Jésus-Christ présente incessamment à son Père ses plaies, monument éternel de miséricorde et d'amour; Marie présente aussi à Jésus-Christ son sein et son cœur, asile sacré de la plus pure et de la plus tendre affection. Jésus-Christ rappelle toujours à son Père son côté et son cœur transpercés par la lance du soldat, Marie rappelle toujours à son Fils son cœur maternel transpercé par le glaive de la douleur. Dieu le Père ne peut rien refuser aux prières de Jésus-Christ, parce que c'est son Fils unique; de même Jésus-Christ ne peut rien refuser aux supplications de Marie, parce que Marie est sa Mère.

S'il est vrai que Jésus-Christ dans sa gloire fait consister sa vie et son bonheur à intercéder pour nous, il est vrai aussi que Marie fait consister sa plus douce joie et la gloire de sa vie immortelle à intercéder pour nous auprès de Jésus-Christ. En sorte qu'il nous est permis de dire d'elle, sans témérité et sans faire injure à la médiation du divin Rédempteur, qui fut le Rédempteur de Marie elle-même, qu'elle aussi n'existe et ne vit que pour intercéder en faveur de nous tous: *Semper vivens ad interpellandum pro nobis.*

Avec ces deux avocats si puissants et qui furent si affectueux pour nous, qu'aurions-nous encore à craindre? Le divin Père nous effraie, parce qu'il est notre maître; nous recourons à Jésus-Christ, parce qu'il est notre frère et notre médiateur. Jésus-Christ lui-même nous effraie parce qu'il doit être un jour notre juge, nous pouvons recourir à Marie qui n'est que Mère, Mère toute miséricorde, tout amour pour ses enfants;

1. A dextris virtutis Dei (Matth., XXVI, 64).
2. Mediator Dei et hominum Jesus; mediatrix hominum et mediatoris hominum Maria (S. Bern.).
3. Quis post filium tuum curam gessit generis humani sicut tu? (S Germanus).

Mère qui n'inspire que de la confiance, qui n'exprime qu'amour et affectueuse tendresse, qui ne peut refuser à ses enfants sa protection.

O Marie! nous vous saluons en ce jour du triomphe de votre Fils, en ce jour où il n'est pas difficile de s'exciter à une douce confiance, en ce jour où le ciel semble ne s'ouvrir que pour nous attirer auprès de vous et de votre Fils bien-aimé. Mais il doit venir, ce jour terrible, prophétisé par les deux messagers célestes, ce jour où les cieux s'ouvriront d'abord pour révéler à toutes les tribus de la terre la puissance et la majesté du grand triomphateur. Oh! dans ce jour où devront sécher de frayeur tous ceux qui ont voulu demeurer étrangers à nos espérances, faites, ô Marie! que nous puissions être du nombre de ceux qui relèveront leurs têtes avec assurance. Faites que, grâce à vous, nous puissions voir dans notre juge celui qui, montant aux cieux, a voulu nous appeler ses frères, vous laisser parmi nous comme un doux otage et comme la toute-puissante mandataire de l'infinie miséricorde.

Ainsi soit-il!

L'ASCENSION DE N.-S. JÉSUS-CHRIST[1]

(DEUXIÈME SERMON)

Pro nobis præcursor introïvit Jesus.

Jésus-Christ est entré dans le ciel comme notre précurseur. (Hebr., VI, 20)

Le prophète David avait prédit que le Messie nous révélerait les voies cachées qui conduisent à la véritable vie, à cette vie qui consiste à voir Dieu face à face, à cette vie qui élève l'âme jusqu'à la droite de Dieu même, à cette vie qui inonde l'âme de délices et de bonheur sans fin[2], Et en effet, ainsi que Jésus-Christ l'a dit lui-même lorsqu'il conversait parmi les hommes sur la terre, il a été lui-même pour nous la voie, la vérité, la vie[3]: la voie par ses exemples, la vérité par ses doctrines, la vie par les prodiges de son amour. Toutefois, dit S. Ambroise, ce n'est que par le mystère de l'ascension de Jésus-Christ au ciel que la prophétie de David s'est accomplie dans toute sa plénitude; c'est en réalité par son ascension que Jésus-Christ a enfin

1. Sermon par le R. P. Ventura.
2. Notas mihi fecisti vias vitæ; adimplebis me lætitia cum vultu tuo; delectationes in dextera tua usque in finem (Psalm. XXXV, 10).
3. Ego sum via et veritas, et vita (Jo., XIV, 6).

ouvert la voie du ciel où se trouve la véritable vie, cette voie fermée et ignorée depuis tant de siècles, et qui a commencé dès ce jour à être connue de tous, accessible à tous[1]. Tel est en effet l'important résultat de l'Ascension que S. Paul nous invite à méditer, lorsqu'il nous présente dans Jésus-Christ non pas un triomphateur qui ne jouit de sa victoire que pour lui-même, mais un précurseur qui est allé préparer l'entrée du ciel à quiconque voudra le suivre : *Pro nobis præcursor introïvit.*

C'est justement ce grand et précieux résultat que je vais étudier avec vous dans le mystère de l'Ascension. Avec vous nous chercherons d'abord quel est le dernier terme, le but suprême de notre existence ici-bas ; nous chercherons ensuite quelle est la voie qui doit nous conduire à ce terme désiré. Ces deux points se trouveront résolus par le développement du mystère de l'Ascension.

I. — Toute l'économie de la Rédemption est dans cette vérité fondamentale, qui nous a été révélée par S. Paul : savoir, que l'humanité tout entière a été réunie et tout entière représentée en Jésus-Christ[2]. C'est, dit S. Léon, parce que Jésus-Christ réunissait en lui la nature de tous, hormis le péché, qu'il a pu traiter la cause de tous.

Représentés ainsi et compris tous en Jésus-Christ, nous pouvons avec vérité affirmer que tous ses mystères nous sont communs. Aussi, nous dit S. Augustin, comme sa résurrection est le fondement de notre espérance, de même son Ascension est notre propre gloire et notre propre triomphe[3]. Il est entré aujourd'hui dans le ciel moins pour lui-même que pour nous ; il y entré comme notre représentant, comme notre délégué, pour en prendre possession en notre nom. Il nous en a indiqué le chemin, et nous a assuré tous les moyens d'y parvenir.

« Remarquez bien, en effet, dit ce même Père, que Jésus-Christ n'est monté au ciel qu'en tant qu'il était homme ; car en tant qu'il était Dieu, Fils de Dieu, Verbe de Dieu, il n'a jamais abandonné le ciel, le sein du Père qui l'engendre de toute éternité[4]. » L'Ascension n'a donc lieu que dans cette nature humaine qu'il a prise pour nous, et en faveur de notre huma-

1. Dum Redemptor ab inferis redit ad superos, incipimus notam habere viam vitæ quæ prius ignota habebatur (Corn. a Lap.).

2. Omnia et in omnibus Christus (Coloss., III, 11). — Instaurare omnia in Christo (Ephes., I, 10).

3. Resurrectio Domini spes nostra est ; Ascensio Domini glorificatio nostra est (S. Aug.).

4 Ascendit ad Patrem per id quod homo erat ; manserat in Patre per id quod Deus erat (S. Aug.).

nité, afin, comme il le dit lui-même, que ses ministres, ses serviteurs, ses amis, ses frères, soient avec lui, dans le même lieu que lui[1]. Nous n'aurons donc aucune peine à comprendre ces paroles de S. Jean Chrysostome : « Aujourd'hui, dans la personne de Jésus-Christ, les prémices de notre humanité sont montées au ciel[2]. » C'est encore dans le même sens que S. Augustin a dit : « Il est à moi ce corps qui fut pendu à la croix, qui reposa dans le tombeau, qui ressuscita le troisième jour, qui aujourd'hui monte au ciel[3]. » Par conséquent, lorsque Jésus-Christ entre dans le ciel, c'est la nature humaine, c'est cette humanité mortelle qui est transportée au centre même de l'immortalité, qui en prend possession dans la personne de Jésus-Christ[4].

Si Jésus-Christ n'était pas ressuscité, jamais on n'aurait pu croire à la résurrection des hommes. S. Paul l'avait bien senti quand il disait : « Si Jésus-Christ n'est pas ressuscité, notre foi est vaine et sans fondement. » De même, si Jésus-Christ n'existait pas avec son corps vivant dans le ciel, nous n'aurions jamais pu croire que ces corps terrestres, mortels, corruptibles, même épurés et transformés, fussent trouvés dignes d'être admis dans le ciel. Mais maintenant nous savons non seulement par la promesse révélée, mais par le prodige accompli ; non seulement par la parole, mais par le fait, à quoi nous en tenir pour notre propre condition : nous n'avons qu'à fixer le regard de la foi sur Notre-Seigneur Jésus-Christ. Comme sa résurrection a été le gage de la nôtre, de même son ascension est le gage de notre ascension. Ce que nous voyons réalisé dans le corps de Jésus-Christ nous garantit ce que nous pouvons attendre pour le nôtre. Oui, notre propre corps, comme le sien, sera reçu dans le royaume céleste[5].

Mais comment concilier tout cela avec la déclaration formelle que Jésus-Christ a faite dans l'Évangile en disant : « Personne ne peut monter au ciel, excepté celui qui est descendu du ciel, excepté celui qui en devenant le Fils de l'homme n'a pas cessé de résider dans le ciel comme Fils de Dieu[6] ! » ? « Gardez-vous, nous dira S. Augustin, de trouver ici la moindre difficulté : par cette parole, qui semblerait nous interdire l'entrée des cieux, Jésus-Christ nous y appelle et proclame le droit que

1. Ut ubi sum ego, ibi sit et minister meus (Jo., XXII, 26).
2. Hodie nostræ primitiæ Christus ascendit (S. Jo. Chrysost.).
3. Meum est quod pependit in ligno, quod in sepulcro jacuit, quod tertia die resurrexit, quod in cœlum ascendit (S. August.).
4. In gremium immortalitatis, mortalis natura transfunditur (S. Leo).
5. In illo corpore cœlestibus regnis arrha nostræ conditionis imposuit (S. Leo).
6. Nemo ascendit in cœlum nisi qui descendit de cœlo, filius hominis qui est in cœlo (Jo., III, 13).

nous aurons d'y entrer, si nous le voulons bien. » En effet, dans ce passage il ne parle pas de lui-même comme individu de notre espèce, il parle de lui-même comme chef de l'humanité restaurée dont tous les hommes sont membres[1]. En vertu de cette unité, nous étions avec lui quand il descendit des cieux, s'abaissant jusqu'à nous, de même que nous fûmes avec lui nous relevant et nous transportant jusqu'aux plus sublimes hauteurs des cieux.

Ainsi, par son ascension au ciel, nous qui sommes restés sur la terre, nous ne sommes pas séparés de lui. Nous sommes toujours avec lui ce grand corps de l'Église dont il est le chef[2]. Son Ascension n'est pas l'élévation d'un individu qui peut rester séparé d'avec d'autres individus de la même espèce : c'est l'élévation du chef d'un grand corps qui est l'Église, et ce chef ne peut rester séparé d'avec ses membres. Il ne peut rester incomplet : si le chef est dans le ciel, les membres doivent s'y trouver aussi et doivent l'y rejoindre. Le chef n'a précédé les membres que pour soutenir leur espérance[3].

Jésus-Christ, nous disant que personne ne monte au ciel que lui, a donc voulu nous inculquer cette vérité importante : que, si nous désirons monter au ciel, nous devons non seulement lui ressembler, mais devenir lui-même, c'est-à-dire nous unir intimement à lui et par la foi en ses doctrines, et par l'espérance en ses promesses, et par la charité, fidèle zélatrice de ses lois, et par la grâce sanctifiante qui nous incorpore à lui, qui nous fait devenir une seule chose avec lui, qui réalise entre nous et lui et entre nous tous l'union des trois personnes divines entre elles[4]. Il nous a dit en un mot : « Soyez mes membres, si vous voulez monter au ciel[5]. »

Le voilà donc clairement révélé, le grand mystère de la fin de l'homme, de son avenir éternel ! La fin dernière de l'homme, c'est son intime union avec Dieu dans le ciel pour l'éternité : union intime et parfaite, union consommée par l'association de tout notre être, corps et âme, avec le corps et l'âme du divin médiateur !

Les anciens philosophes, pour avoir abandonné les traditions primitives, tombèrent à cet égard dans une double erreur : ils méconnurent le dogme de la résurrection des corps ; et ceux mêmes qui admirent l'immortalité de l'âme en ignorèrent les

1. Propter unitatem qua caput nostrum est et nos membra ejus sumus dixit hoc (S. August.).
2. Cum ascendit in cœlum nos non separamur ab illo (S. August.).
3. Capitis præcessio spes membrorum est (*Ibid.*).
4. Ut sint unum sicut ego et tu unum sumus (Jo.).
5. Dixit : estote membra mea, si vultis in cœlum ascendere (S. Aug.).

conditions. Pour beaucoup d'entre eux, ainsi que nous l'apprend Cicéron, l'immortalité n'était que la permanence plus ou moins longue de l'âme après la mort[1]. Durant cette permanence, d'après cette philosophie mesquine et incomplète, autant que peu ferme dans ses allégations, les bons n'auraient trouvé que dans le contentement et la satisfaction d'eux-mêmes la récompense de leurs vertus et tout leur bonheur par delà la tombe. Les méchants aussi n'auraient subi que par le remords et le dégoût d'eux-mêmes un malheur mérité et le châtiment de leurs crimes. Ils n'eurent aucune idée ni de cette intime communication avec Dieu, qui doit dans le ciel faire l'éternel bonheur des élus, ni de cette éternelle, entière et irrémédiable séparation d'avec Dieu, qui constitue le malheur des méchants. Dans les croyances populaires, faibles échos, pâles reflets des traditions primitives, obscurcies et enveloppées parmi les fables, on ne trouvait presque plus de restes de ces grandes et capitales vérités.

A leur tour, les philosophes modernes qui ont abjuré les croyances chrétiennes, comme les anciens avaient répudié les croyances humanitaires, n'ont pas été plus heureux. Pour eux, la doctrine de l'âme après la mort consiste à être absorbée dans un tout qui n'existe que dans leurs imaginations maladives, troublées par le doute et aveuglées par l'orgueil. Pour eux, non plus, il n'est pas question de résurrection des corps. Pour eux enfin il n'est pas constant que ce moi humain, dont ils ont fait un Dieu pendant la vie, conserve après la mort conscience de lui-même, ou bien, s'il ne va pas se dissoudre dans l'être universel, dans la nature panthéistique, sans aucune distinction réelle de sa propre individualité. C'est-à-dire que pour ces grands penseurs il n'est pas encore décidé si après la mort il survivra de l'homme quelque chose ou rien. Voilà où en est, avec sa boursouflure et ses progrès, la philosophie moderne!

Disparaissez, ténèbres humaines, devant la lumière divine qui, de la vie entière du Verbe de Dieu fait homme, se reflète sur nous et nous investit de toute part! Jésus-Christ, ainsi qu'il nous l'a fait remarquer lui-même, était sorti du sein de son Père et venu dans le monde, et, après y avoir souffert, y être mort et s'être ressuscité, le voici qui va quitter le monde et retourner à son Père[2].

Dans ces quelques paroles est retracée à nos yeux l'histoire complète de l'homme; elle n'est au fond que l'histoire même

1. Permanere animas putamus (Cicero.).
2. A Patre exivi et veni in mundum; iterum relinquo mundum et vado ad Patrem (Jo., XVI, 28).

du Sauveur des hommes. Là nous découvrons notre condition véritable et tout le plan de nos destinées, retracé en caractères non équivoques; nous y apprenons que tout ce qui s'est accompli en lui, comme chef de l'humanité, se reproduit en nous qui sommes ses membres. Comme lui, nous venons de Dieu et nous devons retourner à Dieu qui est le principe de notre existence et qui doit être aussi notre fin. Il est mort et nous devons mourir aussi; il est ressuscité, et nous devons aussi ressusciter. Il est monté au ciel en corps et en âme, et nous aussi, après notre résurrection, si nous l'avons mérité, nous monterons en corps et en âme dans le ciel. La porte en avait été fermée par Adam; elle vient de se rouvrir pour nous[1]. Le chemin en était devenu également difficile à découvrir et à suivre; il est désormais indiqué à tous, facilité et consacré par les pas du Sauveur[2]. Puisque c'est en tant qu'homme que Jésus-Christ est entré dans la maison céleste; puisque c'est la double substance de l'humanité qu'il a portée au plus haut des cieux, il nous indique de la manière la plus certaine et la plus intelligible que par la foi en lui tout homme peut prétendre au ciel[3]. Jésus-Christ est allé se placer à la droite de Dieu; et nous aussi (que cette assurance ne vous étonne pas, Mes Frères), nous pouvons aller prendre une place à côté de lui, pourvu qu'en deçà de la tombe nous ayons voulu être unis, incorporés avec lui. Oui, ne vous étonnez pas, Mes Frères, de notre assurance, lorsque nous osons prétendre aller prendre place à côté du Fils de Dieu, jouir éternellement de Dieu, vivre éternellement en compagnie de Dieu, partager éternellement la gloire de Dieu. Le mystère de ce jour est hautement proclamé dans le monde entier, précisément pour faire entrer dans tous les cœurs chrétiens cette noble assurance. L'Apôtre des nations ne l'avait pas compris autrement, alors qu'il attribuait au mystère de l'Ascension une efficacité même présente et actuelle : Par sa résurrection, s'écriait-il, Jésus-Christ nous a déjà ressuscités; par son ascension il nous a fait asseoir, en la personne de Jésus-Christ, sur un trône céleste[4]!

Telle est donc, Mes Frères, la doctrine du christianisme touchant la fin dernière de l'homme, touchant ses éternelles destinées! Quel plus noble but de notre existence, quel plus magnifique terme à proposer aux épreuves d'ici-bas! Le chrétien peut donc se dire à lui-même, parmi les splendeurs du

1. Ecce jam porta patet quam clauserat Adam (S. Aug.).
2. Suavem ac solemnem dedicavit ascensum (S. Bern.).
3. Dum humanam conditionem sideribus importavit, credentibus cœlum patere posse monstravit (S. Fulgent.).
4. Et conressuscitavit, et consedere fecit in cœlestibus in Christo Jesu (Eph., II, 6).

mystère de l'Ascension : « Je n'existe que pour me sanctifier dans le temps, en servant Dieu comme mon maître ; et pour jouir, dans l'éternité, de Dieu comme mon rémunérateur[1]. » Le Dieu qui a été mon premier principe est aussi ma dernière fin. Créé par lui, je n'existe que pour lui. Mon terme est aussi glorieux, aussi sublime que mon origine. Je viens de Dieu, je dois retourner à Dieu ; je suis la propriété de Dieu. Je tiens à Dieu par les deux bouts de mon existence, par mon principe et par ma fin. Je suis une chose sacrée, céleste, divine, estimée de Dieu, du plus grand prix. Je suis le seul être du siècle présent qui appartienne au siècle futur. Voyageur sur la terre, je suis le candidat des cieux. La terre, avec toutes ses richesses, n'est que le lieu de l'exil ; c'est le ciel qui est ma patrie. La terre est le lieu du mérite et du travail ; c'est le ciel qui est le lieu du repos et de la récompense. Les créatures ne sont que des moyens et des instruments ; Dieu seul est ma fin et le terme de toutes mes pensées. Dieu ne m'a placé dans le temps que pour m'assurer le bonheur de l'éternité.

Nous avons, je crois, donné une réponse suffisante à la première question que nous nous étions proposée : Quel est le but, quelle est la fin suprême des destinées de l'homme ici-bas ? Il nous reste à résoudre la seconde question : Par quelle voie l'homme doit-il marcher pour arriver au terme de son pèlerinage ?

II. — A la pensée de la gloire et de la magnificence qui accompagne l'ascension de Jésus-Christ dans les cieux, on ne peut s'empêcher de s'écrier avec S. Bernard : Heureux terme ! heureuse conclusion du pèlerinage du Fils de Dieu sur cette terre[2] ! Mais considérons de quel lieu est parti le divin triomphateur, et nous verrons tout de suite à quelles conditions nous pouvons avoir part à son triomphe, et quelle est la voie qu'il nous faut suivre pour espérer d'aller le rejoindre au céleste séjour.

Jésus-Christ, montant aux cieux, est parti du sommet de la montagne des Oliviers. Il est parti d'auprès du jardin de Gethsémani ; c'est-à-dire qu'il ne s'est élevé vers les cieux que du même endroit où il s'était prosterné contre terre. Il n'a déployé sa majesté de roi que là où il avait été lié et garrotté comme un esclave ; il n'a été accueilli par les anges que là où il avait été environné de vils satellites ; il n'a paru dans toute sa puissance de Dieu que là où il avait agonisé

1. Nunc vero liberati a peccato, servi autem facti Deo, habetis fructum vestrum in sanctificationem, finem vero vitam æternam (Rom., VI, 22).
2. Oh ! felix clausula totius itinerarii Filii Dei (S. Bern.).

comme le plus faible des hommes ; il n'a accompli son triomphe que là où il avait commencé sa passion.

Quoi de plus instructif? quoi de plus éloquent? Par là, Mes Frères, nous apprenons, de la manière la plus saisissante, qu'on ne peut le suivre au chemin de la gloire, selon la pensée de S. Paul, qu'après l'avoir suivi dans le chemin des opprobres. Nous apprenons qu'on ne peut partager ses consolations qu'après avoir partagé ses ennuis et ses douleurs. Nous apprenons qu'on ne peut monter au ciel, après lui, qu'après être monté avec lui sur la croix. « Si nous souffrons avec lui, avec lui nous serons glorifiés ; si nous sommes associés à ses souffrances, nous le serons à ses consolations [1]. »

Cette grande leçon donnée aujourd'hui par le Fils a eu son entière application dans la Mère. Oui, Marie n'est si près de lui dans le ciel que parce qu'elle a été le plus près de lui sur le Calvaire. Elle n'a été saluée et intronisée reine des anges et de tous les saints que parce qu'elle avait été la reine des martyrs sur la terre. Elle n'a obtenu la plus riche part dans la gloire et les joies de Jésus-Christ que parce qu'elle avait, plus que toute autre créature, partagé ses ignominies et ses douleurs. Ainsi, dit S. Bernard, l'histoire de Marie vient à son tour élever la voix et s'unir à l'histoire de Jésus-Christ, pour nous répéter cette grande leçon, qu'il faut avoir suivi Jésus-Christ montant sur sa croix pour avoir droit de le suivre montant au paradis [2]. Longtemps avant sa Passion et sa mort, le Sauveur et le précepteur du monde avait dit : « Quelqu'un « veut-il venir à ma suite, qu'il renonce à soi-même, qu'il « prenne sa croix sur ses épaules et qu'il marche après moi [3]. »

Pour nous bien pénétrer de cet enseignement, n'oublions pas que la croix, chez les anciens, n'était que ce que le gibet, la potence est de nos jours, le supplice des plus vils et des plus odieux criminels. La croix n'avait jamais été jusque-là proposée aux justes comme le signe de la vraie vertu, du vrai bonheur. Lors donc que le Fils de Dieu prononça ces grandes paroles qu'aucune langue humaine n'avait jamais articulées, qu'aucune oreille humaine n'avait jamais entendues, personne ne comprit rien à un langage si étrange et si nouveau.

Que fit donc le Fils de Dieu? Il voulut ajouter l'acte aux paroles, l'exemple à la leçon. Il porta lui-même le premier sa croix, et ainsi il nous montra en même temps et la nécessité et la manière de porter notre croix à notre tour.

1. Si compatimur, ut et conglorificemur ; si socii erimus passionis, erimus et consolationis (Rom., VIII, 17.)

2. Sequere ascendentem in crucem, ut sequaris ascendentem in cœlum (S. Bern.).

3. Qui vult venire post me, abneget semetipsum, tollat crucem suam et sequatur me (Matth., XVI, 24.)

Or, c'est cette même leçon, cette leçon pratique donnée sur le chemin du Calvaire, qu'il renouvelle aujourd'hui sur la montagne des Oliviers. Cette montagne, en effet, ne fut-elle pas le premier théâtre de sa Passion? N'est-ce pas sur cette montagne qu'il avait dans sa prière accepté la croix des mains de son Père céleste? N'est-ce pas là qu'il avait commencé à la porter dans son cœur, avant de la porter sur ses épaules? N'est-ce pas là que la terre ensanglantée avait attesté son martyre, de même aussi que la voie douloureuse et le sommet du Golgotha? Ici donc, sans avoir besoin de paroles, et par le seul fait plus éloquent que tout autre langage, il nous répète son grand enseignement, sa grande invitation : « Si quelqu'un veut me suivre, qu'il renonce à lui-même, qu'il prenne sa croix sur ses épaules et marche après moi. »

Ainsi sont condamnés d'avance certains systèmes aussi absurdes que funestes, qui prétendent faire cesser toute souffrance en ce monde et nient audacieusement la nécessité de porter la croix.

Ici je m'arrête pour dissiper certaines préventions qui pourraient tout d'abord s'élever contre nous; et je demanderai si par hasard on s'imagine que nous, résignés au joug de la croix et désireux de faire partager à tous nos convictions, nous aspirons à voir l'homme toujours et partout souffrant, toujours et partout crucifié... Non, non, Mes Frères, tel n'est pas le but de l'Évangile. L'histoire est là pour attester que le clergé catholique a pris dans tous les temps aux souffrances de l'humanité un intérêt bien autrement sincère et bien autrement actif et efficace que toute la philanthropie moderne. Non, ce n'est ni parmi les publicistes, ni parmi les philosophes à rêves creux, c'est dans les rangs du clergé catholique qu'il sera donné à chaque pays de trouver des Vincent de Paul, des Camille de Lellis, des Joseph Calasanse, des Thomas de Villeneuve. Loin de nous pourtant la prétention de repousser en bloc tout système nouveau, ni de condamner en masse tous ceux qui se laissent prendre à certaines théories! nous savons, d'après S. Paul, qu'il y a du vrai dans tout système d'erreur, et des intentions pures, des convictions sincères, des sentiments généreux dans les partis de toute sorte.

Ainsi, en tant que les systèmes auxquels nous faisons allusion voudraient par des moyens légaux et pacifiques améliorer le sort des peuples, diminuer la somme des souffrances qui pèsent sur nos frères, adoucir au moins celles qui resteront toujours, nous n'y verrons que des inspirations généreuses, saintes et tout à fait chrétiennes. Car alléger les maux même physiques de l'homme, lui procurer des consolations pour

ceux auxquels il ne peut échapper, c'est une des grandes pensées de Jésus-Christ, un des grands bienfaits de son Évangile. C'est tout le code de la charité chrétienne; c'est une des plus constantes préoccupations de l'Église. Pourquoi autrement aurait-elle excommunié tant d'oppresseurs des peuples, aboli l'esclavage, condamné l'usure, flétri de ses anathèmes l'exploitation de l'homme par l'homme? Pourquoi a-t-elle créé, encouragé cette prodigieuse variété de congrégations, véritables légions de héros de la charité, qui avec un zèle et un dévoûment sublimes ont entrepris de lutter contre toutes les misères et toutes les douleurs humaines, et cela avant qu'aucun philosophe, aucun publiciste, eût jamais songé même à rien de semblable?

Mais en tant qu'on exagérera les systèmes au point de vouloir bouleverser et détruire l'ordre social actuel, au lieu de le corriger et de le perfectionner; en tant qu'on prétendra substituer à l'ordre présent un autre ordre de choses tout à fait chimérique, païen, impossible; en tant qu'on voudra fonder une société sur le droit, à l'exclusion de tout devoir; sur l'égoïsme, à l'exclusion de tout dévoûment; sur l'assouvissement de toutes les passions, à l'exclusion de toutes les vertus; en tant qu'on ira jusqu'à détruire la famille par un sensualisme abrutissant, la propriété par la communauté des biens, la dignité de l'homme par l'incertitude de la paternité et par une promiscuité honteuse; en tant qu'on prétendra décréter la cessation de toutes les souffrances, l'abolition de tous les maux; et, en un mot, changer la vallée des larmes en un paradis de voluptés, nous le déclarons, nous respectons assez la parole de Dieu, nous aimons assez l'homme, nous connaissons assez l'humanité, pour ne pas refuser d'approuver des rêves aussi absurdes que funestes.

Je dis absurdes d'abord: car le même Jésus-Christ qui a dit: « Vous aurez toujours parmi vous des pauvres, » a dit aussi que chaque homme aura des souffrances à endurer, une croix à porter pendant toute la durée de sa vie: *Tollat crucem suam.* Or, quoi de plus absurde, pour ne pas dire impie et insensé, que de prétendre s'opposer à l'accomplissement d'un double oracle sorti de la bouche du Fils de Dieu? Quoi de plus absurde surtout que de prétendre, au nom de l'Évangile, donner un démenti à l'Évangile lui-même? Non, Mes Frères, il n'en sera pas ainsi. Le ciel et la terre passeront avant que l'on puisse rendre vaine et sans effet une seule parole du Verbe incarné. L'histoire de l'humanité est là pour garantir nos assertions.

Tant qu'il y aura des hommes sur la terre, il y aura des passions; tant qu'il y aura des passions, il y aura aussi péché

et désordre ; il y aura, par une suite nécessaire, misères, maladies, souffrances, souffrances physiques, souffrances morales, sans parler même des châtiments de Dieu, qui ne feront jamais défaut.

La question ne saurait donc être que du plus ou du moins. La pauvreté et la souffrance trouveront-elles ou ne trouveront-elles pas des soulagements, grâce à la sagesse des gouvernements et aux dévouements de la charité? Là est tout le problème à résoudre. Mais vouloir chercher autre chose que les palliatifs, les adoucissements, la diminution du mal, c'est vouloir se roidir, se révolter contre un arrêt qui n'en recevra pas moins son exécution, c'est poursuivre la réalisation de pures chimères, de tout ce qu'il y a de plus absurde en fait de rêves éclos de cerveaux humains.

Nous avons dû ajouter que non seulement ces rêves sont absurdes, mais encore qu'ils sont tout ce qu'il y a de plus funeste. En effet, la science humaine, la politique humaine, les lois et les constitutions humaines, impuissantes à guérir les maux qui procèdent de la volonté, plus impuissantes encore à guérir ceux qui résultent de la nature même de l'homme, ne peuvent assurer à tout le monde l'aisance et le bonheur qui sont le rêve de tous. On promet donc, dans toutes ces utopies, ce qu'il n'est au pouvoir d'aucun homme sous le ciel de réaliser, quand on promet à tous aisance et bonheur. On surexcite ainsi les convoitises et les aspirations fiévreuses de l'indigence vers un bonheur impossible, pendant qu'on les dépouille des biens réels qui leur restaient, la paix, la résignation, l'espérance chrétienne. On éveille dans les masses d'horribles instincts, et on ne leur offre, pour les satisfaire, que le crime ou des fantômes. Ainsi, en voulant réaliser le bien-être corporel, on ravage, on dégrade, on abrutit les âmes. On leur promet une félicité menteuse sur la terre, et on les met dans l'impossibilité de parvenir au seul véritable bonheur, au bonheur du ciel. On leur fait oublier leurs destinées immortelles, on les fait renoncer à la société des anges pour les convier aux jouissances de la brute.

Ceux donc qui, peut-être par un sentiment généreux, se sont engagés dans de pareilles voies, doivent singulièrement prendre garde à ce qu'ils font. Ils ont voulu se donner comme les amis des hommes en les délivrant de la croix, ils pourraient bien en devenir les plus cruels ennemis, les véritables bourreaux, en leur préparant d'irrémédiables tortures. Nous l'avons dit, nous ne cesserons de le répéter : leurs efforts ne tendent à rien de moins qu'à lutter contre un arrêt divin, irrévocable, inflexible. La croix est la condition inévitable du

bonheur qui nous attend au ciel. Cet arrêt, empreint déjà et gravé dans la constitution présente de l'humanité, a été scellé dans la régénération même de l'homme, il a été écrit du sang même d'un Dieu, et Jésus-Christ l'a emporté avec lui dans le ciel comme pour le garder dans les éternelles archives, jusqu'au jour où le signe auguste de la croix précèdera le juge souverain descendant des cieux.

Croyez-nous, Mes Frères, c'est avec une grande répugnance que nous répétons devant vous ces terribles leçons, si contraires aux maximes du monde, si dures peut-être et si amères à la délicatesse de certaines personnes. Hommes nous-mêmes, et, par vocation, comme par inclination du cœur, amis des hommes, nous ne voudrions pas, pour tous les trésors du monde, faire inutilement de la peine à nos amis, à nos frères. Nous voudrions, tout au contraire, pouvoir vous dire, sans vous tromper, qu'il n'en coûte rien à la nature de devenir disciple de Jésus-Christ. Nous voudrions pouvoir vous dire qu'en flattant la chair, en poursuivant les honneurs, en amassant des richesses, en s'asservissant au monde, en suivant les préjugés, les usages du monde, on peut, par des chemins riants et semés de fleurs, arriver au repos et au bonheur du ciel.

Mais si je vous tenais ce langage, au lieu de vous éclairer je vous tromperais, au lieu de vous édifier je vous aurais scandalisé, je vous aurais montré le chemin de la perdition au lieu de celui de la béatitude. J'aurais en ce jour donné un démenti sacrilège à mon Maître, qui est aussi votre Maître, à mon Dieu, qui est aussi votre Dieu. C'est lui qui avait dit longtemps avant sa mort, et qui me semble le confirmer de plus en plus au jour de son ascension : Le royaume des cieux est le prix de la violence, la récompense de ceux qui, pour ne craindre aucune violence du dehors, ont commencé par se faire violence à eux-mêmes[1]. C'est lui qui a mis pour condition essentielle à notre enrôlement parmi ses disciples, et à notre participation dans sa victoire et son triomphe, ces trois choses indispensables : l'abnégation de soi-même, le portement de la croix, l'imitation des exemples du Rédempteur. L'empreinte de ses pas laissée sur l'ancien théâtre de son agonie, le signe de la croix par lequel il donne à ses disciples sa suprême bénédiction, demeurent comme les dernières notifications de l'irrévocable arrêt. Tout ce que je puis dire pour vous consoler, c'est que, marchant à la suite de Jésus-Christ, vous verrez la foi perdre ses difficultés, la loi ses répugnances, la pénitence

1. Regnum cœlorum vim patitur, et violenti rapiunt illud (Matth., XI, 12).

ses amertumes, la piété ses tristesses, la voie du salut ses épines, la mort même ses horreurs. Je puis vous parler ainsi en toute assurance et avec toute autorité; c'est Jésus-Christ lui-même qui a dit: « Mon joug est suave, mon fardeau est léger[1]. » Voilà pourquoi, ce me semble, Jésus-Christ n'a pas voulu quitter définitivement la terre au jour de ses angoisses et de sa mort. Depuis sa résurrection jusqu'au jour de son départ pour les cieux, tout est calme et serein en lui et autour de lui; il n'a jamais apparu à ses disciples sans leur souhaiter et leur donner la paix. Voilà pourquoi c'est sans le secours d'aucune créature, c'est sans aucun effort de son humanité qu'il s'élève vers les cieux. Il aurait pu s'élever vers les cieux au milieu des tonnerres, des éclairs et des tempêtes. Mais alors il ne nous aurait pas donné ce grand enseignement que nous donne la placidité de son triomphe; c'est que si les efforts, si la lutte, si les tortures mêmes sont la condition du triomphe, la vertu divine qui éclate en nous par les opérations de la grâce nous élève, quand il plaît à Dieu, tellement au-dessus de la nature, que les tempêtes, les terreurs, les persécutions, les angoisses, les douleurs sont comme si elles n'étaient pas, et alors, portés par la grâce divine, nous nous élevons vers un monde supérieur plus facilement que nous n'avions coutume de retomber, par notre pesanteur naturelle, vers les choses d'en bas.

Considérez donc, Mes Frères, avec les yeux de la foi, le grand et magnifique spectacle que nous présente l'Église militante voyageant sur cette terre et suivant les traces du Sauveur, avant de devenir par sa délivrance l'Église triomphante. A sa tête est Jésus-Christ qui, du haut du Calvaire et indiquant sa croix, va répétant la grande leçon: « Si quelqu'un veut venir à ma suite, qu'il renonce à soi-même, qu'il prenne sa croix sur ses épaules et qu'il marche sur mes pas. » Immédiatement après lui vient l'auguste Marie, sa divine mère, portant la croix de ses douleurs maternelles, aussi lourde que la couronne de ses privilèges, de ses mérites et de ses vertus. Viennent ensuite les apôtres avec la croix de leur apostolat; les martyrs, avec la croix de leurs tourments; les docteurs, avec la croix de leurs études et de leurs luttes contre l'erreur; les confesseurs, avec la croix de leurs épreuves et des persécutions de toute sorte; les vierges, avec la croix de leurs alarmes et de leurs mortifications, surmontée du lis de leur pureté; les pénitents, avec la croix de leurs veilles, de leurs larmes, de leurs tentations et de leurs austérités; enfin, la

1. Jugum meum suave est, et onus meum leve (Matth., XI, 30).

multitude innombrable des adorateurs fidèles du vrai Dieu, tous les justes, toutes les âmes pures et saintes des deux Testaments, tous les vrais disciples de Jésus-Christ, de tout âge, de tout sexe, de toute condition, avec les croix diverses de tous leurs héroïsmes secrets et publics, de toutes leurs peines intérieures et extérieures, de toutes leurs privations, de tous leurs ennemis, de tous leurs délaissements. Parmi cette immense multitude de fidèles marchant à la suite de l'Homme-Dieu, il n'en est pas un seul qui, chargé de sa croix, ne présente en même temps le signe de la douleur sur son front, la tristesse du devoir sur son visage, les larmes du repentir dans ses yeux, les traces de la pénitence dans son corps, les stigmates de l'abnégation et du dévoûment dans son cœur.

Mais aussi voyez en même temps comme, au milieu de cette sainte caravane, la joie sincère éclate sans contrainte! comme la paix est profonde au milieu des tempêtes du dehors! comme la marche est intrépide et le pas assuré! Ne vous étonnez pas: leurs intentions sont pures et se fixent toujours sur l'objet unique et distinct que l'œil de leur cœur simple et limpide a fixé. Leurs sentiments sont sublimes, rien n'arrête ni n'appesantit le vol de ces colombes affectueuses qui d'une aile assurée s'élancent vers Dieu. Leur vie est parfaite, ils n'ont pas craint de viser trop haut ni de prendre pour modèle un type trop parfait, à l'école de celui qui a dit: « Soyez parfait comme votre Père céleste est lui-même parfait. »

Non, non, rien ici ne doit nous étonner: la foi est la base de tout l'édifice de leur vertu; la foi est le premier moteur de tous leurs mouvements; la foi est la vie de leur vie. C'est la confiance, née de la foi, qui les soutient, c'est l'exemple de Jésus-Christ, auteur et consommateur de la foi, qui les encourage, c'est la charité, transformation de la foi agissante, de la foi qui agit par amour, c'est la charité qui leur fait surmonter, dévorer pour ainsi dire tous les obstacles; l'esprit de Dieu, esprit tout à la fois de force et de douceur, se fait pour eux onction qui console, flamme qui épure, sainteté qui adorne.

Qu'elle est auguste, qu'elle est aimable, aux yeux de Dieu et des hommes, cette sainte société des élus de Dieu, voyageant sur la terre et citoyens du ciel! Oh! qui nous donnera à vous, à moi, à nous tous marqués du sceau de Jésus-Christ, qui nous donnera de lui être incorporés? Ne pouvons-nous pas, tout enfants dégénérés que nous sommes du père commun, ne pouvons-nous pas du moins nous glisser dans ces rangs glorieux, à la faveur de l'ombre de la croix, par la tolérance du moins de cette Mère tendre qui ne veut pas qu'aucun de ses enfants périsse? Hâtons-nous, il est encore temps d'obtenir

d'être inscrit dans cette auguste milice! Si nous ne pouvons prendre place parmi les innocents et les vierges, nous pouvons, il ne tient qu'à nous, être admis parmi les pénitents. Personne n'est exclu; tout homme est invité, appelé à la suite de Jésus-Christ, pourvu qu'il se présente la croix sur les épaules, l'abnégation dans le cœur autant que sur les lèvres, la résolution de marcher sur les pas de Jésus exprimée par tous les actes de sa vie.

Heureux, Mes Frères, si la mort vient nous surprendre au milieu de cette sainte société; dans ce chemin en apparence si rude, si escarpé, si impraticable, mais en réalité si tranquille, si sûr, si délicieux! C'est, après tout, le seul chemin qui conduise au ciel. Ne différons plus d'y entrer: car lorsque nous aurons eu le courage de suivre Jésus-Christ au Calvaire, à la croix, à la douleur, à l'humiliation, à la mort, nous serons admis à partager son éternelle gloire, son éternelle vie: *Si compatimur, ut et conglorificemur!* Ainsi soit-il.

Voir plusieurs discours pour l'Ascension de N.-S. Jésus-Christ dans les Orateurs Sacrés contemporains, t. III, pp. 103, 395; t. VI, p. 183; t. VIII, p. 467; et dans l'Encyclopédie de la Prédication contemporaine, t. IX, 234; t. XI, p. 615; t. XXI, pp. 241, 248; t. XXVIII, p. 543; t. XXX, p. 455.

PENTECOTE

LA PENTECOTE ET SES DEUX ENNEMIS

LE RATIONALISME ET LE NATURALISME[1]

Hostem repellas longius.
(Hymne *Veni Creator Spiritus*)

Ce jour est véritablement le jour de ma fête. Si la Pentecôte nous rappelle la bienheureuse dédicace de l'Église et proclame que tous les catholiques sont fils du divin Esprit, l'ordre épiscopal n'a-t-il pas parmi les fidèles un motif spécial de se réjouir, une raison particulière de se glorifier? Cela est incontestable. La Pentecôte est évidemment la fête des apôtres, à qui le Saint Esprit se communique à travers les flammes du Cénacle; c'est donc très certainement la fête des évêques qui

1. Homélie du cardinal Gaëtan Alimonda, archevêque de Turin, lue dans la métropole de Saint-Jean, le 13 juin 1886.

sont les légitimes successeurs de ces illustres serviteurs de Dieu.

Et si tout dignitaire de l'Église doit reconnaître qu'il reçoit du Paraclet l'abondance des faveurs et le don de l'assistance spirituelle, combien plus les évêques participent-ils à cette grâce, eux qui tiennent du Paraclet l'investiture même de leur charge et qui occupent les premiers sièges dans l'Église pour gouverner les fidèles! *Spiritus sanctus posuit Episcopos regere Ecclesiam Dei*[1].

Belle lumière de la Pentecôte, jour sacré, heures précieuses qu'il m'est donné de saluer présentement! A la pensée de la descente de l'Esprit céleste, je me sens comme révélé à moi-même, et en contemplant, à sa lumière profonde, l'ensemble de mes devoirs, je me sens animé d'un plus grand zèle pour les remplir.

La science du ministère épiscopal est une science toute divine. L'évêque, comme un bon pasteur, appelle par leur nom ses brebis et les rassemble dans le bercail : sa voix est connue, ses brebis l'écoutent et le suivent : *Oves illum sequentur, quia sciunt vocem ejus.*

Le bercail, c'est l'Église, et la voix du pasteur est l'accent de la foi et de la charité. Eh bien! par l'inspiration du Paraclet, je vous appelle, ô habitants de Turin, dans cette partie du bercail sacré, je vous appelle, ô fils de ce diocèse : et vous, dans ma parole, ne sentez-vous pas l'accent de la foi, ne sentez-vous pas l'accent de l'amour?

L'évêque, qui est le pasteur de l'Évangile, dès qu'arrive le matin, ouvre la porte et fait sortir les brebis : *Et educit eas.* Où les mène-t-il? A travers les campagnes, se nourrir dans de salutaires paturages et s'abreuver aux eaux fraîches et limpides. N'est-ce pas là ce que l'évêque apprend de l'Esprit Saint, ce qui fait le principal objet de sa sollicitude? Nourrir l'âme de ses chères brebis de la doctrine immaculée de l'Évangile, purifier et rafraîchir leur cœur par les eaux mystiques des divins sacrements.

A l'exemple du bon pasteur, l'évêque doit sacrifier sa vie pour ses brebis : *Bonus pastor animam suam dat pro ovibus suis.* Cela est juste, aussi voyez-le : soutenu par le Paraclet, il travaille avec ardeur, il se réjouit et souffre à cause de vous ; trop heureux si pour vous il pouvait verser son sang!

Et lorsque le loup se jette sur le troupeau, le disperse et tue les brebis, que fait le pasteur? Le mercenaire s'enfuit, il abandonne les ouailles malheureuses, parce qu'il n'en a nul

1. Act., XX, 28.

souci : *Fugit quia mercenarius est, et non pertinet ad eum de ovibus*[1].

Ainsi se révèle le courage de l'évêque catholique. Quand les hommes de mensonge qui sont les loups viennent se jeter sur le troupeau du Christ, il pousse le cri d'alarme, lève le bâton pastoral, crie contre l'erreur, la démasque et sauve ses fils de la mort de l'âme.

O Esprit Saint ! les loups sont venus dresser des embûches au troupeau chéri que vous m'avez confié ; ils sont venus sous le manteau des agneaux, au nom du progrès de la science, annoncer des doctrines nouvelles ; ils paraissent doux et beaux à voir, séduisants à entendre ; mais j'ai fixé attentivement mes regards sur eux, j'ai prêté l'oreille avec anxiété, et dans les agneaux menteurs j'ai découvert des loups. Aidez-moi, ô Esprit de Dieu, parce que je frémis et me sens animé au combat. Parmi les devoirs de l'évêque qui sont variés et nombreux, celui-là me paraît en ce moment le devoir suprême ; donnez-moi donc une force indomptable. L'ennemi va se rapprochant chaque jour davantage, repoussez-le bien loin : *Hostem repellas longius.*

Voici le sujet que nous traiterons à la gloire du Paraclet : l'assaut que la vraie science de Dieu subit de la part de la fausse science de l'homme ; par conséquent la victoire de la première et la défaite de la seconde.

Ce resultat apparaîtra clairement si nous mettons en lumière deux choses : la première, c'est que la science de l'homme, en niant par la critique rationaliste, la science de Dieu, se montre insensée ; la seconde, c'est qu'en voulant supplanter la science divine par le naturalisme incrédule, elle se montre non seulement insensée, mais encore menteuse et hypocrite.

Pardonnez-moi, ô mes chers fils, si, en ce jour qui est d'une si grande douceur pour le cœur des croyants, j'entonne un hymne de guerre, car vous serez consolés dans la suite. Combattant sous les ailes de l'Esprit Saint, nous percerons l'ennemi de nos flèches et il sera forcé de fuir : *Hostem repellas longius ;* et après sa fuite, nous nous réjouirons, nous goûterons la joie plus intime et plus suave du triomphe.

I. — Limpide, pure, pleine d'ineffables consolations pour l'âme, sublime comme le ciel de Jérusalem, telle est la doctrine de la Pentecôte ; elle possède ces admirables propriétés parce qu'elle est la science de Dieu.

Les apôtres étaient revenus du mont des Oliviers où ils s'étaient entretenus avec Jésus, et d'où le divin Sauveur avait,

1. Joan., VI, 3 et seq.

sous leurs yeux, quitté la terre en les bénissant et s'était élevé vers son Père; ils s'étaient réunis dans le lieu où ils demeuraient depuis quelques jours en compagnie des disciples et de la Vierge Marie. Or, le cinquantième jour après la Pâque, tandis qu'ils étaient dans cette salle prédestinée située, dit-on, sur la montagne de Sion et qu'on appelle le Cénacle, le grand événement s'accomplit.

L'évangéliste S. Luc nous le décrit avec la véracité d'un historien divin, et le dépeint avec la simplicité et les douces teintes d'un peintre céleste :

« Quand les jours de la Pentecôte furent accomplis, les disciples étaient tous ensemble dans le même lieu.

« Et il se fit tout à coup un grand bruit, comme celui d'un vent impétueux qui venait du ciel et qui remplit toute la maison qu'ils habitaient.

« En même temps ils virent paraître comme des langues de feu qui se partagèrent et s'arrêtèrent sur chacun d'eux.

« Et ils furent tous remplis du Saint Esprit, et ils commencèrent à parler diverses langues, selon que le Saint Esprit leur donnait de les parler.

« Or, il y avait à Jérusalem des Juifs religieux de toutes les nations qui sont sous le ciel.

« Et, le bruit de cet événement étant répandu, il s'en réunit un grand nombre et ils furent fort surpris, parce que chacun d'eux les entendait parler dans sa propre langue.

« Et ils étaient tout hors d'eux-mêmes, et dans leur étonnement ils s'entredisaient : ces gens-là qui nous parlent ne sont ils pas tous Galiléens ?

« Comment donc les entendons-nous parler, chacun la langue de notre pays[1] ? »

Après avoir ouï le récit de l'Évangéliste, considérons la science divine qu'il renferme et qui éclaire l'esprit humain.

La descente de l'Esprit Saint sur les apôtres et sur l'Église naissante est un fait considérable qui n'est nullement isolé, solitaire, imprévu, en sorte que quiconque étudie la Bible et l'Évangile ne peut aucunement, au jour de la Pentecôte, s'étonner et dire : Qu'est ceci ? Car assurément la descente du Saint Esprit est l'effet d'une cause très élevée, la conséquence d'un principe supérieur, le couronnement d'une œuvre immense et surnaturelle; si nous voulons regarder la conduite de Dieu avec les hommes comme la restauration de l'harmonie universelle, la descente du Saint Esprit est la note complémentaire et dernière du concert divin, le suprême baiser de

1. Act., II.

l'amitié qui se rétablit entre Dieu apaisé et l'homme justifié; elle est la joie, le sourire qui s'échange entre le ciel et la terre.

La chose paraît certaine si l'on considère que l'œuvre si grande et si variée de la création porte l'empreinte de l'auguste Trinité. Les trois divines personnes y concourent, mais, par une certaine distinction de temps que comporte en quelque manière la distinction de personnes en Dieu, on peut dire que le Père, qui est la racine de l'être, commence, que le Fils, qui est le bras et la splendeur substantielle du Père, exécute, et que le Paraclet, qui est l'Esprit du Père et du Fils, concourt personnellement en compagnie du premier et du second, se prêtant, par un acte varié de temps, à l'action éternelle de l'un et de l'autre, avec le Père en commençant les choses, avec le Fils en les perfectionnant.

Ainsi, dans l'œuvre des six jours, nous rencontrons le Saint Esprit avec la fonction d'imitateur : *Spiritus Dei ferebatur super aquas*[1]. *Verbo Domini cœli firmati sunt et spiritu oris ejus omnis virtus eorum*[2]. Il est le souffle visible du Père éternel. Nous le rencontrons d'ailleurs dans la création elle-même, avec la charge d'illuminer et de perfectionner : *Spiritus ejus ornavit cœlos*[3]. *Spiritus Domini replevit orbem terrarum*[4]. Il est le souffle invisible de l'éternel Fils.

Il en est de même dans l'œuvre de la Rédemption. Là, pour en signaler immédiatement le premier acte, on voit le Père qui la commence en envoyant l'Esprit Saint en Marie opérer l'Incarnation du Verbe : *Spiritus sanctus superveniet in te, et virtus altissimi obumbrabit tibi*[5], et l'on voit que, par rapport à la consommation de son sacrifice sur le Golgotha, Jésus appelle le Saint Esprit en témoignage comme pour y mettre le dernier sceau : *Spiritus est qui testificatur quoniam Christus est veritas*[6].

Lumière précieuse qui nous vient de la science de Dieu ! Dans toutes les œuvres divines, dans les périodes de la création physique comme dans celle de la régénération morale, on constate la même chose : le Père avec le Saint Esprit commence, le Fils avec l'Esprit perfectionne.

Maintenant, nos très chers, comprenons l'événement de la Pentecôte.

Tout était accompli par Jésus-Christ : la bonne nouvelle avait été prêchée, les apôtres rassemblés, la mort endurcie, le Sauveur avait été mis au sépulcre et en était sorti ; il avait quitté la terre pour monter au ciel ; oui, l'œuvre était terminée, mais cependant elle avait besoin encore d'un dernier perfectionnement. La bonne nouvelle, il fallait la répandre partout ;

1. Gen., I, 2. — 2. Ps. XXXII, 6. — 3. Job, XXV I, 13. — 4. Sap., I, 7. — 5. Luc., I, 35. 6. Joann., V, 6.

les apôtres avaient besoin d'être sanctifiés, la mort du Christ devait opérer la vie, sa résurrection produire la certitude de la foi, et sa triomphale aversion donner la gloire. Qui donc mettra sur l'œuvre divine le sceau de la perfection?

Elles sont douces et vraies les paroles d'un grand écrivain en parlant de l'ascension de Jésus-Christ : « Il ne fait pas ses adieux, dit-il, il ne prend pas congé de nous; mais en même temps que la gloire le ravit à notre faible vue, il nous invite à marcher sur ses traces. » Et peu auparavant, le même auteur, après avoir remarqué que les apôtres étaient restés quelque temps les yeux fixés au ciel, ajoutait : « C'est ainsi que depuis ce moment nous sommes tous restés les yeux fixés au ciel[1]. »

Il est donc vrai qu'a la suite de Jésus quittant la terre et prenant son vol vers les régions célestes, nous sommes tous restés les yeux levés en haut, tous nous nous sentons attirés à le suivre et à marcher sur ses traces; mais qui viendra à notre rencontre?

Le Christ remonte vers la gloire et du ciel descend l'Esprit Saint.

Le doux Sauveur l'avait annoncé : « Je prierai le Père, avait-il dit, et le Paraclet vous sera donné : le Père l'enverra en mon nom et il vous enseignera toutes choses et il vous rappellera les choses que je vous ai dites[2]. »

Et le miséricordieux Sauveur, appuyant davantage encore, ajoutait : « Lorsque le Paraclet sera venu, il convaincra le monde touchant le péché, touchant la justice et touchant le jugement : *Et cum venerit ille, arguet mundum de peccato et de justitia, et de judiciis*[3].

L'esprit Saint est venu; et l'Église catholique qui possède désormais tous les trésors de la grâce, les livres saints, la tradition, la croix, la hiérarchie sacerdotale, les clés de l'autorité, la prédication, les sacrements, l'Église, dis-je, œuvre de prédilection du Sauveur, acquiert l'intégrité de son être et se prépare au développement extérieur de sa propre vie. En ce moment Jésus qui la contemple du haut du ciel, se complaît en elle.

L'homme est une copie de Dieu créateur; ne remarquez-vous pas la joie d'un artiste célèbre, quand, sa toile peinte et sa statue achevée, il y jette le dernier souffle de son génie, y met la dernière main et la trouve parfaite. C'est Tenerani qui donne le dernier coup de ciseau à l'Ange de la résurrection, lui met en main la trompette et lui dit : « Fais retentir les airs. » Avant lui, c'est Michel-Ange Buonaroti qui, ayant à peine achevé son

1. Vito Fornari, *Vie de Jésus-Christ*, liv. II, ch. 12. — 2. Joan., XIV, 26. — 3. *Ibid.*, 8.

Moïse, le contemple en extase, le frappe au genou et lui crie : « Pourquoi ne parles-tu pas ? »

Jésus en annonçant à ses chers disciples la descente du Saint Esprit s'est déjà applaudi ; il a déjà parlé, et le son de sa voix retentit à travers les siècles : *Euntes ergo docete omnes gentes, baptizantes eos in nomine Patris et Filii et Spiritus Sancti*[1].

Dieu ne procède pas par des systèmes qu'il abandonne à l'étude et aux disputes de l'homme ; il a ses concepts ou plutôt ses idées divines. Par la réalisation de ces idées les mondes surgissent, les peuples se forment, le rachat du genre humain s'accomplit, et sur la terre germe la science du Seigneur : science pure et source de toutes les sciences. Le chrétien fidèle, devenu l'humble disciple de la science surnaturelle laisse échapper de son âme cette exclamation : « Je vois la lumière de Dieu et la lumière de Dieu est le langage de la vérité suprême.

Mais, comme bientôt la foi divine est contredite dans les âmes et s'y éteint par force, la science de l'homme s'insurge contre la science de Dieu et lui déclare la guerre. De là, dans le monde, par rapport aux choses religieuses, la fausse science.

Cela peut arriver de diverses manières, car diverses sont les causes qui poussent la raison humaine à se rebeller contre la révélation ; mais la fausse science que nous voulons réprouver en ce moment est celle qui se nomme la science rationaliste.

Dans son essence, le rationalisme est vieux comme le péché d'Adam, car ce n'est en réalité qu'une fausse idée et un abus du libre arbitre qui veut se dérober à l'autorité du Créateur ; néanmoins le rationalisme scientifique et faisant école est de date beaucoup plus récente. Pris dans sa forme et son nom moderne, Amos Comenius paraît l'avoir mis au jour l'an 1661 ; puis, considéré comme système, on peut et l'on doit certainement le définir ainsi : La raison est la source et la mesure de nos connaissances, et de ce que l'homme religieux doit croire dans la théologie du culte rationel[2].

Or il faut savoir que ce rationalisme devenu prétentieux et plein de lui-même a une tendance spéciale à s'occuper des vérités religieuses qui portent l'empreinte de l'infini et de l'absolu ; c'est en effet ce qui excite la jalousie du rationalisme, car il ne veut aucunement admettre au-dessus de lui ni absolu ni infini. Voilà pourquoi il procède ainsi. Il ne nie point ce que nous appelons la révélation divine, mais, sans la regarder comme divine, il l'admet comme un fait, ou, si l'on veut,

1. Matth., XXIV, 19.
2. H.-J. Rose's, *Etat du protestantisme en Allemagne*, introd., XX.

comme une idée; il la soumet au scalpel de sa critique, il la dépouille de toute qualité supérieure et en fait une chose commune et ordinaire, un mélange de beau et de laid, de vrai et de faux; il appelle ordinairement un dogme une légende; mais, pour ne pas trop la rendre méprisable, il déclare qu'elle est ornée de poésie et fille de l'imagination juvenile de l'humanité.

Le surnaturel divin tombe ainsi au pouvoir de la science humaine qui le dénature; mais cette science rationaliste, au lieu de nous instruire en maîtresse, éteint la lumière dans les âmes et nous l'appelons insensée.

Mes Frères et Mes Fils, aujourd'hui nous saluons le miracle de la Pentecôte, et nous honorons la descente de l'Esprit Saint; mais si dans la famille des croyants retentit la louange, l'allégresse et l'hosanna, en dehors de nous, on entend des jugements et des bruits contraires. Les rationalistes et leurs adeptes raillent notre Pentecôte, ils insultent à notre culte du divin Esprit. Écoutons-les un peu; après avoir vu les folies des sciences incrédules, nous reviendrons avec plus d'amour célébrer la science de Dieu.

Ernest Renan, qui dans la science rationaliste est le coryphée, explique de cette manière la fête de l'Esprit Saint.

« Un jour que les frères étaient réunis, il s'éleva une tempête. Un vent impétueux ouvrit les fenêtres; le ciel était en feu. Dans ces pays les nuages sont toujours accompagnés d'un grand dégagement de lumière et l'atmosphère est sillonnée de flammes; soit que le fluide électrique eût pénétré dans la salle, ou qu'un éclair éblouissant eût tout à coup illuminé leur visage, ils furent convaincus que l'Esprit Saint était descendu et s'était reposé sur leur tête en forme de langues de feu. »

Dans ce récit le rationaliste apparaît, mais le philosophe ne se trouve pas.

Avez-vous entendu? Une bourrasque atmosphérique passe sur le cénacle, en ouvre les fenêtres et dans sa violence atteint les apôtres. Il n'y avait dans cette salle aucun baromètre qui en annonçât l'arrivée; il n'y avait pas non plus l'horloge régulatrice du P. Secchi pour en signaler la venue quelques heures auparavant; qui aurait pu là, sur ses deux pieds, la prévoir? La bourrasque arriva subite, imprévue, inattendue.

Eh Dieu! La science qui se met à examiner les faits, tels qu'ils se racontent dans les ouvrages les plus célèbres, bien que profanes, et qui en change le sens, qui les défigure en leur ôtant toute importance, ne commet-elle pas une sottise?

L'évangéliste S. Luc, signalant le bruit qui vint du ciel avec la descente du Saint Esprit, fait une comparaison: il dit que

ce bruit a été entendu de tous, comme s'il se fût élevé un vent violent: *Tanquam advenientis spiritus vehementis.* Voilà le fait, or l'écrivain, qui prétend être philosophe, laisse le fait et s'appuie sur la comparaison, de sorte qu'il réduit tout à un coup de vent violent.

Bon Dieu! La science qui, non contente de changer les faits en les rabaissant, les taille, les coupe et les donne séparés de tout le reste, n'est-elle pas insensée? L'avènement de l'Esprit Saint, si nous voulons l'appeler une bourrasque, une tempête, est sans contredit une tempête céleste, une pluie de bénédictions, déjà clairement annoncée et promise par le Christ à ses apôtres. De plus, en la promettant, n'a-t-il pas proféré ces paroles mémorables et frappantes qui empêchent d'en perdre le souvenir? « Je vous le dis en vérité : il vous est avantageux que je m'en aille, car, si je ne m'en vais pas, le Paraclet ne viendra pas à vous, mais si je m'en vais, je vous l'enverrai. » L'écrivain rationaliste oublie cette promesse, il ne pense plus à rien, il ne sait plus joindre les faits aux faits, les idées aux idées, pour compléter un grand tableau, mais il enlève le prodige pour imaginer, comme un enfant, une perturbation inattendue de l'atmosphère. Il trompe tout le récit, il ne voit pas ce qu'il importait de voir et qui éclaire le reste: il tombe dans l'absurde.

Le rationalisme a donc fait cette découverte. Ce que nous appelons la descente du Saint Esprit, il l'appelle une bourrasque, une tempête.

Tempête vraiment de toute façon merveilleuse! Le fluide électrique qui entre dans une salle et qui se pose en forme de langues de feu sur la tête de tous ceux qui y sont réunis; voyez quel prodige elle opère tout à coup! Avant ce jour, avant cette tempête, les apôtres étaient ignorants; ils entendent mal les divines écritures; ils ne pouvaient comprendre leur maître, au point que Jésus lui-même s'en plaignait. Quelques jours seulement auparavant, il ne voulait pas achever son entretien avec ses chers disciples, parce qu'il les trouvait incapables de le comprendre: *Adhuc multa habeo vobis dicere, sed non potestis portare modo.* Mais il se consolait en pensant que l'Esprit Saint les instruirait: *Spiritus veritatis docebit nos*[1]. Aussi voyez quel esprit de vérité! quelle instruction céleste! Le fluide électrique pénètre dans l'esprit des apôtres et y porte la science pleine et désirée. Dès ce moment ces hommes ignorants sont changés en docteurs inspirés, ils savent toute la sainte Écriture, la doctrine du Christ leur est familière. Personne ne les voit aller

1. Joann., XVI, 13, 14.

à l'école, le temps leur manque pour y aller : que dis-je ! ils n'y apprendraient nullement ce qu'ils devraient prêcher ; néanmoins tout le monde les regarde comme les maîtres de la science de Dieu. C'est le fluide électrique qui les a instruits. La merveilleuse tempête !

Oui, tempête vraiment merveilleuse ! Il n'y a qu'un instant les apôtres étaient timides, inactifs et impuissants, ils abandonnaient leur maître à la fureur du peuple : ils fuyaient le Calvaire, la résurrection même de Jésus n'avait pu les ranimer ; ils se cachaient dans le Cénacle et en fermaient les portes par crainte des Juifs. Et maintenant ? Maintenant les voilà qui en un clin d'œil paraissent transformés, ils n'ont plus peur de rien, ils ne craignent plus la colère des Juifs, ils ouvrent les portes, ils sortent, ils prêchent avec intrépidité le mystère de la Rédemption..... Ils ont senti le fluide électrique ! Naturellement la tempête, quand elle frappe les corps, les immobilise, les tue, les pulvérise. Mais la tempête des rationalistes n'agit pas ainsi, elle ne produit pas ces tristes effets. Au contraire, elle ranime, elle éclaire l'esprit, elle raffermit le corps, elle communique le courage, la valeur et une sainte audace. O Esprit Saint ! dans quelles absurdités tombe l'homme qui vous renie !

Il faut donc admettre une tempête atmosphérique dans le Cénacle ! Ah ! si un peu de cette tempête venait à souffler sur la tête des rationalistes, s'ils se rendaient dignes de la recevoir avec ses langues de feu, quelle lumière bien différente de toute autre lumière ne verrait-on pas briller en eux ! Ils comprendraient qu'un Dieu éternel, infini, créateur du monde et rédempteur de l'homme est une réalité aussi douce qu'incontestable ; ils comprendraient le pèlerinage de l'homme sur cette terre et sa destinée dans la vie éternelle ; ils verraient que le Christ a institué son Église comme une arche de salut pour tous. Ils se mettraient à chasser de leur esprit les tromperies séduisantes de l'orgueil ; ils reconnaitraient qu'un Dieu purement rationel ne suffit pas à satisfaire les aspirations de notre cœur ; on ne sait pas ce que c'est, chacun se le fabrique à sa fantaisie et ce Dieu rationnel est impuissant à nous arracher à la ruine dernière ; ils reconnaîtraient que leur religion de l'avenir n'est qu'un rêve de désespérés, misérable leurre des rénégats du christianisme, des exilés du ciel !

Ah ! Mes chers Frères et Mes chers Fils, nous qui avons la foi des apôtres, mais qui ne sentons encore que quelques étincelles de l'incendie de la Pentecôte, prions, demandons avec instance que la flamme bienheureuse du Paraclet s'accroisse, se développe, et, pour le bien de tous, embrase nos cœurs.

Ce n'est pas seulement pour eux que les apôtres ont reçu l'Esprit Saint, ils l'ont reçu pour eux et pour le monde entier. Puissions-nous brûler des célestes flammes, briller de l'éternelle lumière, de manière à éclairer les esprits égarés, réchauffer les cœurs froids, purger les écoles de la pourriture de l'athéisme, faire rentrer les sophistes dans la voie de la sagesse, illuminer tous les fronts, tant des maîtres que des disciples, du soleil de la divine vérité !

Telle est la tempête, la surnaturelle tempête du cénacle que nous demandons pour nous et que nous souhaitons à nos ennemis.

Nous n'avons rapporté qu'un seul des efforts du rationalisme, pour expliquer humainement la descente du divin Esprit ; pour nous c'est un événement supérieur à la bourrasque et au fluide électrique. Mais la sottise des interprétations du rationalisme continue et s'aggrave encore.

Le livre des *Actes des Apôtres* à la main, nous soutenons que l'Esprit Saint communiqua aux apôtres le don des langues ; et cela avec tant de clarté et de force, que, loin d'en douter, la foule présente témoignait hautement son admiration. La ville était pleine d'étrangers ; or, les Parthes, les Mèdes, les Élamites, les habitants de la Mésopotamie, de la Judée, de la Cappadoce, du Pont, de l'Asie, de la Phrygie, de la Pamphilie, de l'Égypte, de la Lybie, avec les Crétois, les Arabes, les Hébreux, les Romains, entendant prêcher les apôtres, les comprenaient clairement, comme si, par suite d'un long usage, ils avaient parlé la langue de toutes ces nations. De sorte qu'ils se demandaient : qu'est ceci ? *Quidnam vult hoc esse*[1] ? C'était le préambule, le solennel début de ce qui devait arriver sur la terre où les apôtres parleraient tous les idiômes du monde.

Il est plaisant et curieux de voir le commentaire que fait le rationalisme de ce prodige. Peut-être va-t-il nier résolument la chose ? Non ; mais, écartant le miracle qui l'effraie toujours, il recourt à un phénomène plus difficile à croire que le miracle même.

Renan reconnaît la grande variété des langues qu'on parlait à Jérusalem, et il avoue que cette ville était une ville polyglotte, comme toutes les grandes cités de l'Orient ; quant au fait des apôtres qui enseignent le peuple et qui sont compris dans toutes les langues, c'est un fait qui n'a pas besoin d'explication. Retournons à la bourrasque du cénacle, où les fenêtres s'ouvrirent et où les apôtres furent illuminés. Voici comment l'écrivain rationaliste explique le don des langues.

1. Act., II, 12.

« La surrexcitation du cerveau produisit l'extase et la prophétie. Durant le temps de l'extase, le fidèle profère des sons inarticulés et inintelligibles, que l'on regarde comme la parole d'une langue étrangère. Quant au discours de l'extatique, chacun des auditeurs se rappelle sa propre langue et cherche à expliquer les sons inintelligibles par les paroles qu'il sait en fait de langage et il réussit à voir dans ces paroles entrecoupées le sens qu'il préfère. »

Déjà l'auteur avait dit : « L'extatique ne comprend rien de ce qu'il dit et n'en a pas même conscience [1]. »

« La surrexcitation du cerveau produit l'extase et la prophétie ? » Jamais. La surrexcitation du cerveau, dans le sens ridicule où il est pris ici, produit des fous, des fanatiques, des radoteurs, des orateurs insensés et des écrivains non moins insensés. L'extase vient de Dieu et la vraie prophétie vient de Dieu, elles proviennent d'une lumière céleste qui tombe sur l'âme, et non de l'agitation extérieure des sens qui trouble le cerveau. Les apôtres sont des étoiles qui brillent perpétuellement au ciel de la révélation évangélique : ce ne sont pas des météores qui luisent un instant et s'éteignent dans le ciel de la raison troublée. Si l'on prétend que le cénacle est un hôpital de fous, les apôtres n'y ont point de place, reste à voir qui, au lieu d'eux, en prend le chemin.

Examinons cette autre parole : « Dans les moments d'extase, le fidèle profère des sons inarticulés et incohérents, que l'on prend pour des paroles en langue étrangère. » Quelle sottise ! Ici dans le fidèle en extase on nous décrit évidemment le fou ; mais s'il est hors de lui-même et raisonne en insensé, comment peut-il occuper sérieusement les esprits et inspirer la vénération et l'amour ? Or, c'est là le propre de la prédication évangélique. Quoi qu'il en soit, il paraît que dans sa bouche les sons inarticulés et incohérents sont regardés comme des paroles en langue étrangère. Passe ! mais supposons que l'insensé profère des sons inarticulés et incohérents. S'il se sert de la langue latine, il devra être compris comme parlant le latin ; s'il se sert de l'hébreu, il devra être compris comme parlant l'hébreu, et ainsi de suite ; or, tandis que ce fou débitera des paroles en sa langue, comment les Italiens pourront-ils y trouver l'italien, les Hollandais l'hollandais, les Allemands l'allemand ? Et, ce qui est encore plus inconcevable, comment ces extravagances et ces singularités de langage donneront-ils à tous les auditeurs des enseignements identiques, des enseignements plein de vie et de sublimité, des enseignements célestes ? Ne dites-vous pas vous-mêmes que le christianisme

1. Renan, loc. cit.

est une révélation de doctrines élevées? doctrine de paternité, du relèvement de la femme, de l'émancipation du peuple? Quoi donc? Cette haute doctrine serait tombée sur le monde de la bouche d'insensés au langage extravagant? O sottise humaine! comme de toi-même tu te trahis et te dégrades!

Examinons encore la seconde réflexion de notre judicieux auteur. « Tandis que l'extatique parle, dit-il, chacun se rappelle son propre idiome et essaie d'expliquer les sons inarticulés qu'il entend par ce qu'il sait en fait de langage, et il arrive à trouver dans ces paroles inintelligibles le sens qu'il préfère. » — Ce qui revient à dire : J'entends un récit en je ne sais quelle langue, je me rappelle mon propre langage, et pour peu que je m'aide de mes autres connaissances linguistiques, j'en conclus que ce récit est fait dans ma propre langue. Mille remerciements! Mais voici de quoi contenter les plus difficiles, et à propos des apôtres au fait ce raisonnement : si je donne un sens à leurs paroles incohérentes et si j'y trouve des ressemblances et des affinités avec mon propre langage, c'est que j'ai une raison d'agir ainsi. Et quelle est cette raison? la connivence de mon propre cœur. Je comprends tel sens parce qu'il me tient à cœur. — Mais les paroles extravagantes des apôtres, qu'on le veuille ou non, nous donnent le christianisme, et par conséquent c'est une preuve que le christianisme je le porte bel et bien dans mon cœur. Vous n'attendiez un si précieux aveu. Quoi donc? ô écrivain, ce christianisme que vous malmenez à sa naissance, vous admettez son antiquité au point de nous le donner comme naturel au cœur de l'homme!

Écoutons ces autres paroles : « L'extatique ne comprend rien de ce qu'il dit, il n'en a même pas conscience. » Si par l'extatique on entend les apôtres, et c'est évidemment le sens de ce passage, il s'ensuit que les apôtres ne comprennent rien de ce qu'ils disent. Exaltent-ils Jésus-Christ dans leurs discours, ils ne savent pas qu'ils exaltent Jésus-Christ. Exaltent-il la croix, ils ne comprennent pas qu'ils exaltent la croix. Recommandent-ils la vie éternelle, ils ne comprennent pas qu'ils recommandent la vie éternelle. Car pour le rationaliste, les apôtres n'ont pas conscience de ce qu'ils disent. Allons plus loin! Dans l'accomplissement de leur ministère, les apôtres souffrent volontiers les fatigues, les privations, les opprobres, ils affrontent les tourments, ils donnent leurs vie. Ils n'ont conscience ni de ce qu'ils disent ni de ce qu'ils font!

Bref, résumant tout ce que le rationalisme a de plus docte pour expliquer humainement la descente du Saint Esprit, nous en tirons deux conclusions capitales.

La première, qui n'est que le développement de ce qui précède,

consiste à dire que les apôtres ne furent que des idiots balbutiants. Par suite « les fidèles s'abandonnaient à ce balbutiement; et le christianisme naissant ne fait que balbutier; dans sa bouche, les paroles hésitent, s'entremêlent et produisent une pantomime confuse. Ainsi s'écoulent des siècles d'efforts obscurs et en quelque sorte de vagissements[1]. »

Heureux balbutiement! Pierre, le prince des apôtres, rempli de l'Esprit Saint, s'avance près des Juifs, il leur prêche la résurrection et la divinité du Christ, il déplore l'aveuglement du peuple qui méconnut le Juste et le mit à mort, il appelle ses auditeurs au repentir. Sa parole est si claire, si persuasive, si émouvante, qu'elle leur fait reconnaître et détester leur crime, les fait saintement trembler et implorer la divine miséricorde.

D'un seul coup, trois mille de ses auditeurs se convertissent. Voilà l'apôtre balbutiant! Le miracle n'en est que plus admirable, puisqu'il est le fruit du balbutiement. Pierre avec les onze rentre sans retard en lice. A la porte du temple qu'on appelle La Belle, il guérit un boiteux; et comme il l'a guéri au nom de Jésus, c'est au nom de Jésus qu'il fait sa prédication. Il rappelle la série des bienfaits du Seigneur depuis Abraham, Moïse et les prophètes, jusqu'au Fils de Dieu, nouvellement ressuscité d'entre les morts. Or voici que cinq mille hommes demandent le baptême et se convertissent au Fils de Dieu. Toujours l'apôtre balbutiant! N'est-ce pas vrai qu'il est heureux dans son balbutiement et qu'il fait plus avec sa langue embarrassée que cent et mille orateurs profonds avec un langage correct et élégant?

Heureux bégaîment! Le christianisme naissant qui, selon le rationaliste, est un « grand bégayeur », nous donne, outre la prédication des disciples, les quatre livres des Évangiles, les Actes des apôtres, les Épitres de S. Paul et de ses collègues, monuments de sagesse divine, et code de l'humanité régénérée, ce christianisme dans la bouche duquel, suivant les rationalistes, « les paroles s'entremêlent et se confondent, » nous donne les apologies merveilleuses de la religion: profond traité des devoirs moraux et civils; elle nous donne les ouvrages divins d'Ignace, de Polycarpe, de Quadrat, d'Aristide, de Méliton; elle nous donne les œuvres de Denys, de Justin le philosophe, d'Athénagore, de Tertullien, d'Origène, de Clément, d'Alexandre, de Minutius Félix et de tant d'autres qui annoncent l'ère scientifique des temps modernes. Ainsi de lumière en lumière, de succès de succès, le « grand bégayeur » qu'on appelle le christianisme, avec ses pères et ses docteurs, traverse son premier âge en faisant taire les sophistes de la Grèce, les

1. E. Renan, loc. cit.

rhéteurs de Rome, en civilisant la barbarie idolâtre, en élevant les fils des peuples nouveaux; ainsi il s'avance, selon leur manière de parler, au milieu de vagissements pénibles et obscurs qu'il change en ces immenses clameurs de savoir que poussent, du troisième au quatrième siècle, S. Grégoire le thaumaturge S. Paulin de Nole, S. Ambroise, S. Jérôme et S. Augustin.

Heureux bégaiement! vous retentissez clair et distinct à mes oreilles; parole sacrée des apôtres qui répétez les paroles bénies de Jésus, vous êtes marquée du sceau de la clarté, et je vous reçois avec la docilité des premières foules chrétiennes. Je vous entends bien, quand vous me parlez de l'amoureuse attention de la Providence, et me rappelez « les petits oiseaux qui n'ont rien et à qui Dieu donne le vêtement et la nourriture, » et alors, je ne m'abandonne pas aux basses sollicitudes des besoins terrestres, et je place mon espérance dans le Seigneur. Je vous entends bien, lorsque vous m'appelez avec Jésus sur la montagne pour recueillir ses discours et lorsque vous faites retentir à mon oreille la parole qui me crie : « Bienheureux les pauvres d'esprit parce que le royaume des cieux est à eux! Bienheureux ceux qui sont doux, car ils posséderont la terre! Bienheureux les miséricordieux, parce qu'il leur sera fait miséricorde! Bienheureux les pacifiques, parce qu'ils seront appelés les fils de Dieu. » Oui, c'est avec une pleine intelligence et un saint tremblement que je vous entends, ô langue sacrée des apôtres, quand vous me transmettez le redoutable avertissement de Jésus : « Que sert à l'homme de gagner l'univers s'il perd son âme? » Écoutant ces choses et me les appliquant à moi-même, je demande au doux Sauveur qu'il m'arrache à l'esclavage du monde, que la sainteté évangélique refleurisse dans mon cœur et que je devienne digne de l'accompagner en portant ma croix. Ces choses sont pour moi les leçons de la sagesse sur la terre : c'est Socrate, Platon, Aristote, Cicéron qui savent me parler d'une façon meilleure, plus intime et victorieuse! Quelle éloquence des écoles profanes, soit anciennes, soit modernes, fut jamais comparable à celle-là? Oh! le bégaiement du christianisme! Il ne s'interrompt pas à travers les siècles, il ne s'affaiblit point, il ne se tait jamais! Seul il produit la vertu et la sainteté!

Mais ne nous oublions pas. L'interprétation humaine de la descente du Saint Esprit faite par l'écrivain rationaliste nous met en main une autre conclusion. C'est un trésor que cette conclusion, tant elle est belle, aimable, charmante! Écoutez : sous le nom de dons du Saint Esprit se cachaient les plus rares et les plus exquises effusions de l'âme : amour, piété, crainte

respectueuse, soupirs sans objet, subites longueurs, tendresses spontanées. Les larmes en particulier étaient estimées des faveurs célestes et procuraient des douceurs infinies. On sait quelle force les personnes délicates et surtout les femmes puisent dans la divine faculté de pouvoir pleurer beaucoup : les larmes sont leur prière..... Pleurer devient un acte pieux ; celui qui ne savait ni prêcher, ni parler les langues, ni faire des miracles, pleurait. On pleurait en priant, en prêchant, en avertissant ; c'était le règne des larmes [1].

Il est difficile de comprendre comment l'extatique qui « murmure des sons inarticulés et incohérents », qui « ne comprend rien de ce qu'il dit et n'en a pas même conscience », puisse trouver dans son âme d'aussi douces et d'aussi suaves effusions. Néanmoins, gardons nous de nier : nous reconnaissons que les larmes sont un don de l'Esprit Saint.

David qui, dans la lumière de Dieu, contempla de loin les apôtres, les a vus pleurer en répandant la semence du Christ : *Euntes ibant et flebant, mittentes semina sua.*

Et pourquoi les apôtres pleuraient-ils? Ils voyaient la terre souillée par la hideuse idolâtrie, ravagée par un paganisme cruel, remplie de tyrans et d'esclaves ; mœurs horribles, paroles furieuses, larmes profondes, hécatombes d'innocents, avilissement universel. Tout adoré comme Dieu excepté Dieu, pouvaient-ils ne pas ne pas s'attendrir et ne pas pleurer? *Euntes ibant et flebant.*

Apôtres bénis! ils semaient dans les larmes pour moissonner dans la joie. David les voyait revenir à la maison du divin père, joyeux, remplis d'allégresse, portant avec eux les gerbes d'une riche moisson recueillie dans le champ évangélique. Le ciel devenait serein, la croix s'élevait, le règne de Dieu s'établissait sur la terre, les temples des faux dieux tombaient, les mœurs s'amélioraient, se polissaient. Dans la descente du Saint Esprit, les apôtres avaient bu la douce flamme de la charité, et, dans l'empire de la charité, ils étaient établis pères, mères, bienfaiteurs et frères du genre humain.

O douce joie! *Veniente autem venient cum exultatione, portantes manipulos suos* [2].

C'est ainsi que l'apostolat se comprend, que le christianisme s'explique. Tout n'est pas larmes, tout n'est pas lamentations de femmes ; si l'on veut, ce sont les larmes d'abord, et la joie ensuite : *Tristitia vestra vertetur in gaudium* [3].

« Soupirs sans objet, » sotte manière de parler. Les apôtres, les martyrs, les vierges, toutes les âmes saintement affec-

1. E. Renan, loc. cit. — 2. Ps. XXV, 7, 8. — 3. Joann, XVI., 20.

tueuses et chastes soupirent après une fin très élevée qui est la possession de Dieu, ils soupirent après un moyen souverainement désirable, le triomphe de la grâce sur le péché. Sottise et absurdité de restreindre l'Église au royaume des larmes! l'Église est le royaume de la foi, de l'amour, du pardon; elle couronne les justes, elle pardonne aux pécheurs pour qu'ils partagent le sort des justes. Voilà sa glorieuse allégresse.

Et, en effet, en aucune littérature ne se rencontre si souvent le mot joie que dans les textes du Nouveau Testament et dans les écrits ecclésiastiques. L'ange dit aux bergers de Bethléem: « Voici que je vous annonce une grande joie : » *Evangelizo vobis gaudium magnum* [1]. Les Mages, ayant vu l'étoile qui annonce le Sauveur, sont remplis d'une joie extrême: *Gavisi sunt gaudio magno valde* [2]. A l'arrivée de Marie qui porte dans son sein le divin Enfant, Jean-Baptiste tressaille de joie dans les flancs d'Élisabeth: *Exultavit in gaudio infans in utero meo* [3]. Siméon, en recevant Jésus dans ses bras, a un avant-goût de la joie céleste et veut quitter cette terre: *Nunc dimittis servum tuum, Domine* [4]. Dans la suite, quand Jésus prêche les foules, il leur parle toujours de joie; il les enseigne pour que sa joie passe dans leur âme: *Hæc locutus sum vobis, ut gaudium meum in vobis sit;* et il veut que leur joie soit parfaite: *Et gaudium vestrum impleatur* [5]. Il les assure que personne ne leur ravira cette joie: *Gaudium vestrum nemo tollet a vobis* [6]. D'ailleurs, si le royaume du ciel où Jésus nous introduit est semblable à un trésor caché dans un champ, l'homme qui trouve ce trésor va et vend tout ce qu'il possède pour l'acquérir; et il agit ainsi dans l'impression d'une ineffable joie: *Præ gaudio illius vadit et vendit universa quæ habet et emit agrum illum* [7].

Il a donc raison, S. Paul, l'infatigable apôtre des Gentils, d'annoncer la joie du Seigneur: *Est regnum Dei gaudium in spiritu sancto. — Deus autem repleat vos omni gaudio.* De même aux Romains: *Adjutores sumus gaudii vestri* [8]. De même aux Corinthiens: *Fructus spiritus est charitas, gaudium et pax* [9]. De même aux Galates: *Gaudium et corona mea* [10]. Il ne parle pas autrement aux Philippiens [11]. Avec le Christ et les apôtres, l'Église dit à ses fils en les pressant contre son cœur: Vous êtes ma joie et ma couronne, demeurez fermes dans le Seigneur, mes bien-aimés. *Gaudium et corona mea, sic state in Domino, charissimi.*

On pleure donc toujours dans la vie chrétienne? La mélancolie

1. Luc., II, 10. — 2. Matth., II, 10. — 3. Luc., I, 44. — 4. Luc., II, 29.
5. Joann., XV, 11. — 6. Joann., XVI, 22. — 7. Matth. XIII, 44.
8. Rom., XIV, 19 XV, 13, 32. — 9. Cor., I, 25. — 10. Gal., V, 22. — 11. Philipp., IV, 1.

est-elle l'aliment indispensable, quotidien, des âmes pieuses, des cœurs magnanimes? Quoi! celui qui aime et cherche Dieu, qui combat pour Dieu et triomphe en son nom, n'aura jamais de vraie consolation? Mais quelle joie plus grande que de pouvoir dire: J'ai un père dans le ciel, Jésus est mon chef, mon ami, mon frère, mon soutien, plus l'attaque de l'ennemi va grandissant contre moi, plus il me protège de son bras puissant, afin que je ne vacille ni ne tombe jamais! Si le remords tourmente l'âme des méchants, si le péché devient comme le bourreau de la mauvaise conscience, la sérénité, la paix, l'allégresse, ne verseront-elles pas leur baume dans le cœur des justes? Même devant cet exil n'étendront-elles pas sur leur tête un ciel toujours pur, une nuit toujours sereine, perpétuellement étoilée? Vous voyez les douleurs des justes, vous éternisez sous vos yeux le deuil de l'Église, les ténèbres du Vendredi Saint; mais pourquoi n'assistez-vous pas à notre Pâques, à notre belle Pentecôte, et n'écoutez-vous pas les chants des élus qui font retentir sur la terre les mélodies du ciel.

Mais l'écrivain rationaliste voit dans l'Église le royaume des larmes!

Vous voulez des larmes? Vous aurez des larmes. C'est la chose que vous détestez le moins dans le christianisme, celle à laquelle vous dédiez votre idylle, eh bien! décidez-vous à gémir et à pleurer vous aussi! Pleurez, ô rationalistes, pleurez l'abus de vos talents, pleurez le mépris que vous faites de la grâce céleste, de la révélation divine, réalité sociale et historique qu'entourent de leur vénération les plus hautes intelligences; gémissez d'avoir abandonné le Père du ciel et la mère auguste des peuples modernes, l'Église catholique; pleurez les apostasies honteuses que vous encouragez par vos négations; pleurez les frères que vous torturez par le doute, et les ruines morales que vous accumulez sous vos pas. Faites votre examen. N'avez-vous pas commis quelque faute? Pleurez ces fautes comme les chrétiens les pleurent. Vous éprouverez à votre tour combien dans l'Église de Jésus-Christ abonde la joie, vous éprouverez combien notre Dieu est bon, doux et aimable.

Pourquoi nous arrêterions-nous davantage à combattre les efforts que fait le rationalisme pour ôter son caractère et son cachet divin à la Pentecôte? Ce que nous avons dit suffit à montrer la différence qu'il y a entre la science incroyante de l'homme et la science surnaturelle de la religion. Pour la gloire de Dieu et le salut des âmes raisonnables, il est prouvé que l'une est fausse et l'autre vraie; il est prouvé que la science de l'incroyant est une science insensée.

II. — Nous admirons davantage encore la Pentecôte, si nous réfléchissons à l'expansion de la science de Dieu. En effet la descente de l'Esprit Saint a lieu au Cénacle, mais n'y est pas restreinte; elle s'étend au loin et porte ses bienfaits dans le monde entier.

Nous ne pouvons plus ici appeler la science divine sublime comme le ciel de Jérusalem; nous devons la considérer comme rayonnant dans tout le ciel; semblable au soleil, elle éclaire toutes les plages du globe terrestre, et elle en est capable puisqu'elle est plus élevée que le soleil et plus vaste que l'univers, puisqu'elle est la lumière même qui tombe sur nous de la face de Dieu. Néanmoins, quelle que soit sa diffusion elle nous apparaît toujours ornée des mêmes qualités : pure, transparente, sans tache, très brillante; elle nous apporte le reflet immédiat de l'éternelle vérité.

Présentement, après les religieuses merveilles opérées dans la Judée, après les luttes soutenues avec éclat contre les puissants de la cité, les apôtres se présentent à nous comme une phalange serrée et vaillante. Par l'élection de Mathias, ils ont comblé le vide laissé par Judas dans le collège apostolique; ils ont élu les sept diacres, ils ont renforcé leurs rangs de conquêtes merveilleuses : ils ont Barnabé, et le miracle de Damas leur a donné Saul, devenu Paul.

Le Paraclet souffle d'en haut, et à l'armée sainte qui est sur le point de se mettre en mouvement, il ranime le cœur, il affermit le bras, afin qu'elle accomplisse à travers les nations les œuvres de l'apostolat. Quelles œuvres? Les œuvres qu'il inspire par ses dons et ses fruits : la prédiction de l'avenir, l'oracle, le prodige; les œuvres que déjà auparavant le Christ avait promises aux douze : « chasser les démons au nom du Seigneur, parler de nouvelles langues, saisir les serpents, avaler du poison et n'en ressentir aucun mal, imposer les mains sur les malades et les guérir [1]. » A ces marques l'on connaîtra le royaume de la rédemption, par ces secours, il s'étendra d'un pays à l'autre.

Donc, ce signal donné et les cœurs prêts, on ne tarde plus : les apôtres partent.

Un homme qui, comme un autre Balaam, essaie de dénaturer le sens des livres saints, considérant les courses des apôtres, fut comme saisi de stupeur : il ne put maudire et fut contraint de bénir. Aussi écrit-il, avec l'accent de l'enthousiasme : « J'essaierai de suivre les traces des messagers de la bonne nouvelle, soit sur terre, soit sur mer, par le calme et

1. Marc., XVI, 17-18.

la tempête, dans la prospérité comme dans l'adversité. Il me tarde de redire cette merveilleuse épopée, ces courses infinies d'Asie en Europe, le long desquelles ils jetèrent la semence de l'Evangile, les parcourant tant de fois, dans des conjonctures si diverses. La grande odyssée chrétienne va commencer, déjà la barque apostolique a déployé ses voiles, le vent souffle et elle ne demande plus autre chose que de porter sur ses ailes la parole de Jésus. »

L'homme qui parle ainsi est l'écrivain rationaliste de notre connaissance[1], mais le livre promis ne parut pas; d'autre part, le simple rationalisme ne nous est plus nécessaire. De bon cœur nous lui donnons congé.

La science de Dieu, en se communiquant aux nations, prend un vol plus résolu, et la science terrestre qui la contredit tombe dans des aberrations plus ridicules et plus ineptes.

On lit dans les psaumes cette grave sentence: « Seigneur, l'orgueil de ceux qui vous haïssent va toujours grandissant: » *Ascendet semper*[2]. Telle est la devise spéciale du savant incrédule. Ne voulant pas s'assujettir à la foi surnaturelle, ou l'ayant éteinte et comme anéantie dans son cœur, nous le voyons se concentrer tout entier dans sa raison, et avec elle prétendre pénétrer les profondeurs des mystères divins. Il est rationaliste. Mais, parce que l'homme par lui-même n'aboutit à rien ou à peu de chose, et que sa raison gonflée d'orgueil ne peut rester en repos, il pousse facilement plus haut la pointe de son esprit; désespérant ailleurs de tout trouver en lui-même, il espère trouver tout dans la nature dont il fait partie. Le rationaliste incrédule devient incrédule naturaliste.

Le naturalisme qui est incontestablement un rationalisme développé, transformé, veut néanmoins être indépendant. Sa nature est complexe et il est très vieux, mais il prétend à l'originalité et à la jeunesse. Il dédaigne, dit Bretchneider, d'aller avec le rationalisme, humilié de ce que la philosophie de Kant a obtenu un si grand crédit; il s'affirme donc résolument dans les écoles, écrit Staüdlin, il se distingue du rationalisme en ce qu'il rejette entièrement toute révélation divine, surtout celle qui a quelque chose de plus extraordinaire et qui nous arrive par l'intermédiaire de certains hommes. Le naturalisme, au nom de la nature, forme une secte à part et opère par lui-même le merveilleux.

En conséquence plaçons la Pentecôte, plaçons l'apôtre en face du naturalisme, confrontons de nouveau la science de Dieu avec la science de l'homme; que va nous dire le naturaliste incrédule?

1. E. Renan, loc. cit., c. XIX. — 2. Ps. LXXIII, 29.

Il ne fait pas comme le rationaliste qui dépouille de toute grandeur et de tout merveil eux les faits racontés par les livres saints; au contraire, il admet tout, il admet le prodige, mais pour détruire radicalement le surnaturel, il fait sortir le prodige de la nature.

Interrogez et écoutez la réponse.

Les apôtres, en parcourant le monde, prédisent-ils l'avenir, font-ils des prophéties? Oui, mais, opérateurs habiles, ils se servent pour cela des forces occultes qui donnent la prévision. Parlent-ils des langues inconnues? Oui, mais par une science naturelle. Guérissent-ils les malades? Oui, mais toujours par une vertu naturelle.

De même, qu'est-ce que le Saint Esprit, et comment se fait-il qu'en se communiquant aux apôtres il engendre le miracle? Ils vous répond: « L'Esprit Saint, c'est le courant, le fluide qui se dégage de la nature et qui rend les apôtres capables de faire des miracles, parce qu'il les investit tous de son efficacité.

Puis, si vous les interrogez sur le Christ qui a promis le Paraclet aux apôtres, il vous font des réponses semblables, sinon pires encore.

Le Christ, disent-ils, fut le personnage le plus habile qui fut jamais pour connaître les secrets de la création et en utiliser la vertu cachée.

Avec une parole, un peu de salive, le souffle de ses lèvres, par le seul contact de sa main, il enchaînait la nature, accomplissait des prodiges naturels qui jetaient dans l'admiration Jérusalem et le monde entier.

Mes chers Fils, et Mes chers Frères, la science terrestre qui veut se substituer à la science divine et se donner des airs de créatrice, excite notre indignation; outre qu'elle est insensée, elle est, de plus, mensongère et hypocrite.

Je veux vous faire voir la plaisanterie qu'on nous jette au visage, le ridicule dont on se couvre quand on essaie d'affirmer que le christianisme, dans sa Pentecôte et tous ses fastes séculaires, n'est autre chose qu'un merveilleux emploi des forces cachées de la nature. Et notez bien que pour faire ma démonstration, je ne me sers pas d'arguments théologiques, mais de raisons philosophiques et sociales.

Une vérité incontestable, c'est que chaque institution, chaque famille ou nation qui tend à grandir et à prospérer, a besoin de ne pas faire reposer le développement de sa grandeur sur une fiction; autrement peuple égaré et peuple florissant seraient une seule et même chose.

Au contraire, tout peuple doit avoir un principe dominant qui brille devant ses yeux comme son étoile de prédilection;

c'est ce principe dominant qui influe sur ses idées, sur ses affections, sur tous ses actes, qui produit les tendances de la race, qui en forme la physionomie particulière, et qui harmonise tout le corps social dans ses éléments constitutifs. C'est ainsi que dans un peuple se dessine le caractère national.

Voyez les Grecs, ils se distinguent par l'amour de la sagesse : *Græci sapientiam quærunt*[1]. En les jugeant par ce côté nous les comprenons à merveille, nous comprenons leur finesse d'intelligence, leur amour ardent pour les beaux-arts, la splendeur de leurs écoles, la subtilité de leurs discours, la noblesse de leurs entreprises. Mais refusez-vous la sagesse aux Grecs, vous ne comprenez plus rien dans leur histoire. Vous ne comprenez plus ni Homère qui chante les triomphes helléniques sur les phalanges d'Ilion, ni Pindare qui célèbre la valeur des jeunes Athéniens aux jeux Olympiques, ni Eschyle qui invente la tragédie, ni Socrate qui « du ciel, comme l'écrit Cicéron, apporte la philosophie sur la terre » et devient le père des plus sublimes philosophes ; ni Démosthènes qui à ses harangues imprime l'impétuosité de la foudre.

Voyez les Romains, leur tendance et leur destinée est de dompter les nations par les armes et de dicter des lois aux vaincus :

Tu regere imperio populos, Romane, memento[2].

Oublions un instant cette vérité : il ne nous est plus possible de comprendre comment une colonie troyenne établie dans le Latium et devenue romaine, déploie peu à peu ses ailes pour arriver à une puissance et à une gloire telle qu'on n'en vit jamais de semblable, nous ne comprenons plus ni son courage intrépide, ni son ardeur guerrière, ni le génie de ses grands capitaines, ni les fatigues éternelles de ses légionnaires, ni ses arcs de triomphe ; nous ne comprenons plus les articles des dix tables, l'austérité des citoyens, leurs mœurs de fer, la science des lois marchant en tête de toutes les connaissances. La conquête du monde faite par les aigles romaines se couvre d'une ombre impénétrable.

Tant il vrai que c'est la tendance originaire, le principe dominant d'un peuple, qui l'émeut et l'entraîne, lui donne son caractère, en produit les qualités distinctives et le tempérament.

Or le christianisme est plus qu'un peuple ; il est l'immense famille des peuples nouveaux et civilisés ; mais, malgré son étendue et sa variété de races, de coutumes et de langues, il a un principe qui le domine et en forme le caractère très distinctif ; c'est le caractère du surnaturel divin. C'est là l'étoile

1. I Cor., I, 22. — 2. Virgile, *Enéide*, VI, 852.

armée qui éclaire ses nuits, c'est le soleil brillant qui illumine son existence. Et aujourd'hui l'existence du christianisme compte dix-neuf siècles. Il a eu le temps de se faire connaître, de se faire aimer.

Allez aux interrogations, variez-en la forme, feignez de ne plus savoir, comme le naturalisme incrédule, si la Pentecôte, les apôtres, l'Église viennent d'une source différente de la sienne; dites au christianisme: es-tu de provenance naturelle? développes-tu en toi d'une façon merveilleuse les forces naturelles, secrètes, très puissantes qui s'agitent dans le sein de la création? Puis attendez sa réponse.

Moi, s'écrie le christianisme, moi, fils de la nature, engendré de la terre, de l'air, des astres! Mais ne suis-je donc pas venu exprès dans le monde pour renverser les idoles terrestres, pour détruire le culte des astres et de la matière? Je suis né de Dieu. Mes dogmes, mes préceptes, ma doctrine commencèrent à retentir dans l'Éden par la bouche du Créateur; ils passèrent à travers des luttes infinies, au milieu du peuple choisi d'Israël; dans la plénitude des temps le Sauveur est apparu sur la terre; j'ai pris de lui mon nom, j'ai germé puissant et fort dans le sein du Juste; je me suis enrichi de l'Évangile, j'ai brûlé au feu de la Pentecôte, je me suis personnifié dans l'Église catholique, j'ai couru avec les apôtres à la sanctification des peuples, j'ai implanté sur toute terre le royaume promis de la grâce, et j'ai placé à Rome la chaire de la suprême vérité, pour que de cette chaire descende le Verbe du Père qui gouverne dans l'esprit tous les disciples du Seigneur. Pourquoi me demandez-vous si je viens de la nature? Elle est mon amie, mais au lieu d'être ma reine, elle est ma servante, je m'en sers pour montrer des choses visibles aux invisibles, des temporelles aux éternelles. Mes fils, mes chers fils, prenez la croix qui est le bâton de notre terrestre pèlerinage et gravissons les chemins qui mènent au ciel: *Sursum corda.* Ici nous sommes de misérables voyageurs, là-haut nous serons des citoyens bienheureux. Purifiez votre âme de ses vices, refaites avec Jésus les belles ailes de l'innocence. Au ciel, au ciel.

Assurément quiconque n'est pas étranger au monde sait que là se trouve le caractère surnaturel du christianisme. Faites, je le veux bien, une supposition impossible: enlevez au christianisme ce souffle, cet esprit, dépouillez-le de ce vêtement d'honneur, il n'y a plus de christianisme. Vous ne comprenez plus ni la Bible, ni l'Évangile, ni le sacrifice du Golgotha, ni la prédication des apôtres, vous ne savez plus pourquoi ses millions de martyrs donnent leur sang et leur vie, pourquoi ses vierges se conservent toujours pures, pourquoi ses docteurs

dictent leurs volumes immortels, pourquoi ses pontifes se succèdent sans interruption sur le siège de Pierre, pourquoi les ennemis de l'Église ne réussissent jamais à la détruire.

Augmentez encore l'audace de votre supposition; essayez de croire que tout ce qu'il y a dans le christianisme de beau et de grand est l'ouvrage de la nature. Comme vous tombez plus profondément dans l'absurde! Combien plus vous faites preuve d'ignorance et de contradiction!

Les thaumaturges de l'Église qui guérissent les infirmes, croyez-vous par hasard qu'ils invoquent les forces occultes de la nature? Ne disent-ils pas au malade avec l'apôtre: Au nom de Jésus, lève-toi et marche...? S. Léon qui va à la rencontre d'Attila, lui parle et le fait reculer; croyez-vous qu'il le chasse de l'Italie au nom de la nature? Ne le chasse-t-il pas au nom de Dieu? Le pape Alexandre qui déclare que tous les hommes sont frères et resserre le pacte sacré de l'amour, parle-t-il au nom de la simple nature? Ne parle-t-il pas au nom de l'Évangile? Pierre l'ermite qui appelle les croisés à la délivrance du saint sépulcre, les convoque-t-il au nom de la nature ou au nom de Jésus-Christ?

Voyez les poètes, examinez d'où leur vient l'inspiration, où s'enflamme leur génie. Peut-être que Dante se fait disciple de la nature pour avoir l'idée de la *Divine Comédie*, et qu'il ne s'élève pas au-dessus de la nature quand il chante l'enfer, le purgatoire et le paradis. Il en est de même de la glorieuse phalange des autres grands poètes modernes. Voyez les peintres et les sculpteurs. Pourquoi Michel-Ange, toujours dédaigneux, ne dédaigne pas d'entourer ses statues sacrées de la lumineuse auréole? Parce que son génie lui faisait comprendre que ces héros étaient descendus du ciel et devaient monter au ciel. Pourquoi Fra Angelico est-il si pur, si surnaturel dans la partie idéale de ses tableaux? Précisément parce que, semblable à un ange, il ne regarde pas la terre, mais le ciel. Et nos églises, et nos vieilles basiliques qui perdent leur flèche dans les nues, par quelles mains ont-elles été bâties? Par les mains qui se lèvent pour la prière et invoquent l'assistance du Seigneur. Écoutez le son de nos cloches, croyez-vous qu'elles chantent la gloire de la nature? Non assurément; mais, véritable écho de la voix de Dieu, elles louent Dieu et ses grandeurs.

Ah! l'art chrétien est spiritualisé, il est céleste, il n'est pas comme l'art païen qui s'arrête au sensible et idolâtre la forme; dans le christianisme on voit rayonner sur les arts l'idéal de l'infini et de l'éternelle béatitude; on voit que l'horizon des connaissances humaines s'est élargi; qu'il va plus loin que

la forme et s'élève au-dessus de la nature. Nos grands artistes peuvent dire en toute vérité :

Est Deus in nobis : agitante calescimus illo.

Le naturalisme incrédule n'a donc ni yeux, ni oreilles, ni sentiment, pour ne pas s'apercevoir de ce que nous disons? Pour lui, le suc de la terre qui alimente la racine de l'arbre, le fluide électrique qui s'allume et éclate dans la foudre, sont capables de produire la vertu du héros chrétien, d'inspirer la *Somme* de S. Thomas d'Aquin, de tisser la voile qui conduit Colomb en Amérique, de créer les miracles de l'Église. Le caractère particulier qui informe et domine le christianisme, c'est-à-dire le règne du surnaturel divin, n'est donc rien? C'est donc une imagination, une chimère? Nous vivons donc tous sous l'empire inconnu et tout-puissant de la nature? Plaisanterie! plaisanterie! une pareille sottise finit par soulever le cœur. La science divine que l'on veut remplacer par la science humaine, paraît plus que jamais vivante et nécessaire : elle est vengée. Le naturalisme est une jonglerie.

Et pourtant les naturalistes qui font du zèle pour le progrès de l'incrédulité, se vantent de trouver dans le sein de la nature des trésors cachés, toutes sortes de raretés et de merveilles, ils veulent y trouver les prodiges mêmes que nous attribuons au Christ et aux apôtres. Eux aussi ont leur Pentecôte.

Si cela est vrai, que les trésors cachés se révèlent, qu'ils ouvrent les retraites et les catacombes de la nature où ils placent leur cénacle profane ; qu'ils en fassent sortir les langues de feu, les messagers de la lumière, les prédicateurs de la bonne nouvelle ; qu'ils nous montrent leurs prophètes, qu'ils parlent de nouvelles langues, qu'ils prennent des serpents dans leurs mains, qu'ils guérissent les infirmités humaines...

Peut-être ont-ils déjà fait cela en partie ou prétendent-ils l'avoir fait ; dans la suite ils feront bien davantage.

Qui ne se rappelle, à travers la suite des âges chrétiens, l'obscure histoire de la théurgie et de l'astrologie judiciaire : ces arts divinatoires, ces horoscopes, ces nombres cabalistiques, ces sorcelleries, ces sortilèges dont on fit une étude infatigable et désespérée dans les écoles et sur les places publiques, dans les châteaux du moyen âge et dans des cavernes obscures? Qui ne se rappelle les prédicateurs perpétuels, les apôtres zélés de cette science naturelle : Paracelse, Stoffer, Nostradamus, Svedemborg, Cagliostro et tant d'autres? de sorte que cette foule de magiciens, de nécromanciens et de sorciers forma une armée capable d'envahir l'Europe. Eh bien! avec ces sciences occultes de la nature curieusement interrogées et

réduites en actes, quel résultat obtint-on? A-t-on rivalisé avec le christianisme? L'a t-on éclipsé par des miracles plus nombreux et plus éclatants? Au lieu de cela on vit l'enténébrement des intelligences, la dépravation des cœurs, le développement de tous les instincts grossiers, véritable orgie de démence et renversement de la vie sociale. Si l'Église catholique n'eût été là pour combattre ces folies et ces horreurs, les peuples auraient eu à déplorer le retour de la plus hideuse superstition.

Peut-être ont-ils fait ces miracles en grande partie, ou prétendent-ils les avoir faits; puis ils feront plus encore?

Et qui n'a entendu parler d'Antoine Mesmer et du magnétisme animal? qui n'a connu sa doctrine, sa famille et ses prodiges? Ses luttes et ses succès, ses ennemis et ses apologistes ne lui font-ils pas un manteau de gloire? Le fluide magnétique qui crépite et envahit les corps, n'est-il pas, pour le naturaliste incrédule, un puissant rival, un vainqueur du souffle divin que nous attribuons au Paraclet? Le magnétisme animal communique la lumière prophétique, fait parler des langues inconnues, lire les yeux fermés, franchir d'un bond les plus grandes distances; en un mot, il vous élève au-dessus de vous-même.

Assurément, notre temps a vu ces choses, il en a même appris de plus magnifiques. Il sait que le magnétisme animal s'unissait très fraternellement au spiritisme; il a vu les tables tournantes et parlantes, les évocations des morts, les entretiens avec les habitants d'un autre monde; il a vu les *médiums*, les prestiges et les prodiges du somnambulisme, les bilocations, les extases. Mais notre temps fut très incrédule, il a peu apprécié les nouvelles doctrines et en a ri beaucoup.

Quoi qu'il en soit, quel fruit, quel progrès moral et scientifique a produit le magnétisme animal?

Ceux qui s'occupèrent du magnétisme et du spiritisme, virent certainement des choses étranges. Ils virent venir à eux des éclairs d'un monde lointain et ténébreux; d'autres fois ils furent scandalisés par les commerces honteux des magiciens et des sybilles; ils virent des histrions et des saltimbanques arriver au rang de personnages respectables...

Quant à un progrès quelconque, aucun. La foi due à Dieu fut remplacée par la foi donnée à l'homme; la moralité fut opprimée sous un secret tyrannique. Durant ce siècle on découvrit la vapeur, le télégraphe électrique, le téléphone, sans que le magnétisme s'en doutât le moins du monde. Il est toujours en contact avec les sciences occultes, et, quand il s'agit de vraies merveilles, il reste toujours caché. Il laisse faire les autres!

Eh qu'on ne dise pas que je mens. Si dans ses pratiques le

magnétisme animal est fécond en inventions, qu'il montre ses inventions ! Puisqu'il parle des langues inconnues, il est polyglotte ! Où sont les progrès extraordinaires qu'il a fait faire à la philologie ? Où sont les grammaires qu'il a mises au jour ? Il est prophète ! Le XVIIIe siècle où il naquit a-t-il prophétisé, par la bouche des docteurs mesmériens, les événements du XIXe siècle ? Le XIXe siècle, par la lumière du mesmérisme, prophétise-t-il les événements du XXe siècle ? Le magnétisme est guérisseur de maladies. Il rend donc la santé aux malades ? Et pourquoi alors, tandis que les infirmes, du vivant du Christ, accouraient à lui de la Judée et de la Palestine, pour recevoir la santé, le magnétisme animal, au milieu de l'Europe civilisée, est laissé seul et abandonné ? Il doit guérir au moins les plus grands amateurs de nouveautés, les fous ? Mais depuis qu'il a apparu et qu'il enseigne, les habitants des petites maisons n'ont-ils pas augmenté démesurément ?

Attendons. Par des études nouvelles les partisans du tout-puissant naturalisme vont faire mieux et nous offrir de plus étonnantes merveilles.

En ce moment, dans les villes d'Italie, on fait des expériences d'hypnotisme. L'hypnotisme, descendant direct de la théorie mesmérique, et opposé de nom seulement au spiritisme, veut prendre en main le sceptre du naturalisme. Certainement il a la prétention d'égaler le Christ et les apôtres ; et les miracles de ces derniers, opérés par l'efficacité des mêmes forces occultes de la nature, deviennent ses propres miracles.

Il semble en effet qu'il arrive au plus étonnant des résultats ; aussi quel heureux moyen n'emploie-t-il pas ! La fascination.

Habitants de Turin, vous en avez encore la tête étourdie, car vous avez appris qu'un grand nombre de vos concitoyens, ouvriers et bourgeois, surtout de jeunes gens, ayant payé l'entrée au théâtre où se faisaient les exercices hypnotiques, après des préparatifs variés, se mirent entre les mains des professeurs et demandèrent à être fascinés. Alors, le professeur étranger qui avait la baguette magique[1], par un regard fixe, certains attouchements sur les membres, ou seulement avec des signes, fascinait les patients au nom des derniers secrets de la science.

J'ai nommé la science ; cessons de plaisanter, disons des choses sérieuses. Ici, au milieu de ces jongleries naturalistes, nous sommes aux prises avec la science hypocrite.

La propriété de l'hypnotisme est de soumettre la personne qui subit l'expérience à la personne de l'expérimentateur. C'est

1. Un belge nommé Donato.

pourquoi la première s'appelle toujours la personne du sujet. C'est une imitation du servilisme parfait et inexorable. Et en effet, dès que vous êtes fascinés, vous n'avez plus de volonté, plus de libre arbitre, vous suivez nécessairement le professeur et marchez derrière lui comme un petit chien attaché au talon de son maître.

Le professeur vous domine dans le corps et dans l'âme. Vous inspire-t-il des sentiments de haine, alors vous frémissez, vous vous mettez en colère, vous vous tournez vers l'assistance avec un regard menaçant. Vous inspire-t-il la passion du vol, alors, devenu larron, vous allez fouiller la poche du voisin qui ne s'y attendait pas. Vous ordonne-t-il de marcher à quatre pattes, vous galopez sur vos pieds et vos mains. Et l'on vit sur les scènes de Turin des jeunes gens distingués par leur naissance et leur éducation marcher ainsi et courir à quatre pattes, à la manière des chèvres.

Hommes fiers et indépendants ! vous dédaignez le titre de disciples, vous voulez être maîtres et vous vous soumettez à une imitation servile. Avec votre science maîtresse, vous êtes vraiment au comble de vos vœux. Vous avez parlé et parlez tant d'indépendance personnelle et de liberté que vous êtes sur le point d'en recevoir la récompense par la privation même de votre libre arbitre ! Vous ne voulez plus obéir à vos parents, aux commandements de Dieu et de son Église ; dépendre de la direction d'un confesseur serait une honte ; à peine supportez-vous le joug des lois du pays. Vous tenez le corps droit et portez la tête haute, et voici que vous vous faites entièrement les esclaves d'un homme et vous tombez à ses pieds. O hommes d'indépendance et de liberté ! Dieu vous punit.

Une propriété de l'hypnotisme, c'est le sommeil ; sans lui la fascination n'aurait pas lieu ; au contraire, plus le sujet est profondément endormi, plus elle devient riche de phénomènes, délicieuse, étonnante. Ce sont des visions somnambulesques telles, que le sujet change pour ainsi dire de personnalité ; il se croit grand personnage, un Napoléon, un Dante, un Vittorio Alfieri. Dans l'homme devenu automate pullulent les miracles.

Hommes superbes qui voulez pénétrer les mystères de Dieu, qui méprisez la religion, censurez l'Église parce qu'elle est gardienne de dogmes insondables, la Trinité, l'Eucharistie, endormez-vous, dans le sommeil fascinateur il vous sera donné de pénétrer les secrets, de saisir l'inconnu, de devenir tout autre que vous n'êtes à présent, non plus petits et ignorants, mais éclairés, célèbres et réellement grands.

Vous avez vraiment bien maintenu votre intelligence en éveil pour terminer ainsi dans la léthargie et le sommeil. Dormez,

vous aimez à devenir automates après vous avoir appelés les géants de la pensée et les aigles du génie humain. Que personne ne trouble votre sommeil, il est beau, durant la léthargie, de se croire des Napoléons, des Bramantes, des Alighieri et des Alfieri. Dormez, pendant ce temps au moins cesseront vos railleries contre le ciel, vos injures contre l'Église. Dieu vous punit.

En résumé, de l'aveu même de médecins célèbres, l'hypnotisme est une maladie ; telle est sa propriété fondamentale. Appelez-la « catalepsie, névrose, » ou de tout autre nom, la fascination ne peut avoir lieu et ne peut produire ses effets, si l'organisme ne devient extrêmement débile et ne se résolve dans le tissu nerveux.

C'est pour cela qu'en sortant de l'expérience hypnotique, surtout si elle est répétée, on se sent brisé, mal à l'aise, étourdi, vacillant, irritable ; l'hypnotisme rappelle les convulsionnaires de S. Médard, du diacre Pâris, les danses de S. Vit, les trembleurs des Cévennes. Beaucoup y perdent pour toujours la sérénité du front et la souplesse des muscles.

Et vous, jeunes gens qui désirez être forts et robustes, qui voulez, avec une mâle vigueur et un cœur vaillant, porter haut le drapeau de la patrie, apprenez, ô fiers esprits, à courir sur vos genoux, à vous énerver, à vous affaiblir, à vous évanouir sous la baguette de l'hypnotisme; fascinés, dormant encore, courez de la scène au champ de bataille, vous soutiendrez certainement avec honneur l'étendard du pays.

Hélas ! la fascination de la vérité et de la folie fait disparaître à vos yeux les vrais biens : *Fascinatio nugacitatis obscurat bona*[1]. N'est-ce pas un grand malheur? Et qui donc, vous dirait l'apôtre S. Paul, comme il le disait déjà aux Galates, qui donc, ô insensés, vous a fascinés ainsi au point de ne pas obéir à la vérité, vous devant qui se montre Jésus-Christ crucifié pour vous ? *Quis vos fascinavit non obedire veritati*[2] ?

Changeons l'apostrophe, élevons-la, comme le réclame la sublimité de cette chaire. O Esprit Saint, vous voyez les hallucinés et les égarés ! Ils recherchent une nouvelle grandeur, ils veulent refaire parmi eux une génération de sages et de héros ; mais, au lieu de gravir la montagne de la gloire, ils tombent, pauvres jeunes gens! dans le tombeau de la honte et de l'infamie. Vous donc qui, du haut de la montagne de la vraie gloire, agitez vos ailes, venez à notre secours, soufflez sur ces morts spirituels et vivifiez-les. Renouvelez pour eux la Pentecôte : *Insufla super interfectos istos et reviviscant*[3].

1. Sap., IV, 12. — 2. Gal., III, 1. — 3. Ezech., XXXVII, 7.

La démonstration est faite et le jugement doit être porté. On ne peut rayer une syllabe de la parole divine. Jésus a dit qu'il visiterait le monde dans l'esprit de vérité et il l'a visité; l'incrédule naturalisme qui se donne pour une science créative et qui travaille à supplanter la science divine, est fourbe et hypocrite.

III. — C'est avec raison que j'ai appelé ce jour la fête des évêques, ma douce fête : or, Mes chers Frères et Mes chers Fils, je voudrais bien qu'en ce jour de fête, ma joie de père fût pleine.

Nous avons vu le contraste qui existe entre la science de Dieu et la fausse science de l'homme ; mais en combattant cette dernière, soit comme rationaliste, soit comme naturaliste, j'ai réfuté beaucoup les incrédules et j'ai peu exhorté les croyants au bien.

Je supplée à cette grave lacune, et les deux paroles que je vais dire en terminant, uniquement pour votre utilité, placeront, je l'espère, sur ma tête de vieillard, la couronne d'une joie parfaite.

Si vous avez été attentifs à notre discours, vous aurez remarqué que la science de Dieu et la science de l'homme (j'entends la fausse) ont chacune un esprit bien différent et même bien contraire. La science divine a pour maître et pour guide l'Esprit céleste ; vous l'avez entendu, et quel est l'esprit qui guide et informe la fausse science de l'homme ?

Ce serait une erreur théologique, ce serait une impiété d'admettre la doctrine de Manès, le principe du bien et le principe du mal, rivaux entre eux, coéternels et agissant dans le monde ; les siècles passés disputèrent assez sur cette question, et à la joie de la vérité, la théorie au double visage et à la double langue fut confondue. Mais il y a un fait, un fait bien douloureux, c'est que depuis que l'homme, pur et innocent, s'est révolté entre le Créateur et a donné dans son cœur l'entrée à Satan, le malin esprit a acquis la puissance d'intervenir dans les choses humaines, de nous tromper souvent, et de verser dans nos cœurs bien des amertumes. Il est vrai que la miséricorde du Verbe éternel est venu renverser l'empire de Satan et du péché, mais la liberté de l'homme que Dieu a toujours respectée, la terrible liberté humaine, en se dérangeant un peu, et en offensant le Seigneur, a ouvert, comme elle ouvre toujours l'entrée à Satan, qui, sans être aperçu, rode autour de nous irrité et furieux ; la liberté humaine, dis-je, ouvre la porte à Satan qui entre dans la région de l'âme et dans toutes les choses de ce monde. Or, tel est l'esprit qui se lève pour inspirer la fausse science humaine.

Cela étant, saisissez bien dans son ampleur et sa lumière le cadre de la double science dont nous parlons. Si la science de Dieu a pour maître le Paraclet, ne remarquez-vous pas avec quelle triste facilité la science de l'homme corrompu a pour maître Satan ? Ce fourbe, pour mieux atteindre et tromper les hommes, s'unira dans leurs affaires d'une manière différente, selon les différentes époques. Aux époques de barbarie, il prend des formes rudes et grossières ; avec les peuples de l'Asie et dans le siècle de mollesse, il introduit des mœurs lâches, molles et efféminées ; il use d'astuce avec les Grecs ; il est de fer avec les Romains ; et ainsi de suite partout ailleurs. Il n'agit pas autrement avec nous qui traversons en ce moment le siècle de l'exaltation de la raison humaine, le siècle des grandes découvertes de la nature, qui, à cause de cela, aspire à la déification. Sachez-le donc, Mes chers Fils, car, je n'hésite pas à vous l'annoncer, c'est Satan qui s'agite au milieu de nous, qui se cache sous le manteau de nos sciences et qui les pervertit ; il souffle, souffle encore, produit lui-même la vraie tempête, et devient ces deux choses : il est le premier rationaliste sceptique et le premier naturaliste menteur et hypocrite.

Prenez donc garde. Voici une marque infaillible pour ne pas vous égarer : tout ce qui vous porte à secouer le joug du Seigneur, à mépriser son autorité, à manquer de respect à ses lois, à ses institutions dont la principale est l'Église catholique, tout cela est ouvrage, invention et tromperie de Satan ; il est toujours celui qui aspire à usurper le trône de l'Éternel. Au contraire, tout ce qui tend à vous rendre fils de Dieu, adorateurs du Christ, exécuteurs de ses desseins, et partant vases d'élection, floraison sacrée de foi, d'amour, d'innocence, de chasteté, de justice, dont le parfum embaume et réjouit la vallée terrestre de notre exil, tout cela, tenez-le pour certain, est rayonnement, inspiration et volonté du Saint Esprit.

Je sais que vous êtes de bons catholiques, je sais que vous aimez et vénérez l'Esprit Saint, mais, Mes très chers Fils en Jésus-Christ, comme il est facile au milieu d'un si grand tourbillon des choses mondaines, parmi tant de séductions, de s'écarter du droit chemin, et d'échanger un esprit avec l'autre esprit ! Satan ne se transfigure-t-il pas en ange de lumière ?

Le souvenir de Saül me fait trembler. Je lis que l'Esprit du Seigneur l'avait rempli tout entier : *Insilivit spiritus Domini in Saul*[1]. Alors, enflammé d'un saint zèle, il parcourt Israël, bat ses ennemis, n'épargne aucune fatigue : il paraît être le bras du Tout-Puissant.

Mais peu de temps après un autre esprit s'empare de lui ;

1. I Reg., XI, 6.

l'Esprit du Seigneur se retire, et l'esprit malin commence à le tourmenter : *Spiritus Domini recessit a Saul, et exagitabat eum Spiritus nequam*[1]. Il était tombé au pouvoir de Satan. Il entrait en fureur, il hurlait et, au mépris de la loi divine, il cherchait à mettre à mort les gens de bien. Alors un petit berger de la campagne, le jeune David, qui savait toucher de la harpe et en tirer des accords divins, accourut au palais ; il se présenta devant le monarque irrité ; David avait l'Esprit de Dieu et seul par des harmonies célestes pouvait adoucir ses âpres fureurs : *David autem psallebat manu sua, per singulos dies*[2].

O Mes chers Frères et nos chers Fils, que jamais l'Esprit Saint ne vous quitte, que jamais l'esprit malin ne s'empare de vous. Mais si parfois vous sentiez le trouble dans votre conscience, s'il vous arrivait d'éprouver les agitations que cause le péché, moi, me tournant vers la sainte Église qui possède les belles harmonies spirituelles, je lui dirai : O Église catholique, faites retentir en présence de mes enfants alarmés, la harpe de la foi et de l'amour céleste ; chantez, célébrez nos immortelles espérances. Mais ne vous contentez pas, ô Église, de calmer la douleur de vos enfants, comme David calmant celle de Saül ; chassez entièrement et pour toujours le malin esprit. Sauvez ces petits, ces fils de Dieu, ces héritiers du ciel ; ne laissez pas leur âme au pouvoir de l'ennemi. Aujourd'hui que ce perfide a pénétré jusque parmi les élus, vous, épouse de l'Esprit Saint, repoussez-le loin, bien loin : *Hostem repellas longius.*

FÊTE DE LA PENTECOTE[3]

Emitte Spiritum tuum, et creabuntur, et renovabis faciem terræ.

Envoyez votre Esprit, et tout sera créé, et vous renouvellerez la face de la terre. (Ps. CIII, 30.)

En parlant de la terre que la toute-puissance de Dieu venait de tirer des profondeurs du néant, l'historien sacré nous dit qu'elle était vide et stérile ; et qu'enveloppée d'épaisses ténèbres, elle n'était que chaos et abîmes[4]. Il est dit aussi : L'esprit

1. I Reg., XVI, 14. — 2. *Ibid.*, XVIII, 10.
3. Sermon par le R. P. Ventura.
4. Terra autem erat inanis et vacua, et tenebræ erant super faciem abyssi. (Gen., I, 2.)

de Dieu planait sur les eaux[1], comme pour les féconder[2]. Aussi la vertu de l'esprit de Dieu ne dut-elle demeurer étrangère ni à la création de la lumière et des astres, ni à la fécondation des plantes qui revêtirent le globe terrestre. Or, ces profondes paroles, historiquement vraies, étaient encore mystérieusement prophétiques; et, tout en nous révélant l'état du monde matériel, à l'origine des choses, elles ont aussi prédit et dépeint d'avance l'état du monde moral au temps de la rédemption. Elles ont été une splendide prophétie des effets de l'action divine dans la régénération des âmes.

Oui, au moment où le Fils de Dieu monta au ciel, la terre était vide de vérité, stérile de vertus : *Terra erat inanis et vacua.* Elle était enveloppée des ténèbres et des nuages de toutes les erreurs, encombrée de la fange de tous les vices. Le monde moral, le monde social n'était qu'un véritable chaos, un abîme de désordres. Tout y était ignorance et corruption : *Et tenebræ erant super faciem abyssi.*

Mais au jour où le Fils de Dieu envoya son Esprit sur ses apôtres, cet Esprit vit apporter aux âmes la lumière de toutes les vérités, le feu sacré de toutes les vertus. C'est à cette double merveille du pouvoir créateur que faisait allusion le roi prophète, lorsqu'il disait : « Envoyez votre Esprit, et tout sera créé, et vous renouvellerez la face de la terre. » C'était dire en réalité que la descente du Saint Esprit, dont nous célébrons aujourd'hui le solennel anniversaire, serait comme une création nouvelle et changerait l'état des esprits et des mœurs dans le monde entier. Ce sera aussi tout le sujet de ce discours. Nous allons, en exposant les circonstances de la venue du Saint Esprit sur la terre, décrire les effets merveilleux qu'il a opérés et dans les intelligences et dans les cœurs: double avantage assuré à toute âme qui a le bonheur de le recevoir. La conclusion devra être que, si nous avons le bonheur de le posséder, nous le conserverons avec une attention jalouse ; et si nous en sommes privés, nous nous hâterons de l'obtenir par la pénitence.

I. — Ce qui doit nous frapper d'abord dans l'histoire du grand mystère de ce jour, c'est qu'il est dit dans le texte sacré : « Tout à coup il se fit un retentissement du ciel, comme celui d'un vent impétueux qui arrive, et il remplit toute la maison où ils demeuraient[3]. » Cette maison, vous le savez, était le

1. Spiritus Domini ferebatur super aquas (Gen., I, 2).
2. Instar incumbentis avis. (S. Hier.)
3 Et factus est repente de cœlo sonus tanquam advenientis spiritus vehementis, et replevit totam domum ubi erant sedentes (Act., II, 2.)

cénacle. Là se trouvaient la sainte Vierge, âme de l'Église, Pierre, le chef de l'Église, les apôtres, colonnes de l'Église; là étaient présents les premiers fidèles, prémices de l'Église de Jésus-Christ. Cette maison était donc l'Église de Jésus-Christ, la véritable Église. Donc en nous disant que l'esprit est venu remplir cette maison, l'historien sacré a voulu nous dire que dès aujourd'hui le Saint Esprit est descendu sur l'Église, s'est uni à l'Église, s'est incorporé avec l'Église pour ne la quitter jamais, pour la vivifier, l'éclairer et la diriger toujours. Le Dieu Père, le Créateur, a jeté les bases de cette Église par sa puissance; le Dieu Fils, le Rédempteur, en a cimenté les parties par son sang, le Dieu sanctificateur, l'Esprit Saint, l'a remplie de lui-même. Ainsi, dit S. Augustin, ce que l'âme est pour le corps de l'homme, l'Esprit Saint commence aujourd'hui à l'être pour l'Église, qui est le corps de Jésus-Christ[1]. L'âme, remplissant le corps tout entier, communique à chaque membre son énergie, donne à chacun la capacité de remplir sa fonction particulière. C'est par l'âme que les yeux voient, que les oreilles entendent, que la langue parle, que les mains agissent, que les pieds marchent[2]. De même le Saint Esprit prend aujourd'hui possession de l'Église, pour donner à toutes les parties qui composent ce corps mystique le pouvoir d'exercer leurs fonctions respectives. En effet, c'est par le Saint Esprit que les apôtres évangélisent, que les docteurs enseignent, que les thaumaturges opèrent des prodiges, que les pasteurs gouvernent, que les fidèles reçoivent la lumière et la grâce pour obéir[3]. Tel est le mystère que nous révèle S. Paul, lorsqu'il dit: « Il y a une grande variété et une grande diversité de grâces, d'états, de conditions et de fonctions dans l'Église de Dieu; mais c'est le même et unique esprit qui opère en tout et partout[4]. » Telle est cette unité de principe et de forme de vie et d'action qui constitue la plus belle prérogative et la base fondamentale de l'Église: unité qui nous garantit toutes ses autres prérogatives; qui nous garantit son infaillibilité, sa sainteté, son immortalité. C'est cette belle unité qui frappait S. Augustin, quand il s'écriait: « Aimez la vérité, contemplez l'unité, attachez-vous à la charité, et vous parviendrez à l'éternité[5]. »

1. Quod anima est hominis corpori, spiritus sanctus est corpori Christi, id est Ecclesiæ (S. August.).
2. Anima vitam dat corpori membris affusa singulis (S. August.).
3. Ita per spiritum sanctum singuli operantur et pariter vivunt (S. August.).
4. Divisiones gratiarum sunt, idem autem spiritus qui operatur in omnibus (I. Cor., XII, 4).
5. Amate veritam, considerate unitatem, tenete charitatem, ut perveniatis ad æternitatem (S. August.).

Mais pourquoi le Saint Esprit est-il descendu en forme de langue de feu? Nous lisons, en effet, dans le texte sacré: « Alors leurs apparurent comme des langues de feu qui se partagèrent, et le feu se reposa sur chacun d'eux[1]. » S. Grégoire le Grand nous donnera la réponse et l'interprétation. La langue, selon ce grand Pontife, a un rapport intime, nécessaire avec la pensée et le verbe intérieur de l'intelligence humaine; car c'est par la langue que notre intelligence se manifeste au dehors et fait connaître sa pensée, sa raison, son verbe. Or, S. Paul nous a dit que le grand mystère de Jésus-Christ nous a été révélé par le Saint Esprit[2]. Notre-Seigneur lui-même nous a dit: « Lorsque viendra sur vous cet esprit de vérité que je vais vous envoyer, il vous instruira de toute vérité; il vous fera connaître tout ce qui me regarde; il vous mettra à même de comprendre et de confesser que je suis venu de Dieu[3]. » Le Saint Esprit est donc la langue du Verbe divin. C'est lui qui exprime au dehors la pensée substantielle de Dieu, qui révèle ses mystères, ses grandeurs, parce qu'il les connaît de toute éternité, étant coéternel et consubstantiel au Verbe. Il était donc convenable qu'il apparût sous forme de langues; par là il apprenait, de la manière la plus simple et la plus intelligible, ce qu'il est en effet, et quelle doit être son opération, soit par rapport à l'Église, soit par rapport aux membres de l'Église[4].

Voulez-vous voir, Mes Frères, comment le Saint Esprit, langue divine du Verbe divin, a instruit aujourd'hui les apôtres dans les mystères du Verbe, venez, écoutez ces apôtres naguère et ignorants, si stupides, si grossiers, toujours si disposés à prendre dans le sens le plus matériel les paroles de leur divin Maître. Écoutez en particulier S. Pierre parlant en présence de tout le peuple, des prêtres et des docteurs de la loi. Grand Dieu! quel miraculeux changement! Quelle sublimité de pensées! Quelle élévation de langage! Quelle profonde connaissance de l'Écriture sainte et du sens des prophéties, touchant la vie, la mort, la résurrection de Jésus-Christ! Quelle force de raisonnement, quelle majestueuse éloquence, pour établir l'innocence et la divinité de Jésus-Christ! Toute la multitude est stupéfaite, touchée, émue jusqu'aux larmes, remuée jusqu'au fond des cœurs[5]. Terrassés, conquis par

1. Et apparuerunt illis dispertitæ linguæ tanquam ignis, seditque supra singulos eorum (Act., II. 3).

2 Nobis autem revelavit Deus per spiritum suum (I Cor., II, 10.)

3. Cum venerit paracletus, spiritus veritatis quem ego mittam vobis, ipse suggeret vobis omnia et vos testimonium perhibebitis de me quia a Deo exivi (Is.).

4. In linguis monstratus est quia est coæternus Filio; habet enim cognationem maximam lingua cum verbo, quia per linguam procedit verbum. (S. Gregor.)

5. His auditis compuncti sunt corde (Act., II, 37).

cette éloquence d'un nouveau genre, puisque c'est l'éloquence du Saint Esprit, humiliés, confus d'avoir pu crucifier l'auteur même de la vie, ils montrent aussitôt la docilité des vrais pénitents, et disent à Pierre, ainsi qu'aux autres apôtres : « Que ferons-nous, hommes nos frères [1] ? » Le pardon ne se fait pas attendre. Pierre les rassure et les excuse déjà sur ce qu'ils ont agi par ignorance. Le repentir et le baptême sont les seules conditions imposées [2]. Et voilà que trois mille personnes à l'instant même se repentent, croient en Jésus-Christ, reçoivent publiquement le baptême et deviennent chrétiens [3]. Mais ne vous étonnez pas, vous dit S. Léon, de cette sagesse et de cette science qui brillent dans les apôtres, et qui agissent si promptement et si efficacement sur toute une multitude. C'est le Saint Esprit, c'est la langue du Verbe divin qui vient de les instruire et qui vivifie leur parole. A l'école de Dieu l'homme apprend sans lenteur [4].

Ce même prodige, pour qui sait l'observer, se renouvelle tous les jours. Je ne vous dirai pas que c'est de la même manière, avec la même facilité, que des missionnaires catholiques, ces nouveaux apôtres, agissent sur des peuples barbares et les amènent à la connaissance et à l'amour de Jésus-Christ. Je vous dirai : Regardez ce qui se passe autour de vous et sous vos yeux. Interrogez les soi-disant philosophes, qui veulent faire de la sagesse sans Dieu et contre Dieu, hors de l'Église et contre l'Église. Demandez-leur ce qu'ils savent, ce qu'ils croient de Dieu, de l'âme, de la vie future? Ils seront singulièrement embarrassés pour formuler une réponse. Ils ne savent articuler que des mots sonores, des phrases incohérentes, des systèmes creux et absurdes qui leur servent à couvrir l'ignorance de toute vérité, la disette de toute croyance et de toute conviction. Il en sera de même des hérétiques qui ont pris au sérieux les principes de l'hérésie : sommés de formuler leur foi et leur symbole, ils ne seront pas médiocrement embarrassés et ne trouveront dans leur esprit, comme dans leur langage, que vague et incertitude.

Au contraire, interrogez, je ne vous dirai pas un théologien catholique, mais un simple paysan, une bonne femme, un enfant qui sait son catéchisme, et vous l'entendrez exposer avec la plus étonnante facilité, avec la plus grande précision, les plus sublimes doctrines sur Dieu et ses attributs, sur

1. Quid faciemus, viri fratres? (Act., II. 3.)
2. Pœnitemini igitur et baptizetur unusquisque vestrum (*Ibid.* 38).
3. Qui ergo receperunt sermonem ejus, baptizati sunt et appositæ sunt in die illa animæ circiter tria millia (*Ibid.*, 41).
4. Ubi Deus magister est, cito discitur quod docetur (S. Leo).

Jésus-Christ et ses mystères, sur les sacrements et leur efficacité, sur l'homme et son origine, sa chute et sa destinée; sur la vie future avec ses châtiments et ses récompenses. En sorte que les philosophes, même les plus profonds, hors de l'Église, ne font que bégayer comme des enfants; tandis que les enfants de l'Église les plus naïfs et les plus simples parlent en vrais sages, en profonds philosophes. Le prophète l'avait prédit: Dieu a rendu éloquentes les bouches des plus petits enfants[1]. N'en soyez pas surpris; lorsque vos bonnes mères, lorsque les instituteurs chrétiens et les ministres de l'Église vous enseignent la doctrine chrétienne, c'est le Saint Esprit lui-même, la langue du Verbe divin, qui vous enseigne Jésus-Christ et sa religion; et sous un pareil maître on apprend vite et bien ce qui est enseigné: *Ubi Deus magister est, cito discitur quod docetur.*

Pour bien comprendre ces heureux résultats il faut ne pas oublier que le Saint Esprit, qui parle aux oreilles des croyants, veut bien ajouter encore d'ordinaire à cette première grâce la grâce de parler la vérité et de la transmettre à d'autres, comme nous l'avons reçue de Dieu. De même que, dans l'ordre naturel, aucune langue d'homme ne parle que parce qu'une autre langue d'homme lui a parlé, de même, dans l'ordre spirituel et surnaturel, nous ne parlons un langage de vérité avec Dieu et avec les hommes qu'autant que la langue du Saint Esprit nous a appris ce langage divin. La même grâce qui nous détermine à croire la parole divine, nous fait parler le langage de la divine foi: *Credidi, propter quod locutus sum.* En nous apprenant ce que nous devons croire, ce que nous devons espérer, ce que nous devons aimer, le Saint Esprit nous apprendra à parler notre foi, notre espérance, notre amour. C'est de lui que nous tenons ce langage plein de confiance avec lequel nous pouvons parler de nous-mêmes auprès de Dieu, et aussi ce langage plein de force et d'onction avec lequel nous pouvons parler de Dieu aux hommes. S. Paul, en effet, a dit que c'est le Saint Esprit qui prie en nous, qui forme au fond de nos cœurs d'ineffables gémissements[2]. Et d'autre part Jésus-Christ lui-même a dit que lorsque nous avons à parler de Dieu et des choses de Dieu aux hommes, ce n'est pas nous qui parlons, mais bien le Saint Esprit qui parle pour nous[3]. Tout ceci avait été prédit par les prophètes: « Ils auront tous Dieu lui-même pour précepteur et pour maître[4]. »

1. Linguas infantium fecit disertas (Sap., X, 21).
2. Ipse spiritus postulat pro nobis gemitibus inenarrabilibus (Rom., VIII, 26.)
3. Non enim vos estis qui loquimini, sed Spiritus Patris vestri qui loquitur in vobis (Matth., X, 20).
4. Erunt omnes docibiles Dei (Jo., VI. 45).

A toutes ces grâces qui doivent se perpétuer dans l'Église, l'Esprit Saint en ajouta une qui n'était que transitoire et miraculeuse, mais qui était un symbole de ses salutaires influences dans toute la suite des siècles : « Ils furent tous remplis du Saint Esprit et ils se mirent à parler diverses langues étrangères, selon que l'Esprit Saint en accordait le don à chacun d'eux[1]. » Aussi comme il se trouvait alors à Jérusalem des hommes de toutes les nations du monde, chacun les entendait dans sa langue et en était entendu[2]. Quel prodige ! Tout le monde était dans l'étonnement et la stupeur[3]. C'était là certainement une grande merveille ; mais le prodige figuré par ce prodige est plus admirable encore. En effet, dit S. Grégoire, les apôtres, qui parlent déjà la langue de tous les peuples, annoncent dès ce moment que cette Église naissante se répandra bientôt parmi tous les peuples, parlera toutes les langues, sera l'Église catholique, universelle[4].

Mais remarquez aussi que, tout en parlant différentes langues, les apôtres n'enseignent que la même religion, ne prêchent que la même vérité. Cette uniformité de doctrine s'est perpétuée de siècle en siècle. Elle est devenue le propre apanage de l'unique Église de Jésus-Christ. Aujourd'hui comme dans le cénacle, dans plus de mille langues diverses, sur tous les points du globe, l'Église ne proclame qu'une seule vérité, une seule religion[5]. Que ce phénomène unique au monde est frappant ! comme il révèle bien l'opération de l'Esprit de Dieu ! Depuis dix-huit siècles, trois cent millions de catholiques répandus sur la surface de la terre entière, dans toutes leurs différentes langues, ne croyant, ne confessant, ne pratiquant qu'une même doctrine, une même morale, un même culte, les mêmes prières, les mêmes sacrifices ! voilà un prodige qui ne s'est jamais vu, qui ne se voit nulle part en dehors de la vraie Église, de l'Église catholique.

Les anciens philosophes qui parlaient la même langue, le grec, étaient divisés en plus de quatre vingts sectes différentes, touchant les vérités les plus fondamentales. Les hérétiques modernes, eux aussi, alors même qu'ils ne parlent qu'une même langue, n'en sont pas moins divisés. Voyez : le luthéranisme, qui parle généralement l'allemand, est divisé en soixante sectes. L'anglicanisme, qui ne parle guère que

1. Repleti sunt omnes Spiritu sancto et cœperunt loqui variis linguis, prout Spiritus sanctus dabat eloqui illis (Act. II, 4).

2. Audiebat unusquisque lingua sua illos loquentes (*Ibid.*, 6).

3. Stupebant autem omnes, et admirabantur (*Ibid.*, 7).

4. Linguæ illæ quibus loquebantur, Spiritu sancto impleti, per omnium gentium linguas futuram Ecclesiam præsignabant (S. Gregor.).

5. Sicut tum, ita nunc omnibus linguis ipsa veritas loquitur (*Ibid.*).

l'anglais, en Angleterre et aux États-Unis, est divisé en plus de trois cents sectes; si bien qu'on ne peut pas trouver dans ces malheureuses contrées deux provinces du même État, deux villes de la même province, deux familles de la même ville, et quelquefois deux individus de la même famille qui professent exactement la même religion. Le père est réformé, la mère est anabaptiste, le fils aîné antitrinitaire, le cadet est évangélique, la fille est quakeresse, le cocher est presbytérien, les autres domestiques sont méthodistes. Les sectes ainsi naissent des sectes, les opinions engendrent les opinions, comme les vers naissent au milieu des matières en putréfaction. On se parle sans s'entendre, on se tolère sans s'aimer, on s'assemble sans s'unir. Il y a des chrétiens de nom, mais pas de christianisme; il y a des membres épars de sociétés nominales, mais pas d'Église. Tout est contradiction, lutte et incertitude en matière de doctrine, lorsque par lassitude on ne tombe pas dans l'indifférence et l'incrédulité. C'est la confusion de Babel, confusion d'autant plus funeste qu'elle est dans les croyances, dans les sentiments, dans les pratiques religeuses, dans tout ce qui devait rapprocher et relier les hommes entre eux. Les incrédules et les hérétiques, dit S. Grégoire, ont voulu imiter les anciens ouvriers de la tour de Babel; ils ont voulu, eux aussi, élever contre le ciel un édifice avec des matériaux empruntés à la terre, bâtir des religions humaines qui aient leurs fondements sur la terre, tandis que la vraie religion doit venir du ciel. Ils ont commis le même crime, ils subissent le même châtiment. Dieu confondit alors les langues des ouvriers de Babel. Il confond aujourd'hui les idées et les pensées des fabricateurs de religions nouvelles; et tandis que l'humilité inspirée par le Saint Esprit aux membres de l'Église y produit l'unité, hors de l'Église, l'orgueil de Babel, inspiré par Satan, ne produit que confusion et division[1].

Remarquez, d'ailleurs, que la religion des infidèles est l'unité sans la variété; la religion des hérétiques est la variété sans l'unité; il n'y a que le catholicisme qui unisse la variété dans l'unité et l'unité dans la variété. Le catholicisme parle différentes langues, est disséminé parmi différents peuples, possède une grande variété d'usages, de rites; et dans cette variété de langues, de mœurs, de rites, c'est toujours la même doctrine, la même foi, la même religion. Quelle en est la cause? C'est que toujours le même Esprit inspire et dirige l'Église. Oui, le même Esprit! l'Esprit de vérité immuable! l'Esprit qui n'emprunte pas la vérité à l'inconstance et à la mobilité des

1. Hic humilitas unitatem parit, illic superbia confusionem (S. Greg.).

intelligences créées! mais l'Esprit qui procède du Père et du Fils, et qui ne donne que ce qu'il a reçu dans les profondeurs de l'éternité!

Qu'ils sont donc injustes et stupides ceux qui nous reprochent de croire à l'infaillibilité de l'Église! Ils nous disent que nous attribuons à des hommes, sujets à l'erreur, l'infaillibilité qui n'est le propre que de Dieu. Oh! ce n'est pas ainsi que nous, catholiques, nous entendons l'infaillibilité de l'Église. Nous savons bien que l'homme est sujet à l'erreur, et c'est précisément pour cela que nous voulons être catholiques, que nous ne voulons pas accepter les doctrines d'invention humaine. Nous savons aussi que l'Esprit Saint est descendu sur l'Église; qu'il est resté dans l'Église; que cette langue divine parle par la bouche de l'Église; qu'elle instruit les pasteurs de l'Église et les preserve de l'erreur. Lors donc que nous croyons à l'infaillibilité de l'Église, ce n'est pas à l'infaillibilité de l'homme que nous croyons, mais bien à l'infaillibilité de Dieu même. Rappelez-vous ce touchant récit de l'histoire ecclésiastique. Au temps des persécutions païennes, une mère chrétienne venait d'être condamnée à périr sur un bûcher, parce quelle n'avait pas voulu renier Jésus-Christ. Cette vertueuse mère avait un enfant de huit ans qu'elle avait eu soin de bien instruire dans les principes et les pratiques de la religion chrétienne. Le persécuteur, n'ayant pas réussi à faire apostasier la mère, essaya, par tous les moyens possibles, de faire apostasier l'enfant. « Eh bien! lui disait-il, tu te trompes en croyant que Jésus-Christ est Dieu. — Non, non, répondit l'enfant, je ne me trompe pas; je sais certainement que l'unique et vrai Dieu, c'est Jésus-Christ. — Et comment sais-tu cela, mon enfant? lui demanda le juge. — Je le sais parce que ma mère me l'a dit. — Et qui l'a dit à ta mère? — L'Église! — Et qui l'a dit à l'Église? — Le Seigneur Jésus-Christ, Dieu lui-même. Je n'ai donc pas pu être trompé par ma mère. Ma mère n'a pas pu être trompée par l'Église. L'Église n'a pas pu être trompée par Jésus-Christ. — Tu verras que ta mère a été trompée, car nul ne la sauvera du bûcher. » Et en même temps il ordonna de jeter la mère dans les flammes. « — Non, non, ma mère n'a pas été trompée. L'Église nous enseigne que Jésus-Christ donne le ciel à ceux qui l'aiment et l'adorent. Jésus-Christ, qui est au ciel, ne trompe pas. Je veux partager le sort de ma mère. » En prononçant ces paroles, l'enfant se débarrasse des mains du juge, s'élance dans le bûcher embrasé, tombe sur le corps de sa mère; et ces deux âmes héroïques s'envolent ensemble vers les cieux.

Et nous, Mes Frères, en voyant comme Jésus-Christ a su convier toutes les âmes au banquet de la vérité, nous reconnaîtrons aussi que Jésus-Christ ne nous a pas trompés quand il a promis d'envoyer l'Esprit Saint, docteur de toute vérité. Réjouissons-nous donc de nous trouver dans cette Église, avec laquelle il a promis d'être toujours. Attachons-nous pour jamais à cette Église, dont il a fait, comme le dit S. Paul, la colonne et l'appui inébranlable de la vérité [1].

II. — Il n'aurait pas suffi que l'Esprit de Dieu, descendant sur la terre, y eût répandu l'abondante effusion de sa lumière par l'enseignement de la vérité. Il fallait, et il fallait surtout, qu'il y répandît les principes et les germes des vertus par l'abondante effusion de la grâce.

N'oublions pas ce que j'ai dit, en commençant ce discours, que toutes les créatures, dans l'ordre naturel, sont nées de l'Esprit de Dieu planant sur les eaux à l'origine du monde. « En effet, dit S. Cyprien, c'est sa chaleur vivifiante qui anima tout, féconda tout, et conduisit tout à sa perfection [2]. » Non que le Saint Esprit soit l'âme substantielle de tous les corps et de tout l'univers, car ce serait là l'erreur du panthéisme; mais parce que c'est le Saint Esprit qui, de sa richesse, donne à la matière et à tous les corps leur propre nature, leurs forces et leurs propriétés [3].

Or ce que le Saint Esprit avait fait dans l'ordre de la nature au commencement du monde, il le répéta d'une manière plus magnifique dans l'ordre de la grâce, à la naissance du christianisme.

La vertu n'était pas moins rare sur la terre que la vérité. Tous les peuples du monde, à l'exception d'un seul, plongés dans les ténèbres de l'idolâtrie, croupissaient dans la fange de tous les vices. Les philosophes, avec leurs faux systèmes d'une morale tout humaine, ne corrigèrent aucun vice, ne réussirent à persuader et inculquer pas même une seule vertu. Ceux même d'entre eux qui plaçaient le souverain bien dans l'honnêteté n'avaient pas assez de cette honnêteté pour en donner l'exemple. Cette prétendue honnêteté n'excluait pas de la conduite de la vie les actions les plus honteuses, les plus contraires à l'ordre social. Tout en prêchant la vertu, Aristote consacra le vol, le meurtre, le suicide. Platon innocentait les

1. Columna et firmamentum veritatis (I Tim., III, 13).

2. Spiritus Domini, creator omnium, cujus vivificus calor animat omnia, et fœcundat et provehit (S. Cypr.).

3. Non quod ipse sit substantialis anima singulis, sed quod de sua ubertate singulis suas efficientias dividit *(Ibid.)*.

amours contre nature et la communauté des femmes. La profession de cette honnêteté philosophique n'empêchait pas Cicéron de faire tuer dans une seule nuit six mille prisonniers de guerre, pour avoir le nombre légal d'ennemis morts qui devait donner droit aux honneurs du triomphe. La vertu sévère du grand Caton, au témoignage d'Horace, son panégyriste, se plaisait à puiser ses forces et sa chaleur dans le vin, et ne craignait pas de se reposer dans l'ivresse[1]. Je vous laisse à évaluer l'excellence d'une vertu qui ne s'inspirait que du dieu du vin, pour finir par porter ses hommages à la déesse des sales voluptés. Ces philosophes étaient pourtant les plus honnêtes gens de l'antiquité ; et vous voyez qu'ils n'ont été que des scélérats ! Je sais que, dans une circonstance récente, on a eu le triste courage d'essayer de donner un démenti à l'histoire et à la conscience universelle. On a osé affirmer, avec une effronterie sans égale, que l'antiquité païenne est tout ce qu'il y eut de plus moral au monde ; ce qui conduirait à dire que l'humanité, avec tous les soutiens, tous les secours du christianisme, n'a fait que dégénérer sans cesse. Mais de pareilles assertions ne se discutent même pas ; elles sont assez démenties et par l'histoire et par la conscience universelle. Il n'en reste pas moins constant que l'ordre social païen ne présente qu'un ensemble de violences, d'injustices, d'impostures, de guerres perpétuelles, d'esclavage, de turpitudes, de fureurs politiques, de fausse morale, de fausse religion. En vain vous y chercheriez l'humilité, principe de toute perfection morale, et la charité, fondement de toute prospérité sociale. L'antiquité païenne n'eut pas même en l'esprit l'idée de ces grandes vertus, puisqu'elle n'en eut même pas le nom dans sa langue ; et, d'autre part, il est assez prouvé par les faits que toute la vertu païenne ne fut que l'égoïsme et l'orgueil.

Mais à peine le Saint Esprit fut-il descendu sur les apôtres, en langues de feu, que vous voyez aussitôt, à côté des plus importantes, des plus majestueuses vérités, éclore les plus sublimes vertus. En effet, de même que l'Esprit Saint est apparu sous forme de langues lumineuses pour annoncer qu'il vient éclairer les âmes, il a voulu aussi que ces langues soient une flamme ardente, pour témoigner qu'il vient purifier, sanctifier, féconder les cœurs. Le voilà enfin allumé cet incendie que Notre-Seigneur Jésus-Christ désirait si vivement voir embraser toutes les âmes.

Fixez d'abord votre attention sur ces apôtres naguère si grossiers, si faibles, si timides. Voyez-les transformés en

1. Fertur et magni Catonis sæpe mero caluisse virtus (Horat., *Od*).

savants, en philosophes, en intrépides héros, tels que l'antiquité n'en a jamais connus. C'est l'usurier Matthieu qui devient un évangéliste, un historien qui saura se faire égorger pour attester ses récits ; c'est l'incrédule Thomas qui ira porter le témoignage de sa foi aux extrémités de l'univers..... Nous n'avons pas besoin de les énumérer tous en détail ; Jésus-Christ les a tous choisis pour martyrs de sa cause. Voyez avec quel calme ils acceptent aujourd'hui leur mission, aujourd'hui qu'ils en voient distinctement, sans nuage, et le but et tous les périls. Voyez surtout le premier d'entre eux, Pierre, ce triple renégat, Pierre dont le courage se brisait à la voix d'une faible femme, voyez-le aujourd'hui braver tout à la fois le magistrat romain, la synagogue, la fureur de la multitude, les soupçons jaloux d'Hérode. Pourriez-vous croire qu'il y ait ici l'effet d'un enthousiasme passionné ? Quel intérêt nouveau pourrait donc enflammer ces cœurs auparavant glacés ? Leur intrépidité calme suffit déjà pour témoigner qu'il n'y a ici et qu'il ne peut y avoir d'autre mobile que l'action même de l'esprit divin sur des hommes transformés, régénérés, élevés au-dessus d'eux-mêmes. Entendez-les exprimer, sans faste comme sans détour, le motif déterminant de cette attitude si nouvelle qu'ils prennent en face de tout Jérusalem, et qu'ils sauront prendre en face du monde entier : « Considérez, disent-ils aux puissants adversaires de Jésus, considérez s'il est juste, en présence de Dieu, de vous écouter plutôt que Dieu lui-même. Pouvons-nous ne pas attester ce que nous avons vu et entendu [1] ? » Bientôt vous les verrez braver les cachots, les tourments, la flagellation, les bûchers, tous les genres de tortures et de morts cruelles ; et, ce qui est humainement inexplicable, non seulement le calme, mais la joie habitera dans leur cœur et se révèlera dans leurs regards et leurs discours. Ils ont été emprisonnés, chargés de chaînes ; on ne les relâche qu'après les avoir cruellement flagellés, comme des esclaves et des malfaiteurs. « Eux, ils se retirent pleins de joie de ce qu'ils ont été devant Dieu trouvés dignes de souffrir et les supplices et les affronts pour le nom de leur divin Maître [2]. » Évidemment ils ont ressenti en eux les effets de cette promesse : « Vous recevrez la vertu de l'Esprit Saint qui surviendra en vous [3]. » — « Vous serez pénétrés, revêtus

1. Si justum est in conspectu Dei vos potius audire quam Deum, judicate. Non enim possumus quæ vidimus et audivimus non loqui (Act., IV, 19, 20).

2. Cæsis denuntiaverunt ne omnino loquerentur in nomine Jesu et dimiserunt eos. Et illi quidem ibant gaudentes a conspectu concilii, quoniam digni habiti sunt pro nomine Jesu contumeliam pati (Act., V, 40, 41).

3. Accipietis virtutem supervenientis Spiritus sancti in vos (*Ibid.*, I, 8).

d'une énergie divine qui ne peut venir que d'en haut[1]. » Et ils ont été transformés en des êtres nouveaux, surhumains, divinisés.

C'est par la vertu du même Esprit que plus tard dix-huit millions de martyrs de tout âge, de tout sexe, de toute condition, de jeunes vierges, des vieillards, des enfants même ont étonné, désespéré, confondu les plus féroces tyrans et ont su déjouer menaces, promesses, séductions et supplices. C'est par la vertu du même Esprit que non seulement les premiers chrétiens, mais aussi les vrais chrétiens de tous les temps, de tous les lieux, ont su échanger l'amour de l'or contre la pauvreté, la gloire contre l'humiliation, les jouissances charnelles contre les mortifications de tout genre, la vengeance contre le pardon des injures, les dévoûments de la charité contre l'égoïsme et l'intérêt personnel. Seul le Saint Esprit a pu déposer dans le cœur de l'homme et faire éclore ces vertus qui caractérisent le christianisme, qui sont inconnues partout ailleurs.

Vous savez maintenant ce que vous devez penser de ces prétendus philosophes qui veulent faire de l'ordre par la force, de la vertu par la science, de la morale sans Dieu. Laissons-les essayer de fonder la société sur le droit à l'exclusion du devoir, sur les passions à l'exclusion de la vertu, sur l'intérêt à l'exclusion du dévoûment. Comme les philosophes de l'antiquité, et plus honteusement encore, ils s'évanouiront dans la vanité de leurs orgueilleuses pensées. Les philosophes païens eux-mêmes méconnurent moins quelquefois la nécessité de l'action divine. Tout païen qu'il était, Cicéron avait rendu hommage à cette vérité méconnue aujourd'hui, que toute grandeur morale ne peut venir que de l'inspiration divine[2]. Sous l'empire du christianisme il serait trop honteux de rétrograder au delà du paganisme. Comme c'est le dévoûment de Jésus-Christ pour l'homme et de l'homme pour Jésus-Christ qui constitue la sainteté de l'Église, de même c'est le dévoûment des parents pour leurs enfants et des enfants pour leurs parents qui forme le lien des familles; c'est le dévoûment du pouvoir pour le peuple et du peuple pour le pouvoir, qui assure la sécurité et la force de l'État; c'est le dévoûment des peuples pour les autres peuples se respectant, s'aidant mutuellement, qui réalise la vraie civilisation du monde et le bonheur de l'humanité. Or le dévoûment n'est que le sacrifice de soi-même aux autres. Point de dévoûment, sans l'immolation de l'égoïsme. Point d'immolation de l'égoïsme, sans la charité de Dieu; point de

1. Quoadusque induamini virtute ex alto (Luc., XXIV, 49).
2. Nemo unquam magnus fuit sine aliquo afflatu divino (Cicer.).

charité de Dieu, sans le Saint Esprit; car c'est par le Saint Esprit que la charité est répandue dans les âmes[1].

On voudrait suppléer au défaut de ce dévouement par le prétendu courage qu'inspirent les doctrines philosophiques. En peine de trouver le véritable principe de la vertu, la philosophie moderne a imaginé d'en revenir à l'apparente force des stoïciens. Hélas ! on ne trouvera dans cette moquerie du courage que la force de renoncer à la foi du chrétien, la force de renier la pudeur, la force de s'asservir à toutes les tyrannies de l'ambition ; on n'y trouvera que la force de tuer l'intelligence par l'incrédulité, le cœur par la volupté et l'égoïsme, le corps par le suicide. Il y a toujours mort et néant au fond de toutes les doctrines antichrétiennes.

Pour nous, nous sentons le besoin de croire, le besoin surtout de croire à la charité de Dieu pour nous[2]. C'est cette croyance à la charité d'un Dieu qui nous retire de l'abîme du vice, d'où la crainte seule ne nous retirerait pas; c'est cette croyance à la charité d'un Dieu qui nous fait croire à la possibilité du pardon, et qui nous en fait concevoir la douce espérance. Or c'est le Saint Esprit qui crée en nous cette croyance, aussi bien que la douce confiance qui en résulte. Car, nous dit l'apôtre S. Paul, ce n'est pas un Esprit de servitude et de crainte que nous avons reçu. Mais l'Esprit qui vient en nous, l'Esprit que Jésus-Christ nous envoie du sein de son Père, est l'Esprit d'adoption, l'Esprit qui donne à nos cœurs une langue de feu et d'amour pour crier vers le ciel : O vous, notre Père[3].

C'est cette croyance et cette confiance en l'amour de Dieu qui caractérise la véritable religion de Jésus-Christ, et qui toujours la distinguera de toute autre. La crainte nécessaire pour subjuguer un peuple grossier et indocile a laissé dans le judaïsme ses profondes empreintes. Le rationalisme, avec ses prétentions à l'independance et à une fausse liberté, n'a jamais trouvé que contrainte et froid glacial dans les rapports avec Dieu. Le protestantisme, en rompant avec l'unité, a aussi rompu avec les sources de la charité véritable. Pour nous catholiques, c'est grâce aux influences salutaires de l'Esprit Saint que le sentiment de l'amour de Dieu est un sentiment si populaire. Ce sentiment prédomine dans nos solennités religieuses; il se reflète sur la physionomie des vrais et sincères catholiques. Les dissidents affectent de s'en scandaliser ; ils

1. Charitas Dei diffusa est in cordibus nostris per Spiritum sanctum (Rom., V, 5).
2. Et nos credidimus charitati quam habet Deus in nobis. (I Jo., IV, 16.
3. Non enim accepistis spiritum servitutis iterum in timore, sed accepistis spiritum adoptionis filiorum, in quo clamamus : Abba, pater ! (Rom., VIII, 15.)

nous opposent la prétendue gravité et l'austérité apparente de leur culte. Ils n'ont pas, ils n'auront jamais cette hilarité et cette joie pure qui est un des fruits de l'Esprit de Dieu. Ils ne savent pas tout ce qu'ils ont perdu en abolissant le dogme du pardon des péchés attaché à la confession, le dogme de la présence réelle, source de tant d'épanchements de confiance et d'amour. Leur religion est devenue aussi indifférente que l'examen, aussi froide que la raison, aussi stérile que la dispute, aussi incertaine que le doute, et plus d'une fois aussi déchirante que le remords, aussi désolante que le désespoir. Eh bien! laissons-les avec leur religion du Sinaï, et attachons-nous à la religion du Calvaire; laissons-les avec la religion de la contrainte, et tenons-nous plus que jamais à la religion de l'amour.

Mais nous professons aujourd'hui solennellement que l'acte d'amour lui-même, si simple, si naturel, si impérieux même, quand il s'agit du bienfaiteur universel, est un acte au-dessus des forces du cœur humain. Voilà pourquoi nous invoquons aujourd'hui celui qui est le foyer inextinguible de tout amour. Parmi nous il en est qui ont besoin de s'arracher aux impuretés du vice, aux chaînes du péché. Hélas! d'eux-mêmes ils ne peuvent que multiplier de plus en plus leurs crimes. Leur prière même, et l'expression de leur repentir, ne serait pas assez pure sans vous, Esprit de pureté :

Sine tuo nomine,
Nihil est in homine,
Nihil est innoxium.

Venez, Esprit Saint, consumez dans ces cœurs malades tout ce qui peut être opposé à votre sainteté, à votre divine rectitude. Il y a dans ces cœurs révolte, ingratitude, tortuosité. Vous seul pouvez faire fléchir la roideur, attendrir les cœurs endurcis, et mettre fin aux égarements :

Flecte quod est rigidum,
Fove quod est frigidum,
Rege quod est devium.

Il se trouve aussi des âmes pieuses, des consciences délicates, de fidèles serviteurs et servantes de Dieu, qui sont heureux de se dévouer à toutes sortes de bonnes œuvres, mais qui ne sont pas pour cela exempts ou de certaines terreurs involontaires, ou même de certains abattements, suites de la faiblesse humaine. Venez, Esprit Saint, habitez par vos consolations dans ces âmes, où vous habitez déjà par la grâce. Nul autre que vous ne peut venir au secours de ces âmes. Nul autre que vous ne peut connaître et visiter les plus secrets

replis du cœur. Nul autre que vous ne possède ce baume divin de paix et d'espérance que vous savez verser dans un cœur flétri. Aussi l'Église vous a-t-elle appelé le meilleur consolateur, l'hôte le plus affectueux, le plus doux réfrigérant pour l'âme désolée :

Consolator optime,
Dulcis hospes animæ,
Dulce refrigerium !

N'en doutez pas, Mes Frères, ces prières seront entendues, seront exaucées. Nous en avons pour gage les enseignements de la foi, qui nous montrent le Saint Esprit agissant lui-même sur les cœurs par la prière et formulant lui-même la demande qu'il veut exaucer.

Mais pour mieux assurer l'effet de la prière, ne négligeons pas un moyen héroïque entre tous. Depuis que le Saint Esprit s'est reposé sur Marie et lui a par sa toute-puissance conféré la gloire de la maternité divine réunie à la gloire de sa virginité sans tache, Marie, épouse sainte de ce divin Esprit, est devenue la trésorière et la dispensatrice de tous ses dons. Souvenons-nous que Marie est cette tige bénie du ciel, dont parle Isaïe, et qui doit porter une fleur unique. Sur cette fleur qui n'est autre que la fleur Nazaréenne, le fruit des entrailles de Marie, doit se reposer l'Esprit de Dieu avec tous ses dons[1]. Quiconque, dit S. Bonaventure, désire obtenir quelque participation aux dons de l'Esprit Saint, doit donc s'approcher de cette fleur divine. Mais ce n'est que par l'intermédiaire de la tige que nous arriverons jusques à la fleur et par la fleur à l'Esprit de Dieu[2]. C'est-à-dire que par Marie on arrive à Jésus-Christ, et par Jésus-Christ à l'Esprit Saint. Hâtons-nous donc, par nos prières et nos hommages à Marie, de faire pencher vers nous cette tige précieuse ; la fleur divine étant ainsi rapprochée de nous, nous n'aurons plus qu'à tendre la main et à recueillir avec la fleur les dons de l'Esprit qui réside en elle[3]. Oui, nous en avons la douce confiance, la pieuse, la miséricordieuse Vierge s'est déjà inclinée vers nous ; les dons de l'Esprit de Dieu se répandent comme un doux parfum dans nos cœurs. Ainsi est exaucée cette ardente prière qui aujourd'hui, de tous les points du globe, s'est élevée vers les cieux : donnez à vos fidèles qui se confient en vous vos sept dons ensemble ; prêtez à leurs vertus le mérite qui manque à

1. Et flos de radice ejus ascendet ; et requiescet super eum spiritus Domini (Is., XI, 1, 2).
2. Quicumque spiritus sancti gratiam adipisci desiderat florem in virga quærat, quia per virgam ad florem, per florem ad spiritum pervenimus (S Bonavent.)
3. Si hunc florem habere desideras, virgam precibus flectas (*Id*).

leur indigence ; soutenez-les par votre force jusqu'à ce qu'ils soient arrivés au terme des épreuves ; accordez-leur la gloire et la joie qui n'ont pas de fin :

Da tuis fidelibus
In te confidentibus
Sacrum septemarium
Da virtutis meritum,
Da salutis exitum,
Da perenne gaudium.

Voir plusieurs discours pour la Pentecôte dans les Orateurs Sacrés contemporains, t. III, p. 413 ; t. VIII, p. 52 ; et dans l'Encyclopédie de la Prédication contemporaine, t. V, pp. 472, 490 ; t. IX, p. 247 ; t. XIX, p. 210 ; t. XX, pp. 278, 298 ; t. XXI, pp. 258, 265, 281 ; t. XXVII, pp. 293, 500, 518.

FÊTE DU SAINT ESPRIT

DE L'INSPIRATION RELIGIEUSE

POUR LA FÊTE DU SAINT ESPRIT[1]

Veni creator Spiritus.

Souvent l'âme humaine éprouve le besoin de se rétremper, de s'élever au-dessus d'elle-même. Elle est appelée à des œuvres importantes, elle est portée à tenter des choses nobles, belles et dignes, mais elle se trouve dépouillée de force et d'ardeur. Alors elle regarde autour de soi, cherchant le souffle de vie, cherchant l'inspiration.

Les philosophes, les savants, les conseillers du siècle disent à cette âme désespérée et désireuse des choses belles et grandes : « Recours à la science, aux arts ; étudie les types particuliers des héros ; consulte la nature, les phénomènes du ciel et de la terre..... »

Consulter la science et l'art ! interroger la biographie, l'histoire, la physique ! choses excellentes pour qui se contente de vivre et de se couvrir de gloire dans les limites du fini. Mais pour qui ne se trouve pas enchaîné dans le monde et qui aime à s'élever plus haut, ces choses peuvent-elles suffire ? On

1. Homélie du cardinal Gaëtan Alimonda, archevêque de Turin, lue dans la métropole de Saint-Jean, le jour de la Pentecôte 1884.

cherche l'inspiration du vrai, du beau et du bon : où en trouvera-t-on la source ?

Dans les théories des philosophes, dans les doctrines des savants, il y a une lueur de ce que l'âme veut et désire, mais ce qui la trouble surtout, c'est l'obscurité et la bassesse. L'art est très beau, Phidias, Apelle, Praxitèle ont fait des chefs-d'œuvre ; mais si l'âme ne sort pas de l'école païenne, les sens s'en délectent tandis que l'esprit non encore rassasié gémit en secret. Les héros terrestres sont glorieux et vraiment dignes de lauriers : tels sont Miltiade, Thémistocle, Alexandre et César ; mais l'âme qui veut la satisfaction de la conscience et les élans sublimes de l'intelligence n'est pas satisfaite de ce spectacle. Elle se retire de ce cercle de poussière terrestre qu'ils foulent aux pieds et rejette ces lauriers souillés d'un sang paternel.

On conseille à l'âme d'étudier les lois physiques de la nature et de regarder le ciel : l'âme regarde. Retirée dans une solitude, dans une paisible campagne, elle contemple le ciel dans une belle nuit étoilée ou dans une journée de soleil radieux. C'est du ciel que vient l'inspiration, mais comprenez comment l'âme s'inspire de la contemplation céleste. Les astres, le soleil, les étoiles parlent peu par elles-mêmes ; mais l'inspiration descend du ciel parce que les astres, le soleil et les étoiles élèvent l'âme à la pensée de leur Créateur.

Ainsi l'inspiration que donnent le monde et les choses finies est toujours débile et défectueuse ; l'inspiration vraie et grande qui satisfait l'âme humaine vient de l'infini. Est-elle sous cette influence, est-elle enlevée à elle-même, elle pénètre dans l'ordre surnaturel et rebondit dans l'ordre naturel, enrichie de bénédictions. Elle devient plus grande qu'elle-même et, par un privilège particulier, devient philosophe, artiste, poète, héroïne, bienfaitrice et sainte.

Ce jour solennel de Pentecôte me remplit de joie.

Y a-t-il ici des âmes mécontentes de la terre, des âmes qui se sentent plus grandes que les grandeurs du temps et qui par conséquent demandent autre chose ? Parmi mes auditeurs y a-t-il des cœurs et des esprits qui me disent comme l'aveugle de l'Évangile au divin Sauveur : Seigneur, donnez-moi la lumière ? *Domine, ut videam.* Veulent-ils entrer dans cette région supérieure de la lumière et s'inspirer de l'infini ?

Veni, Creator Spiritus.

O Saint Esprit, venez ! ô source des éternelles inspirations ! ô flamme de sainteté, visitez le cœur de vos fidèles, répandez sur eux vos dons et vos fruits, faites qu'ils voient par vous,

qu'ils vous entendent afin de se rendre dignes de vous et se rajeunir comme par une création nouvelle, avant-goût de votre vie immortelle.

Frères et Fils bien-aimés, en célébrant aujourd'hui le Saint Esprit, mon discours vous parlera de l'inspiration religieuse en employant ce mot dans un sens large, en considérant l'inspiration comme une étincelle, une chaleur, une règle, une impulsion divine vers le bien ; nous vous parlerons de cette inspiration qui a sa source dans l'Esprit Saint et est un moyen efficace de salut.

Et si vous désirez que le Saint Esprit occupe vos cœurs, rendez vos cœurs dociles à mes paroles, puisque j'ai l'intention d'y allumer en son nom trois précieux flambeaux. En effet, le Saint Esprit donne le flambeau théologique, puisqu'avec lui s'achève l'idée que nous devons avoir de Dieu ; il donne le flambeau historique chrétien, avec lequel s'explique le miracle du christianisme ; il donne le flambeau ascétique et mystique avec lequel on aperçoit les merveilles qui illustrent la vie des saints.

S. Augustin appelle la Pentecôte *dies natalis spiritus sancti*, la nativité du Saint Esprit en parallèle avec celle du Fils de Dieu. O divin esprit, si vous naissez aujourd'hui sur la terre, vous avez besoin d'un berceau qui vous reçoive. Eh bien ! ce berceau, vous le trouverez dans nos cœurs.

La première de nos idées, la pensée de notre pensée, comme dit Aristote, la première des affections humaines, c'est Dieu. C'est de lui et par lui que vient l'origine des inspirations sublimes.

Mais pourquoi Dieu nous attire-t-il, nous émeut-il ainsi ? Pourquoi recourons-nous à lui ? C'est une chose à méditer.

Sommes-nous attirés par la croyance qu'il est l'unique roi de sagesse et de toute puissance ? cela ne me paraît pas juste. Est-ce peut-être parce qu'il est la droiture, la justice et l'absolue perfection ? Je n'en suis point persuadé. Est-ce peut-être parce qu'il est vraiment éternel, immense, infini ? Si nous réduisons Dieu à ces perfections, je ne vois pas encore comment il est possible de l'aimer autant qu'on l'aime.

Je ne pense pas que, pour nous tourner vers lui, il nous suffise de le savoir terrible selon ce vers d'Horace :

> Cœlo tonante credidimus Jovem
> Regnare [1].....

Je ne pense pas qu'il suffise de la vénération qu'inspire la vue

1. *Od.*, V, lib. III.

du ciel et de la terre remplis de sa majesté, comme le conseille Virgile :

Ab Jove principium, Musæ, Jovis omnia plena ;

Je ne pense pas davantage que nous soyons attirés vers lui, enchaînés à lui par la pensée qu'il est socialement utile, utile à la conservation des États par la croyance qu'il inspire aux âmes, comme le dit Nicolas Machiavel[1].

Je vais dire une chose hardie, mais qui me semble vraie : si nous mettons ensemble et si nous faisons concorder entre elles toutes les perfections divines que j'ai nommées, l'éternité, l'infinité, la sagesse, la toute-puissance, la justice, la rectitude, je suis persuadé que l'élan chaleureux qui nous transporte vers Dieu ne serait pas aussi fort qu'il l'est.

Mais qu'est-ce qui nous fait donc courir vers Dieu, qui nous attire, qui nous enivre de sa divinité ? Qui nous arrache à notre inertie ? Qui nous rend désireux, qui nous donne le courage de voler vers lui ?

Ah ! Messieurs ! ah ! Mes Frères ! Nous sommes irrésistiblement entraînés vers Dieu, parce que, au milieu de toutes les autres perfections divines, nous voyons briller la bonté, nous sentons passer le souffle de l'amour. Dieu est la bonté même, Dieu est la charité éternelle : voilà pourquoi il nous remue, il nous charme, il nous attire. Dieu est tout-puissant, mais en même temps bon ; Dieu est sage, mais en même temps bon, juste, mais bon dans sa justice même ; éternel, immense, infini, mais bon en tout et toujours. Voilà pourquoi, en pensant à lui, nous ne sommes pas émus par la terreur et l'épouvante ; en le nommant, nous nous sentons attendris ; voilà pourquoi nous fléchissons les genoux en terre comme des fils aimants pour l'adorer et le saluer notre Père ; voilà pourquoi nous le remercions dans la joie, nous le supplions dans nos douleurs, nous l'invoquons dans nos besoins et les périls de notre vie. Dieu est l'éternelle charité : *Deus charitas est.* Voilà pourquoi notre cœur, comme celui du pauvre S. Augustin, se sent dans l'inquiétude jusqu'à ce qu'il repose en lui.

Nous avons établi un point capital : il s'agit de l'éclaircir et de l'expliquer.

Dieu est donc bonté et charité ; mais comprenez-vous bien avec quelle supériorité, avec quelle dignité l'amour existe en Dieu ? C'est en lui plus qu'un simple attribut, plus qu'une auréole ; considérer l'amour de Dieu, c'est plus que nommer la justice, la rectitude, la puissance même prise comme simple attribut de la divinité, car l'amour de Dieu est ainsi

1. Disc., lib. I.

fait que, tout en ayant la prépondérance pour constituer l'essence de l'être divin, il détermine merveilleusement la puissance de la personnalité et monte jusqu'à elle.

Nous touchons au mystère de la vie intime de Dieu; mais, puisque nous sommes si audacieux, continuons cette voie glorieuse. Nous applaudirons au Saint Esprit et nous obtiendrons, j'espère, ce que je vous annonce: l'Esprit Saint complète l'idée que nous devons avoir de Dieu.

Mes très chers Frères, vous connaissez l'enseignement chrétien sur le mystère de la Sainte Trinité; nous allons le rappeler brièvement.

Le Père, qui, par dénomination, doit être mis en premier lieu, se présente à nous comme la racine de l'être. Mais puisque l'essence en Dieu ne peut être ignorée de lui-même, parcequ'il n'est pas aveugle mais voyant, il en résulte que le Père se regarde lui-même et se connaît. C'est une lumière, une connaissance qui reflète celui qui se contemple; c'est une irradiation parfaite qui, en se détachant du fond de l'essence, ne produit pas une simple réverbération, une photographie, une image, mais s'identifie avec le sujet d'où elle part, puisqu'elle se distingue de lui en le regardant; ou, si vous voulez bien, c'est une image; mais, comme disent les livres saints, une image substantielle. Le fils, en se formant de cette image qui est une formation éternelle, est engendré du Père, et puisque l'image est substantielle, et non pas apparente ni extrinsèque, le Fils par nature est un avec le Père, de telle sorte que l'image en se déterminant et en formant son mode d'existence, exige que le Fils se distingue du Père par la réalité de l'hypostase ou de la personne. Voilà pourquoi il n'y a qu'un seul Dieu, voilà pourquoi il y a deux personnes en Dieu.

Suivez-moi encore un instant. Nous avons le Père qui représente l'être; nous avons le Fils qui est la splendeur du Père et représente la Sagesse. Est-il nécessaire d'y en ajouter un autre? Certainement, et voici pourquoi.

Le Père qui engendre le Fils et le Fils qui est engendré par le Père s'aiment d'un amour mutuel. C'est une chose nécessaire, parce qu'en Dieu la connaissance implique tant de beauté et de perfection, contient la révélation d'une si grande vertu que la vue ne peut être sans affection ni la contemplation sans amour. La lumière produit la flamme, et celle-ci, passant du Père au Fils, et retournant du Fils au Père, se communique de l'un à l'autre; en tant que substance, elle s'identifie avec l'un et l'autre, tandis que par son mode propre d'existence elle se distingue de l'un et de l'autre. L'essence divine est comme un foyer; le foyer divin produit une flamme et la flamme se

personnifie. Cette flamme, ayant des propriétés personnelles, c'est le Saint Esprit. C'est une chose unique distinguée en trois modes réels ; c'est l'unité de Dieu qui se déploie dans la Trinité divine.

Le Saint Esprit ! Ne voyez-vous pas, Messieurs, où nous sommes arrivés? Nous avons cherché la véritable notion de Dieu ; nous avons voulu comprendre pourquoi il est si aimé et nous en sommes satisfaits. Le Saint Esprit est le complément de la Trinité, le dernier anneau de cette grande chaîne éternelle que nous appelons l'essence de Dieu : c'est comme la limite sans limites de la nature divine infinie. Admettez le Saint Esprit et il ne manque plus rien en Dieu, puisqu'il ne peut exister ni se concevoir aucune autre essence, aucune autre intelligence, aucun autre amour. Nous sommes donc obligés, avec l'Église, d'appeler Dieu l'Être infiniment parfait ; nous devons donc le nommer comme il se nomme lui-même : « l'Amour. »

C'est ainsi que s'allume le flambeau théologique, c'est ainsi que s'ouvre la source des inspirations nobles et sublimes.

Dieu ! Dieu ! nous sentirons plus tard, dans la vie intime de la mystique, l'âme répondre à cette parole, dont le monde ne suffit pas à contenir le retentissement ; et, sur les sentiers battus de la terre, pour soulager notre cœur, nous nous écriions : Dieu ! Dieu ! En découvrant le Saint Esprit, on trouve la partie aimable et confiante qui introduit vers Dieu, la confiance naît dans nos cœurs, parce que le Dieu très saint est amour.

Dieu, c'est vrai, me paraît loin de moi, mais je prends les ailes de l'esprit et je monte par un libre essor. Où est maintenant l'intervalle qui sépare le temps de l'éternité? L'inspiration me le fait franchir. Dieu, il est vrai, habite une lumière inaccessible, mais moi, désireux de me joindre à lui, je m'écrie : « O cieux, ouvrez-vous ! laissez-moi passer ! je suis une étincelle du Saint Esprit : je doit me réunir à mon étoile. » L'inspiration me transporte, quand les ténèbres du monde me couvrent, quand je remarque mon ignorance, quand je ne vois plus sourire le soleil de la science, je ne me décourage pas, je ne tremble pas, le Dieu bon, le Saint Esprit sont disposés à me donner l'inspiration. J'ai confiance parce que le Saint Esprit est amour. Lorsque les enfants des hommes se lèvent pour me persécuter, m'attaquer, m'accabler, me fouler aux pieds, je ne me sens ni oppressé, ni mort. C'est le Dieu fort qui me tend la main, qui veille sur moi : *Ego sum Dominus Deus tuus fortis, zelotes*[1]. C'est lui qui sera ma force et me délivrera des méchants prêts à fondre sur moi. Je suis assuré de recevoir la grâce parce que le Dieu de la réforme est le Dieu

1. Exod., XX, 5.

de l'amour. Et quand je suis tombé dans une faute, quand je me dégrade moi-même, quand je sens gémir ma conscience, mes pensées s'épouvanter, mon esprit frémir de terreur, qui me sauve du désespoir? C'est la certitude qui nourrit mon cœur de l'idée d'un Dieu miséricordieux: *Te autem Deus propitius, clemens et misericors*[1]. C'est en la miséricorde divine que j'espère, oui, parce que le divin Esprit est amour.

Oh! combien est doux et consolant le dogme de l'auguste Trinité! Et avec quelle promptitude l'âme, considérant la personne du Saint Esprit, se décide à voler au-dessus des misères de la terre, pour se rapprocher de Dieu! Voilà d'où viennent les richesses des saintes inspirations.

Aux siècles passés, lorsque l'incrédulité encyclopédique française était en fièvre, les philosophes parlaient en souriant du mystère de la Sainte Trinité. Mais le vide qui s'était fait dans les croyances chrétiennes effraya les esprits; l'homme rentra en lui-même et chercha à se désabuser. Les insolences des incrédules tombèrent, et il n'y eut plus aucun savant qui donnât pour des traités de philosophie les railleries et les insipides bouffonneries de Voltaire.

Maintenant que la Trinité est admise philosophiquement, nous allons voir un autre crime. L'homme toujours indocile et orgueilleux, sentant qu'il ne peut rejeter le Dieu un et trine, veut le former d'après lui-même plutôt que de le recevoir de la révélation divine. De là ont germé en France les écoles philosophiques les trinités idéales et rationalistes, les trinités saint-simoniennes, éclectique et humanitaire de Pierre Leroux. En Allemagne, il naquit presque autant de trinités que de têtes de penseurs: la plus célèbre est celle de Gorges Negel qui enseigne que le Père est la cause occulte du monde, que le Fils est le monde et le Saint Esprit est la connaissance de l'identité universelle, un grossier mélange panthéistique de matérialisme et de spiritualisme.

O philosophes, ne vous laissez pas tromper par ces superbes utopies: et vous, Mes Frères et Fils, faites-vous saintement gloire de votre foi.

Vaut-il vraiment la peine de venger la Sainte Trinité des moqueries de Voltaire? J'ai besoin d'un Dieu réel et vrai, j'ai besoin de l'Esprit Saint. Quel avantage me procurent les nouvelles créations fantastiques, les nouveaux travaux de l'idée, les imitations informes de la Trinité divine? Quel soulagement m'apporte le Saint Esprit nouveau, le Saint Esprit rationaliste, qui n'est que le produit de l'esprit humain arrivé, dit-on, à l'apogée de son développement quand ils se reconnaît lui-même

1. II Esdr., IX, 17.

comme l'identité du fini et de l'infini, ou l'identité universelle. L'esprit de l'homme est-il donc poussé au délire? Ah! si, par un malheur suprême, je devais me fabriquer des dieux à ma fantaisie, si je devais agir par moi-même dans l'ordre de mes croyances, je ne voudrais pas perdre mon encre et mon temps à ces élucubrations de mon cerveau, à cette servitude, à ces contrefaçons des dogmes divins, je dirais franchement « Je suis Dieu et je me suffis à moi-même. » Et, en attendant, faisant même mieux que les rationalistes, les hommes se moqueraient de moi plus que les voltairiens ne se moquent de Dieu.

C'est des incrédules que proviennent les négations et les contrefaçons, tandis que les inspirations belles et divines viennent des croyants.

Moi, comme croyant, j'ai besoin de l'Esprit Saint, de cet esprit éternel et réel qui ne provient pas de moi, qui n'est pas le produit de mon imagination, mais qui, préexistant à moi-même, descend en moi afin de m'illuminer, de me fortifier et d'embellir ma vie. C'est lui que j'appelle et que j'invoque: *Veni, Creator Spiritus.* Venez, planez sur ma demeure terrestre, sur ma personne, sur mes pensées, sur mes espérances! Venez, faites-moi sortir de la prison de ce monde qui m'étreint et me pèse. Ne suis-je pas fait pour Dieu? Ne m'inspirez-vous pas pour Dieu? Pourquoi me laissez-vous si longtemps ici-bas? Tirez-moi de l'exil, ô bienheureux Esprit, et donnez-moi la patrie. Donnez-moi ce renouvellement si désiré, donnez-moi la création éternelle: *Veni, Sancte Spiritus.*

Aprs avoir considéré Dieu dans le ciel, considérons Jésus-Christ sur la terre.

Il y a une rencontre admirable entre le ciel, habittation de Dieu, et la terre devenue chrétienne. Vous savez, Mes chers Frères, que si l'homme, à sa création, a reçu l'impression de la ressemblance et de l'image de Dieu, le lieu primitif où il a été placé pour séjourner était tellement beau et délicieux qu'on l'appelle le paradis terrestre. Il semble donc que le ciel avec ses clartés et son sourire béni était descendu sur la terre. Le péché a souillé cette beauté virginale. L'Éden disparu, la terre s'est couverte de ronces et d'épines, et l'âme de l'homme, ayant perdu la grâce sanctifiante, s'obscurcit et se corrompt. Il n'y a plus ni ciel ni vie éternelle.

Le cœur de Dieu pleure à la vue d'un si grand malheur de l'homme, et les larmes divines de l'amour, recueillies par Jésus-Christ se changent en gouttes divines de son sang régénérateur. L'arbre fatal de la science fut remplacé par l'arbre de la croix, par l'arbre divin de la foi; l'Éden fut refait sur le Calvaire, et les mains de Jésus, en s'étendant pour être percées

de clous, enlevèrent du front de l'homme le signe de la malédiction éternelle. Satan, au paradis terrestre, avait triomphé en rendant Adam orgueilleux; les bourreaux du Golgotha nous ont rendu le triomphe en mettant à mort l'humble Adam nouveau. Alors, à la vue de la couronne de Jésus, entrelacée non pas d'orgueilleux lauriers, mais d'épines cruelles et pénitentes, la rédemption fut consommée. Le ciel revint briller sur la terre.

Dans l'ordre des contemplations divines, externes, je ne vois rien d'aussi sublime, car la création de l'univers n'a coûté à Dieu qu'un acte de sa volonté, tandis que pour la rédemption il a fallu l'abaissement d'un Dieu dans le monde, c'est-à-dire l'incarnation du Verbe. Ceux mêmes qui ne font pas attention aux pensées divines et n'attachent d'importance qu'aux faits, ceux-là restent éblouis devant l'avènement du christianisme. Avant la venue de Jésus-Christ, on voit le monde fourmiller de faux dieux, plein de tyrans, rempli des clameurs des esclaves, condamné à la perversion morale; à la naissance du Christ, à la prédication de l'Évangile, nous voyons le monde changer de face, les dieux disparaître, les tyrans s'éloigner, les esclaves devenir hommes libres, en un mot, s'ouvrir la nouvelle ère du progrès et de la civilisation.

Eh bien! qu'on dise que le christianisme est l'œuvre de la miséricorde divine, ou, avec les profanes, que c'est une épopée sociale ou l'origine toute les épopées modernes; ce qui est vrai, c'est que le christianisme a l'aspect et la valeur d'un prodige.

Messieurs, qui a produit le prodige du christianisme?

Nous plions les genoux devant le Seigneur Jésus, nous le vénérons comme notre Sauveur plein de douceur et de bonté; il a préparé avec son sang le bain purificateur de la vie, et l'âme, touchée de cette onde sacrée, se purifie, s'embellit et se renouvelle. Le Christ est le fondement de notre foi, et S. Paul nous avertit qu'il n'y en a pas d'autre[1].

Tout ceci est dogmatique et consolant. Mais Jésus-Christ, dans la Rédemption et dans l'établissement de l'Église, se montre peut-être seul aux yeux des hommes et même devant Dieu. Si l'auguste Trinité, considérée en elle-même, est une coexistence des trois personnes divines, s'il y a entre elles un parfait accord de processions et de relations, comment ne resterait-elle pas, pour ainsi dire, enchaînée dans son être et dans ses manifestations, quand on la considère en dehors d'elle-même et dans ses relations avec le monde? Le Verbe

1. I Cor., III, 11.

descend dans notre chair qu'il prend pour la régénérer ; mais n'est-ce pas le Père qui l'a envoyé? Jésus-Christ l'atteste lui-même : *Eum qui misit me*[1]. *Misit me Pater*[2]. Nous avons déjà deux personnes occupées du rachat de l'homme. Si le Père envoie son Fils, si le Fils vient au nom du Père, que penserons-nous de la troisième personne, du Saint Esprit ? que devons-nous attendre de lui ? se tiendra-t-il à l'écart? sera-t-il exclu de l'œuvre de la Rédemption? N'aura-t-il pas au contraire une intervention personnelle et intime?

J'ai une joie profonde à vous parler. Heureux et joyeux de l'action rédemptrice, l'âme, le cœur et l'esprit remplis de ferveur en pensant à Jésus-Christ, dont nous sommes la joie, la couronne et la louange, nous sentons que dans notre croyance nous devons au Saint Esprit la même adoration, les mêmes hommages et la même reconnaissance. Nous y sommes tenus, parce qu'il nous explique le prodige du christianisme.

Voyez si je l'ai suffisamment prouvé : je vous constitue juges de mes déductions analogiques et historiques.

Du moment que le Saint Esprit a une part directe et vive dans la création, il est juste qu'il intervienne dans la Rédemption par le souffle de sa vitalité, parce que la Rédemption est en grande partie la restauration et l'élévation de la création. Or que fait le Saint Esprit dans les jours de la création? *Spiritus Dei ferebatur super aquas*[3]. Le Saint Esprit était porté sur les cœurs qu'il agitait et animait. Quelques naturalistes ne veulent voir dans cet Esprit de Dieu qu'une action physique, supposons, par exemple le développement de l'électricité. Mais qui réveilla l'électricité ? qui la mit en mouvement et l'enrichit d'une vertu productive? Nous, dociles croyants de la Bible, nous saluons l'Esprit Saint comme le père vivificateur, il a fécondé les cœurs et la création vint de lui.

Mais au début de la Rédemption, il y a un acte vivifiant encore plus sublime dans la vertu de l'Esprit divin.

Nous voici à Nazareth, ville ignorée, mais élégante de la Galilée. Dans une modeste chaumière, dans une chambre solitaire, la Vierge Marie est occupée à la prière et aux pieuses lectures. L'ange lui apparaît et lui annonce qu'elle concevra et enfantera un fils qui recevra le nom de Jésus. Marie ne sait comment entendre ces paroles et demande : « Comment cela se fera-t-il, puisque je ne connais point d'homme? » Et l'ange lui répond : *Spiritus sanctus superveniet in te et virtus Altissimi obumbrabit tibi*[4].

Nous vous rendons grâces, ô Saint Esprit. Vous vivifiez des

1. Marc., IX, 36. — 2. Joan., V, 39. — 3. Gen., I, 2. — 4. Luc., I, 35.

eaux meilleures que les eaux de la création, vous fécondez des eaux pures, virginales et immaculées, les entrailles de la Vierge Marie. Des eaux dont parle la Genèse, naquit le monde animal, fécond et bien organisé; mais de la Vierge Marie naît Jésus-Christ, le soleil de la justice éternelle, le salut du monde.

Je me transporte de nouveau aux principes des choses et j'assiste à la création de l'homme. Formé de la boue par la main même de Dieu, élevé sur ses pieds dans une attitude droite, avec un front majestueux, on le dirait beau, s'il était vivant, mais il est beau et magnifique comme une froide statue. Dieu s'approche de lui, émet un amoureux soupir et projette sur sa figure un souffle de vie. L'homme devient une âme vivante: *Inspiravit in faciem ejus spiraculum vitæ et factus est homo in animam viventem*[1]. Qu'est-ce donc que ce souffle divin qui donne à l'homme la faculté de sentir, de raisonner et de vivre? Oui, c'est l'âme humaine, jointe hypostatiquement au corps; mais dans la création de cette âme, plus belle que toutes les choses terrestres, je reconnais avec les Pères de l'Église l'action immédiate et le miracle du Saint Esprit. L'homme alors tressaille de joie; ce n'est plus une statue, mais un éclair de vie; sur son front brille le signe du commandement; il se redresse entre dans le jardin, lève les mains et commande aux créatures de l'air, de la mer et de la terre.

Mais quand l'heure de la Rédemption a sonné, voici un autre fait, une inspiration d'en haut, qui surpasse en splendeur et en dignité tout ce que j'ai raconté.

Nous nous trouvons dans le désert de la Judée sur les bords fleuris du Jourdain. Vous voyez un lieu rempli par une multitude de personnes de toutes couleurs et de tous rangs accourues pour écouter un homme extraordinaire, et digne de la plus grande vénération. Il est jeune encore, porte un vêtement de peau de chameau et une ceinture de cuir autour des reins; sa nourriture se compose de sauterelles et de miel sauvage, il s'appelle la voix du désert et un grand nombre de ceux qui l'écoutent sont entraînés à la pénitence et demandent le baptême. Chose ineffable! Parmi les assistants se trouve Jésus-Christ, conçu du Saint Esprit, né de la Vierge Marie. Il veut aussi recevoir le baptême de Jean. Et lorsque, après l'accomplissement de cette action sainte, Jésus baptisé sort de l'eau, il arrive ce que l'on n'avait jamais vu, on entend une voix qu'on n'avait pas encore entendue; les cieux s'ouvrent, le Saint Esprit descend en forme de colombe et se pose sur Jésus-Christ: *Vidit Spiritum Dei descendentem sicut columbam et venientem super se.* Et alors la grande voix retentit du ciel en prononçant ces paroles:

1. Gen., II, 7.

« Voici mon fils bien-aimé en qui j'ai mis mes complaisances »: *Ecce vox de cœlis dicens : Hic est filius meus dilectus , in quo mihi complacui* [1].

Nous vous remercions, ô Esprit Saint, celui qui, par votre vertu, a été conçu dans l'obscurité de la cabane de Nazareth, vous le manifestez à la vue des nations. Tous doivent le reconnaître et le vénérer comme le Messie. Et vous, ô Messie désiré, fruit et gloire de l'Esprit Saint, marchez, venez à votre mission sainte, avec le sceau du père et de l'Esprit Saint, annoncez le règne du père céleste, éclairez les aveugles, redressez les boiteux, ressuscitez les morts et délivrez les peuples.

Mes chers Frères, en vous redisant ces événements, en vous racontant ces faits, j'ai la certitude que vous comprendrez combien nous devons estimer la vertu et prêcher à haute voix la gloire du Saint Esprit. Si dans la création il a eu une action vive et efficace, son intervention dans l'œuvre rédemptrice est aussi vive et efficace. Nous appelons le christianisme un prodige: or c'est lui qui vous explique ce prodige à la création duquel il a personnellement contribué.

Mais je vous vois désireux et comme impatients d'entendre autre chose. Vous m'accusez peut-être de négliger en cette fête solennelle et de mettre de côté le divin objet de mon discours.

O Pentecôte! puis-je vous avoir oubliée? puis-je accepter le reproche que je vous néglige, si je n'ai d'autre but que de m'avancer vers votre brillant soleil, vers votre fête admirable? Mais vous qui n'êtes pas apparue aux hommes à l'improviste et avez déterminé votre temps, ne me pardonnez-vous pas ce retard? Jésus-Christ qui disait à ses disciples : « Si je ne m'en vais pas, le Saint Esprit ne viendra pas vers vous, » n'a-t-il pas attendu d'avoir accompli les trente-trois années de sa vie? Et pourquoi? il l'a voulu ainsi, afin que les cœurs et les esprits, en exerçant leur foi, fussent préparés à recevoir la sanctification de Dieu.

Mes chers Frères et Fils, êtes-vous prêts à accepter la sanctification de Dieu? Je célèbre avec vous l'avènement de la Pentecôte: c'est le miracle des miracles par lequel le christianisme se couronne d'une manière sensible, et vous que j'appelle à me rendre justice, recevez le Saint Esprit.

C'était le cinquantième jour depuis la Pâque: les apôtres, rassemblés de tous les coins de Jérusalem, restaient dans le Cénacle en prières et en méditations.

Soudain un bruit retentit du ciel, comme s'il s'élevait un vent violent, menaçant de détruire la maison. Des langues de

1. Matth., III, 16, 17.

feu apparaissent, se divisent et se placent sur chaque tête d'apôtre. Tous se sentent envahis du Saint Esprit; ils sont pleins d'ardeur : ils brillent comme une lampe du Paradis : *Repleti sunt omnes Spiritu Sancto*[1].

Jésus-Christ avait recommandé à ses apôtres la propagation de l'Évangile : voyez donc comme l'on doit en savoir gré à l'Esprit Saint. Les portes du Cénacle s'ouvrent, les apôtres partent : qui les guide ? qui les soutient ?

Encore une fois, qu'il me soit permis de reporter mes regards en arrière pour résumer les desseins de Dieu.

Dans les temps anciens, quand pesait sur la terre le fardeau de la dépravation humaine, quand on ne voyait apparaître nulle part le remède qui devait guérir, Dieu, pour maintenir son peuple choisi dans une vie heureuse, suscitait les patriarches pour initier les fortes générations au secours de la foi et de l'espérance ; il suscitait les voyants, les prophètes d'Israël, qui allégeaient les douleurs du présent par les célestes promesses de l'avenir. Qui donnait aux patriarches les lumières du conseil, le flambeau de la direction ? Qui dévoilait l'avenir aux intelligences des prophètes ? C'était le Saint Esprit. La parole prophétique était recueillie dans les livres, et jusqu'à la venue du Christ, elle fut confiée à la garde de la synagogue. Qui est l'auteur des livres saints ? Qui donnait aux écrivains bibliques l'inspiration divine ? C'était le Saint Esprit. L'exégèse de l'Écriture Sainte, bien que tombée aux mains des critiques incrédules, ne peut dépouiller la Bible de son caractère inspiré ; elle fut appelée prophétique historiquement et véritablement, comme nous la proclamons avec raison infaillible dans ses prophéties. Le Saint Esprit regarde l'Écriture Sainte comme un monument extérieur de sa gloire ; il compte parmi ses disciples les maîtres vénérés du genre humain : Moïse, Job, Isaïe, Jérémie, David, qui sont ses révélateurs solennels.

Quittons les anciens siècles pour entrer dans les nouveaux : aux patriarches et aux prophètes succèdent les apôtres et les évangélistes. Le préambule auquel nous assistons nous introduit dans l'intérieur grandiose de l'œuvre.

Ai-je pu vous demander qui guidait les apôtres, qui les soutenait ? Mais le jour de la Pentecôte qui était arrivé, n'était-il pas assez fécond ? La lumière qui étincelle dans leurs esprits, la flamme qui brûle dans leurs cœurs, la bonne nouvelle qu'ils annoncent, les œuvres qu'ils accomplissent, leurs nouvelles prophéties, leurs miracles, les langues diverses qu'ils parlent, sont les œuvres de l'Esprit Saint ; les peuples qui les écoutent et prennent de nouvelles pensées, de nouvelles affections, de

1. Act., II, 4.

nouvelles mœurs, sont les œuvres du Saint Esprit; la terre qui tressaille à la voix apostolique et s'apprête à se transformer en repoussant le paganisme pour embrasser le christianisme, c'est l'œuvre du Saint Esprit.

Si l'on admet ce fait, que le christianisme, dans son établissement, est un véritable prodige et que dans ce prodige le Saint Esprit a une grande part, je sens mon âme transportée par un céleste ravissement. L'ardeur historique chrétienne est mon foyer, mon génie, mon étoile, j'allais dire ma muse et ma trompette. Je bénis les apôtres qui prêchent, les évangélistes qui écrivent, les nations qui se convertissent, l'Église qui naît et qui prend forme; mais, par-dessus tout, je bénis Jésus-Christ qui se décide à la rédemption de l'homme et envoie le Saint Esprit pour la compléter; je bénis l'Esprit Saint qui descend pour couvrir de ses ailes la terre rachetée et l'attire à soi dans son vol. Maintenant je vois que mon inspiration a obtenu l'effet désiré, maintenant ma voix devient plus énergique et plus solennelle: *Veni, Creator Spiritus.*

Les nouveaux interprètes de sociologie voudraient bien éteindre mon enthousiasme sacré en me faisant remarquer que la naissance et la marche du christianisme sont le fruit naturel de l'évolution sociale. Le christianisme devait arriver parce que l'humanité le couvrait dans son sein, et il est apparu dès que la société civile eut brisé ses vieilles institutions.

Messieurs, la théorie de l'évolution appliquée au christianisme, comme on le fait, n'est pas moins présomptueuse que celui qui voudrait appliquer les lois de la statique à nos conceptions intellectuelles; il n'est pas moins ridicule de tenter l'accord de l'harmonie musicale avec les horreurs de la dissonance. Il y a même quelque chose de pire, si l'on considère qu'entre les phases de l'évolution et les effets du christianisme, il existe un abîme qui sépare deux ordres absolument disparates.

En effet, si nous raisonnons sérieusement de l'évolution sociale, celle-ci n'est et ne peut être qu'un développement naturel de la société. Or, un tel développement exige que les choses nouvelles qui se succèdent ne contredisent pas absolument les choses anciennes: si l'écorce change, la substance ne change pas. L'amour que l'on nourrit pour un objet dans lequel nous voyons le bon et le beau ne change pas substantiellement; et l'horreur que nous avons pour le désordre reste toujours la même, une transformation radicale n'est donc pas possible.

Le christianisme au contraire produit sur la terre une véritable transformation. Au commencement on adorait comme

dieux le soleil, les étoiles, les arbres et les pierres ; à la venue de Jésus-Christ, les idoles disparaissent et le monde adore le Dieu unique, en esprit et en vérité. Au commencement, l'homme avait le culte de la chair ; il pensait s'élever, s'agrandir par l'orgueil et l'ambition ; à la venue de Jésus-Christ, il incline la tête, il se fait petit, il dépose les grandeurs dans les chemins nouveaux de l'humilité. Il méprise le culte de la chair, parce qu'il sent qu'il possède une conscience et qu'il doit veiller sur ses sentiments. Au commencement, la douleur était détestée, maudite et regardée comme le comble de l'infortune ; à la venue de Jésus-Christ, la croix se lève sur le Calvaire ; la douleur acquiert un sens qu'elle n'avait pas, elle est bénie par les intelligences choisies ; les croix saintes ombragent toute la terre et les vaillantes générations viennent toutes se placer sous ces glorieux étendards : on reconnaît, et l'on promulgue comme un dogme que la douleur, même au point de vue temporel, est la carrière du progrès et de la vertu.

La société humaine laissée à elle-même aurait-elle pu obtenir ces succès ? Se serait-elle ainsi transformée ? Aurait-elle appris à aimer l'humilité, la maladie, la douleur, la croix ? Mais ne voyons-nous pas que là d'où le christianisme se retire un peu l'homme s'enorgueillit de nouveau, se plonge dans les souillures de la chair et retourne à ses anciennes et mauvaises idoles ? L'évolution sociale peut donc montrer les phénomènes ; le christianisme seul possède le miracle.

Mais oui, je le dis avec joie et je tressaille en acceptant ce mot si désiré : une grande évolution a eu lieu, le christianisme comporte une évolution sociale, c'est l'évolution du Saint Esprit.

O ma pauvre âme ! ô mon pauvre cœur ! pourquoi semblez-vous privés de forces ? pourquoi la source de mon éloquence paraît-elle tarie ? Astre, génie, muse, trompette que j'invoquais il y a un instant, où êtes-vous ? Je voudrais célébrer d'une manière digne l'évolution du Saint Esprit.

Les apôtres sont envoyés pour gouverner les peuples chrétiens, les évêques, leurs successeurs, continuent l'apostolat : et c'est ainsi que s'établit dans le monde le règne de Dieu. Qui a établi les apôtres et les évêques ? Le Saint Esprit : *Spiritus Sanctus posuit Episcopos regere Ecclesiam Dei* [1].

Les nations tendent à la sainteté de la vie, à la noblesse des mœurs, dès qu'elles sont instruites et baptisées. D'où vient le baptême ? D'où vient l'instruction ? Au nom du Père et du Fils et du Saint Esprit : *Euntes docete omnes gentes, baptizantes eos in nomine Patris et Filii et Spiritus Sancti* [2].

1. Act., XX, 28. — 2. Matth., XXVIII, 19.

Les accusateurs du Christ se lèvent et insultent ; les chrétiens répondent intrépides, ils font taire leurs ennemis et deviennent martyrs. Qui met le courage dans leur cœur, sur leurs lèvres une éloquence divine? Le Saint Esprit. *Cum tradent vos, nolite cogitare quomodo, aut quid loquamini... Non vos estis qui loquimini, sed Spiritus Patris vestri, qui loquitur in vobis* [1].

Le monde toujours méchant continue à persécuter ceux qui sont baptisés ; il les diffame par ses mauvaises œuvres. Mais les chrétiens le confondent et sur le péché, et sur le jugement, et sur la justice. Qui se donne donc comme leur maître universel? Le Saint Esprit. *Cum venerit ille, arguet mundum de peccato et de justitia et de judicio* [2].

Au milieu des persécutions et des calomnies, vainqueur des unes et des autres, le christianisme se raffermit et brille de différentes vertus, éclatant de beauté dans les vierges, riche en docteurs, glorieux par ses thaumaturges, fécond en ouvriers généreux. Qui embellit ainsi de couleurs variées la robe précieuse du Christ? Qui bâtit ainsi sa demeure mystique, c'est-à-dire l'Église catholique? Le Saint Esprit. *Hæc autem omnia operatur unus, atque idem Spiritus, dividens singulis prout vult* [3].

Bref, mettons ensemble le royaume de Dieu, la révélation, la tradition, la papauté, le clergé, les sacrements, la prière, les lois et la discipline ecclésiastiques ; c'est de ce trésor de biens, de cette armée de vaillants que provient la beauté de l'âge moderne, l'établissement du monde chrétien. Qui en est l'auteur? Le Saint Esprit. *Emitte Spiritum tuum, et creabuntur* [4]. C'est donc de l'Esprit Saint que provient l'évolution sociale. Que dis-je! il en est la rénovation et la création.

Mon flambeau historique et chrétien atteint son apogée. Je me sens renouvelé avec mes frères, recréé par le Saint Esprit, et je salue le prodige du christianisme : *Veni, Creator Spiritus,*

Un magnifique travail se présente maintenant à nos yeux.

Emportés comme sur les ailes du Saint Esprit, nous nous sommes élevés vers Dieu, nous avons contemplé la beauté de l'essence divine où le transport le plus ardent de notre cœur fut de comprendre et de voir que le Dieu très saint est amour. Passant de la lumière de Dieu à la lumière du Christ, notre merveilleux enchantement, notre transport d'amour ne cesse pas, puisque nous trouvons le ciel sur la terre, et nous remercions le divin amour, nous remercions le Saint Esprit qui nous dirige et nous explique par son intervention le prodige du christianisme.

1. Matth., X, 19, 20. — 2. Joan., XVI, 8. — 3 I Cor., XII, 11. — 4. Ps. CIII, 30.

Aux yeux avides et enivrés de l'esprit se déroule un autre spectacle. Je voudrais l'appeler une troisième vision, un troisième monde moral, une espèce d'ordre nouveau de choses, qui se forme et circule entre la contemplation de Dieu dans le ciel et la contemplation du Christ sur la terre, tandis qu'il reçoit de tous deux ses lumières, ses ferveurs, ses joies et la vie. Mais je ne veux pas me renfermer dans ces limites restreintes : je dis seulement que du sein du Christ on voit se multiplier comme des fleurs et tomber du ciel comme une rosée bénie dans les régions intimes et mystérieuses, les vertus ascétiques et mystiques dont se réjouissent les âmes saintes.

Mes chers Frères et Fils, ce n'est pas ici le lieu de vous prouver qu'il y a une vie ascétique, vous en êtes persuadés. Les incrédules, d'un autre côté, les sceptiques, un grand nombre de profanes qui, à vrai dire, y sont étrangers et incapables de la définir, la poursuivent de leurs railleries, de leurs moqueries, de leurs satires ; à tout moment ils l'outragent dans leurs polémiques et dans leurs romans. La vie ascétique et mystique existe donc.

Mais ce qui m'importe et me semble souverainement utile, c'est d'affirmer que dans cette partie si délicate, si inconnue du monde et cependant si remplie de grandeur divine, l'action du Saint Esprit s'exerce d'une manière toute particulière : c'est l'une des mille lueurs de la Pentecôte. C'est de là que proviennent les merveilles qui illustrent les saints.

Nous ne sommes plus au milieu des bruits de la terre, nous ne nous laissons plus emporter, du moins pour un moment, à travers la course rapide des apôtres, l'héroïsme des martyrs, les preuves de science que fournissent les docteurs : nous restons toujours sur le terrain du christianisme, mais comme dans un lieu silencieux et solitaire, dans une cellule obscure, dans une grotte ou sous le toit grossier d'une cabane, ou dans les corridors d'un hôpital, ou même dans une maison distinguée, mais qui respire la modestie et est sanctifiée par la foi. Dans ces lieux, dans ces cabanes d'ermites, vivent des âmes chastes, pures, immaculées, tout occupées à mener une vie qui n'est pas celle des sens ni de l'orgueilleuse raison. Le siècle fait grand bruit autour d'elles ; et cependant elles ne s'en inquiètent pas ou l'ont en horreur et le fuient : elles aiment à être comme des colombes qui se réfugient dans les trous de la pierre vive ; ou, si elles tendent la tête au dehors, c'est pour faire entendre leurs douces plaintes ou leurs gémissements. Les autres boivent à la coupe des plaisirs et nourrissent leur cœur d'extravagances ; celles-ci regardent l'image de Jésus-Christ déchiré sur la croix et se complaisent à porter

dans leur cœur la blessure faite par la lance divine. Les autres passent leur temps dans la vanité, dissipent leur vie dans l'oisiveté, se plongent dans la paresse et le sommeil; celles-ci, comme les vierges prudentes de l'Évangile, tiennent leur lampe toujours allumée et remplie d'huile, et à sa douce lumière elles lisent le livre qui porte en gros caractères le mot: « Vie éternelle », elles agissent ainsi, elles sont vigilantes, parce qu'elles attendent l'arrivée de l'époux.

Et l'époux vient, Messieurs, et on célèbre les noces de l'âme et de Dieu.

Dans l'Évangile de S. Jean, où l'on raconte la descente de Dieu dans le cœur qui l'aime, on fait usage du pluriel, et les lèvres de Jésus prononcent ces paroles: *Ad eum venemus et apud eum mansionem faciemus*[1]. Si le Père descend dans son cœur, le Fils y vient aussi avec le Saint Esprit qui leur est inséparablement uni.

Et ici je voudrais signaler une pensée aussi neuve que gracieuse; mais un autre l'a déjà expliquée et j'ai à cœur de vous la rapporter: « Dans le mystère de l'auguste Trinité, le « Saint Esprit est le terme des personnes divines, et après lui « et en dehors de lui, il n'y a pas d'autre personnalité divine, « et il s'ensuit qu'il est comme en contact immédiat avec « toutes les créatures. La nature infinie de Dieu a sa plénitude « dans le Saint Esprit, par le moyen duquel la nature finie des « créatures librement voulue de Dieu commence son existence. « Toutes les créatures de Dieu viennent donc de l'Esprit Saint « dont elles sont les œuvres, et voilà comment il est l'Esprit « créateur[2].

Bien: si le Saint Esprit, étant un avec le Père et le Fils, comme nous le disons, descend dans le cœur humain, ce n'est pas seulement à cause de l'union inséparable qui l'unit aux deux personnes divines, mais c'est aussi par un rapport spécial, par un contact externe plus grand, qui le relie aux créatures. Sa venue est un transport d'amitié et de tendresse.

Si le Saint Esprit descend dans l'âme, et s'il y descend pour l'épouser, pouvez-vous comprendre comment se font ces mystiques fiançailles? Et, s'il m'est permis de me servir de cette expression, qui est le prêtre de ces noces? Le Père qui représente l'être, prépare le trône; le Fils qui représente la sagesse, offre la précieuse couronne; le Saint Esprit qui représente et est lui-même l'amour, vient en troisième lieu et complète l'action. Les païens grossiers et dissolus faisaient présider au mariage le dieu Cupidon, au visage enflammé, parce qu'il

1. Joan., XIV, 23.
2. Cardinal Manning: *La Mission intérieure du Saint Esprit*, chap. XXVII.

était le dieu de l'amour profane : dans leur trivialité, ils donnaient une figure des choses élevées. Ici le Saint Esprit qui est amour met l'anneau au doigt ; avec les épines de Jésus, il compose un épais collier, c'est-à dire qu'il enlève de la tête du Christ la couronne d'épines, la change en collier et la place au cou de son épouse. L'hymen céleste est accompli ; l'âme unie à Dieu devient dès lors un temple, et le Saint Esprit est le prêtre qui exerce ses fonctions dans le temple de Dieu : *Templum Dei estis et spiritus Dei habitat in vobis* [1].

Je brûle de désir de pénétrer dans ce temple. Ses portes s'ouvrent. Que ne puis-je au moins y jeter un coup d'œil ? Qu'il me soit du moins permis de me tenir sur le seuil ! Quels mystères ineffables doivent s'y passer tour à tour ! Je ne puis m'empêcher de l'aimer. L'ardeur ascétique et mystique se répand dans mon cœur et me domine.

L'épouse du Saint Esprit devient riche à sa première rencontre, car elle participe aux droits de son époux, etcomme celui-ci possède la plénitude des biens, il les verse dans l'âme de sa compagne. Il est écrit que l'Esprit de Dieu a orné les cieux : *Spiritus ejus ornavit cœlos* [2]. Combien plus il illumine et rend l'âme resplendissante ! Il répand en elle ses dons, il y verse ses fruits : la sagesse, la science, le conseil, la force, la tempérance et toutes les autres vertus. Qu'il est beau, trois fois beau, le temple de l'âme, qui surpasse toute la beauté du ciel ! Et elle chante, dans ses transports : c'est l'Esprit de Dieu qui m'a faite ainsi : *Spiritus Dei fecit me* [3].

L'Épouse du Saint Esprit, dans l'abondance de ses dons et de ses fruits, en reçoit quelques-uns de plus extraordinaires. Elle a un goût particulier pour l'oraison, elle a le vol de la contemplation. Elle s'élance, elle s'élève, elle arrive où les autres ne peuvent parvenir, elle connaît ce que les autres ne voient point. Elle est soulevée jusqu'au ciel des étoiles, elle entre et contemple la lumière de l'empyrée ; son temple de la terre se transforme en temple du paradis et semble devenir une même chose avec lui. C'est que le Saint Esprit, qui est le maître et qui la transporte, peut seul scruter les secrets de Dieu : *Spiritus omnia scrutatur, etiam profunda Dei* [4].

L'épouse du Saint Esprit qui va de l'un à l'autre des biens acquis, a ceci de particulier qu'elle a le sentiment juste des choses louables, des choses honnêtes, des choses saintes. Elle suit si bien les enseignements du divin Maître qu'elle ne se trompe pas dans le choix des connaissances à acquérir, elle ne prend pas le mal pour le bien, elle n'est pas victime du

1 I Cor., III, 16. — 2. Job, XXXVI, 13. — 3. *Ibid.*, XXIII, 4. — 4. I Cor., II, 10.

mensonge. Ses jugements sont droits, ses goûts sont parfaits. En un mot, elle est illuminée de la vérité : *Cum venerit ille spiritus veritatis, docebit vos omnem veritatem*[1].

L'épouse du Saint Esprit, rendue ainsi capable de la vérité, acquiert chaque fois une nouvelle clarté et possède un dernier privilège. Dans les communications divines, elle reçoit un tel torrent de lumière qu'elle découvre les choses futures. Ainsi, outre les extases et les ravissements, elle jouit des visions lointaines qui lui donnent plus ou moins le don de prophétie. Sa bouche devient un oracle et chante le cantique de l'avenir. Elle en remercie le Saint Esprit qui, maître des choses passées et des choses futures, se répand en les dévoilant : *Effundam spiritum meum super omnem carnem, et prophetabunt filii vestri et filiæ vestræ*[2].

Je suis entré dans le temple, je me suis promené au milieu du ciel ascétique et mystique. Mon désir est satisfait, mais non pas encore tranquille. Je suis avec impétuosité, comme les satellites suivent leur astre, ces grands personnages de la maison de Dieu, ces créatures si privilégiées, ces âmes d'élite. Je me mêle aux épouses du Saint Esprit et je demande que les lumières qui les entourent ne soient pas cachées à mes yeux, que les flammes qui les consument ne me soient pas refusées. Oh! qu'il serait bon, qu'il serait agréable de voir avec leurs yeux, de palpiter avec leur cœur embrasé d'une charité surhumaine! J'en ai soif! j'en ai faim! Puissè-je ne pas mourir d'inanition : *Veni, Creator spiritus.*

Il est vrai qu'elles ne sont pas encore dans le temple éternel, que nous n'habitons pas encore le ciel des bienheureux. Dans ce temple et dans ce ciel des saints voyageurs, il y a des douleurs, des tristesses et des croix. Ces âmes illustres ne sont pas encore arrivées d'une manière stable à la gloire du Thabor : elles restent dans la vallée, elles restent avec Jésus-Christ pour boire le calice de Gethsémani. Et pourquoi ? La joie qu'elles ressentent de la visite de Dieu n'est pas moins profonde, et, d'un autre côté, la lumière du ciel frappe plus vivement la pupille de l'œil quand elle jaillit entre les nuages.

Sainte Brigitte, cette noble fleur de la terre de Suède, cette gloire religieuse du XIV° siècle, n'est-elle pas une intelligence et un cœur d'élite, bien qu'elle vécût constamment dans les afflictions ? Ses transports à la pensée de la Passion de Jésus-Christ, son amour pour les pèlerinages de Jérusalem, ses combats soutenus, les derniers sacrements qu'elle reçut couchée sur un cilice, ont-ils diminué peut-être, n'ont-ils

1. Joan., XVI, 13. — 2. Joel, II, 28.

pas augmenté plutôt le torrent des satisfactions éternelles? S. François d'Assise, cet ange de lumière non enveloppé des ombres de la chair, parce que sa chair était comme spiritualisée, n'a-t-il pas amèrement souffert les agonies de la croix? N'a-t-il pas néanmoins ressenti le Paradis dans son cœur? Ne connaissez-vous pas son cantique : « Le bien que j'attends est si grand que toute peine me paraît aimable »? Ne connaissez-vous pas le cantique de sainte Thérèse, tout rempli de l'enthousiasme espagnol et chrétien : « ou souffrir, ou mourir »? Ne connaissez-vous pas celui de la célèbre Madeleine de Pazzi : « toujours souffrir, jamais mourir »? Pourquoi ne raconterais-je pas, pourquoi avez-vous oublié celui de Catherine Fieschi Adorno, noble dame qui ne se nourrissait que de l'Eucharistie et s'écriait : « O Seigneur, il me semble que si j'étais morte, je ressusciterais pour vous recevoir »? C'est ainsi que, dans la vie des saints, les joies et les douleurs s'entremêlent et que S. François de Sales a pu dire en vérité : « O amour, que tu es douloureux! ô douleur, que tu es aimable! »

Eh bien! je désire pour moi ces douleurs des saints, je vous répète; je demande leurs combats et leurs croix, parce qu'elles seront payées avec usure avec les richesses de la vertu et les douceurs de la perfection. Mon ardeur ascétique et mystique désire ce but élevé! tant l'âme est agrandie par les inspirations de l'Esprit divin : *Veni, creator spiritus.*

J'entends les profanes qui murmurent : ne l'avons-nous pas dit? Ce sont des extravagances, des hallucinations que l'on raconte. C'est du fanatisme! Aimer la douleur, vouloir les tourments, mettre les souffrances au-dessus de la joie, nous ne comprenons pas!

O profanes! pouvez-vous nier qu'il y ait une communication entre l'âme et Dieu? Si vous ne sentez pas Dieu, parce que votre cœur est détourné de sa lumière, pouvez-vous nier que d'autres ressentent son action et en sont ravis? Comment donc nier alors que l'âme, restant dans le domaine du fini, puisse, en vertu de la foi, porter ses regards au dehors, diriger le cœur vers le ciel et monter vers l'infini si Dieu la prend par la main? Vous restez en bas, vous vous renfermez dans la terre; comment pouvez-vous juger des choses sublimes qui se rapportent au ciel!

Mais cette douleur voulue et aimée, ces souffrances mises au-dessus de la joie, cette folie, ce fanatisme que vous trouvez dans la vie des saints, et qui vous révolte, n'est-ce pas ce que d'un autre côté vous montrez dans votre vie des sens? Vous aimez éperduement une créature humaine, pour elle vous bravez les dangers, pour elle vous supportez les chagrins et

les ennuis, vous allez jusqu'au délire. Et ces chagrins, ces ennuis sont doux pour vous, vous êtes heureux de souffrir, parce qu'il vous suffit d'avoir l'espérance de posséder un jour l'objet aimé. C'est un vrai fanatisme que le vôtre et vous vous en glorifiez. Oh! soyez donc sincères! Et pourquoi ne pouvez-vous comprendre que les âmes transportées d'amour pour Dieu, que les épouses du Saint Esprit peuvent trouver de la douceur à leurs peines, de la joie à leurs souffrances, si elles sont pénétrées du céleste amour? La créature vaut-elle peut-être mieux que Dieu? Dieu créateur et sanctificateur, que l'on possède et dont l'on jouit, attire-t-il donc moins qu'une misérable fille de l'homme? Repentez-vous de l'estime criminelle que vous accordez aux choses dans lesquelles vous vivez, de l'offense que vous faites à notre Père céleste, je rougis de la comparaison à laquelle vous m'obligez.

S'il n'en est pas ainsi, quel avantage les saints, les âmes pvivilégiées, les flambeaux de la vie apportent-ils au monde? Quel amour ont-ils pour les hommes? Les profanes insensés se préparent à nous interroger en continuant leurs reproches.

Quel avantage les ascètes et les mystiques apportent-ils au monde? comment aiment-ils l'humanité?

Il y a quelques instants, nous étions dans les cellules, dans les monastères, dans une solitude, sous le toit d'une maison distinguée, mais décente et silencieuse: c'était pour observer comment se forme la perfection mystique; mais toute la perfection mystique n'est pas restreinte à cela. Les cellules, les monastères, les déserts, les maisons solitaires s'ébranlent, leurs grilles s'ouvrent, et les âmes mystiques se montrent au dehors changées en bienfaitrices du monde. Dans la retraite et le silence, elles ont médité les grandes choses, et quand l'heure est venue, elles les accomplissent.

Qui vous a dit qu'en s'occupant de Dieu, qu'en s'occupant de sa propre perfection, l'âme était empêchée de s'occuper du salut de ses frères? Les apôtres ont été des âmes mystiques: n'ont-ils pas transformé le monde? Les docteurs ont été éminemment des âmes mystiques: n'ont-ils pas répandu dans l'Église une telle lumière de sagesse qu'ils ont obscurci Aristote et l'Académie?

Mais voyez les mystiques persécutés avec acharnement par les profanes et couverts de mépris. Ils écrivent et vous donnent l'histoire des inspirations éclatantes que le Saint Esprit fait pleuvoir sur eux, ils vous donnent en même temps l'histoire la plus originale et la plus belle des bienfaits humains.

Télémaque, solitaire d'Orient, a entendu raconter les massacres qui se commettent à Rome dans les combats des gladia-

teurs. Son cœur se serre, son âme est transportée et il se dit: « Je vais arrêter ces jeux barbares. » Et il part. Arrivé dans la Rome païenne, il se jette résolument au milieu du cirque. Sa tunique flotte au vent, ses bras sont étendus, sa voix tonne et il crie aux gladiateurs : « Pourquoi les frères tuent-ils les frères? arrêtez-vous. » Il est saisi, foulé aux pieds et massacré, mais sa mort met un terme à ces horribles amusements. La pensée de ce solitaire est l'une des inspirations divines.

Le Pape Léon le Grand jette loin de Rome un regard plein de tristesse et d'épouvante. Attila, le fléau de Dieu, est entré en Italie, ivre de fureur. C'est là que le pape porte ses regards. Aussitôt naît en lui cette pensée : « Pourquoi ne pas faire connaître à ce barbare les menaces célestes? » Il s'habille en pélerin, court sur les rives du Mincio, se présente à Attila et lui ordonne de se retirer. Attila obéit et recule : l'Italie est sauvée. La pensée du pape est l'une des inspirations célestes.

Pierre l'Ermite lançe aussi un regard lointoin et vaste : il regarde Jérusalem, il regarde le sépulcre de Jésus-Christ tombé aux mains de l'islamisme. Pourquoi ne pas délivrer le saint sépulcre? une foule de saints et de héros épousent le généreux soupir de l'ermite : toute l'Europe s'ébranle, et Godefroi s'agenouille en vainqueur auprès du tombeau du Christ. Voilà les croisades : voici ouvertes à nos pères les grandes routes des voyages, du commerce et de l'industrie. L'idée des croisades, considérées dans la pureté de leur origine et dans la plupart de leurs effets, est une inspiration divine.

Un jeune savoyard, fils d'un château illustre, se fait solitaire, revêt une tunique sévère, comme S. Jean-Baptiste, parcourt les forêts natales, traverse les bois d'Aoste, et, de ces déserts sauvages, lève les yeux vers la cîme des Alpes. Il sent frémir son âme à la pensée que les pauvres pèlerins allemands, en traversant ces pics élevés pour porter à Rome leurs pieux hommages au tombeau des saints apôtres, succombent très souvent dans ces terribles passages, engloutis par les avalanches ou suffoqués par la neige. Comment les secourir? Bernard de Menthon s'élance vers ces sommets, fonde deux hôpitaux, institue des moines dévoués et dresse une troupe de chiens habiles. L'assistance paternelle est prompte et admirable. Les pélerins tombent-ils dans les neiges et les glaces, font-ils entendre des plaintes et des gémissements, les moines se lèvent, les chiens accourent, et dès qu'on a découvert le malheureux voyageur, moines et chiens, comme de pieux samaritains, les transportent sous leur toit hospitalier, où ils leur prodiguent les plus tendres soins. Les moines, les chiens du Mont Saint-Bernard! c'est une inspiration divine!

Le Saint Siège gémit comme un captif à Avignon et le savant Génébrard s'écrie : « Le visage de l'Église, autrefois si beau et si rayonnant, a perdu toute son ancienne splendeur. « Pourquoi la laisser ainsi gémir? pourquoi la laisser ainsi déshonorer? Pendant ce temps, Rome, abandonnée des Papes, se remplit de tumulte et de ruines. Pourquoi ne pas lui rendre sa grandeur en y rétablissant le Vicaire de Jésus-Chrit? Une religieuse de Sienne, femme très prudente et d'un esprit énergique, médite sur cet état de choses et prend sa résolution. La Bénincasa part de l'Italie, François Pétrarque, notre grand poète lyrique, la suit. Sainte Catherine de Sienne et Pétrarque pressent le Saint Père, et Grégoire XI revient vers nous. L'Italie et l'Église se consolent par de nouvelles et saintes œuvres. Le retour des Papes à Rome est l'une des inspirations divines.

Dans une campagne ombragée de France, deux hommes, livrés à la comtemplation, se réunissent pour prier et méditer ensemble. Vous ne vous y seriez pas attendus! mais, tout en regardant le ciel, ils regardent aussi la terre. Leurs regards se portent vers les côtes d'Afrique. Ils voient des esclaves, ils voient des troupes de chrétiens foulées aux pieds des infidèles. François de Valois et Jean de Matha, ces deux âmes méditatives, pleurent à ce terrible spectacle et se disent l'un à l'autre : « Pourquoi n'irions nous pas délivrer nos frères les esclaves? » C'est ainsi que naît l'ordre des trinitaires : et les religieux accourent et enlèvent à la puissance musulmane tant de nobles victimes dignes de compassion. C'est une inspiration divine.

A Domrémy, vit une bergère dont l'innocence brille comme l'aurore du matin, dont la vertu répand ses parfums comme l'hysope des champs. Une voix intérieure et puissante lui dit : « Prends les armes, fais-toi soldat ; ta patrie est esclave : va délivrer ta patrie. « La bergère quitte son troupeau, revêt la cuirasse et vole sur les ailes de la guerre. Elle est soldat, un cheval est sa monture, elle rassemble une armée, bat les anglais envahisseurs, et délivre la France de leur oppression. C'est la pucelle d'Orléans. C'est une inspiration divine.

Voici un ermite silencieux, il est de nation espagnole, et se nomme François-Xavier. Des rivages de l'Europe il regarde les Indes. Mon Dieu! Combien il y a d'infortunés! Le Christ est venu, et il y a encore tant de païens! tant d'esclaves! Sa résolution est prise : il met son bréviaire sous son bras, le crucifix sur sa poitrine, monte sur une barque, passe les mers, aborde ces terres désoléees, fait plus de voyages et de courses que Jules César, et accomplit des prodiges comme les apôtres. Un million de sauvages sont baptisés et amenés sous le sceptre

de Jésus-Christ. La conversion des Indes par François-Xavier est une inspiration divine.

Et pourquoi, en célébrant ces héros de la foi, devrais-je taire le nom de Christophe Colomb. Si nous ne le vénérons pas comme saint, nous le regardons cependant comme une âme héroïquement sainte, comme un trésor et un vase de vertus choisies. Eh bien! une pensée magnanime traverse comme un éclair l'esprit de Colomb: « De l'autre côté de la terre, il existe un autre monde. » D'où le sait-il? Lui-même atteste, écrit dans ses lettres de sa propre main que l'existence du nouveau monde lui fut révélée par Dieu lui-même. Gloire à Dieu! gloire au Saint Esprit! Quelque nom que nous donnions au pressentiment du génois, ce fut d'abord une idée du ciel. Oui, la découverte de l'Amérique est une inspiration divine.

Et les profanes en fureur demandent alors: Quel avantage temporel procurent les mystiques et les ascètes? De quelle manière témoignent-ils leur amour pour les hommes? L'histoire des inspirations divines, qui est l'histoire des bienfaits prodigués à l'humanité, répond aux profanes une éloquence invincible.

Mais peut-être, en répondant à ces aveugles et aux incrédules, avons-nous trop perdu de temps. Pourquoi négliger les croyants fidèles? Pourquoi ne pas répandre l'ardeur ascétique et mystique qui me presse, sur mes sages auditeurs, sur mes chers fils en Jésus-Christ? *Veni, Creator Spiritus.*

Mes Fils, mes chers Fils, à qui je veux adresser les derniers accents de mes paroles, vous avez entière et florissante la joie de la Pentecôte. S. Paul, parlant aux premiers chrétiens, s'écriait: « Ne contristez pas le Saint Esprit de Dieu, par lequel vous avez été marqués au jour de la Rédemption. » Je dis aussi: vous avez reçu le Saint Esprit dans le bain de la régénération, vous l'avez reçu dans le feu de la confirmation, vous l'avez reçu tant de fois dans l'usage des sacrements en vous nourrissant de la chair immaculée de l'Agneau; vous le recevez aujourd'hui en compagnie des apôtres, puisque c'est le jour de leur consécration, vous le recevez dans cette cathédrale qui est comme un nouveau cénacle où les langues de feu, les souffles de vie descendent et se reposent sur vos têtes en embrasant vos cœurs. C'est un renouvellement continuel de rédemption, montrez-vous reconnaissants au Saint Esprit et ne contristez plus le caractère mystérieux qu'il a mis en vous: *Nolite contristare Spiritum Sanctum Dei in quo signati estis in diem redemptionis*[1].

1. Ephes., IX, 30.

Mes Frères et mes Enfants, soyez sur vos gardes. L'homme qui est pauvre et infirme ne peut rester debout sans une grande force qui lui est étrangère, sans un Esprit supérieur qui le gouverne; ou il se laisse guider par l'esprit de la lumière, ou il tombe au pouvoir de l'esprit des ténèbres.

Et nous voyons présentement à des signes bien distincts que là où cesse dans les cœurs l'action du Saint Esprit, là entre Satan comme maître. Hélas! qu'elles sont furieuses les inspirations sataniques qui obscurcissent la pureté de notre ciel et font trembler sur ses gonds la société civile! Satan souffle au XIXe siècle une si grande colère, une telle rage contre l'Église de Jésus-Christ, contre le clergé, contre les catholiques, qu'il semble que ceux-ci soient exclus de tous les emplois, tandis que les autres, et même les plus mauvais, trouvent facilement une position dans le monde. Satan souffle la révolution sociale qui s'avance de plus en plus, portant des monstres dans son sein et nourrissant les barbares futurs. Satan souffle en Russie le nihilisme, qui aiguise les poignards et fabrique la dynamite en cachette. Satan souffle le communisme de France, le socialisme et le communisme d'Allemagne, la fureur anarchique d'Espagne; Satan souffle l'athéisme qui envahit les écoles et fascine les esprits des jeunes gens, l'athéisme qui, dans ses courses et ses rejetons, n'épargne pas notre belle et croyante Italie, mère de héros et de saints, et que les tromperies de ses faux amis cherchent à changer en un berceau d'incrédules, un théâtre de révoltés. O Italie! rougis du triomphe de Satan! Ne vois-tu pas que ses écrivains, ses chanteurs, ses poètes le célèbrent sur tes campagnes si riantes? Oh! puisse cette horrible concert cesser bientôt! O Italie! fixe les yeux sur cette étoile du Christ qui resplendit du haut du Vatican! continue à chanter ton hymne qui rendra plus harmonieux les nouveaux siècles, l'hymne chrétien de la foi, de l'espérance et de la charité.

Rejetons et héritiers de l'Italie catholique, qui parmi les nations est l'antique et glorieuse fille de la Pentecôte, vous, Mes très chers Frères, opposez aux inspirations sataniques les inspirations divines. Ah! les belles inspirations ne descendent-elles pas dans vos âmes? Ah! inondés de cette lumière, épouvantés des ténèbres, placés comme sur un abîme, ayant Satan au-dessous de vous, et le Saint Esprit sur vos têtes, ne sentez-vous pas votre esprit s'élever et votre cœur se féconder? Au milieu de ce nouveau chaos, au milieu de cette confusion sociale, ne vous sentez-vous pas portés à créer? Appelez le Créateur: *Veni, Creator Spiritus*. Dites: nous voulons reconstruire la famille sur le mariage chrétien et la sainteté des

mœurs; nous voulons que nos enfants soient élevés dans la vertu, nous voulons qu'ils ne soient pas corrompus par des doctrines insensées et les maximes du siècle; nous voulons qu'ils croissent dans la sainte crainte de Dieu, dans le respect de l'Église, dans le véritable amour fraternel. Dites: nous voulons que les droits soient respectés, les devoirs accomplis, l'autorité obéie, les pauvres secourus, les abandonnés recueillis, les larmes des malheureux essuyées. Nous voulons tenir notre âme ouverte aux idées chastes, nobles et bienfaisantes: ces mains que Dieu nous a données si agiles et si vigoureuses, nous voulons les étendre pour le triomphe, et vaincre le mal par l'abondance du bien; ces yeux que nous portons au front, et que Dieu nous a donnés pour recueillir la lumière, nous voulons qu'ils contemplent sur cette terre les merveilles du Seigneur: nous donnerons notre vie pour le salut éternel. Ce cœur, qui a été mis dans notre poitrine et qui est large, immense, riche de généreux désirs, veut embrasser tout le genre humain, comme un frère converti à la vertu, fils et apôtre de Jésus-Christ.

O cher et Saint Esprit, aidez-nous, venez et transformez-nous en vous-mêmes; transformez-nous spirituellement ainsi que le monde entier: *Veni, Creator Spiritus.*

LE SAINT ESPRIT

ET LES SECOURS DE LA VIE SPIRITUELLE

In labore requies,
In æstu temperies,
In fletu solatium.
(*Prose de la Pentecôte*).

Voici la fête de la sanctification humaine: depuis le jour de sa création, l'homme n'a jamais été aussi heureux.

Et toi, vénérable siège de S. Maxime, pourrais-tu garder le silence? Les inquiétudes craintives, les accents les plus ardents de votre évêque ne sont-ils pas capables de procurer la sanctification de vos âmes? Tout tend à la gloire de Dieu. Or, personne ne chante cette gloire avec des accents plus beaux que les âmes saintes. Eh bien! pour opérer la sanctification des âmes, les miracles ne descendent-ils pas du ciel dans cette solennité de la Pentecôte?

Quelles choses glorieuses ont été données aujourd'hui au monde entier de la Cité de Dieu! Non, Mes chers Frères, ce qui avait été fait de mystérieux et de magnifique dès le principe de la religion ne suffisait pas. Elles ne suffisaient pas ces merveilles de l'Ancien Testament, ni celles beaucoup plus grandes du Nouveau! Il ne suffisait pas que le Verbe divin se fût incarné dans notre nature, ni qu'il fût né pour évangéliser les peuples, qu'il fût monté au Calvaire pour offrir à son Père le tribut de son sang en notre faveur! Non, ce n'était pas assez pour que les âmes fussent couronnées d'une complète sanctification. Il est vrai que le Christ sur la croix a crié: « Tout est consommé » et qu'il mort ensuite; mais Jésus-Christ lui-même avait annoncé qu'il mourrait pour en envoyer sur terre le Saint Esprit: *Expedit vobis ut ego vadam; si non abiero, Paraclitus non veniet ad vos; si autem abiero, mittam eum ad vos*[1]. La vie spirituelle reçoit donc son complément par la venue du Saint Esprit.

O douce Pentecôte! sois bénie de tous les enfants de la lumière, de tous ceux des temps modernes qui désirent s'élever à la perfection de Dieu.

Déjà le Saint Esprit, au baptême de Jésus-Christ, avait paru dans le désert en forme de colombe! figure ravissante qui disait que les enfants de Dieu renaissaient dans les eaux en portant sur leur front le sceau d'une innocence spirituelle. Le Saint Esprit, à l'heure de la Transfiguration, avait paru sur la montagne en forme de nuée, autre symbole étonnant indiquant que si par le baptême on arrivait au sommet des mystères de Dieu, par la pureté on parvenait à la possession la plus sublime des vérités éternelles. Mais l'âme instruite et rendue immaculée a besoin de la vigueur, de la dernière main de la sainteté pour accomplir en elle-même et pour opérer les prodiges du Testament nouveau. Et voici qu'après le baptême, après le sommet de la montagne, s'ouvre le cénacle de Jérusalem: voici les langues de feu.

Ainsi l'âme ravie par l'Esprit Saint n'est plus seulement une colombe ou une nuée mystique dans la vie spirituelle: c'est aussi une flamme divine.

Néanmoins, Mes chers Frères, avec de si grands bienfaits et de si grandes faveurs célestes, la vie spirituelle ne jouit pas d'une joie tranquille comme si elle était arrivée au port. Le couronnement de la sainteté existe bien avec la descente du Saint Esprit, mais cette couronne est placée au-dessus de ceux qui naviguent sur la haute mer et sont exposés aux bourrasques de la tempête. Je vous dirai, en me résumant, qu'au milieu

1. Joan., XIV, 7.

des biens ineffables et si grands rencontrés dans la vie spirituelle, il y a des douleurs inhérentes à l'esprit, inhérentes à la chair, et des douleurs provenant du monde.

Or, pour que le mal ne prévale pas, pour que, au contraire, le bien l'emporte sur le mal, quelle résolution faut-il prendre? N'y a-t-il pas un moyen prompt et énergique pour guider dans la sécurité du port la nacelle ballottée de notre salut éternel?

Venez, ô Esprit divin : je me confie en vous. C'est à vous qu'appartient la conclusion des miracles.

Dans les fatigues de l'âme, vous êtes mon repos : *In labore requies ;* dans les tourments de la chair vous êtes mon adoucissement : *In æstu temperies ;* dans les douleurs du monde, vous êtes mon soulagement : *In fletu solatium.*

Plusieurs pensent que la vie spirituelle consiste dans un doux repos, dans une parfaite quiétude de l'âme. Les luttes des corps sont devant leurs yeux et comme sensibles à leur esprit. Ils admirent les exercices accablants des soldats ; ils exaltent et favorisent les fatigues des artistes, des manœuvres, des négociants ; ils déplorent les ennuis des ouvriers ; ils savent se rendre compte de toutes les sueurs, de toutes les luttes, de la cavalerie, du combat et de la gymnastique : ils vivent dans le mouvement social, et se rendent auteurs de ce même mouvement. Or, quand il arrive qu'ils ont un peu de temps pour jeter un regard fugitif sur la vie dévote, il leur semble qu'ils se trouvent violemment entraînés hors du siècle. Ils ne voient ni luttes, ni fatigues, ni peines, ni mouvement. La vie spirituelle est pour eux un lieu de repos, un lambeau de calme oriental étendu pour substituer parmi les peuples à l'ombre silencieuse de la croix. De là des moqueries et des mépris.

Se peut-il que le mouvement et la lutte se rencontrent uniquement dans le domaine de la mécanique? Si les corps luttent les uns contre les autres, les esprits humains ne luttent-ils pas aussi? Au contraire, si les corps luttent, n'est-ce pas parce que l'esprit préside à la contestation et souvent la produit? Si l'âme de l'homme soutient le combat dans les choses physiques et mécaniques, qui la garantira du combat dans les choses de la religion et de la conscience? Dans le monde extérieur et civil, un conflit s'engage pour les attributions des intérêts privés et publics, et il n'y aurait pas un intérêt suprême à cultiver de toutes nos forces dans le monde intime des esprits?

Mes chers Frères, l'âme qui se dévoue avec une affection spéciale au service de Dieu, est agitée du souffle des tentations. La principale d'entre elles est celle qui s'attaque à la foi. Cela semblerait incroyable. Par la foi l'âme est portée à rivaliser

d'amour avec le ciel, à recueillir le plus qu'elle peut les lumières éternelles, à croître dans une tendre adoration et dans le culte de Jésus et à développer en soi-même les divins principes du christianisme. Et néanmoins elle sent l'attaque menacer le fondement qui la soutient. De l'horizon céleste où elle se complaît, elle voit sortir les ombres. Dieu est sa force motrice, son attraction, la respiration de son cœur; et une voix intérieure lui crie : « Sais-tu qui est Dieu? où est-il ? »

La sainteté plus élevée des serviteurs de Dieu ne les affranchit pas de cette impression, ni de cette angoisse. Le Christ en a averti ses apôtres en leur disant : « Simon, Simon, voici que Satan tourne autour de vous pour vous cribler comme le blé dans les champs[1]. » Et après les apôtres, l'ennemi tourne autour des saints pour les cribler toujours. Les anachorètes, les cénobites, les vierges du cloître, les confesseurs, les saints qui vivent dans le monde, les pieuses reines sur le trône, comme les humbles paysans de la campagne, tous sentent plus ou moins les secousses de cette amère tentation : Mon Dieu, où êtes-vous? Sainte Thérèse de Jésus, envahie dans son esprit des ténèbres où elle ne voyait plus rien, sentait quelquefois, dans sa chambre voisine, Dieu, qui s'en éloignait presque pour toujours. Sainte Catherine de Gênes se regardait quelquefois comme damnée. L'âme, alors, laissant entrer en elle le soupçon de l'abandon divin, gémit et se plaint. Mon Dieu ! Mon Dieu ! pourquoi fuyez-vous? pourquoi m'abandonnez-vous? Quel mal vous ai-je fait pour être rejetée? Ne voyez-vous pas mes déchirements? Vous vous êtes envolé : qu'en sera-t-il de moi, orpheline et misérable? Vous me laissez livrée à la gueule du lion : ah ! serai-je donc perdue?

Les mondains ne comprennent pas un chagrin qui prend un langage si craintif : ils le regardent comme une pure imagination. Mais ceux qui ne peuvent vivre sans la créature ardemment aimée, qui, abandonnés ou trompés, pleurent, se regardent comme malheureureux, se désespèrent, et, ce qui n'est pas rare, se font sauter la cervelle avec un pistolet, ceux-là comprennent bien toutefois combien l'amour est la plus puissante des passions humaines. Mais s'ils vont jusqu'à la folie pour une créature humaine, commment empêcher les amants de la croix de devenir saintement fous à cause de leur maître en qui se trouvent la réalité de toutes les réalités et le centre de la beauté éternelle?

Oh ! qu'elles sont malheureuses les âmes souffrant les cruels assauts de la foi ! elles sont accablées par les angoisses, les

1. Luc., XXII, 31.

craintes, les murmures de l'esprit. Elles ne doivent cependant pas désespérer comme le font les mondains; elles doivent espérer malgré tout, elles doivent attendre joyeusement.

O Esprit Saint, hâtez-vous! éclairez l'intelligence obscurcie de vos bien-aimées! Voyez comme elles souffrent, comme elles sont tourmentées par le sentiment d'être séparées de Dieu en le cherchant davantage. C'est à vous de les consoler, vous qui devez apporter du soulagement à leurs fatigues: *In labore requies.*

Le Paraclet, pour ceux qui croient à l'Évangile, est l'esprit souverain des régions élevées et par conséquent l'esprit qui rend heureuses les intelligences. Son efficacité doit, selon sa fonction propre, être capable de surmonter les ennuis spirituels que le démon suscite et que Dieu permet quelquefois. L'Église qui nous fait invoquer tendrement l'Esprit Saint comme soulagement de nos fatigues: *In labore requies*, apprend aussi à l'appeler, dans une prière intelligente, « Esprit de sagesse, » et nous, évêques, en conférant le sacrement de confirmation, nous l'invoquons sous ce titre sublime sur la tête de nos chers enfants: *Spiritum sapientiæ.* Il est donc la sagesse, et l'âme, enveloppée des obscurités intellectuelles de la foi, ne peut trouver rien de mieux que de s'adresser à lui.

La tentation dit à l'âme: sais-tu qui est Dieu? Eh bien! que cette âme regarde vers les hauteurs divines et l'Esprit Saint l'instruira. Il l'illuminera de ses rayons, il l'inondera de ses splendeurs, hors de la barrière qui sépare le temps et l'éternité. Si, dès le commencement des siècles, il a été chargé de présider à la création de la lumière physique qui éclaire l'univers: *Spiritus ejus ornavit cœlos*[1], le Christ l'a chargé aussi dans la plénitude des âges de produire la lumière mystique des âmes qui resplendit dans le monde moral et religieux: *Emitte cœlitus lucis tuæ radium.* Voilà pourquoi il est sagesse, pourquoi il est lumière. Dans cette manifestation, il répond à l'âme troublée: Veux-tu connaître ce qu'est Dieu, regarde-moi: en me connaissant, tu connaîtras Dieu. Regarde: Dieu est l'amour.

La tentation crie à l'âme: N'es-tu pas abandonnée? N'es-tu pas réduite à mourir dans la solitude et l'abandon? l'âme regarde et prête l'oreille à ce que lui suggère le Saint Esprit. Le Saint Esprit procède du Père et du Fils, il est le miroir de l'un et de l'autre auxquels il est essentiellement uni: il est le glorieux complément de la Sainte Trinité. C'est donc par lui que se perfectionne l'union, que se complète la société des personnes divines, et l'on trouve ainsi dans l'auguste Trinité

1. Job, XXVI, 13.

le modèle le plus parfait, le germe vital de toutes les unions saintes, de toutes les sociétés chastes, de toutes les magnifiques associations. Cette belle révélation posée et animée, le Saint Esprit semble dire: O âme, que crains-tu? Crains-tu de tomber dans la solitude, et puisque tu t'es donnée à Dieu, redoutes-tu d'être abandonnée? Mais c'est moi qui t'apporte cette union bienheureuse. Comprends ce mystère: dilate ton cœur pour nous recevoir. Je viens avec le Père, je viens avec le Fils. Déjà Jésus-Christ a annoncé que la Trinité viendrait dans les cœurs croyants: *Ad eum veniemus et mansionem apud eum faciemus*[1]. La crainte de l'abandon et de la solitude est donc vaincue: le Paraclet est l'époux de l'âme et son divin compagnon.

La tentation murmure dans l'âme avec une terreur secrète: que peux-tu espérer? Oui, Dieu est bon, mais tu es ingrate: avec tes fautes, ne te rends-tu pas indigne de lui? Oh! que l'âme se tienne bien pour avertie, qu'elle étudie les voies de l'Esprit divin et se console. Sans doute nous sommes couverts de péchés; mais à qui est envoyé de Dieu le Paraclet sanctificateur? Ce n'est pas aux justes, mais aux pécheurs. En effet il est envoyé aux apôtres encore faibles de cœur, craintifs, épouvantés; mais quand ils ont reçu le Saint Esprit, ils deviennent tout-à-coup fermes dans la foi et des vases d'élection. O mon âme, es-tu pauvre en vertu? Te rappelles-tu tes péchés passés? te semble-t-il en sentir encore le fardeau? C'est pour cela que tu as besoin du Saint Esprit, c'est pour cela qu'il descend en toi. Combien est précieuse l'assurance que donne S. Paul! *Spiritus adjuvat infirmitatem nostram*: le Saint Esprit nous aide à nous dépouiller de notre infirmité! Et si, pour obtenir cette santé spirituelle, il est nécessaire de prier, ô mon âme, prends courage. Le premier qui priera pour toi, ce sera le Saint Esprit qui intercède, supplie et pleure avec des gémissements inénarrables: *Ipse spiritus postulat pro nobis gemitibus inenarrabilibus*[2]. Et bientôt la honte disparaît, la confiance revient, parce que l'Esprit de Dieu est régénération et beauté.

Parcourons chacune des tentations qui attaquent dans l'âme pieuse et dévote les principes de la foi, et nous trouverons que, si elle est attentive aux leçons de l'Esprit Saint, la guerre funeste cèdera la place à une paix plus suave et plus abondante. Or, n'en arrive-t-il pas autant dans les doutes et les douleurs qui remplissent l'âme par rapport à la charité? Oui, certainement: l'Esprit Saint en ceci apporte également la paix: *In labore requies.*

Si l'on pouvait rendre sensibles et représenter aux yeux ces

1. Joan., XIV, 23. — 2. Rom., VIII, 26.

tourments du cœur d'un saint comme on représente sur la toile les mouvements du visage humain, nous verrions que la douleur la plus aiguë du cœur consiste dans la détestation du péché. Et cette douleur ne naît pas seulement de la considération des péchés propres, mais elle s'alimente du spectacle des péchés d'autrui : c'est le péché en lui-même, avec les horribles offenses qu'il fait à Dieu, qui transperce le cœur du Saint. Aujourd'hui les fautes et les crimes abondent ; la face de la terre est souillée, les pécheurs sont comme en fureur ; et l'âme sainte dit en revenant sur elle-même : Quel spectacle ! Dieu si bon et les hommes si méchants ! La miséricorde céleste est donc méprisée ? Si l'âme qui gémit ainsi est celle d'un moine ou d'un évêque, si elle a reçu de Dieu le ministère de l'apostolat, elle se sent quelquefois portée à se plaindre, à gronder et à frémir : volontiers elle appellerait comme S. Jacques le feu du ciel pour détruire la race des méchants. Et Satan, en la plongeant dans de telles afflictions et en la troublant de plus en plus, crie à l'apôtre : Tu vois que c'est inutile ! Jésus est mort inutilement sur la croix et le mal triomphe.

Les disciples du monde ne sont pas convaincus par notre discours. Est-il possible, se disent-ils, que l'âme pieuse ressente une telle douleur des péchés d'autrui ? L'offense de Dieu ! que le coupable s'acquitte ! que celui qui doit, règle ses comptes ! Elle est bien expéditive et commode la réponse de ces mondains. Et cependant à la vue des mystères de leurs frères, ceux-ci bondissent, ils affectent la compassion, la philanthropie, et laissent échapper des paroles bienveillantes. Et pourquoi, s'ils déplorent les malheurs des corps, ne déplorent-ils pas aussi ceux des âmes ? pourquoi, s'ils sont touchés de l'homme souffrant, ne sont-ils pas saisis d'effroi à la pensée de Dieu offensé, indignement traité et irrité dans sa justice ? Oh ! les saints, hommes plus intérieurs et d'une plus vaste intelligence, déplorent le mal parce qu'ils sont les vrais sages ; ils le déplorent dans la volonté humaine coupable où le mal prend sa racine, et s'ils le déplorent dans le corps qui en subit les tristes effets, ils le déplorent et le détestent surtout parce que l'injure et la honte se rapportent directement à Dieu.

O mondains, vous ressentez facilement les dommages temporels, mais qu'est pour vous le mal moral ? Qu'est-ce que Dieu ! qu'est-ce que Jésus-Christ pour vous ? L'auteur de toutes les choses saintes et belles, vous le regardez comme une chose inutile. Réfléchissez-vous à la laideur du péché ? Non. Ce qui vous attriste, c'est la maladie, la pauvreté, la douleur physique et autres choses semblables. Mais s'il s'agit d'une âme coupable, d'un homme qui mérite ouvertement la colère de

Dieu, ce malheureux est-il capable de vous attendrir? Non! vous êtes tout à fait matériels et vous n'avez aucun souci de la conscience de vos frères. Vous vous occupez de l'homme extérieur et du monde, vous ne vous occupez pas de Dieu. Eh bien! les saints qui joignent leurs saintes larmes aux vôtres pour pleurer eux aussi les misères de la terre, les saints ont des larmes très pures et très amères pour pleurer l'horrible état de la conscience pécheresse et l'offense faite à la bonté de Dieu.

S. Laurent Justinien, patriarche de Venise, écrivait: Celui qui pleure ses propres péchés, ne peut s'empêcher de pleurer les péchés d'autrui[1]. — S. Augustin dit: « Les péchés d'autrui arrachent des larmes violentes et inquiètent l'esprit[2] » — S. Jean Chrysostome fait observer que « Moïse fut élevé au-dessus du peuple, parce qu'il déplorait habituellement les péchés d'autrui. » — A son exemple les prophètes et les juges d'Israël faisaient entendre leurs gémissements. L'un d'eux s'écrie: « Je suis tombé sans connaissance en voyant les méchants violer votre loi, ô Seigneur! » Le charitable Jérémie criait en se plaignant: « Mes yeux se sont changés en fleuves de larmes quand je me suis repenti pour mon peuple. — Qui donnera, ajoutait-il, de l'eau à ma tête et une fontaine de larmes à mes yeux? » Daniel aussi était envahi par une tristesse immense à la vue des iniquités du peuple, et il écrivait ces douloureuses paroles: « Dans ces jours, moi, Daniel, j'ai pleuré pendant trois semaines; je n'ai pas goûté de pain; ni viande ni vin ne sont entrés dans ma bouche, et je ne me suis pas couvert de parfum. »

Voyez! tandis que, à la vue du péché, les larmes des saints s'écoulent et sillonnent leurs joues immaculées, il est doux de savoir qu'un secours agréable vient compenser les besoins du cœur. O divin Esprit, quittez le ciel et descendez. Laissons aux mondains la plus grande liberté de se moquer de ceux qui pleurent, mais vous, ô consolateur des affligés, ayez soin de protéger vos fidèles et de répandre un baume sur leurs blessures d'amour! *In labore requies.*

Remarquons que l'Église fait adorer l'Esprit Saint en l'invoquant comme esprit de sagesse: *Spiritum sapientiæ.* Mais elle veut aussi ajouter aux louanges de la sagesse celle de l'intelligence, et nous nous écrions: *Spiritum sapientiæ et intellectus.* Si, en considérant les choses chrétiennement, la sagesse contient ce qu'il y a de mieux dans l'existence et se concentre en Dieu ou est Dieu lui-même, l'intelligence, fruit de cette sagesse, est la connaissance dérivée qui se communique à

1. *Fascic. Amor*, 14. — 2. Epist. 44.

l'homme et en fait un chercheur. Or l'homme, en ce qui touche l'intelligence de l'Esprit divin, quelle chose apprend-il ? De quelle connaissance s'aide-t-il dans l'argument que nous discutons ? Il est utile de faire attention.

Réjouissez-vous, chères âmes, dans la divine intelligence qui se communique à vous, vous êtes averties que la détestation des péchés des hommes ramène à Dieu et est prise en grande considération ; vous savez qu'il ne tombe pas une goutte de rosée des feuilles des arbres sans que le champ n'en soit baigné, que la bête féroce de la forêt ne rugit pas, que le passereau solitaire ne gémit pas sans que ces plaintes et ces hurlements n'enrichissent l'harmonie universelle de la création ; vous savez que notre Père céleste ne laisse pas tomber de vos yeux une larme de compassion sans la recueillir, ni sortir de votre cœur un soupir ou une plainte sans l'écouter et vous répondre ; vous savez que, comme membres vivants et aimés de la société civile, comme solidaires, en quelque sorte, de son existence, la réparation que vous faites par vos vertus des fautes d'autrui, des ingratitudes d'autrui par vos mérites, se change en œuvre de rédemption et rejaillit en avantages sur la communauté civile. Vous savez donc, vous avez la certitude qu'autant vos larmes répandues condamnent le péché, autant elles sont des moyens pour faire grandir auprès de Dieu l'espérance des pécheurs.

Oh ! qu'il est vain et mensonger cet inquiet soupçon qui s'écrie : Les saints souffrent et gémissent pour les offenses faites à Dieu, et leurs doléances sont comme des voix jetées dans le désert ! Comme il est vain de dire : Les pécheurs ne se convertissent pas ! Messieurs, croyez-vous que les serviteurs de Dieu pleurant les crimes des hommes ne sont pas entendus dans le ciel, et ne produisent point de fruits sur la terre ? Ah ! j'invoque sur vos têtes le Saint Esprit qui donne l'intelligence, recevez-le : *Spiritum sapientiæ et intellectus.* Le prophète Isaïe est l'un des anciens prophètes qui ont le plus déploré les péchés du peuple ; eh bien ! après avoir beaucoup pleuré, après avoir engagé les âmes saintes à pleurer, il dit enfin : L'Esprit de Dieu est descendu sur moi afin que je donne à ceux qui pleurent dans Sion la couronne au lieu de la cendre, l'huile de l'allégresse pour remplacer les larmes, le manteau de la gloire en échange de l'esprit de tristesse. Ils seront des plantations nouvelles pour glorifier le Seigneur : *Plantatio Domini ad glorificandum* [1]. L'apôtre des nations se plaignait plus tard en écrivant à quelques Corinthiens : De crainte qu'à mon arrivée parmi vous, le

1. Is., LXI, 1-3.

Seigneur ne m'humilie, je pleure sur beaucoup de ceux qui ont péché d'abord et n'ont pas fait pénitence. Dirons-nous maintenant que l'Apôtre aurait pu se dispenser de pleurer, puisque ses pleurs n'ont produit aucun fruit dans les pécheurs? Mais les immenses progrès de la croix obtenus parmi ces mêmes Corinthiens, parmi les Galates, les Philippiens, les Colosses, les Thessaloniciens, les Romains et chez d'autres peuples innombrables, ne sont-ils pas baignés et arrosés par les saintes larmes de S. Paul? Les serviteurs de Dieu pleureraient donc inutilement les péchés des hommes? Mais S. François d'Assise, chaque fois qu'il entendait nommer le péché, pleurait comme un enfant châtié par les verges; il remplissait les forêts de l'Ombrie des cris de ses lamentations; il se frappait la poitrine comme s'il eût été lui-même le pécheur; il mouillait de ses larmes le drap grossier qui le couvrait, et S. Bonaventure disait naïvement de lui: « Quand il voyait les âmes rachetées par le sang de Jésus-Christ souillées des taches du péché, il pleurait avec une compassion si tendre qu'il semblait devoir les enfanter de nouveau au Christ[1]. » Eh bien! Messieurs, les plaintes, les gémissements de S. François étaient-elles peut-être inutiles? Mais alors pourquoi derrière l'ombre de ce pauvre moine voyons-nous surgir du milieu de la foule des cités et des bourgades, ces peuples qui se ceignent les reins du cordon de la pénitence en mêlant leurs larmes aux siennes? Pourquoi la voix si aimée de ce religieux fait-elle fermer les couteaux des factions politiques, abaisser l'étendard de la révolte et ramener la paix au milieu des citoyens de l'Italie? Pourquoi du tronc franciscain voyons-nous sortir les Frères Mineurs et le Tiers Ordre qui est une bénédiction pour la société civile?

Oh! comme elle est insensée la victoire que chante Satan aux oreilles des âmes craintives: tout est inutile, Jésus-Christ est mort inutilement, et le mal triomphe! Les âmes éclairées par le Saint Esprit contemplent au contraire les triomphes de la grâce divine. Les profanes ne voient rien de l'ordre surnaturel du monde, parce qu'ils ont l'esprit charmé par la sensualité revoltée et impudique; mais les âmes saintes, en regardant au delà de ce nuage de sensualité de la terre, peuvent voir et voient en effet se continuer les splendeurs du jour de Dieu. Le monde est plus que rempli de la puissance de Dieu. Les arts, les sciences, les inventions, les découvertes, les industries et toutes les autres choses plus agréables sont une explication continuelle du pouvoir que le Créateur nous a donné et dont la vertu sociale de Jésus-Christ Sauveur nous met en état de jouir.

1. S. Bonaventure, *Vie de S. François.*

Or, ces choses agréables, en ce qu'elles ont de nouveau, ne sont pas encore au service de la croix, mais s'y préparent; de même que la sagesse des Grecs et la vaillance des Romains étaient destinées à prendre, l'une sur son langage, l'autre sur ses épaules de soldat, le christianisme pour le faire marcher à la victoire sur le monde entier. Aujourd'hui les enfants de Dieu sont encore mêlés et confondus avec les enfants du siècle, et plusieurs sont incertains du parti qu'ils doivent prendre; aujourd'hui encore les méchants prévalent politiquement, un grand nombre de justes sont sous les pieds des pervers: mais leur tour viendra, parce que les moments de l'étourdissement public ont une fin, parce que, dans les maladies sociales, le jour de la crise est épouvantable. Mais quand l'orgueil de la raison humaine, poussé à l'excès par la folie, aura trompé les enfants du siècle et ruiné les incrédules, le retour aux autels du Dieu vivant sera grand et splendide, les esprits convaincus se presseront en foule et en multitude. Voilà les conditions morales d'aujourd'hui! Il faut pleurer, oui, il faut pleurer, mais non désespérer: *Aporiamur, sed non destituimur; persecutionem patimur, sed non derelinquimur; dejicimur, sed non perimus*[1].

Moi aussi je suis oppressé par la douleur, je vois le mal qui entre comme un fleuve troublé, inondant les rivages; je vois et je sens qu'il rugit. Je suis faible et infirme, privé de tout moyen; j'essaie d'élever quelques digues sur les bords menacés et la digue est emportée. Ceux qui m'entourent, mes fidèles, mes amis, mes fils bien-aimés, sont faibles et dépourvus comme moi. Alors j'ai envie de pleurer. Mais si je rentre en moi-même, si je recours à Dieu, dans le silence de la méditation, dans l'ardeur de la prière, le Saint Esprit me dit: prends courage, ne crains pas. — Il me dit: travaille aussi courageusement que tu le peux et espère. Tu n'es pas abandonné seul, tu n'es pas solitaire comme tu le crains: beaucoup de ceux que tu crains comme adversaires, sont tacitement tes amis; ils sont encore cachés, mais au fond du cœur ils désirent se déclarer: pas aujourd'hui, ils viendront demain: tu les verras revenir à toi pleins de bienveillance. Il y en a beaucoup plus encore qui s'apprêtent à revenir de plus loin. Ils ne sont pas tristes d'esprit comme tu le penses; l'impulsion du bien qui les excite est plus forte que leur tristesse, la foi divine qui sillonne de temps en temps leur esprit comme une lumière soudaine est plus forte que l'erreur: prends courage et espère. Les justes, les élus souffrent, c'est vrai, mais ils

1. II Cor., IV, 8, 9.

souffrent et pleurent pour le salut. Il faut des âmes vraiment belles pour ramener ceux qui sont dans l'erreur et leur inspirer de l'amour, il faut de vaillants athlètes pour les vaincre et les conduire. Eh bien! au milieu de la tribulation, Dieu se prépare ces athlètes et ces belles âmes. Les justes de notre temps t'ont paru au premier coup d'œil beaux et suffisamment vaillants: c'était une erreur: ils étaient beaux à voir, ils paraissaient vaillants, mais ils n'étaient pas éprouvés. Ils sont beaux à voir, les raisins et les olives qui pendent librement aux rameaux, mais ni le raisin ne donne du vin, ni l'olive ne donne de l'huile s'ils ne sont mis au pressoir et foulés aux pieds[1]. La tribulation était donc nécessaire pour enlever aux justes la paix dont ils jouissaient et les affermir dans l'épreuve. C'est pourquoi l'épouse des cantiques, non contente de la tranquillité et des longs repos de son jardin, s'écriait dans une amoureuse extase: « Lève-toi, ô aquilon, toi qui est le vent de la tempête, toi qui abats les fleurs et les plantes: viens, ô vent suave du midi, vent de la joie, et souffle sur mon jardin: les parfums secoués par toi se répandront de tous côtés: *Surge, aquilo, et veni, auster; perfla hortum meum et fluant aromata illius*[2]. Et voici l'aquilon qui souffle: les arbres du jardin de la foi sont secoués avec furie et leurs parfums se répandent. Les dons et les fruits de l'Esprit Saint se déversent sur les intelligences et sur les cœurs.

Accélérons le jour de l'entière revanche de Dieu: elle ne peut manquer et elle est proche. Pleurons, âmes choisies, pleurons les péchés des hommes et les injures faites au Seigneur; pleurons ensemble et beaucoup, afin qu'après la tempête se lève l'aurore du jour serein. Ah! qu'en serait-il de la terre, si les saints ne pleuraient pas? Ah! combien de temps se passerait avant l'arrivée de la victoire! Si les saints cessent de pleurer, il n'y aura pas auprès du trône de l'Éternel assez d'eau pour éteindre la foudre de la vengeance, et forcer le soleil de la miséricorde de briller sur le monde. Je pleure au pied de la croix et je sens le Saint Esprit descendre pour calmer les inquiétudes de mon âme: *In labore requies.*

Nous voudrions pouvoir affirmer qu'aux tentations que nous avons nommées et qui sont limitées à un petit nombre, il ne s'en ajoute pas d'autres, ni d'autres douleurs dans la vie spirituelle, mais c'est impossible, l'âme est le siège de luttes terribles, et le croyant pieux et dévot qui a l'esprit le plus réveillé, en est le premier tourmenté. Sans parler de l'influence que l'âme a sur le corps où elle habite et avec lequel elle forme

1. S. Aug., *in Psalm. LXXXIII.* — 2. Cant., IV, 16.

le composé personnel, il est évident que si l'homme a des douleurs inhérentes à l'esprit, il souffre aussi des douleurs inhérentes à la chair. Notre constitution naturelle est devenue telle: douleurs au dedans et au dehors; en haut, des cieux en ruines; en bas, des gouffres béants.

Et ce serait un grand soulagement si les tourments du corps étaient totalement renfermés dans celui-ci; mais, par la vivante union qui existe entre le corps et l'âme, il arrive que, comme entre l'un et l'autre il s'opère un échange des choses joyeuses, il s'opère aussi un échange des choses grossières et mauvaises. Le corps s'assombrit des tristesses de l'âme, et celle-ci ressent les douleurs du corps.

Une parole profonde que l'on peut regarder comme le cri de la nature humaine dégénérée, a été prononcée par S. Paul: « Je vois dans mes membres une loi qui s'oppose à la loi de mon esprit et qui me rend esclave sous la loi du péché[1]. » Par là, il signale en nous les assauts de la concupiscence, devenue furieuse, insolente et comme ivre depuis le péché originel, parce que, laissée à elle-même, cette loi tyrannique de l'homme le reconduit au péché. Et cette révolte des sens, et cette violence du corps brûle, échauffe et dévore. C'est une lave ardente qui coule dans les os et les fibres, en aspirant à la domination de l'homme tout entier. Et les hommes, en trop grand nombre, se laissent enfler, enflammer et brûler jusqu'à devenir cendres. Plusieurs aiment mieux la chair que l'esprit. Aussi un brillant écrivain s'en plaignait en écrivant cette réflexion: « Souvenez-vous que l'école de Protagoras était plus fréquentée que celle de Socrate[2]. » Oh! quelle serait grande la force capable de vaincre la tyrannie des sens! « Avez-vous su régler vos mœurs, demandait un moraliste français, vous avez fait plus que celui qui a composé des livres[3]? » Mais qui peut faire ceci facilement? Qui a pu calmer l'impétuosité de ces éruptions et éteindre les flammes du volcan intérieur de la chair?

Venez, ô divin Esprit! nous avons dans nos membres l'ardeur du péché, et nous vous invoquons comme notre rafraîchissement: *In æstu temperies.*

Pour bien marcher contre un tel adversaire qui, malgré sa vieillesse, se rajeunit toujours, il faut un jugement droit et sage. Le conseil de guerre doit présider au conflit: de lui viendra la victoire, dans un tel besoin, rien n'est plus utile que le Saint Esprit qui, d'après le langage de l'Église, est l'Esprit de conseil: *Spiritum consilii.* Or qu'indique le Saint Esprit dans ses avertissements? Deux choses.

1. Rom., VII, 23. — 2. J. Parini, *Prose.* — 3. Montaigne.

La première est que, pour réprimer les révoltes du corps, il faut le priver de ce qui le nourrit dans ses mouvements furieux et l'excite contre l'esprit, en le maintenant dans une telle dépendance qu'après avoir vu affaiblie sa hardiesse coupable, il se rende docile à l'empire de l'âme. La partie inférieure de nous-mêmes est alors tellement réduite, qu'elle se soumet volontiers à la partie supérieure.

La deuxième, c'est que l'âme, de son côté, a besoin d'être aidée pour pouvoir gouverner, et doit mettre en œuvre toutes ses forces ; elle réussira avec d'autant plus de facilité et de splendeur, si, au lieu de prendre l'aliment du corps, elle se nourrit de la pure substance spirituelle, si non seulement elle dispose de ses forces naturelles, mais fait suivre et obéir les forces surnaturelles de la religion. Dieu entre dans l'âme avec la grâce sanctifiante ; le corps obéira à l'âme comme l'âme obéira à Dieu. C'est l'harmonie de la perfection morale.

Mes amis, mes bien-aimés, les conseils du Saint Esprit sont là. Cherchez-vous à vous signaler sous ces deux rapports, donnez-vous à l'âme un corps discipliné, donnez-vous l'âme à Dieu, la concupiscence néfaste est brisée : vous recevez du Saint Esprit le calme que l'on goûte après le triomphe : *In æstu temperies.*

Regardez S. Jérôme. Il est assailli, il est piqué, il est blessé par la concupiscence : au spectacle des grandeurs romaines, sous les scintillements qui s'échappent du trône et de la pourpre des Césars, au faîte des honneurs militaires, dans la pompe des camps, au milieu des bals, des dames romaines, au milieu de la fumée de ces superbes festins, au souffle capricieux et malfaisant qui traverse le Tibre, à la seule nouvelle des orgies populaires, il sent que sa chair se révolte tellement qu'il ne peut plus supporter cette vie-là dans la ville où cependant Cicéron a prononcé contre les rebelles ses harangues les plus éloquentes et où, pendant sept siècles, s'est élevée une génération de héros. S. Jérôme s'enfuit, et, après un second essai, après des voyages à l'étranger, il s'enfuit pour toujours. Le voilà dans la grotte de la Palestine, habitant au milieu des bêtes des forêts, entendant le chant nocturne du hibou, le murmure monotone du ruisseau ; dépouillé de tout vêtement recherché, presque nu, prosterné devant un crucifix, appliqué à l'étude de la Bible, une pierre dure dans la main, il ne cesse de frapper sa poitrine brûlée et décharnée. Son corps est l'esclave de son âme ; son âme est l'esclave de Dieu. La concupiscence coupable est vaincue ; le Saint Esprit visite Jérôme pénitent et celui-ci se réjouit enfin d'avoir obtenu la paix : *In æstu temperies.*

Voyez S. Benoît, le saint de Nursie. D'une haute stature, le front serein, beau et délicat, on l'admire, semblable à un ange. Et vraiment c'est un ange. Néanmoins, quoique jeune encore, à seize ans, les boucles d'or caressant encore ses tempes, il renie son origine seigneuriale, abandonne Rome, où il recevait une éducation scientifique, et s'envole au désert. Pourquoi? Ce jeune homme angélique ne vient pas du paradis céleste, mais du paradis terrestre; il est le fils de l'Éden et se ressent de la prévarication d'Adam. Il veut Dieu, il veut la vertu en combattant la concupiscence dépravée. Et déjà dans la grotte de Subiaco il a choisi la vie du solitaire; il se mortifie par les jeûnes et déchire ses chairs dans les épines qui en restent couvertes de sang, et les épines du buisson, arrosées de son sang, fleuriront même en hiver, rappelant aux siècles futurs, par la couleur de la rose, les pénitences de S. Benoît. Son corps est l'esclave de l'âme; l'âme est l'esclave de Dieu. Maintenant il marche avec sécurité; il monte au mont Cassin et devient le patriarche des moines de l'Occident. La concupiscence est domptée, l'âme est dans la jubilation parce qu'elle est rafraîchie par le Saint Esprit: *In æstu temperies.*

Vous me direz: ceci est excessif, il en coûte trop pour réprimer la mauvaise concupiscence. Nous ne pouvons imiter ces exemples.

Messieurs, si vous ne voulez pas imiter les grands exemples, imitez alors les plus grands.

Voyez l'apôtre S. Paul. Il est tourmenté à son tour par la concupiscence, et puisque Satan se montre en toute chose mauvaise ou en est l'occasion, écoutez les plaintes de l'apôtre: je ressens l'aiguillon de ma chair, c'est un ange de Satan qui me soufflette. Eh bien! que fait Paul? Continuez de l'écouter. « J'ai prié trois fois le Seigneur de m'enlever ce Satan, et il me dit: Ma grâce te suffit, car ma puissance arrive à ses fins au moyen de la faiblesse. » Paul est satisfait de cette réponse et conclut ainsi: « Je me glorifierai donc volontiers de mes infirmités, afin que la vertu de Jésus-Christ habite en moi[1]. »

Êtes-vous persuadés, Mes chers Frères? Vous avez dans ces paroles les conseils du Saint Esprit. Pour fuir les péchés de la chair, vous n'avez pas besoin de vous faire solitaires comme S. Jérôme et S. Benoît, on ne vous impose pas les devoirs de leurs austérités: c'était en eux un choix de sainteté extraordinaire. Mais la conduite de S. Paul vous convient parfaitement. Vous êtes tourmentés des révoltes du corps, recourez à Dieu, invoquez-le, demandez-lui qu'il vous sauve. De là pour vous

1. II Cor., XII.

le besoin de la prière. Mais si Dieu, en vous entendant, ne vous délivre pas des attaques de Satan, ne vous inquiétez pas : la grâce qu'il vous accorde vous suffit pour résister à la tentation. Vivez dans la modestie, l'humilité et les supplications, restez unis à Jésus-Christ : votre vertu paraîtra dans votre faiblesse, car le Christ est lui-même votre puissance. Autant la concupiscence vous livrera d'assauts, autant vous compterez de victoires. Le foyer durera, mais, au milieu du feu de votre chair, vous ressentirez un doux rafraîchissement : *In æstu temperies.*

Les deux parties morales dont je vous ai parlé concourent à l'accomplissement des instructions de l'apôtre. Prêtez-moi votre attention, ô fidèles chrétiens. Enlevez d'un trait au corps le fatal appât afin qu'il ne soit pas entraîné par la concupiscence. Ne lisez pas, ne faites pas lire à vos enfants de romans mauvais ; ne fréquentez pas les représentations théâtrales, impies et honteuses, n'ayez pas de conversations indécentes, n'ayez pas d'amis libertins, ne bannissez pas la tempérance de vos tables, ne prenez pas plaisir à des modes déshonnêtes, ne laissez pénétrer le scandale dans vos maisons sous aucun prétexte. La mortification de la chair la plus salutaire, c'est de ne pas donner asile au péché, de ne point lui présenter d'appât. En même temps ayez soin que l'âme s'entretienne avec le ciel et s'inspire de la religion. Se consacrer à Dieu, lui offrir dès le matin les travaux de la journée, marcher toujours en sa présence, se conduire à l'église avec dévotion, sanctifier les fêtes, fréquenter les sacrements, vivre en bons chrétiens, voilà tout.

O gloire! je vois le corps soumis à l'âme et l'âme soumise à Dieu; je vois, sur la défaite de la concupiscence mauvaise, le feu se transformer dans l'homme, le feu du péché s'éteint, et la flamme de la vertu jette ses clartés. Celui qui agit ainsi appartient à l'armée des saints ; il est le disciple du Saint Esprit. S. Paul qui ne se confie point en lui-même, qui reconnaît sa propre infirmité et se jette comme un enfant au pied de la croix, est rempli du Saint Esprit, parce que Dieu s'introduit dès que l'homme se retire : il devient un modèle sublime pour toutes les positions, pour tous les saints, il devient si grand, dit S. Jean Chrysostome, « que, tout en étant petit de taille, il élève sa tête jusqu'au ciel. » Celui qui, au contraire, présume de sa propre vertu, qui s'élève par l'orgueil, en contristant le Saint Esprit, celui-là s'expose à une fin déplorable. Observez ce contraste dans deux personnages : comparez Luther à S. Paul. Celui-là brûle comme un foyer de concupiscence ; au lieu de se prosterner et de se mortifier, il se met en colère ; il viole

ses trois vœux de chasteté, de pauvreté et d'obéissance qu'il a faits au Saint Esprit ; il quitte son couvent, il se marie. Eh bien! qu'advient-il de lui? Il semble que l'homme ne peut exister sans un esprit qui le visite intérieurement et qui le dirige comme un génie tutélaire. Luther, ayant perdu l'Esprit Saint, est poussé par l'esprit de Satan. Dans toute l'Allemagne est répandu le bruit de ses visions et de ses conversations avec le diable, lui-même en parle dans son traité de la Messe privée, et l'on parle du jour où le mauvais frère, vaincu par le démon raisonneur dans le château de la Wartburg, sentant qu'il ne peut l'emporter sur lui par ses arguments, lui lança son encrier à la tête.

Oh! Esprit Saint, nous serons toujours humbles, toujours soumis à vos lumières pour ne pas périr dans l'incendie de la chair, pour sentir au milieu du feu votre céleste rafraîchissement : *In æstu temperies.*

En parlant des mortifications corporelles, ne nous abandonnons pas à un trop grand découragement. Si l'homme sent couler dans ses os l'ardeur brûlante de la concupiscence, il éprouve aussi maintes fois une ardeur tout à fait différente. Autant le premier l'entraîne vers le mal, autant celle-ci est belle et prouve de bienfaits. Dans cet état, l'homme fidèle à la loi du travail et tout entier à l'action, chasse l'oisiveté, s'anime et se fatigue, prouvant ainsi ce que le philosophe établit dans sa théorie si vantée, que vivre c'est agir. Si dans la foule des travailleurs nous rencontrons par hasard des hommes qui s'attachent aux impressions excessivement morales de leur nature, aux actes de charité, de religion, de bienfaisance publique, nous les saluons apôtres et disons que les ennuis qu'ils supportent, que les sueurs qu'ils répandent transportent et enflamment de beauté sans pareille les corps qui deviennent alors un holocauste agréable à Dieu.

Il est vrai que pour entraîner la chair dans les actions charitables et dans l'apostolat, il faut une ardeur qui a besoin de rafraîchissement ; la grande fatigue produit aussi la faiblesse : ceux qui agissent dans la vie spirituelle le savent bien. Et alors? alors, il faut recourir au Saint Esprit qui calme et fortifie : *In æstu temperies.*

L'invocation enseignée par la foi, les paroles de l'invocation que l'Église met sur nos lèvres, confessent que le Saint Esprit, tout en étant l'Esprit de conseil, est aussi l'Esprit de force : *Spiritum consilii et fortitudinis ;* et les saints de tout temps ont ressenti cette force. Les mondains qui n'ont pas su ou n'ont pas voulu connaître les inquiétudes intérieures ni les combats spirituels des âmes pieuses et dévotes, s'aveuglent en outre

en ne lisant pas l'histoire ; ils regardent les serviteurs de Dieu comme des gens amollis, délicats, oisifs, comme une génération de désœuvrés. Or, qu'ils examinent les grands travaux évangéliques — si ce n'est pas trop leur demander. — Qu'ils regardent aussi quel rafraîchissement, quelle force inusitée éprouvent les vrais chrétiens.

Que font donc les serviteurs de Dieu ? qui les soutient dans leurs fatigues ?

Les premiers disciples de Jésus, les Évangélistes, les apôtres parcourent le monde entier, prêchent la croix aux fils de l'Orient et de l'Occident. Ils ont les pieds nus, déchirés par les pierres, la tête brûlée par le soleil, ou les membres engourdis par le froid ; ils portent une tunique déchirée, mangent le pain de l'aumône, dorment sur la terre en compagnie des bêtes sauvages ; ils se réveillent au point du jour pour ne se reposer qu'au milieu de la nuit ; ils n'ont plus d'haleine dans la bouche et sont mal accueillis des peuples, tournés en dérision, insultés, chassés et crucifiés. Où est la main, main occulte et puissante, qui les soustrait à la désolation ? Qui réjouit leur vie ? O divin Esprit, c'est vous qui adoucissez leurs fatigues, vous qui guérissez leur faiblesse : *In æstu temperies.*

Les martyrs saisis par les bourreaux, poussés au tribunal des juges, languissant dans les prisons, conduits au supplice, écrasés sous les roues des chariots, jetés sur les bûchers, donnés en pâture aux lions du cirque, mouraient néanmoins contents, sans pousser un gémissement, sans maudire les tyrans. Le feu de l'enfer enveloppait leur tête, mais ils éteignaient ce feu avec les douceurs qui pleuvaient sur eux du sein du paradis. O Saint Esprit, soyez loué : *In æstu temperies.*

Les docteurs se livrent à de longues veilles, entreprennent des voyages, sont infatigables dans leurs études pour expliquer les vérités chrétiennes et les défendre contre les hérétiques. Ils consultent les textes, confrontent les codes, interprètent les Écritures, appellent les langues à leur secours, enseignent toutes les matières dans les écoles, interrogent les académies, délibèrent dans les conciles, dictent tant de volumes, que la science patrologique est une bibliothèque aussi admirable qu'immense, et sans pareille dans l'antiquité. L'esprit s'enflamme, le corps se fatigue, mais le cœur qui aime est toujours jeune et le travail se poursuit joyeusement et sans trêve. Les docteurs forment les nouvelles époques des savants. Pour se les représenter on met une étoile au front des uns, à d'autres un soleil brillant sur leur poitrine, sur d'autres voltige une colombe. La colombe, le soleil, l'étoile ! symboles et réalités du Saint Esprit : *In æstu temperies.*

Les confesseurs de la foi, les prédicateurs, les missionnaires, les fondateurs des hospices de charité, dont le christianisme est si riche, ont un cœur très vaste qui enveloppe l'univers, des yeux qui embrassent le ciel entier, des ailes aux pieds pour se transporter partout, un tonnerre et une trompette dans la voix pour se faire entendre à tous les peuples, des mains de Créateur qui s'étendent en tous lieux. S. Dominique a pour théâtre de ses œuvres apostoliques l'Espagne et l'Italie, il naît à Guzman, meurt à Bologne et passe au milieu d'un monde sanctifié. S. Antoine de Padoue est le tribun de l'Évangile : il ramène les peuples à ses volontés, aux volontés de Jésus-Christ. Même les poissons, les oiseaux, les animaux, qui sont ses auditeurs, redisent : « Jésus parle par Antoine. » S. Vincent Ferrier ébranle le moyen âge ; il renverse les pénitents sous le poids de la croix, en faisant entendre par anticipation la trompette du jugement, c'est lui, l'ange de l'Apocalypse, qui la sonne. S. Bernardin de Sienne réunit dans l'amour de Jésus, forme en fédération sainte la Toscane, la Lombardie, le Piémont, la Ligurie, presque toute l'Italie. S. François-Xavier tient les Indes dans ses mains d'apôtre, comme le Créateur tient les étoiles dans les siennes et les sème sur le firmament : il sème comme lui sur la terre désolée de l'Asie de nouveaux et innombrables enfants de l'Église. S. Vincent de Paul est le père des pauvres, la mère des enfants orphelins de la France incrédule et dissolue qui n'a plus ni père ni mère.

Les évêques, à qui fut confié dès la première heure le gouvernement des âmes, ont reçu la plus grande obligation du travail évangélique. Comme maîtres dans l'Église, ils doivent enseigner et être vigilants pour conserver intacte la doctrine catholique ; comme pasteurs, ils doivent conduire le troupeau chrétien dans les pâturages salubres, en le nourrissant des sacrements et en le garantissant des loups de l'hérésie ; comme ouvriers dans la maison de Jésus-Christ, ils doivent planter et arracher, élever et abattre, créer du nouveau sur du vieux... Ces ministres sont couverts de sueur, accablés de travaux, ils se sentent succomber sous le poids des fatigues : les joies n'abondent pas, les souffrances au contraire sont infinies. Comme les évangélistes, les martyrs, les docteurs, les confesseurs de la foi, les évêques sont dévorés de zèle et de tristesse, ils demandent de l'aide. D'où viendra le secours ? Le Saint Esprit a placé les évêques pour gouverner l'Église de Dieu : *Spiritus Sanctus posuit Episcopos regere Ecclesiam Dei*[1] ; et, satisfait de leurs œuvres, il agite ses ailes,

1. Act., XX, 23.

resplendit, descend dans leur poitrine et les rafraîchit doucement : *In æstu temperies.*

Je voudrais posséder tous les dons, tous les fruits de la sainteté ; je voudrais être une copie de martyr, puisque je ne puis être celle d'un docteur, je ne conserverais pas les miracles de la foi en dépôt pour moi-même. Chargé de gouverner cette Église bien-aimée, je voudrais verser ces saints miracles dans son sein, je voudrais l'enrichir tout entière des bienfaits du Calvaire, l'embraser des flammes du Cénacle. Dans ma faiblesse de corps et d'esprit, je prie Dieu de ne pas me laisser passer sans le glorifier, sans sauver des âmes. Le torrent de feu de la Pentecôte me brûle et m'envahit : le feu purifie et élève au ciel. La bannière des apôtres, la croix me couvre de son ombre : j'aime aussi les suivre dans leur course. Heureux si, enveloppé dans les plis de cette bannière, je puis m'en faire le linceul de ma tombe. Si, en se fatiguant, mon corps se sent malade et abattu, si les sueurs découlent de mon front, je n'aurai pas la pensée d'abandonner cette chaire de la prédication et de rester inactif. Je me rappelle que le bon Jésus, fatigué lui aussi : *Fatigatus ex itinere*, était assis sur le puits de Jacob et se reposait un peu ; mais il se reposait en travaillant et en répandant des grâces. A l'exemple du maître, je me reposerai donc au puits de Jacob et je me reposerai un peu ; mais je penserai toujours à Dieu, je penserai toujours aux âmes : je m'occuperai de l'affaire de la vie éternelle qui est si lourde pour mes mains.

Je me représente cet instant avec un cœur tremblant d'émotion, avec un esprit inquiet pour vos âmes.

Viens, ô samaritaine, viens pour puiser de l'eau et parler avec moi. Je te ferai connaître le malheureux état de ta conscience, je ne te rebuterai pas, sois-en certaine ; j'aurai à cœur de pouvoir converser avec toi. Je te dirai tant de choses que tu sens et que tu sais, mais que tu tiens cachées et auxquelles tu ne penses pas à remédier. Viens, ô âme pécheresse, viens puiser de l'eau, j'ai à t'offrir de l'eau meilleure que celle du puits ; de l'eau vive qui jaillit des cinq plaies du Nazaréen, eau qui étanche à jamais la soif de celui qui s'en désaltère. Ne vois-tu pas, ô âme coupable, que ton Sauveur t'attend ?

Quand Jésus, accablé et fatigué, s'assit au bord du puits, il était la sixième heure : *Hora erat quasi sexta ;* l'heure où le soleil est plus ardent, où le corps s'affaiblit.

Ame infortunée ! tu es au milieu du jour d'un monde dévoyé, tu es au milieu de ses brasiers : tu as des richesses en abondance, une immense couronne d'amis, des plaisirs à satiété, des réunions enivrantes, des danses, des applaudissements,

des ovations. Dis-moi, ne te sens-tu pas fatiguée? L'épuisement de tes forces ne le prouve-t-il pas? Ne t'aperçois-tu pas que tu es à bout de forces? Veux-tu te laisser dévorer tout entière, afin que le soir des amis mensongers et ennuyés te rejettent comme un vil haillon? Viens, le Sauveur t'attend.

Et, pour que les pécheurs se pressent et que l'apostolat soit couronné de joyeux lauriers, j'invoque sur moi et la samaritaine les grâces du Saint Esprit. Nous avons tous à modérer des ardeurs violentes, ardeurs du corps et de l'âme; nous avons tous des faiblesses à vaincre. Descendez, ô Esprit divin: puisque vous êtes le Père de la vie spirituelle, ne nous abandonnez pas comme de pauvres orphelins: descendez; venez calmer nos passions, adoucissez la lutte impétueuse qui s'élève en nous : *In æstu temperies.*

Sortons maintenant du monde intérieur de la sainteté, cessons de contempler la vie spirituelle dans ses régions intimes, allons dans celles de l'esprit et de la chair, où elle se forme, se fortifie et se consume; nous sommes comme repoussés dans les choses du dehors, à la considération du monde social.

Nous éprouvons déjà tant de douleurs que notre parole prend le ton de l'élégie; il s'agit de raconter de si grandes luttes que notre chaire épiscopale semble se changer en une arène, en une tente de campement, car aux chagrins de la vie spirituelle se joignent ceux qui proviennent du monde; il faut voir croître les épines autour de cette rose vierge qui germe dans les jardins secrets qu'arrose le sang de Jésus.

Il est vrai que les âmes pieuses et dévotes entourées du voile de l'innocence, couvertes du bouclier de la justice, ne reçoivent pas beaucoup de ces traits qui frappent les sectateurs insensés de la terre; elles ne souffrent pas des aiguillons du vice, ni des reproches d'injustice, ni des conséquences coupables de scandales répétés, ni peut-être des caprices bizarres de la fortune. Pourrions-nous affirmer absolument qu'elles se tiennent dans le monde à l'abri de la douleur? Mais qui peut, revêtu même de sainteté, habiter cette terre inquiète et décolorée, sans être soumis à la douleur? Dieu qui condamne les coupables au remords, n'enveloppe-t-il pas ses enfants bien-aimés dans les afflictions, pour leur donner une occasion de mérite? *Ego quos amo, arguo et castigo* [1]. Aussi les élus, sous beaucoup de rapports, souffrent peut-être plus que les méchants: ils souffrent vivement les blessures de la nature, ils souffrent les angoisses de la vertu.

1. Apoc., III, 13.

Savez-vous en quoi les justes diffèrent des pécheurs? en ce que ceux-ci s'affligent sans avoir de compensation, et reçoivent des blessures sans avoir un baume pour les adoucir, tandis que ceux-là peuvent apporter un remède à la douleur et convertir le deuil en joie. Quand le malheur les frappe, quand les plaintes montent de leur cœur et baignent de larmes leurs paupières, il leur suffit de se retourner vers le ciel et d'implorer le Saint Esprit. Le Saint Esprit les entend, accourt et essuie leurs larmes : *In fletu solatium.*

Jetez une pensée, un regard sur les douleurs de la nature.

Lorsque la mort — et je veux m'arrêter sur le plus grand des maux naturels — entre dans la maison de l'homme, y répand son souffle empoisonné et lui ravit son fils, son épouse, son père et sa mère, le deuil domestique n'a ni fin ni soutien. Le premier effet du malheur de notre frère est de rendre muet celui qui le contemple. Lorsque les amis de Job arrivent vers lui et le voient en proie à d'immenses douleurs, ils restent muets pendant sept jours, n'osant ouvrir la bouche, et ne trouvant pas de mots pour le consoler; mais quand le malheur a frappé son dernier coup et jette l'infortunée victime sous vos yeux et dans vos bras, la douleur éclate et devient insupportable. Alors la maison se remplit de plaintes, de sanglots et de cris, les admirateurs même de l'école stoïcienne ne peuvent se soustraire à l'émotion : s'ils ne pleurent pas, ils frémissent.

Qui consolera cette tristesse? qui fera lever l'arc-en-ciel sur les eaux de la douleur?

Si vous vivez en incrédules, si vous avez l'habitude d'adorer les idoles de la terre, vous êtes désespérés. Le poète pourra dire : « Les chants désespérés sont toujours les plus beaux..... les hommes occupés n'ont pas le temps de pleurer[1]. » Oui, mais les hommes frappés par la douleur laissent leurs occupations et pleurent; et les chants du désespoir, quoique beaux en esthétique, disent toujours que votre cœur est déchiré et ne reçoit pas une goutte de consolation.

Pour soulager la douleur et la dominer, il ne s'agit pas de ne pas la sentir, il ne s'agit pas d'éteindre dans le cœur les plus tendres affections de la nature : ce serait réduire l'homme à l'état de tronc d'arbre. Mais il faut observer que d'autres affections encore plus nobles, d'autres idées plus élevées, d'autres vues plus vastes et souriantes prennent en nous tant d'énergie qu'elles nous retirent de l'oppression de la douleur, qu'elles changent la douleur en mérite de vertu, qu'elles la dirigent et la font aimer, en sorte que l'affliction devient douce

1. Byron.

et agréable ; si l'on pleure, les larmes ne sont pas désespérées, mais consolantes. Voilà en quoi consiste la science des saints. C'est peu dire : c'est la science du Saint Esprit. C'est pourquoi, agenouillés au pied des autels, inspirés par la sainte Église, nous l'invoquons en l'appelant : *Spiritum scientiæ.*

Réfléchissez, méditez, Mes chers Frères, et comprenez que ceux qui sont instruits par le Saint Esprit savent trouver de la joie dans la douleur, que les affligés peuvent rencontrer l'allégresse. Ils tiennent leurs morts sur leurs genoux, mais leur visage est tourné vers le ciel ; ils visitent les tombeaux, mais ils prient. Souvenez-vous des gémissements d'Augustin à la mort de sa mère Monique, et à celle de son fils Adéodat. Quelle sagesse dans les élans de son amour ! Quelle résignation chrétienne ! Observez S. Ambroise qui pleure avec sa sœur Marcelline la mort de Satire leur frère. C'est une tendresse plaintive, mais belle et dévouée, et d'autant plus belle qu'elle s'illumine des rayons de la divine espérance. Écoutez le vieux Cyprien consolant Tarasius de la perte de sa fille et les martyrs d'Afrique condamnés aux galères. Il sent tellement bien la douleur, il la rend si suave dans ses lettres, qu'il fait naître en nous le désir de souffrir aussi. Écoutez les plaintes de Grégoire de Nysse, et Grégoire de Nazianze, l'un pleurant la mort de Placille, de Pulchérie et de Mélèze ; l'autre le trépas de son frère Césaire et de sa sœur Gorgone. C'est un fleuve de douleur capable d'engloutir celui qui le ressent ; mais ces deux saints ne peuvent mourir parce qu'ils vivent de la paix de Dieu. Lisez Jean Chrysostome dans son homélie des *Dormants ;* Paulin de Nole dans ses discours à Fidèle et à Pammachius ; Sulpice Sévère dans la lettre à sa mère pour lui raconter la fin bienheureuse de S. Martin. Lisez S. Antiochus dans son sermon sur la *Mélancolie ;* Grégoire le Grand dans ses lettres à Barbe et à Antoine ; Théodore Studite dans celles qu'il envoie à la vierge Euphrosine, à Basile Patricius, aux moines de Miele, à Pierre de Nicée ; lisez les paroles si encourageantes de S. Remi au roi Clovis ; recueillez les larmes répandues par S. Bernard à la mort de son frère Gérard et aux funérailles du moine Humbert ; ouvrez le testament de S. Ephrem : la douleur déborde tellement dans le cœur et dans les écrits de ces saints, que pour l'éviter vous voudriez fuir loin du siècle si vous en étiez menacés ; mais les saints qui apprennent à souffrir et à mériter vous prennent doucement par la main et vous disent : Dans vos douleurs, prosternez-vous avec nous au pied de la croix ; invoquez l'Esprit Saint et comprenez combien le Seigneur est doux : *In fletu solatium.*

Et si la mort toujours avide de victimes, non contente

d'enlever vos parents et vos amis, s'attaque à vous pour vous dévorer; si vous tombez, les membres brisés sous la faux fatale, si vous sentez le râle commencer, ditez-moi, que ferez-vous? La mort de l'impie est épouvantable; il reste froid comme glace, parce qu'il est aveuglé par le supplice, bourrelé par les remords; ou bien, en proie à la réaction morale, il meurt frénétique et rugissant. Ah! heureux ceux qui meurent dans le baiser du Seigneur: *Beati qui in Domino moriuntur*. La mort ne les a pas pris à l'improviste: ils s'y sont préparés depuis longtemps; ils sont morts chaque jour, parce que chaque jour ils soupirent après la mort. C'est le cri de S. Paul: *Cupio dissolvi et esse cum Christo*. C'est le cri de S. Augustin: *Eia moriar, Domine, ut te videam*. Dieu a établi la loi du progrès dans la vie spirituelle, et les saints, les athlètes de la lutte mystique, s'épouvantent à la pensée de s'arrêter ou de reculer. Laissez-les accabler leur corps de tourments et de châtiments, approcher de leurs âmes les flammes de l'amour divin, laissez-les prier, prêcher, gémir. Ils veulent courir en avant, mais on n'atteint pas la perfection en cette vie. Eh bien! ils courront vers l'éternité! Laissez-les marcher: ils arriveront jusqu'à elle. Ils entendent intérieurement une voix qui ne cesse de leur donner une impulsion nouvelle et ils lui obéissent. C'est Dieu qui parle, Dieu qui les chasse du monde: *Egredere*. Aussi le plus grand orateur de France s'écrie-t-il avec une splendide clarté: Ne vous arrêtez pas en chemin. Dieu a donné un tel commandement de marcher, qu'il n'a permis de s'arrêter que dans l'infini [1].

Voilà le nouveau sens donné à la douleur par le christianisme, la véritable philosophie de la douleur, voilà le calme, la joie, le sourire répandus sur notre agonie, la mort rendue belle et désirable. Les mondains par leurs amusements ont coutume de tourner en ridicule la vie des catholiques, mais ni mondains, ni incrédules, ni sceptiques ne se moquent de notre mort. Ah! qui parmi les hommes oserait bien, dans ce terrible moment, insulter à la résignation et à la paix, puisque les souffrances chrétiennes sont si sublimes et si douces que si les anges mêmes le pouvaient, ils aimeraient les partager. Cette pensée est celle d'un saint que nous aimons tous bien et dont nous rappelons souvent le nom: « Vous ignorez ce que les anges nous envient, certes, c'est de pouvoir souffrir pour Dieu, et ils n'ont jamais rien souffert pour lui [2]. » O divin Esprit, c'est votre vertu de transformer la douleur en joie et la mort en vie: *In fletu solatium*.

1. Bossuet. — 2. S. François de Sales.

Les justes, les élus, les sectateurs de la foi chrétienne peuvent, sous beaucoup de rapports, être comparés aux mondains dans le support de la douleur et nous pouvons facilement le remarquer; mais ils se distinguent des mondains en la supportant vertueusement; ils s'en distinguent et s'en séparent en souffrant et en pleurant pour d'autres motifs. Les mondains se plaignent en raison des vices qu'ils caressent, les saints souffrent en vue de la vertu qu'ils voudraient mettre sur un trône et qu'ils voient rebutée de la terre. Cela semble impossible! La vertu qui est si noble et si précieuse et qui, selon la doctrine de Platon, attirerait à elle les hommes tourmentés par son amour, si on l'avait toujours en vue, la vertu rencontre des obstacles inexplicables, subit des infortunes, des outrages et des travestissements; elle est souvent changée en vice et devient son esclave. Si l'homme a une intelligence bornée ou une âme de boue, il ne sait pas apprécier la vertu et la couvre d'outrages, mais celui qui a le tempérament moral en bon état, celui qui a des yeux pour voir, un cœur pour aimer le bon et le vrai, celui-là ne se résigne pas aux mépris faits à la vertu: il en prend la défense, il s'en fait le champion; s'il est abattu et foulé aux pieds par les impies, il ne se repent point de l'entreprise magnanime dans laquelle il s'engage. Il ne se plaint pas lui-même; il déplore les préjudices et les déshonneurs immérités portés à la vertu. Les élus, les justes, les fidèles de la croix marchent au premier rang de ces héros.

O Paraclet! hâtez-vous de sécher leurs larmes et de consoler leurs gémissements: *In fletu solatium.*

L'intervention du Saint Esprit en ceci produit une nouvelle révélation d'où naît l'allégresse. A la lumière divine, les croyants découvrent que la vertu est impuissante à se protéger et à se défendre avec la seule énergie que l'homme reçoit de la nature, la nature est viciée et l'homme est faible. La nature a les limites du fini et l'homme renfermé dans ces limites ne peut pas satisfaire ses désirs plus élevés. Eh bien! que le Saint Esprit descende, et soudain l'on connaîtra cette vérité; il est dit à tous: Voulez-vous sauver la vertu, voulez-vous être heureux au moyen de la vertu, recourez à Dieu, ne vous contentez pas de la vertu simplement humaine, mais cherchez à posséder la vertu divine. Ne soyez pas soldats de la vertu avec les seules armes terrestres, mais avec des armes surnaturelles et célestes. Vous serez élevés par la défaite, au milieu de vos armes vous ressentirez les allégresses du triomphe.

Ah! vraiment l'Église est aimable et prévoyante! Elle-même nous instruit et apprend déjà aux enfants à invoquer l'Esprit Saint sous le doux nom d'Esprit de piété: *Spiritum pietatis,*

et nous, sous les ailes de l'esprit de piété, nous acquérons l'intelligence, nous apprenons à défendre avec les armes surnaturelles les droits de la vertu. Ainsi les croyants sont chargés d'être, parmi les peuples, les sauveurs de l'ordre moral et les héros de la sainteté.

De quelle façon, Mes chers Frères, s'accomplit cet événement? je vais vous le dire.

Si nous voulons soutenir contre les âmes tristes les preuves de la vertu avec des armes spirituelles et les secours du ciel, si pour sauver la vertu humaine on a besoin de faire prévaloir dans le monde la vertu divine, les croyants ont en ceci une belle partie en mains pour s'aguerrir comme défenseurs de l'Église catholique. N'est-elle pas placée sur la terre par Jésus-Christ pour être le centre de la vérité révélée, comme le foyer de la vertu divine? N'est-elle pas de siècle en siècle assistée de la Providence pour être une arche ouverte de salut? Le profond secret est dévoilé, les élus l'ont compris. Et maintenant, Messieurs, voyez: les élus, champions du catholicisme, font entendre des plaintes; ils pleurent les malheurs de la vertu! mais dans le catholicisme, toujours sans tache et toujours victorieux, ils montrent une joie surabondante: *In fletu solatium.*

Voyez leurs pleurs!

L'homme superbe et d'un cerveau rationaliste se détourne de l'Église avec un air de dédain. Il ne comprend pas ses communications célestes, ni ses secrets religieux; il nie l'essence surnaturelle qui la constitue, en un mot il nie tout: théodicée chrétienne, Évangile, croix, hiérarchie, sacrements. Sous le souffle de la satire incrédule et rationaliste, il publie des livres, des journaux, des lois, des doctrines d'école. La révélation divine est écrasée sous la prépondérance injuste de la raison humaine, la vertu est dépouillée de sa sublime auréole: les élus pleurent.

Mais voici que la joie succède aux larmes.

Réveillés par le bruit de l'assaut, les élus commencent à regarder et à prévoir. Qui s'élève contre l'Église? Quel titre honnête peut-on avoir pour la condamner? Les sceptiques, conduits par la raison pure, qui regardent la vie surnaturelle comme une chose vile, et les dogmes chrétiens comme corrompus, montrent suffisamment la bassesse de la vie dans laquelle ils se renferment. Leur idéal est restreint, parce que, en fermant les horizons de l'éternité, ils ne s'occupent que des choses du temps. Leur théâtre est infâme, parce que, en niant les dogmes éternels, ils font vaciller les principes rationalistes eux-mêmes en fondant la moralité humaine sur l'opinion. Ce

sont en apparence des hommes de luxe, de faste et de spectacle, mais moralement l'incrédulité les précipite dans les hontes. C'est d'une inexorable logique: ou le ciel ou la terre; s'ils s'élèvent comme enfants de Dieu, ils finissent dans le troupeau d'Épicure. Cependant les croyants ne doivent pas s'épouvanter à la vue de tels ennemis, et en regardant l'Église que l'on contredit, ils l'aperçoivent toujours plus digne de foi et de vénération. Les mystères, les dogmes, les préceptes ecclésiastiques soumis au crible de la critique ne peuvent être mieux éclairés. Le bruit de la persécution augmente dans les fils leur amour pour leur mère; la vitalité catholique se fait mieux sentir et paraît plus sublime et plus brillante. Non, il n'est pas vrai que dans la guerre des impies la vertu perd sa splendide auréole; au contraire, elle l'affermit et l'agrandit: *In fletu solatium.*

Voyez de nouveau leurs pleurs!

L'homme, en prenant le masque de la liberté, devient aussi menteur qu'impertinent et crie à l'Église: Tu désires posséder seule le privilège de la force, tu opprimes les consciences, tu es un tyran. — Et il fait rage pour lui enlever les populations pieuses, les États et les peuples. Le travail est immense: les sectes de toutes couleurs accourent pour détruire l'édifice religieux, pour ruiner l'unité catholique. De tous côtés les trompettes retentissent pour renverser les murs de Jéricho. Oh! vertu infortunée! tu aurais déjà depuis longtemps perdu ta sublime auréole! tu n'aurais plus un pied de terre où poser le pied, si l'œuvre terrible s'accomplissait. A cette pensée, aux lueurs de ces flambeaux d'extermination, les élus se livrent aux plaintes et aux larmes.

Mais les pleurs sont bientôt suivis de l'allégresse.

Et tandis qu'ils se défendent des coups pour ne pas succomber, les élus se calment et disent: il paraît que ces prôneurs de liberté convoitent aussi le privilège de la force. Comme ils avancent prodigieusement! comme ils renversent! comme ils détruisent! Ils veulent donc être les seuls à disposer de la force matérielle? L'Église opprime les consciences! mais ce sont ceux qui affaiblissent les consciences, les soustraient à toute loi sainte pour les rendre licencieuses, et, à la faveur de cette licence, elles deviennent esclaves du crime. L'Église opprime les consciences! Mais nous sommes catholiques parce que nous voulons l'être. Celui qui ne veut plus être catholique tombe sous les censures et arrache des larmes à l'Église, mais il n'est menacé ni de la hache ni de la prison. C'est le contraire qui arrive quand l'homme mal inspiré foule publiquement les lois de l'État: on le met au cachot. Ainsi Dieu et l'Église sont

plus libéraux que les gouvernements. Et l'Église est accusée de tyrannie ! Ah ! beau tyran, vraiment ! celui qui soutient toujours la cause des peuples en entrant même en lutte avec de très puissants souverains ! Beau tyran vraiment ! qui va chercher les malades et les soigne dans les hôpitaux, qui trouve dans les rues celui qui est nu et le couvre de ses vêtements, celui qui a faim et lui donne à manger, l'orphelin et l'enfant abandonné, et les fait entrer dans les hospices de la charité ! Beau tyran vraiment ! qui va au-devant du criminel condamné au gibet et lui dit : Humilie-toi devant Dieu et pleure tes péchés. Les hommes t'ont condamné, mais moi, je t'absous. Fils du pardon, meurs et jette-toi dans les bras de Jésus-Christ. Les malheureux, les faibles, les condamnés se réjouissent-ils d'être secourus par les soins maternels de l'Église ? L'Église est-elle la dispensatrice de la liberté, tandis que les libéraux du siècle, hypocrites de métier, tyrannisent et foulent aux pieds ? Cela suffit : les élus jouissent les premiers de la justification de l'Église qui a le monde pour témoin, la vertu se réjouit, parce qu'elle sait où subsistent sa demeure et son royaume. Ne dites plus qu'elle est misérable, elle fuit le mensonge et se ranime sous les tentes hospitalières de l'Église : *In fletu solatium.*

O Esprit Saint, vous qui nous visitez dans notre indigence et nous sauvez des angoisses, venez mettre le comble à la multitude de vos prodiges. Comme dans les douleurs de l'âme vous nous soutenez dans les combats de la foi et de la charité, comme dans les douleurs du corps, vous tempérez les ardeurs de la chair, et adoucissez nos fatigues, ainsi dans les douleurs provenant du monde, vous nous donnez des forces contre les blessures de la mort, une vigueur, un courage insurmontable, un heureux succès final pour sortir triomphant des combats de la vertu.

Il est raconté dans les Livres Saints que Samson allait un jour avec son père et sa mère à Thammatha pour combattre les Philistins qui tenaient alors Israël en leur puissance. Dans sa route, il rencontra un jeune lion qui se précipita sur lui en rugissant. Mais l'Esprit de Dieu s'empara de Samson : *Inruit Spiritus Domini in Samson.* Et celui-ci déchira le lion et le mit en pièces : *Dilaceravit leonem*[1].

Nous aussi, nous marchons contre les Philistins en compagnie de notre père et de notre mère, de Jésus-Christ et de l'Église. En chemin un jeune lion nous attaque : c'est le lion du rationalisme sceptique, privé de la lumière du paradis, c'est

1. Jud., XIV.

le lion du libéralisme hypocrite armé d'un despotisme encore pire. O Esprit très pur et très fort, nous revêtirez-vous de la force? Il faut vaincre le lion si l'on ne veut pas en être déchiré. Les Philistins modernes dominent en souverains : mais votre intervention ineffable a pour mission de défendre la cause du Christ et de sauvegarder les droits de l'Église. C'est de vous que nous attendons le triomphe.

Et quelle joie alors! Comme nos larmes s'essuieront avec allégresse!

Samson, retournant plus tard auprès du cadavre du lion, trouva dans sa gueule un essaim d'abeilles et un rayon de miel. De celui qui dévore, s'écria-t-il, est venue la nourriture, et de celui qui est fort est sortie la douceur : *De comedente exivit cibus et de forti egressa est dulcedo*[1].

Telles sont les belles et solennelles victoires de la vertu chrétienne. C'est à vous, ô Esprit divin, qu'on doit ce miracle: c'est un miracle qui se répète de siècle en siècle. De ceux qui veulent nous dévorer, provient nôtre force et l'aliment et la joie : *In fletu solatium.* Le lion des Philistins forme de ses rugissements et de ses fureurs la gloire de l'Agneau catholique.

LA TRINITÉ

In nomine Patris et Filii et Spiritus Sancti.
Au nom du Père, du Fils et du Saint Esprit. (Matth., XXVIII, 19.)

Jésus-Christ manifeste aujourd'hui sur le Thabor sa divinité; son visage devient brillant comme le soleil, ses vêtements, blancs comme la neige, et Dieu le Père fait entendre aux apôtres ces mémorables paroles : Celui-ci est mon Fils bien-aimé; écoutez-le. Voyez Moïse, Élie, près de Jésus-Christ, Pierre, Jacques et Jean à ses pieds, pour montrer que tout se rapporte à lui : la loi, les prophètes, l'Évangile. Pierre, le chef de l'Église, Jean, le disciple bien-aimé, Jacques, le premier des martyrs, sont les témoins de cette grande merveille. Nous avons entendu, dit S. Pierre, la parole venue du ciel, lorsque nous étions, avec Jésus-Christ, sur la montagne sainte. Ce que nous vous annonçons du Verbe de vie, nous l'avons vu et entendu, dit S. Jean, nous avons vu sa gloire, comme

1. Jud., XIV.

celle du Fils unique du Père. Jacques est mort le premier pour confesser la divinité de Jésus-Christ. Le Thabor était donc la manifestation de deux personnes divines, le Père et le Fils. L'Esprit Saint, qui s'était montré au baptême de Jésus-Christ, descendra plus tard sur les apôtres. Ainsi se prépare aujourd'hui sur le Thabor la grande révélation de la Trinité que Jésus-Christ ordonne de porter dans tout l'univers. Allez, enseignez toutes les nations, les baptisant au nom du Père, du Fils et du Saint Esprit. Quoi de plus propre à enflammer notre foi, que ces grandes vérités? « Si peu que nous entrions dans ce secret éternel, dit Bossuet, c'en est assez pour nous élever au-dessus de tout, et rien de mortel ne pourra plus nous toucher. »

Voilà pourquoi Jésus-Christ a semblé renfermer tout l'enseignement prescrit à ses apôtres dans le mystère de la Trinité. Il a voulu nous montrer que tout, dans la religion, se rapporte à ce mystère, et nous faire entrevoir, en même temps, ce que la Trinité est pour nous et ce que nous devons être par rapport à la Trinité. Ainsi nous apprenons que ce grand dogme est la vérité fondamentale du Christianisme; que sa connaissance, comme celle de l'Incarnation, est essentielle au salut; que la foi en la Trinité est la source de tous nos mérites devant Dieu, le principe de notre éternelle prédestination. En effet, sans la révélation de ce mystère, que saurait l'homme, de Dieu et de lui-même? Il ne comprendrait rien à la nature divine ni à la nature humaine. Les rapports qui lient l'une à l'autre lui demeureraient à jamais cachés; il ne pourrait devenir conforme à son Créateur. Cependant le bonheur du ciel est de connaître Dieu tel qu'il est et de nous rendre semblables à lui.

Dieu ne peut s'unir à l'homme qu'en lui manifestant sa nature; l'homme ne peut s'unir à Dieu qu'en lui rendant de justes hommages. L'idée de la Trinité, seule, peut compléter la notion de Dieu et la notion de l'homme, et, par conséquent, consommer leur union. Sans la foi en ce mystère, l'homme ne pourrait pas se conduire, l'homme ne saurait pas qu'il n'existe que par les trois personnes divines; il ignorerait qu'il est en état de mort, lorsqu'il n'est pas en rapport avec chacune de ces trois personnes. Par la connaissance du dogme de la Trinité, nous savons que l'homme, créé à l'image de Dieu, doit rétablir en lui cette image altérée par le péché. Qu'est-ce que Dieu, en effet? Dieu est à la fois puissance, raison, amour. Le Père est le Tout-Puissant, le Fils est engendré par la connaissance que Dieu a de lui-même, et le Saint Esprit procède du Père et du Fils par voie d'amour. L'homme aussi est à la fois être, raison, amour. Seulement, dans l'homme, la vie, la

raison, l'amour, sont des facultés; en Dieu, ce sont des personnes vraiment subsistantes. Voilà tout le mystère de la Trinité et de l'homme. Ce qui est propriété, faculté dans l'homme, se trouve personne distincte en Dieu! Ainsi, Dieu fait comprendre l'homme, et l'homme fait comprendre Dieu, puisqu'il en est la véritable image. Quel dogme plus nécessaire au salut! La Trinité nous fait connaître les rapports de Dieu avec l'homme, et les rapports de l'homme avec Dieu! C'est ainsi que nous allons envisager aujourd'hui ce grand mystère.

Nous montrerons, dans la première partie de ce discours, que le dogme de la Trinité est le seul moyen de connaître Dieu et ses rapports avec l'homme. Nous ferons voir, dans la seconde, les rapports de l'homme avec Dieu, c'est-à-dire avec les trois personnes de la Trinité, par lesquelles, seules, nous avons la vie, le mouvement et l'être : *In Deo vivimus, movemur et sumus.* Aucun sujet n'est plus digne de votre attention, dans un moment, surtout, où des philosophes humanitaires, remplis d'admiration pour le dogme de la Trinité, veulent faire honneur de sa découverte à la raison humaine; mais, s'ils disent que Dieu ne peut être connu que par ce divin mystère, il faut qu'ils confessent que Jésus-Christ, seul, fait connaître Dieu, et que nul ne peut connaître le Père que par le Fils.

Esprit Saint, amour du Père et du Fils, répandez sur nous vos lumières; jamais nous n'en eûmes plus besoin. Nous vous demandons cette grâce par l'intercession de la Vierge Marie. *Ave, Maria.*

I. — Pendant une éternité, Dieu s'est suffi à lui-même. Comment Dieu a-t-il vécu, seul, avant la création de l'univers, de l'homme et des anges? D'où lui venait sa félicité? Que faisait Dieu dans cette solitude éternelle? Cette question, qui embarrasse le déiste, est résolue facilement par le chrétien. Sans doute, il n'y a qu'un Dieu pour l'un comme pour l'autre; mais le chrétien sait que l'unité divine est féconde. Pour le chrétien, comme pour le déiste, il n'y a qu'un être infini, source de tous les êtres; mais le chrétien sait que, grâce à cette unité d'essence, tout ce qui est en Dieu est Dieu. Rien, dit le grand évêque de Meaux, ne peut être accidentel en Dieu, tout y est substantiel; le Père, le Fils et le Saint Esprit sont donc des personnes parfaitement distinctes. La nature divine, sans cesser d'être une, se communique par le Père au Fils, et par le Père et le Fils au Saint Esprit, sans aucune division des attributs divins, sans aucun affaiblissement de la perfection divine.

Sous l'ancienne loi des Juifs, où les mystères étaient montrés

en figures et en images, on trouve quelques traces du dogme de la Trinité. Quand Moïse parle de la création de l'homme, il met dans la bouche de Dieu ces paroles : « Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance. » Voilà Dieu, dit S. Augustin, tenant conseil avec des personnes semblables à lui, et non avec des serviteurs et des ministres. Trois anges se présentent à Abraham : Abraham adore Dieu en se prosternant devant eux. L'Esprit Saint se contentait de faire pressentir cette grande vérité, parce qu'il fallait d'abord détruire le polythéisme, ou l'idée de la multiplicité des dieux, erreur qui régnait alors sur la terre. C'est pour cela que l'unité d'un Dieu créateur de toutes les choses visibles et invisibles, ressort de l'Ancien Testament où la Trinité est seulement indiquée. Jésus-Christ, le Verbe incarné, s'était réservé de manifester complètement ce mystère. Aussi, entendons-nous les Juifs l'accuser d'avoir blasphémé pour s'être dit Fils de Dieu, égal à Dieu, et pour avoir souvent répété qu'il était né du Père, que le Père l'avait envoyé, que le Père et lui n'étaient qu'un. L'Ancien Testament avait donc pour but de consacrer l'unité de Dieu, comme le Nouveau est destiné à établir la Trinité des personnes divines. Allez, dit Jésus-Christ à ses apôtres, enseignez, baptisant les nations, au nom du Père, du Fils et du Saint Esprit.

La connaissance de ce grand dogme, quoi qu'on en dise aujourd'hui, n'existait nulle part. On ne voit, dans Platon, que des dénominations vagues et non pas l'idée des personnes divines que S. Jean a révélées d'une manière si positive par ce passage d'une de ces Épîtres : Il y en a trois qui rendent témoignage dans le ciel : le Père, le Verbe et le Saint Esprit, et ces trois ne sont qu'un.

Sans doute, l'unité dans l'essence et la trinité des personnes sont le grand mystère de l'incompréhensibilité de Dieu; mais l'unique chose que nous pouvons bien connaître de Dieu, c'est qu'il est incompréhensible. Il nous suffit, pour admettre la trinité des personnes dans l'essence divine, de savoir d'une manière certaine que Dieu lui-même nous a révélé ce mystère. Comment ne pas croire à Dieu parlant de lui-même ? dit S. Hilaire : *Ipsi de se Deo credendum est.*

Quand les prophéties, les miracles, l'établissement du christianisme nous ont prouvé la mission divine de Jésus-Christ, nous acceptons comme positif tout ce qu'il nous enseigne; nous préférons aux lumières vacillantes de notre raison les obscurités infaillibles de la foi; et la science de la révélation, la raison de l'homme, continuée par la raison divine, nous élève à la plus haute contemplation de Dieu et de l'univers.

Voyez comme tout s'est fait successivement dans l'œuvre de la nature: le Père, par sa puissance, crée le ciel et la terre; le Fils, par sa sagesse, coordonne tout; le Saint Esprit imprime le mouvement et vivifie l'univers. Le Père a tiré l'univers du néant, le Fils a séparé la lumière des ténèbres, et le Saint Esprit a fécondé les eaux. La Trinité s'est ainsi manifestée à la multitude des esprits célestes, comme nous le voyons encore par ces paroles de Dieu à Job: « Où étais-tu quand je jetais les fondements de la terre, lorsque les astres du matin me louaient tous ensemble et que tous les fils de Dieu étaient ravis de joie? » — « Au commencement Dieu créa le ciel et la terre; la terre était informe et nue, et les ténèbres couvraient la face de l'abîme, et l'esprit de Dieu était porté sur les eaux. Et Dieu dit: Que la lumière soit! — et la lumière fut. Dieu vit que la lumière était bonne, et il sépara la lumière des ténèbres. » *Verbo Domini cœli firmati sunt, et spiritu oris ejus omnis virtus eorum.*

Dans l'ordre des mystères de la grâce, la Trinité a suivi le même plan que dans l'ordre des mystères de la nature. Elle a tout appris aux esprits célestes par des développements successifs, et, selon S. Paul, les principautés et les puissances ont connu, par la formation graduelle de l'Église, la puissance et la sagesse de Dieu dans l'accomplissement de ses desseins.

Au commencement, Dieu avait mis entre l'homme et l'univers une relation intime, toutes les beautés physiques étaient faites pour l'œil de l'homme, toutes les beautés morales pour son âme. Devenu le centre de tout, l'homme devait faire remonter jusqu'à Dieu les êtres créés. Adorateur composé, dit S. Grégoire de Nazianze, abrégé de l'univers, ange d'un ordre nouveau, tenant au ciel et à la terre, roi du monde corporel, il ne voyait au-dessus de lui que Dieu seul, et devait rapporter tout l'univers à Dieu. Mais, hélas! il devint coupable, et l'univers fut dégradé par sa chute.

La Trinité voulut alors rétablir dans l'homme son image altérée par le péché. Le Tout-Puissant, Dieu le Père, promit qu'un médiateur naîtrait de la femme, pour rendre à l'homme la vie éternelle. Plus tard, le Verbe divin, toujours annoncé, paraît parmi les enfants des hommes, plein de grâce et de vérité, et révèle toute la sagesse divine. Le Saint Esprit, l'amour, descend sur les apôtres, éclairés par le Verbe, et il forme l'Église, la communion des saints de la terre et du ciel.

Le mystère de la Trinité comprend donc la création par le Père, la rédemption par le Fils, la régénération par le Saint Esprit. Le Père nous a créés, le Fils nous a rachetés, le Saint Esprit nous a sanctifiés. Les trois personnes divines se montre-

ront au baptême de Jésus-Christ, comme elles avaient paru à la création du monde.

Le monde créé, le monde rétabli, sont donc une double manifestation de la Trinité.

Élevons-nous maintenant de la terre au ciel! nous avons vu la Trinité dans ses œuvres, contemplons-la en elle-même. Entrons dans le Saint des saints, dans le mystère des mystères, où nous sommes introduits par la foi, en attendant que nous le soyons par la claire vue.

L'Être souverain, Dieu, dit S. Augustin, se connaissant de toute éternité, dans toute l'étendue de sa grandeur infinie, produit une parole, un Verbe, un autre lui-même. Du Père suprême et du Verbe engendré de lui, procède l'Esprit, le lien ineffable, indivisible du Père et du Fils. On attribue, ajoute le docteur incomparable, la puissance au Père, la raison au Fils, l'amour au Saint Esprit. « Les noms de Père et de Fils, dit le grand évêque de Meaux, empruntés à notre langue humaine, ne doivent pas être entendus dans le même sens; cependant, ils expriment quelque chose de ce qui est. Parmi nous, avoir un fils, c'est le mettre hors de soi-même; en Dieu, avoir un fils, c'est le produire et le conserver éternellement dans son sein, comme quelque chose d'égal et d'aussi parfait que soi-même. Le Père s'entend lui-même, se parle à lui-même; il regarde son Fils, qui est sa parole. Il aime cette parole qu'il a produite de son sein et qu'il y conserve; et cette parole, sa conception, sa pensée, son image intellectuelle, éternellement subsistante, et son Fils unique, cette parole l'aime aussi comme un fils parfait. Mais qu'est-ce que leur amour, sinon cette troisième personne, le Dieu amour, le don commun et réciproque du Père et du Fils, leur lien, leur nœud, leur mutuelle union, en qui se termine la fécondité comme les opérations de la Trinité? »

Voilà donc la réponse à la question que nous avons posée: Comment Dieu a-t-il vécu seul avant la création de l'univers? Dieu n'était pas seul; il avait un Fils, et de son union avec son Fils procédait une troisième personne, le Saint Esprit ou l'amour. Il n'était pas seul, dit S. Thomas, parce qu'il vivait dans la société bienheureuse des trois personnes divines. Que serait, en effet, l'existence, si Dieu ne la possédait avec la connaissance et le sentiment de ce qu'elle est? Dieu possède ce grand attribut de l'existence dans son Verbe, son intelligence, sa sagesse, sa raison, comme il possède tous les désirs, toutes les joies de l'amour dans son divin Esprit.

Cette fécondité, cette parole, cet amour, cette puissance, cette sagesse, cet esprit, qui sont trois personnes subsistantes,

voilà ce qui m'explique l'éternité avant la création. Dieu a un Fils, il est Père, il aime éternellement ; l'amour, c'est lui-même : cet amour naît de la puissance et de la sagesse infinies. Je ne puis pénétrer, mais je pressens, j'adore, je me tais ; la puissance seule ne m'inspirerait que la crainte ; la puissance et la sagesse me remplissent d'admiration ; la puissance, la sagesse et l'amour m'inondent de joie et de délices. Lumière inaccessible, obscurité impénétrable, profonds secrets de l'éternité, splendeurs éclatantes du grand jour de Dieu, communications ineffables où il ne se dit qu'une seule parole, où il ne produit qu'un seul amour, entretien de Dieu en lui-même, joie infinie de sa divine essence, devant vous mon intelligence se couvre de ses ailes, comme les anges que vit Isaïe ; ma raison est de comprendre que vous êtes incompréhensible ; ma gloire, de vous croire et de vous aimer ; ma grandeur, de m'anéantir devant vous !

Je conçois maintenant, Seigneur, que vous avez pu vivre une éternité avant l'existence des êtres créés, que ces êtres ne sont nullement nécessaires à votre bonheur, et que l'homme n'aurait pu découvrir ces merveilles qui lui font entrevoir la nature divine si vous-même vous ne les eussiez révélées.

Père, Fils, Saint Esprit, puissance, sagesse, amour, noms divins, noms de gloire et de majesté, noms terribles à l'Enfer, les délices du ciel, vous renfermez des communications et des rapports qui surpassent mon intelligence et mon cœur, mais dont j'entrevois l'infinie beauté lorsque je songe à ce que les faibles images de ces relations nous présentent sur la terre de joie et de bonheur ! Dieu est, Dieu parle, Dieu aime ; ces actes sont des personnes ; puissance, parole, amour, merveilleuse intimité, secret de l'essence divine, quiconque voudrait vous sonder serait accablé du poids de la gloire ! Il y a trois personnes divines subsistant éternellement : le monde des êtres, le monde des idées, le monde des affections ; un océan de grandeur, un océan de vérité, un océan d'amour ; et ces trois personnes divines, qui ne forment qu'une seule essence, ont joui éternellement en elles-mêmes de la contemplation et de l'amour infini de toute perfection !

Sentiment sacré de la maternité ! amour filial ! union indissoluble contractée en présence de Dieu devant les autels ! joies de l'amitié ! communication intime des âmes ! vous n'êtes rien qu'une légère ombre auprès de ce qui s'est passé dans cette solitude éternelle de la bienheureuse Trinité. Voilà donc comment vivait Dieu dans l'éternité ! O profondeur des richesses de Dieu ! Voilà comment vivait et comment vit encore ce pur Esprit, où rien n'est passé ni futur, où tout est

présent, qui est en tous lieux, qui remplit tout par son immensité, ce principe invisible, créateur de tout ce qui est visible, éternel, immuable, ineffable à tout autre qu'à lui-même.

Représentez-vous les transports du Père en voyant la beauté du Verbe, l'extase du Fils en présence de la grandeur du Père, et vous comprendrez ce que peut être l'amour qui naît d'un semblable ravissement. Le Saint Esprit, l'amour né de la contemplation du Père et du Fils, était produit; mais lui seul, dans la Trinité, ne produisait pas. Aussi, c'est par le Saint Esprit que Dieu, qui trouvait sa félicité en lui-même, voulut se manifester dans le temps en créant des multitudes d'êtres intelligents et libres. L'univers créé, l'univers rétabli ont été le résultat de l'amour.

Dans le monde de la Rédemption, ce monde nouveau créé par l'Esprit Saint, Jésus-Christ, le roi de l'humanité, tient le premier rang. L'homme se rapporte à Jésus-Christ, et Jésus-Christ à Dieu. Il existe donc un Homme-Dieu, afin que tous les hommes deviennent des dieux à son image. Et que fait-il cet Homme-Dieu dans le silence où il est entré? Il crée d'autres Christs en qui la Trinité habite tout entière.

Dans le ciel, l'occupation des anges et des bienheureux est de répéter sans cesse ce cantique, entendu par Isaïe dans le temple: Saint, saint, saint est le Seigneur, le Dieu des armées! tandis que l'Église redit sans cesse ces mots qu'elle adopta autrefois contre l'arianisme : Gloire au Père, au Fils, au Saint Esprit, comme ils étaient au commencement, aujourd'hui et dans les siècles des siècles! Ainsi, la terre et le ciel sont occupés à célébrer la Trinité et à enfanter de nouveaux Christs pour les demeures éternelles.

Faut-il, dès lors, s'étonner des efforts de l'enfer, dans tous les temps, pour obscurcir ce divin mystère? Mais ces efforts impuissants n'ont servi qu'à le mettre dans un plus grand jour, à l'identifier davantage avec nous, en sorte que l'homme, sans la Trinité, ne comprend rien à la vie, et que ce dogme devient l'appui de sa raison comme il est la base de sa foi.

Partout où la Trinité n'est pas connue, la sagesse et l'amour de Dieu ne sont pas manifestés. Nous seuls nous adorons le Dieu sage, le Dieu bon, tandis que tout ce qui n'est pas chrétien tremble avec l'enfer devant le Dieu tout-puissant.

Voilà pourquoi tout le culte des chrétiens consiste dans la Trinité; voilà pourquoi la Trinité est tout le christianisme; parce que nous devons rapporter à la Trinité tout notre être, toutes nos pensées, tous nos sentiments.

C'est ce que nous verrons dans la suite de ce discours.

II. — Nous avons contemplé Dieu dans l'univers, dans l'homme et en lui-même, et nous l'avons vu partout puissance, raison, amour. Nous allons maintenant considérer l'homme, et il ne nous sera pas difficile de le montrer aussi être ou puissance, raison et amour, et de trouver, par cette ressemblance, tout le plan de Dieu dans la création de l'homme, puisque l'âme humaine est le miroir de la Trinité, c'est-à-dire de Dieu tout entier. *In Deo vivimus, movemur et sumus:* c'est en Dieu que nous avons la vie, le mouvement et l'être.

Dieu forma d'un mot toutes les créatures. Il dit: Que la lumière soit! — et la lumière fut; mais quand il en vint à l'homme, il sembla s'exhorter, en quelque façon, lui-même, dit un Père, à quelque chose de plus grand que ce qu'il avait fait jusqu'alors, pour marquer la dignité de celui qui devait être la fin de son action et comme son chef-d'œuvre.

Les autres créatures ne sont que des traces de Dieu: *Vestigia Dei.* L'homme est son image et sa ressemblance. Mais où se trouve cette image de Dieu? Est-elle dans le corps par lequel l'homme ressemble à l'animal? Non, elle est dans l'âme; l'âme, substance impénétrable, aussi cachée aux yeux de notre corps que l'essence divine elle-même; l'âme l'ombre de l'âme de Dieu, selon les Pères, le souffle de son Esprit. Voyez à quel point la ressemblance est exacte: simple, unique, sans divisibilité, sans étendue, indépendante des lieux et des temps, libre dans sa volonté, n'ayant qu'un désir, le désir d'être éternellement heureuse, voulant tout posséder, spirituelle, immense. O merveille! tout ce que je viens de dire s'applique à l'âme, et l'on croirait que j'ai défini la Divinité.

Comme Dieu est un esprit qui se connaît, qui s'aime, et qui trouve en lui-même sa parfaite béatitude par sa connaissance et par son amour, ainsi l'âme, l'image de Dieu, est intelligente et libre; mais comme elle n'a pas en elle l'être, la raison et l'amour, elle est obligée de les chercher en Dieu, et c'est pour cela qu'elle possède trois facultés correspondantes aux trois personnes divines. « Semblable au Père, dit Bossuet, l'homme a l'être; semblable au Fils, il a l'intelligence; semblable au Saint Esprit, il a l'amour; semblable au Père, au Fils, au Saint Esprit, il a dans son être, dans son intelligence et dans son amour, une même félicité et une même vie. Dieu devient la perfection de son être, la nourriture immortelle de son intelligence et la vie de son amour. »

Dieu inspira sur la face de l'homme un souffle de vie, et il en fit ainsi une âme vivante à son image et à sa ressemblance. La Trinité a donc été empreinte dans l'âme de l'homme;

l'homme est donc une trinité terrestre où doit se réfléchir toute la création pour rendre hommage à la Trinité céleste.

En Dieu seul, nous avons l'être, la vie, le mouvement, et l'homme dépend tellement, dans ses facultés, des trois personnes divines, qu'il ne peut vivre, connaître, aimer que par elles.

Par une merveille ineffable, le monde matériel, ouvrage de Dieu le Père, contient en lui tout l'être de l'homme. Sans les aliments extérieurs dus à la puissance divine, le corps tomberait en dissolution et l'âme se séparerait du corps. Tout cet édifice n'est soutenu que par l'incorporation des substances terrestres à la substance de l'humanité.

« Ce n'était, dit S. Augustin, ni ma mère ni mes nourrices qui remplissaient pour moi leurs mamelles du lait qu'elles m'offraient ; vous seul, Seigneur, me donniez, par leur entremise, la nourriture dont j'avais besoin. Vous êtes l'auteur de tous les biens, et je vous dois la conservation de ma vie : *Substantia mea apud te est.* » — « Si le Père cesse un instant son action, si la terre, l'air et l'eau ne produisent plus, que devient l'homme ? Un cadavre, de la pourriture, un je ne sais quoi, comme dit Tertullien, qui n'a plus de nom dans aucune langue. » Ainsi, la conservation n'est que la création continuée. Ainsi, le Père est l'être de nos corps et de nos âmes ; notre être est notre union à sa puissance, notre assimilation aux choses créées par lui ; il est le principe de notre substance spirituelle et corporelle : ce n'est pas seulement le corps qui, sans le Père, s'anéantit ; l'âme n'a plus de soutien.

Voyons, maintenant, l'homme entièrement privé du Verbe : il est destitué de toute raison, de toute sagesse, de toute science. Il ne comprend rien ni au monde physique ni au monde moral, et son intelligence est obligée de renoncer à la vie. La mort du corps nous montre, depuis la chute d'Adam, ce que devient l'homme sans le Père ; le monde, livré pendant quatre mille ans à l'idolâtrie, nous révèle ce que devient la raison de l'humanité sans le Verbe. Avant Jésus-Christ, le Verbe incarné, raison de Dieu et raison de l'homme, la lumière était tellement obscurcie dans l'univers moral, qu'on ne trouve pas une seule nation, excepté le peuple juif, où Dieu eût des autels. Et que voyons-nous partout où Jésus-Christ n'est pas connu ? Une profonde ignorance de tout ce qui intéresse le plus Dieu et l'homme ; des connaissances qui se heurtent, qui se détruisent, des intelligences fatiguées d'elles-mêmes, le doute universel. Comment croire, en effet, en un Dieu qui m'aurait créé et qui ne m'aurait pas parlé ? Comment comprendre le mal sur la terre et le silence de la Divinité ? De telles obscurités

suffiraient pour détruire la raison de l'homme et lui faire imaginer que tout est illusion ou matière autour de lui. Mais, dès que Jésus-Christ est manifesté, l'homme sait où il va, d'où il vient ; il est calme, il attend. Le Verbe est donc la lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde, le Verbe est la vie de notre intelligence, l'auteur des rapports de tous les êtres et la raison de Dieu même. Grâce à lui il existe un soleil des esprits, comme il existe un soleil des corps.

Ainsi, vous le voyez, Mes chers auditeurs, puisque l'âme privée du Verbe est sans lumière, sans vérité, notre raison est l'union du Verbe, de la raison de Dieu avec notre âme, comme notre être est notre union à la puissance de Dieu.

Considérons maintenant l'homme sans l'esprit ou l'amour de Dieu. Si l'amour divin ne règne pas en lui, l'homme est en proie aux passions. Si l'homme n'aime pas son Créateur, il aime nécessairement les choses créées. Figurez-vous l'homme, quand l'Esprit Saint ou l'amour de Dieu ne remplit pas l'immensité de son cœur. Plus de repos pour lui ; il demande à toutes les créatures la félicité, et aucune ne peut rassasier la faim qui le dévore ; il ne dit jamais : C'est assez, — et il est livré à d'inexprimables tourments. Chose étonnante ! aussitôt que l'Esprit Saint cesse d'habiter dans le cœur de l'homme, l'homme veut s'anéantir. Le mouvement qui emporte les saints à se perdre en Dieu pousse les criminels à se perdre dans le néant. Pourquoi un seul péché grave suffit-il pour détruire la vie divine ? Parce que le péché mortel chasse l'Esprit Saint, c'est-à-dire le lien d'amour. Alors tous les mouvements de l'âme sont suspendus ; un esprit étranger habite en elle, elle parait vivante, mais elle est morte : *Vivens et mortua est.*

Qu'est-ce que la véritable vie ? demandait S. Augustin il y a treize cents ans. Et il repondait : Le Père, le Fils et le Saint Esprit en nous.

Pour juger ce que deviendrait l'homme sans la Trinité, il suffit donc de le montrer isolé de chacune des personnes divines. Que serait l'homme s'il ne vivait pas du Père ? L'être lui échapperait. Que deviendrait-il s'il ne vivait pas du Fils ? Il serait destitué de la raison divine. Que serait-il s'il ne vivait pas du Saint Esprit ? Il ne trouverait jamais la félicité. Et s'il ne vivait pas en même temps et également des trois personnes divines, il n'y aurait pas de paix possible pour son âme, parce qu'elle ne serait plus dans la constitution nouvelle que le Christianisme lui a faite. Cette constitution nouvelle, c'est que, trinité, elle reçoive la Trinité ; c'est là sa santé et son bonheur ; car heureuse et saine sont deux mots semblables pour l'âme. Du Père, du Fils et du Saint Esprit, la Trinité

créatrice, se détacha, dit S. Bernard, la Trinité créée qui tomba dans une autre Trinité, la convoitise de la chair, la convoitise des yeux et l'orgueil de la vie; et cette Trinité ne peut se relever que par la Trinité de la foi, de l'espérance et de l'amour. Par cette Trinité nouvelle, la Trinité toujours heureuse et toujours immuable a tiré de ce profond abîme notre Trinité misérable et lui a rendu sa félicité perdue.

Ainsi, Dieu le Père est bien réellement l'être, le soutien de nos corps et de nos âmes; le Verbe, la lumière, la raison de nos esprits; l'Esprit Saint, l'amour, le mouvement. Il faut que les trois personnes de la Sainte Trinité habitent réellement en nous.

Univers créé! témoignage admirable du Père où les païens ont été inexcusables de ne pas reconnaître le Dieu créateur; Évangile de Jésus-Christ! où les Juifs sont inexcusables de ne pas reconnaître le Verbe de Dieu; Sacrements! où les chrétiens infidèles sont inexcusables de ne pas reconnaître l'action de l'Esprit Saint, vous êtes donc bien réellement la triple source de vie où je dois puiser sans cesse sous peine de périr, parce que vous êtes pour moi la manifestation de la Trinité tout entière.

Nous sommes donc, nous vivons, nous agissons en Dieu: *In Deo vivimus*, *movemur et sumus*. L'homme doit donc être une Trinité terrestre en rapport avec la Trinité céleste pour avoir toutes les conditions de son existence.

Voilà pourquoi nos désirs sont sans bornes, voilà pourquoi le monde entier ne peut nous satisfaire. La grandeur de notre être, l'immensité de notre intelligence et de notre cœur ont été faites pour les trois personnes divines et ne peuvent être apaisées que par la possession de la Trinité tout entière. Mais, afin que la Trinité et l'homme ne fassent plus qu'un, il faut qu'en vertu de sa liberté l'homme s'immole à Dieu et que Dieu se donne tout à lui. Ainsi s'accomplit l'acte d'adoration parfaite qui met en rapport la souveraine grandeur avec l'infinie faiblesse pour en faire un tout inséparable. Afin de devenir une Trinité, nous devons à la Trinité l'holocauste complet de nous-mêmes; il faut immoler notre être en renonçant à tous les attraits sensibles; il faut immoler notre raison en ne cherchant ni le *pourquoi* ni le *comment* des choses quand nous avons reconnu qu'elles viennent de Dieu; il faut immoler notre cœur en rapportant toutes nos affections à la Trinité, et en ne voulant nous établir comme idole dans le cœur de personne. Alors, nous entrons avec la Trinité dans l'unité parfaite, l'unité indivisible, l'unité éternelle; alors, nous avons préparé en nous la place des trois personnes divines.

Voilà pourquoi l'humilité est le fondement de la religion; si nous ne sommes pas vides de nous, nous ne pouvons pas nous remplir de Dieu.

Dieu nous a créés pour vivre de sa vie, pour être heureux de son bonheur. Son être, sa vie, son bonheur, voilà le ciel. Dieu est le bien de tous les biens: *Deus omnis boni bonum.* Tout ce que nous voyons, ici-bas, n'étant qu'une image de la Trinité, n'est pas le bonheur, mais seulement une ombre de bonheur: *Quasi felicitas.*

Qu'est-ce donc que la béatitude? S. Grégoire de Nazianze va nous l'apprendre: C'est, dit-il, la contemplation de la Trinité, qui se mêle à tout l'esprit.

Aussi, les théologiens ont-ils fait consister la béatitude en un certain écoulement de l'essence divine qui s'insinue au fond de l'âme, qui la pénètre, qui la possède et la remplit parfaitement, qui se joint et s'unit à elle, cœur à cœur, esprit à esprit, essence à essence, immédiatement, intimement, comme la lumière à l'air qui l'éclaire, comme le feu à la substance qu'il embrase. Disons-le donc, en un mot: la béatitude, c'est la Trinité de Dieu qui s'unit à la trinité de l'homme.

L'homme, pendant l'éternité, vivra dans l'admiration de la grandeur de Dieu le Père, dans l'extase de la beauté du Verbe, et dans les transports d'amour que fera naître en lui cette sublime contemplation.

Vous voyez maintenant, Mes chers auditeurs, comment la foi en la Trinité est nécessaire au salut, puisque la jouissance de la Trinité est la fin de la foi; l'amour de la Trinité, le principal moyen du bonheur sur la terre; et la connaissance de Dieu et de l'homme, le dogme de la Trinité en action.

Voilà donc le grand dogme d'où découle toute la morale chrétienne: l'amour de Dieu et des hommes; ce dogme qui, seul, peut nous enseigner la vie surnaturelle, la vie divine, la vie de recueillement, la vie intérieure; ce dogme qui peut, seul, nous faire surmonter notre nature, nous donner la force d'aimer nos ennemis et de nous sacrifier nous-mêmes.

C'est par notre union avec Dieu et les hommes que nous assurons notre félicité du ciel et de la terre; c'est en exprimant, dans nos rapports avec nos frères, les traits des trois personnes divines, que nous établissons avec eux ces communications saintes, cette charité parfaite, cette union, cette unité dans lesquelles subsistent les trois personees divines. Aimons Dieu et nos frères par le Saint Esprit, qui aime Dieu et les hommes. Ne faisons tous qu'un cœur et qu'une âme. C'est un devoir, pour ceux qui croient à la Trinité, de s'aimer et de s'unir

comme le Père, le Fils et le Saint Esprit s'aiment et sont unis dans l'éternité. La religion consiste à imiter ce qu'on révère : *Summa religionis est imitari quem colis.* Il vous est maintenant facile de comprendre pourquoi la foi en la Trinité est nécessaire au salut ; pourquoi la grâce et le bonheur découlent de la foi en la Trinité ; pourquoi les psaumes, les hymnes, les prières finissent par la glorification du Père, du Fils, du Saint Esprit ; pourquoi le signe de la croix, institué à l'origine du Christianisme, est la marque universelle des fidèles, le sceau du Dieu vivant imprimé à nos âmes.

N'entendons-nous pas répéter sans cesse, autour de nous, que si tous les hommes s'aimaient le paradis existerait sur la terre ?

La Trinité est le ciel des anges et des bienheureux, et le ciel sur la terre, c'est une âme qui s'ouvre à l'amour de Dieu et des hommes. Aussi, le plus sublime enseignement est celui d'une mère qui imprime sur le front de son enfant cet auguste symbole. Toutes les vérités sont dans ce signe, par lequel la terre vénère ce que le ciel adore ; dans ces mots dits aux apôtres : Au nom du Père, du Fils et du Saint Esprit ! et qui renferment tout le mystère de Dieu et de l'homme.

O mon Dieu ! je le vois maintenant, vous m'avez créé pour me faire entrer en participation de votre félicité éternelle ; c'est à jouir de votre bonheur même que vous me destinez : *Intra in gaudium Domini tui.* Je partagerai votre puissance, je contemplerai votre bonheur, je serai inondé de vos délices. Vous avez voulu aimer en moi, comme en vous, votre Verbe incréé et votre divin Esprit, et, pour me communiquer votre parole et votre amour, vous êtes sorti de votre silence et de votre éternité.

C'est au nom de la Trinité que l'homme est reçu dans la vie ; c'est au nom de la Trinité qu'il entre dans la mort ; car le prêtre lui dit, à ce moment solennel : Partez, âme chrétienne ! *Proficiscere, anima christiana !* Ame marquée du sceau de la Trinité partez : au nom du Père qui vous a créé, du Fils qui a souffert pour vous, du Saint Esprit qui vous a sanctifiée, comme il lui avait dit au baptême : Je vous baptise au nom du Père, du Fils et du Saint Esprit. Partez donc, âme chrétienne, et vous posséderez sans voile cette Trinité dont la connaissance, tout incomplète que nous l'avons ici-bas, fait déjà notre bonheur sur la terre. — Ainsi soit-il.

Voir d'autres discours pour la Trinité dans les Orateurs Sacrés contemporains, t. III, p. 506 ; t. VIII, pp. 44, 223 ; et dans l'Encyclopédie de la Prédication contemporaine, t. V, pp. 500, 515 ; t. VI, p. 487 ; t. XXI, pp. 296, 323, 331 ; t. XXVII, p. 204 ; t. XXVIII, p. 375 ; t. XXX, p. 323.

FÊTE-DIEU

Voir Orateurs Sacrés contemporains, t. III, pp. 360, 575, 585; t. VIII, p. 280, et Encyclopédie de la Prédication contemporaine, t. XXX, p. 467.

LA VISITATION

Voir Orateurs Sacrés contemporains, t. II, p. 259; t. X, p. 197, et Encyclopédie de la Prédication contemporaine, t. XI, pp. 144, 558; t. XXI, p. 568; t. XXIV, p. 14.

PANÉGYRIQUE
DE
STE MARIE-MADELEINE[1]

Remittuntur ei peccata multa quoniam dilexit multum.

Beaucoup de péchés lui ont été pardonnés, parce qu'elle a beaucoup aimé. (Luc, VII, 47.)

MESSEIGNEURS[2],
MES FRÈRES,

Je viens vous raconter l'histoire la plus émouvante qu'offrent les annales sacrées et profanes. Je viens vous montrer une pauvre femme déchue, déshonorée, qui, dans les intuitions du plus grand cœur qui fut jamais, ayant reconnu l'infinie miséricorde sous les traits de Jésus-Christ, va pleurer à ses pieds ses égarements, se régénère dans ses larmes, puis se relève, dit adieu pour toujours aux vanités qui l'ont séduite, s'attache aux pas de son Sauveur, le suit avec une fidélité inviolable des bords riants du lac de Génézareth aux sommets sanglants du Calvaire, s'élève, par le répentir et l'amour, des dernières profondeurs du vice, à une beauté morale si achevée qu'elle devient l'objet des prédilections du Fils de Dieu, du culte de l'Église et de l'admiration du monde.

1. Prononcé dans l'église de Montargis le 26 juillet 1885, par M. l'abbé Laroche, chanoine honoraire, curé de Saint-Aubin.
2. Messeigneurs Godefroid et Robichon, prélats de la maison de Sa Sainteté Léon XIII.

Femme extraordinaire, le plus beau type qu'offre non seulement l'histoire profane — jamais le génie humain, dans ses conceptions les plus audacieuses, n'a rien rêvé qui l'égale — mais le plus beau, le plus original, du moins, qu'offre l'Évangile lui-même : physionomie à part, à la fois austère et tendre, délicate et hardie, ardente et recueillie, et, par-dessus tout, séduisante. Depuis dix-huit siècles, l'innocence et le repentir la regardent. Elle ravit l'une par les élans généreux, l'ardeur héroïque de son amour ; elle console l'autre par les miséricordes qu'elle rappelle, en sorte que ses fautes même, aperçues à travers le voile divin du repentir, ne sont, si je l'ose dire, qu'un attrait de plus. Aussi, le temps, loin de ternir sa gloire, la rajeunit sans cesse, et on peut dire qu'elle est une de ces rares créatures qui, par un ensemble de charmes singuliers, ne cesseront jamais d'enchanter la mémoire, d'attendrir le cœur et de l'enthousiasmer.

C'est cette femme dont j'ai à vous raconter l'histoire. C'est cette physionomie que je voudrais essayer de vous peindre. Je chercherai à en dégager les traits du récit évangélique et à la faire rayonner, limpide et pure, devant vous. Je vous montrerai le repentir, la foi et l'amour, s'éveillant dans son âme à la vue du Christ ; grandissant dans la contemplation habituelle de ses perfections et surtout par le sacrifice ; enfin, s'achevant, à la Sainte Baume, dans les ravissements de l'extase.

O Jésus, vous aviez prédit que l'éloge de celle qui vous fut si chère ne se tairait jamais dans votre Église, et votre Église a été fidèle à sa mission. Chargé aujourd'hui moi-même de continuer cette louange ininterrompue, je sens qu'il me faudrait, pour qu'elle fût digne d'elle, des lèvres à la fois ardentes et discrètes, libres et réservées. Donnez-les-moi, Seigneur. Deux femmes vous ont été particulièrement chères ici-bas : la Vierge Marie, la pécheresse Madeleine ; l'une qui devait être l'emblème de l'amour innocent, l'autre qui devait être l'image de l'amour pénitent. Je vous demande par l'intercession de l'une de parler dignement de l'autre. *Ave, Maria.*

I. — Madeleine était issue de l'une des plus illustres familles de la Judée ; mais à peine la vie commençait-elle pour elle qu'elle fut attristée par un grand deuil. Elle perdit son père et sa mère, et à cet âge à la fois périlleux et charmant de l'adolescence, où l'âme, vierge encore, s'ouvre pleine de désirs, et cherche autour d'elle un objet capable de les satisfaire, elle se trouva seule en face du monde et de ses séductions. Elle était jeune ; elle était riche ; toutes les grâces extérieures

s'unissaient sur son front aux charmes de l'esprit et de la vertu. Elle ne tarda pas à attirer les regards; elle entendit ces adulations hypocrites, ces mensongères promesses dont le vice cherche à tromper ses victimes. Elle y prêta l'oreille. Elle rêva d'autres joies que celles du foyer domestique. La chaste tendresse d'un frère et d'une sœur ne lui suffit plus. Elle laissa tomber ces voiles divins dont la vertu se couvre: réserve, pudeur, modestie virginale. Elle se livra au plaisir avec un entrain joyeux. Elle connut la dangereuse ivresse des affections humaines, et, sous le charme de poison exquis, sa tête se troubla. Elle en vint jusqu'à perdre non seulement la vertu, mais le dernier bien qui reste à la femme, alors même que sa vertu a péri: l'honneur; et, bravant les jugements du monde, elle ne recula pas devant la publicité du vice, étala le scandale de ses folles amours et se fit, par l'audace de l'impudeur, une honteuse célébrité.

Cependant, au foyer, Marthe et Lazare pleuraient. Ils pleuraient sur le déshonneur de leur maison et sur une âme qui, malgré ses désordres, leur était chère. En vain ils lui firent entendre la voix de la conscience et de l'amitié. En vain ils lui donnèrent l'exemple d'une vertu sans tache. Larmes, prières, exemples, tout fut inutile, et elle continua de sacrifier gaîment au plaisir et son honneur et sa vertu.

Quel jour, à quelle heure le charme fut-il rompu? Quel jour, à quelle heure la lumière rentra-t-elle dans son âme? Quelle forme prit la grâce pour toucher son cœur et le désabuser? La mort lui ravit-elle quelques-unes des victimes de ses séductions? Connut-elle les trahisons des affections humaines? Peut-être. D'ailleurs, les nuits coupables ont des lendemains douloureux, et il se mêle à l'ivresse du plaisir une amertume secrète qui l'empoisonne. Je ne puis croire, enfin, qu'un cœur si grand, si fier, n'ait parfois senti sa misère. Il y eut des moments où les vaines idoles pâlirent, où les images de la vertu, sous les traits d'un père et d'une mère, d'un frère et d'une sœur, passèrent comme un reproche devant son âme, où les souvenirs de sa propre enfance lui ramenèrent la radieuse vision de ses premiers jours, où elle rougit d'elle-même et aspira à de meilleures joies.

Enfin, Mes Frères, et c'est peut-être là l'explication véritable, un jour son regard rencontra celui de Jésus-Christ. Elle avait été amenée à lui par la curiosité seule; elle avait cédé aux instances de Marthe et de Lazare, ou plutôt elle avait obéi à un attrait mystérieux de la grâce.

C'était sans doute à l'un de ces soirs mélancoliques où ses passions se taisaient, et où son âme, altérée et vide, soupirait

après un bonheur inconnu. Elle le vit au milieu de ces beaux cortèges que lui faisaient l'innocence, le repentir et le malheur. Elle vit lui sourire les enfants, et, à ses pieds, pleurer les malades. Elle entendit cette parole douce et puissante qui ouvrait les tombes, chassait les esprits impurs, calmait les flots, et qui, dès les premiers mots, avait apaisé les orages de son propre cœur. Elle l'entendit proclamer des béatitudes nouvelles, chanter le bonheur de la pureté, appeler à lui les âmes fatiguées et flétries..... Quelle âme l'était plus que la sienne, et quel appel pouvait mieux répondre aux besoins de son propre cœur?

Elle le contempla longuement, perdue dans la foule. Elle ne se lassait pas d'admirer ce front serein, ce regard limpide, cette physionomie transparente, à travers laquelle rayonnaient l'intelligence, la bonté, la pureté, le courage, toutes les beautés morales. Tout ce qu'elle avait jamais rêvé était là devant elle, vivant, resplendissant; ou plutôt non, jamais, même aux heures où ses instincts élevés se réveillaient en elle, elle n'avait rien conçu, rien rêvé qui approchât d'une perfection pareille. Elle était subjuguée.

Que de fois elle fut sur le point d'aller se jeter à ses pieds, d'aller lui faire l'aveu de ses fautes et lui en demander pardon! Mais elle ne s'en jugea pas digne encore. Elle voulut, avant de paraître devant lui, éteindre dans les macérations et les veilles les dernières étincelles des flammes impures qui avaient brûlé son âme. Peut-être aussi, dans une inspiration magnanime, avait-elle dès ce moment, conçu le dessein de faire à la vertu une réparation aussi éclatante que l'avaient été ses désordres. Ce qui est certain, c'est que, quand elle parut devant Jésus-Christ, son amour était ardent déjà : *Dilexit multum.* Il est donc probable que de longs jours avant sa démarche solennelle, elle en avait dans le silence nourri et avivé la flamme.

Qui dira la puissance, la douceur de ce premier amour né du repentir? Comme tout le passé lui paraissait faux et vide! Comme les charmes menteurs des affections humaines s'effaçaient, et quels nouveaux et divins attraits sollicitaient son âme! Elle se sentait renaître. Tout ce qu'elle avait profané, la pureté, l'amour, l'honneur, lui apparaissait dans une nouvelle lumière.

Un jour enfin, elle n'y tint plus. Elle résolut de se lever de son abjection, de briser avec le passé et d'aller redemander la vertu à cet être extraordinaire qui lui en avait inspiré le premier regret. Elle ne pouvait lui présenter que des ruines; mais s'il était le Rédempteur du monde, ne pouvait-il, avec ses ruines mêmes, lui refaire un nouveau cœur? Elle avait appris qu'il

était à un banquet, dans la maison d'un pharisien appelé Simon. Elle prit un vase d'albâtre, des parfums, et elle partit.

Pâle, éplorée, elle traverse à la hâte les rues de cette grande ville qu'elle a suivies tant de fois pour aller à ses plaisirs... Elle aurait pu aller chercher Jésus-Christ dans quelque bourgade écartée ; elle aurait pu couvrir des voiles de la nuit ou du moins du silence de la solitude son repentir ; non : c'est au grand jour, c'est à la vue de tous ceux qui ont été les témoins de ses désordres, qu'elle veut les réparer.

Mais y songe-t-elle?... Elle sera le lendemain la risée de la ville : sa démarche est si singulière ! S'en aller troubler par des larmes la joie d'un festin ; s'en aller, elle la fière Juive, humilier son orgueil aux pieds d'un homme ; s'en aller, elle la femme perdue, avouer l'ignominie de sa vie devant ces Pharisiens superbes qui n'ont que des anathèmes pour les pécheurs ! On suspectera la sincérité de sa démarche ; on l'attribuera à l'inconstance, à quelque dépit secret ; hypocrite ou folle : tels sont les titres que la malice lui réserve.

Elle sait tout cela et bien d'autres choses encore. Elle sait qu'il lui faudra, dût son cœur en saigner, rompre les derniers liens qui l'attachent peut-être encore au passé et qu'a resserrés une longue habitude. Elle sait qu'il lui faudra désormais, à elle si délicate, si molle, accoutumée aux délices, immoler sa chair dans le libre supplice d'une vie pénitente... Elle sait tout cela, mais elle n'hésite pas. Elle a prévu les conséquences de sa démarche, mais elle en boira toute la honte.

Elle arrive, elle frappe, la porte s'ouvre. Elle se précipite, sans dire une seule parole, aux pieds de Jésus-Christ, et elle éclate en sanglots. Elle ouvre le vase qu'elle tient à la main, elle en répand le parfum sur les pieds du Sauveur, et, dénouant sa chevelure, elle les essuie de ses tresses tombantes.

Je vous laisse, Mes Frères, à imaginer la surprise, la stupéfaction des convives. Les conversations se sont arrêtées, le repas est interrompu, tous les regards sont fixés sur elle... Elle, en ce lieu ! Elle, aux pieds de Jésus-Christ ! Mais qu'y vient-elle faire ? Que signifient ces parfums et ces pleurs ? Comment Jésus-Christ la souffre-t-il ? Comment la laisse-t-il approcher de sa chair ces lèvres déshonorées ? Ignore-il donc qui elle est ?

Jésus n'ignore rien ; il lit dans le cœur des convives, dans le cœur de Simon surtout, les questions qui s'y pressent, et il va y répondre.

Il se lève, et, avec un geste et un accent qui commandent le respect, il rappelle à Simon qu'il a oublié à son égard non seulement tous les devoirs, mais toutes les convenances

mêmes de l'hospitalité; il lui montre Madeleine; il compare à sa vaine estime, à lui, l'amour profond, héroïque, de cette femme; au lieu de condamner les saintes audaces de son repentir et de ses baisers, il les loue, il les exalte; il prononce sur sa tête cette absolution qui devait retentir à travers les siècles et sécher tant de larmes : « Beaucoup de péchés lui sont pardonnés parce qu'elle a beaucoup aimé. » Puis, arrêtant sur elle un regard plein de tendresse : « Ma fille, lui dit-il, allez en paix, votre foi vous a sauvée. »

Ah ! ce n'est pas en vain, m'écrierai-je avec un illustre orateur[1], ce n'est pas en vain que de tels actes et de tels accents ont illuminé notre pauvre nature. Non, chastes larmes de la pécheresse convertie, cheveux flottants sur les pieds du Sauveur, baisers doux et amers de la pénitence, parfums répandus sur la chair sans tache du Dieu-Homme, vous n'avez pas été stériles. D'autres Maries se sont levées de la couche du vice; elles ont de siècle en siècle abordé les pieds humides encore du Sauveur, et elles y ont retrouvé la dignité, l'honneur, et une seconde innocence, sinon plus belle, du moins plus attendrissante que la première, car elle était née des pleurs.

Vos lèvres les nomment, Mes Frères, ces illustres pardonnés, Marie d'Égypte, Augustin, Jérôme et tant d'autres... Peut-être est-ce à leur suite que vous-mêmes vous avez retrouvé la vertu? Leurs larmes, peut-être les avez-vous pleurées; peut-être est-ce d'un cœur coupable, mais brisé par le repentir, qu'a coulé sur les pieds de Jésus-Christ le baume d'un amour qui vous a régénérés.

Fils de la miséricorde, ai-je besoin de vous dire, à vous surtout, les joies qui suivent ces pardons divins, ces résurrections morales, et quelles délices inondèrent l'âme de Madeleine après la scène dont la maison de Simon avait été le théâtre? L'Évangile n'en dit rien, mais le cœur le dévine. Désormais, c'est fini, le passé a fui comme un rêve, les illusions sont dissipées, les fumées du vice se sont évanouies; les passions sont mortes. Madeleine ne vivra plus que pour Jésus-Christ.

Nous touchons, Mes Frères, à la seconde phase de sa vie. Vous avez vu sa foi s'éveiller dans une vue rapide du Christ et son amour naître dans les larmes. Désormais vous allez voir sa foi croître dans une contemplation habituelle du Christ, et son amour, déjà épuré par le repentir, grandir par le dévoûment et le sacrifice.

II. — Désormais, je l'ai dit, une nouvelle vie commence pour Marie-Madeleine. Elle s'attache irrévocablement à Jésus-

1. Lacordaire.

Christ. Deux années durant, elle le suit avec Marie, sa mère, et quelques femmes généreuses comme elle, et cet or qu'elle dissipait autrefois follement dans le plaisir, elle l'offre joyeusement aujourd'hui à son Dieu et aux compagnons de son pèlerinage.

Jésus-Christ ne repousse ni ces dons, ni cette société, ni ces dévouements. La conversion de Madeleine a été si éclatante, l'austérité de sa vie est si visible à tous les regards, qu'il ne redoute aucun soupçon pour sa propre vertu, et c'est peut-être là une des preuves les plus frappantes de son incomparable sainteté. Une femme arrachée à la fange du vice peut le suivre et le servir, sans que jamais la haine de ses ennemis, si ardente pourtant et si clairvoyante, ait pu élever l'ombre d'un doute sur l'absolue pureté de son cœur. Et pourtant ce ne sont pas des relations rares et banales qu'aura désormais Jésus-Christ avec sa grande pénitente, c'est une amitié divine. Il lui donnera une place de prédilection dans son cœur, et elle sera, après sa mère, la créature qu'il aimera le plus. Et si vous m'en demandez la raison, ah! il ne me sera pas difficile de vous la donner.

Ce qui inclinait Jésus vers Madeleine, c'était cette foi qui l'avait amenée à ses pieds et lui avait fait reconnaître sa divinité; qui avait fait plus: qui lui avait fait comprendre sa mission rédemptrice et lui avait fait demander à genoux, non pas ce que lui avaient demandé tant d'autres, mais ce que nul n'avait demandé avant elle: sa régénération morale.

Ce qu'il aimait en elle, c'était la générosité, l'héroïsme de ce cœur que les passions avaient pu séduire un instant, mais dont elles n'avaient pu détruire la noblesse native.

Enfin et par-dessus tout, ce que Jésus aimait en Madeleine, c'était l'enfant d'un monde déchu, où l'innocence est rare et où les meilleures âmes ont des fautes à pleurer. En lui accordant non seulement son pardon, mais son amitié, il voulait nous rendre confiance, à nous pécheurs venus après elle, nous montrer qu'il n'y a point de flétrissures indélébiles, point de fautes que la pénitence n'efface, et qu'il y a dans son cœur, à côté de l'innocence, parfois même au-dessus d'elle, une place pour le repentir.

Voilà pourquoi il aima Marie-Madeleine et permit à Marie-Madeleine de l'aimer lui-même.

A quel moment de sa vie l'admit-il à cette intimité divine? C'était, tout porte à le croire, au début de la seconde année de son ministère public. La première avait été pleine d'enchantements. Jésus n'avait guère rencontré sur ses pas qu'une admiration et un amour sans mélange. Il avait passé par les

villes et les bourgades de la Galilée, comme escorté de ses bienfaits. Tantôt au fond d'une vallée solitaire, devant un horizon lumineux et pur, tantôt au penchant d'une montagne, tantôt aux bords charmants de ce lac dont les eaux légères et transparentes dorment entre une ceinture de roches ardentes comme au fond d'une coupe d'or, il avait suspendu à ses lèvres des foules enthousiastes et ravies. Il aura sans doute encore de beaux triomphes et d'ardentes ovations, mais pourtant, on peut le dire, les jours heureux sont finis. Désormais aux groupes amis se mêleront les visages sinistres. La haine est éveillée: elle va le suivre jusqu'à son dernier jour. Elle épiera ses paroles, ses démarches, et, par deux années de menées ténébreuses, elle préparera le grand attentat du Calvaire.

C'est à cette heure où l'amour va devenir plus désintéressé et la fidélité plus méritoire, que Jésus appelle à lui Marie-Madeleine. Désormais, à part de courtes absences, elle le suit partout. Discrète, voilée, elle se cache derrière la foule, mais elle est là, et elle voit tout. Elle jouit de la gloire de son maître, elle tremble de ses périls, elle souffre de ses douleurs, et, par-dessus tout, elle s'enivre de son amour. Nature profonde, méditative et silencieuse, elle ne détache plus de lui ses regards. Elle le contemple dans tous les détails de sa vie, et plus elle le contemple, plus elle l'aime, car plus sa beauté grandit à ses yeux. Nul, je ne crains pas de le dire, à l'exception de la Vierge Marie, ne le vit mieux dans cette grande pompe et cette prodigieuse magnificence dont parle Pascal.

Et ce qui la ravissait, c'étaient moins ces actes souverains par lesquels il prouvait sa puissance et sa royauté sur la nature, que cette bonté, cette sérénité céleste, cette pureté virginale, cette modestie dans le triomphe, cette force dans l'adversité, cette ardeur de sacrifice, ce dévouement absolu aux âmes, toutes ces perfections divines et humaines qui, par leur fusion harmonieuse, lui formaient une physionomie unique.

J'aime à croire d'ailleurs qu'il se dévoilait de jour en jour plus pleinement à elle dans des entretiens intimes. C'était surtout quand elle le recevait dans sa chère maison de Béthanie qu'il lui ouvrait son âme. Marthe, pour lui faire honneur, allait, venait, s'agitait; immobile à ses pieds, Marie écoutait sa parole et s'oubliait dans une sorte d'extase.

Et n'allez pas croire que jamais cette ardente contemplation ait dégénéré en molle rêverie où se soit énervée son âme. Non; c'était au contraire dans cette forte et incessante méditation des perfections du Christ que s'approfondissaient, si je puis ainsi parler, ses sentiments et que se développait cet héroïque

courage qui, dans l'abandon du monde, allait la garder fidèle et la mener au Calvaire.

Telles sont, Mes Frères, les influences sous lesquelles grandissaient chaque jour et sans fin les vertus de Madeleine. Outre le souvenir impérissable du jour où il lui avait pardonné, elle avait, pour s'exciter elle-même à aimer le Christ, et le spectacle quotidien de sa vie et mille témoignages d'une prédilection divine.

Mais un jour vint où à tant de bienfaits s'en ajouta un qui les couronna tous. Un jour vint où une immense angoisse traversa son âme ; où, penchée sur un lit d'agonie, elle sentit lui échapper ce frère qui l'avait si tendrement aimée et dont la vertu et les larmes l'avaient tant de fois troublée aux jours de ses égarements. Elle fit appel au cœur de Jésus, et Jésus lui répondit. Il vint. Il vint malgré les résistances de ses apôtres, malgré les foudres du sanhédrin suspendues sur sa tête. Mais il eut beau se hâter ; quand il arriva, la mort, plus prompte, avait déjà enlevé sa victime : Lazare était depuis quatre jours dans le tombeau.

Dès que Marie connut son approche, elle courut au-devant de lui, tomba à ses genoux, et d'une voix entrecoupée par les sanglots : « Ah ! Seigneur, s'écria-t-elle, si vous aviez été là, mon frère ne serait pas mort. »

Divine puissance de la foi et de l'amour ! Devant cette femme si grande et si simple, Jésus s'émeut. Il ne tremblera pas devant Pilate, devant Hérode, devant les piques romaines et les clous du Golgotha. Il se trouble devant Marie-Madeleine. « Où l'avez-vous mis ? » demande-t-il. Marie le conduit au sépulcre. Dès qu'il l'aperçoit, il ne contient plus son émotion, et, devant les Juifs attendris d'un tel spectacle, il laisse librement couler ses pleurs : *Et lacrymatus est Jesus.*

Vous savez le reste. Un instant après, Lazare était dans les bras de ses sœurs. Et si ce n'était une des gloires de l'homme ici-bas de pouvoir toujours monter plus haut dans la perfection et se transfigurer davantage, on pourrait dire que la foi et l'amour de Madeleine, après un pareil acte, ne pouvaient plus grandir. Elle avait vu Jésus ressusciter son frère, et le ressusciter en pleurant. Le Dieu lui était apparu dans toute sa puissance, l'homme dans toute sa tendresse. Jésus pouvait-il lui donner de lui-même une révélation plus complète et plus saisissante ?

Oui, Mes Frères, car il pouvait se montrer à elle non plus dans l'éclat de ses miracles, mais dans l'ignominie de son supplice ; non plus victorieux de la mort sur un sépulcre ouvert, mais expirant lui-même sur une croix.

Les événements se précipitaient. Depuis la résurrection de Lazare, la haine des Juifs ne se contenait plus. Le sanhédrin avait lancé un mandat d'arrêt. D'autre part, à Béthanie l'enthousiasme était à son comble. La haine et l'amour allaient se déployer dans un drame auguste et terrible. La même semaine allait entendre l'*Hosanna* et le *Crucifigatur ;* la même semaine allait commencer par un triomphe et s'achever par un supplice.

Le triomphe l'ouvrit. Béthanie glorifia l'hôte divin qui l'avait honorée du plus beau de ses miracles, et Jésus, qui avait déjà, dans ce petit village, rencontré en la personne de Marthe, de Marie et de Lazare, les trois plus belles choses de ce monde, l'innocence, la pénitence et la charité, eut la consolation suprême d'y rencontrer encore, avant de mourir, une chose presque aussi belle et aussi douce : la reconnaissance de tout un peuple.

On lui fit un festin solennel. Lazare fut placé au premier rang des convives, et Béthanie, tout entière, debout, prit part à l'ovation.

Marie-Madeleine aussi s'unit à la fête ; mais elle ne se laissa pas tromper par ces apparences triomphales. Éclairée d'une lumière superieure, avertie peut-être par Jésus-Christ lui-même, elle ne vit dans ce festin qu'une réunion d'adieux et dans toute cette fête que le glorieux prélude de la douleur. Elle résolut de renouveler l'acte qui avait marqué sa conversion, de rendre à son Maître des honneurs anticipés et de l'embaumer par avance dans ses parfums. Elle reparut donc, comme autrefois, dans la salle du festin. « Ce n'était plus cette femme en qui la jeunesse et la beauté déguisaient mal l'opprobre du vice. Deux années de grâce avaient passé sur son front, et c'était la sainteté qui enveloppait toute sa personne d'une auréole divine. Elle entra donc ; et, comprenant que tout était consommé, et que jamais le Fils de Dieu ne recevrait plus de la piété des hommes un semblable hommage, elle brisa l'albâtre qu'elle tenait dans sa main et en répandit le parfum sur la tête du Sauveur. »

Comme autrefois dans la maison du Pharisien, il y eut des murmures. Celui qui allait vendre son Maître trente deniers pouvait-il sans frémir en voir perdre trois cents ? Mais Jésus glorifia ces prodigalités saintes, et, avec une royale assurance, il promit à celle qui les avait faites un souvenir immortel dans la mémoire des hommes, et sur leurs lèvres une louange sans fin.

Et maintenant, Mes Frères, montons au Calvaire. C'est dans la douleur que la vertu s'achève et que se transfigure l'amour.

L'heure la plus solennelle de l'histoire est arrivée. Les

joyeuses acclamations de Béthanie ont cessé ; l'enthousiasme s'est éteint dans la peur. Dieu est tombé aux mains de sa créature, et sa créature le traite comme un criminel. Faut-il vous peindre les scènes hideuses dont Jérusalem fut pendant deux jours le théâtre ? Faut-il vous dire et ce marché infâme, et ce baiser de la trahison, et ces intrigues d'un sacerdoce avili, et ces sentences iniques des juges, et ces cris sauvages de la populace, et ces blasphèmes des soldats, et ces fouets qui sifflent, et ces clous et ces épines qui s'enfoncent dans la chair du Christ comme des dards de flamme ? Grand Dieu ! et c'est votre fils qu'on traite de la sorte !... Mais où est donc l'ange de l'agonie ?... Il est remonté au ciel. Mais où sont donc les apôtres, où sont les disciples ?... Ils ont fui. Où sont les malades guéris, les morts ressuscités, les multitudes rassasiées au désert ?... Voici l'outrage, voici la haine, voici le blasphème ; où est l'amour, où est la fidélité ? Le Fils de Dieu ne rencontrera-t-il pas même un ami dans cet abandon suprême ? Gravira-t-il tout seul la montagne de son sacrifice, et ne viendra-t-il personne du ciel ni de la terre « pour le reconnaître et le saluer dans la divinité de sa misère » ?...

Regardez, Mes Frères, regardez. Il y a derrière lui une femme. Elle l'a suivi de tribunal en tribunal ; elle a gravi avec lui les pentes du Calvaire, et, du haut de la croix, ses regards mourants peuvent encore se reposer sur elle ; et cette femme héroïque, vous l'avez reconnue : c'est Madeleine... Depuis deux jours son Maître est l'objet du mépris du monde ; depuis deux jours sa divinité a disparu derrière un voile d'ignominies ; mais ce voile, sa foi le perce. Pâle, défiguré, sanglant, elle ne l'a pas un instant méconnu. Jamais, au contraire, il ne lui a paru plus grand, plus aimable que sous la parure de ses plaies, de ses larmes et de son sang. Elle a reconnu, à ces traits, l'amour infini dans sa beauté suprême. Aussi elle reste tout le jour à ses pieds, en adoration. Et quand son sacrifice est achevé, quand il a rendu le dernier soupir, elle ne l'abandonne pas ; elle le suit de la croix au tombeau. Les premières étoiles du Sabbat, en paraissant dans le ciel, l'en écartent un instant, mais bientôt son cœur l'y ramène et l'aube du troisième jour l'y retrouve fidèle. Mais, ô douleur ! les restes sacrés qu'elle voulait revoir n'y sont plus. Elle reste pourtant retenue par un invincible charme, et, les yeux fixés sur ce tombeau vide, elle pleure et elle attend.

Son attente ne sera pas longue et bientôt ses pleurs vont cesser. Jésus vient à elle sous les traits d'un jardinier. « Femme, lui dit-il, qui cherchez-vous ? » Qui elle cherche, peut-il l'ignorer ? Aussi elle ne répond même pas à sa question : « Si c'est

vous qui l'avez enlevé, reprend-elle, dites-moi où vous l'avez mis ; je le prendrai dans mes bras et je l'emporterai. » Pauvre femme ! y pense-t-elle ? L'emporter, mais en a-t-elle la force ? et que ferait-elle d'ailleurs d'un cadavre inanimé ? Elle ne songe pas à tout cela ; elle n'écoute que son cœur. Jésus a pitié d'elle. Il a mis sa fidélité à une assez longue épreuve, il est temps de la récompenser et de se faire reconnaître. Il ne lui dit qu'un mot, mais ce mot, il est si doux sur ses lèvres, il est dit avec un tel accent qu'il illumine son âme : « *Maria*, Marie !..... » C'est lui ! elle l'a reconnu. Elle tombe à ses genoux. « *Rabboni*, ô mon maître bien-aimé ! » s'écrie-t-elle, et la parole expire sur ses lèvres.

Que dire en effet ? Il y a des sentiments que le langage est impuissant à traduire et qu'il ne pourrait en quelque sorte que profaner. O Marie ! O mon maître ! divin dialogue, ineffable reconnaissance ! Jésus retrouve Marie fidèle jusque dans la mort et Marie retrouve Jésus rayonnant des splendeurs de la résurrection.

Quel amour avait dû mériter la gloire de cette apparition, et quel sentiment dut accueillir cette récompense de l'amour ! Avant Pierre, avant Jean lui-même, elle l'a vu ; elle a eu, elle la pauvre pécheresse, les prémices de sa vie ressuscitée. Et non seulement elle en a été le premier témoin, mais Jésus a voulu qu'elle en fût auprès des siens la première et joyeuse apôtre !

Qui pourrait dire l'allégresse des jours qui suivirent et les triomphants cantiques qui, nuit et jour, s'échappaient de son cœur ? Pendant les quarante jours qu'il passa encore sur la terre, elle revit le plus souvent qu'elle le put son divin Maître ; elle recueillit ses dernières paroles, ses dernières bénédictions. Et, quand le moment fut venu pour lui de quitter la terre, elle l'accompagna sur cette montagne des Oliviers où avait commencé sa Passion et où allait commencer sa gloire. Elle le suivit d'un long et tendre regard pendant qu'il s'élevait dans les airs. Et quand enfin le ciel se fut refermé derrière lui, elle ne songea plus qu'à s'éloigner d'un monde désormais vide pour elle et à fuir dans la solitude pour y vivre de ses chers souvenirs, pour y pleurer encore, pour y aimer toujours. Suivons-la, Mes Frères, dans ce dernier asile. Elle y portera toutes les austérités de la pénitence et toutes les mélancolies de l'exil, mais elle y achèvera sa vertu, les anges l'y visiteront, et Jésus-Christ lui fera goûter, dans de célestes extases, les premières joies de la patrie.

III. — Quel peuple, dans cet immense univers, aura la part choisie de l'héritage du Christ et la plus chère relique de son

cœur ? Pierre va faire voile vers l'Italie. Jean, en se fixant à Éphèse, va consoler l'Asie de ses gloires perdues. Où ira Madeleine ? Se réfugiera-t-elle dans quelque grotte des montagnes de Judée ? Reprendra-t-elle les sentiers de la Galilée et y recherchera-t-elle, avec le souvenir des jours heureux, la trace des pas de son Maître ? ou bien voudra-t-elle terminer sa vie près des cîmes sacrées où elle l'a vu mourir ? Non, Mes Frères, et mon cœur s'attendrit à la pensée des desseins de Dieu.

Il y avait alors dans le monde une nation célèbre déjà par son esprit et par sa vaillance, mais qu'attendaient des gloires plus hautes et qui, héritière des privilèges de l'antique Israël, allait devenir ici-bas l'apôtre et le soldat de Dieu. La première des nations de l'Europe, elle allait adorer Jésus-Christ, être pénétrée plus profondément qu'aucune autre par l'esprit du Calvaire ; et, après cette Grèce qui avait enchanté le monde ancien par sa langue harmonieuse et la poétique beauté de son génie, après cette Rome qui l'avait étonné des prodiges de sa force et dominé de sa puissante épée, elle allait ravir le monde nouveau par la noblesse et la générosité de son cœur. Nation singulière et qui, par une coïncidence heureuse ou plutôt par une disposition providentielle, offrait dans tous ses traits la vivante image de Madeleine. Comme elle, ardente, impétueuse, facile à se laisser séduire, mais comme elle prompte au repentir, et conservant dans ses fautes elles-mêmes je ne sais quel charme mystérieux qui fait qu'on l'aime encore; comme elle délicate et fidèle, gardant au Christ, à travers les vicissitudes des temps et les défections des hommes, toute la virginité de se foi ; comme elle, aux jours tranquilles versant de son cœur comme d'un pur albâtre les suaves parfums de son amour et de ses vertus sur les pieds de son Dieu, et comme elle, à l'heure de la persécution, apparaissant debout à ses côtés et étonnant les insulteurs et les bourreaux par l'intrépidité de son amour.

Telle était la France et telle était Madeleine : l'une la nation, l'autre la femme du plus grand cœur. Évidemment elles étaient faites l'une pour l'autre.

Que Madeleine vienne donc ; la France l'attend, et elle a quelque part, dans les gorges de ses montagnes, un asile qui, par son étrange et sauvage beauté, semble fait pour abriter sa pénitence.

Là s'étend, sous un ciel pur comme celui de la Judée, une vallée solitaire ; à quelques pas, la mer orageuse et tourmentée comme l'a jadis été son propre cœur ; à droite et à gauche, des roches sévères qui, de leurs lignes parallèles, comme

d'un double rideau de pierre, la protègeront contre les derniers bruits du monde ; au fond, un gigantesque rocher qui la recevra à l'heure de ses ravissements ; plus près, majestueuse et tranquille, une antique forêt qui, de ses ombres et de ses silences, couvrira ses communications ordinaires avec Jésus-Christ.

Tel est l'asile que Dieu lui a préparé. Comment y fut-elle amenée ? Comment fut-elle arrachée à la Palestine et à ces lieux pleins pour elle de si doux souvenirs ? Elle en fut arrachée par la malice des hommes qui servaient sans le savoir les desseins de Dieu.

Jérusalem était en feu. Sur ses places, dans ses rues, dans son temple même, les apôtres lui reprochaient son crime et lui prêchaient la divinité du Christ. En vain les prêtres, en vain les docteurs avaient cherché à fermer leurs lèvres. Ils n'avaient pu ni les intimider ni les séduire : ils résolurent de les immoler. Étienne tomba le premier sous leurs coups et ouvrit cette liste sanglante qui ne se devait clore qu'après trois siècles. Une famille surtout importunait les déicides. C'était cette famille de Béthanie dont le chef, miraculeusement arraché au tombeau, proclamait la divinité de leur victime. N'osant l'égorger à cause de son rang, ils résolurent de la faire disparaître. Ils la forcèrent à monter dans une barque avec quelques disciples et ils l'abandonnèrent à la fureur des flots. Mais sous ce fardeau sacré, la mer courba ses vagues, les orages se turent, et les vents dociles, enflant les voiles, les poussèrent doucement vers les rivages parfumés de la Provence.

Marseille reçut sans les reconnaître ses hôtes divins. Bientôt Lazare lui prêcha l'Évangile, Maximin le porta à Aix, Trophime à Arles et Marthe à Tarascon. Fidèle à son caractère et à l'attrait de la grâce, Madeleine se dirigea vers la solitude et y chercha un apostolat plus fécond parfois que celui de la parole : l'apostolat de la prière et de la pénitence.

Là, séparée des hommes, morte au monde, elle évoque, dans ses méditations solitaires, les chères visions d'autrefois : Magdala, Béthanie, Jérusalem ; le lac, le Calvaire ; les triomphes, le supplice, toutes ces scènes tristes ou joyeuses qui lui ramènent, avec l'image du Christ, le souvenir de ses bienfaits et la dramatique histoire des sentiments de son propre cœur. Mais qu'est le passé en comparaison de l'avenir, et qui pourrait dire son détachement de la terre, ses désirs de la mort, ses aspirations vers le ciel, et ses brûlants appels à Jésus-Christ ?

Pour tromper son attente et charmer sa douleur, sept fois le jour, les anges descendent et l'élèvent de la grotte sur la

pointe du rocher qui la couvre, et Dieu la ravit en extase. Que se passe-t-il alors ? Quelles visions s'offrent à elle ? Sans doute elle revoit le visage du Christ ; sans doute la voix divine qui l'a tant de fois consolée se fait entendre à elle ; sans doute un avant-goût de la félicité céleste inonde son âme de délices. Et qui sait ? peut-être les destinées de cette terre privilégiée qui va recevoir son dernier soupir se dévoilent à elle. Oui, j'aime à le croire, parfois, sur les hauteurs de la Sainte-Baume, l'image de la France lui apparaît, et, dans ses traits se reconnaissant elle-même, Madeleine tressaille d'allégresse et d'amour!.....

Quand l'extase cesse, elle descend des hauteurs où l'ont portée les anges ; elle rentre dans sa grotte ; elle reprend les instruments de sa pénitence, et les larmes du repentir recommencent à couler.

Trente ans durant, elle passe ainsi de l'extase aux larmes, de la pénitence à la gloire ; les heures s'écoulent amères et douces, tristes et charmées, entre des délices et des tourments.

Mais enfin le moment est venu pour elle de goûter des joies sans mélange. De célestes pressentiments l'en avertissent. De son côté, Maximin arrive : elle reçoit de ses mains le corps et le sang de Jésus-Christ, et, dans une dernière et plus ardente extase, elle meurt d'amour.

Maximin l'ensevelit dans l'albâtre, en souvenir de celui qu'elle a autrefois brisé aux pieds du Sauveur ; « et c'est là que vient la chercher encore une vénération bientôt âgée de vingt siècles [1]. »

J'ai fini, Mes Frères, et j'avoue qu'après le récit d'une telle vie je n'ai pas le courage de me laisser aller à de froides réflexions, et que je n'éprouve d'autre besoin que celui de me mettre à genoux et d'adresser à Madeleine une prière :

O femme incomparable, j'ai esquissé, comme je l'ai pu, votre physionomie, et, bien que je n'aie pu en indiquer que les principaux traits, je plaindrais ceux qu'elle laisserait insensibles. Je plaindrais ceux qui n'en subiraient pas le charme étrange, mais divin, et qui n'auraient que des sourires pour les hardiesses de votre foi et les singularités saintes de votre vie. Grande âme, s'il en fut jamais, vous avez mieux qu'aucune autre, avant vous peut-être, compris le Christ, et mieux qu'aucune autre vous nous l'avez fait comprendre. Vous nous avez appris que tous ses enseignements, tous ses miracles, toute sa vie se résumaient dans le sentiment d'une immense miséricorde ; qu'après lui, l'homme, si déchu qu'il fût, ne devait désespérer jamais ni de lui-même ni de Dieu ; qu'eût-il,

1. Lacordaire.

emporté par l'ardeur de l'âge, la fougue des sens ou les menteuses promesses du plaisir, laissé s'égarer et se corrompre son cœur, il peut se régénérer dans le repentir; qu'à l'école du Christ se réapprennent l'honneur, la pureté, la dignité morale. Vous nous avez montré combien l'homme peut devenir grand ou misérable par le cœur; qu'il peut aller par lui aux plus lâches apostasies du devoir ou aux plus héroïques immolations, à toutes les hontes ou à toutes les gloires. Vous nous avez appris enfin que les plus grandes parmi les créatures humaines ne sont pas celles qui portent au front l'auréole du génie ou dont le bras force les événements dans les jeux sanglants de la guerre, mais celles que le cœur inspire et qui puisent dans leur amour pour Dieu ou pour les hommes le courage des plus généreux sacrifices.

Ah! puissent ces leçons nous profiter! Puissions-nous comprendre enfin la vertu du repentir, la beauté du sacrifice, la douceur de l'amour du Christ, et, au lieu de laisser profaner par les passions la partie la plus divine de notre âme ou de la laisser s'abaisser dans des affections vulgaires, puissions-nous, comme vous, la rendre à Dieu purifiée et la lui consacrer jusqu'à notre dernier soupir! — Ainsi soit-il.

Voir d'autres panégyriques de sainte Marie-Madeleine dans les Orateurs Sacrés contemporains. t. VII, p. 417, et dans l'Encyclopédie de la Prédication contemporaine, t. XXIV, p. 162; t. XXX, p. 510.

L'ASSOMPTION

Voir Orateurs Sacrés contemporains, t. II, p. 373; t. X, p. 213; et Encyclopédie de la Prédication contemporaine, t. XI, pp. 281, 628; t. XXI, p. 626; t. XXX, p. 553.

LA NATIVITE

Voir Orateurs Sacrés contemporains, t. II, p. 220; t. X, p. 139, et Encyclopédie de la Prédication contemporaine, t. XI, pp. 86, 499; t. XXI, p. 562; t. XXIV, p. 722.

NOTRE-DAME DE GRACE[1]

Le culte de la Sainte Vierge, ce culte si pur et qui a toujours eu pour les cœurs vraiment chrétiens un attrait si doux, est, depuis les premiers temps de notre histoire ecclésiastique, la dévotion spéciale de nos religieuses contrées. Il se lie à tous les événements qui ont fait le bonheur et la gloire de ce pays comme à tous les désastres qui l'ont désolé. Nous le trouvons empreint sur tous nos anciens monuments, il s'est perpétué à travers toutes les vicissitudes politiques, et, malgré le refroidissement des temps actuels, il reste toujours vivant parmi nous.

Si autrefois notre ville métropolitaine voulait être appelée *la Ville de la Vierge*, aujourd'hui elle revendique de nouveau ce titre glorieux qu'aux jours de sa plus grande splendeur elle était fière de mériter. C'est à Marie qu'était dédiée notre antique cathédrale, et vous regardez comme une faveur du ciel que ce soit encore ce patronage béni qui couvre et protège notre métropole actuelle et notre diocèse tout entier.

Ainsi êtes-vous restés fidèles aux pieux sentiments qu'avaient voués vos pères à la Reine des cieux, vous gardez toujours un souvenir reconnaissant de tant de grâces signalées qu'ils obtinrent par son intercession, et vous partagez la confiance qu'ils avaient dans sa protection maternelle. Dieu en soit béni! C'est là notre consolation dans les difficultés que les passions humaines opposent si souvent à notre ministère, c'est notre espérance contre les dangers de l'avenir.

Une circonstance bienheureuse nous est ménagée cette année-ci, par la divine Providence, pour renouer plus fortement que jamais ces religieuses traditions, et pour rendre son ancien élan à cette dévotion envers Marie, qui depuis des siècles se transmet dans toutes vos familles comme un saint héritage. Dans quelques semaines nous aurons à célébrer le quatrième anniversaire centenaire de Notre-Dame de Grâce.

Il y aura en effet quatre cents ans, le 15 août prochain, que la pieuse image qui nous représente la Très Sainte Vierge sous ce titre touchant, après avoir été apportée de Rome comme un précieux trésor, fut exposée pour la première fois à la vénération de vos aïeux dans leur église cathédrale.

Souvent on vous a fait le récit édifiant des hommages dont

1. Sermon prononcé par le cardinal Reynier.

elle a constamment été l'objet depuis cette époque. Un écoulement continu de consolations et de bienfaits a sans cesse ramené dans le sanctuaire où elle était placée une multitude de fidèles qui avaient des actions de grâces à rendre ou des soulagements et des secours à demander à Celle que l'Église salue, dans ses prières publiques, du nom de Mère de miséricorde, et qu'elle proclame avec amour notre vie, notre douce joie et notre espérance.

On a vu, dans le cours des quatre derniers siècles, non seulement la pieuse simplicité des peuples, mais d'illustres guerriers, de grands rois, des hommes à jamais célèbres par leur génie, apporter à Notre-Dame de Grâce leurs supplications et leurs vœux. Et, pour nous borner à quelques citations parmi tant de noms glorieusement historiques, Henri IV et Louis XIV l'ont vénérée et lui ont fait hommage de leurs triomphes. L'autel placé sous son invocation inspirait à Fénelon une dévotion particulière. Le grand archevêque de Cambrai aimait à y venir le dernier jour de chaque semaine célébrer les divins mystères ; c'était là qu'il priait avec plus de confiance et qu'il puisait plus abondamment la douce et suave piété qui respire dans ses œuvres immortelles.

Dans les calamités publiques, lorsque l'intempérie des saisons menaçait la terre de stérilité, que la peste désolait les villes et les campagnes, ou que la guerre faisait peser sur elles tous les fléaux qu'elle traîne à sa suite, c'était sous le patronage de Notre-Dame de Grâce que se réfugiaient les habitants du Cambrésis et ceux des pays voisins. Les hommes de tous les rangs, de toutes les conditions, de tous les états, se pressaient dans son sanctuaire pour implorer son assistance ; ils se réunissaient en immenses processions pour former à son image, pieusement portée par les rues de la ville, un solennel et fervent cortège. Et lorsque cette confiance et cette foi avaient obtenu les grâces qu'elles avaient si ardemment sollicitées, lorsqu'elles avaient été récompensées par de miraculeuses délivrances, la reconnaissance publique semblait ne plus connaître de bornes. Les populations entières se mettaient en mouvement pour apporter à la Vierge miséricordieuse, dont elles avaient ressenti la puissante protection, le tribut de leur reconnaissance. La ville ne pouvait pas toujours contenir l'affluence de ces innombrables pèlerins ; on les vit quelquefois, obligés de dresser leurs tentes en dehors de ses murs, l'investir de leur pacifique armée.

Mais jamais peut-être notre diocèse et ceux qui l'entourent ne manifestèrent d'une manière plus éclatante leur dévotion envers Notre-Dame de Grâce qu'en l'année 1752, lorsque fut

célébré, à la fête de l'Assomption, le troisième anniversaire séculaire de la réception de son image miraculeuse. Benoît XIV, un des plus pieux et des plus savants pontifes qui aient jamais occupé le trône pontifical, accorda une indulgence jubilaire à l'occasion de cette mémorable solennité.

Cette image sainte que vos pères vénéraient avec tant de dévotion, qu'ils voulaient garder à tout prix, et dont ils stipulaient la conservation dans leurs capitulations et leurs traités de paix, lorsque le sort des armes leur avait été contraire, vous la possédez encore.

Vous le savez en effet, si, à la fin du siècle dernier, des spoliateurs sacrilèges l'ont dépouillée des ornements précieux dont l'avait si splendidement enrichie la religieuse munificence des âges précédents, si le vandalisme révolutionnaire a démoli jusqu'à ses fondements la belle et grande basilique où elle avait eu si longtemps un sanctuaire, elle-même elle a été providentiellement soustraite au fanatisme destructeur des derniers iconoclastes. Elle fut recueillie dans ces jours néfastes par des mains fidèles, et quand fut calmé l'orage qui avait amoncelé tant de ruines et détruit pour jamais tant d'objets que ne cessent de regretter les cœurs catholiques, elle apparut de nouveau à la ville épiscopale comme un signe de réconciliation avec le ciel et comme le gage d'un avenir meilleur.

Elle demeure parmi nous comme une preuve irrécusable et un monument authentique de notre union avec les générations passées, dans la même foi, les mêmes espérances, le même culte, et toutes les grâces dont elle fut l'occasion dans les temps anciens sont offertes à notre âge. Ce que, dans le but de l'honorer, Benoît XIV, de sainte et glorieuse mémoire, fit, il y a cent ans, en faveur de vos aïeux, son digne et bien-aimé successeur, Pie IX, le fait pour vous-mêmes aujourd'hui : il accorde à la célébration de son quatrième anniversaire séculaire une indulgence plénière en forme de jubilé.

Vous devez cette grâce à la sollicitude de notre vénérable et illustre prédécesseur ; il l'avait obtenue, il y a quatre ans, du Chef suprême de l'Église ; et ce legs que vous a fait sa tendresse pastorale, aucun de vous ne voudra le répudier. De cette autre vie où nous avons la confiance qu'il trouve la récompense de son zèle et de ses vertus apostoliques, il vous presse d'être les imitateurs de vos pères, de rendre à votre tour à Notre-Dame de Grâce les hommages qu'ils furent si heureux de lui rendre en leur temps, de lui adresser vos prières avec la confiance et la ferveur dont ils furent eux-mêmes animés, de venir enfin chercher dans son sanctuaire, pendant l'octave de sa grande fête, les grâces et les bénédictions

qu'ils venaient recueillir avec un si religieux empressement.

Voici en quels termes le Souverain Pontife répondit, en 1847, à la supplique de votre archevêque :

PIE IX PAPE[1]

POUR EN CONSERVER LA MÉMOIRE.

« Notre cher Fils, Pierre Giraud, Cardinal-Prêtre de la sainte Église romaine et archevêque de Cambrai, nous a récemment exposé que l'on conserve et que l'on vénère avec beaucoup de dévotion dans son église cathédrale une image de la bienheureuse Vierge Marie dite de S. Luc, et que depuis sa réception qui eut lieu, à ce que l'on croit, l'an 1452, jusqu'à présent, on en a célébré les anniversaires centenaires avec la plus grande pompe.

« Et comme, ainsi qu'on l'assure, aux anniversaires centenaires précédents, les Pontifes romains, nos prédécesseurs, ont accordé une indulgence plénière en forme de jubilé à tous les fidèles qui, à l'occasion de ladite fête, visitaient l'église cathédrale de Cambrai, le même cardinal nous a instamment prié de vouloir bien aussi accorder cette grâce pour l'anniversaire centenaire prochain. Ce vœu et cette supplique ayant pour but d'augmenter la piété des fidèles, Nous, en vertu de

1. PIUS PP. IX.

AD FUTURAM REI MEMORIAM.

Expositum Nobis nuper fuit ab dilecto Filio Nostro Petro S. E. R. Presbytero Cardinali Giraud, nuncup. Archiep. Cameracem., in cathedrali ecclesia sua B. M. V. imaginem a S. Luca dictam magna cum devotione asservari et coli, a cujus receptione, quæ ut putatur anno MCDLII contigit, usque in præsens centenaria solemnia ingenti cum apparatu celebrata sunt. Jam vero cum, uti asseritur, in præcedentibus annis centenariis Romani Pontifices prædecessores nostri Indulgentiam plenariam in forma jubilæi omnibus Christi fidelibus in cathedralem ecclesiam Cameracem., dicti festi occasione convenientibus concesserint, petitum ab eodem impense est ut Nos etiam hoc proxime futuro anno centenario id elargiri de benignitate apostolica dignaremur. Quibus votis ac postulationibus ad augendam fidelium pietatem pertinentibus Nos pro nostro munere annuendum censuimus. Igitur de omnipotentis Dei misericordia ac BB. Petri et Pauli apostolorum ejus auctoritate confisi, omnibus et singulis utriusque sexus Christi fidelibus vere pœnitentibus et confessis, ac sancta communione refectis, qui cathedralem ecclesiam Cameracem. et ibi existentem putatam imaginem B. M. V. a S. Luca dictam a primis vesperis Assumptionis B. M. V. I. futuro anno MDCCCLII celebrandæ usque ad occasum solis diei octavæ ejusdem festi devote visitaverint, et ibidem pro christianorum principum concordia, hæresum extirpatione, ac sanctæ Matris Ecclesiæ exaltatione pias ad Deum preces effuderint, plenariam per unumquemque Christi fidelem semel tantum spatio prædictorum dierum ad sui libitum eligen. iucrifaciendam omnium peccatorum suorum indulgentiam et remissionem misericorditer in Domino concedimus. . . . . .

Datum Romæ apud S. Mariam Majorem, sub annulo piscatoris, die XXVIII septembris MDCCCXLVII, pontificatus nostri anno secundo.

A. Card. LAMBRUSCHINI.

notre ministère, nous avons jugé à propos de les accueillir favorablement.

« Ainsi donc, nous confiant dans la miséricorde de Dieu tout-puissant et dans l'autorité de ses bienheureux apôtres Pierre et Paul, nous accordons miséricordieusement dans le Seigneur à tous les fidèles de l'un et de l'autre sexe l'indulgence plénière et la rémission de tous leurs péchés, que chacun d'eux pourra gagner une seule fois, le jour qu'il lui conviendra de choisir, dans le laps de temps déterminé, à la condition que, vraiment pénitents, s'étant confessés et ayant communié, ils visiteront l'église cathédrale de Cambrai et l'image dite de S. Luc qui s'y trouve, depuis les premières vêpres de la fête de l'Assomption de la bienheureuse et immaculée Vierge Marie, en l'année 1852, jusqu'au coucher du soleil de l'octave de ladite fête, et qu'ils y prieront Dieu avec piété pour la concorde entre les princes chrétiens, l'extirpation des hérésies et l'exaltation de notre sainte mère l'Église. . . . . .

« Donné à Rome, à Sainte-Marie-Majeure, sous l'anneau du pêcheur, le 28 septembre 1847, la deuxième année de notre pontificat.

A. Card. LAMBRUSCHINI. »

Il est inutile de vous le faire remarquer, la grâce que ce rescrit pontifical vous offre est la plus grande que puisse accorder le Vicaire de Jésus-Christ; il ne saurait user plus amplement du pouvoir sans limite qu'il a reçu de lier et de délier sur la terre. Cette grâce, nous vous le disions tout à l'heure, fut, au siècle dernier, un grand événement pour le pays que vous habitez, et elle y causa une joie universelle.

Plût à Dieu que l'enthousiasme religieux de cette époque se réveillât de nos jours, et qu'il se reproduisît avec son ancienne et touchante unanimité ! il serait le signe certain d'une amélioration pleinement rassurante dans notre état moral. Au moins, s'il restait malheureusement parmi vous des indifférents et des tièdes, il ne s'y rencontrera plus, nous aimons à le croire, de ces hommes réputés d'ailleurs honnêtes et sages, qui, il y a peu de temps encore, prenaient en pitié les vives démonstrations auxquelles se livrait autrefois la piété populaire, et qui en auraient regardé le retour comme peu digne d'un siècle aussi éclairé que le nôtre. Les cruelles leçons qu'a reçues depuis quelques années notre société, si fière auparavant de pouvoir se passer de Dieu et de ses saints, ont dû faire tomber pour toujours ces tristes préventions. Pour peu qu'on eût d'intelligence, on a dû comprendre que le peuple ne peut rester bon ou le redevenir que par l'influence de la religion, et qu'après

tout, le meilleur moyen d'empêcher que l'émeute et l'anarchie n'ensanglantent nos rues, c'est d'y faire passer les pompes sacrées de notre culte et d'y faire retentir les chants et les prières de l'Église.

Croyez-le bien, du reste, dans le passé religieux de vos ancêtres il n'y a rien que vous ayez à renier, rien dont vous deviez rougir, rien dont vous ne puissiez au contraire vous glorifier d'être les continuateurs. Le siècle où ils reçurent Notre-Dame de Grâce n'était point un siècle de ténèbres ; c'est celui qui a créé l'imprimerie et découvert le nouveau monde. Nos armées avaient alors leurs Bayard ; la marine, ses Christophe Colomb, ses Vasco de Gama, ses Améric Vespuce ; l'Église et les lettres, leurs Pierre d'Ailly, l'une des gloires de notre diocèse, leurs Gerson, et beaucoup d'autres dont les travaux préparèrent les progrès qu'ont faits depuis la littérature et les sciences.

Le dédain pour les temps où régnait la dévotion nous siérait mal, et la comparaison entre le scepticisme égoïste de notre âge et ces générations aux fortes et généreuses croyances ne serait certes pas toujours à notre avantage. Aucun des siècles qui ont célébré avant nous l'anniversaire que nous nous préparons à solenniser n'a subi l'humiliation qui est infligée au nôtre ; aucun n'a entendu des hommes sérieux, des gens notables, dire bien haut, pour se recommander à l'estime de leurs contemporains, qu'ils tenaient à la religion, à la famille, à la propriété ; c'est-à-dire qu'ils ne voulaient pas arracher les bases nécessaires de toute société humaine. Quel temps que celui où une probité aussi élémentaire trouve d'assez nombreux et assez redoutables opposants pour qu'on se fasse un mérite de l'avoir conservée ! Voilà où nous étions tombés en quittant la religion et en brisant les traditions qui nous y attachaient.

Sans doute nous remontons cette pente fatale, nous nous relevons de cet abaissement ; mais avec quelle peine, quelle lenteur, quelle timidité ! Oh ! combien nous avons besoin d'un puissant secours pour achever le chemin qui nous reste à faire, et pour nous replacer à la hauteur morale des âges vraiment chrétiens ! Ce secours, nous l'obtiendrons par Marie ; rien n'est refusé à son intercession. Nous nous réfugions donc avec plus de confiance et d'amour que jamais sous votre protection, sainte Mère de Dieu ; vous ne dédaignerez pas les prières que nous vous adressons dans les nécessités qui nous pressent ; mais vous nous délivrerez de tous périls, ô Vierge glorieuse et bénie !

Pour que ces prières puissent vous plaire, il faut, nous le savons, qu'elles soient faites dans l'ordre que nous marque

l'Évangile, et qu'elles aient pour premier objet le royaume de Dieu et sa justice. Aussi, ce que nous vous demandons avant tout, c'est que vous nous donniez une vie pure :

Vitam præsta puram.

Avec une conduite désordonnée, avec une conscience que le péché souille, il ne peut y avoir pour nous aucun bien réel ici-bas. Obtenez donc que partout, dans ce grand diocèse, Dieu soit servi et sa loi respectée; que le dimanche n'y soit plus profané désormais ; que la participation aux sacrements soit dans toutes nos paroisses régulière et fervente ; que les excès de l'intempérance ne soient plus l'opprobre et la ruine d'une partie de nos populations ouvrières ; que dans nos campagnes, où aurait dû se conserver plus qu'ailleurs la simplicité des mœurs anciennes, notre jeunesse ne se livre plus à des divertissements que défend la religion, parce qu'ils sont trop périlleux pour l'innocence ou tout à fait corrupteurs.

Après avoir demandé à Marie, qui intercède avec tant de bonté pour les pécheurs dont elle est le refuge, ces grâces de conversion et de retour à une vie toute chrétienne, nous la prierons aussi d'écarter les dangers sans nombre dont nous sommes entourés pendant le difficile voyage de cette vie :

Iter para tutum.

Vous viendrez déposer dans son sein maternel vos craintes, vos anxiétés, vos douleurs, vous tous pour qui la vie est laborieuse et amère, que l'adversité menace ou que peut-être elle a déjà rudement frappés ; et le fardeau de vos peines s'allègera, et vous reconnaîtrez que ce n'est pas en vain qu'on invoque la Consolatrice des affligés. Pieux enfants, vous viendrez lui parler de vos pères, lui offrir des vœux pour qu'ils soient longtemps conservés à votre amour, pour qu'ils vivent heureux en vivant chrétiens ; et vous, Moniques désolées, les larmes que vous viendrez répandre à ses pieds obtiendront qu'un fils ou un époux tristement égarés quittent la voie mauvaise qui conduit à l'abîme et rentrent dans le sentier de la vertu et de la paix :

Iter para tutum.

La fête séculaire de Notre-Dame de Grâce ne sera pas seulement la fête de Cambrai, mais celle de tout le diocèse. Que chaque paroisse, et, autant qu'il se pourra, chaque famille, envoie à notre commune Patronne et Mère sa pieuse députation. Que de toutes parts on vienne la prier pour la France, pour l'Église, pour le Pontife suprême qui nous ouvre si paternellement les trésors célestes. N'ayons tous, pendant la semaine de bénédiction qui va nous être accordée, qu'un cœur et qu'une voix pour

la supplier de nous obtenir, avec les biens que nous pouvons légitimement désirer en ce monde, la grâce par excellence et qui doit être le dernier terme de nos aspirations et de nos vœux, celle d'être admis ensemble à l'ineffable joie de voir Jésus pendant l'éternité :

Ut videntes Jesum
Semper collætemur.

LE ROSAIRE
ET LA LUTTE RELIGIEUSE[1]

VÉNÉRABLES FRÈRES ET TRÈS CHERS FILS,

Depuis si longtemps nous sommes accoutumés à entendre parler des tristesses et des souffrances du Souverain Pontife, que quand une parole de joie sort de ses lèvres augustes, quand nous sommes chargés de vous la communiquer, il nous semble que cette parole nous annonce un événement aussi inattendu qu'admirable. C'est comme un joyeux rayon de soleil qui brille à travers les nuages déchirés de la tempête.

Nous sommes dans l'allégresse et nous remercions le ciel d'avoir à vous communiquer la lettre encyclique *Superiore anno*, publiée à Rome le 30 août 1884.

Le Souverain Pontife, glorieusement régnant, qui deux fois déjà a recommandé aux fidèles la pieuse et dévote récitation du saint Rosaire et en a reçu des motifs de consolation, recommande encore aujourd'hui cette pratique de piété. Il rappelle les biens obtenus qu'on lui a fait connaître et dit ouvertement : « On a obéi partout à notre volonté avec une telle ferveur et « une telle unanimité d'âme, qu'il apparaît clairement combien « grand est le sentiment de piété et de religion dans le peuple « chrétien et combien tous mettent leur espérance dans la « protection céleste de la Vierge Marie. Cette ardeur de foi et « de piété a été pour nous un soulagement et une grande « consolation, et, nous l'avouons au milieu des angoisses et « des maux dont le fardeau nous accable, nous avons senti « le courage d'en supporter de plus graves encore, si c'est la « volonté de Dieu. »

1. Lettre pastorale du cardinal G. Alimonda, archévêque de Turin, au clergé et au peuple de son Diocèse.

Quand l'on éprouve de si grandes consolations et un tel soulagement venant d'un objet saint, qui voudrait s'arrêter en chemin et ne pas chercher à recueillir de plus grands bienfaits dans l'avenir? La raison veut que ce saint objet dont l'on récolte un si beau fruit soit glorifié et aimé, qu'il soit de plus en plus mis en lumière par de nouveaux actes et prenne de la vigueur par une vénération toujours croissante. C'est pourquoi le Saint Père Léon XIII continue : « Puisque les motifs qui nous ont « engagé à exciter la piété publique l'an dernier subsistent « toujours, nous, comme nous l'avons dit, nous avons cru « de notre devoir, Vénérables Frères, d'exhorter encore cette « année le peuple chrétien à persévérer dans cette formule de « prières nommée le saint Rosaire et à mériter ainsi la protec- « tion efficace de la puissante Mère de Dieu. »

Et si, pour donner au bien la plus grande efficacité possible, il est utile de fixer les règles d'après lesquelles il doit être accompli, si, pour attirer les âmes à le pratiquer, il est bon d'en enrichir les actes des faveurs de l'Église, ainsi notre Saint Père le Pape fixe les règles comme il l'a fait déjà et accorde des faveurs spirituelles pour la récitation du Rosaire : « Nous avons décidé, dit-il, de renouveler pour cette année « les prescriptions données l'année dernière. Nous décrétons « donc et ordonnons que du 1er octobre au 2 novembre, dans « toutes les églises paroissiales, dans tous les sanctuaires « publics dédiés à la Mère de Dieu et dans d'autres au choix « de l'Ordinaire, on récite chaque jour cinq dizaines au moins « du Rosaire auxquelles on ajoutera les litanies ; si c'est le « matin, on dira la sainte messe pendant ce temps-là ; si c'est « le soir, on exposera le Saint Sacrement et l'on donnera à la « fin la bénédiction. Nous désirons que les confréries du Rosaire, « dans les pays où les lois le permettent, fassent une procession « solennelle dans les rues pour exciter la religion publique. »

Par ces paroles le Saint Père trace les règles à observer; écoutez maintenant sa voix vénérable et pleine de tendresse qui répand les faveurs de l'Église : « A ceux qui aux jours « désignés auront assisté à la récitation publique du Rosaire « et prié selon nos intentions ; à ceux qui, empêchés de le « faire en public pour une raison légitime, auront accompli « cet exercice de piété en leur particulier, nous accordons « pour chaque fois une indulgence de sept ans et de sept « quarantaines. A ceux qui, pendant le courant du mois, « auront fait ces exercices en public ou en particulier au moins « dix fois, et reçu les sacrements de pénitence et d'Eucharistie, « nous leur accordons, du trésor de l'Église, l'indulgence « plénière de leurs péchés. Nous accordons la même indul-

« gence plénière et la rémission des peines à tous ceux qui, « le jour de la fête du saint Rosaire ou un jour de l'Octave, « auront reçu les sacrements de Pénitence et d'Eucharistie et « auront prié à nos intentions dans un édifice consacré au « Seigneur. »

C'est en ceci que consistent les parties les plus importantes de l'encyclique pontificale, et, puisque notre coopération est requise pour la mettre à exécution dans cet archidiocèse religieux de Turin, nous nous y prêtons d'un cœur prompt et joyeux. Ce que le Souverain Pontife recommande, indique et prescrit, nous le recommandons, nous l'indiquons et nous le prescrivons au clergé et aux fidèles placés sous notre juridiction épiscopale.

Nous avons donc ici le devoir de vous faire connaître une de nos déterminations. Dans l'encyclique, si remplie de charité et de sollicitude, il est dit en terminant : « Voulant pareille- « ment pouvoir aux besoins de ceux qui vivent à la campagne « et qui sont, spécialement pendant le mois d'octobre, occupés « à la culture des champs, nous accordons que tout ce que « nous avons décrété ci-dessus, relativement au gain des « indulgences, puisse être différé au mois suivant de novembre « et de décembre selon la décision prudente des Ordinaires. » Faisant usage de la faculté accordée par le Souverain Pontife, voici ce que nous avons décidé : Le mois d'octobre est le mois consacré à la dévotion au Rosaire, mais nous accordons que ce soit le mois de novembre pour tous les lieux de l'archidiocèse où le gros de la population se compose de paysans. Il résulte d'informations exactes que novembre, pour les campagnards du Piémont, est le mois le plus libre et le plus convenable pour les exercices de piété.

VÉNÉRABLES FRÈRES ET TRÈS CHERS FILS,

Nous vous avons exprimé les intentions et les volontés du Vicaire de Jésus-Christ et vous comprenez que s'il tire un motif de douce joie de tout ce qui a été fait et obtenu dans l'Église en vertu du Rosaire, la joie et l'allégresse de son cœur augmenteront par l'accomplissement des œuvres nouvelles et saintes qu'il vous propose.

Elle est belle la joie du Pape, elle est digne et divine. Ce n'est pas une joie qui vient de motifs terrestres ou de l'acquisition de biens temporels : c'est la joie que procurent la destruction du péché et les victoires de la vertu. Ce qui donne de l'allégresse au Saint Père, ce sont nos âmes qui s'attachent de plus en plus à la Très Sainte Vierge et s'enrichissent de sa sainteté. C'est une joie qui, n'ayant pas ses racines dans la terre

qu'elle dédaigne, regarde vers le ciel avec empressement et tourne à la gloire de Dieu.

N'aimerons-nous pas, ne sentirons-nous pas un ardent désir de procurer au Pape l'accroissement de cette joie, qui en réalité est aussi notre joie, puisqu'il se réjouit de nous voir devenir meilleurs ?

Mais voyez : pour que la Vierge Marie nous soit vraiment favorable et qu'il se fasse en nous un progrès spirituel, les simples désirs ne suffisent pas. Non, il ne suffit pas de dire : la sainteté est belle ; — il ne suffit pas d'ajouter : la vertu plaît et fait honneur ; — mais il est nécessaire, pour acquérir l'une et faire fleurir l'autre, que notre volonté, aidée du secours de Dieu, se décide à pratiquer le bien et à faire des actes énergiques.

Eh bien ! Mes très chers Frères, appliquons-nous-y serieusement.

L'action de Gédéon me revient en mémoire. Il devait exalter le nom de Dieu coutre la nation madianite. Mais ce peuple était nombreux et Gédéon se sentait faible. Que faire ? le Seigneur est son guide. Gédéon conduit son peuple à la fontaine d'Harad pourqu'il boive et se rafraîchisse ; il voulait le mener ensuite au combat. Mais si la multitude du peuple avait mis les genoux en terre pour boire plus commodément, quelques uns ne plièrent pas les genoux, mais portèrent avec les mains l'eau à leur bouche. Ce furent ces quelques-uns, au nombre de trois cents, qui furent choisis pour combattre et soutenir la cause d'Israël.

Bien que je ne vous cite la sainte Écriture que comme une comparaison, cependant l'application morale que nous pouvons en faire me semble très opportune et deviendra une instruction vivifiante.

Mes chers Frères, nous sommes conduits à la fontaine des eaux par le chef suprême du christianisme, par le Pape qui est un nouveau Gédéon. Il nous engage à nous y désaltérer pour que notre âme se fortifie et soutienne le combat. Quelle est cette fontaine des eaux ? Il est facile de la connaître : c'est la Vierge Mère. Souvent, dans le langage divin, les eaux symbolisent la grâce. Mais Marie est la dispensatrice des grâces célestes, et vous savez combien est consolante, combien le peuple chrétien répète avec confiance et vérité cette maxime de S. Bernard, « que tout ce que nous recevons de Dieu en lumière, en grâces et en faveurs, passe par les mains de Marie ». En outre, dans l'extatique des Cantiques il est permis de voir d'une manière figurée l'ombre de la Sainte Vierge. Or en quoi se complaît cette bien-aimée, cette âme enivrée du céleste amour ? Elle habite dans un jardin, elle se réjouit au milieu des fleurs,

elle s'arrête au bord des eaux : elle devient elle-même la fontaine des jardins, comme l'appelle son divin Époux : *Fons hortorum ;* elle devient le puits des eaux vives qui découlent impétueuses du Liban : *Puteus aquarum viventium quæ fluunt impetu de Libano* [1]. Image délicieuse de Marie qui dans l'Église catholique, vrai jardin fleuri du Seigneur, fournit les eaux de la vie éternelle, les eaux de la piété et de la miséricorde, à tous les cœurs des croyants : elle les fournit aux justes pour qu'ils restent fermes dans la foi, aux coupables pour qu'ils se convertissent ; elle obtient souvent que les éperviers des pécheurs se changent en colombes ; elle réunit ainsi comme un troupeau, comme un essaim d'innocentes colombes qui dirigent leur vol autour de la fontaine des sacrements, où elles goûtent non pas une eau commune, mais l'eau véritablement vive, le sang qui découle avec impétuosité des plaies du Christ pour la rédemption du monde.

La fontaine est donc trouvée : elle s'ouvre dans la sainte Église, et c'est la Sainte Vierge ; et le Pape qui nous conduit aux pieds de la Vierge, la montre pour nous encourager davantage, sous le glorieux titre du Rosaire. O chers Frères et Fils, accourez pour vous désaltérer.

Soyez attentifs à tout, car tous ceux qui boivent de cette eau ne sont pas également agréables à Dieu, tous ne prennent pas des forces pour le combat. Vous l'avez entendu : la multitude qui a plié le genou pour goûter l'eau de la fontaine et qui s'est couchée par terre, a été écartée et n'a pas été trouvée bonne à la lutte, parce que ses actions indiquent la mollesse, l'indolence, la faiblesse des âmes, nul zèle, nul désir de s'avancer et de lever le front. Ceci se répète et s'observe douloureusement tous les jours chez trop de chrétiens qui pensent au ciel et fréquentent les églises, mais avec langueur, avec ennui, comme par un reste d'habitude, mais non par élan de piété, ni par amour : ils ont l'air de penser que Dieu doit les remercier de ces hommages, et qu'eux-mêmes n'ont aucun devoir à remplir envers Dieu. Hommes déchus ! on les conduit pour boire l'eau de la grâce et ils se traînent à terre. Seront-ils propres aux combats ? la Sainte Vierge du Rosaire peut-elle les choisir pour ses champions ? Des soldats paresseux et sans dignité ! ces hommes déchus champions de la Sainte Vierge ! Laissons-les. Le Seigneur dit à Gédéon : « Il y a trop de monde avec toi » : *Adhuc populus multus est.* Il faut mettre de côté ces gens mous et sans vigueur : *In altera parte erunt.* Renvoie la foule à la maison : *Multitudo revertatur in locum suum* [2].

Mais qui sont ceux qu'on a trouvés dignes de combattre au

1. Cant., IV. — 2. Jud., VII, 4, 5, 7.

nom de Dieu? Qui peut-se promettre la victoire? C'est le petit nombre de ceux qui ont bu avec dignité, comme le font les vaillants et les magnanimes. Ils sont trois cents. Avec ces trois cents, dit le Seigneur, je vous délivrerai et je ferai tomber Madian entre vos mains : *In trecentis viris... liberabo vos, et tradam in manu tua Madian*[1].

Ah! Mes chers Frères, pensez que la multitude du peuple est renvoyée parce qu'elle est inhabile à combattre! pensez que trois cents seulement sont élus pour le combat et destinés aux honneurs du triomphe! cela donne à réfléchir. Mais ne nous épouvantons pas, ne perdons pas courage! Dans l'Ancien Testament la grâce de Dieu était plus rare et se distribuait à des conditions onéreuses : l'eau de la fontaine d'Harad n'était pas féconde en miracles. La condition de l'homme est meilleure dans le Nouveau Testament. Notre temps est un temps de propitiation, un temps d'abondance, de force et d'allégresse; les cieux sont plus sereins et font pleuvoir le Juste, et la fontaine des eaux de Marie, par qui nous avons reçu le Juste, distribue des grâces pour tous, des grâces efficaces, prodigieuses et qui ne sont plus interrompues. C'est d'elle surtout que l'on peut dire que des fleuves d'eau vive sortiront de son sein maternel : *Flumina de ventre ejus fluent aquæ vivæ*[2].

O Mes chers Frères, ayons soin que la vaillance de ces trois cents se répande sur nous tous. Buvons des eaux de Marie avec dignité, avec générosité, puisqu'elle ne les refuse à personne. Disons-lui : O Marie, donnez-nous à boire cette eau vive et salutaire. Si les trois cents soldats de Gédéon ont rendu leur corps et leur âme plus vigoureux, en portant avec leurs mains l'eau à la bouche, combien serons-nous plus vaillants si vous-mêmes vous nous présentez ce breuvage dans vos mains immaculées! Nous avons soif : donnez-nous de l'eau. O Marie, exaucez-nous, ne nous repoussez pas, ne nous renvoyez pas comme si nous étions impropres et infirmes. Nous sentons le besoin de combattre : nous voulons combattre. C'est Dieu qui nous appelle, et avant tout il nous envoie à la fontaine. Nous voici : ô breuvage! ô breuvage du paradis! jaillissez! descendez en nous avec abondance, lavez-nous, purifiez-nous, renouvelez notre cœur, rendez-le digne de la victoire : multipliez les trois cents de Gédéon au milieu de la multitude des chrétiens.

Après avoir retenu les trois cents et les avoir mis en rang, Gédéon leur donna à chacun une trompette et un flambeau et leur dit : « Faites ce que vous me verrez faire » : *Quod me facere videritis, hoc facite*[3].

1. Jud., VII, 7. — 2. Joan., VII. — 3. Jud., VII.

Que signifient ces paroles? que faut-il entendre par la trompette et par le flambeau?

Mais avant de résoudre cette question, il est utile de vous donner une grave explication. Nous parlions de combat, nous disions que le Saint Père nous y invite et nous réunit sous l'étendard de la Vierge du Rosaire. Donnons donc une idée de l'ennemi. Nous n'avons pas encore dit le nom de l'ennemi moderne, ni sa nature, ni sa puissance. Nous allons remplir ce devoir.

J'affirme d'abord que l'ennemi qui se lève contre l'Église et contre nous, ses enfants, n'est pas différent, sous certains rapports, du vieil ennemi d'Israël; c'est un nouveau Madian.

Les Madianites, comme d'autres peuples de l'Orient, étaient idolâtres, ils ne connaissaient pas le vrai Dieu et adoraient des idoles, ce qui veut dire qu'ils étaient esclaves de honteuses passions humaines. Ils vivaient dans des ignominies, et c'est la cruauté qui les poussait à attaquer le peuple du Seigneur, qu'ils voulaient corrompre en arrachant de son cœur et de ses lèvres l'idée de Dieu, en lui donnant des idoles et en le faisant mourir spirituellement. De là la nécessité de recourir aux armes dans Israël et de repousser le combat par le combat.

Eh bien! notre grand ennemi est le monde présent. Le monde, on le sait, a toujours été fourbe et ennemi de Dieu; il a toujours consisté en ces trois choses signalées par S. Jean: la concupiscence de la chair, la concupiscence des yeux et l'orgueil de la vie: *Omne quod est in mundo concupiscentia carnis est, et concupiscentia oculorum et superbia vitæ*[1].

Le monde de nos jours se distingue de celui des siècles précédents: il a des fautes spéciales, des infirmités propres qui le déshonorent. Il est rempli de plus en plus de mauvais soupçons contre la loi divine, il met en doute les principes généraux des causes; non seulement il hait les vérités religieuses, mais il les poursuit ds ses moqueries. Il a corrompu les mœurs, il a corrompu les idées. Il est sceptique. On souffrirait encore ses mépris, si le monde se contentait de satisfaire ses colères et d'accomplir ses iniquités en lui-même. Mais il est pris d'une telle inquiétude que, se voyant démenti et réprouvé par l'Église de Dieu, il se lève avec fureur pour la supplanter. Il déchire les lois ecclésiastiques, il abat les presbytères et les temples, insulte la croix, nie la divinité du Christ et maudit la vie éternelle. Il est sceptique jusqu'à la fureur.

Quod me facere videritis, hoc facite.

Mais comment le Saint Père se prépare-t-il? quelles armes

1. Joan., II.

adopte-t-il pour repousser l'assaut et rendre la défense utile? C'est à nous de vous l'expliquer. Le Saint Père, en se réfugiant auprès de la Mère du Rosaire et en appelant les fidèles à boire l'eau bienfaisante de la grâce, ne se montre-t-il pas notre maître et notre guide? Et avec quel art admirable!

Nous voyons Gédéon qui met dans les mains de ses soldats une trompette et un flambeau : *Dedit tubas in manibus eorum... ac lampades*[1]. La trompette était vaillamment utile, car, en faisant entendre ses sons aigus, elle inspirait le courage dans les âmes, elle épouvantait les ennemis. C'était comme la voix de Dieu qui annonçait l'approche de ses vengeances. Le flambeau, pendant les heures de la nuit, guidait les pas des guerriers et leur donnait un aspect vénérable.

Nous pouvons en dire autant du Pape qui envoie les fidèles armés du Rosaire pour combattre le scepticisme du monde moderne.

Et vraiment si l'on veut faire entendre la voix de Dieu, si l'on veut faire éclater un son terrible sur le monde qui ne croit pas, qui se livre à la fureur ou éclate en moqueries, il faut choisir le Rosaire : c'est la condamnation que le Seigneur inflige aux négations présentes. Le monde sceptique se rit de Dieu qui habite le ciel ; il prétend qu'au delà de ce monde physique, c'est le vide et le néant ; mais le chrétien qui récite le Rosaire, se découvre humblement la tête, prie et invoque le Père comme un qui est dans les cieux : *Pater, noster qui es in cœlis.* Le monde sceptique fait main basse sur le Christ, se moque du Rédempteur venu sur la terre pour effacer nos péchés, il se rit de la Vierge de Nazareth qui est sa mère ; mais le chrétien, en récitant le Rosaire si agréable à la miséricorde rédemptrice, s'incline en toute modestie, en toute affection, devant Marie, la salue avec les paroles de l'ange et salue en elle le Seigneur : *Ave, Maria, gratia plena, Dominus tecum.* Le monde sceptique, content de voir les croix renversées et les démolitions religieuses complètes, proclame ses gloires et se donne comme le maître de la vie universelle ; mais le chrétien qui récite le Rosaire et sent que la vie lui vient de Dieu ne veut pas oublier son bienfaiteur et inflige au monde un démenti en redisant l'hymne de la gloire : *Gloria Patri et Filio et Spiritui Sancto.*

Oui, le Rosaire est la grande voix, la trompette inspirée des chrétiens.

Le scepticisme moderne prodigue les mépris au Rosaire qu'il appelle une arme d'enfant, une arme émoussée ! Ah ! oui, c'est une arme d'enfant ce Rosaire qui, semblable à une flèche, a percé les armées envahissantes et sauvages des

1. Jud., VII, 8.

Albigeois, des Manichéens et des pires hérétiques qui ravageaient les plus riches contrées de l'Europe ! C'est une arme d'enfant ce Rosaire qui, aux mains du comte de Montfort, des Croisés, de Jean XI, constructeur du vieux temple de Miraflores, ceint la tête de ces nobles chefs de tels lauriers que n'ont pas rencontrés les victoires grecques et romaines ! C'est une arme émoussée ce Rosaire qui, étincelant d'une nouvelle lumière de siècle en siècle, vainquit chez les Polonais, à la journée d'Osran, vainquit à Vienne avec Sobieski, à Lépante avec Marc-Antoine Colonna, à Turin avec le prince Eugène. Le Rosaire, une arme d'enfant ! une arme émoussée ! Mais pourquoi devenez-vous pensifs ?

Le scepticisme moderne a l'habitude de déverser le sarcasme sur le Rosaire qu'il appelle un bijou du cloître, le collier des insensés. Alors pourquoi voit-on les illustrations des premières universités, les docteurs de la sagesse, les Albert le Grand, les Thomas d'Aquin, les Raymond de Pennafort, les Catherine de Sienne, les saintes religieuses, les âmes immaculées dont les pas laissent une odeur de sainteté qui purifient les maisons des profanes, pourquoi voit-on ces célébrités avoir un tendre amour pour le Rosaire, le réciter en toutes circonstances et s'en créer une flamme de céleste charité ? Le collier des insensés ! mais non seulement les frères des couvents, non seulement le pauvre peuple, mais des hommes distingués, des princes, des reines, des écrivains, des philosophes, des bienfaiteurs de l'humanité, Blanche de Castille, Marie Stuart, Anne d'Autriche, mère de Louis XIV, Marguerite, fille de l'empereur Maximilien II, Emmanuel Philibert, Bossuet, S. Charles Borromée, S. François de Sales, S. Vincent de Paul et tant d'autres s'honorent plus de ce collier que de la mitre des évêques, de la bibliothèque des savants, du sceptre des rois !

Le scepticisme moderne invoque la civilisation et la supplie d'avoir honte de la couronne de la Sainte Vierge et de la réléguer parmi les antiquités de l'histoire. Mais la civilisation moderne ne se sent pas portée à une telle solution, car elle connaît l'histoire et elle voit cette antiquité du Rosaire voyager sur le navire de Christophe Colomb à la découverte de l'Amérique et à la sanctification des sauvages ; elle voit que ce Rosaire met en mouvement le pinceau du bienheureux de Fiésole pour peindre des tableaux auxquels les anges seuls pourraient ajouter de plus belles couleurs ; elle voit le Rosaire déposé auprès de la sphère et des miroirs de Galilée où il brille comme un rayon de soleil qui a trouvé son centre ; elle voit le Rosaire pendre au bras d'O'Connell, quand celui-ci

s'agenouille dans les forêts de l'Irlande pour réciter à la tête des foules cette prière qui sert d'impulsion aux justes protestations des peuples opprimés.

Le Rosaire est la grande voix ! c'est la trompette inspirée des chrétiens.

Ah ! qu'elle sonne fortement et fasse vibrer l'écho lointain ! Tant que le scepticisme furieux nie, sourit et détruit, dans tous les villages et toutes les villes, sur les montagnes et sur les mers, dans les cabanes et dans les palais, en un mot dans toutes les habitations des chrétiens, l'on entend la récitation du Rosaire. Les ennemis de Dieu occupent la vallée avec l'appareil de leurs forces, ils sont nombreux, les rangs sont épais comme une multitude de sauterelles : *Madian et Amalec et omnes orientales populi fusi jacebant in valle, ut locustarum multitudo*[1]. Oui, les ennemis de Dieu occupent la vallée du monde, mais du sommet de la montagne sainte retentissent les trompettes des trois cents, résonne avec vigueur la voix du Rosaire.

O catholiques ! le Pape vient de le redire : récitez le Rosaire, récitez-le tous. C'est votre grande parole, c'est le cri de la foi qui donne aux âmes du courage et renverse les adversaires. Récitez-le tous. Vos prières s'élèveront pour étouffer les blasphèmes des ennemis et le scepticisme sera mis en fuite de plusieurs contrées. La langue des enfants de Dieu, en rendant muette la langue des enfants des hommes, pourra s'écrier : Le Seigneur est victorieux !

Et pour que la victoire soit plus facile et l'assurance plus grande, il faut joindre une chose à l'autre. Les trois cents de Gédéon ont-ils prévalu en se confiant uniquement au son de la trompette ? Non, mais ils portaient aussi des flambeaux. Avec le courage, il faut aussi de la lumière.

Nous vous recommandons, très chers Frères, de réciter le Rosaire dans un esprit de dévotion. C'est ce qu'il y a de plus important, c'est peut-être la chose principale. La dévotion, c'est la moelle de la prière joyeuse et fervente, c'est l'onction du cœur, l'aliment de l'âme : *Devotio est pinguedo animæ*[2] *; mentis est cibus*[3] ; en un mot, c'est la nourriture de ces esprits qui veulent prier longuement et converser avec Jésus-Christ ; c'est l'huile qui nourrit la splendeur perpétuelle des lampes du sanctuaire. Supprimez la dévotion : à quoi se réduit la récitation du Rosaire ? à quoi sert la prière ? ce n'est qu'une agitation des lèvres, un simple murmure ; Jésus n'y fait pas attention, la Sainte Vierge n'est pas en nous. Vous faites du bruit, mais

1. Jud., VII. — 2. S. Antonin. — 3. S. Grégoire le Grand.

vous ne travaillez ni ne combattez. Avec le bruit seul, vous ne pouvez ni vaincre ni disperser l'ennemi. A la trompette il faut donc joindre les flambeaux !

Il était à peu près minuit quand Gédéon se jeta dans la lutte : les ténèbres s'étendaient donc partout.

Le scepticisme qui envahit notre siècle, produit aussi une immense obscurité, obscurité intellectuelle et morale : dans sa passion, il va jusqu'à nier le vrai Dieu, le Dieu créateur et rédempteur ; il supprime la source de la lumière universelle, s'égare dans la connaissance des causes premières, invente des principes pour les substituer aux principes antiques et éternels qui ne lui plaisent plus, il s'arrête au culte du phénomène qui est une chose vile et aveugle. Aussi la lumière suprême, directrice de la vie, venant à manquer, les âmes s'égarent dans les doutes et les incertitudes ; c'est un passage d'ombres qui se rapprochent plus du couchant que de l'espérance d'une aurore prochaine. C'est la nuit des hommes sceptiques. « Crois et tu ne tomberas point, doute et tu périras. » Cette parole que Georges Byron écrit dans son drame, *Caïn*, n'est pas une simple menace ; elle semble avoir été une malédiction. L'homme d'aujourd'hui doute et périt. Il est, hélas ! souvent nécessaire de déplorer la conduite de plusieurs d'entre nous, de plusieurs qui, respirant l'air épais et lourd dont le monde est imprégné, ne voient plus bien ni clairement les saintes vérités de la foi. Ils aperçoivent encore Dieu, Jésus-Christ, l'Eglise catholique, mais comme à travers une atmosphère voilée de nuages.

Portez les flambeaux devant vous, ayez en main la lampe dont la lumière vive et scintillante vous éclaire ; récitez le Rosaire, Mes chers Frères et Fils ! récitez-le aussi dévotement que possible. La dévotion dans votre cœur est un foyer, et le foyer produit la lumière : *Devotio mentem illuminat, inflammat et roborat.* La dévotion, en vous illuminant, vous rend familiers avec Dieu : *Deo familiarem efficit*[1]. Alors, dans la lumière du Seigneur, vous vous connaissez clairement vous-mêmes, vous voyez vos devoirs, vos destinées et vos besoins ; vous apercevez les sentiers tortueux de la terre pour ne pas vous égarer. Avec la lumière du Seigneur, vous déchirez les ténèbres du monde sceptique comme les lampes des trois cents perçaient les ténèbres de la vallée septentrionale des Madianites.

Vous recueillerez encore un autre fruit important.

L'homme sceptique qui descend l'abîme comme nous le voyons aujourd'hui, met toute l'occupation de sa vie dans la vie des sens : le scepticisme finit dans le sensualisme. Dans

1. S. Bonaventure.

cet état, l'homme, charmé par les erreurs actuelles, a une haine profonde pour la souffrance et déteste la douleur comme le pire de tous les maux. Il veut être toujours en fêtes, il veut jouir en tout et toujours. Bien plus ! chose étrange à dire, cet homme qui n'a plus de force suffisante contre les vices, parle avec enthousiasme de grandeurs et de gloire ; il s'effondre moralement, et, parce qu'il se sent submerger, il dit que l'ère de la résurrection est arrivée, il chante l'hymne de l'Ascension.

O Mes Frères, excitez en vous la dévotion la plus vive en récitant le Rosaire et méditez les saints mystères qu'il vous rappelle.

Entendez-vous ces hommes maudire la douleur ? Priez et dites en vous-mêmes : oui, elle est certainement désolante la douleur des profanes et des incrédules, qui ne s'embellit pas à la lumière du ciel, qui n'a pas les récompenses de la grâce, et qui n'a aucun mérite pour la vie éternelle. Vous avez raison, ô mondains, de vous plaindre et de désespérer. Mais combien la douleur se modère ! combien elle devient supportable ! combien elle devient douce quand on accepte la croix de la main du Christ et que l'on souffre avec lui ! Penser à la crèche, à la vie de Jésus-Christ, à ses tourments, au Calvaire, aimer les souffrances divines, ah ! c'est maîtriser la douleur et lui donner le sentiment de la joie. De là vient cette exclamation des saintes âmes : « Nous n'avons pas de plus grande joie que quand nous souffrons et pleurons avec Jésus. » Cette douleur est un paradis.

Entendez-vous toutes les bouches des incrédules demander la joie avec une sorte de fureur, demander le règne de l'allégresse ? Priez et dites en vous-mêmes : elle est ignoble et détestable, l'allégresse qui se fonde sur la fange et souille l'âme ! Elle est fausse et prête à disparaître la joie qui se renferme dans les limites du temps et refuse de monter sur les hauteurs de l'éternité ! Qu'il est aimable au contraire, suave et béni, Notre-Seigneur Jésus-Christ qui, dans ses mystères joyeux, nous plaçant dans la compagnie de la Sainte Vierge, des anges et des saints, nous attachant à lui, faisant palpiter notre cœur de ses affections divines, nous purifie, nous embellit et nous donne l'avant-goût d'un sourire éternel ! Oh ! là où l'on se réjouit véritablement, le péril du remords s'éloigne de plus en plus ; à mesure que l'on s'avance dans l'allégresse, l'innocence s'accroît d'autant plus que l'extase de la joie augmente !

Et encore, entendez-vous dans les ivresses communes de notre siècle exalter la nouvelle résurrection des peuples, les ascensions et les splendides transformations de l'humanité ?

Méditez les mystères glorieux de Jésus-Christ et dites en vous-mêmes : laissons les autres se vanter de monter, tandis qu'ils tombent moralement ; nous voulons ressusciter semblables à Jésus de Nazareth ; nous voulons ressusciter en combattant le péché, en triomphant de la faiblesse humaine, en nous donnant à Dieu en sacrifice, en gravissant la montagne du crucifiement et en pardonnant aux bourreaux. Nous voulons ressusciter en brisant les liens criminels de la chair qui sont notre pierre sépulcrale, en suivant l'élan qui donne la grâce, en célébrant la Pâque des âmes, en chantant notre alleluia avec la voix des anges.

Peut-être Dieu a-t-il permis les malheurs présents, les tribulations actuelles qui fondent sur l'Église, pour que la glorification de son saint nom soit plus évidente. Nous croyons que les désastres dont le monde est souvent frappé ne sont pas envoyés uniquement pour la punition des méchants, mais aussi comme épreuve et un réveil salutaire des élus. Au siècle dernier, quand le régime de la Terreur dominait en France, quand les citoyens de toutes classes, et surtout les plus distingués, étaient traînés dans les prisons, la foi chrétienne ressentit une grande consolation en voyant au fond des cachots parisiens la piété prendre une nouvelle ardeur, les magistrats, les philosophes, les hommes politiques, les dames, les jeunes filles saisir le rosaire d'une main, chanter les litanies et se recommander à la Sainte Vierge. Ils n'avaient peut-être pas prié quand ils étaient libres, dans leurs jours de joie et de paix ; ils priaient dans les fers. C'est ce que manifestait le philosophe Volney. Pour échapper aux applaudissements populaires et aux blasphèmes vomis sur la scène, il avait entrepris un voyage sur mer. Surpris par la tempête, il se prosterne, il s'humilie ; sur le pont du navire, il demande un rosaire, et se met à le réciter en comptant les *Ave Maria*, comme une humble petite fille.

Très chers Frères et Fils, l'épreuve nous touche maintenant. Nous ne sommes pas condamnés aux cachots, nous ne sommes pas enfermés dans les prisons, le cruel scepticisme n'arrive pas à cette extrémité. Mais il semble qu'on met Jésus-Christ en prison, puisqu'on ne le laisse plus sortir publiquement dans son auguste sacrement ; on veut le renfermer dans le temple, l'accabler de dures sentences, comme on outrage et on enferme son Vicaire au Vatican. Et nous, ne nous trouvons-nous pas sur un navire, comme Volney, au milieu de la tourmente, quoique nous vivions au milieu de cette société civile qui fut notre mère et nous reconnaît à peine pour ses enfants ; au milieu de cette société civile qui n'est pas contente, qui tremble

et nous fait trembler, parce qu'elle est entourée par la révolution des flots de la tempête. Que faire ?

La main à la trompette, la main au flambeau, Dieu nous excite avec son fléau au formidable passage ; il nous excite à être les trois cents de Gédéon avec trompettes et flambeaux, c'est-à-dire avec le courage catholique et la ferveur de la piété. C'est pourquoi le Saint Père nous dit, en nous recommandant la récitation du Rosaire : « Armez-vous, soyez fervents et combattez. »

Gardons nos rangs, remplissons nos devoirs.

Les trois cents qui, avec le flambeau et la trompette, prennent part au combat, combattent et vainquent en jetant ce cri : le Seigneur et Gédéon : *Domino et Gedeoni.*

Poussons aussi un cri de joie, un cri présage de la victoire : La Sainte Vierge et Léon XIII !

Mais la Bible nous raconte qu'après avoir poursuivi l'ennemi et en avoir triomphé, les trois cents tuèrent les deux capitaines Zeb et Oreb, dont ils portèrent les têtes à Gédéon au delà du Jourdain.

Nous ne désirons pas de meurtres, nous ne demandons pas l'extermination de nos ennemis que nous voulons voir convertis, sauvés, et ramenés dans nos bras comme des frères bien-aimés ; cependant, s'il doit y avoir des trophées à la fin du combat, en voici deux qui seront très glorieux : dans nos ennemis nous tuerons l'erreur, comme en nous-mêmes nous tuons l'indolence et la faiblesse personnelle, en élevant sur un étendard le génie victorieux du courage catholique ; dans nos ennemis nous tuerons le péché, comme en nous-mêmes nous tuons la négligence et la froideur spirituelle, en plaçant sur l'autre étendard la figure victorieuse de la dévotion et de la piété. Voilà les têtes des deux cadavres importants que nous devons porter au Saint Père au delà du Tibre.

Et maintenant retournons par la pensée au commencement de notre lettre pastorale avec cette pensée : la joie du Vicaire de Jésus-Christ en vertu du Rosaire. Ah ! procurons-la belle, prompte et entière, à son cœur paternel, en cherchant sans retard à délivrer le prochain de la ruine et à nous sauver nous-mêmes dans la nouvelle glorification du Seigneur.

Il nous semble déjà voir se manifester la prochaine allégresse du Souverain Pontife, et pour vous fortifier, nous vous bénissons tous au nom du Père et du Fils et du Saint Esprit.

Voir d'autres discours pour le Saint Rosaire dans les Orateurs Sacrés contemporains, t. X, p. 229; et dans l'Encyclopédie de la Prédication contemporaine, t. XII, p. 180; t. XVII, p. 215; t. XX, p. 212; t. XXV, p. 38.

L'ÉVANGÉLISTE DU SACRÉ COEUR[1]

(17 Octobre)

Ecce evangelizo vobis gaudium magnum, quod erit omni populo.

Voici que je vous évangélise une grande joie, qui sera pour tout le peuple.
(Luc, II, 10.)

MES VÉNÉRÉES SŒURS,
MES CHERS FRÈRES,

Peu de siècles dans l'histoire ont mérité le nom de grands, et la postérité avare de ce titre ne l'a encore accordé qu'aux quatre suivants : ceux de Périclès, d'Auguste, de Léon X et de Louis XIV.

Et, au dire des critiques, c'est ce dernier qui l'emporte sur tous les autres, parce qu'il fournit d'admirables modèles à toutes les branches de la science et des arts : Richelieu et Mazarin, à la grande politique; Turenne et Condé, au génie des batailles ; Corneille et Racine, à la sublime poésie; Bossuet, Bourdaloue et Fénelon, à l'éloquence sacrée; d'autres, enfin, qu'il serait trop long de citer ici.

Mais, au milieu de ses gloires un peu profanes, il en est une plus digne de cette chaire; le XVIIe siècle fut, comme le XIIIe, le siècle des saints. Et à côté des héros de la politique, de la guerre, de la littérature et de tous les arts, l'Église peut placer sans crainte les héros de la vertu et de la sainteté. A mesure qu'elle les tire de leurs tombes, pour les placer sur ses autels, avec cette sage lenteur qui caractérise toutes ses œuvres, il nous est permis de contempler leur gloire et de nous laisser ravir par la variété féconde de leurs vertus.

Et ce n'est pas seulement dans une classe spéciale de la société, dans un milieu restreint, sur un théâtre déterminé, que nous les voyons apparaître, mais partout : dans l'humble cure de campagne, avec Vincent de Paul, le héros de la charité; sur le trône épiscopal, avec François de Sales, le modèle de la douceur; au foyer domestique et dans le cloître, avec Jeanne de Chantal, l'épouse fidèle, la veuve parfaite, la fondatrice incomparable; sur les bancs de l'école, avec Bercheman, le

1. Panégyrique de la beinheureuse Marguerite-Marie Alacoque, prêché à la Visitation de Paray-le-Monial, le 17 octobre 1886, par l'abbé G. C.

modèle des étudiants; dans la solitude des campagnes, avec Germaine Cousin, l'illustration suave de la vie champêtre.

Cependant, après avoir distribué tant de couronnes, l'Église n'avait pas épuisé la liste de ses saints, et il était réservé à la seconde partie de notre XIXe siècle de faire enfin apparaître sur les autels une humble vierge dont la vie se passa en grande partie dans la solitude de ce monastère, mais dont la mission fut grande comme le monde et rayonna sur l'univers entier: j'ai nommé la bienheureuse Marguerite-Marie Alacoque.

Tandis que d'autres furent choisis pour accomplir l'œuvre de Dieu sur quelque coin de terre déterminé, Marguerite-Marie eut l'insigne honneur d'être pour l'Église entière l'Évangéliste officiel du Sacré Cœur : *Evangelizo vobis gaudium magnum, quod erit omni populo.*

Évangéliste du Sacré Cœur! quel beau titre! quelle noble mission!

Évangile, Mes Frères, veut dire bonne nouvelle, et les quatre premiers écrivains auxquels l'Église a donné ce titre, S. Matthieu, S. Marc, S. Luc et S. Jean, avaient reçu mission du Seigneur de consigner par écrit les merveilles de cette manifestation de l'amour divin qui s'appelle l'Incarnation.

Mais quand, dans la suite des siècles, la charité d'un grand nombre se fut refroidie, et quand Dieu voulut la réchauffer, il résolut de se choisir un nouvel évangéliste, pour porter au monde le récit des tendresses de son cœur; et ce fut l'humble vierge de la Visitation de Paray, notre chère bienheureuse Marguerite-Marie, qui fixa le choix divin.

C'est pourquoi autour de cette châsse splendide où les saintes reliques de Marguerite-Marie dorment leur dernier sommeil, en attendant la résurrection, on pourrait écrire en lettres d'or : « Je suis l'Évangéliste du Sacré Cœur, et la bonne nouvelle que j'annonce sera joyeuse pour tout le peuple : » *Evangelizo vobis gaudium magnum, quod erit omni populo.*

Eh bien! c'est Marguerite-Marie, en tant qu'évangéliste du Sacré Cœur, que je veux, ce soir, essayer de bien vous faire connaître, sacrifiant ainsi les détails si touchants de sa vie, que je sais d'ailleurs parfaitement connus de vous, pour mettre uniquement en relief ce côté saillant de sa mission providentielle : je veux dire son rôle d'Évangéliste du divin Cœur.

Heureux si, par cette étude, je puis vous inspirer pour la sainte qui nous a apporté une si bonne nouvelle, une reconnaissance plus vive, une dévotion plus tendre, et une confiance plus entière.

Et, pour mettre de l'enchaînement dans ces pensées, voici

l'ordre que nous suivrons : dans un premier point nous établirons la véracité de son Évangile ; dans un second, nous étudierons sa doctrine ; dans un troisième, nous jetterons un rapide coup d'œil sur le monde, pour voir le crédit qu'il y a obtenu. En d'autres termes : Marguerite-Marie, évangéliste du Sacré Cœur véridique, complet et reconnu, tel sera l'objet de ce panégyrique.

I. — Vous vous étonnerez peut-être, Mes chers Frères, et vous aussi, Mes vénérées Sœurs, de me voir aborder ici, devant cet auditoire pieux et convaincu, une démonstration qui peut paraître, par cela même, oiseuse et inutile.

Eh bien ! il n'en est rien, et j'estime, au contraire, fort de l'autorité de S. Paul, qu'il est toujours avantageux et salutaire de justifier notre foi en montrant à tous qu'elle est une soumission raisonnable : *Rationabile obsequium*[1].

Il y a dans l'école une vieille et traditionnelle formule que l'on emploie pour vérifier les témoignages, depuis qu'il y a des témoins qui déposent, des tribunaux qui jugent, des historiens qui racontent et des hommes qui croient. On dit au témoin : fais la preuve que tu es sincère et que tu n'as pas été trompé. Et n'était la forme par trop didactique et trop sèche de cette démonstration, peu compatible, pour ce motif, avec les exigences du langage de la chaire, je l'emploierais volontiers pour vous montrer que dans les révélations de l'évangéliste du Sacré Cœur nous n'avons rien à craindre ni du côté du mensonge, ni du côté de l'illusion.

La nature même du témoignage de Marguerite-Marie qui nous arrive, non dans une affirmation passagère, mais répétée pendant les dix-huit dernières années de sa vie, comme la seule et unique pensée de son esprit ; ses intérêts les plus évidents qui lui commandaient le silence et lui interdisaient un témoignage que la force de la vérité et de l'obéissance a pu seule lui arracher ; sa sainteté, enfin, qui met comme un sceau divin à tant de garanties humaines, m'auraient fourni les irréfutables arguments de ma thèse sur sa sincérité.

Son jugement sain, son imagination calme, sa tranquillité d'âme vraiment surhumaine, son intelligence qui, loin de faiblir, croît avec l'âge et avec les révélations ; les contradictions mêmes auxquelles elle est d'abord en butte dans sa communauté et au dehors ; l'examen judicieux de ses révélations par les contemporains ; l'élévation surnaturelle et théologique de ses visions, tout cela et bien d'autres raisons encore auraient formé

1. Rom., XII, 1.

une invincible argumentation pour éloigner toute crainte d'illusions chez notre Bienheureuse.

Mais, grâce à Dieu, il y a un chemin plus court que celui-là, une méthode moins didactique et moins aride, pour arriver à nous convaincre de la véracité de l'Évangéliste du Sacré Cœur. Il suffit pour cela de comparer les révélations de Marguerite-Marie avec celle des voyants qui l'ont précédée, ou, plus simplement encore, d'ouvrir ses écrits et de les lire.

Il est certain, Mes Frères, que depuis dix-huit siècles le grand fleuve de la révélation « publique » est tari dans sa source, et l'Église a simplement mission de veiller à son intégrité et de veiller à son absolue pureté. Mais en face de ces vérités, imposant à tous les fidèles une adhésion absolue, sous peine d'apostasie, il y a toujours eu place pour le fait avéré et certain de la révélation « privée ». De quel droit, en effet, refuserions-nous au Fils de Dieu qui s'est manifesté à la terre dès les premiers jours de l'homme, qui a parlé au monde par ses prophètes, qui a fait entendre sa propre voix à tout venant, sur la terre sacrée de la Palestine; de quel droit, dis-je, lui refuserions-nous maintenant le pouvoir de continuer ses relations saintes avec les privilégiés de son amour? Est-il donc plus difficile au Seigneur de parler aux hommes aujourd'hui que jadis? Et si les délices de Jésus sont d'être avec les enfants des hommes — *Deliciæ meæ esse cum filio hominum*[1] — pourquoi lui refuserez-vous la joie de satisfaire le besoin de son cœur en livrant ses secrets aux amis qu'il compte pendant les longs siècles qui ont suivi sa présence sensible au milieu de nous, et les siècles peut-être plus longs encore qui nous séparent de son dernier avènement? Mais à priori cela n'est pas admissible, et en fait cela n'est pas.

La révélation privée commence en effet immédiatement après la clôture de la révélation publique, pour se continuer sans interruption. Chaque siècle a conservé le souvenir de celle qu'il a plu au Sauveur de lui transmettre, et une critique sévère en a discuté la véracité.

Or, placées dans ce voisinage illustre, les manifestations de Marguerite-Marie ne font qu'y puiser un magnifique contrôle et y briller d'un magnifique éclat.

Et d'abord quelle harmonie parfaite entre les révélations de notre Bienheureuse et celle des siècles précédents! Ce ne sont pas sans doute les mêmes communications, mais des communications qui s'attirent et se complètent. Qu'avait donc dit le Christ aux privilégiés qu'il avait honorés de sa parole, avant le temps de Marguerite-Marie? Aux uns il avait découvert les mystères impénétrables de la prédestination des âmes; aux

1. Prov., VIII, 31.

autres il avait prédit les joies ou les douleurs futures de son Église ; aux choisis parmi ses privilégiés il avait fait connaître quelques circonstances de sa vie et surtout de sa Passion, passées sous silence par les Évangélistes. Or n'était-il pas convenable que ces communications allassent plus loin et que les révélations privées, suivant, comme les révélations publiques, une sorte de marche ascendante, pénétrassent de plus en plus dans l'intime de sa vie divine ? Et Jésus, obéissant à la loi de l'amour qui est de manifester de plus en plus son intensité, ne devait-il pas finir par nous montrer son cœur, source féconde de la Rédemption tout entière ? Cela est si vrai, que d'autres saints avaient déjà eu des révélations très authentiques sur ce foyer de l'amour divin, bien des siècles avant Marguerite-Marie : mais des révélations toutes personnelles, dont le but indirect était seulement de permettre de contrôler plus tard les dires de l'Évangéliste du Sacré Cœur et de préparer les âmes à recevoir son Évangile, comme on voit les premières lueurs de l'aurore préparer nos yeux à la pleine clarté du jour.

Et puis, quelle sublime harmonie surtout entre les révélations du Sacré Cœur et les besoins de l'époque à laquelle Jésus les transmettait par la plume de son Évangéliste ! De même que pour fortifier la foi de ses enfants contre les attaques prochaines du dogme de la présence réelle, le Sauveur se servait, un siècle avant l'hérésie de Calvin et de Zwingle, d'une humble vierge de la ville de Liège pour faire instituer la belle et populaire solennité du corps de Jésus-Christ, ainsi, par l'intermédiaire de son Évangéliste, le cœur de Jésus se manifestait au monde à la veille de ce XVIIIe siècle pendant lequel le jansénisme, l'impiété, le bel esprit, l'égoïsme et la sensualité auraient infailliblement étouffé dans les âmes les restes de la charité, sans ce suprême appel de l'amour divin.

Enfin, ce qui donne aux révélations de l'Évangéliste du Sacré Cœur un éclat de vérité plus brillant encore, c'est l'époque relativement peu éloignée qui nous en sépare. Ah ! j'avoue que si Marguerite-Marie était la première voyante qui se fût montrée dans l'Église, on éprouverait une certaine difficulté à discuter son témoignage. Nos docteurs et nos théologiens ne seraient peut-être pas suffisamment préparés à ce contrôle. Or remarquez que la critique sacrée avait seize siècles d'expérience quand elle fut appelée à juger l'Évangéliste du Sacré Cœur. Le temps n'avait donc pas manqué pour l'établir sur des principes aussi immuables, sur une méthode aussi précise et sur des conclusions aussi irréfutables que ceux de la critique profane. Eh bien ! c'est devant cette vieille critique catholique, c'est aux regards des juges les plus autorisés dans cette science,

que les révélations de Marguerite-Marie ont été déclarées revêtues des indices de vérité les plus forts.

Écoutez d'abord le jugement du Père de la Colombière, bon juge en cette matière, puisqu'à une science théologique sûre il a joint l'insigne honneur d'avoir été le directeur spirituel de notre Bienheureuse : « Il n'y a nulle apparence qu'il y ait là illusion, car il se trouverait que le démon, en la voulant tromper, se tromperait lui-même : l'humilité, la simplicité, la mortification n'étant point les fruits de l'esprit de ténèbres. »

Ajoutez à cela l'approbation si motivée et si précieuse de Mgr Languet, premier hagiographe de Marguerite-Marie, homme d'un esprit profond, d'une critique irréprochable, et placé dans les conditions les plus favorables pour tout apprécier, puisqu'il était, presque au lendemain de la mort de l'Évangéliste du Sacré Cœur, vicaire général d'Autun et supérieur ecclésiastique de la Visitation de Paray.

Mais surtout comprenez tout le poids du témoignage de l'Église qui, sans se prononcer directement sur la nature des communications surnaturelles de Marguerite-Marie (ce qu'elle ne fait jamais d'ailleurs), a cependant, dans la pratique de son culte, tenu un compte exact et rigoureux de toutes les demandes transmises par l'Évangéliste du Sacré Cœur, de la part du Sauveur.

C'est pourquoi, fort de toutes ces preuves, je m'écrie maintenant sans crainte : si vous rejetez les révélations de Marguerite-Marie comme n'étant pas suffisamment prouvées, alors il faut les rejeter toutes, car nulle révélation privée n'a été entourée de garanties plus sérieuses que l'Évangile du Sacré Cœur. Or personne n'ignore que mépriser de la sorte toutes les révélations particutières dont se sont édifiés les fidèles de tous les siècles, serait certainement une proposition fausse et outrageuse pour l'Église de Dieu : *Prophetias nolite spernere*[1].

D'ailleurs, pour arriver à notre conclusion, il eût suffi d'ouvrir cet Évangile et de remarquer simplement l'accent avec lequel il est écrit : ce n'est, certes, ni le style du mensonge ni celui de l'illusion.

« C'est pour l'amour de vous seul, ô mon Dieu ! s'écrie-t-elle en commençant, que je me soumets d'écrire ceci par obéissance, en vous demandant pardon de la résistance que j'y ai faite. Mais comme il n'y a que vous qui connaissiez la grandeur de la répugnance que j'y sens, aussi n'y a-t-il que vous qui me puissiez donner la force de la surmonter[2]. »

Et elle ajoute ces mots admirables : « Je reçois cet ordre

1. I Thess., V, 20. — 2. *Vie et Œuvres de la B. Marguerite-Marie*, t. II, p. 337.

comme de votre part, voulant punir par là le trop de joie et de précautions que j'avais prises, pour suivre la grande inclination que j'ai toujours eue de m'ensevelir dans un éternel oubli des créatures[1]. »

Puis voici qu'au milieu de son récit, elle s'arrête interdite, confuse, ne pouvant vaincre ses répugnances : « O mon Seigneur et mon Dieu, qui seul connaissez la peine que je souffre en accomplissant cette obéissance, et la violence qu'il me faut faire pour surmonter la répugnance et la confusion que je sens en écrivant tout ceci, accordez-moi la grâce de mourir plutôt que d'y mettre autre chose que ce qui vient de la vérité de votre esprit[2]. »

Et un peu plus loin, s'étant remise à son récit, et de nouveau accablée d'un pareil travail : « Je vais donc poursuivre par obéissance, ô mon Dieu ! sans autre prétention que de vous contenter par cette espèce de martyre que je souffre en faisant cet écrit, dont chaque mot me semble un sacrifice[3]. »

Et moi, Mes Frères, si je suivais l'attrait de mon cœur, et si ma mémoire était assez fidèle, je voudrais pouvoir vous redire l'écrit tout entier, tant chaque mot me semble une lumière et une révélation !

Partout, en effet, c'est le même accent ! partout c'est la lutte entre l'humilité et l'obéissance : l'humilité qui laisse tomber la plume ; l'obéissance qui la fait reprendre !

Et c'est ainsi que s'achève, dans un éclat incomparable de sainteté, l'Évangile très véridique de la dévotion au Sacré Cœur.

Aussi bien, pourrait-on le terminer par ces mots du dernier chapitre de l'Évangile de S. Jean : *Hic est discipulus ille qui testimonium perhibet de his, et scimus quia verum est testimonium ejus*[4] ; c'est-à-dire : celle qui rend ici témoignage est la même qui fut la disciple bien-aimée du Sacré Cœur ; elle ne dit que ce qu'elle a vu ; voilà pourquoi nous savons que son témoignage est vrai.

II. — La démonstration de la véracité de l'Évangile du Sacré Cœur étant ainsi faite, il me tarde d'en étudier et d'en admirer la doctrine.

On peut dire sans exagération que Marguerite-Marie, pendant les dix-huit dernières années de sa vie, n'a eu qu'un désir et qu'une ambition : faire connaître et aimer le Cœur de Jésus. C'est là l'objet de tous ses entretiens, la matière de tous ses écrits, le fond de toutes ses lettres. Et de même que S. Jean,

1. *Vie et Œuvres de la B. Marguerite-Marie*, t. II, p. 337. — 2. *Id.*, p. 401. — 3. *Id.*, p. 402.
4. Joan., XXI, 24.

au déclin de l'âge, ne savait plus répéter que cette grande maxime du divin Maître : « Aimez-vous les uns les autres [1], » ainsi Marguerite-Marie n'avait plus d'autre discours avec les compagnes de sa vie religieuse ou les personnes du dehors que le suivant : Aimez et adorez le Sacré Cœur de Jésus.

Toutefois, bien qu'elle ait ainsi répandu dans tous ses écrits la doctrine et les pratiques du Sacré Cœur, et cela avec une éloquence, une clarté, un entraînement que nous souhaitons à tous les apôtres de l'amour divin, cependant on peut dire que l'Évangile proprement dit du Sacré Cœur est beaucoup plus restreint, ou plutôt ne renferme que trois chapitres, dont chacun a pour objet une des trois grandes visions de Marguerite-Marie.

Ouvrons donc cet Évangile, et parcourons-en d'abord le premier chapitre. La vision dont il contient l'admirable relation eut lieu, comme les deux autres du reste, là, dans cette chapelle, pendant que Marguerite priait derrière ces grilles. La date de cette première révélation nous a été conservée par l'Évangéliste du Sacré Cœur lui-même : c'était le 27 décembre 1673.

Ma mémoire serait impuissante à vous la redire tout entière, mais je vous en rappellerai les principaux traits dans les termes mêmes employés par notre Bienheureuse.

« Étant devant le Saint Sacrement, dit-elle, je me sentie toute investie de cette divine présence, mais si fortement, que... je m'abandonnais à ce divin Esprit, livrant mon cœur à la force de son amour. Il me fit reposer longtemps sur sa divine poitrine, où il me découvrit les merveilles de son amour et les secrets inexplicables de son Sacré Cœur... Il me dit : mon divin cœur est si passionné d'amour pour les hommes, que, ne pouvant plus contenir en lui-même les flammes de son ardente charité, il faut qu'il les répande par ton moyen..... Je t'ai choisie comme un abîme d'indignité et d'ignorance pour l'accomplissement d'un si grand dessein, afin que tout soit fait par moi [2]. »

Tel est en abrégé le premier chapitre de l'Évangile du Sacré Cœur, ou, si vous préférez, le premier acte de la triple révélation du Sacré Cœur.

On n'y voit encore que le principe et comme l'inspiration de cette nouvelle dévotion, car le Seigneur ne livre pas tout son secret d'un coup à son humble servante qui en eût été accablée ; il aime mieux suivre une marche lente et progressive, afin de laisser dans l'esprit de l'Évangéliste qu'il s'est choisi une

1. Joan., XIII, 34. — 2. *Vie et Œuvres de la B. Marguerite-Marie*, t. II, p. 379.

marque plus profonde de sa visite. Toutefois, avec quelle touchante beauté se fait cette première communication surnaturelle! Un Dieu oublié par les hommes, et ne pouvant se résigner à cet oubli, un Dieu méprisé par sa créature, et ne réussissant pas à faire taire son amour! Voilà pourquoi, dans la sublimité de son amour, il invente, pour vaincre tant d'ingratitude, comme une nouvelle industrie. Quoi donc, ô mon Dieu! ce n'était pas assez pour vous attacher à tout jamais le cœur de l'homme des splendeurs de la création, des anéantissements de la crèche, des douleurs de la croix, des tendresses mêmes de l'Eucharistie! Non, il fallait, pour arriver à ce but, le suprême effort du Sacré Cœur. O mon Seigneur! qu'est-ce donc que l'homme, pour que vous vous souveniez ainsi de lui? *Quid est homo quod memor es ejus*[1]?

Qui pourra dire l'émotion profonde que ressentit l'âme si délicate et si tendre de Marguerite-Marie devant cette manifestation touchante de l'amour de Jésus? Qui pourra peindre également l'effroi que dut lui causer la mission que lui confiait son divin Maître? « C'est par ton moyen que mon cœur veut répandre les flammes de son amour. » — Mais comment, Seigneur, et par quels moyens? Faudra-t-il donc quitter le cloître et parcourir le monde? — La vision a disparu, sans que rien fût dit sur ces capitales questions. Mais bientôt Marguerite-Marie se rassure, elle a trop confiance au cœur de son Dieu pour ne pas attendre en paix les manifestations de sa volonté.

Cependant elle attendit longtemps, car ce ne fut que plusieurs mois après cette première vision, dans le courant de l'année 1674 (nous ne savons pas la date exacte), qu'eut lieu la seconde révélation, dont le récit forme ce que nous avons appelé le second chapitre de l'Évangile du Sacré Cœur.

« Une fois, écrit Marguerite-Marie, que le Saint Sacrement était exposé, après m'être sentie retirée tout au dedans de moi, par un recueillement extraordinaire, Jésus-Christ se présenta à moi, tout éclatant de gloire, avec ses cinq plaies brillantes comme cinq soleils, et de cette sacrée humanité sortaient des flammes de toutes parts, mais surtout de son adorable poitrine qui ressemblait à une fournaise, laquelle, s'étant ouverte, me découvrit son tout aimant et aimable cœur, qui était la vive source de ces flammes... Ce fut alors qu'il me découvrit les merveilles inexplicables de son pur amour, et jusqu'à quel excès il l'avait emporté d'aimer les hommes dont il ne recevait que des ingratitudes..... Toi, du

1. Hebr., II, 6.

moins, dit-il, donne-moi cette joie de suppléer autant que tu pourras à leur ingratitude[1]. »

Pour cette réparation, Notre Seigneur lui demanda deux choses : la première, de communier tous les premiers vendredis de chaque mois ; la seconde, de se lever entre onze heures et minuit, chaque semaine, dans la nuit du jeudi au vendredi, et de se prosterner la face contre terre, pour expier les péchés des hommes et consoler Jésus de l'abandon de ses apôtres au jardin des Oliviers.

Remarquez, Mes Frères, combien cette seconde vision est plus royale et plus grandiose que la première ! Dans celle-ci c'était l'ami, le père, faisant un tendre effort pour sauver ses enfants ; là, c'est l'époux outragé, c'est le roi méconnu, qui vient demander une réparation.

Ainsi se développait, dans une lumière toujours plus vive, la nature de ce culte nouveau que Jésus venait demander à la terre, pour n'être point obligé de la maudire !

Toutefois, bien des obscurités devaient rester encore dans l'esprit de Marguerite-Marie. Ce culte de réparation devait-il rester un culte privé, connu et pratiqué par quelques âmes d'élite, ou bien, franchissant les murs de ce cloître, devait-il se répandre bientôt dans l'Église entière, et devenir une dévotion publique appelée à réchauffer partout dans la charité qui diminuait ? Peut-être Marguerite-Marie entrevoyait-elle cette dernière hypothèse comme une probabilité, mais non pas comme une certitude : Jésus devait donc encore parler.

En effet, le 16 juin 1675 eut lieu la dernière des grandes révélations relatives au Sacré Cœur, et c'est elle qui forme ce que nous appelons le troisième et dernier chapitre de l'Évangile de cette dévotion, et nous donne le dernier mot des intentions du Sauveur.

C'était pendant l'octave du Saint Sacrement, un dimanche. La Bienheureuse était à genoux devant la grille du chœur, les yeux fixés sur le tabernacle. Elle venait de recevoir « des grâces excessives de son amour » (c'est le seul mot qu'elle en ait dit), lorsque tout à coup Notre Seigneur lui apparut sur l'autel.

Alors lui découvrant son divin cœur : « Voilà, lui dit-il, ce cœur qui a tant aimé les hommes, qu'il n'a rien épargné pour leur témoigner son amour ; et, en reconnaissance, je ne reçois de la plupart que des ingratitudes... C'est pour cela que je te demande que le premier vendredi d'après l'octave du Saint Sacrement soit dédié à une fête particulière pour honorer mon

1. *Vie et Œuvres de la B. Marguerite-Marie*, t. II, p. 381.

cœur... et je te promets que celui-ci se dilatera pour répandre avec abondance les influences de son amour sur tous ceux qui lui rendent cet honneur[1]. »

Telle fut la dernière des grandes révélations du Sacré Cœur. Elle est restée la plus célèbre de toutes, et avec raison, car tout ce qui regarde la nouvelle dévotion s'y trouve admirablement exprimé : son principe, qui n'est autre que le cœur d'un Dieu débordant d'amour pour les hommes et essayant un dernier effort pour se les attacher ; son but, qui est d'offrir à Dieu un culte de réparation, de consolation et d'amende honorable ; son caractère, qui est d'être un culte public, après avoir été si longtemps une dévotion intime et privée ; ses effets, qui seront une nouvelle effusion de grâces sur l'Église et spécialement sur les âmes fidèles aux nouvelles pratiques demandées par Jésus.

Ainsi s'achève ce grand drame de l'amour divin ; ainsi se développe successivement, dans un ordre profond et mystérieux cet incomparable et précieux Évangile dont l'enseignement et la doctrine doivent renouveler la face de la terre.

Certes, Mes Frères, si j'obéissais en ce moment au désir qui me presse, je vous demanderais la permission de me taire quelque temps pour laisser à nos cœurs la facilité d'exprimer au divin Sauveur et à son incomparable Évangéliste tous les sentiments d'amour et de reconnaissance qui les remplissent. Mais parce que nous aurons tout à l'heure occasion de satisfaire à ce double devoir, pendant la bénédiction du Saint Sacrement et la vénération des reliques de notre Bienheureuse, je me hâte de remplir le cadre que nous nous sommes tracé, en traitant cette dernière question : comment l'Évangile du Sacré Cœur a-t-il été reçu ? quel crédit a-t-il obtenu auprès des hommes auxquels il était destiné ?

III. — Il est écrit dans les desseins de la Providence, Mes Frères, que la vérité elle-même ne s'implante dans le monde que par la lutte et l'opposition. Les saints Évangiles de Matthieu, de Marc, de Luc et de Jean, n'échappèrent point à cette loi ; quoi d'étonnant que celui de Marguerite-Marie y ait été soumis?

A peine, en effet, la Bienheureuse venait-elle de mourir, le 17 octobre 1690, laissant à ses sœurs du cloître le souvenir impérissable de ses vertus ; à peine la connaissance de ses sublimes révélations avait-elle franchi les murs de cette Visitation, qu'aussitôt Évangéliste et Évangile étaient accueillis par un immense cri de haine et de mépris. Jansénistes,

1. *Vie et Œuvres de la B. Marguerite-Marie*, t. II, p. 414.

rationalistes, beaux esprits du temps, académiciens, et même, hélas ! des prêtres et des évêques prenaient la plume pour railler et pour insulter. Et comme autrefois les noms des quatre premiers évangélistes devenaient matière à grossières plaisanteries, sous la plume des Porphyre ou des Julien, ainsi le nom béni de notre Bienheureuse était ridiculisé à l'envi.

Les plus sérieux, ou du moins ceux qui tenaient à le paraître, attaquaient l'Évangéliste et son Évangile, parce qu'ils consacraient une dévotion nouvelle. Singulière objection ! Où donc ces gens ont-ils vu que l'Église se soit interdite les dévotions nouvelles ? Feraient-ils, par hasard, la confusion étrange de confondre l'immutabilité de sa foi avec les progrès incessants de l'amour divin ? Oui, sans doute, l'Église est immuable dans sa foi, mais elle prétend avoir le droit de témoigner à Dieu les sentiments de son cœur, non d'une seule, mais de mille manières. Elle qui depuis dix-huit siècles adore son fondateur, se sentait cependant jadis attirée davantage à baiser ses pieds divins qui s'étaient fatigués sur les chemins de la Judée, à la recherche de la brebis égarée ; plus tard, ce qui la touchait le plus, s'était la sainte face du Rédempteur, son front couronné d'épines. Et aujourd'hui, parce que son cœur a besoin de se réchauffer au contact de celui de Jésus, vous criez au scandale! Mais oser parler de la sorte, c'est tout à la fois ignorer et blasphémer le double et sublime caractère de l'Église : je veux dire l'immutabilité de sa foi et la marche de son amour.

D'autres, et c'était les délicats, attaquaient l'Évangile du Sacré Cœur comme consacrant une dévotion trop matérielle.

Comme si le cœur de Jésus-Christ était plus matériel que n'étaient ses pieds et ses mains que nous baisons, sa couronne d'épines que nous portons en triomphe, sa croix sainte devant laquelle nous nous mettons à deux genoux ! Et, pour pouvoir poursuivre de leur haine le cœur de l'Homme-Dieu, ils allaient jusqu'à trouver absurde l'honneur que l'humanité a toujours rendu au cœur d'un père ou d'une mère. Adorer le cœur de Jésus-Christ c'était, disaient-ils, se prosterner devant un petit « morceau de chair ». Comme si, dans nos adorations, nous séparions l'humanité de la divinité, et comme si le siège de l'amour du Rédempteur n'avait pas des droits aussi incontestables à notre culte que les divines plaies de ses pieds et de ses mains, ou que son chef auguste !

Insultes sacrilèges du culte que nous aimons, ah ! vous n'étiez pas l'expression du peuple chrétien, mais le cri de rage de la passion anti-religieuse et du parti pris. Et voilà pourquoi le peuple fidèle n'attendait que de connaître l'Évan-

gile du Sacré Cœur pour se laisser ravir par lui, pour y croire et s'y soumettre. La dévotion au Sacré Cœur répondait d'ailleurs trop suavement aux besoins de l'époque, ainsi que nous le disions tout à l'heure, pour ne pas commencer, dès le lendemain de la mort de notre Bienheureuse, sa marche triomphale.

Les visitations, et c'était justice, donnèrent le signal. Paray, Dijon, Moulins, Semur avaient les premiers arboré la bannière du cœur de Jésus; on vit bientôt tous les autres monastères suivre cet exemple. Et c'est ainsi qu'à la visitation de Turin, dès l'année 1698, c'est-à-dire huit ans après la mort de notre Bienheureuse, la fête du Sacré Cœur se célébrait avec un éclat inaccoutumé, en présence de plusieurs membres de la famille de Savoie, comme le rapporte une vieille chronique du temps, qu'on a bien voulu nous communiquer.

Les visitations d'ailleurs ne furent pas les seules à bénéficier des grâces attachées au culte nouveau, mais, en devenant le centre de confréries florissantes du Sacré Cœur, elles firent rayonner l'amour divin dans toutes les contrées environnantes. Les évêques qui ouvrirent leur cathédrale les premiers à la dévotion nouvelle furent ceux de Coutances, de Besançon et de Lyon. Chose remarquable! l'Évêque d'Autun autorisa l'un des derniers la fête du Sacré Cœur, avec messe et office propres, justifiant aussi, contre toute vraisemblance, la parole de la Bienheureuse qui avait annoncé que la fête du Sacré Cœur s'établirait dans toute la France avant d'être autorisée dans le diocèse où cette dévotion avait pris naissance.

Trente ans après la mort de Marguerite-Marie, un événement extraordinaire vint encore précipiter ce mouvement du peuple chrétien vers le cœur de Jésus. La peste décimait Marseille; alors le grand évêque Belzunce consacre son diocèse au Sacré Cœur, et aussitôt le fléau terrible disparaît. Après un tel miracle, tout le midi était gagné au culte nouveau.

Ce fut peu de temps après que parut enfin l'admirable vie de l'Évangéliste du Sacré Cœur, par Mgr Languet, évêque de Langres. Le titre d'académicien, l'élévation de la doctrine, la science profonde et la haute situation de l'auteur furent d'un poids immense pour vaincre les derniers hésitants. Désormais le culte du Sacré Cœur devait faire des progrès rapides.

Ce ne fut cependant qu'en 1765 que Clément XIII approuva solennellement la messe et l'office nouveau, pour le royaume de Pologne, laissant aux autres évêques la permission de solliciter l'extension de cette permission à leurs diocèses. Tous s'empressèrent de le faire, et c'est ainsi que moins d'un siècle après la mort de notre Bienheureuse le désir de Jésus était

réalisé : « Je te demande que le premier vendredi d'après l'octave du Saint Sacrement soit dédié à une fête particulière, pour honorer mon cœur. »

Cependant il manquait une gloire à l'illustre Évangéliste du cœur de Jésus, pour donner, aux yeux des plus difficiles, une autorité plus grande à ses révélations : je veux dire le jugement de l'Église sur l'héroïsme de ses vertus. Le XVIIIe siècle fut trop tourmenté pour que la cause pût être introduite à Rome et menée à bonne fin ; et il était réservé au nôtre d'accomplir cet acte de justice et de droit. Ce fut le 30 mars 1824 que Marguerite-Marie fut déclarée vénérable par le pape Léon XII, et le 4 septembre 1864 qu'elle fut proclamée Bienheureuse par Pie IX.

Ce siècle s'écoulera-t-il avant que le dernier fleuron de la sainteté ne brille au front de notre Bienheureuse ? Certes, ce n'est pas à nous, Mes Frères, de faire la loi de l'Église ni de blâmer sa sage lenteur et la maturité de ses jugements. Mais rien ne nous défend d'émettre un vœu et même de concevoir de légitimes espérances.

D'ailleurs nous y sommes autorisés par un illustre exemple. Il y a quelques mois à peine, l'éminentissime Cardinal de Toulouse, et avec lui tous les membres du congrès eucharistique, réunis dans sa ville archiépiscopale, prenaient l'initiave d'une adresse au Souverain Pontife Léon XIII, pour le supplier humblement de mettre le comble aux vœux des fidèles en canonisant l'Évangéliste du Sacré Cœur. Et nous savons du reste, par une pieuse confidence faite de vive voix au chef vénéré de ce diocèse, que tel est le désir du Père commun des fidèles.

C'est pourquoi je termine ce panégyrique par ce simple cri du cœur, qui résume, j'en suis certain, les plus sincères aspirations des vôtres : Bienheureuse Marguerite-Marie, illustre Évangéliste du Sacré Cœur, nous appelons de tous nos plus chers désirs le jour mille fois béni où, heureux de voir briller sur votre front si pur et si glorieux l'auréole de la canonisation, nous pourrons enfin vous dire : Sainte Marguerite-Marie, priez pour nous ! — Ainsi soit-il.

Voir d'autres panégyriques de la bienheureuse Marguerite-Marie Alacoque dans l'Encyclopédie de la Prédication contemporaine, t. XXV, p. 223 ; t. XXX, p. 595.

LA TOUSSAINT

LA RÉSURRECTION DES MORTS[1]

Quoniam per unum hominem mors, et per hominem resurrectio mortuorum; et sicut in Adam omnes moriuntur, ita et in Christo omnes vivificabuntur.

Comme la mort est venue par un seul homme, de même par un seul homme viendra la résurrection des morts ; et comme tous sont morts en Adam, tous seront vivifiés en Jésus-Christ.
(I Cor., XV, 22.)

Ainsi toute l'histoire de l'humanité, d'après S. Paul, se résume en deux personnages typiques et universels : en Adam et en Jésus-Christ.

En effet, le premier homme, dit aussi S. Paul, est venu de la terre et il est terrestre ; le second, au contraire, a été céleste, parce qu'il était venu du ciel[2]. Le chef terrestre a rendu terrestre toute sa descendance ; le chef céleste a voulu avoir une descendance céleste comme lui-même[3]. En Adam toute l'humanité a contracté le péché[4]. En la personne de Jésus-Christ, ce même vieil homme, cette même humanité pécheresse a été crucifiée et est morte pour la destruction du péché[5]. Et comme Adam, par son péché, a introduit la mort dans l'humanité entière, de même Jésus-Christ, en expiant le péché par sa mort, a introduit dans l'humanité entière un germe de résurrection et de vie ; et comme la mort d'Adam a été le type de la mort de tous les vivants, de même la résurrection de Jésus-Christ a été le type de la résurrection de tous les morts[6].

Grande et sublime théologie des livres saints, que nous devons essayer de pénétrer et d'approfondir autant qu'il nous sera possible ! Dans cette intention nous exposerons aujourd'hui le dogme chrétien de la résurrection des morts. Nous en

1. Sermon prononcé par le R. P. Ventura.
2. Primus homo de terra terrenus, secundus homo de cœlo cœlestis (I Cor., XV, 47).
3. Qualis terrenus, tales et terreni; qualis cœlestis, tales et cœlestes (*Ibid.*, 48).
4. In quo omnes peccaverunt (Rom., V, 12).
5. Nos scimus quia vetus homo noster crucifixus est, ut destruatur corpus peccati (*Ibid.*, VI, 6).
6. Quoniam per unum hominem mors et per hominem resurrectio mortuorum, et sicut in Adam omnes moriuntur, ita et in Christo omnes vivificabuntur (I Cor., XV, 21, 22).

étudierons l'économie, la nécessité, les conditions ; et nous y découvrirons en même temps le fondement de toutes nos espérances, la magnifique économie de tous les mystères de la religion.

I. — Les philosophes, d'ordinaire, n'énoncent leurs pensées que sous la garantie du raisonnement et de l'érudition. L'homme, intelligence faillible, et traitant d'égal à égal avec l'homme, ne peut qu'à cette condition faire accepter sa pensée par un autre homme. Dieu, sagesse infinie, Dieu, créateur et législateur de l'homme, n'a pas besoin de procéder ainsi pour obtenir créance auprès de l'homme. Ainsi, en révélant la religion, il ne discute pas avec l'homme, mais il lui manifeste ses paroles comme des lois, avec précision, avec clarté, avec certitude, avec autorité, comme ayant un pouvoir non sujet à contestation : *Tanquam potestatem habens.*

Cependant il y a aussi de temps en temps dans les livres saints des passages magnifiques, sublimes, d'une immense portée, qui nous découvrent comme le fond de la pensée divine, dans les dogmes mêmes les plus incompréhensibles, et qui nous en facilitent jusqu'à certains points l'intelligence. C'est ce qui a lieu en particulier pour le dogme de la résurrection des morts. Nous trouvons dans les saintes Écritures trois figures ou allégories qui nous font entendre, autant que possible, comment s'opèrera un jour cette renaissance de toute la race humaine.

Isaïe nous dit d'abord : « La terre enfantera en un seul jour, et de cet enfantement en un seul instant renaîtra le genre humain tout entier[1]. » Nul doute que l'Esprit Saint n'ait voulu nous présenter sous une image sensible le grand mystère de la résurrection. Ainsi, selon l'oracle prophétique, le pouvoir de Dieu sera le père qui engendre, la terre sera la mère qui conçoit, les tombeaux seront le sein qui enfante ; et de la sorte Dieu ne fera que répéter, en un même jour, en un même instant, le prodige de la naissance de tant de millions d'hommes, qu'il a successivement opéré dans la série de tous les siècles. En effet, Jésus-Christ lui-même a dit : « Un jour viendra dans lequel tous les morts, renfermés dans les tombeaux, entendront la voix du Fils de Dieu et reviendront à la vie[2]. » C'est donc la voix du Fils de Dieu lui-même, cette voix qui parle au néant et à laquelle le néant répond avec empressement et avec docilité, qui opèrera le grand prodige

1. Parturiet terra in die una, et parturietur gens simul (Is., LVI, 8).
2. Venit hora quando ii qui in monumentis sunt audient vocem Filii Dei et procedent in resurrectionem (Joan., V, 28, 29).

de la résurrection. Je conçois donc que cette même voix, qui, au commencement du monde, a dit à tous les êtres vivants : Croissez et multipliez ; que cette même voix qui, prolongeant son écho sur tous les points du temps et de l'espace, a successivement appelé à la vie tous les hommes ; je conçois, dis-je, que cette même voix pourra les faire tous revivre en un même temps. Pourquoi Dieu, en effet, ne pourrait-il pas, par un seul miracle et en un seul instant, opérer ce qu'il a fait par une multitude de miracles pendant le cours de tant d'années? Pourquoi Dieu, qui a su animer la poussière du premier homme, ne pourrait-il pas ranimer la poussière de tous les hommes, jusqu'au dernier? Le miracle sera le même, quant à la substance ; il n'y aura de différence que la différence accidentelle de la durée. Au lieu de naissances diverses, en différents jours, ce sera pour l'humanité entière une seule naissance, en un seul jour, en un seul instant : *Parturiet terra in die una, et parturietur gens simul.*

S. Jérôme ajoute que le miracle de la résurrection des morts sera un moindre miracle que celui de la naissance des hommes. Tous les hommes étaient jadis plongés dans les abîmes du néant, et c'est du néant qu'ils sont venus à l'existence. Mais au dernier jour la plus noble portion de leur être, l'âme, se trouvera exister déjà, le corps seul ayant été dissous. Il ne s'agira donc pas de créer une seconde fois tous les hommes, mais seulement de restaurer une partie de leur être : le corps. Rien de nouveau ne sera surajouté ; il y aura seulement, par rapport à une portion de leur être, répétition du prodige qui avait été opéré par rapport au tout. Au jour de la résurrection, les âmes se trouveront préexistantes ; les corps seuls devront êtres rappelés à la vie pour être rendus. La même vertu qui forma le corps et l'âme saura bien rendre à l'âme le corps qu'elle avait perdu par la mort. Seulement le prodige sera moindre, car rétablir ce qui était demande une moindre puissance que produire ce qui n'était pas[1].

Mais mon corps se trouvera peut-être entièrement détruit, et aura, par le phénomène de l'*assimilation*, passé tout entier dans d'autres corps? Comment s'y prendra le Tout-Puissant pour me le rendre exactement le même? Point de doute que le Dieu qui a tiré le monde entier du néant ne puisse du néant tirer aussi de nouveau le corps de tous les hommes. Mais ce corps d'une création nouvelle ne serait pas mon ancien corps? Je ne ressusciterai donc pas tout entier moi-même avec mon propre corps? Il n'y aura donc pas pour moi de résurrection véritable,

1. Multo minus est restituere quod fuit, quam facere quod non fuit (S. Hier.).

car *ressusciter* ne signifie pas être créé de nouveau, mais redevenir ce que l'on était avant la mort?

Cette difficulté paraît grande; les païens l'opposaient à S. Paul en lui disant: « Comment est-il possible que les morts ressuscitent avec leurs propres corps, qui, pour un grand nombre d'entre eux, n'existeront plus[1]? » Et S. Paul leur répondait en ces termes: « Insensés! lorsque vous semez du blé, ce n'est pas la tige que vous implantez dans la terre, mais seulement la semence qui doit produire la tige. C'est Dieu qui ensuite donne à cette semence le développement et la vie qui la fait devenir une plante: il en sera de même au jour de la résurrection des morts[2]. »

Oh! qu'elle est belle et profonde cette seconde allégorie des livres saints touchant la résurrection! comme elle est propre à nous faire, sinon comprendre, du moins regarder comme possible et en harmonie avec les autres œuvres de Dieu le mystère de l'identité des corps ressuscités! Mais, pour bien en saisir le sens, rappelez-vous ce qu'ajoute le même apôtre: « Il y a, dit-il, une grande différence entre chair et chair; la condition de la chair de l'homme n'est nullement la condition de la chair de la brute[3]. » Or la différence entre la chair de l'homme et la chair de la brute est celle-ci: en vertu d'une loi naturelle, la matière doit toujours suivre la condition de sa forme. Puis donc que la forme de la brute, qui est son âme sensitive, périt tout entière à la mort, de même la matière à laquelle cette âme sensitive est unie, ou la chair de la brute, doit périr tout entière avec sa forme. Mais l'âme intellective, l'âme humaine, qui est la forme substantielle du corps humain, ne périt pas, elle est immortelle. « Ainsi, dit S. Thomas, Dieu, dans l'institution de la nature humaine, a donné à la chair de l'homme une espèce d'incorruptibilité, afin qu'elle fût en rapport de convenance avec sa forme immortelle[4]. » — « Oui, dit S. Augustin, tandis que la chair de la brute se dissout tout entière et se transforme en d'autres substances lorsqu'elle est mangée, la matière dont est formée la chair de l'homme, alors même qu'elle est mangée, brûlée, dispersée en poussière, ne périt jamais devant Dieu et ne se convertit jamais entièrement en des substances différentes[5]. Il reste toujours de cette chair

1. Quomodo mortui resurgent, qualive corpore venient? (I Cor., XV, 35)

2. Insipiens! quando seminas, non corpus quod futurum est seminas, sed nudum semen. Deus autem dat illi corpus. Sic et resurrectio mortuorum (*Id.*, 36, 37, 38, 42).

3. Non omnis caro eadem caro; sed alia caro hominum, alia pecudum (*Ibid.*, 39).

4. In institutione humanæ naturæ Deus dedit corpori humano quamdam incorruptibilitatem ut convenienter cooptaretur suæ formæ, ut sicut anima perpetuo vivit ita corpus per animam perpetuo viveret (S. Thom.).

5. Non perit Deo materies de qua mortalium caro creatur, in quemlibet cinerem pulveremque solvatur, in quorumque animalium cibum cedat (S. August.).

quelque chose, un principe, un germe, que Dieu même a faits indestructibles, et que sa puissance saura bien retrouver en un instant, pour les rendre à l'âme par laquelle ils avaient été animés[1].

D'après cette différence établie par S. Paul entre la chair de la brute et la chair de l'homme, l'allégorie de la semence, proposée par le même apôtre, devient très claire et sert merveilleusement à repousser toute objection contre l'identité des corps ressuscités. Les germes, toujours indestructibles, de la chair de chaque homme seront dans la main de Dieu ce qu'est entre les mains du semeur le grain qu'il dépose dans le sein de la terre, c'est-à-dire le principe d'une végétation nouvelle. Or la plante, arrivée à son développement naturel, est numériquement la même qu'elle était dans son germe, bien que l'identité ne porte que sur sa forme végétative : sa semence. Le reste lui est survenu par la vertu divine soit de la terre, soit de l'air, soit de l'eau, différemment modifiés. De même, le corps des morts ressuscités sera numériquement le même que pendant la vie, bien que l'identité ne porte que sur la forme substantielle, l'âme intellective, et sur les germes ou les moules que le temps aura respectés, tout le reste étant suppléé par la puissance de Dieu. Nous sommes donc en droit de dire aux incrédules qui rejettent le dogme de la résurrection des corps : Insensés ! que pouvez-vous opposer à une doctrine qui trouve son explication dans les phénomènes mêmes de la nature ? Ah ! craignez de vous montrer aussi ignorants dans les sciences naturelles que dans la théologie chrétienne. Pour vous confondre, le grand apôtre n'a eu qu'à vous renvoyer au phénomène de la germination des plantes. Il en sera de même de la résurrection des corps. Là comme là, c'est la vertu divine qui saura retrouver ce qui semblait avoir péri : *Sic et resurrectio mortuorum.*

Mais S. Paul a dit aussi que notre corps humilié et dissous en poussière par la mort sera, au jour de la résurrection, restauré en un corps parfait[2]. Voilà donc ici une allégorie qui explique encore davantage le même mystère. D'après ces paroles, l'homme mort ressemble à l'enfant, l'homme ressuscité à l'homme adulte. Or l'enfant qui vient de naître n'a qu'un corps petit et excessivement faible. Le volume, la hauteur, la force qu'il possèdera plus tard, dans l'âge mûr, ne lui seront venus qu'avec le temps, avec le concours des aliments, de la chaleur, de l'air et de tous les éléments qui ont extérieurement contribué au développement et à l'accroissement de son corps. Il en

1. Sed illi animæ puncto temporis redit, quæ illam primitus animavit (S. August.).
2. Reformabit corpus humilitatis nostræ in virum perfectum (Philipp., III, 21).

est de même dans la résurrection, qui est comme une naissance nouvelle. Le corps de l'homme, sortant du tombeau comme du sein d'une autre mère, n'est qu'un très petit germe, un grain de poussière, un atome. Tout le reste de ce qui lui est nécessaire pour constituer un corps parfait — *In virum perfectum* — lui sera surajouté par l'accession de diverses substances, sous l'action toute-puissante de Dieu. La différence, dit S. Augustin, est uniquement dans la durée du temps. Car, pour la résurrection, Dieu fait en un instant, par sa vertu toute-puissante, ce que cette même vertu divine avait fait autrefois dans le même corps, lentement et par degrés [1]. »

Or le corps de l'homme adulte est numériquement le même que le corps de ce même homme lorsqu'il était enfant, bien que renouvelé incessamment et augmenté par des causes et des substances étrangères. En effet, cette rénovation et cette augmentation se font toujours sur un même germe et sous l'influence de la même forme, de l'âme vivifiante. De même le corps de la résurrection sera numériquement le même que le corps de la naissance et de la mort. Ce sera un corps constitué sur la même base, développé au moyen du même germe, uni à son âme ancienne. Par conséquent, ainsi s'accomplira à la lettre la magnifique prophétie de Job, quand il disait : « Je sais que mon Rédempteur est vivant, et qu'au dernier jour du monde je me relèverai de terre, je reprendrai la peau dont était revêtu mon corps, et dans ma chair je verrai mon Dieu ; cette espérance vit au fond de mon cœur [2]. »

II. — Ce que nous avons dit peut suffire à celui qui cherche le comment de la résurrection des corps. Mais la question du pourquoi est encore plus importante et plus magnifique à exposer. Ici le dogme se lie d'une manière intime à tout ce qui existe : à l'ordre providentiel, à l'ordre théologique, à l'ordre humanitaire, à l'ordre universel. Loin d'être un dogme sans raison, ce dogme est la raison même et le fondement des plus grandes vérités ; sans ce dogme on ne comprendrait assez ni Dieu, ni Jésus-Christ, ni l'homme, ni l'univers.

Bien que formé du limon de la terre, l'homme, dit l'Écriture sainte, d'après le dessein primitif de Dieu, devait échapper à la corruption du tombeau [3]. La mort n'est pas l'œuvre de Dieu [4]. Elle n'est entrée dans le monde qu'en conséquence et

1. Redditur munere quod accessurum erat tempore (S. August.).
2. Scio quod Redemptor meus vivit, et in novissimo die de terra surrecturus sum, et rursus circumdabor pelle mea et in carne mea videbo Deum meum; reposita est hæc spes mea in sinu meo (Job, XIX, 26).
3. Creavit Deus hominem inexterminabilem (Sap, II, 23).
4. Deus mortem non fecit (*Ibid.*, I, 13).

en compagnie du péché [1]. Or, si les hommes ne devaient pas ressusciter un jour, si la mort devait exercer sur eux un empire indestructible, éternel, il aurait été donné à la plus faible des créatures intelligentes de détruire, d'anéantir pour toujours un dessein arrêté, une volonté formelle du Créateur, savoir, le dessein, la volonté d'assurer à l'homme l'immortalité. Or un Dieu dont la malignité humaine aurait pu combattre pour toujours la volonté, traverser et annuler les intentions et les plans, serait-il vraiment un Dieu indépendant, tout-puissant, maître absolu? serait-il un Dieu véritablement Dieu? Dieu doit donc à la gloire et de sa puissance infinie et de son indépendance de ressusciter un jour tous les morts. Il se doit à lui-même de manifester par là à l'univers qu'il a bien pu permettre pour un temps seulement la mort de l'homme créé immortel, mais que rien ne peut éluder ses desseins et ses volontés immuables, et que sa toute-puissance sait triompher du mal aussi bien que du néant.

La résurrection des morts est revendiquée par l'ordre théologique. Si Jésus-Christ n'est pas ressuscité, dit S. Paul, il n'est pas notre Rédempteur, il n'est qu'un homme comme les autres, il n'est pas Dieu; et dès lors la prédication évangélique est une imposture, la foi et l'espérance chrétienne sont une folie, le christianisme entier est une absurdité [2]. Et pourquoi? Parce que si Jésus-Christ ne s'est pas ressuscité, c'est qu'il n'a pu vaincre la mort. S'il n'a pu vaincre la mort, encore moins aurait-il pu vaincre le péché, cause de la mort. Si Jésus-Christ n'a pu vaincre le péché, notre péché subsiste donc avec toutes ses conséquences. Nous n'avons donc été nullement rachetés; nous sommes donc encore sous le poids de l'ancien anathème, de l'ancienne condamnation, effet du péché [3].

Mais la mort est l'une des principales conséquences du péché d'Adam. Donc, si tout entière la race d'Adam doit renoncer à toute espérance de résurrection, il sera vrai de dire que la mort, cette grande calamité, cette grande humiliation attirée sur l'humanité entière par l'Adam premier, n'a pu être réparée par l'Adam second. Jésus-Christ ainsi ne nous aurait rachetés que par moitié. Ayant fait beaucoup pour nos âmes, il n'aurait pu rien faire pour nos corps. La méchanceté de l'homme pécheur qui a pu tuer l'âme et le corps aurait été plus forte que la grâce du Dieu Rédempteur, qui n'aurait pu nous rendre la vie du corps dont nous avions été dépouillés par le

1. Per peccatum mors (Rom., V, 12).
2. Si Christus non resurrexit, inanis est prædicatio nostra, vana est fides nostra, (I Cor., XV, 14, 17).
3. Si Christus non resurrexit, adhuc estis in peccatis vestris (*Ibid.*, 17).

péché. Adam aurait été plus puissant à perdre la nature humaine que Jésus-Christ à la restaurer. Par conséquent, le grand ouvrage de la Rédemption, le chef-d'œuvre de la sagesse, de la puissance et de l'amour d'un Dieu, ne serait plus qu'une œuvre imparfaite, vaine et illusoire.

S. Paul ajoute, avec sa logique irrésistible : Si notre humanité ne ressuscite pas, celle de Jésus-Christ n'est pas ressuscitée non plus, car Jésus-Christ a voulu ressembler en tout à ses frères. Si Jésus-Christ n'a pu vaincre la mort pour ses membres, il n'a pu réussir à se ressusciter lui-même. Si notre humanité ne ressuscite pas, il n'est donc pas possible que la sienne soit ressuscitée[1]. Dès lors, continue le grand apôtre, nous ses prédicateurs, ses apôtres, nous ne serions que de faux témoins, nous ne serions que des imposteurs sacrilèges ; nous irions proclamant dans le monde un miracle que Dieu n'a pas fait : la résurrection de Jésus-Christ. Non, Jésus-Christ n'est pas vraiment ressuscité, si tous les hommes ne doivent pas ressusciter aussi[2].

Nier la résurrection des morts, c'est donc, selon S. Paul, nier la vérité de la résurrection de Jésus-Christ, c'est détruire toutes les espérances du chrétien, c'est nier tout le christianisme.

La résurrection des morts est un dogme intimement lié avec les dogmes principaux du christianisme. On ne peut en effet concevoir comment le Verbe de Dieu, Dieu lui-même, aurait pu s'unir à la nature humaine, en aurait pris les faiblesses, les infirmités, la sujétion à la mort, et ne lui aurait rien communiqué des privilèges d'immortalité, de force et de vie, qu'il possède en lui-même. On ne peut pas concevoir que lui, qui est la résurrection et la vie, ne voulût pas ressusciter et faire revivre cette chair de l'homme qu'il a élevée, sanctifiée, déifiée en l'unissant à lui-même, et qu'il la laissât comme la chair de la brute en proie éternelle à la corruption et à la mort. En effet, il ne nous resterait dès lors à conclure que de deux choses l'une : ou il n'est pas Dieu, si ayant voulu nous ressusciter il ne l'a pas pu, ou bien il n'a pas réellement pris notre chair, si le pouvant il ne voulait pas nous ressusciter ; et dans l'un et l'autre cas il n'est pas notre Rédempteur.

Mais nous n'avons qu'à reporter notre attention sur notre propre nature, et nous verrons que Dieu y a gravé en caractères lisibles le dessein de ressusciter notre corps. N'oublions pas que notre âme est, selon le langage de la philosophie chrétienne, la forme substantielle de notre corps, car notre corps

1. Si mortui non resurgunt, neque Christus resurrexit (I Cor., XV, 16).

2. Invenimur autem falsi testes Dei, quoniam diximus quod Deus suscitavit Christum a mortuis ; quem non suscitavit, si mortui non resurgunt (*Ibid.*, 15).

n'est réellement un corps humain que par son union avec l'âme. Or c'est le propre de la Sagesse infinie de proportionner toujours la matière à sa forme substantielle ; et voilà pourquoi, dit S. Thomas, Dieu, dans l'institution de la nature humaine, avait donné au corps une sorte d'incorruptibilité. Il en devait être absolument ainsi, afin que le corps fût une matière proportionnée à sa forme, l'âme étant de sa nature incorruptible et immortelle[1]. Ce fut le péché seul qui altéra cet ordre, et c'est par le péché qu'accidentellement la mort devint l'apanage de l'humanité. Or cette funeste accidentalité, dit aussi le Docteur angélique, ne peut pas, ne doit pas durer toujours. Il serait contre la nature des êtres que l'âme, forme toujours subsistante, fût toujours séparée de son corps, matière créée pour elle et à laquelle elle dut, par destination réciproque, être substantiellement unie. Or ce qui est contraire à la nature des êtres ne peut pas durer toujours[2].

Ensuite Dieu ne serait pas Dieu s'il était donné à la plus chétive des créatures intelligentes de troubler pour toujours l'ordre universel, de mettre à néant pour toujours les desseins primitifs du Créateur. Dieu se doit à lui-même de rétablir par sa puissance l'ordre que le péché avait altéré. Dieu se devait donc à lui-même de rendre à leurs âmes tous les corps et de rétablir ainsi l'harmonie primitive des choses créées. La résurrection des corps, conclut S. Thomas, n'est donc pas, quant à sa fin, une chose étrange, arbitraire, ou même accidentelle; c'est au contraire une chose toute simple, toute naturelle ; c'est la chose la plus nécessaire, la plus conforme aux lois de la création et à l'ordre primitif du monde[3].

Or, maintenant, si nous portons notre attention sur les relations de l'homme avec les autres êtres, avec les sociétés humaines, avec l'univers entier, et si nous nous demandons comment le péché a troublé tous ces rapports, comment le grand plan du Créateur a été dérangé par le péché, oh ! alors que de preuves s'offriront à nous pour conclure la nécessité de la résurrection des morts ! Si nous partons de ce principe incontestable de la théologie, savoir, que Dieu a fait toutes choses pour lui-même et pour sa gloire[4], dès lors, combien de lacunes, combien d'inutilités, combien de contradictions, combien d'énigmes indéchiffrables ne nous offre pas l'état présent du monde ! Est-ce notre corps qui glorifie Dieu avec

1. In institutione humanæ naturæ dedit Deus corporis quamdam incorruptibilitatem, qua convenienter cooptaretur suæ formæ (S. Thom.).

2. Contra naturam est animam absque corpore esse. Nihil autem quod est contra naturam potest esse perpetuum *(Ibid.)*.

3. Resurrectio quantum ad finem naturalis est *(Ibid.)*.

4. Universa propter semetipsum operatus est Dominus (Prov., XVI, 4).

ses instincts et ses penchants perpétuellement opposés à la raison, avec ses infirmités et ses difformités qui en font plus d'une fois un monstre hideux? Est-ce cet univers qui glorifie Dieu, lorsque, avec tous ses désordres physiques, il semble déclarer une guerre perpétuelle à l'homme, chef-d'œuvre de Dieu, à l'homme, pontife de ce temple profané? Est-ce l'ordre social qui glorifie Dieu avec ses mille superstitions et ses mille idolâtries, avec cette fièvre qui agite sans cesse les nations soi-disant les plus civilisées, et qui pousse frénétiquement au culte du plaisir et de la matière les générations oublieuses de Dieu?

En présence de tant de désordres, prétendrons-nous ôter à Dieu le droit ou du moins l'intention de restaurer toutes choses, de ramener toutes choses, âmes et corps, esprits et matière, à leur véritable fin, à leur primitive destination? Les mystères de l'Incarnation et de la Rédemption sont là pour fixer toute incertitude et résoudre tous les doutes. Pourquoi le Fils de Dieu aurait-il pris un corps, pourquoi aurait-il glorifié ce corps et l'aurait-il introduit au sein de toute gloire, jusqu'au plus haut des cieux, s'il n'eût voulu prouver que la restauration entreprise par le Fils de Dieu devait tout comprendre, et le corps et l'âme, et le monde visible et le monde intellectuel? A quoi bon ce nouveau pontife, appelé à chanter éternellement l'hymne sacré, à offrir le sacrifice éternel, si le grand coryphée ne doit pas être suivi des chœurs nombreux rappelés à la vie; si la victime immortelle ne doit pas s'identifier avec d'innombrables victimes, sanctifiées par elle et comme elle douées d'une double substance? Mais s'il n'y a pas de résurrection des morts, il faut dire que le Tout-Puissant, au lieu de restaurer son œuvre entière comme il se l'était promis, comme il l'avait annoncé[1], n'a fait qu'anéantir une partie de son œuvre, et a substitué au monde des corps vivants un nouveau monde, le monde des purs esprits.

Ne dites pas qu'en punissant le péché par la mort corporelle dans Adam et dans sa postérité, qu'en jugeant chaque homme immédiatement après la mort, qu'en appelant les uns aux récompenses éternelles, vouant les autres à des châtiments sans fin, Dieu aura fait assez pour sa gloire. Non, sa gloire ne serait par là ni assez vengée ni assez établie. Par là il n'aurait vengé sa gloire qu'autant qu'elle a été attaquée, combattue et détruite par chaque homme en particulier. Mais il faut à Dieu une réhabilitation solennelle, générale et publique de sa gloire. Dieu, dans l'œuvre de la création, n'avait pas

1. Instaurare omnia in Christo (Ephes., I, 10).

seulement voulu obtenir des hommages privés ; il avait voulu obtenir les hommages publics, communs, universels, de toutes les créatures coordonnées en un grand tout et comprenant l'ordre corporel aussi bien que l'ordre spirituel. Donc le plan de Dieu a dû comprendre et comporter nécessairement le grand prodige de la résurrection des corps et d'un jugement universel.

Ainsi ce n'est pas assez pour la gloire de Dieu que les âmes des élus aient été admises triomphantes dans les cieux à mesure que la mort est venu terminer pour elles les épreuves de la vie. Ce n'est pas assez que l'enfer ait successivement englouti ses victimes et que tous ces arrêts de glorification et de réprobation soient devenus immuables.

Il n'est que trop vrai que dans le monde Dieu a été méconnu, offensé par des outrages publics. Publiquement on a accusé sa sainteté en blasphémant la divine patience avec laquelle il tolère le mal ; publiquement on a dénigré sa providence dans la distribution des biens et des maux ; publiquement on a foulé aux pieds ses lois plus saintes, et l'on a osé mettre en doute son existence ; publiquement Jésus-Christ est devenu un signe de contradiction, et il a été méconnu, combattu, persécuté dans sa personne et dans les membres de son corps mystique, dans sa doctrine et dans sa religion. Le Rédempteur des hommes ne règne en réalité ici-bas que sur un petit nombre de ceux qu'il a rachetés ; et l'on dirait que ce règne, si magnifiquement décrit dans tous les oracles des prophètes, ne doit s'exercer qu'à la dérobée et comme en cherchant timidement à se soustraire au dédain de ses adversaires triomphants.

N'est-il donc pas de toute convenance, de toute nécessité pour la gloire du grand triomphateur, qu'il vienne un jour où publiquement ses adversaires seront comme l'escabeau de ses pieds ? Ne faut-il pas qu'il y ait ce jour des grandes assises où seront condamnés ceux qui ont repoussé le règne de son amour, le règne de sa miséricorde, le règne de sa paternelle longanimité ? Assez longtemps Dieu révéla au monde sa bénignité ineffable, les inépuisables trésors de sa charité ; il faut pourtant que sa justice ait son tour ; il faut qu'il se révèle tout entier, avec sa force autant qu'avec sa bonté, avec sa justice autant qu'avec sa tendre compatissance. Quoi ! pour régir les royaumes éphémères de ce monde, on a compris qu'il ne fallait pas seulement des princes débonnaires, qu'il les fallait armés d'autorité et de force, et de tout ce qui est la dernière raison de leurs droits, et pour régir le grand univers, les cieux des cieux, le monde de tous les esprits, de toutes les intelligences, il ne faudrait pas un monarque qui se révèle dans toute sa majesté ? Non, non, cette marque de pouvoir divin ne

manquera pas à celui que Dieu a établi Roi des siècles et par qui il a créé les siècles[1]. On connaîtra le Dieu exerçant sa justice[2]. Les choses d'ici-bas finiront par l'accomplissement de cette prophétie que le Fils de l'homme jeta à ses orgueilleux adversaires, comme son dernier défi à la fois et comme sa suprême apologie : « Oui, je suis le Fils de Dieu, et vous qui me blasphémez en me traitant de blasphémateur, vous verrez le Fils de l'homme assis à la droite de la puissance de Dieu et venant assis sur les nuées du ciel[3]. »

Après ces paroles tout raisonnement est superflu. Oui, il y aura un jugement dernier ; il y aura l'éclat de cette voix : « Levez-vous, morts, venez au jugement ! »

III. — La voix de l'ange s'est fait entendre dans l'univers entier. La poussière des morts s'est éveillée. En un clin d'œil toutes les générations sont revenues à la vie pour ne plus mourir. Les effets de la résurrection n'ont pas été les mêmes pour tous ; tous sont ressuscités, mais tous n'ont pas éprouvé une heureuse transformation[4]. L'état dans lequel chacun est ressuscité pourrait déjà tenir lieu de sentence. Mais le grand but que Dieu s'est proposé dans la résurrection des morts demande un jugement solennel, éclatant, d'une immense publicité ; pour cela il faut que toutes les générations soient réunies en un seul lieu. Que notre timide et étroite raison n'élève pas ici de vaines difficultés quant à la possibilité et à l'exécution. Celui qui peut, à bon droit, s'appeler le Dieu des esprits, n'est pas embarrassé non plus pour condenser ou raréfier la matière. L'espace ne saurait manquer à celui qui est l'immensité. La réunion de toutes les générations a été prophétisée, elle est nécessaire, elle aura lieu.

Lorsque la terre fut tirée du néant, les eaux primitives étaient répandues sur toute la surface du globe terrestre. Mais à peine Dieu eut-il prononcé cette grande parole : « Que toutes les eaux se rassemblent en un seul lieu[5], » — qu'aussitôt les eaux s'élevèrent des bas-fonds où elles croupissaient ; elles se réunirent en torrents rapides, coururent des points les plus éloignés se recueillir en un seul bassin et former les vastes mers[6].

Or, selon les prophètes, la condition des eaux primitives devait être la figure de la condition extrême de tous les peu-

1. Per quem fecit et sæcula (Hebr., I, 12).
2. Cognoscetur Dominus judicia faciens (Ps. IX, 17).
3. Tu dixisti. Verumtamen dico vobis : Amodo videbitis Filium hominis sedentem a dextris virtutis Dei et venientem in nubibus cœli (Matth. XXVI, 64).
4. Omnes quidem resurgemus, sed non omnes immutabimur (I Cor., XV, 51).
5. Congregentur aquæ in unum locum (Gen., I, 9).
6. Et factum est ita ; congregationesque aquarum vocavit maria (Gen., I, 10).

ples; les grandes eaux, ce sont les multitudes des peuples[1]. Ainsi ce qu'il a fait sur les eaux primitives nous fera comprendre ce qu'il doit faire sur les multitudes d'hommes à la fin du monde. La même puissance qui commandait aux eaux saura bien se faire obéir quand elle prononcera ces paroles : « Élancez-vous, nations, rassemblez-vous dans la vallée de Josaphat[2]. » De tous les points de l'horizon, d'un pôle à l'autre, poussés par une force à laquelle on ne voudrait pas obéir, mais à laquelle on ne peut résister, les flots des innombrables générations affluent dans la grande vallée, pour y former comme un vaste océan de tous les peuples : *Congregatæ sunt aquæ in unum locum.*

Voyez les justes s'élever dans les airs, portés légèrement, comme des anges, sur les ailes de la charité. Voyez les pécheurs rampants sur la terre, comme d'odieux reptiles. Entendez ceux-ci, sous l'impulsion de cette force irrésistible qui les entraîne, s'écrier : attendez, attendez un instant, que je retrouve un parent qui m'assiste, un ami qui me console, un protecteur et un avocat qui me défende ! — Il n'est plus temps ! chacun en ce jour a trop à s'occuper de soi pour songer aux autres. En ce jour chacun doit marcher seul et seul se présenter au tribunal de Dieu, seul avec ses œuvres. De même que les eaux primitives entraînèrent avec elles leur limon, de même chaque pécheur, dans cet horrible voyage, garde avec soi le triste bagage de ses prévarications[3].

Qu'il est triste, mais éloquent, le spectacle de ces peuples de pécheurs qui s'avancent, gémissants sous l'énorme fardeau de leurs péchés ! Entendez-les : Qu'il est lourd à nos épaules le poids de ces iniquités qui nous parut si léger au jour de nos illusions ! Nous succombons sous cet insupportable fardeau, et cependant il faut marcher; nous frémissons, et il faut avancer; nous sommes glacés d'effroi, et cependant nous arrivons. Le même fardeau qui nous écrase nous pousse en même temps.

Les voilà ces peuples assemblés comme les vastes eaux ! Oh ! qu'il est mystérieux et tout prophétique ce mot de peuples ! Il caractérise bien l'état des générations humaines en ce jour. Oui, en ce jour tous sont « peuple »; Dieu seul est monarque, Dieu seul est pouvoir, Dieu seul est grandeur. Le Prophète l'avait bien dit : « Dieu seul sera exalté en ce jour[4]. » Dans ce monde que le feu vient de détruire, lorsque la mort abattait les grands d'ici-bas, les nobles, les riches, elle laissait subsister

1. Aquæ multæ populi multi (Apoc., XVII, 15).
2. Erumpite, gentes, et congregamini in vallem Josaphat (Joel, III, 11).
3. Opera enim illorum sequuntur illos (Apoc., XIV, 13).
4. Exaltabitur solus Deus in die illa (Is., II, 11).

grandeur, noblesse, richesse. C'était un héritage qui, passant de main en main, semblait jouir d'un privilège d'immortalité. En ce jour tous les royaumes sont tombés avec leurs rois ; tous les titres sont passés avec leurs titulaires ; toutes les grandeurs se sont évanouies avec le faste des grands ; toute distinction sociale est anéantie avec les sociétés d'ici-bas. Il n'y a plus que des peuples, tout le monde est peuple : *Populi populi in valle concisionis*[1]. On reconnaît des pontifes, mais sans tiare ; des évêques, mais sans mitre ; des monarques, mais sans couronne ; des grands, mais sans suite ; des magistrats, mais sans insignes, des militaires, mais sans armes ; des généraux, mais sans armée ; des dames, mais sans parures ; des prêtres et des religieux, mais sans ornements et sans habits sacrés. Partout ce ne sont que des eaux ou limpides ou impures ; ce sont des peuples de justes et de pécheurs pour quelques moments encore confondus ensemble : *Aquæ multæ populi multi.* La nouvelle naissance que tous les hommes ont reçue au sein du tombeau a effacé toutes les distinctions d'origine, de race, de famille. Il n'y a plus d'autre distinction que celle de Créateur et de créatures, d'hommes et de Dieu, de justes et de pécheurs ; mais, d'une part, Dieu menaçant, terrible, inexorable ; d'autre part, les hommes consternés, confus, tremblants. Aujourd'hui c'est Dieu seul qui règne et domine ; c'est pour Dieu seul que tout se fait aujourd'hui : *Exaltabitur Deus solus in die illa.*

Mais quelle agitation, quel bouleversement se fait tout d'un coup dans cet immense océan de peuples ! Ce sont les anges de Dieu qui séparent les justes d'avec les pécheurs, les élus d'avec les réprouvés[2]. Désormais plus de mélange de l'ivraie avec le blé. Le grand discernement qui doit justifier la Providence divine se fait aujourd'hui. Les saintes légions des justes doivent à jamais être séparées d'avec l'ignoble et odieuse tourbe des méchants. Point de moyen terme entre les amis et les ennemis de Dieu, chacun doit prendre sa place à droite ou à gauche.

Cruelle et déchirante séparation ! heure terrible pour un grand nombre ! A quoi pourraient servir les plaintes, les cris, les sanglots et les larmes ? Ici point d'égards pour les relations de parenté, d'amitié ou de société. Selon qu'il est juste ou pécheur, chacun est appelé à droite ou repoussé à gauche, sans merci ni pitié, Tout autre distinction ou nuance est effacée. Le seul titre à l'admission ou au rejet, c'est la vertu ou le crime, le vice ou la sainteté : *Separabunt malos de medio justorum.*

1. Joel, III, 14.
2. Exibunt angeli et separabunt malos de medio justorum. (Matth., XIII, 49).

C'étaient des citoyens de la même ville, des membres de la même famille, des prêtres et des fidèles de la même Église, des religieux du même ordre, peut-être des complices des mêmes crimes; selon que l'un fut innocent, l'autre coupable, l'un pénitent sincère, l'autre pécheur obstiné, ils seront pour jamais séparés les uns des autres : *Separabunt malos de medio justorum.*

— Que fais-tu là, toi, pauvre, si longtemps malheureux, si longtemps dédaigné et repoussé de tous? Ce n'est pas là ta place; viens ici, à droite! — Et moi? — Et toi! reste à gauche; la honte et les tardifs regrets sont ton partage. — Frère, qu'est-ce donc qui m'arrache de tes bras? — Le péché! — Mère, à qui, à quoi m'abandonnes-tu donc? — A la colère de Dieu! — Ami, il faut donc se séparer? — Pour jamais... Ainsi l'un sera pris et l'autre laissé[1]. Ainsi aura lieu la séparation entre un frère et un frère[2].

Que de déchirements, que d'angoisses dans toutes ces séparations! Mais remarquez encore un autre effet de ce terrible discernement. Chacun à sa place sera visible pour tous sans masque, sans mystère, sans voile. Il sera reconnu pour ce qu'il est, pour ce qu'il fut en réalité; et de là, surprise et stupéfaction pour tous les autres[3]. — Comment? faut-il en croire mes yeux? Il est donc placé parmi les hypocrites, ce prédicateur en apparence si zélé! parmi les sacrilèges, ce prêtre, ce confesseur en si grand renom de piété! parmi les ambitieux et les intrigants, ce religieux qu'on estimait si modeste et si désintéressé! parmi les avares, ce pasteur qui paraissait si détaché de tout! Quelle triste condition que celle de l'hypocrite! Il fit tout pour être rangé par l'opinion dans la classe des hommes vertueux, même des saints, et le voilà pour jamais au rang des scélérats et des réprouvés! Malheureux que je suis! s'écrie-t-il, combien de regards se fixent sur moi! combien de mains me désignent! combien de bouches prononcent mon nom! C'est bien lui, se dit-on l'un à l'autre, c'est bien lui, religieux et prêtre! Lui aussi, le voilà aujourd'hui avec les stigmates du péché sur le front, la confusion sur le visage, le désespoir au fond du cœur. O confusion! ô honte! à quoi sert-il d'avoir voulu se dissimuler à soi-même, à Dieu et aux hommes? Il faut aujourd'hui être la risée, le rebut, l'objet de l'horreur et de la stupéfaction du monde entier! *Unusquisque ad proximum suum stupebit!*

Dans ces mutuelles reconnaissances des pécheurs entre eux, que de reproches, que de blasphèmes, que d'imprécations!

1. Unus assumetur, et unus relinquetur (Matth., XXIV, 40).
2. Inter fratres dividet (Os., XIII, 15).
3. Unusquisque ad proximum suum stupebit (Is., XIII, 8).

Aux cris de ceux qui le reconnaissent : Taisez-vous, taisez-vous, je vous prie, répond un misérable, confus, désespéré. Taisez-vous, âmes honnêtes, ne rappelez pas les horribles artifices par lesquels j'ai voulu vous faire sortir des voies de la vertu. Taisez-vous, pauvres trop longtemps dédaignés, ne me reprochez pas vos longues misères, ma cruelle insensibilité et mes refus inhumains ! Taisez-vous, enfants, élèves, subordonnés, inférieurs de toute sorte confiés à ma sollicitude, que je devais sauver par mes exemples, que j'ai perdus par mes scandales ! Taisez les vertus qui m'ont manqué ; taisez les vices que je n'ai su ni repousser ni expier. Loin, loin de moi la voix accusatrice de mes désordres passés[1] ! — Mais à quoi bon nous taire ? répondent les voix importunes. Il n'est plus temps de nous imposer silence. La terre et le ciel parlent plus haut que nous. C'est donc toi, séducteur indigne, funeste artisan de ma perte et de celle de tant d'autres ; sois à jamais maudit, exécré, haï de tout ce qui est capable de haïr ! Que ma douleur, que mes supplices, que mon enfer tout entier retombe sur ta tête et redouble ta douleur, tes supplices, ton enfer !

Dans le monde actuel, les pécheurs sont habiles à usurper les premières places dans la société, à se mettre toujours à la tête de tout. Un parchemin menteur, une décoration honorifique placée sur une poitrine déshonorée, une poignée d'écus hérités par hasard ou obtenus aux dépens de la probité et de l'honneur, quelques études superficielles en littérature, en philosophie, en politique, c'en est assez pour obtenir rang et faveur et figurer dans le monde à titre de chevalier, de savant, de philosophe, d'homme d'État. Au fond, ils sont destitués de toute science véritable, comme de toute vertu ; aussi pauvres d'esprit que bas et rampants par les sentiments du cœur ; aussi infatués de leurs préjugés que mauvais appréciateurs du mérite d'autrui. Ils n'ont qu'indifférence, pitié ou mépris pour tout ce qui est conscience délicate, vraie sainteté, humilité chrétienne, religion aussi éclairée que sincère... « C'est un prêtre, ont-ils dit, un moine, une femme dévote, un chrétien pratiquant ! tout cela imbécillité, ignorance, ou même, jonglerie, imposture ! » Ce sera beaucoup s'ils consentent à leur laisser un pain pour se rassassier, l'air pour respirer, et les yeux pour pleurer. Cependant le juste s'efface, à mesure qu'on lui dispute plus injustement sa place au soleil ; volontiers il consent à être oublié, pourvu qu'il ait au moins la liberté de servir Dieu. Volontiers il laisse les premières places à ceux qui ne lui lais-

1. Longe a salute mea verba delictorum meorum (Ps. XXI, 2).

seront que malgré eux une honorable paix dans les derniers rangs.

Or, sous le gouvernement d'un Dieu souverainement juste, cette exorbitante injustice doit être réparée tôt ou tard. Un jour doit se trouver où les justes, les saints, les élus de Dieu soient enfin reconnus pour ce qu'ils sont, pour les seules âmes vraiment nobles, sublimes, héroïques ! Un jour doit se trouver où ceux qui par humilité se contentèrent des dernières places, soient élevés à la première, et où l'orgueil soit confondu, abaissé, l'humilité triomphante et vengée ; un jour enfin où se vérifie l'oracle du Verbe divin : « Celui qui s'élève sera abaissé, celui qui s'humilie sera exalté [1]. »

Voilà donc ce qui arrive : pendant que les pécheurs, affaissés par le poids de leurs corps, humiliés, entassés les uns sur les autres, comme de fétides troupeaux, attendent, dans d'horribles transes, l'arrêt final, les justes, au contraire, ainsi que nous l'a révélé S. Paul, ne seront nullement fixés à la terre par le poids de leurs corps ; leurs corps aériens, subtils, étincelants de lumière, n'auront aucune peine à s'élever dans les airs au-dessus de la région des nuages, comme pour aller à la rencontre de Jésus-Christ [2]. Radieux, scintillants comme des étoiles nouvelles, ils seront l'admiration des cieux et l'envie de la terre.

Spectacle ravissant ! bientôt les voilà qui vont se mêler parmi les substances spirituelles, parmi les anges de Dieu, et en vérité il est difficile de les en distinguer. N'a-t-il pas été dit qu'ils seront comme les anges de Dieu dans le ciel [3] ? Oh ! combien ils sont admirables dans leur exaltation ! Un aspect de domination sans faste, de constance et de fermeté sans dédain, un regard majestueux, la joie et la sérénité de leur âme que ne sauraient voiler leurs corps éthérés, translucides, tout annonce qu'ils ont reçu une participation de la force et de la majesté divines. Sans faiblesse comme sans orgueil, ils voient terrassés, écrasés sous le poids de la justice divine, ceux qui les ont autrefois persécutés et humiliés [4].

D'autre part, quelle n'est pas l'humiliation, quel n'est pas le serrement de cœur, le dépit, le désespoir des pécheurs en présence du triomphe des justes ! Représentez-vous-les, qui grincent les dents, qui se mordent les lèvres, qui se déchirent les chairs. Que de gémissements, de convulsions, de sanglots et de tardifs repentirs [5] ! Ah ! s'écrient-ils, c'est donc nous qui

1. Qui se humiliat exaltabitur (Matth, XXIII, 12).
2. Simul rapiemur cum Christo in aera (I Thess., IV, 16).
3. Erunt sicut angeli Dei in cœlo (Matth., XXII, 30).
4. Stabunt justi in magna constantia adversus eos qui se augustiaverunt (Sap., V, 1).
5. Præ angustia spiritus gementes (*Ibid.*, 3).

nous sommes trompés pour toujours [1] ! Nous appelions insensés, imbéciles, ceux qui marchaient dans les voies de la véritable piété, de la simplicité évangélique, dans la fuite du monde et dans les exercices de la pénitence. Nous n'avions pas assez de mépris et de dérisions pour ceux qui allaient enterrer dans un cloître les espérances du monde. Nous ne savions que déprécier et calomnier l'esprit d'abnégation, de renoncement, d'humilité, de retraite, de vigilance et de prière, qui n'est que l'esprit chrétien dans son essence et sa perfection. Nous ne cessâmes de persécuter, de mépriser, de ridiculiser les vrais serviteurs de Dieu. Leur vertu ne fut à nos yeux que folie, leur prudence que faux calcul, leurs espérances que pure illusion ; nous pensions que leur fin serait sans honneur, comme leur vie [2]. Maintenant nous voyons bien que c'est nous qui sommes les insensés, et qu'eux ils ont été les seuls sages. Ce sont eux qui surent bien calculer et mettre à profit le temps de la vie [3]. Tandis que nous ici nous sommes abaissés, dégradés, torturés sous le joug des impurs ennemis de Dieu et des hommes, eux, glorifiés, comblés d'honneurs et de louanges, tressaillant de joie, ils sont admis au nombre des saints, comptés parmi les vrais fils de Dieu [4]. Leur triomphe et leur bonheur ne connaîtront pas de fin.

Faut-il encore ajouter à notre douleur et à notre désespoir la présence du Juge souverain ? — Qu'il ne vienne pas, ce Juge redoutable ! Je ne puis penser à son apparition sans frémir, sans frissonner de tout mon corps. Comment pourrais-je soutenir sa vue [5] ? Ah ! qu'il ne vienne pas !

Mais voici que le ciel s'est entr'ouvert. Voici que roule, en globes enflammés, un vaste torrent de feu. Ah ! c'est le feu qui, selon la prophétie, doit précéder ses pas [6]. C'est ce feu qui, pour les âmes de Dieu, se changera en souffle de consolation, en lumière de gloire, même en douce rosée d'espérance céleste; mais pour les ennemis de Dieu, ce feu sera plus destructeur que le glaive, plus terrible que la foudre. Ce feu, plus rapide que la flèche, a sillonné les airs, les éclats de son tonnerre ont ébranlé les cieux ; et la terre, secouée jusque dans ses fondements, tremblante, semble se dérober sous les pas [7].

« Malheureux pécheurs que nous sommes, quel sera notre

1. Ergo erravimus! (Sap., V, 6).
2. Vitam illorum æstimabamus insaniam et finem illorum sine honore (*Ibid.*, 4).
3. Nos insensati! (*Ibid.*, 4).
4. Ecce quomodo computati sunt inter filios Dei! (*Ibid*, 5).
5. Quis poterit cogitare diem adventus ejus et quis stabit ad videndum Deum ? (Malac., III, 2).
6. Ignis ante ipsum præcedet (Ps. XCVI, 3).
7. Illuxerunt fulgura ejus orbi terræ, vidit et commota est terra (*Ibid.*, 4).

sort ? Montagnes, collines, venez vous ruer sur nous ! venez nous écraser sous votre poids et nous dérober à ses regards[1]. » Mais à qui s'adressent vos paroles ?... Des montagnes et des collines !... il n'y en a plus ; à l'approche du Seigneur, elles se sont fondues comme la cire auprès du brasier. La terre entière tremblante voudrait rentrer dans le néant[2].

Les cieux qui semblent en convulsion, les astres qui sortent de leurs orbites, les sphères qui se précipitent les unes sur les autres, les voûtes du firmament qui s'entr'ouvrent, annoncent à tous les peuples la justice infinie, la puissance et la gloire de celui qui va venir[3]. Il me semble de nouveau entendre les multitudes épouvantées et tremblantes s'écrier : « Ah ! comment soutiendrons-nous la vue de sa divine majesté, si la seule pensée de son apparition suffit pour nous glacer d'horreur[4] ? Pourquoi passer outre ? N'est-ce pas assez d'humiliations et de tourments pour nous ? A quoi bon l'apparition de ce Dieu juge ? Qu'il ne vienne pas !... » Et le voilà qui vient ! voilà le signe glorieux de sa victoire ! voilà le drapeau triomphal qui le précède ! La croix, environnée de splendeurs, portée par les anges[5] ! A cette vue, quelle profonde émotion dans toute la vallée ! quels cris ! quels sanglots ! que de larmes[6] ! L'émotion n'est pas la même pour les justes et les pécheurs. Les justes, à la vue de ce signe de salut, versent des larmes d'amour et de confiance. Les pécheurs versent des larmes de remords et d'effroi. Ceux-là saluent la croix, véritable clé de David, qui va leur ouvrir les portes du ciel[7]. Ceux-ci sont effrayés à la vue de la croix qui leur apparaît comme cette flèche étincelante dont parle le prophète Habacuc et qui doit les foudroyer[8] et les précipiter jusque dans les gouffres de l'enfer.

Grand Dieu ! quelle imposante multitude et comme elle n'est rien devant le souverain Juge ! C'est par centaines de milliards qu'il faut compter ceux qui ont vécu sur la terre. Or les anges sont aux hommes comme 99 est à 1, c'est-à-dire quatre-vingt dix-neuf fois plus nombreux que les hommes. Les voilà donc, ces milliards de millions d'esprits célestes, ainsi que Jésus-Christ lui-même l'avait prédit, les voilà qui se présentent tous absolument, sans qu'un seul fasse défaut, pour faire leur

1. Tunc incipient dicere montibus : Cadite super nos ! colles, operite nos (Luc., XXIII, 30).
2. Montes sicut cera fluxerunt a facie Domini, a facie Domini omnis terra (Ps. XCVI, 5).
3. Annuntiaverunt cœli justitiam ejus, viderunt omnes populi gloriam ejus (*Id.*, 6).
4. Ante faciem frigoris ejus quis sustinebit ? (Ps. CXLVII, 17).
5. Tunc parebit signum Filii hominis (Matth., XXIV, 30).
6. Et plangent omnes tribus terræ (*Ibid.*).
7. Clavis David quæ aperit cœlum et nemo claudit (Apoc., III, 7).
8. Splendorem fulgurantis hastæ (Habac., *Orat.*, 11).

cour au roi des cieux et lui rendre hommage en face de tous les humains[1]. Les voilà qui descendent en longues files et se rangent dans les immenses espaces des cieux.

Qu'elle est grande la majesté et la gloire de ce Maître que je n'ai pas voulu connaître, aimer, servir! Le voici lui-même assis majestueusement sur un trône de nuées[2]. Et ce trône est soutenu par la sagesse et la justice[3].

Ah! qui pourrait tenir devant la terreur qu'inspire sa face divine? L'enfer, mille fois l'enfer, plutôt que d'affronter son foudroyant regard! Qui me donnera de m'abîmer dans les gouffres éternels et de m'arracher ainsi à tant de colère et de fureur[4]?

Mais non, vœux inutiles! je suis contraint de me rencontrer avec lui face à face, de soutenir son regard menaçant, et de contempler, éperdu, consterné, ces plaies sacrées d'où jaillissent autants d'éclairs et de sévères arrêts. Ils verront, a dit le prophète, celui qu'ils ont transpercé[5]. Le visage de Dieu pèse sur tous ceux qui ont fait le mal[6].

Le Juge qui s'avance est vraiment Fils de l'homme, mais il est aussi Fils de Dieu, et sur son humanité resplendit toute la majesté et la puissance de la Divinité. C'est précisément parce qu'il est tout à la fois Fils de Dieu, Fils de l'homme, Rédempteur et Sauveur des hommes, et qu'à tous ces titres son autorité est irrésistible, que Dieu lui a donné le pouvoir de juger tous les hommes[7].

Le tribunal est donc ainsi établi sur les hauteurs des cieux; et voici qu'on apporte les livres de la loi nouvelle, pour confondre tout à la fois les infidèles, les hérétiques, les schismatiques, les mauvais catholiques. Tous doivent y trouver leur condamnation: les uns pour avoir rejeté cette loi, les autres pour en avoir perverti le sens ou bravé les menaces[8]. Auprès du Souverain Juge viennent s'asseoir comme assesseurs les douze apôtres sur douze trônes éblouissants de clarté[9].

Voici enfin, rangés en bel ordre, sur des nuages resplendissants, les patriarches, les prophètes, les martyrs, les chœurs de vierges, les confesseurs, tous les saints, tous les

1. Et omnes angeli ejus cum eo (Matth., XXV, 31).
2. In nubibus cœli (Matth., XXVI, 64).
3. Justitia et judicium correctio sedis ejus (Ps. XCVI, 2).
4. Quis mihi det ut in inferno protegas me et abscondas me? (Job., XIV, 13.)
5. Videbunt in quem transfixerunt (Joan., XIX, 37).
6. Vultus autem Domini super facientes mala (Ps. XXXII, 17).
7. Dedit ei potestatem judicium facere quia Filius hominis est (Joan., V, 27).
8. Stetit judicium, et libri aperti sunt (Apoc., XX, 12).
9. Sedebitis super sedes duodecim, judicantes duodecim tribus Israël (Matth., XIX, 28).

élus, qui eux aussi doivent donner leur vote, prononcer par acclamation la sentence avec le Souverain Juge, et juger ainsi non seulement les hommes, mais aussi les anges prévaricateurs et rebelles[1].

Mais, comme tout jugement, ce jugement doit aussi être précédé de l'accusation. Le crime de chacun des accusés doit être connu avant que l'arrêt de condamnation soit prononcé. Or je vois que cet examen et cette procédure se font précisément ainsi que S. Paul l'avait prédit : c'est-à-dire qu'on n'interroge pas chacun en particulier, que chacun en particulier n'est pas sommé de venir avouer sa faute, mais une immense lumière divine descendant du trône du Souverain Juge produit une clarté d'une splendeur toute nouvelle : splendeur miraculeuse qui dissipe encore mieux les ténèbres spirituelles du cœur que les ténèbres matérielles du corps ; splendeur divine aux reflets de laquelle tout ce qui semblait enseveli dans un oubli éternel revient à la lumière ; splendeur irrésistible qui révèle tous les secrets des cœurs et montre l'histoire de chacun dépeinte sur son visage. Le Juge illuminera les ténèbres mêmes et ne laissera plus exister de secrets des consciences[2].

Par un double prodige, le soleil de justice sera tout à la fois et la lumière qui éclaire l'objet et le miroir qui en reproduit l'image. De même qu'un jour le Sauveur, pour confondre des hypocrites, traça de son doigt divin sur le sable quelques caractères où se trouvaient représentés comme en un tableau les péchés des accusateurs de la femme adultère, en sorte que leurs consciences y étaient mises à découvert, ainsi maintenant, à la clarté de la lumière divine, chacun peut lire distinctement l'histoire de sa propre vie et celle des autres. On la lit en soi-même, on la lit dans le regard du Souverain Juge. Rien ne peut plus être masqué, dissimulé, ni atténué. L'histoire de chacun se présente à nu telle qu'elle a été depuis le berceau jusqu'à la tombe. Aux puissants reflets de la lumière divine, l'œil de chaque homme devient aussi pénétrant que l'œil de Dieu même, et peut en un instant suivre l'histoire de chaque homme dans tous ses détails. Le Tout-Puissant veut que dans ce jour tout soit connu, parce que dans ce jour tout doit être puni ou récompensé : *Libri aperti sunt.*

O manifestation ineffable ! ô justification des plans de la providence divine ! Oh ! comme en ce jour se déroule et se manifeste toute l'économie de la Rédemption ! Comme il est facile de saisir les raisons des préceptes divins, de la juste distribution des grâces, des tentations et des épreuves aux-

1. An nescitis quoniam et angelos judicabimus ? (I Cor., VI, 3.)
2. Illuminabit abscondita tenebrarum et manifestabit consilia principum (*Id.*, IV, 5).

quelles chacun a dû être soumis! Comme il est démontré que les voies du salut éternel étaient faciles, que ni la lumière n'a manqué à personne pour connaître le vrai, ni la grâce pour le pratiquer; enfin que chaque pécheur ne s'est perdu que parce qu'il l'a bien voulu! Toutes les difficultés sont maintenant levées, tous les doutes dissipés, tous les torts et toutes les injustices mises à découvert.

Où sont maintenant ces airs dédaigneux du philosophe, du mauvais plaisant, du sceptique? où sont les sourires orgueilleux de l'impie, la fierté de l'incrédule, les lois dictatoriales de l'hérésiarque, l'impudence du libertin? Personne n'ose plus soutenir comme plausibles certains systèmes d'erreurs; comme justes certaines industries; comme légitimes certaines amitiés et certaines liaisons; comme pardonnables certains excès. Toutes les vaines excuses sont réduites au silence, toute iniquité demeure muette[1]. C'est que personne ne peut se dérober à la lumière qui l'investit au dehors, qui pénètre au dedans. Chaque conscience est un écho fidèle à la voix qui vient d'en haut. Chacun est à lui-même son accusateur et son juge.

Mais la même lumière qui dévoile toutes les secrètes abominations, révèle aussi tout ce qu'il y eut ici-bas de sainteté cachée, de secrètes vertus. Gloire donc en ce jour et triomphe pour les humbles enfants de l'Église, pour les fidèles observateurs des lois chrétiennes! Dans le monde ils furent regardés comme des esprits faibles, des cœurs étroits. Toutes leurs vertus furent calomniées : leur docilité n'avait été que servilisme, leur foi était simplicité et stupidité; leur zèle, fanatisme; leur éloignement du monde, singularité bizarre et misanthropie; leur sévérité de mœurs et leur vie pénitente, bêtise ou exagération; leur piété, superstition ou hypocrisie. Mais à cette heure le jour s'est fait, les ténèbres volontaires se sont dissipées. Si le masque a été ôté au vice, la vertu, elle aussi, paraît ce qu'elle fut en réalité. Son héroïsme brille dans toute sa gloire. Les langues calomniatrices et sacrilèges sont réduites au silence. La prière du Prophète a été exaucée : « Qu'elles deviennent muettes les lèvres menteuses qui osent parler contre le juste[2]. »

Ce mutisme et ce silence ne doivent pas suffire à la gloire des justes. Dieu leur a ménagé les hommages contraints de ceux qui furent leurs plus constants adversaires[3]. Quel dédommagement pour les justes que d'avoir pour admirateurs aujour-

1. Omnis iniquitas oppilabit os suum (Ps. CVI, 42).
2. Muta fiant labia dolosa quæ loquuntur adversus justum iniquitatem (Ps. XXX, 18).
3. Inimici mei mentiti sunt mihi (Ps. LXXX, 16).

d'hui ceux mêmes qui furent les censeurs, les persécuteurs de leurs vertus! Tels sont les renversements et les changements que Dieu sait faire. Des noms que le monde dédaigna, ou que même il voulut couvrir d'infamie et de honte, sont aujourd'hui inscrits en lettres d'or dans le livre de vie. Ceux qui furent si souvent jugés avec tant de partialité et d'injustice sont aujourd'hui constitués juges de leurs détracteurs et de leurs envieux. Et après avoir été longtemps foulés aux pieds par les impies et les pervers, eux, ils sont élevés sur des trônes et peuvent à leur tour fouler aux pieds leurs adversaires, comme on foule la cendre et la boue[1]. Grand Dieu! comme vous savez bien prendre votre temps pour faire éclater votre sagesse et votre justice! Comme vous savez bien, au moment donné, procurer la gloire et l'honneur de ceux qui sont vos amis[2]!

Dans ce grand procès du genre humain, toute enquête, toute audition de témoins est superflue. Il est inutile de chercher des preuves, d'arracher les aveux aux coupables. La grande lumière que Dieu fait briller suffit à tout. Les vices, comme les vertus, sont également mis à nu et dévoilés aux regards de l'univers entier. Point de mystères, d'excuses, ni de subterfuges possibles; innocents ou coupables, tous apparaissent tels qu'ils sont, convaincus ou justifiés sans appel.

Aussi le souverain Juge, se tournant sans retard vers ceux qui sont placés à sa gauche : « Retirez-vous loin de moi[3], » ô vous tous qui n'avez pas voulu de moi! Vous m'avez mis dans votre estime au-dessous de toutes vos jouissances, de tous vos gains, de tous vos intérêts. Vous n'avez su apprécier ni le sang que je répandis pour vous, ni les récompenses que je vous montrai en perspective, ni les châtiments dont je vous menaçai. Vous n'avez tenu compte ni des lumières que je vous donnais, ni des grâces dont je vous comblais à tout instant, ni de la bonté avec laquelle je tâchais de vous attirer, ni de la sévérité avec laquelle je vous châtiais pour vous retenir. Retirez-vous loin de moi, de moi dont vous avez rejeté les lumières, méprisé les grâces, profané les bienfaits, bravé les menaces, outragé la bonté. Retirez-vous loin de moi, vous qui n'avez eu pour moi, dans la personne de mes pauvres, que des entrailles de fer; vous qui, dans la personne de ces pauvres, m'avez repoussé, bafoué, laissé languir de faim et de froid. Retirez-vous loin de moi votre Sauveur qui le fus en vain, votre bienfaiteur qui ne le serai plus, votre fin dernière qui ne le puis plus être que pour votre tourment.

1. Calcabitis impios, cum fuerint cinis sub planta pedum vestrorum (Malac., IV, 3).
2. Nimis honorificati sunt amici tui, Deus (Ps. CXXXVIII, 17).
3. Tunc dicet his qui a sinistris sunt: Discedite a me (Matth., XXV, 41).

« Vous ne voulûtes pas de mes bénédictions que mon cœur vous offrait avec tant d'empressement ; je suis obligé de faire tomber sur vous des malédictions que vous seuls avez voulues et préférées aux bénédictions. Vous ne voulûtes pas de mon amour ; vous aurez ma haine qui s'appesantira sur vous. Vous ne voulûtes pas du ciel qui vous était préparé, qui avait été créé pour vous ; vous aurez le feu éternel qui n'avait été allumé que pour l'ange apostat et pour les complices de son apostasie[1]. C'est lui que vous avez voulu pour maître ; vous l'aurez pour impitoyable tyran. Vous l'avez voulu pour inspirateur et pour guide ; ayez-le maintenant pour compagnon de supplice et pour votre bourreau. »

Ensuite le souverain Juge se tournera vers les justes placés à sa droite : « Pour vous, leur dira-t-il, apôtres zélés, martyrs généreux, vierges sublimes, pénitents austères, chrétiens fervents, âmes fidèles de tous les temps, de tous les lieux, de toutes les conditions, vous dont l'unique étude fut le soin de me plaire et de procurer ma gloire, dont l'unique espérance fut mon paradis, l'unique trésor ma grâce et mes sacrements ; vous qui m'avez aimé non seulement dans ma personne, mais encore dans d'autres moi-même qui sont les pauvres, qui m'avez secouru, assisté et soulagé dans leurs besoins et leurs souffrances, voici le jour des récompenses et des couronnes. Soyez bénis dans tout votre être, bénis dans vos lèvres qui ne se sont jamais ouvertes pour le murmure, et qui doivent s'ouvrir pour des accents de joie éternelle ; soyez bénis dans votre esprit, désormais étranger à toute pensée vaine et éternellement repu de vérité ; soyez bénis dans vos cœurs, foyers de tant de sentiments généreux et désormais centres vivants de tout ce que l'amour divin a de plus suave et de plus délicieux. Soyez bénis dans tous vos sens qui ont eu tant de part à toutes vos vertus : dans vos mains qui ont secouru le pauvre, dans vos pieds qui couraient l'assister. Venez recevoir toutes les bénédictions dont mon Père m'a constitué l'héritier et le distributeur. Vous n'avez voulu que moi dans le temps, vous ne devez pas en être séparé dans l'éternité. Vous n'avez jamais refusé de partager mes misères, mes douleurs, mes opprobres ; vous m'avez suivi partout, de Bethléem au Calvaire : il est juste que vous me suiviez au séjour de ma gloire, et que vous partagiez mon éternel bonheur. C'est là l'héritage que Dieu vous a préparé dès le commencement du monde[2]. »

Ces mots sont à peine prononcés, qu'un cri universel,

1. Discedite maledicti in ignem æternum qui paratus est diabolo et angelis ejus (Matth., XXV, 41).

2. Venite, benedicti Patris mei, possidete paratum vobis regnum (Matth., XXV, 34).

immense, unanime, s'élève de tous les points de l'espace. Toutes les bouches, tous les cœurs, n'ont qu'une seule voix, un seul sentiment : « Vous êtes juste, Seigneur, et vos jugements sont l'équité même[1]. »

Au même instant, les cieux s'ouvrent et un nouveau torrent de lumière, figuré par la colonne lumineuse qui guidait les Hébreux vers la terre de promission, indique aux élus la voie triomphale. Jésus-Christ est en tête, précédé du glorieux étendard de sa croix ; les anges forment de chaque côté une haie resplendissante. Tous les bienheureux, les palmes dans leurs mains, les couronnes sur leurs fronts, tressaillant de joie, étincelant de clartés célestes, s'élèvent dans les airs, en légions triomphantes. Ils ont jeté un dernier regard dédaigneux vers la terre, et déjà ils se sont élancés dans les cieux.

D'autre part la terre s'entr'ouvre ; au-dessous mugit l'horrible gouffre de l'enfer ; les flammes s'élancent et enveloppent de leurs tourbillons l'immonde troupeau des réprouvés. Couverts de confusion, se tordant de désespoir, se déchirant de rage, poussant des cris affreux, pressés par la justice divine, ils tombent dans un océan de feu. L'abîme s'est refermé sur leurs têtes ; pour eux le temps n'est plus et commence une affreuse, une immobile éternité !... comme aussi vient de commencer pour les justes une interminable éternité de jouissance et d'inaltérable bonheur !

Tel est donc le double terme où doivent aboutir toutes les choses humaines : les uns sont arrivés, par la voie large et commode, au supplice éternel ; les autres, par les sentiers étroits et difficiles de la vertu, à la possession de la véritable vie, de la vie qui n'a pas de fin[2].

En présence de cette alternative, laisserons-nous nos âmes succomber sous le poids du remords et de la terreur ? Nous contenterons-nous de nous écrier : ô jugement sans miséricorde ! ô condamnation sans appel ! ô désespoir sans consolation ! ô éternité sans fin ! ô malheureux pécheurs, qui nous sommes trompés pour toujours ...?

Mais non, il n'y a pas pour nous encore de mal sans remède. Le temps de la miséricorde n'est pas encore expiré. Le grand, le redoutable jour des justices n'est pas encore venu. Nous sommes encore à même d'échapper à un sort si funeste et si désespéré.

Nous n'avons qu'à nous tenir avec Jésus-Christ par l'exact accomplissement des devoirs de notre état et à marcher dans

1. Justus es, Domine, et rectum judicium tuum (Ps. CXVIII, 137).
2. Et ibunt hi in supplicium æternum, justi autem in vitam æternam (Matth., XXV, 46).

les voies de notre vocation. Séparons-nous de la cité de Satan, pour appartenir sans retour à la cité de Dieu. Sortons de Gomorrhe avant que le déluge de feu vienne la surprendre et la réduire en cendres. Ainsi nous n'aurons pas un jour à nous rappeler, avec un tardif et inutile repentir, la méditation d'aujourd'hui et ce dernier appel de la miséricorde d'un Dieu Sauveur. Ainsi soit-il.

Voir d'autres discours pour la Toussaint dans les Orateurs Sacrés contemporains, t. VI, p. 543, et dans l'Encyclopédie de la Prédication contemporaine, t. XXI, pp. 438, 452, 464; t. XXX, p. 620.

LES MORTS

LE DOGME DE LA RÉSURRECTION DES MORTS[1]

Quidam epicurei et stoici philosophi disserebant cum eo... Cum audissent autem resurrectionem mortuorum, quidam irridebant, quidam vero dixerunt: Audiemus te de hoc iterum.

Quelques philosophes épicuriens et stoïciens discouraient avec Paul... Mais, lorsqu'ils l'entendirent parler de la résurrection des morts, quelques-uns se moquèrent de lui, et d'autres lui dirent : « Nous t'entendrons là-dessus une autre fois ». (Act., XVII, 18 et 32.)

Dans le cours de nos conférences de cette année nous avons vu, Mes Frères, qu'en repoussant le dogme de la création, la raison philosophique, ancienne et moderne, n'a su imaginer que trois systèmes pour s'expliquer l'origine du monde : le dualisme, le panthéisme et le matérialisme. Or ces trois systèmes différents aboutissent à la même conséquence par rapport à la condition de l'homme après la mort.

En cessant de vivre l'homme va, d'après les dualistes, s'évanouir dans la matière éternelle, avec laquelle un dieu semi-puissant, un semi-dieu l'avait façonné ; d'après les panthéistes, il est absorbé dans la substance unique, dans le Tout-Dieu ou le Dieu-Tout, qui constitue l'univers ; d'après les matérialistes, il se dissout complètement, il revient aux atomes,

1. Conférence prononcée par le R. P. Ventura.

dont le mouvement, dirigé par le hasard, et les combinaisons capricieuses, l'avaient formé. Suivant ces doctrines, ou plutôt ces ignobles rêves de la raison philosophique, la mort serait donc la destruction, plus ou moins rapide, mais complète, mais perpétuelle, de l'homme; elle détruirait non seulement sa substance matérielle, le corps, mais encore sa substance spirituelle et intelligente, l'âme.

Après des siècles de vaines disputes, telle était la croyance des écoles d'Épicure et de Zénon, dont quelques sectateurs, se trouvant réunis à l'Aréopage d'Athènes, lorsque S. Paul s'y présenta, entrèrent en discussion avec lui sur la religion : *Quidam epicurei et stoici philosophi disserebant cum eo*. Ils l'écoutèrent d'abord; mais, lorsqu'ils l'entendirent annoncer le grand dogme de la résurrection des morts, les uns tournèrent ses paroles en ridicule, les autres l'engagèrent à ajourner indéfiniment la question : *Cum audissent autem resurrectionem mortuorum, quidam irridebant; quidam vero dixerunt : Audiemus te de hoc iterum.*

C'est ce qui arrive encore aujourd'hui. Nos prétendus philosophes sont pour la plupart enfants d'Épicure (Zénon par la sévérité de sa morale éloigne ceux qu'attirerait l'absurdité de ses doctrines); ils nient donc le dogme de la création, ce qui les conduit à nier avec la même assurance le dogme de la résurrection des morts qui en est la conséquence et le couronnement. Ce dogme divin, ce dogme traditionnel, ce dogme aussi ancien que le monde, aussi universel que l'humanité, n'est pour ces fortes têtes qu'un sujet de sottes plaisanteries, de stupides sarcasmes, qu'un objet de mépris ou d'indifférence.

Cependant rien n'est plus raisonnable, plus important, plus nécessaire, et en même temps rien n'est plus beau, plus grandiose, plus magnifique que ce dogme au point de vue de la philosophie, aussi bien que de la morale et de la religion[1]. Étudions-le donc aujourd'hui et montrons que, considéré dans ses principes, le dogme de la résurrection des morts est en parfaite harmonie avec la raison; que, considéré dans ses rapports, il est en parfaite harmonie avec les dogmes fonda-

1. L'espérance de la résurrection est, dit S. Cyrille de Jérusalem, la racine de toute bonne opération, de toute vertu. L'âme qui croit à la résurrection de son corps veille sur lui avec sollicitude; celle qui ne croit pas à ce dogme est en grand danger de se perdre. L'homme qui croit à la résurrection de son corps en a soin comme d'une robe précieuse qu'on se garde de souiller, et prend toutes ses précautions pour ne pas le dégrader par les vices. Mais celui qui n'a pas cette foi se livre à toute espèce de débauche; il considère le corps comme une chose qui lui est étrangère, et en abuse, autant qu'il le peut, pour se procurer des plaisirs. Rien n'est donc plus nécessaire ni plus important, pour la bonne conduite, pour la dignité même de l'homme, que la doctrine de l'Église catholique et sa foi à la résurrection (*Catéch.*, 18, n° 1).

mentaux du Christianisme; que, considé dans son économie, il est en parfaite harmonie avec l'état de l'âme séparée. En d'autres termes, établissons qu'au point de vue de la philosophie il est très raisonnable; qu'au point de vue de la foi il est sublime; qu'au point de vue de la morale il est de la dernière importance. C'est, Mes Frères, le sujet et le plan de cette conférence par laquelle nous terminerons la présente station, afin de nous confirmer toujours davantage dans notre foi aux dogmes catholiques, et de nous consoler, en présence de la mort, par l'espérance de notre résurrection immortelle. *Ave, Maria.*

I. — Il n'est pas nécessaire, je crois, de vous prouver, par les nombreux passages que nous fournissent les Livres saints des deux Testaments, que le dogme de la résurrection des morts est celui des douze articles du symbole que Dieu a révélé dans les termes les plus précis, les plus clairs, les plus solennels. Qui, parmi vous, ignore que la loi et les Évangiles, les écrits des prophètes et ceux des apôtres ne sont qu'une prophétie perpétuelle de la résurrection de l'humanité entière au dernier jour du monde; que ce mystère s'y trouve non seulement prédit, mais encore figuré de la manière la plus propre à frapper l'attention des hommes, et comme mis en action par des prodiges éclatants; qu'Ézéchiel et S. Paul en particulier[1] l'ont exposé dans ses plus minutieux détails, et que

1. Au chapitre XXXVII d'Ézéchiel on lit ceci: « La main du Seigneur fut sur moi « et l'Esprit du Seigneur me conduisit dehors. Il me laissa au milieu d'un champ « encombré d'ossements humains..... et Dieu me dit: Fils de l'homme, crois-tu « que ces os pourront revivre? Je répondis: Seigneur Dieu, vous seulement « pouvez le savoir. Et il me dit: Prophétise sur ces os et dis-leur: Os desséchés, « écoutez la parole du Seigneur. Le Seigneur dit ceci à ces os: Voici que j'intro- « duirai en vous l'esprit, et vous vivrez. Je vous relierai par vos nerfs; je ferai « croître tout autour les chairs qui doivent vous couvrir; j'étendrai sur vous la « peau qui doit vous envelopper; et je vous rendrai l'esprit, vous vivrez, et vous « saurez que je suis le Seigneur. » Et moi ayant prophétisé, comme j'en avais reçu « l'ordre, un bruit se fit entendre à la suite de ma prophétie. Les os se mirent en « mouvement, se rapprochèrent les uns des autres, et s'unirent par leurs jointures; « et je vis apparaître sur eux les nerfs, se former la chair, s'étendre la peau; mais « ils n'avaient pas d'esprit..... Et je prophétisai, appelant l'esprit, comme Dieu me « l'avait commandé; et l'esprit rentra en eux, et ils furent vivants; ils se levèrent « sur leurs pieds et formèrent une grande armée. Et Dieu me dit: Fils de l'homme, « ces os représentent la maison d'Israël tout entière (l'humanité). Ils disent: Nos « os se sont desséchés, notre espérance a péri, et nous avons été enterrés pour « toujours! — Par conséquent prophétise encore et dis-leur: Le Seigneur Dieu dit « ceci: — Voici que j'ouvrirai vos tombeaux et je vous tirerai de vos sépulcres, « vous, mon peuple, et je vous introduirai dans la terre d'Israël (le ciel), et vous « saurez que je suis le Seigneur. » — C'est ainsi que Dieu a, par Ézéchiel, renouvelé la révélation de la résurrection des morts. Quant à S. Paul, le chapitre XV tout entier de sa première Épître aux Corinthiens n'est qu'un exposé magnifique de la théologie de ce mystère. Dans ses autres Épîtres il rapporte tout à ce dogme. Nous en exposerons les principaux passages dans le cours de ce sermon.

Jésus-Christ lui-même l'a annoncé par ces grandes paroles : « L'heure vient où tous ceux qui sont enfermés dans les « tombeaux entendront la voix du Fils de Dieu et se lèveront, « ceux qui ont fait le bien, ressuscitant à la vie, ceux qui ont fait le mal, ressuscitant pour le jugement : » *Venit hora in qua omnes qui in monumentis sunt audient vocem Filii Dei ; et procedent, qui bona facerunt, in resurrectionem vitæ, qui vero mala egerunt, in resurrectionem judicii*[1] ...?

Je me borne donc en ce moment à rappeler trois passages du code sacré où la révélation divine de la résurrection est constatée par les éclatants témoignages que lui a rendus la foi pratique des personnages de l'Ancien et du Nouveau Testament.

C'est Job d'abord s'écriant : « Je sais que mon Rédempteur est vivant ; que (par sa vertu) je ressusciterai du sein de la terre au dernier jour du monde ; que je serai de nouveau revêtu de ma propre peau ; que je verrai mon Dieu dans ma propre chair ; que c'est moi, le même homme que je suis à présent, et non pas un autre, qui le regarderai de mes propres yeux. Cette espérance est inébranlable au fond de mon cœur[2]. »

Ce sont, en second lieu, l'héroïque mère des Machabées et ses enfants, deux mille ans après Job, s'encourageant mutuellement, par l'espérance de la résurrection, à demeurer inébranlables, malgré les plus atroces supplices, dans leur fidélité à la vraie religion, et déclarant au tyran Antiochus qu'en vain il fait déchirer et broyer leurs corps, puisque Dieu doit les leur rendre resplendissants de beauté et environnés de gloire. L'un de ces héroïques enfants dit à ce prince : « O le plus scélérat des hommes ! tu nous perds dans cette vie, mais le Roi du monde, qui nous voit mourir pour l'observance de ses lois, saura bien nous ressusciter à la vie éternelle. » Un autre, sommé de présenter sa langue et ses mains au bourreau, pour qu'il les lui coupât, repartit par ces mots : « C'est du ciel que je tiens ces membres, mais maintenant je les méprise volontiers pour demeurer fidèle aux lois de Dieu, car j'espère qu'un jour il me les rendra. » Le troisième s'écria : « Oh ! qu'il est beau d'être tué par les hommes avec la ferme espérance en Dieu d'être ressuscité par lui ! Quant à toi, tyran, tu ressusciteras, toi aussi, mais ce ne sera pas pour la vie. » Enfin la mère elle-même disait : « Courage, mes enfants, car le même Dieu créateur qui a fait naître l'homme saura bien vous donner

1. Joann., V, 28 et 29.

2. Scio quod Redemptor meus vivit, et, in novissimo die, de terra surrecturus sum, et rursum circumdabor pelle mea ; et in carne mea videbo Deum meum ; quem visurus sum ego ipse et oculi mei conspecturi sunt, et non alius: reposita est hæc spes mea in sinu meo (Job, XIX, 25 et seq.).

de nouveau, avec usure, ce même esprit, cette même vie que vous dédaignez à présent, pour demeurer fidèles à ses lois[1]. »

C'est enfin sainte Marthe. Le Seigneur voulant la consoler de la mort de Lazare par ces mots rassurants : « Marthe, ne pleure pas, ton frère ressuscitera : *Resurget frater tuus*, » elle répond : « Je sais qu'il ressuscitera lors de la résurrection au dernier jour du monde : *Scio quia resurget in resurrectione*, *in novissimo die*[2]. »

On voit par ces exemples quelle action avait sur les Juifs la croyance à la résurrection. Elle leur était toujours présente ; elle élevait leur cœur, elle alimentait leur espérance, elle soutenait leur courage dans les grandes épreuves de la vie. Combien donc la révélation divine de ce dogme a dû être éclatante, et que de fois elle a dû être renouvelée à ce peuple pour lui inspirer une telle foi !

Mais souvenons-nous que, contemporain d'Abraham, Job ne pouvait pas être un Israélite de la race d'Abraham, c'était un Iduméen de la terre d'Up, habitée par les Gentils. Ainsi, par la Bible, le livre le plus ancien et auquel il faut toujours revenir lorsqu'on veut savoir quelque chose de vraiment historique sur les origines des peuples et leurs croyances primitives, nous sommes certains que la foi au dogme de la résurrection régnait en Orient dès les premiers âges, qu'elle remontait par Noé et les patriarches jusqu'à l'origine du monde, et qu'elle était demeurée vivante parmi les Gentils comme parmi les Juifs.

L'histoire de tous les peuples anciens et modernes, barbares et civilisés, le prouve d'ailleurs : quel usage fut plus universel, plus constant que celui d'honorer les morts, de prendre soin de leurs corps, de les embaumer, de les envelopper dans de riches étoffes, de leur faire des tombeaux magnifiques ? L'espèce de culte que toujours et partout on leur a rendu, les cérémonies même superstitieuses, les rites même cruels qui accompagnaient les funérailles, ces mausolées construits à grands frais, ces nécropoles ou villes des morts bâties avant même que l'on songeât à élever des maisons pour les vivants,

1. Una cum matre invicem se hortabantur mori fortiter..... Iste..... sic ait (ad tyrannum) : « Tu quidem, scelestissime, in præsenti vita nos perdis; sed Rex mundi defunctos nos pro suis legibus in æternæ vitæ *resurrectione suscitabit.* » Post hunc, tertius..... ait : « E cœlo ista (membra) possideo; sed, propter Dei leges, nunc hæc ipsa despicio, quoniam ab ipso *me ea recepturum spero*..... » Quartum vexabant similiter torquentes et..... sic ait : « Potius est ab hominibus morti datos spem expectare a Deo *iterum ab ipso ressuscitandos* ; tibi enim resurrectio ad vitam non erit..... » Mater..... dixit ad eos : « ..... Mundi Creator, qui formavit hominis nativitatem,..... spiritum vobis iterum cum misericordia reddet et *vitam*, *sicut nunc vosmetipsos despicitis*, propter leges ejus » (II Machab., VII, 5 et seq.)

2. Joan., XI, 24.

l'ardeur avec laquelle on les défendait en cas d'attaque, tout cet ensemble de faits n'atteste-t-il pas que l'humanité vivante a toujours cru que l'humanité morte devait un jour revenir à la vie, et qu'elle ne confiait les restes de l'homme aux tombeaux que comme à des dépositaires chargés de conserver le germe de vie qu'ils recèlent et de les tenir prêts pour leur résurrection immortelle ? Que dirai-je encore ? Ces palais de la mort, aussi riches, aussi somptueux, aussi confortables que les demeures de la vie, chez les Chinois, les Indous, les Perses, les Égyptiens, les Grecs, les Romains, et les anciens peuples du Mexique et du Pérou, ces palais de la mort dont on rencontre partout les étonnantes ruines, sont-ils autre chose, malgré le morne silence qui les environne, que des témoins éloquents de la foi de l'humanité à la résurrection de l'homme[1] ? On le voit donc, les autres articles de la religion primitive du genre humain nous sont révélés par l'histoire, celui-ci nous est de plus attesté par les monuments ; si pour les autres dogmes parlent les papiers, pour celui-ci crient même les pierres.

Chez tous les peuples, anciens ou modernes, les poètes ont toujours comparé le sommeil à la mort et la mort au sommeil, témoignant ainsi de la foi du genre humain à la résurrection, car dire : mourir c'est s'endormir, — n'est-ce pas dire : « l'on ne s'endort que pour se réveiller, de même l'on ne meurt que pour ressusciter ? »

La métempsycose elle-même, cette immense erreur qui a fait le fond de la psychologie païenne chez les plus grands peuples de l'antiquité, fut-elle autre chose que la croyance de la raison universelle du genre humain à la résurrection, profondément altérée, étrangement défigurée par la raison particulière des philosophes ?

Les philosophes ont trouvé le genre humain pénétré de cette croyance « que l'âme ne peut pas être pour toujours séparée du corps », et par conséquent de la croyance à la résurrection des corps. Ils se gardèrent d'abord de nier un dogme si universellement professé ; mais, voulant se l'expliquer, et ne parvenant pas à comprendre comment l'âme pourrait reprendre son propre corps, presque anéanti par la mort, ils inventèrent la

1. C'est sur cet argument *de la religion des sépulcres* qu'insistaient les anciens Pères de l'Église pour prouver aux philosophes païens la foi de l'humanité *et leur propre foi* à la résurrection des morts. « Si, comme vous l'affirmez, » leur disait S Cyrille de Jérusalem, « les morts ne doivent pas ressusciter, pourquoi condamnez-vous comme des voleurs sacrilèges ceux qui dépouillent les tombeaux ? Si le corps de l'homme périt pour toujours, et s'il n'y a pas de résurrection à espérer pour lui, pourquoi punissez-vous, comme de grands criminels, ceux qui en profanent et en dispersent les restes ? Vous le voyez donc, tout en niant le dogme de la résurrection par vos livres, vous n'en gardez pas moins le souvenir, la conscience et la foi inébranlable dans votre cœur. » (*Catech.*, 18, n° 3.)

métempsycose, c'est-à-dire la transmigration des âmes ou l'union successive de l'âme à différents corps. Par cette doctrine, d'un côté ils avaient l'air d'admettre une certaine résurrection, et de l'autre ils croyaient éluder la difficulté tirée de l'impossibilité physique où, selon leur raison, était l'âme de reprendre son propre corps. Cette erreur n'était donc au fond qu'un éclatant hommage rendu à la foi universelle de l'humanité, à ce sentiment intime de tous les hommes que l'âme ne peut pas être pour toujours séparée du corps[1].

Il n'y a donc rien de plus certain que le fait de la croyance constante, universelle, inébranlable de l'humanité au dogme de la résurrection des morts[2]. La question au sujet de ce dogme n'est donc pas de savoir si l'humanité y a cru, oui ou non, mais si elle a eu raison ou tort d'y croire; la question est de savoir si le dogme lui a été révélé par une raison supérieure, ou si l'on ne doit y voir qu'une opinion factice, inconsistante, éphémère, qu'elle s'est formée elle-même, comme elle s'en est

1. Cette explication ayant paru à d'autres philosophes ne rien expliquer, on en vint à nier que l'âme survive au corps, et de là le *Matérialisme*, qui n'est lui aussi qu'un aveu du grand principe, base philosophique du dogme de la résurrection: *l'âme ne peut toujours rester séparée du corps;* puisque, plutôt que d'admettre l'âme séparée à jamais du corps, on admit que l'âme meurt avec le corps. La philosophie en a fait de même par rapport à Dieu. Elle trouva le genre humain croyant à un Dieu suprême, créateur et gouverneur de l'univers. Elle ne voulut pas d'abord nier Dieu, mais s'en rendre compte. Mais, ne pouvant *imaginer* la création du néant, elle dit que Dieu a tout fait ou d'une matière préexistante et éternelle comme lui-même *(dualisme)*, ou de sa propre substance *(panthéisme)*; puis, ne sachant comment concilier la coexistence du bien et du mal dans ce monde, elle nia la Providence (*fatalisme*). Ces systèmes finirent par paraître plus incompréhensibles que les mystères mêmes qu'on prétendait expliquer par leur moyen; et on en vint à nier Dieu. Dans l'*athéisme*, la plus sacrilège et la plus absurde monstruosité de la raison, nous trouvons donc aussi l'aveu de cette vérité, que Dieu est nécessairement l'Être souverainement parfait: puisque, plutôt que s'arranger d'un Dieu qui n'aurait fait que façonner la matière, ou qui serait matière lui-même, d'un Dieu assujetti au *destin* et ne gouvernant pas le monde, son œuvre, on préféra dire que Dieu n'est point du tout. On ne saurait assez le répéter: loin d'avoir jamais retrouvé, établi et mis en circulation une seule vérité inconnue ou cachée, la philosophie séparée de la foi n'a fait dans tous les temps que s'emparer des vérités connues et crues par tout le monde, pour chercher à les comprendre. De là la variété, la contradiction, l'absurdité, le néant de tous ses systèmes qui, n'expliquant rien en réalité, conduisent à la négation de toute vérité, au *scepticisme*, où est allée et où ira toujours se perdre la philosophie qui fait divorce avec la religion.

2. Le peuple Romain croyait que Romulus, après sa mort, était ressuscité et monté au ciel en âme et en corps. On croyait aussi que le corps d'Alcmène avait disparu pendant qu'on le portait à la sépulture, c'est-à-dire qu'il avait été ravi par une vertu supérieure afin d'aller réjoindre son âme au ciel. Plutarque, dans la vie de Romulus, en rappelant la croyance à ces deux faits, ajoute (trad. d'Amyot): « Les hommes racontent plusieurs autres telles merveilles, où il n'y a apparence « quelconque de vérité, voulant déifier la nature humaine et l'associer aux dieux. » Mais, tout en combattant ces croyances, et en philosophe platonicien, cherchant à prouver qu'il est impossible que le corps de l'homme soit reçu au ciel, Plutarque n'en constate pas moins que les Grecs et les Romains croyaient à la résurrection des corps et à une résurrection s'opérant même avant la fin du monde.

formé tant d'autres, dans les égarements de son esprit, dans la corruption de son cœur. Poser ainsi la question, n'est-ce pas la résoudre?

En discutant les dogmes de la Confession, de l'Eucharistie et de l'Éternité des peines[1], nous avons prouvé que l'idée de ces dogmes n'a pu germer d'elle-même, poindre d'elle-même, dans l'esprit de l'homme, dans la raison de l'homme, et qu'il est impossible que ces dogmes aient été inventés par l'homme. Or cette impossibilité est encore plus grande, plus frappante, plus absolue, par rapport au dogme de la résurrection universelle des morts. La nature sensible, où tout vieillit, mais pour rajeunir; où tout tombe, mais pour se relever; où tout se défait, mais pour se refaire; où tout se décompose, mais pour se reconstruire; où tout meurt, mais pour renaître sans une forme nouvelle; la nature sensible, dis-je, sert merveilleusement, comme on le verra tout à l'heure, à nous faire comprendre, en quelque manière, lorsqu'on le connaît déjà par la tradition, ce dogme incompréhensible; mais si l'on suppose ce dogme complétement inconnu de l'homme, la nature et tous les phénomènes que nous venons de rappeler ne pourraient lui en donner la moindre idée. Comme on ne voit pas le même arbre mort reverdir, le même animal mort revivre, le même homme mort ressusciter, rien de ce qui se passe dans le monde des corps n'a pu faire soupçonner, même de loin, la possibilité de la résurrection. Livré à lui-même, jamais l'esprit humain n'aurait conclu du spectacle de la nature que tous les hommes morts dans la succession des siècles se relèveront de leurs cendres et reprendront leur propre corps. Or la raison humaine n'invente ce qui n'existe pas que sur les données fournies par ce qui existe; n'invente ce qui ne se voit pas que d'après des analogies tirées de ce qui se voit; n'invente le faux qu'avec les éléments du vrai. Comment aurait-elle donc inventé le dogme de la résurrection, dont elle n'aperçoit nulle part la moindre raison, la moindre idée, la moindre trace?

De plus, la résurrection de tous les hommes dans leur propre chair est un mystère incompréhensible; et, je le répète toujours, la raison n'invente pas, ne peut inventer, n'a jamais inventé l'incompréhensible.

En partant de la croyance « que l'homme n'est qu'une âme infuse dans un corps » (croyance que du reste l'homme n'a pas plus inventée que les autres dogmes primitifs), il a été possible à la raison humaine d'imaginer que cette âme, survivant à

1. Ventura, *Raison catholique*, t. III.

la destruction de son premier corps, pourrait passer dans un corps nouveau : il lui a été possible d'inventer la métempsycose. Mais cette énorme et grossière erreur, professée cependant par de grands philosophes, n'a pu donner l'idée du dogme de la résurrection : en fait — on vient de le voir — c'est de la croyance à ce dogme qu'elle est née elle-même, et logiquement elle l'exclut. En effet, cette transmigration perpétuelle des âmes d'un corps dans un autre corps suppose la destruction entière, absolue et irrévocable des corps que les âmes ont successivement informés. La raison humaine n'a donc pas inventé le dogme de la résurrection des corps, et non seulement elle ne l'a pas inventé, mais encore elle l'a combattu, elle l'a supposé impossible; et c'est sur cette prétendue impossibilité qu'elle s'est fondée pour soutenir les erreurs les plus monstrueuses sur l'état de l'âme après la mort.

Remarquons aussi que l'*Histoire de la raison en démence*, qu'on appelle l'*Histoire de la philosophie*, nous a transmis les noms des tristes auteurs de tous les égarements de l'esprit humain, et cependant elle ne nous dit rien de l'inventeur prétendu de la doctrine de la résurrection des morts. Nous connaissons les philosophes, les prêtres, les rois qui chez plusieurs peuples païens ont inventé, ont réglementé, ont exploité même les cérémonies du culte rendu au cadavre de l'homme; mais qui pourrait dire le nom du philosophe, du prêtre, du roi qui le premier jeta au milieu de l'humanité et lui fit accepter l'immense idée de la résurrection future de ce cadavre, idée qui est la vraie raison, la raison unique des soins qu'on lui donne, du culte qu'on lui rend? Qui ne voit que l'inventeur d'une idée pareille, si étrange, si extraordinaire, si incompréhensible, le génie puissant qui aurait concilié à cette idée l'assentiment des peuples de toutes les contrées, de toutes les religions et de toutes les langues, l'homme qui aurait ainsi modifié et complété le symbole religieux de l'humanité, aurait laissé un nom impérissable. Comment se fait-il donc qu'aucun écrivain n'en parle, qu'aucune tradition ne le nomme, qu'aucun monument ne l'indique? Cela ne suffit-il pas pour prouver qu'il en est de ce dogme comme de tous les dogmes de la religion universelle du genre humain, qu'il n'a pas l'homme pour auteur, mais Dieu; qu'il n'est pas né de l'esprit de l'homme, mais qu'il lui a été suggéré par l'esprit de Dieu; qu'il n'est pas et n'a pu être une invention humaine; qu'il vient d'une révélation divine?

Dira-t-on, avec Diderot dont la philosophie du dix-huitième siècle a accepté la parole avec une docilité enfantine, que cette croyance n'est qu'un délire de l'orgueil naturel, inné,

indestructible, incommensurable de l'homme; que cet orgueil lui a glissé dans l'esprit la folle idée de se croire éternel, même par rapport au corps, et lui a persuadé que le corps sortirait un jour du tombeau, triomphateur glorieux des outrages du temps et de la mort? Mais c'est l'humanité entière qui, pendant six mille ans, a toujours et partout cru, qui croit encore à présent, et qui ne semble pas disposée à cesser de croire, dans l'avenir, à la résurrection des corps. Or conçoit-on un délire si long, si constant, si universel; un délire toujours fier de lui-même, toujours sûr de lui-même, toujours inébranlable en lui-même, en présence de la loi de destruction qui sévit impitoyablement sur le corps de l'homme aussi bien que sur tous les autres corps? Conçoit-on l'humanité entière délirant depuis six mille ans, délirant même aujourd'hui, malgré les lumières et les progrès si vantés de la philosophie, et ayant l'air de vouloir délirer de la même manière jusqu'à la fin du monde? Conçoit-on l'humanité entière affectée, au sujet de cette croyance, d'un délire inguérissable? Non, non on ne conçoit pas, on ne peut pas concevoir cela; ce qu'on peut aisément concevoir, ce qu'on conçoit très bien, c'est, au contraire, que ceux qui ont le triste courage de penser que l'humanité entière a toujours déliré et délire encore, évidemment délirent eux-mêmes! Pour moi tout incrédule est fou, ou bien près de le devenir.

Ce prétendu sentiment d'orgueil qui, selon ces grands penseurs, aurait inspiré à l'homme la folle idée de se croire éternel par rapport à tout son être et à sa qualité d'homme, n'est, si l'on veut bien y réfléchir, que le sentiment intime, l'instinct qu'a l'homme de sa grandeur et de sa destinée: sentiment et instinct qui forment le fond indestructible de sa nature, et qui font, de l'être du temps, l'aspirant, le candidat de l'éternité. Tout ce qui est naturel à l'homme, il le tient de son auteur; c'est donc le Dieu auteur de l'homme qui, non content de lui avoir révélé l'idée d'une double immortalité, correspondant à la dualité de son être, lui en a aussi donné le sentiment. Or une croyance dont Dieu a révélé l'idée, inspiré l'instinct et dont il est par conséquent l'auteur, n'est, ne peut être qu'une vérité, et toute vérité est en parfaite harmonie avec la raison, qui ne nous a été donnée que pour atteindre le vrai et s'y reposer.

Il résulte de tout ce que nous venons de dire que si le dogme de la résurrection est une croyance universelle, c'est précisément parce que ce dogme, considéré dans son rapport avec la cause première et universelle, est en harmonie avec la raison. Voyons maintenant s'il n'est pas également en harmonie avec

la raison lorsqu'on le considère dans ses rapports avec les causes particulières par l'action desquelles le fait qu'il annonce sera accompli au dernier jour du monde.

La philosophie chrétienne, dont les définitions sont des formules algébriques de la pensée, de la plus grande clarté et de la plus grande précision, distingue, comme nous l'avons vu ailleurs, quatre espèce de causes, pour tout ce qui se fait ou doit se faire : 1° La cause *efficiente*, ou le principe qui fait ou produit la chose *(Principium* QUOD*)*; 2° La cause *matérielle*, *(Principium* EX QUO*)*; 3° La cause *formelle*, ou le principe par lequel la chose a sa propre forme et est telle chose et non pas telle autre *(Principium* QUO*)*; et 4° enfin la cause *finale*, ou le principe pour lequel on fait la chose ou auquel on la destine *(Principium* PROPTER QUOD*)*[1].

Si, considéré dans ses rapports avec ces quatre espèces différentes de causes, le fait de la résurrection des morts est ce qu'on peut imaginer de plus simple, de plus naturel, de plus convenable, de plus philosophique, ce sera un fait en parfaite harmonie avec la raison. Reprenons et voyons.

Bien des fois l'Écriture sainte fait usage de phrases ou d'expressions qui, en nous révélant un dogme, en font connaître la raison et la cause. Ainsi, voulez-vous savoir, Mes Frères, comment s'opèrera la résurrection des morts, écoutez Isaïe : « La terre enfantera de nouveau dans un seul et même jour le genre humain tout entier[2]. » Belle image ! où il y a autant de philosophie que de poésie ! Elle nous fait entendre que, dans la résurrection universelle des morts, Dieu est le Père qui engendre ; la terre, la mère qui conçoit : le tombeau, le sein qui met au jour ce qu'il a porté pendant des siècles, et l'humanité entière, l'enfant qui renaît à une vie nouvelle. Cette résurrection ne sera donc pas un prodige nouveau, mais on verra se répéter alors en un seul instant, à l'égard de tous les hommes ensemble, le prodige qui s'est opéré successivement, dans la suite des siècles, à l'égard de chaque homme en particulier, au moment où il a été engendré. Ce prodige aura pour agent souverain, pour cause efficiente, Dieu, opérant par la puissance de sa parole, de son Verbe. Vous venez de l'entendre de la bouche de Jésus-Christ, c'est au son de la voix du Fils de Dieu que tous les morts ressusciteront de leurs cendres et sortiront de leurs tombeaux : *Omnes qui in monumentis sunt*,

1. Ainsi, par exemple la cause *efficiente* d'une statue est le sculpteur; sa cause *matérielle* le marbre; sa cause *formelle* le personnage qu'elle représente; sa cause *finale* la pensée d'en faire l'ornement d'une place publique, d'un salon, d'un musee, etc.

2. Numquid parturiet terra in die una ? aut parietur gens simul, quia parturivit et peperit Sion filios suos ? (Is., LXVI, 8.)

audient vocem Filii Dei et procedent in resurrectionem. Dès lors, quelle difficulté y a-t-il à admettre que ce prodige aura vraiment lieu? N'est-il pas, au contraire, facile de comprendre que la même cause souveraine qui par sa puissante parole a improvisé et affermi sur ses bases l'immensité des cieux — *Verbo Domini cœli firmati sunt* — peut remuer la terre? N'est-il pas facile de comprendre que le même Dieu qui par un mot a, dans un instant, tiré de l'abîme du néant l'univers avec les millions de mondes qu'il renferme, et l'infinie variété des êtres qui les peuplent — *Ipse dixit et facta sunt; ipse mandavit et creata sunt* — peut quand il lui plaira, par la vertu de la même parole, arracher en un instant, des mains de la mort à laquelle il les a livrés, les corps de tous les humains, et les rappeler à la vie? C'est sur cet argument qu'ont insisté les Pères de l'Église dans leurs controverses avec les philosophes de leur temps qui repoussaient le dogme de la résurrection, parce qu'il leur semblait impossible que l'homme pût renaître et sortir vivant de la dissolution du tombeau. Écoutons ces grands hommes; ils ont d'avance réfuté les pitoyables sophismes par lesquels les incrédules de nos jours combattent ce même dogme.

« Tu me demandes, disait Tertullien à un philosophe, comment la matière du corps humain, décomposée et dispersée, pourra se réunir et reprendre son ancienne forme, son ancienne figure. Mais tu n'as qu'à rentrer en toi-même, te considérer toi-même, pour trouver la preuve de la possibilité de ce prodige. Qu'est-ce que tu étais avant que tu eusses commencé à être? Tu n'étais rien, car si tu avais été quelque chose, tu t'en souviendrais. Tu es donc obligé de croire qu'avant ta naissance ni ton âme ni ton corps n'existaient, et que c'est Dieu qui par sa toute-puissance t'a donné l'existence. Dès lors, quelle difficulté peux-tu trouver à croire qu'à la fin du monde, ton âme, la plus noble portion de toi-même, étant encore existante et la mort n'ayant atteint que la partie inférieure, le corps, tu pourras recouvrer ce corps par un effet de la même volonté toute-puissante de Dieu qui autrefois te tira, âme et corps, de l'abîme du néant?

« La résurrection ne donnera pas un nouvel être. Dieu ne fera alors que répéter, par rapport à une partie de toi-même, ce qu'autrefois il a fait en toi et pour toi, par rapport au tout. Tu étais néant et tu es sorti, âme et corps, du néant; au dernier jour, tu te trouveras âme subsistante; et ce sera seulement le corps qui te sera rendu du néant. Insensé qui te laisses arrêter par la difficulté de comprendre comment tu recommenceras à être ce que tu es, commence donc par comprendre, si tu le peux, comment tu as pu être lorsque tu

n'étais rien. N'est-il pas évident qu'il est plus facile de recommencer à être ce que l'on était avant la mort qu'il ne fut facile d'être pour la première fois, et lorsqu'on n'avait jamais été ?

« Tu ne peux donc douter de ce second prodige, à moins que tu ne dises que la toute-puissance de Dieu s'est entièrement épuisée, en te créant du néant ; que par conséquent il n'est plus possible à Celui qui t'a créé tout entier du néant de te restaurer même en partie ; et que ton corps ne pourra plus être animé de nouveau par Celui qui a créé du néant cet immense univers et l'a animé par son esprit qui donne à tout l'animation et la vie. Mais dire cela, c'est délirer, c'est blasphémer[1]. »

S. Jérôme argumentait de la même manière : « Il est incroyable, disait-il, qu'on ne veuille pas reconnaître que le prodige qui rendra à l'homme une existence qu'il a déjà eue, sera moindre et plus facile que le prodige par lequel lui fut donnée l'existence qu'il n'avait jamais eue[2]. »

S. Augustin tenait le même langage : « Le prodige qui a créé tous les hommes est bien plus étonnant que le prodige qui les fera tous ressusciter. Les hommes qui naissent tous les jours et qui n'avaient jamais été, sont des miracles vivants, et des miracles plus grands que celui qui les fera renaître, après qu'ils auront été[3]. »

Enfin, S. Cyrille de Jérusalem a prononcé ces belles paroles sur le même sujet : « Nous tous qui à présent sommes ici, moi qui vous parle, et vous qui m'écoutez, où étions-nous il y a cent ans ? Nous n'étions point du tout. Qui, parmi nous, ignore l'économie de notre existence ? Qu'est-ce que le corps de l'homme au sein de sa mère ? Au commencement c'est un germe, une goutte à peine visible. Dans la suite c'est un mélange de chose sans nom, un amas de matière informe, grossière, inerte. En y infusant l'âme, Dieu donne une forme à cette matière ; il la rend solide, et voilà des os ; il l'amollit, et voilà de la chair ; il l'amincit, et voilà de la peau ; il la fond, et voilà des humeurs et du sang ; il lui donne différentes propriétés, et la voilà étincelant de lumière par les yeux, odorant par les narines, entendant par l'oreille, parlant par la langue,

1. Dans un autre passage, Tertullien formule ainsi la même pensée : « Idoneus est reficere qui fecit. Quanto plus est fecisse, quam refecisse initium dedisse quam reddidisse ? Ita restitutionem carnis faciliorem credas institutione » (*De resurrectione carnis*, XI).

2. Multo minus est restituere quod fuit quam facere quod non fuit (Epist. 61, *ad Pammach.*).

3. Plus est homines creare quam ressuscitare. Majora miracula sunt homines quotidie nasci qui non erant, quam resurgere qui erant. — Et ailleurs : Si enim Deus fecit nos qui non eramus, magnum est illi reparare qui eramus (*Enarratio in Ps. LXII*. Voyez aussi le serm. CXXVII).

opérant par les mains, marchant par les pieds, et palpitant par le cœur; il la dispose enfin symétriquement en membres proportionnés et s'harmonisant parfaitement entre eux-mêmes et avec le tout, et il en fait l'admirable figure de l'homme. Or pourquoi le Dieu qui a fait de si ignobles éléments une œuvre si parfaite, ne pourrait-il pas la relever après qu'elle sera tombée? Pourquoi celui qui a fait exister ce qui n'avait jamais été, ne pourrait-il pas restaurer ce qui avait existé? Pourquoi enfin le Dieu qui, en créant le premier homme, convertit en chair de la poussière qui n'avait jamais été chair, ne pourrait-il pas faire redevenir chair cette poussière qui l'a déjà été[1] ?»

Pour nous disposer à croire cette révélation de sa parole, Dieu, dit encore Tertullien, a imprimé partout des traces visibles de la puissance qu'il a de l'accomplir. Voici le magnifique passage où l'éloquent apologiste développe cette belle idée :

« Le jour expire dans les bras de la nuit et s'ensevelit dans les ténèbres ; le monde se revêt de deuil ; toute substance perd son éclat, tout devient noir et tombe dans le silence et la stupeur. Il semble que l'univers pleure la perte de la lumière : c'est l'image du dernier jugement.

« Mais voilà qu'une nouvelle aurore se lève : la lumière a tué la nuit qui était sa mort, elle en sort comme de son tombeau, elle dissipe les ténèbres qui la tenaient captive, elle reparaît dans tout l'éclat de sa beauté, avec la dot et la parure que lui fait le soleil ; héritière d'elle-même, elle revit et fait revivre toute la nature jusqu'à ce que la nuit renaisse à son tour, et reparaisse elle aussi avec le cortège qui lui est propre, car les rayons des étoiles que la splendeur du matin avait éteints se rallument.

« Ce n'est pas tout. Les astres qui s'éloignent, chassés par la loi qui distingue les temps, reviennent eux aussi. Le miroir de la lune que ses phases mensuelles ont brisé, reprend son intégrité et luit de nouveau dans toute sa splendeur. Les hivers et les étés, les printemps et les automnes disparaissent tour à tour, mais pour reparaître toujours avec les mêmes forces, les mêmes caractères et les mêmes dons.

« La terre suit les mêmes lois que le ciel. Une main invisible revêt les arbres dépouillés, colore de nouveau les fleurs fanées, reproduit les herbes qui avaient disparu, fournit les semences qui ont été consommées ; mais on ne les revoit renaître qu'après leur destruction.

« Combien est admirable cette économie de la Providence qui n'altère que pour conserver, qui ne prend que pour resti-

1. *Catéch.*, 18.

tuer, qui ne perd que pour maintenir, qui ne gâte que pour perfectionner, qui n'amoindrit que pour augmenter ! Car tout ce qu'elle détruit, elle le rend plus riche, plus abondant et plus beau. Tout, dans la nature, perd pour gagner, souffre pour tirer avantage de la souffrance, se trouve dans de meilleures conditions de vie, après la mort. En un mot, tomber pour se relever, est la loi universelle de la création. Tout, en elle, après avoir disparu, revient à son premier état; rien ne finit que pour recommencer; rien ne périt que pour son salut !

« La vérité de la résurrection des morts est donc attestée non seulement par l'homme, mais aussi par tout ce qui arrive autour de l'homme ; et les révolutions perpétuelles de la nature sont autant de témoins qui l'affirment, autant de prédicateurs qui l'annoncent, autant de prodiges qui la constatent. Avant de faire écrire ce dogme, en toutes lettres, dans ses livres, Dieu l'a gravé, en traits lumineux, dans toutes ses œuvres. Avant de le révéler par sa voix, il l'a annoncé par sa puissance; avant de nous le faire répéter par les oracles de la prophétie, il nous en a instruits par le spectacle de toute la nature, afin que, disciples dociles de la nature, nous ajoutions plus facilement foi à la prophétie; afin que, le voyant de nos yeux se réaliser partout, nous n'ayons pas de peine à l'admettre lorsque nous l'entendons enseigner, et afin que nous ne doutions pas que Dieu, dont la puissance répare et renouvelle toutes choses, ne doive aussi ressusciter notre chair[1]. »

Ces raisonnements des grands hommes de l'Église ne vous paraissent-il pas sans réplique, Mes Frères, et ne prouvent-ils pas de la manière la plus irréfutable que le dogme de la résurrection est en parfaite harmonie avec la raison lorsqu'on le considère par rapport à sa cause efficiente, c'est-à-dire lorsqu'on se demande si la résurrection des morts est un prodige qui surpasse la toute-puissance de Dieu ? Voyons maintenant comment le même dogme est aussi en parfaite harmonie avec la raison par rapport à sa cause matérielle.

La cause matérielle d'une chose est le principe duquel la chose se fait (*Principium* EX QUO). Or de quelle matière seront formés les corps ressuscités ? nous demandent les adversaires de ce dogme. Et là-dessus, voici la grande objection qu'ils nous font et qu'ils croient sans réplique. » Si au dernier jour Dieu ne devait faire autre chose que donner à chaque âme un corps quelconque, cela se comprendrait : le Dieu qui a dans un instant créé du néant l'univers et les êtres innombrables qui

1. Nec dubites Deum carnis etiam ressuscitatorem quem omnium novis restitutorem (*De resurrectione carnis*, XII).

le composent, pourra bien dans un instant aussi créer du néant autant de corps qu'il y aura d'âmes humaines, et donner à chaque âme le sien. Mais, dans ce cas, ce serait une création nouvelle, et non pas une véritable résurrection. Nous aurions un corps, mais un corps nouveau, un corps d'emprunt, et non pas notre ancien corps, notre propre corps qui aura partagé le mérite de nos vertus ou la culpabilité de nos désordres. Or, d'après Tertullien lui-même, « il serait absurde, il serait injuste — et ce qui est injuste et absurde est indigne de Dieu — qu'une substance autre que celle qui a opéré le bien en reçoive la récompense; qu'une chair autre que celle qui a été déchirée par le martyre soit couronnée; et, pareillement, qu'une chair autre que celle qui a été souillée par tous les vices subisse le châtiment de la damnation. Ne vaut-il pas mieux renoncer à toute espérance de résurrection que de se moquer ainsi de la gravité et de la justice de Dieu[1] ? »

S. Jérôme a dit : « On ne peut comprendre la nécessité, la justice, la convenance de la résurrection des corps, si l'on ne suppose que, par cette résurrection, nous devons recouvrer les mêmes membres que nous avions pendant la vie, la même chair, le même sang, les mêmes os, dont l'Écriture sainte condamne les mauvaises œuvres, et non la nature. Croire à la résurrection, c'est croire qu'une nouvelle gloire environnera notre chair, sans en changer la réalité[2]. »

Or, poursuivent les philosophes que nous réfutons, une telle résurrection est impossible, même à la toute-puissance de Dieu. A l'exception des corps de ceux qui mouront dans les derniers temps, tous les corps des hommes morts dans le cours de plusieurs milliers de siècles auront entièrement disparu à la fin du monde. Les uns ont été consumés par le feu, les autres dévorés par des bêtes féroces ou par des hommes plus féroces que les bêtes; ceux qui auront été ensevelis se trouveront depuis longtemps réduits en poussière, et il n'y aura plus trace de cette poussière dispersée par les vents ou convertie en d'autres substances. Dieu pourra bien les créer de nouveau, mais non pas les ressusciter de telle sorte qu'ils soient identiquement et numériquement les mêmes.

1. Etenim quam absurdum, quam vero ethnicum, utrumque autem quam Deo indignum, aliam substantiam operari, aliam mercede dispungi; ut hæc quidem caro per martyria lanietur, alia vero coronetur; item, e contrario, hæc quidem caro in spurcitiis volutetur, alia vero damnetur. Nonne præstat omnem semel fidem a spe resurrectionis abducere, quam de gravitate et justitia Dei ludere *(De resurrectione carnis*, LVI).

2. Post resurrectionem eadem habebimus membra, quibus nunc utimur, easdem carnes et sanguinem et ossa, quorum in Scripturis sanctis opera non natura damnantur. Hæc est vera resurrectionis confessio quæ sic gloriam carni tribuit, ut non auferat veritatem (Epist. 38, *ad Pammach.*).

Telle est la difficulté la plus sérieuse que l'on puisse faire contre le dogme de la résurrection, et vous voyez, Mes Frères, que, loin de la dissimuler, je viens de l'exposer dans toute sa force Mais si l'on veut simplement se souvenir que l'homme n'est pas la brute, cette difficulté n'en est plus une.

Il y a dix-huit siècles, les Gentils de Corinthe faisaient la même objection à S. Paul, et S. Paul l'a pulvérisée. « Comment est-il possible, lui disaient-ils, que les morts ressuscitent dans leur propre corps? ce corps ayant été détruit, dans quel corps reviendront-ils? » Le grand apôtre leur répondait : « Insensés que vous êtes! Vous semez, ne faut-il pas que ce que vous semez meure pour être vivifié? Lorsque vous semez du blé, par exemple, ou tout autre chose, que faites-vous? Vous mettez dans la terre le simple grain, et non le corps de la plante; et c'est Dieu qui ensuite donne à ce grain le corps qui lui est propre et dans la nature qu'il lui plaît. Toute chair n'est pas de la même nature : autre est la chair de l'homme, autre la chair des quadrupèdes, autre la chair des oiseaux ou des poissons..... Il en sera de même de la résurrection des morts : le corps de l'homme est semé dans la corruption, il surgira incorruptible[1]. » Quelle profonde doctrine renferme cette réponse de S. Paul! Tâchons de la comprendre. C'est toute la philosophie du dogme de la résurrection.

S. Paul nous avertit que toute chair n'est pas de la même nature, et que la chair de l'homme diffère de la chair des animaux : *Non omnis caro eadem caro, sed alia quidem hominum, alia pecorum.* Or en quoi la chair de l'homme diffère-t-elle de la chair des animaux, par rapport à la circonstance dont il s'agit, la résurrection? Elle en diffère, dit le grand S. Thomas, en ce que, par la loi de la nature, toute matière devant suivre les conditions de sa forme, la chair de la brute périt tout entière comme sa forme, c'est-à-dire comme l'âme sensitive, à laquelle elle avait été unie et qui est anéantie par la mort; tandis que la chair de l'homme, étant la matière d'une forme immortelle, c'est-à-dire de l'âme intelligente, ne doit pas périr entièrement; quelque chose d'elle survit toujours à sa décomposition. Cette doctrine est conforme à ce que l'Écriture nous enseigne par ces paroles : « Dieu a créé l'homme inexterminable, il l'a fait à l'image de sa ressemblance, et ce n'est que

1 Sed dicet aliquis : Quomodo resurgunt mortui, qualive corpore venient? Insipiens, tu quod seminas non vivificatur, nisi prius moriatur. Et quod seminas, non corpus, quod futurum est, seminas, sed nudum granum, ut puta, tritici, aut alicujus cæterorum. Deus autem dat illi corpus, sicut vult : et unicuique seminum proprium corpus. Non omnis caro eadem caro; sed alia quidem hominum, alia vero pecorum, alia volucrum, alia autem piscium... Sic et resurrectio mortuorum : seminatur in corruptione, surget in incorruptione (I Cor., XV, 35 et seq.).

par l'envie du diable que la mort entra dans le monde : *Deus creavit hominem inexterminabilem. Et ad imaginem similitudinis suæ fecit illum. Invidia autem diaboli mors introivit in orbem terrarum*[1]. » Ce qui signifie qu'il n'a pas été donné à la méchanceté de la créature de détruire l'œuvre du Créateur, mais seulement de l'altérer, car la mort n'est qu'une altération, un changement dans l'être humain, et non pas son entière destruction. La mort ne fait que séparer l'âme du corps, sans la tuer; de même elle ne fait que décomposer les éléments du corps sans les anéantir; de sorte que, tout en passant par les mains de la mort, l'homme demeure ce que Dieu l'a fait dès le commencement, inexterminable par rapport au corps, aussi bien que par rapport à l'âme : *Creavit Deus hominem inexterminabilem.* La matière terrestre, dit S. Augustin, le germe dont est formée la chair de l'homme, ne périt pas entièrement. Les chairs des brutes se décomposent, se changent en d'autres substances et périssent entièrement, mais la chair de l'homme ne se transforme jamais tout entière en d'autres substances, n'est jamais détruite tout entière; qu'elle ait par le feu été réduite en cendres et mêlée à d'autres cendres, que par la manducation des bêtes qui la dévorent elle ait été convertie en leur chair, ou que par leur transpiration elle ait été dissoute dans les airs, son germe n'en subsiste pas moins, et dans ce germe, elle demeure toujours ce qu'elle a été. Au jour de la résurrection Dieu saura bien retrouver ce germe, que lui-même a rendu indestructible; sa toute-puissance le joindra de nouveau à l'âme qui l'a animé ici-bas et dans l'union de laquelle il vécut et s'accrut, formant ainsi l'homme que reformera cette union nouvelle.

S. Paul a dit aussi que toute semence doit se décomposer et mourir, en quelque sorte, avant de germer et de se vivifier : *Quod seminas non vivificatur nisi prius moriatur;* que la plante n'a en propre que sa semence; que le développement et la grandeur lui surviennent du dehors, et qu'il en est de même de la résurrection des morts : *Seminas..... nudum granum; Deus dat illi corpus sicut vult, et unicuique seminum proprium corpus....., sic et resurrectio mortuorum.* Oh! que cette comparaison, cette image de la semence qui meurt et pousse et presque ressuscite est gracieuse et bien choisie! Comme elle fait évanouir les difficultés, et nous rend intelligible le mystère de notre résurrection! *Insignis imago est et argumentum resurrectionis in semine moriente et repullulante et quasi resurgente*[2]. Elle nous apprend qu'à la fin du monde Dieu ne fera, à l'égard de nos corps, que ce qu'il fait à présent à l'égard des plantes. Nous ne mettons

1. Sapi. II, 11, 23 et 24.
2. Corn. a Lapide, in c. XV *primæ ad Corinth.*

en terre qu'un seul grain de semence de la plante que nous voulons obtenir. Le grain gonfle, se dissout, ne conserve plus rien de son ancienne figure et de ses qualités, il meurt, mais, en vertu des lois établies de Dieu pour la végétation, il attire à soi du sein de la terre, de l'air, de toutes parts, d'autres substances, et se les assimile. Voilà comment Dieu lui donne son accroissement, forme le corps qui lui est propre et en fait une plante parfaite. De même, lorsque nous mourons, il ne reste bientôt plus de notre corps qu'un peu de cendre. Mais dans cette cendre se trouve le germe qui en se développant a formé ce corps, et, pour être enseveli au sein de la terre, ce germe n'en conserve pas moins la vertu que Dieu a mise en lui. Comme le grain jeté dans le sillon reproduit l'épi, il reproduira le corps de l'homme dès que par la volonté de Dieu il sera replacé dans les conditions nécessaires à cette résurrection.

Notre poussière, le germe indestructible de notre corps, sera donc dans les mains de Dieu ce qu'est la semence des plantes dans les entrailles de la terre, le principe, la base d'une germination, d'une reproduction nouvelle : *Sic est resurrectio mortuorum.* Et comment douter, dit Corneille de la Pierre, que Dieu puisse répéter à l'égard de nos corps le prodige qu'il opère à chaque instant à l'égard des plantes?

Qu'on ne dise pas : ce corps, composé de nouvelles substances que Dieu aura tirées ou des éléments de la nature, ou du néant, ne sera plus notre ancien corps, il ne sera pas numériquement le même ; — la plante n'obtient que par l'adjonction de substances étrangères son volume, son développement complet et sa perfection ; et cependant le germe et la forme substantielle (l'âme végétative) qui s'est assimilé ces substances étrangères, demeurant toujours les mêmes, la plante, qui de l'état d'arbrisseau a passé à l'état d'arbre, est resté numériquement la même plante. De même, quoique le corps soit formé de substances étrangères, le germe et la forme substantielle (l'âme intelligente) qui se seront assimilé ces substances étant après la mort la même âme et le même germe que pendant la vie, notre corps après la résurrection sera numériquement le même que celui que nous avions sur la terre.

Pour qu'il soit vrai que nous ressusciterons dans notre même corps, il n'est pas nécessaire, dit S. Thomas, que ce corps reprenne toute la même matière qu'il eut autrefois : *Non est necessarium, ut quidquid fuit, in homine materialiter resurgat in eo*[1]. Notre corps actuel, à nous hommes faits, n'est plus, dans toutes ses parties, ce qu'il était lorsque nous étions enfants,

1. *Contra Gentiles*, lib. IV, 181.

et cela par deux raisons : d'abord parce que le corps que nous eûmes en naissant était un corps très petit et très faible ; il n'a acquis le volume, la grandeur, la solidité qu'il a à présent que par la nourriture et par l'action des éléments extérieurs qui concourent à la formation et l'accroissement de tous les corps. En second lieu, dans tout corps non seulement les humeurs et le sang, mais la chair même et les os, tout enfin s'use, se consume, se perd, et est restauré, renouvelé à chaque instant par les aliments dont le corps se nourrit, et par l'air qu'il respire. Toutes les parties de notre corps, en tant que matérielles, sont, dit S. Thomas, dans un flux et reflux perpétuel, et ne demeurent jamais les mêmes : *Partes, secundum materiam, non manent in corpore, sed fluunt et refluunt*[1]. De sorte que, de la matière qui formait notre corps au moment de sa naissance, il ne reste presque plus rien d'identique à la matière du corps de notre virilité et de notre vieillesse. Cependant cela ne nous empêche pas de dire et de croire que notre corps actuel est numériquement le même que celui que nous avions au sein de notre mère. Et pourquoi ? Parce que l'âme intelligente qui l'informe est toujours la même, et parce que le germe, l'essence autour de laquelle ont eu lieu tant de pertes et de réparations, tant de changements par lesquels notre corps a été tant de fois renouvelé, est restée, elle aussi, toujours la même. Or notre corps après la résurrection sera informé par la même âme qui lui communiquera de nouveau son propre être, le même être, et la même manière d'être qu'elle lui communique aujourd'hui, et la base de ce corps ressuscité sera le même germe, la même essence immuable et indestructible qui est la base de notre corps pendant cette vie. Ce sera donc véritablement notre corps, numériquement le même corps ; et il est vrai, très vrai que nous reprendrons notre propre corps, que nous ressusciterons dans notre propre corps, et que, comme s'est exprimé Job, nous serons de nouveau revêtus de notre ancienne peau et de notre ancienne chair, et que de nos yeux nous verrons notre Rédempteur et notre Dieu.

Ainsi, le prodige de la résurrection des corps, d'après S. Augustin, consistera en ceci : que Dieu fera alors dans un instant ce qui, pendant notre vie, ne s'opère que par l'action du temps : *Reditur munere quod accessurum erat tempore*[2]. C'est d'un germe très petit et à peine visible, déposé au sein maternel, c'est d'un corps très petit, tel que le corps d'un enfant nouveau né, que s'est formé, par l'accession de substances

1. *Summ. theol.*, sup. quæst. LXXXII, art. 5. — 2. Serm 154, *De tempor.*

étrangères, notre corps actuel, si grand et si parfait. De même, au dernier jour, c'est de la pincée de cendre, du germe presque imperceptible qui sera resté de notre corps que, par l'accession de substances étrangères, sera reformé ce même corps. Entre ce qui se passe aujourd'hui et ce qui se passera alors, on ne voit qu'une différence : cette assimilation de substances étrangères qui à présent se fait avec le temps, lentement, successivement par la nourriture et la respiration, se fera alors directement, simultanément dans un instant, par la toute-puissance de Dieu : *Redditur munere quod accessurum erat tempore.* « O vous qui niez le dogme de la résurrection, commencez donc, concluait S. Augustin, par vous révolter, par vous dresser contre Dieu, et par lui dire en face : Tout Dieu que vous êtes, vous ne sauriez opérer ce prodige : *Responde contra Deum et dic : Non potest Deus*[1]. Oseriez-vous tenir ce langage à Dieu ? Songez que l'auteur de ce prodige est Dieu, et renoncez à vos doutes : *Deus est qui fecit ; considera auctorem, et tolle dubitationem*[2]. »

Tel est, Mes Frères, le langage des Pères. N'est-il pas simple ? N'est-il pas clair ? N'a-t-il pas tous les caractères du vrai ? N'est-il pas aussi solide, aussi satisfaisant pour la raison qu'il est certain et consolant pour la foi ? Nous pouvons donc conclure que, considéré par rapport à sa cause matérielle, le dogme de la résurrection est en parfaite harmonie avec la raison. Nous allons voir que cette harmonie n'est pas moins manifeste lorsqu'on le considère par rapport à sa cause formelle.

La cause formelle d'une chose est le principe par lequel la chose est telle chose et non pas telle autre (*Principium* QUO). Or la résurrection des morts ne sera une véritable résurrection que parce que l'âme sera réunie à son corps. Sa cause formelle sera donc cette union véritable entre le corps et l'âme. Or rien n'est plus convenable que cette nouvelle naissance que Dieu opèrera, par rapport au corps de l'homme, en le réunissant à son âme. Écoutons encore sur ce point les docteurs de l'Église, et ne vous lassez pas, Mes Frères, d'entendre les doctrines si élevées de ces grands hommes qui nous découvrent la solidité des dogmes catholiques et la grandeur de notre destinée.

Nous avons vu ailleurs[3] que, par suite de son ignorance ou de sa négation du principe « de l'union substantielle de l'âme avec le corps », union qui fait l'homme, la philosophie païenne, ancienne et moderne, s'est partagée en deux grandes sectes : la secte spiritualiste des platoniciens, qui, en affirmant que

1. Serm. 154, *De tempor.* — 2. *Ibid.*
3. *Raison catholique*, t. I, deuxième conférence.

l'homme n'est qu'âme, s'évanouit dans l'idéalisme, et la secte sensualiste des épicuriens, qui, en soutenant que l'homme n'est que corps, est allée se perdre dans le matérialisme ; nous avons montré aussi que l'une et l'autre de ces deux sectes aboutit au panthéisme pour finir dans le scepticisme. La raison en est simple, elles repoussent les principes de la philosophie chrétienne, qui seule est de la philosophie, parce qu'elle est seule vraie. Contrairement aux idées que soutiennent les philosophes, les docteurs catholiques nous enseignent que l'union de l'âme avec le corps n'est pas un malheur pour elle, mais un avantage ; n'est pas une dégradation, mais une perfection. Si le corps reçoit son être de l'âme, l'âme, à son tour, trouve dans le corps le moyen d'accomplir ses opérations, elle se complète et se perfectionne dans le corps : *Propter melius animæ est quod sit corpori unita*, dit S. Thomas. L'âme seule n'est pas l'homme, pas plus que ne l'est le corps seul. L'homme, comme l'a défini le concile général de Vienne, est « une âme intelligente, unie comme forme substantielle à un corps », et ne formant avec lui qu'un composé substantiel, un composé substantiellement et essentiellement UN. Dès lors les actes humains ne sont ni de l'âme seule, ni du corps seul, mais de l'âme incorporée ou du corps animé, en un mot, de tout l'homme. De là l'axiome scholastique : *Actiones sunt suppositorum.* Mais s'il n'y avait pas de résurrection pour le corps et si l'âme seule devait jouir d'une récompense éternelle ou subir une punition éternelle, le corps qui a concouru à tous les actes de l'âme et qui a participé au mérite ou à la culpabilité de ses opérations, ne participerait en rien ni à la récompense ni au châtiment. C'est l'homme, tout l'homme qui a fait le bien ou le mal, et cependant la rémunération ou la peine ne l'atteindraient que dans une partie de lui-même. Or n'est-il pas de toute justice que le corps soit associé, dans l'éternité, au bonheur ou au malheur de l'âme comme il fut associé à ses vertus ou à ses vices dans le temps ; que tout l'homme soit récompensé ou puni, puisque c'est tout l'homme qui a observé ou foulé aux pieds les lois de Dieu ? et pour cela ne faut-il point que l'homme se retrouve un jour tout entier, qu'il redevienne ce qu'il fut pendant la vie, « une âme substantiellement unie à un corps ? » En d'autres termes, ne faut-il pas que le corps ressuscite ?

Insistant sur ce principe fondamental, « que l'âme humaine est par essence la forme substantielle du corps, » S. Thomas raisonne ainsi : « L'âme est immortelle, elle survit au corps ; mais il est contraire à la nature de l'âme d'être séparée du corps, puisqu'elle est par essence sa forme. Or rien de ce qui

est contre nature ne peut durer toujours. Donc l'âme humaine ne restera pas toujours séparée de son corps ; donc elle le reprendra un jour, donc tous les corps ayant appartenu à des âmes intelligentes, à des formes immortelles, doivent de toute nécessité ressusciter un jour et se réunir à leurs âmes[1].

Cet argument est sans réplique. Ce n'est donc pas la résurrection des corps, c'est au contraire leur mort perpétuelle qui serait non seulement incompréhensible, mais absurde, puisqu'elle condamnerait les âmes à demeurer éternellement dans un état contre naturel[2] ; et l'on voit que l'harmonie de ce dogme avec la raison n'est pas moins manifeste lorsque l'on considère la cause formelle de la résurrection que lorsqu'on étudie sa cause matérielle ou sa cause efficiente. Montrons maintenant que cette harmonie ressort avec plus d'éclat encore, s'il est possible, lorsque l'on recherche la cause finale de la résurrection des corps, c'est-à-dire le but dans lequel elle aura lieu.

La sagesse infinie met l'ordre, la mesure, l'harmonie dans toutes ses œuvres. En créant les êtres elle a dû manifestement proportionner les causes matérielles à leurs causes formelles, les corps aux principes qui les constituent, et, dans tout être composé, sa matière à sa forme substantielle. Or l'âme est, nous venons de le voir, la forme substantielle du corps de l'homme. Ce corps a donc été fait pour lui être uni, et par conséquent, selon la remarque de S. Thomas, il dut recevoir de Dieu, dans l'institution de la nature humaine, quelque

1 Ostensum est (lib. II, c. 19) animas hominum immortales esse ; remanent igitur post corpora, a corporibus absolutæ. Manifestum est etiam ex his quæ dicta sunt (lib. II, c. 83 et 84) quod anima corpori naturaliter unitur ; *est enim secundum suam essentiam corporis forma ;* est igitur contra naturam animæ absque corpore esse. Nihil autem, quod est contra naturam, potest esse perpetuum. Non igitur perpetuo erit anima absque corpore. Quum igitur perpetuo maneat, oportet eam corpori iterato conjungi, quod est resurgere. Immortalitas igitur animarum exigere videtur resurrectionem corporum futuram (*Contra Gentiles*, lib. IV, c. 79).

2. Voici encore un morceau très énergique et très beau de Corneille de la Pierre sur ce même sujet : « A moins, dit-il, que Dieu n'ôte violemment à l'âme sa nature, qu'il lui a donnée lui-même, et qu'il ne la prive de son état naturel, pour la placer dans un état contre nature, il doit lui rendre un jour son propre corps. Ces deux substances sont naturellement connexes. L'âme a une telle propension naturelle au corps, que, séparée du corps, elle ne peut se trouver que dans un état violent et en dehors de sa nature. Si l'on ne considère que la substance et les exigences de la nature humaine, la resurrection est donc une chose quasi naturelle. C'est seulement par rapport à la manière dont elle s'opèrera qu'elle sera surnaturelle, nulle âme séparée du corps ne pouvant être de nouveau unie au corps par une puissance créée, mais seulement par la puissance surnaturelle de Dieu : « Nisi « violenter animæ suam quasi naturam et naturalem statum adimet, Deus debet « ei suum corpus reddere... Hæc naturaliter connexa sunt. Est enim in anima « naturalis ad corpus propensio, ut, sine corpore, nisi violenter et præter naturam, « esse non possit. Unde resurrectio, quoad substantiam et exigentiam naturæ « humanæ, quasi naturalis est ; licet in modo et executione sit supernaturalis. Nec « enim anima separata ulla creata vi sed sola supernaturali Dei virtute rursum « potest uniri corpori » (In cap. XV, *primæ ad Cor.*).

chose de plus que ce qui lui était dû en vertu des principes naturels ou de la nature des corps. Ce quelque chose fut une sorte d'incorruptibilité, afin que, comme l'âme vit toujours, le corps pût lui aussi vivre toujours avec l'âme et par l'âme[1]. Le corps de l'homme est donc fait d'une matière impérissable, la seule proportionnée, la seule en harmonie avec la nature de l'âme, forme impérissable elle aussi et immortelle. C'est à quoi fait allusion l'auteur du livre de la Sagesse par ces deux mots que nous avons cités et expliqués plus haut : « Dieu créa l'homme inexterminable. » Ainsi la condition naturelle de l'homme, dans l'état où Dieu le créa, était d'être immortel, même par rapport au corps. Par son péché, poursuit S. Thomas, l'homme ayant altéré l'ordre admirable établi entre son âme et Dieu, l'ordre non moins admirable établi entre le corps et l'âme fut également bouleversé. L'âme perdit la grâce sanctifiante divinement infuse en elle et qui l'élevait jusqu'à la hauteur de Dieu, et de même le corps perdit le privilège qui lui avait été exceptionnellement accordé, d'échapper à la corruption, à la dissolution que subissent les corps, privilège qui le plaçait au niveau de l'âme et lui faisait partager la condition de son immortalité ; ce fut ainsi qu'il devint sujet à la mort. A bien considérer la nature humaine, dans son institution primitive, la mort n'est donc pas la condition naturelle de l'homme, elle lui est survenue comme par accident[2], et par conséquent il ne répugne point qu'elle ne soit qu'une phase temporaire, par laquelle l'homme passe en punition de son péché. Et en effet il en est ainsi : le Christ fait disparaître cette cause accidentelle par le mérite de sa Passion ; en mourant il a détruit la mort. Il s'ensuit que le corps arraché des mains de la mort est rendu à la vie par la vertu divine qui primitivement l'avait fait incorruptible et immortel[3].

Il n'en pouvait être autrement. La mort, dit l'Écriture sainte, n'est pas l'œuvre de Dieu : *Deus mortem non fecit*[4]. La mort n'est entrée dans le monde, dit S. Paul, qu'en conséquence, à la suite et en compagnie du péché : *Per peccatum mors*[5]. Or, si

1. In institutione humanæ naturæ, Deus aliquid corpori humano attribuit supra id quod ei, ex naturalibus principiis, debebatur, scilicet: *Incorruptibilitatem quamdam*, per quam convenienter suæ formæ cooptaretur; ut sicut animæ vita perpetua est, ita corpus per animam perpetuo viveret (*Contra Gentiles*, lib. IV, c. 81).

2. Animæ igitur, præter ordinem suæ naturæ a Deo aversæ subtracta est dispositio quæ ejus corpori divinitus indita erat, ut sibi proportionaliter responderet, et secuta est mors. Est igitur mors quasi *per accidens* superveniens homini per peccatum, considerata institutione naturæ humanæ (*Ibid.*).

3. Hoc autem accidens sublatum est per Christum, qui, merito suæ passionis, mortem moriendo destruxit. Ex hoc igitur consequitur : Quod divina virtute, quæ corpori incorruptionem dedit, iterato corpus de morte ad vitam reparetur (*Ibid.*).

4. Sap., I, 13. — 5. Rom., V, 12.

l'homme ne ressuscitait pas, si la mort devait exercer sur lui un empire éternel, il aurait été donné à l'homme, la plus faible, la plus chétive de toutes les créatures intelligentes, d'entraver, d'anéantir pour toujours un dessein arrêté du Créateur, le dessein primitif de l'indestructibilité, de l'immortalité de l'homme : *Creavit Deus hominem inexterminabilem.* Or un Dieu dont la méchanceté de l'homme eût pu contrecarrer et renverser pour toujours les desseins, serait-il vraiment un Dieu tout-puissant, indépendant, absolu? Dieu doit donc à la gloire de ses attributs, à l'honneur de la réalité de son empire sur tous les êtres, de ressusciter un jour tous les morts, et de montrer par là à l'univers qu'il a bien pu permettre qu'on entravât pendant quelque temps ses décrets, mais qu'on n'a pu les éluder pour toujours; que ses desseins, ses volontés doivent tôt ou tard s'accomplir; que rien ne résiste à Dieu, ne triomphe de Dieu; que c'est Dieu, au contraire, qui par sa toute-puissance triomphe de tout, et du mal aussi bien que du néant. Voilà pourquoi il a décrété la résurrection de tous les hommes qui ne sera que le renouvellement, sous une autre forme, de la loi primitive de leur immortalité; et il nous l'a révélée afin que nous sachions que la mort est un malheur, un châtiment pour l'homme, mais qu'elle ne peut prévaloir contre la puissance de Dieu, que Dieu la fait servir à la réalisation de ses desseins et à la manifestation de sa gloire.

La résurrection des morts sera donc un miracle, et après celui de la création il sera le plus grand des miracles de l'ordre naturel; mais ce ne sera un miracle, ajoute S. Thomas, que par rapport à sa cause efficiente, au principe actif qui l'opèrera directement, et qui seul pourra l'opérer: la toute-puissance de Dieu; quant à sa cause finale, à son but, elle ne sera pas plus un miracle que la production d'une plante par la semence qui est jetée en terre; sous ce rapport, elle ne sera pas un événement en dehors ou au-dessus des lois de l'ordre naturel; ce sera, au contraire, la chose la plus simple, la plus naturelle, la plus conforme aux conditions primitives de la nature humaine. Car il n'y a rien de plus naturel que la réunion de la forme immortelle, l'âme, à sa matière propre, à l'ancien compagnon de ses opérations, le corps[1].

La résurrection n'aura pas pour effet de créer un nouveau corps, mais de réformer, comme s'exprime S. Paul, celui qui avait déjà été formé, et de le relever de l'humiliation de sa décomposition à laquelle le péché et la mort l'ont réduit : *Reformabit*

1. Resurrectio, quantum ad finem, naturalis est, in quantum naturale est animæ esse corpori unitam; sed principium ejus activum non est naturale, sed sola divina virtute causatur (Rom., V, 12).

corpus humilitatis nostræ[1]. Il ne s'agira pas d'introduire un ordre nouveau, mais de restaurer l'ordre antique ; il ne s'agira pas de donner au corps une nouvelle destinée, mais de lui rendre celle qu'il avait perdue ; il ne s'agira pas de changer le dessein originaire, mais de l'accomplir ; il ne s'agira pas de créer de nouveau la nature humaine, mais de la rétablir dans la condition de sa création primitive, de lui rendre ses prérogatives d'être indestructible et immortel, dans l'une et l'autre des deux parties dont elle est formée : *Creavit Deus hominem inexterminabilem.*

Remarquons en outre que le prodige de la résurrection des morts ne se rapporte pas seulement à l'ordre psychologique et à l'ordre moral, mais aussi à l'ordre cosmologique universel. « La lumière, répète Tertullien, tuée tous les jours, resplendit de nouveau ; les ténèbres, chassées à leur tour, tous les matins, reparaissent tous les soirs. Tous les astres, après leur mort, revivent. Les saisons ne finissent que pour recommencer. Les fruits de la terre sont consommés et reviennent. Toutes les semences germent, même plus abondamment, après qu'elles se sont corrompues et qu'elles sont tombées en dissolution. Tout, sur cette terre, en périssant se conserve ; tout sort réformé des mains de la mort. Est-il possible qu'au milieu de ce flux est reflux d'êtres, toi seul, ô homme, être si grand, même par le nom, si tu savais te comprendre, toi le souverain et le maître de tous ces êtres qui meurent pour revivre, est-il possible que toi seul tu tombes sous les coups de la mort pour ne te relever jamais[2] ? »

S. Cyrille de Jérusalem, insistant sur ce même argument, parlait ainsi aux païens : « Si, étant Gentils, vous ne voulez pas croire au dogme de la résurrection sur le témoignage des Livres saints, croyez-y au moins sur le témoignage de ce qui se passe dans la nature. Voyez ce qui arrive lorsqu'on sème le blé. Jeté au sein de la terre, il meurt, il pourrit de manière qu'il n'est plus bon à manger. Mais quelque temps après voilà que, se relevant de cette chute, il se dégage de la pourriture et en sort herbe verdoyante, puis épi doré plus éclatant et plus beau. Or les épis ne viennent pas pour eux-mêmes, mais pour l'usage de l'homme. Si donc ces choses, qui ne sont produites que pour l'homme, revivent après leur mort, comment pouvez-vous concevoir que l'homme même meure sans ressusciter ? L'arbre coupé refleurit ; comment l'homme, abattu par la mort, ne fleurirait-il pas lui aussi de nouveau[3] ? »

Il est donc évident que la destruction perpétuelle de l'homme

1. Philip., III, 21. — 2. *De resurrectione carnis.* — 3. *Catech.*, 18.

serait une dissonance, un désordre dans l'ordre universel, et que par sa résurrection, au contraire, l'homme sera mis en parfaite harmonie avec lui-même et avec tout ce qui existe. En reprenant son corps il occupera la place qui lui avait été assignée au commencement; esprit et corps, il remplira la mission pour laquelle il fut créé, d'être le trait d'union, le principe harmonisateur, le médiateur entre les esprits et les corps, comme Jésus-Christ, Dieu et homme, est le médiateur entre l'homme et Dieu : et par là il se trouvera rétabli dans ses rapports primitifs, naturels, avec le reste de la création. La résurrection des morts sera donc le dernier mot de cette restauration universelle de la nature créée que, d'après S. Paul, Dieu a voulu opérer dans le Christ et par le Christ : *Instaurare omnia in Christo* [1]; ce sera la création reparaissant dans toute l'intégrité, dans toute la perfection de son dessein primitif, le complément de toutes les œuvres de Dieu et le rétablissement de toutes les harmonies de l'univers.

Certain par l'autorité des saintes Écritures, attesté par la foi de l'humanité, foi si constante et si universelle qu'elle n'a pu avoir que Dieu pour auteur, indiqué par le témoignage même de la nature matérielle, le dogme de la résurrection des corps satisfait donc souverainement la raison lorsqu'on le considère par rapport à l'économie de ses causes. La résurrection en effet aura la toute-puissance de Dieu pour cause efficiente; l'âme préexistante et le germe indestructible du corps humain pour cause matérielle; la condition naturelle de l'âme, qui est d'être unie à son corps, pour cause formelle; et pour causes finales la justice divine, associant le corps à l'âme dans la rétribution comme il l'a été dans l'action; la nécessité de l'accomplissement du dessein primitif de Dieu, et enfin la restauration de l'ordre universel.

Ainsi, la révélation divine étant venue au secours de la raison éclairée par cette lumière, la raison voit clairement que le dogme de la résurrection est une loi de la nature, une nécessité de l'ordre, un complément de la création. Oh! qu'elle est belle, sublime, cette religion chrétienne, qui seule conserve, seule enseigne, seule explique la vérité soit sur le monde des esprits, soit sur le monde des corps; qui seule nous fait connaître les véritables rapports des êtres et l'ordre de l'univers! Laissons donc, vous dirai-je avec S. Augustin, laissons le philosophe discuter, l'incrédule blasphémer, au sujet du dogme de la résurrection; leurs moqueries ne nous empêcheront pas d'y croire : *Illi gariant, nos credamus.*

1. Ephes., I, 10.

II. — C'est avec un sentiment tout particulier de satisfaction que j'aborde cette seconde partie de ma conférence, où je dois vous montrer d'une part que les principaux dogmes du christianisme expliquent le dogme de la résurrection des morts et en font mieux comprendre la haute philosophie; de l'autre, que ce dogme répand de nouvelles lumières sur les principaux dogmes du christianisme et en fait ressortir l'importance et la vérité. Ce sera comme un essai pour donner une idée de l'élévation et de la grandeur de la théologie chrétienne, qu'on a tort de laisser ignorer aux philosophes et de mettre trop de côté dans les discussions qu'on entreprend avec ceux qui, plus que toute autre classe de personnes, sont à même de l'apprécier et de la goûter lorsque l'esprit d'indifférence ou d'impiété systématique n'a pas complètement faussé leur intelligence et dégradé leur cœur. Voyons donc, Mes Frères, les principes de la théologie chrétienne sur lesquels repose le dogme de la résurrection des morts.

Toute l'histoire de l'humanité se résume, d'après S. Paul, en deux grands personnages typiques, universels: l'homme premier et l'homme second, Adam et Jésus-Christ; l'un terrestre parce qu'il est de la terre, l'autre céleste parce qu'il est du ciel: *Primus homo de terra terrenus, secundus homo de cœlo cœlestis*[1]. Ainsi il y a deux espèces de génération, dit S. Jean, l'une de l'homme, par la chair et le sang, l'autre de Dieu, par l'esprit et la grâce: *Qui non ex sanguinibus, neque ex voluntate carnis, neque ex voluntate viri, sed ex Deo nati sunt*[2]; et de même que, par leur génération charnelle, tous les hommes partagent le péché et les misères d'Adam, de même, par leur génération spirituelle (le baptême qui les incorpore à Jésus-Christ), ils partagent la grâce et tous les privilèges de Jésus-Christ: *Qualis terrenus*, ajoute l'apôtre, *tales et terreni; et qualis cœlestis, tales et cœlestes*[3]. De même donc que par un homme a commencé la mort, de même par un autre homme a commencé la vie; de même que nous mourons tous en Adam et par Adam, de même nous sommes tous vivifiés en Jésus-Christ et par Jésus-Christ; de même que la mort d'Adam a été le type de la mort de tous les vivants, de même la résurrection de Jésus-Christ a été le type de la résurrection de tous les morts: *Quoniam quidem per hominem mors, et per hominem resurrectio mortuorum. Et sicut in Adam omnes moriuntur, ita et in Christo omnes vivificabuntur*[4]. Car la bonté de Dieu est plus grande et plus puissante que la malice de l'homme. Si donc par le péché d'un seul homme, qui n'était qu'homme, tous les hommes ont été

1. I Cor., XV, 47. — 2. Joan., I, 13. — 3. I Cor., XV, 48. — 4. *Ibid.*, 22.

assujettis à la mort, à plus forte raison tous les hommes peuvent-ils et doivent-ils ressusciter par la grâce d'un seul homme qui en même temps est Dieu : *Si enim unius delicto multi mortui sunt, multo magis gratia Dei et donum in gratia unius hominis Jesus Christi in plures abundavit*[1]. Et il s'en suit, dit S. Thomas, que « le mérite du Christ sera bien plus efficace pour détruire la mort à l'égard de tous les hommes que le péché d'Adam ne l'a été pour la leur faire subir[2].

Mais, avant S. Paul, le divin Sauveur lui-même nous avait révélé cette vérité : « Je suis la résurrection et la vie. Celui qui croit en moi, alors même qu'il serait mort, il vivra : » *Ego sum resurrectio et vita ; qui credit in me, etiamsi mortuus fuerit, vivet*[3]. Paroles sublimes, qui ne pouvaient sortir que des lèvres d'un Dieu ! Tâchons de nous en pénétrer ; elles valent bien à elles seules toute la philosophie de Platon. Comme elles nous font comprendre que rien n'est plus élevé, plus digne de nos méditations que la théologie du dogme chrétien !

En disant : « Je suis la résurrection et la vie, » notre divin Sauveur s'établit comme l'opposé d'Adam, qui a été la corruption même, la mort même. C'est nous dire : Adam devint par son péché la corruption et la mort. Mais la mort et la corruption ne se sont pas identifiées, ne se sont pas personnifiées en Adam d'une manière aussi intime et aussi parfaite que la résurrection et la vie sont identifiées et personnifiées en moi. Si donc Adam a eu la puissance d'introduire la mort, comment moi n'aurais-je pas la puissance de la chasser ? Si Adam, qui n'était pas mortel et corrompu, a pu entraîner tous ses descendants dans la corruption et dans la mort, comment moi qui suis non seulement ressuscité et vivant, mais la résurrection même, la vie même, ne pourrais-je pas rappeler à la résurrection et à la vie ceux qui, par une foi ferme et sincère, se seront unis à moi ? *Ego sum resurrectio et vita ; qui credit in me, etiamsi mortuus fuerit, vivet*. S'appuyant sur ces ineffables paroles de son divin Maître, S. Paul a appelé la résurrection de Jésus-Christ « les prémices de ceux qui s'endorment », ou les prémices de la résurrection des vivants qui meurent : *Christus primitiæ dormientium*[4] ; et le Christ lui-même : « le premier né des morts », ou le premier qui soit sorti vivant du tombeau : *Primogenitus ex mortuis*[5]. Oh ! s'écrie S. Augustin,

1. Rom., V, 15.
2. Ex quo habetur quod efficacius est meritum Christi ad bellandam mortem quam peccatum Adæ ad inducendam !
3. Joan., XI, 25. — Voyez l'explication et le commentaire de ces paroles dans *Les Femmes de l'Evangile*, Homil. X, § 5, p. 473.
4. I Cor., XV, 20.
5. Coloss., I, 18. — Jésus-Christ est le premier parmi les morts qui ressuscitent

que cette image est en même temps gracieuse, élégante et exacte, pleine de sens et de philosophie ! En l'appelant le premier né des morts, S. Paul nous appris que, par sa résurrection, Jésus-Christ est le premier qui soit né du tombeau comme d'un nouveau sein, pour ne plus y rentrer, à une nouvelle vie pour ne plus la perdre; mais, tout premier né étant le premier des enfants nés des mêmes parents, les paroles de S. Paul signifient aussi que Jésus-Christ ne restera pas seul dans cette vie nouvelle qu'il s'est donnée, et que nous, ses frères puînés, ses enfants, ses serviteurs, l'y suivrons; en un mot, que la résurrection, ce privilège ineffable de sa personne, deviendra commune et propre à toute la grande famille des humains. Notre résurrection n'est donc pas une chose à faire, mais une chose faite, une chose qui, dit S. Thomas, a commencé déjà à se faire par la résurrection du Christ, cause efficiente et cause exemplaire de la nôtre. Par cette grande parole le grand Apôtre nous a donc révélé en même temps et le fait et la raison de notre résurrection[1] ! Car, ajoute le Docteur angélique, « il faut que les membres soient conformes à leur chef. Or notre chef, Jésus-Christ, vit et vivra éternellement, en âme et en corps; donc les hommes qui sont ses membres doivent, eux aussi, revivre en âme et en corps pour toute l'éternité, et la résurrection des morts doit nécessairement avoir lieu[2]. »

On demande pourquoi la parenté que nous autres chrétiens contractons avec Jésus-Christ par le baptême ne nous dispense pas de la nécessité de mourir. C'est précisément, répond S. Thomas, parce que nous sommes ses membres que nous nous trouvons soumis à cette nécessité. La raison de notre mort est la même que celle de notre résurrection. Les membres n'étant pas plus nobles que le chef, ni les rachetés plus nobles que le Rédempteur, il est juste, il est convenable, il est même nécessaire que, en notre qualité de membres rachetés, incor-

1° dans l'ordre du mérite et de la dignité : les autres ne ressuscitent que par les mérites et la vertu de ce divin Rédempteur; lui seul est ressuscité par son propre mérite et par sa propre vertu; 2° dans l'ordre de la volonté et de l'intention de Dieu : tous ceux qui furent ressuscités avant lui ne le furent que pour figurer et prophétiser sa résurrection; 3° dans l'ordre du temps : tous ceux qui avaient été ressuscités avant lui ne l'avaient été que pour mourir de nouveau, et, quant à cela, leur résurrection, n'ayant été que passagère, fut moins une résurrection véritable qu'une nouvelle prolongation de cette vie qui doit finir; le premier il est ressuscité pour ne plus mourir; il est donc le premier qui soit véritablement ressuscité.

1. *Primogenitus Christus* vocatur *ex mortuis*, quod primum in lucem partus resurrectionis ediderit. Quia surrexit Christus, suscitabuntur mortui; quia surrexit Dominus, servuli reviviscunt (Serm. 161, *De temp.*).

2. Membra debent esse capiti conformia; sed caput nostrum Christus vivit, et in æternum vivet, in anima et in corpore; ergo et homines, qui sunt ejus membra, vivent in corpore et in anima; et sic oportet resurrectionem esse.

porés à Jésus-Christ par le baptême, nous partagions en tout le sort de notre Rédempteur, de notre chef[1]. Or ce Rédempteur, ce chef, tout en ayant conservé la grâce dont sa très sainte âme fut comblée dès le moment de l'Incarnation, a été assujetti aux souffrances et à la mort. A plus forte raison, nous qui ne sommes que ses membres, devons-nous passer par la souffrance et par la mort, alors même que nous aurions conservé la grâce sanctifiante reçue par le baptême. Comprenons bien, Mes Frères, cette importante doctrine.

Le corps de notre divin Sauveur était parfaitement semblable au nôtre et appartenait à notre humanité ; mais il était, comme l'appelle S. Paul, un tabernacle auguste et parfait, une création de Dieu, et non un ouvrage de l'homme : *Christus autem, assistens pontifex futurorum bonorum, per amplius et perfectius tabernaculum non manufactum, id est non hujus creationis*[2]. Par son union substantielle à la personne divine du Verbe, ce corps était divin, lui aussi, et par conséquent pur, saint, immaculé, exempt de tout levain et de toute concupiscence, de toute tache, de toute ombre de péché. Ce divin corps n'était pas l'esclave indocile, mais le compagnon fidèle, le frère de l'âme bénie à laquelle il était uni, le ministre obéissant de ses volontés, de ses désirs, de ses sacrifices, de ses ferveurs. Par conséquent, n'ayant rien à punir, rien à expier en lui-même, il n'était nullement sujet à la loi de la corruption, à l'empire de la mort. Nous, au contraire, impurs rejetons du sang d'Adam pécheur, « conçus dans le péché, et nés de la volonté de l'homme et du désordre de la chair, » nous n'avons qu'un corps de péché, un corps infecté du levain funeste de la concupiscence, origine du péché ; un corps soumis, même chez les hommes les plus justes et les plus saints, à « la loi funeste de la chair qui, en opposition permanente avec la loi de l'esprit, nous captive sous la loi du péché. » Comment ce corps de péché ne serait-il pas corrompu, corruptible, caduc, mortel ? Or, si Jésus-Christ est mort, lui qui n'eut dans son divin corps que la ressemblance extérieure de la chair du péché — *In similitudinem carnis peccati*[3] — à plus forte raison devons-nous mourir, nous dont le corps non seulement porte en soi la ressemblance de la chair du péché, mais est cette chair même. Par conséquent, ajoute S. Paul, — et rien n'est plus profond ni plus beau que sa théologie sur ce sujet, — par conséquent, lors même que Jésus-Christ est en nous, et que notre esprit

1. Per baptismum homo incorporatur Christo, et efficitur membrum ejus; et ideo conveniens est ut id agatur in membro incorporato quod est actum in capite (*Summ. theol.*, III pars, quæst. LXIX, 3).

2. Hebr., IX, 11. — 3. Rom., VIII, 3.

est vivant par la grâce sanctifiante qui en le sanctifiant le vivifie, notre corps demeure sujet à la mort, et même il est comme déjà mort, à cause du péché : *Si Christus in vobis est, corpus quidem mortuum est propter peccatum, spiritus vero vivit propter justificationem*[1].

Ainsi notre corps est l'asile de la concupiscence, le nid du péché, la proie d'une lèpre que tous les sacrifices de la loi ne sauraient guérir, et c'est pourquoi il est nécessaire qu'il meure, qu'il soit réduit en poussière, et que le virus du péché qui, en dépit de tous les efforts de l'âme, s'y est maintenu dans ses parties les plus intimes, s'en exhale et disparaisse par la dissolution qu'opère la mort : *Corpus quidem mortuum est propter peccatum*. Mais si nous avons conservé la grâce du baptême, ou si, l'ayant perdue par le péché, nous l'avons recouvrée par la pénitence, si à notre mort nous nous trouvons incorporés à Jésus-Christ et vivant de son esprit, cet esprit du Père, qui l'a fait ressusciter, vivifiera nos corps mortels, et nous partagerons le privilège de sa résurrection. De même que nous aurons partagé avec Jésus-Christ la filiation divine par rapport à l'âme, de même notre corps aura part aux qualités glorieuses de son corps ressuscité. Il est impossible que des corps où habite l'esprit qui ressuscite ne ressuscitent pas ; nous ressusciterons donc, nous aussi, comme Jésus-Christ : *Quod si spiritus ejus qui suscitavit Jesum a mortuis habitat in vobis, qui suscitavit Jesum Christum a mortuis vivificabit et mortalia corpora vestra, propter inhabitantem spiritum ejus in vobis*[2]. Par cela même qu'il habite l'âme des justes, l'esprit qui a ressuscité Jésus-Christ habite leur corps, qui ne fait qu'un tout substantiel avec l'âme ; et de même que le péché originel y laissa un germe de mort horriblement puissant qui le fait mourir, cet esprit y laisse un germe de vie plus puissant encore qui le fera revivre. Le jour viendra donc où, selon les gracieuses et poétiques expressions de la prophétie, ce germe divin, qui ne peut demeurer stérile, se développant en nous, aura la vertu de nous arracher aux entrailles de la terre et de nous faire germer comme des lis, exhalant un parfum céleste en présence de Dieu durant toute l'éternité : *Israel germinabit sicut lilium*[3]. *Justus ut palma florebit... in atriis domus Dei nostri florebunt*[4]. C'est ainsi que s'accomplira la magnifique prophétie du Christ lui-même ; enfants de la résurrection, les justes, vrais enfants de Dieu, ne pourront plus mourir : *Neque enim ultra mori poterunt ; æquales enim angelis sunt, et filii sunt Dei cum sint filii resurrectionis*[5]. Oh ! délicieuses paroles ! Elles signifient que,

1. Rom., VIII, 10. — 2. *Ibid.*, 11. — 3. Osée, XIV, 6. — 4. Psal. XCI, 13 et 14.
5. Luc., XX, 36.

devenus enfants de Dieu par la grâce, nous serons traités comme son Fils unique par nature ; notre corps ressuscitera par la même vertu qui a ressuscité le sien ; il sera traité avec les mêmes égards et le même amour. Rien ne nous manquera donc pour que l'empreinte de la filiation divine soit parfaite en nous et que nous soyons de vrais enfants de Dieu : *Filii sunt Dei cum sint filii resurrectionis.*

En insistant sur ce sujet S. Paul a dit encore ces consolantes paroles dont la poésie relève la profonde philosophie : « Nous sommes certains que, quoique cet édifice terrestre de l'âme, c'est-à-dire notre corps, doive tomber en dissolution sous les coups redoutables de la mort, Dieu le relèvera un jour, le réédifiera et en fera une demeure qui ne sera en rien semblable aux œuvres de la main de l'homme, une demeure éternelle dans le ciel : *Scimus quoniam, si terrestris domus nostra hujus habitationis dissolvatur, quod ædificationem ex Deo habemus, domum non manufactam, æternam in cœlis*[1]. La chair, le sang, la concupiscence, la volupté, les causes secondes ou créées n'auront aucune part à cette renaissance de nos corps ; tout en elle sera saint et pur comme Dieu, unique auteur, seul architecte de ce nouveau temple où l'âme exercera, sans obstacle et en pleine liberté, son sacerdoce éternel devant le Seigneur, au moyen d'une immolation mystérieuse et perpétuelle d'elle-même par l'amour, qui formera sa félicité : *Ædificationem ex Deo habemus.* Ce Dieu de bonté réformera lui-même dans cette seconde naissance notre corps que la main de la mort avait tant humilié : *Reformabit corpus humilitatis nostræ.* Il le réformera avec plus de soin et de tendresse qu'il ne mit à façonner le corps du premier homme, et il changera cette habitation de boue, cette ignoble tente de notre pèlerinage terrestre, en une maison auguste, spirituelle, céleste, qui ne devra rien à l'homme, mais qui tiendra de Dieu seul la beauté de son dessin, de sa structure, de ses proportions, aussi bien que l'éternité de sa durée : *Ædificationem ex Deo habemus, domum non manufactam, æternam in cœlis.* Et remarquez bien que cette expression, « de façon non humaine, *non manufactam*, » dont S. Paul fait usage en parlant de notre corps ressuscité, est l'expression même dont il s'est servi en parlant du corps du Seigneur, qu'il appelle, comme vous venez de l'entendre, *Tabernaculum non manufactum.* Or le corps du Seigneur, formé, quant à sa matière, du sang très pur de la Vierge (autrement il n'aurait pas été un vrai corps humain), fut, quant à son admirable structure, l'œuvre immédiate du Saint Esprit. L'apôtre

1. II Cor., V, 1.

veut donc nous apprendre qu'il en sera de même pour nos corps à leur résurrection ; ils recouvreront leur matière par l'union à l'âme du genre impérissable qui constitue leur essence (autrement ils ne seraient pas nos propres corps) : mais quant à leur nouvelle forme, à leur architecture nouvelle, ils la recevront immédiatement de Dieu : *Ædificationem ex Deo habemus.* Dans cette naissance nouvelle de ses fils d'adoption Dieu renouvellera donc, en quelque sorte, le prodige qu'il opéra dans l'incarnation de son Fils consubstantiel, et par la manière ineffable dont il nous fera ressusciter, il sera reconnu pour notre très affectueux père, et nous serons reconnus pour ses enfants bien-aimés : *Filii sunt Dei cum sint filii resurrectionis.* Et comment pourrait-il en être autrement ? Comment n'y aurait-il pas harmonie entre la manière dont nos corps seront traités et celle dont l'a été le corps de Jésus-Christ ? Ne portent-ils pas la ressemblance, l'empreinte de l'esprit de ce Fils divin ? Participant à cet esprit, ne devons-nous pas participer aussi aux privilèges de sa chair glorieuse, et nos corps ne doivent-ils pas ressentir les effets de l'amour du Père qui nous ressuscitera comme il a ressuscité son Fils ? *Qui suscitavit Jesum a mortuis vivificabit et mortalia corpora vestra, propter inhabitantem spiritum ejus in vobis.*

En se faisant homme le Verbe éternel a, comme nous l'avons vu, réuni, représenté en lui toute l'humanité ; par conséquent il a laissé en elle les traces de son esprit, de cet esprit divin dont la vertu l'a ressuscité et ressuscitera les saints. Le bienfait de la résurrection sera donc commun à toute l'humanité ; et ainsi se vérifiera cette parole de S. Paul : De même que la mort est entrée dans le monde par le fait d'un seul homme, de même par un autre homme aura lieu la résurrection des morts, et de même que tous les hommes meurent en Adam et par Adam, de même ils ressusciteront tous en Jésus-Christ et par Jésus-Christ. La différence sera seulement dans l'ordre de la dignité. Jésus-Christ apparaîtra comme les prémices, le modèle de la nature humaine ressuscitée. Les saints, qui auront cru, comme il fallait y croire, à cette seconde venue de leur Sauveur, et qui seront à lui d'une manière toute particulière, le suivront de près. Puis viendra tout le reste des hommes ; car il faut qu'il règne sur tous et qu'il mette ses ennemis sous ses pieds. Alors le dernier des ennemis de l'homme[1], la mort, sera détruit en tous et pour toujours :

1. L'homme a trois espèces d'ennemis : le démon, le péché et la mort. Le démon fut vaincu par Jésus-Christ attaché à la croix. Le péché est vaincu pendant cette vie par les chrétiens, avec le secours de la grâce. La mort sera vaincue par l'humanité entière, lorsque celle-ci ressuscitera. La mort ne devant être vaincue qu'à

Quoniam quidem per hominem mors et per hominem resurrectio mortuorum. Et sicut in Adam omnes morientur, ita et in Christo omnes vivificabuntur. Unusquisque autem in suo ordine: primitiæ Christus; deinde ii qui sunt Christi, qui in adventu ejus crediderunt. Deinde finis... Oportet autem illum regnare, donec ponat omnes inimicos suos sub pedibus suis. Novissima autem inimica destruetur mors[1].

Tels sont, Mes Frères, les principes sur lesquels la théologie du christianisme fonde le dogme de la résurrection des morts. Est-il rien de plus sublime, de plus solide, de plus philosophique? Toute cette grande doctrine a pour base, comme nous venons de le voir, le mystère de la résurrection du divin Sauveur; ce mystère en est aussi, je vais le montrer, la preuve et la réalisation, de telle sorte que Notre-Seigneur, en ressuscitant, non seulement a annoncé et promis, mais encore a opéré et accompli notre résurrection future. Je m'explique.

Il est écrit dans l'Évangile qu'au moment où le Seigneur expira sur la croix les tombeaux s'ouvrirent, et que les corps d'un grand nombre de saints, depuis longtemps ensevelis, ressuscitèrent. Ce fut une révolution inouïe dans l'empire de la mort; Dieu l'opéra pour terrifier le peuple déicide, lui faire comprendre quel était Celui qu'il avait mis à mort et le préparer au prodige de la résurrection du Christ qui allait arriver dans quelques heures. Il est dit encore qu'après la résurrection du Seigneur ces justes ressuscités sortirent de leurs tombeaux, et, parcourant la ville sainte[2], y apparurent à plusieurs: *Et monumenta aperta sunt, et multa corpora sanctorum quæ dormierunt surrexerunt; et, post resurrectionem, exeuntes a monumentis, venerunt in sanctam civitatem et apparuerunt multis*[3].

cette époque, et continuant jusque-là à dominer, même sur le corps des saints, l'on comprend pourquoi S. Paul l'a appelée le dernier ennemi, qui ne sera entièrement terrassé qu'à la fin du monde, par la résurrection universelle des morts. C'est par là que le divin Rédempteur accomplira toutes ses victoires, mettra le cachet à tous ses mystères et achèvera le grand œuvre de sa rédemption.

1. I Cor, XV, 21 et seq.

2 Quoique dégénérée et profondément corrompue, Jérusalem n'en était pas moins la ville où le vrai Dieu avait un temple et un culte pur de toute souillure; elle n'en était pas moins la métropole dépositaire et centre de la vraie religion. Il s'y trouvait les restes précieux de la race choisie d'Abraham, dans laquelle toutes les tribus de la terre devaient être bénies. Il s'y trouvait l'auguste Vierge, mère de Dieu, les apôtres, les disciples, premières conquêtes du Messie, les personnages les plus saints qu'eût jamais vu la terre. Le Saint Esprit allait y descendre personnellement pour y former une Église qui, par son désintéressement, sa charité, sa ferveur, sa constance, devait devenir la mère et le modèle de toutes les Églises, et du sein de laquelle allaient sortir les envoyés du Christ qui devaient évangéliser et sanctifier le monde. Sur cet olivier domestique des Juifs devait être greffé l'olivier sauvage des Gentils (Rom., XI, 24). Voilà à quels différents titres Jérusalem est appelée *la ville sainte*, même après s'être rendue coupable du plus grand des crimes, le déicide.

3. Matth., XXVII, 52, 53.

Le Souverain Maître pouvait, sans aucun doute, étendre à tous les justes de l'Ancien Testament les effets du triomphe qu'il venait de remporter sur la mort et les faire tous ressusciter ; il ne le voulut pas par égard pour nous chrétiens. Comme il nous l'a révélé par S. Paul, il voulut que les justes de l'ancienne alliance attendissent les justes de l'alliance nouvelle, et que les saints des deux Églises qui auront eu la même foi, la même espérance, le même amour, qui n'auront formé qu'une seule et même Église, ressuscitassent tous en même temps au dernier jour du monde: *Deo pro nobis melius aliquid providente, ut non sine nobis consummarentur*[1]. Mais, quoique réservée à quelques-uns seulement des anciens justes, cette grâce de ressusciter avant le temps et au moment de la résurrection du Rédempteur ne nous a pas été moins utile. Étant ressuscité pour tous, comme il était mort pour tous, en qualité de nouveau chef de l'humanité, Jésus-Christ serait ressuscité seul que notre résurrection à nous n'en aurait pas été moins assurée ; car, ainsi que nous l'a expliqué S. Thomas, il est impossible que les membres d'un chef divin ressuscité ne ressuscitent pas aussi. Cependant le Seigneur ne s'est pas contenté de nous donner, par sa résurrection, un gage précieux et solennel de la nôtre. Celui qui, au moment où il expira, fut seul à mourir, au moment où il revint à la vie ne voulut pas être seul à ressusciter. Et savez-vous pourquoi ? dit S. Grégoire: pour instruire notre ignorance et fortifier notre faiblesse[2]. L'homme n'a pas de peine à comprendre que Celui qui est lui-même la résurrection et la vie ne pouvait rester captif sous l'empire de la mort; qu'une humanité exempte même de l'ombre du péché, substantiellement unie à la personne divine du Verbe, par qui vit tout ce qui vit, ne pouvait pas devenir la proie de la corruption du tombeau, et que non seulement elle pouvait, mais devait absolument ressusciter. Pour le Fils de Dieu fait homme la chose incompréhensible est qu'il ait pu mourir, même en tant qu'homme, et non pas qu'il ait pu et qu'il soit aussitôt ressuscité. Mais quant à nous, dont la chair pécheresse, corruptible et corrompue, n'a pas ces qualités sublimes, ces privilèges de la chair divine du Verbe, nous aurions pu toujours craindre de ne pouvoir partager sa résurrection. Afin donc, conclut S. Grégoire, de dissiper ces craintes, que notre faiblesse aurait pu faire naître dans notre esprit, ou que la perfidie des incrédules aurait pu nous inspirer, notre aima-

1. Hebr., XI, 40.

2. Ad instruendam ignorantiam nostram et roborandam infirmitatem, suæ tantum resurrectionis exemplum sufficere noluit. Solus illo tempore mortuus est, sed solus minime resurrexit (*Hom. in Evang.*).

ble Sauveur, en ressuscitant, a fait ressusciter avec lui un grand nombre de saints qui n'avaient été que des hommes comme nous. Ce fait éclatant nous atteste que, par sa vertu, de simples mortels peuvent ressusciter comme il est ressuscité, lui qui n'était pas seulement vrai homme, mais encore vrai Dieu[1].

Parmi les saints qui ressuscitèrent le jour de la résurrection du Seigneur, d'après l'opinion presque unanime des anciens Pères de l'Église, s'appuyant sur la raison théologique et la tradition, se trouva Adam. Jésus-Christ s'était constitué chef de l'humanité, à la place d'Adam ; il était mort principalement pour le péché d'Adam ; il s'était toujours, avec une sorte de complaisance, nommé lui-même le Fils de l'Homme, c'est-à-dire d'Adam ; il était venu réparer ce qu'Adam avait détruit, et confondre Satan qui avait triomphé en Adam et par Adam. Rien n'était donc plus propre à honorer son triomphe et à faire éclater ses desseins de miséricorde, à l'égard d'Adam, que la résurrection d'Adam. En rappelant, par sa grâce, à la vie, avant tous les autres, Adam, qui par sa faute avait le premier mérité la mort; en faisant, par sa puissance, triompher de la mort, avant tous les autres, Adam, qui le premier avait, par l'astuce de Satan, perdu la vie, le Dieu rédempteur a fait voir que, dès ce moment, la victoire qu'il venait de remporter au nom de l'homme sur les trois grands ennemis de l'homme, Satan, le péché et la mort, était pleine et complète par rapport à l'âme.

L'on croit qu'avec Adam, Abel et Seth, le chef de la race des fils de Dieu, et les huit patriarches antédiluviens que S. Pierre appelle les hérauts de la justice — *Justitiæ præcones*[2], — et dont la mort et le temps avaient, depuis plusieurs milliers d'années, dispersé, confondu les cendres, ressuscitèrent aussi ce jour-là. Ainsi nous a été donnée une preuve de fait de la facilité avec laquelle la toute-puissante sagesse de Dieu saura un jour discerner les cendres de tous les morts, en recomposer leurs corps, et réunir de nouveau son propre corps à chaque âme. Lorsque nous nous rappelons que ces hommes d'une antiquité si éloignée sont ressuscités avec Jésus-Christ, dans leurs propres corps, pour ne plus mourir, tout doute touchant notre propre résurrection s'évanouit. Il n'y a plus à demander comment cette résurrection sera possible : nous savons qu'en partie, en essai, en prémices, elle s'est déjà faite. Il n'y a plus

1. Ablata sunt ergo argumenta insidiæ. Ne quis dicat: Sperare de se non debet homo quod in carne sua exhibuit Homo-Deus, ecce cum Deo homines resurrexisse cognoscimus, quos puros homines fuisse non dubitamus (*Ibid.*).

2. Octavum Noe, justitiæ præconem, custodivit (II Petr., II, 5).

de difficulté à croire que le prodige qui s'est opéré en un grand nombre d'hommes se répétera à l'égard de tous les hommes. Nos hésitations se changent en certitude, en sentiments d'admiration et d'actions de grâces. Notre foi, notre espérance de la résurrection future deviennent aussi fermes que si elle était déjà opérée. Dans la personne de ces premiers justes qui ont triomphé de la mort en notre nom, et comme nos représentants, nous nous voyons triomphants nous-mêmes de cette ennemie. Dans la personne de ces premiers justes ressuscités avec Jésus-Christ nous nous regardons comme ressuscité avec lui. Dans la personne de ces premiers justes, demeurant en corps et en âme avec Jésus-Christ dans la maison céleste, nous nous considérons nous-mêmes comme ayant déjà pris nos places dans cette même maison. La mort n'est pour nous qu'un sommeil dont nous nous réveillerons peut-être plustôt qu'Adam ne s'est réveillé du sien, le jour de la résurrection du Seigneur, et en mourant nous pourrons répéter le sublime cantique du Prophète, et, avec lui insultant la mort, célébrer notre triomphe sur elle : « O mort ! en ce jour tu me tues, mais le jour viendra où je te tuerai à mon tour ! O tombeau, prêt à me réduire en poussière, le jour viendra où à mon tour je te détruirai : *Ero mors tua, o mors; morsus tuus ero, inferne*[1].

C'est ainsi, Mes Frères, que les principaux dogmes du christianisme nous offrent la preuve de la vérité, nous donnent l'assurance du fait, nous confirment dans la foi de la résurrection. Voyons maintenant comment le dogme de la résurrection prouve, confirme à son tour et met en parfaite harmonie les principaux dogmes du christianisme.

D'abord on ne peut pas concevoir que le Verbe éternel, le Fils consubstantiel de Dieu, Dieu lui-même, en prenant la nature humaine et tout ce qui lui est propre, sa faiblesse, sa caducité, sa mort, ne lui ait pas laissé, n'ait pas déposé en elle le germe de sa propre puissance, de sa propre immortalité, de sa propre vie. On ne peut pas concevoir que lui, qui s'est dit et qui est, d'une manière essentielle, substantielle, personnelle, « la résurrection et la vie » — *Ego sum resurrectio et vita* — n'ait pas fait rayonner cette résurrection et cette vie dans la chair de l'homme qu'il avait, en la prenant, élevée, sanctifiée, divinisée, et qu'il ait laissé en proie éternelle à la corruption et à la mort, comme la chair de la brute, cette chair dont il a daigné se revêtir lui-même et à laquelle il s'est uni substantiellement. On ne peut pas concevoir que fils, frère et ami de l'homme, comme il s'est nommé lui-même, il n'ait point

1. Osée, XIII, 14.

communiqué à l'homme, il n'ait pas partagé avec l'homme cette résurrection et cette vie, subsistantes en lui, leur principe et leur source, dans toute leur richesse, dans toute leur surabondance, dans toute leur perfection infinie. Direz-vous : il l'a voulu, mais il ne l'a pas pu...? Alors il ne serait plus véritablement le Fils consubstantiel de Dieu, ayant en commun avec lui la toute-puissance comme la nature, et c'en est fait de la vérité de sa divinité. Direz-vous : il le peut, mais il ne le voudra pas...? Alors il n'est plus le Verbe qui, aimant l'homme d'un amour infini, a vraiment pris la chair de l'homme, la nature de l'homme, et c'en est fait de la vérité de son humanité ; dans l'une et l'autre hypothèse c'en est fait de la vérité de son incarnation. Aussi voyons-nous que dans les premiers siècles de l'Église les adversaires de la foi à la résurrection des morts ne se sont trouvés que parmi les disciples de Cérinthe, d'Ébion et d'Arius, qui niaient la divinité du Christ, ou parmi les Valentiniens, les Manichéens, les Marcionites, qui niaient la réalité de son humanité. Si donc les morts ne doivent pas, ne peuvent pas ressusciter, on doit en conclure que le Christ n'était pas l'Homme-Dieu, que l'incarnation du Verbe est une fable, qu'il n'y a ni vrai Rédempteur, ni vrai christianisme.

En second lieu, la mort est l'un des principaux effets du péché de notre premier père : *Per peccatum mors ;* et si la race malheureuse de ce père ne pouvait pas, ne devait pas ressusciter un jour, on pourrait dire que la mort, cette immense humiliation, ce funeste dommage que le premier Adam a attiré sur toute l'humanité, n'a pas été réparée par le second Adam ; que Jésus ne nous a rachetés qu'à moitié ; qu'ayant tout mérité et tout fait pour le salut de nos âmes, il n'a rien mérité ni rien fait pour la vie de nos corps ; qu'Adam qui nous a perdus par rapport à l'âme et par rapport au corps, a été plus puissant à ruiner la race humaine que le Christ à la restaurer ; que la malice du péché a été plus efficace que la grâce du Rédempteur, et que, par conséquent, la rédemption, l'œuvre par excellence de la sagesse, de la puissance et de l'amour de Dieu, est une œuvre bornée, circonscrite en d'étroites limites, défectueuse, imparfaite. Je dis plus : elle serait une œuvre tout à fait vaine. Car voici comment, avec sa logique irrésistible, argumente S. Paul : L'humanité de Jésus-Christ est la même que notre humanité. Si notre humanité ne ressuscite pas, la sienne non plus n'est pas ressuscitée ; car le Christ, impuissant à nous ressusciter, aurait été impuissant à se ressusciter lui-même : *Si resurrectio mortuorum non est, neque Christus resurrexit*[1]. Or, si

1. I Cor., XV, 13.

Jésus-Christ n'est pas ressuscité, nous ses apôtres et ses évangélistes, nous ne sommes qu'une bande de faux témoins, d'imposteurs impudents, qui annonçons au monde un prodige que Dieu n'a pas fait, la résurrection du Christ; car, si les morts ne ressuscitent pas, le Christ non plus n'est pas ressuscité : *Invenimur autem et falsi testes Dei, quoniam testimonium diximus adversus Deum, quod suscitavit Christum, quem non suscitavit si mortui non resurgunt*[1].

S. Paul ajoute: Si le Christ n'est pas ressuscité, c'est qu'il n'a pu triompher de la mort; s'il n'a pu triompher de la mort, effet du péché, il n'a pu non plus triompher du péché même qui en est la cause; notre péché subsiste donc toujours dans toute sa triste réalité, comme notre mort; nous n'avons été rachetés d'aucune manière, nous sommes toujours sous l'horrible flétrissure de l'antique anathème, sous l'arrêt inexorable de l'antique condamnation que nous mérita le péché; nous sommes toujours sous la loi du péché, toujours entachés des souillures, toujours exposés aux peines du péché : *Quod si Christus non resurrexit, vana est fides nostra; adhuc enim estis in peccatis vestris*[2]. Si le Christ ne nous a pas rachetés il n'était pas Dieu, il n'était qu'un homme; dans ce cas la prédication de l'Évangile n'est qu'une imposture, la foi chrétienne qu'une folie, et le christianisme entier qu'une absurdité : *Si autem Christus non resurrexit, inanis est ergo prædicatio nostra, inanis est et fides vestra*[3]. Et s'il en est ainsi, tous ceux qui sont morts dans la foi du Christ sont morts dans l'illusion; ils n'ont trouvé, au delà du tombeau, ni grâce, ni récompense, ni bonheur, et, croyant s'envoler au ciel, ils sont allés périr aux enfers : *Ergo et qui dormierunt in Christo perierunt*[4]. Mais alors les chrétiens sont les plus malheureux, les plus insensés, les plus stupides de tous les hommes, puisque, sur l'espérance que leur ont inspirée les promesses du Christ, ils se condamnent à toute espèce de privations, d'humiliations, de douleurs, de sacrifices pendant cette vie, pour ne trouver dans l'autre ni joie ni bonheur : *Si in hac vita tantum in Christo sperantes sumus, miserabiliores sumus omnibus hominibus*[5].

Ainsi, pour S. Paul, nier la résurrection des morts c'est nier la résurrection du Christ, la divinité de sa personne, la réalité de son rachat, l'infaillibilité de ses promesses, l'efficacité de ses sacrements, la vérité de sa religion.

Au contraire, la foi à la résurrection admise, l'on comprend toute l'économie du christianisme, l'on voit la liaison de tous ses dogmes, l'on goûte l'harmonie de tous ses mystères. Elle

1. I Cor., XV, 15. — 2. *Ibid.*, 17. — 3. *Ibid.*, 14. — 4. *Ibid.*, 18. — 5. *Ibid.*, 19.

nous enseigne, en effet, que Jésus-Christ, qui a détruit en nous le péché, la première mort, la mort de l'âme, finira par détruire encore en nous la dernière mort, la mort du corps : *Novissima autem inimica destruetur mors* [1]; et que, si nous éprouvons dès à présent les effets de la mort du Rédempteur, par laquelle nous sommes délivrés du péché, de même nous éprouverons un jour les effets de sa résurrection lorsque, arrachés des bras de la mort, nous ressusciterons par lui, comme lui. Elle nous enseigne, d'une part, qu'il n'y a rien de plus naturel et de plus juste que notre condition actuelle d'êtres assujettis à la souffrance et à la mort, puisque le divin Sauveur lui-même, notre Seigneur et notre Maître, a passé par la souffrance et par la mort; et, d'autre part, que Jésus-Christ étant non seulement mort, mais encore ressuscité pour nous et comme notre représentant, et nous ayant donné dans sa résurrection les prémices, la preuve et le gage de la résurrection réservée à l'humanité tout entière, la vertu de Dieu, qui a ressuscité le corps de son Fils consubstantiel, vivifiera aussi les corps de ses enfants d'adoption : *Qui suscitavit Jesum Christum a mortuis vivificabit mortalia corpora vestra* [2]. Elle nous enseigne que si Jésus-Christ est mort, c'est seulement en tant que la personne du Verbe s'était en lui unie à l'homme, et que, par la même raison, l'humanité entière ressuscitera par lui, puisque en lui elle a été unie à Dieu. De nous il a reçu la mort, qui était notre apanage; de lui nous recevrons ce qui lui appartient en propre : la résurrection et l'immortalité. Elle nous enseigne enfin, si nous pesons les expressions par lesquelles l'Apôtre conclut sa sublime théologie de la résurrection, que, tout effet ressemblant à sa cause, et la résurrection de Jésus-Christ étant en même temps la cause efficiente, la cause formelle et la cause exemplaire de notre résurrection, une fois ressuscités par lui et comme lui, nous ne mourrons plus, puisque lui-même ne meurt plus et que la mort ne peut plus avoir sur lui aucun empire : *Christus resurgens ex mortuis jam non moritur, mors illi ultra non dominabitur* [3]. D'où il suit que, après le jugement dernier, il ne sera plus question de la mort, qui aura perdu tout droit sur la race d'Adam, et qu'alors s'accomplira la grande prophétie d'Osée, la mort entièrement absorbée dans la victoire du Rédempteur, demeurant à jamais abolie et détruite. Rendons grâces à Dieu qui nous a donné une telle victoire par Notre-Seigneur Jésus-Christ : *Cum autem mortale hoc induerit immortalitatem, tunc fiet sermo qui scriptus est : Absorpta est mors in victoria... Deo autem gratias qui dedit nobis victoriam per Dominum nostrum Jesum Christum* [4].

1. I Cor., XV, 26. — 2. Rom., VIII, 11. — 3. *Ibid.*, VI, 9. — 4. I Cor., XV, 54.

Ainsi par la foi au dogme de la résurrection nous comprenons qu'en assumant la nature humaine, le Verbe éternel, céleste négociant, comme s'exprime S. Léon, a commencé avec nous, pour notre salut, un commerce admirable : prenant nos misères, il nous a donné ses privilèges en échange ; acceptant les conséquences de nos infirmités, il nous en a délivrés et guéris par cette participation [1] ; en un mot, il est mort à cause de ce qu'il avait pris de nous, et nous ressusciterons à cause de ce que nous avons reçu de lui. Nous comprenons, en confessant ce dogme, que Jésus-Christ nous a vraiment rachetés non seulement du péché, mais encore de la mort ; que le nouvel Adam a vraiment réparé tous les maux que le premier avait faits ; qu'il a détruit le péché jusque dans ses dernières conséquences ; que son triomphe a été complet, son action restauratrice universelle, sa rédemption surabondante, entière et parfaite : *Copiosa apud eum redemptio* [2] ; qu'il était vraiment homme et vraiment Dieu. Le dogme de la résurrection explique donc toute l'économie de la religion, en découvre les merveilleux rapports, les sublimes harmonies, prouve, affermit, complète, éclaire tout le christianisme. Il nous reste à l'étudier dans ses rapports avec l'état de l'âme séparée : c'est le sujet de la dernière partie de cette conférence.

III. — L'homme peut être considéré soit dans l'état où Dieu l'avait créé par sa toute-puissance, soit dans l'état où il s'est mis lui-même par sa volonté. L'homme, tel que Dieu l'avait fait par sa toute-puissance, était souverainement bon, parce que tout ce que Dieu fit, dans les jours de la création, et l'homme surtout, était souverainement bon : *Vidit Deus cuncta quæ fecerat, et erant valde bona* [3]. Mais l'homme, tel qu'il s'est fait ensuite lui-même par sa volonté, n'est qu'accidentellement bon ; il est bon ou mauvais selon qu'en profitant ou en abusant de la lumière de la grâce il obéit à Dieu ou se révolte contre Dieu, et se rend lui-même juste ou pécheur. Or, à la résurrection, ces deux hommes, ce double homme se retrouvera dans chaque homme. L'homme ressuscité sera donc en même temps ce que Dieu l'avait fait en le créant et ce qu'il se sera fait lui-même par le bon ou mauvais usage de sa liberté. De là il suit d'abord que l'homme de la création divine sera en tout le même, c'est-à-dire que, en ce qui touche

1. Venit ad nos cœlestis negotiator, et commutatione mirabili commercium nobiscum iniit salutare : venit nostra accipiens, sua retribuens ; infirmitatis nostræ effectus participando curabat.

2. Psalm. CXXIX, 7. — 3. Gen., I, 25.

leur nature, tous les hommes seront alors rétablis exactement dans les conditions où Dieu avait placé le premier homme en le créant. De là il suit en second lieu que l'homme de sa propre création, c'est-à-dire l'homme tel que l'auront fait ses propres œuvres, ne sera pas en tous le même, puisqu'il sera en chacun ce qu'il aura mérité d'être, selon que ses vertus ou ses fautes auront élevé son âme à la gloire de la vision de Dieu ou l'auront exclue de ce bonheur. Les hommes ressuscités auront donc tous également tout ce qui appartient à l'homme selon le dessein primitif de Dieu, tout ce qui est le propre de l'homme par institution de nature; mais ce ne pourra être qu'en raison de leurs actes personnels qu'ils partageront ou ne partageront pas les privilèges de la grâce. Ainsi la résurrection sera commune et égale en tous, mais la transformation n'aura lieu que pour un certain nombre, et c'est ce qu'a voulu dire S. Paul par cette profonde parole : « J'ai un grand mystère à vous annoncer : nous ressusciterons tous véritablement, mais nous ne serons pas tous transformés : *Ecce mysterium vobis dico : omnes quidem resurgemus, sed non omnes immutabimur* [1]. » Ces paroles renferment toute l'économie du dogme de la résurrection des morts.

En créant l'homme, on vient de le voir, Dieu mit en harmonie la matière de cette admirable composé avec sa forme substantielle ; il donna à l'âme humaine, forme incorruptible et immortelle, un corps fait d'une matière incorruptible et immortelle elle aussi. C'est donc par institution de nature, c'est-à-dire en vertu de la pensée primitive du Créateur, que l'homme a droit à l'incorruptibilité et à l'immortalité, même par rapport à son corps. Ce qui est par institution de nature ne peut manquer d'être réalisé; il faut donc que ce corps corruptible devienne incorruptible, que ce corps mortel soit revêtu de l'immortalité : *Oportet corruptibile hoc induere incorruptionem et mortale hoc induere immortalitatem* [2]. Or ce qui, par institution de nature, est propre à chaque espèce doit se trouver dans tous les individus de la même espèce et comme c'est à toute l'espèce humaine que, dans la personne du premier homme, Dieu avait accordé le privilège de l'incorruptibilité et de l'immortalité corporelles, il s'ensuit que tous les humains doivent redevenir incorruptibles et immortels. D'ailleurs, dit S. Thomas, le Fils de Dieu, le Verbe éternel, ne s'est uni à la nature humaine que pour la restaurer tout entière, et, puisque la séparation de l'âme de son corps ou

1. I Cor., XV, 51. — 2. *Ibid.*, 53.

la corruptibilité et la mort, introduites par la faute de l'homme, sont un inconvénient, un désordre, un défaut dans la nature de l'homme, elles seront réparées dans tous les hommes. Par conséquent toutes les âmes humaines reprendront leurs corps, et ainsi reparaîtra dans tous l'homme de la nature primitive, de la première création ; tous les hommes, même ceux qui n'auront pas été unis à Jésus-Christ par les liens de la foi et de l'amour, même ceux qui n'auront pas été initiés à ses mystères ; tous les hommes de tous les temps, de tous les lieux, de toutes les langues, de toutes les tribus, de toutes les nations ; tous les hommes, tous les fils d'Adam, dont l'ensemble forme l'espèce humaine, l'humanité, ressusciteront dans un corps incorruptible, à une vie immortelle : *Omnes quidem resurgemus* [1].

S. Thomas nous a donné encore la belle démonstration que voici de la nécessité de cette résurrection universelle : « Les choses qui ont leur raison dans la nature d'une espèce doivent se trouver de la même manière dans tous les individus de la même espèce. Or la résurrection est du nombre de ces choses ; car sa raison est celle-ci : que, dans l'état de la dernière perfection propre à l'espèce humaine, l'âme ne peut pas demeurer separée du corps. Nulle âme ne demeurera donc perpétuellement séparée de son corps, et par conséquent il est nécessaire non seulement que tel ou tel homme, mais encore que tous les hommes ressuscitent [2] : » *Omnes quidem resurgemus.*

Voyez comme tout est logique, comme tout se lie, comme tout est en parfaite harmonie dans le dogme de la résurrection ! Nous recevons tous un corps incorruptible et immortel, et par conséquent nous n'aurons plus besoin des ressources que réclame la vie animale ; ce corps qui à l'époque de la mort n'était qu'un corps animal, à la résurrection se trouvera converti en un corps spirituel : *Seminatur corpus animale, surget corpus spiritale* [3]. Il n'en faut pas conclure qu'après la résurrec-

1. « Nec etiam negandum est omnium resurrectionem esse futuram, quamvis non omnes per fidem Christo adhæreant, nec ejus mysteriis sint imbuti. Filius enim Dei propter hoc humanam naturam assumpsit ut eam repararet. Id igitur quod est defectus naturæ in omnibus reparabitur; unde omnes a morte redibunt ad vitam » (*Contra Gentil*, lib. IV, c. 82). Corneille de la Pierre formule ainsi la même doctrine : « Christus etiam reprobis resurrectionis causa fuit. Quia mortem omnino ex toto genere humano abolere voluit per resurrectionem, ergo etiam a reprobis, *non quia reprobi, sed quia homines sunt* (In I Cor., XV).

2. Quorum ratio sumitur ex natura speciei, oportet similiter inveniri in omnibus quæ sunt ejusdem speciei. Talis autem est resurrectio; hæc enim est ejus ratio : quod anima, in perfectione ultima speciei humanæ, esse non potest a corpore separata. Unde nulla anima in perpetuum remanebit a corpore separata, et ideo necesse est sicut unum ita et omnes resurgere (Suppl., LXVII, 2).

3. I Cor., XV, 44.

tion la chair ne sera pas une véritable chair, le corps un véritable corps, que ce sera un corps aérien, comme l'ont pensé les origénistes ; non, car dans ce cas il n'y aurait pas véritablement de résurrection des corps ; il faut en conclure seulement que le corps n'exercera pas plus que s'il était esprit les fonctions de la vie animale : manger, boire, engendrer, etc. Comme le fait observer S. Thomas, la génération de l'homme par l'homme n'est à présent nécessaire qu'afin que les vides que la mort fait à chaque instant, dans les rangs de l'humanité, soient remplis par des naissances nouvelles, et que l'espèce humaine subsiste toujours et se multiplie ; quant à la nutrition, elle résulte du besoin que nous avons de manger pour grandir, et, après avoir grandi, pour réparer les pertes de nos forces. Mais, après la résurrection, le genre humain aura atteint le nombre des individus que Dieu a fixé, et l'homme ressuscité, étant incorruptible et immortel, n'aura plus besoin, pour assurer sa conservation, de l'usage des aliments, qui ne sont, dit S. Augustin, que de vrais médicaments quotidiens ; les actes de la faculté d'engendrer et de la faculté de prendre de la nourriture seront donc complètement inutiles [1]. Et qu'on ne dise point, poursuit S. Thomas, que les actes de la vie animale sont nécessaires à la perfection de l'homme en général et à sa félicité. Ils ne sont nécessaires qu'à sa première perfection qui consiste dans l'intégrité de tout ce qui appartient à sa nature, car l'homme peut arriver à cette perfection dans l'état de la vie présente par l'action des causes naturelles. Mais la résurrection lui est nécessaire pour avoir sa perfection dernière qui consiste à atteindre sa fin dernière. Les opérations naturelles, qui n'ont d'autre but que de produire ou de conserver la nature dans sa première perfection, cesseront donc de s'accomplir après la résurrection. Or telles sont dans l'homme les fonctions de la vie animale [2].

1. S. Thomas, Suppl., LXXXIII, 4. — Quant à l'objection qu'on pourrait tirer de ce que Jésus-Christ lui-même a mangé, le jour de sa résurrection, S. Thomas y répond en remarquant que cette manducation, de la part du Seigneur ressuscité, ne fut pas un acte de *nécessité* prouvant que la nature humaine a besoin de prendre des aliments même après la résurrection, mais un acte d'*autorité*, dont le but était de montrer qu'il avait vraiment repris la nature humaine dans sa réalité : « Comestio qua Christus comedit non fuit necessitatis, quasi cibis indigeret humana « natura post resurrectionem, sed fuit potestatis, ut ostenderet se veram naturam « humanam resumpsisse (*Ibid.*).

2. Resurrectio non erit necessaria homini propter *primam* perfectionem ipsius, quæ consistit in integritate eorum quæ ad naturam spectant, quia ad hoc homo pervenire potest in statu præsentis vitæ per actionem causarum naturalium ; sed necessitas resurrectionis est ad consequendam *ultimam* perfectionem, quæ consistit in perventione ad *ultimum* finem ; et ideo illæ operationes naturales, quæ ordinantur ad *primam* perfectionem humanæ naturæ, vel causandam vel conservandam, non erunt in resurrectione. Et hujusmodi sunt actiones animalis vitæ in homines

En second lieu, dit encore S. Thomas, quoique l'homme ne soit ni l'âme seule ni le corps seul, mais l'âme unie substantiellement au corps, la différence spécifique par laquelle il diffère de la brute, et par laquelle il est l'homme, consiste dans sa qualité d'être intelligent et libre. Les opérations de la vie animale ne sont donc pas les opérations propres à l'homme, en tant qu'il est homme ; par conséquent la félicité, même du corps humain, ne consiste pas dans l'exercice de ces opérations ; il la trouve, lui aussi, dans le bonheur de l'intelligence qui le fait rejaillir sur le corps, car c'est par l'intelligence que l'homme est homme[1].

Enfin les délectations corporelles permises à l'homme pendant cette vie ne sont, suivant la remarque du Docteur angélique, que médicinales ; elles ont pour but de le préserver du dégoût que lui causeraient autrement certains actes nécessaires à sa conservation ou à celle de l'espèce. Elles deviennent d'ailleurs de vraies infirmités lorsque l'homme s'y livre et s'y attache irrégulièrement, comme si elles étaient des jouissances véritables. C'est ainsi qu'une personne dont le goût est malade éprouve du plaisir à manger des choses que ceux qui ont le goût sain ne trouvent pas agréables. Il faut donc laisser aux juifs, aux musulmans et à certains hérétiques, voire à certains philosophes, la croyance stupide que les jouissances corporelles sont nécessaires à la félicité de l'homme dans l'autre vie[2].

On demande quelle forme auront les hommes après la résurrection. S. Paul nous le révèle en nous disant : « Nous irons tous à la fois à la rencontre du Christ, en hommes parfaits, ayant la grandeur et l'âge du Christ lui-même : *Donec occur-*

et actiones mutuæ in elementis et motus cœlis, et ideo omnia hæc cessabunt in resurrectione. Et quia comedere, et bibere, et dormire, et generare, ad animalem vitam pertinent, cum sint ad primam perfectionem naturæ ordinata, ideo in resurrectione talia non erunt (*Ibid.*).

1. « Prædictæ operationes non sunt hominis in quantum est homo, ut etiam philosophus dicit, et ideo in eis non consistit beatitudo humani corporis ; sed corpus humanum beatificatur ex redundantia a ratione qua homo est homo » (*Ibid.*). Cela est si vrai que les saints, même dans ce monde, tout en se privant de toute espèce de délectations corporelles, même légitimes, n'en sont pas moins parfaitement heureux, par rapport à *tout* leur être, au point que c'est, au contraire, une peine pour eux que d'être obligés d'accorder la moindre jouissance sensuelle à leur corps.

2. Delectationes corporales, sicut dicit philosophus in VII et X *Ethic.*, sunt medicinales, quia adhibentur ad tollendum fastidium, vel etiam ægritudinales, in quantum in eis homo inordinate delectatur ac si essent veræ delectationes ; sicut homo habens infectum gustum delectatur in quibusdam quæ sanis non sunt delectabilia. Et ideo non oportet quod tales delectationes sint *de perfectione beatitudinis*, ut Judæi et Saraceni ponunt, et quidam hæretici posuerunt qui vocantur chiliastæ ; qui etiam, secundum doctrinam philosophi, *non videntur sanum habere affectum ;* solæ enim delectationes spirituales, secundum ipsum, sunt simpliciter delectationes et propter se quærendæ, et ideo ipse solæ ad beatitudinem requiruntur *(Ibid.)*.

ramus omnes in unitatem fidei et agnitionis Filii Dei, in virum perfectum, in mensuram ætatis plenitudinis Christi[1]. » En disant que nous ressusciterons tous hommes parfaits, — *In virum perfectum* — le grand Apôtre nous apprend que nous ressusciterons tous dans la totalité, l'intégrité et la perfection de tous nos membres, de notre chair, de notre sang, de nos humeurs[2]; car c'est là l'homme parfait par rapport au corps.

Il est vrai qu'après la résurrection il n'y aura plus, nous venons de le voir, ni génération ni manducation ; mais, comme l'a si bien démontré S. Thomas, les hommes ressuscités n'en auront pas moins pour cela les organes par lesquels, pendant cette vie, ils accomplissent ces fonctions[3]. « En vertu du principe que l'homme après la résurrection sera l'homme parfait, — *In virum perfectum* — même quant à l'organisation de son corps, les corps des hommes ressuscités jouiront non seulement de la totalité, mais aussi de l'intégrité et de la régularité de leurs membres. Par conséquent, dit S. Augustin[4], dans les corps de cette nouvelle naissance, il n'y aura aucune laideur, aucune difformité, aucune monstruosité, ni par défaut de membres, ni par désaccord ou disproportion des parties ; on ne verra plus ni boiteux, ni bossus, ni estropiés, ni aveugles. Tout ce qui défigurait, par quelque cause que ce fût, le corps de l'homme pendant sa première vie, sera corrigé dans la seconde ; ce qui lui manquait lui sera rendu ; ce qui était de trop lui sera retranché, sans aucun dommage pour son intégrité : le tout par la puissance du Créateur, qui saura bien trouver la matière et les moyens pour reconstituer le corps de l'homme de la création primitive, de l'homme naturel, dans un état où tout soit convenable et conforme à la perfection de sa nature. »

S. Thomas va encore plus loin ; il rejette, comme contraire à la raison, l'opinion des théologiens d'après lesquels les corps des damnés conserveront, après la résurrection, leurs anciennes mutilations, leurs anciennes difformités et leurs anciens

1. Ephes., IV, 13.

2. « La résurrection des hommes, dit S. Thomas, sera en tout conforme à la résurrection du Christ. Or Jésus-Christ est ressuscité avec son sang, car autrement le vin ne pourrait pas être changé en son sang par la transsubstantiation eucharistique ; nous ressusciterons donc avec notre sang, et aussi, par la même raison, avec nos autres humeurs » (Suppl., LXXXII, 3).

3. Differentia sexuum et membrorum varietas erit ad perfectionem naturæ humanæ reintegrandam, et in specie et in individuo ; unde non sequitur quod sint frustra, quamvis animales operationes desint (Suppl., LXXXIII, 4).

4. Proinde nulla erit deformitas quam facit incongruentia partium, ubi et quæ prava sunt corrigentur, et quod minus est quam decet, unde Creator novit, inde supplebitur ; et quod plus est quam decet, materiæ servata integritate, detrahetur (*De Civitate Dei*, lib. XII, c. 19).

défauts[1]. Suivant ce grand docteur, la pensée régulatrice de la résurrection des corps sera plutôt la perfection de l'espèce que l'ancienne condition de la vie de l'individu, et Dieu ressuscitant le corps de l'homme le fera ce qu'il doit être d'après les lois de sa nature. Il est donc plus raisonnable de croire que l'Auteur de la nature, qui au commencement avait formé le corps de l'homme parfait, lui rendra sa première perfection, et que, par conséquent, au moment de la résurrection il éloignera du corps tout ce qu'il avait de défectueux avant sa mort, soit par suite de l'infirmité de la nature, soit par un effet de la corruption ou du désordre des humeurs. Ainsi il ne restera, dans le corps des damnés, que les défauts qui sont, dans le corps humain, la conséquence nécessaire des principes naturels, c'est-à-dire la pesanteur, la passibilité et autres semblables, dont les seuls corps des saints seront exempts, en vertu de la gloire toute particulière de leur résurrection[2].

La régularité de la taille, qui est aussi une perfection du corps humain, ne manquera pas aux corps ressuscités. S. Paul nous dit aussi que nous ressusciterons tous dans la mesure et le plein âge du Christ : *In mensuram ætatis plenitudinis Christi.* Chacun conservera donc sa taille, comme sa figure, si elles étaient régulières ; si elles ne l'étaient point, ce qui leur manquait leur sera surajouté, et ce qu'elles avaient d'excédant leur sera retranché. Toute maigreur choquante, tout embonpoint excessif disparaîtront ; on ne verra ni des géants ni des nains, car, dit S. Augustin, il n'y aura plus rien d'irrégulier ; tout ce qui se fera sera convenable et tout ce qui est convenable se fera[3].

« Il n'y aura ni vieillards ni enfants. Ceux qui seront morts sans avoir atteint la jeunesse et ceux qui l'auront dépassée ressusciteront tous également dans la grandeur, dans la vigueur, dans la fraîcheur de la parfaite jeunesse du Christ, afin que tous, ajoute S. Augustin, puissent partager son immortalité corporelle, comme il a daigné partager notre mortalité corporelle[4]. »

1. Quidam dicunt quod deformitates et defectus in corporibus damnatorum remanebunt..... Sed hoc non videtur *rationabiliter* dici. In reparatione enim corporis resurgentis magis attenditur naturæ perfectio quam conditio quæ prius fuit (Suppl., LXXXVI, 1).

2. Ideo alii rationalibus dicunt quod Auctor qui naturam conditi in resurrectione naturam corporis integre reparabit. Unde quidquid defectus vel turpitudinis, ex corruptione vel debilitate naturæ, sive principiorum naturalium, in corpore fuit, totum in resurrectione removebitur, sicut febris, lippitudo, et similia. Defectus autem qui ex naturalibus principiis in humano corpore naturaliter consequuntur, sicut *ponderositas*, *passibilitas*, et similia, in corporibus damnatorum erunt ; quos defectus ab Electorum corporibus gloria resurrectionis excludet (*Ibid.*).

3. Indecorum quippe aliquid ibi non erit ; sed quidquid futurum est hoc decebit, quia nec futurum est si non decebit (*Enchirid.*, c. 90).

4. Restat ergo ut suam recipiat quisque mensuram quam vel habuit in juventute,

S. Jérôme nous assure que cette interprétation du passage de S. Paul, que nous expliquons dans ce moment, est conforme à la tradition de toutes les anciennes Églises, et que, de son temps, on croyait universellement que tous les hommes ressusciteront un jour dans la perfection de l'âge où, selon la tradition judaïque, fut créé Adam, et où, d'après l'Évangile, est ressuscité notre divin Sauveur[1].

Voici comment S. Thomas raisonne là-dessus : « L'homme ressuscitera dans l'état de la plus grande perfection de sa nature. Or la nature humaine atteint son état le plus parfait dans la jeunesse. D'autre part l'homme ressuscité sera exempt de tous les défauts qui pendant cette vie déparent la nature humaine ; car Dieu, qui créa la nature humaine sans aucun défaut, la rétablira sans aucun défaut. Or la nature humaine se trouve en défaut de deux manières : ou parce que l'homme, prévenu par la mort, n'a pu atteindre l'âge parfait, ce qui arrive aux enfants ; ou parce qu'il a dépassé la perfection de cet âge, ce qui a lieu dans les vieillards. La résurrection ramènera les uns et les autres à l'état de perfection propre à la nature humaine, qui est la jeunesse, c'est-à-dire le moment où le mouvement de l'accroissement s'arrête et où le mouvement de la décadence commence[2]. »

Et qu'on n'objecte pas que Dieu ne peut pas donner à l'homme mort dans l'enfance un âge auquel il n'est point parvenu, ni ôter à l'homme décédé dans la vieillesse l'âge qu'il a parcouru ; car lorsqu'on dit « que tous les hommes ressusciteront à l'âge du Christ, » cela ne signifie pas que Dieu donnera à tous les hommes le nombre des ans du Christ, mais l'état où se trouvait le corps du Christ lorsqu'il est ressuscité, c'est-à-dire l'état de jeunesse ; comme lorsqu'on dit qu'Adam fut créé à l'âge de la jeunesse, on ne veut pas dire que Dieu lui donna cet

etiamsi senex est mortuus, vel fuerat habiturus, si est ante defunctus... ut, quemadmodum Christus nobis mortalitate, ita nos illi efficiamur immortalitate conformes ; quod quidem et ad ipsam resurrectionem corporum pertinet... Resurgent itaque omnes tam magni corpore quam vel erant vel futuri erant, juvenili ætate. (*De Civitate Dei*, lib. XXII, c. 15 et 16).

1. Illud respondendum igitur, *juxta Ecclesiarum traditiones* et apostolum Paulum, quod *in virum perfectum*, *in mensuram ætatis plenitudinis Christi* resurrecturi sumus, in qua et Adam Judæi conditum autumant, et Dominum Salvatorem legimus surrexisse. (*Epistol.* 86, *ad Eustoch.*)

2. Homo in maxima perfectione naturæ resurget, sed natura humana perfectissimum statum habet in ætate juvenili... Homo resurget absque omni defectu humanæ naturæ. Quia, sicut Deus humanam naturam absque defectu instituit, ita sine defectu reparabit. Deficit autem humana natura dupliciter : uno modo quia nondum perfectionem ultimam est consecuta, alio modo quia jam ab ultima perfectione recessit ; et primo modo deficit in pueris, secundo modo in senibus ; et ideo in utrisque reducetur humana natura per resurrectionem ad statum ultimæ perfectionis, qui est in juvenili ætate, ad quam terminatur motus augmenti et a qua incipit motus decrementi. (Suppl., LXXXIII, 1.)

âge (trente-trois ans), mais qu'il le créa dans l'état de perfection propre à cet âge[1].

Enfin, comme chacun ressuscitera dans l'intégrité de sa nature, il ressuscitera aussi dans la vérité de son sexe. On ne peut concevoir la réalité de la résurrection, dit S. Jérôme, sans admettre que les corps ressuscités auront réellement de la chair, des os, du sang et des membres. Or là où il y a de la chair, des os, du sang et des membres, il y a nécessairement diversité de sexes, et là où il y a diversité de sexes, il y a des hommes et des femmes. Cela résulte évidemment de l'Évangile où Jésus-Christ a dit : « Après la résurrection il n'y aura pas de « mariage; mais ils seront semblables aux anges de Dieu dans « le ciel[2]. » En nous apprenant, par ces paroles, que les hommes après la résurrection ne se marieront pas, le Fils de Dieu nous apprend aussi qu'ils pourraient se marier, et que par conséquent ils conserveront, avec l'intégrité de leurs membres, la différence de leur sexe[3]. Et n'allez pas m'objecter qu'il n'y a pas de sexes parmi les anges, et que Jésus-Christ ayant dit : « Les hommes après la résurrection seront semblables aux anges, » a par là même exclu l'existence des sexes. Par cette parole le Seigneur a promis de nous rendre semblables aux anges, non par la nature, mais par la pureté[4]. » S. Augustin a dit à son tour : « Quant à moi, je crois que ceux qui ne doutent pas de l'existence des sexes après la résurrection sont plus dans le vrai. Il n'y aura pas de luxure, mais les corps ressuscités, en perdant leurs vices, conserveront leur nature; celui donc qui a créé les deux sexes les restaurera tous les deux[5]. » S. Thomas établit la même thèse avec la rigueur de sa puissante logique : « Dieu, dit-il, réparera dans l'homme, par la résurrection, ce qu'il avait fait en lui à l'époque de la création. Or c'est lui-même qui alors a fait la femme d'une

1. Non loquimur de ætate quantum ad numerum annorum, sed quantum ad statum qui in corpore humano ex annis relinquitur. Unde Adam dicitur in ætate juvenili formatus, propter talem corporis conditionem quam primo die formationis suæ habuit. *(Ibid.)*

2. Matth., XXII, 30.

3. Resurrectionis veritas, sine carne et ossibus, sine sanguine et membris, intelligi non potest. Ubi caro, et osse, et sanguis, et membra sunt, ibi necesse est ut sexus diversitas sit. Ubi sexus, ibi vir et fœmina... Quando dicitur : Neque nubent neque nubentur, de his dicitur qui possunt nubere et tamen non nubent. (Epistol. 38, *ad Pammach.)*

4. Ubi dicitur : Non nubent neque nubentur, sexus diversitas demonstratur. Quod si opposueris : Quomodo ergo erimus *sicut angeli Dei in cœlo*, cum inter angelos non sit masculus neque fœmina ? Breviter ausculta : Non substantiam nobis angelorum, sed conversationem et beatitudinem, Dominus repromisit. (Epistol. 86, *ad Eustoch.)*

5 Mihi vero melius sapere videntur qui utrumque sexum resurrecturum esse non dubitant. Non enim libido ibi erit... Corporibus ergo illis vitia detrahentur, natura servabitur... Qui ergo utrumque sexum instituit utrumque restituet. (*De Civitate Dei*, lib. XXII, c. 17).

côte de l'homme ; donc par la résurrection il réparera aussi la femme et tout son sexe. Les hommes divers doivent avoir d'après leur nature des tailles différentes ; par la même raison ils doivent avoir aussi des sexes divers ; cette diversité de tailles et de sexes concourt à la perfection de l'espèce humaine en remplissant toutes les variétés et toutes les nuances qui la composent. De même donc que les hommes ressusciteront avec différentes tailles, de même ils ressusciteront en des sexes divers, et cette diversité des deux sexes placés en présence l'un de l'autre ne fera rougir personne, la honte ne pouvant avoir lieu là où tout mauvais désir, qui seul peut en être cause, est complètement éteint[1]. »

Telle est, Mes Frères, l'économie générale, telles sont les conditions communes de la résurrection ; et c'est cette économie, ce sont ces conditions que S. Paul a renfermées dans cette simple parole : « En vérité nous ressusciterons tous : *Omnes quidem resurgemus.* »

Mais ne vous y trompez pas, reprend S. Thomas : quoique à la résurrection tous les défauts naturels, toutes les imperfections survenues à l'homme originel, à l'homme de la création primitive, doivent être effacés également en tous par les mérites et la vertu du Christ, cependant entre tous ces hommes, également complets, également parfaits, par rapport à la nature, il y aura une différence immense par rapport à la grâce. Cette différence, la seule qui les distinguera après

1. Deus reparabit, in resurrectione, quod in homine fecit in prima conditione. Sed ipse fecit mulierem de costa viri, ut patet *Gen.*, II ; ergo ipse sexum fœmineum in resurrectione reparabit... Sicut considerata natura individui debetur diversa quantitas diversis hominibus, ita considerata natura individui debetur diversus sexus diversis hominibus ; et hæc etiam diversitas competit perfectioni speciei, cujus diversi gradus implentur per dictam diversitatem sexus vel quantitatis. Et ideo sicut resurgent homines in diversis staturis, ita in diversis sexibus. Et quamvis sit differentia sexuum deerit tamen confusio mutuæ visionis, quia aberit libido incitans ad turpes actus, ex quibus confusio causatur (Suppl., LXXXII, 3).

A propos de la création d'Ève, un philosophe du dernier siècle, voulant tourner en ridicule le dogme de la résurrection dont il était incapable de comprendre la nécessité et la grandeur, a dit : « Si chacun doit ressusciter dans l'intégrité de son ancien corps. Dieu sera bien embarrassé pour rendre à Ève son vrai corps qui, n'ayant été formé que d'une côte enlevée au corps d'Adam, appartient au corps de ce dernier. » Mauvaise plaisanterie dont S. Thomas a depuis longtemps fait justice : la côte que, pour des raisons toutes à la gloire de la femme (voyez t. I, confér. VIII, § I), Dieu ôta à Adam, pour en former le corps d'Ève, n'avait pas été créée dans le corps du premier homme, dit le Docteur angélique, comme un membre nécessaire à l'intégrité de ce corps, mais comme quelque chose d'excédant et qui devait servir à former le corps de la première femme. Ainsi cette côte ressuscitera en Ève comme la substance de l'homme engendrant ressuscitera dans le corps de l'homme engendré.

Par le même principe S. Thomas réfute cette objection : *A quoi bon la diversité des sexes là où la génération n'a plus lieu ?* Si la diversité des sexes, dit-il, n'est plus nécessaire alors pour la génération, elle est encore nécessaire pour que la nature humaine apparaisse dans toute l'intégrité et la perfection de son espèce (*Ibid.*, 4).

leur sortie du tombeau, partagera en deux peuples l'humanité dont la mort n'aura fait qu'un seul peuple : ce sera la différence des bons et des méchants, des justes et des pécheurs ; car, selon qu'on se trouvera bon ou méchant, juste ou pécheur, l'on revêtira des qualités toutes particulières, mais toutes respectivement propres et conformes à ces deux conditions[1]. C'est là ce qu'enseigne S. Paul lorsqu'il nous dit que, bien différente de la résurrection, qui sera commune à tous, la transformation n'aura lieu que dans un certain nombre, dans les saints : *Omnes quidem resurgemus, sed non omnes immutabimur*[2].

Du reste, cette transformation, qui sera le partage des saints, tout en étant un prodige, et l'un des plus grands prodiges de la grâce, n'en sera pas moins, comme le remarque S. Thomas, un prodige parfaitement conforme aux conditions de notre nature, je dirai presque « un prodige naturel ». En effet, c'est une loi naturelle, comme nous l'avons vu, que l'âme humaine soit la forme substantielle du corps, vivifiant le corps, partageant avec lui son propre être, et le conservant dans son être[3] ; et c'est en vertu de cette union intime, substantielle, entre l'âme-forme et le corps-matière, que, même en perdant cette vie, l'âme est affectée du bien-être ou du mal-être du corps, et que le corps ressent les joies ou les tristesses de l'âme. Or, à la résurrection, en se réunissant au corps, dans ses anciennes conditions et ses anciens rapports de forme substantielle à sa matière, l'âme partagera avec lui non seulement son être incorruptible, mais encore ses actions et ses qualités humiliantes ou glorieuses, de telle sorte qu'elles se traduiront dans le corps et deviendront des actions et des qualités du corps. C'est sans doute par la vertu de Dieu que tout cela se fera, car c'est par cette vertu que le corps se trouvera intimement uni à l'âme et en tout et pour tout assujetti à ses mouvements ; mais il n'en est pas moins vrai que tout cela est souverainement conforme aux convenances naturelles de l'âme, à son rang, à son état, à sa condition[4].

1. Quamvis merito Christi defectus naturæ in resurrectione tollantur ab omnibus communiter, tam bonis quam malis, remanebit tamen differentia inter bonos et malos, quantum ad ea quæ personaliter utrisque conveniunt (*Contra Gentil.*, lib. IV, c. 86).

2. I Cor., XV, 51.

3. Est autem de ratione naturæ quod anima humana sit *corporis forma*, seipsum vivificans, et in esse conservans (*Contra Gentiles*, lib. IV, c. 86).

4. Disponetur igitur corpus communiter omnium secundum *condecentiam* animæ, ut, scilicet, forma incorruptibilis esse incorruptibile corpori tribuat, contrariorum compositione non obstante, eo quod materia corporis humani, divina virtute, animæ humanæ quantum ad hoc subjicietur omnino..... Erit enim totaliter subjectum animæ, divina virtute hoc faciente, non solum quantum ad esse, sed etiam quantum ad actiones, et passiones, et motus, et corporeas qualitates (*Ibid.*).

« Admise à la vision de Dieu, l'âme sainte, se trouvant par cela même remplie et enveloppée de la lumière de Dieu, communiquera de cette lumière au corps autant qu'il en peut recevoir; le corps sera, lui aussi, revêtu à sa manière de la gloire de la clarté, et c'est ce qu'a voulu dire S. Paul par ces mots : « Le corps semé dans l'abjection ressuscitera dans la gloire [1]. » Notre corps, à présent si opaque, deviendra donc, dans le royaume du divin Père, aussi lumineux que le soleil : *Fulgebunt justi sicut sol in regno Patris eorum* [2].

En second lieu, l'âme du bienheureux, pouvant accomplir dans un instant toutes ses volontés, tous ses désirs, pourra dans un instant parcourir d'immenses distances, dans toutes les directions. Le corps, lui étant parfaitement uni et lui obéissant sans opposer la moindre résistance, pourra se mouvoir avec la même facilité, la même rapidité que l'âme elle-même, et de là l'agilité, la seconde qualité des corps des saints ressuscités, à laquelle fait allusion S. Paul lorsqu'il dit que par la mort le corps succombe à l'infirmité de son poids, que par la résurrection il s'élèvera plein de force [3].

Plus la matière est parfaitement unie à sa forme, et plus elle lui ressemble, partage ses qualités et s'identifie avec elle. Or les corps des saints, après la résurrection, seront des matières unies à leurs formes, c'est-à-dire à leurs âmes, de la manière la plus parfaite; et de même que, dans les bienheureux, l'âme, par sa parfaite union avec Dieu, partage les perfections de Dieu, et est en quelque sorte déifiée, de même le corps, par sa parfaite union avec l'esprit, partage les propriétés de l'esprit et est en quelque sorte spiritualisé. Dès lors non seulement ce corps ne sera plus sujet aux passions, aux besoins de la vie animale, mais encore il se trouvera dépouillé de cette épaisseur inerte, de cette masse lourde remplissant l'espace, qui sont des propriétés de toute quantité corporelle, et par lesquelles cette quantité exclut tout autre corps de l'espace qu'elle occupe; il se trouvera changé en un corps partageant la simplicité de l'esprit et pouvant, à l'exemple de l'esprit, pénétrer les corps sans les briser. C'est la subtilité, la troisième qualité des corps glorifiés, que S. Paul a exprimée par ces mots : « On sème un

1. Sicut anima, divina visione fruens, quadam spirituali claritate replebitur, ita, per quandam redundantiam ex anima in corpus, ipsum corpus suo modo claritatis gloria induetur; unde dicit Apostolus (I Cor., XV) : *Seminatur in ignobilitate, surget in gloria* (*Contra Gentiles*, lib. IV, c. 86).

2. Matth., XIII, 43.

3. Anima etiam, quæ divina visione fruetur, ultimo fini conjuncta, in omnibus experietur suum desiderium adimpletum; et quia ex desiderio animæ movetur corpus, consequens erit quod corpus omnino spiritui ad motum obediet. Unde corpora resurgentium beatorum futura erunt *agilia*, et hoc ex quod Apostolus dicit ibidem : *Seminatur in infirmitate, surget in virtute* (*Contra Gentiles*, lib. IV, c. 86).

corps animal et on retrouvera, en ressuscitant, un corps spirituel : *Seminatur corpus animale, surget corpus spiritale* [1]. » Qu'on n'aille pas cependant se figurer que nous prendrons un corps aérien ou d'une substance spirituelle : un tel corps ne serait pas un corps ; mais, dit un grand interprète, Dieu, qui peut ôter au feu la chaleur sans qu'il cesse d'être feu, peut aussi ôter au corps glorifié son épaisseur et sa pesanteur sans qu'il cesse d'être corps. Seulement ce sera, d'après Tertullien, un corps converti en un vêtement d'ange [2], et, d'après S. Jean de Damas, un corps semblable à celui de Jésus-Christ ressuscité, composé vraiment de chair et d'os, mais spiritualisé, au point qu'il put sortir du tombeau sans le briser et pénétrer dans le cénacle les portes fermées. En un mot, unies à des corps, nos âmes pourront se mouvoir dans le ciel, Notre Seigneur Jésus-Christ lui-même nous l'enseigne [3], comme les anges qui n'ont pas de corps [4].

Enfin, de même que, par suite de la perfection de leur union avec Dieu, les âmes des saints sont heureuses du bonheur même de Dieu, les corps des saints, par suite de la perfection de leur union avec l'âme, seront heureux du bonheur même de l'âme. Ces corps seront donc inaccessibles à tout malaise, à toute peine, à toute souffrance, à toute douleur ; ils seront impassibles, et, comme ils ne seront impassibles que parce qu'ils seront incorruptibles, S. Paul, en voulant indiquer cette impassibilité, la dernière qualité des corps des saints, s'est servi de cette formule : « Corruptible au moment de la mort, notre corps se trouvera incorruptible au moment de la résurrection : *Seminatur in corruptione, surget in incorruptione* [5]. »

Après la résurrection les corps des saints auront donc quatre admirables qualités : la splendeur, l'agilité, la subtilité et l'impassibilité. les Livres saints comparent les corps glorifiés aux étoiles, au soleil, à la lumière, et S. Bonaventure, les commentant, raisonne ainsi : « La lumière, comme on le voit dans ses rayons, possède ces quatre qualités : la clarté, parce qu'elle éclaire ; l'impassibilité, parce que rien ne l'altère ni ne la corrompt ; l'agilité, parce qu'elle parcourt d'immenses distances en un instant, et la pénétrabilité ou la subtilité, parce qu'elle passe à travers les corps diaphanes sans les altérer. Or le corps glorieux est lumière, en tant que c'est

1. I Cor., XV, 44.
2. Cornelius a Lapide, in I Cor., XV.
3. Erunt sicut angeli Dei in cœlo (Matth., XXII, 30).
4. Corpus spiritale designat quale Domini corpus, post resurrectionem, clausis januis ingrediens. Erunt enim, inquit, sicut angeli Dei in cœlo (*De Fide orthod.*, XLVIII, 4).
5. I Cor., XV, 42.

l'élément de la lumière qui dominera en lui. Donc il a, il doit avoir ces quatre qualités de la lumière. S. Augustin, poursuit le docteur séraphique, a dit que toute difformité, toute pesanteur, toute infirmité et toute corruption seront éloignées de nos corps glorifiés. Rien n'est plus naturel : toute difformité en sera écartée par la splendeur, toute pesanteur par l'agilité, toute épaisseur par la subtilité ou pénétrabilité, toute corruption par l'impassibilité[1]. »

Dans cette économie divine de la résurrection des morts, telle que la raison catholique, en s'appuyant sur la parole de Dieu, la comprend et l'admet, tout est rigoureusement logique; tout se tient, se lie, s'harmonise comme les conséquences avec leurs principes, comme les effets avec leurs causes; tout y est en même temps vérité révélée et vérité déduite, foi et raison : théologie que l'homme n'a pas inventée, mais dont il peut cependant se rendre compte ; théologie par conséquent que le chrétien croit inébranlablement et que le philosophe digne de ce nom admire comme une doctrine de la plus vraie et de la plus haute philosophie !

En vertu des principes mêmes que nous venons d'exposer, les corps des damnés ne participeront pas à la gloire dont seront revêtus les corps des saints ; les damnés ressusciteront, eux aussi, comme on vient de le voir, sans difformité, sans défauts, avec la totalité et l'intégrité de leurs membres, dans la plénitude de la stature et de l'âge du corps du Christ, et partageant son incorruptibilité et son immortalité. Tout cela tient à la perfection de l'homme primitif, de la nature humaine, qui, bonne en tous, parce que c'est l'œuvre de Dieu, sera restaurée également en tous par la résurrection. Mais, parfaits relativement à toutes les conditions de la nature, ces corps seront étrangers à la transformation heureuse que les corps des prédestinés éprouveront par la vertu de la grâce : *Omnes quidem resurgemus, sed non omnes immutabimur*. Les réprouvés, aussi pervers par la méchanceté de leur volonté qu'ils sont bons par leur nature qu'ils tiennent de Dieu, se trouveront, comme je l'ai prouvé ailleurs[2], à l'état d'opposition, de rébellion, de haine permanente à l'égard de Dieu, et par conséquent

1. Lux habet quatuor istas proprietates, sicut patet in radio : *claritatem*, quia illuminat; *impassibilitatem*, quia nihil ipsam corrumpit; *agilitatem*, quia subito vadit; *penetrabilitatem*, quia corpora diaphana, sine eorum corruptione, pertransit; sic corpus gloriosum, in quo dominatur natura lucis, quatuor ipsas habet dotes. Augustinus ait : Aberit a corporibus nostris omnis *deformitas*, omnis *tarditas*, omnis *infirmitas*, omnis *corruptio;* omnis deformitas per *claritatem*, omnis tarditas per *agilitatem*, omnis infirmitas per *subtilitatem seu penetrabilitatem*, omnis corruptio per *impassibilitatem* (*In IV Distinct.*, 49, pars II, art. 2, quæst. 2).

2. *Raison catholique*, t. III, conf. 21e.

destitués de la dignité de fils de Dieu, qui seule peut donner droit à la vision de Dieu, à la possession de Dieu, à la ressemblance avec Dieu. Rien donc n'est bien, tout est mal, tout est bouleversement, désordre, tristesse, malheur, dans ces âmes séparées à jamais de leur fin dernière, source unique de l'ordre, de l'harmonie, de la joie, de la félicité. Elles reprendront, elles aussi, leurs corps comme leur propre matière, et leur seront unies de nouveau par le lien intime et parfait de formes substantielles ; ces corps partageront donc leur état de dégradation, de ténèbres, de peine et de douleur, car il est de toute nécessité que la matière soit en harmonie avec sa forme, le corps avec l'âme. Loin donc que ces corps soient spiritualisés, leurs âmes elles-mêmes deviendront en quelque sorte corporelles et toutes charnelles. Loin d'être agiles, ces corps seront lourds et pesants comme des pierres : *Quasi lapis*. Loin d'être resplendissants, ils seront horriblement opaques, ténébreux, noirs. Loin d'être impassibles, ils seront susceptibles d'éprouver toute espèce de tourments. Corps naturels, ils seront incorruptibles et immortels, parce que le corps naturel avait reçu de Dieu le privilège de l'incorruptibilité et de l'immortalité ; mais, substantiellement unis à des âmes mortes à la grâce, ils seront morts à la vie véritable, selon cette parole de Jésus-Christ : Ceux qui firent le bien ressusciteront à la vie ; ceux qui firent le mal, pour subir leur condamnation : *Et procedent, qui bona fecerunt, in resurrectionem vitæ ; qui vero mala egerunt, in resurrectionem judicii*[1]. Pour ces corps l'incorruptibilité sera celle du bronze ; ils auront l'immortalité de la mort, qui, selon l'expression énergique du prophète-roi, sera leur unique nourriture comme ils seront à leur tour sa pâture éternelle : *Mors depascet eos*[2]. Cette immortalité, l'Écriture l'appelle « la seconde mort » : nouvelle et horrible espèce de mort, dit S. Augustin, qui, bien différente de la première mort, retient malgré elle l'âme dans le corps, pour la faire mourir perpétuellement. Il n'y a de véritable vie que là où la vie est heureuse ; l'infortuné qui soupire après la mort, sans pouvoir jamais mourir, ne fait que mourir toujours[3]. Oh ! que vous êtes donc heureuses, âmes vraiment chrétiennes qui, pendant cette vie, assujettissant vos corps aux lois sévères de la chasteté et de la pudeur, réprimez les appétits de la chair, en domptez les penchants, et environnez le lis de votre pureté des

1. Joan., V, 29. — 2. Psalm. XLIII, 15.

3. Hæc in sacra Scriptura secunda mors dicitur : *prima* mors animam nolentem pellit a corpore; *secunda* mors animam *nolentem* retinet in corpore. Non est vera vita nisi ubi feliciter vivitur. Ubi autem infelix mori non sinitur, mors ipsa non moritur (*Enchirid.*).

épines de la pénitence ! Le monde se rit de vous, mais, au jour de la résurrection, vous, à votre tour, vous rirez et vous vous moquerez de ses adorateurs, contraints de vous rendre hommage en contemplant vos corps glorifiés. Les martyrs, nous dit S. Augustin, conserveront les cicatrices des plaies reçues pour la loi du Christ ; de même vous conserverez les traces de la pénitence pratiquée pour l'amour du Christ, et ces stigmates glorieux, loin de vous déformer, ajouteront à la majesté, à l'éclat de vos corps. Cette chair, à présent si humiliée, si mortifiée, si soumise à l'esprit comme l'esprit est soumis à Dieu, sera revêtue d'une beauté ineffable, splendeur dans le corps de la beauté incorporelle de la grâce et de la vertu [1]. Que votre gloire sera grande alors, que votre joie sera vive, que votre bonheur sera intense ! Comme vous bénirez les sollicitudes, les peines, les craintes, les martyres secrets endurés pour demeurer fidèles à Dieu et au devoir ! Oh ! que vous vous applaudirez d'avoir évité le monde, d'avoir aimé la retraite, la modestie, la simplicité, la vie du vrai chrétien cachée avec celle de Jésus-Christ en Dieu, et d'avoir préféré le commerce de l'âme avec le ciel aux intérêts, aux vanités, aux plaisirs de la terre ! Quel ravissement, quelle extase lorsque Dieu vous rendra votre corps renouvelé sur le modèle de la beauté et de la gloire du corps de Jésus-Christ ! *Reformabit corpus humilitatis nostræ, configuratum corpori claritatis suæ* [2] !

Hélas ! il n'en sera pas de même de vous, philosophes de l'incrédulité, qui, ne pouvant vous élever à la hauteur des doctrines chrétiennes, ne vous plaisez que dans les doctrines de la matière, et qui, alors même que vous avez l'air de combattre la philosophie matérialiste, n'en faites pas moins ses affaires, n'en suivez pas moins ses tendances, n'en pratiquez pas moins ses œuvres. Pour vous, comme pour les stoïciens et les épicuriens du temps de S. Paul, le dogme de la résurrection des morts, le dogme de la glorification, je dirais presque de la spiritualisation des corps, ce dogme « fondement de toutes les espérances des chrétiens, » comme l'appelle Tertullien, « racine de toutes les bonnes œuvres, » comme le nomme S. Cyrille, pour vous ce dogme est sans intérêt lorsqu'il ne vous semble pas ridicule : *Quidam irridebant, quidam vero dixerunt : Audiemus te de hoc iterum.* Votre sort sera aussi le partage des malheureux qui, sans accepter tout à fait vos doctrines, imitent vos exemples ; qui, chrétiens par le nom et

1. Vulnerum cicatrices et fortasse videbimus ; non enim deformitas in eis, sed dignitas erit, et quædam, quamvis in corpore, non corporis, sed virtutis pulchritudo fulgebit (*De Civitate Dei*, lib. XXII, c. 19).
2. Philipp., III, 21.

vrais païens par la vie, n'ont d'autre Dieu que leur corps, d'autre religion que celle de soigner le corps, de caresser le corps, de flatter le corps, de satisfaire ses exigences les plus ignobles et les plus criminelles, et de lui sacrifier l'âme, Dieu, l'éternité! Ah! vous tous qui refusez de suivre la loi de Dieu, vous ressusciterez comme ceux qui lui ont été fidèles! et quel désappointement, quelle confusion, quelle angoisse, quelle douleur, lorsque vous serez obligés de reprendre votre corps, non plus environné de délices, parfumé d'odeurs, enveloppé de linges délicats, d'étoffes précieuses, de tous les ornements de la vanité, et empruntant à de pitoyables artifices des grâces menteuses que la nature lui avait refusées, mais votre corps brûlant comme un charbon d'enfer, exhalant la mauvaise odeur du vice, sans autre vêtement que celui de la malédiction[1], sans autre parure que les insignes de la réprobation, sans autre décoration que le stigmate du péché! Oh! que vous paraîtrez petits alors, abjects, méprisables, insensés, non seulement aux yeux des autres hommes, mais encore, l'Écriture vous en prévient, à vos propres yeux! Oh! comme vous envierez le sort des vrais chrétiens, que maintenant vous prenez en pitié et qui sont l'objet de vos sarcasmes lorsqu'ils ne deviennent pas les victimes de vos injustices et de votre ambition! Ah! les voilà, direz-vous, ceux que nous avons tant humiliés, tant persécutés! les voilà resplendissants de gloire et de bonheur! Ils sont au milieu des saints, dans les rangs des fils de Dieu[2]. Mais, hélas! ces hommages que vous serez alors forcés de rendre à la vertu arriveront trop tard; votre désillusionnement sera vain, votre repentir inefficace!

Ainsi se passeront les choses au dernier jour du monde. L'humanité entière, ce jour-là, ressuscitera de ses cendres, sortira de ses tombeaux, renaîtra à une vie nouvelle; la parole de Dieu l'assure, la foi du genre humain l'atteste, la conscience universelle le sent, la raison elle-même le prouve et le persuade. Le dogme de la résurrection des morts, si raisonnable dans ses principes, si important par ses conséquences, si harmonique dans son économie, s'accomplira vraiment un jour; les plaisanteries des impies, les chicanes des ergoteurs, les sophismes d'une philosophie insensée ne l'empêcheront

1. Psalm. CVIII, 18.

2. Tunc stabunt justi in magna constantia adversus eos qui se angustiaverunt et qui abstulerunt labores eorum. Videntes turbabuntur timore horribili, et mirabuntur in subitatione insperatæ salutis, dicentes intra se, penitentiam agentes et præ angustia spiritus gementes : Hi sunt quos habuimus aliquando in derisum et in similitudinem improperii. Nos, insensati, vitam illorum æstimabamus insaniam et finem illorum sine honore; ecce quomodo computati sunt inter filios Dei, et inter sanctos sors illorum est (Sap., V, 1 et seq.).

pas de se réaliser. L'une des deux conditions entre lesquelles seront alors partagés tous les hommes nous est donc réservée : ou nous ressusciterons dans le bonheur et la gloire avec les saints, ou nous ressusciterons dans la douleur et la honte avec les réprouvés. Or votre sort sera celui que vous aurez choisi. Si nous vivons ici-bas de la vie de la vertu et du devoir, nous partagerons un jour la résurrection heureuse des saints ; mais si nous préférons sur la terre la vie du désordre et des passions, nous ne devons nous attendre qu'à l'affreuse résurrection des réprouvés. Soyons donc sages, et écoutons la voix de Dieu qui nous appelle aujourd'hui à ressusciter à la vie de la grâce, afin qu'un jour nous méritions d'écouter la voix de Dieu nous appelant à ressusciter à la vie de la gloire. Unissons-nous d'esprit, de cœur et de conduite, à Jésus-Christ, par une foi humble, par une espérance ferme, par une ardente charité ; et le divin Père, voyant en nous l'esprit de son divin Fils, nous admettra à la participation des privilèges de sa résurrection : *Qui suscitavit Jesum Christum a mortuis suscitabit et mortalia corpora vestra, propter inhabitantem spiritum ejus in vobis.* Ainsi soit-il.

Voir d'autres discours pour les Morts dans l'Encyclopédie de la Prédication contemporaine, t. II, p. 485 et suiv.; t. XXI, pp. 482, 510, 519.

PRÉSENTATION DE MARIE

Voir Orateurs Sacrés contemporains, t. II, p. 231, et Encyclopédie de la Prédication contemporaine, t. XI, pp. 107, 536; t. XV, p. 174.

FIN DU TOME NEUVIÈME

TABLE ANALYTIQUE

STATION DE CARÊME

Par l'abbé TERRAT, chanoine de Bordeaux, missionnaire de Lyon

Premier Dimanche. — LES PASSIONS

Constatons les pernicieux effets des passions: — I. SUR L'INTELLIGENCE, AU POINT DE VUE RELIGIEUX. — Sitôt que le cœur se corrompt l'esprit se pervertit. Lutte dans la conscience entre le devoir et la passion. Contradictions entre les principes et les inclinations, que l'on fait disparaître en sacrifiant à la passion les vérités qui nous gênent. En général, ce n'est pas par une étude approfondie que l'on tombe dans l'incrédulité. — II. SUR LA VOLONTÉ. — Les victimes des passions perdent complètement la liberté de l'âme, qu'elles soient prises dans les rangs les plus humbles ou les plus élevés de la société. — III. SUR LE CŒUR. — Rôle du cœur dans la vie. Il n'a pas de plus mortel ennemi que l'égoïsme auquel les passions nous conduisent infailliblement. — Exemples multipliés: l'avare, l'ambitieux, Néron, etc. — IV. SUR LE CORPS. — Ruines au dehors et ravages au dedans. Paroles d'un médecin célèbre. Quand on est descendu si bas, que peut devenir la dignité humaine? On se propose de jouir avec modération, mais sur cette pente ne s'arrête pas qui veut et on ne s'arrête pas quand on veut... — *Conclusion:* Les passions sont un mal auquel il faut trouver un remède..... 5

Premier Mardi. — REMÈDES CONTRE LES PASSIONS

La religion seule peut nous donner le secret de triompher de nos passions. Histoire des passions dans l'antiquité grecque ou romaine. Scandaleuse publicité qu'elles obtiennent, au point qu'on peut donner comme preuve de la divinité du christianisme la victoire qu'il a remportée sur les passions Comment Jésus-Christ s'y est-il pris pour renverser leur désastreux empire? Il a employé trois moyens: 1° L'enseignement. Sa morale comparée à la morale païenne. — 2° L'exemple. De Bethléem au Calvaire sa vie entière est un ardent réquisitoire contre les passions. — 3° La force qu'il nous communique par ses sacrements, qui nous rendent capables non seulement d'accomplir nos devoirs, mais peuvent nous élever à la sainteté la plus héroïque. — Merveilleux effets produits dans le monde par ces trois ressorts de vertu. Pourquoi n'en est-il plus ainsi? Faut-il rendre Jésus-Christ responsable des désordres qui déshonorent les sociétés chrétiennes, ou accuser notre lâcheté? Les sacrements n'ont rien perdu de leur puissance régénératrice puisque, sous nos yeux, ils produisent encore aujourd'hui les mêmes résultats. — Tâchons, pendant ce saint temps de Carême, de faire pour notre propre compte cette heureuse expérience..... 14

Premier Jeudi. — SUR LA PÉNITENCE

Afin de mortifier nos passions, l'Église catholique nous invite à faire, pendant le saint temps du Carême, de dignes fruits de pénitence. Faire pénitence, c'est mortifier tout à la fois et son corps et son âme, parce que l'un et l'autre ont pris part au plaisir du péché. — 1° Nous devons pratiquer cette vertu non seulement parce que la faute de notre premier père nous a été transmise en héritage, mais aussi parce que depuis notre baptême, volontairement et volontiers, nous avons commis une multitude de péchés. Réfutation de la doctrine de Luther sur la justification par la foi sans les œuvres. Les âmes justes qui devraient, ce semble, se considérer comme à l'abri de cette loi sévère, la pratiquent au contraire avec une sainte avidité. Belles paroles de Bossuet. — 2° Non seulement la pénitence apaise la justice de Dieu, mais elle améliore l'homme en rendant à l'âme le légitime empire qu'elle

doit exercer sur les sens. C'est ainsi que le christianisme a régénéré le monde. Pratiques rigoureuses de pénitence en honneur dans la primitive Église et progrès merveilleux dans les mœurs qui en ont été la conséquence immédiate. Le moyen terme que l'on voudrait prendre aujourd'hui entre les excès du sensualisme païen et ce que l'on appelle les excès du rigorisme chrétien est-il admissible ? Sagesse de l'Église maintenant avec une invincible fermeté le principe de la mortification. — Sachons donc respecter, aimer et pratiquer, dans la mesure de nos forces, cette vertu fondamentale du christianisme 24

Deuxième Dimanche. — DEVOIRS ENVERS LE CORPS

Rôle considérable joué par le corps dans la vie de certaines passions. Idée que nous devons nous faire du corps et conduite qu'il faut tenir envers lui. — Le corps se présente à nous sous deux aspects bien différents : il est grand et méprisable tout à la fois. Il possède : 1° une grandeur naturelle ; 2° une grandeur morale ; 3° une grandeur religieuse ; 4° une grandeur surnaturelle. — Séparé de l'âme, il n'est plus qu'un cadavre. Si, pendant la vie, l'âme se met à son service, il devient bientôt pour elle le plus accablant des fardeaux et le plus insupportable des tyrans. — Comment faut-il se conduire avec le corps? 1° Il faut le respecter comme un temple et le vénérer comme un tabernacle. — 2° En même temps, il faut le tenir en légitime suspicion, à l'exemple de Jésus-Christ et de S. Paul. Ne lui accordons que le nécessaire et sachons le faire souffrir, quand il menace de nous précipiter dans le péché C'est sur ce principe que repose la théorie des instruments de pénitence employés dans les cloîtres et approuvés par l'Église. — Beau discours adressé par S. Bernard à son corps, quand il fut sur le point de mourir. Puissions-nous tenir le même langage!..... 36

Deuxième Mardi. — SUR LA PRIÈRE

Le saint temps du Carême n'est pas seulement un temps de pénitence, mais aussi un temps de prière. Importance de cet exercice de la vie chrétienne, si souvent recommandé par Notre Seigneur Jésus-Christ dans le saint Évangile Trois considérations à faire sur cette question : — I. NÉCESSITÉ DE LA PRIÈRE. — Prier, c'est adorer ; or Dieu est le souverain maître de toute créature. Prier, c'est témoigner sa reconnaissance ; or Dieu est le meilleur des pères. Prier, c'est implorer du secours ; or à chaque instant nous avons besoin de Dieu, dans l'ordre temporel comme dans l'ordre spirituel. — II. PUISSANCE DE LA PRIÈRE. — Le riche se laisse toucher de pitié en présence des misères du pauvre, un père se laisse apaiser par les larmes de son enfant coupable, et Dieu ne résiste pas à une bonne prière. Magnifiques preuves de cette vérité dans l'Ancien et dans le Nouveau Testament. — III. OBJECTIONS CONTRE LA PRIÈRE. — Que répondre à ceux qui nous disent : 1° Dieu connaît nos besoins, nous n'avons donc pas à l'avertir ; 2° Dieu est immuable : nos prières demandent ce qui d'avance est définitivement accordé ou définitivement refusé ; elles sont donc sans puissance ; 3° La prière est présomptueuse, car elle sollicite un miracle : elle veut contraindre Dieu à bouleverser, pour satisfaire à nos convenances personnelles, l'ordre de la nature. — Conclusion pratique 49

Deuxième Jeudi. — LA PRIÈRE (SUITE)

Nonobstant les assurances qui nous sont données par Jésus-Christ, les docteurs et les saints, nous nous plaignons continuellement de la stérilité de nos prières. Dieu manque-t-il à sa parole ou prions-nous mal ? Trois mots suffisent à S. Augustin pour exprimer les défauts de nos prières : — I. MALI PETITIS. — Nous prions dans un mauvais état de conscience. Quelle puissance peut avoir notre prière sur le cœur de Dieu quand nous sommes en état de péché mortel ou que nous gardons au fond de l'âme une secrète affection à tel ou tel péché véniel ? — II. MALA PETITIS. — Que doit-il arriver : 1° quand nous demandons à Dieu, dans nos prières, des choses insignifiantes et puériles ? 2° quand nous demandons les biens temporels avec plus de ferveur et d'insistance que les biens spirituels nécessaires à notre salut ? Danger et indiscrétion de semblables prières. — III. MALE PETITIS. — 1° Il faut

se préparer à la prière comme on se prépare à toute action de quelque importance ; 2° il faut prier avec attention. Si nous ne nous entendons pas nous-mêmes, comment voulons-nous que Dieu nous entende ? 3° il faut prier avec une intention rigoureusement déterminée, c'est le meilleur moyen de triompher des distractions qui nous assiègent ; 4° il faut prier avec humilité. Belle comparaison de S Augustin entre le pauvre qui implore notre charité et le chrétien qui implore la grâce de Notre Seigneur Jésus-Christ ; 5° il faut prier avec ferveur. Quelle différence entre nos prières tièdes et molles et les prières victorieuses que les saints font monter vers le ciel ; 6° Il faut prier avec persévérance, car, selon S. Grégoire, Dieu aime non seulement à être prié, mais à être importuné, témoin la chananéenne. — Conclusions pratiques 59

Troisième Dimanche. — LA PAROLE DE DIEU

Faire pénitence et prier ne sauraient suffire au vrai chrétien qui veut passer saintement le temps du Carême, il doit encore prêter une oreille docile aux enseignements de l'Église. Examinons quelle est la nature de cet enseignement. — 1° En se servant du ministère de la parole pour nous faire connaître les vérités à croire et les vertus à pratiquer, Jésus-Christ s'est conformé purement et simplement aux tendances de la nature humaine, car nous sommes tous des êtres enseignés. — 2° Je ne connais pas d'autre méthode possible. Qu'arriverait-il s'il nous parlait lui-même ou s'il se servait d'illuminations intérieures d'une évidence irrésistible ? La Bible livrée aux interprétations variées du libre examen peut-elle suffire pour conduire l'homme à la conquête de ses destinées surnaturelles ? — Beauté de l'enseignement donné par l'Eglise : 1° Au point de vue dogmatique, il comprend les vérités surnaturelles et les vérités naturelles qui sans les affirmations lumineuses de l'autorité seraient ignorées des trois quarts du genre humain. — 2° Au point de vue moral, il affermit notre cœur dans la pratique du bien et le protège contre les ardeurs des passions. Sans doute, la vérité catholique pourrait nous être communiquée tout aussi bien par de solides lectures, de sérieux entretiens ou de profondes méditations personnelles, mais le moyen le plus efficace sera toujours la prédication, parce que la parole est la plus grande puissance de ce monde. Supériorité de la parole évangélique fécondée par la grâce divine sur la force brutale. Saluons-la donc avec enthousiasme et bénissons Notre-Seigneur Jésus-Christ de tout le bien qu'elle a produit dans les âmes depuis son apparition sur la terre 70

Troisième Mardi. — LA PAROLE DE DIEU (SUITE)

C'est Dieu qui donne à la parole sainte toute sa fécondité, mais il exige certaines conditions soit de la part de celui qui l'annonce soit de la part de ceux qui l'écoutent. — 1° Le prédicateur de la parole de Dieu doit avoir une mission légitime ; il doit être saint comme au moment où il monte à l'autel pour célébrer l'auguste sacrifice de la messe, et malheur à lui si la science et l'humilité lui faisaient défaut ! — 2° Les fidèles doivent écouter la parole de Dieu avec esprit de foi, à l'exemple des Thessaloniciens que S. Paul remerciait en ces termes : *Accepistis illud non ut Verbum hominum, sed sicut est vere Verbum Dei.* — 3° Avec l'intention d'en profiter. Il ne suffit pas de dire : le prédicateur a raison, mais le prouver par les actes d'un sincère repentir : *Oportet nos observare ea quæ audivimus.* 4° Il faut la faire fructifier par la méditation : *Maria autem conservabat omnia verba hæc conferens in corde suo.* — *Conclusion : Beati qui audiunt verbum Dei et custodiunt illud.* Écoutons-la donc avec empressement et de saintes dispositions. Salutaires effets quelle produira sur nous, si nous sommes chancelants, aveuglés sur nos défauts, paresseux, justes ou pécheurs.. 79

Troisième Jeudi. — INFLUENCE DE LA PAROLE DE DIEU SUR L'INDIVIDU, LA FAMILLE ET LA SOCIÉTÉ

Le premier bienfait de la doctrine catholique, c'est d'enrichir nos intelligences d'inaltérables convictions. L'action de Jésus-Christ dans l'âme est aussi visible que l'action de Dieu créateur et conservateur dans l'univers. Qui ne la reconnaît

pas aux divines lumières dont nous sommes inondés? *Christus illuminavit vitam*, disait S. Paul. En effet, aucune des vérités spéculatives et pratiques nécessaires à la direction de la vie ne manquent au chrétien. Tranquillité profonde qui en résulte. Belles paroles de Jouffroy. Et, chose admirable, tous en sont là dans la religion catholique: le plus humble ouvrier, comme l'homme le plus intelligent. Ne nous laissons point effrayer par cette objection que l'on nous adresse quelquefois: vos convictions vous viennent de la foi et non pas de votre raison: 1° Qu'importe que j'arrive à la fortune par voie d'héritage ou par mon travail personnel, pourvu que je sois riche? 2° Sans doute, tous les catholiques ne sont pas capables de résoudre les objections que l'on fait contre le christianisme au nom de la science ou de la philosophie, mais les grands génies dont se glorifie la religion ont-ils jamais reculé devant cette tâche et ne leur a-t-elle pas été facile? 3° Enfin, nos adversaires, à leur tour, procèdent par voie d'autorité quand ils veulent propager leurs doctrines au sein des masses. Notons pourtant une différence radicale entre nos principes et leurs procédés pour arriver au vrai. Conséquences qui en résultent. Nous catholiques, sans entraver aucun progès légitime, nous faisons la lumière et la paix dans les âmes dociles à notre direction, tandis que les penseurs séparés de nous tombent bien vite ou dans le matérialisme ou dans un douloureux scepticisme. Aveux de Santa Rosa et de Jouffroy. Réflexions du comte de Carné sur ce dernier philosophe..... 87

Quatrième Dimanche. — INFLUENCE DE LA PAROLE DE DIEU SUR LA CONSCIENCE DU CHRÉTIEN

Second bienfait de la doctrine catholique: elle fixe la conscience du chrétien dans la connaissance, l'amour et la pratique du devoir. La conscience, qui nous prescrit ce que nous devons faire, souffre, quand le bien et le mal se partagent la direction de notre vie morale, comme l'intelligence qui nous enseigne ce que nous devons croire est inquiète quand le oui et le non se disputent dans notre tête. Mais deux conditions sont requises pour établir l'empire du bien dans notre conduite: 1° Il faut connaître son devoir; 2° il faut avoir la force de le pratiquer. Supériorité du chrétien sur l'incrédule dans ces graves questions. — I. QU'EST-CE QUE LE DEVOIR POUR NOS ADVERSAIRES? — Pour nous, le devoir consiste à obéir purement et simplement à la loi de Dieu. Nous trouvons cette loi divine au fond de notre conscience, éclairée par les enseignements de Notre Seigneur Jésus-Christ dans son saint Évangile, et guidée par les préceptes de l'Église. Tandis que nos adversaires sont victimes de cruelles perplexités à cet égard, nous sommes absolument fixés sur ce point capital. — II. IL FAUT AVOIR LA FORCE DE L'ACCOMPLIR. — Douloureuse attitude de beaucoup d'hommes en face du devoir. Les uns légitiment effrontément certains vices, les autres avouent loyalement leur impuissance, car depuis la chute originelle, nous avons à faire d'incroyables efforts pour égaler la résistance aux entrainements, et c'est pourquoi la vie du chrétien sur la terre doit être un combat perpétuel. Ces efforts eux-mêmes seraient impuissants sans la grâce des sacrements. Merveilleux effets qu'ils ont produit dans le monde. Étonnement des païens des premiers siècles, au spectacle de notre héroïsme dans l'accomplissement du devoir; contraste douloureux entre les vertus admirables qui se pratiquaient alors et les vices qui déshonorent aujourd'hui les sociétés chrétiennes. Raisons de cette humiliante transformation. Il vaudrait beaucoup mieux que nous fussions moins nombreux et bien meilleurs. — Prière à Dieu et conclusion pratique..... 95

Quatrième Mardi. — LE DOUTE

Du moment où il repousse l'enseignement catholique, l'homme ne tarde pas à tomber dans un douloureux scepticisme, ainsi que nous vous en avertissions dans un de nos derniers discours. A l'heure présente, le doute est la grande maladie de notre siècle. La vie de la plupart de nos contemporains se passe dans une effroyable incertitude relativement à toutes les questions qui doivent être pour nous d'une importance capitale. Quelles sont les causes et quelles sont les conséquences de ce scepticisme meurtrier? Nous allons l'examiner. — I. CAUSES DE CE SCEPTICISME. — Remarquons d'abord que, depuis la chute du premier

homme, le doute a ses racines dans les profondeurs de l'âme humaine, comme l'erreur et la concupiscence. Voici maintenant les causes principales qui engendrent le scepticisme : — 1° La science, qui ne veut reconnaître d'autre procédé pour arriver à la vérité que le seul procédé des démonstrations expérimentales ou mathématiques. — 2° L'ignorance. Toutes nos facultés se développent de quinze à trente ans; seule l'instruction religieuse ne progresse pas et le sens des choses divines finit par périr totalement. — 3° Les passions. La plupart de ces esprits soi-disant sceptiques sont des consciences malades qu'il faut guérir. — 4° Les mécomptes de la vie. Les déceptions, qui font périr en nous la foi humaine, mettent également en péril notre foi religieuse. — II. Conséquences du scepticisme. — C'est par des ruines que le doute marque son passage. Il agit sur l'âme comme le poison sur l'organisme, c'est un dissolvant : 1° Il affaiblit l'intelligence; 2° Il énerve les caractères; 3° Il engendre les révolutions; 4° Enfin, il conduit au dégoût de la vie. — Histoire de l'empire romain au temps des Césars... : sensualisme effréné, stoïcisme sans espérances, suicides multipliés dans des proportions effrayantes. — Le même spectacle s'offre de nos jours à nos yeux attristés... : Hégésippe Moreau, Henri de Kleist, Gérard de Nerval, Georges Farcy, etc. — *Conclusion :* 1° Le doute n'est point raisonnable ; 2° Il est coupable dans sa cause ; 3° On peut et on doit en sortir..... 105

Quatrième Jeudi. — LA FAMILLE SANS RELIGION

Toute vérité comme toute erreur exerce une influence, soit plus ou moins salutaire, soit plus ou moins pernicieuse, non seulement sur les individus, mais aussi sur les familles et sur la société. Le christianisme, qui introduit dans la vie de l'homme un ordre admirable, fait de la famille qui pratique ses enseignements un chef-d'œuvre de beauté morale. Comme, en d'autres circonstances, nous avons mis en lumière cette vérité, voyons de suite ce que devient la famille qui repousse son influence : 1° Elle se constitue difficilement ; 2° Elle se gouverne mal ; 3° Elle met au monde des enfants qui reçoivent une éducation déplorable. — I. Elle se constitue difficilement. — C'est un fait constaté par l'expérience, l'homme irreligieux retarde, autant que possible, l'heure du mariage, car il n'en aperçoit que les côtés onéreux, et la nature, qui pousse au plaisir, ne conduit pas au sacrifice. Qu'était devenu le mariage au temps d'Auguste ? Que devient-il aujourd'hui ? Que de jeunes hommes remplacent les douceurs du foyer domestique par les distractions du cercle ou du café et les agitations de la place publique ! Leur châtiment même dès ce monde. — II. La famille se gouverne mal. — Quel but doit se proposer l'homme qui entre dans le saint état du mariage et quel but se propose l'homme irreligieux ? Le plus souvent, il obéit exclusivement à la voix de l'intérêt, du caprice et de la passion. — 1° Comment s'y prépare-t-il ? — 2° Quels sentiments apporte-t-il au pied des autels où l'amènent encore les convenances, sans parler de ceux qui refusent de s'y présenter à l'heure actuelle ? — 3° Conséquences ordinaires de semblables mariages : désordres scandaleux,... séparations plus scandaleuses encore,... divorces... — III. Elle met au monde des enfants qui reçoivent une éducation déplorable. — 1° Déplorable au point de vue religieux. On leur fait donner peut-être quelques notions de christianisme, qui disparaissent avant peu de temps sous les pernicieux exemples du foyer domestique. — 2° Déplorable au point de vue du respect. La bonté a pris la place de l'autorité dans l'éducation; or la bonté toute seule sera toujours impuissante à former un homme. — Tableau lamentable de la jeunesse élevée à cette triste école. — *Conclusion : Nisi Dominus ædificaverit domum*..... 117

Cinquième Dimanche. — ÉDUCATION DES ENFANTS

Revenons encore sur cette question dont nous avons dit un mot dans notre dernier discours, à cause de son importance, car si les parents venaient à mépriser les devoirs que Dieu leur impose à cet égard, ils pourraient causer la ruine temporelle et éternelle de leurs enfants. Deux pensées à développer : 1° Nécessité de l'éducation; 2° Moyens de la réaliser. — I. Nécessité de l'éducation. — Besoins physiques, intellectuels et moraux de l'enfant qui, quinze ans après sa naissance, peut à peine suffire à son entretien. Ce sont les parents qui sont chargés par Dieu

de suppléer à cette impuissance. Veiller au développement physique d'un enfant et lui préparer un brillant avenir ne saurait suffire pour accomplir ce devoir; il faut encore en faire un chrétien. L'œuvre est difficile, car l'enfant apporte en naissant de terribles instincts, mais les secours ne manquent pas pour la réaliser: 1° Les parents trouveront dans leur amour pour leurs enfants les premières forces dont ils auront besoin pour travailler à leur éducation. — 2° Ils peuvent compter sur les grâces reçues dans le sacrement de mariage. — 3° Enfin, ils seront aidés par les bonnes dispositions qui se trouvent à coté des instincts mauvais dans l'âme de leurs enfants, et surtout par leur confiance aveugle à croire tout ce qu'ils leur diront et par leur grande docilité à le mettre en pratique. — II. MOYENS DE RÉALISER CETTE ÉDUCATION. — 1° La parole. Il y a des paroles dont il faut s'abstenir devant les enfants et d'autres qu'il faut leur faire entendre. Que la parole du prêtre et celle d'un maître chrétien viennent s'ajouter à celle du père et de la mère pour la corroborer, car la maison, l'église et l'école sont les trois foyers où se forme l'âme d'un enfant. — 2° L'exemple. Soyez chrétiens dans la pratique, si vous voulez que vos enfants le soient, car ils sont de terribles logiciens. — 3° Le salutaire exercice de l'autorité. Il faut à tout prix corriger les défauts et réprimer les appétits déréglés. Tout en se préservant avec soin des brutalités révoltantes, si on agit avec vigueur, discernement, prudence, noblesse et grandeur d'âme, on finit par réussir tout en conquérant le respect et l'amour de ses enfants. — Belles paroles de S. Louis à son fils avant de mourir..... 129

Cinquième Mardi. — INFLUENCE DE LA PAROLE DE DIEU SUR LES SOCIÉTÉS

Après avoir sanctifié la famille, le christianisme devient la condition d'une sécurité profonde pour toute société, parce qu'il sait concilier à l'autorité le respect et la vénération des peuples, et aux peuples qui doivent obéir l'amour et le dévouement à l'autorité. — I. LE CHRISTIANISME PRÊCHE AUX PEUPLES LA SOUMISSION ET LA VÉNÉRATION POUR L'AUTORITÉ. — Quand les peuples ne voient que l'homme dans celui qui est mis à leur tête, ou quand ils en font un Dieu, comme dans les anciens empires d'Orient, il leur est bien difficile d'éviter de tomber dans l'un de ces deux excès: un servilisme abject ou une folle indépendance. Dans le christianisme, le dépositaire de l'autorité doit représenter Dieu aux yeux des peuples: *Omnis potestas a Deo.* C'est pourquoi les premiers chrétiens, par devoir de conscience, obéissaient à des maîtres comme Néron, Vitellius ou Commode. Plus tard, quand l'Église catholique eut pris sa place au soleil, elle institua la cérémonie du sacre des rois, pour les rendre plus vénérables aux yeux des peuples. Aujourd'hui nous rions de tout cela, mais les peuples sont-ils plus obéissants et les souverains sont-ils devenus meilleurs? — II. LE CHRISTIANISME PRÊCHE AUX SOUVERAINS L'AMOUR ET LE DÉVOUEMENT POUR LES PEUPLES. — Bien loin de consacrer l'absolutisme, la doctrine catholique ne cesse de rappeler au souverain que le pouvoir lui a été confié non point dans son intérêt personnel, mais dans l'intérêt des peuples au bonheur desquels il doit s'immoler, comme le pasteur se dévoue pour son troupeau, comme le père de famille se sacrifie pour ses enfants: *Dei minister est in bonum.* Quand cette doctrine a été acceptée et rigoureusement pratiquée par les princes, elle a réalisé l'idéal du souverain. — Beau portrait du règne de S. Louis, tracé par la main de Voltaire. — *Conclusion:* En vertu de sa constitution, le christianisme admet toutes les formes de gouvernement, parce qu'il est la religion de toutes les races et de tous les peuples. Monarchie, aristocratie, démocratie, les peuples peuvent choisir. Mais quand le choix est fait, l'Église leur dit: Respectez et vénérez le pouvoir que vous avez mis à votre tête, car Dieu en a pris possession. A ses yeux, le pouvoir est Dieu et homme tout ensemble, inviolable comme Dieu, et comme homme devant toujours compter avec Jésus-Christ..... 141

Cinquième Jeudi. — LE RICHE ET LE PAUVRE DANS LE CHRISTIANISME

Après la question sociale des droits et des devoirs de l'autorité, se présentent deux autres questions non moins graves: 1° celle du travail; 2° celle des rapports entre

le riche et le pauvre. En d'autres circonstances nous avons étudié la première, examinons la seconde. Le christianisme a substitué aux inimitiés séculaires du riche et du pauvre les liens sacrés d'une indissoluble fraternité, sans lois, sans violences et sans partages qui seraient toujours à refaire. — I. Ce que le christianisme a fait pour le pauvre. — Histoire du pauvre dans l'antiquité et portrait du riche païen. 1° Afin de réhabiliter le pauvre aux yeux du monde, Jésus-Christ se fait pauvre : *Propter nos egenus factus est;* 2° Ses admirables enseignements prêchés tout d'abord aux indigents : *Pauperes evangelizantur;* 3° Avant de remonter à son Père, il nous déclare que nous ferons à lui-même tout le bien que nous ferons aux malheureux. Sitôt que cette doctrine fut persuadée au monde, la condition du pauvre fut immédiatement changée. On lui rendit ses droits et on respecta sa vie. En devenant chrétien, le riche devint généreux. Monuments de la charité catholique : hospices, hôpitaux où les malheureux trouvent à leur disposition des serviteurs et des servantes d'un infatigable et fraternel dévouement. Quand donc les pauvres le comprendront-ils ? Ils n'ont rien à gagner et tout à perdre en devenant irréligieux. — II. Ce que le christianisme a fait pour le riche. — Sans la religion le pauvre, à son tour, ne connaît pas le riche, car, ou il voit en lui un maître despotique devant lequel il s'abaisse comme un esclave, ou un ennemi contre lequel il s'insurgera sitôt qu'il le pourra. Que fait l'Église ? Deux choses admirables : 1° Elle relève le pauvre à ses propres yeux; 2° Elle lui apprend la résignation. — Notions qu'elle lui donne sur le riche qui n'est pas son maître despotique ou un ennemi, mais l'intendant de la Providence. Ce qu'elle ajoute à l'endroit du riche endurci. — Conséquences : le pauvre chrétien, c'est-à-dire honnête, résigné, reconnaissant et dévoué. — Objections : Comment voir dans le pauvre un autre Jésus-Christ ? Son impiété, ses passions, ses vices..... Mais le riche non plus n'est pas à l'abri des misères morales..... Moyen infaillible de cicatriser ces hideuses plaies : la charité. — *Conclusion :* Aujourd'hui, plus que jamais, le riche et le pauvre ont besoin de se donner le baiser de la réconciliation — 1° Le riche doit se rapprocher du pauvre, non seulement pour accomplir son devoir, mais aussi pour se faire pardonner son bonheur. — 2° Le pauvre à son tour doit se rapprocher du riche, non seulement pour sauver sa vie temporelle, mais encore pour retrouver la foi qu'il a perdue..... 157

Dimanche des Rameaux. — SACERDOCE DE JÉSUS-CHRIST

Nous réservant de traiter, quand se présentera l'occasion favorable, les autres questions qui se rattachent au sujet que nous avons choisi pour ce carême, nous nous conformerons aux intentions de l'Église en vous parlant aujourd'hui du sacerdoce de Jésus-Christ et du sacerdoce catholique, qui le continue sur la terre. — I. Sacerdoce de Jésus-Christ. — Pour nous donner une juste idée de Jésus-Christ comme prêtre, S. Paul le compare d'abord à Moïse, à son frère Aaron, enfin à Melchisédech qui est sa vivante image. Belle définition du sacerdoce donnée par le grand apôtre, et comme elle convient admirablement à notre Divin Redempteur, qui se revêt de la chair corruptible afin de pouvoir nous communiquer directement les volontés de son Père céleste. — 1° Efficacité de son sacerdoce. Pendant trois ans il prêche la vérité, purifie les coupables, prie pour les endurcis, guérit les malades et achève sa carrière sacerdotale en offrant à la justice de son Père un suprême et sanglant sacrifice, par lequel il expie les péchés du monde. — 2° Ce que Jésus-Christ a fait, il l'a fait pour tous les hommes sans exception. — 3° Ce que Jésus-Christ a fait, seul il pouvait le faire, puisque la satisfaction devait égaler l'offense qui était infinie. — 4° Ce que Jésus-Christ a fait, il l'a fait surabondamment, puisqu'une prière, une larme auraient suffi. — 5° Ce que Jésus-Christ a fait, il le fait toujours, car la vertu de son sacrifice s'étend à tous les péchés passés, présents et futurs. — 6° Ce que Jésus-Christ a fait, il le continuera dans la société bienheureuse, afin de nous consommer dans la gloire. Beauté de cette théologie. — II. Sacerdoce catholique. — On peut étudier le prêtre catholique par deux côtés bien différents : 1° Par le côté humain, qui est chétif, imparfait, comme tout ce qui tient à la terre; 2° par le côté divin, qui est lumineux comme tout ce qui descend du ciel. Quels soins prend l'Église catholique afin que la partie humaine de notre être sacerdotal soit toujours en harmonie avec la partie divine ! Éducation spéciale qu'elle nous donne au petit séminaire, soutane

et tonsure, examen minutieux de la vocation, sous-diaconat, prêtrise... Émotions d'une première messe. Une fois prêtre, on n'appartient plus au monde, on l'a quitté définitivement pour devenir le représentant de Jésus-Christ : *Pro Christo legatione fungimur*. Nous n'avons point de ministère qui nous soit propre, tout ce que nous faisons nous le faisons au nom de Jésus-Christ et par Jésus-Christ. Quand nous offrons le saint sacrifice, quand nous remettons les péchés, quand nous prêchons, c'est Jésus-Christ qui parle par notre bouche et qui opère par nos mains. Nous existons depuis dix-huit siècles ; si vous exceptez quelques défections partielles, avons-nous rempli notre mission ou fléchi sous le fardeau ? Non seulement nous vous avons accordé les bienfaits divins, dont nous sommes les seuls dépositaires en ce monde, mais encore nous avons mis à votre service nos ressources personnelles et notre activité naturelle, afin de vous gagner tous à Jésus-Christ. — *Conclusion :* Parallèle entre le prêtre païen, que les peuples comblaient de richesses et de gloire, et le prêtre catholique, si souvent calomnié et persécuté. N'imitez jamais ces exemples ; honorez toujours le prêtre et sachez l'aimer, car il vous a aimés le premier..... 173

Vendredi Saint. — LA PASSION DE JÉSUS-CHRIST

Omnes nos quasi oves erravimus (Isaïe). — La passion de Jésus-Christ aussi logique que le reste de sa vie. Double but de Notre Divin Sauveur en venant sur la terre : 1° Réformer l'homme ; 2° le réconcilier avec son Père. — Exigences de la justice divine et satisfactions données par le Verbe Incarné, qui attire sur sa personne sacrée tous les châtiments réservés au péché. Ils sont au nombre de trois, d'après la Bible : — I. Le remords. — C'est le premier châtiment du péché et un châtiment inévitable. — Adam, Caïn, Balthazar ou Néron, tous les grands coupables l'ont subi. Jésus-Christ aussi connaîtra les tortures du remords, puisque nous ne devons plus oser le nommer innocent. A notre tour, quand nous voudrons connaître l'horreur du péché, allons au Jardin des Olives, et nous verrons Jésus-Christ privé des consolations de ses apôtres endormis, repoussant en vain le calice qui lui est présenté, le visage prosterné contre terre et buvant à longs traits sa douleur et ses larmes. Dieu ne voit plus en lui qu'un grand criminel, sur lequel il épuisera bientôt tout son courroux — II. L'humiliation — Second châtiment du péché. — En se révoltant contre Dieu, l'homme a prétendu devenir son égal ; en punition, il va tomber au-dessous de sa nature. Contraste douloureux entre la beauté du premier homme innocent et la déchéance du premier homme devenu prévaricateur. Comme nous ressemblons à notre père et quelles ruines dans notre être physique, intellectuel et moral ! *Pulvis es et in pulverem reverteris.* Tel aussi sera Jésus-Christ. Portrait lugubre que les prophètes Isaïe, David et Jacob nous ont laissé de ce maître adorable. Histoire des humiliations qu'il a subies dans la maison du grand prêtre et surtout au prétoire. Quand Pilate le présente à la foule, en lui disant : *Ecce homo*, la foule refuse de le reconnaître. Pour nous catholiques, nous le reconnaîtrons toujours comme notre Maître et notre Dieu. Ces épines douloureuses sur son front, ce sceptre dérisoire dans ses mains, ce manteau d'ignominie sur ses épaules, nous feront toujours sentir la profondeur de nos misères et comprendre la fragilité de nos plaisirs. — III. La mort. — Troisième châtiment du péché. — C'est Dieu qui nous envoie la mort. Nul ne peut s'y soustraire, car elle est, comme dit S. Paul, la conséquence et le prix du péché : *Stipendium peccati mors.* Adam vécut 930 ans, et il mourut comme nous mourrons un jour. Tableau de la mort, il est humiliant et horrible. Comme Jésus-Christ a subi les autres châtiments du péché dans ce qu'ils ont de plus excessif, il subira les tortures de la mort dans ce qu'elle a de plus douloureux. Un seul mot résume son dernier supplice : la croix. Ce qu'il faut en penser et ce qu'il faut en dire. Description du crucifiement. Indicible agonie de notre divin Sauveur et troubles effrayants de la nature quand il exhale son dernier soupir et jette son dernier cri : *Consummatum est.* — *Conclusion pratique :* Que Jésus-Christ, souffrant et mourant pour nous, nous apprenne à souffrir et à mourir pour lui. Le chrétien et l'homme sans religion en face de la mort. Jettons-nous donc, avant de quitter cette église, dans les bras de la croix, comme dans un port à l'abri des tempêtes. Ne l'exilons jamais de nos maisons, car nous avons besoin d'elle pour être humbles, purs, honnêtes, et tous ceux qui se déclarent ses ennemis, ce sont les

misérables qui font de la matière leur idole et des plaisirs malsains leurs divinités. Apostrophe à la croix..... 189

Dimanche de Pâques. — LES DISCIPLES D'EMMAÜS

Mane nobiscum, Domine (S. Luc). — Beauté de la fête de Pâques, mais que de chrétiens n'y ont pris aucune part! Les disciples d'Emmaüs sont leur image. — I. LEUR HISTOIRE. — 1° Pourquoi Cléophas et son ami quittent-ils Jérusalem? Pourquoi ne pas rester au Cénacle avec leurs frères, ou prier avec Madeleine au sépulcre? que vont-ils faire à Emmaüs, ville de négoce et de plaisir? Le chrétien qui perd la foi, s'éloigne du temple pour s'enfoncer dans les distractions ou les affaires. — 2° Pendant la route, les disciples causaient de bagatelles : *Confabularentur*. L'incrédule cherche à s'étourdir par les joyeux propos. — 3° Cependant ils étaient tristes, car, à certains moments, ils sentaient bien qu'en perdant Jésus-Christ ils avaient tout perdu. Qui dira les inquiétudes qui ravagent en secret la conscience de l'homme sans espérances et sans foi? — 4° Jésus-Christ fait les premières avances aux deux disciples qui ne le reconnaissent pas. La grâce nous prévient toujours, mais que de fois nous restons sourds à ses pressantes invitations! — 5° Jésus-Christ remonte à la source de leur incrédulité que rien ne justifie. Combien d'hommes s'éloignent de la religion sous les plus futiles prétextes! — 6° Jésus-Christ refait leur éducation religieuse et finit par regagner leur confiance. Éclairons avec bonté les doutes de nos frères et tôt ou tard nous finirons par nous les attacher. — 7° Enfin Jésus-Christ se révèle par la fraction du pain, et tout aussitôt les disciples, le reconnaissant, reprennent la route de Jérusalem pour annoncer à leurs frères la bonne nouvelle de la Résurrection. Il ne suffit pas d'étudier pour revenir à la foi, il faut encore pratiquer, au moins prier. — II. LES DISCIPLES D'EMMAUS, IMAGE DE LA FRANCE. — Après avoir été pendant des siècles la nation très chrétienne, la France en 1789 a rompu l'antique alliance. Sur le soir de sa vie, elle a déserté la cause de la religion pour les affaires et les plaisirs, et depuis ce coupable divorce deux sentiments ont envahi les âmes : l'inquiétude et la tristesse. Si nous ne voulons pas périr, rappelons au plus vite Jésus-Christ au gouvernail de notre navire battu par la tempête. Dans toutes les crises que nous avons traversées, notre restauration nationale a toujours eu pour point de départ un acte public attestant notre retour à la foi. Préparons donc ce retour en éclairant l'ignorance des masses, et en remettant en honneur par notre exemple la fidélité aux pratiques religieuses. Alors la France reprendra son beau rôle de missionnaire de l'Évangile, avec des moyens d'action inconnus jusqu'à ce jour, et nous pouvons, avec M. de Maistre, lui prophétiser de magnifiques conquêtes..... 207

SAINT JOUR DE PAQUES

Par le Père MONSABRÉ, des Frères Prêcheurs

ALLOCUTION POUR LA COMMUNION PASCALE sur ces paroles : *Sanctum quoque Paraclitum Spiritum*..... 220

RETRAITE PASCALE

(DEVOIRS EUCHARISTIQUES)

Par le Père MONSABRÉ, des Frères Prêcheurs

Lundi Saint — LA VISITE AU SAINT SACREMENT

L'esprit de cette retraite est l'étude de nos devoirs eucharistiques. — Le premier de tous : l'adoration. — Dans quelles conditions? — La présence de Jésus-Christ dans l'Eucharistie étant une visite à demeure, la perpétuelle résidence d'un ami qui fait ses délices d'habiter près de ceux qu'il aime, la visite au Saint Sacrement est pour tous les chrétiens : 1° un devoir; — 2° un besoin. — I. DEVOIR. — Convenances sociales. — Visites dont on ne peut se dispenser sans se rendre coupable d'ingratitude et d'injustice. — Telle est notre condition vis-à-vis du Dieu du tabernacle,

— Ses admirables prévenances. — Question indiscrète : Pourquoi Jésus-Christ ne nous visite-t-il pas sous sa forme naturelle ? — Nous sommes indignes de cette visite, — incapables de la soutenir, — nous n'y avons aucun droit. — La manière dont le divin ami nous visite est celle qui convient le mieux à son humanité glorieuse, — à notre infirme nature, — à notre qualité de sujets du divin roi. — Il est évident que le devoir nous appelle auprès de lui. — Ce que demande l'Église. — Ce que nous impose l'amour. — II. Besoin. — Profitons de nos relations naturelles pour nous éclairer sur les besoins de notre vie spirituelle. — Trois sortes de visites : — visites de curiosité, — visites d'affaires, — visites d'amitié. — 1° *Curiosité.* — Admirables révélations du tabernacle ; — un quart d'heure de visite nous apprend plus que la conversation des hommes les plus instruits. — 2° *Affaires.* — On ne peut mieux traiter la grande et unique affaire du salut qu'avec le Sauveur lui-même. — Ses avertissements ; — ses conseils ; — ses encouragements. — 3° *Amitié.* — Dans la visite au Saint Sacrement, l'âme resserre les liens de son union avec Jésus-Christ, — reçoit ses consolations, — lui offre ses affectueuses condoléances, — lui présente toutes ses requêtes. — Combien Jésus est abandonné ! — Une église de village. — Compensation des âmes religieuses, qui réparent, par leurs continuelles adorations, les longs oublis des populations chrétiennes. — Un merci à la sainte armée de l'adoration perpétuelle. — Exhortation..... 223

Mardi Saint. — LE DEVOIR DE LA COMMUNION

Entre toutes les visites que Notre Seigneur réclame de nous, il en est une plus familière et plus intime, en laquelle il veut nous mettre en possession du plus grand de tous les biens, de lui-même : c'est la communion. — Nous y sommes obligés par une loi. — Expliquer : 1° la lettre de cette loi ; — 2° l'esprit de cette loi. — I. Lettre de la loi. — Précepte de Jésus-Christ. — Comment il a été compris par les fidèles de la primitive Église. — L'Eucharistie, pain quotidien. — Décadence. — Loi de l'Église au IV° concile de Latran confirmée par le concile de Trente. — Les abstentionnistes. — Prétextes : — indignité, — manque de foi, — doute positif. — Véritables raisons, indiquées dans l'Évangile du festin. — *Villam emi :* désir de l'agrandissement, ambition. — 2° *Juga boum quinque emi :* préoccupation, agitation des affaires. — 3° *Uxorem duxi :* attachement désordonné, passions honteuses. Lâcheté et ingratitude de ceux qui repoussent les avances du père de famille. — Comment ils en seront punis. — *Nemo vivorum*, etc..., *gustabit cœnam meam.* — Festin éternel ; faim éternelle. — II. Esprit de la loi. — Quand une obligation nous est imposée pour notre plus grand bien, on doit avoir égard aux intentions du législateur qui sont l'esprit de la loi. — Intentions de l'Église. — En fixant un *minimum* de réfection spirituelle, elle ne préjuge ni des circonstances ni des états dans lesquels la communion peut devenir accidentellement obligatoire. — Quels sont ces circonstances et ces états comparés à l'enseignement de l'Église. — Bien loin de vouloir restreindre par sa loi notre alimentation spirituelle, l'Église ne demande qu'à la multiplier. — Comment elle a manifesté ses intentions à cet égard. — Appel à ceux qui veulent se préserver du péché et à ceux qui ont le noble désir du progrès spirituel et de la perfection..... 234

Mercredi Saint. — AVANT LA COMMUNION

On continue l'étude de l'analogie créée par Dieu lui-même entre la nourriture de l'âme et la nourriture du corps. — Il faut manger pour vivre, — mais pour bien vivre il faut bien manger. — 1° Dans quel état faut-il être ? — 2° Quelles dispositions faut-il avoir avant la communion ? — I. La nourriture doit être prise, élaborée, assimilée par un organisme vivant. — Donc il faut vivre de la grâce avant la communion. — Sans la grâce, non seulement la communion est inutile, elle est sacrilège. — En communiant indignement, le sacrilège outrage dans l'humanité du Christ tout ce qu'il y a de grand et de saint ; — détails. — Il outrage : 1° avec une monstrueuse ingratitude, — 2° avec une insigne lâcheté, — 3° il outrage sans excuse, — 4° peut-être sans rémission. — Le sacrilège n'est pourtant pas un crime irrémissible. — Pourquoi insister sur ce point de morale sacramentelle ? Il n'y a plus aujourd'hui, dit-on, autour de la sainte table que des hommes sincères et courageux. — Comment, sans propos délibéré, sans malice réfléchie, on peut commu-

nier indignement. — Ignorance volontaire et criminelle sur son état. — Grave négligence et légèreté qui font de nos communions des surprises indécentes, des saisies sacrilèges d'une chose sainte sur laquelle nous n'avons aucun droit. — II. Dispositions. — Agitations violentes et états fiévreux nuisant à la nutrition du corps. — Il en est de même pour la nutrition de l'âme. — Il lui faut une préparation d'apaisement et de purification ; c'est la disposition éloignée. — Prochainement, l'âme doit mettre en œuvre les saintes énergies et les divins ferments qui saisissent la nourriture eucharistique, et travaillent à cette mystérieuse assimilation par laquelle nous entrons dans le Christ et vivons de sa vie. C'est : 1° la foi ; 2° l'humilité ; 3° le repentir ; 4° le désir amoureux. — L'efficacité de notre union sacramentelle avec Dieu dépend de ces dispositions. — Préparons-nous donc comme le pieux roi David se préparait aux communications divines : *Paratum cor meum.* 246

Jeudi Saint. — APRÈS LA COMMUNION

Mystérieux travail de l'âme sur la nourriture eucharistique ; sage conduite qu'elle doit tenir pour en conserver la divine vertu, tout cela est compris, dans le langage de la piété chrétienne, sous ce vocable : l'action de grâces. — 1° Comment doit se faire l'action de grâces après la communion. — 2° Comment doit-elle se prolonger dans la vie chrétienne. — I. Loi de la reconnaissance. — L'action de grâces est due à tous les bienfaits de Dieu ; combien plus au suprême bienfait qui nous donne à exploiter la source de tous les biens ! — L'Eucharistie somme des dons divins. — L'action de grâces est une fonction vitale en même temps qu'un devoir de reconnaissance ; c'est la digestion d'un aliment divin. — Elle se fait : 1° Par l'adoration recueillie ; 2° Par le remerciement : *Magnificat ; — Benedicite ;* 3° Par la donation de nous-mêmes ; 4° Par la résolution généreuse qui immole en nous tout ce qui déplaît à Dieu ; 5° Par l'humble et fervente demande qui aspire toutes les grâces dont la chair sacrée du Sauveur est l'inépuisable source. — II. On n'a pas encore rempli tous ses devoirs à l'égard d'un bienfaiteur lorsqu'on lui a dit un respectueux et tendre *merci ;* il faut savoir profiter de ses dons. — Perdre, presque au sortir de la sainte table, l'honneur et la divine vertu de la communion, c'est de l'ingratitude. — Exemple de cette ingratitude dans le mystère que l'Église nous rappelle aujourd'hui : la défection des apôtres. — Combien nous sommes plus coupables qu'eux ! — Facilité avec laquelle nous perdons le fruit de nos communions. Le chrétien qui comprend la grandeur et le prix d'une communion prolonge son action de grâces : 1° En s'appliquant à conserver en lui la vie divine. — 2° En manifestant cette vie divine par les transformations de sa propre vie. — Quand il sent s'épuiser la force d'une communion, il communie encore. — Il fait de la communion l'action de grâces de la communion. — *Quid retribuam?... Calicem salutaris accipiam.* 259

Vendredi Saint. — LE CALVAIRE ET L'AUTEL

Le douloureux mystère que l'Église propose en ce jour à notre dévotion, ne nous éloigne pas du grand sujet que nous avons médité. — Entre le Calvaire et l'autel, il y a de telles ressemblances et de si intimes rapports qu'on ne peut séparer l'un de l'autre. — On considère dans cette instruction : — 1° Ce qui se fait sur le Calvaire et sur l'autel ; — 2° Ce qui se passe autour de ces deux saintes montagnes. — I. Texte de S. Paul sur l'expiation du Christ. — Le Calvaire, son temple et son autel, est devenu la plus illustre des montagnes. — Les montagnes dans la nature. — Les montagnes dans l'histoire sacrée. — Comment, de toutes les cimes de la terre consacrées par Dieu, aucune ne le fut autant que la cime du Calvaire. — Là toutes les figures deviennent réalité. — Le Calvaire aujourd'hui aux mains des infidèles. — Nous possédons une montagne non moins illustre, non moins fertile, non moins divine que le Calvaire : l'autel. — Comment ce qui se fait sur le Calvaire se fait sur l'autel : 1° Même sacrifice ; — 2° même victime ; — 3° même sanctificateur ; — 4° même substitution amoureuse d'un Dieu à l'humanité ; — 5° dans cette substitution amoureuse jaillissent les mêmes grâces. — Différences : — Sur le Calvaire, la victime est apparente, mais les intentions sacrificales sont ignorées ; sur l'autel, la victime se cache, mais les intentions sacrificales sont tellement manifestes que tout le monde peut s'y associer. — Comment le sacrifice de l'autel n'est point

un acte religieux qui se sépare de l'immolation du Calvaire. — II. AUTOUR DU CALVAIRE : 1° les bourreaux, — 2° les impies, — 3° les ignorants, — 4° les oublieux — 5° les peureux, — 6° les pénitents, — 7° les justes compatissants. — Tout ce monde se retrouve autour de l'autel, bien que le sacrifice ait changé d'aspect. — Quelle place devons-nous prendre. — Invocation au Dieu du Calvaire..... 270

SAINT JOUR DE PAQUES

ALLOCUTION POUR LA COMMUNION PASCALE, sur ces paroles : *Per singulos dies, benedicimus te*..... 284

LES PRINCIPALES FÊTES DE L'ANNÉE

NOEL — L'INCARNATION DU VERBE

La promesse du Messie est accomplie : le Verbe s'est fait chair et c'est Jésus-Christ, et Dieu nous le montrant nous dit : Celui-ci est mon Fils bien-aimé, écoutez-le ! Oui, écoutons-le parce qu'il est tout à la fois et la sagesse de Dieu et la sagesse de l'homme. — I. JÉSUS-CHRIST SAGESSE DE DIEU. — Qu'est-ce que le Verbe ? C'est la parole de Dieu, la parole par laquelle un Dieu éternel et parfait se dit à lui-même tout ce qu'il est, enfante tout ce qu'il dit. Et ce Verbe, qui nous l'a manifesté ? La Création, la Rédemption. Par Lui, Dieu a tout créé et tout réparé, et c'est à ces deux caractères que se peut connaître en Lui la raison, la sagesse, l'intelligence de Dieu. — 1° Tout a été fait par le Verbe, dit S. Jean, et rien de ce qui a été fait n'a été fait sans Lui. C'est admirer en Lui toutes les merveilles de la création qui se rencontrent dans le ciel et sur la terre. — 2° Mais voilà que le désordre s'introduit dans le monde moral ; une réparation va être nécessaire : le Verbe incarné s'en charge ; il suffit à tout, il était le nécessaire. Oh ! avec quelle sagesse et quel amour il a rempli sa mission de réparateur ! — II. JÉSUS-CHRIST SAGESSE DE L'HOMME. — Qu'est-ce encore que le Verbe ? C'est la lumière des hommes, cette lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde. Soit que vous considériez l'homme avant la chute, après la chute, l'homme sans Jésus-Christ ou l'homme avec Jésus-Christ, le développement de chacune de ces pensées vous montre toujours le Verbe comme étant vraiment la lumière de l'homme. — Pour nous tous, Jésus-Christ est la voie, la vérité et la vie. Partout où la vérité, c'est-à-dire Jésus-Christ, nous apparaît, nous devons l'aimer, la défendre jusqu'à mourir pour elle, puisqu'elle a voulu mourir pour nous. C'est elle qui nous jugera au dernier jour ; ceux qui la conserveront fidèlement ici-bas auront seuls la vie éternelle..... 287

NOEL — JÉSUS-CHRIST VÉRITÉ

Par M. l'abbé DE PLACE, curé-archiprêtre de Notre-Dame de Paris

Pour l'homme, être intelligent, la vérité est sa vie. Et où est la vérité ? Dans l'Évangile. Preuve en S. Jean. Histoire résumée de la vérité ou de Jésus-Christ. Besoin que l'homme a de cette vérité révélée. Quand Jésus-Christ est venu, de quelles épaisses ténèbres n'était-elle pas environnée cette vérité ! Quelles erreurs et sur Dieu et sur l'homme, et en un mot sur toutes questions ! — Combien fut impuissante la philosophie ! — Jésus-Christ, la vérité même, fut seul apte à enseigner le genre humain, grâce à cet enseignement nécessairement infaillible, pour subjuguer l'esprit de l'homme ; pratique pour régler son cœur ; universel, parce que le genre humain avait besoin d'être instruit ; efficace, parce qu'il y avait des obstacles invincibles dans les passions ; immuable, parce qu'il devait s'adresser à l'humanité qui dans tous les siècles apporte sur la terre les mêmes besoins. L'enseignement de Jésus-Christ eut sans contredit chacune de ces qualités — Objections : question de progrès, il nous faut d'autres vérités que celles que nous donne la religion catholique. — Réfutations diverses et sérieuses, admirables de bon sens. — Hommage de vœux et de prières à cette divine vérité ! Bénédictions et pour l'auguste pontife, et pour les prêtres, et pour tous les fidèles présents ! 303

NOEL — JÉSUS-CHRIST BESOIN DE L'ÊTRE HUMAIN

Par M. l'abbé DE PLACE, curé-archiprêtre de Notre-Dame de Paris

Notre premier besoin c'est la vie, oui, mais où est-elle la vie? Dans le monde? Non! En Jésus-Christ? Oui! *Ego sum vita!* Dans chaque être humain il y a trois puissances : la pensée, la volonté, le sentiment. La pensée demande la vérité, la volonté tend au devoir, le sentiment appelle le bonheur ; or Jésus-Christ seul réalise tout cela pour l'âme : la vérité, le devoir et le bonheur. — I. Jésus-Christ est le besoin de l'intelligence, c'est Lui qui lui donne la vérité. En effet, que sait-on en dehors de Jésus-Christ? Rien. C'est Lui qui est venu avec la vérité pour que les hommes l'aient, et avec elle la vie, et qu'ils la possèdent sans mesure. — II. La volonté elle aussi a sa vie, c'est le bien ou le devoir. Et où est-il? En moi? Non, car je sens à la fois une double tendance opposée, l'une tournée vers le bien, l'autre tournée vers le mal. Qui suivrai-je? Jésus-Christ et Jésus-Christ seul, car il sera pour moi ce qui me faut : à la fois et lumière, et autorité, et puissance. — 1° Oui, Jésus-Christ seul entre tous répand sa douce et bienfaisante lumière sur le vrai bien et sur le vrai devoir. Objection: Cette doctrine du devoir est une doctrine de mort. Réfutation. — 2° Mais si Jésus-Christ a la lumière pour révéler le devoir, il a encore et seul l'autorité pour l'imposer; et cette autorité n'entrave en rien notre liberté. En plus de la lumière et de l'autorité, Jésus-Christ donne encore à la volonté la force d'accomplir ses devoirs. Objections et réponse : notre foi retranche les passions! — 3° A l'intelligence de l'homme il faut la vérité, à sa volonté il faut le devoir, et à son cœur il faut enfin le bonheur! — En ce monde, l'homme ne rencontre que la douleur, douleur qui lui est doublement insupportable parce qu'il la porte seul ou qu'il la porte sans profit. Or Jésus-Christ peut guérir cette double misère de l'isolement et de la stérilité de la douleur, et il la guérit. — Oui, Jésus-Christ et Jésus-Christ seul, car le monde, loin de remédier à nos maux, ne fait que les aggraver. Preuves. — Non, le chrétien n'est jamais seul : que le temps lui manque, il a l'avenir; que le monde se retire, que l'homme s'éloigne, il lui reste Dieu! — De plus, Jésus-Christ après avoir consolé l'homme de son isolement, lui apprend à profiter de ses épreuves. La souffrance avec Jésus-Christ a une triple puissance: l'expiation, le mérite et le dévouement. — Actions de grâces à Dieu et à son Christ pour le don de la foi et pour tous ses bienfaits! 322

ÉPIPHANIE

Par M. le chanoine ALLÈGRE

L'objet de cette fête c'est le triomphe de la foi dans le monde, et spécialement le triomphe de la foi dans les Mages. — La foi des Mages a eu un triple caractère : de générosité, de promptitude et de persévérance. — I. Les Mages n'ont pas plus tôt vu l'étoile qu'ils partent généreusement : aucun sacrifice ne les arrête : ni leur repos, ni leurs affections les plus légitimes, ni leur réputation. — II. *Vidimus et venimus!* Il ont vu l'étoile et déjà ils ont dit, non pas : Nous irons! — mais : Nous sommes venus! Leur foi est prompte! — Nous devons voir figurée, sous l'étoile à qui les Mages obéirent, la grâce de Dieu qui nous est envoyée aussi à nous tous pour aller à Lui! L'étoile de la grâce, elle a son heure, son moment; mais elle se montre à nous tous particulièrement dans nos moments de calme et de silence : vigilance donc et recueillement pour la voir et la suivre! — III. La foi des Mages est de plus persévérante. — Que d'épreuves, en effet, leur foi ne rencontre-t-elle pas? Rien ne les décourage : ils vont, ils se prosternent, ils adorent et offrent à leur Dieu des présents d'encens, de myrrhe et d'or.— Comme les Mages sont nos modèles, imitons-les, et à nous aussi Dieu nous envoie, sous des formes multiples, son étoile : la suivons-nous comme eux généreusement, promptement, persévéramment? Il le faut! 345

ÉPIPHANIE — COMMENT L'ON CONNAIT JÉSUS-CHRIST

Par le cardinal ALIMONDA, archevêque de Turin

L'Épiphanie est la manifestation de Dieu. — Connaître Dieu, c'est la vie des âmes. Le seul mode salutaire de connaître Jésus-Christ, c'est la foi. — « Vous êtes le Christ, Fils du Dieu vivant. » — « Tu es heureux, Simon, parce que mon Père te l'a révélé. » — La foi aveugle croit à la parole de Dieu. Elle voit Dieu dans

l'Enfant de Bethléem. Elle admet les mystères : le mystère se trouve partout, dans la nature comme dans la religion. — La foi doit avoir la simplicité des bergers, qui obéissent à la voix des Anges, et la sagacité des Mages, qui reconnaissent parmi les astres l'étoile destinée à les conduire à Dieu. — Dieu avertit la société par les bouleversements. — Il faut adorer Dieu par une conduite extérieure et par des hommages intérieurs, en offrant l'or de notre vénération, l'encens de nos prières, la myrrhe de notre compassion et de notre pénitence. 355

L'ÉPIPHANIE AU XIXe SIÈCLE

Par le cardinal ALIMONDA, archevêque de Turin

L'Épiphanie est une des plus belles solennités de l'Église. Nous admirons l'Enfant Jésus dans la grotte de Bethléem, mais il ne suffit pas d'être poètes pour observer la loi de Dieu, il faut encore pratiquer les commandements. — Dieu s'est manifesté aux hommes pour être connu et adoré. Dix-huit siècles ont été fidèles : le XIXe ne semble plus l'apercevoir. — On proclame l'homme indépendant, quand il dépend de tout plus que jamais. — Où est donc l'étoile de Bethléem pour nous éclairer au milieu de cette soif d'indépendance, de ce siècle qui ne voit que la mécanique et l'industrie ? — Il faut retourner au principe : *Gloria in excelsis Deo et in terra pax hominibus.* — Il faut reconnaître en Jésus-Christ le Dieu fait homme et manifester notre foi par des actes 377

PASSION — RÉVÉLATION ET PROMESSE DE L'EUCHARISTIE

Par le R. P. VENTURA

Jésus-Christ a rencontré, rencontre et rencontrera dans le monde des amis et des adversaires de sa doctrine, et cela est vrai en particulier pour le mystère de son Eucharistie. — Longue histoire de la révélation et de la promesse du mystère de l'Eucharistie, mettant au néant toutes les difficultés qu'y oppose l'incrédulité, tous les blasphèmes que vomit contre lui l'hérésie : histoire qui, à elle seule, est de ce mystère l'apologie la plus triomphante et la plus complète. — Six arguments contenus dans l'Évangile de S. Jean, qui ont pulvérisé d'avance les blasphèmes sacrilèges de l'hérésie et vengé sur ce sujet la foi de l'Église.— Admirable et long commentaire de cette double parole : *Positus... in ruinam... et in resurrectionem... multorum in Israel.* — Oui, l'Eucharistie est ou perte pour les uns, ou salut pour les autres !..... 389

PAQUES — LE CIEL

Par le R. P. VENTURA

De même que la séparation d'avec Dieu et la perte totale des biens de Dieu est le grand supplice des réprouvés, de même aussi la vision de Dieu, la ressemblance avec Dieu, constituent la véritable béatitude des saints. — En quoi consiste cette béatitude ? Longs et divers développements en réponse à cette question. — Dans la vision de Dieu, vous pourrez satisfaire la soif de science qui vous dévore. Quand vous possèderez Dieu, vous possèderez toute lumière, toute vérité, toute science, science active, efficace et féconde qui régénère et sanctifie l'âme..... 423

L'ASCENSION DE NOTRE SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST

Par le R. P. VENTURA

PREMIER SERMON

I. Historique du mystère de l'Ascension du Sauveur, tiré surtout des saintes Écritures. — II. Grand ministère que Notre Seigneur Jésus-Christ remplit pour nous dans les cieux, ministère de miséricorde, de compassion et d'amour. Il est dans le ciel ce qu'il est pour nous sur la terre, notre médiateur, notre patron, notre avocat, vivant éternellement afin d'intercéder pour nous par les mérites de sa Rédemption. — Il y a par l'Ascension de Notre Seigneur comme une sorte d'unification entre nous les rachetés et Jésus-Christ le Rédempteur. Court parallèle entre Notre Seigneur Rédempteur et Marie Corédemptrice : puissance de Marie auprès de Jésus-Christ son Fils et puissance de Jésus-Christ auprès de Dieu son Père !..... 446

DEUXIÈME SERMON

I. Quel est le dernier terme, le but suprême de notre existence ici-bas ? — La fin dernière de l'homme, c'est son intime union avec Dieu dans le ciel pour l'éternité : union intime et parfaite, union consommée par l'association de tout notre être, corps et âme, avec le corps et l'âme du divin médiateur. — Erreurs des anciens philosophes sur la résurrection des corps et sur l'immortalité de l'âme. — Toute l'économie de la Rédemption est dans cette vérité fondamentale qui nous a été révélée par S. Paul : savoir que l'humanité tout entière a été réunie et tout entière représentée en Jésus-Christ. C'est, comme dit S. Léon, parce que Jésus-Christ réunissait en lui la nature de tous, hormis le péché, qu'il a pu traiter la cause de tous. De sorte que son Ascension est notre propre gloire et notre propre triomphe. Il est entré dans le ciel moins pour lui-même que pour nous ; il y est entré comme notre représentant, comme notre délégué, pour en prendre possession en notre nom. Il nous en a indiqué le chemin, et nous a assuré tous les moyens d'y parvenir. — II. Par quelle voie l'homme doit-il marcher pour arriver au terme de son pèlerinage ? Par la même voie que celle qu'a suivie Notre Seigneur lui-même, car nous, ses disciples, nous devons marcher sur ses traces. Or il est monté sur la croix avant de monter au ciel. « Si nous souffrons avec lui, avec lui nous serons glorifiés ; si nous sommes associés à ses souffrances, nous le serons à ses consolations. » Il nous a montré et la nécessité et la manière de porter notre croix. — La Sainte Vierge elle-même a suivi l'exemple de son divin Fils, et si elle est si près de lui dans le ciel c'est parce qu'elle a été tout près de lui sur le Calvaire, de sorte que comme Jésus-Christ elle nous est aussi un modèle. — La montagne des Oliviers fut le premier théâtre de la Passion de Notre Seigneur Jésus-Christ, ce fut là qu'il commença à porter sa croix dans son cœur avant de la porter sur ses épaules. — Rêver de vouloir anéantir en l'homme toute souffrance, c'est absurde et funeste ; diminuer, oui, c'est possible, et les dévouements de la charité l'ont prouvé et le prouvent ; mais retirer à l'homme completement la souffrance, non, ce ne se peut : elle est pour lui, sous une forme ou sous une autre, le chemin du ciel : le royaume des cieux est le prix de la violence. — Beau spectacle de l'Église militante voyageant sur cette terre et suivant les traces du Sauveur avant de devenir, par sa délivrance, l'Église triomphante ! — Personne n'est exclu du ciel ; tout homme est invité, appelé á la suite de Jésus-Christ pourvu qu'il se présente la croix sur les épaules, l'abnégation dans le cœur autant que sur les lèvres, la résolution de marcher sur les pas de Jésus exprimée par tous les actes de sa vie. Heureux alors si la mort nous surprend dans ce chemin en apparence si rude, si escarpé, si impraticable, mais en réalité si tranquille, si sûr, si délicieux ! 460

LA PENTECOTE ET SES DEUX ENNEMIS

LE RATIONALISME ET LE NATURALISME

Par le cardinal ALIMONDA, archevêque de Turin

Victoire de la vraie science de Dieu et défaite de la fausse science de l'homme. — La science de l'homme, en niant par la critique rationaliste la science de Dieu, se montre insensée. — La science de l'homme, en voulant supplanter la science divine par le naturalisme incrédule, se montre non seulement insensée, mais encore menteuse et hypocrite. — Historique du mystère de la Pentecôte. — Sont réfutés les rationalistes qui disent que la descente du Saint Esprit sur les apôtres fut une bourrasque, une tempête atmosphérique : il serait à désirer qu'elle souffle un peu sur les rationalistes ! Par la Pentecôte se fait l'expansion de la science de Dieu : la descente de l'Esprit Saint a lieu au Cénacle, mais elle n'y est pas restreinte ; elle s'étend au loin et porte ses bienfaits dans le monde entier. Développement de cette pensée. — Ce que dit de la Pentecôte le naturaliste incrédule. Réfutation péremptoire..... 474

FÊTE DE LA PENTECOTE

Par le R. P. VENTURA

Au jour de la Pentecôte, le Saint Esprit apporta aux âmes la lumière de toutes les vérites, le feu sacré de toutes les vertus. Exposé des circonstances de la venue

du Saint Esprit sur la terre ; effets merveilleux qu'il a opérés et dans les intelligences et dans les cœurs. — Invocations à l'Esprit Saint. Ses divers bienfaits. 505

SAINT ESPRIT — L'INSPIRATION RELIGIEUSE

Par le cardinal ALIMONDA, archevêque de Turin

L'âme a besoin de s'élever au-dessus d'elle-même, mais en s'inspirant de l'infini. Le Saint Esprit est l'inspirateur, il fait comprendre Dieu, il explique le mystère du christianisme, il dévoile les merveilles de la vie des saints. Dieu est la bonté et l'amour. — Le Père et le Fils sont complétés par le Saint Esprit. — Nous avons besoin du Saint Esprit pour connaître Dieu. — Le Saint Esprit préside à la création, coopère à la Rédemption. — C'est l'Esprit Saint qui inspire les apôtres et leur fait braver les tourments pour prêcher l'Évangile. — C'est l'Esprit Saint qui suscite les âmes généreuses et qui se dévouent, qui a inspiré S. Léon, S. Bernard de Menthon, S. François-Xavier, S. Jean de Matha, sainte Catherine de Sienne, Christophe Colomb. — Redemandons l'inspiration du Saint Esprit pour la famille et la société..... 521

SAINT ESPRIT — SECOURS DE LA VIE SPIRITUELLE

Par le cardinal ALIMONDA, archevêque de Turin

La Pentecôte est la fête de la sanctification humaine. Mais la vie spirituelle est comme une nacelle ballottée par les douleurs de l'esprit, de la chair et du monde. — Dans les fatigues de l'âme le Saint Esprit est un repos. — La vie spirituelle a ses combats comme la vie matérielle. — Doutes sur l'existence de Dieu, sur la possibilité du salut. L'Esprit de sagesse les dissipe, en se faisant le compagnon de l'âme. — L'âme chrétienne est affligée par la vue des péchés d'autrui. L'Esprit d'intelligence lui fait comprendre que ses larmes ne sont pas inutiles, mais qu'elles éteignent les feux de la justice. — Dans les combats de la chair, le Saint Esprit est un rafraîchissement. — L'Esprit de conseil fait prendre les moyens de mâter le corps : S. Jérôme, S. Benoît, S. Paul. — L'Esprit de force soutient les apôtres et les martyrs, dirige et inspire les docteurs, fortifie les évêques. — Dans les douleurs venant du monde, le Saint Esprit est un soulagement. L'Esprit de science fait trouver la joie dans la douleur. — L'Esprit de piété sèche nos larmes..... 547

LA TRINITÉ

La Trinité nous fait connaître les rapports de Dieu avec l'homme et les rapports de l'homme avec Dieu. — I. RAPPORTS DE DIEU AVEC L'HOMME. — Le monde créé et le monde rétabli sont une double manifestation de la Trinité. — Attributs propres à chacune des trois personnes divines : la puissance au Père, la raison au Fils et l'amour au Saint Esprit. — Explication de ce qu'était l'éternité avant la création. — Nous devons rapporter à la Trinité tout notre être, toutes nos pensées, tous nos sentiments, d'où la Trinité est tout le christianisme. — II. RAPPORTS DE L'HOMME AVEC DIEU. — Toutes les autres créatures ne sont que des traces de Dieu, mais l'âme de l'homme est son image et sa ressemblance même. « Semblable au Père, dit Bossuet, l'homme a l'être ; semblable au Fils, il a l'intelligence ; semblable au Saint Esprit, il a l'amour. » La Trinité est la vie et la vie indispensable de l'homme. Développement et preuves de cette pensée. — Notre triple source de vie est : dans cet univers créé ; dans l'Évangile de Jésus-Christ ; dans les sacrements. C'est là pour nous la manifestation de la Trinité tout entière — *Conclusion pratique :* Préparer en nous la place des trois personnes divines, être vide de soi pour pouvoir nous remplir de Dieu ; c'est en cela que consiste l'humilité qui est le fondement de la religion. — Vraie définition de la béatitude : Trinité de Dieu qui s'unit à la trinité de l'homme. — La haute importance du dogme de la Trinité nous fait facilement comprendre pourquoi la foi en la Trinité est nécessaire au salut..... 576

SAINTE MARIE-MADELEINE

Par M. l'abbé LAROCHE, chanoine honoraire, curé de Saint-Aubin

Bel exorde tiré du sujet lui-même. — Division : 1° Le repentir, la foi et l'amour de Marie-Madeleine se sont éveillés dans son âme à la vue du Christ. — 2° Ils ont

grandi dans la contemplation habituelle de ses perfections et surtout par le sacrifice. — 3° Enfin, il se sont achevés à la Sainte-Baume, dans les ravissements de l'extase. — I. Résumé de la jeunesse de Marie-Madeleine; ses désordres; essai sur sa conversion; son amour, ses pénitences, son repentir. son retour; qualités et générosité de sa démarche vers Jésus. Accueil divinement miséricordieux que lui fait Jésus. Sa foi s'est éveillée dans une vue rapide du Christ et son amour est né dans les larmes. — II. Sa foi s'augmente dans une contemplation habituelle du Christ, et son amour, déjà épuisé par le repentir, grandit par le dévoûment et le sacrifice. — Coup d'œil sur sa vie et considérations magnifiques et touchantes sur ses rapports avec Notre Seigneur. — Entrevues à Béthanie, résurrection de son frère Lazare; effusion du parfum sur la tête du Sauveur; scènes du Calvaire; scène touchante de l'apparition de Jésus à Marie-Madeleine sous la forme d'un jardinier. — III. Après l'Ascension de son Maître, elle se retire dans la solitude pour y vivre de ses chers souvenirs, pour y pleurer encore, et pour y aimer toujours. C'est la France qui, sur les hauteurs de la Sainte-Baume, eut l'honneur de lui donner l'hospitalité. Belle description de cet endroit; comment elle y vient; comment elle y vécut. Sa pénitence et ses extases. — *Conclusion.* Puissions-nous, comme elle, comprendre la vertu du repentir, la beauté du sacrifice, et la douceur de l'amour du Christ!..... 589

NOTRE-DAME DE GRACE

Par le cardinal REYNIER

Considerations locales sur la statue de Notre-Dame de Grâce de Cambrai. — Court commentaire du : *Vitam præsta puram*, *Iter para tutum*, *Ut videntes Jesum*, *Semper collætemur* 605

LE ROSAIRE ET LA LUTTE RELIGIEUSE

Par le cardinal ALIMONDA, archevêque de Turin

Communication par un évêque à ses diocésains de la lettre encyclique de Notre Saint Père le Pape Léon XIII pour le mois du Rosaire. — Belle et complète application du fait des soldats de Gédéon qui pour combattre les Madianites furent choisis de préférence à d'autres parce qu'ayant eu soif, ils burent avec dignité sans fléchir le genou, ni se coucher par terre. — La Sainte Vierge, sous le glorieux titre du Rosaire, est comparée à une fontaine. — Nous avons nous aussi à combattre: notre lutte, c'est la lutte religieuse. — Notre Gédéon, notre chef, c'est Léon XIII; obéissons à ses ordres, marchons sous l'étendard de la Vierge du Rosaire. — Notre ennemi, c'est un nouveau Madian, c'est le monde, le monde sceptique furieux. — Objection : arme d'enfant, arme émoussée que le Rosaire! Réponse qui fait ressortir l'efficacité de cette prière — Objection : bijou du cloître, collier des insensés que le Rosaire! Réponse qui montre au contraire que ce sont des célébrités et les illustrations des premières universités qui l'ont récité et l'ont eu en honneur. — Objection : le Rosaire, c'est du vieux; maintenant, avec notre civilisation et notre progrès, c'est usé! Réponse : il a toujours été à l'honneur, il y sera toujours. Le Rosaire, c'est la trompette inspirée des chrétiens, là est leur courage; il est aussi leur flambeau et leur lumière! Mais qu'il soit récité avec dévotion, au milieu de la méditation de ses mystères douloureux, joyeux et glorieux; et alors, contrairement au monde, nous bénirons la douleur, nous sanctifierons nos joies, nous comprendrons quelles doivent être et notre résurrection et nos vraies gloires. — A l'exemple des soldats de Gédéon, n'oublions pas que nous aussi, nous avons à tuer les deux têtes de nos ennemis : l'erreur et le péché, et les porter triomphants aux pieds de notre souverain Chef et Pontife, le premier heureux de notre victoire..... 612

L'ÉVANGÉLISTE DU SACRÉ CŒUR

Par M. l'abbé CHATELET

Chaque siècle a ses célébrités, mais cependant il en est de plus favorisés et de plus féconds les uns que les autres. L'Église, dans notre XIX° siècle, nous présente sur ses autels une humble vierge qui eut une grande mission, je veux parler de Marguerite-Marie Alacoque, l'Évangéliste du Sacré Cœur. — 1° Véracité de son Évangile; 2° sa doctrine, 3° son culte dans le monde. — I. L'Évangéliste du Sacré Cœur est véridique, nous n'avons rien à craindre, ni du côté du mensonge ni du

côté de l'illusion. — La nature même du témoignage, ses intérêts les plus évidents, sa sainteté, tout prouve sa sincérité, elle n'a pas trompé. — Elle n'a pas non plus été trompée : ses qualités sont là visibles, et l'examen judicieux de ses révélations par ses contemporains, comme aussi l'élévation surnaturelle et théologique de ses visions, prouve qu'elle n'a pas eu d'illusions. L'examen de ses révélations privées nous convainc de sa véracité, surtout si on les compare aux révélations faites à d'autres dans les siècles précédents; ces révélations privées précédentes étaient comme les premières lueurs de l'aurore qui préparaient nos yeux à la pleine clarté du jour. Remarquez de plus la sublime harmonie qui existe entre les révélations du Sacré Cœur et les besoins de l'époque à laquelle Jésus les transmettait par la plume de son Évangéliste ! Remarquez aussi l'époque relativement peu éloignée qui nous sépare des révélations de l'Évangéliste du Sacré Cœur ; écoutez la critique sacrée le jugeant : le Pere de la Colombière, Monseigneur Languet ; l'Église dans la pratique de son culte, les écrits eux-mêmes de Marguerite-Marie, écrits en toute sainteté, uniquement par humilité et obéissance, tout nous dit bien haut sa véracité. — II. La doctrine de cet Évangile du Cœur de Jésus est admirable. Le faire connaître et le faire aimer, voilà le seul but de l'Évangéliste. Nous pouvons voir dans cet Évangile trois chapitres dont chacun renferme une des trois grandes visions de Marguerite-Marie. — Le premier chapitre contient l'humble et admirable relation de sa première vision du Sacré Cœur dans la chapelle de la Visitation, pendant que la religieuse y priait derrière les grilles. Notre Seigneur lui donna là comme le principe et l'inspiration de la nouvelle dévotion à son divin Cœur. — Le second est, dans une seconde vision, une demande de réparation par la sainte communion faite tous les premiers vendredis de chaque mois, et en se levant chaque semaine entre onze heures et minuit, dans la nuit du jeudi au vendredi, pour se prosterner, prier et expier les péchés des hommes, et consoler le cœur de Jésus. — Le troisième nous dit le dernier mot des intentions du Sauveur relativement à la dévotion que nous devons avoir envers son Sacré Cœur ; il demande que le premier vendredi d'après l'octave du Saint Sacrement soit dédié à une fête particulière pour honorer son cœur. — Et de ces trois chapitres ressortent tout à la fois et le principe, et le but et le caractère, et les effets de cette dévotion au Cœur Sacré de Jésus. — III. Extension du culte au Sacré Cœur de Jésus. Comment l'Évangile de Marguerite-Marie a été reçu. Quel crédit il a obtenu auprès des hommes auxquels il était destiné. Il est écrit dans les desseins de la Providence que la vérité elle-même ne s'implante dans le monde que par la lutte et l'opposition, rien d'étonnant que l'Évangile de Marguerite-Marie ait été accueilli par un immense cri de haine et de mépris. Il eut dans le monde mille attaques et reçut mille objections diverses, mais il en triompha bientôt : les Visitations d'abord, puis tous les autres monastères, les Évêques dans leurs diocèses, par des fêtes et des consécrations en l'honneur du Cœur adorable de Jésus, en cimentèrent et publièrent la dévotion; elle fit des progrès rapides, grâce à la peste de Marseille qui cessa après la consécration de ce diocèse faite au Sacré Cœur par le grand évêque Belsunce, et grâce aussi à l'admirable vie de l'Évangéliste du Sacré Cœur, écrite par Mgr Languet, évêque de Langres et académicien. — Clément XIII approuva solennellement, en 1765, la messe et l'office nouveau du Sacré Cœur; Marguerite Marie fut en 1824 déclarée vénérable par le Pape Léon XII et bienheureuse en 1864 par Pie IX. — Nos vœux et nos espérances! Bientôt nous aurons le bonheur de pouvoir dire : Sainte Marguerite-Marie, priez pour nous!.... 626

LA TOUSSAINT — LA RÉSURRECTION DES MORTS

Par le R. P. VENTURA

Court parallèle entre Adam et Jésus-Christ. Adam nous a, par son péché, donné la mort; Jesus-Christ, par sa Rédemption, nous a donné la vie, et par sa résurrection il a assuré la nôtre. — Dogme chrétien de la résurrection des morts, son exposé. — I. Nous trouvons dans les Saintes Écritures trois figures qui nous font entendre, autant que possible, comment s'opèrera un jour cette renaissance de toute la race humaine. — 1° En Isaïe : objections contre la résurrection des morts et réponses. — 2° et 3° En S. Paul : identité des corps ressuscités. Explication de S. Thomas et de S. Augustin. Perfection de ces corps. — II. Voilà le comment de la résurrection des corps; maintenant voyons le pourquoi : parce que sans ce

dogme on ne comprendrait assez ni Dieu, ni Jésus-Christ, ni l'homme, ni l'univers ; ce dogme, en effet, se lie d'une manière intime à tout ce qui existe : à l'ordre providentiel, à l'ordre théologique, à l'ordre humanitaire et à l'ordre universel. Preuves diverses et serrées, et bien au-dessus de la portée d'un auditoire ordinaire. — III. Rien n'est impossible au Dieu tout-puissant dans les diverses circonstances de la résurrection. — Le but de la résurrection c'est le terrible jugement qui la suit : nature de ce jugement juste et impitoyable ; tableau long et saisissant de ce jugement sévère ! Jugement bien consolant pour le juste, mais, hélas ! affreusement effrayant pour le pécheur ! 640

LES MORTS — LE DOGME DE LA RÉSURRECTION

Par le R. P. VENTURA

Résumé en deux mots des doctrines du dualisme, du panthéisme et du matérialisme sur l'origine du monde. — De la croyance des écoles d'Épicure et de Zénon : ils nient le dogme de la création, ce qui les conduit à nier avec la même assurance le dogme de la résurrection des morts qui en est la conséquence et le couronnement. — Contre eux, étudions ce dogme de la résurrection des morts, et nous verrons que, considéré : 1° dans ses principes, il est en parfaite harmonie avec la raison ; — 2° dans ses rapports, il est en parfaite harmonie avec les dogmes fondamentaux du christianisme ; — 3° dans son économie, il est en parfaite harmonie avec l'état de l'âme séparée. — C'est dire, en d'autres termes, qu'au point de vue de la philosophie, ce dogme est très raisonnable, qu'au point de vue de la foi, il est sublime, et qu'au point de vue de la morale, il est de la dernière importance. — I. Ce dogme de la résurrection des morts est d'abord très raisonnable. Il est une vérité révélée : les personnages de l'Ancien comme du Nouveau Testament en font foi ; ce sont tour à tour Ézéchiel, Job, la mère des Macchabées, S. Paul et sainte Marthe. De plus, la croyance de tous les peuples de l'antiquité est unanime sur ce point. Ce dogme n'a certainement point été inventé par la raison humaine ; preuves à l'appui ; mais cependant, si ce dogme est une croyance universelle, c'est parce que, considéré dans son rapport avec la cause première et universelle, il est en harmonie avec la raison. — Ce dogme est très raisonnable considéré dans ses rapports avec les quatre différentes causes particulières par l'action desquelles le fait qu'il annonce sera accompli au dernier jour du monde, car alors ce fait est ce qu'on peut imaginer de plus simple, de plus naturel, de plus convenable et de plus philosophique. Preuves successives : 1° dogme considéré dans sa cause efficiente, c'est un prodige en parfaite harmonie avec la raison, il ne surpasse pas la toute-puissance de Dieu : citations, à l'appui de cette vérité, de beaux passages tirés de Tertullien, S. Jérôme, S. Augustin et S. Cyrille de Jérusalem ; — 2° dogme considéré dans sa cause matérielle : notre corps à la résurrection sera reformé de la pincée de cendres, du germe presque imperceptible qui en sera resté. Preuves et explication de Tertullien, de S. Jérôme, de S. Thomas, de S. Augustin, tout sera selon la raison et la toute-puissance divine ; 3° dogme considéré dans sa cause formelle. La cause formelle de la résurrection des corps sera la réunion de l'âme au corps. Or cette résurrection ou réunion de l'âme au corps est entièrement raisonnable car il est juste qu'ayant été unis sur la terre pour la lutte et pour le bien, ils soient aussi l'un et l'autre unis au ciel pour la victoire et pour la récompense. 4° dogme considéré dans sa cause finale ; il ne sera pas plus un miracle que la production d'une plante par la semence qui est en terre ; rien alors en cela de surnaturel, rien de plus naturel au contraire que la réunion de la forme immortelle, l'âme, à sa matière propre, à l'ancien compagnon de ses opérations, le corps Il y aura résurrection, et non pas création. Ce prodige de la résurrection des morts se rapporte tout à la fois à l'ordre psychologique, à l'ordre moral et à l'ordre cosmologique universel. De sorte que ce dogme, considéré par rapport à l'économie de ses causes, satisfait en tout point la raison : la résurrection en effet aura la toute-puissance de Dieu pour cause efficiente ; l'âme préexistante et le germe indestructible du corps humain pour cause matérielle ; la condition naturelle de l'âme, qui est d'être unie à son corps, pour cause formelle ; et pour causes finales la justice divine associant le corps à l'âme dans la rétribution comme il l'a été dans l'action ; la nécessité de l'accomplissement du dessein primitif de Dieu, et enfin la restauration de l'ordre

universel. — II. 1° Les principaux dogmes du christianisme nous offrent la preuve de la vérité, nous donnent l'assurance du fait, nous confirment dans la foi de la résurrection. Toute l'histoire de l'humanité se résume, d'après S. Paul, en deux grands personnages : l'homme premier et l'homme second, Adam et Jésus-Christ. De même que tous les hommes, par leur génération charnelle, partagent le péché et les misères d'Adam, de même, par leur génération spirituelle, ils partagent la grâce et tous les privilèges de Jésus-Christ ; de même que nous mourons en Adam, de même aussi nous sommes vivifiés en Jésus-Christ ; de même que la mort d'Adam a été le type de la mort de tous les vivants, de même la resurrection de Jésus-Christ a été le type de la résurrection de tous les morts Tels sont les principes sur lesquels la théologie du christianisme fonde le dogme de la résurrection des morts. Toute cette grande doctrine a pour base le mystère de la résurrection du divin Sauveur ; ce mystère en est aussi la preuve et la réalisation, de telle sorte que Notre Seigneur, en ressuscitant, non seulement a annoncé et promis, mais encore a opéré et accompli notre résurrection future. — 2° Le dogme de la résurrection prouve, confirme et met en parfaite harmonie les principaux dogmes du christianisme. Il est clairement prouvé que si les morts ne doivent pas ni ne peuvent pas ressusciter, le Christ n'est pas l'Homme-Dieu, et c'en est fait alors de la vérité de son humanité et de sa divinité. De plus, sans résurrection, c'en est fait aussi de la Rédemption, car puisque le premier Adam a introduit le péché dans le monde et par le péché la mort, le second Adam, Jésus-Christ, aurait donc été impuissant à vaincre la mort ! et alors croulent et sa propre résurrection et sa divinité, et son humanité, et la réalité de son rachat, et l'infaillibilité de ses promesses, et l'efficacité des sacrements, et la vérité de sa religion. Au contraire, avec la résurrection, tout s'explique dans le christianisme, on en comprend et on en admire la savante économie. — III. Le dogme de la résurrection considéré dans ses rapports avec l'état de l'âme séparée. L'homme ressuscitera doublement, c'est-à-dire et dans l'état où Dieu l'avait créé par sa toute-puissance, et dans l'état ou il s'est mis lui-même par sa volonté. — Explication, selon le possible, du mystère de la résurrection ; comment nous ressusciterons : *In virum perfectum;* réfutation de plusieurs objections. — Des quatre qualités des corps glorieux. Toute difformité en sera écartée par la splendeur, toute pesanteur par l'agilité, toute épaisseur par la subtilité ou pénétrabilité, toute corruption par l'impassibilité. — Entre les élus et les réprouvés, il n'y aura pas de différence dans leur résurrection quant à leur état de création, mais il n'en sera pas de même quant à leur état de transformation : autant tout sera consolant pour les élus, autant tout sera effrayant pour les réprouvés ! — Bonheur alors des élus : ah ! qu'ils ne regrettent pas de s'être fait violence sur la terre pendant quelques années, maintenant qu'ils vont jouir pour toujours des jouissances éternelles ! — Malheur, par contraste et opposition, des réprouvés : que de regrets ! mais hélas ! superflus ! Comme ils envieront le sort des élus ces pauvres réprouvés qui pourtant naguère encore se moquaient d'eux dans le monde ! — *Péroraison. Résumé.* Nous ressusciterons. Oui, ce dogme de la résurrection des morts si raisonnable dans ses principes, si important par ses conséquences, si harmonique dans son économie, s'accomplira vraiment un jour. Mais ressusciterons-nous dans le bonheur et la gloire avec les saints, ou bien dans la douleur et la honte avec les réprouvés ? Il en sera selon que nous aurons choisi. Vivons donc ici-bas de la vie de la vertu et du devoir afin de partager un jour la résurrection heureuse des saints..... 656

FIN DE LA TABLE DU TOME NEUVIÈME

Marseille. — Imprimerie Saint-Thomas d'Aquin

J. MINGARDON, DIRECTEUR

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Library
University of Otta
Date Due

CE

a39003 010636727b

CE BQT 2985
.R507 V009
C00 RICARD, ANTO ORATEURS SAC
ACC# 1034846

U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 04 01 12 03 05 3